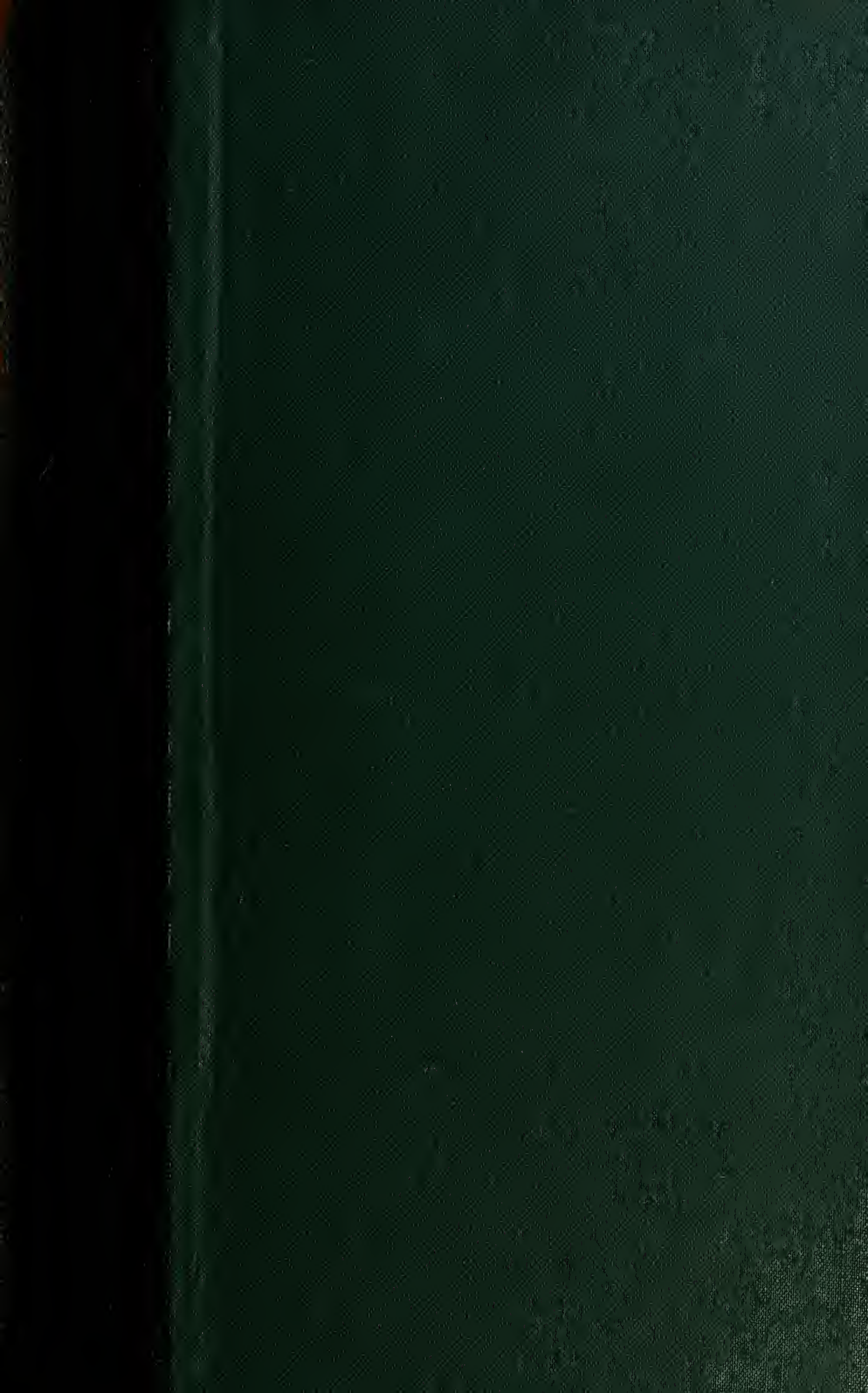
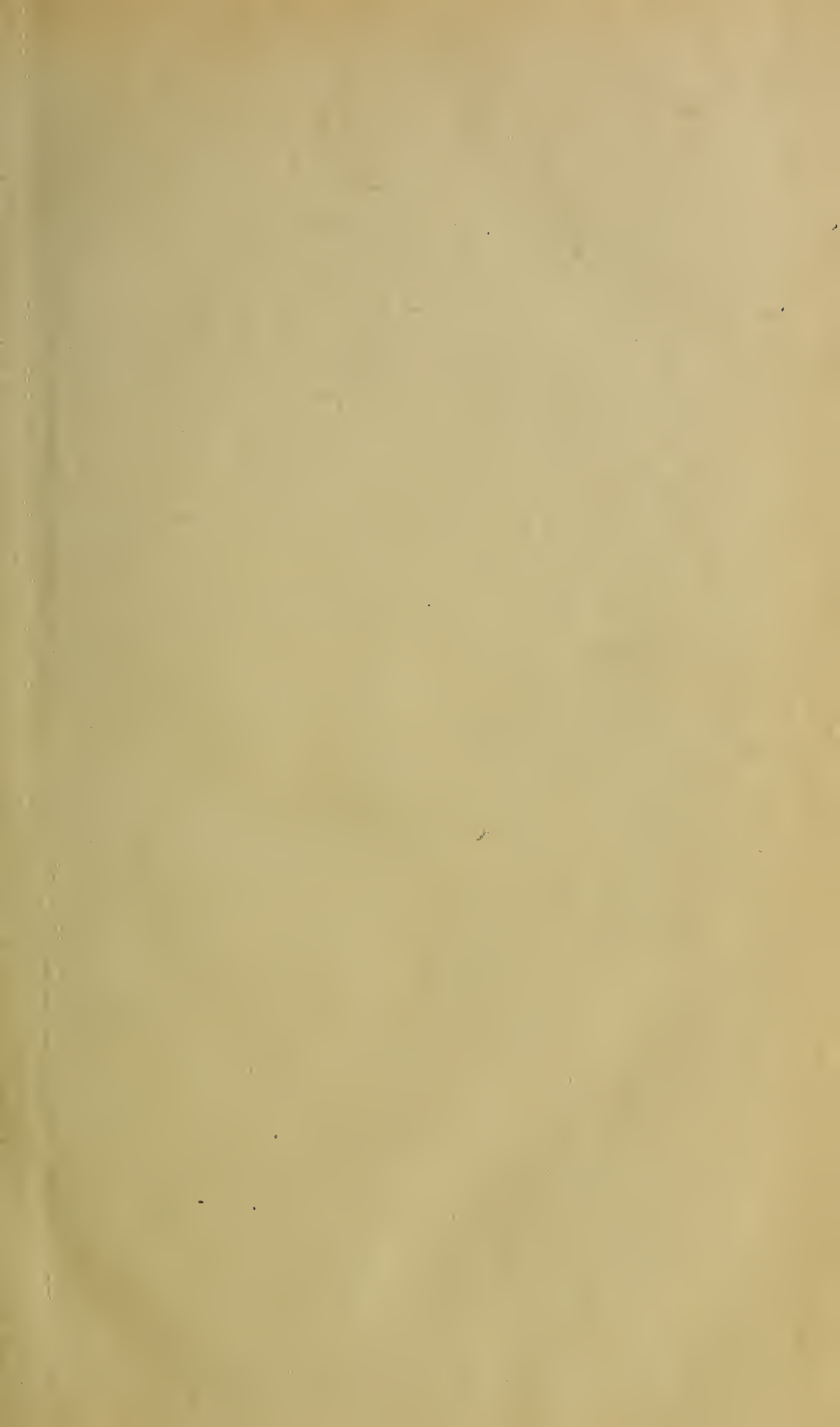



THE TRUSTEES OF THE
PUBLIC LIBRARY
LVX
OMNIVM
CIVIVM
OF THE CITY OF
BOSTON.
1852 : 1878











NOUVELLE
BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A NOS JOURS.

TOME DEUXIÈME.

—

Alfieri. — Aragona.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS
JUSQU'A NOS JOURS,

AVEC LES RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES
ET L'INDICATION DES SOURCES A CONSULTER;

PUBLIÉE PAR

MM. FIRMIN DIDOT FRÈRES,

SOUS LA DIRECTION

DE M. LE Dr HOEFER.

Tome Deuxième.



PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,
IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

M DCCC LII.

NOUVELLE
BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A NOS JOURS.

Les articles précédés d'un astérisque [*] ne se trouvent pas dans la dernière édition de la *Biographie Universelle*, et sont aussi omis dans le *Supplément*.
Les articles précédés de deux astérisques [**] concernent les hommes encore vivants.

A

ALFIERI (*Benoît-Innocent*, comte), architecte italien, né à Rome en 1700, mort à Turin le 9 décembre 1767. Il fut élevé à Rome au collége des jésuites, et s'y livra particulièrement à l'étude du dessin et des mathématiques. Il vint ensuite étudier le droit à Turin, et embrassa la profession d'avocat dans la ville d'Asti, où, au milieu des discussions judiciaires, il conserva son goût pour l'architecture, et fit pour l'église de Sainte-Anne un clocher que l'on y admire encore aujourd'hui. Il traça ensuite, sur la demande de son oncle le marquis de Ghilieri, le plan du beau palais que l'on voit sur la place d'Alexandrie. Charles-Emmanuel III chargea alors Alfieri de la construction de l'Opéra royal de Turin, qui venait d'être incendié. Alfieri reçut avec modestie cette proposition, et déclara que, n'étant pas architecte, mais simple amateur, il aurait besoin de visiter auparavant toutes les grandes salles de spectacle de l'Europe. Le roi accueillit cette demande, et fit tous les frais du voyage, dans lequel l'artiste fut accompagné du comte Robillant, officier du génie. A son retour, Alfieri présenta un plan qui fut accepté; le roi le nomma son architecte; et une des plus vastes et des plus belles salles de l'Italie fut construite sur la grande place du Château. On remarque à Turin d'autres édifices exécutés sur les dessins d'Alfieri; tels sont les palais Barolo et Marozzo. La façade de Saint-Pierre à Genève, l'église de Carignan, et la tour de Sainte-Anne à Asti, sont également son œuvre. Charles-Emmanuel lui donna le titre de comte de Sostegno, avec une charge de gentilhomme de sa cour, et le combla de bienfaits jusqu'à sa mort. — Cet architecte fut l'oncle du célèbre Victor Alfieri, qui en parle souvent. « Si, dit-il entre autres, l'état des finances en Piémont eût permis à mon oncle de donner un plus libre essor à ses projets, il aurait pu donner une très-haute marque de son goût pur et sévère, tout à fait opposé à la manie des fioritures d'alors. »

Victor Alfieri, *Autobiograph.* — Paroletti, *Piémontais illustres.* — Grégory, dans la *Biographie universelle.*

ALFIERI (*Oger*), d'Asti en Piémont, historien du treizième siècle. Il a laissé une histoire de sa patrie, dans laquelle il raconte brièvement les faits les plus mémorables des temps anciens, et s'étend un peu davantage sur les modernes, jusqu'à l'année 1294. Cette histoire, que l'auteur dit avoir extraite de chroniques plus anciennes, a été insérée dans la grande collection de Muratori, *Script. rer. ital.*, vol. 11.

Tiraboschi, *Storia della letteratura Italiana.* — Palma, *Historia della famiglia Alfieri*; Naples, 1694.

ALFIERI (*Victor*, comte), célèbre poëte italien, né à Asti en Piémont le 17 janvier 1749, mort à Florence le 8 octobre 1803. Ses parents étaient nobles et riches; Alfieri regarda ces deux priviléges de la naissance comme un moyen de pouvoir mépriser la noblesse, et ne rechercher en toute chose que la vérité. Il n'avait pas encore un an lorsqu'il perdit son père, Antoine Alfieri. Il fut séparé à l'âge de six ans de sa sœur, pour laquelle il avait une affection profonde, qui seule put lui arracher quelques marques de sensibilité. Son oncle, qui était en même temps son tuteur, le fit entrer, en 1758, au collége des nobles à Turin, où résidait la famille de sa mère, qui était de la maison de Tournon. Ses premières études furent assez mal dirigées, et il n'y fit que peu de progrès; la géométrie lui fut

complétement antipathique : quant au latin, il l'apprit à peine, ce qui devait lui nuire pour tout l'enseignement, puisque les cours supérieurs se faisaient en latin. Les classiques de sa propre langue lui restèrent inconnus, excepté l'Arioste, qu'il lut en cachette, et quelques littérateurs du jour. Il nous raconte lui-même qu'étant encore enfant, il fit un sonnet sur la beauté d'une dame que son oncle affectionnait, et que cet oncle, dans sa jalousie, étouffa par ses moqueries la verve naissante du poëte imberbe.

En 1763, Alfieri commença l'étude du droit : les exercices corporels qu'on fait d'ordinaire prendre aux adolescents lui furent à charge, excepté l'équitation, dont le goût devint chez lui une véritable passion. La danse lui répugnait, surtout parce que les Français « donnaient, comme il disait, le ton dans ces mouvements de marionnettes. » Une maladie de peau, dont il fut plus tard atteint, continuait à nourrir en lui son penchant pour la solitude, jusqu'à ce que la mort de son oncle l'ayant laissé maître presque absolu d'une fortune considérable à l'âge de seize ans, il prit le goût de la société et de la dissipation. Il lut quelques romans français, et avec ses compagnons de plaisirs il ne parlait que le français, tout en gardant ses préjugés sur la nation dont il préférait alors la langue. En 1766 il quitta l'université, à peu près dans l'état d'ignorance où il y était entré. Il voulut ensuite suivre la carrière militaire; mais son humeur vagabonde ne pouvait se plier à la subordination.

Il prit alors la résolution de voyager. Il traversa l'Italie sans attacher le moindre intérêt aux merveilles de l'art qu'il avait sous les yeux; et les plaisirs qui s'offraient à lui de toute part ne le captivaient pas. Parmi les femmes il ne recherchait alors que celles qui avaient de la pudeur, et il ne plaisait, dit-il, qu'aux effrontées; de sorte que son cœur resta sans attachement. « Ce n'est que plusieurs années après, écrit-il, que j'ai remarqué que mon mécontentement avait sa source dans le besoin, non satisfait, de pouvoir occuper en même temps mon cœur d'un amour digne, et mon esprit d'un travail noble et de haute portée : tant que je n'ai pu réunir ces deux choses, je n'ai éprouvé que des malaises et du dégoût. » Continuant d'aller ainsi à l'aventure, il tâchait de remplir le vide de son âme par des distractions souvent vulgaires.

Il quitta sa patrie, et vint à Paris. Là tout lui déplut, y compris les habitants; de Paris il passa en Angleterre, et il y trouva, sans doute par contraste, tout dans la perfection; il y crut voir du naturel et rien de convention. Il séjourna aussi quelque temps en Hollande, puis il retourna en Italie.

Ces voyages avaient donné une secousse salutaire à son esprit. Il se mit alors à lire beaucoup d'ouvrages français. La Nouvelle Héloïse lui parut un ouvrage froid; le Contrat social, il ne le comprit point. La prose de Voltaire le charma, mais il n'en goûta pas les vers. Le livre qui l'impressionna le plus, ce fut Plutarque : il s'enthousiasmait pour ces grands hommes de l'antiquité.

Puis il s'ennuya de nouveau. Pour se distraire, il recommença un second voyage en 1767. Il traversa l'Allemagne; il n'alla pas faire visite à Métastase, l'ayant vu, disait-il, faire des révérences trop profondes à la cour. Frédéric le Grand lui parut un despote haïssable. Les pays du Nord, la Suède surtout avec sa nature sauvage, majestueuse et silencieuse à la fois, lui semblaient sublimes. Il retourna en Angleterre en 1771; il y noua avec une dame du grand monde des relations qui firent quelque bruit, et se rendit de là en Espagne. Il n'y cherchait guère que les moyens de satisfaire sa passion toujours aussi vive pour les chevaux. Il contracta à Lisbonne une amitié durable avec l'aimable et savant abbé Caluso; enfin il fut de retour à Turin le 16 juin 1775.

Dans la compagnie de quelques amis, il composa d'abord en français quelques écrits légers, qui furent abandonnés bientôt. Son talent littéraire ne se manifesta sérieusement qu'en 1775, à la suite d'une aventure vraiment singulière. Il s'était laissé prendre aux séductions d'une femme de haute naissance, mais sans mœurs : ne pouvant se soustraire à ces charmes qui lui pesaient, il lui vint à l'idée de se faire lier à son fauteuil par son valet de chambre, de manière à ne pouvoir quitter son cabinet. Dans l'ennui de cette situation il fit un sonnet, qu'il envoya au père Paciandi, qui l'en loua et lui envoya à lire une tragédie du cardinal Delfino, intitulée *Cléopâtre*. Alfieri trouva tant d'analogie entre sa position et celle d'Antoine, qu'il s'échauffa tout à coup pour ce sujet : il se décida à le reprendre en seconde main, afin d'y mettre à nu les passions qui l'agitaient lui-même. Sa guérison complète fut le résultat de ce travail, qui lui réussit. Il composa sa *Cléopâtre*, espèce de tragédie qui fut jouée à Turin le 16 juin 1775, avec une petite pièce (*les Poëtes*) où l'auteur se parodiait lui-même. Le succès de ce double essai, quoique borné à deux représentations, fut pour lui l'époque d'une nouvelle vie. Cependant il eut encore bien des obstacles à surmonter : il ne connaissait pas les règles de l'art dramatique; il ne savait même que médiocrement le français, peu l'italien, et à peine le latin. Il entreprit d'oublier entièrement la première langue, d'apprendre parfaitement la seconde, et assez la troisième pour entendre les auteurs.

Retiré dans les montagnes de la Savoie, il se mit à lire Dante, qui le frappa beaucoup par sa mâle hardiesse, et fit des études consciencieuses sur les prosateurs italiens du treizième et quatorzième siècle. Pour châtier son style, il alla en Toscane apprendre le dialecte pur de ce pays; il se lia avec des littérateurs de mérite, et sut se garder du mauvais goût du jour. Les auteurs latins ne furent pas oubliés : ne les comprenant pas, il pri

un instituteur, et se fit complétement écolier. Trois tragédies, *Philippe II*, *Polynice*, et *Antigone*, lui servirent de cadre pour faire briller ses idées neuves sur la tragédie et la langue. On cite comme un exemple remarquable de concision ces vers de la première scène du quatrième acte de l'*Antigone :*

CRÉON.
Sceglicsti?
ANTIGONE.
Ho scelto
CRÉON.
Emon?
ANTIGONE.
Morte.
CRÉON.
L'avrai.

Alfieri fit ensuite paraître, à différents intervalles, *Agamemnon*, *Virginie*, et *Oreste*. Avant de faire *Oreste*, il voulut lire celui de Voltaire, qui venait de paraître; mais Gori l'en dissuada; et depuis il eut pour système de ne jamais lire les auteurs qui avaient déjà exploité une donnée dramatique dont il voulait se servir.

Dans cette nouvelle carrière, il fut surtout puissamment encouragé par les sentiments que lui inspira la belle et noble comtesse d'Albany, femme du prétendant Charles-Édouard, plus connu sous le nom de chevalier de Saint-George. Ce prince, qui avait montré d'abord dans ses entreprises en Angleterre un caractère chevaleresque, s'était ensuite dégradé par le vice de l'ivrognerie : il faisait subir à sa femme des traitements indignes. Alfieri s'attacha à elle, et l'aida à se sauver de la maison de son mari. La comtesse d'Albany vint se mettre à Rome sous la protection du pape; Alfieri l'y suivit. Il trouva chez elle, non pas comme auprès des femmes ordinaires un dérangement à ses occupations utiles et un rapetissement de ses pensées, mais un aiguillon, un secours et un exemple pour tout ce qui était élevé. Ce fut vers cette époque que, pour jouir d'une indépendance plus complète, il fit donation de ses biens à sa sœur, moyennant une rente viagère. De 1777 à 1782, il composa successivement *la Conjuration des Pazzi*, *Don Garcia*, *Rosmonde*, *Marie Stuart*, *Timoléon*, *Octavie*, *Mérope*, et *Saül*. Ces pièces ajoutées aux premières forment en tout quatorze tragédies, composées en moins de sept ans; encore l'auteur avait-il écrit plusieurs autres ouvrages en prose et en vers, tels que la traduction de Salluste et le *Traité de la Tyrannie;* le poëme de l'*Étrurie vengée*, en 4 chants; et les cinq grandes *Odes sur la révolution d'Amérique*. Il avait même trouvé le temps de faire, dans cet intervalle, un voyage en Angleterre pour y acheter des chevaux. A Colmar, où il avait suivi la femme à laquelle, pour nous servir de ses paroles, il devait tout ce qu'il avait fait de mieux, il composa *Agis*, *Sophonisbe*, et *Myrrha*, et pendant un second séjour dans cette ville, *Brutus I*er et *Brutus II*. Il vint alors avec son amie à Paris, pour y faire imprimer son théâtre, en même temps qu'il faisait imprimer à Kehl d'autres ouvrages dont la publication aurait éprouvé des difficultés en France, entre autres le *Traité de la Tyrannie*, et celui du *Prince et des Lettres*. Ses éditions étaient presque terminées quand la révolution éclata. L'ode qu'il fit sur la prise de la Bastille (*Parigi sbastigliato*), prouve assez de quel œil il vit cet événement; mais bientôt les circonstances devinrent plus difficiles. Après le 10 août 1792, Alfieri et son amie partirent, avec des difficultés nées de ce moment de trouble, regagnèrent l'Italie après un court voyage en Angleterre, et se fixèrent à Florence. On commit, après son départ, l'injustice barbare de traiter en émigré cet étranger célèbre, de saisir et de confisquer ses meubles et ses livres. La plus grande partie de sa fortune était placée sur les fonds français : il la perdit. Il ne sauva enfin de tout ce naufrage que les ballots de la belle édition de son théâtre, sortie des presses de P. Didot; les caisses qui contenaient ses éditions de Kehl se perdirent, et n'ont jamais été retrouvées depuis. De là vint sans doute cette haine implacable qu'il conçut contre la France, qui n'a fait que s'accroître ensuite par les événements survenus dans son pays même, et qu'il n'a cessé d'exhaler dans tout ce qu'il a écrit jusqu'à la fin de sa vie.

Le travail était devenu un besoin pour lui. Parmi les études auxquelles il se livra dans ses dernières années, il faut citer celle du grec, qu'il entreprit à quarante-huit ans, et qu'il ne cessa de suivre avec une ardeur infatigable. Des traductions du grec, quelques nouvelles compositions dramatiques, des comédies d'un genre nouveau, des satires, occupaient le reste de son temps. Il s'excéda enfin de travail; des écarts de régime achevèrent de l'épuiser, et il mourut à Florence à l'âge de cinquante-quatre ans. Peu de temps avant sa mort, « afin, disait-il, de se récompenser lui-même d'avoir réussi, après tant de peine, à apprendre le grec, » il imagina un collier d'ordre sur lequel devaient être gravés les noms de vingt-trois poëtes tant anciens que modernes, et dont il voulait se décorer. Ce collier devait être exécuté en or et enrichi de pierres précieuses. Un camée, représentant Homère, y était attaché; on y lisait deux vers grecs de la composition de l'auteur, qui les traduisit ensuite en italien; mais il dissimula en partie dans sa traduction l'orgueil du texte grec, qui signifie littéralement : « Alfieri, en se faisant lui-même chevalier d'Homère, inventa un ordre plus noble (plus divin) que celui des empereurs. » Il fut enterré dans l'église de Sainte-Croix à Florence, où reposent un grand nombre d'hommes célèbres. La respectable amie qui lui survécut lui destina aussitôt un tombeau magnifique, en marbre, dont le célèbre Canova fit le dessin; on le voit gravé en tête du second volume de la vie d'Alfieri, écrite par lui-même. Ce mausolée, que Canova a exécuté avec une perfection digne de son talent, se trouve placé entre le

tombeau de Machiavel et celui de Michel-Ange. On y lit cette inscription : *Victorio Alfierio Astensi, Aloisia e principibus Stolbergis Albaniæ comitissa, m. p. c. an. MDCCCX.*

Les œuvres posthumes d'Alfieri, que l'on commença de publier dès l'année 1804 et qui n'ont pas moins de treize volumes, publiés à Londres (Florence), contiennent un drame d'*Abel*, auquel l'auteur a donné le singulier titre de *Tramélogédie*, genre dans lequel il comptait en composer plusieurs autres; une traduction de l'*Alceste* d'Euripide, et une autre *Alceste* de sa composition, qu'il appelle *Alceste seconde*; *les Perses*, traduits d'Eschyle, le *Philoctète* de Sophocle, et les *Grenouilles* d'Aristophane; seize satires, dont plusieurs sont fort courtes, et qui ne remplissent, toutes réunies, qu'un très-petit volume : elles sont principalement dirigées contre les Français, et un peu contre tout le monde; la traduction de *Salluste*, faite à loisir, retouchée avec soin; une traduction complète en vers, des comédies de Térence; l'*Énéide* de Virgile, aussi traduite en vers, mais imprimée dans un grand état d'imperfection; sept comédies d'un genre bizarre, satirique, politique si l'on veut, mais peu plaisant; un petit recueil de sonnets, pour joindre à ceux que l'on trouve dans ses œuvres diverses; enfin sa *Vie*, qui remplit les deux derniers volumes. Il paraît qu'on n'a rien laissé inédit, si ce n'est le *Miso-Gallo* (l'ennemi des Français), dont il est souvent parlé dans sa vie. On ne comprend pas trop cette exception : il est difficile que l'auteur soit plus anti-français dans son *Miso-Gallo* que dans sa vie et dans ses satires. On a publié en France trois traductions d'Alfieri : 1° *De la Tyrannie* (par un anonyme); Paris, Molini, an X, 1802, in-8°; — 2° *Œuvres dramatiques du comte Alfieri*, traduites par C.-B. Petitot; Paris, Giguet et Michaud, 1802, 4 vol. in-8°; — 3° *Vie de Victor Alfieri*, écrite par lui-même, et traduite par M***; Paris, H. Nicolle, 1809, 2 vol. in-8°.

Voici le portrait que Ginguené (auquel nous avons emprunté déjà plusieurs détails) a tracé de ce poëte : « Alfieri était d'une taille haute et noble, d'une figure distinguée, mais peu imposante, quoique son air fût habituellement dédaigneux et hautain; son front était grand et ouvert; ses cheveux épais et bien plantés, mais roux; ses jambes longues et maigres. Il aimait passionnément les chevaux : il en a eu jusqu'à douze ou treize à la fois, presque tous fins et de prix. Il se plaisait peu dans le monde, et ne prenait aucun soin pour y plaire. La qualité distinctive de son esprit et de son âme était l'élévation : son défaut dominant était l'orgueil. Ce fut par orgueil plutôt que par penchant, ce fut pour exciter l'admiration, pour être le premier en quelque sorte, pour vivre dans la postérité, qu'il devint poëte. Au milieu de ses succès poétiques et littéraires, il eut un grand malheur : c'est, à ce qu'il paraît, de n'aimer véritablement ni la poésie ni les lettres. Ses passions étaient ardentes. On l'aurait cru peu sensible; il l'était pourtant en amitié; il y était aussi très-fidèle. Dans d'autres affections, il fit souvent de mauvais choix; mais dès qu'il eut trouvé une femme digne de l'attacher, il fut constant, et le fut pour la vie. Sa réputation littéraire s'est établie avec peine. On trouvait à son style des défauts, qui ont été regardés depuis comme des qualités. Il n'écrivait pas comme tout le monde, on l'en blâmait; mais tout le monde, ou du moins tous les poëtes tragiques, ont fini par vouloir écrire comme lui. Le système dramatique qu'il a introduit en Italie est, quoi qu'il en ait dit, celui de France : il n'a fait qu'essayer d'en corriger les longueurs et les langueurs. Il a supprimé les confidents et presque tous les personnages secondaires : il en résulte plus de vigueur sans doute et une action plus serrée, mais aussi moins d'épanchements, de la sécheresse et de la roideur. Notre théâtre est déjà maigre, auprès de celui des Grecs; celui d'Alfieri est, à l'égard du nôtre, presque dans la même proportion. Il parle rarement au cœur, mais il est éloquent et nerveux dans les passions fortes; il a de la grandeur, et, dans ses idées comme dans son style, il aspire toujours au sublime; ses caractères ont de l'énergie, quelquefois aux dépens de la vérité historique et même dramatique. Ne donnant rien aux yeux et peu au cœur, il fait peu d'effet au théâtre, mais il en fait beaucoup à la lecture. Son dialogue est souvent un modèle de précision, de justesse et d'argumentation dramatique. La coupe de ses vers est savante et harmonieuse; mais son style, toujours fort, est quelquefois un peu dur. Il en sera de lui comme de la plupart des inventeurs : d'autres Italiens feront mieux que lui, mais en l'imitant; ils iront plus loin, mais en suivant la route qu'il leur a tracée. »

A côté de ce jugement d'un habile critique, nous placerons celui de madame de Staël :

« C'est, dit cette femme d'esprit, avec un respect profond pour le caractère d'Alfieri que je me permettrai quelques réflexions sur ses pièces. Leur but est si noble, les sentiments que l'auteur exprime sont si bien d'accord avec sa conduite personnelle, que ses tragédies doivent toujours être louées comme des actions, quand même elles seraient critiquées à quelques égards comme des ouvrages littéraires. Mais il me semble que quelques-unes de ses tragédies ont autant de monotonie dans la force que Métastase en a dans la douceur. Il y a dans les pièces d'Alfieri une telle profusion d'énergie et de magnanimité, ou bien une telle exagération de violence et de crime, qu'il est impossible d'y reconnaître le véritable caractère des hommes. Ils ne sont jamais ni si méchants ni si généreux qu'il les peint. La plupart des scènes sont composées pour mettre en contraste le vice et la vertu; mais ces oppositions

ne sont pas présentées avec les gradations de la vérité. Si les tyrans supportaient dans la vie ce que les opprimés leur disent en face dans les tragédies d'Alfieri, on serait presque tenté de les plaindre. La pièce d'*Octavie* est une de celles où ce défaut de vraisemblance est le plus frappant. Sénèque y moralise sans cesse Néron, comme s'il était le plus patient des hommes, et lui Sénèque le plus courageux de tous. Le maître du monde, dans la tragédie, consent à se laisser insulter et à se mettre en colère à chaque scène pour le plaisir des spectateurs, comme s'il ne dépendait pas de lui de tout finir avec un mot. Certainement ces dialogues continuels donnent lieu à de très-belles réponses de Sénèque, et l'on voudrait trouver dans une harangue ou un ouvrage les nobles pensées qu'il exprime; mais est-ce ainsi qu'on peut donner l'idée de la tyrannie? Ce n'est pas la peindre sous ses redoutables couleurs, c'est en faire seulement un but pour l'escrime de la parole. Mais si Shakspeare avait représenté Néron entouré d'hommes tremblants, qui osent à peine répondre à la question la plus indifférente; lui-même cachant son trouble, s'efforçant de paraître calme; et Sénèque près de lui travaillant à l'apologie du meurtre d'Agrippine; la terreur n'eût-elle pas été mille fois plus grande? et, pour une réflexion énoncée par l'auteur, mille ne seraient-elles pas nées dans l'âme des spectateurs, par le silence même de la rhétorique et la vérité des tableaux? »

« Alfieri, par un hasard singulier, était, pour ainsi dire, transplanté de l'antiquité dans les temps modernes; il était né pour agir, et il n'a pu qu'écrire : son style et ses tragédies se ressentent de cette contrainte. Il a voulu marcher par la littérature à un but politique. Impatienté de vivre au milieu d'une nation où l'on rencontrait des savants très-érudits et quelques hommes très-éclairés, mais dont les littérateurs et les lecteurs ne s'intéressaient pour la plupart à rien de sérieux, et se plaisaient uniquement dans les contes, dans les nouvelles, dans les madrigaux; Alfieri, dis-je, a voulu donner à ses tragédies le caractère le plus austère. Il en a retranché les confidents, les coups de théâtre, tout, hors l'intérêt du dialogue. Il semblait qu'il voulût ainsi faire faire pénitence aux Italiens de leur vivacité et de leur imagination naturelle; il a pourtant été fort admiré, parce qu'il est vraiment grand par son caractère et par son âme, et parce que les habitants de Rome surtout applaudissent aux louanges données aux actions et aux sentiments des anciens Romains, comme si cela les regardait encore. Ils sont amateurs de l'énergie et de l'indépendance comme des beaux tableaux qu'ils possèdent dans leurs galeries. Mais il n'en est pas moins vrai qu'Alfieri n'a pas créé ce qu'on pourrait appeler un théâtre italien, c'est-à-dire des tragédies dans lesquelles on trouvât un mérite particulier à l'Italie; et même il n'a pas caractérisé les mœurs des pays et des siècles qu'il a peints. Sa *Conjuration des Pazzi*, *Virginie*, *Philippe II*, sont admirables par l'élévation et la force des idées; mais on y voit toujours l'empreinte d'Alfieri, et non celle des nations et des temps qu'il met en scène. Bien que l'esprit français et celui d'Alfieri n'aient pas la moindre analogie, ils se ressemblent en ceci, que tous les deux font porter leurs propres couleurs à tous les sujets qu'ils traitent (1). »

Vita di Vittorio Alfieri, scritta da esso. — Lombardi, *Storia della letteratura italiana nel secolo XVIII.* — Antonio Buccellini, *Elogio de Vitt. Alfieri*; Padoue, 1811, in 8°. — Serafico Grassi, *Dissertazione in lode di Vitt. Alfieri*; Milan, 1819, in-8°. — Antonio Zezon, *Biografia di Vitt. Alfieri e delle sue opere*; Napol., 1835, in-12. — *Vita di Vitt. Alfieri da Asti*; Milan, 1823, in-16. — Ginguené, *Hist. littéraire de l'Italie.*

ALFIROUZABADI (*Abou-Taher-Mohammed-Ibn-Yacoub*), historien et lexicographe arabe, né à Karezoun, province de Schiraz, en 729 de l'hégire (1328-929 de J.-C.), mort à Zébid en 817 de l'hégire (1414-50 de J.-C.). Sa famille était originaire de Firouzabad, ville de la Perse; de là le surnom d'*Alfirouzabadi*. Il était aussi surnommé *Medjid eddin* (Gloire de la foi). Après avoir fait ses études à Schiraz et à Bagdad, il visita les principales villes de l'Orient, Damas, Alep, Antioche, la Mecque, le Caire, où il résida quelque temps. Doué d'une mémoire prodigieuse, il nota tout ce qu'il vit de curieux dans ses voyages. Il reçut du fameux Timour un présent de 100,000 dirhems; il composa, sur l'invitation du sultan de l'Yemen, un dictionnaire arabe, intitulé *le Kamous*, ou plus exactement *Alkamousou-l-Mohitt* (l'Océan environnant). Ce célèbre dictionnaire a été imprimé à Constantinople, 1818, in-fol., et à Calcutta, 1827, in-fol. C'est l'abrégé d'un plus grand ouvrage projeté par l'auteur, et qui devait renfermer le *Mohakkem* d'Ibn-Saïd et l'*Obab* de Hasan, les deux dictionnaires arabes les plus étendus. Le *Kamous* a servi de base au dictionnaire arabe-latin d'Antoine Giggei, Milan, 1632. Hamacker a donné la liste des autres ouvrages d'Alfirouzabadi, parmi lesquels on remarque une *Histoire d'Ispahan*, et une autre de Tayef, province de l'Arabie.

D'Herbelot, article *Camus.* — Hamacker, *Specimen cod. mss. orient. Lugd. Batav.*, p. 177. — Rossi, *Dizion. storico*, art. Firuzabadi. — De Sacy, *Journal des savants*, décembre 1819, p. 726. — M. Reinaud, *Catalogue des mss. arab. de la Biblioth. nationale* (supplément).

ALFON (*Jean*), peintre espagnol, natif de Tolède, vivait au commencement du quinzième siècle. Il fit en 1418 plusieurs ouvrages estimés, que l'on voit dans une ancienne chapelle de la cathédrale de Tolède.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

ALFONSE (*Alphonse*) (2), **ALFONSO**, **AFFONSO**, **ALONSO**. Nom d'un grand nombre de

(1) Madame de Staël, dans *Corinne*.

(2) Ce nom étant d'origine néolatine, il faudrait toujours l'écrire, non pas *Alphonse*, mais *Alfonse*; car la lettre *ph* n'existe pas dans les langues italienne, espagnole et portugaise, auxquelles ce nom appartient exclusivement.

rois ou princes de l'*Espagne*, du *Portugal* et de l'*Italie*. Les voici dans l'ordre alphabétique des pays auxquels ils appartiennent :

Les Alfonse d'Espagne, subdivisés en : A. *Alfonse d'Aragon et de Navarre ;* B. *Alfonse des Asturies et de Léon ;* C. *Alfonse de Léon ;* D. *Alfonse de Castille et de Léon.*

A. *Alfonse d'Aragon et de Navarre.*

ALFONSE Ier, surnommé *le Batailleur* (*el Batallador*), roi d'Aragon et de Navarre, mort en 1134. Depuis Pélage, aucun roi ne vit une aussi grande étendue de pays soumis à son sceptre qu'Alfonse, qui, après la mort de son beau-père, réunit à ses propres États d'Aragon et de Navarre ceux de sa femme Urraca, fille d'Alfonse VI, c'est-à-dire les royaumes de Léon, de Castille et d'Asturie, et étendit sa suzeraineté sur les comtés nouvellement fondés de Galice et de Portugal. De plus, maître du comté de Catalogne et de Barcelone, il régnait réellement sur toute l'Espagne chrétienne. Second fils de Sanche Ramirez, il succéda en 1104, sur le trône d'Aragon, à son frère Pédro Ier, dont le fils unique du même nom était mort quelque temps auparavant. Au lieu de tourner d'abord ses armes contre les Almoravides qui venaient de s'emparer de Saragosse, il fut paralysé par les mésintelligences qui éclatèrent dès son avénement entre lui et sa femme Urraca. Cette femme fière, gâtée par la docilité de son premier mari le comte Raymond de Bourgogne, réclama comme lui appartenant le gouvernement de Castille et des pays qui en dépendaient, prétentions qui étaient favorisées par les seigneurs de Castille, et que le roi ne voulait pas admettre. De là toutes leurs querelles et leurs guerres intestines, dont les détails seraient trop fastidieux. Les choses en vinrent au point qu'Alfonse fit enfermer sa femme dans une forteresse, d'où elle fut délivrée par quelques seigneurs, qui passaient pour ses amants. Enfin il fit, dans un concile d'évêques, dissoudre son mariage avec Urraca, qui trouva un puissant allié dans son beau-frère, comte de Portugal. Peu de temps après, les Castillans, fatigués eux-mêmes des intrigues de leur reine, la chassèrent du trône, et mirent sur la tête de son fils Alfonse Raymond, dejà souverain de la Gallice, la couronne de Castille et de Léon. Pendant ces dissensions, Ali-ben-Yussef entra dans la province de Tolède avec ses meilleures troupes, prit quelques douzaines de petits forts et de châteaux, ravagea les campagnes, emmena les habitants en esclavage, et porta la terreur jusqu'aux portes de la capitale de l'Espagne chrétienne. Presque au même moment où Tolède était menacée par Ali, une autre armée almoravide, sous la conduite du général Syr-ben-Abou-Békir, s'avança dans le Portugal contre le comte Henri, prenait Zintria, Badajos, Tavora, Santarem, Lisbonne, et menaça la capitale du comté, Coïmbre ; une troisième division, commandée par le gouverneur de Murcie, se porta de Saragosse sur la Catalogne, et assiégea pendant vingt jours Barcelone. Les Sarrasins ne levèrent le siége que quand Alfonse s'approcha, à la tête d'une forte armée d'Aragonais et de Catalans. Une sanglante bataille qui s'engagea occasionna de grandes pertes aux deux partis, sans donner la victoire ni à l'un ni à l'autre. Cependant les Sarrasins abandonnèrent la Catalogne, en commettant les plus horribles ravages (1111).

Les Almoravides renouvelaient presque chaque année ces incursions dans les pays chrétiens, et souvent ils s'en retournaient avec un grand butin et beaucoup de prisonniers. Le ravage des campagnes du centre de l'Espagne par de continuelles incursions, jointes à de mauvaises récoltes, causa dans toute la Péninsule une terrible famine qui fit plus de victimes que la guerre. Si les incursions des Sarrasins en Castille n'étaient pas plus énergiquement repoussées, c'était à cause des querelles intestines de la reine Urraca avec son mari : il leur arrivait souvent d'employer plutôt leurs forces pour se perdre mutuellement. Aussitôt qu'Alfonse remarquait qu'une partie des Castillans lui était hostile, il cherchait à s'assurer d'eux en plaçant des garnisons sûres dans les forteresses, et occupait principalement le reste de ses forces à arrondir ses États héréditaires de Navarre et d'Aragon. Les secours des chevaliers anglais et français, qui prenaient volontiers part aux expéditions contre les Sarrasins, lui furent très-utiles. Le comte du Perche prit Tudèle par ruse (en août 1114). Le vainqueur reçut du roi la ville en fief, et la concession de plusieurs priviléges y attira bientôt une foule d'habitants chrétiens.

Les regards d'Alfonse se reportèrent alors sur Saragosse, dont la possession lui paraissait indispensable pour la sûreté de son armée et la libre navigation de l'Èbre. D'année en année il avançait vers le but de ses conquêtes, bien que les Almoravides ne négligeassent aucun moyen pour soutenir l'émir Abd-el-Mélek-ben-Hud. Le vaillant général Abn-Muhammed-Mezdeli força même le roi d'Aragon à s'éloigner de nouveau de Saragosse. Mais bientôt de grandes querelles s'élevèrent entre le général almoravide et l'émir de Saragosse, et hâtèrent la chute de la ville. Abd-el-Mélek-Ben-Hud, irrité des prétentions des Almoravides, qui voulaient faire les maîtres à Saragosse, se sépara d'eux ; et s'étant retiré avec sa famille au château fort de Bonda, il conclut avec Alfonse une alliance en vertu de laquelle il réunit ses troupes à celles des chrétiens. Les Almoravides se trouvèrent trop faibles pour se soutenir contre des forces aussi supérieures : non-seulement ils furent défaits dans une bataille meurtrière auprès Mezdeli, mais ils furent même obligés d'abandonner les villes alliées de Lérida et de Saragosse (commencement de 1117). Les Almoravides tentèrent de recouvrer ce qu'ils avaient perdu ;

mais ils échouèrent complétement contre l'habileté et la vigilance d'Alfonse. Les gardes des frontières, les Almugavares, l'informèrent à temps de l'approche de l'armée ennemie. Malgré son infériorité numérique, il fut obligé d'accepter la bataille que lui offrit Temim, général des musulmans. Mais ici ce fut le talent des généraux et non le nombre des soldats qui décida de la victoire. Temim, battu, s'enfuit à Valence avec dix mille hommes, faibles débris de son immense armée. Les alliés célébrèrent leur triomphe dans un pays entièrement délivré d'ennemis. Le roi d'Aragon demanda la cession de Saragosse, qu'Abd-el-Mélek refusa avec fermeté. Il fit même tous ses préparatifs pour repousser par la force des armes la prétention de son nouvel adversaire. Mais avant qu'il eût suffisamment pourvu la ville de subsistances, une armée aragonaise se présenta devant les portes. Beaucoup de seigneurs français, attirés par la perspective d'un riche butin, étaient venus grossir l'armée d'Alfonse. Saragosse opposa d'abord une opiniâtre résistance aux assiégeants; mais elle finit par capituler, et Alfonse y entra le 18 décembre 1118.

Avec Saragosse tomba le second boulevard des Sarrasins; ils l'avaient possédé pendant quatre siècles. Le roi d'Aragon éleva cette importante ville au rang de sa capitale; la grande mosquée devint l'église de Saint-Salvador, et l'on y fonda un évêché; les droits et les priviléges de la petite noblesse furent accordés aux habitants. Les seigneurs français qui étaient restés dans l'armée jusqu'à la prise de la ville furent aussi récompensés, surtout le vicomte Gaston de Béarn, qui reçut en fief le quartier de Saragosse, qu'avaient habité jusque-là les chrétiens mozarabes. Les musulmans possédaient encore dans les environs de Saragosse plusieurs villes considérables, dont la situation escarpée et les fortifications rendaient le siége fort difficile. Mais Alfonse profita de la terreur que la prise de la capitale avait excitée; et après avoir fait les règlements nécessaires à Saragosse, il s'avança dans la Sierra-Morena, qui sépare l'Aragon de la Castille, et où les musulmans possédaient encore d'importants points d'appui. En moins de trois années il prit Tarragone. Calatayud ne tomba qu'après qu'Abu-Tahir Temim, frère d'Ali, qui accourait à son secours avec une forte armée, eut perdu vingt mille hommes près de Cutanda (1120). Alfonse fonda dans le voisinage de cette ville, dans un lieu jusque-là désert, le nouveau fort de Montréal, et y établit un nouvel ordre de chevalerie, institué pour la défense de la foi.

Le succès des armes chrétiennes, qui avaient soumis, dans les dix dernières années, les deux villes les plus importantes de l'Espagne musulmane, releva le courage des chrétiens mozarabes de l'Andalousie, et leur fit espérer qu'ils pourraient, à la faveur des guerres d'Ali en Afrique, et de la situation agitée de ses possessions dans la Péninsule, secouer le joug que l'islam faisait peser depuis quatre cents ans sur le christianisme. Quoique leur position fût très-supportable (ils avaient le libre exercice de leur culte, leurs lois et leurs juges, et ne payaient qu'un tribut modéré), ils aimaient le changement, et avaient le fanatisme de leurs croyances.

Sans les secours étrangers, les Mozarabes d'Andalousie ne pouvaient rien entreprendre car toutes les forteresses étaient entre les mains de l'ennemi; en outre ils étaient trop dispersés. Ils ne pouvaient penser à une réunion, à moins que les musulmans ne fussent occupés d'une guerre dans le pays même. Ils envoyèrent donc des messages au roi d'Aragon, dont la prise de Saragosse avait considérablement augmenté la renommée. Après lui avoir décrit soigneusement la position du pays et des forteresses, ils le priaient d'y entreprendre une campagne, lui promettant de l'appuyer de leurs conseils et de leurs bras, de lui fournir des guides et des soldats. Comme Alfonse hésitait de s'engager dans une telle entreprise, à cause de l'éloignement des lieux et du peu de fondement qu'il y avait à faire sur de telles promesses, les Mozarabes renouvelèrent leurs prières : en même temps ils lui promirent de lever douze mille hommes, et l'assurèrent que les nombreux chrétiens de l'Espagne méridionale se joindraient à son armée, dès qu'il se montrerait dans le pays; qu'ils le reconnaîtraient tous avec joie pour leur seigneur et roi, et qu'il acquerrait les belles et les plus fertiles contrées de l'Espagne. Cette perspective était trop séduisante pour que la pensée des difficultés et de la témérité de l'entreprise pût arrêter le roi chevalier.

En juillet 1125 (schaban 519), Alfonse se mit donc en marche avec toute sa cavalerie, ou, suivant les relations arabes, avec quatre mille cavaliers, qui jurèrent de vaincre ou de mourir. Guidés par les Mozarabes, ils se présentèrent devant Valence. Sans s'arrêter au siége de cette place, ils traversèrent en les ravageant les provinces musulmanes, et arrivèrent dans le voisinage de Grenade : Alfonse laissa derrière lui les villes ennemies de Xucar, Danra, Murcie, Baeça, Jaen, et d'autres places fortes, et son armée se fortifiait de jour en jour par l'affluence des Mozarabes (que les musulmans nommaient Muhahidins). Si Alfonse avait pu surprendre la ville de Grenade, où se trouvaient beaucoup de chrétiens qui avaient des intelligences avec le roi d'Aragon, la domination des Almoravides eût été en péril. Mais le wali de cette ville était un homme résolu : quelque faible que fût la garnison, il empêcha par la terreur et par d'énergiques mesures les Mozarabes de Grenade de tenter aucune révolte; et sa vigilance les tint en respect, sans les exaspérer par des persécutions. Il leva avec une merveilleuse promptitude des troupes dans les environs; et, après avoir fait

tous ses préparatifs, il attendit les attaques de l'armée chrétienne. Celle-ci s'était accrue jusqu'au nombre de cinquante mille hommes, et se sentait si forte qu'elle commença le siége sans hésiter. Mais le mauvais temps, la pluie et les ouragans empêchèrent les chrétiens de faire un blocus régulier; et ils perdirent dans l'inactivité un temps précieux. Les habitants de Grenade revinrent de leur frayeur; des secours s'approchèrent sous la conduite d'Abn-Tahir-Temim, ce qui força Alfonse à lever le siége; mais, rassuré par l'abondance de vivres que lui fournissaient les Mozarabes, il prit la résolution aventureuse de laisser encore cette ville derrière lui et de s'avancer jusqu'à la Méditerranée, pour se réunir aux chrétiens de Malaga et des Alpuxares.

Sans cesse harcelé dans cette marche périlleuse par la nombreuse cavalerie almoravide, qui saisissait chaque occasion d'attaquer avec avantage, Alfonse parvint, malgré tous les obstacles, jusque dans la contrée de Lyrena, place située entre Grenade et la Méditerranée. Les Almoravides trouvèrent ce terrain favorable pour un combat de cavalerie, et les cavaliers africains ne purent contenir leur ardeur. Ils attaquèrent l'avant-garde des chrétiens, la mirent en fuite; et, croyant avoir vaincu toute l'armée ennemie, ils se dispersèrent sans précaution pour se partager le butin, lorsque Alfonse tomba inopinément sur eux avec ses cavaliers bardés de fer, leur reprit le butin amassé, y ajouta leurs propres dépouilles, et les poursuivit jusqu'à l'arrivée de la nuit. Ce brillant fait d'armes délivra l'armée chrétienne, qui put alors traverser sans entraves les défilés des Alpuxares et s'avancer jusqu'à une baie de la Méditerranée, entre Alméria et Malaga. Le roi et les chevaliers s'étaient vantés qu'ils poursuivraient leur marche jusqu'à la mer; Alfonse fit construire une barque et s'amusa à la pêche, pour prouver combien il était fidèle à son vœu, et afin que la postérité sût qu'un roi d'Aragon, parti de Saragosse, laissant derrière lui plusieurs pays ennemis, avait pêché sur les côtes situées en face de l'Afrique, comme dans ses domaines.

Ce ne fut qu'après avoir joui de cet amusement qu'Alfonse commença sa retraite : une foule de chrétiens des Alpuxares se joignirent à son armée, et Alfonse se dirigea encore une fois sur Grenade. Mais comme il ne pouvait prendre une ville aussi bien fortifiée à moins de faire un long siége, et que les forces de l'ennemi augmentaient chaque jour, il se dirigea vers la ville de Guadix (Cadix), dans le voisinage de laquelle il avait laissé une division de son armée pour protéger sa retraite. L'intempérie de la saison (on était alors en hiver), les marches forcées à travers les montagnes, et des maladies contagieuses, diminuèrent considérablement ses troupes. Les Sarrasins avaient aussi beaucoup souffert; ils avaient fait des pertes inouïes, et une sorte de terreur inexprimable s'était emparée d'eux. L'expédition réussit; et si l'on ne fit pas de conquêtes, l'effet moral n'en fut pas moins puissant. L'armée aragonaise, constamment harcelée par la cavalerie almoravide, parvint à retourner dans sa patrie après une absence de six mois, en traversant les provinces de Murcie, de Xativa et de Valence. Douze mille chrétiens mozarabes s'étaient joints à elle, aimant mieux abandonner leur patrie que de rester exposés à la vengeance des musulmans. En effet, leurs frères qui étaient restés sur le sol natal ne tardèrent pas à éprouver le ressentiment du souverain almoravide. Sur son ordre, ils furent transportés par milliers en Afrique et dispersés dans différentes contrées, où la plupart périrent par l'effet du climat et le manque de subsistances. D'autres Mozarabes qu'Ali-ben-Yussef admit dans sa garde eurent un meilleur destin; et ces oppresseurs de leurs coreligionnaires méritèrent ses bonnes grâces par leur fidélité servile.

L'expédition d'Alfonse à travers tant de pays ennemis, et avec si peu de troupes, mérite d'être comparée à l'entreprise des dix mille Grecs dans l'empire perse. La longueur de la route est sans doute fort différente, mais l'audace est égale.

Le 7 mars 1126, mourut la reine Urraca, qui avait si longtemps fomenté des troubles civils, et dont les intrigues avec Pédro de Lara avaient scandalisé les Espagnols. Un an auparavant, était mort l'archevêque Bernard de Tolède, qui avait introduit les bénédictins en Espagne, et contribué à la civilisation de ce pays.

Jusqu'à la mort de son infidèle épouse, Alfonse avait toujours possédé en Castille plusieurs forteresses que lui avait gardées l'attachement des garnisons et des habitants. Mais, après la mort d'Urraca, les liens qui les unissaient aux Aragonais parurent complétement brisés : les troupes et les habitants se déclarèrent, contre la volonté des gouverneurs, en faveur du roi de Castille, qu'ils reconnurent pour roi légitime. Il n'y eut que la ville de Castro-Xerez qui resta fidèle aux Aragonais. Alfonse crut devoir avant tout conquérir les places que les musulmans conservaient dans son royaume ou sur les frontières. Mais il n'eut pas assez de temps pour mettre ce projet à exécution; car il fut presque aussitôt entraîné dans les guerres de Castille, qui réclamèrent l'emploi de toutes ses forces. Soit pour se rendre aux invitations des grands qui troublaient la Castille et la Galice, et à celles de la comtesse Thérésia de Portugal; soit pour arrêter l'accroissement rapide de la puissance du roi castillan, il franchit les frontières de Castille à la tête d'une nombreuse armée, et renouvela ses prétentions de suzeraineté sur ce royaume (1127). Pendant trois ans, les deux partis se livrèrent une foule de petits combats avec des succès divers. Chaque fois que l'on se préparait à une grande bataille, les ecclésiastiques des deux armées s'interposaient, et exhor-

taient les deux souverains à épargner le sang des chrétiens, et à donner à leur courage une plus noble direction en combattant les Sarrasins. Par leurs efforts réitérés, une trêve fut enfin conclue entre la Castille et l'Aragon. Alfonse l'Aragonais renonça au titre d'empereur d'Espagne, qu'il avait porté jusque-là, céda à son beau-fils Alfonse-Raimondez toutes les places qu'il possédait en Castille; en retour celui-ci laissa à l'Aragon la province de Bioja, qu'Alfonse VI avait enlevée à la Navarre.

Après la pacification de la Castille, Alfonse Sanchez fut appelé à faire la guerre au delà des Pyrénées, contre Bayonne. On ne sait pas bien clairement quelle fut la cause de cette guerre; il est probable que les comtes de Bigorre et de Béarn, vassaux du roi d'Aragon et ses fidèles alliés, étaient opprimés par Guillaume IX, comte de Guienne et de Poitiers. Alfonse n'hésita pas à voler au secours de ses compagnons d'armes; Bayonne fut assiégé, et succomba après une assez longue défense (1131). Dès cette époque le souverain d'Aragon prit aussi le titre de roi de Bayonne. Mais cette acquisition ne resta pas longtemps au royaume d'Aragon : elle fut enlevée pendant les troubles qui survinrent dans le pays.

Alfonse d'Aragon attacha la plus grande importance à étendre ses conquêtes du côté de la Méditerranée, et à s'assurer la libre navigation de l'Èbre. Pour y arriver, il fallait prendre la ville musulmane de Tortose, située à l'embouchure de ce fleuve; et, en conséquence, il résolut de l'attaquer par terre et par mer. Une foule de seigneurs et de chevaliers français prirent part à l'expédition. Avant d'entreprendre le siége de Tortose, il était nécessaire de s'emparer de plusieurs villes situées dans l'intérieur du pays. Les Almoravides possédaient Méquinenza, au confluent de la Ségra et de l'Èbre : cette ville fut emportée d'assaut; mais la prise de Lérida et de Fraga sur la Cinga présenta plus de difficultés, la dernière surtout, qui était dans une situation très-élevée, et entourée de fortifications solides. On y éprouva une vigoureuse résistance de la part des habitants; Yahia-ben-Gania, gouverneur de Lérida, accourut avec une nombreuse armée de Valence et de Murcie au secours des assiégés, et dix mille Almoravides d'élite partirent à la hâte de l'Espagne méridionale pour venir délivrer Fraga. Toutefois Alfonse n'abandonna pas son plan : il poursuivit le siége, et jura publiquement, comme son père l'avait fait quarante ans auparavant devant Huesca, de prendre Fraga, ou de mourir. Vingt de ses plus illustres vassaux prêtèrent le même serment; ainsi le voulait la coutume. Ceux qui étaient le plus rapprochés du roi rivalisaient avec lui d'héroïsme et d'esprit chevaleresque. Pour enflammer encore davantage son armée, le roi fit porter dans le camp les reliques des saints, et les évêques et les abbés commandèrent des divisions. Après que les chrétiens eurent mis deux fois en fuite les Sarrasins, qui venaient pour délivrer la place, les habitants de Fraga furent si découragés, qu'ils offrirent de rendre la ville sous des conditions raisonnables. Mais Alfonse refusa toute sorte de proposition, et ne voulut devoir cette conquête qu'à la valeur aragonaise. C'est ce qui explique la résistance désespérée des habitants, et la dernière tentative des Almoravides de délivrer la ville par l'envoi d'une nombreuse armée. Ce que la force ne pouvait exécuter, la ruse l'accomplit. En abandonnant un convoi de vivres, l'ennemi attira les Aragonais dans une embuscade, où succombèrent les plus vaillants guerriers, les chevaliers et les comtes français, les évêques d'Huesca et de Rada, l'abbé de Saint-Victorien et une grande partie de l'armée. Selon la plupart des écrivains, Alfonse succomba, le 17 juillet 1134, dans la bataille de Fraga; mais on ne put le trouver parmi les morts. Cette circonstance, et l'inquiétude dans laquelle on était sur le sort du roi, ont donné lieu aux contes propagés par Roderic de Tolède et la chronique de Saint-Jean de la Peña.

Alfonse l'Aragonais, qui, pendant un règne de trente ans, n'avait cessé de guerroyer, soit contre les Sarrasins, soit contre les chrétiens, s'était à juste titre acquis le surnom de *Batailleur :* sorti vainqueur de toutes les batailles, excepté de celle de Fraga, il doit être mis au nombre des plus grands hommes de l'Espagne au moyen âge. Ce qu'Alfonse VI avait fait pour la Castille par la prise de Tolède, il le fit pour l'Aragon par la prise de Saragosse. Il aurait incontestablement surpassé son prédécesseur; peut-être aurait-il tout à fait expulsé les Sarrasins de l'Espagne, si sa déplorable lutte avec sa femme Urraca n'avait pas divisé et souvent même paralysé ses forces. Comme Alfonse n'avait pas d'enfants, et que son frère Ramiro s'était fait moine, il ordonna dans son testament qu'il avait rédigé dès l'an 1131, lors du siége de Bayonne, que tout son royaume fût partagé en trois portions : il destina l'une pour le salut de son père et de sa mère, pour la rémission de ses propres péchés et l'obtention d'une place dans le ciel, au tombeau du Christ et aux saints hommes qui le gardaient; la seconde, aux pauvres et aux chevaliers de l'hospice de Jérusalem; et la troisième aux templiers, comme étant les défenseurs de la chrétienté près du temple du Seigneur. Mais les Aragonais, non plus que les Navarrais, ne se crurent nullement liés par le testament qui avait ainsi disposé de leur royaume sans leur avis. Comme ils avaient contribué à le conquérir, ils se croyaient en droit de prendre part au choix du nouveau souverain. Ils élevèrent au trône le frère du roi, Ramiro, qui avait déjà vécu plus de quarante ans dans les ordres, comme moine, abbé et évêque; mais les Navarrais n'admirent pas ce choix, se séparèrent des Aragonais, et élurent à Pampelune l'infant Gar-

cias Ramirez, petit-fils du roi Sancho, qui avait été assassiné à Peñalen en 1076. C'est ainsi que l'Espagne chrétienne se trouva divisée de nouveau en plusieurs États.

Zurita, *Anales de Aragon*, vol. II. — Carbonell, *Chronica de Espanya aci no divulgada*, etc., édit. de 1547, lib. I. — Tomich, *Conquistas e historias de los reyes de Aragon;* Barcelona, 1519, fol., cap. XV. — Ibnu-l-Khattib, *Histoire de Grenade.* — Paquis et Dochez, *Histoire de l'Espagne*, t. I.

ALFONSE II, roi d'Aragon, né en 1152, mort le 20 avril 1196. Il était fils de Raymond V, comte de Barcelone, et de Pétronille, fille de Ramiro II. En 1163, il succéda à son père dans le comté de Barcelone, et fut en même temps placé par sa mère sur le trône d'Aragon. Ce double héritage ne remplit pas encore ses vues. En 1167, il reprend la Provence sur Raimond V, comte de Toulouse, qui s'en était emparé. L'année suivante, il laissa ce comté comme fief à Raymond-Bérenger, son frère. En 1172, il hérite du Roussillon par le testament du comte Guinard II; et, tandis qu'il poursuit les Almohades jusqu'à Xativa, il est rappelé en Aragon par une irruption du roi de Navarre Sancho Ier. Aidé du roi de Castille, il reprit l'offensive et s'empara du Roussillon. Voulant, comme ses prédécesseurs, étendre ses domaines aux dépens de ceux des musulmans, il fit la guerre à don Mordanish, seigneur de Valence et de Murcie, et assista, en 1177, Alfonse IX de Castille, dans la réduction de la ville de Cuença. Pour ce service important, lui et ses successeurs furent exemptés de rendre hommage au roi de Castille pour les possessions qu'ils avaient à l'ouest de l'Èbre. Raymond-Bérenger étant mort en 1181, Alfonse dispose de la Provence en faveur de son autre frère, don Sanche. Mais il le lui retira l'an 1185, et lui donna en échange les comtés de Roussillon et de Cerdagne. La même année, au mois de février, il s'aboucha, aux environs du Rhône, avec le comte de Toulouse; et là ils convinrent de s'en rapporter sur leurs différends à des arbitres (Vaissette, t. III, p. 63). En 1196, Alfonse mourut à Perpignan, fort regretté de ses sujets. Son corps fut inhumé au monastère de Poblet, qu'il avait fondé. Ce prince ne se distingua pas moins par son esprit que par ses exploits militaires. Il protégea les troubadours, et fit lui-même plusieurs vers en langue provençale; il nous reste de lui une seule chanson, dans laquelle il dit qu'Amour peut seul le réjouir. — Alfonse avait épousé : 1° *Mafalde*, fille d'Alfonse Ier, roi de Portugal, dont il fut séparé sans en avoir eu d'enfants; 2° le 18 janvier 1174, Sancie, fille d'Alfonse VIII, roi de Castille, dont il eut trois fils et quatre filles. Don Pèdre, l'aîné des fils, lui succéda au royaume d'Aragon et au comté de Barcelone; don Alfonse, le deuxième, eut en partage la Provence; don Ferdinand, le troisième, se fit moine de Cîteaux, et devint abbé de Montréal.

Jérôme Blancas, *Rerum Aragonensium Commentarii*, Zaragoza, 1588, in-4°. — Zurita, *Anales de Aragon*, lib. II, cap. 50. — Moret, *Anales de Navarra*, lib. XVIII. — Carbonell, *Chronica de Espanya*, fol. 51.

ALFONSE III, roi d'Aragon, né en 1265, mort le 18 juin 1291. Fils de don Pèdre III et de Constance, il succéda à son père en 1285. Lorsque don Pèdre mourut, Alfonse était occupé à dépouiller don Jayme, son oncle, du royaume de Majorque. Après s'être emparé de Majorque et d'Iviça, il se fit couronner à Saragosse le jour de Pâques 1286; mais les Aragonais exigèrent que leurs priviléges fussent maintenus, et fixèrent même des bornes à l'autorité royale. Les cortès, ou états d'Aragon, obligèrent le monarque à recevoir d'eux ses ministres et les principaux officiers de sa maison. Quelque temps après, par la médiation du pape et du roi de France, Alfonse rendit à Jayme ses États, à condition que celui-ci les tiendrait, avec Montpellier, Conflans et quelques autres terres en France, comme un fief de la couronne d'Aragon. Il signa, en 1287, les *Priviléges de l'Union*, qui permettaient à ses sujets de recourir aux armes pour défendre leurs libertés, et qui investirent le justicier (*justizero*) du droit de citer le roi lui-même devant les cortès générales, et de le déposer s'il attentait aux priviléges de la nation. Ces priviléges, dont les Aragonais furent pendant longtemps si fiers, faisaient de leur pays une sorte de république. Ils furent abolis par Pierre IV, en 1328.

Le 29 août 1288, Alfonse rendit à Charles II d'Anjou la liberté, après l'avoir obligé de renoncer à ses droits sur la Sicile, et de donner ses deux fils en otage pour garantie du traité conclu à Conflans par la médiation d'Édouard Ier, roi d'Angleterre. Alfonse relâcha aussi les princes de la Cerda, à la sollicitation de quelques seigneurs qui voulaient se venger du roi de Castille. En 1291, il conclut un traité à Tarascon avec Philippe le Bel, Charles de Valois, Charles II, roi de Naples, et le roi d'Aragon, à l'exclusion de Jayme, roi de Sicile. Peu de temps après, Alfonse mourut à Barcelone, laissant la couronne à son frère Jacques (Jayme II, roi de Sicile, roi de Naples et de Sicile).

Abarca, *Reyes de Aragon;* Madrid, 1682, II, 8. — Zurita, *Anales d'Aragon*, lib. IV, cap. 96. — Blancas *Commentarii*, etc., p. 334. — Carbonell, *Chronica de Espanya*, p. 87. — Mariana, *Hist. gen. de España.*

ALFONSE IV, dit *le Débonnaire*, roi d'Aragon, né en février 1299, mort le 24 juin 1336. Fils puîné de Jayme II, il se distingua d'abord comme chevalier de l'ordre de Calatrava, et fit la conquête de la Sardaigne et de la Corse. En 1328, il fut proclamé roi à Saragosse, le jour de la Pentecôte. En 1331, le pape lui ayant concédé la Sardaigne aux dépens des Génois, une guerre cruelle en fut la suite; elle dura avec des succès variés jusqu'à la mort d'Alfonse, arrivée à Barcelone à la suite de chagrins domestiques. Il avait épousé en premières noces, en 1314, Thérèse d'Entéca (morte en 1329), dont

il eut : 1° don Pèdre, son successeur; don Jayme, comte d'Urgel; 3° Constance, mariée à Jayme II, roi de Majorque. Il épousa en secondes noces, le 6 février 1329, Éléonore, fille de Ferdinand IV, roi de Castille, dont il laissa don Ferdinand et don Juan : l'aîné fut, à sa naissance, créé marquis de Tortose; c'est le premier, à ce qu'il paraît, qui ait porté le titre de marquis en Espagne; don Pèdre, son cousin, roi de Castille, le fit mourir l'an 1358, et traita de même, l'année suivante, la reine Éléonore, sa tante.

Zurita, *Anales de Aragon*, lib. VII. — Abarca, *Reyes de Aragon*, vol. II. — Blancas, *Commentarii*, etc., p. 400. — Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. XV, cap. 19. — Carbonell.

B. *Les Alfonse des Asturies et de Léon.*

ALFONSE I, surnommé *le Catholique* (*el Catolico*), roi des Asturies et de Léon, né en 693, mort en 756, fils de don Pedro, duc de Biscaye, descendait des rois visigoths. Après la conquête de l'Espagne par les Arabes, il se réfugia près de Pelayo ou Pélage, roi des Asturies, dont il épousa la fille Hennesinde en 713. Favila, fils de Pélage, étant mort sans héritiers, Alfonse fut appelé au trône des Asturies en 739. Profitant des divisions des Maures, il ne cessa pendant dix-huit années de leur faire la guerre, et les chassa entièrement de la Galice, de Léon et de Castille. Il étendit le royaume fondé par Pelayo, son beau-père, depuis l'Eo (Rio Miranda) jusqu'aux frontières de la Biscaye. Mais il ne fut pas seulement un conquérant : il fonda des colonies, rétablit des villes, construisit des églises, dota des monastères, et mérita le surnom que lui donnèrent ses sujets. Il mourut à Cangas, âgé de soixante-quatre ans, dans la dix-neuvième année de son règne, laissant deux fils, Froïla qui lui succéda, et Vimaran, et une fille, Adosinde; plus un fils naturel nommé Mauregat.

Mariana, *Hist. gen. his. de España*, lib. VII, cap. 4. — Florez, *España sagrada*, t. XIII, p. 481. — Sandoval, *Hist. de los cinco Obispos*, p. 95. — Morales, *Cronica general de España*, t. IV, p. 15.

ALFONSE II, surnommé *le Chaste* (*el Casto*), roi des Asturies, mort en 842, fils de Froïla Ier, assassiné en 768, ne succéda pas directement à son père, et ne fut proclamé roi que le 14 septembre 791, après le règne de l'usurpateur Aurelio et de son fils Bermudo. En 802, une conspiration des grands le précipita du trône et le renvoya dans un monastère. Mais il n'y resta pas longtemps : au bout de quelques mois, il en fut tiré par quelques vassaux fidèles, à la tête desquels se trouvait Theudis. Alfonse remporta plusieurs avantages sur les émirs arabes, qui continuaient leurs incursions dans la Galice et les Asturies.

L'état chancelant du royaume et l'esprit de turbulence de la noblesse exigeaient des lois fermes, et l'établissement d'institutions durables. Le roi mit donc tous ses soins à faire revivre la vieille constitution nationale. Les grands du palais furent rétablis; et, voulant remédier aux nombreux inconvénients d'une cour errante, Alfonse lui donna pour siége la cité d'Oviédo, dont il fit sa résidence. A côté des palais s'élevèrent des maisons de plaisance, des bâtiments et des bains publics, d'une architecture remarquable. Mais la piété du prince s'occupa surtout d'embellir la capitale de nouvelles églises. Il choisit pour métropole l'église déjà dédiée par Fruela au divin Rédempteur, avec ses douze autels en l'honneur des douze apôtres. Trente ans suffirent à peine pour cette magnifique construction. Au nord de la métropole s'éleva l'église de la sainte Vierge, avec deux autels consacrés à saint Étienne et à saint Julien; on construisit à l'ouest une chapelle destinée à recevoir les restes des princes des Asturies. Nous ne devons pas oublier l'admirable église de Saint-Tyrsus et celle de Saint-Julien, aux autels de marbre, située à trois lieues environ du palais royal d'Oviédo. Sous le règne de ce prince, on découvrit à Compostelle, près de l'ancienne Iria Flavia, en 808 selon les uns, en 816 suivant les autres, un corps que les Espagnols ont prétendu, jusqu'à nos jours, être celui de saint Jacques le Majeur. Alfonse fit construire, en son honneur, une église où le corps fut déposé. Cette église n'était d'abord que de briques; mais dans la suite elle devint un temple magnifique, où la dévotion attirait des pèlerins de toutes les parties de la chrétienté. On voit même, par le poëme des *Actes des Apôtres*, de Walafride Strabon, que cette dévotion avait commencé dès l'an 840 au plus tard. Alfonse, accablé d'années et d'infirmités, en 833 assembla les grands du royaume, et leur fit accepter son abdication. Il vécut sept années encore, confondu parmi les sujets les plus soumis de don Ramire, son cousin, prince de Galice, qu'il avait lui-même couronné, et mourut après un règne de cinquante-deux ans. Alfonse fut l'ami et l'allié de Charlemagne, et s'en montra digne. Quelques historiens ont attribué au refus qu'il fit du fameux tribut des cent jeunes filles le surnom de *Chaste*, que l'histoire lui a conservé; mais ce tribut est une fable absurde, et il justifia bien mieux sa chasteté en vivant dans une continence absolue avec la reine sa femme, pour accomplir un vœu dont la singularité caractérise le siècle où il vécut. Il mourut sans enfants.

Lucas Tudensis, *Chronicus mundi*, apud Schottum, *Hispan. illustrata*, vol. IV. — Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. VI, cap. 9. — Alonso el Sabio, *Cronica general de España*, part. III, cap. 10. — Rodericus Toletanus, *Rerum in Hispania gestarum Chronicon*, lib. IV.

ALFONSE III, surnommé *le Grand* (*el Magno*), roi des Asturies et de Léon, né en 848, mort le 20 décembre 912. Il succéda à Ordoño Ier, son père, en 866. A peine sur le trône, Froïla, comte de Galice, et fils de l'usurpateur Bermudo, lui disputa la couronne, et l'obligea même de chercher un asile à Alava, chez les Cantabres. Mais la conduite tyrannique de l'usurpateur fit

révolter les habitants d'Oviédo, qui l'assassinèrent, et rappelèrent Alfonse. Il apaisa promptement une nouvelle révolte fomentée par les comtes Eylon et Zénon; et dès qu'il vit son pouvoir consolidé, il songea à l'étendre aux dépens des mahométans. Ses expéditions de 870 à 901, entreprises contre les musulmans, furent presque constamment couronnées de succès. Par les intelligences qu'il avait su se ménager avec Ibn-Lob (l'*Abenlope* des chroniques) dans l'intérieur même de Cordoue, il étendit ses conquêtes jusqu'à la Castille. En 901, il détruisit près de Zamore une armée nombreuse, commandée par le fanatique Ahmed-Ibn-Oméyat, qui s'était proclamé Mahdi. Pendant un règne de quarante ans, il recula les bornes de ses États beaucoup plus loin que ne l'avait fait aucun de ses prédécesseurs. Il mérita le surnom de *Grand*, autant par l'éclat et la grandeur de ses victoires que par la sagesse de son gouvernement. Ses armes victorieuses et son alliance étendirent sa domination d'un côté jusqu'aux Pyrénées, et de l'autre vers le sud; il planta ses drapeaux victorieux au delà du Duéro, passa même le Tage et la Guadiana, et pénétra jusqu'à Mérida. Il ne put, il est vrai, conserver la possession de ces provinces; mais plusieurs villes fortes du Portugal d'aujourd'hui, dont il s'était emparé, telles que Coïmbre, Lamégo, Viseu, Coria et Salamanque, furent pour lui des conquêtes de la plus haute importance. Son traité de paix en 883 avec Mohammed lui assura la complète possession de ses nouvelles conquêtes; et, désormais spectateur paisible des profondes divisions et des sanglantes guerres civiles des mahométans, il put appliquer tous ses soins à l'amélioration intérieure de ses États.

Alfonse fit abattre l'église de bois qui avait été élevée sur le tombeau de saint Jacques de Compostelle, pour en faire construire une en pierre. Il fonda un grand nombre de couvents et d'églises, qu'il dota lui-même richement; il éleva des évêchés dans plusieurs villes conquises. Didacus (Diégo), comte de Castille, fut chargé du soin de peupler la ville de Burgos et de la fortifier, pour arrêter les incursions que les Sarrasins pourraient faire de ce côté. Le comte s'acquitta parfaitement de sa mission. Burgos devint dès lors, pour les chrétiens, un de leurs boulevards les plus considérables de ce côté. On s'occupa ensuite du soin de rebâtir plusieurs villes situées sur le Duero, telles que Zamora, Toro et Simencas; puis on construisit près d'Oviédo un château fort, nommé Gauzo, destiné à conserver les trésors royaux, en cas de surprise ou d'invasion du côté de la mer de la part des mahométans ou des Normands. C'est là qu'Alfonse fit placer la croix magnifique qu'il avait fait faire dès la douzième année de son règne. Cette croix portait une inscription (Risco, XXXVII, p. 220, la rapporte tout entière); on y lisait ces mots : *Et operatum est in castello Gauzo, anni regni nostri XII, et a Christo nato DCCCCXVI*, qui prouvent que le château de Gauzo existait déjà en 778.

L'esprit guerrier des chrétiens d'Espagne se révéla bientôt par des révoltes et des luttes intestines, lorsqu'ils n'eurent plus d'ennemis extérieurs à combattre. Les premiers désordres éclatèrent dans la Galice; des impôts excessifs, des dîmes imposées au peuple en faveur du clergé, paraissent en avoir été la cause. Ano essaya le premier (885) à soulever les provinces, mais sans succès : lui et ses partisans furent bientôt soumis, et leurs biens confisqués et donnés à l'église de Compostelle. Herménégild, qui vint ensuite, éprouva un sort plus funeste. On ne se contenta pas de confisquer tous ses biens au profit de la même église : il subit une mort cruelle avec la plupart de ses complices. Cette sévérité imprima une crainte salutaire aux esprits turbulents, et procura quelque tranquillité à l'empire. Mais les impôts sur la propriété foncière devenant de jour en jour plus écrasants, par suite des priviléges accordés aux églises et aux couvents, une nouvelle insurrection, dont Witiza était le chef, éclata bientôt (894), avec des caractères plus alarmants que les précédentes. Toutefois, Herménégild, comte de Guy et de Porto, envoyé par le roi à la tête d'une puissante armée contre les rebelles, les tailla en pièces dès la première rencontre. Witiza fut pris et mis à mort, et ses biens donnés aux vainqueurs. Un sort pareil fut réservé aux rebelles sarrasins qui, quelques années après, s'étaient révoltés en Galice.

La tendance du clergé espagnol à se ressaisir de l'influence qu'il avait exercée sous les rois wisigoths, dans les conciles et dans les diètes du royaume, se manifeste de plus en plus. Cependant, comme les siéges métropolitains se trouvaient tous alors entre les mains des ennemis, à l'exception de celui de Braga, et que cette ville, par sa situation sur la frontière, n'offrait que peu de garantie et de sûreté à un archevêque, le clergé s'était vu contraint de renoncer à l'appel d'un concile, faute d'un archevêque pour le présider. Le roi, la reine (Ximène), leurs fils, tous les évêques du pays, et les comtes chargés du gouvernement des provinces et des villes, assistèrent à la cérémonie de la dédicace de Saint-Jacques.

Onze mois après la consécration de l'église de Saint-Jacques, on convoqua un concile à Oviédo; le roi, les évêques et les comtes déjà nommés s'y rendirent; Herménégild y fut nommé métropolitain, et c'est en cette qualité qu'il eut la préséance dans cette assemblée. Après qu'on eut pris des résolutions concernant la discipline de l'Église, la nécessité de propager la religion et la tenue des synodes, qui devaient avoir lieu annuellement, on s'occupa de l'organisation de l'archevêché d'Oviédo, auquel on affecta des revenus immenses, et qui porta depuis le nom

de *ville des évêques*. Le concile se tint en 907.

Nous n'insisterons pas ici sur la guerre d'Alfonse III contre les Sarrasins, sur la bataille de Zamora (901), et sur son expédition contre Tolède (904). Nous nous bornerons à mentionner qu'à son retour dans ses États on découvrit quelques traces d'une nouvelle conjuration, dans laquelle se trouvaient impliqués ses plus proches parents.

A la nouvelle de cet attentat, le roi se rendit en toute hâte à Zamora, où se trouvait alors son fils aîné Garcias, chef de la conjuration ; il le fit saisir, et conduire chargé de fers à la forteresse de Gauzo, près d'Oviédo.

Cette sévérité, qui présageait aux conjurés le sort qui les attendait, loin de les abattre, ne fit qu'enflammer leur audace, et les détermina à essayer leurs forces avant qu'on vînt les entraver. A la tête des insurgés était la reine (Amélina ou Ximénès), femme dévorée d'ambition, et Meino, comte de Burgos, beau-père de Garcias. A force d'intrigues, de démarches et d'activité, ils étaient parvenus à ranger sous les drapeaux de la révolte les autres fils du roi, Ordoño, Froïla et Gondisalvus, ainsi que la plus grande partie du peuple : maître déjà depuis longtemps de plusieurs points fortifiés, le parti des insurgés avait pu propager la révolte dans tout le royaume. Alfonse, à qui sans doute son armée était restée fidèle, eût pu, malgré la supériorité numérique de ses ennemis, défendre encore longtemps sa couronne en occupant les meilleures forteresses de ses États ; mais il aima mieux céder aux exigences de ses fils rebelles, et épargner ainsi le sang de ses sujets. Ce fut au château de Boides, dans les Asturies, qu'il se dépouilla (910) de la royauté en faveur de son fils aîné Garcias; il confia au second, Ordoño, la régence de la Galice, et au troisième, Froïla, le gouvernement des Asturies, en subordonnant toutefois leur puissance à l'autorité royale de leur aîné.

Alfonse III ferme la liste des rois des Asturies; après lui les princes chrétiens, maîtres du pays au nord du Duéro, prirent le titre de rois de Léon. Garcias changea la résidence royale d'Oviédo, la transféra plus au centre de ses États, à Léon. C'est à peu près à cette époque que la Navarre s'érigea en royaume, que Barcelone devint un comté héréditaire, et que les comtes de Castille commencèrent à lutter pour conquérir leur indépendance.

On attribua à Alfonse le Grand une chronique latine, traitant de l'histoire de l'Espagne depuis l'invasion des Maures jusqu'à la mort d'Ordoño Ier, en 856 ; Sébastien, évêque de Salamanque, l'a réunie à sa propre Chronique. Elle fut d'abord imprimée en 1534, in-fol., par Prud. Sandoval, dans ses *Cronicas de los cinco Obispos*, puis par Florez dans son *España sagrada*.

Rod. Toletanus, *Rerum in Hispania gestarum Chronicon*, lib. IV. — Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. VII, cap. 17-19. — Masdeu, *Hist. critica de España*, XII, 143-184. — Paquis et Dochez, *Hist. de l'Espagne*, t. I.

C. *Alfonse de Léon.*

ALFONSE IV, surnommé *le Moine* (*el Monge*), roi de Léon, mort au mois de mai 932, fils d'Ordoño II; il succède en 924 à Froïla II, son oncle. Ce fut un monarque plus religieux qu'ambitieux. Dans la sixième année de son règne, après la mort de sa femme Urraque Ximène, fille de Sanche Ier, roi de Navarre, Alfonse abdiqua la couronne en faveur de son frère Ramire et à l'exclusion de son fils Ordoño. Il se retira dans le monastère de Sahagun, sur la rivière Cea, où il fit ses vœux. Mais déjà, l'année suivante (931), dégoûté de la vie monastique, il quitta sa cellule, se mit à la tête de quelques troupes, et essaya de remonter sur le trône. Il s'ensuivit une guerre civile; Ramire assiégea Alfonse dans Léon, le força à se rendre, et le renvoya dans son cloître avec trois fils de Froïla qui l'avaient aidé dans son entreprise. Conformément aux lois des Visigoths, Alfonse fut condamné à perdre la vue. Il survécut à son supplice deux ans et demi, et mourut dans le monastère Saint-Julien, près de la cité de Léon, où il avait été confiné.

Lucas Tudensis, *Chronicon mundi*, apud Schottium, *Hisp. illustrata*, lib. IV. — Alonso el Sabio, *Cronica de España*, part. III, cap. 16. — *Cronicon Silense*, apud Florez, *España Sagrada*, XVII, 303. — Mariana, *Historia general de España*, lib. VIII, cap. 5.

ALFONSE V, roi de Léon, né en 994, mort le 5 mai 1028, fils de Bermude, succéda à son père en 999. Il régna sous la tutelle de la reine Elvire, sa mère, et de Gomale Mélando, comte de Galice, dont il épousa, en 1017, sa fille Elvire. Il fit la guerre aux musulmans, et ravagea quelque temps leur territoire. En 1028, il franchit le Duero, vint investir la ville de Viseu, en Portugal. Occupé à faire le siége de cette place, il reçut un coup de flèche, dont il mourut; son corps fut enterré à Léon. Il laissa de son mariage un fils, Bermude III, et une fille, Sancie, mariée à Ferdinand, roi de Castille et de Léon. Sa femme Elvire mourut le 5 novembre 1052.

Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. VIII. — Alonso el Sabio, *Cronica de España*, part. III. — Pelagius Ovietensis, *Chronicon regum Legionensium*, apud Florez, *España Sagrada*, lib. VIII, c. 10. — Conde, *Hist. de la Domin.*, t. I, p. 105.—Almakkari, *Moham. dynast.*, II, 197.

ALFONSE VI, surnommé *le Vaillant* (*el Bravo*), roi de Léon, ou ALFONSE Ier, roi de Castille, né en 1030, mort en 1109. Second fils de Ferdinand Ier et de dona Sancia, il reçut, en 1065, en partage les royaumes de Léon et des Asturies. A Sanche II, l'aîné, échut la Castille, et à Garcia, le cadet, la Galice et une partie du Portugal. Sanche, mécontent de ce partage, envahit, en 1068, d'abord les domaines d'Alfonse, et lui livra une bataille décisive à Plantaca, sur les bords de la rivière Pisuerga. Les hostilités furent quelque temps suspendues; mais, en 1071, les deux frères se rencontrèrent près de

la rivière Carrien, devant la place de Valpellage ou Vulpecularia. Il s'y engagea un combat sanglant, où les Castillans eurent d'abord le dessous; l'arrivée du fameux Cid (Rodrigo de Bivar) ranima le courage de Sanche, et fit changer la face de la fortune : ce héros pénétra dans le camp des troupes du roi de Léon, et en fit un grand carnage. Alfonse se réfugia dans l'église de Carrion, d'où il fut conduit par son frère à Burgos. Grâce à l'intervention de sa sœur dona Urraca, Alfonse obtint la permission de se retirer au couvent de Sahagun, où il prit l'habit religieux. Il s'en échappa quelque temps après, et vint se réfugier à la cour d'Almamoun à Tolède, ancien allié de son père Ferdinand. Sanche dépouilla de même son autre frère Garcie, et il songeait aussi à s'emparer de l'héritage de ses deux sœurs, Elvire et Urraca. Celle-ci se tint renfermée à Zamora. Sanche allait faire le siége de cette place, lorsqu'il fut assassiné par Vellido Delfos, partisan de la princesse Urraca, en 1073. Après la mort de Sanche, Alfonse fut rappelé de Tolède, et réunit sous son sceptre tous les États de son père. Il fut accueilli avec des démonstrations de joie par les habitants du Léon; mais les Castillans lui témoignèrent d'abord de la défiance, et le Cid, à la tête des nobles, lui fit déclarer, par serment, qu'il n'avait en aucune façon trempé dans le meurtre de son frère.

Maître absolu du Léon, de la Galice, des Asturies et de la Castille, Alfonse ne songea plus qu'à l'agrandissement de ses domaines.

En 1077, Amé, évêque d'Oléron et légat du saint-siége, vint en Espagne avec une bulle de Grégoire VII, par laquelle ce pape déclarait aux Espagnols qu'anciennement leur royaume était tributaire du saint-siége; que l'invasion des Sarrasins l'avait privé de la jouissance de ses droits; et que des titres conservés dans les archives de Rome ne permettaient pas de révoquer en doute ce qu'il avançait. En conséquence, il les exhortait « à ne pas exposer leur âme à une perte assurée, en retenant injustement les droits de saint Pierre. » Quoique les titres allégués ne fussent pas produits, quelque temps après Alfonse s'empara d'une partie de la Navarre (1081), et porta ses armes contre son ancien hôte le roi de Tolède, auquel il enleva plusieurs places; puis, ayant fait un appel aux chrétiens, il vint, accompagné du Cid, investir la ville de Tolède. Ce siége mémorable dura cinq ans (le 25 mai 1085). Il fit époque, en ce que, pour la première fois, on vit venir en Espagne, pour combattre les infidèles, des seigneurs étrangers, tels que le comte de Flandre, Henri de Bourgogne, et le comte de Toulouse et de Saint-Gilles. Alfonse, s'étant enfin rendu maître de Tolède, que les musulmans possédaient depuis 714, il en fit sa capitale et y fixa sa résidence. Il conserva aux habitants leurs biens et leurs lois. L'archevêque qu'il choisit pour cette ville fut Bernard, abbé de Sahagun et de Saint-Victor de Marseille, à qui le pape Urbain II envoya, en 1088, le pallium, avec le privilége de la primatie de Tolède sur toutes les églises d'Espagne. Poussé par la reine Constance, cet archevêque se saisit, à main armée, de la grande mosquée, contre la parole que le roi avait donnée de maintenir les Maures dans la possession de ce temple; ce qui irrita le monarque au point qu'étant revenu promptement à Tolède, il menaçait de faire brûler le prélat et la reine; mais les Maures intercédèrent eux-mêmes, et laissèrent aux chrétiens leur mosquée. En 1086, Alfonse se rendit maître de Coria; mais il est ensuite défait par Ben-Abad, roi de Séville, à Zélaka, près de Badajoz. Ce fut alors qu'il écrivit au roi de France Philippe I[er], et aux principaux seigneurs français, pour en obtenir des secours. A l'arrivée des troupes françaises, les rois maures se hâtèrent de traiter avec Alfonse, et de se reconnaître ses vassaux. En 1090, Alfonse, à l'instigation de l'archevêque Bernard, voulant substituer, en Espagne, le rit romain ou gallican au rit tolétain ou mosarabique, dans la célébration de l'office divin, excita un grand tumulte parmi le clergé et le peuple. Les choses en vinrent au point que la querelle devait se terminer par un duel.

Le champion du rit de Tolède ayant remporté la victoire, le roi ordonna une nouvelle épreuve; et les deux offices, le tolétain et le romain, ayant été jetés ensemble dans un brasier, le premier en sortit intact. Ce nouveau prodige ne fit point changer le roi, qui voulait obstinément que l'office romain fût introduit dans ses États.

La chute de Tolède avait frappé de terreur les princes musulmans. Ils cessèrent leurs discussions intestines : Almotamed, roi de Séville, Ibn-Hud, roi de Saragosse, et Ibn-Al-Aftas, roi de Badajoz, formèrent une ligue contre Alfonse. Mais leurs efforts combinés échouèrent : le roi chrétien battit les princes arabes, pénétra sur les territoires, et les rendit tributaires. Dans cette conjoncture, ils appelèrent à leur secours les Almoravides, qui, sous les ordres de Yousouf-ben-Tachefin, venaient de soumettre toute la côte septentrionale de l'Afrique. Yousouf passa en 1086 le détroit, et joignit les confédérés au moment où Alfonse faisait le siége de Saragosse. Abandonnant aussitôt le siége de cette ville, il s'avança vers l'Andalousie, et rencontra Yousouf à Zalaca, entre Mérida et Badajoz. Une bataille sanglante s'ensuivit : pendant qu'Alfonse, à la tête de sa cavalerie, enfonçait l'aile droite de l'ennemi, son camp tomba au pouvoir de Seyr-Ibn-Abou-Bekr; trois fois il essaya de regagner son camp, lorsqu'il fut tout à coup assailli par les soldats nègres de Yousouf, qui remporta une victoire complète : les chrétiens s'enfuirent en désordre, et Alfonse, gravement blessé dans la mêlée, parvint avec cinq cents de ses nobles à gagner un tertre voisin

du champ de bataille; il y fut aussitôt entouré par les Africains, et ne dut son salut qu'à l'approche de la nuit, en atteignant, avec un petit nombre de ses compagnons, la ville de Tolède. Hamet et les musulmans ne surent pas profiter de leurs avantages : Yousouf fut rappelé en Afrique, et les Arabes d'Espagne reprirent leurs guerres civiles, pendant qu'Alfonse contracta des alliances avec des seigneurs puissants. Le successeur de Yousouf, Ali, revint en 1108 en Espagne, et remporta près d'Uclès une victoire signalée sur les troupes d'Alfonse, commandées par son fils Sancho, qui y périt. Alfonse voulut lui-même se mettre à la tête de ses troupes, lorsqu'il mourut.

Ce roi eut plusieurs femmes : cependant à sa mort il ne laissa pas d'héritier mâle. Il avait d'abord épousé par procuration Ajuda (Agathe), fille de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre. Mais en se rendant en Espagne, sa fiancée tomba malade et mourut en France, où elle fut enterrée. Bien que le mariage n'ait pas été consommé, elle est citée par quelques historiens comme la première femme d'Alfonse. Celle qui le fut réellement s'appelait Agnès; elle était fille du duc de Guienne et de Poitiers, Guillaume VI. Alfonse n'eut pas d'enfants de son mariage avec Agnès. Il épousa ensuite Constancia, fille du duc de Bourgogne Robert Ier, de la maison des Capets, et il n'eut d'elle qu'une fille (1080), dona Urraca, qui dès l'âge de dix ans fut mariée au comte Raymond de Bourgogne, qui était venu en Espagne. Constancia était une catholique très-zélée, fanatique même; ce fut principalement par son influence que le pape réussit à abolir la liturgie gothique et l'écriture dite tolédane, et à mettre l'Église espagnole d'accord avec l'Église romaine. Après sa mort, qui arriva en 1092, Alfonse épousa Bertha, que quelques écrivains disent princesse de Toscane, mais à qui d'autres donnent le titre de sœur du comte Raymond, époux de l'infante Urraca. Dès la troisième année, la mort l'enleva au roi sans qu'elle lui eût donné aucun descendant. Celle qui lui succéda, Élisabeth, fille du roi Louis de France, ne lui donna pas de fils non plus, mais deux filles, dont l'une, Sancha, fut mariée au comte Roderigue, et l'autre, Elvira, à Roger, roi de Sicile. Peu de temps avant sa mort, et probablement peu de temps après la bataille d'Uclès, où périt l'infant Sancho, fils de sa concubine Zaïda, il se remaria encore une fois pour avoir un héritier. Cette cinquième et dernière femme fut Béatrix, fille du marquis d'Este, de Vérone et de Toscane. La manière de vivre et les mœurs des musulmans, tout opposées qu'elles fussent à celles des chrétiens, ne laissaient pas que d'exercer une certaine influence sur les princes espagnols. Plusieurs rois de Léon et de Castille avaient adopté l'usage d'avoir, outre leur femme légitime, un nombreux harem. Leurs concubines étaient presque regardées comme épouses; et à défaut d'héritiers légitimes, et même quand il en existait, ils pouvaient hériter de certains districts. On cite parmi les deux plus distinguées des concubines d'Alfonse, Ximena et Nuñez, d'une illustre famille galicienne, et Zaïda, fille de Témir Almu-tamed de Séville. La première lui donna deux filles, dona Theresa et dona Elvira. Celle-ci épousa le comte Raymond de Toulouse, et fit avec lui la croisade en terre sainte; l'autre eut pour mari Henri de Besançon, parent de la reine Constancia. Pour récompenser les services que ce dernier avait rendus à la Castille en combattant contre les Sarrasins, Alfonse lui donna le pays situé entre l'embouchure du Duero et du Tage, qu'il avait enlevé aux Sarrasins par sa valeur, et fonda aussi un nouveau comté indépendant, sous le nom de Portugal, pour ce prince et ses descendants. Comme nous l'avons vu, l'infant succomba à la bataille d'Uclès avec vingt mille Castillans. Bien que son gouverneur, le comte Garcias de Talera, soit resté fidèle à son devoir et l'ait défendu jusqu'à la dernière goutte de son sang, il paraît que les grands de Castille n'eurent pas pour lui le même dévouement; on a même exprimé le soupçon qu'ils l'avaient à dessein exposé au danger, ou qu'ils l'avaient vu périr avec plaisir, parce que cette mort leur épargnait la peine de combattre un jour l'avénement d'un prince non issu de mariage légitime. La mort d'un fils chéri acheva d'épuiser le vieux roi, déjà courbé par l'âge, et les fatigues de la guerre lui causèrent une longue maladie. Il s'occupa alors de transmettre tous ses États à sa fille Urraca, veuve du comte Raymond. Mais il sentait la nécessité qu'une main ferme tînt avec elle les rênes du gouvernement, et tempérât la fougue d'une femme emportée. Les grands de Castille exprimèrent le désir qu'Urraca épousât l'un d'entre eux, le comte Gomez de Camporpina : non-seulement Alfonse n'eut aucun égard à ce vœu, mais son orgueil s'irrita même que des vassaux eussent pu songer à former une alliance avec leur reine. L'extension de leurs États est pour les princes ambitieux le comble du bonheur. Non-seulement Alfonse avait cette manière de voir, mais il paraît même que sa pensée favorite était de réunir sous un seul sceptre tous les États chrétiens de l'Espagne; et cette réunion lui tenait tellement à cœur, qu'il désigna pour époux d'Urraca le roi d'Aragon et de Navarre Alfonse Ier, prince vaillant et noble chevalier. Cependant, avant de conclure le mariage, le roi castillan convoqua les états de son royaume (cortès) à Léon.

Les dispositions prises dans cette assemblée, que le peuple approuva en frappant des armes, avaient principalement rapport au règlement de la succession. Urraca devait être reine de Léon, de Castille et d'Asturie; son fils Alfonse Raymondez aurait, comme infant, la Galice, sous la suzeraineté de la Castille, de même que le

comte Henri, gendre d'Alfonse, gouvernerait le Portugal comme vassal de la couronne castillane. Dans le cas où la reine Urraca n'aurait pas d'infant de son union avec le roi d'Aragon, tous les États que gouvernerait Alfonse VI devaient considérer son petit-fils Alfonse-Raymondez comme leur roi. Son éducation fut confiée à son oncle Giudo, archevêque de Vienne (plus tard pape sous le nom de Calixte II), et au comte galicien don Pedro Froilaz de Trava; l'infant fut mis en possession du royaume de Galice sous la tutelle de ces deux personnages, et les grands du pays durent lui prêter foi et hommage, et jurer de le défendre dans tous ses droits et de toutes leurs forces, quand même il plairait au roi Alfonse, son grand-père, de reprendre ce pays.

Ce grand roi se distinguait par sa piété, sa générosité, qu'il déployait particulièrement envers le clergé, les pauvres; par sa sagesse, son amour de la justice, et son affabilité. Quelque grande que fût sa puissance, il n'oubliait jamais que le dernier de ses sujets était son égal par la loi de la nature, et qu'il devait aimer en lui un frère, comme l'ordonne la religion chrétienne. Par ses talents militaires, il était digne de marcher à la tête des vaillants chevaliers espagnols de son temps. Sa plus brillante conquête fut la prise de Tolède, ville qu'on nommait avec raison le cœur de l'Espagne, et d'où on pouvait attaquer avec avantage toutes les parties de la Péninsule. Sans les innombrables auxiliaires des Almoravides, dont la puissance était alors à son apogée, la domination des Sarrasins aurait été entièrement anéantie en Espagne. Le vainqueur de l'Afrique vit ses conquêtes s'arrêter devant les vaillants escadrons d'Alfonse. Le roi castillan gagna dans trente-neuf batailles le surnom glorieux de *lumière et bouclier de l'Espagne*. Plus puissant que les autres rois, il prit aussi le titre d'empereur dans ses lettres et dans ses actes.

Almakkari, *Moham. dynast.* — Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. IX. — Conde, *Hist. de la dominat.* — Masdeu, *Hist. crit. de España*, XII, 369. — Sandoval, *Cronicas de los Reyes de Castilla y de Leon;* Pampelune, 1634, in-fol. — Paquis et Dochez, *Histoire de l'Espagne*, t. I.

ALFONSE VII, roi de Léon, ou Alfonse II *de Castille* (1), plus connu sous le nom d'*Alfonse Raymond*, né en 1105, mort en août 1157. Il était fils de Raymond, comte de Bourgogne, et de dona Urraca, fille d'Alfonse VI. Il fut proclamé roi par les états de Galice réunis à Compostelle; et sa mère Urraque, qui gouvernait la Castille, l'associa à sa royauté pour s'en faire un appui. Des dissentiments ne tardèrent pas à éclater entre la mère et le fils, et vainement les grands essayèrent de les réconcilier. Enfin, devenu seul maître du royaume en 1126 par la mort d'Urraque, Alfonse s'efforça de guérir les maux de la guerre civile, et d'améliorer la situation intérieure du pays par divers règlements sages; puis, voulant concourir aussi à l'œuvre à laquelle les princes chrétiens s'étaient dévoués, il fit la guerre aux Maures. Il leur enleva l'Aragon. Garcia IV de Navarre, les comtes de Barcelone et de Toulouse, lui firent hommage. Ses succès élevèrent très-haut sa puissance; et ayant assemblé les cortès à Léon, il se fit en 1135 solennellement couronner empereur d'Espagne (*Ildefonsus pius, felix Augustus, totius Hispaniæ imperator*). Une dernière expédition qu'il fit contre les Maures d'Afrique fut signalée par la prise d'Almeric, et par la brillante victoire de Jaën en 1157. A son retour, il se trouva subitement mal près du village de Fremeda, et y mourut, âgé de cinquante et un ans, après en avoir régné trente. Ce prince se distingua par son respect pour les droits et priviléges de ses sujets. Sa fille Constance avait épousé le fils du roi de France Louis XII, *le jeune*. Ce fut le premier exemple de ces alliances entre les deux couronnes, si fréquemment renouvelées depuis. Comme son prédécesseur, Alfonse partagea ses États entre ses deux fils, d'après une maxime alors généralement suivie : l'aîné, Sanche, eut les deux Castilles, et le plus jeune, Ferdinand, le Léon et la Galice. Alfonse fonda en 1156 l'ordre de Saint-Julien, depuis devenu célèbre sous le nom d'*Alcantara*.

Un historien, contemporain de ce roi, publia *Chronica Ildefonsi imperatoris*, que Florez a insérée dans son *España sagrada*, vol. XXI, p. 320-347. Sandoval publia une chronique espagnole sur ce même Alfonse, sous le titre : *Cronica del inclyto emperador de España, don Alfonso VII, deste nombre, rey de Castilla y Leon*, etc.; Pampelune, 1600, in-fol.

Alonso el Sabio, *Cronica de España*, part. IV, fol 372. — Lucas Tudensis, *Chronicon mundi*, apud Schottium, *Hisp. illustr.*, vol. IV. — Rodericus Toletanus, *Rerum in Hisp. gest. chronicon*, lib. VII, cap. 25 (édit. de Grenade).

(1) C'est l'*Alfonse VIII* des historiens, qui comptent Alfonse Ier, roi d'Aragon, au nombre des rois de Castille.

D. *Les Alfonse de Castille.*

ALFONSE Ier, roi de Castille. *Voy.* ALFONSE VI, roi de Léon.

ALFONSE II, roi de Castille. *Voy.* ALFONSE VII, roi de Léon.

ALFONSE III, roi de Castille, surnommé *le Noble* et *le Bon*, né le 11 novembre 1155, mort le 6 août 1214. Fils de Sanche III, il n'avait pas encore trois ans quand il monta sur le trône, en 1158.

ALFONSE IV (1), surnommé *le Noble* et *le Bon*, roi de Castille, né le 11 novembre 1155, mort dans la nuit du 5 au 6 août l'an 1214. Il monta sur le trône à l'âge de trois ans (1158). Sa longue minorité fut troublée par des guerres civiles que fomentaient les maisons de Lara et de Castro. En

(1) On l'appelle aussi Alfonse VIII ou IX, si on le compte parmi les rois de Leon, pendant la séparation temporaire de la Castille et du Léon, après la mort de Ferdinand Ier, en 1065.

1170, devenu majeur, il épousa Éléonore, fille de Henri II, roi d'Angleterre, et d'Éléonore, duchesse d'Aquitaine, qui lui apporta en dot le duché de Gascogne. Après avoir forcé les rois de Léon, d'Aragon et de Navarre à la paix et à la restitution de quelques places, Alfonse tourna ses armes contre les infidèles, et les battit en 1177. Mais l'an 1185, il fut défait par les Almohades à Sorillo. En 1189, le roi de Léon ayant joint ses troupes aux siennes, il passa la Sierra-Morena. Les progrès des Espagnols déterminèrent Iacoub-Aben-Iousef, roi de Maroc, à faire publier en 1194 le *djehad* ou guerre sainte contre les chrétiens, et à débarquer lui-même avec une armée formidable. Alfonse ayant vainement attendu les secours des rois de Léon et de Navarre, ses alliés, perdit, le 18 juillet 1195, une grande bataille près d'Alarcos, et y reçut une blessure à la cuisse; vingt mille hommes d'infanterie et toute la cavalerie de son armée restèrent sur la place. Iousef s'empara ensuite de Calatrava, d'Alarcos, et de plusieurs autres places. Alfonse fut un instant abandonné par ses alliés; mais il les ramena vers lui l'an 1199, par le mariage de Bérengère, sa fille, avec le roi de Léon. A la nouvelle que Sanche, partisan des musulmans, roi de Portugal avait passé en Afrique, il se jeta dans ses États, et prit plusieurs places. Il entra, l'année suivante, dans la Navarre, et enleva les trois provinces d'Alava, de Biscaye et de Guipuscoa, qui, depuis ce temps, ont été réunies à la Castille. Ce prince aimait les lettres; il en donna des preuves, l'an 1208, en fondant, à Palencia, une université où il attira, de France et d'Italie, plusieurs hommes de réputation. C'est le premier établissement de ce genre qui ait été fondé en Espagne.

Alfonse n'avait pas oublié l'échec qu'il avait reçu des Maures en 1195. Bientôt les deux champions se trouvèrent en présence l'un de l'autre. Le khalife, couvert d'un manteau noir de combat, héritage du chef des Almohades Ab-del-Mumen, sortit de sa tente. Il tenait d'une main le Koran, de l'autre son sabre : il donna le signal du combat. Du côté des infidèles les volontaires, du côté des chrétiens les Castillans, s'avancèrent, et les ailes des deux armées se mirent en mouvement : le combat devint bientôt général. Le premier choc des mahométans fut violent; mais il ne put rompre la ligne des cavaliers chrétiens. Ceux-ci, secourus par les chevaliers de Calatrava, parvinrent à repousser l'avant-garde, et plusieurs milliers de Maures trouvèrent la couronne du martyre qu'ils ambitionnaient, en mourant pour leur foi. Mais lorsque les Castillans, en poursuivant les volontaires, s'avancèrent contre le centre de l'armée ennemie, où se trouvaient les meilleures troupes de Mohammed, ils rencontrèrent la résistance la plus acharnée. Bientôt même les chrétiens, naguère vainqueurs, durent quitter le champ de bataille et fuir : les chevaliers de Calatrava furent aussi entraînés par les fuyards. Lorsque le roi de Castille, de la hauteur où il était placé, vit ce désastre, il voulut s'avancer à la tête des troupes de Léon et de Tolède, qui formaient la réserve, pour faire une dernière tentative désespérée. Ses paroles à l'évêque de Tolède, « A présent il est temps de mourir glorieusement! » prouvent qu'il n'avait guère l'espoir de remporter la victoire. Les remontrances de l'archevêque et des comtes l'empêchèrent de s'exposer aux plus grands périls. On envoya au secours des fuyards les troupes les plus valeureuses, et les prélats eux-mêmes se jetèrent à la tête des combattants au milieu du carnage, où se trouvaient les étendards de la sainte Vierge, l'image du Sauveur, et enflammèrent par leur exemple le courage des soldats de la foi. L'arrivée des troupes fraîches permit aux chevaliers des ordres et aux montagnards de se rallier; et avec ceux qui étaient venus à leur aide ils s'avancèrent de nouveau, renversant tout ce qu'ils rencontraient, et marchant vers le centre, où se trouvait Mohammed avec sa garde. En se jetant sur le demi-cercle formé par des chaînes de fer, derrière lequel se tenait un mur hérissé de lances, ils battirent et rompirent les deux ailes des Sarrasins. Les Andalous, qui ne combattaient que par crainte des Almohades, prirent la fuite dès le commencement de la bataille. Cette fuite occasionna du désordre dans les rangs des Maures. Les troupes régulières des Almohades dans le cercle faisaient seules résistance, et paraissaient vouloir encore disputer la victoire aux chrétiens. Les intrépides Almohades, défendus par la fortification, repoussèrent toutes les attaques avec une bravoure et des efforts inouïs. Mais les chevaliers chrétiens cherchèrent à briser cette chaîne, qui pouvait rendre douteuse l'issue de la bataille. Alvaro Nuñez de Lara, à la tête des chevaliers castillans, tenant en main l'étendard royal, se jeta, malgré les lances des ennemis, dans l'intérieur de cette espèce de forteresse, et presque en même temps les rois Pierre et Sancho rompirent la chaîne. Dès ce moment la ruine des infidèles fut décidée, et la victoire assurée aux chrétiens. Le carnage fut terrible. Mohammed, qui avait tout mis en usage pour enflammer le courage de sa garde, ne voulut pas d'abord survivre au malheur des siens et à la mort de son fils aîné, qui avait été tué en combattant en héros. Mohammed était encore assis sur son bouclier, quand les vainqueurs se dirigèrent sur sa tente. Lorsqu'on lui annonça la fuite totale de ses troupes, en le conjurant de ne pas rester davantage, le khalife répondit : « Dieu seul est vrai ! le diable est perfide. » Il monta ensuite à cheval, et se hâta, avec quelques fidèles, de quitter le champ de bataille. Il prit le chemin de Bacca, et se retira sans tarder à Séville.

Cette victoire éclatante des chrétiens, qui porta le coup de grâce à la domination des Africains en Espagne, est nommée par les Espagnols bataille de *Navas de Tolosa* ou d'*Ubeda*. Les

mahométans la nomment bataille d'*Alcalab*, et comptent ce jour (le 15 safer de l'hégire 609 ou 16 juillet 1212) au nombre des plus désastreux de leur histoire. Si l'on compare les relations des chrétiens avec celles des Arabes, on les trouvera d'accord sur la perte énorme des Sarrasins. Contre leur coutume, les mahométans évaluent leurs pertes plus haut que celles de leurs ennemis. Comme il avait été expressément défendu, sous peine de mort, de faire des prisonniers, on massacra plus de Sarrasins dans la poursuite que pendant la bataille. Les Espagnols les poursuivirent pendant quatre heures, et taillèrent en pièces tout ce qu'ils rencontrèrent. Les Arabes rapportent que d'une armée de six cent mille hommes, cent mille seulement se sauvèrent; perte probablement exagérée. En mémoire de cette brillante victoire, on célébrait chaque année, le 15 juillet, à Tolède et dans le royaume de Castille, une grande fête anniversaire, qu'on appelait le Triomphe de la Croix. Des présents précieux furent envoyés aux successeurs de saint Pierre, une tente de soie, une clef d'or et l'étendard des Sarrasins, qui fut placé dans l'église Saint-Pierre, en commémoration de cette journée.

Les chrétiens tirèrent peu parti de leur victoire; et le roi de Castille s'étant mis en route pour s'aboucher avec le roi de Léon, il tomba malade au village de Gatière-Maynos, où il mourut. Son corps fut transporté au monastère de las Huelgas de Burgos, qu'il avait fait bâtir. La valeur de ce prince, son amour pour ses sujets, la protection qu'il accorda aux gens de lettres, lui ont mérité un rang distingué parmi les rois d'Espagne. Il laissa de la reine Éléonore, morte le 21 octobre 1214, l'infant don Henri, et trois princesses : dona Bérengère, qui avait épousé Alfonse IX, roi de Léon; Blanche, mariée, l'an 1208, à Alfonse II, roi de Portugal; et Éléonore, qui épousa, l'an 1220, Jayme Ier, roi d'Aragon.

Rodricus Toletanus, *Rerum in Hisp. gest. chronicon*, lib. XI, cap. 26. — Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. XI, cap. 24. — Conde, *Histoire de la domination des Sarrasins en Espagne*, t. II, p. 418.

ALFONSE IX, roi de Léon, mort en 1230. Il succéda à son père Ferdinand II en 1188, et fut armé chevalier à Carrion par Alfonse III (ou VIII) de Castille. Mais déjà, l'année suivante, la bonne harmonie entre les deux rois fut troublée au sujet de quelques places de l'Estremadure, sur lesquelles ils prétendaient avoir des droits; ils en seraient venus aux mains, si l'Espagne chrétienne n'avait pas été menacée par les préparatifs d'Abou-Yousouf, quatrième sultan d'Afrique et d'Espagne, de la dynastie des Almohades. A l'approche des troupes musulmanes, les princes chrétiens conclurent une alliance; mais Alfonse de Castille, après avoir attendu vainement le secours du roi de Léon, et soutenu seul le choc de l'ennemi, essuya, en 1195, une défaite complète près de la ville d'Alarcos. Alfonse de Castille en fut si irrité contre le roi de Léon, qu'il le traita de lâche et en ravagea les domaines. Il s'ensuivit une guerre, qui n'amena d'abord aucun résultat décisif. Alfonse de Léon prit alors à sa solde quelques bandes musulmanes, et vint, à son tour, ravager le district de Tierra de Campos. Pour venger l'affront, le roi de Castille, assisté de son allié Pierre II d'Aragon, envahit le Léon, et réduisit les villes de Bolaños, Castroverde, Valence et Corpio. Enfin, en 1199, les deux rois allaient se livrer une guerre d'extermination, lorsque, au moment d'engager le combat, ils furent séparés par les prélats du Léon et de la Castille, leur prêchant l'union pour la cause du christianisme, menacé par les sectateurs de Mahomed. Une réconciliation eut lieu; il fut convenu que le roi de Léon épouserait sa cousine Bérengère ou Berenguela, fille du roi de Castille. Mais bien que ce mariage eût été solennellement conclu à Valladolid, le pape Innocent III l'annula pour cause de parenté, et envoya un légat avec plein pouvoir pour mettre les royaumes de Léon et de Castille en interdit, dans le cas où ses injonctions ne seraient pas exécutées. Alfonse, qui entrevoyait dans cette alliance l'union des deux couronnes, ne tint aucun compte de la bulle du pape; il en résulta que le roi et la reine de Léon furent excommuniés, et leur royaume mis en interdit. Enfin, en 1204, les deux partis consentirent eux-mêmes au divorce, à condition que leurs enfants seraient reconnus légitimes par le pape et les états de Léon. Dès ce moment la guerre se ralluma, à propos d'une forteresse que le roi de Léon réclamait au roi de Castille. Cependant la paix fut conclue par la médiation du pape. Mais Alfonse de Léon, profitant d'une guerre de son ennemi avec Mohammed-Ibn-Iacoub, cinquième sultan des Almohades, s'empara de la forteresse en litige.

Après la mort d'Alfonse de Castille, sa fille Bérengère, femme répudiée d'Alfonse de Léon, prit la régence sous le nom de son frère Enrique (Henri) I, âgé de onze ans. Ce jeune prince ayant été tué, en 1217, par l'accident d'une tuile qui lui tomba sur la tête, Bérengère devint de droit reine de Castille. Malgré les machinations de son ancien mari, elle réussit à faire proclamer roi son fils Ferdinand, qu'elle avait nourri elle-même et qu'elle aimait tendrement. Alfonse de Léon fit quelques expéditions heureuses contre les musulmans : il prit, en 1228, la forteresse de Lazeres, Mérida, Elvas, Badajoz et quelques autres villes de l'Estremadure, après avoir battu Mohammed-Ibn-Houd près de Mérida. Il mourut en 1230, pendant un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle : il fut subitement atteint, près du bourg de Villanueva de Sarria, d'une dyssenterie violente à laquelle il succomba, après un règne de quarante-deux ans.

Son fils Ferdinand réunit sur sa tête les couronnes de Castille et de Léon.

Lucas Tudensis, *Chronica mundi*. — Rodricus Tole-

tanus, *Rerum in Hispania gestarum chronicon*, édit. Granatæ, 1545, in-fol. — Alonso el Sabio, *Cronica de España*, part. IV. — Lopez de Cortegana, *Cronica del santo rey don Fernando Tercero*.

ALFONSE X (1), surnommé *le Sage*, c'est-à-dire *le Savant* (*el Sabio*), roi de Castille et de Léon, né en 1226, mort le 4 avril 1284. Fils aîné de Ferdinand III, il monta en 1252 sur le trône sous les plus heureux auspices, et cependant peu de règnes furent signalés par autant d'infortunes. Un de ses premiers actes fut de répudier sa femme, dona Violante d'Aragon, pour cause de stérilité, en même temps qu'il fit demander au roi de Danemark une de ses filles en mariage. Celui-ci lui envoya sa fille Christine, qui traversa l'Allemagne et la France, et arriva à Valladolid au moment de la réconciliation du roi Alfonse avec sa femme, qui venait d'accoucher d'une fille. La princesse danoise, ainsi désappointée, mourut quelques mois après. On a supposé que cette circonstance occasionna le voyage d'Édouard, fils de Henri III, roi d'Angleterre, à la cour d'Espagne; mais il est plus probable qu'il avait pour objet d'apaiser Alfonse, qui réclamait la Gascogne, alors en possession de Henri III, comme le douaire de la femme d'Alfonse IX de Léon. Le prince anglais fut très-bien accueilli par Alfonse, qui l'arma chevalier, et lui donna la main de sa fille Éléonore (fin d'octobre 1254).

Alfonse eut des troubles à réprimer dans les Algarves. Il fit appel à ses vassaux, et entre autres à l'émir de Grenade. Xérès, Arcos, Sidonia, etc., furent successivement réduits à l'obéissance, principalement par la valeur de don Henri, frère d'Alfonse. Une rivalité d'amour désunit bientôt les deux frères. Henri excita le wali de Niebla à la révolte, s'empara d'Arcos et de Lebrija; mais il fut battu par un général castillan, et obligé de s'enfuir en Afrique, où il resta plusieurs années à Tunis. Son départ laissa le wali de Niebla exposé à toute la fureur d'Alfonse. Niebla et toutes les villes révoltées durent se rendre à discrétion. Cependant les Almohades firent un dernier effort pour reprendre leurs anciens domaines. En 1261, le même jour et à la même heure, les musulmans, établis à Murcie, Lorcas, Mula, Xérès, Lebrige, Arcos, massacrèrent les chrétiens, et proclamèrent Muhamed-ben-Alahmar. Alfonse toutefois rassembla promptement des troupes pour étouffer la nouvelle rébellion, et, comme à l'ordinaire, il demanda à l'émir de Grenade le contingent stipulé. L'émir répondit que, loin de le laisser marcher contre ses coreligionnaires, son peuple lui permettrait à peine de rester neutre dans la lutte qui s'annonçait. Le Castillan, qui pénétrait la conduite de son vassal, ordonna à ses généraux de traiter les habitants de Grenade comme des ennemis. En même temps Aben-Alahmar lui-même jetait le masque, et faisait une irruption sur le territoire de Castille. Quelque bien combiné que fût le plan des mahométans, il n'était pas vraisemblable qu'ils l'emportassent sur leurs puissants voisins. En 1262, le roi de Castille et l'émir de Grenade se rencontrèrent près d'Alcala-Réal, où le dernier essuya une défaite signalée. En même temps une puissante diversion fut faite du côté de Murcie par le roi d'Aragon, qui voulut reprendre cette province pour le mari de sa fille. Et, après la victoire sur Muhammed, l'armée d'Alfonse courut châtier les insurgés des Algarves. Dans tous ces lieux, le succès accompagna les armes chrétiennes. Aben-Alahmar demanda la paix, que le roi chrétien lui accorda volontiers, à des conditions même plus favorables que l'émir n'avait droit de s'y attendre. Au lieu de troupes, il lui fut permis de payer un tribut annuel à son seigneur lige, et il ne fut obligé de paraître à aucune assemblée des cortès, à moins que cette assemblée ne fût tenue dans une ville d'Andalousie. Il fut convenu que désormais Murcie serait gouvernée par un prince mahométan, nommé par le souverain de Castille; et Alfonse devait forcer les walis, qui s'étaient soustraits à leur allégeance envers Muhammed, de revenir à leur devoir; de même, l'émir de Grenade promit d'engager les Murciens à se conduire en sujets soumis. La douceur de ces conditions, qui furent signées par les deux princes en 1266, ne peut s'expliquer que par la crainte qu'avait le vainqueur de voir Muhammed appeler de nouveau les Africains en Espagne. Mais cette paix ne pouvait avoir de durée. Alfonse trouvait un intérêt si évident à fomenter de continuelles rébellions, qu'il persuada les walis de se révolter, et alla jusqu'à demander de Mohammed qu'il les reconnût comme gouverneurs indépendants. L'indignation du prince maure fut extrême, et il résolut d'user de la plus grande rigueur contre les audacieux rebelles. Un accident favorisa son projet.

Alfonse eut des prétentions sur la Souabe par sa mère; ces prétentions furent d'abord soutenues par le pape Alexandre IV; mais comme la Souabe avait déjà reconnu Conradin, prince de la maison impériale de Frédéric II, cette intervention ne fut d'aucun avantage. Cependant à la mort de l'empereur Guillaume, comte de Hollande, en 1256, et à l'exclusion de Conradin, les électeurs voulant faire choix d'un prince étranger, Alfonse crut pouvoir aspirer à la dignité impériale, et prodigua ses richesses afin d'arriver au but où évidemment il ne pouvait jamais atteindre. Élu par un parti, il fut repoussé par l'autre, beaucoup plus puissant, qui avait donné ses suffrages à Richard, comte de Cornouailles, et frère de Henri III. De là naquit cette longue contestation qui divisa si cruellement l'Allemagne et l'Italie, et causa la perte des sommes immenses qu'Alfonse avait imposées à ses royaumes, pour soutenir ses prétentions à l'Empire. En vain il fit successivement appel à

(1) C'est l'Alfonse IX de quelques historiens, ou plutôt l'Alfonse IV.

quatre papes, Alexandre, Urbain, Clément et Grégoire, pour qu'ils se déclarassent en sa faveur. Ces pontifes, qui probablement se souciaient peu de se prononcer dans une cause où les armes temporelles devaient seules prévaloir, écoutèrent froidement les réclamations du prince castillan. A la mort de son compétiteur, en 1271, il crut que le plus grand obstacle était levé : il espérait que ses travaux et ses intrigues de quinze années allaient être récompensés ; mais Grégoire X, comme ses prédécesseurs, se montra peu favorable aux prétentions d'un membre d'une famille odieuse à Frédéric Barberousse ; et il ordonna aux électeurs d'abandonner Alfonse, et de porter les voix sur un autre candidat. En 1273, le choix tomba sur Rodolphe, comte de Habsbourg. Il faut que la vanité d'Alfonse ait égalé sa faiblesse, puisqu'au lieu d'accepter la décision des électeurs et la solennelle sanction de Grégoire, il continua de poursuivre le pontife de ses prétentions mal fondées. Grégoire, poussé à bout et perdant à la fin toute patience, cessa de le traiter avec les égards accoutumés, et excommunia le peu d'adhérents qui lui restaient encore.

On ne doit pas s'étonner que ses sujets aient commencé à murmurer. Les nobles se plaignaient aussi qu'en mariant sa fille naturelle, Béatrix de Guzman, à Alfonse II de Portugal, il eût cédé à ce prince la souveraineté des Algarves. Ces circonstances furent avidement saisies par les barons mécontents, qui, sous le vulgaire prétexte du bien public, formèrent un parti dont le but apparent était de porter le roi à de plus sages mesures, mais qui n'avait en réalité pour objet que des intérêts personnels. Ce parti avait pour chef l'infant don Philippe, frère d'Alfonse, et don Nuño Gonzalve de Lara. Ils désiraient vivement mettre dans leurs intérêts les rois de Navarre, d'Aragon et de Portugal ; mais cette espérance ne se réalisa pas : ils se tournèrent avec plus de succès vers Aben-Alahmar, roi de Castille, qui leur promit de faire sur les frontières de Castille une diversion en leur faveur. Quelque temps s'écoula ainsi sans déclarer leur rébellion, quoique pourtant ils s'assemblassent en armes, d'abord à Lara en 1270, puis à Valencia. Au lieu de marcher sur eux sans perdre un moment, afin de les réduire par la force, le roi eut la faiblesse de leur offrir un traité. Il leur promettait, s'ils mettaient bas les armes en lui faisant connaître leurs sujets de plainte, qu'il s'efforcerait de faire droit à leurs demandes. Devant les états assemblés à Burgos, il invita les mécontents à répéter hautement leurs requêtes. D'étranges demandes furent entendues alors, déraisonnables et insultantes à la royauté. Ce qui paraîtra incroyable, c'est de les voir toutes accordées, excepté une seule, l'impôt sur les marchandises étrangères, que le roi ne voulut jamais sacrifier. Mais la chose la plus extraordinaire, c'est qu'ayant pour lui le plus grand nombre des membres du congrès, il n'osa pas proposer la peine capitale, ou au moins l'exil perpétuel des rebelles.

L'inexplicable facilité avec laquelle ces concessions furent faites surprit les rebelles eux-mêmes, et les réduisit au silence. Ils se retirèrent dans les villages voisins de Burgos, et de là demandèrent au roi la permission de retourner chez eux, c'est-à-dire dans leurs forteresses, d'où ils pourraient préparer quelques nouvelles plaintes. En vain il leur demanda, par de fréquents messages, de se réconcilier avec lui : ils répliquèrent toujours qu'ils n'écouteraient aucune proposition, et qu'ils quitteraient Tierra-de-Campos. Après quelques délibérations, ils résolurent d'établir leur demeure dans le royaume de Grenade. Cependant il leur restait encore assez d'honneur national pour qu'ils exigeassent d'Aben-Alahmar, qui vint les recevoir sous les armes, de ne jamais les faire combattre contre leur propre pays. Ils demeurèrent à la cour mahométane environ deux années, c'est-à-dire de 1272 à 1274, et ne voulurent jamais revenir en Castille, quoique priés souvent par le roi et la reine, jusqu'à ce qu'ils eussent obtenu, non-seulement le rétablissement de toutes leurs dignités passées, mais la concession de tous les points les plus importants de leurs demandes. Ils réclamèrent aussi la paix pour leur ami le roi maure. Ce fut durant l'absence d'Alfonse en 1275, pendant son infructueuse visite au pape Grégoire alors en France (qu'il poursuivait de ses prétentions à l'empire), lorsqu'on en était aux mains avec les Maures d'Espagne et d'Afrique, que mourut l'infant Fernando de la Cerda, fils aîné d'Alfonse, et héritier des royaumes unis de Léon et de Castille. Cet événement fit naître de graves disputes.

Suivant les lois romaines, les deux fils du prince défunt demeuraient toujours les plus près du trône ; mais les lois des Wisigoths reconnaissaient le second fils comme héritier légitime du roi. Alors, pour décider si l'Espagne suivrait ses anciennes et propres institutions, ou si elle adopterait celles des autres États, les cortès furent, en 1276, convoquées à Ségovie. Cette assemblée décida que la parenté immédiate l'emportait sur celle de la représentation ; ce qui signifiait que le second fils, étant d'un degré plus près du père, devait être préféré aux petits-fils, qui n'étaient que les représentants du fils aîné, et se trouvaient ainsi éloignés de deux degrés. L'infant don Sancho fut donc proclamé successeur au trône à l'unanimité. La décision des cortès causa à Philippe de France, frère de Blanche, veuve de Fernando, le plus vif mécontentement ; car ce prince regardait avec raison l'aîné de ses neveux comme légitime successeur d'Alfonse. Ce prince demanda le douaire de sa sœur, et la permission, pour cette princesse et son enfant, de passer en France. L'une et l'autre demande furent refusées par le roi castillan. Blanche, ac-

compagnée de la reine, irritée comme elle de leur exclusion de la couronne, vint à bout de s'échapper de Burgos avec les infants, et fut reçue par le roi d'Aragon. La guerre fut alors déclarée par la France; mais l'explosion en fut prévenue par le pape Nicolas III. Dans la suite, c'est-à-dire en l'année 1278, la reine de Castille retourna auprès de son mari; mais Blanche resta à la cour de son frère. Quant aux deux infants, on les retint en Aragon, bien moins par motif d'humanité et de justice, que dans l'espoir d'en inquiéter un jour, s'il était possible, le gouvernement de Castille. De tous ces événements, il en est un surtout plus triste que tous les autres, et enveloppé d'une grande obscurité : c'est l'assassinat du prince Fédrique, ordonné, dit-on, par Alfonse son propre frère. On a essayé de l'expliquer par l'implication de l'infant dans la fuite de la reine, de Blanche et de ses deux fils. Les écrivains nationaux s'efforcent de trouver un autre motif à cette détestable action, mais ils n'ont pu parvenir à en donner aucune de plausible : le prince avait été étranglé dans son propre palais de Burgos, par des assassins soldés. La mémoire d'Alfonse est restée chargée de cette tache.

Afin de satisfaire les continuelles réclamations de la France au sujet des droits des infants de la Cerda, il proposa sérieusement, dans l'assemblée des cortès de Séville en 1281, de détacher Murcie de la couronne en faveur de ces princes. Cette proposition indigna si fortement don Sancho, qu'il refusa d'attendre la fin de la séance. Un autre acte du faible monarque ne fut pas moins condamné par le peuple. Il falsifia la monnaie du royaume, et ordonna néanmoins qu'elle garderait la même valeur. Quelques autres exactions aussi arbitraires, quelques actes de persécution envers des sujets paisibles, ses emportements croissants avec l'âge, son insatiable rapacité, le rendirent aussi odieux que méprisable. Les barons et les députés mécontents jetèrent les yeux sur Sancho, de qui ils espéraient obtenir justice : quiconque sait flatter la multitude à propos est sûr de réussir; quiconque sympathise avec les griefs imaginaires ou réels du peuple, commandera son attention. Sancho envoya des émissaires dans les principales villes de Léon et de Galice, puis il partit lui-même pour Valladolid, rendez-vous de ses partisans, où l'infant don Miguel, frère d'Alfonse, proposa en 1228 de le proclamer roi. Sancho refusa le titre de roi, se contentant de celui d'héritier et de régent : le souverain pouvoir lui suffisait, peu lui importait sous quel nom il l'exerçait. En vain Alfonse espérait-il gagner le rebelle en lui proposant de satisfaire à ses demandes; en vain en appelait-il aux rois de Portugal, de Navarre et d'Aragon. Sancho demeura calme : il avait obtenu d'eux une entière neutralité, et particulièrement de la part du roi de Grenade. Perdant enfin toute espérance de réussir en Espagne, Alfonse s'appliqua sérieusement à gagner le roi de Maroc, qui prit une véritable part aux douleurs d'un père si grièvement offensé par son fils. Alfonse supplia aussi le pape d'excommunier ses sujets révoltés. Le pape d'abord se contenta d'écrire aux grands maîtres de Santiago et de Calatrava, les exhortant à rapprocher, à réconcilier les partis. Au milieu de la désertion générale, voyant que Badajoz et Séville étaient les seules places importantes demeurées fidèles, tandis que le reste du royaume reconnaissait Sancho avec empressement, le roi réunit en 1283 à Séville le peu d'adhérents qui lui restaient encore. Là il ne se contenta pas, par un acte solennel, de déshériter son fils; mais, le chargeant d'imprécations, il appela sur la tête du rebelle les plus terribles malédictions. Dans ce même acte, il institua pour ses héritiers les infants de la Cerda; et, à défaut de leur postérité, il désigna le roi de France. Mais comment celui qui n'avait jamais été obéi pendant sa vie pouvait-il espérer de l'être après sa mort? Le pape alors intervint plus efficacement en faveur d'Alfonse, menaçant de l'excommunication les partisans de Sancho, et mettant en même temps le royaume en interdit. Le clergé fut le premier à se soumettre au roi, et bientôt son exemple fut suivi par un grand nombre de villes et de barons. Les troupes du roi africain, fatiguées de cette guerre, étaient retournées dans leur pays. Cependant les forces d'Alfonse s'augmentaient de jour en jour. Ses autres fils, qui avaient embrassé le parti de Sancho, revinrent bientôt à lui. Sancho lui-même, voyant ce changement opéré dans les esprits, fit des ouvertures de réconciliation; sur ces entrefaites, Sancho tomba subitement malade. Alfonse en montra une vive affliction. Le fils se rétablit; mais le père, accablé de douleur, s'éteignit dans une maladie lente à l'âge de cinquante-huit ans.

Alfonse le Sage, par ses rapports fréquents avec les Arabes, avait appris à aimer les sciences. Son savoir fut extraordinaire pour un prince de son temps. L'Espagne lui doit la vulgarisation de la langue nationale, un admirable code de lois, et le rétablissement de l'université de Salamanque. L'astronomie lui est redevable des Tables qui étaient universellement employées jusqu'au commencement du seizième siècle. Les *Tables alfonsines* (c'est le nom qu'on leur donne) lui ont acquis plus de gloire que ses combats. Elles furent probablement l'ouvrage de plusieurs astronomes arabes de Grenade, qui vivaient à la cour d'Alfonse; elles datent du 30 mai 1252, jour de l'avénement du roi, et furent imprimées pour la première fois à Venise, 1492, in-4°, et souvent réimprimées depuis. On montre encore aujourd'hui, dans le palais (*alcasar*) de Ségovie, la chambre où le roi Alfonse se livrait à des travaux astronomiques. Le code appelé *las siete Partidas*, parce qu'il est divisé en sept parties ou sections, fut presque entièrement son œuvre. C'est un mélange d'ordonnances ou lois, extraites des

fueros ou chartes locales, mêlées de quelques axiomes monarchiques empruntés au code Justinien. Ce code fut d'abord imprimé à Séville, 1491, in-fol.; parmi les éditions plus récentes on remarque celle de l'Académie des sciences de Madrid (1807, 3 vol. in-4°, avec des notes et des variantes).

On attribue encore à Alfonse la célèbre *Cronica de España*, contenant l'histoire de l'Espagne depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de Ferdinand III. On lit, dans la préface, que cette chronique fut seulement écrite par ordre du roi (*que mando fazer*); mais, à juger par l'usage fréquent qu'on y fait des verbes à la première personne du pluriel, et en raison des habitudes littéraires d'Alfonse, on peut admettre que ce roi eut une grande part à la rédaction du livre. C'est une compilation faite avec les écrits de saint Isidore, de Sébastien de Salamanque, d'Isidore, évêque de Beja, de Sampiro d'Orviédo, du moine de Silos, et surtout de Roderic de Tolède; on remarque çà et là des passages traduits des chroniques arabes. Cette chronique fut d'abord publiée par Florian de Ocampo; Zamora, 1542, in-fol. La chronique de Miguel de Herrera, intitulée *Cronica del muy esclarecido principe y rey don Alonso*, Valladolid, 1554, in-fol., fut seulement composée par ordre d'Alfonse. Ce roi écrivit aussi ou fit écrire une paraphrase de l'*Histoire sainte*, et l'*Histoire de la conquête de Jérusalem*, extraite en partie de l'ouvrage de Guillaume de Tyr.

L'étude favorite du roi Alfonse paraît avoir été l'alchimie; il passait pour avoir fait de l'or (1). Ce qui est plus certain, c'est qu'il avait altéré les monnaies, comme presque tous les rois qui s'étaient occupés d'alchimie. Alfonse se distingua aussi comme poëte : outre le Livre du Trésor (*Libro del Tesoro*), où il révèle ses secrets alchimiques, on a de lui les *Cantiguos de Nuestra Señora* (2), en dialecte galicien, et un poëme en stances dactyliques de huit vers chaque (*Versos de arte mayor*), intitulé *Libro de las Querellas* (le Livre des Complaintes), où il se plaint amèrement de l'ingratitude de son fils Sancho. Tout ce qui nous reste de ces poésies a été publié par Sanchez, dans le 1er volume de sa *Coleccion de Poesias castellanas anteriores al siglo XV*; Madrid, 1779-1790, 4 vol. in-8°. Ses connaissances au-dessus de son siècle, ses relations avec les Juifs et les Maures, son indépendance à l'égard du pape, et la liberté avec laquelle il disposait des revenus du clergé, avaient attiré au roi Alfonse le reproche d'impiété. En somme, on peut dire de lui comme de Jacques Ier, roi d'Angleterre, qu'il fut un incroyable mélange d'obstination, de faiblesse et de science. On lui attribue ce propos, d'une authenticité très-contestable, que, s'il avait été consulté sur la création du monde, il aurait proposé quelque chose de mieux.

(1) Hoefer, *Histoire de la Chimie*, t. I, p. 384.

(2) On conserve à la bibliothèque de l'Escurial un manuscrit de ces *Cantiguos*, avec une notation musicale.

Mondejar, *Memorias historicas del rey don Alonso el Sabio, y observaciones á su Crónica*; Madrid, 1777, in-fol. — Joan. Emmanuel, *Chronicon, apud Florez, España Sagrada*, vol. XXIII; *Anales Toledanos*, ibid., vol. XXIII. — Conde, *Hist. de la Dominat.*, vol. III. — Alfonsus à Carthagena, *Anacephalæosis*, cap. 8. — Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. XIII.

ALFONSE XI, surnommé *le Vengeur*, roi de Castille, né en 1310, mort le 26 mars 1350. Il était fils de Ferdinand IV et de Constance de Portugal, et âgé seulement de deux ans, lorsqu'il succéda à la couronne. Les oncles et frères du feu roi se disputèrent longtemps la régence, qui fut décernée (1314) aux infants don Pèdre et don Juan par le conseil de la reine Marie, aïeule du jeune roi. Les deux régents périrent, en 1319, dans une bataille contre les Maures, et la Castille fut replongée dans les troubles causés par la minorité du roi. Alfonse, ayant atteint sa majorité, déclara qu'il voulait désormais gouverner seul. En 1327, il défit les Maures de Grenade et la flotte du roi de Maroc. Mais il perdit (1333) Gibraltar, et fit d'inutiles efforts pour reprendre cette place. D'autres succès le dédommagèrent de ce revers : secondé par les rois de Portugal et d'Aragon, il gagne, le 30 octobre 1342, sur les rois de Maroc et de Grenade, la célèbre bataille de Rio-Salado, qui coûta la vie ou la liberté à plus de deux cent mille mahométans. Le sol était, dit-on, jonché de cadavres; et le butin immense qu'on y ramassa fit baisser d'un sixième le prix de l'or. Alfonse gagna ensuite d'autres batailles, et forma en mai 1344 le fameux siége d'Algésiras, où les Maures opposèrent pour la première fois des projectiles lancés par la poudre à canon, aux machines de guerre qu'on employait alors pour battre les murailles. La longueur de ce siége, qui dura deux ans, y attira beaucoup d'étrangers. Alfonse fut sur le point d'y être assassiné deux fois par des musulmans fanatiques; enfin, la place capitula, à condition que les Castillans souscriraient une trêve de dix années.

Le roi de Castille céda, en 1345, les Canaries à Louis de la Cerda, qui en fut couronné roi. Ce fut vers ce temps qu'Alfonse reçut d'Édouard III, roi d'Angleterre, un présent qui, peu considérable en apparence, devint une des principales sources de l'opulence de l'Espagne. C'était un petit troupeau des plus beaux moutons d'Angleterre, dont la race, s'étant multipliée jusqu'à nos jours, produit ces mérinos si renommés de l'Espagne. Alfonse allait reprendre Gibraltar, lorsque la peste l'enleva dans le sixième mois du siége de cette place. Il avait épousé, en 1328, Marie, fille d'Alfonse IV, roi de Portugal, et Béatrix, dont il eut Ferdinand, né l'an 1332, mort avant lui, et don Pèdre qui lui succéda.

Alfonse passe pour l'auteur d'une chronique générale, qui est ou perdue, ou ensevelie dans la poussière de quelque bibliothèque. Parmi les livres nombreux publiés par son ordre, on remarque

les archives de noblesse de Castille et un ouvrage sur la chasse. Ce dernier a été publié par Argote de Molina, sous le titre : *Libro de Monteria del rey don Alonso;* Séville, 1575, in-fol.

J. Nuñez de Villasan, *Cronica del muy esclarecido principe y rey don Alonso el Onzeno;* Medina del Campo, 1514, in-fol. — Mariana, *Hist. gen. España*, lib. XV et XVI. — Zurita, *Anales de Aragon*, vol. II, lib. VII. — Nicolao Antonio, *Bibliotheca hispana vetus*, II. — Sarmiento, *Memorias para la Historia de la poesia y poetas españoles;* Madrid, 1787, p. 305.

II. *Les Alfonse d'Italie, divisés en ceux de Naples et ceux d'Este.*

A. *Alfonse de Naples.*

ALFONSE Ier, roi de Naples et de Sicile, le même qu'ALFONSE V *d'Aragon*, né en 1385, mort le 27 juin 1454. Fils de Ferdinand Ier, roi d'Aragon, et de Léonore d'Albuquerque, il monta, en 1416, d'abord sur le trône d'Aragon, sous le nom d'*Alfonse V*. Il hérita de son père la couronne de la Sicile et celle de l'île de Sardaigne; mais cette dernière souveraineté ne fut que nominale, car il la perdit bientôt par des troubles civils. Une année avant son avénement, il avait épousé Marie, sa cousine germaine, fille de Henri III, roi de Castille.

Alfonse commença son règne par un jugement de Salomon. Une jeune esclave avait cité devant le tribunal du roi le maître qui était père d'un enfant qu'elle avait mis au monde, et qui devait, suivant une ancienne loi d'Espagne, la mettre en liberté. L'accusé niant le fait, Alfonse ordonna que l'enfant fût vendu à l'enchère. Les entrailles paternelles s'émurent alors : le maître reconnut son fils, et accorda la liberté à la mère. Il signala ensuite sa générosité à l'occasion d'une conspiration de nobles, à la tête desquels était Antoine de Luna. En déchirant, sans la lire, la liste des seigneurs qui avaient conspiré contre lui : « Je « les forcerai, dit-il, à reconnaître que j'ai plus « de soin de leur vie qu'ils n'en ont eux-mêmes. »

En 1420, il entreprit une expédition qui l'occupa longtemps. Quelques historiens ont donné pour motif la jalousie de la reine Marie de Castille. Affable, galant, et l'un des plus beaux hommes de l'Europe, Alfonse aimait la belle Marguerite de Hijar, l'une des dames de la reine, et il eut d'elle un fils nommé Ferdinand. Dans un accès de jalousie, la reine fit étrangler sa rivale; et Alfonse, ne voulant pas se venger d'une femme, quelque sensible qu'il fût à la perte de sa maîtresse, prit le parti d'aller se distraire de sa douleur dans des expéditions lointaines. Quoi qu'il en soit, Alfonse aborda avec une armée dans l'île de Sardaigne, alors déchirée par plusieurs factions : une partie des habitants avaient donné le pouvoir au vicomte de Narbonne, tandis que les Génois occupaient la côte septentrionale de l'île, et que les Aragonais tenaient Alghero et Cagliari. Alfonse obtint, pour une somme de 100,000 florins d'or, la cession totale de la province d'Arborea de la part du vicomte de Narbonne. Alfonse essaya ensuite de s'emparer de l'île de Corse, sur laquelle il faisait valoir des droits; mais les Génois le forcèrent d'abandonner le siége de Bonifacio. Vers le même temps il reçut des propositions importantes de Jeanne II, reine de Naples, dont les États venaient d'être envahis par Louis d'Anjou : à condition qu'il viendrait la secourir, elle l'institua son héritier de la couronne de Naples, et le nomma, en attendant, duc de Calabre, avec le droit de placer une garnison de soldats aragonais dans l'une des forteresses du royaume. Ce pacte fut conclu en septembre 1420. Alfonse envoya sa flotte joindre celle de la reine de Naples, et obligea Louis d'Anjou et son lieutenant Sforza di Cotignola à lever le siége de Naples.

En juin 1421, Alfonse arriva à Naples, où il fut reçu avec une grande pompe. Il se dirigea ensuite contre Louis d'Anjou, renfermé dans Acerra : celui-ci conclut, par la médiation du pape Martin V, une trêve avec la reine Jeanne, et évacua la Campanie, en ne conservant que les Abruzzes. L'année suivante, des dissensions graves éclatèrent entre Alfonse et la reine Jeanne. Le grand sénéchal Caraccioli, amant de la reine, était jaloux d'Alfonse; et, craignant de perdre son influence, il insinua qu'Alfonse n'attendrait pas la mort naturelle de la reine pour prendre possession du royaume, et qu'il serait prudent de se saisir de sa personne. Mais Alfonse prévint la conspiration, et fit arrêter le sénéchal en mai 1423. La reine s'enferma alors dans le château de Porta-Capuana, qu'Alfonse vint investir. Elle appela à son secours Sforza, lieutenant du duc d'Anjou, retiré à Bénévent, qui défit Alfonse sous les murs de Naples, s'empara de la ville, et tint son adversaire bloqué dans Castel-Nuovo. Mais l'arrivée de troupes fraîches de la Catalogne avait remis Alfonse en possession de Naples, après un combat sanglant sous les murs de cette ville. La reine Jeanne se retira à Nola, où elle révoqua son testament, et adopta, au lieu d'Alfonse, Louis d'Anjou pour son héritier.

Sur ces entrefaites, Alfonse fut obligé de retourner en Espagne, où son frère Enrique ou Henri était prisonnier entre les mains de son cousin Jean II, roi de Castille. Il quitta Naples, et y laissa don Pedro, son frère, à la tête de ses troupes. Pendant la traversée il fit, le 4 novembre 1423, une descente à Marseille, ville de son compétiteur, et en enleva le corps de saint Louis, évêque de Toulouse, seul fruit de cette expédition. Comme il avait garanti les églises et les femmes de la fureur du soldat, les dames de Marseille voulaient lui témoigner leur reconnaissance par un riche présent; mais il le refusa, en disant : « Je me venge en prince, et je ne suis « pas venu pour faire la guerre en brigand. »

Cependant tout était en désordre dans Naples. Le duc de Milan et le pape avaient pris parti pour la reine Jeanne. Le premier, qui s'était institué

seigneur de Gênes, envoya une flotte qui prit Gaëte, Ischia et d'autres places. Les Aragonais finirent par n'avoir plus que deux forteresses en leur pouvoir. La guerre continua pendant plusieurs années, avec des succès variables, entre les partisans d'Anjou et ceux d'Aragon, jusqu'à ce qu'enfin tout le pays se soumit à la reine Jeanne.

Après un séjour de huit ans en Espagne, où il avait arrangé quelques affaires de famille, il reparut, en 1432, à Naples; car il n'avait pas renoncé au bénéfice de son adoption. Ayant tenté inutilement de secourir Tropéa, que les Français assiégeaient dans la Calabre, il attaqua l'île de Gerboa (dans le golfe de la petite Syrte, en face de la Sicile), qui dépendait du roi de Tunis, sur lequel il remporta une grande victoire, et se rendit maître de l'île; après quoi il revint en Sicile et en Italie, et entama des négociations avec la reine de Naples. Deux grands obstacles à leur réconciliation avaient déjà disparu : Louis d'Anjou était mort en Calabre, et le sénéchal Caraccioli avait été assassiné à Naples. En février 1435, la reine Jeanne vint elle-même à mourir, léguant ses États à René d'Anjou, comte de Provence, frère de Louis d'Anjou. Alfonse ne ménagea pas son argent pour se faire des partisans, tandis qu'il vint avec une flotte bloquer Gaëte. Le duc de Milan et les Génois volèrent au secours de cette place, et dans un combat donné le 5 août 1435 près de l'île de Ponza, ils détruisirent complétement la flotte d'Aragon. Alfonse et ses deux frères, Jean, roi de Navarre, l'infant don Henri, une quantité de grands seigneurs, furent faits prisonniers. Les Gaëtans, à la nouvelle de cette victoire, fondent sur les assiégeants, et font un si grand nombre de prisonniers, qu'Acéréto leur gouverneur, embarrassé de cette multitude, donne la liberté à quatre mille d'entre eux. Peu de temps après, Philippe-Marie Visconti, duc de Milan, par une générosité peu d'accord avec ses précédents, renvoya libres, sans aucune rançon, le roi d'Aragon et toute sa suite. Le duc de Milan fit même une ligue avec Alfonse, qui, par ce moyen, se trouva en état de poursuivre son entreprise sur le royaume de Naples.

Alfonse fit d'abord, en 1436, une tentative inutile pour s'emparer de Naples. En 1438, il revint devant cette ville; mais il fut encore obligé de lever le siége, après y avoir perdu l'infant D. Pèdre, son frère. Sans se rebuter, il assiégea, en 1441, Naples pour la troisième fois, et à la fin le succès couronna son entreprise. Ayant introduit dans la place deux cents soldats, par le moyen d'un aqueduc qui avait servi dans une pareille circonstance à Bélisaire, il l'emporta dans la nuit du 1er au 2 juin 1442. Le duc d'Anjou, voyant ses affaires désespérées, s'embarqua, et après son départ le roi d'Aragon se rendit maître de l'Abruzze, de la Pouille et de la Calabre.

L'an 1443, le 26 février, il convoqua les états généraux, et fit reconnaître pour son successeur au trône de Naples Ferdinand, duc de Calabre, son fils naturel, qu'il maria, l'année suivante, avec Isabelle de Clermont. Marie, sa fille naturelle, épousa dans le même temps Lionel d'Est, duc de Ferrare. Alfonse prit lui-même le titre de roi des Deux-Siciles, *utriusque Siciliæ;* mais il ne se croyait pas encore sûr de la possession du royaume de Naples, tant qu'il n'en aurait pas reçu l'investiture du saint-siége. Afin de l'obtenir pour lui-même et pour Ferdinand son fils, qu'il avait fait duc de Calabre, il traita d'abord avec l'antipape Félix V; il s'adressa ensuite à Eugène IV, rival de Félix, par l'intermédiaire d'Alfonse Borgia, son confident, évêque de Valence, qui devint pape sous le nom de Calixte III. Eugène IV lui promit l'investiture, aux conditions qu'il le reconnaîtrait pour seul pape, et ferait marcher des troupes pour retirer des mains de François Sforce, duc de Milan, la Marche d'Ancône, et les autres terres de l'Église dont celui-ci s'était emparé. A la suite d'un traité conclu à Terracine en juillet 1443, Eugène IV envoya de Sienne à Alfonse la bulle d'investiture du royaume de la Sicile *citra Pharum*, comme un fief de l'Église; et l'année suivante il fit la bulle qui légitima le fils naturel d'Alfonse, et le reconnaissait capable de succéder à son père. Nicolas V, qui succéda à Eugène en 1442, confirma les bulles de son prédécesseur, et garantit en outre à Alfonse la possession de Terracine, de Bénévent, de Ponte-Corvo et des îles de Ponza et de Ventotiene, sur lesquelles le saint-siége avait fait valoir des droits.

En juin 1458 Alfonse tomba malade après les fatigues d'une chasse dans les plaines de la Pouille, et mourut peu de temps après à Naples, âgé de soixante-quatorze ans et dans la quarante-troisième année de son règne, laissant la couronne de Naples à son fils naturel Ferdinand (il n'avait pas eu d'enfants légitimes), et celle d'Aragon à son frère Jean, roi de Navarre. Sa femme, Marie de Castille, le suivit au tombeau le 4 septembre de la même année.

Alfonse était un prince éclairé et instruit pour son temps. Sa cour était le rendez-vous des savants d'alors : il y avait Chrysoloras, George de Trébizonde, Lascaris l'aîné, Valla, Facio, Ant. Panormita, Pontano, Gianozzo Manetti, et d'autres, qui ont célébré la magnificence et la libéralité de leur protecteur. Æneas Sylvius (pape Eugène IV), dans sa description de l'Europe, fait lui-même l'éloge d'Alfonse, et parle de l'amour de ce prince pour les lettres. Sous son règne, l'étude de la jurisprudence florissait à Naples. Il prit pour conseillers les légistes les plus éminents, réforma la *regia camera* ou l'administration des finances, embellit Naples, agrandit le môle et l'arsenal, fit border les rues de larges trottoirs, décorer la résidence royale de Castel-Nuovo, fit élever divers édifices publics, réparer les aqueducs,

construisit des fontaines publiques et fit dessécher des marais dans le voisinage de Naples. Dans ses dernières années, il aida son ancien bienfaiteur Visconti, duc de Milan, contre Sforza et les Vénitiens; il seconda le pape dans la reprise de la Marche d'Ancône, prit le parti des Adorni de Gênes contre la faction opposée, envoya son fils Ferdinand avec des troupes contre les Florentins, et fit parvenir des secours à Scanderbeg contre les Turcs.

On trouve dans le livre de Panormita, *De dictis et factis regis Alphonsi,* les traits suivants, qui font ressortir le caractère chevaleresque de ce prince. Son trésorier lui comptait un jour dix mille ducats. Un officier, présent, dit tout bas : « Il ne me faudrait que cette somme pour me rendre heureux. » « Tu le seras, » dit le roi qui l'entendit, et sur-le-champ lui fit compter les dix mille ducats. Pour se rendre plus populaire, il avait coutume de se promener dans les rues de sa capitale à pied et sans suite. On lui fit des représentations sur le danger qu'il y avait d'exposer ainsi sa personne : « Un père, répondit-il, « qui se promène au milieu de ses enfants n'a rien « à craindre. » C'est à lui que l'on attribue ce mot : « que pour faire un bon ménage, il faut que le mari soit sourd et la femme aveugle. » Un de ses courtisans lui ayant demandé quels étaient ceux de ses sujets qu'il aimait le plus : « Ceux, « répondit-il, qui craignent pour moi plus qu'ils « ne me craignent. » Voyant un jour une galère chargée de soldats sur le point d'être submergée, il ordonna aussitôt qu'on leur portât secours; et comme on hésitait, il s'élance dans une chaloupe, et s'écrie : « J'aime mieux être le « compagnon que le spectateur de leur mort. » Les soldats furent sauvés.

Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.* — Aprile, *Chronologia della Sicilia.* — Facio, *Fatti d'Alfonso d'Aragona.* — Zurita, *Annales de Aragon.*

ALFONSE II, roi de Naples, né en 1448, mort le 19 novembre 1495, fils aîné de Ferdinand Ier et d'Isabelle, fut couronné, le 8 mai 1494, roi de Naples. Du vivant de son père il avait fait ses preuves de valeur, de luxure, d'avarice et de cruauté contre le pape Paul II et les Vénitiens en 1469, et contre les Florentins qu'il défit le 7 septembre 1479; enfin contre les Toscans et les Turcs qui avaient envahi Otrante. Ce prince néanmoins, au bruit de l'arrivée de Charles VIII, roi de France, en Italie, fut saisi d'une frayeur si grande, que, le 23 janvier 1495, il abdiqua la couronne en faveur de son fils Ferdinand II, et passa, le 3 janvier suivant, en Sicile, où il voulut embrasser la règle des Olivétains; mais, avant de pouvoir exécuter ce dessein, il mourut à Mazara, ville appartenant à sa belle-mère, sœur de Ferdinand, roi de Sicile. Son corps fut inhumé dans la cathédrale de Messine. Il avait épousé en 1455 Hippolyte, fille de François Sforce, duc de Milan, laquelle mourut le 20 août 1488, après lui avoir donné Ferdinand, son successeur au trône de Naples, Pierre, prince de Rossano, et Isabelle, femme de Jean-Galéas Sforce, duc de Milan.

Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.* — Porzio, *la Congiura dei baroni contro il re Ferdinando I.* — Guicciardini, *Storia d'Italia.* — Commines, *Mémoires.*

B. *Alfonse d'Este, duc de Ferrare* (1).

ALFONSE Ier, d'Este, né en 1486, mort le 31 octobre 1534. Il succéda en 1505 à son père Hercule Ier, duc de Ferrare. Pendant toute la durée de son règne orageux, il fut engagé dans les guerres de l'Italie. En 1509, dans la fameuse ligue de Cambrai, que le pape Jules II, l'empereur Maximilien et Louis XII, roi de France, avaient conclue contre la république de Venise, il commanda, avec le titre de gonfalonier de l'Église, toutes les troupes papales. Jules II était irrité contre les Vénitiens, parce qu'ils ne voulaient pas rendre Ravenne, Pesaro, Faenza, et d'autres villes de la Romagne. Alfonse passa le Pô, prit Rovigo, Este, Montagnona, et vint avec son frère, le cardinal Hippolyte, joindre les Allemands et les Français sous les murs de Padoue, dont le siége échoua. Pendant ce temps les Croates, à la solde de Venise, mirent tout à feu et à sang dans les États de Ferrare : les atrocités commises par ces mercenaires sur les rives du Pô ont été dépeintes par Arioste (chant XXXVI de l'*Orlando furioso*), qui assistait à cette campagne avec le cardinal Hippolyte. Alfonse, avec l'aide des Français, défit les Vénitiens, et leur enleva leurs drapeaux, qu'il fit suspendre à la cathédrale de Ferrare. Peu de temps après, Jules II changea de politique : il fit la paix avec Venise, se ligua même avec les Vénitiens contre les Français, et engagea Alfonse à en faire autant. Celui-ci s'y refusa noblement. Le pape lui déclara alors la guerre, et lui prit Modène et Reggio. Les troupes papales s'avançaient déjà sur Ferrare, lorsque Alfonse les surprit et les battit complétement. Le duc, assisté des troupes françaises envoyées de Milan, défit aussi, sur les rives du Pô, les forces espagnoles commandées par don Pedro Navarro, que Jules II avait fait venir de Naples. Alfonse fut blessé dans ce combat. Peu après, Gaston de Foix, duc de Nemours, qui commandait les Français en Lombardie, s'avança avec le duc Alfonse sur Ravenne, où ils rencontrèrent les troupes réunies du pape et de Naples. Les Français remportèrent la victoire, après une bataille sanglante (le 11 avril 1512) où Gaston fut tué. Alfonse y fit prisonnier Fabrice Colonne, général du pape, et le renvoya généreusement.

Après que les Français eurent évacué l'Italie, Alfonse aspirait à la paix. Il se rendit à Rome

(1) Les Alfonse d'Este ont joué un très-grand rôle dans l'histoire d'Italie aux quinzième et seizième siècles. Le Tasse et l'Arioste ont ajouté à leur célébrité. On nous saura donc gré d'en avoir fait une mention spéciale dans notre Biographie.

pour faire sa soumission au pape : celui-ci l'accueillit d'abord fort bien, mais il donna ensuite l'ordre de l'arrêter. Fabrice Colonne fit alors évader son ancien bienfaiteur, qui arriva sain et sauf à Ferrare. Après la mort de Jules II en février 1513, Léon X, son successeur, rétablit Alfonse dans ses anciennes dignités, mais ne lui rendit pas Modène et Reggio. A l'arrivée du roi François Ier, Alfonse rejoignit les troupes françaises; et, après la défaite des Français par les armées combinées de Charles-Quint et du pape, il faillit voir tous ses États confisqués par Léon X. Heureusement ce pape vint à mourir, et Alfonse fit frapper à cette occasion une médaille avec cette devise : *De ore Leonis*. Il se réconcilia plus tard avec l'empereur, qui lui fit rendre les villes de Reggio et de Modène, et mourut à l'âge de cinquante-neuf ans. Il avait épousé en 1502 la fameuse Lucrèce Borgia, et eut pour successeur son fils Hercule.

Giraldi, *Commentario delle cose di Ferrura e dei principi di Este*. — Muratori, *Annali d'Italia*.

ALFONSE II, d'Este, duc de Ferrare, mort le 27 octobre 1597. Fils d'Hercule II et de Renée de France, fille de Louis XII, il succéda à son père en 1559. A cette époque, la France ne possédait plus en Italie que le marquisat de Saluces. Le duché de Milan, les royaumes de Naples, de Sicile et de Sardaigne, ainsi que le littoral de la Toscane, appartenaient à l'Espagne. Le Piémont était au duc de Savoie. Les Gonzagues, ducs de Mantoue, possédaient le marquisat de Montferrat; une autre branche de Gonzague avait Guastalla et Sabbioneta. Florence, Pise et Sienne appartenaient aux ducs de Médicis; Venise, Gênes et Lucques étaient des républiques aristocratiques; Parme et Plaisance étaient aux ducs de Farnèse; Massa et Carrara formaient un duché appartenant à la famille de Cybo-Malaspina; Urbino était, comme un fief de l'Église, aux ducs della Rovere; enfin Piombino et une partie de l'île d'Elbe appartenaient à la famille des Appiani. Tel fut l'état de l'Italie au milieu du seizième siècle. Après l'Espagne et le pape, la puissance prépondérante était partagée entre le grand-duc de Toscane, le duc de Savoie et le duc de Ferrare (maison d'Este). Alfonse surpassa tous ces princes en magnificence. En 1560, il épousa Lucrèce de Médicis, fille de Côme, grand-duc de Toscane. Sa mère, la duchesse douairière, vint, dans la même année, à la cour de France, où sa fille aînée, Anne, avait épousé François de Guise, duc d'Aumale. La nomination de son frère, Louis d'Este, au cardinalat fut l'occasion de fêtes superbes qui attirèrent une foule d'étrangers. Après la mort subite de sa femme en avril 1561, Alfonse épousa Béatrix, fille de l'empereur Ferdinand Ier, et assista en 1566 son beau-frère, Ferdinand II, dans la guerre contre les Turcs. En 1581, il perdit sa seconde femme Béatrix, qui, comme la première, ne lui avait pas donné d'enfants.

Lucrèce, sœur d'Alfonse, avait épousé François-Maria della Rovere; elle se sépara plus tard de son mari, et vint habiter Ferrare. Léonore, autre sœur d'Alfonse, vivait célibataire à la cour de son frère, où elle mourut en février 1581. C'est la célèbre Léonore, dont le Tasse fut si éperdument amoureux, que le duc Alfonse le fit enfermer pendant plusieurs années comme fou. *Voy.* TASSE.

Le duc Alfonse mourut sans enfants, et légua ses États à son cousin César d'Este. Mais le pape Clément VIII annula ce testament, et incorpora Ferrare, comme fief du saint-siége, dans les domaines de l'Église. César dut se contenter de la possession de Modène et de Reggio, qui étaient des fiefs de l'Empire. Ainsi s'éteignit la lignée des ducs de Ferrare.

Muratori, *Annali d'Italia*.

ALFONSE III, d'Este, mort en 1644 Il succéda en 1628 à son père César, duc de Modène et de Reggio. Il épousa en 1608 Isabelle, fille de Charles-Emmanuel Ier, duc de Savoie, qu'il perdit en 1626. Dégoûté de la vie, il abdiqua en 1629 la couronne ducale, et se retira dans un couvent de capucins, où il prit le nom de frère Jean-Baptiste de Modène.

Muratori, *Annali d'Italia*. — Litta, *Famiglie celebri Italiane*.

ALFONSE IV, d'Este, duc de Modène et de Reggio, né en 1634, mort en juillet 1662. Il succéda en 1658 à son père François I. Il épousa en 1655 Laura, nièce du cardinal Mazarin, et servit d'abord sous son père, qui commandait les troupes françaises dans la guerre contre les Espagnols au sujet de la possession du Montferrat. Après la mort de son père, il fut nommé généralissime de l'armée française en Italie. A la paix des Pyrénées, en 1659, il obtint de l'empereur Léopold l'investiture de la principauté de Correggio, qu'il avait achetée. Alfonse aimait les beaux-arts, et fonda la galerie des tableaux à Modène. Il mourut à l'âge de vingt-huit ans, laissant un fils qui lui succéda sous le nom de François II, et une fille, Marie-Béatrix, qui épousa Jacques II, roi d'Angleterre.

Muratori, *Annali d'Italia*.

III. *Les Alfonse de Portugal.*

ALFONSE ou **AFFONSO Ier** (*Henriquez*), roi de Portugal, né en 1094 à Guimaraens, mort à Santarem le 6 décembre 1185, succède à son père Henri de Bourgogne, en 1112, comme comte de Portugal, sous la tutelle de sa mère Thérèse de Castille. Sollicité par la clameur publique, le jeune prince prit, le 28 mai 1128, le gouvernement, et expulsa sa mère ainsi que les méprisables favoris qui l'entouraient. Thérèse excita un soulèvement; mais Alfonse le comprima aussitôt, et confina la princesse dans une prison, où elle mourut le 1er novembre 1130. Le roi

de Castille Alfonse-Raymond, ayant pris le parti de sa tante, fut également défait; et le jeune comte s'affranchit de l'hommage auquel il était soumis envers ce monarque. Tranquille à l'intérieur, Alfonse-Henriquez tourna ses armes contre les Maures, et remporta sur eux, le 25 juillet 1139, dans la plaine de Campo-Ourique (appelée depuis *Cabeja de Reis,* Têtes de Rois), une victoire dans laquelle cinq de leurs principaux chefs furent tués. Alfonse se fit immédiatement proclamer roi à Lamégo, et dès lors fut regardé comme le fondateur de la monarchie portugaise. Après quelques démêlés avec le roi de Castille qui refusait de reconnaître son nouveau titre, il marcha sur Lisbonne qui appartenait encore aux Almoravides, et l'enleva en 1148 avec l'aide des croisés français et allemands, auxquels il accorda les villes d'Alma et d'Alçambaja.

Alfonse Ier s'allia ensuite au roi de Navarre contre le roi d'Aragon Ferdinand; mais, pressé dans Badajoz, il tomba de cheval dans une sortie, et fut pris. Ferdinand ne le remit en liberté qu'après la restitution du royaume de Léon et la concession de la Galice. Les Almoravides firent en 1184 une nouvelle descente en Portugal, vinrent assiéger Santarem (le *Scalabris* des Romains), que défendait don Sanche : Alfonse, malgré son grand âge, courut débloquer son fils, tua Ali-Yacoub, chef des Maures, et mourut quelques jours après à quatre-vingt-dix ans; il fut enterré à Coïmbre.

Ce prince était d'une taille extraordinaire (il avait près de sept pieds, comme l'atteste son armure, conservée à Guimaraens). Il avait épousé en 1146 Mafalde, fille d'Amédée II, comte de Maurienne, dont il eut six enfants : Henri, mort jeune; Sanche, qui lui succéda; Jean; Mathilde, mariée à Alfonse II, roi d'Aragon; Urraca, femme de Ferdinand II, roi de Léon; Thérèse, épouse de Philippe, comte de Flandre. C'est sous le règne d'Alfonse-Henriquez que furent créés les ordres militaires de l'Aile et d'Avis, et que les templiers arrivèrent au plus haut degré de prospérité. « Alfonse-Henriquez défendit, dit la Brandão, tout le Portugal de son glaive, et étendit les frontières des chrétiens depuis le Mondégo qui coule au pied des murs de Coïmbre, jusqu'au Guadalquivir qui traverse Séville, et même jusqu'au grand Océan et la Méditerranée. Par l'attitude imposante qu'il sut donner au Portugal, il procura à sa nation le sentiment de sa propre force, réveilla l'esprit national, et inspira aux Portugais une noble fierté. Depuis le moment où, le glaive en main, il avait conquis à dix-huit ans, avec une énergie qui prouvait le développement précoce de son activité et de sa sagesse, le trône qui lui était dû, c'est-à-dire pendant cinquante-sept ans, il poursuivit jusqu'à son dernier soupir un seul et même but, l'indépendance de son royaume et de son peuple. Alfonse ne négligea pas davantage l'art des négociations, et se montra aussi habile en politique que grand sur le champ de bataille. Il sentait bien quel était le pouvoir des armes spirituelles dans son siècle, et il sut gagner le pape à lui faire embrasser ses plans. Il rassembla sagement autour de lui la noblesse et les députés des villes (dans les cortès de Lamégo), les admit à ses conseils, et les attacha à sa personne en ayant l'air de leur laisser le choix de leur roi et de leur gouvernement. Lui seul sut se maintenir ainsi entre la puissance toujours menaçante des Sarrasins et la Castille jalouse, méfiante et supérieure en forces, et s'agrandit même aux dépens de toutes deux. Lui seul parvint par un heureux hasard, et après avoir obtenu des renforts, à enlever aux Sarrasins cette ville, qui devait être plus tard le centre du royaume, la résidence des rois, l'entrepôt des trésors de l'Inde, et l'intermédiaire entre le commerce d'Orient et celui d'Occident. C'est par la prise de Lisbonne qu'il couronna toutes ses conquêtes. Longtemps après sa mort, le prince magnanime vécut dans le souvenir de son peuple, et les Portugais ne voyaient rien à mettre au-dessus de leur premier roi. Il servit de modèle à ses successeurs, qui s'efforçaient de l'atteindre en perfection. C'est ainsi que le premier roi du Portugal, qui avait fait de si grandes choses dans sa vie, en produisit encore de grandes au delà du tombeau, par la douce influence que son noble souvenir exerça sur les cœurs de son peuple et de ses successeurs. »

Mariana, *Hist. de España.* — Zurita, *Annal.* — Guichenon, *Hist. de Savoye.* — Brandão, *Monarchia Lusitan.* — M. F. Denis, le *Portugal*, dans la Collection de l'*Univers.* — Schæffer, *Histoire du Portugal.*

ALFONSE II, surnommé *le Gros* (*o Gordo*), roi de Portugal, né le 23 avril 1185, mort le 25 mars 1223, fils de Sanche Ier et de Douce de Barcelone, monta sur le trône en 1211. Il voulut d'abord s'emparer de l'héritage de ses sœurs Thérèse, mariée au roi de Léon, et Blanche, dame de Guadalaxara; mais, battu en 1212 par son beau-frère Alfonse IX, de Léon, il renonça à ses injustes prétentions et attaqua les Maures, qu'il défit dans une grande bataille en 1217, à Alcaçardosal, avec l'aide des croisés hollandais et allemands; les rois de Cordoue et de Badajoz périrent dans cette bataille. En 1220 et 1221, Alfonse fut encore victorieux des émirs de Jaën, Séville et Badajoz. Jugeant que ses sujets laïques ne devaient pas seuls supporter les frais d'une guerre entreprise au nom de la religion chrétienne, il imposa les immenses revenus du clergé. L'archevêque de Bragance ayant refusé de se soumettre à cette taxe, Alfonse en fit saisir les biens, et le chassa du Portugal. Le pape intervint alors, et excommunia le roi, qui mourut subitement à l'âge de trente-neuf ans. Il fut enterré au couvent d'Escobar. Ce monarque avait épousé en 1208 Urraca, fille d'Alfonse III, roi de Castille; il en eut cinq enfants : Sanche qui lui succéda, Alfonse qui régna ensuite, Ferdinand, Vincent, et Léonore, mariée à Waldemar, prince de Danemark. Le plus beau titre de gloire d'Alfonse II, c'est son

code, qui renferme des lois peu nombreuses, mais pleines de sagesse et d'humanité. Il ordonna, entre autres, que les sentences de mort ne reçussent leur exécution que vingt jours après avoir été rendues, « parce que, disait-il, la jus- « tice peut toujours avoir son cours, au lieu que « l'injustice ne peut être réparée. »

Vasconcellos, *Anaceph. rex Lusitan.*— Pinhel, *Mem. dos reyes de Portugal.* — Rodericus Tolentanus. — M. F. Denis, *le Portugal.*

ALFONSE III, roi de Portugal, né le 5 mai 1210, mort le 16 février 1279. Il était fils d'Alfonse II et d'Urraca de Castille. Il passa ses premières années en France, où il épousa Mathilde de Dammartin, comtesse de Boulogne. Appelé par les Portugais, mécontents de la conduite de son frère Sanche, et secondé par le pape Innocent IV, il revint en Portugal et gouverna comme régent jusqu'en 1248. Son frère étant mort, il se fit couronner; et, après avoir assuré la tranquillité intérieure de ses États par des règlements justes et énergiques, il enleva aux Maures les Algarves en 1251, et fut le premier qui ajouta ce titre à celui de Portugal. Désireux de terminer quelques différends avec Alfonse X, roi de Castille, il répudia sa femme pour cause de stérilité, et épousa Béatrix de Guzman, fille de ce roi (1254). Mathilde porta ses plaintes au pontife Alexandre IV, qui enjoignit à Alfonse de la reprendre. Alfonse tint bon, et le pape mit son royaume en interdit jusqu'à la mort de Mathilde en 1262. Le roi de Portugal obtint alors du pape Urbain IV la confirmation de son union avec Béatrix; mais il encourut bientôt les censures du saint-siége par un nouveau grief. Il voulut réformer le clergé, et joignit à la couronne les biens des ordres militaires, devenus trop puissants. Excommunié derechef, et accablé par l'âge et la maladie, il se réconcilia avec l'Église moyennant quelques legs, et mourut à soixante-neuf ans. Il laissa de sa seconde femme (morte en 1304) quatre fils : Denis, qui lui succéda, Alfonse, Ferdinand, Vincent, et trois filles : Blanche, Constance, et Sanche. « Le roi Alfonse, dit Brandão, fut un des princes qui s'occupèrent le plus de la culture et de la prospérité du pays. Quelques contrées furent pour la première fois défrichées; d'autres, que la guerre avait dévastées, furent rendues à la culture. Plusieurs villages furent reconstruits, un grand nombre furent agrandis et mieux fortifiés; la plus grande partie des communes qui n'avaient pas de *foraes* (franchises municipales) en obtinrent. Les anciens priviléges furent confirmés, surtout lors de la réunion des cortès, qui eut lieu à Leiria au mois de mars 1254. »

Trois ans avant la convocation des cortès de Leiria, qui régularisèrent particulièrement les relations de différentes communes, le roi avait promulgué, de concert avec les *ricos homens* et les fidalgos, plusieurs lois générales relatives à la sûreté des personnes et des biens. Quelques-unes ont pour objet la répression du vol des vêtements et surtout des bestiaux, qui étaient alors la plus importante propriété; les amendes infligées au coupable étaient fixées en proportion de la valeur de l'objet dérobé, et remises en partie au roi, en partie à celui qui avait été volé. L'Église ne pouvait être oubliée à cette époque; aussi est-il dit à la fin de ce code criminel : « Toutes les églises doivent être proté- « gées par le roi, comme elles l'ont été sous le « règne de son père et de son aïeul. »

Mariana, *Hist. deEspaña.* — Zurita, *Annales.* — Brandão, *Mont. Lusit.*, lib. XV. — M. F. Denis, *le Portugal* — Schæffer, *Hist. du Portugal.*

ALFONSE ou **AFFONSO IV**, roi de Portugal et des Algarves, surnommé *le Brave* et *le Fier*, né à Coïmbre le 8 février 1290, mort le 28 mai 1357, fils de Denis et d'Élisabeth d'Aragon, se révolta plusieurs fois contre son père, qui lui pardonna sans cesse, et en mourut de chagrin en 1325. Aussitôt couronné, Alfonse dépouilla de ses biens son frère naturel, don Sanche d'Albuquerque. En 1336, au sujet de sa fille Marie, femme d'Alfonse XI de Castille, il déclara la guerre à son gendre, et pendant douze ans les Portugais et les Castillans payèrent de leur sang les querelles domestiques de leur souverain. Employant enfin ses forces contre l'ennemi commun, Alfonse se distingua à la célèbre bataille de Tarifa, livrée aux Maures le 30 octobre 1340, et ses escadres, jointes à celles de Castille et d'Aragon, remportèrent plusieurs avantages sur les musulmans.

L'épisode le plus connu du règne de ce prince, épisode chanté par Camoens dans le troisième chant des *Lusiades*, c'est la mort d'Inès de Castro, noble et belle Castillane, que l'infant don Pedro voulait épouser, contrairement à la volonté du roi. En voici le récit. Le roi, accompagné d'un grand nombre de nobles et de chevaliers, entre autres de don Alvaro Gonçalves, *meirinho mor* du royaume, de Pedro Coelho et de Diogo Lopez Pacheco, seigneur de Ferreira, vint à Coïmbre. Là, dans le couvent de Santa-Clara, vivait dans la retraite Inès, avec ses trois enfants. Dès qu'elle apprit l'arrivée du roi avec une suite aussi nombreuse, elle eut un pressentiment du sort qui la menaçait : toute voie de salut lui était fermée, l'infant étant absent pour plusieurs jours. Pâle comme la mort qui l'attendait, chancelant sous le poids de son émotion, et portant ses enfants dans ses bras, elle se jeta aux genoux du roi quand il entra dans le couvent : « Sire, lui dit-elle, pourquoi voulez-vous me tuer sans motifs? Votre fils est prince, et je n'ai pu lui résister. Soyez miséricordieux envers une femme, ne me tuez pas; ou du moins épargnez ces enfants, épargnez votre sang! » Ces paroles que le péril dictait à cette mère alarmée, la vue des enfants, d'une beauté touchante, émurent le roi. Il se retira, et parut entendre la voix de l'humanité qui

plaidait pour l'innocence. Mais ses conseillers, qui appréhendaient la suite d'une entreprise manquée et la vengeance de l'infant, déterminèrent de nouveau le monarque, en lui représentant les dangers que cette femme attirerait sur le trône et sur la patrie; ils allèrent même jusqu'à insulter à la piété du roi. Enfin Alfonse, pressé de tous côtés, laissa échapper ces mots : « Faites ce que vous voudrez; » et ils le firent. Coupable seulement d'avoir rendu amour pour amour, Inès succomba, victime de haines longtemps amassées. Ceux qui avaient conseillé le crime s'en firent les exécuteurs.

Outré de douleur et de rage, don Pedro jura de se venger. Réuni aux frères de la victime et de ses parents, il rassembla un corps d'armée, et ravagea toute la contrée entre le Douro et le Minho; il jeta la terreur dans les villes royales, et, aveuglé par sa passion, il frappa du fer et du feu les sujets de son père, qui un jour devaient être les siens. Une expédition tentée sur Porto échoua; cette ville fut défendue avec vigueur par l'archevêque de Braga. Enfin les instances de ce prélat, pour lesquelles l'infant avait toujours beaucoup de respect, et les exhortations plus tendres de sa mère, parvinrent à le calmer, et une réconciliation s'opéra entre le père et le fils. Le roi ne survécut pas deux ans à cette réconciliation. Il avait compris que toutes les promesses d'oubli et de pardon de l'infant ne sauveraient pas les complices de l'assassinat d'Inès : aussi, dès qu'il sentit sa fin approcher, il fit venir Diogo Lopez Pacheco, Alvaro Gonçalves et Pedro Coelho, leur fit comprendre les dangers qui les menaçaient, et leur donna le conseil, au risque même de perdre leur fortune, de chercher sans retard à l'étranger une sûreté qu'ils ne trouveraient pas en Portugal après sa mort. Ils suivirent ce conseil, et se retirèrent en Castille. Deux d'entre eux furent plus tard livrés à don Pedro, devenu roi, qui leur arracha la vie dans des supplices cruels, en même temps qu'il fit exhumer le corps d'Inès, et couronner solennellement dans la cathédrale de Coïmbre (ce fait est douteux). On a dit d'Alfonse IV qu'il avait été fils ingrat, frère injuste, et père cruel. Il est difficile de le défendre contre toutes ces accusations, et même de l'excuser; car il s'agit ici des sentiments les plus tendres du cœur humain. Sur le trône, il pensa en roi, et il savait remplir noblement ce qu'il regardait comme sa mission; il montra qu'il était capable de sacrifier ses inclinations à une grande action, lorsqu'il alla secourir le roi de Castille qui l'avait profondément offensé. Ses sujets se ressentirent surtout de son gouvernement sage et éclairé. Ils prospérèrent sous son administration vigoureuse; et le développement des forces du pays, l'accroissement de la population, ne furent arrêtées que par des calamités en dehors des prévisions humaines : le tremblement de terre qui dévasta Lisbonne en 1344, et la peste de 1348.

Mariana, *Hist. de España.* — De Pinhel, *Mem. dos Reyes de Portug.* — *Chronicon Cohimbrense.* — M. F. Denis, *le Portugal* (dans la collection de l'*Univers*). — Schæffer, *Hist. du Portugal et Chroniques chevaleresques de l'Espagne et du Portugal*, t. I. — Fernand Lopes, *Chroniques en Portugal*, publiées par Correa de Serra. — Duarte Nunez de Leam, *Chronicus reformadas.*

ALFONSE V ou **AFFONSO**, surnommé *l'Africain*, roi de Portugal, né en 1432, mort à Cintra le 28 août 1481, succéda à son père Édouard (en portugais, *Duarte*) le 9 septembre 1438, sous la tutelle d'Éléonore d'Aragon, sa mère. Les états du royaume retirèrent la régence à cette princesse (morte en 1445), et la confièrent à don Pedro, oncle du jeune monarque. En 1446, le roi, devenu majeur, épousa sa cousine Isabelle, fille de don Pedro. Mais quelque temps après, excité contre son oncle par quelques courtisans, il le déclara rebelle, et marcha contre lui. Don Pedro fut tué d'une flèche à la gorge à la bataille d'Alfarrobeira, le 20 mai 1449. Alfonse ordonna que son corps demeurât privé de sépulture. L'année suivante, reconnaissant qu'il avait été trompé sur la loyauté de son malheureux oncle et beau-père, il lui fit rendre de grands honneurs, et punit ceux qui l'avaient injustement accusé.

Sous ce règne, les Portugais découvrirent la Guinée et y formèrent leurs premiers établissements. Aucun roi portugais avant Alfonse V, et nul après lui, ne fit des conquêtes plus importantes en Afrique; et Alfonse a bien mérité le surnom d'*Africain* qui lui fut donné. Sous lui, on peut le dire, le drame de l'histoire nationale eut lieu, non pas en Portugal, mais en Afrique, puis en Castille; et un épisode, ou plutôt une scène, se passa même sur le sol de France. Mais l'Afrique est la terre promise d'Alfonse V, l'objet de ses désirs, de ses plans favoris et de ses rêves. Là vit son esprit, alors même que sa personne reste en Portugal; dans sa patrie, il n'est qu'un hôte. Les traversées fréquentes en Afrique devinrent pour les Portugais une école de navigation et d'hydrographie. Elles reçurent tout à coup une nouvelle impulsion par le pape Calixte III, appelant (après la conquête de Constantinople par les Turcs) les princes chrétiens à une croisade générale contre les musulmans. Le roi de Portugal répondit seul à cet appel. Il équipa une flotte pour aller combattre les infidèles en Afrique. Il en poussa les préparatifs avec une grande ardeur. Afin de procurer à l'argent portugais plus de valeur dans les pays étrangers où sa marche le conduirait, il fit frapper, de l'or le plus fin, des *cruzados* (*d'ouro subido*) qui surpassaient de deux degrés en poids (sinon en valeur nominale) les ducats, monnaie analogue dans les autres États chrétiens.

Le 17 octobre 1458, Alfonse quitta le port de Lagos avec deux cent cinquante voiles, et jeta l'ancre dans la rade de Tanger, débarqua quelques troupes, et s'empara de la place d'Alcacer. Mais ce ne fut qu'après plusieurs tentatives infructueuses

et des combats meurtriers, qu'il parvint en 1471 à se rendre maître d'Arzilla et de Tanger. Ce fut aussi pendant ces campagnes qu'il fonda l'ordre de l'Épée (*torre e Espada.*)

Devenu veuf, et ébloui par l'éclat de la double couronne que Henri IV, roi de Castille, laissait à sa fille Jeanne, Alfonse pénétra en Castille avec une forte armée, se fiança à Palencia avec Jeanne, et se fit proclamer roi de Castille et de Léon en 1475. L'année suivante, attaqué par Ferdinand d'Aragon, époux d'Isabelle de Castille, il fut défait à Toro, et réduit à venir en France implorer les secours de Louis XI. Loin de l'aider, celui-ci, après l'avoir honorablement reçu à Bourges, le retint prisonnier. Son fils Jean II se fit couronner roi de Portugal, en son absence et par son ordre; mais Louis XI lui ayant laissé la faculté de quitter la France, Alfonse reprit sa couronne; et, renonçant à ses projets de la Castille, il fit la paix avec Ferdinand le 24 septembre 1479, et sa fiancée Jeanne se consacra à Dieu le 11 novembre 1480. Touché de cet exemple, il partit pour aller s'ensevelir dans le monastère de Saint-François de Veratojo; mais il mourut de la peste à Cintra à l'âge de quarante-neuf ans, laissant d'Isabelle, morte le 2 décembre 1455, Jean II qui lui succéda, et Jeanne qui prit le voile. — Alfonse V a fondé à Coïmbre la première bibliothèque du Portugal. Sa charité, et la libéralité avec laquelle il rachetait les esclaves chrétiens, lui avaient valu le surnom de *Rédempteur des captifs.*

Mariana, *Hist. de España.* — Imhoff, *Regnum Lusitanicum.* — Schæffer, *Hist. du Portugal.* — M. F. Denis, *le Portugal.* — *Collection des Chroniques* publiées par Correa de Serra.

ALFONSE VI, roi de Portugal (second roi de la maison de Bragance), né le 21 août 1643, mort à Cintra le 12 septembre 1683, fils de Jean IV et de Louise de Guzman, succéda à son père en 1656, sous la tutelle de sa mère, qui mourut le 27 février 1666. Bien qu'élevé par le grand inquisiteur du royaume, ses débauches scandalisèrent Lisbonne. Marié en 1663 à Mlle Marie d'Aumale, princesse de Savoie-Nemours, il n'en continua pas moins sa vie déréglée. La jeune reine, irritée, s'unit d'intérêt et, dit-on, d'amour avec l'infant don Pedro, frère du roi; et Alfonse VI se vit forcé de se démettre de la couronne, le 24 septembre 1667, en faveur de don Pedro, que les états proclamèrent régent. Marie fit rompre son mariage avec Alfonse pour cause constatée d'impuissance, et épousa son beau-frère le 2 avril 1668. Cette même année (13 février), la guerre qui durait depuis vingt-six ans avec l'Espagne fut terminée par un traité qui assura l'indépendance du Portugal. L'ex-roi, qui avait d'abord été relégué dans l'île de Tercère pendant huit années, puis ramené en 1675 au château de Cintra, y mourut d'apoplexie, âgé de quarante ans. Son frère Pedro lui succéda.

Vertot, *Histoire des révolutions de Portugal.* — *Mémoires de M. de Frémont d'Ablancourt.* — M. F. Denis, *le Portugal* (dans la collection de l'*Univers*). — Schæffer, *Histoire du Portugal.* — *Hist. del rey D. Afonso VI*, publiée par C.-A. da Sylva e Souza; Porto, 1845, in-8°.

ALFONSE, en latin *Alphonsus*, nom de plusieurs médecins espagnols du seizième siècle, mentionnés par Haller, *Biblioth. med. pract.*, et par Nicolas Antonio, *Bibliotheca Hisp. Nova.* Les principaux sont :

ALFONSE Lopez *de Corella* (*Alphonsus Coreolanus*), natif de Corella dans la Navarre, fut professeur à Alcala de Hénarès. On a de lui : *Annotationes in omnia Galeni opera;* Saragosse, 1565, in-fol., et Madrid, 1582, in-4°; — *De morbo pestilente;* Valence, 1581, in-4°; — *Enchiridion seu methodus medicinæ;* Saragosse, 1549, in-12; — *Naturæ quærimonia;* Saragosse, 1564, in-8°; — *De natura urinæ;* Saragosse, 1573, in-8°; — *De febre maligna, ex placitis Galeni;* Saragosse, 1574, in-8°; — *De arte curativa, libri IV;* Estella, 1555, in-8°; — *Catalogus auctorum qui post Galeni ævum et Hippocrati et Galeno contradixerunt;* Valence, 1549, in-12; — *Secretos de filosofia, astrologia y medicina, y de las quatro mathematicas;* Valladolid, 1546, in-8°; — *Trezientas Preguntas de Cosas naturales, en diferentes materias;* 1546, in-4°.

ALFONSE *de Jubera*, vivait à Ocaña, et composa un ouvrage fort remarquable, intitulé *Decado y reformacion de todas las medicinas compuestas usuales;* Valladolid, 1577, in-8°.

ALFONSE Rodriguez *de Guevara*, natif de Grenade, professeur à l'université de Coïmbre, a publié : *Defensio Galeni in pluribus ex iis quibus impugnatur ab Andreo Vesalio*, etc.; Coïmbre, 1559, in-4°. C'est un ouvrage d'anatomie, cité par Van Der Linden, Douglas, etc.

ALFONSE *de Torrès*, médecin à Placentia, écrivit : *De febris epidemicæ novæ quam... vulgo* TABARDILLO *vocant, natura*, etc.; Burgos, 1574.

ALFONSE *de Talavera* a composé un ouvrage sur l'art vétérinaire; sous le titre : *Recopilacion de los mas famosos autores griegos y latinos qui trataron de la excellencia y generacion de los cavallos, y como se han, se doctrinar, y curar sus enfermedades;* Tolède, 1564, in-fol. C'est une compilation tirée de tous les auteurs grecs et latins qui ont écrit sur l'art vétérinaire.

***ALFONSE** *de Alcala*, en latin *Alphonsus Complutensis*, rabbin espagnol, natif d'Alcala de Hénarès, vivait à la fin du quinzième siècle. Il embrassa le christianisme, et fut employé par le cardinal Ximenès à la révision de la célèbre Bible polyglotte qui fut imprimée de 1514 à 1517, in *Complutensi universitate*, 6 vol. in-folio. C'est la première Bible polyglotte qui ait été imprimée. Elle est aujourd'hui extrêmement rare.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, p. 193. — Lelong, *Biblioth. sacra*, t. I, p. 9.

***ALFONSE** *de Bénévent*, canoniste espagnol, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Natif de Bénévent, dans les Asturies, il fut longtemps professeur de théologie à l'université de Salamanque. Son principal ouvrage a pour titre : *Tractatus de Pœnitentiis et actibus Pœnitentiarium et confessionis, cum forma absolutionis et Canonibus Pœnitentiariis*; Salamanque, 1502, et Burgos, 1516, in-4°.

Lucius Marinæus Siculus, *De Hispaniæ laudibus*; Salam., 1516. — Nic. Antonio, *Bibl. Hisp. vetus*, vol. II.

***ALFONSE** *de Baëna* (*Jean*), écrivain espagnol, juif converti, natif de Baëna, ville de l'Andalousie, vivait sous le règne de Jean II, de Castille (1406-54). Il est l'auteur d'un célèbre *Cancionero* récemment publié, recueil de plus de quarante poëtes castillans qui vivaient à la cour de Jean II. La Bibliothèque nationale en possède un manuscrit magnifique, qui appartenait autrefois à la bibliothèque de l'Escurial, et qui fut acquis par suite de la vente de la bibliothèque de M. Hiber. C'est probablement le même qui fut offert à ce roi de Castille. Rodriguez de Castro en a donné quelques extraits dans sa *Biblioteca Española*, Madrid, 1781, 2 vol. in-folio.

Nicol. Antonio, *Biblioth. hisp. nova*, t. II, lib. X. — Sanchez, *Coleccion de Poesias castellanas anteriores al siglo XV*, t. I, p. 170. — Sarmento, *Memorias para la historia de la poesia*, etc.; Madr., 1787. — Velasquez, *Origenes de la Poesia castellaña*; Malaga, 1797.

ALFONSE *de Burgos. Voy.* ABNER.

ALFONSE *de Castro. Voy.* CASTRO.

***ALFONSE** *de Carthagène* ou *de Sainte-Marie* (en espagnol *Alfonso de Cartagena*, en latin *Alphonsus a Sancta-Maria*), célèbre historien espagnol, né à Carthagène en 1396, mort à Villasandino le 12 juillet 1456. Il était fils de Paulus, évêque de Burgos, dans la maison duquel il avait été élevé. Il fut successivement chanoine de Ségovie et de Saint-Jacques de Compostelle. En 1431, il fut envoyé par Juan II de Castille au concile de Bâle, où il se fit remarquer par son savoir et ses talents. Æneas Sylvius (*Commentaria*, lib. I) l'appelle *Deliciæ Hispaniarum*. Alfonse, pendant son séjour en Allemagne, parvint à réconcilier Albert II, empereur d'Autriche, avec Ladislas, roi de Pologne. Après son retour en Espagne, il succéda à son père à l'évêché de Burgos. Ses principaux ouvrages sont : *Anacephalæosis, nempe regum Hispanorum, Romanorum, Imperatorum, Summorum Pontificum, nec non regum Francorum*, espèce d'histoire de l'Espagne depuis les premiers temps historiques jusqu'en 1496, imprimée à Grenade en 1545, in-folio, avec les *Chroniques latines* d'Antonius Nebrissensis, de Rodericus Toletanus ou Ximenès, et le *Paralipomenon* de Joannes Gerundensis. André Schott l'a insérée dans le tome I de sa *Hispania illustrata*; Francf., in-fol.; — *Doctrinal de Cavaleros*, ou code de chevalerie; Burgos, 1487, in-fol., et 1492, in-fol.; — Quelques écrits de dévotion imprimés à Murcie, 1487, in-fol. — Son livre *Super Canariæ insulis, pro rege Castellæ allegationes*, n'a jamais été imprimé; c'est un plaidoyer curieux en faveur du roi de Castille pour la possession des îles Canaries, qui avaient été vendues par Jean de Béthencourt à don Enrique, fils de João Ier, roi de Portugal. Ce manuscrit se trouve au Vatican (n° 4151). La Bibliothèque nationale de Paris possède de lui une fort belle chronique espagnole.

Nic. Antonio, *Biblioth. hist. vetus*, t. II, p. 261. — Ciaconius, *Biblioth. Scriptor.*, etc., p. 95. — Garibay, *Compendio historial*. — Gil Gonzalez Davila, *Theatro ecclesiastico de Burgos*, lib. XVII.

ALFONSE *de Espina* ou *Spina*, théologien, célèbre prédicateur espagnol, vivait vers le milieu du quinzième siècle. Il était, dit-on, d'origine juive, entra dans l'ordre des Franciscains, devint recteur de l'université de Salamanque, et évêque d'Orense en Galice. Il publia, sous le voile de l'anonyme, un grand ouvrage intitulé *Fortalitium fidei contra Judæos, Saracenos, aliosque Christianæ fidei inimicos*, imprimé d'abord en 1487, in-4° (sans lieu de publication); puis à Nuremberg, en 1494; d'autres éditions, mais rares, sont celles de Totanus (auquel on a à tort attribué l'ouvrage), Lyon, 1511, in-4°, et 1524. On y trouve, dans la troisième partie, des accusations atroces contre les juifs; accusations calomnieuses, souvent reproduites, et qui servaient de prétexte à leurs persécutions.

N. Antonio, *Biblioth. hispan. vetus*, t. II, p. 182. — Garibay, *Compend. histor. de las Cronicas*, t. II, p. 1151. — Sainjore (Rich.-Simon), *Bibliothèque critique*, t. III, p. 316. — Cave, *Historia literaria Scriptor. ecclesiasticorum*, t. II, append. 177-179. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, p. 193; t. II, p. 1115. — Imbonatus, *Biblioth. lat. hebr.* — Bartolocci, *Biblioth. magna rabbin.*, t. IV, p. 408.

***ALFONSE** (*Jean*), dit *le Saintongeois*, navigateur du quinzième siècle. Ce marin, que divers écrivains de la Péninsule ont revendiqué comme appartenant à l'Espagne, était bien certainement Français, comme l'indique suffisamment, du reste, son surnom. On sait aujourd'hui qu'il naquit aux environs de Coignac, à la fin du quinzième siècle : il entreprit de longs voyages dans les mers de l'Asie et dans celles du nouveau monde, et acquit des connaissances géographiques fort rares pour l'époque où il vivait. André Thevet qualifie Alfonse le Saintongeois de *capitaine* et *pilote de François Ier*. Nous savons, par le même auteur, que la vie si errante de ce marin fut interrompue par une longue détention, dont on ne connaît pas bien le motif. La relation fort tronquée des voyages de Jean Alfonse eut pour éditeur un poëte célèbre : ce fut Mellin de Saint-Gelais qui la prépara pour l'impression; elle parut pour la première fois à Paris sous le titre de : *Voyages adventureux du capitaine Jean Alfonse*; 1559, in-12. Jean de Marnef, l'imprimeur, crut devoir faire précéder cette publication de quelques vers louangeurs qui ne sont pas sans importance pour la biographie du marin; ces vers, assez médiocres du reste,

nous peignent *le gentil* capitaine de mer, *captif en sa foible vieillesse*. Il est sans doute fort à regretter que Jean de Marnef ait été si sobre de détails dans son admiration enthousiaste pour le navigateur. Nous savons seulement, grâce à lui, qu'après avoir repris les travaux qui l'ont illustré, Jean Alfonse trouva la mort dans un combat. Cette mort dut avoir lieu avant 1557, car Goujet prouve fort bien que Melin de Saint-Gelais vécut jusqu'à cette époque, et ne mourut pas, comme l'ont voulu quelques biographes, en 1554. Ce n'est pas non plus, selon toute apparence, le poëte qui a abrégé d'une façon si déplorable les récits du pilote saintongeois : le livre imprimé en 1559 a été fait à la requête de Vincent Aymard, marchand du pays de Piémont, et rédigé par Maurice Viemenot, marchand de la ville de Honfleur. La navigation la plus intéressante de ce marin (au point de vue historique) date de la première moitié du seizième siècle, le 16 avril 1542 ; nous le voyons partir comme pilote du fameux Roberval, se rendant au Canada. Précédemment il avait visité les bouches de l'Amazone, et avait donné les détails les plus précieux sur cette partie de l'Amérique méridionale, si rarement visitée alors, et surtout si peu décrite. Lorsque le pilote saintongeois rédigea sa Cosmographie, c'est-à-dire en 1545, il eut pour collaborateur avoué un autre pilote qui l'avait probablement accompagné dans ses pérégrinations, et qui se nommait Paulin Sécalart. Le beau manuscrit d'Alfonse, qui, par son étendue et la naïveté de sa rédaction, ne permet pas la moindre comparaison avec la relation tronquée de 1559, sera incessamment publié, avec tous les soins désirables, par M. Pierre Margry, qui en a fait une étude consciencieuse, et qui jettera sans doute sur la vie des deux auteurs quelque lumière inattendue. Nous avons essayé de réunir dans cet article plusieurs faits, plusieurs dates précises, sur un homme éminent, qui a rendu d'incontestables services à la géographie, et sur le compte duquel cependant les biographies les plus accréditées ont gardé un silence absolu. Il n'est peut-être pas hors de propos de faire remarquer ici qu'Olivier Basselin, qui jouissait au seizième siècle d'une haute réputation comme marin, a dressé les tables de déclinaison jointes à la relation imprimée en 1549. FERDINAND DENIS.

Cosmographie de Jean Alphonse et de Sécalart, manuscrit de la Biblioth. nationale. — André Thevet, *Cosmographie ;* Paris, 1575, 2 vol. in-fol. — Marc Lescarbot, *Voyage à la Nouvelle-France*, p. 529.

*ALFONSE *de Palencia*, en latin *Alphonsus Palentinus*, célèbre historien et lexicographe espagnol, né à Palencia, dans la Vieille-Castille, en 1423, mort vers 1495. A l'âge de dix-sept ans, il entra comme page dans la maison d'Alfonse de Carthagène, alors archevêque de Burgos. Il visita ensuite l'Italie, où il se lia avec le cardinal Bessarion, et suivit les cours du savant George de Trébizonde. A son retour en Espagne, il fut nommé historiographe d'Alfonse, frère cadet de Henri IV de Castille. Il fut employé à négocier le mariage d'Isabelle avec Ferdinand V, d'Aragon. On a de lui : *Universal vocabulario en latin y en romance;* Séville, 1490, in-fol.; — *De synonymis, libri III;* Séville, 1491, 2 vol. in-fol.; — *Espejo de la cruz* (le Miroir de la croix), ouvrage mystique, traduit de l'italien; Séville, 1485, in-fol.; — *los Libros de Flavio Josepho de las guerras de los Judíos con los Romanos; y contra Appion gramatico;* Séville, 1591, in-fol. — Sa *Chronica del rey don Enrique IV*, et ses *Decades* (contenant le règne d'Isabelle jusqu'à la prise de Baza, en 1489), n'ont pas encore été imprimées, bien que les manuscrits n'en soient pas rares.

Nic. Antonio, *Bibl. hisp. vetus*, t. II, p. 331. — Mendez, *Typographia española;* Madrid, 1796, p. 90. — Prescott, *Ferdinand and Isabella*, édit. 1842, t. I, p. 216.

ALFONSE (*Pierre*), en latin *Alphonsus Petrus*, médecin et théologien espagnol, né en 1062, mort vers 1140. Juif de naissance, il se fit baptiser en 1106, et eut pour parrain Alfonse Ier, roi d'Aragon. Il devint ensuite médecin de ce roi. On a de lui : *Dialogi lectu dignissimi, in quibus impiæ Judæorum opiniones confutantur*, etc.; Cologne, 1536, in-8°; réimprimé dans la *Bibliotheca Patrum*, édit. Lyon, vol. XXI, p. 172-221 ; — *De disciplina clericali*, publié à Berlin, avec des notes savantes par Fr. Wilh. Val. Schmidt, 1827, in-4°. Labouderie en donna une édition française dans les *Mélanges publiés par la Société des Bibliophiles français*, 1825, avec le *Castoiment* ou *Chastoiment*, vieille traduction française, en vers, du même ouvrage. — Le livre *De scientia et philosophia* est encore inédit.

Nic. Antonio, *Biblioth. hisp. vetus*, t. II.

ALFONSE (*Louis*), savant pharmacien français, né à Bordeaux le 10 mars 1743, mort le 2 février 1820. Il étudia à Paris la chimie sous Rouelle et Macquer, devint partisan du mesmérianisme, et embrassa chaudement la cause de la révolution. Plus tard il revint à Bordeaux, où il se livra à l'agriculture et à l'exercice de la pharmacie. On a de lui : 1° *Analyse des sources différentes de la ville de Bordeaux et de ses environs;* — 2° *Mémoire sur la monnaie de billon*. Voyez l'*Éloge d'Alfonse* par Lartigue, inséré dans le recueil de l'Académie des sciences de Bordeaux, année 1820.

*ALFONSE *de la Torre*, écrivain catalan, bachelier ès arts, vivait vers le milieu du quinzième siècle. On ne sait rien de sa vie. Il a composé un livre très-curieux, intitulé *la Visió delectable*, imprimé à Barcelone, 1484, in-fol., par Matthieu Vendrell. L'auteur y passe en revue toutes les sciences philosophiques et morales, et s'étend beaucoup sur les arts libéraux. Il le dédia à don Johan de Beamunt, prieur de Saint-Jean de Navarre, chancelier d'Aragon, et grand chambellan du prince Carlos de Viana. Ce livre

fut ensuite traduit en castillan, et imprimé à Tolosa (*Tolosa* en Guipuzcoa ou *Toulouse* en France?), par Jean Parix et Étienne Clebat, en 1489, in-fol. Une troisième édition parut à Séville, sans date (vers la fin du quinzième siècle). En 1570, un Italien, nommé Domingo Delphini, le traduisit dans sa langue et le publia comme son œuvre; et, chose curieuse, cette version italienne fut de nouveau rendue en espagnol par un juif, nommé François de Cacérès; Amsterdam, 1663, in-4°.

Nicol. Antonio, *Biblioth. hisp. vetus*, t. II, p. 328. — Mendez, *Typographia española;* Madrid, 1796, in-4°, p. 100-400.

ALFONSE TOSTOT. *Voy.* Tostot.

***ALFONSE** *de Zamora*, rabbin espagnol, natif de Zamora, dans le Léon, mort vers 1531. Il était professeur d'hébreu à l'université d'Alcala de Hénarès, et travailla, par ordre du cardinal Ximenès, à la composition de la Bible polyglotte avec d'autres savants. On a de lui, entre autres, *Vocabularium nominum primitivorum Hebraicorum et Chaldaïcorum; — Interpretatio Hebraïcorum, Chaldaïcorum et Græcorum nominum Veteris et Novi Testamenti; — Introductiones artis grammaticæ hebraïcæ.* Ces ouvrages forment le sixième volume de la Polyglotte complutésienne; Alcala de Hénarès, 1514-1517, 6 vol. in-fol.

Nic. Antonio, *Biblioth. hisp.*, t. I, p. 45. — Lelong, *Biblioth. sacra*, t. I, p. 9. — Imbonatus, *Biblioth. lat. hebr.*, 3, 4. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, p. 193; t. III, p. 125. — Bartolocci, *Biblioth. mag. rabbinica*, t. II, p. 31; III, 811.

ALFORD (*Michel*), jésuite anglais, né à Londres en 1582, mort à Saint-Omer en 1651; cité quelquefois sous les noms de *Flood* ou de *Griffyth.* Il étudia la philosophie à Séville, la théologie à Louvain; fut cinq ans pénitencier à Rome, puis coadjuteur du supérieur du collége anglais de Liége; enfin, recteur de la maison des jésuites de Gand. Ayant été envoyé en Angleterre, il fut arrêté et mis en prison en débarquant à Douvres, et délivré aussitôt après par la protection de la reine Henriette de France. Alford se retira dans la province de Lancastre, où les occupations de son ministère lui laissèrent le loisir de recueillir les matériaux pour ses *Annales ecclésiastiques et civiles d'Angleterre.* Étant repassé sur le continent en 1652 pour les mettre en ordre, il mourut la même année à Saint-Omer. Il est auteur des trois ouvrages suivants : 1° *Vie de saint Winefrid, traduite du latin de Robert, prieur de Shrewsbury*, 1635, sous le nom de *Jean Flood;* — 2° *Britannia illustrata, sive Lucii, Helenæ, Constantini Patria et Fides;* Anvers, 1641; — 3° *Annales ecclesiastici et civiles Britannorum, Saxorum*, etc.; Liége, 1663, 4 vol. Hugues Cressy a beaucoup profité de cet ouvrage dans son *Histoire de l'Église d'Angleterre.*

Sotwell, *Bibliotheca Script. Soc. Jes.* — La préface à Alford, *Annales ecclesiastici.* — Tabaraud, dans la *Biograph. univ.*

ALFRED, ÆLFRED, ÆLFID, ELFRED ou **ALURED**, surnommé *le Grand*, roi des Anglo-Saxons, né en 849 à Wanading ou Wantage, dans le Berkshire, mort le 28 octobre 901. Il était petit-fils d'Egbert (qui avait soumis à la couronne de Wessex les autres royaumes de l'Heptarchie), et le plus jeune des quatre fils d'Ethelwulf et d'Osburge. Enfant chéri de ses parents, il reçut une éducation plus soignée que ses frères; à l'âge de cinq ans il alla avec son père à Rome, où il fut oint et adopté comme fils spirituel par le pape Léon IV; deux ans après il y retourna avec son père, y resta une année entière, et en revenant il traversa la France. A l'âge de vingt ans il épousa Alswythe, fille d'un noble de Mercie. Pendant le festin de la cérémonie nuptiale, il fut saisi d'un mal inconnu aux médecins d'alors, et qui ne le quitta qu'à l'âge de quarante-cinq ans. Pendant le règne de ses frères il eut le gouvernement d'un petit district, avec le titre de roi. Il fit en 868 avec son frère Ethelred la guerre contre les Danois ou Nordmans qui s'étaient emparés d'une grande partie de l'Angleterre; il s'y distingua par un courage impétueux et presque téméraire, qu'il sut tempérer plus tard par le sang-froid d'un capitaine consommé. Ethelred ayant été tué dans cette campagne, Alfred fut élu roi unanimement par l'assemblée des chefs; il refusa d'abord avec une modestie réelle ou affectée, car le péril imminent des invasions danoises rendait sa position fort difficile; mais on parvint à triompher de ses objections, et il fut couronné en 871, aux acclamations des Saxons, qui l'adoraient.

Les premières années de son règne ne furent pas heureuses. Après avoir vainement essayé de repousser les Danois par les armes, il ne parvint à les éloigner de son territoire qu'au moyen d'une somme d'argent. Ils se rejetèrent ensuite sur la Mercie et les pays environnants, où ils commirent d'affreux dégâts. En 876 ils revinrent attaquer Alfred, qui leur offrit encore une fois de l'argent; ils acceptèrent; mais, quoique ayant solennellement juré de se retirer, ils surprirent de nuit l'armée d'Alfred et la dispersèrent. Ces revers déterminèrent Alfred à combattre les Danois sur leur propre élément : il organisa une marine considérable, qui leur fit beaucoup de mal. Il en résulta que Godrun, le chef des Danois, consentit à évacuer le royaume de Wessex. Mais, quelques mois après, Alfred fut lui-même chassé de ses États. L'artificieux Godrun avait recommencé la guerre au milieu de l'hiver, et les Saxons n'étant pas préparés avaient été taillés en pièces. Alfred avait voulu se jeter, de désespoir, dans le plus fort de la mêlée; mais on l'en empêcha. Il se sauva dans une petite île formée par le confluent de la Tone et du Parret, et erra longtemps seul dans les marais déserts du Sommersetshire.

C'est à cette époque de la vie d'Alfred que l'on rapporte plusieurs anecdotes, dont ne parlent pas les historiens contemporains. Ainsi on

raconte qu'il fut hébergé dans la chaumière d'un porcher. Son hôtesse, dont le mari était absent, le pria un jour de surveiller les pains qu'elle faisait cuire au four. Alfred, trop absorbé dans ses réflexions, laissa brûler les pains, et en fut vivement rudoyé par l'irascible femme de ménage. Pieux et dévot, il regardait son infortune comme un châtiment divin. Depuis son ascension au trône, il se reprochait d'avoir abandonné les principes religieux dont il ne se départit plus dans la suite. Il avait été, en effet, dur et hautain envers ses sujets, et il s'était pour cela attiré une réprimande de saint Néot. — Le comte de Dévon, qui seul avait le secret de son maître, fit parvenir un signal d'espérance dans la cabane solitaire où, près du confluent de la Parret et de la Tone, le royal fugitif était depuis six mois le serviteur d'un pâtre. Instruit qu'une ligue était prête à se former contre les Danois, et que la division commençait à se mettre parmi eux, Alfred songe à s'introduire dans leur camp, pour y apprendre à les connaître et à les vaincre. Une harpe à la main, déguisé en berger troubadour, Alfred pénètre dans le camp danois. Sans exciter de soupçon, il erre parmi les soldats comme parmi les chefs, assiste à leurs repas, entend leurs projets et leurs querelles, examine leur position, vole dans les bras du comte de Dévon, et revient avec lui porter la terreur et une destruction totale dans ce même camp qu'il charmait tout à l'heure par ses accords mélodieux. A la nouvelle de son roi vainqueur, l'Angleterre se ranime, et semble ressusciter tout entière. Pour achever l'ennemi, Alfred fit un appel général aux armes par des messagers qui portaient une flèche et une épée nue : il ordonna aux Saxons de se mettre en marche la septième semaine après Pâques, et de se rassembler à la pierre d'Egbert, dans la forêt de Selwood (1). D'heure en heure de nouveaux bataillons joignent l'armée royale, après avoir signalé leur marche par quelque action éclatante de patriotisme et de loyauté. Des bataillons danois s'y rallient bientôt eux-mêmes. Un de leurs princes vient dans le camp d'Alfred lui demander la grâce du baptême, l'honneur d'être son filleul, et la faveur de devenir son vassal dans une principauté tributaire. Alfred lui accorde toutes ses demandes, l'établit roi feudataire de la Northumbrie et de l'Est-Angle, sous la suprématie du monarque anglais, comble de libéralités les seigneurs danois qui avaient suivi leur prince, et gagne les uns par sa munificence, tandis qu'il continue à dompter les autres par son active intrépidité.

Quelque temps après, grâce à ses dispositions stratégiques, Alfred s'opposa victorieusement au terrible débordement des pirates qui vinrent en

(1) *Pierre d'Egbert.* On a beaucoup discuté sur l'usage des dolmens et menhirs, que l'on voit dans les contrées jadis habitées par des nations d'origine celtique. Ces amas de pierre n'étaient probablement, comme on vient de voir, que des lieux de rendez-vous pour les assemblées guerrières.

893, sous le commandement du féroce Hastings, reprendre les tentatives de conquête qui avaient presque réussi à Godrun. Ces écumeurs de mer, connus sous le nom générique d'*hommes du Nord* (*Nordmans*), se rassemblèrent dans le port de Boulogne, et fondirent en deux divisions, l'une de deux cent quarante, l'autre de quatre-vingts navires, sur l'Angleterre. Jamais Alfred ne déploya plus d'habileté ni les barbares plus d'activité et de ténacité que dans la conduite de cette guerre, qui dura sans relâche trois années consécutives.

Alfred commença par occuper une position très-forte entre les deux armées; et il parvint à intercepter toute communication entre elles. Hastings offrit alors de se retirer moyennant une somme d'argent, et donna même des otages pour mieux tromper la vigilance d'Alfred. Celui-ci se laissa prendre une seconde fois à ces promesses perfides; une grande partie des Nordmans cernés s'évadèrent; mais ils furent en partie taillés en pièces dans leur fuite par les Saxons furieux. Hastings, après avoir essayé de reprendre ses avantages, fut successivement chassé de Milton, de Chester, de l'île de Jersey et d'autres points, et vint se réfugier en France.

Cependant il restait encore en Angleterre des débris considérables du corps de Hastings, ain[si] que des Nordmans de l'Est-Anglie, qui engagère[nt] pendant deux ans avec les Saxons une guerre [de] déprédations et d'escarmouches, qu'Alfred te[r]mina par une ingénieuse adresse. Leur flot[te] avait remonté la Tamise et se trouvait à l'anc[re] sur la Lea. Le roi fit détourner le cours de l'ea[u], et, au moyen de deux forts inattaquables, il [se] rendit maître de la rivière, de manière à bloqu[er] les Nordmans. Ils abandonnèrent leur positi[on] et s'embarquèrent pour le continent (en 897), [et] ne reparurent plus sous Alfred.

Pendant les quatre années de paix qui sui[vi]rent, Alfred reprit son œuvre de civilisation i[n]térieure, qu'il avait commencée après la dérou[te] des Danois. Il avait trouvé le gouvernement ci[vil] presque détruit par les dévastations continuell[es] qu'avait souffertes le pays. L'insubordination d[es] brigands du Nord avait gagné les Saxons : [la] force seule régnait. Alfred rétablit les cours [de] justice, et les fit administrer par des homm[es] instruits et intègres, après avoir séparé l'offi[ce] de la juridiction du commandement militai[re]. Malheur au juge qui aurait prononcé une se[n]tence inique ! le roi lui faisait infliger im[pi]toyablement la peine du talion. Un chro[ni]queur assure que, dans l'espace d'un an, p[lus] de quarante-quatre magistrats furent exécu[tés] pour des sentences irrégulières. Cette sévér[ité] eut les plus heureuses conséquences : les vols [et] les meurtres devinrent très-rares. Pour s'en [as]surer, Alfred fit, dit-on, suspendre près d'u[ne] grande route des joyaux d'une grande valeu[r] : personne ne vint les enlever. Il réunit aussi [les] ordonnances éparses de ses prédécesseurs, et

digea un code approprié à l'esprit du temps. Nous ferons remarquer ici qu'il n'est pas du tout nécessaire pour la gloire d'Alfred de lui attribuer des innovations radicales dans les institutions civiles, comme l'ont fait quelques panégyristes. Ainsi le jury, la division du pays en *shires* ou comtés, en *hundreds* et *tythings* (associations de cent et de dix familles), étaient connus de tous les peuples du Nord, et sont mentionnés par des auteurs antérieurs à Alfred (1). Mais il eut le mérite d'avoir fait revivre ces institutions tombées en désuétude, et d'avoir lui-même veillé à leur exécution scrupuleuse.

Dans ces temps de barbarie, Alfred s'occupa aussi très-activement de la culture et de la propagation des lettres. Comme, d'après son propre aveu, il y avait alors en Angleterre à peine un homme capable de traduire le latin, il fit venir à sa cour des savants étrangers; il s'adressa pour cela à Hincmar, archevêque de Reims, qui lui en envoya plusieurs. Parmi ces savants, on cite Grimbald, abbé du monastère de Winchester, et Jean Scot. Il se mit lui-même, à l'âge de trente-neuf ans, à étudier le latin, et entreprit de traduire en saxon, à l'usage de ses sujets, l'*Histoire ecclésiastique* de Bède et l'*Epitome* de Paul Orose. Il ouvrit des écoles en divers lieux pour l'instruction de ses sujets. Mais il est fort contestable que ce soit à lui qu'on doive la fondation de l'université d'Oxford. Enfin, l'instruction du peuple lui tenait beaucoup à cœur : il voulait que les enfants de chaque homme libre eussent des connaissances élémentaires d'écriture et de lecture.

Dans la distribution qu'il faisait de son temps, de ses finances et de ses occupations domestiques, Alfred était exact et méthodique. Les officiers de sa maison étaient divisés en trois corps qui se succédaient alternativement, et le quittaient à la fin de chaque mois, terme assigné à leur service. Le tiers de chacune de ses journées était consacré au sommeil et aux repas; il partageait le reste entre les devoirs de la royauté et les œuvres de piété et de charité (2). Son trésorier avait l'ordre de diviser son revenu en deux moitiés. La première se subdivisait en trois parts, dont l'une était destinée à récompenser ses ministres et ses domestiques, une autre à faire des présents aux étrangers qui visitaient sa cour, et la troisième à payer le corps nombreux des ouvriers qu'il employait; car il éleva des palais dans différents lieux de ses domaines, répara et embellit ceux qui lui venaient de ses prédécesseurs, et rebâtit Londres et plusieurs autres villes que les Danois avaient réduites en cendres. On dit qu'il montra dans toutes ces entreprises un goût éclairé et qu'il déploya une grande magnificence. Parmi les artistes qui l'entouraient, se trouvaient un grand nombre d'étrangers, attirés par ses promesses et par le bruit de sa libéralité; et l'on dit qu'il acquit, dans leurs conversations, des connaissances théoriques de leurs professions respectives, qui étonnaient les ouvriers les plus habiles. L'autre moitié de son revenu était divisée en quatre portions : la première était dévolue à l'entretien de ses écoles, son dessein favori; la seconde appartenait à deux monastères qu'il avait fondés, l'un, de religieuses, à Shaftesbury, à la tête duquel il plaça sa fille Ethelgive; l'autre, de moines, à Ethelingey, qu'il peupla d'étrangers, parce que les dévastations des Danois avaient anéanti l'institution monastique parmi ses sujets. Il employait la troisième portion à soulager les indigents, pour lesquels il fut en toute occasion un bienfaiteur des plus généreux. De la quatrième il tirait les aumônes qu'il distribuait annuellement à différentes églises : il ne limitait pas ses bienfaits à ses domaines, mais il les répandait dans le pays de Galles, la Northumbrie, l'Armorique et la Gaule. Souvent il envoyait des présents considérables à Rome, quelquefois aux nations des bords de la Méditerranée et à Jérusalem : une fois même il en envoya jusque dans l'Inde, aux chrétiens de Meliapour. Swithelm, chargé de distribuer cette aumône royale, rapporta au roi plusieurs perles et des liqueurs aromatiques de l'Orient.

Cette activité incessante, jointe à une santé débile, lui attira une mort prématurée. Alfred mourut à cinquante et un ans. Son corps fut déposé dans la cathédrale de Winchester. Mais les chanoines, qui prétendaient entendre des gémissements sortir de sa tombe, le firent, par ordre de son fils Édouard, transporter dans l'église du nouveau monastère qu'il avait fondé à Winchester. Ses dépouilles mortelles y sont restées jusqu'à la destruction du couvent par Henri VIII. A cette époque l'évêque de Winchester, Richard Fox, recueillit les ossements de tous les rois saxons, les enferma dans des coffres de cuivre inscrits du nom de chacun, et les déposa dans l'intérieur d'un mur qui servait de clôture au presbytère de la cathédrale.

Alfred laissa deux fils : Édouard, qui lui succéda, et Ethelwerd, qui mourut en 922; il avait eu pour filles Ethelflède, mariée à Ethelred de Mercie; Ethelgive, abbesse de Shaftesbury; et Altrithe, mariée à Baudoin, comte de Flandre.

On vient de voir qu'Alfred mérite à juste titre le surnom de *Grand*. On l'a souvent comparé à Charlemagne. L'espace sur lequel il eut à exercer son intelligence était bien petit à côté de cet im-

(1) *Leges Saxonum*, XVI-XXII. — *Chronicon Sax.*

(2) Pour connaître les heures du jour, Alfred eut recours à un expédient assez ingénieux : par des expériences répétées, il trouva qu'une quantité de cire, pesant 72 pennies, pouvait faire six chandelles chacune de douze pouces de long, et toutes d'une épaisseur égale, et qu'en les brûlant l'une après l'autre, elles devaient brûler exactement vingt-quatre heures. Pour empêcher que la flamme ne fût inégalement activée par des courants d'air, les chandelles étaient renfermées dans une grande lanterne de corne transparente; or, comme la consommation de chaque pouce de cire correspondait à la soixante-douzième partie de la journée, ou vingt de nos minutes, il fut en état de mesurer le temps avec une assez grande précision.

mense empire des Francs. Mais le roi saxon assura à son pays l'indépendance et une durée stable pendant plus d'un siècle, tandis que l'œuvre de Charlemagne s'écroula après lui. Quant à la régénération des lettres, à la bonne administration de la justice, aux encouragements donnés aux arts et au commerce, on remarque dans ces deux hommes un génie égal d'organisation et de prévoyance.

Les ouvrages d'Alfred le Grand, parvenus jusqu'à nous, sont : un *Corps de lois*, publié en anglo-saxon par Guillaume Lombard dans son Ἀρχαιονομία; Londres, 1568, in-4°; — une traduction anglo-saxonne de l'*Histoire ecclésiastique de Bède*, publiée par Abraham Wheloc; Cambridge, 1644, in-fol., et par F. Smith, *ibid.*, 1722, in-fol. (d'après des manuscrits de la bibliothèque d'Oxford); — une traduction anglo-saxonne de l'*Histoire d'Orose*, imprimée avec une traduction anglaise; Londres, 1773, in-8° : Alfred y a ajouté deux mémoires géographiques très-curieux pour l'état des sciences à cette époque; — une traduction du *Pastoral* (*Liber Pastoralis curæ*) de saint Grégoire, avec une préface fort remarquable d'Alfred, qui en envoya une copie à chaque évêque du royaume; trois de ces copies ont été conservées jusqu'à nos jours : celle de la bibliothèque de Cambridge est dans un état d'intégrité parfaite. Cette traduction a été imprimée dans l'édition de la Chronique d'Asser; Londres, 1574, in-fol.; Camden et Vulcanius (de Smet) l'ont insérée dans leurs recueils; Francfort, 1603, in-fol., et Leyde, 1597; — une traduction du traité de Boëce, *De consolatione philosophiæ*, imprimée à Oxford, 1698, in-8°, et à Londres, 1829, in-8°; — une traduction de quelques *Soliloques* de saint Augustin, encore inédite.

On lui attribue aussi des traductions de psaumes, de fragments de l'Écriture, et une collection de proverbes. Son *Testament* en anglo-saxon a été imprimé à Oxford, 1788, in-4°, et à Londres, 1828, in-8°. C'est dans ce testament qu'on lit ces belles paroles : *Les Anglais doivent être aussi libres que leurs pensées.* La Vie d'Alfred a été écrite par Asser, un moine français, que le roi avait décidé à venir passer six mois tous les ans en Angleterre; elle a été imprimée à Oxford, 1722.

Chronicon Saxonicum. — Ingulphus, *Historia monasterii Croylandensis.* — Will. Malmsbury, *De gestis regum Anglorum.* — Spelman, *Life of Alfred;* Oxford, 1709, in-8°. — Bicknell, *Life of Alfred;* Londres, 1777. — Stolberg, *Leben Alfreds des Grossen* (Vie d'Alfred le Grand), ouvrage traduit en français; Paris, 1831, in-18. — Turner, *History of the Anglo-Saxons.* — Polydore Virgile, l. V. — Genebrard, *in Chron.* — Matthieu de Westminster; Pitseus, *De script. Angl.*

ALFRED, ÆLFRED, ELFRED ou **ALURAD**, prince saxon, fils du roi Ethelred II et d'Emma de Normandie, vivait dans la première moitié du onzième siècle. Pendant l'invasion des Danois sous Sweyn, il se trouvait avec son frère Edward (en 1016) en Normandie, à la cour du duc Richard II; et leur mère, veuve d'Ethelred, épousa Canut Ier. Celui-ci étant mort, en 1042, sans laisser aucun rejeton, Alfred se hâta d'accourir en Angleterre avec une flotte de cinquante voiles; mais l'ambitieux comte Godwin, beau-frère du monarque qui venait de mourir, se déclara régent du royaume : il aima mieux placer sur le trône le faible Édouard, sous le nom duquel il était sûr de régner, que le vif et entreprenant Alfred, qui lui faisait redouter un maître impérieux et sévère. Alfred fut assassiné; Édouard, appelé en Angleterre, y fut proclamé roi par Godwin, qui lui fit épouser sa fille Édithe, croyant se ménager un appui dans ce mariage, et le regardant comme un nouveau bienfait du comte envers lui.

Modèle de vertu et de beauté, Édithe méritait d'avoir un autre père. Un poëte a dit d'elle : « L'é« pine engendra la rose, et Godwin engendra « Édithe : » *Spina rosam genuit, genuit Goduinus Editham.* — Les auteurs varient sur l'époque du meurtre d'Alfred, comme sur celle de sa naissance, dans l'ordre de primogéniture.

Encomium Emmæ, dans Duchesne, *Hist. Normannor. Scriptores*, in-fol.; Paris, 1619. — Ailredi Vita *Edwardi confessoris*, p. 374, dans *Historiæ Anglianæ Scriptores Decem;* London, 1652, in-fol. — Rad. de Diceto, *Abbrev. Chronicon*, ad ann. 1037. — Turner, *Histoire des Anglo-Saxons*, t. II, p. 349 (édit. anglaise).

***ALFRED** ou **ALURED**, surnommé *l'Anglais* (*Anglicus*), philosophe, paraît avoir vécu dans la seconde moitié du treizième siècle. Il fut chapelain du cardinal Ottoboni, qui, nommé légat, l'emmena avec lui en Angleterre. Roger Bacon parle de lui comme ayant traduit plusieurs ouvrages du grec en latin. Leland et Pits citent d'Alfred des ouvrages de médecine et de sciences naturelles (*De motu cordis*, *De rerum natura, De educatione accipitrum*), des Commentaires sur le Traité des plantes et les Météorologiques d'Aristote. Ces ouvrages sont restés inédits, ou ne nous sont pas parvenus.

Leland, *De Scriptoribus Angl.* — Tanner, *Biblioth. Brit. Hiber.* — Bale, *Scriptores*, t. IV, p. 35. — Pits, *De rebus Angl.*, p. 351.

***ALFRED, ALURED** ou **ALRED**, *de Beverley*, chroniqueur anglais, natif du Yorkshire, mort en 1126 ou 1136. Il fut trésorier de l'église de Saint-Jean à Beverley, et a laissé, entre autres écrits, une Chronique intitulée *Aluredi Beverlacensis Annales, sive Historia de Gestis regum Britanniæ*, libri IX, publiée par Hearne, Oxford, 1716, in-8°, d'après un manuscrit unique, ayant appartenu à Thomas Rawlison. Cette chronique commence à l'histoire de Britus le Troyen, regardé comme le premier roi de la Grande-Bretagne, et va jusqu'à l'année 1128. Bale et d'autres critiques la prennent pour une compilation extraite de l'ouvrage de Geoffroy de Monmouth, *Deflorationes Galfredi*.

Bale, *Scriptor.* — Pits, *De rebus Angl.* — Tanner, *Biograph. Britan. Hib.*

ALFRED ou **ALFRIC**, *de Malmsbury*, écrivain anglais, mort vers l'an 999. Il fut nommé abbé de Malmsbury, puis évêque de Kirton (Cre-

diton), sur la recommandation de Dunstan, archevêque d'York. Bale et Pits citent de lui deux ouvrages, *De Naturis rerum*, et *De Rebus cœnobii sui*, qui n'ont pas vu le jour.

Bale, *Scriptor*. — Pits, *De rebus Angl.* — Tanner, *Biblioth. britan. hibern.* — Wright, *Biograph. britan. liter.*, p. 478.

* **ALFRED** et **ARIRAM**, deux sculpteurs et architectes allemands, contemporains de l'empereur Arnolphe, vivaient dans le neuvième siècle de J.-C. Ils étaient natifs de la Bavière, et appartenaient à des ordres religieux. Ils ont construit le fameux palais impérial à Ratisbonne. Alfred avait été moine à Tegernsée; un ancien écrivain, cité par Fiorillo, le qualifie *Alfridus presbyter, et magister cujusque artis*; et un chroniqueur, mentionné dans le Trésor de Fez, dit d'Ariram : *Nullus in hoc ævo viget ingeniosior illo... artibus et variis*. Ariram était religieux du couvent de Saint-Emmeran.

Fiorillo, *Geschichte der zeichnenden Künste*. — Pez, *Thesaurus anecdot.*, vol. VI, part. I, p. 9.

ALFRIC, **ÆLFRIC** ou **ELFRIC**, surnommé *Abbas* (abbé) et *Grammaticus* (grammairien), écrivain anglo-saxon, vivait dans la seconde moitié du dixième siècle. On n'a sur lui que des détails peu nombreux et fort incertains. Il paraît avoir été successivement abbé de Saint-Albans et de Cerne, dans le Dorsetshire. Il eut pour maître Ethelwod à l'école de Winchester, et paraît avoir pendant quelques mois occupé, vers 995, le siége épiscopal de Wiltac (aujourd'hui Salisbury). Il a été confondu avec plusieurs autres écrivains de la même époque; car le nom d'*Alfric*, *Ælfric* ou *Alfred*, était très-commun chez les Anglo-Saxons. Il est l'auteur vrai ou supposé des ouvrages suivants : *Homélies* ou *Sermons*, extraits de saint Augustin et d'autres pères de l'Église. La plus remarquable de ces homélies, *Paschal Sermon for Easter Sunday*, a été publiée en anglo-saxon et en anglais par l'archevêque Parker, avec une préface; London, 1566, in-8°; réimprimée dans Foxe, *Acts and monuments*, et dans d'autres recueils. — Une autre homélie, sur la naissance de saint Grégoire, a été publiée avec une traduction anglaise par Elstob, London, 1709, in-8°; réimprimé à Londres en 1839, in-8°; — un *Traité sur l'Ancien et le Nouveau Testament*, publié en anglo-saxon et en anglais par l'Isle; London, 1623 et 1638, in-4°; — un recueil de Canons, trad. du latin, publiés par Wilkins, *Concilia Magnæ Britanniæ et Hiberniæ*; Lond., 1737, in-fol.; — une *Grammaire et un glossaire anglo-saxons*; Lond., 1838, in-fol.; — *Dialogue entre un maître et son élève*, publié dans Thorpe, *Analecta Anglo-Saxonica*, 1834; — une traduction anglo-saxonne du *Pentateuque*, publiée par Ed. Thwaites, Oxford, 1699, in-8°; — une *Préface* au livre de la Genèse, dans Thorpe, *Analecta*, et Leo, *Altsächsische Sprachproben*; Halle, 1838, in-8°; — la vie de son maître Éthelwod, dans Mabillon, *Acta SS. Benedictinor.*; — un manuel d'*Astronomie*, en anglo-saxon, dans Th. Wright, *Popular Treatises on Science written during the middle ages*, etc.; London, 1841, in-8°. — Beaucoup d'autres écrits d'Alfric sont encore inédits. On trouve dans ses ouvrages des renseignements curieux sur les mœurs et les coutumes *des Anglo-Saxons*. — *Alfric Bata* ou *Putta*, archevêque d'York, mort en 1051, a laissé aussi plusieurs écrits qui ont été confondus avec ceux du précédent.

Wright, *Biographia leteraria*, vol. I. — Hickes, *Thesaurus linguarum septentrionalium*, Oxford, 3[e] vol., 1705, in-fol. — Wharton, *Dissert. de duobus Elfricis*, dans *Anglia sacra*, t. I, 125. — Thorpe, *Analecta anglo-saxonica*.

* **ALFTEKIN**, surnommé *Abou-Mansour-Scherabi*, fut, vers l'an 980 de J.-C., le ministre et confident du khalife Aziz-Billah, contre lequel il avait d'abord fait la guerre, et qui lui pardonna généreusement. *Voy.* AZIZ-BILLAH.

Silv. de Sacy, *Chrestomathie arabe*, t. II, p. 103 (nouvelle édit.).

ALGARDI (*Alessandro*), célèbre sculpteur et architecte italien, né à Bologne en 1598, mort à Rome en 1654. Il fut élève des Carrache, auxquels il doit la correction du dessin. Il commença par modeler de petites figures en plâtre, et y réussissait très-bien. Après avoir travaillé à différents ouvrages dans plusieurs villes de l'Italie, il vint à Rome, où il fut employé par le cardinal Ludovici pour restaurer des statues antiques. Sur la recommandation du Dominiquin, il fut chargé de faire une Madeleine et un saint Jean-Baptiste pour l'église de Saint-Silvestre. Ses statues furent bien accueillies, comme elles le méritaient. En 1640 on lui commanda plusieurs groupes pour les églises de Rome. Il fit ensuite la statue en bronze du pape Innocent X, qui lui valut beaucoup d'honneur et d'argent; son œuvre principale, le beau bas-relief représentant saint Léon empêchant Attila d'entrer à Rome, date de la même époque. C'est le plus grand bas-relief qu'on ait jamais exécuté : la réputation qu'il obtint par cet ouvrage engagea Mazarin à inviter Algardi à venir en France; mais l'artiste refusa. Il devint très-riche; on lui reproche beaucoup d'avarice et de dureté. Algardi s'éleva au-dessus de l'état de médiocrité où était alors la sculpture. Sans être aussi maniéré que le Bernin, il n'en a pas moins plusieurs défauts, entre autres celui de vouloir obtenir par les masses lourdes du marbre des effets qui ne conviennent qu'à la peinture.

Passeri, *Vite de' Pittori*, etc. — Tiraboschi, *Storia della letteratura ital.* — Cicognara, *Storia della scultura*. — Milizia, *Vite*, etc.; Ponz, *Viage de España*.

ALGAROTTI (*François*, comte), littérateur italien, né à Venise le 11 décembre 1712, mort à Pise le 3 mars 1764. Il étudia d'abord à Rome, ensuite à Venise, enfin à Bologne, sous les deux célèbres professeurs Eustache Manfredi et François Zanotti. Il fit des progrès rapides dans les mathématiques, la géométrie, l'astronomie, la philosophie et la physique. Il se livra plus

particulièrement à cette dernière science, et à l'anatomie, sous d'autres habiles maîtres. Il n'en avait pas moins ardemment étudié le latin et le grec; il avait aussi donné une attention particulière à la langue toscane, et il alla s'y perfectionner à Florence. Dès son premier voyage en France, il fut lié avec les savants les plus distingués, dont il était déjà connu par d'excellents mémoires insérés dans le recueil de l'Institut de Bologne. Il se retirait souvent à la campagne, et ce fut au mont Valérien qu'il écrivit, en 1733, son *Newtonianismo per le donne,* où il se proposa de mettre à la portée des gens du monde les découvertes et le système de Newton, comme Fontenelle y avait mis les œuvres de Descartes. Il n'avait alors que vingt et un ans. Ce livre fit beaucoup de bruit, et lui fit obtenir l'honneur d'être invité par Maupertuis et Clairaut à les accompagner dans leurs expéditions scientifiques. Il a été fort mal traduit par Duperron de Castera, dont la version ne peut donner qu'une fausse idée de l'ouvrage. Algarotti avait cultivé la poésie dès ses premières années; après d'heureux essais dans le genre lyrique, il composa plusieurs épîtres en vers libres (*sciolti*), sur différents sujets de science et de philosophie. Ces épîtres furent recueillies avec d'autres de Frugoni et de Bettinelli, et publiées avec de prétendues lettres de Virgile, où l'on critiquait inconsidérément Dante et Pétrarque. Cette publication révolta les admirateurs de ces deux grands poëtes, et fournit des armes à leurs détracteurs. Algarotti protesta hautement contre ces lettres, dont il ignorait l'auteur (on a su depuis qu'elles étaient de Bettinelli). Les beaux-arts servaient de délassement à son esprit, avide de tout savoir. Il dessinait parfaitement, et gravait en taille-douce: tout ce qu'il a écrit sur les arts marque autant de connaissances que de goût. Frédéric le Grand, qui l'avait reçu à Rheinsberg, étant encore prince royal, s'empressa de l'appeler auprès de lui dès qu'il fut monté sur le trône. Algarotti se rendit de Londres à Berlin. Il y resta plusieurs années, jouissant de toute la faveur royale. Frédéric lui conféra le titre de comte pour lui, son frère et leurs descendants; il le fit ensuite chambellan, et chevalier de l'ordre du Mérite. Il le combla de présents et de témoignages de confiance.

Lorsque Algarotti eut quitté Berlin, le roi correspondit avec lui pendant vingt-cinq ans, et conserva pour lui le même intérêt jusqu'à sa mort. L'électeur de Saxe, roi de Pologne, Auguste III, le retint aussi quelque temps à sa cour, et lui donna le titre de conseiller intime de guerre. Le pape Benoît XIV, le duc de Savoie, et l'infant duc de Parme, lui prodiguèrent les distinctions les plus flatteuses. Partout la bonté de son caractère, la pureté de ses mœurs, l'élégance et la politesse de ses manières, contribuaient à ses succès, autant que la supériorité de ses talents. Le climat d'Allemagne ayant sensiblement altéré sa santé, il retourna d'abord à Venise; il se fixa ensuite à Bologne; mais la phthisie dont il était attaqué augmentant toujours, il y succomba enfin, à Pise, à l'âge de cinquante-deux ans. Il vit approcher la mort avec une résignation philosophique. Il passait les matinées avec un dessinateur, nommé Maurino, qui l'avait accompagné dans ses voyages, à s'entretenir de peinture, d'architecture, et de tous les beaux-arts. L'après-dînée, il se faisait lire ses ouvrages, qu'on réimprimait alors à Livourne; et le soir, on faisait chez lui de la musique, qu'il écoutait avec plaisir. C'est ainsi qu'il s'éteignit, sans éprouver ni les ennuis de la maladie, ni les horreurs de la mort. Il avait fait lui-même le dessin de son tombeau et son épitaphe, plutôt par goût pour les arts et pour la poésie, que par orgueil. L'épitaphe est remarquable par une heureuse application du *non omnis moriar* d'Horace: *Hic jacet Fr. Algarottus non omnis.* Le roi de Prusse voulut qu'il lui fût élevé un monument plus magnifique dans le Campo-Santo de Pise, et que l'on joignît à l'inscription ordonnée par Algarotti, cette seconde inscription latine: *Algarotto, Ovidii æmulo, Neutoni discipulo, Fridericus rex;* à quoi les héritiers ne firent d'autre changement que de mettre *Fridericus Magnus.*

Les *Œuvres d'Algarotti,* publiées d'abord à Livourne en 1765, en 4 vol. in-8°, puis à Berlin en 1772, 8 vol. in-8°, ont été réimprimées à Venise, en 17 vol. pareillement in-8°, de 1791 à 1794. Cette édition, complète et soignée, est ornée de vignettes d'après les dessins de l'auteur. Le 1er volume contient: *Mémoires sur la vie et les ouvrages d'Algarotti;* ses poésies; le 2e, l'exposition du système de Newton, et tout ce qui a rapport au même sujet; le 3e comprend ses écrits sur l'architecture, sur la peinture, et sur l'opéra en musique. Son *Essai sur la peinture* était, selon lui, son meilleur ouvrage. Il y fait preuve d'un connaisseur consommé; et ses idées sur l'esthétique, si elles ne sont pas aussi profondes qu'on pourrait le désirer, sont néanmoins très-ingénieuses, et s'élèvent bien au-dessus de celles de la plupart de ses contemporains. Le 4e vol. contient des essais divers sur les langues, sur la rime, sur plusieurs points d'histoire et de philosophie, sur Descartes, sur Horace, etc.; le 5e, des écrits sur l'art militaire, sur différentes questions qui s'y rapportent, sur quelques auteurs qui en ont traité, sur quelques faits d'armes anciens et modernes, etc.; le 6e, les *Voyages en Russie*, précédés d'un *Essai sur l'histoire métallique* de cet empire: le reste du volume est rempli par le joli opuscule intitulé *le Congrès de Cythère,* par la *Vie de Pallavicini,* poëte italien, et par une plaisanterie contre les abus de l'érudition, sous ce titre: *Prospectus d'une introduction à la Néréidologie, ou à un traité sur les Néréides;* le 7e, pensées sur différents sujets de philosophie et de philologie; le 8e, Lettres sur la peinture et sur l'architecture; le 9e et 10e, Lettres sur les scien-

ces et sur divers objets d'érudition. Les sept derniers volumes contiennent la suite inédite de sa correspondance avec des savants et des gens de lettres d'Italie, d'Angleterre et de France; la dernière moitié du 17e est remplie par un *Essai critique*, aussi inédit, *sur le triumvirat de Crassus, de Pompée et de César*, ouvrage resté imparfait, mais où l'auteur montre beaucoup d'érudition, de saine politique et de philosophie. Ses correspondants étaient, en Italie, Manfredi et Zanotti, ses premiers maîtres, Fabri de Bologne, Métastase, Frugoni, Bettinelli, le célèbre mathématicien et physicien Frisi, Mazzuchelli, Paradisi, etc.; en Prusse, le roi Frédéric II, plusieurs princes de sa famille, l'académicien Formey, etc.; en Angleterre, lord Chesterfield, Harvey, Hollis, Taylor, lady Montaigu; en France, Voltaire, Maupertuis, madame du Chastelet, madame du Boccage, etc. La plupart des lettres adressées à des Français ou des Françaises sont écrites dans leur langue. La correspondance générale de Voltaire offre un grand nombre de ses lettres à Algarotti, qu'il appelait, à l'exemple de Frédéric II, son cher cygne de Padoue, *caro cigno di Padova;* il fit, mais inutilement, tous ses efforts, quand il le sut attaqué d'une maladie de poitrine, pour l'engager à venir à Ferney prendre du lait de ses vaches, et se mettre entre les mains de Tronchin.

Algarotti, sans avoir la puissance de l'homme de génie, a eu le talent de revêtir la science de l'école d'un vernis séduisant qui la rendait accessible aux profanes. On doit le considérer comme un littérateur estimable d'une époque de décadence. Les critiques italiens modernes, entre autres Foscolo, ont été injustes envers lui. Il a cependant mérité le reproche d'avoir altéré la diction italienne par des tournures françaises. Ses poésies aussi manquent d'inspiration, défaut qui n'est pas racheté par l'originalité des pensées et la grâce de la versification. Mais on ne saurait lui refuser la clarté, la précision et la justesse dans l'expression, de la délicatesse dans la pensée; son coloris est toujours doux et varié, il impressionne par des traits brillants; en un mot, il réunit toutes les qualités pour charmer les loisirs de l'homme de goût.

Une partie des œuvres d'Algarotti a été traduite en français, et imprimée à Berlin, 1771, 8 vol. petit in-8°. On a imprimé à part : 1° le *Newtonianisme des dames*, trad. par Duperron de Castera, 1752, 2 vol. in-12; — 2° le *Congrès de Cythère*, trad. par Duport du Tertre, 1749, in-12; et sous le titre d'*Assemblée de Cythère*, par mademoiselle Menon, 1748, in-12; — 3° *Essai sur l'Opéra*, trad. par de Chastellux, 1773, in-8°; — *Essai sur la Peinture*, trad. par Pingeron, 1769, in-12.

Domenico Michelessi, *Memorie intorno alla vita d'Algarotti;* Venise, 1770, in-4°. — Vicenzo Alberti, *Commentarius;* Lucques, 1781, in-8°. — Natale delle Zaste, *Vita*, dans les *Vitæ Italorum*, de Fabroni; Pise, 1779, au vol. 5. — Giovio, *Elogio*, dans la *Collection d'éloges*, par Rubbi. — Camillo Ugoni, *Vita*, dans la *Continuazione ai secoli della Lett. ital.*, de Cornlani; Brescia, 1820, tome I. — Ginguené, *Hist. littéraire de l'Italie.*

*ALGAZI (*Chajim*), rabbin grec du dix-septième siècle, est auteur d'un commentaire diffus, intitulé *Neschiboth Mischpot* (les Sentiers du jugement), imprimé à Constantinople par Franco-ben-Salomon, l'an du monde 5429 (1669 de J.-C.), in-fol.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I; p. 267; t. III, 351. — Bartolocci, *Biblioth. magn. rabbinica*, t. II, p. 833.

*ALGAZI (*Samuel-ben-Isaac*), rabbin, natif de Candie, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il est auteur de plusieurs ouvrages, très-rares. Sa Chronologique (*Toledoth Abraham*, c'est-à-dire génération d'Abraham) a été imprimée à Venise, 1587, in-8°.

Bartolocci, *Biblioth. magn. rabbin.*, t. IV, p. 389. — Wolf, *Bibl. hebr.*, t. I, p. 1086. — De Rossi, *Diz. storico degli autori ebrei*, t. I, p. 46. — Lelong, *Bibl. sacra*, t. II, p. 941.

*ALGAZI (*Salomon-ben-Abraham*), rabbin natif du Levant, mort en 1683. Il fut longtemps grand rabbin à Mayence, et a publié beaucoup d'ouvrages sur le Talmud, parmi lesquels on remarque le *Jahab Secah*, imprimé à Constantinople en 1683, in-8°.

Wolf, Bartolocci, de Rossi, Lelong.

ALGAZZALI (*Abou-Ibn-Hamid Mohammed-ebn-Mohammed*), célèbre philosophe arabe, naquit en 1058 (l'an 450 de l'hégire) à Tous (en Perse), où son père était marchand de toiles de coton (*gazzal*), ce qui fit qu'on nomma le fils *Algazzali*. Ayant successivement étudié à Djordjân et à Nissabour, il fut appelé à une chaire de théologie à Bagdad, où il professa avec un tel éclat, que tous les imams du pays devinrent ses partisans zélés. Il succéda, dans la direction de la grande école de Bagdad, au célèbre docteur Jman-al-Naremeïn. Après avoir dirigé cet établissement pendant quatre ans, il fit le pèlerinage de la Mecque, séjourna quelque temps à Damas, à Jérusalem, à Alexandrie. Il était sur le point d'entrer dans le Magreb, lorsque ses enfants l'invitèrent à revenir dans son pays pour arranger des affaires de famille. De retour à Bagdad, il reçut du sultan l'injonction de reprendre à Nissabour la carrière de l'enseignement. Algazzali obéit : il professa environ encore quinze ans, et mourut en 505 (1111 de J.-C.), après avoir fondé à Nissabour un collége et un couvent pour les Coûfis. Algazzali fut l'un des chefs de la secte des ascharites ou orthodoxes, ce qui le fit surnommer *Hodjat-al-Islam*, *Zeïn-al-Din* (preuve de la foi, ornement de la religion). C'était un des auteurs arabes les plus savants et les plus féconds : le nombre de ses ouvrages s'élève à près de six cents. On cite : — 1° *Ihya Oloum al-Din*, ou restauration des connaissances religieuses; — 2° *Makassid al-Falasifa*, ou la tendance des philosophes, ouvrage dans lequel il traite de la logique, de la physique et de la métaphysique, et s'efforce de renverser les systèmes des philo-

sophes; — 3° *Tehafot al-Falasifa,* la destruction des philosophes, dirigé vers le même but. Ce dernier traité fut réfuté plus tard par Averroès dans son ouvrage intitulé *Destructio destructionum philosophiæ Algazzali*, et qui se trouve dans le 9e volume des Œuvres d'Averroès, Venise, 1560. S'il faut en croire le rabbin Moïse de Narbonne, à qui l'on doit une traduction hébraïque et un commentaire du *Makassid*, ce sont ses propres doctrines, et non celles des philosophes, qu'il a exposées et réfutées dans cet ouvrage. Averroès partage cette opinion : à ses yeux, les attaques d'Algazzali contre les philosophes n'étaient qu'une tactique pour gagner les orthodoxes. Léon l'Africain nous apprend que, malgré ces précautions et ces détours, l'*Ihya Oloum al-Din* fut condamné au feu, parce que l'auteur y censurait quelques points de la loi mahométane. On trouve plusieurs traités parmi les manuscrits de la bibliothèque de Paris.

L'un de ces traités (*Ce qui sauve des égarements et ce qui éclaircit les ravissements*) a été publié par A. Schmölders, en français et en arabe; Paris, 1842, in-8°. On y lit, entre autres, ce passage remarquable sur la division des sectes philosophiques :

« On classe les philosophes en trois catégories : fatalistes, naturalistes, et théistes. Les fatalistes forment une secte qui, niant un Dieu créateur, modérateur, doué de connaissance et de puissance, suppose que le monde existe sans créateur, et qu'il ne périra jamais; que l'animal tire son origine d'une matière prolifique particulière, et qu'il en a été et sera toujours ainsi. Ces gens sont hérétiques. Les naturalistes étudient la physique et les phénomènes prodigieux des animaux et des plantes : ils font beaucoup de recherches anatomiques sur les différentes parties des animaux; mais, tout en voyant le merveilleux de la création divine et les chefs-d'œuvre de la sagesse de Dieu, ils ne s'efforcent pas à s'élever à l'idée d'un Créateur sage, qui connaît la fin des choses et leur but. Et cependant aucun observateur ne saurait comprendre l'anatomie et l'utilité merveilleuse de toutes les parties du corps, à moins qu'il n'ait cette connaissance indispensable de l'excellente économie de l'ordonnateur dans l'organisation des animaux, et plus encore dans celle des hommes. Mais n'est-il point arrivé que ces hommes, à cause de leurs nombreuses recherches physiques, soient allés jusqu'à se persuader que la juste proportion de la composition élémentaire opère une grande influence sur l'existence des animaux, et que la faculté intellectuelle même de l'homme dépend de sa composition élémentaire, et qu'elle est périssable comme elle? Car celle-ci périt; et comme, selon eux, il est inconcevable qu'une chose une fois anéantie puisse revenir à la vie, ils vont jusqu'à soutenir que l'âme meurt à jamais sans retour. Niant la vie future, ils ne croient ni au paradis, ni à l'enfer, ni à la résurrection, ni au jugement dernier. Pour l'obéissance envers Dieu, il n'y a, selon eux, aucune récompense; pour la désobéissance, aucun châtiment. Vivant sans frein, ils s'abandonnent à leurs penchants comme les bêtes. Ceux-là encore sont donc hérétiques; car le fondement de la foi, c'est la croyance en Dieu, au prophète, et au dernier jour. Or, tout en croyant à Dieu et à ses attributs, ils nient le dernier jour.

« Après eux vinrent les théistes. Tels sont Socrate, précepteur de Platon, qui lui-même fut précepteur d'Aristote. Celui-ci, en rédigeant pour les philosophes la logique, et en classant les sciences, a rendu obscures des choses qui auparavant étaient évidentes, et en a mis au jour d'autres qui étaient oubliées. Ces trois hommes combattaient en général les deux sectes précédentes, c'est-à-dire les fatalistes et les naturalistes; mais, en révélant leurs défauts, ils enseignaient eux-mêmes ce qu'ils avaient emprunté à d'autres. — Que Dieu préserve les croyants de s'attaquer réciproquement comme ils l'ont fait! »

D'Herbelot, *Biblioth. orientale.* — *Catalogue des manuscrits arabes de la Bibl. nationale.* — Jourdain, dans la *Biographie universelle.* — A. Schmölders, *Essai sur les écoles philosophiques chez les Arabes, et notamment sur la doctrine d'Algazzali;* Paris, Firmin Didot, 1842.

ALGER, en latin *Algerus*, savant prêtre de Liége, mort en 1131. Il fut d'abord diacre à l'église de Saint-Barthélemy dans cette ville, et il était chargé de la direction de l'école ecclésiastique; il passa de là à la cathédrale de Saint-Lambert, où il entretint une correspondance active concernant son administration. Après la mort de Frédéric, évêque de Liége, il refusa les offres avantageuses de plusieurs prélats d'Allemagne; il se retira à Cluny, et y mourut dans la pratique de toutes les observances monastiques.

Nous avons de lui : 1° *De misericordia et justitia*, mis au jour par D. Martène dans le 5e volume de ses *Anecdota.* C'est un recueil de passages des livres des saints Pères, accompagnés de courtes réflexions; — 2° *De sacramento corporis et sanguinis Domini.* Ce traité est dirigé contre l'hérésie de Bérenger; il était fort estimé par Pierre de Cluny et par Érasme; — 3° un opuscule sur le libre arbitre, rendu public par D. Bernard Pen dans le 4e tome de ses *Anecdota;* — 4° *De sacrificio Missæ*, courte dissertation publiée dans le 9e volume de la *Collectio scriptorum veterum* de Angelo Mai. — On regrette la perte de ses lettres et de son histoire de l'église de Liége.

Histoire littéraire de la France, t. XI. — Pierre de Cluny, livre II, *adv. Henric., et de Mirac. sui temp.* — Trithème, *In catal. script. Eccles.*, II, 9, *de Vir. illust. Bened.* — Érasme, *in Epist. et præf. ad Alger.* — Bellarmin, *De script. Eccles.* — Foppens, *Bibl. Belgica.* — Valère André, *Bibl. Belg.* — Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques.* — Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés.*

* **ALGHAFIKI** (*Abou-Djafar-Ahmed-ben-Mohammed*), médecin arabe, mort en 560 de l'hégire (1164-695 de J.-C.) Il vécut en Espagne, et fut surtout renommé pour sa connaissance des

drogues. On n'a que peu de détails de sa vie; aucun de ses écrits n'a été imprimé. La bibliothèque Bodléienne d'Oxford possède de ce médecin trois ouvrages manuscrits : 1° un *Traité des simples*, souvent cité par Ibn-Elbeytar; c'est un abrégé de ce que les Grecs et les Arabes ont écrit sur cette matière; — 2° *Sur les fièvres et les tumeurs;* — 3° *Sur les moyens de chasser les humeurs viciées.*

Ibn Abi Ossaybiah, *Fontes relationum de classibus medicorum*, cap. XIII, 355. — Wüstenfeld, *Geschichte der arab. Ærzte.* — Nicoll el Pusay, *Catalog. codd. mss. arab. bibl. Bodl.*, p. 589.

ALGHALIB-BILLAH, c'est-à-dire *le Conquérant pour la cause de Dieu*, surnom d'ALAHMAR (*Mohammed-ben-Youçouf-ben-Nasr*). *Voy.* ALAHMAR.

ALGHISI ou **ALGISI** (*François*), compositeur de musique italien, né à Brescia en 1666, mort dans sa ville natale en 1733. Il fut organiste de la cathédrale de Brescia, et fit représenter à Venise deux opéras (*l'Amore di Curzio per la patria*, et *il Trionfo della Continenza*) qui eurent un grand succès. Vers la fin de ses jours il s'était acquis une réputation de saint, en ne vivant que d'herbes assaisonnées de sel.

Fétis, *Biographie des musiciens.*

ALGHISI-GALEAZZO, architecte et géomètre, natif de Carpi dans le Modénois, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. Il devint architecte du duc de Ferrare, et s'attacha principalement à l'art des fortifications. Son ouvrage : *Alghisci Carpensis apud Alphonsum II, Ferrariæ ducem architecti opus*, fut imprimé à Venise en 1570, in-fol., avec un grand luxe typographique; c'était le meilleur livre d'architecture qui eût paru jusqu'alors.

Tiraboschi, *Storia della letteratura.*

ALGHISI (*Thomas*), chirurgien italien, né à Florence le 17 septembre 1669, mort le 27 septembre 1713. Il étudia d'abord sous son père, qui était chirurgien de l'hôpital della Santa-Maria à Florence, puis sous l'anatomiste Laurent Bellini. En 1703, il fut reçu docteur à Padoue sous le célèbre Vallisnieri, et s'acquit une grande réputation comme opérateur, et particulièrement comme lithotomiste. Il fut en grande considération auprès de Clément IX, après une opération qu'il avait faite sur l'un des officiers de ce pape. Il mourut à la suite d'une amputation, nécessitée par une arme à feu qui lui avait éclaté entre les mains. On a de lui : *Litotomia, ovvero del cavar la pietra* (avec des figures d'instruments lithotomiques, de calculs, etc.); Florence, 1707, in-4°, et Venise, 1708, in-4°, ouvrage très-intéressant pour l'histoire de la chirurgie; — une lettre à Vallisnieri sur des vers sortis de la vessie, sur une matière propre à injecter les artères, et sur les bandages employés chez les Égyptiens, dans le 6e volume du *Giornale de' Letterati d'Italia;* réimprimée dans Vallisnieri, *Nuove Esperienze ed Osservazione.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ALGMADESCH** (*don Meïr-ben-Salomon*), rabbin espagnol, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. On a de lui, entre autres ouvrages manuscrits (inédits), une traduction hébraïque de la *Morale* d'Aristote, avec des commentaires (bibliothèques de Paris, d'Oxford, du Vatican).

Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, p. 774; t. III, 666. — Bartolocci, *Biblioth. magna rabbin.*, t. IV, p. 14. — De Rossi, *Dizionario storico degli aut. ebrei.*

ALGRIN ou **MALGRIN** (*Jean*), cardinal et théologien, né vers la fin du douzième siècle, mort le 28 septembre 1237. On n'a aucun détail précis sur la première partie de sa vie. On sait seulement qu'il fut prieur à Abbeville. Il vint ensuite à l'université de Paris, où il acquit la réputation d'un homme savant et d'un habile prédicateur. En 1225 il fut nommé archevêque de Besançon, et en 1227 Grégoire IX le créa cardinal. Il fut envoyé comme légat en Aragon, pour prêcher la croisade contre les Sarrasins; depuis il négocia une réconciliation entre le pape et l'empereur Frédéric II. On a de lui, à la Bibliothèque nationale à Paris, beaucoup de sermons et un commentaire sur les psaumes (en manuscrit). On n'a publié de lui qu'un *Commentaire sur le Cantique des cantiques*, imprimé à Paris en 1521, in-fol.

Mabillon, *Bibl. de l'ordre de Saint-Benoit.* — Dupin, *Bibl. des auteurs ecclésiastiques.* — Henr. Gandevensis, *De script. ecclesiasticis.* — Fabricius, *Bibl. med. et inf. ætatis.* — Cave, *Hist. litt. scrip. ecclesiasticorum*, t. II, p. 291.

AL-HADJADJ-BEN-IOUCEF. *Voy.* ABDALLAH-BEN-ZOBAÏR.

ALHAKEM-IBN-ATTA, surnommé *Mokenna* (le Borgne), chef de secte arabe, vivait dans la seconde moitié du huitième siècle. Il fit son apparition à Mérou, capitale du Khorasan (en 774 de J.-C), où il se donna pour le fils de Dieu sous la forme humaine, et ayant été d'abord incarné dans Adam et Noé, et d'autres personnes célèbres. Habile dans l'art magique (sciences physiques), il accompagnait ses prédications de choses qui frappaient les yeux du vulgaire; ainsi, on raconte qu'il faisait voir des disques lumineux dont l'éclat (lumière électrique?) effaçait, pendant la nuit, la lumière de la pleine lune; ce qui lui valut le surnom de *Sazendeh-mah* (faiseur de lunes). Le khalife Mahdi fit marcher contre lui des troupes. Alhakem se renferma dans une forteresse, où il se fit, dit-on, brûler de manière à ne laisser aucune trace de son corps (en 780). Les partisans d'Alhakem furent nombreux, et on en rencontre aujourd'hui sur les bords de l'Oxus. L'histoire d'Alhakem a fourni à Thomas Moore le sujet d'un poëme : *Mocanna, ou le prophète voilé du Khorassan.*

Ibnou-l-Athir, *Histoire générale* (ms.). — Aboulfeda, *Annal. muslem.*, sub anno 163. — D'Herbelot, *Biblioth. Orient.*, au mot MOCANNA.

***ALHAKEM-BIAMRILLAH** (*Abou-Ali-Mansour*), sixième khalife de l'Égypte, de la dy-

nastie des Fatimites, succéda en 996 de J.-C. à son père Aziz-Billah, et disparut à l'âge de soixante et un ans, sans que l'on ait su comment. Rigide observateur des lois du Koran, il fit arracher toutes les vignes de l'Égypte, et ne permit aux juifs et aux chrétiens de ses États de ne porter que des turbans noirs. Ce fut sous ce règne qu'Ibn-Yunas dressa les tables astronomiques qui portent le nom de *Zigu-l-Hakemi* (*Tables Hakémites*).

Vie d'Alhakem-Biamrillah, par Makrizi, dans Silv. de Sacy, *Chrestomathie arabe*, vol. I. — Aboulféda, *Annal. muslem.*, sub an. 386-396 de l'hégire.

ALHAKEM Ier, émir de Cordoue, né vers 112, mort en 206 de l'hégire (821 de J.-C.), surnommé *Alumdafar* (le vainqueur) et *Abou-l-'assin* (le cruel). L'exemple de son père Hescham Ier, auquel il succéda en 796, et son éducation soignée faisaient espérer à son avénement un règne heureux, en même temps que tout son maintien annonçait en lui un souverain brave et actif. Mais les premiers jours de son règne furent troublés par les guerres civiles. Deux de ses oncles, Abdallah et Soliman, se mirent en révolte ouverte contre lui, et se liguèrent avec les chrétiens : ils décidèrent Charlemagne à envoyer de nouveaux secours à son fils Louis le Débonnaire, qui faisait alors une guerre très-active aux Maures. Alhakem se tourna d'abord vers l'armée de ses oncles, qu'il mit en déroute après une bataille acharnée; il fut très-affecté de la mort de Soliman, et il traita son autre oncle Abdallah avec bonté, en lui demandant seulement ses fils comme otages : il donna même à l'un de ceux-ci sa sœur en mariage.

Alhakem se porta ensuite à la rencontre des Francs, qui s'étaient déjà emparés de beaucoup de places fortes, entre autres de Barcelone. L'émir les repoussa, passa les Pyrénées, et ravagea tout le pays jusqu'à Narbonne; mais il ne put empêcher Louis le Débonnaire de prendre pied en Catalogne, et d'en expulser définitivement les Maures. Alfonse le Chaste, qui était resté tranquille jusqu'alors, vint à son tour les attaquer. Il défit complétement deux généraux d'Alhakem; il s'était emparé du Portugal, et s'était avancé déjà jusqu'au Duero, lorsque le fils d'Alhakem, après plusieurs batailles dont le succès fut partagé, le refoula jusqu'au Minho, qu'il sut toujours garder.

Pendant ce temps les habitants de Tolède se révoltèrent, et outragèrent leur gouverneur Amrou. Celui-ci s'en vengea à l'arrivée du fils d'Alhakem, en persuadant à ce jeune prince de faire périr plus de cent des principaux habitants de la ville. Cette atrocité, qui se fit sans la moindre participation d'Alhakem, commença néanmoins à lui aliéner le cœur de ses sujets.

Bientôt une conspiration formidable vint aigrir le caractère d'Alhakem. Elle fut dénoncée par un de ses neveux; et le matin même qui avait été désigné pour l'assassinat de l'émir, le peuple, effrayé, vit suspendues aux créneaux de la citadelle les têtes sanglantes de trois cents conspirateurs.

Pour assurer à son fils Abd-er-Rahman la succession de ce trône si menacé, Alhakem convoqua, selon la coutume, les principaux officiers de l'État, et leur fit reconnaître le futur émir, qui resta depuis chargé des soins du gouvernement. Alhakem se renferma dans son palais, où l'abus du vin et des plaisirs vénériens le rendit idiot et cruel. Le peuple passa du murmure à la violence, lorsque Alhakem, après avoir créé une garde de quinze mille hommes composés de chrétiens prisonniers ou achetés, imposa une nouvelle taxe. L'insurrection partit du faubourg occidental de Cordoue. L'émir en fureur se mit à la tête de ses soldats, fondit sur la foule ameutée, et en fit un affreux massacre; après quoi les rebelles qui avaient échappé au carnage furent bannis, et le faubourg qu'ils habitaient fut rasé (en 817 de J.-C.). Depuis ce moment une tristesse profonde s'empara de son âme; des images sanglantes le poursuivaient nuit et jour. Il ne trouva quelque soulagement que dans la culture de la poésie et de la musique. Il vécut ainsi quatre ans, en proie aux remords de sa conscience agitée.

Alhakem Ier surpassa tous ses prédécesseurs en courage, en résolution et en science militaire. Il établit pour l'armée, qu'il disciplina, une solde régulière, et l'attacha par là au service de l'État. Il créa de plus des arsenaux et des magasins publics.

Al-Nuwayri, *Hist. des Beni-Omeyyah d'Espagne*, ms. — Conde, *Hist. de la dominacion de los Moros*, t. I, p. 250. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Escur.*, t. II, p. 199. — Almakkari, *Dynast. moham.*, t. II, p. 106. — Aboulféda, *Ann. Musl.*, t. II. — Marmol, *Description de l'Afrique*, liv. III, p. 83. — D'Herbelot, *Bibl. orient.*, à l'art. Hakem.

ALHAKEM II, surnommé *Al Mostansir* ou *Montaser-Billah*, neuvième roi de Grenade, et deuxième khalife omeyyade d'Espagne, né vers le commencement du dixième siècle, mort le 2 safar 366 (de J.-C. 30 sept. 976). Il succéda, l'an de l'hégire 350 (de J.-C. 961), à son père Abd-er-Rahman III, et se montra digne de continuer un règne aussi glorieux. Le sien, moins agité, vit se développer dans l'Espagne musulmane tous les éléments de prospérité et de grandeur qu'y avait laissés le vainqueur de Ceuta et de Zamora. Déjà âgé d'environ quarante-huit ans lorsqu'il monta sur le trône, Alhakem y apporta une expérience consommée. Son père l'avait associé aux affaires, et même, dans ses dernières années, il n'avait voulu avoir que lui pour ministre. La belle âme d'Alhakem lui méritait cette confiance. Passionné pour l'étude et le commerce des savants, c'est au mouvement que ce goût dominant du souverain imprima aux esprits de ses peuples, qu'Alhakem a dû peut-être le principal titre de gloire de son règne, où, disent les historiens arabes, les lettres furent le plus en honneur et le plus magnifiquement encouragées. A son couronnement, qui se fit avec la plus grande pompe à Azhara,

Alhakem avait été, comme son père, salué du titre d'*émyr-al-moumenin*. Jusque-là l'un des principaux soins d'Alhakem avait été de rassembler à grands frais une bibliothèque qui s'éleva, dit-on, à 600,000 volumes, dont il avait lui-même disposé le classement, et dont le catalogue, encore loin d'être complet, remplissait déjà quarante-quatre volumes de cinquante feuilles. Le palais de Merouan, contenant ce précieux dépôt, se trouva être ainsi le premier berceau de la célèbre académie de Cordoue; il était constamment ouvert aux savants de tous les pays, qui y affluaient. Alhakem ne négligea rien pour inculquer à Hixem, son fils, les préceptes de morale et de politique dont il s'applaudissait d'avoir fait sa règle de conduite. « N'oublie jamais, lui ré« pétait-il ordinairement en terminant ses exhor« tations, n'oublie jamais, mon fils, que la paix « seule fait le bonheur des peuples; et garde-toi « de te laisser séduire par les maximes de l'am« bition et de l'orgueil. La nécessité seule peut « justifier une guerre, même entreprise pour l'a« vantage apparent des sujets. Et d'ailleurs la « triste gloire d'envahir des provinces, de rui« ner des villes, de porter jusqu'aux extrémités « du monde la désolation et la mort, vaut-elle ce « doux calme que répandent la justice et la mo« dération sur toute notre carrière, et qu'assure « à notre dernière heure une conscience exempte « de remords? »

Si les mérites d'un prince se mesuraient à l'importance des événements qui se rattachent à son règne, Alhakem aurait pu rester presque ignoré. Ce n'est pas qu'il n'ait eu à cœur de montrer à ses peuples que les dispositions pacifiques n'excluaient pas en lui le courage et les autres vertus guerrières; mais lorsque, deux ans après son couronnement, il fit publier l'*al-djéhâd* contre le roi de Léon, Sanche le Gros, ce fut beaucoup moins dans la vue d'humilier cet ancien allié d'Abd-er-Rahman, qui refusait le tribut dû en retour de l'assistance à l'aide de laquelle il avait reconquis son trône, qu'afin de se conformer lui-même, ostensiblement du moins, à l'obligation imposée par le Koran de faire la guerre aux infidèles. Cette expédition fut bientôt terminée par la reprise de Zamora, que suivit de près la conclusion d'un traité de paix. L'histoire a recueilli des traits qui prouvent à quel point il avait su rendre les magistrats indépendants dans l'exercice de la justice. Alhakem se distingua de plus par le grand nombre d'édifices qu'il fit élever. Observant lui-même scrupuleusement les devoirs de la religion, il prescrivit qu'un tiers des vignes fût arraché du sol de l'Espagne, afin d'empêcher les musulmans de contrevenir à la défense du vin par le Koran. Informé que beaucoup de ses sujets se trouvaient ruinés par cette mesure, il modifia son ordonnance de manière à faire tomber toute la pénalité sur ceux qui feraient usage de boissons spiritueuses. [Extr. en partie de l'*Enc. des g. du m.*]

Al-Nuwayri, *Hist. des Beni-Omeyyah*, ms. — Al-Homaydi, *Iahwatu-l-Moktabis*. — Conde, *Hist. de la dom.*, t. I, p. 455. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Escur.*, t. II, p. 201.

***AL-HARITH**, astronome arabe, vivait au troisième siècle de l'hégire (815-912 de J.-C.). Il composa plusieurs ouvrages d'astronomie, cités par Abou-Moschar.

Kifti, *Tarikh-al-Khokhema.*

ALHAZEN (*Abou-Ali-al-Haçan-ben-Alhaçan*), astronome arabe, né à Bassora vers le milieu du dixième siècle, mort au Caire l'an 430 de l'hégire (1038 de J.-C.). Il se vanta un jour de construire dans le Nil une machine qui mettrait les habitants à l'abri des inondations, trop fortes ou trop faibles. Ce mot fut rapporté à Alhakem-Biamrillah, khalife fatimite, qui, malgré ses extravagances, protégeait les savants et les rassemblait à sa cour. Il fit venir Alhazen, alla au-devant de lui jusqu'à quelque distance du Caire, le combla de bienfaits, lui fournit des ouvriers, et le mit en état de remplir sa parole. Mais lorsque Alhazen eut parcouru l'Égypte et reconnu le cours du Nil, il vit l'impossibilité d'exécuter ce projet qu'un orgueil irréfléchi lui avait fait concevoir, et il retourna au Caire, couvert de honte. Comme il craignait la colère d'Alhakem, il feignit d'être fou, et continua de jouer ce rôle jusqu'à la mort de ce prince. Dénué de tout moyen d'existence, il employait les moments qu'il dérobait à la composition de ses ouvrages, à copier des livres qu'il vendait; et il passa ainsi le reste de sa vie. Alhazen a composé un grand nombre d'ouvrages, dont Casiri nous a conservé la liste (*Bibl. arab. hisp.*, t. I, p. 415), et dont une partie existe, manuscrite, dans la bibliothèque Bodléienne et dans celle de Leyde. Son traité d'optique, très-connu en Europe, a été traduit en 1270 par un Polonais nommé Vitellivet : il fut publié par Risner sous ce titre : *Alhazen*, ou *Allaken opticæ Thesaurus, libri VII, primum editi. Ejusdem liber de Crepusculis et nubium Ascensionibus, cum commentariis Risnerii, Basil. episc.*; 1572, in-fol. Le traité des Crépuscules avait été déjà donné, par Gérard de Crémone, en 1542. La doctrine d'Alhazen sur les crépuscules, sur l'atmosphère et la réfraction astronomique, est particulièrement louée par les savants, qui prétendent qu'elle a beaucoup servi à Kepler. Il donne dans son ouvrage une explication suffisante du phénomène de la vision, de même qu'il y parle longuement des verres grossissants; il résout aussi la question de savoir en quel point d'un miroir convexe doit tomber la lumière qui vient d'un endroit donné, pour qu'elle se réfléchisse dans un autre point; cela s'appelle le problème d'Alhazen.

Kæstner, *Nov. Comment. Soc. Gotting.*, 1776, t. VII, p. 92; et 1777, t. VIII, p. 96. — Casiri, *Bibl. arab. hisp Escur.*, t. I, p. 413. — Montluca, *Hist. des mathém.*, t. I, p. 367. — Priestley, *Hist. of Vision*, édit. de 1772, p. 1720. — Jourdain, dans la *Biographie Universelle.*

***AL-HEDJADJ-IBN-MUTAR**, mathématicien arabe, vivait à la fin du huitième et au commencement du neuvième siècle. Il a traduit du grec en arabe les *Éléments* d'Euclide et l'*Almageste* de Ptolémée.

Flügel, *De arabicis Scriptorum græcorum interpretibus;* Meissen, 1840, in-8°. — Gartz, *De interpretibus Euclidis.*

***AL-HOMAYDI** (*Abou-Abdillah-Mohammed-Ibn-Abi-Nasr-Al-Azdi*), historien arabe, né à l'île de Majorque en 1029, mort en 1095 de J.-C. Il eut pour maître le célèbre Ali-Ibn-Hazm, fondateur de la secte des hazémites, fit le pèlerinage de la Mecque, et visita le Caire, Damas et Bagdad, où il mourut. On a de lui, entre autres ouvrages (inédits), une *Histoire des illustres Andalousiens,* espèce de dictionnaire biographique des musulmans espagnols célèbres. Cet ouvrage fut continué, après la mort d'Al-Homaydi, par Adh-Dhobbi, un de ses disciples.

Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*, t. II, p. 146. — Almakkari, *Moham. Dynast.*, t. I, p. 193. — Hadji-Khalfah, au mot *Tarikhou-l-Andalous.* — Ibn-Khallekan, *Dict. biographique* (en arabe).

***AL-HORR** (*Ibn-Abd-er-rhaman-Athkhefi*), quatrième émir de l'Espagne, succéda en 717 de J.-C. à Ayoub. Il ravagea le midi de la France, d'où il revint chargé de dépouilles. Sous le règne d'Al-Horr, Pélage, le restaurateur de la liberté espagnole, s'enfuit à Cordoue, où il était retenu comme otage, et arbora, dans les Asturies, l'étendard de la révolte. Al-Horr envoya contre Pélage des troupes qui furent défaites, et il fut révoqué en 719.

Almakkari, *Moham. Dynast.*, t. II, p. 32. — Conde, *Hist. de la dominac.*, t. I, p. 66. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*, t. II, p. 325. — Borbon, *Cartas para ilustrar la Historia de la España arabe,* p. 13.

ALHOY (*Louis*), littérateur français, né à Angers en 1755, mort à Paris en 1826. Il remplaça en 1797 l'abbé Sicard dans la direction de l'institution des sourds et muets, et fut nommé, en 1815, principal du collége de Saint-Germain-en-Laye. On a de lui : *Discours sur l'éducation des sourds-muets;* Paris, 1800, in-8°; — *les Hospices,* poëme, ibid., 1804, in-8°; — *Promenades poétiques dans les hospices et les hôpitaux de Paris;* ibid., 1826, in-8°.

Biographie des hommes vivants, t. I, p. 46. — Alhoy, *De l'éducation des sourds et muets,* p. 6.

ALI, nom commun à un grand nombre de princes, de savants et de littérateurs orientaux. L'ordre des prénoms offrant ici de grandes difficultés à cause de l'orthographe si variable des noms arabes ou persans, nous avons dû classer ces homonymes par ordre chronologique.

ALI, fils d'Abou-Taleb, quatrième khalife des Arabes, né à la Mecque vers l'an de J.-C. 602, mort à Coufa le 17 du mois de ramadhan de l'an 40 de l'hégire (23 janvier 661 de J.-C.). Tout jeune encore, Ali, dont le père Abou-Taleb, oncle de Mahomet, était pauvre et chargé d'une nombreuse famille, fut recueilli par le futur législateur des Arabes, qui l'éleva comme son propre fils. Aussi fut-il le premier à croire à sa mission, et le suivait-il dans les vallées écartées où Mahomet, aux premiers temps de son apostolat, se retirait pour méditer ou prier, imitant ses gestes et répétant ses paroles. Quand le nouveau prophète se crut assez fort pour prêcher hautement sa doctrine à sa famille, il la rassembla pour lui annoncer sa mission, et demanda aux assistants : « Quel est celui d'entre vous qui veut m'aider dans mon œuvre? Que celui-là soit mon frère et mon mandataire auprès du peuple. » Tous se taisaient : Ali, qui était le plus jeune, prit seul la parole, et s'écria : « A moi, prophète de Dieu, à moi appartient l'honneur d'être ton soutien et ton vizir. » A partir de cette époque, Ali joue le premier rôle, après Mahomet, dans la grande épopée de l'établissement de l'islamisme. Jamais les chevaliers de la Table ronde, jamais les douze pairs de Charlemagne ne s'illustrèrent par de plus grands exploits, ne se montrèrent plus dévoués, plus courageux, plus invincibles, dans nos anciens romans de chevalerie, qu'Ali dans les chroniques des Orientaux. Lorsque Mahomet, traqué par les Koréïschites, dut quitter pendant la nuit sa demeure entourée d'assassins, ce fut Ali qui, enveloppé du manteau vert que portait habituellement le prophète, se coucha sur son lit pour y attendre les coups des conjurés. Il échappa, parce qu'on le reconnut à temps. Il se trouvait au combat de Bedr, où il porta le premier coup en faveur de l'islamisme. Après la bataille, il fut reconnu que de tous les musulmans ceux qui avaient le plus vaillamment combattu étaient Ali et Hamza : Hamza avait abattu neuf ennemis, Ali en avait tué onze. Mahomet, en récompense, lui donna pour épouse sa fille Fatima : le don nuptial qu'il devait offrir à sa jeune femme avait été fixé à la valeur de quatre cent quatre-vingts dirhems, dont un tiers en argent, un autre tiers en parfums, et le dernier en étoffes. Ali, qui ne possédait pas cette somme, fut obligé, pour se la procurer, de vendre sa cuirasse à Othman, fils d'Affan, qui ne l'accepta en payement que pour la lui rendre aussitôt.

Au combat d'Ohod, Ali fut blessé; mais, tout blessé qu'il était, il sauva la vie au prophète, renversé de son cheval et gisant sur le champ de bataille. Quand les Koréïschites vinrent attaquer Médine, ce fut Ali qui s'élança le premier pour repousser les assaillants. Il vint se poster devant le plus redoutable de tous, Amrou-ben-Abd-Woudd : « Ton sang est le mien, lui dit Amrou; nous descendons des mêmes ancêtres : ce n'est pas sur toi que je voudrais faire tomber ma colère. — Et moi, je veux ta mort, » répond Ali. A ces mots, Amrou n'écoute plus que sa haine contre l'islamisme; mais il veut du moins combattre à armes égales. Il saute à bas de son cheval, lui coupe les jarrets d'un coup de sabre, et se précipite sur son antagoniste. Tous deux se frappent, se défendent, et s'attaquent encore. Un

nuage de poussière s'élève sous leurs pieds; on ne les voit plus, on ne fait qu'entendre les coups qu'ils se portent. Les autres guerriers, restés immobiles, cherchent à deviner l'issue du combat, quand on entend tout à coup : *Allah Akbar*, Dieu seul est grand. C'est la formule de l'islamisme; elle annonce la victoire d'Ali. La poussière s'abaisse autour des combattants, et l'on voit le fils d'Abou-Taleb agenouillé sur la poitrine de son adversaire, auquel il coupait la tête. Quelques mois plus tard, Mahomet attaquait à son tour la forteresse de Khaïbar : deux chefs chargés par lui de diriger l'assaut avaient échoué dans leurs efforts. Ali était absent : il revint le soir même au camp, et Mahomet lui confia son étendard. La garnison de la forteresse avait pour chef un juif du nom de Marhab, que les chroniques arabes nous représentent comme une espèce de géant d'une force surhumaine. Ce fut lui qui vint en personne repousser l'attaque du fils d'Abou-Taleb, et les deux champions, à la manière des héros d'Homère, se provoquèrent d'abord par des paroles piquantes : « Tout Khaïbar, dit le juif, sait que je suis Marhab, aux armes bien trempées. Qui osera braver la force de mon bras? — Ce sera moi, répondit Ali, moi que ma mère a surnommé *le Lion*, et qui vais te mesurer de mon sabre à la grande mesure. » Ils se frappèrent à la fois : l'épée de Marhab brisa le bouclier d'Ali; le sabre d'Ali fendit le casque et la tête de Marhab, qui tomba mort. Abou-Rafé, affranchi du prophète, achève ainsi le récit de la conquête de Khaïbar : « Le fils d'Abou-Taleb, se trouvant alors sans bouclier, arracha de ses gonds une des portes de la forteresse, et, s'en couvrant contre les coups qu'on lui portait, il ne cessa de combattre jusqu'à ce que Dieu très-haut lui eût accordé la victoire. Il jeta ensuite ce bouclier, que sept de mes compagnons, ainsi que moi huitième, nous essayâmes en vain de soulever. »

Des missions importantes, des expéditions hasardeuses, telles étaient les seules causes qui pouvaient déterminer Mahomet à se séparer de son plus cher disciple. Lorsque le prophète partit pour l'expédition de Tabouk, ce fut à Ali qu'il confia le soin de gouverner Médine en son absence; mais à peine se fut-il éloigné, que les mécontents restés dans la ville cherchèrent à ébranler l'affection d'Ali pour le prophète, en lui persuadant que la détermination prise à son égard était un signe de défaveur. Ne pouvant supporter cette pensée, Ali prit ses armes, et, rejoignant l'armée musulmane, il fit part à Mahomet des soupçons qu'on lui avait fait concevoir : « Ils ont menti lâchement, répondit le prophète, ceux qui ont voulu te faire douter de mon affection. En me privant de tes services à l'armée, j'ai voulu confier Médine à un second moi-même qui prît soin de ceux que j'ai laissés derrière moi. Retourne, et veille sur ma famille. N'es-tu donc pas satisfait d'être auprès de moi ce qu'Aaron était auprès de Moïse? » Une affection si soutenue, les liens du sang, tout semblait annoncer que Mahomet désignerait Ali pour son successeur; mais le prophète mourut sans avoir fait connaître sa volonté dernière, et trois khalifes se succédèrent avant qu'Ali pût faire valoir les droits qu'il tenait de sa naissance, de son alliance avec Fatima, et de tant de services rendus à l'islam. C'est qu'il avait une puissante ennemie, Aïescha, la fille d'Abou-Bekr, l'épouse favorite de Mahomet. Cette jeune femme avait été un jour accusée d'avoir trahi la foi qu'elle devait à son époux; et, dans l'enquête ouverte à cette occasion, Ali se montra disposé à croire à sa culpabilité, accablant de mauvais traitements sa suivante, afin de lui arracher l'aveu de l'inconduite de sa maîtresse. Justifiée par le témoignage de cette fille et plus encore par l'amour de Mahomet, Aïescha n'oublia jamais le mauvais vouloir du fils d'Abou-Taleb en cette circonstance, et le poursuivit d'une haine constante, employant contre lui tout le crédit que lui donnait sur les musulmans la passion que le prophète avait eue pour elle.

Ce fut seulement à la mort d'Othman, dans la trente-cinquième année de l'hégire (de J.-C. 655), qu'Ali fut proclamé khalife; et à peine sur le trône, il vit s'élever contre lui deux chefs puissants, Talha et Zobaïr, qui, sous l'influence du ressentiment d'Aïescha, l'accusaient hautement d'être le principal instigateur de l'assassinat d'Othman. A la voix de ces hommes égarés, un grand nombre de musulmans se soulevèrent; et Ali, après avoir essayé, sans y réussir, de réfuter par la persuasion ces imputations calomnieuses, fut obligé de recourir à la voie des armes. Les deux armées en vinrent aux mains près de la ville de Bassorah, dont les révoltés s'étaient rendus maîtres. Ali combattit avec son courage habituel : ses deux fils Haçan et Hoçaïn se montrèrent dignes de lui. L'action principale se passa sur le point où se trouvait Aïescha; car cette femme implacable, montée sur un chameau célèbre par sa vitesse, et qui a donné son nom à la bataille (*le combat du Chameau*), parcourait les rangs, encourageant de sa parole perfide tous ces hommes auxquels elle avait fait partager sa haine contre celui qui méritait à tant de titres de succéder au prophète, dont il avait été l'appui le plus fidèle. Bientôt les troupes du khalife, qui avaient mis l'avant-garde de l'ennemi en désordre, pénétrèrent jusqu'à elle et voulurent se saisir du chameau qui la portait; mais chaque bras qui se posait sur le frein était à l'instant coupé par ses défenseurs; en sorte, disent les chroniqueurs arabes, que des membres abattus, des corps sanglants formaient autour d'elle comme un rempart. Enfin elle fut prise; et la litière où elle se tenait renfermée avait été atteinte par un si grand nombre de flèches, au dire d'Aboulféda, qu'elle en était toute hérissée, et ressemblait à un porc-épic. Ali se montra aussi clément après la victoire qu'il avait été courageux dans le combat. Il défendit de frapper les fuyards, fit faire de magnifiques

funérailles à ceux de ses ennemis qui avaient succombé, et accorda pleine amnistie à tous les autres.

Vainqueur d'Aïescha, Ali devait avoir bientôt un rival plus puissant à combattre. Moawiah, fils d'Abou-Sofian, n'avait pas oublié qu'au temps de l'idolâtrie son père commandait aux tribus du Hedjaz ; et, décidé à ressaisir, au nom de l'islamisme, le pouvoir qu'au nom des dieux du paganisme avaient exercé ses ancêtres, il s'était créé dans la Syrie, qu'il gouvernait depuis quinze ans, des partisans nombreux et dévoués. Ali, qui se méfiait de son ambition, le rappela près de lui ; mais non-seulement il refusa d'obéir, il fit encore suspendre dans la mosquée de Damas la robe sanglante que portait Othman le jour de son assassinat ; et, chaque fois qu'il faisait la prière au peuple, il appelait sur la tête d'Ali la vengeance du ciel, l'accusant d'avoir suscité les factieux qui s'étaient souillés du meurtre de leur khalife. Excités par ces prédications chaque jour renouvelées, les Syriens prirent les armes ; et soixante mille soldats formèrent à Moawiah une armée puissante, commandée par le fameux Amrou, le vainqueur de l'Égypte, alors gouverneur de la Palestine. Ali avait réuni de son côté, dans l'Irak et la Perse, soixante-dix mille combattants. Les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Siffin, près de la ville de Racca. On était alors dans les premiers mois de la 37e année de l'hégire. Plusieurs tentatives d'accommodement ayant échoué, on en vint aux mains ; et telle était, des deux côtés, l'égalité des forces ou du courage, que pendant l'espace de cent dix jours il y eut quatre-vingt-dix combats, dans lesquels aucune des deux causes ne put complétement triompher. Cependant les Alides avaient eu le plus souvent l'avantage : en trois mois de combats, dit Aboulféda, les Syriens avaient perdu quarante-cinq mille hommes, et les partisans d'Ali vingt-cinq mille. La dernière lutte, qui fut la plus sanglante, mit les Syriens à deux doigts de leur perte. C'était pendant la nuit qu'Ali, voulant mettre fin à cette longue querelle, avait attaqué le camp de Moawiah. L'épée au poing, il frappait sans relâche, et, à chaque ennemi qui tombait, il s'écriait d'une voix terrible : *Allah Akbar*, Dieu est grand ! Quatre cents fois on entendit sa voix retentir dans les ténèbres, et quatre cents cadavres marquaient son passage. Électrisés par son courage, ses soldats le suivent, et font des prodiges à leur tour. Pressés de toutes parts, décimés par le fer, les Syriens ne résistent plus : ils se débandent, ils vont être anéantis, lorsque Amrou donne à Moawiah le conseil de faire arborer le Koran au haut des piques, et de ramener ses soldats ainsi armés à la rencontre de l'ennemi : « Voici le livre de Dieu, crient les Syriens ; qu'il soit juge entre vous et nous ! » En vain Ali veut renverser ce nouvel obstacle : ses troupes refusent de le suivre, la victoire lui échappe ; le combat devient une conférence où la ruse, la trahison vont triompher du bon droit et de la force.

Plusieurs historiens reprochent à Ali d'avoir ainsi trahi sa cause, en reportant sur le terrain de la discussion une question vidée sur le champ de bataille. Avant de l'accuser, il faudrait savoir s'il lui était possible de refuser l'appel à ce code religieux et politique où, dans toute occasion solennelle, les musulmans croient découvrir les jugements de la Providence. Ali, moins qu'un autre, aurait pu résister à ce principe religieux que lui opposait son adroit rival. L'homme qui le premier avait embrassé la religion de l'*islam*, c'est-à-dire de la soumission, ne pouvait avoir recours à l'argument du sabre quand on invoquait la loi de Dieu. La trêve fut donc signée ; et Moawiah, toujours par les conseils d'Amrou, demanda qu'on nommât deux arbitres chargés de découvrir dans le saint livre quel était celui des deux prétendants qui avait mission de gouverner les fidèles. Ce premier succès des Omeyyades fut bientôt suivi d'un second, dû à la plus indigne mauvaise foi. Amrou, nommé arbitre par Moawiah, persuada à son collègue chargé des intérêts d'Ali qu'il fallait repousser à la fois les prétentions des deux rivaux, et porter leur choix sur un homme dont l'avénement pourrait obtenir une adhésion générale. En conséquence, au jour fixé, l'Alide, du haut d'une estrade élevée au milieu des deux armées, s'écria : « Arabes qui m'écoutez, deux compétiteurs ont par leur querelle ensanglanté l'empire : eh bien, je les déclare tous deux déchus de leurs droits, et je les dépose en la même forme et de la même manière que j'ôte cet anneau de mon doigt. » Puis, joignant le geste aux paroles, il déposa son anneau sur la tribune. Amrou prit aussitôt la parole : « Arabes qui m'écoutez, dit-il à son tour, vous venez d'entendre mon collègue, en vertu de ses pouvoirs, déposer Ali du khalifat : en vertu des miens, je confirme l'exclusion d'Ali ; et, de même que je mets à mon doigt cet anneau, je revets du khalifat Moawiah, fils d'Abou-Sofian. » Un long tumulte suivit cet étrange jugement : les partisans d'Ali crièrent au scandale, et refusèrent de ratifier cette inique sentence. Mais la puissance d'Ali n'en avait pas moins été rudement atteinte par cela seul qu'elle avait été mise en doute : et telle est l'inconstance des partis, que les mêmes hommes qui l'avaient obligé à s'arrêter au milieu de sa victoire lui faisaient un crime d'avoir cédé à leur propre exigence, et d'avoir ainsi compromis le caractère indélébile de successeur du prophète.

Bientôt se forma un nouveau parti, connu sous le nom de parti des *khouaridj* ou schismatiques, et qui semblait n'avoir pour but que de se soustraire à tout lien politique ou religieux. Refusant à la fois de reconnaître Moawiah et Ali, ces hommes protestaient au nom de l'ancienne indépendance arabe, et prétendaient que la gloire ne compensait pas la perte de la liberté. Ali les défit complété-

ment sur les bords du Tigre; mais trois de ces fanatiques échappés à ses armes jurèrent de rendre le repos à l'empire, en ôtant la vie aux compétiteurs dont les prétentions avaient coûté tant de sang à l'Arabie. L'un d'eux devait assassiner Ali, l'autre Moawiah, et le dernier Amrou, qu'ils regardaient comme les fléaux du peuple arabe. Ils se lièrent par d'horribles serments, et fixèrent l'exécution de leur projet au vendredi 17 du mois de rhamadan de l'an 40 de l'hégire, résolus qu'ils étaient à frapper chacun sa victime au milieu de la mosquée où les chefs venaient ce jour-là faire la prière au peuple, afin de donner à cet acte de fanatisme un caractère religieux. Moawiah ne fut que blessé; Amrou, absent, échappa, tandis que celui qui le remplaçait fut frappé à sa place; Ali seul fut mortellement atteint. Renversé dans la mosquée de Coufa par un coup d'épée sur la tête, il fût reporté mourant dans son palais. Là, il fit appeler ses deux fils Haçan et Hocéïn, les seuls qu'il eût eus de Fatima, la fille du prophète, et employa les derniers moments de sa vie à leur donner des conseils, cherchant à les détacher des grandeurs, et les engageant à tourner leurs pensées vers le ciel. Peut-être à cette heure suprême lisait-il dans l'avenir que, toujours repoussés par une inexorable fatalité, ses descendants, malgré leurs titres à la vénération des Arabes, malgré leurs droits acquis et leurs vertus personnelles, échoueraient dans toutes les tentatives qu'ils feraient pour ressaisir le pouvoir, attirant sur eux, par leurs efforts infructueux, la proscription, l'exil ou la mort.

Outre sa belle réputation militaire, Ali a laissé celle d'un homme bienfaisant, généreux, toujours prêt à sacrifier son intérêt personnel à la cause de l'humanité. Il avait régné pendant quatre ans et neuf mois, dont plus de trois années avaient été passées à disputer sa couronne à des révoltés, et personne ne lui a reproché un acte d'injustice ou de vengeance. « Ali, dit M. Reinaud (*Monuments arabes et persans*, t. Ier, p. 345), passe pour avoir été fort savant; il avait du goût pour la poésie, et il nous reste encore de lui quelques poésies arabes fort estimées. Les principales consistent en sentences morales et pieuses. Outre cette science, quelques musulmans lui en attribuent une d'un ordre plus relevé : c'est celle de l'avenir et des choses cachées. Ils prétendent que le dépôt en est conservé dans un ouvrage mystérieux, appelé *Gefr*. Les uns disent que ce livre est resté entre les mains des descendants d'Ali, et qu'à eux seuls en est réservée la connaissance; les autres croient que la possession en est commune à tous, et qu'il est libre à chacun d'y recourir. Les sultans mameluks d'Égypte avaient entre les mains une copie de cet ouvrage, qui a passé au pouvoir des sultans de Constantinople. Il en existe plusieurs versions. Les Persans et en général les partisans des droits d'Ali y ont une foi aveugle, et le consultent assez souvent. »

Les catalogues de la Bibliothèque nationale à Paris mentionnent plusieurs manuscrits contenant quelques-unes des œuvres littéraires attribuées à Ali. Nous nous contenterons de citer les numéros 1423, 1468 et 1483 de l'ancien catalogue sous lesquels est inscrit un certain nombre de ses poésies; le numéro 439 contenant une espèce de prône dans lequel on n'a pas employé la lettre appelée élif en arabe; sorte de tour de force qui paraît peu digne d'un tel homme, et fait douter de l'authenticité du morceau; puis enfin, sous le n° 1939 du supplément au catalogue des mss. arabes, un recueil de cent sentences. Quant aux éditions des œuvres du fils d'Abou-Taleb publiées en Europe, on peut les diviser en deux classes principales, ses sentences et ses poésies. Dès l'année 1629, Golius publiait à Leyde quelques-unes des sentences d'Ali, que Pierre Wattier, docteur en médecine, traduisait en français et éditait à Paris en 1660. En 1642, il avait déjà paru une première traduction allemande et latine, sous ce titre : *Alis imperatoris muslemici centuria proverbiorum distichis latino-germanicis expressa ab Andrea Tscherningio;* Rostochii, 1642, in-8°. Ockley, dans la troisième édition de son Histoire des Sarrasins, avait aussi donné une version anglaise de 169 des sentences d'Ali; et en 1748, Letté, en publiant à Leyde le poëme de Caab-ben-Zohaïr, y adjoignit plusieurs des sentences attribuées au gendre du prophète. Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, plusieurs publications semblables ont été faites : en 1806, à Oxford : *Sententiæ Ali ben Abi Talebi arabice et latine : latine vertit Cornelius van Waenen*; Oxonii, 1806, in-4°. — En 1832, à Édimbourg : *Apophtegms of Alee the son of Aboo Taleb with an english translation by William Yule;* Édimbourg, 1832, in-4°. — En 1834, à Iena : *Ali ben Abi Taleb sententiæ arabice et persice, e cod. ms. Vimarensi primus edidit J.-G. Stickel;* Ienæ, 1834, in-8°. — En 1837, à Leipzig : Heinrich Leberecht Fleischer, *Ali's hundert Sprüche arabisch und persich paraphrasirt;* Leipzig, 1837. Passons maintenant aux poésies d'Ali. Quelques-unes d'entre elles furent publiées pour la première fois à Rome par le R. P. Philippe Guadagnoli, dans son livre intitulé *Breves arabicæ institutiones;* Romæ, 1642, in-fol. Golius, à la suite de la grammaire d'Erpenius en 1656, et Agapito, à Padoue, en 1687, insérèrent aussi quelques petits poëmes attribués à ce héros de l'islamisme; mais ce fut Gérard Kuypers qui consacra le premier une publication spéciale aux poëmes du gendre de Mahomet, qu'il publia à Leyde sous ce titre : *Ali-ben-Abi-Taleb carmina arabice et latine, edidit et notis illustravit Gerardus Kuypers;* Lugduni Batavorum, 1745, in-8°. On a aussi publié en Égypte, il y a quelques années, le recueil des poésies d'Ali, texte arabe, portant la date de Boulak, an de l'hégire 1255 (de J.-C. 1840). Nous dirons, en terminant cette

revue bibliographique, que la réputation d'Ali, si belle, si durable, a engagé plusieurs littérateurs musulmans à consacrer leur plume et leur savoir à constater la généalogie des descendants de ce héros de l'islamisme; et nous citerons, à ce propos, le ms. arabe d'Abdallah ben Ibrahim Assili, inscrit à l'ancien catalogue de la Bibliothèque nationale sous le n° 636.

NOEL DES VERGERS.

Aboulféda, *Annal. moslemici*, par Reiske, t. I[er]. — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, art. ALI. — M. Reinaud. *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas.* — M. Noël des Vergers, *Histoire de l'Arabie;* Paris, Firmin Didot, 1846. — M. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes ;* Paris, Firmin Didot, 1847.

***ALI-IBN-ZEYD** (*Aboul-Hasan-Attaïmi*), astronome arabe, vivait probablement sous le règne d'Almansour, qui régna de 753 à 774. Il a traduit du persan (pehlwi) en arabe les tables astronomiques, appelées *Zig-Shehriar.* Ces tables sont malheureusement perdues; mais Alfazari et d'autres écrivains les citent souvent. Le khalife Almansour avait fait traduire du pehlwi un grand nombre d'ouvrages astronomiques; beaucoup de termes techniques, comme le nom de *zig* (table astronomique), sont d'origine persane. Ceci nous conduit à supposer que les Arabes pourraient bien avoir emprunté aux Persans la plupart de leurs connaissances astronomiques, comme ils avaient emprunté aux Grecs les sciences philosophiques et médicales.

Fihrist alkotob, ms. de la bibliothèque de Leyde. — *Biographical dictionary.*

***ALI-AR-RIDHA**, un des douze imans ou descendants d'Ali, regardés par les schiytes comme les seuls successeurs légitimes de Mahomet, naquit en 758, et mourut empoisonné en 819 de J.-C. Ali épousa la fille d'Almamoun, khalife de Bagdad, fils d'Haroun-al-Raschid. Celui-ci réunit en 817 auprès de lui toute sa famille, qui était celle des Abassides, et se composait de trente-trois mille personnes avec les femmes et les enfants, pour leur déclarer qu'il ne voyait ni parmi ses propres parents, ni parmi ceux de Mahomet, de prince plus digne de lui succéder qu'Ali. Les Abassides n'acceptèrent pas cette décision : une guerre civile s'ensuivit; Al-Mamoun fut victorieux; mais Ali périt peu après, par le poison.

Karmani, *Tarikh Ad-dowel*, ch. III. — Ibn-Khallekan, *Diction. biogr.* (texte arabe), t. I, p. 444. — Aboulféda, *Annal. muslem.*, t. II, p. 119.

ALI-IBN-SIDAH (*Ibn-Ismaïl-Aboul-Hasan*), lexicographe et grammairien arabe, natif de Murcie, vivait dans le cinquième siècle de l'hégire (dixième siècle de J.-C.). A l'âge de trente-cinq ans il devint aveugle, ce qui ne l'empêcha pas de se livrer aux travaux littéraires. On cite de lui plusieurs traits pour faire voir qu'il était doué d'une mémoire très-heureuse. Il a composé, entre autres ouvrages, un grand dictionnaire arabe en trente-deux parties; les seizième et dix-septième parties se trouvent à la bibliothèque de l'Escurial (n° 575).

Ibn-Khallekan, *Dict. biograph.* — Almakkari, *Moh. Dynast.*, I, 422. — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Esc.*, I, 167. — De Sacy, *Chrestomathie arabe*, II, 105. — Aboulféda, *Annal. musl.*, IV, 208.

***ALI-IBN-AHMED-AL-IMRANI**, mathématicien arabe, natif de Mossoul, mort en 955 de J.-C. Ses leçons et sa riche bibliothèque lui attirèrent de nombreux élèves. Il écrivit un commentaire sur l'algèbre d'Abou-Kamil-Schedja, un traité d'astronomie, et divers livres astrologiques. Aucun de ces ouvrages n'a été imprimé.

Kifti, *Tarikh Alhokema.* — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Escur.*, t. I, p. 411.

***ALI-IBN-AL-AGHRABI-ABOULHASAN**, surnommé *Shaïbani* (de la tribu de *Shaïban*), astronome arabe, vivait dans le quatrième siècle de l'hégire, et écrivit un ouvrage intitulé *Questions et Élections*, qui n'a pas été imprimé.

Fihrist, vol. III, ms. de Leyde.

***ALI-IBN-AHMED-ABOULKASIM-ALMODJTABI**, célèbre mathématicien arabe, natif d'Antioche, vivait à la cour d'Adhad-Eddaulah, vers 970 de J.-C. Il a écrit un commentaire sur Euclide, et plusieurs ouvrages d'algèbre, parmi lesquels on remarque un livre sur la manière de calculer avec les doigts sans abacus. Ce même sujet fut, chose curieuse, traité vers la même époque en Europe par Gerbert (pape Sylvestre II), qui s'exprime ainsi dans sa lettre CLX : *Nec putet philosophus sine literis hæc (rationes numerorum abaci) alicui arti vel sibi esse contraria : quid enim dicit esse digitos, articulos, minuta, qui auditor majorum fore dedignatur? Quid cum idem numerus modo simplex, modo compositus; nunc ut digitus, nunc constituatur ut articulus?*

Kifti, *Tarikh Alhokema.*

ALI-BEN-EL-ABBAS (*Ala-eddîn al madjousi*), plus connu sous le nom de *Haly-Abbas*, célèbre médecin arabe, mort en 384 de l'hégire (994-95 de J.-C.). On ne sait que peu de chose de sa vie. Selon Aboulfaradje (*Hist. dynast.*, p. 214; *Chronic. syriac.*, p. 205), il était Perse d'origine, et de la religion des Mages. Il étudia sous Abou Maher Mousa, et devint médecin du fameux Adhad-Eddaulah, quatrième prince de la dynastie des Bouides, auquel il dédia son principal ouvrage, intitulé *Ketab-el-Maleki*, c'est-à-dire *le Livre Royal* (*Liber Regius*). Cet ouvrage, qui porte aussi le titre de *Ketab Kamel Essinnâth Ettabiah*, c'est-à-dire *le Livre qui renferme tout ce qui est relatif à l'art médical* (1), est divisé en deux parties, dont chacune se compose de dix livres : la première partie traite de la théorie, et la seconde de la pratique médicale. « Ce fut, dit Aboulfaradje, le code des médecins jusqu'à l'époque où parut le Canon d'Avicenne; il continua même d'être plus estimé, sous le rapport pratique, que le livre d'Avicenne, qui est plus savant. » Suivant Freind, le système de Haly-Abbas est moins diffus que celui d'Avicenne. Voici à cet égard le jugement de M. Adams

(1) Quelques biographes ont fait de ces deux titres d'un même ouvrage, deux ouvrages différents.

(Append. à Barker's *Lemprière,* Londres, 1838) : « Je regarde, dit-il, le Livre Royal de Haly-Abbas comme le traité de médecine et des sciences accessoires le plus complet qui nous soit parvenu, en exceptant tout au plus le Synopsis de Paul d'Égine ; car ce traité contient un exposé satisfaisant des principes de physiologie, qui manquent chez le médecin grec. On y trouve, entre autres, une mention exacte du rôle que joue le suc gastrique dans la digestion; sa diététique est aussi judicieuse que celle de nos médecins. Il parle des calculs biliaires en termes plus précis qu'on ne l'avait fait avant lui. Le neuvième livre n'est en quelque sorte que la reproduction textuelle du sixième de Paul d'Égine; c'est le manuel de la chirurgie des Arabes. Pour la généralité, j'estime l'ouvrage de Haly-Abbas inférieur au Canon d'Avicenne; mais il lui est supérieur par la recherche et l'indication minutieuse des détails d'une saine pratique. » — Haly-Abbas suit les règles si sages d'Hippocrate pour la manière de vivre dans les différentes saisons et sous les différents climats; il décrit nettement l'influence de l'habillement et des eaux minérales sur la santé; il indique un moyen singulier pour rendre moins nuisible l'eau d'un pays où l'on se trouve accidentellement : c'était de porter avec soi un peu de terre du pays natal, et de la délayer dans l'eau étrangère que l'on boit. Il avait aussi des connaissances anatomiques très-étendues pour son époque; ainsi il décrit très-bien les petits muscles du globe de l'œil. Enfin, il ne cesse de recommander aux jeunes médecins de s'instruire plutôt au lit du malade que dans les livres; et il assure avoir fait, dans les hôpitaux, la plupart de ses observations.

On n'a pas encore publié l'original arabe du *Livre Royal,* bien qu'on en trouve un assez grand nombre de manuscrits dans les principales bibliothèques de l'Europe. La traduction latine, donnée en 1127 par Étienne d'Antioche (*Stephanus Antiochenus*), a été imprimée d'abord à Venise, 1492, in-folio; puis à Lyon, 1523, in-4°. On en a reproduit quelques chapitres dans Fernel, recueil des médecins qui ont écrit *De febribus,* Venise, 1576, in-fol. — La bibliothèque de Goettingue possède un autre ouvrage (inédit) (*Tractatus de medicina*) de Haly-Abbas, divisé en trois sections : *Liber sanitatis, Liber morbi,* et *Liber signorum.*

Aboulfaradje, *Hist. Dynast.*, et *Chronic. Syr.* — Casiri, *Biblioth. arabico-hispan. Escur.*, t. I, p. 260, 275. — Freind, *History of physic.* — Sprengel, *Histoire de la medecine*, t. II. — Haller, *Bibliotheca medicinæ practicæ.* — Wüstenfeld, *Geschichte der Arab. Aerzte*, p. 59. — Choulant, *Handbuch der Bücherkunde*, etc. — Nicoll et Pusey, *Catalog. Cod. mss. arab. biblioth. Bodl.*, p. 669. — Russel, *Natural history of Aleppo*, vol. II, Append., p. 9.

ALI-IBN-YOUNIS (*Aboul-Hasan*), célèbre astronome arabe, né à Misr (Caire) vers le milieu du dixième siècle, mort en 399 de l'hégire (1008 de J.-C.). Il vécut à la cour des khalifes fatimites Azyz-billah et de son fils Hakim bi-Amr-Allah; toutes ses observations furent faites au Caire et dans les environs. L'ouvrage où sont consignés ses travaux porte le titre de *Grande table;* on le nomma encore la *Table hakemite,* du nom du khalife Alhakem, auquel il avait été dédié. Les Arabes le regardent comme l'ouvrage de ce genre le plus important qui ait paru jusque-là dans leur langue. On n'y trouve pas toutes les observations faites à la même époque par Aboul-Véfa; mais il y en a un grand nombre d'autres qui manquent dans l'ouvrage de celui-ci. La Table d'Ibn-Younis renferme ce qui est relatif à la pratique des observations, au calcul et à l'usage des tables, tant des tables astronomiques proprement dites que des tables chronologiques et trigonométriques, auxquelles l'astronome est sans cesse obligé d'avoir recours. Son objet est encore de corriger les tables rédigées précédemment.

Voici comment l'auteur s'exprime dans sa préface : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux! L'étude des corps célestes n'est point étrangère à la religion. Cette étude seule peut faire connaître les heures des prières, le temps du lever de l'aurore, où celui qui veut jeûner doit s'abstenir de boire et de manger; la fin du crépuscule du soir, terme des vœux et des obligations religieuses; le temps des éclipses, temps dont il faut être prévenu pour se préparer à la prière qu'on doit faire en pareil cas. Cette même étude est nécessaire pour se tourner toujours en priant vers la Kaaba, pour déterminer le commencement des mois, pour connaître certains jours douteux, le temps des semailles et la pousse des arbres, de la récolte des fruits, la position d'un lieu par rapport à un autre, et pour se diriger sans s'égarer. Le mouvement des corps célestes étant ainsi lié à plusieurs préceptes divins, et les observations faites du temps du khalife Almamoun étant déjà anciennes, et donnant lieu à des erreurs comme celles faites précédemment par Archimède, Hipparque, Ptolémée et autres, notre maître et seigneur, l'imam Hakem, a ordonné d'observer de nouveau les corps célestes dont le mouvement est plus prompt (la lune et Mercure), et plusieurs de ceux dont la marche est plus lente (les cinq autres planètes). »

M. Reinaud, *Geographie d'Aboulfeda*, Introduction, p. XCV.

ALI-IBN-HAMMOUD, fondateur de la dynastie des Hammoudites en Espagne, mort en 408 de l'hégire (1017 de J.-C.). Lorsque les Édrisites, descendants d'Ali, furent chassés d'Afrique par les Fatimites, Ali-Ibn-Hammoud et son frère Alcasem cherchèrent un refuge auprès d'Almanzor, le hadjeb ou chambellan tout-puissant de Hescham II, khalife de Cordoue. Ils reçurent différents emplois élevés dans l'armée. A la mort de cet homme extraordinaire, ils restèrent fidèles à la fortune de ses fils : lorsque le dernier de ceux-ci eut péri sur la croix, Ali et son frère prêtèrent leur secours à Soliman, nouveau hadjeb, contre Mohamed, son rival, qui fut vaincu. Pendant

toutes ces guerres civiles, le véritable souverain Herscham était confiné dans son palais, et était tour à tour exploité par tous les partis. Soliman le fit assassiner en 1013. Ali-Hammoud, décidé à venger Herscham, quitta l'Afrique, où Soliman lui avait donné un gouvernement : il gagna une bataille sur Soliman près de Séville, le fit prisonnier, et le tua de sa propre main. Ali, devenu khalife, régna d'abord avec des principes de justice; mais s'apercevant que les habitants de Cordoue ne l'en aimaient pas davantage, il laissa commettre à ses troupes mercenaires tous les excès. Hairam profita de la mésintelligence qui s'éleva alors entre Ali et ses sujets, pour prendre les armes, sous le prétexte de rétablir sur le trône un prince de la famille des Omeyyades. Battu par Ali dans deux batailles, il fut pris et décapité. Mais Ali lui-même fut bientôt après étranglé par des pages. Il était vertueux et il observait ses devoirs religieux; mais il fut toujours d'une cruauté impitoyable envers ses ennemis.

Al-homaydi, *Jadhwaten-l-moktabis* (manuscrit de la bibl. Bodléienne, Lib. Hunt. 464). — Conde, *Hist. de la domin*, vol. I, ch. XV. — Aboulféda, *Annal. moslem.*, vol. II. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Escur.*, vol. II. — Almakarri, *Mohamed. Dyn.*, vol. II. — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale.*

ALI-BEN-RODHOUAN (*Ben-Ali-Ben-Djafar Al-Misri*), connu aussi sous les noms corrompus de *Haly-Rodoan, Eben-Rodan, Rodoham, Redohan, Roboam*, médecin arabe, natif de Djizeh, près du Caire, vivait vers le milieu du onzième siècle de notre ère. Il était fils d'un porteur d'eau, et vint à l'âge de dix ans au Caire, où il étudia la philosophie et la médecine. Sans fortune, il gagna d'abord sa vie en donnant des leçons, et disant la bonne aventure aux coins des rues. Vers l'âge de trente-deux ans, il se fit une telle réputation par sa pratique médicale, que le khalife El-Hakem, khalife fatimite de l'Égypte, le prit à son service, en lui donnant le titre de *raïs alalatteba*, ou d'*archiatre*. Pendant la famine qui désola l'Égypte trois fois dans l'espace de deux ans (1053-1055 de J.-C.), il adopta une pauvre orpheline, à laquelle il confia tout son argent. L'ingrate fille s'enfuit plus tard de la maison, emportant avec elle toute la fortune (environ 20,000 ducats) de son père adoptif. Ali en perdit la raison, et mourut dans la misère. Aboulfaradje (*Hist. Dynast.*, p. 236) place sa mort dans l'année 460 de l'hégire (1067-1068); et Ossaybiah, dans l'an 453 de l'hégire (1061 de J.-C.).

Ce médecin paraît avoir joui d'une grande célébrité parmi ses contemporains; car, deux siècles après sa mort, on montrait encore au Caire l'endroit où il vivait. Cependant il s'est fait moins remarquer par ses travaux que par sa polémique violente avec les médecins de son temps, et particulièrement avec Ibn-Bottlan. Il adressa à ce dernier, qui l'avait appelé « crocodile du diable » à cause de sa laideur, une lettre sur les qualités du médecin. On nous a conservé la liste des livres qui formaient la bibliothèque d'Ali-Rodhouan : il y avait cinq ouvrages de philologie, dix traités de jurisprudence, quatre d'agriculture et de pharmacie, l'Almageste et le *Quadripartitum* de Ptolémée, l'Alhaouy (*Continens*) de Rhazès, Hippocrate, Gratien, Dioscoride, Rufus d'Éphèse, Oribase, Paul d'Égine, quelques écrits de Platon, d'Aristote, d'Alexandre d'Aphrodisias, de Thémistius et d'Abou Nasr Alfarabi. Voilà la bibliothèque d'un médecin arabe au onzième siècle. Parmi les préceptes d'Ali, on remarque celui-ci : « Quand vous êtes appelé, dit-il, auprès d'un malade, contentez-vous d'abord à ne lui ordonner que des remèdes inoffensifs, jusqu'à ce que vous ayez bien saisi la nature du mal et le tempérament du malade. » Ce seul précepte dénote un praticien consommé. — Ali a composé un grand nombre de livres sur la médecine et la philosophie, dont deux ont été traduits en latin : 1° Haly Eben Rodan, *Commentarius in artem parvam Galeni*; Venet., 1496, in-fol.; — 2° *Commentarii in Ptolemæi Quadripartitum*; dans les éditions de Ptolémée, Venise, 1484 et 1493, in-4°. Quant aux autres ouvrages, on les trouve en manuscrit dans les principales bibliothèques de l'Europe. Ainsi on voit à l'Escurial : *Commentarius in librum Galeni de arte medendi ad Glauconem; Commentarius in librum Galeni de tribu medicorum, nempe Rationalium, Methodicorum et Empiricorum*; — *Aphorismi*, et dans la bibliothèque Bodléienne (d'Oxford) : *De potionibus quibusdam necessariis.*

Abi Ossaybiah, *Fontes relationum de classibus medicorum*, cap. XIV. — Wüstenfeld, *Geschichte der Arabischen Aerzte.* — De Sacy, *Relation de l'Égypte par Abdallatif.* — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Escur.*, t. I, p. 249. — Russel, *Nat. History of Aleppo*, vol. II, Append., p. XIX. — Nicoll et Pusey, *Catalog. codd. mss. arab. biblioth. Bodl.*, p. 602. — Choulant, *Handbuch der Bücherkunde für die ältere Medicin.* — Flügel, *Dissert. de arabicis scriptor. græcor. interpretibus*; Meissen, 1841, in-4°, p. 35. — Haller, *Biblioth. medic. pract.*, t. I, p. 415.

ALI-IBN-HAZM (*Abou-Mohammed*), écrivain arabe, né à Cordoue en 384 de l'hégire (994 de J.-C.), mort en 456 de l'hégire (1064 de J.-C.). Il était fils d'Ahmed Ibn Saïd, vizir de Hischam II, émir de Cordoue, et hérita de la charge de son père. Versé en jurisprudence et en théologie, il a été considéré comme le fondateur d'une secte particulière, les hazémites. Il a écrit, entre autres, une Histoire des khalifes qui ont régné en Espagne, et un Risalah ou Épître sur l'Espagne, où il traite de la littérature arabe. On trouve cette épître dans Almakkari, *Histoire de l'Espagne*, t. I, p. 168 de la traduction anglaise.

Casiri, *Bibl. arab. hisp. Escur.*, t. II, 110. — Ibn Khallekan, *Dict. biograph.* — D'Herbelot, *Biblioth. orient.* — Almakkari, *Moham. dynast.*, t. I. — Aboulféda, *Annal. Muslem.*, II, 261.

ALI-ALHOSRI, surnommé *Adh-Dharir* (l'Aveugle), poëte arabe, natif de Hosr, village près de Caïrouan, mort vers 1095 de J.-C. Après

la prise de Caïrouan par les Almoravides, il émigra en Espagne et s'établit à Séville, où il loua dans ses vers le sultan Almotamed. Ibn-Bessam a fait le recueil des poésies d'Ali-Alhosri.

Ibn-Khallekan, *Dict. biograph.* (arabe).

ALI (*Ibn-Ioussouf-Ibn-Tachefin*), sultan d'Afrique et d'Espagne, de la dynastie des Almoravides mort en 537 de l'hégire (1142-1143 de J.-C.). Il était fils de Ioussouf-Ibn-Tachefin, et monta sur le trône l'an 1106 de notre ère. Peu de souverains musulmans régnèrent sur un plus grand nombre de provinces. Maître de tout l'empire de Maroc, depuis l'Atlas jusqu'à la mer Méditerranée, il exerçait de plus son autorité sur l'Andalousie, Grenade, Valence, et sur une partie du Portugal, de l'Aragon et de la Catalogne. Les auteurs arabes rapportent qu'on faisait la prière en son nom dans trois cent mille mosquées. Il était d'un esprit élevé, et les sciences ainsi que les arts reçurent de lui de nobles encouragements. C'est lui qui acheva la construction de la ville de Maroc, commencée par son père. Mais bientôt la vaste étendue de ses domaines fut pour lui une cause de ruine. Pendant qu'il était en Afrique, les cadis et les gouverneurs des provinces d'Espagne abusèrent de son éloignement pour tyranniser les peuples. Les rois chrétiens de Castille et d'Aragon profitèrent du mécontentement général pour essayer de reconquérir leurs anciens domaines. En vain Ali accourut plusieurs fois de Maroc avec des armées très-nombreuses; en vain remporta-t-il plusieurs victoires : ses succès étaient presque aussi meurtriers que l'eussent été les plus sanglantes défaites. Pour comble de maux, il se forma pendant son absence, dans les montagnes de l'Atlas, une nouvelle secte connue sous le nom d'*almohades*. Les sectaires, retranchés dans leurs positions escarpées, parvinrent à rendre tous ses efforts inutiles. Bientôt même ils lui enlevèrent la plus grande partie de ses provinces, et il mourut de douleur, après avoir vu sa puissance sur le penchant de sa ruine. Il eut pour successeur son fils Tachefin. [*Enc. des g. du m.*]

Conde, *Hist. de la dominat. des Arabes*, t. II, p. 193. — Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Esc.*, t. II, p. 218. — Mariana, *Hist. gen. de España*, lib. X.

***ALI-IBN-ABI-ALI-ASSAIF** ou **SAIFEDDIN**, écrivain arabe, né à Amide en 1156 de J.-C., mort à Damas en 1233. Il étudia les mathématiques et la philosophie à Bagdad, fit des leçons publiques à Damas, et composa plusieurs ouvrages fort estimés des Arabes. Parmi ces ouvrages on en remarque un qui a pour titre *Bahir*, sur les sciences philosophiques et mathématiques, en cinq volumes.

Kifti, *Tarikh-Ahokema.* — Hadji Khalfah, *Dictionn. biographique.*

***ALI-IBN-BESSAM**, historien arabe, natif de Santarem, en Portugal, vécut dans le douzième siècle. Il est l'auteur d'un ouvrage excellent sur les hauts faits des Maures d'Espagne ; c'est une biographie des hommes célèbres de cette nation pendant le onzième siècle. Cet ouvrage, dont on trouve des manuscrits dans les principales bibliothèques de l'Europe, est souvent cité par Ibn-Khallekan.

Almakkari, *Dynast. moham.*, t. I, p. 471. — Ibn-Khallekan, *Dictionn. biographique.*

***ALI-IBN-KHARUF**, surnommé *Aboul-Hasan*, poëte et grammairien arabe, né à Séville vers 1155 de J.-C., mort dans sa ville natale en 1212. On l'appelle aussi *Alhadhrami*, c'est-à-dire originaire de l'Hadhramant, pour le distinguer d'un autre poëte nommé aussi *Ibn-Kharuf*. On a de lui, à la bibliothèque de l'Escurial, diverses poésies et un commentaire sur l'ouvrage grammatical du célèbre Sibanyeh.

Ibn-Khallekan, *Dict. biograph.* — Almakkari, *Moham dynast.*, t. I, p. 479.

***ALI-IBN-AHMED-IBN-ALI-IBN-MOHAMMED-ABOUL-HASAN**, philosophe et mathématicien arabe, mort à Bagdad en 1215 de J.-C. Il a formé un grand nombre d'élèves célèbres.

Kifti, *Tarikh Alhokema.*

ALI (*Abaoul-Hasan*), surnommé *Nour-Eddin* (lumière de la foi), deuxième sultan de la dynastie des Ayoubites, né en 1158, mort à Satar en 622 de l'hégire (1225 de J.-C.). Il était fils de Saladin, qui, ayant réglé l'ordre de la succession, ne donna à Ali que la Syrie. Ali, voulant frustrer ses frères de leur part, commença la guerre contre eux; mais son oncle Malek-Aladdel se déclara contre lui, le défit à Damas, et le confina à Sarkhad. En 1198, Al-Hasiz, frère d'Ali et sultan d'Égypte, étant mort et n'ayant laissé que des enfants en bas âge, Ali reprit ses projets d'envahissement. Mais son oncle le détrôna de nouveau, et lui assigna Samayzat pour résidence. Ali y mourut à l'âge de soixante-sept ans. Il protégea les lettres, et il nous reste quelques-unes de ses nombreuses poésies.

Makrizi, *Khittat Misr* (en manuscrit). — Ibnoul-Athir, *Ibratou-l-Awalis*, au ch. sur les Ayoubites. — D'Herbelot, *Bibl. orientale.*

ALI-IBN-SAYD (*Aboul-Hasan-Nour-Eddin*), surnommé *Algarnathy* (de Grenade) ou *Almagraby* (de l'Occidentale), historien et géographe arabe, né à Grenade en 1214 de J.-C., mort à Tunis en 1286. Il fit ses études à Séville, et se distingua d'abord dans la guerre qui eut lieu entre les Almoravides et les Almohades. Il visita ensuite le Caire, Damas, Mossoul, Bagdad, Basra, la Mecque et Médine. A son retour, il trouva l'Espagne déchirée par des factions, et se retira à Tunis.

A Bagdad, Ibn-Sayd mit à contribution les bibliothèques de la ville, au nombre de trente-six. En effet, cette capitale n'avait pas encore été saccagée par les Tartares, et elle offrait des ressources de tout genre. A Alep, où il se trouvait entre les années 634 et 658 de l'hégire (1236-1260 de J.-C.), il attira sur lui l'attention du prince de cette ville, qui était un arrière-petit-fils du grand Saladin. Ce fut ce prince qui engagea Ibn-Sayd à

faire part au public du fruit de ses voyages et de ses lectures. Ibn-Sayd acheva le travail commencé par son père, et publia deux chroniques. L'une est intitulée *Livre qui renferme des détails singuliers au sujet des habitants du Magreb;* l'autre porte le titre de *Livre qui jette du jour sur l'histoire des habitants de Maschrec,* ou Orient. Son petit traité intitulé *Djagrafya* ou géographie, est un simple abrégé de celui d'Édrisi. Il est partagé, comme celui-ci, d'après l'ordre des sept climats, et chaque climat est divisé en sections. Chaque nom de lieu un peu considérable est accompagné de sa longitude et de sa latitude. De plus, comme, depuis Édrisi, beaucoup de nouveaux faits géographiques avaient été mis en lumière, Ibn-Sayd les a insérés dans son travail. Il cite souvent un écrivain appelé Ibn-Fathima ou fils de Fathime, lequel avait navigué sur les côtes occidentales de l'Afrique jusqu'au cap Blanc, et sur les côtes orientales jusqu'au pays de Sofala. Ibn-Sayd le cite encore pour le lac Aral et la ville de Rome, ce qui donne lieu à croire qu'Ibn-Fathima avait composé un traité général.

« Ibn-Sayd, dit M. Reinaud, n'a pas toujours travaillé avec la critique désirable, et il a quelquefois mêlé un climat avec l'autre ; ses descriptions particulières ne sont pas toujours d'une exactitude rigoureuse. Quand Aboulféda s'occupa de la composition de son traité, il se laissa séduire par l'origine occidentale d'Ibn-Sayd, et il lui accorda une foi entière pour les frontières de l'Europe et de l'Afrique ; mais ensuite il reconnut ses inexactitudes, et la dernière rédaction du traité d'Aboulféda est dégagée d'une foule de passages qui se trouvent dans le manuscrit autographe de la bibliothèque de Leyde. La bibliothèque d'Oxford possède un exemplaire du traité d'Ibn-Sayd, qui est intitulé *Livre sur l'étendue de la terre en long et en large.* Mais on y trouve de plus un livre plus considérable, contenant, entre autres choses, de nombreux passages empruntés aux écrits historiques et géographiques d'Ibn-Sayd. Quelques savants ont induit de là qu'il existait deux rédactions du traité d'Ibn-Sayd, l'une plus developpée que l'autre. Cette opinion me paraît sans fondement. Le second ouvrage se compose de deux parties attribuées l'une à Ibn-Ishac, et l'autre à Ibn-Sayd. Il n'y est pas seulement traité de géographie, mais d'astronomie, d'histoire, etc. C'est évidemment une compilation faite par Ibn-Ishac lui-même. »

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, *Introduction.* — Hadji-Khalfah, *Dict. bibl.* — Almakkari, *Moham. dynast.*, I. I, 309. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*

*ALI, surnommé *Aboul-Hasan,* sixième sultan d'Afrique, de la dynastie des Beni-Abdel-Hakh, succéda, en 1331 de J.-C., à son père Othman, et mourut le 22 mai 1351. Peu de temps après son avénement, il envoya en Espagne son fils Abdel-Mélek, qui enleva aux Castillans Grenade, mais fut battu devant Tarifa. Vers le même temps, Ali ajouta, aux États du Maroc, Tlemcen et le territoire de Tunis. Maître de tant de pays, il déclara aux chrétiens d'Espagne le *djéhad* (guerre sainte); mais son armée essuya une défaite complète, le 30 octobre 1340, sur les bords de la rivière de Salado, près de Tarifa ; les chroniques évaluent la perte des Africains à près de deux cent mille hommes. A son retour en Afrique, Ali eut à combattre les Tunisiens rebelles et son fils, qui voulait s'emparer du trône. Il succomba dans une lutte contre ce dernier. Ibn-Marzouk a consacré un ouvrage spécial à l'histoire d'Ali-Aboul-Hasan.

Casiri, *Bibl. arab. hisp. Escur.*, t. II, 233 et 301. — Almakkari, *Moham. dynast.*, II. — Conde, *Hist. de la dominat. des Arabes*, III, 21. — Marmol, *Histoire de l'Afrique*, liv. II. — Mariana, *Hist. gen. de España,* lib. XVI, cap. I.

*ALI-IBN-ABD-ER-RHAMAN (*Ibn-Houheyel*), écrivain arabe, vivait à Grenade dans le huitième siècle de l'hégire (quatorzième siècle). Il a laissé un ouvrage intitulé *Tohfatou-l-anfous, oua schiar sokkani-l-andalous* (Présent pour l'âme, ou sentinelle pour les guerriers andalous), qui traite de la tactique et des armes en usage chez les Maures de l'Espagne. On y trouve des détails très-curieux sur la poudre à canon, dont on se servait du temps de l'auteur. Cet ouvrage a été dédié à Youçouf-Aboul-Hadjadj, septième émir de Grenade, de la dynastie des Nasrites, qui régna de 734 à 755 de l'hégire (1333 à 1355 de J.-C.). On en trouve des extraits dans Casiri, d'après un manuscrit de l'Escurial (n° 1647). Ali a aussi composé un Traité de l'art vétérinaire, dédié à Mohammed-ben-Youçouf, huitième émir de Grenade, de la même dynastie, qui régnait de 1355 à 1395.

Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Esc.*, t. II, p. 29. — Almakkari, *Mohammed. dynast.*, I, 445.

*ALI-ASTERABADI, poëte persan, né vers la fin du quatorzième siècle, mort à Asterabad en 1431. Il fut l'auteur d'un divan ou collection de poëmes très-célèbres dans son temps, mais oublié maintenant, parce qu'il n'avait qu'un intérêt local. — Hammer mentionne ce poëte sous le nom de *Derwend d'Asterabad.*

Dauladjah, *Vies des poëtes persans.* — Hammer, *Histoire des poëtes persans.*

*ALI-KUDSCHI, c'est-à-dire *l'Oiseleur*, astronome ottoman, né vers la fin du quatorzième siècle, mort en 1474. Il étudia les mathématiques à Samarkand, et fut ensuite chargé par son maître, le prince Ulughbey, qui s'occupait lui-même de sciences, de terminer l'observatoire de Samarkand. Après la mort d'Ulughbey il alla à Tebris, d'où il fut envoyé comme ambassadeur auprès de Mahomet II. Celui-ci lui fit des offres brillantes pour l'attacher à sa cour; il accepta, et vint se fixer à Constantinople. Parmi ses ouvrages principaux on cite : le *Fethije* et le *Mohamedije*, deux ouvrages de mathématiques, et un *Traité sur le cours de la lune.* La science astronomique des Ottomans n'a pas fait un pas

depuis Ali, qui en est le plus digne représentant.

Hammer, dans l'*Encyclopédie allemande* d'Ersch et Gruber, t. III, p. 123.

***ALI-BESTAMI**, écrivain turc, surnommé *Mussanifek*, ou *le Petit auteur* (parce qu'il commença sa carrière littéraire à l'âge de quinze ans), né en 1400 de J.-C., mort en 1470. Il était Persan d'origine, et descendait de l'imam Fakhyr-Eddin-Basi. En 1443 il vint en Turquie, où le grand vizir Mahmoud, grand protecteur des lettres, le combla de bienfaits. Ali devint un des scheiks les plus respectés. Mahmud ayant conclu avec le prince de Bosnie une capitulation qui garantissait la vie à ce dernier, Mohamet II, qui par tempérament et par politique ne rêvait que l'extermination de ses ennemis, s'adressa à Ali, afin d'obtenir quelque prétexte pour annuler le traité juré. Ali se chargea de cet acte déloyal, qui devait entraîner la disgrâce de son bienfaiteur; et, à force de subtilités, il fabriqua un fetwa qui infirmait la capitulation. Il alla plus loin encore : le roi captif ayant été introduit devant la cour du sultan, Ali le tua d'un coup de sabre, faisant lui-même l'office du bourreau.

Les ouvrages d'Ali, écrits en arabe et en persan, sont au nombre de vingt, d'après la liste qu'en donne Hammer. Ce sont pour la plupart des commentaires sur la théologie, la morale, la jurisprudence, la grammaire et la poésie. Il a fait aussi un poëme en l'honneur de Mahomet, et un glossaire arabe sur le *Motawoul* d'Avicenne. Mais il est surtout célèbre par son *Présent à Mahmoud*, traité de morale extrait d'un plus grand ouvrage.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman* (en allemand), vol. II, p. 76 et 551.

ALI-ABOU-L-HASSAN, vingtième roi de Grenade de la dynastie des Nasrites, mort vers 1484 de J.-C. Il succéda à son père Mahomet X en 871 de l'hégire (1466 de J.-C.). Les trois premières années de son règne furent tranquilles; mais en 1469 le wali ou gouverneur de Malaga ayant fait hommage à Henri, roi de Castille, dont Ali était tributaire, il fit irruption sur les domaines de son suzerain. Il n'obtint aucun succès; ses propres sujets se révoltèrent en masse contre lui, et les meilleurs soldats des Maures périrent dans cette guerre civile, qui dura plusieurs années. En 1481, prévoyant la guerre à outrance que Ferdinand et Isabelle, auxquels il avait refusé en 1478 le tribut accoutumé, allaient lui faire (l'Aragon et la Castille étant maintenant réunis), il prit le premier l'offensive, et s'empara de Zahara. En revanche, les chrétiens surprirent la forteresse d'Alhama, qu'Ali tâcha deux fois de reprendre, mais sans succès, pendant ce temps. Sa femme Zoraya, craignant que la prédilection d'Ali pour une Espagnole et les enfants qu'il avait d'elle ne privât du trône son fils Abn-Abdalla, appelé aussi Boabdil, trama une conspiration contre le roi son mari. Il s'ensuivit une guerre entre le père et le fils. Boabdil fut pris par les chrétiens, mais relâché bientôt après s'être déclaré leur vassal, pour entretenir la division parmi leurs ennemis. Quelques hommes influents, lassés de ces éternelles guerres intestines, firent exclure du trône les deux compétiteurs. Ali, que l'âge accablait d'infirmités, y consentit facilement, et mourut peu de temps après.

Conde, *Hist. de la domin.*, III, ch. XXXIV. — Almakkari, *Mohamed dynast.*, lib. VIII, ch. VII. — Lucio Marineo Siculo. *De las cosas memorablas de España*, fol. 171. — Antonius Nebrissensis, *Rerum gestarum Decades*, I. II, lib. I, ch. II. — Pulgar, *Cronica de Fernando e Isabel*, p. 181. — Mariana, *Hist. gener. de España*, lib. XXV.

***ALI-SHIR-AMIR**, ministre du sultan Husaïn de Perse, né vers 1440, mort en 1500. Il encouragea beaucoup les sciences et les lettres, et orna Hérat de plusieurs édifices publics. Son divan ou collection de poésies, en langue turque, a été pendant longtemps fort estimé à la cour des princes de l'Orient.

Dauladjah, *Poëtes persans*. — Price, *Mohammedan history*.

***ALI-MAKHDUM** (*Ali l'Eunuque*), grand vizir du sultan Bajazet II, mort en 1512. Eunuque surveillant du sérail, il fut nommé en 1492 pacha de Semendria, et commanda un corps d'armée dans la guerre sanglante contre les Transylvains et les Hongrois. En 1497, il enleva la Dalmatie aux Vénitiens; en 1500, il envahit la Morée, et s'empara de Modon et de Koron, boulevards de la Grèce. C'est après cette brillante conquête qu'il fut nommé grand vizir par Bajazet II, qui avait en son ministre la plus grande confiance. Il périt dans la guerre contre les Kurdes. Ali avait fondé à ses frais deux mosquées et une académie à Constantinople. Aimant les sciences et les lettres, il avait la coutume de réunir chez lui une fois par mois les savants et les littérateurs distingués, et ne les congédiait que comblés de présents. C'est sur la recommandation d'Ali que le sultan Bajazet II chargea le Perse Édris d'écrire l'histoire de l'empire ottoman.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, vol. II.

ALI-WASSI-EFFENDI, écrivain turc, natif de Philippopolis, mort en 950 de l'hégire (1543 de J.-C.). Il se rendit célèbre par sa traduction des fables de Bidpaï; il l'intitula *Houmadjouname* (Livre royal), et l'offrit en hommage à l'empereur Soliman. On lui attribue aussi une Histoire des sultans Mahomet II, Bajazet II, Sélim, et Soliman.

Hammer, dans l'*Encyclopédie allemande* d'Ersch et Gruber.

ALI-MOEZZIN (*Ali-Pacha-Muesinade* de quelques biographes), amiral (capitan-pacha) ottoman, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il commanda, en 1570, la flotte de Sélim II dans la guerre contre les Vénitiens, auxquels il enleva l'île de Chypre, Dulcigno, Antivari, Budoa, et quelques autres places. Mais il fut vaincu et perdit la vie, le 7 octobre

1571, dans la fameuse bataille de Lépante. (*Voyez* JUAN D'AUTRICHE.)

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*, vol. III. — Ahmed, *Tarikhi Fethi Kibris* (*Histoire de la conquête de l'île de Chypre*); écrit en 1746 (en turc).

***ALI-ADIL-SHAH**, prince indien, mort en 1580. Il succéda, en 1557, à son père Ibrahim sur le trône de Bijapour; il se ligua avec quelques princes voisins contre le rajah de Bizanagar, qui fut entièrement défait, en 1564, à la fameuse bataille de Taliknote. La ville de Bizanagar fut rasée, et il n'en reste plus maintenant qu'un monceau de ruines. En 1569, Ali essaya d'enlever Goa aux Portugais; mais il fut repoussé avec perte. Il se borna depuis lors à bien administrer ses États : il embellit sa capitale, en y faisant construire des mosquées, des établissements de bains, des aqueducs, et d'autres monuments qui subsistent encore. Étant sans enfants, il désigna en 1579, pour successeur, son neveu Ibrahim; et l'année suivante il fut assassiné par un eunuque.

Col. Brigg, *History of the Mahommedan. Power in India.* — Scott, *History of the Dekkan.*

ALI (*Mustafa-Ben-Ahmed-Ben-Abdelmollah*), célèbre historien turc, né à Gallipoli en 949 de l'hégire (1542 de J.-C.), mort en 1008 de l'hégire (1599 de J.-C.). Il entra d'abord dans le corps des janissaires, et composa, à l'âge de quatorze ans, un poëme, *Mihr we Mah* (Soleil et Lune), qu'il offrit à Sélim; celui-ci en fut si charmé, qu'il s'attacha l'auteur comme secrétaire. En 1593, il fut nommé secrétaire général des janissaires, et mourut pacha de Djidda. Son principal ouvrage a pour titre : *Kunho-l-Akbar* (Mine de notions); c'est une histoire universelle en quatre volumes, dont le quatrième contient l'histoire de l'empire ottoman depuis son origine jusqu'au commencement du onzième siècle de l'hégire (seizième de J.-C.). Elle finit à l'avénement de Mahommed III en 1595, de manière que la *Feslike* de Hadji-Khalfah et les *Annales* de Nayma, qui commencent à l'an 1591 de J.-C., peuvent être regardées comme la continuation de l'histoire d'Ali. On a encore de lui : *Nadiretou-l-Maharib* (la Sûreté des batailles), ou le récit des guerres de Sélim Ier contre son père Bajazet et son frère Ahmed; — *Nussret-name* (le Livre de la victoire), ou l'histoire de la campagne de la Géorgie en 1578. Son mérite comme poëte égale celui de l'historien.

Hammer, *Geschichte der Osmanischen Dichtkunst*, t. III, p. 115-123. — D'Herbelot, *Biblioth. orientale*, au mot ALI-SHAER.

***ALI-MUESINSADE**, surnommé *le Defterdar*, jurisconsulte turc, vécut au commencement du dix-septième siècle. Il composa en 1619 une collection des lois fondamentales de l'empire ottoman. Il y traite du système féodal, de la cour et des prescriptions de police chez les Turcs.

Hammer, dans l'*Encyclopédie allemande* d'Ersch et Gruber, t. III, p. 123.

ALI-BEY, ou **ALI-BEIGH**, premier drogman du sultan Mahomet IV, né à Léopold, en Pologne, vers le commencement du dix-septième siècle, mort à Constantinople en 1675. Son vrai nom de famille était *Bobrowski*. Enlevé très-jeune par les Tatars, il fut vendu aux Turcs, qui l'élevèrent dans le sérail jusqu'à l'âge de vingt ans. Il accompagna alors un seigneur turc qui se rendait en Égypte, fut mis par lui en liberté, et revint à Constantinople, où il fut nommé interprète du Grand Seigneur. Il avait, dit-on, appris dix-sept langues, et il connaissait surtout à fond le français, l'anglais et l'allemand. On a d'Ali-Bey des mémoires en latin *sur la liturgie des Turcs*, *sur les pèlerinages à la Mecque*, etc., rédigés à la demande de Thomas Smith, et publiés par Thomas Hyde dans son édition de *Péristol*, Oxford, 1691, avec des notes; une grammaire turque, un dictionnaire turc, une traduction en turc du Catéchisme anglais, une traduction de la Bible dans la même langue, restée manuscrite, et déposée à la bibliothèque de Leyde. Ses *Dialogi Turcici*, et sa traduction, en turc, de la *Janua linguarum* de Commenius, furent envoyés manuscrits à la grande bibliothèque de Paris.

Catteau, dans la *Biographie Universelle*.

***ALI-IBN-BOUWAYH** (*Aboul-Hasan*), surnommé *Imadedaulah*. Voy. IMAD-ED-DAULAH.

***ALI-CHORLILI**, grand vizir sous le sultan turc, mort en 1711. Fils d'un paysan du village de Chorli, il s'éleva par ses talents jusqu'à la première dignité de l'empire ottoman. Nommé premier ministre en 1706, il s'appliqua à rétablir l'ordre dans les finances, déposa Antiochus Cantemir, hospodar de la Moldavie, accusé d'avoir accablé ses sujets d'impôts, et le remplaça en 1707 par Michel Rakoviza. Sourd aux suggestions du roi Charles XII qui s'était réfugié en Turquie après sa défaite à Pultawa, et qui voulait engager le sultan dans une guerre contre la Russie, il tomba en disgrâce, et mourut pacha de la Crimée.

Raschid, *Tarikhi*, Constantinople, an de l'hégire 1153 (1740 de J.-C.), t. II, p. 50-78. — Hammer, *Hist. de l'empire ottoman*. — Voltaire, *Histoire de Charles XII*.

ALI, surnommé *Coummourdji* (Charbonnier), grand vizir ottoman, tué en 1715. Il s'attira la faveur d'Ahmet II par sa beauté, devint très-influent au sérail, et fut nommé grand vizir en 1714, sous Ahmet III. Il fut l'adversaire constant de Charles XII de Suède, et contrecarra tous les projets d'alliance de celui-ci avec les Turcs; il le força à quitter Bender. Il fit ensuite décider la guerre contre les Vénitiens, dans laquelle ceux-ci perdirent la Morée. Cette violation du traité de Carlowitz entraîna la Porte dans une guerre contre l'empire d'Allemagne. Ali, qui ne connaissait rien à l'art militaire, eut l'ambition de se mesurer avec le prince Eugène. Il pénétra en Hongrie avec cent cinquante mille hommes; mais il fut complétement battu à la bataille de Pé-

terwardin, et il mourut deux jours après, à la suite des blessures qu'il y avait reçues en ralliant les fuyards. Ali avait beaucoup de présomption et d'orgueil; mais on ne peut que louer son administration à l'intérieur, dans laquelle il s'opposa vigoureusement aux dilapidations du trésor, en même temps qu'il fit prévaloir un esprit de bienveillance inaccoutumé.

Hammer, *Hist. de l'empire ottoman.*

ALI-BEY, dominateur de l'Égypte, né en 1728, mort en 1770. C'est un de ces esclaves qui, venus des bords de la mer Noire et de la mer Caspienne, maintenaient, sous le nom de mameluks, depuis plus de deux siècles, la puissance ottomane en Égypte. Il avait treize ans quand il fut conduit en Égypte; et il entra d'abord au service d'un *kehaya* ou colonel des janissaires, qui jouissait d'une grande influence. A l'âge de vingt ans il obtint le titre de *kachef,* ou gouverneur de district. Il fut ensuite admis parmi les beys, qui, au nombre de vingt-quatre et sous la direction d'un pacha ottoman, s'étaient partagé les provinces d'Égypte. Enfin il parvint, en 1766, à renverser tous ceux qui lui portaient ombrage, et s'empara de toute l'autorité. Secouant alors tout reste de dépendance envers le souverain de Constantinople, il chassa le pacha, et, prenant lui-même le titre de sultan, fit battre la monnaie à son effigie.

La Porte Ottomane était alors impliquée dans une guerre contre la Russie et la Pologne, et l'empire semblait menacé d'une dissolution prochaine. Ali, ayant eu occasion de converser avec des Européens que la curiosité et le commerce avaient conduits en Égypte, forma le projet de rendre à cette illustre contrée son ancien éclat. D'après ses vues, cette monarchie devait recouvrer les mêmes limites que sous les Ptolémées et le grand Saladin. Après avoir pris les mesures qui lui paraissaient devoir assurer la tranquillité intérieure, après avoir fait alliance avec l'empereur de Russie et avec Daher, pacha de Saint-Jean-d'Acre, qui avait levé l'étendard de la révolte, il commença d'abord par se rendre maître de la Mecque et des côtes de l'Arabie, voulant de nouveau faire de la mer Rouge le centre du commerce entre l'Orient et l'Occident. Il se mit ensuite en marche vers la Syrie, et s'empara en 1770, presque sans résistance, de Gaza, de Jaffa, et du reste de la Palestine. Déjà son armée était maîtresse de Damas, et les troupes ottomanes avaient été battues complétement; il ne lui restait plus qu'à prendre le château de Damas, et tout annonçait que sa grande entreprise allait être couronnée du succès, lorsque son lieutenant Mohammed-Bey, qui possédait toute sa confiance, se laissa gagner par l'ennemi, et reprit précipitamment le chemin de l'Égypte. Ce fut pour Ali un coup fatal. En vain il dissimula son ressentiment pour faire une nouvelle tentative contre la Syrie; son dessein échoua. L'ingrat Mohammed se révolta même ouvertement, et Ali fut obligé de chercher son salut dans la fuite. Dans son malheur il trouva un refuge auprès du pacha d'Acre; d'un autre côté, la Russie promit de lui envoyer des secours. Malheureusement il n'eut pas la patience d'attendre la réunion de forces suffisantes. Trompé par de faux avis, il crut que sa présence seule ferait soulever l'Égypte en sa faveur; et s'étant avancé jusqu'à Salehyé, il fut pris avec la plupart de ceux qui lui étaient restés fidèles, et mis à mort. Celui qui s'empara de sa personne était un mameluk appelé Mourad-Bey, le même qui plus tard se distingua contre les Français.

Ces événements se passèrent en 1773. Ainsi finit Ali-Bey, qui voulait régénérer l'Égypte, et qui avait un moment appelé sur lui l'attention de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. L'expérience prouva que ses talents étaient au-dessous d'une pareille tâche. Son aveugle confiance dans son favori, et l'irréflexion qu'il mit dans la plupart de ses entreprises, causèrent sa ruine. Pour arriver au pouvoir, Ali-Bey ne s'était pas fait scrupule de recourir à l'assassinat et aux crimes les plus horribles; mais une fois maître du pays, il chercha à faire régner une justice sévère, et les négociants européens établis en Égypte eurent beaucoup à se louer de son administration. Il était au reste superstitieux, et croyait à l'astrologie judiciaire. [*Enc. des g. du m.*]

Savary, *Lettres sur l'Égypte*, vol. II. — Volney, *Voyage en Syrie et en Égypte*, II, 124. — Hammer, *Hist. de l'empire ottoman.*

ALI-BEY, pseudonyme d'un voyageur espagnol dont le véritable nom est *Domingo Badia y Leblich* ou *Castillo*. Il naquit en Biscaye en avril 1766, et mourut le 30 août 1818. Il étudia à Valence la langue arabe, ainsi que les sciences naturelles, physiques et mathématiques. Doué d'un esprit vif et inquiet, il forma le projet de visiter l'Afrique et l'Asie. Il imagina de prendre un nom musulman, afin d'exciter moins de défiance dans ces contrées; et pour donner plus d'éclat à ce voyage, il se fit passer pour un descendant de l'illustre famille des khalifes abbassides, qui régnèrent pendant si longtemps sur l'islamisme: telle est l'origine du nom d'*Ali-Bey,* sous lequel il est universellement connu. Pour le succès d'un pareil dessein, il avait besoin des secours d'un gouvernement. La monarchie espagnole était alors sous l'administration de don Godoï, prince de la Paix. Badia s'adressa à lui, et, rattachant probablement son voyage à quelque vue de politique et de commerce, il parvint à faire agréer son plan. Il se rendit à Londres pour achever de se préparer à sa singulière entreprise. Déjà il avait acquis une connaissance suffisante de la langue arabe. Il chercha à se familiariser avec les mœurs et les usages des peuples qu'il devait visiter : il poussa même la précaution jusqu'à se faire circoncire. Quand tout fut prêt, il repassa en Espagne, et se fit débarquer à Tanger au mois de juin 1803. Ali-Bey séjourna

successivement à Fez, à Maroc, à Tripoli, dans l'île de Chypre et en Égypte. Au commencement de 1807 il était à la Mecque, principal but de son voyage. Il visita encore Jérusalem, Damas et Constantinople. Il se disposait à rentrer dans sa patrie et à publier les nombreux matériaux qu'il avait rassemblés, lorsqu'il apprit l'entreprise de Napoléon contre le roi Charles IV, et l'invasion de l'Espagne par les Français. Il se hâta de se déclarer pour le vainqueur, et fut nommé en 1809 intendant de Ségovie, puis préfet de Cordoue. Mais lors de l'expulsion des Français, il fallut chercher un refuge ailleurs. Badia se retira en France, où il publia la relation de son voyage. Bientôt après il forma le projet de nouvelles courses, et, prenant cette fois le nom d'*Ali-Othman*, il retourna en Syrie. On prétend qu'il avait pour mission d'établir de nouveaux rapports commerciaux entre la France, sa patrie adoptive, et l'Orient. Mais il mourut subitement à Alep, et, à ce qu'on dit, empoisonné. Le pacha de Damas s'empara de tous ses papiers, et sa périlleuse entreprise resta sans résultats.

Badia n'avait acquis qu'une connaissance superficielle de la langue arabe; il ignorait l'état de l'Orient à l'époque où ses prétendus ancêtres, les Abbassides, avaient exercé leur domination; mais il réunissait des connaissances que peu de voyageurs ont possédées à la fois. Il avait étudié la minéralogie, l'astronomie, la physique, et avait emporté avec lui les instruments nécessaires à ses observations. Badia eut l'avantage d'être le premier chrétien qui décrivît avec détail des choses sur lesquelles on n'avait eu jusque-là que des idées incomplètes : telle est la Mecque avec son temple; telle est encore la mosquée d'Omar à Jérusalem. Aussi la relation de Badia, qui d'abord avait excité des soupçons fondés en apparence, a-t-elle fini par occuper la place qui lui appartient. Cette relation, au reste, n'est que la première partie d'un ouvrage plus considérable qui parut sous ce titre : *Voyages d'Ali-Bey, en Asie et en Afrique*, *pendant les années* 1803 *à* 1807, précédés d'une lettre au roi de France; Paris, 1814, 3 vol. in-8°, avec un atlas composé de 89 vues, plans et cartes géographiques. L'auteur annonçait dans la préface la publication de la partie purement scientifique, qui devait contenir la preuve de ses observations astronomiques, météorologiques, etc. Cette partie n'a point paru. [Extr. de l'*Enc. des g. du m.*]

Biographie des Contemporains.

ALI-PACHA (*Wéli-Zade-Tépélini*), surnommé *Arslan* (Lion), pacha de Janina, né vers 1741, mort le 5 février 1822. Ce personnage, par le rôle qu'il a joué, peut donner une idée de la situation morale et politique de l'empire ottoman au commencement de notre siècle. A ce titre, il mérite ici une place assez large. Ali descendait d'un pacha albanais qui périt en 1716 devant l'île de Corfou, alors occupée par les Vénitiens. Le père d'Ali, chassé de la maison paternelle par ses propres frères, se mit à la tête d'une troupe de klefthes (voleurs), marcha contre ses frères, les assiégea dans sa maison, et les y brûla vifs. La mère d'Ali, appelée Kamco, était fille d'un bey, ou grand propriétaire du pays. Douée d'un caractère vindicatif et féroce, elle employait également le fer et le poison pour se défaire des personnes qui lui faisaient ombrage. Ali naquit à Tébélen dans l'Albanie, et se fit remarquer de bonne heure par un caractère turbulent. Ayant perdu son père à l'âge de treize ans, sa mère se chargea de son éducation, et lui inspira de bonne heure les horribles sentiments qui l'animaient. Dès qu'il fut en âge de prendre les armes, il profita de l'anarchie qui régnait dans le pays, et se mit à faire des courses dans les contrées voisines. Le courage dont il fit preuve, et les richesses qu'il acquit, étendirent de bonne heure sa réputation; et il obtint la main de la fille d'un bey, appelée Émyneh, femme douée des plus belles qualités. Quelque temps après, il se rendit maître de Tébélen, sa patrie, et des villes du voisinage; et la guerre ayant éclaté entre la Turquie et la Russie, il se rendit au camp ottoman, à la tête d'un corps d'Albanais. Sa conduite à l'armée fut celle d'un brave soldat, et lui valut une bonne réputation militaire. Le titre de pacha à deux queues, la charge de *dervendjî-pacha* ou de grand prévôt des routes, et celle de gouverneur de Tricala en Thessalie, furent la récompense de ses services. Bientôt même, à force d'intrigues et de crimes, il se fit nommer pacha de Janina, place qui le rapprochait de sa patrie. Ceci arriva en 1788. Le pachalik d'Arta pouvait s'obtenir par une calomnie; il l'obtint du sultan Sélim III. L'Acarnanie et d'autres pays étaient entre les mains d'hommes faibles; il s'en empara par la force. A chacune de ses conquêtes, il bannissait ou mettait à mort tous les habitants musulmans ou chrétiens qui lui donnaient de l'ombrage ou dont il convoitait les biens. Il ne tarda pas à se tourner contre les Souliotes, peuplade chrétienne établie dans le voisinage; et à force de ruse et de perfidie il parvint à les détruire ou à les faire fuir. Restaient encore Prévésa et quelques autres villes chrétiennes de la côte qui dépendaient de la république de Venise. En 1797, cette antique reine des mers ayant été renversée, et les troupes françaises ayant occupé Corfou avec les autres îles du golfe Adriatique, Ali crut l'occasion propice pour se rapprocher des vainqueurs; il fraternisa avec eux, et reçut de leurs mains la cocarde tricolore. Il se disait le plus fidèle disciple de la religion des jacobins, et voulait être initié au culte de la carmagnole, qu'il regardait comme une nouvelle religion. Il gagna si bien leur confiance, qu'en opposition à l'ancienne politique de Venise, ils lui permirent d'équiper une flotte. A l'époque des fêtes de Pâques, il fit une

descente sur la côte pendant que les habitants étaient à l'église, et, les attaquant à l'improviste, il en massacra plus de six mille.

Vers le même temps une armée française envahit l'Égypte sans aucune provocation, et la guerre fut déclarée par la Porte à la France. Ali se crut à la veille de faire la conquête des îles Ioniennes. Voulant connaître les forces que les Français y entretenaient, il attira sous divers prétextes à Janina un officier appelé Rose, qu'il fit mettre à la torture; et quand il en eut obtenu les renseignements dont il avait besoin, il l'envoya comme espion à Constantinople, où l'infortuné mourut des suites de ses souffrances. Ali commença ses opérations par la ville de Prévésa. Déjà un évêque grec et divers affidés du tyran avaient semé dans la ville l'esprit de discorde et de trahison. Un officier du génie qui dirigeait les travaux de fortifications mourut empoisonné. Les Français, en trop petit nombre, furent obligés de capituler, et la ville fut mise à feu et à sang. Le sultan crut devoir récompenser de tels exploits par une pelisse et un sabre d'honneur. Bientôt même (en 1803) la Macédoine et la Thrace étant infestées par de nombreuses bandes de voleurs, à tel point que les routes étaient devenues impraticables pour les caravanes et que toutes les affaires étaient suspendues, Ali fut nommé *Roumelì-velissi*, c'est-à-dire commandant général de la Romélie, ce qui lui donnait le rang de pacha à trois queues. Il vint camper à la tête de dix mille Albanais auprès de Bitoglia, où tous les pachas des environs avaient ordre de venir le joindre, et s'avança ensuite du côté de Philippopolis à la tête de quatre-vingt mille hommes. On crut un moment qu'un tel appareil serait fatal à l'empire même. Mais Ali se contenta de faire décapiter quelques chefs de rebelles, et reprit le chemin de Janina, levant des contributions dans les villes situées sur son passage, et emportant l'artillerie et tout ce qui était en état d'être transporté. La Porte ne voyait pas avec indifférence une telle conduite. Un cri général s'était élevé contre les déprédations d'Ali, et la voix publique était renforcée par les justes réclamations des Russes, alors maîtres des îles Ioniennes. Mais à cette époque la confusion était devenue générale dans l'empire, et l'infortuné Sélim III avait échoué dans toutes ses tentatives de réforme. Ali en profita, et, sous prétexte de rétablir le bon ordre, il étendit de tous côtés ses conquêtes. Lorsque les provinces Illyriennes eurent passé sous la domination française, Ali fit sa cour à Napoléon, qui, pour resserrer les liens de l'amitié, envoya M. Pouqueville à Janina, en qualité de consul général. En même temps un colonel du génie français fut chargé d'élever des fortifications à Janina et à Prévésa. Napoléon obtint même du sultan, pour le fils aîné d'Ali, le pachalik de Lépante, et pour son second fils celui de Morée, ce qui le rendait maître de la plus grande partie du continent de la Grèce. Ali ne laissa pas de former des relations secrètes avec le gouvernement anglais, qui, pour se l'attacher, lui fit présent d'un parc d'artillerie et de six cents fusées à la Congrève.

Muni de ces nouveaux moyens d'agression, il s'avança vers la ville de Bérat, située dans la moyenne Albanie, et qui bornait ses possessions du côté du nord. Le pacha de Bérat était beau-père de ses deux fils aînés. Ce lien n'empêcha pas Ali de le dépouiller entièrement; et, pour donner plus d'éclat à son triomphe, il fit conduire le malheureux pacha à Janina, où il l'enferma dans un souterrain, à l'entrée de son palais. Cette guerre s'était faite sans le consentement de la Porte. Ali se fit pardonner un tel attentat en envoyant aux membres les plus influents du divan une partie des dépouilles du vaincu. En vain le sultan essaya de l'attirer hors de l'Albanie, sous prétexte de la guerre qui se faisait alors entre la Russie et la Porte sur les rives du Danube : Ali se disait malade, et fut dispensé d'obéir.

Maître de riches trésors, Ali entretenait des émissaires en Grèce, en Moldavie, en Servie, à Constantinople, et jusque chez les principales puissances d'Europe. On a lieu de croire que ses intrigues ne furent pas étrangères aux désordres qui amenèrent la chute et la mort de Sélim III. Vers le même temps il s'emparait des villes albanaises d'Argyro-Kastro, de Kardiki, etc. Les habitants de Kardiki s'étaient rendus d'eux-mêmes; mais Ali, ayant à venger une ancienne injure faite à sa mère et à sa sœur, fit passer tous les hommes au fil de l'épée. Quant aux femmes et aux filles, elles furent remises à la sœur d'Ali, qui, après les avoir livrées aux plus horribles outrages, les envoya toutes nues dans les forêts, où elles périrent presque toutes de froid ou de faim. Il nous est impossible d'énumérer ici tous les crimes d'Ali. Nous nous contenterons d'ajouter qu'à la chute de Napoléon il se fit céder par les Anglais la ville de Parga, la seule qui restât encore aux chrétiens sur la côte; et nous passerons de suite aux projets d'indépendance que manifesta Ali, projets qui favorisèrent singulièrement les tentatives d'affranchissement que nourrissaient depuis quelque temps les peuples chrétiens de la Grèce, mais qui amenèrent la ruine du tyran. En 1820, Ali, enhardi par le succès qui avait couronné jusque-là ses entreprises, et bien qu'il eût environ quatre-vingts ans, ne dissimulait plus qu'avec peine ses desseins ambitieux. D'un autre côté, le sultan Mahmoud, qui convoitait les immenses richesses du pacha, et qui avait espéré qu'Ali ne tarderait pas à mourir, commençait à se montrer impatient.

Les nombreux ennemis du pacha profitèrent de ces dispositions pour précipiter le dénoûment. Ali fut déclaré *firmanli*, c'est-à-dire qu'il fut mis au ban de l'empire, et reçut ordre de se présenter dans le délai de quarante jours à Cons-

tantinople, *au seuil doré de la porte de félicité,* pour se justifier. En même temps une armée fut envoyée vers Janina, et une flotte mit à la voile pour faire une descente sur les côtes d'Épire. Dans ces nouvelles circonstances, Ali, malgré son grand âge, sembla redoubler de courage et d'activité. Mais on vit bientôt combien les idées de cet homme avaient été rétrécies par l'avarice, l'égoïsme, l'esprit de vengance, principaux mobiles de toute sa vie; on vit à quel point on s'était exagéré son importance politique. Ali, pour se défendre, ne pouvait compter que sur ses troupes, composées de musulmans et de chrétiens; il avait à s'assurer à la fois des premiers, qui peut-être hésiteraient à combattre contre le sultan leur souverain, et des derniers, qui déjà commençaient à prononcer les mots *indépendance* et *liberté.* Il serait facilement parvenu à s'attacher les uns et les autres, au moins pour quelque temps, s'il avait voulu sacrifier une partie de ses trésors. Il pouvait encore faire un appel aux milliers d'aventuriers épars dans l'Europe chrétienne, et qui, ayant jusque-là vécu au milieu du bruit des armes, seraient volontiers rentrés dans la carrière des combats. La position de ses États était d'ailleurs extrêmement favorable pour la défense. Entourés à l'occident et au midi par la mer, ils étaient bornés à l'orient par une chaîne de montagnes qui pouvait être gardée par quelques centaines d'hommes. Enfin, il ne tenait qu'à lui, à l'aide de ses émissaires, de susciter des révoltes partielles dans les diverses provinces de l'empire; et, pour peu que la résistance se prolongeât, il devenait impossible à l'armée turque, composée de bandes indisciplinées, de se maintenir.

Dès qu'il fut instruit de l'orage qui se préparait, Ali convoqua les chefs chrétiens, tant grecs qu'albanais, et les appela aux armes. Ce sont ces mêmes hommes qui, sous le nom d'*armatolis,* ne tardèrent pas à se distinguer dans la guerre de l'indépendance grecque, et qui alors se répandirent dans les provinces restées fidèles à la Porte, pillant les caravanes et frappant les villages de contributions. En même temps des officiers habiles, y compris ses trois fils et quelques-uns de ses petits-fils, allèrent occuper les défilés et les lieux faciles à défendre. Quant au commandement des troupes qui devaient faire face à l'armée impériale, il fut donné au fameux Omer Brione. Mais dès que les troupes ottomanes se montrèrent, les Turcs, façonnés depuis si longtemps au joug, firent leur soumission. De leur côté, les Grecs, dont Ali ne voyait qu'avec effroi les projets d'indépendance, et qui n'avaient aucun avantage à attendre du tyran, rentrèrent dans leurs foyers. Ses propres fils et petits-fils, à l'exception d'un seul, passèrent dans le camp ennemi. Dès ce moment Ali se trouva menacé dans Janina, et, ne pouvant espérer de s'y défendre, il y fit mettre le feu, pour se retirer dans la forteresse qui domine le lac, voisin de la ville. Ce fut au mois d'août 1820. La forteresse était hérissée de canons servis par des mercenaires italiens, français et autres. En même temps une petite escadre se rendait maîtresse du lac. D'un autre côté, les débris des Souliotes, qu'il avait rattachés à sa cause, consentirent à faire une utile diversion. Pendant tout le reste de l'année il se défendit contre une armée où l'on comptait quarante-six pachas ou vizirs. Placé ordinairement au haut des remparts, sur la partie la plus exposée, il veillait à tout, et souvent ordonnait des sorties qu'il commandait lui-même. Au commencement de l'année 1821, le sultan, pour hâter la fin de cette guerre, d'autant plus que la Morée et les îles grecques de l'Archipel et une partie du continent commençaient à prendre les armes, donna le commandement de l'armée à Khorchid-Pacha, qui s'était déjà distingué dans plusieurs guerres. Dès lors le siége fut repris avec une nouvelle vigueur. Ali ne se montra que plus intéressé à conserver ses trésors. Une partie avait été déposée par lui dans le magasin des poudres, pour les détruire en un instant, s'il y était forcé; le reste fut jeté dans le lac, dans des lieux dont lui seul avait le secret. Ali ne savait pas encourager ses troupes par des libéralités faites à propos. Au mois d'octobre, la garnison, mal payée, l'abandonna, et il fut réduit à toute extrémité. Son lieu de retraite était une palanque en maçonnerie solide, garnie de canons; au-dessous se trouvait une vaste caverne, ouvrage de la nature, dans laquelle il avait enfermé des munitions et les trésors qu'il n'avait pas jugé convenable d'enfouir. Tout l'édifice d'ailleurs était miné.

Au commencement de janvier 1822, Ali ne conservait plus avec lui qu'environ cinquante personnes, y compris les instruments de ses crimes, et une chrétienne appelée Vasiliki, celle de ses femmes que depuis la mort d'Emyneh il chérissait le plus, ainsi que certains otages chrétiens, entre autres Constantin Botzaris. Khorchid, qui voulait le prendre vivant afin de jouir de ses trésors, lui envoya quelques-uns de ses officiers pour l'engager à se soumettre. Ali les invita à descendre avec lui dans la caverne. Là il leur montra plus de deux mille barils de poudre, et ses trésors placés dessus. Ensuite il leur présenta un de ses séides, appelé Fehim, jeune homme doué d'une figure aussi douce que son cœur était intrépide. Sa fonction consistait à tenir toujours une mèche allumée : Ali et lui se relevaient mutuellement, afin de veiller auprès du foyer menaçant. Puis le tyran leur dit : « On me fait la guerre pour avoir mes richesses; sachez qu'il suffit d'un moment pour les faire disparaître. La vie n'est rien pour moi. J'aurais pu appeler à mon aide les Grecs; j'ai refusé de traiter d'égal à égal avec ceux dont je fus le maître absolu; mais je tiens aux personnes qui m'environnent. Qu'un pardon scellé de la main du

sultan me soit présenté, et je me soumets. J'irai à Constantinople, dans l'Asie Mineure, partout où l'on voudra me conduire. » Khorchid, intéressé à l'entretenir dans ces dispositions, lui envoya une déclaration signée par tous ses officiers, et dans laquelle on s'engageait à lui obtenir son pardon du sultan. La convention portait qu'Ali conserverait un tiers de ses trésors, et qu'il serait libre de vivre à Constantinople ou dans quelque ville de l'Asie Mineure. Tourmenté par le souvenir de ses crimes, il saisissait avec empressement tous les liens qui semblaient le rattacher à la vie.

Khorchid lui proposa une entrevue dans l'île du lac. Ali y consentit. Dès que celui-ci y fut rendu, Khorchid fit entourer l'île par des troupes fidèles. Le 5 février au matin, il fit annoncer au tyran que son pardon était arrivé, et ajouta que, leurs vœux communs étant exaucés, il convenait de donner ordre à Féhim d'éteindre la mèche fatale. A ces derniers mots, Ali ouvrit les yeux; mais il était trop tard. En vain il demanda à se rendre en personne à sa palanque; on renouvela les premières protestations, et le tyran, à demi rassuré par un reste d'espoir qui n'abandonne jamais les malheureux, céda. Tirant de son sein un signe particulier, il le remit à un affidé de Khorchid, disant: « Présentez cet objet à Féhim; à cette vue, ce terrible dragon se changera en un agneau timide. » En effet, à la vue du talisman, Féhim se prosterna, éteignit la mèche, et fut aussitôt poignardé. Il était alors midi; et Ali, qui était resté dans l'île, commença à perdre toute espérance. Tout était silencieux autour de lui. Son pouls battait avec une violence extrême, mais on ne remarquait sur ses traits aucun trouble intérieur. Tantôt il prenait sa longue-vue, et regardait tour à tour le camp, la ville de Janina, le lac théâtre de ses crimes, ou le Pinde, qui terminait l'horizon du côté de l'orient. Tantôt il visitait ses armes, et alors ses yeux brillaient du feu de la jeunesse. Tantôt enfin, les heures lui paraissant trop longues, il tirait sa montre, ou se faisait servir du café et de l'eau à la glace. Il n'osait fixer le ciel, objet de son effroi. Le kiosk qu'il occupait formait l'avant-scène d'un corps-de-logis en bois élevé sur des colonnes. Suivant sa coutume, il s'était assis en face de la porte d'entrée, pour voir toutes les personnes qui se présenteraient. A cinq heures du soir, on vit approcher Omer Brione et d'autres chefs avec une suite nombreuse. A leur aspect, Ali se leva avec impétuosité, portant la main sur ses pistolets; et comme on lui dit de se soumettre au destin, de faire ses ablutions, d'adresser ses prières à Dieu et au prophète: « Ma tête, s'écrie-t-il en fureur, ne se livre pas si facilement. » En même temps il tue un des chefs et en blesse un autre. Mais on tirait de tous les côtés sur le kiosk. Ali est frappé à la poitrine; quatre de ses *palicares* tombent à ses côtés; les soldats placés au-dessous de l'appartement tirent sur lui à travers le plancher. Criblé de coups, il chancelle, s'accroche à une fenêtre, et roule sur un sofa. Alors les assaillants entrent, et le bourreau, saisissant le tyran par la barbe, le traîne sous le péristyle, où il lui coupe la tête. Cette tête avait conservé quelque chose de si imposant et de si terrible, que les vainqueurs ne purent se défendre d'une sorte de stupeur en la voyant. Khorchid, auquel on la présenta sur un plateau en vermeil, se leva pour la recevoir, et baisa respectueusement sa barbe. Telle était l'admiration qu'avait excitée la belle défense d'Ali, que tous, surtout ses anciens sujets, oubliaient ses crimes pour chanter ses hauts faits. On parfuma la tête des essences les plus précieuses. Elle fut enfermée dans une boîte d'argent et envoyée à Constantinople. La sensation que la chute d'Ali avait causée était si grande, que sur toute la route on fut obligé de montrer la tête à la population accourue sur le passage, et qu'on finit par la faire voir à prix d'argent. Arrivée à Constantinople, cette tête, comme celle du plus vulgaire des criminels, fut exposée à l'entrée du sérail. Sur ces entrefaites, Khorchid veillait à s'emparer des richesses du pacha. Malgré les tortures auxquelles on soumit les officiers d'Ali, on ne put découvrir que 60,000 bourses, c'est-à-dire environ vingt-cinq millions de francs. Dans le même temps, les enfants d'Ali, qui avaient été relégués en Asie Mineure, étaient mis à mort. La femme de Veli, le second, qui avait été déshonorée par le tyran, fut cousue dans un sac de cuir et précipitée dans une rivière. Ses filles furent exposées au bazar, et vendues à des pâtres turcomans. De toute la postérité d'Ali, naguère si florissante, il ne resta que deux de ses petits-fils, que l'on conduisit à Andrinople. Ainsi finit le trop fameux Ali-Pacha. On peut dire qu'il périt par les vices mêmes qui avaient fait son élévation, c'est-à-dire par son amour des richesses, son mépris de la vie d'autrui, et par son insatiable ambition.

Ainsi que tous les Albanais nourris dans l'ignorance la plus grossière et dans l'anarchie, Ali n'avait aucune idée de morale, et ne reconnaissait de frein que celui de la force. « Mon fils, lui avait souvent dit sa mère Kamco, souvenez-vous que le bien des autres n'est à eux que parce qu'ils sont forts: si vous l'emportez sur eux, ce bien vous appartiendra. » Ces horribles leçons ne tardèrent pas à germer dans le cœur ambitieux et cupide d'Ali, et on a vu à quel point il sut les mettre à profit. Il professait extérieurement un grand respect pour la religion musulmane, et prodiguait surtout les égards aux derviches et aux sofis, espèce de moines qui mènent en général une vie errante et désordonnée, mais qui sont en possession d'imposer à la multitude. Plus d'une fois ces moines vagabonds le traitèrent avec la plus grande insolence, et le tyran ne retrouva pas à leur égard son humeur féroce; mais au fond il n'avait aucun prin-

cipe assuré de religion : il avait plus de penchant pour la magie, l'alchimie et les pratiques superstitieuses. Dans ses maladies, des frayeurs mortelles s'emparaient quelquefois de lui; il s'accusait, il poussait de longs gémissements. Il conjurait les médecins, qu'il appelait ses frères, de le sauver, promettant de les récompenser dignement. Il mettait des prisonniers en liberté, et invoquait les prières des derviches, et même celle des chrétiens. Mais, à peine remis de sa maladie, il reprenait le cours de ses excès, et accusait ses médecins d'incapacité, afin d'être dispensé de les payer. Il se pliait à tous les rôles. Musulman avec les Turcs, il était matérialiste avec les derviches, et chrétien dans la compagnie des Grecs, buvant avec eux *à la santé de la bonne Vierge*. Il n'était donc pas étonnant que beaucoup de chrétiens fussent entrés à son service. Ali, jusqu'à sa mort, mena la vie la plus licencieuse. Il avait un grand nombre d'épouses et de concubines, et ses émissaires, répandus partout, lui amenaient des femmes d'Italie et d'autres pays. Dans ses honteux penchants il ne respectait pas même l'ordre de la nature, et, d'après une habitude assez commune en Orient, il avait également un sérail de garçons. Le nombre de ces victimes de la lubricité était de plus de quatre cents : c'étaient en général les enfants des hommes qu'il avait fait périr. Le monstre ne respecta pas même l'épouse de son second fils et ses petites-filles. La conduite de ses fils, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, était digne d'un tel père. Ali, en se livrant à ces excès, obéissait autant à une infâme politique qu'à ses penchants luxurieux. Il ne se croyait sûr de quelqu'un que lorsqu'il l'avait avili. — Un jour il dit à Pouqueville : « Les Albanais me regardent comme un homme extraordinaire; mes moyens d'action sont l'or, le fer et le bâton : avec cela je dors tranquille. » On ne peut se faire d'idée de l'avarice sordide d'Ali. Indépendamment du butin pris en pays conquis et du produit des impôts, il possédait des fermes qui étaient gérées pour son compte, et où il entretenait environ cinq cent mille moutons et six cent mille chèvres. Convoitant incessamment les biens de tout homme riche, souvent il le faisait assassiner ou il le bannissait pour s'emparer de ses biens, en vertu de la loi qui, en Turquie, accorde au gouvernement toute propriété vacante; souvent encore il le faisait accuser de quelque crime qui emportait la peine capitale, ou, au moment de la mort, se faisait déclarer son héritier. Il s'était même livré aux recherches alchimiques de la pierre philosophale, et avait dépensé des sommes considérables pour cet objet. Parmi les nombreux traits de cruauté d'Ali, nous nous bornerons à citer le suivant. Pour varier les supplices infligés aux malheureux qui avaient encouru sa disgrâce, il avait fait enfermer un énorme léopard dans une cage de fer montée sur quatre roues. Au jour marqué, cette cage était conduite au milieu de la cour du palais, où l'individu destiné à la mort était introduit tout nu, et livré à l'animal féroce.

Quoique dénué d'instruction, puisqu'il savait à peine lire, Ali ne manquait pas de sagacité. Hautain envers ses inférieurs, il était caressant et affectueux envers ceux qu'il voulait gagner. Il déguisait toujours le véritable motif qui le faisait agir : de là les parjures, les caresses, les larmes même qu'il répandait à volonté. L'activité d'Ali était prodigieuse : levé tous les jours avant l'aurore, il prenait d'abord connaissance des dépêches et des requêtes qui lui étaient adressées. Il s'informait même de ce qui se passait chez les puissances chrétiennes d'Europe. A cet effet, il se faisait traduire les gazettes étrangères. Aucun détail ne lui échappait : il donnait le plan d'un château en même temps que l'ordre de brûler un village. Pendant qu'il écoutait la lecture d'un firman, il réglait la dépense de son maître d'hôtel. Il était parvenu à établir l'ordre le plus sévère dans ses États. Lui seul avec ses fils pouvait se livrer à la tyrannie; ou si d'autres le faisaient, c'était sous son bon plaisir. Partout il avait à ses ordres des sicaires toujours prêts à frapper. Malheur au téméraire qui aurait osé se livrer au moindre excès! Une telle sévérité au milieu d'un peuple remuant et indocile serait devenue excusable, si elle n'avait pas été établie dans l'intérêt d'un seul. — Ali avait le goût de l'architecture et des constructions : un grand nombre de forteresses et d'autres édifices furent commencés par lui; mais il n'avait pas les lumières nécessaires pour diriger l'exécution de ces travaux. Il n'y cherchait d'ailleurs nullement le bien public; il ne visait qu'à appeler l'attention sur sa personne.

Les États d'Ali, joints à ceux de ses enfants, qui y étaient contigus, comprenaient la plus grande partie de l'Albanie, l'Épire proprement dite, la Thessalie, la Livadie, l'Étolie et l'Acarnanie. Le nombre de ses sujets était d'un peu plus d'un million. Ali retirait à peu près dix millions de francs, soit des biens qu'il s'était appropriés, soit du produit des douanes, des salines, des pêcheries, et des avanies qui se commettaient journellement. Sur cette somme il avait à payer tous les ans au sultan 2,400,000 fr., et 2,000,000 aux personnes les plus influentes de la cour. Il avait, de plus, à veiller à l'entretien de son armée, qui se composait d'environ 14,000 hommes, musulmans et chrétiens. Les faits qu'on vient de lire prouvent à quel point on s'est pendant longtemps exagéré en Europe l'importance politique d'Ali. On lui supposait l'ambition de se rendre indépendant; on lui prêtait même le désir d'occuper le trône de ses maîtres. Sa tête n'était ni assez vaste ni assez forte pour concevoir de tels plans. L'Illyrie, l'Albanie et les îles voisines étant tour à tour un objet de convoitise pour les Anglais, les Français et les Russes, et l'empire ottoman paraissant

être à la veille d'une dissolution, chacune de ces nations se crut intéressée à se ménager l'amitié d'Ali. On a vu que le Directoire et ensuite Napoléon ne dédaignèrent pas de faire des avances au pacha. Les agents anglais se pressaient sur les routes de Janina, et il était presque devenu de mode de visiter Ali : lord Byron, qui ne voyait que des sujets de haine dans tout ce qui lui rappelait l'Europe chrétienne, et surtout sa propre patrie, semblait respirer plus à l'aise à la cour du tyran. [Extr. de l'*Enc. des g. du m.*]

Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, 2e édit., 1826.— *Histoire de la régénération de la Grèce*, vol. I, II, III. — *Mémoires sur la vie et la puissance d'Ali-Pacha, vizir de Janina, et notice sur la fin tragique d'Ali-Pacha.* — T.-S. Hughes, *Travels in Greece and Albania*, 2e édit., 1830, vol. I, ch. XVI, etc.; vol. II, ch. I, XIII. — Hobhouse, *A journey through Albania*, etc., lettres 6-15. — Doncourt, *Mémoirs on the Jonian Islands, including the life and character of Ali-Pascha, translated from the original.* — Holland, *Travels in the Ionian isles, Albany, Thessaly, Macedonia.* — Malte-Brun, *Tableau historique et politique de la vie d'Ali-Pacha*, dans le sixième volume des *Nouvelles Annales des voyages*. — Beauchamp *Histoire du fameux Ali-Pacha, vizir de Janina*, 2e édition, 1822.

ALI, nabab d'Aoude, et vizir de l'empereur mogol Schah-Alem, naquit en 1781, et mourut en mai 1817. D'une origine obscure, il fut, encore enfant, adopté par le nabab Assaf-Eddaoulah, auquel il succéda en 1797. Mais déjà, l'année suivante, il fut déposé par le gouvernement anglais, envers lequel il se montra peu docile. Il s'en vengea en faisant massacrer le résident anglais Charry, et se réfugia sur le territoire du rajah de Bérar. Celui-ci ne le livra qu'à la condition que sa vie serait épargnée. Ali fut conduit à Calcutta, et enfermé dans une cage de fer au fort William, où il mourut à l'âge de trente-six ans.

Forbes, *Mémoires.*

ALIADEULET, prince d'Arménie, régnait, l'an de l'hégire 920 (1514), sur le pays qui s'étend depuis Amasie jusqu'aux confins de la Caramanie. Auxiliaire de Sélim Ier, il le trahit ensuite pendant son expédition contre le schah de Perse. Il fut traqué dans les montagnes où il s'était caché; il fut découvert dans une caverne, et mis à mort.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman.*

ALIAMET (*Jacques*), graveur français, né à Abbeville en 1728, mort à Paris en 1788. Disciple de Lebas, il perfectionna beaucoup l'art de graver à la pointe sèche. Blâmant les graveurs qui *poussent au noir,* ils les comparait aux acteurs qui ne savent faire que des grimaces pour plaire à la populace. On estime particulièrement ses estampes d'après Berghem, Wouwermans, Vernet. Ses principaux ouvrages sont : une *Ruine avec figures et animaux*, d'après Berghem; la *Vue de l'ancien port de Gênes* et *le Rachat de l'esclave*, d'après le même peintre; *le Départ pour le sabbat et l'arrivée au sabbat*, d'après David Téniers; *les Amusements de l'hiver,* d'après Adrien Van-der-Velde. Aliamet a gravé aussi deux *Batailles des Chinois,* ouvrage composé de seize planches.

Son frère *François-Germain*, né en 1734, mort vers la fin du dix-huitième siècle, vécut longtemps à Londres, où il fit différents portraits, et, entre autres, les gravures pour l'histoire d'Angleterre de Smollet.

Heineken, *Dictionnaire des artistes.* — Huber, *Manuel des amateurs.*

ALIBAUD (*Louis*), régicide, né à Nîmes en 1810, guillotiné le 11 juillet 1836. Il fut élevé au collége de Narbonne, et à dix-huit ans s'engagea comme volontaire dans le 15e régiment d'infanterie de ligne, où il parvint jusqu'au grade de fourrier. En 1830, il prit part à la révolution de juillet, et fut blessé le 29 sur une barricade. En 1834 il obtint son congé de réforme, et vécut, depuis ce moment, tantôt à Perpignan, tantôt à Barcelone et à Paris. Ce fut le 25 juin 1836 que, poussé par le fanatisme politique, il tira presque à bout portant sur le roi Louis-Philippe, au moment où il sortait en voiture par le guichet des Tuileries, pour aller à Neuilly. Alibaud fut aussitôt arrêté; il confessa hardiment son crime, et fut condamné à mort par la cour des Pairs.

Journaux du temps. — *Biographie universelle.*

ALIBERT (*Jean-Louis*, baron), médecin français, né à Villefranche, département de l'Aveyron, le 12 mai 1766, mort à Paris le 6 novembre 1837. Il vint à Paris vers le commencement de la révolution, et entra d'abord à l'École normale, où il eut pour condisciple le philosophe Laromiguière; puis il étudia à l'École de santé, première ébauche de la Faculté de médecine actuelle. Il y eut pour maître Cabanis, et pour amis Bichat et Richerand. En 1799 il fut reçu docteur, et soutint, à cette occasion, une thèse qui devint la base de son *Traité des fièvres intermittentes pernicieuses;* Paris, 1801 et 1819, in-8°. Nommé vers 1803 médecin de l'hôpital Saint-Louis, il fit des maladies de la peau son étude favorite, et consigna le résultat de ses observations dans un ouvrage considérable, intitulé *Traité complet des maladies de la peau, observées à l'hôpital Saint-Louis, etc.;* Paris, Barrois, 1806-1826, grand in-fol., avec cinquante et une planches. C'est l'ouvrage qui fait la véritable gloire d'Alibert. Il en parut, en 1832, un abrégé (*Précis* ou *Monographie des Dermatoses*), in-4° avec quinze planches coloriées, ou 2 vol. in-8° avec une planche; 2e édition, *ibid.*, 1835, 2 vol. in-8°. Son style est correct et même élégant; mais les praticiens lui reprochent de nombreuses inexactitudes.

« Jusqu'à la Restauration, dit un de nos médecins les plus spirituels, Alibert resta simplement médecin de l'hôpital Saint-Louis; mais lors de son retour en France, Louis XVIII le nomma son médecin ordinaire, sans doute en considération du genre de maladies dont il faisait sa principale étude, plutôt qu'à la recommandation du baron Portal, son premier médecin. Le roi, en effet, dès cette époque, souffrait de cette maladie de jambes qui persévéra jusqu'à sa mort. A ce

titre essentiel, qui fit infiniment pour sa fortune, Alibert réunit celui de professeur de matière médicale à l'École de médecine de Paris, celui de médecin du collége Henri IV et de plusieurs autres. Il professait sans gravité, mais sa parole avait du charme, et le son de sa voix était enchanteur. Ses leçons étaient remarquées pour ces mots imprévus et pittoresques dont il finissait lui-même par sourire avec esprit, à l'instigation de ses auditeurs. Mais ses improvisations les plus remarquables et les plus applaudies étaient pour l'hôpital Saint-Louis, où il professait en plein air sous des tilleuls, à l'ombre desquels il faisait parader pendant le printemps des malheureux couverts de dartres. C'est à ce cours célèbre que les médecins de toute l'Europe ont appris pendant vingt ans à connaître les maladies de la peau, qu'Alibert a mieux décrites et mieux représentées qu'aucun de ses devanciers. Bien que méditatif et distrait jusqu'à l'excès, Alibert fut constamment un des plus fervents apôtres de la mode. S'il apprenait qu'à la cour on eût accueilli un jeune poëte, vanté ses vers, lu ses ouvrages, dès le lendemain l'heureux auteur recevait ses invitations ou sa visite. A ses déjeuners on était certain de rencontrer les plus jeunes muses, les voyageurs récemment débarqués, les poëtes lauréats, les avocats et les jeunes orateurs dont les premiers débuts étaient applaudis, et même les actrices et acteurs en vogue : c'était là la brillante contre-partie de ses cours de l'hôpital Saint-Louis : là l'esprit, les arts et le luxe; ici les misères et les souffrances. Après le déjeuner venaient des lectures, puis la comédie. Son petit théâtre de la rue de Varennes avait ordinairement pour principaux ordonnateurs l'actrice Mlle Fleury et le célèbre Marchangy, avocat général. Puis quand vingt régner Charles X, des sermons remplacèrent le spectacle : cependant le déjeuner du dimanche persévéra. Ses cabinets de consultations, qui ne s'ouvraient que deux fois la semaine, semblaient une succursale du Jardin des Plantes. On voyait là des volières qui mettaient à contribution toutes les régions du globe, des collections magnifiques de papillons et d'insectes, les peintures célèbres de Redouté, représentant les plus belles fleurs : à côté de cela les planches de son grand ouvrage, retraçant des ichthyoses, des psoriasis, des prorigos, etc. Alibert a toujours aimé les antithèses et les contrastes; mais il sanctifiait ce luxe et cette frivolité par de bonnes actions. Il paraît certain qu'il fut un des hommes les plus bienfaisants de son époque. Sa bienveillance était devenue proverbiale; et tels étaient l'aménité de son accueil, le charme de son entretien, qu'il suffisait de l'avoir entendu et abordé une ou deux fois, pour rester à jamais sympathique à sa personne. Son style de tous les jours, son style sans apprêt, avait aussi beaucoup de naturel, bien qu'un peu verbeux et trop orné. »

Outre les ouvrages cités, on a encore d'Alibert : *Éléments de thérapeutique et de matière médicale;* Paris, 1804, 2 vol. in-8°; 1826, 3 vol. in-8° (5e édit.); — *Discours sur les rapports de la médecine avec les sciences physiques et morales;* Paris, 1799, in-8°; — réimprimé avec les *Éloges de Spallanzani, de Galvani, de Roussel et de Bichat;* Paris, 1806, in-8°; — *Nosologie naturelle, ou les Maladies du corps humain distribuées par familles;* Paris, 1817, 2 vol. in-4°, avec quarante-quatre planches coloriées; — *Physiologie des passions, ou Nouvelle Doctrine des sentiments moraux;* Paris, 1825, 2 vol. in-8°, avec neuf gravures; — *Précis sur les eaux minérales les plus usitées en médecine, suivi de quelques renseignements sur les eaux minérales exotiques;* Paris, 1826, in-8°. Alibert a été l'un des rédacteurs du *Dictionnaire des sciences médicales* et du *Journal universel des sciences médicales.*

Isid. Bourdon, dans le *Dictionnaire de la Conversation* (2e édition). — Quérard, *la France littéraire.* — Pariset, dans les *Bulletins de l'Académie de médecine de Paris,* novembre 1837.

*ALIBERTI (*Jean-Charles*), peintre italien, né à Asti en 1680, mort vers 1740. On a de lui quelques tableaux assez remarquables dans l'église de sa ville natale. — Son fils a fait quelques ouvrages à Turin.

Lanzi, *Storia pittorica della Italia.* — Heineken, *Dictionnaire des artistes.*

ALIBRAI. *Voy.* DALIBRAI.

ALIBRAND (*François*), jésuite, natif de Messine, mort en 1711, le 14 août. Il publia quelques ouvrages, parmi lesquels on remarque un opuscule de polémique sur le lieu de naissance de saint Agostino Novello : *Risposta ad un scritto del dottor Vinc. Auria,* Venise, 1664; et un ouvrage, de casuistique : *Dell' opinione probabile,* etc.; Messine, 1707, in-4°. On lit aussi quelques-unes de ses poésies dans les recueils de l'Académie della Fucina, établie à Messine, et qui publia plusieurs volumes de prose et de vers.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*ALIBRANDI (*Jérôme*), peintre sicilien, surnommé *le Raphaël de Messine,* né en 1470, mort à Messine en 1524. Il étudia d'abord, sous Antonello, à Venise, où il se lia d'amitié avec les plus célèbres peintres d'alors. Vers 1497 il vint à Milan, où il eut pour maître Léonard de Vinci, et retourna, en 1514, dans sa patrie. La plupart de ses œuvres ont été perdues, ou vendues sous d'autres noms. Le coloris de ses tableaux rappelle le genre de Raphaël, et le dessin, celui de Léonard de Vinci. On cite comme son chef-d'œuvre sa *Purification de la sainte Vierge* dans la cathédrale de Messine.

Gaetano Grano, *Memorie de' Pittori Messini.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

*ALIDOSI (*Jean-Nicolas-Pasquali*), antiquaire italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il a laissé une série d'écrits relatifs à l'histoire politique, littéraire, ecclésias-

tique, etc., de la ville de Bologne, où il avait résidé. Ces écrits (inédits) se trouvent dans les archives de Bologne.

Orlandi, *Notizie degli Scrittori Bolognesi.*

ALIDOSIO, nom de famille des seigneurs d'Imola. Alidosio Ier vivait en 1207, et ses successeurs restèrent, comme lui, fidèles au parti des Guelfes. *Louis*, en 1422, fut le cinquième et dernier seigneur d'Imola, de la famille des Alidosio.

Muratori.

ALIGHIERI ou **ALAGHIERI**, ancienne famille de Florence, principalement connue par un de ses membres, l'immortel *Durante* ou *Dante Alighieri*. Voyez Dante.

Les Alighieri paraissent être originaires de Ferrare. *Cacci Aguida Elisei*, chevalier florentin, et aïeul paternel de Dante, épousa une femme de la famille des Alighieri de Ferrare. Il mourut en Syrie pendant la guerre des croisades, en 1147, et laissa un fils, qui s'appelait *Aldighiero* ou *Alighiero*, dont les descendants prirent le nom patronymique *Degli Alighieri.*

Mazzuchelli. — Tiraboschi.

ALIGNAN (*Benoît* d'), savant bénédictin, voyageur en Palestine, mort en juillet 1268. Il était abbé de Notre-Dame de la Grasse, au diocèse de Carcassonne, lorsqu'il fut, en 1229, nommé évêque de Marseille. Cette ville était alors agitée par les dissensions intestines, nées à l'occasion suivante. Les vicomtes étaient depuis longtemps en possession de la juridiction civile: un de ces vicomtes s'étant fait moine dans l'abbaye de Saint-Victor, avait laissé à cette abbaye la partie de juridiction qui lui appartenait; mais la commune ayant voulu se gouverner elle-même, protesta contre les exigences de l'abbaye. On en vint aux voies de fait, on pilla les biens de Saint-Victor, désordres auxquels le nouvel évêque parvint à mettre fin en faisant désister les moines de leurs prétentions à la juridiction civile, qui dès lors appartint tout entière aux bourgeois. D'Alignan se joignit en 1239 à Thibaut, roi de Navarre, et au comte de Champagne, pour le voyage de la terre sainte. Arrivé en Orient, il contribua à la construction d'un château fort dont nous parlerons plus loin. Revenu dans sa ville, il indisposa les Marseillais contre lui en écoutant favorablement les propositions que lui faisait le comte de Provence Raymond Bérenger, pour l'aider à mettre Marseille sous son autorité. La proposition que l'évêque en fit aux consuls causa une indignation générale, et il se vit forcé de renoncer à son projet. En 1248, il assistait au concile de Valence. Sous sa prélature, en 1252, il s'introduisit un nouvel ordre religieux, dit des *Frères de la bienheureuse Marie, mère du Christ,* que Clément IV confirma en 1266, et que le concile de Lyon de 1276 supprima.

En 1260, notre prélat part de nouveau pour la terre sainte, et en revient trois ans après. A son retour, le pape Alexandre IV lui adressa une bulle pour lui enjoindre d'exhorter ses diocésains à se croiser : ce qu'il fit exécuter lui-même par les frères prêcheurs et mineurs. Dans sa vieillesse, sans cesser d'être évêque, il s'était engagé dans l'ordre de ces derniers religieux, et il se nommait lui-même *frère Benoît.*

Benoît d'Alignan a laissé quelques écrits, partie imprimés, partie manuscrits, avec cette différence que ceux-ci surpassent de beaucoup les autres en étendue. Dans les imprimés se trouvent les ouvrages suivants : *Præfationes Benedicti, episcopi Massiliensis, in commentarium suum de sancta Trinitate et fide catholica,* imprimé dans Baluze; — *Sententia lata in synodo, de decimis,* à la suite du précédent; — *Epistola ad Innocentium papam IV,* dans le *Spicilegium* d'Achery; — *De constructione Castri Saphet,* ouvrage aussi inséré par Baluze dans ses *Miscellanea :* c'est une relation historique touchant la construction du château de Saphet en terre sainte, relation qui remplit six colonnes in-folio. Dans le dernier paragraphe, l'écrivain raconte « que ce château dominait plus de deux cent soixante-dix villages : *casaliæ quæ in gallico villæ dicuntur;* que c'était dans l'espace occupé par ces villages que se trouvaient les lieux les plus renommés et dont la visite était par là devenue libre, tels que la citerne près de laquelle Joseph fut vendu par ses frères; la ville de Capharnaüm, où le Seigneur J.-C. commença à prêcher et fit plusieurs miracles; où saint Pierre paya le tribut avec une pièce de monnaie prise dans la bouche d'un poisson; où Matthieu était assis à son bureau de recette, d'où le Seigneur le tira pour en faire un apôtre; près de là le lieu où le Seigneur nourrit cinq mille personnes avec cinq pains d'orge; Bethsaïde, où naquirent Pierre, André, Philippe et Jacques; Nazareth, le Thabor, Cana de Galilée, etc., etc.; enfin, ce château était placé entre Accon et Damas, presque au centre de la Galilée, sur une éminence entourée de montagnes, de collines, de précipices; et sa position au milieu des défilés et des rochers le rendait presque inaccessible et inexpugnable. » On ne peut guère déterminer avec précision la place de ce château : les dictionnaires géographiques et les cartes ne le citent pas. Hoffmann, dans son dictionnaire universel, au mot *Sapha,* dit que c'était un lieu au nord de Jérusalem, éloigné de sept stades de cette ville, et appelé en grec σκοπός (*specula*), parce que dans ce lieu élevé on pouvait voir la ville et le temple. Notre Saphet ne devait pas être si près de Jérusalem; il y avait donc un autre Sapha, comme le dit Moréri, près du mont Thabor, dans le voisinage de Zabulon. « On y voit encore, dit ce dernier, un château presque entier, qu'on croit avoir été la maison de Judith. » Peut-être ce château n'est-il autre que celui de notre évêque. Cependant ce château fort, boulevard des chrétiens de la terre sainte, tomba en 1266 au pouvoir du soudan de Babylone, qui en chassa les templiers. Il en faisait depuis longtemps le

siége sans succès, quand deux traîtres, un Castillan nommé Léon, et un Anglais, détournèrent les assiégés de leur défense ordinaire, et causèrent ainsi la ruine des chrétiens, qui se virent contraints de sortir du château. Dans la capitulation, le soudan avait promis qu'ils se retireraient en toute sûreté avec armes et bagages; mais quand il fut maître du château, il en fit périr environ trois mille, la plupart templiers et religieux. Le traître Léon, qui pendant trente ans avait été dans l'ordre du Temple, apostasia en présence de tous ses frères. C'est par suite de cette perte mémorable que le preux roi Louis, en ayant appris la désolante nouvelle, convoqua tous ceux des barons de France dont le revenu s'élevait à trois cents livres parisis, et partit pour faire le voyage de la terre sainte, accompagné de ses trois fils, des comtes d'Artois et de Bretagne, et d'un grand nombre de prélats.

Le manuscrit (Biblioth. nation., n° 4224) qui contient le grand et principal ouvrage de Benoît d'Alignan est un gros volume in-4° en parchemin, écrit sur deux colonnes, d'environ cinq cents feuillets, dont l'écriture est très-belle et bien lisible. L'ouvrage a pour titre : *Tractatus fidei contra diversos errores super titulum :* DE SUMMA TRINITATE ET FIDE CATHOLICA *in decretalibus*. C'est une vaste exposition de la doctrine chrétienne, ou un traité de théologie pratique, fait par demandes et par réponses. Chacune des parties est précédée d'une table alphabétique des matières, avec l'indication des chapitres. La méthode que l'on y trouve ne semble déjà plus appartenir à cette classe de théologiens qui, dans leurs *sommes* sur le fameux *livre des Sentences*, accablent le lecteur par leurs nombreux syllogismes, instances, distinctions, etc., dont on ne trouve plus ici de vestige. A la suite de ce grand ouvrage, l'auteur en a fait lui-même un abrégé assez curieux et instructif, dont voici la construction : Il transcrit un symbole de la foi chrétienne catholique en vingt et une petites colonnes de grosse écriture, qui occupent le milieu des feuilles; et, à droite et à gauche de ces colonnes, il indique en très-petite écriture contre quelles erreurs chaque mot de ce symbole y a été inséré. Chacune des notes de la marge commence par ces mots : *Contra illos qui*, etc., et le nombre de ces *contra illos* va au delà de deux cents. Ce petit traité remplit onze pages du manuscrit. Il est suivi d'une *Exposition de l'Oraison dominicale* et de la *Salutation angélique*, en quatre pages, par le même auteur. Le manuscrit finit par un petit traité sur les *Dîmes* et les *Primices*.

Histoire littéraire de la France, t. XIX, p. 84. — Fabricius, *Bibl. med. et infim. ælat.* — *Gallia christiana*, t. VI. — D'Achery; Baluze.

ALIGRE (*Étienne* D'), chancelier de France, né à Chartres en 1550, mort le 11 décembre 1635. Il fut président au présidial de Chartres et intendant de Charles de Bourbon, comte de Soissons, qui le nomma tuteur de son fils. Le marquis de la Vieuville, alors ministre d'État, lui procura les sceaux en janvier 1624, et le titre de chancelier à la fin de la même année, après la mort de Sillery. D'Aligre vivait dans une cour orageuse. Il perdit les sceaux en 1626. Cette disgrâce vint, dit-on, de ce que Gaston d'Orléans lui ayant demandé, d'un ton colère et menaçant, qui avait conseillé l'emprisonnement du maréchal d'Ornano, son gouverneur et son ami; le magistrat épouvanté lui répondit « qu'il n'en sa« vait rien, et qu'il n'était pas au conseil lors« qu'on en avait parlé. » Cette réponse pusillanime pour un chancelier, qui eût dû, comme chef du conseil, dire au duc avec fermeté que le roi avait fait cet acte d'autorité pour de très-bonnes raisons, piqua beaucoup le cardinal de Richelieu. D'Aligre fut obligé de se retirer dans sa terre de la Rivière, au Perche, où il finit ses jours.

Son fils *Étienne* d'Aligre, né en 1592, mort le 25 octobre 1677, suivit la même carrière, et n'éprouva pas les mêmes revers. Il devint conseiller au grand conseil, intendant de justice en Languedoc et en Normandie, ambassadeur à Venise, directeur des finances, doyen des conseillers d'État, garde des sceaux en 1672, et chancelier deux ans après. Il mourut avec la réputation d'un magistrat intègre et éclairé.

Vittorio Siri, *Memorie recondite*. — *Mémoires de Richelieu*. — *Memoires de Fontenay-Mareuil*. — *Mémoires de Montglat*.

ALIGRE (*Étienne-François* D'), magistrat français, né en 1726, mort à Brunswick en 1798, descend de la famille du précédent. En 1768, il fut d'abord nommé président à mortier, puis premier président du parlement de Paris. Il fit plusieurs fois, à la tête du parlement, des remontrances au roi contre les impôts et contre certaines opérations ministérielles. Au moment où Necker, qui jouissait alors du plus grand crédit, préparait la convocation des états généraux, d'Aligre demanda et obtint la permission de lire, devant le roi et en présence de son ministre, un mémoire où il prédisait tous les malheurs qui devaient arriver de cette convocation. Cette lecture n'ayant pas produit l'effet qu'il en attendait, d'Aligre donna sa démission en 1788. Le jour de la prise de la Bastille (14 juillet 1789), d'Aligre fut arrêté et conduit à l'hôtel de ville; il aurait péri, sans la présence d'esprit d'un de ses anciens domestiques. Il fut un des premiers à quitter la France, et mourut dans l'exil, en laissant à son fils unique, mort en mai 1847, une fortune considérable qu'il avait placée sur la banque d'Angleterre.

Lacretelle, *Histoire de France*. — Thiers, *Histoire de la Revolution française*.

ALIMENTUS. *Voy.* CINCIUS ALIMENTUS.

ALINARD ou **HALYNARD**, prélat français, né dans la seconde moitié du dixième siècle, mort le 29 juillet 1052. Il prit l'habit religieux au monastère des bénédictins de Saint-Bénigne, à Dijon. Ses parents, qui tenaient aux premières familles de

la Bourgogne, le firent enlever de force et promener par dérision avec son habillement religieux, afin de lui en inspirer du dégoût. Le contraire arriva : Alinard alla retrouver sa cellule, et fut nommé abbé de Saint-Bénigne. La sagesse de son administration et la sainteté de sa vie le firent estimer des rois Robert et Henri Ier, ainsi que des empereurs d'Allemagne Conrad et Henri III. Le siége archiépiscopal de Lyon étant venu à vaquer, le clergé et le peuple de cette ville, qui faisait partie du royaume de Bourgogne, appartenant à l'empereur Henri, vinrent demander Alinard pour leur archevêque. Le modeste abbé refusa, jusqu'à ce que le pape Grégoire VI lui eût ordonné d'accepter. Quand il se présenta pour recevoir l'investiture, l'empereur voulait qu'il prêtât serment de fidélité; mais Alinard déclara que sa promesse devait suffire, et que s'il fallait jurer, il aimait mieux rester abbé. Cette fermeté plut au monarque, qui voulut assister lui-même à la consécration d'Alinard (1046). L'empereur étant allé à Rome (1047), prit avec lui le nouvel archevêque, qui, par son affabilité et son éloquence, se fit aimer des Romains, dont il parlait la langue comme s'il fût né parmi eux. Après la mort de Clément II, ils le demandèrent pour pape; mais il se tint caché jusqu'à ce que Léon IX eût été élevé sur le siége apostolique. A la prière du nouveau pontife, Alinard se rendit auprès de lui, l'accompagna en France, à Rome, au mont Cassin, et fut employé dans les négociations qui précédèrent la paix entre les Normands et les habitants de l'Italie inférieure. Le pape, invité à se rendre auprès de l'empereur, pria Alinard de rester à Rome pour prendre, jusqu'à son retour, part à l'administration des affaires de l'Église. Hugues, qui, pour sa mauvaise conduite, avait été déposé de l'évêché de Langres, était venu à la cour de Rome solliciter son rétablissement. Comme il devait retourner en France, Alinard, à qui il était venu faire ses adieux, l'invita à dîner avec ses compagnons de voyage. Un plat où l'on jeta du poison fut servi sur la table, et ceux qui en mangèrent moururent presque tous, sans que l'on connût les auteurs du crime. On ne dit pas que Hugues en ait seulement été malade. Alinard y succomba, et fut enterré avec de grands honneurs dans l'église de Saint-Paul.

Mabillon, *Annales ordinis S. Benedicti*. — Gley, dans la *Biographie Universelle*.

ALIPE. *Voyez* ALYPIUS.

ALIPRANDI (BUONAMENTE), poëte italien, natif de Mantoue, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Il écrivit, en *terza rima*, l'histoire de sa patrie jusqu'à l'an 1414. Elle n'est recommandable ni par le style ni par la véracité; cependant il y a plus d'exactitude dans le récit des événements dont l'auteur fut contemporain; et Muratori en a publié une partie sous le titre d'*Aliprandina* dans le 5e volume de ses *Antiquités italiennes*.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. — Giulini, *Continuazione delle memorie spettanti alla storia di Milano*, III, 237. — Crescimbeni, *Storia della volgar poesia*, IV, 53. — Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie*.

* **ALIPRANDI** (*Bernard*), musicien, natif de la Toscane, vivait à Munich dans la première moitié du dix-huitième siècle; il était maître de chapelle de l'électeur de Bavière. On a de lui trois opéras : *Mithridate*, représenté en 1738; *Iphigénie*, en 1739; et *Sémiramis*, en 1740.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens*.

* **ALIPRANDI** (*Michel-Ange*), peintre italien, natif de Vérone, vivait au seizième siècle. Il étudia avec Paul Véronèse à Venise. On a de lui plusieurs tableaux estimés, et des fresques à Vérone.

Dal Pozzo, *Vite de' pittori Veronesi*.

ALISON (*Archibald*), théologien écossais, né en 1757, mort en 1839 à Édimbourg. On a de lui un *Essay on the nature and principles of tast*, London, 1790, in-8°, et quelques sermons.

Biographical dictionary. — *Mémoir* in *Edinburgh Evening courant*, 25 mai 1839. — *Gentleman's Magazine*, septembre 1839.

* **ALISON** (*Archibald*), jurisconsulte et historien anglais, fils du précédent, naquit à Kennley le 29 décembre 1792. Il étudia à Édimbourg, et devint, en 1814, avocat du barreau écossais. En 1828, il fut nommé membre du conseil royal et shériff du Lanarkshire. Les principaux ouvrages qu'il a publiés jusqu'à ce jour ont pour titre : *The principles of the criminal law of Scotland*; Edimb., 1832, in-8°; — *Practice of criminal law*; ibid., 1833, in-8°; — *History of Europe, from the commencement of the French revolution to the restauration of the Bourbons*, Edimb., 1833-42, in-8°; 8e édition, 1850, 20 vol. in-8°; cet ouvrage eut un grand succès : il fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, et même en arabe (Malte, 1845), et en hindoustani; — *Essays*; Edimb., 3 vol. in-8°; recueil d'articles d'histoire contemporaine, publiés dans *Blackwood's Magazine*; — *Principles of population*; Edimb., 1841, in-8° : l'auteur y combat les principes de Malthus; — *England in* 1815 *and* 1847, *or a sufficient and contracted currency*; Edimb., 1845, in-8°; — *The Life of the duke of Marlborough*; ibid., 1847.

Conversations-Lexicon, édit. de 1852.

ALIX *de Champagne*, fille de Thibaut IV, comte de Champagne, née dans la seconde moitié du douzième siècle, morte en 1246. Elle était épouse de Louis VII, roi de France, dit le Jeune, mère de Philippe-Auguste, et, durant l'expédition de son fils en terre sainte, régente du royaume et tutrice de l'héritier du trône. Alix de Champagne doit être placée au rang des princesses célèbres. Le renom de son esprit et de ses grâces vint aux oreilles de Louis VII, qui demanda sa main. Elle monta sur le trône qu'Éléonore de Guienne et Constance de Castille avaient laissé sans héritier, et, après quatre années d'une

union stérile, elle mit au monde Philippe-Auguste. Ce premier-né de la couronne fut accueilli avec transports, et surnommé *Dieu-donné*. Le rare mérite d'Alix n'avait point été l'unique cause de son élévation : la politique des rois capétiens recherchait l'alliance de ces riches héritières, qui leur apportaient en dot l'espoir de réunir quelque jour un grand comté au domaine royal, de lui enlever pour le présent son indépendance hostile, et de l'enclaver en quelque sorte dans les possessions de la famille régnante; or, le comté de Champagne était des plus puissants, et, pour mieux s'assurer son fidèle vasselage, le roi avait marié ses deux filles aux deux frères de sa nouvelle épouse. Ce fut dans la même pensée qu'il unit Philippe, encore adolescent, à Isabelle de Hainaut, fille du comte de Flandre. A la mort de Louis VII, on agita la question de la régence : Alix la réclamait, et la maison de Champagne s'enorgueillissait déjà de la tutelle du jeune roi; mais son beau-père, le comte de Flandre, n'était point d'humeur à céder facilement cette haute prérogative : la guerre civile allait donc s'ensuivre.

Cependant il arriva que Philippe, âgé à peine de quinze ans, se crut assez fort pour régner; il prouva du moins qu'il était assez habile par un usage précoce de ce génie politique qu'il déploya plus tard : on le vit opposer à sa mère et au comte de Champagne l'ambition rivale de son beau-père, et se soustraire ainsi, en les jouant tour à tour, à la tutelle et de l'un et de l'autre. Alix, qui s'était mise à la tête des mécontents et qui déjà en appelait à Henri II, roi d'Angleterre, fut bientôt désarmée par la fermeté précoce de son fils et par ses négociations affectueuses : elle aima mieux qu'il fût roi sans elle que pupille d'un comte de Flandre, et contribua de tout son pouvoir à le mettre en possession de son royaume. De son côté, Philippe ne voulut le confier qu'à elle seule quand il partit pour la croisade : il assembla les grands vassaux, et, de leur consentement unanime, la proclama régente et tutrice de Louis, son fils. Alix tint fermement le sceptre : son autorité forte et virile ne fléchit ni devant les grands vassaux ni devant les papes, et sa douceur et sa sagesse lui soumirent toutes les ambitions. La féodalité et l'Église ne gagnèrent rien à l'absence de Philippe-Auguste : sa mère l'avait continué en poursuivant le grand travail de son règne, la recomposition du pouvoir royal. Blanche de Castille et Anne de Beaujeu purent trouver un noble modèle dans Alix de Champagne. [*Enc. des g. du m.*]

Sismondi, *Histoire des Français*. — *L'Art de vérifier les dates*.

ALIX (*Pierre*), historien ecclésiastique, né à Dôle en 1600, mort le 6 juillet 1676, chanoine à Besançon, et abbé de Saint-Paul en 1652; il soutint avec fermeté les droits du chapitre métropolitain contre le pape Alexandre VII. On lui doit à ce sujet un traité intitulé *Pro capitulo imperiali Bisuntino, super jure eligendi suos archiepiscopos ac decanos Commentarius*; Besançon, 1672, in-4°. A la suite de cet écrit se trouve: *Refutatio scripti Romā nuper transmissi contra jura capituli Bisuntini*, in-4°. L'auteur y relève quelques prétentions de la cour de Rome, ce qui lui attira une censure de la part du père Simard, inquisiteur de Besançon; mais il lui répondit par un petit traité intitulé *l'Éponge pour effacer la censure du père Simard*, etc., in-4°.

Le P. Lelong, *Bibliothèque historique de la France*. — Dunod, *Histoire de l'église, etc., de Besançon*.

***ALIX** (*Matthieu-François*), médecin, né à Paris en 1738, mort en Brückenau en 1782. Vers 1775 il fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie à l'université de Fulde, et eut la direction de l'école obstétricale de cette ville. Il fut aussi inspecteur des eaux minérales de Brückenau, Schwarzenfeldt et Altengrœnau. On a de lui : *Disputatio de duabus prope perinæum fistulis*; Erfurt, 1769, in-4°; — *Anweisung zur Wundarzneykunst*, etc. (Manuel de chirurgie); Riga, 1772, in-8°; — *De nocivis mortuorum intra sacras ædes urbiumque muros sepulturis*; Erfurt, 1773, in-8° : l'auteur insiste sur la nécessité d'établir les cimetières à quelque distance des villes; — *Quæstiones medico-legales ex chirurgia declarandæ*; Erfurt, 1774, in-4°; — *Observata chirurgica*, 1er et 2e cahier; Altenbourg, 1774 et 1776, in-8°; 3e et 4e cahier, Francf., 1778, in-8°. C'est un recueil d'observations rares et curieuses, dont on trouve des extraits dans Creutzenfeld, *Bibliotheca chirurgica*, t. I; dans Richter, *Bibliothèque chirurgicale*, t. III; et dans *Edinburgh Med. and Philos. Commentaries*, vol. IV et VI. Alix a aussi traduit en allemand Raulin, *Instructions sur les accouchements*, et Fermin, *Manuel d'Économie rurale*.

Biographie médicale.

***ALIX** (*P... M...*), graveur français, né à Honfleur en 1752, mort en 1809. Il était élève de Le Bas. Il a fait les portraits de plusieurs personnages éminents, entre autres celui de Napoléon, en manteau impérial, à son couronnement.

Heineken, *Dictionnaire des artistes*. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

ALIX ou **ALLIX** (*Thierry*), historien lorrain, né en 1534, mort à Nancy en 1597, président de la chambre des comptes de Lorraine sous le règne de Charles III. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, qui ont été souvent consultés par dom Calmet. Ces manuscrits ont pour titres : 1° *Traité sur la Lorraine et le Barrois*; — 2° *Discours sur le comté de Vaudemont*; — 3° *Discours sommaire sur la nature et qualité du comté de Bitche*; — 4° *Discours présenté de la part du duc Charles III au sujet de la Ligue, pour persuader aux états assemblés à Paris d'élire pour roi un prince de la maison de Lorraine*; — 5° *Histoire des*

pays et duchés de Lorraine, avec dénombrement des villes, bourgs et châteaux, terres et seigneuries, bailliages, prévôtés, châtellenies, collégiales, abbayes, prieurés, couvents, monastères, chartreuses et commanderies qui y sont et en dépendent, et des mines d'or et d'argent et autres; des rivières, montagnes, verreries, raretés, singularités, qui se rencontrent audit pays.

Bégin, dans la *Biographie Universelle.*

ALIX (*Ferdinand*), théologien français, né en 1740 à Frasne, mort à Verceil, près de Pontarlier, le 4 février 1825. Il fut élevé par un de ses oncles. Il étudia la théologie à Besançon, émigra pendant la révolution, rentra dans ses foyers à l'époque du concordat, et devint curé de Verceil. On a de lui : 1° *le Manuel des Catholiques, ou recueil de divers entretiens familiers sur la religion;* — 2° *les Impies modernes;* — 3° *le dernier Prône d'un prêtre du Jura.* Ces trois ouvrages ont été imprimés en Suisse, de 1794 à 1796, in-8°.

ALIX DE SAVOIE. *Voy.* ADÉLAÏDE.

ALIZARD (*Adolphe-Joseph-Louis*), chanteur distingué, né à Paris le 29 décembre 1814, mort le 23 janvier 1850. Il entra d'abord comme chantre aux Missions Étrangères, puis à Saint-Eustache, et débuta à l'Opéra le 23 juin 1837, dans le rôle de Gessler de *Guillaume Tell.* Il fit ensuite une tournée en Italie, et revint à Paris, où il remplit avec succès les rôles de voix de basse dans *Robert le Diable*, le *Freyschütz*, les *Huguenots*, la *Favorite*, et le *Prophète.*

Adrien de la Fage, dans le *Dictionnaire de la Conversation.*

* **ALKABETZ** (*Salomon-ben-Moïse*), célèbre rabbin, natif de Sapheth dans la Galilée supérieure, vivait au commencement du seizième siècle. On a de lui, entre autres, un commentaire sur le livre de Ruth, imprimé à Constantinople; 1566, in-4°.

De Rossi, *Dizion. storico degli autori Ebrei*, t. I, p. 47. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 1042. — Bartolocci, *Biblioth. magna rabbin.* — Lelong, *Biblioth. sacra.*

***ALKADIR-BILLAH**, vingt-deuxième khalife de la dynastie des Abbassides, né à Bagdad en 947 de J.-C., mort en 1041. Il succéda, en 991, à Attay-Billah. Ce fut un prince juste, et de mœurs douces. Il accueillit à sa cour le célèbre poëte Firdousi, cherchant un asile contre la vengeance de Mahmoud le Ghaznévide, qui venait de conquérir le Khorasan.

Elmacin, *Hist. sarac.*, lib. III, cap. VI. — Aboulféda, *Annal. muslem.* — Ibn-Khallekan, *Dictionn. biogr.*

ALKAIÏM. *Voy.* CAÏM.

***ALKALKASHANDI** (*Aboul-Abbas-Ahmed*), écrivain arabe, natif du Caire, a écrit un traité généalogique des tribus arabes, et une description de l'Égypte, dont Shaw a donné quelques fragments dans *Travels*, Oxford, 1738 : *Excerpta e Kalkaseda de Nilo et nilometro.*

ALKHAZREDJI (*Abou-Djafa Ibn Abdillakk Alkortobi*), historien arabe natif de Cordoue, vivait vers le milieu du douzième siècle. Il a écrit une histoire des Arabes depuis Mohammed jusqu'à la fin du règne des Almoravides (1140 de J.-C.).

Almakkari, *Moh. Dynast.*, t. I, p. 194.

ALKEMADE (*Cornelius van*), antiquaire hollandais, né le 11 mai 1654, mort le 12 mai 1737. Il fut premier commis des convois et licences à Rotterdam, et publia dans sa langue maternelle un grand nombre d'ouvrages dont voici les principaux : 1° *Verhandeling over Ket-Kamprecht*, sur les anciens tournois; 1699, 1740, 3e édition, enrichie d'additions par Pierre van der Schelling, gendre de l'auteur; — 2° une édition de la chronique rimée de Mélis Stoke : *Hollandsche Jaarbœken of Rym-Kronyk van Melis Sloke;* Leyde, 1699, in-fol., contenant l'histoire de la Hollande jusqu'en 1337, avec les portraits de tous ses comtes, gravés d'après les anciens tableaux des Carmélites de Harlem; — 3° *Muntspiegel der Graven van Holland*, etc., Delft, 1700, in-fol.; recueil des monnaies des comtes de Hollande; — 4° *Inleiding tot het ceremonieel der Begraafnissen en der Wapenkunde* (des Cérémonies pratiquées dans les inhumations et du blason); Delft, 1713, in-8°; — 5° *Nederlandsche Displechtigheden*, 1732, 3 vol. in-8°; ouvrage très-curieux, qui traite des usages des anciens Hollandais dans la vie civile; — 6° *Jonker Fransen Oorlog*, 1 vol. in-8°, espèce de journal contenant le récit de la guerre singulière entre le parti des Hocksen et celui des Kabbeljauwsen, à Rotterdam, pendant les années 1488 et 1489; — 7° *Description de la ville de Brill et du pays de Voorn;* Rotterdam, 1729, in-fol.

Kok, *Vaderlandsch Woordenbœk*, II, 606-621. — Chalmot, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, I, 149-152. — Collot d'Escury, *Hollands Roem in Kunsten en Wetenschappen*, III, 187, etc. — Uffenbach, *Reisen durch Niedersachsen, Holland und England*, III, 267-274.

ALKENDI ou **ALKINDI.** *Voy.* ALCHINDIUS.

***ALKHOWAREZMI** ou **ALKHARIZMY** (*Mohammed-Ibn-Mousa Abou-Djafar*), mathématicien arabe, né dans le Khorazan, vivait au commencement du neuvième siècle. Il fut bibliothécaire du khalife Al-Mamoun à Bagdad. Il composa deux tables astronomiques appelées *Sind-Hind*, parce qu'elles étaient basées sur le Sindhanta, système des Indiens. Son *Algèbre* fut écrite par ordre du khalife Almamoun; c'est, suivant Hadji-Khalfah, le premier ouvrage arabe où se trouve le système de notation indien. La traduction latine (par Rudolphe de Bruges), dont M. Libri a cité un fragment dans le vol. I de son *Histoire des mathématiques*, paraît avoir été faite au commencement du douzième siècle. Comme c'était le premier livre d'arithmétique offrant un pareil système de notation, on lui donna le nom d'*Algorismus*, c'est-à-dire l'art d'Alkhowarezmi. Ce n'est donc pas Léonard Fibonacci qui a introduit en Europe le système de figures d'algèbre arabes. Le docteur Rosen a

donné le texte arabe sur une traduction anglaise de l'Algèbre d'Alkhowarezmi, London, 1831, in-8°.

Kifti, *Tarikh Al-hokema*. — Fihrist, vol. III, manuscrit de la bibl. de Leyde. — Libri, *Histoire des mathématiques en Italie*, t. I. — Reinaud, *Géographie d'Aboulfeda*, introduction, t. I.

*ALKMAAR (*Zacharie van*), peintre hollandais, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. Houbraken le mentionne sous le nom de *Zacharias Pauluzz*, qui vivait à Alkmaar et y peignait des portraits, depuis 1620 jusqu'en 1628. On ignore la date précise de sa mort.

Houbraken, *Schouburgk der Nederlandsche Konstschilders*.

ALKMAER (*Henri* D'), poëte allemand du quinzième siècle. Il a passé pour l'auteur d'un fameux poëme en vieux langage allemand, intitulé *Reineke de Vos* (Reinier le Renard). C'est une espèce d'apologue contenant une critique, souvent très-plaisante et très-sarcastique, des divers états de la société, tels qu'ils étaient au moyen âge, sous le régime féodal. Tout ce qu'on sait d'Alkmaer, c'est qu'il vivait vers l'an 1470, et qu'il fut gouverneur d'un duc de Lorraine. Selon Rollenhagen et quelques autres, H. d'Alkmaer n'est qu'un pseudonyme sous lequel se cache un poëte du quinzième siècle, nommé *Nicolas Baumann*, qui, ayant à se plaindre du duc de Juliers, composa cet apologue satirique, où les mœurs d'alors sont peintes sous un jour très-peu favorable.

En 1498, parut à Lubeck la première édition que l'on connaisse en vers rimés du *Reineke* : elle fut réimprimée à Rostock, à Francfort, à Hambourg, etc. C'est dans la préface de cette édition que se nomme H. d'Alkmaer ; et, comme elle a passé longtemps en Allemagne pour la plus ancienne, ce personnage fut regardé aussi comme l'auteur du poëme. Cependant il se trouve, dans la bibliothèque de la ville de Lubeck, un exemplaire d'un ouvrage du même titre et presque du même contenu, mais moins étendu et en prose, imprimé à Delft en 1485 ; on a même découvert une édition plus ancienne, faite à Goude ou Tergow, chez Gérard Leew, en 1479. Ces deux anciens *Reineke* sont entièrement semblables, et écrits en dialecte hollandais ou flamand, qui diffère peu du dialecte frison, westphalien et bas-saxon. Il paraît donc qu'Alkmaer a simplement versifié et étendu les fictions de ces anciens *Reineke*. En effet, il dit lui-même, dans la préface citée, « qu'il a traduit le présent livre du welche et du français. » Ce témoignage semble s'accorder avec l'opinion exposée par Legrand d'Aussy dans les *Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du Roi* (t. V, p. 249), savoir : « que le poëme « du *Renard* est d'origine française, et que le « premier auteur de cette facétie fut Pierre de « Saint-Cloud (Pierrot de Saint-Clost), qui écri« vit au commencement du treizième siècle un « *Renard* en prose ; que le poëme rimé du même « nom (*le Nouveau Renard*), que publia Ja« quemars Gélée ou Giellée, à Lille, vers la fin « du même siècle, n'en est qu'une imitation. »

Il faut cependant ajouter qu'il se trouve plusieurs traits semblables à ceux du *Reineke* dans les poëtes allemands du douzième et du treizième siècles, d'où l'on pourrait inférer que le fonds primitif de l'apologue est d'origine allemande, et plus ancien que l'ouvrage de Pierre de Saint-Cloud. Ce poëme satirique a toujours eu une grande vogue en Allemagne ; mais il n'a pas obtenu autant de succès en France. (Voy. le *Roman du Renard, publié d'après les manuscrits* (au nombre de douze) *de la bibliothèque du Roi, des treizième, quatorzième et quinzième siècles*, par M.-D.-M. Méon ; Paris, 1826, 4 vol. in-8°). Il a été réimprimé par Bredow, à Eutin, en 1797, et par Scheller, à Brunswick, en 1825 ; ce dernier y a ajouté un glossaire. Le poëme de *Reineke* a d'ailleurs été traduit dans la plupart des langues, en latin, en italien, en danois, en suédois, en anglais ; on cite une édition en anglais, dès l'an 1481, donnée par William Caxton, à Westminster. En 1479, il parut à Goude une traduction hollandaise en prose. Plusieurs écrivains célèbres, tels que Gottsched et Goethe, l'ont traduit en allemand moderne. La traduction latine de Schopper est fort élégante, et a été réimprimée souvent. Dreyer, syndic de Lubeck, a fait un ouvrage curieux sous ce titre : *De l'usage qu'on peut tirer de l'excellent poëme Reinier le Renard pour l'étude des antiquités du droit germanique* ; 1768, 1 vol. in-4°.

Flögels, *Geschichte der Römischen literatur*, III, 28-49. — Jördens, *Lexikon Deutscher Dichter und Prosaisten*, IV, 312. — Villers, dans la *Biographie Universelle*.

*ALKODHAÏ (*Ahmed-ibn-Mohammed*), écrivain arabe, natif de Campos près de Jaën, vivait vers le milieu du onzième siècle. Il est l'auteur d'un *Dictionnaire biographique*, dont on conserve le manuscrit (n° 1729) à la bibliothèque de l'Escurial.

Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*, t. II, p. 165.

*ALKODHAÏ (*Mohammed-ibn-Mohammed*), écrivain arabe, natif d'Estepona en Espagne, mort vers 1308 de J.-C. Il fut d'abord *khattib* (prédicateur) dans la mosquée de sa ville natale, puis professeur de grammaire au collége de Grenade. Il a composé plusieurs traités pédagogiques (inédits).

Casiri, *Biblioth arab. hisp. Escur.*

ALLACCI (*Léon*), plus connu sous le nom latinisé d'*Allatius*, littérateur italien, né en 1586 dans l'île de Chio, mort le 19 janvier 1669. Il fut transporté dès l'âge de neuf ans en Calabre, où il commença ses études : il se rendit à Rome en 1600, et il y obtint plusieurs emplois. Le pape Grégoire XV l'envoya en Allemagne en 1622, pour faire transporter à Rome la bibliothèque de Heidelberg, dont l'électeur de Bavière avait fait présent à ce pontife. Le cardi-

nal Fr. Barberini le fit ensuite son bibliothécaire. Enfin il fut nommé, en 1661, bibliothécaire du Vatican. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-trois ans, après avoir fondé plusieurs colléges dans l'île de Chio, sa patrie. « C'était, dit le P. Ni-« ceron, un homme laborieux et infatigable, « doué d'une mémoire prodigieuse, et qui savait « beaucoup en tout genre d'érudition; mais il « manquait de justesse et de critique, et l'on « remarque dans ses ouvrages beaucoup plus de « lecture et de savoir que d'esprit et de juge-« ment. »

Allacci vécut dans le célibat, mais sans vouloir s'engager dans les ordres. Alexandre VII lui demandait un jour pourquoi il ne voulait pas se faire prêtre : « C'est, lui répondit-il, pour « pouvoir me marier quand je voudrai. — Mais, « reprit le pape, pourquoi donc ne vous mariez-« vous pas? — C'est, répliqua-t-il, pour pouvoir « prendre les ordres quand la fantaisie m'en « viendra. »

Allacci était constant dans ses habitudes : on assure qu'il se servit, pendant quarante ans, de la même plume, et que, l'ayant perdue, il fut presque inconsolable. Il écrivait si vite, qu'il copia en une nuit le *Diarium romanorum Pontificum*, qu'un moine cistercien lui avait prêté.

Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, la plupart de théologie ou de liturgie, et dont plusieurs ont pour objet la conversion des schismatiques grecs. Les principaux sont : 1° *De Ecclesiæ occidentalis et orientalis perpetua Consensione;* Cologne, 1648, in-4°; c'est le plus considérable de ses ouvrages : il s'y propose, comme le titre l'annonce, de prouver que l'Église latine et l'Église grecque ont toujours été unies dans la même foi; — 2° *De utriusque Ecclesiæ*, etc., *in dogmate de purgatorio, Consensione;* Rome, 1655, in-8°; — 3° *De libris ecclesiasticis Græcorum;* Paris, 1645, in-8°; — 4° *De Templis Græcorum recentioribus;* Cologne, 1645, in-8°; — 5° *Græciæ orthodoxæ Scriptores;* Rome, 1652 et 1657, 2 vol. in-4°; — 6° *Philo Byzantinus de septem orbis Spectaculis, gr. et lat., cum notis;* Rome, 1640, in-8°; — 7° *Eustathius archiepiscopus Antiochenus in Exahemeron; ejusdem de Engastrimytho in Origenem Dissertatio; Origenis de Engastrimytho, in prima Regum homilia, gr. et lat.; addidit in Eustathii Exahemeron notas uberiores et collectanea, et suum de Engastrimytho syntagma;* Lyon, 1629, in-4°. Il montre une grande érudition dans ses notes et dans sa dissertation sur l'*Engastrimythe*. Il y soutient, avec Eustathe, que ce ne fut point l'âme de Samuel qui apparut à Saül, mais que cette apparition ne fut que l'effet des prestiges de la pythonisse et du diable; — 8° Σύμμικτα, *sive opusculorum græcorum ac latinorum vetustiorum ac recentiorum libri duo;* Cologne, 1653, in-fol.; — 9° *De Mensura temporum antiquorum et præcipue græcorum;* Cologne, 1645, in-8°; — 10° *Concordia nationum christianarum Asiæ, Africæ et Europæ, in fide catholica;* — 11° *De octava Synodo Photii*, etc.; Rome, 1662. (*Voy.* dans le P. Niceron, t. VIII et X, la liste de ses autres ouvrages.) Il se délassait de ses travaux théologiques par des études littéraires : on a de lui dans ce genre : — 12° *De Patria Homeri*; Lugduni, 1640, in-8°, réimprimé dans le t. X des *Antiquités grecques* de Gronovius. L'auteur, zélé pour l'honneur de sa patrie, prétend qu'Homère était natif de Chio. Il y traite durement Jules Scaliger, pour se venger du mépris que ce fameux critique faisait des Grecs, et principalement d'Homère, qu'il plaçait au-dessous de Virgile. A cet ouvrage est jointe une pièce d'Allacci, en vers grecs, intitulée *Natales Homerici*, avec la traduction latine d'André Bajano; — 13° *Apes Urbanæ*, etc.; Rome, 1633, in-8°; titre emprunté des abeilles, qui étaient les armoiries d'Urbain VIII; il y fait l'énumération de tous les savants qui fleurirent à Rome depuis 1630 jusqu'à la fin de 1632, et y a joint le catalogue de leurs ouvrages; ce livre a été réimprimé à Hambourg en 1711, in-8°, par les soins de Fabricius; — 14° la *Dramaturgia*, catalogue alphabétique de tous les ouvrages dramatiques italiens publiés jusqu'à son temps, réimprimé en 1755 à Venise, in-4°, avec des additions considérables qui s'étendent jusqu'à cette même année; — 15° *Poëti antichi raccolti da Codici manoscriti della bibliotheca Vaticana e Barberina;* Naples, 1661, in-8°, rare : c'est un recueil précieux d'anciennes poésies italiennes inédites, dédié aux membres de l'Académie de Messine, appelée *della Fucina*, et précédé d'un avis d'Allacci aux lecteurs; on y trouve des détails instructifs sur tous les poëtes italiens des premiers temps.

Adelung, supplém. à Jöcher, *Lexicon*. — Lorenzo Crasso, *Historia de' poeti greci*, p. 306. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, I, 187. — Fabricius, *Biblioth. græc.*, XI, 435. — Ginguené, dans la *Biogr. Universelle*.

ALLAINVAL (*Léonor-Jean-Christine-Soulas* D'), littérateur français, né à Chartres vers le commencement du dix-huitième siècle, mort à Paris, à l'hôtel-Dieu, le 2 mai 1753. Il vivait dans une misère profonde, et n'avait souvent d'autre gîte que ces chaises à porteurs qui stationnaient alors au coin des rues. En 1725, il fit quelques pièces de comédie, et donna au Théâtre-Français : *la Fausse Comtesse*, *l'École des Bourgeois*, *les Réjouissances publiques*, *ou le Gratis*, et *le Mari curieux ;* au Théâtre-Italien : *l'Embarras des richesses*, *le Tour de carnaval*, et *l'Hiver ;* à l'Opéra-Comique : *la Fée Marotte*. — *L'École des Bourgeois* eut un succès de vogue. « Cette « pièce, dit la Harpe, a peu d'intrigue; mais il « y a du dialogue et des mœurs..... Le naturel et « le bon comique y dominent; on y remarque « surtout une excellente scène, celle où l'homme « de cour se concilie un moment M. Matthieu, « *son cher oncle.* » — On a du même auteur :

*** *Ana, ou Bigarrures calotines*, 1732-33, quatre parties, in-12, rare; *Lettres à milord****, *au sujet de Baron et de la demoiselle Lecouvreur*, 1730, in-12; *Éloge de Car*, 1731, in-12; *Almanach astronomique, géographique, et, qui plus est, véritable; Anecdotes de Russie sous Pierre Ier*, 1745, 2 parties in-12; une édition corrigée et augmentée de l'ouvrage du P. Rigord, intitulé *Connaissance de la Mythologie, par demandes et par réponses*; Paris, 1743, et une nouvelle édition des *Lettres du cardinal Mazarin*, 2 vol. in-12, 1745.

Quérard, *la France littéraire*, I, 32. — La Harpe, *Lycee*, XII, 550. — *Annales dramatiques*, I, 156, 362. — Barbier, *Examen critique*.

ALLAIRE (*Julien-Pierre*), administrateur et agronome français, né à Saint-Brieuc le 20 janvier 1742, mort le 26 janvier 1816. Lors de l'organisation de l'administration forestière, il fut chargé du contentieux et du repeuplement des bois, et a laissé une relation inédite d'un voyage dans les forêts des rives du Rhin.

M. Silvestre, *Mémoires de la Société d'agriculture*, année 1816, p. 97 et suiv.

ALLAIS (*Denis Vairasse* D'), grammairien français, ainsi nommé de la ville d'Alais en Languedoc, où il naquit vers 1630. Il passa une partie de sa jeunesse en Angleterre, et se trouva, en 1665, sur la flotte commandée par le duc d'York. Il revint en France, où il enseigna l'anglais et le français. Ses ouvrages sont: 1° une *Grammaire française méthodique*, 1681, in-12; — 2° un abrégé de cette *Grammaire* en anglais, 1683, in-12; — 3° *l'Histoire des Sévarambes*, ouvrage divisé en deux parties : la première imprimée en 1677, en 2 vol. in-12; la seconde en 1678 et 1679, en 3 vol. in-12; il fut réimprimé en 1716 à Amsterdam, en 2 vol. in-12. C'est un roman politique, qui a été traduit en plusieurs langues.

Marchand, *Dictionnaire historique*. — Morhof, *Polyhistor*, I, 74. — Watt, *Bibliotheca britannica*, I, 21.

ALLAIS DE BEAULIEU. *Voy*. BEAULIEU.

ALLALEONA. *Voy*. ALALEONA.

ALLAM (*André*), littérateur anglais, né à Garsingdon (comté d'Oxford) en 1655, mort de la petite vérole le 17 juin 1685. Il était sous-principal du collége de Saint-Edmond, à Oxford, et se fit d'abord connaître par des éditions de plusieurs ouvrages de ses compatriotes, qu'il orna de préfaces et de notes intéressantes, surtout par celle du *Theatrum historicum* de Helvicus, augmenté d'un supplément; Londres, 1687, in-fol. Allam publia en anglais la *Vie d'Iphycrate*, d'après Cornelius Nepos. Il aida le savant Wood dans son grand ouvrage de *Athenæ Oxonienses*.

Wood, *Athenæ Oxonienses; Fasti Oxonienses*.

ALLAMAND (*Jean-Nicolas-Sébastien*), savant, né à Lausanne en 1713, mort à Leyde le 2 mars 1787. Il fut professeur de philosophie et d'histoire naturelle à l'université de Franeker. Il était membre de la Société royale de Londres, et de l'Académie des sciences de Harlem. On raconte que les marins hollandais se faisaient un plaisir de lui rapporter de leurs longs voyages des plantes, des animaux, des fossiles, dont il enrichissait le jardin botanique et le muséum de l'université, placés sous sa surveillance. Il fit des observations intéressantes sur l'électricité, et expliqua le premier le phénomène de la bouteille de Leyde. (*Bibliothèque britannique*, t. XXIV, et *Transact. philosoph.* de Londres, n° 477).

Le bibliographe Prosper Marchand, et le célèbre physicien s'Gravesande, lui avaient légué le soin de mettre en ordre et de publier les ouvrages qu'ils avaient laissés manuscrits.

Les ouvrages publiés par les soins d'Allamand sont : s'Gravesande, *Philosophiæ Neutonianæ Institutiones in usus academicos*, 3e édit.; Leyde, 1744, in-8°; — *Œuvres philosophiques et mathématiques* de M. G. J. s'Gravesande; Amsterdam, 1774, 2 vol. in-4°; — Prosper Marchand, *Dictionnaire historique*; — *Œuvres de Buffon*, 38 vol. in-4°; Amsterdam, 1766-79. Il a traduit en français 1° les *Sermons* de Jacques Forster *sur divers sujets*; Leyde, 1739, in-8° : le tome Ier seul a paru; — 2° les *Éléments de la Chimie* de Boerhaave; Amsterdam, 1752, 2 vol. in-8°; — 3° l'*Essai sur l'histoire des coralines* d'Ellis; la Haye, 1756, in-4°; — 4° l'*Essai sur les comètes* d'Andr. Oliver, 1777, in-8°; — 5° la *Nouvelle description du cap de Bonne-Espérance*, par Henri Hopp; 1778, in-8°, traduit du hollandais, avec des notes; — 6° le *Règne animal* de Brisson, avec des notes; Leyde, 1762, in-8°.

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*, t. III, p. 108. — Ersch, *Supplément à la France litteraire*, 1802, p. 4. — Barbier, *Examen critique*, I, 29. — Marchand, *Dictionnaire historique*.

ALLAMAND, ministre protestant à Bex, dans le pays de Vaud, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il a publié, sous le voile de l'anonyme, une *Lettre sur les assemblées des religionnaires en Languedoc, écrite à un gentilhomme protestant de cette province, par M.-D.-L. F.-D.-M.*, imprimée en France sous la fausse indication de Rotterdam, 1745, in-4° et in-8°.

Peut-être faut-il attribuer au même auteur : 1° *Pensées antiphilosophiques* (anonyme); la Haye, 1751, in-12; — 2° *Anti-Bernier, ou Nouveau Dictionnaire de théologie, par l'auteur des P. A.* (*Pensées antiphilosophiques*); Genève et Berlin, 1770, 2 vol. in-8°.

Gibbon, *Miscellaneous Works*, édit. de lord Sheffield, II, 266.

ALLAN (*David*), peintre d'histoire écossais, né à Alloa le 13 février 1744, mort à Édimbourg le 6 août 1796. Après avoir séjourné quelque temps en Italie, il fut appelé en 1780 à diriger une académie fondée à Édimbourg. Il excellait dans le genre pittoresque : ses principaux ta-

bleaux sont *l'Origine de la peinture, les Bergers de Calabre.* La plupart de ses tableaux ont été reproduits par la gravure, entre autres *l'Enfant prodigue, Hercule et Omphale.* On a aussi de lui de charmantes estampes à l'*acqua-tinta.*

Cunningham, *Lives of the most eminent British painters, sculptors, and architects.*

ALLAN (*George*), antiquaire anglais, mort en 1800. Il était procureur à Darlington (province de Durham), où il vécut dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. On a de lui, entre autres écrits, une *Esquisse de la vie et du caractère de l'évêque Trevor,* 1776; la *Vie de saint Cuthbert,* 1777; des *Collections relatives à l'hôpital Sherborn.*

Nichols, *Literary Anecdotes of the Eighteenth Century,* VI, 125.

***ALLAN** (*Robert*), chirurgien anglais, né à Édimbourg en 1778, mort en 1826. Il servit d'abord dans la marine comme aide-major, et s'établit ensuite comme praticien à Édimbourg, où il fit, depuis 1812, des cours publics. On a de lui : *A Treatise on the operation on lithotomy,* Édimbourg, 1808, in-folio; l'auteur y insiste sur les avantages de la taille latérale; — *A system of pathological and operative surgery, founded on anatomy;* ibid., 1821, 1827, 3 vol. in-8°; — des articles sur les anévrismes, dans *Edinburgh Journal of medical Science,* t. I et II, 1826.

Vie d'Allan, dans *Edinburgh Journal of medical Science,* vol. II, décembre 1826.

***ALLAN** (*Thomas*), minéralogiste, né à Édimbourg le 17 juillet 1777, mort le 12 septembre 1833. Dès sa jeunesse il se montra passionné pour l'étude de la minéralogie; il visita la France, et particulièrement le Dauphiné, les îles Faroë, Cornouailles, etc. La collection de minéraux qu'il a laissée à Édimbourg est une des plus riches de la Grande-Bretagne. On a de lui un traité de minéralogie et quelques articles dans les *Transactions of the Royal Society of Edinburgh.*

Biographical Dictionary.

***ALLANTSEE** ou **ALANTSEE** (*Léonard* et *Lucas*), frères, les premiers libraires de Vienne (depuis la découverte de l'imprimerie), natifs d'Augsbourg, vivaient à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. L'aîné, Léonard, mourut le 7 janvier 1518, et le cadet, Lucas, en décembre 1522. Ils entretenaient un commerce très-actif avec Augsbourg et Venise. Le premier ouvrage édité à leurs frais est un poëme latin : *De flenda cruce Baptistæ Rhegiensis episcopi Carmen;* Vindobonæ, 1511, in-4°. On lit au bas des titres de leurs ouvrages : *Leonhardus et frater ejus Lucas Alantsee, cives et bibliopolæ Viennenses, Cæsarisque et rerum Cæsarearum studiosissimi, hos Augustales libellos prodire volverunt in lucem, expensis suis, imprimentibus eos et typis effigiantibus.*

OEsterreichisches Biograph. Lexicon; Vienne, 1851.

***ALLARD** et **ALLÆRD**, nom de plusieurs graveurs hollandais qui vivaient à Amsterdam et à Leyde dans les dix-septième et dix-huitième siècles. On a d'eux un grand nombre de portraits, de vues de villes, de paysages, de gravures d'animaux, etc.

Heineken, *Dictionnaire des artistes.* — Strut, *Dictionary of engravers.* — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

ALLARD (*Guy*), littérateur et généalogiste, né aux environs de Grenoble en 1645, mort en 1716. Conseiller au parlement de Grenoble, il se fit connaître par les ouvrages suivants : 1° *la Vie et les aventures de Zizime, fils de Mahomet, empereur des Turcs,* par G—D. M. (Cl. la Bothère), nouvelle historique, 1673, 1712, 1724, in-12; — 2° *Éloges de Des Adrets, Dupuy-Montbrun Colignon,* 1675, in-12; — 3° *les Aïeules de madame de Bourgogne;* 1677, in-12; — 4° *Bibliothèque du Dauphiné,* 1680, petit in-12; — 5° *les Inscriptions de Grenoble,* 1683, in-4°; — 6° *la Vie de Humbert II,* 1688; — 7° *les Présidents uniques et les premiers Présidents au parlement du Dauphiné,* 1695; — 8° *Recueil de lettres,* 1695; — 9° *Nobiliaire du Dauphiné,* 1671, in-12, 1696; — 10° *Généalogie de la famille Simiane,* 1697; — 11° *Histoire généalogique du Dauphiné,* 4 vol. in-4°, 1697; — 12° *État politique de Grenoble,* 1698, in-12; — 13° *les Gouverneurs et lieutenants au gouvernement du Dauphiné,* 1704, in-12.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France,* II, 778. — Quérard, *la France littéraire,* I, 33. — Meusel, *Bibliotheca historica,* IX, part. 2, p. 153.

ALLARD (Mademoiselle), célèbre danseuse, née le 14 août 1738, morte le 14 janvier 1802. En 1762, elle débuta avec succès à Paris, et y jouit de la faveur du public jusqu'en 1782, époque de sa retraite. Cette danseuse, d'une taille moyenne, avait à la fois beaucoup d'embonpoint et de légèreté; ses traits avaient moins de régularité que d'expression. Une de ses émules a dit d'elle : « Thalie semblait lui avoir « prêté son masque, sa gaieté et son enjoue- « ment; Terpsichore, sa légèreté et ses grâces. » Mademoiselle Allard eut du fameux Vestris un fils, non moins célèbre que son père sous le nom d'Auguste Vestris.

ALLARD (*Joseph-Félix*), littérateur français, né en 1795 à Marseille, mort le 20 octobre 1831. Il se destina à l'état ecclésiastique, et, après avoir enseigné la rhétorique dans les petits séminaires de Marseille et d'Aix, il fut, en 1827, attaché à la paroisse de Saint-Eustache à Paris. On a de lui une traduction de l'*Apologétique* de Tertullien; Paris, 1827, in-8°, et plusieurs articles biographiques dans le *Bulletin universel* de Férussac.

Techener, *Catalogue des livres et manuscrits de l'abbé Allard.*

ALLARD (*Jean-François*), général en chef des armées de Lahore, né à Saint-Tropez (Var) en 1785, mort le 23 janvier 1839. Il servait sous

l'empire, et fut en 1815 attaché à l'état-major du maréchal Brune. Après l'assassinat de ce dernier, Allard résolut de quitter la France. Il essaya de se fixer en Égypte, puis passa en Perse, de là à Caboul, et enfin se rendit à Lahore auprès du roi des Sykes, Runjet-Sing, qui voulait fonder un État puissant en réunissant sous son autorité une foule de petites principautés indépendantes, et agitées par l'anarchie. Allard gagna la confiance du maharadjah, et lui inspira l'idée d'organiser une armée à la française. A l'aide de cette armée, Runjet-Sing vainquit ses ennemis et établit l'unité au milieu des peuples sykes. Allard, auquel le maharadjah était redevable de ses succès, fut comblé d'honneurs et devint généralissime des armées du royaume. Le général français établit dans le Penjab tout le système militaire français : l'uniforme, l'équipement et la théorie de l'armée française; le drapeau tricolore est devenu le drapeau national des Sykes; les commandements se font en français; et le voyageur Jacquemont fut étrangement surpris lorsque, à son arrivée à Lahore, Allard lui ayant donné une compagnie d'infanterie pour garder le pavillon où il logeait, il entendit l'officier qui criait à sa troupe : Peloton, halte!... front... à droite alignement... Reposez vos armes... Formez les faisceaux!... En 1835, après vingt ans d'absence, Allard revint dans sa patrie, et y reçut l'accueil le plus flatteur. Ses concitoyens s'empressèrent de lui témoigner l'estime dont ils étaient pénétrés pour un homme qui avait répandu le nom et la civilisation des Français sur les rives de l'Indus. Après un court séjour à Paris, où il laissa sa famille, il repartit pour sa patrie adoptive. Le roi Louis-Philippe lui donna le titre de chargé d'affaires. Allard n'a pas survécu longtemps à son retour dans l'Inde : pendant qu'il passait à Peichawer la légion française en revue, il fut saisi de violents vomissements, et mourut huit jours après. Selon le désir qu'il avait témoigné, il fut enterré à Lahore. Il laissa après lui le général Ventura et le général Court.

Moniteur, année 1839. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

ALLARDE (*Pierre-Gilbert Leroi*, baron D'), économiste français, né à Montluçon en 1749, mort à Besançon le 9 septembre 1809. Il embrassa d'abord l'état militaire; envoyé ensuite député aux états-généraux, il s'y occupa presque exclusivement de finances, proposa plusieurs plans sur les impositions, et combattit les projets de Necker. Nommé commissaire pour examiner la situation de la caisse d'escompte, il s'opposa à ce que l'on donnât un cours forcé aux billets de cette caisse, et réfuta, sur ce sujet, l'opinion de l'abbé Maury. En janvier 1790, élu membre du comité des impositions dont il avait provoqué la création, il répondit au discours de Dupont de Nemours sur les banques; fit allouer cent trente mille livres au receveur général du clergé, pour frais de comptabilité; s'éleva contre les propositions de Rabaud-Saint-Étienne sur une nouvelle création de petits assignats, et prouva combien étaient inexactes les assertions de ce député sur le papier-monnaie en Angleterre. En 1791, il fit rendre un décret pour hâter la reddition des comptes des receveurs des décimes; il obtint l'abolition et le remboursement des jurandes et maîtrises, réservant à chaque citoyen la liberté de se livrer au commerce, et d'embrasser l'état qu'il jugerait convenable; enfin il fit adopter et régler l'institution des patentes, et signa la protestation du 6 octobre 1789 contre les rapports et les conclusions de Chabroud sur les événements des 5 et 6 octobre 1789. Après la session, d'Allarde quitta les affaires politiques pour se livrer à des spéculations commerciales. Oublié pendant le temps le plus orageux de la révolution, il ne reparut qu'après le 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799). En 1803, il fut nommé régisseur de l'octroi municipal de Paris; mais le défaut de payement des sommes que lui devait le gouvernement le força de manquer aux engagements qu'il avait contractés. Il vendit ses propriétés pour satisfaire ses créanciers, et se fit réhabiliter en 1807.

Son fils *Francis* s'est fait connaître par quelques chansons spirituelles et par de jolis vaudevilles, tels que *Boileau à Auteuil*, etc.

Biographie nouvelle des contemporains.

ALLART (*Mary Gay*), femme de lettres, née à Lyon vers 1750, morte à Paris en 1821. Elle reçut une éducation très-soignée. A dix-huit ans, elle savait la plupart des langues modernes, et particulièrement l'anglais. Mariée de bonne heure, elle se vit obligée par des chagrins domestiques à se créer de ses talents une ressource aussi faible que pénible. Elle vint à Paris, et y fit paraître d'abord plusieurs traductions de romans anglais, et ensuite un roman de sa composition, qui eut beaucoup de succès, sous le titre d'*Albertine de Sainte-Albe;* Paris, 1818, 2 vol. in-12. Les romans qu'elle a traduits de l'anglais sont : 1° *Éléonore de Rosalba, ou le Confessionnal des pénitents noirs,* par Anne Radcliffe; Paris, 1797, 7 vol. in-18; — 2° *les Secrets de famille,* par miss Peatt, 1799, 5 vol. in-12; 2e édition, 1802, 5 vol. in-18. Chénier, dans son *Tableau de la littérature depuis* 1789, fait un grand éloge des traductions de madame Allart.

Sa fille, *Hortense Allart*, a fait paraître *la Conjuration d'Amboise* et des *Lettres sur les ouvrages de madame de Staël.*

Biographie universelle. — Quérard, *la France littéraire.*

ALLATIUS. *Voy.* ALLACCI.

ALLÉ (*Jérôme*), religieux italien, natif de Bologne, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il entra dans la congrégation de Saint-Jérôme de Fiésole, professa la théologie à Bologne, sa patrie, et parvint aux premières dignités de son ordre. Il joignit l'étude des lettres aux sciences ecclésiastiques; il se

distingua dans la prédication, et publia des sermons et quelques ouvrages en vers, entre autres quatre *représentations*, comme on les appelait alors, espèce de drames pieux où l'on mettait en action des sujets tirés de l'histoire sainte. Ce sont : *la Bienheureuse Catherine de Bologne; l'infortunée et la fortunée Clotilde; la Contrition triomphante, et l'Épouse inconnue et connue de Salomon, avec les intermèdes de Samson, de David et d'Absalon.* Elles furent imprimées successivement à Bologne, de 1641 à 1650. L'affectation antithétique de tous ces titres, traduits de l'italien, annonce celle qui règne dans les pièces mêmes : c'était alors le style à la mode. Voici le titre d'un ouvrage de morale du même auteur, que nous mettrons en italien, en avouant qu'il serait difficile de le traduire : *il Concatenato sconcatenamento de' pensieri, parole et attioni umane, che letto e praticato concatena le virtù nell' animo, e li sconcatena i vitii*, etc.; Bologne, 1653, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Fantuzzi, *Notizie*, tom. II, p. 194. — Alidosi, *Dottori Bolognesi di theologia*, p. 123. — Bumaldi, *Bibliotheca Bononiensis*, 171. — Ginguené, dans la *Biographie universelle.*

ALLECTUS, souverain de la Grande-Bretagne sous les Romains, mort vers 296 de J.-C. Il fut d'abord ministre de l'usurpateur Carausius, qu'il assassina pour régner à sa place; il se revêtit alors de la pourpre impériale, et prit le titre d'Auguste. Constance-Chlore, pour réduire ce rebelle, fit construire et équiper deux flottes, l'une près de Boulogne, l'autre à l'embouchure de la Seine. Il prit lui-même le commandement de la première, et donna celui de l'autre à Asclépiodote, préfet du prétoire. Allectus, de son côté, arrangea le plan de la défense sur celui de l'attaque. Il posta une flotte à l'île de Wight, pour observer les mouvements d'Asclépiodote et le combattre au passage; et il s'établit lui-même, sur la côte de Kent, dans la disposition de tenir tête à Constance. Celui-ci se mit en mer le premier, ayant donné avis à Asclépiodote de son départ. Dès que la nouvelle en fut répandue parmi les soldats de la flotte de la Seine, l'ardeur de partir s'alluma dans leurs cœurs; et quoique la mer fût grosse, ils forcèrent leurs généraux à lever l'ancre. Un brouillard épais qui s'éleva les déroba à la vue de la flotte qu'Allectus avait placée à l'île de Wight. Ainsi ils abordèrent sans aucun obstacle au rivage britannique; et dès qu'ils eurent pris terre, ils commencèrent par brûler eux-mêmes leurs vaisseaux, afin de ne laisser, comme Agathocle en Afrique, d'autre espoir de retour que la victoire. Peu de temps après, Constance débarqua lui-même sur les côtes d'Angleterre, et il fut reçu comme un libérateur par les naturels du pays, qui gémissaient sous la tyrannie d'Allectus. Celui-ci, abandonné des siens, fut tué dans la mêlée.

Eutrope, IX, 12. — Orose, VIII, 25.

ALLEGRAIN (*Christophe-Gabriel*), sculpteur français, né à Paris en 1710, mort le 17 avril 1795. Cet artiste est un de ceux qui ne sauraient être bien appréciés, si l'on ne distingue leur talent de leurs ouvrages, c'est-à-dire ce qu'ils ont fait de ce qu'ils auraient pu faire dans des circonstances plus heureuses. Sa statue de Narcisse lui ouvrit les portes de l'Académie. Allegrain travailla pour madame du Barry, qui fit placer dans son jardin de Luciennes plusieurs statues de cet artiste. On vanta beaucoup sa *Vénus entrant au bain*, et surtout sa *Diane*, pour laquelle alors on épuisa toutes les formules d'éloges. Ces deux statues prouvent qu'Allegrain aurait été digne de paraître à une époque où les systèmes ont fait place à l'étude de la belle nature, dirigée par celle des chefs-d'œuvre antiques. Allegrain ne laissa ni enfants ni élèves.

Füssli, *Allgemeines Künstler Lexicon.* — Durdent, dans la *Biographie universelle.*

***ALLEGRANTI** (*Madeleine*), célèbre cantatrice italienne, morte vers le commencement du dix-neuvième siècle. Elle débuta en 1771 à Venise, et se fit ensuite entendre sur les théâtres de Manheim, de Ratisbonne, de Dresde et de Londres. Elle avait une belle voix de soprano.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens.* — Lord Mount-Edgecumbe, *Musical Reminiscences.*

***ALLEGRANZA** (*Joseph*), archéologue italien, né à Milan en 1713, mort à Milan en décembre 1785. Il entra dans l'ordre des Dominicains, et passa la plus grande partie de sa vie dans le couvent de Saint-Eustorgue. Outre quelques articles insérés dans les *Novelle letterarie di Firenze*, en 1752, et dans le *Giornale dei Letterati*, 1755, on a de lui un ouvrage d'archéologie chrétienne, intitulé : *De sepulcris christianis in ædibus sacris; accedunt inscriptiones sepulcrales christianæ seculo septimo antiquiores, in Insubria Austriaca repertæ; item, Inscriptiones sepulcrales ecclesiarum atque ædium pp. ord. Prædic. Mediol.*; Milan, 1773, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri.*

ALLÈGRE (*Antoine*), traducteur français, et chanoine de Clermont, natif de la Tour en Auvergne, vivait vers le milieu du seizième siècle. Contemporain d'Amyot, il a traduit de l'espagnol, d'Antoine de Guevare : 1° *le Mépris de la Cour, et la Louange de la Vie rustique*; Lyon, Dolet, 1545, in-8°, et Paris, 1551, in-16; — 2° *Décade contenant les Vies de dix empereurs* (Trajan, Adrien, Antonin le Pieux, Commode, Pertinax, Julien, Sévère, Caracalla, Héliogabale, Alexandre-Sévère); Paris, 1556, in-4°, et 1567, in-8°.

Duverdier et la Croix du Maine, *Bibliothèques françaises*, I, 28.

***ALLEGRETTI** (*Antoine*), poëte florentin, vivait au milieu du seizième siècle. Il passa la plus grande partie de sa vie à Rome. On a de lui quelques poésies, insérées dans le Recueil d'Atanagi, *le Rime di diversi nobili Toscani*,

t. I, p. 9; t. II, p. 54; et dans Rubbi, *Parnaso Italiano.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Negri, *Istoria degli scrittori Fiorentini.*

ALLEGRETTI (*Allegretto degli*), publiciste italien, de la fin du quinzième siècle. Il a écrit un journal de Sienne : *Diarii Sanesi*, de 1450 à 1496, publié par Muratori, *Scriptor. rerum italic.*, vol. XXIII. On voit, dans son journal, qu'il fut lui-même acteur dans plusieurs des faits qu'il raconte; qu'en 1482, il fut élu membre du conseil du peuple, et, l'année suivante, l'un des conseillers de la république. Muratori déclare, dans la préface qu'il a mise aux *Diarii*, qu'ils contiennent des particularités minutieuses et souvent frivoles.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Muratori, *Scriptores rerum italicarum.*

***ALLEGRETTI** (*Charles*), peintre italien, natif de Monte-Prandone, vivait dans la première partie du dix-septième siècle. Lanzi cite de lui un tableau de sainte Épiphanie dans la cathédrale d'Ascoli.

Orsini, *Pitture d'Ascoli.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

ALLEGRETTI (*Jacques*), poëte et astrologue italien, né à Forli au commencement du quatorzième siècle, mort vers 1390. Il fonda une académie à Rimini, où il s'était rendu pour enseigner les belles-lettres à Charles Malatesta, qui devint ensuite seigneur de cette ville. Coluccio Salutato, dans une lettre en vers où il le détournait de l'astrologie, et dont l'abbé Méhus a parlé dans sa *Vie d'Ambroise le Camaldule*, p. 308, loue son talent pour la poésie latine. Ses ouvrages sont restés manuscrits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, tom. V, 909-912. — Marchesi, *Vitæ illustrium Foroliviensium*, 527.

ALLEGRI. *Voy.* CORRÉGE.

ALLEGRI (*Alexandre*), poëte italien, natif de Florence, mort vers 1596. Il suivit d'abord le métier des armes, et s'attacha ensuite à quelques seigneurs; mais ses goûts paisibles lui firent enfin donner la préférence à l'état ecclésiastique. C'est ce qu'il dit lui-même dans un vers qui termine un de ses sonnets :

Che voi sapete
Scolare, cortigian, soldato e prete.

Allegri se distingua dans le genre burlesque. Ses *Rime piacevoli* n'ont été imprimées qu'après sa mort; la 1re partie à Vérone, 1605; la 2e, *ibid.*, 1607; la 3e, à Florence, 1608, et la 4e à Vérone, 1613. La plupart des pièces de vers y sont précédées de morceaux de prose qui ne sont pas moins facétieux ni moins bizarres. Le tout est ordinairement relié dans le même volume avec les trois *Lettere di Ser Poi Pedante*, adressées à Bembo, à Boccace et à Pétrarque; Bologne, 1613, et avec la *Fantastica Visione di Parri da Pozzolatico*, adressée à Dante; Lucques, même année 1613; pièces satiriques, où l'auteur tourne les pédants en ridicule, en affectant leur langage. Ce volume, petit in-4°, est très-rare, et recherché des curieux. On a réimprimé les *Rime piacevoli* en 1754, à Amsterdam, in-8°, avec de fort mauvais caractères; mais cette édition a l'avantage de présenter une notice sur la vie de l'auteur. Il était resté de lui beaucoup de poésies manuscrites entre les mains de sa famille; cette famille s'étant éteinte, les manuscrits se sont perdus. Il avait aussi composé une tragédie intitulée *Idoménée, roi de Crète;* le sujet était la mort du fils de ce roi, immolé par son propre père. Le recueil de poëtes latins publié à Florence, en 1719, contient plusieurs pièces d'Allegri, qui prouvent beaucoup de talent pour la poésie latine. Elles sont dans le genre héroïque, et l'on ne s'y aperçoit nullement du ton habituel de son esprit.

Il ne faut pas confondre cet écrivain avec son homonyme *Alexandre Allegri*, natif de Bergame, mort vers 1572, et auteur de quelques écrits de circonstance (*Discours sur l'entrée de l'évêque à Bergame*, etc.).

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie.*

ALLEGRI (*Jérôme*), chimiste italien, vivait à Vérone vers le milieu du seizième siècle. Il présida en 1688 l'Académie des Aléthophiles, et s'occupa beaucoup de chimie, d'alchimie et d'astrologie. On a de lui : *Exposizione sopra la polvere del Algarotto;* Brescia, 1666, in-12; — *Scrutinj astronomici, per alquanti anni;* Vérone, 1678, in-12; — *Lettera fisico-medica, in che per varj esperimenti si va dubitando intorno a' principj fisici ed a' fondamenti medici;* Vérone, 1684, in-12; — *Quattro avvertimenti contra l'autore della Triaca* (inédit).

Adelung, *Supplément* à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

ALLEGRI (*Grégoire*), compositeur italien, de la famille du Corrége, né à Rome vers 1580, mort le 16 février 1640. Il étudia son art sous Jean-Marie Nanini, fut attaché comme chanteur et compositeur à la cathédrale de Fermo, et entra en 1629, pour les mêmes fonctions, à la chapelle pontificale. Outre deux livres de *concerts* publiés à Rome en 1618 et 1619, et deux livres de *motets* (1620 et 1621), il a laissé des compositions manuscrites, qu'on trouve à Rome dans les archives de la chapelle pontificale, de Sainte-Marie *in Vallicella*, et du collége romain. Mais ce qui surtout l'a rendu célèbre, c'est son *Miserere* qui se chante tous les ans à la chapelle Sixtine, dans la semaine sainte. Le pape attacha tant d'importance à ce que sa chapelle restât seule en possession de ce morceau, qu'il défendit sous des peines sévères d'en prendre et d'en communiquer des copies. Mozart, bravant cette défense, parvint à l'écrire après l'avoir entendu deux fois. Aujourd'hui ce *Miserere* est entre les mains du public. Burney le publia, en 1771, à Londres, sur une copie qu'il reçut du célèbre père Martini; Choron l'a inséré dans sa *collection*, et il se trouve aussi dans le *Musica sacra*, recueil publié à Leipzig. [*Enc. des g. du m.*]

Baini, *Vita di Palestrina.* — Kircher, *Musurgia.* —

Taylor, *Letters from Italy*. — Burney, *Musical tour in Italy*. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens*.

*ALLEGRINI (*François*), peintre italien, né à Gubbio en 1587, mort à Rome en 1663. Il était élève de Cesari d'Arpino. On a de lui un grand nombre de fresques à Gubbio, à Savone, à Gênes et à Rome. — Il ne faut pas le confondre avec un autre *François Allegrini*, graveur de Florence, mort en 1785.

Soprani et Ratli, *Vite de' pittori Genovesi*. — Titi, *Pitture di Roma*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Gandelli, *Notizie istoriche degli intagliatori*. — Heineken, *Dictionnaire des artistes*.

ALLEIN (*Joseph*), théologien non conformiste, né à Devizes en 1633, mort en 1668. Il se distingua par ses prédications véhémentes, et fut mis en prison pour ses doctrines hétérodoxes. On a imprimé après sa mort le recueil de ses sermons.

Newton, *Sermon at the funeral of Mr. Joseph Allein, and an account of his life*. — Palmer, *Nonconformist's Memorials*, t. II, p. 377.

*ALLEMAND ou L'ALLEMAND, nom de plusieurs artistes français.

George Allemand, peintre d'histoire, natif de Nancy, vivait à Paris vers le milieu du dix-septième siècle. Il était élève de Vouet, et peignit plusieurs tableaux pour l'église Notre-Dame de Paris. Son frère, *Pierre Allemand*, était aussi peintre.

Philippe Allemand, peintre, mentionné par Füssli, vivait à Paris, où il fut nommé en 1642 membre de l'Académie des beaux-arts.

Jean-Baptiste Allemand, élève de Joseph Vernet, vivait à Rome vers le milieu du dix-huitième siècle. En 1750, il peignit, dans le palais Corsini, quatre superbes paysages à la fresque.

Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Papillon, *Traité historique et pratique de la gravure sur bois*. — Huber, *Manuel des amateurs*.

ALLEMAND (*Zacharie-Jacques-Théodore*, comte), vice-amiral français, né à Port-Louis en 1762, et mort à Toulon le 2 mars 1826. Dès l'âge de douze ans il fut embarqué comme mousse par son père, lieutenant de vaisseau et chevalier de Saint-Louis. A dix-sept ans, il servit sur *le Sévère*, vaisseau de l'escadre du bailli de Suffren, assista aux sept combats livrés par ce général aux Anglais, et mérita par sa conduite le grade de lieutenant de frégate. Nommé sous-lieutenant de vaisseau en 1786, lieutenant en 1792 et capitaine de haut-bord l'année suivante, il commanda en cette qualité la frégate *la Carmagnole*, qui s'empara d'un grand nombre de bâtiments du commerce anglais et de la frégate *la Tamise*, prise après un combat opiniâtre. Promu en 1795 au grade de chef de division, il passa sur *le Duquesne*, vaisseau de soixante-quatorze canons, et commanda une partie de l'escadre du contre-amiral Richeri, destinée à détruire les établissements des Anglais sur la côte du Labrador. En 1801, il se signala durant l'expédition contre Saint-Domingue. Lors de l'établissement de la Légion d'honneur, il en fut nommé chevalier, et peu après officier. Promu, en 1805, au grade de contre-amiral, il prit le commandement de l'escadre de Rochefort, tint la mer pendant six mois, prit ou détruisit cent bâtiments anglais du commerce, et le vaisseau de guerre *le Calcutta*. L'année suivante, il fit essuyer au commerce anglais des pertes qu'on évalua à dix-huit millions. En 1808, il commanda en second l'armée navale de Toulon, et, en 1809, les escadres de Brest, de Toulon et de Rochefort, avec le titre de vice-amiral. Cette armée était mouillée par ordre du ministre de la marine dans la rade de l'île d'Aix, lorsque, le 6 avril, lord Cochrane parut avec cinquante brûlots et plusieurs machines infernales, de l'invention du colonel Congrève; Allemand réunit aussitôt toute sa flotte en ligne de bataille très-serrée, et établit à quatre cents toises au large une estacade qui devait arrêter les brûlots.

L'attaque commença le 12 avril, à huit heures et demie du soir, favorisée par un vent très-violent : trente-trois brûlots et trois machines infernales arrivèrent sur l'estacade, la franchirent, à l'exception de quatre qui éclatèrent en cet endroit, et s'avancèrent contre la ligne française. L'amiral fit le signal de filer sur les câbles et de les couper au besoin : cette manœuvre réussit; mais trois vaisseaux et une flûte, atteints par les brûlots, s'échouèrent et furent incendiés. C'était un mince succès, qui ne pouvait compenser pour les Anglais une dépense de dix millions et la honte dont ils se couvraient. Il y eut, en effet, un cri de réprobation universelle dans toute l'Europe contre cette manière de faire la guerre, et cet attentat aux droits des nations fut flétri en Angleterre même, moins, il faut le dire, parce qu'il parut odieux, qu'à cause des représailles qu'il pouvait amener. « On annonce, disait un écrivain anglais, une attaque pour détruire l'escadre française dans la rade des Basques. Le colonel Congrève est parti avec des brûlots d'une *invention nouvelle*, et promet d'incendier onze vaisseaux. Les esprits sont bien partagés sur cette expédition, et quelques personnes sont effrayées de voir qu'on enseigne à l'ennemi et qu'on l'autorise à recourir au moyen le plus puissant de détruire un jour notre marine. Vivons-nous dans un siècle où une nation puisse cacher à une autre ces horribles découvertes, et se servir d'un moyen de destruction qui ne sera pas bientôt imité ou surpassé par ceux qui en auront souffert? Les Français sont-ils moins avancés que nous dans les secrets destructeurs de la mécanique et de la chimie? Ils montrent de l'horreur pour ces compositions et ces machines que nous-mêmes nous nommons *infernales* : faut-il les forcer à y recourir par tous les motifs de la plus légitime vengeance? On ne change impunément ni les lois de la guerre, ni celles du droit des gens. Quel intérêt avons-nous à user de brûlots, quand nous avons tant de vaisseaux victorieux? Nos plus belles flottes peuvent donc être à leur

tour, livrées à l'entreprise de quelques intrépides incendiaires! les véritables forteresses de notre île peuvent donc s'abîmer en quelques heures dans les mers! Voilà ce que le colonel Congrève et ce que notre ministère veulent apprendre à un ennemi dont nous avons à craindre le génie, la haine et le courage (1). » A la suite de cette affaire, il fut tenu un conseil de guerre pour examiner la conduite des capitaines français. L'un d'eux fut fusillé, un autre dégradé, un troisième condamné à trois mois de détention. De 1809 à 1812, Allemand fut à la tête de toutes nos forces navales dans la Méditerranée; mais son caractère dur et difficile le fit mettre à la retraite en 1814. Dans sa longue carrière maritime, il avait passé trois cent dix-huit mois sous voiles.

Moniteur universel, 1826. — *Annales maritimes*, 1828. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

*ALLEMANNI (*Joseph*), peintre italien, mort en 1739, âgé de soixante-quatre ans. Il était élève de Cignani, et appartenait à l'ordre des Minorites. On a de lui, entre autres, un tableau représentant la Conception de la sainte Vierge, dans l'église de Rimini.

Marcheselli, *Pitture delle chiese di Rimini*. — Füssli, *Allgem.Künstler-Lexicon*.

ALLEMANNI (*Pietro*), passe pour le plus ancien peintre d'Ascoli. Un tableau de lui, dans l'église d'Ascoli, porte la date de 1489.

Orsini, *Pitture d'Ascoli*.

ALLEMANT. *Voy.* LALLEMANT.

*ALLEN (*Alexandre*), philologue anglais, né à Hackney, près de Londres, le 21 septembre 1814, mort le 6 novembre 1842. Il étudia à Londres, et obtint, en 1840, le grade de docteur en philosophie à l'université de Leipzig. On a de lui : *An etymological analepsis of latin verbs;* Lond., 1836, in-8°; — *Eclogæ Ciceronianæ*, 1839; — *A new greek Delectus*, 1839; — *A New latin Delectus*, 1840; — *A new english Grammar*, 1841; — *An essay on teaching Greek*, dans le premier volume de *Central society of Education;* — des articles dans *Penny Encyclopædia*, et dans W. Smith, *Dictionary of Greek and Roman antiquities*.

Biographical Dictionary.

*ALLEN (*Éthan*), célèbre colon américain, natif de Lichtfield, dans le Connecticut, mort à Burlington le 13 février 1789. Il fonda le petit État de Vermont, et commanda, pendant la guerre de l'Indépendance, un corps de partisans qui, sous le nom d'enfants de la montagne Verte (*Green Mountain boys*), s'est rendu redoutable aux Anglais. En mai 1775, peu de jours après le combat de Lexington, il s'empara, par surprise, des forts Ticonderoga et de Crown-Point, sur les bords du lac Champlain. Le 10 septembre de la même année, pendant l'expédition contre Montréal, il tomba entre les mains des Anglais, qui l'enfermèrent dans Pendennis-Castle, près de Falmouth, et le retinrent prisonnier jusqu'au moment où il fut, au bout d'un an et demi, échangé contre le colonel Campbell. A son arrivée aux États-Unis, le 6 mai 1778, Washington lui fit un accueil distingué, et le congrès lui conféra le grade de colonel. Allen a publié : *A Narrative of the Proceedings of the Governor of New-York ;* Hartford, 1774, in-8°; — *A Vindication of the opposition of the Inhabitants of Vermont to the government of New-York, and of their right to form an Independant State*, 1779; — *A Narrative of colonel Ethan Allen's captivity;* Philadelphie, 1779; — *Reason, the only oracle of man, or a complete system of Natural religion ;* Bennington, 1784.

(1) *British Review*, 1809.

Jared Sparks, *Vie d'Allen*, dans *Library of American Biography*, t. I, p. 181. — Lieber et Wigglesworth, *Encyclopædia americana*. — Allen, *American biographical and Historical Dictionary*.

*ALLEN ou ALLEYN (*Jean*), médecin anglais, mort le 16 septembre 1741. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il fut reçu, en 1730, membre de la Société royale de Londres, et qu'il résidait à Bridgewater. Il s'est fait surtout connaître par son ouvrage intitulé *Synopsis universæ medicinæ praticæ;* Londres, 1719, in-8°; 1729, 2 vol. in-8°; Amsterdam, 1730, in-8°, traduit en français ; — *Abrégé de toute la médecine pratique;* Paris, 1728, 3 vol. in-12; plusieurs fois réimprimé. On y a trouvé le résumé des médecins les plus célèbres sur les causes et le traitement des principales maladies.

Allen publia aussi une petite brochure fort curieuse, mais qui n'attira pas l'attention des contemporains; elle a pour titre : *Specimina Ichnographica ; or a brief Narrative of several New Inventions and Experiments ;* Londres, 1730, petit in-4° (de 44 pages), avec une planche. Cette brochure, dédiée au roi George II, renferme trois dissertations, dont la première traite d'une nouvelle méthode de chauffer l'eau et d'autres liquides avec une très-petite quantité de combustible, d'après un principe qui rappelle notre chaudière à vapeur. Mais on n'y trouve pas encore de données vraiment pratiques, et l'écrit est un pamphlet plutôt qu'une brochure scientifique.

Nichols, *Literary anecdotes*. — Allen, *Specimina ichnographica*.

*ALLEN (*Jean*), théologien protestant, prédicateur à New-York, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *The royal spiritual Magazine*, 1752, 3 vol. in-8°; — *A chain of Truths, or a Dissertation upon the Harmony of the Gospel*, 1764.

Wilson, *Dissenting churches*, t. IV, p. 426.

*ALLEN (*Richard*), théologien protestant, mort à Londres en février 1717. Son principal ouvrage a pour titre : *Biographia ecclesiastica*, Lond., 1690, 2 vol. in-8°, contenant les vies des principaux Pères de l'Église.

Wilson, *Dissenting churches*, t. III, p. 238.

*ALLEN (*Thomas*), théologien anglican, né

à Oxford en 1682, mort le 31 mai 1755. Il fut pendant quarante ans pasteur à Kettering dans le Northamptonshire. Entre autres écrits théologiques, on a de lui : *The Practice of a holy life*, 1716, in-8° ; — *The christian's sure Guide to eternal glory*, 1733, in-8°.

Nichols, *Illustrations of the literary history of the eighteenth century*, t. III, p. 789-800.

ALLEN (*Guillaume*). *Voy.* ALAN.

ALLEN ou **ALLEYN** (*Thomas*), mathématicien anglais, né le 21 décembre 1542 à Utoxeter, dans le Staffordshire, mort le 30 septembre 1632. Il étudia dans le collége de la Trinité, à Oxford. Le comte de Northumberland, protecteur des mathématiciens, le reçut quelque temps chez lui, et le comte de Leicester lui offrit un évêché, qu'il refusa par amour pour la solitude et pour les travaux qu'il avait entrepris. Les connaissances d'Allen en mathématiques le firent considérer par le vulgaire ignorant comme un sorcier ; l'auteur d'un livre intitulé *République de Leicester*, l'accusa d'avoir employé la magie pour servir le comte de Leicester dans son projet d'épouser la reine Élisabeth. Il est certain que le comte avait tant de confiance dans Allen, que rien d'important ne se faisait dans l'État sans que celui-ci en eût connaissance. Allen recueillit avec soin de vieux manuscrits concernant l'histoire, l'antiquité, l'astronomie, la philosophie et les mathématiques. Plusieurs auteurs les ont cités comme ayant formé la *Bibliothèque Allenienne*. Outre les collections précieuses que ce savant a laissées, on a de lui : 1° *Ptolomæi Pelusiensis de astrorum judiciis, aut, ut vulgo vocant, quadripartitæ constructionis, liber secundus, cum expositione Thomæ Alleyn, Angli Oxoniensis* ; — 2° *Claudii Ptolomæi de astrorum judiciis liber tertius, cum expositione Th. Alleyn*. Ces ouvrages sont inédits. Selon Wood, Digby a fait usage des manuscrits d'Allen.

Biographical Dictionary. — Wood, *Athenæ Oxonienses*.

ALLEN (*Jean*), savant canoniste, archevêque de Dublin et chancelier d'Irlande, né en 1476, assassiné le 28 juillet 1534. Il dut sa fortune au cardinal Wolsey, qu'il avait servi avec zèle dans la suppression de plusieurs monastères, dont ce cardinal employa les revenus à la dotation de deux colléges de son nom. Lors de la révolte du comte de Kildare, Thomas Fitz-Gérard, fils de ce comte, n'ayant pu obliger Allen, devenu son prisonnier, à fléchir le genou devant lui, lui fit sauter la cervelle d'un coup de massue. Le lieu où arriva ce meurtre fut entouré de haies, et soustrait à toute espèce d'usage. Le peuple regarda la fin tragique d'Allen comme une punition du ciel, pour avoir détruit quarante monastères ; et les malheurs qui fondirent depuis sur la famille des Fitz-Gérard, comme une autre punition divine. On a d'Allen : 1° *Epistola de Pallii significatione activa et passiva* ; — 2° *De consuetudinibus ac statutis intuitionis causis observandis* ; ouvrages inédits.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Tanner, *Bibliotheca Britannico-Hibernica*, 1748, p. 15. — Strype, *Ecclesiastical memorials*, ed. 1733, vol. I, p. 73-125. — Tabaraud, dans la *Biographie universelle*.

ALLEN (*Thomas*), historien anglais, né en 1803, mort du choléra le 20 juillet 1833. Il a fait paraître les ouvrages suivants : 1° *The History of antiquities of the Paris of Lambeth and the archiepiscopal palace in the county of Surrey, including biographical sketches of the most eminent persons who have been born, or have resided there from the earliest period to* 1826 ; Lond., 1827, in-4° ; — 2° *The History and antiquities of London, Westminster, Southwark, and parts adjacent* ; 4 vol. in-8°, 1828 ; — 3° *A new and complete History of the county of York, illustrated with engravings*, 1831, 3 vol. in-8° ; — 4° *A new and complete History of the county of Surrey, illustrated by a series of views*, 1829, 2 vol. in-8° ; — 5° *The same work with the addition of some parts of the county of Sussex, illustrated by views* ; — 6° *The Panorama of London and visitors pocket companion in a tour through the metropolis, with 75 plates*, 1830 ; — 7° *A History of the county of Lincoln* ; — 8° *A guide to the zoological Gardens and museum*.

Gentleman's magazine, juillet 1833.

ALLEN (*William* ou *Guillaume*). *Voy.* ALEN ou ALAN.

***ALLENT** (*Pierre-Alexandre-Joseph*), général français, né à Saint-Omer en 1772, mort le 3 juillet 1837. Après avoir fini ses études classiques, il se voua à la carrière militaire, et débuta en 1792 au bombardement de Lille, comme simple canonnier ; admis au corps du génie, il parvint en 1795 au grade de capitaine. Le gouvernement l'employa ensuite à des travaux importants, et le nomma chef d'état-major du génie aux armées de Mayence et du Danube. Promu, sous l'empire, au grade de chef de bataillon et de major, Allent fut placé à la tête du comité de fortifications, et se distingua en 1814 par les efforts qu'il fit pour la défense de Paris. Après la restauration il devint chef de l'état-major de la garde nationale, et, fidèle à ses nouveaux engagements, il refusa pendant les cent-jours les propositions que lui faisait l'empereur. Depuis le retour des Bourbons, il fut aide-major général de la garde nationale et conseiller d'État ; c'est en cette dernière qualité qu'il rendit des services signalés. En 1832, il fut promu par Louis-Philippe à la dignité de pair de France. Comme écrivain, Allent occupe aussi un rang distingué. En 1798, il remporta le prix proposé par l'Institut national *sur l'influence morale et politique de la peinture*. Ses autres ouvrages traitent spécialement de l'art militaire ; voici les principaux : *Histoire du corps impérial du génie, des siéges et des travaux qu'il a dirigés, etc.*, Paris, 1805 ;

Précis de l'histoire des arts et des institutions militaires en France depuis les Romains, Paris, 1808. Allent a gardé en manuscrit un troisième ouvrage qui paraît être la suite du premier : *Histoire de France considérée dans ses rapports avec l'établissement des frontières de ce royaume et avec les guerres défensives*. [*Enc. des g. du m.*]

Quérard, *la France littéraire*. — De Gerando, *Notice nécrologique sur le chev. Allent* (Extrait du *Moniteur* du 19 oct. 1838).

ALLÉON-DULAC (*Jean-Louis*), naturaliste français, né à Lyon vers le commencement du dix-huitième siècle, mort en 1768. Il étudia d'abord le droit, et occupa ensuite la place de directeur de la poste aux lettres à Saint-Étienne-en-Forez, afin de se livrer à son goût pour l'histoire naturelle. Il a publié : 1° *Mémoires pour servir à l'histoire naturelle des provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais*; Lyon, 1765, 2 vol. petit in-8°; — 2° *Mélanges d'histoire naturelle*, 1762, 2 vol. petit in-8°, réimprimés en 1765, 6 vol. petit in-8°. On trouve dans ces deux ouvrages, omis dans la *France littéraire* de Quérard, des observations neuves et fort intéressantes.

Adelung, *Supplém. à* Jöcher, *Gelehrten-Lexicon*.

ALLERSTAIN ou **HALLERSTAIN** (le Père), jésuite allemand et missionnaire à la Chine, né vers le commencement du dix-huitième siècle, mort vers 1777. Ses connaissances mathématiques et ses talents pour l'astronomie le firent appeler à la cour de Pékin, où il ne tarda pas à obtenir l'estime de l'empereur Khien-long. Il fut créé mandarin, et nommé président du tribunal des mathématiques. Nous lui devons un dénombrement des habitants de chaque province de la Chine, pour la vingt-cinquième et la vingt-sixième année du règne de Khien-long (1760 et 1761). Il obtint ces états statistiques du *Heou-pou* (tribunal des fermes), et les traduisit lui-même du chinois. L'original et la traduction furent reçus en Europe en 1779. La politique des conquérants tatars a depuis supprimé ces dénombrements, ou du moins empêché leur publicité, dans la crainte qu'ils ne révélassent aux Chinois le secret de leurs forces. Cette pièce est d'autant plus précieuse qu'elle confirme tous les calculs du célèbre missionnaire Amiot, et donne la preuve de l'augmentation progressive de la population chinoise. L'an 25 du règne de Khien-long, la population était de 196,837,977 âmes, et, dans l'année 26, elle s'éleva à 198,214,624. Le dénombrement procuré par le P. Allerstain se trouve inséré dans la *Description générale de la Chine*, p. 283 de l'édit. in-4°; et t. I, p. 420 de l'édit. in-8°.

L'abbé Grozier, dans la *Biographie universelle*.

ALLESTRY ou **ALLESTRÉE** (*Richard*), théologien anglais, né en 1619 à Uppington, dans le comté de Shrop, mort en 1684. Il étudiait à Oxford, lorsque les troubles de la guerre civile engagèrent la plupart des élèves de l'université à prendre les armes pour Charles Ier. Il se trouva à la bataille de Keinton-Field, dans le comté de Warwick. En retournant à Oxford, il fut fait prisonnier par un parti de républicains, et conduit à Broughton-House; mais il fut bientôt délivré par un corps de royalistes, qui chassa de ce poste les républicains. Oxford étant de nouveau tranquille, il reprit la robe et les exercices du collége; mais il y fut atteint d'une maladie pestilentielle qui faisait de grands ravages dans cette ville, et qui mit sa vie dans le danger le plus imminent. A peine était-il rétabli, qu'il fut obligé de s'armer de nouveau pour la défense du roi : il s'enrôla dans un régiment de volontaires, composé d'étudiants d'Oxford qui servaient sans paye, et qui, sans autres motifs que leurs principes politiques, se soumettaient gaiement aux dangers et aux fatigues du service militaire. Il ne quitta les armes qu'après le triomphe du parti républicain, et ce fut alors qu'il entra dans les ordres. Toujours fidèle aux mêmes principes, il signa le fameux décret rendu par l'université contre la ligue solennelle et contre le covenant. Il fut en conséquence chassé d'Oxford, ainsi que tous les membres de l'université qui avaient signé cet acte. Ses talents et ses principes inspirèrent une telle confiance aux partisans de la famille royale, qu'il fut employé dans des négociations secrètes pour remettre Charles II sur le trône. Après la restauration, Allestry revint à Oxford, où il prit le degré de docteur en théologie; il fut ensuite nommé prévôt du collége d'Éton, place lucrative, mais dont il employa les émoluments en bienfaits et en travaux utiles au collége. On a de lui quarante sermons, imprimés in-fol. à Oxford, en 1684.

Biographical dictionary. — Wood, *Athenæ Oxonienses* et *Fasti Oxonienses*. — Watt, *Bibliotheca Britannica*. — Suard, dans la *Biographie universelle*.

***ALLESTRY**, poëte anglais, mort dans la misère en 1686. Il était fils du célèbre libraire James Allestry, et étudia à Oxford. On a de lui quelques pièces de vers, qui se trouvent imprimées dans *Miscellany Poems*, 1727.

Wood, *Athenæ Oxonienses*. — Kippis, *Biographia Britannica*.

***ALLET** (*Jean-Charles*), graveur et dessinateur français, natif de Paris, mort vers 1668. Il passa presque toute sa vie à Rome, et grava des sujets de religion, d'histoire, et des portraits, signés indifféremment *Carolus*, *Jo. Carolus*, et *Giov. Carlo Allet*.

Huber, *Manuel des amateurs*. — Heineken, *Dictionnaire des artistes*. — Strutt, *Dictionary of engravers*. — Titi, *Pitture di Roma*.

***ALLETZ** (*Pierre-Édouard*), littérateur français, né à Paris le 23 avril 1798, mort à Barcelone le 16 février 1850. Il était fils d'un ancien commissaire de police, auteur du *Dictionnaire de police moderne* (Paris, 1823, 4 vol. in-8°). Après avoir été professeur de philosophie morale à la Société royale des bonnes-let-

tres, il embrassa la carrière diplomatique, et fut nommé consul à Barcelone. Outre plusieurs poésies de circonstance (*Dithyrambe sur l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Lamoignon-Malesherbes*, 1826; — *Poëme sur l'institution du jury*, 1819;— *Dévouement des médecins français et des sœurs de Sainte-Cauville*, poëme couronné par l'Académie française, 1822;— *Abolition de la traite des noirs*, poëme, 1823; — *Walpole*, poëme dramatique 1825), on a encore de lui : *Essai sur l'homme, ou Accord de la philosophie et de la religion*; Paris, 1835, 2 vol. in-8°; — *Esquisses de la souffrance morale*; Paris, 1836, 2 vol. in-8° : c'est son principal ouvrage; — *Études poétiques du cœur humain*; Paris, 1832, in-8°; — *Tableau de l'histoire générale de l'Europe depuis* 1814 *jusqu'en* 1830; Paris, 1834, 3 vol. in-8°; — *Maladies du siècle*; Paris, 1835 et 1836, in-8°; — *la Démocratie nouvelle, ou Des mœurs et de la puissance des classes moyennes en France*, Paris, 1837, in-8°; — *Aventures d'Alphonse Doria*; 1838, 2 vol. in-8°; — *Esquisses poétiques de la vie*; 1841, in-8°; — *Harmonie de l'intelligence humaine*; 1845, in-8°.

Quérard, *la France littéraire*. — *Dictionnaire de la Conversation*, 2e édit.

ALLETZ (*Pons-Augustin*), littérateur français, né à Montpellier en 1703, ancien oratorien et avocat, mort à Paris le 7 mars 1785. Il composa un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *l'Agronome*, 2 vol. in-8°, abrégé de la *Maison rustique*;— *Dictionnaire théologique*, in-8°; — *Dictionnaire des conciles*, in-8°, l'un et l'autre écrits avec concision et clarté; — *Manuel de l'homme du monde*, in-8°, et *Encyclopédie des pensées*, in-8° : deux compilations faites sans beaucoup de soin; — *Synopsis doctrinæ sacræ*, in-8°; — *Recueil des passages de l'Écriture sainte sur les vérités de la foi*; — *Tableau de l'histoire de France*, 2 vol. in-12 : écrit avec négligence, mais les principaux faits de cette histoire y sont exposés avec fidélité; — *les Princes célèbres qui ont régné dans le monde*; Paris, 1769, 4 vol. in-12; — *Histoire des papes*, 2 vol. in-12; — *Histoire des singes*, in-12; — *les Ornements de la mémoire* : c'est un recueil assez bien fait des plus beaux morceaux des poëtes français, in-12; — *les Leçons de Thalie*, 3 vol. in-12 : ce sont des portraits, des caractères, des traits de morale tirés des poëtes comiques; — *Connaissance des poëtes français*, 2 vol. in-12; — *Catéchisme de l'âge mûr*, in-12 : abrégé par demandes et par réponses des preuves de la religion; — *l'Albert moderne*, 3 vol. in-12; — *l'Esprit des journalistes de Trévoux*, 4 vol. in-12; — *l'Esprit des journalistes de Hollande*, 2 vol. in-12 : ce second recueil ne vaut pas le précédent, qui offre plusieurs morceaux curieux et bien écrits. Alletz a fait aussi divers ouvrages d'instruction élémentaire, dont les plus connus sont, *Selectæ e Novo Testamento historiæ ex Erasmi paraphrasi desumptæ*, 1763, in-12, et *Selecta e Cicerone præcepta*, 1762, in-12; — *Abrégé de l'histoire grecque*, 1774, in-12; — *le Magasin des adolescents*; Paris, 1764, in-12; — *Nouvelles Vies des Saints*; — *l'Esprit des femmes célèbres du siècle de Louis XIV*, 1768, in-12; — *l'Almanach parisien*, 1785, 2 vol. in-12.

Nouveau Dictionnaire historique. — Quérard, *la France littéraire*, t. I, p. 38.

ALLEY (*Guillaume*), prélat anglais, né vers 1500, mort à Great-Wycomb, dans le comté de Buckingham, le 15 avril 1571. Son zèle pour la religion réformée l'obligea, sous le règne de la reine Marie, de chercher un asile dans le nord de l'Angleterre; là il se livra, pour subsister, à la pratique de la médecine et à l'instruction de la jeunesse. L'avénement d'Élisabeth le rappela à Londres, où il se fit connaître par ses cours de théologie. Il fut nommé évêque d'Exeter en 1560. Alley a publié : 1° un recueil intitulé Πτωχομουσεῖον, ou *The Poor man's Library* (Bibliothèque du pauvre), London, 1559, en 2 vol. in-fol. : ce sont douze discours qu'il avait prononcés dans l'église de Saint-Paul, sur la première épître de saint Pierre; — 2° une grammaire hébraïque; — 3° une traduction du *Pentateuque*, dans une version de la Bible entreprise par ordre de la reine Élisabeth; et quelques autres écrits.

Harwood, *Alumni Etonienses*. — *Biographia Britannica*. — Tanner, *Bibliotheca britannico-hibernica*.

***ALLEY** (*Jérôme*), poëte et publiciste irlandais, né en 1760, mort vers 1827. Il fut pasteur à Drumcarr, dans le diocèse d'Armagh. On a de lui, entre autres : *The widowed queen; or Elisabeth, dowager of Edward IV, a poem and oration*, 1778, in-4°; — *Review of the political principles of the modern whigs*, 1792; — *Observations on the government and constitution of great Britain*, 1792, in-12.

Biographical dictionary of the living authors of great Britain and Irland, 1816.

ALLEYN (*Édouard*), acteur anglais, naquit à Londres le 1er septembre 1566, et mourut le 26 novembre 1626. Il poussa l'art dramatique à un degré de perfection inconnu jusqu'alors. Alleyn occupait les principaux rôles dans les pièces de Shakspeare et de Ben-Johnson. Il n'est pas moins connu en Angleterre par la fondation qu'il fit du collége ou hôpital de Dulwich, dans le comté de Surry, à deux lieues de Londres, que par son rare talent d'acteur. Son père lui avait laissé une assez belle fortune; il était propriétaire d'un théâtre, où il attirait un très-grand concours; il était gardien de la ménagerie royale, et eut successivement trois femmes, mortes sans enfants, dont le douaire lui resta. Il se trouva alors assez riche pour faire construire cet établissement, dont Inigo-Jones fut l'architecte, en 1617 : l'édifice seul lui coûta 10,000 livres sterling, et il y attacha des fonds du produit de 8,000 livres de rente. Il voulut en être le premier pauvre, et y passa le reste de sa vie, se soumettant exacte-

ment à toutes les règles de la maison, qu'il avait rédigées lui-même. On prétend que, représentant un jour le diable, dans une tragédie, il crut le voir réellement devant lui, et que ce spectacle lui fit faire le vœu d'ériger l'établissement en question.

Biographical Dictionary. — *Biographia dramatica.* — Kippis, *Biographia Britannica.* — Collier, *Memoirs of Alleyn.* — Malone, *Historical Account of the english stage.*

ALLEYN. *Voyez* ALLEN.

ALLIER (*Achille*), graveur et antiquaire, né en 1807, mort à Bourbon-l'Archambault le 15 avril 1836. Il a passé sa courte vie à étudier l'histoire et les antiquités de sa province. Ses travaux sont : *Esquisses Bourbonnaises*; Moulins, Desrosiers; et Paris, Chamerot, 1832, in-4° de 82 pages et 13 lithographies; — *l'Ancien Bourbonnais* (histoire, monuments, mœurs, statistique), par Achille Allier; et continué depuis sa mort par MM. Ad. Michel et L. Batissier; gravé et lithographié sous la direction de M. Aimé Chenavard, d'après les dessins et documents de M. Dufour, par une société d'artistes; Moulins et Paris, 1833-37, 2 vol. grand in-fol., et atlas de 125 planches : cet ouvrage est un des plus beaux monuments que les arts aient élevés pour la réédification de l'ancienne France; — *la jolie Fille de la garde*, ballade bourbonnaise, gravée à l'eau-forte par Célestin Nanteuil, 1836.

Huot, *l'Art en province.* — Quérard, Complément de *la France littéraire*, continuation. — Général Beauvais, *Biographie universelle*, t. VI, p. 574.

ALLIER (*Antoine*), statuaire, né à Embrun le 6 décembre 1793, fils d'un ancien payeur général des armées impériales, trésorier du roi de Rome, et député des Hautes-Alpes. Il suivit d'abord la carrière militaire, et se retira en 1815, avec le grade de capitaine de dragons, pour se livrer à son occupation favorite, l'art plastique, où il a fait preuve d'un véritable talent. On cite de lui, entre autres morceaux pleins d'expression et d'originalité, les statues de *Philopœmen*, d'*Ariane*, de l'*Éloquence* (à la chambre des députés), le buste de *Sully* (à la bibliothèque de l'Arsenal), d'un *Jeune marin mourant*. M. Allier, d'un caractère loyal et indépendant, a été envoyé, après la mort de son père, par le département des Hautes-Alpes à toutes les chambres ou assemblées législatives qui se sont succédé depuis 1839 jusqu'au 2 décembre 1851.

A. Thiers, *Salon de* 1822.

ALLIER (*Claude*), curé de Chambonas près d'Uzès, fut un des principaux instigateurs du rassemblement royaliste qui se forma en 1790, sous le nom de *camp de Jalès*, dans les environs de Puy en Velay. Mis en accusation par un décret de l'assemblée législative, il fut condamné à mort, le 5 septembre 1793, par le tribunal criminel du département de la Lozère, et exécuté à Mende.

Biographie des Contemporains.

ALLIER (*Dominique*), également un des chefs du camp de Jalès, parvint à s'évader, et se rendit à Coblentz, auprès des émigrés. Il tenta par la suite d'opérer quelque soulèvement; il fut pris et exécuté en novembre 1798.

Journaux du temps.

ALLIER (*Louis*), numismate et antiquaire, surnommé *Hauteroche*, né à Lyon en 1766, mort à Paris en novembre 1827. Nommé en 1795 directeur de l'imprimerie française à Constantinople, il profita de ses loisirs pour visiter les îles de l'Archipel, la Troade et l'Asie Mineure. Lors de la rupture de la paix, il quitta Constantinople pour suivre l'expédition française en Égypte. Nommé en 1802 vice-consul d'Héraclée, il eut l'occasion de se livrer à son goût pour la numismatique et l'archéologie. Après la suppression de ce vice-consulat, il accompagna Félix de Beaujour au Levant, et occupa pendant quelque temps le vice-consulat de l'île de Cos. Ce fut, dit-on, « pour expier les fautes que son trop vif amour pour la numismatique lui avait fait commettre contre la délicatesse, » qu'il fonda un prix annuel de 400 francs pour l'ouvrage de numismatique jugé le meilleur par l'Académie des inscriptions. Sa riche collection de médailles grecques fut en partie seulement acquise par la Bibliothèque nationale. Allier a publié : 1° *Essai sur l'explication d'une tessère antique portant deux dates, et conjectures sur l'ère de Bérythe, en Phénicie*; Paris, 1820, in-4°; — 2° *Notice sur la courtisane Sapho, née à Érésos dans l'île de Lesbos*, lue à la Société asiatique; ibid., 1822, in-8°; — 3° *Mémoire sur une médaille-anecdote de Polémon Ier, roi du Pont*, inséré dans le recueil de la Société d'émulation de Cambrai, année 1825.

Moniteur du 20 décembre 1827. — *Revue encyclopédique*, t. XXXVI, p. 837. — *Bulletin des sciences historiques*, février 1828. — *Dict. de la Conversation.*

***ALLIO** (*Matthieu* et *Thomas*), deux frères sculpteurs, vivaient à Milan vers le milieu du dix-septième siècle. On a d'eux des bas-reliefs et des statues dans les églises de Milan et de Pavie.

Brandolese, *Pitture, sculture*, etc., *di Padova.* — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.* — Cicognara, *Storia della scultura.*

ALLIOLI (*Joseph-François*), théologien allemand, naquit le 10 août 1793 à Sulzbach. Il étudia à l'université de Landshut, où il devint, en 1825, professeur de théologie. L'année suivante, il fut appelé à l'université de Munich, dont il obtint, en 1830, le rectorat. Depuis 1838, il est grand-vicaire à Augsbourg. On a de lui : une *traduction* (allemande) *de l'Ancien et du Nouveau Testament, d'après la Vulgate*; Nuremberg, 1830; Landshut, 6e édit., 1839-45, 6 vol. in-8°; — *Biblische Alterthümer* (Antiquités bibliques); Landsh., 1825, in-8°; — *Handbuch der biblischen Alterthumskunde* (Manuel d'archéologie biblique); Landshut, 1841, in-8°.

Conversations-Lexicon, édit. 1852.

ALLIONI (*Charles*), célèbre botaniste italien, né à Turin en 1725, mort en 1804. Il étudia la mé-

decine et l'histoire naturelle, et devint professeur de botanique à l'université de Turin. Sa vie, entièrement remplie par le travail, offre peu d'incidents remarquables. Ses vastes connaissances l'avaient fait agréger à beaucoup de sociétés savantes, telles que l'Institut de Bologne, les Sociétés royales de Londres, de Goettingue, de Madrid, etc. Il est auteur de plusieurs bons ouvrages sur la botanique, sur la médecine et l'histoire naturelle; en voici la liste : 1° *Pedemontii stirpium rariorum Specimen primum;* Augustæ Taurinorum, 1755, in-4°, avec 12 planches : cet ouvrage contient la description et les figures de trente plantes nouvelles, ou très-peu connues, dont la plupart sont indigènes des montagnes du Piémont; — 2° *Oryctographiæ Pedemontanæ Specimen,* Parisiis, 1757, in-8° : l'auteur décrit dans cet ouvrage les fossiles qu'il avait observés dans le Piémont, et donne une idée de ses connaissances géologiques et oryctographiques; — 3° *Tractatus de miliarium origine, progressu, natura et curatione;* Augustæ Taurinorum, 1758, in-8°, ouvrage de médecine fort estimé; — 4° *Stirpium præcipuarum littoris et agri Nicæensis enumeratio methodica, cum elencho aliquot animalium ejusdem maris;* Parisiis, 1757, in-8° : cet ouvrage est souvent cité par les naturalistes, sous le titre abrégé d'*Enumeratio stirpium Nicæensis.* La plus grande partie des matériaux qui le composent avait été rassemblée par Jean Giudice, botaniste de Nice, et ami d'Allioni. Celui-ci, dépositaire des papiers de Giudice après sa mort, les a mis en ordre, et a rangé les plantes suivant la méthode de Ludwig. Il rapporte, pour chaque espèce, la dénomination ou la phrase de divers auteurs, surtout de G. Bauhin, de Tournefort et de Linné. Les animaux, dont il traite à la fin du volume, se réduisent à quelques espèces de sèches, d'étoiles de mer, d'oursins et de crabes. Ce livre est une esquisse de la Flore de Nice, qui diffère peu de celle de la Provence; — 5° *Synopsis methodica horti Taurinensis ;* Taurini, 1762, in-4°. C'est le tableau méthodique de toutes les plantes qui étaient cultivées dans le jardin de botanique de Turin : elles sont divisées en treize classes. La méthode d'Allioni ne diffère de celle de Rivin que parce qu'il ne considère pas la régularité ou l'irrégularité de la corolle. Les sections qui divisent les classes sont tirées du système sexuel de Linné; — 6° *Flora Pedemontana, sive Enumeratio methodica stirpium indigenarum Pedemontii*; Augustæ Taurinorum, 1785, 3 volumes in-fol.

Ce dernier est l'ouvrage principal d'Allioni. Dans les deux premiers volumes, l'auteur donne la notice et les synonymes de deux mille huit cents plantes distribuées en douze classes, qui sont fondées sur la forme de la corolle et le nombre des pétales; les sections sont établies, en général, sur la considération du fruit sous le rapport du nombre, de la forme et de la structure; le troisième volume contient un abrégé des éléments de botanique, et quatre-vingt-douze planches renfermant les figures de deux cent trente-sept espèces : elles sont bien dessinées et exactes. Les dessins originaux sont déposés au musée de Turin; à chaque espèce Allioni indique le lieu natal, la nature du sol, et le nom vulgaire qu'on lui donne dans les divers idiomes des provinces du Piémont. Il cite avec reconnaissance tous les botanistes qui lui ont communiqué leurs travaux, ou qui l'ont aidé dans ses recherches : possédant toutes les parties de la physique moderne, il traite de la matière médicale en savant médecin, mais d'une manière qui lui est particulière; ce qu'il dit des propriétés des plantes est le résultat de l'expérience d'un praticien éclairé et d'un grand observateur. La *Flore du Piémont* est, de tous les ouvrages d'Allioni, le plus important par son sujet, et le plus considérable par son étendue; la partie typographique en est belle et très-soignée; sa distribution a de la ressemblance avec celle de l'*Histoire des plantes de la Suisse*, de Haller, qu'il estimait beaucoup, et avec lequel il avait entretenu une correspondance jusqu'à sa mort; — 7° *Auctuarium ad Floram Pedemontanam ;* Taurini, 1789, tab. 2 : cet ouvrage renferme les additions et les corrections que l'auteur a faites à la *Flore du Piémont*, et les plantes qui ont été découvertes depuis la publication de ce livre. Pendant sa longue carrière, Allioni a publié plusieurs mémoires qui sont insérés dans les *Mélanges de l'Académie de Turin ;* — 8° *Fasciculus stirpium Sardiniæ in diœcesi Calaris lectarum a M. Ant. Piazza* (*Miscellan. Taurin.*, t. I). C'est un cahier de plantes recueillies dans le diocèse de Cagliari, capitale de la Sardaigne, par M. Ant. Piazza; — 9° *Florula Corsica, a Felix Valle, edita a Carol. Alliono* (*Miscellan. Taurin.*, t. II). C'est l'esquisse d'une Flore de l'île de Corse, faite par Félix Valle, rédigée et publiée par Allioni. Il y en a une seconde édition, qui est augmentée des écrits de Jaussin, par Nicolas-Laurent Burmann, insérée dans les *Nouveaux Actes de l'Académie des curieux de la nature*, t. IV. Allioni doit être placé parmi les botanistes qui ont fait progresser la science, en ajoutant un certain nombre de plantes à celles qui étaient déjà connues. Loeffling lui a consacré un genre (famille des dipsacées) sous le nom d'*Allionia.*

Ersch et und Gruber, *Allgem. Encyclop.* — Adelung, *Supp.* à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.* — Dupetit Thouars, dans la *Biographie universelle.*

ALLIOT (*Pierre*), médecin français, natif de Bar-le-Duc, vivait dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. Il s'était acquis en Lorraine la réputation de posséder un secret pour la guérison du cancer : Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, l'appela à Paris pour essayer sur elle-même l'efficacité de ce remède. « Alliot,

dit Carrère, se rendit en 1665 à Saint-Germain; et la princesse se mit entre ses mains, après avoir quitté Gendron. On commença d'abord par conduire la reine-mère au Val-de-Grâce, à Paris, où ce médecin fit la première application de sa poudre le 24 août. Mais les douleurs s'étant excessivement augmentées, la reine abandonna Alliot, et se mit, le 9 janvier 1666, entre les mains d'un homme qui se disait natif de Milan, et dont les remèdes n'eurent pas d'autre effet que de hâter sa mort. Haller prétend que la poudre qu'Alliot employait dans la cure du cancer était faite avec de l'arsenic rouge dissous dans l'eau-forte, et ensuite précipité par l'addition du vinaigre de saturne. Il édulcorait ce précipité par douze lotions d'eau simple; et dès qu'il lui paraissait insipide, il y faisait brûler de l'esprit de vin de cinq à six fois. »

On a d'Alliot : *Theses medicæ de motu sanguinis circulato, et de morbis ex aere, præsertim de arthritide;* Pont-à-Mousson, 1663, in-8°; — *Epistola de cancro apparente;* Bar-le-Duc, 1664, in-12; — *Nuntius profligati sine ferro et igne carcinomatis missus ducibus itineris Hippocrate et Galeno ad chirurgiæ studiosos;* Bar-le-Duc, 1664, in-12; réimprimé dans *Acta Hafniensia,* 1672. L'auteur y soutient que le cancer est formé par une humeur acide qui obstrue les glandes, et qu'il faut neutraliser par un alcali.

Ce médecin laissa deux fils : *Jean-Baptiste* et *Fauste Alliot*. Le premier, qui fut médecin de Louis XIV, publia : *Traité du Cancer, où l'on explique sa nature, et où l'on propose le moyen de le guérir,* etc.; Paris, 1698, in-8°. Mais on croit que le véritable auteur de ce livre était son fils *Hyacinthe Alliot,* religieux bénédictin. On y trouve que le fameux secret d'Alliot était du réalgar (sulfure d'arsenic), digéré dans une solution alcaline concentrée, et précipitée par l'acétate de plomb. Le précipité, lavé à l'eau tiède et à l'alcool, était pulvérisé et répandu sur les ulcères carcinomateux.

Fauste Alliot, mort à la Martinique où il exerçait la médecine, a publié un traité intitulé *An morbus antiquus syphilis*, Paris, 1717, in-4°, dont Astruc parle dans son traité *De morbis venereis,* édit. 1740, in-4°.

Carrère, *Bibliothèque de la médecine,* t. I.

*ALLISON (*Thomas*), voyageur anglais, et contre-maître au service de la Russie vers la fin du dix-septième siècle. Il publia, en 1699, la relation d'un voyage intéressant, intitulé *An Account of a voyage from Archangel in Russia in the year* 1697; *of the Ship and company wintering near the North cape in the latitude of* 71°; *their manner of living and what they suffered by the extreme cold; also remarkable observations of the climate, country, and inhabitants, together with a chart describing the places where they lay, land in view, soundings,* etc.; London, 1699, in-8°. Les voyageurs subséquents ont confirmé l'exactitude des détails que l'on trouve dans cette relation curieuse et rare.

Biographical dictionary.

ALLIX (*Jacques-Alexandre-François*), général, né à Perci, département de la Manche, le 21 septembre 1776, mort le 26 janvier 1836. Il était fils d'un mathématicien qui professait dans une école d'artillerie. C'est par cette arme qu'il débuta dans la carrière militaire. Cité avec honneur dans un décret de la convention pour sa conduite à l'armée du Nord, colonel à vingt ans, il prit glorieusement part à la campagne de Marengo et à l'expédition de Saint-Domingue. Républicain, et par conséquent partisan peu zélé du 18 brumaire, il fut oublié par Napoléon, et prit du service auprès de Jérôme, roi de Westphalie, qui lui conféra le grade de général de division. L'invasion étrangère le fit rentrer en France, et il contribua avec énergie à la défense du pays. Dans les cent-jours il obtint un commandement supérieur, et la tâche importante de fortifier Saint-Denis. Proscrit par l'ordonnance du 24 juillet 1815, il se réfugia en Westphalie; rappelé depuis en France par l'ordonnance de 1819, il fut rétabli dans le cadre des officiers généraux. Le général Allix est auteur d'un *Nouveau système du monde*, où les gaz jouent un grand rôle : ce système, qui devait renverser celui de Newton, n'a pas obtenu le succès dont l'auteur s'était flatté. Le général Allix a publié encore un *Système d'artillerie de campagne,* Paris, 1827, in-8°; et en 1830 il a fait paraître, dans le *Journal militaire*, une relation des journées de Juillet. [*Enc. des g. du m.*]

Moniteur, 1836.

ALLIX (*Pierre*), théologien protestant, né en 1631 à Alençon, mort à Londres le 3 mars 1717. Il étudia à Saumur et à Sedan, et devint pasteur à Saint-Agobile en Champagne. De là il passa, dans la même qualité, à Charenton, où il travailla, avec le fameux Claude, à une nouvelle version française de la Bible. La révocation de l'édit de Nantes l'obligea à se réfugier en Angleterre avec sa famille. Il y fonda une église française conformiste, ou du rit anglican. En 1690, le docteur Burnet, évêque de Salisbury, lui donna un canonicat et la trésorerie de sa cathédrale. C'était un homme d'une vaste érudition et très-zélé pour son parti : il avait fait beaucoup de démarches inutiles auprès des ministres de Hollande, de Genève et de Berlin, pour opérer une réunion de toutes les églises protestantes, surtout des deux principales sectes de Luther et de Calvin. On peut voir, dans le tome 34 des *Mémoires* de Nicéron, la liste de ces ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Réflexions critiques et théologiques sur la controverse de l'Église,* 1686; — 2° *Réflexions sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament;* Amsterdam, 1589, 2 vol. in-8°; — 3° *Défense des Pères,* etc., *Jugement de l'an-*

cienne Église judaïque contre les unitaires; Londres, 1699, in-8°; et plusieurs autres savants écrits contre les sociniens, les nouveaux ariens, spécialement contre Nye, Dodwel, Whiston; — 4° *Remarques sur l'Histoire ecclésiastique des Églises du Piémont et des Albigeois,* 1690 et 1692, en anglais, in-4° : il y fait ses efforts pour prouver, contre Bossuet, que ces Églises n'ont point été entachées de manichéisme; que, depuis les apôtres jusqu'au treizième siècle, elles se sont conservées dans l'indépendance de l'Église romaine, dans la profession constante de la pure doctrine de l'Évangile; — 5° Traduction du livre de Ratramne, *Du corps et du sang de Jésus-Christ,* avec une dissertation pour montrer que les sentiments de cet auteur sont contraires au dogme catholique. C'est dans les mêmes vues qu'Allix fit imprimer à Londres en 1686, sur un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Victor, qui lui avait été envoyé par l'abbé de Longuerue, l'ouvrage de Jean de Paris, dominicain, intitulé *de Modo existendi corporis Christi in sacramento altaris, alio quam sit ille quem tenet Ecclesia,* etc.; il fit imprimer en même temps un petit livre attribué également à l'abbé de Longuerue, intitulé *Traité d'un auteur de la communion romaine touchant la transsubstantiation, où il fait voir que, selon les principes de son Église, ce dogme ne peut être un article de foi;* — 6° des Dissertations, en latin, sur le sang de Jésus-Christ; sur l'année et le mois de la naissance de Jésus-Christ; sur l'origine du Trisagion, sur la vie et les écrits de Tertullien; sur le double avénement du Messie; sur la pénitence et l'intention du ministre dans l'administration des sacrements; sur le droit de soumettre à un nouvel examen les décisions des conciles, etc.; — 7° quelques écrits en faveur de la révolution d'Angleterre, dont l'un est intitulé *Examen des scrupules de ceux qui refusent de faire le serment de fidélité;* Londres, 1689, in-4°.

Nicéron, *Mémoires,* t. XXXIV, p. 23. — Bayle, *OEuvres diverses* (Hague, 1731) — Wood, *Fasti Oxonienses.* — Hauteville, *Discours historique et critique,* etc. — Tabaraud, dans la *Biographie universelle.*

ALLIX (*Pierre*), poëte français, mort en 1793. Il fut juge du tribunal de première instance à Paris, et mourut subitement à l'audience, au moment où il rendait compte d'une affaire. On a de lui quelques pièces fugitives insérées dans l'*Almanach des Muses* et le *Mercure de France,* et un poëme en quatre chants, intitulé *les Quatre Ages de l'homme;* Paris, 1783, in-12; 2e édition, augmentée; Paris (Moutard), 1784, in-18.

Quérard, *la France littéraire.*

ALLONVILLE (D'), nom d'une ancienne famille française de la Beauce, dont les principaux membres se sont fait remarquer par leur attachement à la dynastie des Bourbons. *Armand-François,* comte d'Allonville (né en 1764, mort vers 1832), servit dans l'armée de Condé, et publia, entre autres, les *Mémoires secrets de 1770 à 1830,* et succéda à Alphonse de Beauchamp dans la rédaction des *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'État;* Paris (Michaud), 1831-37, 13 vol. in-8°. Son frère, *Louis-Alexandre* (né en 1774, mort en 1845), préfet et conseiller d'État sous la restauration, a publié une dissertation intéressante *sur les Camps romains du département de la Somme, suivie d'éclaircissements sur la situation des villes gauloises de Samarobrivie et Bratuspance,* etc.; Clermont-Ferrand, 1828, in-4°.

Quérard, *la France littéraire.* — *Dictionnaire de la Conversation.*

ALLORI (*Alessandro*), peintre italien, dit *le Bronzino*, né à Florence en 1535, mort en 1607. Il resta orphelin à l'âge de cinq ans; son oncle, Angelo Bronzino, le recueillit, et lui enseigna les éléments du dessin. Il composa, à dix-sept ans, un tableau digne d'être placé dans la chapelle d'Alexandre de Médicis. Peu de temps après il alla à Rome, où il se perfectionna par l'étude de l'antique et des ouvrages de Michel-Ange. De retour dans sa patrie, il y fit un grand nombre de peintures de différents genres, telles que portraits, tableaux d'église, sujets tirés de l'*Odyssée,* et même de la *Batrachomyomachie* d'Homère; il travailla à fresque, en détrempe, à l'huile, et dessina des cartons pour des tapisseries que faisait exécuter le grand-duc François. Versé dans l'anatomie et grand imitateur de Michel-Ange, il estimait plus le dessin que la couleur; aussi ses ouvrages ont-ils, en général, peu de vérité et de délicatesse dans le coloris. Il faut en excepter cependant quelques tableaux de chevalet qu'on admire dans les galeries de Rome, et surtout *le Sacrifice d'Abraham* (au musée de Florence), qui pour la couleur est digne de l'école flamande. *La Femme adultère,* qu'il a peinte dans une des chapelles de l'église du Saint-Esprit, prouve aussi qu'Allori ne manquait ni d'invention ni d'expression; enfin, il a excellé dans les portraits. On prétend qu'il composa des poésies burlesques, et un *Dialogue sur les principes du dessin*, orné de figures. Ce dernier ouvrage, que l'Orlandi assure avoir été imprimé en 1590, est perdu. Baldinucci et Borghini en ont vu seulement quelques fragments manuscrits.

Baldinucci, *Notizie de' professori del disegno*, etc. — Lanzi, *Storia pittorica*, etc. — Fiorillo, *Geschichte der Mahlery,* vol. I. — Castellan, dans la *Biographie univ.*

ALLORI (*Cristofano*), peintre italien, fils du précédent, né à Florence en 1577, mort en 1619. Quoique élève de son père, il ne partagea pas son admiration pour le genre de Michel-Ange, et sortit de chez lui pour étudier sous Cigoli. Son premier tableau étonna son maître, qui s'avoua vaincu. Mécontent des modèles, qui ne rendaient point à son gré l'expression et le mouvement des figures de ses compositions, il posait lui-même, priait le Pagani, son ami, de dessiner sa pose, et terminait ensuite son tableau; il se plaisait à faire des études de paysages d'après nature, et

il exécuta de beaux ouvrages de ce genre, qu'il ornait de petites figures bien touchées. On raconte, à l'occasion de son fameux tableau de *Judith*, qu'après avoir fait la figure principale d'après sa maîtresse, nommée la Mazzafirra, ne trouvant point de modèle pour la tête d'Holopherne, il se laissa croître la barbe et les cheveux, et copia sa propre figure. On cite aussi un tableau, représentant saint François, pour lequel il fit poser un capucin pendant quinze jours, afin de terminer un œil. Il n'était jamais content de ses ouvrages, et souvent les gâtait à force de chercher la perfection. Ses tableaux ont de l'expression, et ses figures beaucoup de relief. Le tableau de *Saint Julien* peut donner la mesure du talent de ce maître, qui est, à juste titre, regardé comme l'un des meilleurs coloristes de l'école florentine. Il mourut à quarante-deux ans, à la suite d'une blessure au pied qui s'aggrava à tel point, que l'amputation de cette partie pouvait seule lui sauver la vie; mais il ne voulut point y consentir, et attendit la mort avec sérénité, en peignant de petits tableaux jusqu'au dernier moment. Il laissa plusieurs élèves, dont le plus connu est César Dandini.

Lanzi. — Fiorillo. — Castellan, dans la *Biographie universelle.*

*ALLOU (*Charles-Nicolas*), archéologue français, né à Paris le 18 novembre 1787. Ingénieur en chef des mines, il a publié : *Description des monuments des différents âges observés dans le département de la Haute-Vienne, avec un précis des annales de ce pays;* Limoges, 1821, in-4°, ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; — *Essai sur l'universalité de la langue française, ses causes, ses effets, et les motifs qui pourront continuer à la rendre durable;* Paris (Firmin Didot), 1828, in-8°: on y trouve des idées nouvelles à côté d'un résumé succinct des travaux de Henri Estienne (*Précellence du langage françois*), de Joachim du Bellay (*Défense et illustration de la langue françoise*), de Rivarol et de Schwab, qui avaient traité le même sujet; on y voit aussi des détails curieux sur la date précise de certains mots établis aujourd'hui dans notre langue; — *Études sur les casques du moyen âge*, dans les t. X à XII des Mémoires de la Société des antiquaires de France (1834 à 1836); — *Description de l'église de l'ancien prieuré de Solesme, près de Sablé, département de la Sarthe;* ibid., t. XII (1836); — *Sur les manuscrits conservés au séminaire et à l'hôtel de ville de Limoges;* Paris, 1837. On a en outre, de M. Allou, plusieurs mémoires ou articles insérés dans les *Annales des mines*, dans la *Revue encyclopédique*, dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, et dans l'*Annuaire de la Société de l'histoire de France.*

Quérard, *la France littéraire* (complément).

ALLOU (*Gilles*), peintre d'histoire français, élu en 1711 membre de l'Académie des beaux-arts à Paris. On a plusieurs gravures d'après les tableaux de ce peintre.

Heineken, *Dictionnaire des artistes.* — Guérin, *Description de l'Academie royale des arts de peinture et de sculpture.*

ALLOUETTE (*François de* L'), en latin *Alaudanus*, antiquaire français, né à Vertus en 1530, mort à Sedan en 1608. Bailli du comté de Vertus en Champagne, président de Sedan et maître des requêtes, il est représenté par la Croix du Maine comme un « homme docte ès langues, et des mieux versés et plus curieux de l'histoire tant ancienne que moderne. » On a de lui : 1° *Traité des nobles, et des vertus dont ils sont formés*, etc., *avec une histoire et description généalogique de l'illustre et ancienne maison de Coucy;* Paris, 1577, in-4°; — 2° *Généalogie de la très-illustre maison de Lamarck, de laquelle est issu le comte de Maulevrier;* Paris, 1584, in-fol.; — 3° *Des maréchaux de France et principale charge d'iceux;* Sedan, 1594, in-4°; — 4° *Des Affaires d'Estat, de finance, du prince, de la noblesse;* Paris, 1597, in-8°, et Metz, même année, in-4°; — 5° *Impostures d'impiété des fausses puissances et dominations attribuées à la lune et planètes, sur la naissance, vie, mœurs*, etc., *des hommes;* Sedan, 1600, in-4°; — 6° *Juris civilis Romanorum et Gallorum nova et exquisita Traditio;* Sedan, 1601, in-16.

La Croix du Maine, *Bibliothèques françaises*, édit. Juvigny, I, 200. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France.* — Les PP. Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, t. II, p. 284. — Bouillot, *Biographie ardennaise*, t. I, p. 15.

ALLOUETTE (*Ambroise* et *François-Philippe* L'). *Voyez* L'ALLOUETTE.

*ALLSTON (*Washington*), peintre et poëte américain, né en 1779 dans la Nouvelle-Caroline du Sud, mort le 8 juillet 1843. Il étudia d'abord la médecine à Newport dans le Rode-Island, et à l'université de Harvard. Il abandonna ensuite cette profession pour se livrer à la peinture. Il visita en 1814 Londres, Paris et Rome, où il se lia d'amitié avec Vanderlyn, Thorwaldsen et Coleridge. Depuis 1818, il ne quitta plus l'Amérique, et y vécut à Cambridgeport, près de Boston. Il a laissé un grand nombre de tableaux sur des sujets bibliques (le Songe de Jacob; Élie dans le désert; Saül et la sorcière d'Endor, etc.) : le style et le coloris en sont remarquables. Parmi ses ouvrages imprimés, on remarque : *The sylphs of the seasons;* Londres, 1813, in-8°; — *Monaldi*, nouvelle; Boston, 1842; en allemand, par Kahldorf; Leipz., 1843.

Biographical Dictionary. — Amédée Pichot, dans le *Dictionnaire de la Conversation.*

ALLUT (*Antoine*), avocat, né à Montpellier en 1743, guillotiné le 25 juin 1794. Il prit part à la collaboration de la grande *Encyclopédie.* Dès l'origine de la révolution, Allut s'en montra partisan : ses concitoyens l'appelèrent aux fonctions de procureur de la commune, et en septembre 1791 le département du Gard le députa

à l'assemblée législative. Il ne se fit guère remarquer à la tribune; mais il fut successivement membre de divers comités. Un décret du 10 août 1792 ayant convoqué une convention nationale, il alla exercer la profession d'avocat à Uzès. A l'époque du 31 mai de l'année suivante, Allut se prononça avec chaleur pour le parti de la Gironde; il rédigea même et signa quelques adresses contre celui de la Montagne. Proscrit sous la dénomination de *fédéraliste*, il parvint longtemps à se soustraire aux poursuites dont il était l'objet. Enfin il fut arrêté et traduit devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort.

Scipion **ALLUT**, traducteur français, né à Montpellier, mort en 1786, cousin du précédent, a publié, sous le voile de l'anonyme : *Nouveaux mélanges de poésie grecque*, etc.; Paris, 1779, in-8°.

Biographie des Contemporains.

ALLUT (*Jean*), dit *l'Éclaireur*, pseudonyme adopté par un fanatique français qui, au commencement du dix-huitième siècle, essayait à Londres (en 1714) de fonder une religion nouvelle. Il avait pour apôtres ou associés Nicolas Fatio, Jean Dandé et Charles Portalès. Son vrai nom était Élie Marion; il était natif de Barre, village des environs de Montpellier. Ses ouvrages, aujourd'hui très-rares, ont pour titre : 1° *Discernement des ténèbres d'avec la lumière, afin d'exciter les hommes à chercher la lumière;* Londres, 1710, in-8°; — 2° *Éclair de lumière descendant des cieux, et du relèvement de la chute de l'homme par son péché* (sans nom de lieu), 1711, in-8°; — 3° *Plan de la justice de Dieu sur la terre dans ces derniers jours, pour découvrir sur la nuit des peuples de la terre la corruption qui se trouve dans leurs ténèbres;* 1714, in-8°; — 4° *Quand vous aurez saccagé, vous serez saccagés; car la lumière est apparue dans les ténèbres pour tes détruire;* 1714, in-8° : ce sont des lettres signées Allut, Marion, Fatio et Portalès; — 5° *Avertissements prophétiques d'Élie Marion*, etc.; Londres, 1707, in-8°; — 6° *Cri d'alarme,* ou *Avertissement aux nations qu'ils sortent de Babylone* (*des ténèbres pour entrer dans le repos de Christ*), 1712, in-8°.

Court de Gébelin, *Histoire des troubles des Cévennes*, et Barbier, *Dictionnaire des anonymes*, 2e édit., n° 4609.

ALLUTIUS, prince des Celtibériens. *Voy.* SCIPION L'AFRICAIN.

ALLWOERDEN (*Henri* DE), théologien allemand, natif de Stade, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il étudia à Helmstædt sous le célèbre Mosheim, et publia, sur les conseils de ce dernier, la vie de Servet sous ce titre : *Historia Michaelis Serveti*, Helmstædt, 1728, in-4°, avec le portrait de Servet. On en trouve l'extrait dans les *Acta erudit. Lipsiens.*, 1728, et dans la *Bibliothèque raisonnée des ouvrages des savants,* I, 328.

Adelung, *Supplém. à* Jöcher, *Lexicon.*

ALMACIN ou **ELMACIN**, nom donné par erreur à Jergis (George) Ibnoal-Omayd Aboul-Yasar, arabe chrétien, né en 1223 de J.-C., mort au Caire en 1259. Il composa une chronique (*Attabari*) dont Almacin, qui vivait au quatorzième siècle, fit un abrégé, et en donna une suite jusqu'en 1334 de J.-C. Erpenius en publia le texte arabe avec une traduction latine, Leyde, 1625, in-fol. On trouve dans ce même volume l'*Histoire des Arabes,* par Roderic Ximenès, archevêque de Tolède.

Biographical Dictionary.

***ALMADA** (*D. Alvaro Vas* DE), comte d'Avranches, né au commencement du quinzième siècle, mort en 1449, célèbre chevalier portugais, frère d'armes de D. Pedro d'Alfarrobeira. Il faisait partie, dit-on, des douze preux qui allèrent venger l'honneur outragé des dames anglaises; et Camoens l'a célébré en cette occasion, en altérant toutefois son nom. Ce qu'il y a de bien certain, c'est que c'était l'un des chevaliers les plus braves et les plus remplis de loyauté qu'il y eût alors dans la Péninsule. Comme D. Pedro, le fameux duc de Coïmbre, auquel le tenait lié une si étroite amitié, Almada avait voyagé dans toute l'Europe, et partout il avait recueilli des marques de la haute estime qu'il inspirait. En Angleterre, le roi l'avait créé chevalier de l'ordre de la Jarretière, et un précieux manuscrit de la Bibliothèque nationale en fait foi; en Allemagne, il s'était acquis la faveur particulière de l'empereur; et enfin, ce qui est d'un certain intérêt pour notre histoire locale, Charles VI l'avait créé comte d'Avranches, en raison des nombreux services qu'il avait rendus à la France. Quelques historiens cependant veulent qu'il ait reçu ce titre du roi d'Angleterre, à l'époque des guerres désastreuses du quinzième siècle. En 1439, nous retrouvons Vas de Almada dans la Péninsule, où il est attaché plus que jamais à la fortune de D. Pedro, nommé régent du royaume durant la minorité d'Alfonse V; et il ne sort du Portugal que pour aller faire la guerre aux Maures dans Ceuta; il ne revient d'Afrique que pour défendre de son crédit et de son bras le noble infant D. Pedro, que l'on calomniait avec un si cruel acharnement. Dès lors sa vie se trouve si intimement unie à celle du régent, que nous renvoyons à l'article détaillé consacré à ce grand homme, pour tout ce qui regarde les dernières portions de sa biographie. A la suite de la communion qu'il avait reçue avec D. Pedro, Vas d'Almada avait juré solennellement de ne pas survivre à son ami. En effet, lorsqu'à la bataille d'Alfarrobeira il eut appris que celui-ci avait succombé, il rentra un moment dans sa tente, prit quelque nourriture pour se fortifier, puis se jeta au fort de la mêlée, où nombre d'ennemis succombèrent devant lui. On dit que lorsqu'il fut las de frapper, il s'étendit à terre dans son armure, en s'écriant avec mépris : *Ras-*

sasiez-vous, garçons! Il fut tué à l'instant par ceux qui ne redoutaient plus son bras, et un noble personnage qui avait été jadis son ami coupa sa tête, pour la porter au jeune roi.

FERD. DENIS.

João-Baptista de Castro, *Mappa de Portugal*. — Duarte Nunez de Leam, *Descripçam de Portugal*. — Ferd. Denis, *le Portugal* (Univers pittoresque), *et les notes de la traduct. des Lusiades*, par MM. Ortaire, Fournier et Desaules.

*ALMADJERITTI (*Moslemah-ibn-Ahmed*), surnommé *Aboulcacim*, mathématicien et astronome arabe, natif de Madjeritt (*Mayoritum*), aujourd'hui Madrid, mort vers 1007 de J.-C. Parmi ses ouvrages qui sont inédits, on remarque un Traité d'Alchimie (Biblioth. nationale, ms. n° 973); un Traité de l'Astrolabe, et des Tables astronomiques.

Ibn Abi-Ossaybiah. — Casiri, *Bibl. arab. hisp. Esc.*, t. I, 320. — Almakkari, *Moham. dynast.*, t. I, p. 427

ALMAGRO (*Diego* DE), voyageur espagnol, compagnon de Pizarro, conquérant du Pérou, naquit de parents inconnus, en 1475, à Aldea del Rey, suivant Herrera. Il fut élevé comme un enfant de troupe, et se joignit de bonne heure aux aventuriers espagnols partant pour le nouveau monde, que l'on venait de découvrir.

Nous allons suivre ici le récit de Zarate, historien espagnol, témoin oculaire de ce qui s'est passé au Pérou jusqu'en 1548 (1) : « L'an 1525, dit-il, trois habitants de la ville de Panama, François Pizarro, Diego d'Almagro, dont on n'a jamais bien su l'origine (quelques-uns disent qu'il avait été trouvé à la porte d'une église), et un ecclésiastique, Fernand de Luque, formèrent une société dans l'espérance de s'enrichir par des découvertes que l'on ferait sur la côte orientale de la terre ferme. Après avoir obtenu la permission de Pedro Arias d'Avila, qui commandait alors dans ces parages, François Pizarro commença l'entreprise avec un vaisseau monté par cent quatorze hommes. Il découvrit d'abord à cinquante lieues de Panama une petite et pauvre province nommée Pérou, ce qui depuis a fait donner improprement le même nom à tout le pays qu'on découvrit le long de cette côte par l'espace de douze cents lieues de longueur. Il découvrit ensuite un autre pays que les Espagnols nommaient *el Pueblo quemado* (le Peuple brûlé). Les Indiens de ce pays lui tuèrent une si grande partie de son monde, qu'il fut contraint de se retirer à Chinchama (Cuchama, à 3° lat. nord), qui n'est pas éloigné du lieu d'où il était parti.

« Cependant don Diego d'Almagro, qui était demeuré à Panama, y équipait un navire sur lequel il s'embarqua avec soixante-dix Espagnols, et s'en alla chercher don François Pizarro le long de la côte, jusqu'à la rivière à laquelle il donna le nom de *Saint-Jean*. Il débarqua avec son monde au Peuple brûlé, où il avait trouvé les traces de son associé. Les Indiens, enflés de la victoire qu'ils avaient remportée en chassant de leur pays don François Pizarro, attaquèrent don Diego avec beaucoup de vigueur; ils forcèrent des retranchements et mirent les Espagnols en déroute. Don Diego, qui perdit un œil dans cette rencontre, se rembarqua. Il retourna donc en suivant toujours la côte jusqu'à Chincama, où il trouva François Pizarro. Ils furent fort aises de se revoir; et, après s'être procuré des renforts, ils recommencèrent à voguer le long de la côte avec deux cents Espagnols, montés sur deux navires et trois canots. Ils souffrirent beaucoup pendant cette navigation, parce que toute cette côte est pleine de rivières qui se jettent dans la mer, et dans l'embouchure desquelles on trouve une grande quantité de lézards que les indigènes nomment *caïmans* (crocodiles du nouveau monde). Ils souffrirent aussi beaucoup de la faim, parce qu'ils ne trouvaient rien à manger, sinon les fruits de quelques arbres qu'on appelle *mangles*, dont on voit une grande quantité sur cette côte. Ces arbres (*rhizophora mangle*) sont d'un bois fort dur; ils sont hauts et droits, et comme ils se trouvent sur le bord de la mer, et que leurs racines sont abreuvées d'une eau salée, leurs fruits sont aussi salés et amers. Cependant la nécessité contraignait nos gens de s'en nourrir avec quelque peu de poisson qu'ils prenaient; car sur toute cette côte on ne trouve point de maïs. Comme ils allaient vers le sud, ils étaient obligés de ramer continuellement dans leurs canots contre les courants de la mer qui vont du côté du nord. De plus, les Indiens les harcelaient sans cesse, les attaquant avec de grands cris, et les appelant par injure des gens bannis et qui avaient des cheveux au visage, sans doute à cause de leur longue barbe. Ils ajoutaient qu'il fallait qu'ils fussent formés de l'écume de la mer, puisqu'ils étaient venus par la mer, et que, puisqu'ils erraient ainsi par le monde, il fallait qu'ils fussent de grands fainéants. Ces deux capitaines ayant donc perdu plusieurs de leurs soldats, tant par la disette des vivres que par les attaques des Indiens, ils convinrent que don Diego retournerait à Panama pour y faire quelques recrues; il en tira quatre-vingts hommes, avec lesquels et ceux qui leur restaient ils allèrent jusqu'au pays qu'on nomme Catamez (Catamaz, près de la baie de San-Mateo, dans le voisinage de Quito), pays médiocrement peuplé, et où ils trouvèrent abondamment des vivres. Ils remarquèrent que les Indiens de ces lieux, qui les attaquaient et leur faisaient la guerre, avaient le visage tout parsemé de clous d'or enchâssés dans des trous qu'ils se faisaient exprès pour porter ces ornements. Ayant découvert ce pays ainsi peuplé, ils ne passèrent pas outre, jusqu'à ce que don Diego d'Almagro fût retourné encore une fois à Panama pour en tirer plus de monde. Cependant don François Pizarro

(1) Zarate ou Çarate, *Historia del Descuvrimiento y conquista del Peru*, Anvers, 1555, in 8°; traduit en français par S. D. C, Amsterdam, 1700, 2 vol. in-12.

alla attendre son compagnon dans une petite île qui n'était pas loin de la grande terre, qu'ils nommèrent l'île de Coq (*isla del Gallo*), à 2' lat. nord.)

« A son retour à Panama, Almagro fut accueilli très-froidement par le gouverneur, Pedro de los Rios : celui-ci lui défendit même d'enrôler des volontaires, et donna ordre de laisser partir tous ceux qui étaient dans l'île du Coq. Pizarro se vit ainsi abandonné de tous ses soldats, à l'exception de douze qui lui demeurèrent fidèles, ainsi qu'Almagro, qui était revenu seul joindre son compagnon. Ce fut cette poignée de gens résolus qui exécuta une entreprise plus hardie, et surtout plus fructueuse et réelle, que celle des Argonautes.

« Ils se retirèrent d'abord dans une île déserte, à six lieues plus avant en mer. Cette île, remplie de sources et de ruisseaux, ils la nommèrent Gorgone. Ils s'y nourrirent d'écrevisses, de cancres et de grandes couleuvres, qui y étaient fort communes; ils furent contraints de vivre ainsi misérablement jusqu'au retour du vaisseau qui leur apporta des vivres de Panama, mais point de soldats; parce que le gouverneur ne voulait pas qu'un plus grand nombre d'hommes allassent périr inutilement dans une entreprise si périlleuse, comme plusieurs y avaient déjà péri (1). »

Pizarro et Almagro ne se laissèrent pas décourager. « Sous la conduite du pilote Barthélemy Ruiz, ils voguèrent avec beaucoup de peine et de péril contre la force des vents et des courants, jusqu'à ce qu'ils arrivassent à une province qu'on appelle *Mostripe*, située entre deux endroits habités par des chrétiens, qui leur ont donné les noms de Truxillo et de Saint-Michel, à peu près à égale distance de l'un et de l'autre. Pizarro avec le peu de gens qu'il avait n'osa passer outre; il se contenta seulement d'entrer un peu dans la rivière de Pucchos ou de Chira, et de prendre quelques brebis du pays, et quelques Indiens pour lui servir de truchements dans la suite. Il se remit donc en mer, et se rendit au port de Tumbez, où il apprit que le roi du Pérou avait là un beau palais, et qu'il y avait aussi des Indiens riches. Trois Espagnols de ses gens l'abandonnerent dans ce lieu et s'enfuirent; on apprit depuis qu'ils avaient été tués par les Indiens. Après cette découverte, Pizarro et Almagro retournèrent à Panama, ayant employé trois ans dans ce voyage avec beaucoup de peine, de fatigue et de périls, tant par la disette des vivres que par les fréquentes attaques des Indiens, et plus encore par les murmures et les mutineries de ses propres gens, dont la plupart avaient perdu le courage en perdant l'espérance de réussir. Pizarro les apaisait et pourvoyait à leurs besoins autant qu'il lui était possible, avec beaucoup de prudence et de fermeté d'âme, se confiant sur les soins que don Diego d'Almagro prendrait sans doute de les pourvoir de toutes les choses nécessaires, de vivres, d'hommes, de chevaux et d'armes. Ces deux officiers, qui étaient les plus riches habitants de Panama quand ils commencèrent leur entreprise, s'y ruinèrent entièrement, et non-seulement y dépensèrent tout leur bien, mais s'endettèrent même beaucoup. »

Sur l'avis de ses compagnons, Pizarro alla en Europe, pour rendre compte à Charles-Quint des découvertes que l'on venait de faire, et solliciter les encouragements nécessaires à les poursuivre. Pizarro devait être nommé gouverneur, Almagro vice-gouverneur, et de Luque évêque de ces contrées nouvelles. Mais il ne demanda pour Almagro que la place de commandant d'une forteresse projetée à Tumbez, et stipula tous les postes importants pour ses trois frères, Ferdinand, Jean et Gonzalo, qu'il emmenait avec lui. Almagro, se croyant lésé dans ses intérêts, refusa à Pizarro toute coopération. Celui-ci ne parvint à calmer la colère de son compagnon qu'en lui abandonnant une partie de son autorité, et lui promettant qu'il renoncerait en sa faveur à la charge de gouverneur. Pizarro partit de Panama en janvier 1531, avec trois petits vaisseaux montés par cent quatre-vingts cavaliers et trente-six, pour faire la conquête du Pérou. Almagro le suivit peu de temps après avec cent cinquante-trois hommes d'infanterie et cinquante cavaliers, embarqués sur deux navires; il doubla le cap San-Francisco, et débarqua sa petite troupe à la pointe Sainte-Hélène, sous 2° lat. nord. De là il longea la côte jusqu'à Puerto-Viego (Vieux-Port), à 1° lat. sud, où il apprit les exploits de Pizarro, qui venait de faire l'inca prisonnier. Il se rendit à Caxamalca, où il fut bien accueilli par Pizarro, qui partagea avec lui la rançon du roi captif. Almagro prit aussi part au jugement inique qui condamna le malheureux inca Atahullpa (*voy.* ce nom) à une mort cruelle. Pizarro retourna sur la côte, où il fonda la ville de Lima, qu'il appelait *de los Reyes*. Il envoya en même temps son frère Ferdinand en Europe, avec des trésors immenses pour l'empereur.

Charles-Quint, par lettres patentes datées de Tolède le 26 juillet 1528, avait confirmé Pizarro dans ses anciens titres, et conféré à Almagro le gouvernement de tout le territoire situé à deux cents lieues au sud du gouvernement de Pizarro. Cette ligne de démarcation devint le sujet de nouvelles disputes et de nouvelles découvertes. Almagro, et les deux frères de Pizarro, Jean et Gonzalo, s'étaient alors tous les trois installés à Cuzco. Le premier occupait cette place comme faisant partie de sa province; le dernier en faisait autant. Le sang allait couler, lorsque François Pizarro vint de nouveau rétablir la concorde. On jura une réconciliation solennellement, avec cette clause que si la province de Chili qu'Almagro allait conquérir, était trop petite, on lui donnerait une partie du Pérou.

(1) Zarate, t. I, p. 8.

Almagro, nommé d'avance gouverneur de la province qu'il devait d'abord conquérir, se mit en marche avec cinq cent soixante-dix hommes, tant cavalerie qu'infanterie. « Dans ce voyage, dit Zarate, Diego et ses gens souffrirent beaucoup en chemin tant par la faim que par la soif, et outre leurs autres fatigues, ils eurent souvent à combattre contre des Indiens de fort grande taille qui leur tiraient des flèches, ce qu'ils faisaient avec beaucoup de force et d'adresse. Ils étaient vêtus de peaux de loups ou veaux marins. Mais une des choses qui les incommoda le plus, et leur causa le plus de mal pendant ce voyage, fut l'extrême froid qu'il eurent à souffrir surtout en passant quelques montagnes couvertes de neige. Il arriva à un des capitaines qui suivaient don Diego, qui s'appelait Ruydias, que plusieurs de ses soldats et de ses chevaux demeurèrent en chemin transis par le froid et gelés, sans que leur vêtement ait pu les garantir, ni empêcher qu'ils ne fussent pénétrés et glacés. En effet, le froid est si violent sur ces montagnes, que cinq mois après, lorsque don Diego retourna à Cusco, il trouva en plusieurs endroits les corps de ceux qui étaient morts et avaient demeuré glacés à son premier passage, debout appuyés contre quelques rochers, et tenant encore entre les mains la bride de leurs chevaux, qui étaient gelés aussi bien qu'eux, et dont la chair était aussi fraîche et exempte de corruption que s'il n'y avait eu que quelques moments qu'ils fussent morts. Aussi au retour on se servit, pour nourriture, de la chair de ces chevaux, qu'on trouvait ainsi gelés sur le chemin. Parmi ces déserts, dans les lieux où il n'y avait pas de neige, ils manquaient d'eau. Pour y suppléer, ils firent des outres de peaux de brebis qu'ils remplissaient d'eau, et les faisaient porter à d'autres brebis vivantes; car il faut remarquer que les brebis du Pérou (Alpacas) étant fort grandes, servent de bêtes de somme : elles ressemblent assez au chameau par leur taille, sinon qu'elles n'ont pas de bosse sur le dos comme cet animal; elles peuvent porter une charge de cent livres au plus, ce que les Espagnols ont éprouvé; et même ils s'en sont servis comme de chevaux pour se faire porter eux-mêmes, et ils pouvaient faire ainsi quatre ou cinq lieues dans un jour. Quand elles se trouvent fatiguées, elles se couchent à terre, et il n'y a aucun moyen de les faire lever, ni en les frappant, ni en leur voulant aider : il faut nécessairement les décharger. Quand il y a un homme dessus et qu'elles sont lasses, si on les presse de marcher, elles tournent la tête vers celui qui les monte, et lui envoient des exhalaisons et une espèce de rosée de très-mauvaise odeur. Cet animal est d'un grand usage, et apporte beaucoup de profit à ses maîtres, parce que la laine en est très-fine et très-bonne, particulièrement celle de cette espèce de brebis qu'ils nomment *pacos*, qui en portent de fort longue : elles font fort peu de dépense pour leur nourriture en travaillant, pourvu qu'on leur donne un peu de maïs, et elles peuvent demeurer quatre ou cinq jours sans boire. Leur chair est fort saine, de fort bon goût, et aussi bonne à manger que celle des moutons gras qu'on a en Castille. Il y a présentement boucherie publique dans tous les endroit du Pérou, où l'on vend de la chair de ces animaux (1). »

Almagro était depuis deux mois au Chili, quand il apprit que les Indiens du Pérou s'étaient révoltés et avaient massacré la plupart des Espagnols; que Ferdinand et Gonzalo Pizarro étaient assiégés dans Cuzco, et que Jean avait péri dans un combat. A cette fâcheuse nouvelle, Almagro retourna au Pérou en suivant le littoral sablonneux par le désert d'Atacama, où il eut autant à souffrir de la chaleur qu'il avait souffert du froid en passant les Andes. A son arrivée il battit les Péruviens, et leur fit lever le siége de Cuzco. Cependant les frères Pizarre lui refusèrent l'entrée de la ville. Il y pénétra pendant la nuit, fit prisonniers ses adversaires, et se proclama maître de Cuzco. Averti de cet état de choses, François Pizarro envoya des troupes pour délivrer ses frères, sous les ordres d'Alvarado, ancien officier de Cortès. Almagro vint à leur rencontre, les mit en déroute, et fit prisonniers les principaux officiers. On lui conseilla alors de se débarrasser de Ferdinand et Gonzalo Pizarro ainsi que d'Alvarado. Mais il leur laissa la vie, et se retira à Cuzco. Cette générosité fut son arrêt de mort. Almagro s'endormit sur les protestations d'une feinte soumission. Gonzalo et Ferdinand parvinrent à s'échapper, et à réunir autour d'eux sept cents hommes. Le 26 avril 1538, une bataille acharnée s'engagea, dans la plaine de Cuzco, entre des chrétiens qui auraient dû s'aimer comme des frères, loin de leur patrie, et au milieu d'une population ennemie. Almagro, usé par l'âge et les fatigues, avait donné le commandement des siens à un officier distingué, Orgoñez, qui avait servi en Italie. Placé sur un tertre, il fut témoin de la défaite de sa petite troupe (d'environ cent quarante hommes), qui fut massacrée sans pitié, avec leur commandant en tête. Almagro fut lui-même fait prisonnier. Après deux mois et demi de captivité, on ne le tira de sa prison que pour lui lire sa sentence de mort. Ni pleurs ni prières humiliantes ne purent le sauver : il subit le supplice du garot, et sa tête fut ensuite séparée du corps par le glaive. Cette mort est une tache dans la vie de Pizarro.

Herrera, *Historia general de los Hechos, etc.* — Zarate, *Historia del descubrimiento y conquista del Peru.* — Gomara, *Historia general de las Indias.* — Xeres, *Verdadera relacion de la conquista del Peru.* — Robertson, *History of the discovery and settlement of America.*

ALMAGRO (*Diego* DE), gouverneur du Pérou, fils du précédent, et d'une femme indienne de

(1) Zarate, t. I, p. 148. — C'est la première mention qu'on ait faite des lamas et des alpacas, animaux si utiles, qu'on essaie aujourd'hui de naturaliser en Europe.

Panama, naquit vers 1520, et mourut en septembre 1542. Il fut légitimé par l'empereur Charles-Quint en 1528, et placé par son père sous la surveillance d'un ancien officier, Jean d'Herrada. Voici les détails que nous donne sur lui l'historien Zarate :

« Ce jeune homme était bien fait, adroit, et de beaucoup de cœur ; il avait surtout une adresse particulière pour monter à cheval, et y faire plusieurs tours avec beaucoup de grâce et de dextérité; il savait aussi parfaitement bien lire et écrire. Jean d'Herrada avait le soin et la charge de ce jeune homme en qualité de son gouverneur, à qui son père don Diego l'avait fort recommandé. Ils demeuraient dans la même maison à los Reyes, et cette maison était le rendez-vous de quelques amis et partisans d'Almagro qui étaient errants et vagabonds dans le pays, parce que peu de gens les voulaient recevoir chez eux. Jean d'Herrada voyant que Fernand Pizarro était allé en Espagne, et Gonzale Pizarro à la découverte du pays de la cannelle, et que don Diego d'Almagro et lui, qui jusque-là avaient été tenus comme prisonniers, venaient d'être mis en pleine liberté par le marquis (François Pizarro), il crut que le temps était propre pour travailler à l'exécution d'un dessein qu'ils avaient formé. Ils commencèrent donc à faire provision d'armes et à préparer tout ce qui leur paraissait nécessaire pour y réussir, et venger comme ils l'avaient projeté la mort de don Diego, père du jeune d'Almagro. Ils étaient encore animés à la vengeance par la considération de la mort de plusieurs de leurs amis et de leurs partisans, dont ils conservaient chèrement la mémoire dans leur cœur, avec une douleur accompagnée d'un grand ressentiment. François Pizarro avait souvent fait son possible pour gagner leur amitié par la douceur et les bons traitements qu'il leur faisait : mais il ne put jamais y réussir. Cela l'obligea d'ôter au jeune don Diego quelques Indiens qu'il avait, afin que par ce moyen il ne fût pas en état d'entretenir des gens qui se voudraient joindre à lui. Toutes ces précautions furent inutiles; car les partisans d'Almagro étaient si bien unis entre eux, que tous leurs biens étaient en quelque sorte communs, et qu'ils se secouraient très-bien les uns les autres : de manière que tout ce qu'ils pouvaient gagner soit au jeu, soit par quelque autre moyen, ils le mettaient entre les mains de Jean d'Herrada pour fournir à leur dépense commune. Leur nombre grossissait donc tous les jours aussi bien que leur amas d'armes, et de tout ce qu'ils jugeaient nécessaire pour l'exécution de leur entreprise. Plusieurs personnes en avertirent le marquis; mais il était là-dessus si peu défiant, et vivait avec tant de sécurité, qu'il répondait à tout cela qu'il fallait laisser en repos ces pauvres malheureux, qui étaient assez punis par la honte de leur défaite, par la haine publique, et par la misère qui les talonnait. Don Diego et ses gens, de plus en plus rassurés par cette indulgence, en devenaient tous les jours plus hardis. »

Enfin, le 26 juin 1541, treize hommes du parti d'Almagro entrèrent dans la maison de François Pizarro, qui se défendit longtemps en désespéré. « Enfin, dit Zarate, ils en vinrent à bout, et achevèrent de le tuer d'une estocade dans la gorge : en tombant il demanda à haute voix confession, et, ne pouvant plus parler, il fit à terre une figure de croix qu'il baisa, et rendit son âme à Dieu. Ainsi le conquérant du Pérou périt par les mains mêmes du fils d'Almagro, son ancien compagnon, qu'il avait fait tuer.

Les meurtriers proclamèrent immédiatement Diego gouverneur du Pérou. Le conseil de la ville de Lima fut obligé de dissimuler, et d'agréer un chef élevé par les factieux. Le nouveau gouverneur notifia son élection à la ville de Cuzco, et autres lieux du Pérou; il fut reconnu dans quelques-uns, et dans quelques autres il fut rejeté. Peralvarez Holguin s'était emparé de Cuzco, et s'y fit déclarer capitaine général, en attendant qu'il plût à l'empereur de nommer un gouverneur. Dès que le jeune Almagro en fut averti, il rassembla des troupes pour marcher contre cette ville; mais à peine était-il en chemin, qu'il apprit que Christophe Baca de Castro, auditeur de Valladolid, était arrivé à Quito avec les pouvoirs nécessaires pour informer du meurtre de don Diego Almagro le père, et déclarer le fils gouverneur général après la mort de François Pizarro. Tout le Pérou se soumit à cette décision; mais don Diego de Almagro n'en poursuivit pas moins son chemin, et obligea la ville de Cuzco à le recevoir. Là, se voyant à la tête d'un assez bon nombre de soldats, il résolut de disputer le terrain à Baca de Castro, nonobstant les ordres du roi et les forces dont il était appuyé. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Chupas, aux environs de Guamanga. Baca de Castro fit offrir une amnistie générale au jeune Almagro et à tous ceux de son parti, pourvu qu'on mît bas les armes et qu'on obéît aux ordres du roi; mais le jeune homme, livré à de mauvais conseils, rejeta cette offre; de sorte qu'on en vint aux mains. La victoire balança assez longtemps : enfin elle se déclara pour le parti du roi, et ce jour, qui était le 16 septembre 1542, vit détruire le parti des Almagro. Le jeune Diego voyant ses affaires ruinées prit la fuite, et à la faveur des ténèbres il prit le chemin de Cuzco, laissant beaucoup de ses partisans entre les mains du vainqueur. Baca de Castro les fit tous pendre ou décoller. Le jeune Almagro ayant été pris eut le même sort. Il n'en échappa qu'un très-petit nombre, qui pour sauver leur vie se retirèrent dans les montagnes chez Manco Ynca. Le jeune Diego d'Almagro fut, d'après son propre désir, enterré dans le tombeau de son père.

Herrera, *Historia general de los Hechos de los Cas-*

tellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano. — Zarate, *Historia del descubrimiento y conquista del Peru.* — Gomara, *Historia general de las Indias.* — Xerès, *Verdadera Relacion de la conquista del Peru.* — Robertson, *History of the discovery and settlement of America.* — Don G. Juan et don A. de Ulloa, *Voyage historique de l'Amérique*, t. II.

*ALMAHDI (*Abou-Mohammed-Obeydul-lah*), fondateur de la dynastie des Fatimites ou Obeydites d'Afrique et d'Égypte, né en 260 de l'hégire (873-874 de J.-C.), mort en 934 de J.-C. Descendant de Fatime, fille du prophète, et chef de la secte des schiites, il détrôna, avec l'aide de la tribu berbère de Kotamah, Zeyadatallah, le dernier des Aglabites, et se fit proclamer khalife d'une grande partie de l'Afrique septentrionale. Almahdi régna vingt-six ans avec gloire, et fonda la ville de Mahdiyah, près de Cairouan. Ses deux successeurs immédiats n'étendirent pas leurs conquêtes au delà des provinces de Tunis, Cairouan, Barca et Tripoli. Mais Moizzeddin, le quatrième successeur d'Almahdi, se rendit maître de l'Égypte, et fixa sa résidence au Caire, ville de sa fondation. La dynastie des Fatimites avait duré jusqu'en 1169 de J.-C., lorsque Aladhed-Lidinallah, le quatorzième souverain de cette dynastie, fut détrôné par Salaheddin, le fondateur de la dynastie des Ayoubites.

Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbères.* — Aboulféda, *Annal. muslem.* — Conde, *Hist. de la dominat. des Arabes.* — Cardonne, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, t. II, p. 21. — De Sacy, *Chrestomathie arabe.* — Elmacin, *Hist. sarac.*, lib. II, cap. 19.

*ALMAHDI BILLAH, troisième khalife de la race des Abbasides, mort en juin 785, succéda en 776 à son père Abou-Djafar-Almansour. Il s'est fait connaître par ses libéralités envers les pauvres et les poëtes. Aimant passionnément la chasse, il avait fait construire un magnifique palais au milieu d'une forêt, entre Mossoul et Bagdad. Un jour il poursuivait un antilope jusque dans un bâtiment en ruines; voulant y pénétrer par un passage étroit, il tomba de cheval et expira sur-le-champ. Il fut enterré par son fils Haroun-Al-Raschid, au pied d'un peuplier qu'il avait beaucoup aimé.

Elmacin, *Hist. Saracen.*, lib. II. — Aboulféda, *Annal. muslem.* — Ibn-Khallekan, *Dictionnaire biographique.*

ALMAIN (*Jacques*), théologien français, né à Sens vers le milieu du quinzième siècle, mort en 1515. Il était en 1512 professeur au collége de Navarre. On a de lui plusieurs traités de logique, de physique, de morale et de théologie; les deux plus importants sont : 1° *De Autoritate Ecclesiæ, seu sacrorum conciliorum eam repræsentantium*, etc., *contra Th. de Vio, qui his diebus suis scriptis nisus est Ecclesiæ Christi sponsæ potestatem enervare*; Paris, 1512, in-4°. Almain, tout ligueur qu'il était, y défend la doctrine du concile de Pise contre Cajétan; — 2° *De Potestate ecclesiastica et laicali contra Ockam.* Ces deux traités sont dans l'édition des ouvrages d'Almain; Paris, 1517, in-fol. Dupin les a insérés dans celle des œuvres de Gerson. On a encore de ce théologien un ouvrage intitulé *Moralia*, Paris, 1525, in-8°; il ne se trouve pas dans l'édition de 1517.

Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques.* — Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis.* — *Biogr. univ.*

*ALMAKHZOUMI (*Aboul-Motref-Ahmed*), historien et poëte arabe, né à Djesirah-Shukar (île de Xucar ou Alcira) en 1189 de J.-C., mort en mars 1256. Parmi ses ouvrages, qui sont inédits, on remarque : une histoire des Almohades, une histoire de Majorque, un poëme descriptif de Valence, et un recueil de *rasayil* (lettres).

Casiri, *Bibl. arab. hist. Escur.*, t. I, p. 107. — Almakkari, *Moham. dynast.*, t. II, p. 329.

ALMAKRIZI. *Voy.* MAKRIZI.

ALMAMOUN. *Voy.* MAMOUN.

*ALMANNE ou ALTMANNE, en latin *Altmantius*, hagiographe, moine du couvent de Hautvilliers (diocèse de Reims), mort après 882, époque marquée par les ravages des Nordmans. Il a écrit les vies de saint Sindulfe, de saint Memmie, et la translation du corps de sainte Hélène de Rome à Hautvilliers en 840.

Sigebert de Gemblours. — *Histoire littéraire de France*, t. V, p. 618.

ALMANSOUR. *Voy.* MANSOUR.

*ALMANZI (*Joseph*), littérateur hébreu, né à Padoue en 1814. Outre plusieurs écrits remarquables, on a de lui, sous le titre *Abné Sicaron*, un Recueil d'anciennes inscriptions tumulaires hébraïques, avec des notes de S.-D. Luzzatto; Prague, 1845, in-4°. M. Almanzi possède une des bibliothèques privées les plus riches en manuscrits orientaux.

Œsterreichisches Biographisches Lexicon; Vienne, 1851.

ALMANZOR. *Voy.* MANSOUR.

*ALMEIDA (*Brites* D'), surnommée *la Jeanne d'Arc portugaise*. Née dans le quatorzième siècle, selon toute probabilité à Aljubarotta, morte dans le même pays au quinzième siècle. Brites d'Almeida était une simple paysanne, exerçant le métier de boulangère. Au temps des guerres de Jean Ier le mestre d'Aviz, elle eut occasion de donner des preuves d'un courage peu commun; mais elle ne guida jamais les armées. La bourgade où elle vivait ayant été assaillie par les troupes du roi de Castille en 1385, elle s'élança contre l'ennemi avec la pelle à enfourner qu'elle tenait à la main, et dans une seule action elle tua sept soldats espagnols. Camoens a célébré le courage tout viril de la paysanne d'Aljubarotta, et plusieurs poëtes l'ont imité; mais on a fort peu de détails positifs sur cette héroïne : certains écrivains assez modernes avaient même rangé son existence parmi ces mythes historiques qui circulent sans preuves. Un auteur que l'opinion générale range au premier rang parmi les critiques de son pays, M. Hercolano, a prouvé récemment que les exploits de Brites d'Almeida n'étaient pas imaginaires. Non-seulement la tradition est en-

core vivante dans le pays qu'elle habitait, mais il résulte des dernières recherches que, selon F. Manoel dos Santos, l'historiographe du royaume, F. Francisco Brandão aurait fait en 1642, sur les lieux mêmes, des investigations concluantes. Au dire des plus vieux habitants, la valeureuse boulangère avait le surnom *da Pisqueira*, et tenait son four dans la rue *direita* du bourg, près du cellier des frères d'Alcobaça. D'après une autre autorité (celle de Jozé Soares da Sylva, l'auteur des Mémoires sur le mestre d'Aviz), une seconde enquête, faite au commencement du dix-huitième siècle, aurait produit les renseignements suivants : On conservait depuis le quatorzième siècle, dans la bourgade d'Aljubarotta, la pelle qui avait servi à Brites pour accomplir son exploit; au temps de Philippe II, où toutes les traditions glorieuses du royaume étaient motif à persécution, on avait même caché cet instrument dans une muraille, et il avait été recouvert de ciment : la fameuse pelle n'avait été tirée de sa cachette, et cela à la joie extrême des populations, que lors de l'acclamation de João IV. Il paraît certain que l'arme assez singulière de la valeureuse Brites d'Almeida occupait fort la cour de Madrid, et que des ordres formels avaient été donnés, afin qu'on l'expédiât pour cette capitale. Vers 1732, la maison de la Pisqueira existait encore, au dire de tous les habitants, mais elle ne présentait plus que des ruines. Selon les inductions du savant historien déjà cité, l'amazone portugaise n'aurait probablement pas été chercher les assaillants sur le champ de bataille, mais elle les aurait assommés dans son fournil, où ils seraient venus chercher un refuge. La tradition qui ordonnait une procession commémorative en l'honneur des exploits de Brites, prouve que le peuple lui assignait une origine plus glorieuse.

La célèbre boulangère d'Aljubarotta devait être imitée deux siècles plus tard, en 1644, par une autre Portugaise, durant les guerres du dix-septième siècle. La place d'Ourguella, dans l'Alentejo, ayant été assiégée par les forces du roi Catholique, Isabel Pereira, qui défendait les remparts, reçut une balle, et ne consentit jamais à abandonner son poste, qu'elle n'eût vu l'ennemi lever le siége. FERD. DENIS.

Francisco-Rodriguez Lobo, *Poema do Santo Condestavel*, cant. 14. — P.-Luiz Cardoso, *Dict. géog.*, t. I, p. 319. — João-Baptista de Castro, *Mappa de Portugal*, t. II, p. 411. — Herculano o Panorama, *Jornal literario e instructivo*.

ALMEIDA (*Manoel* ou *Emmanuel*), né à Viseu en Portugal en 1580, mort à Goa en 1646. Il entra dans l'ordre des Jésuites à l'âge de dix-huit ans, et fut envoyé aux Indes, où, après avoir fini ses études, il devint recteur du collége de Baçaim. En 1622, le général des jésuites, Vitelleschi, l'envoya comme ambassadeur auprès du roi de l'Abyssinie, sultan Segued. Ce prince eut pour lui beaucoup d'égards; mais son successeur Faciladas le chassa du royaume, ainsi que les autres jésuites. Retourné à Goa en 1634, il fut élu provincial de son ordre dans l'Inde, et inquisiteur. Les ouvrages que l'on a de lui sont : 1° une *Histoire de la haute Éthiopie*, que son confrère Balthasar Tellez augmenta de plusieurs faits et documents curieux, et publia à Coïmbre en 1760, in-fol.; — 2° des *Lettres historiques*, écrites de l'Abyssinie à son général, et publiées à Rome en italien, 1629, in-8°. Almeida a encore laissé des ouvrages manuscrits sur les erreurs des Abyssins, et contre les faussetés avancées par le dominicain Urreta dans son *Histoire d'Éthiopie*. — Un autre ALMEIDA (*Apollinaire*), aussi jésuite, et nommé évêque de Nicée par Philippe IV, se rendit en Éthiopie comme missionnaire, et y fut tué, par ordre de l'empereur, en 1638. — Enfin, un troisième jésuite, du même nom, fut un des plus infatigables missionnaires de l'Inde, et composa un dictionnaire de la langue canique, qui est celle d'une grande partie des habitants de la côte du Malabar.

Nicolao Antonio, *Bibliotheca hispana nova*. — La Croze, *Histoire du christianisme d'Ethiopie et d'Arménie*. — Correa da Serra, dans la *Biographie universelle*.

ALMEIDA (*D. Francisco* DE), premier vice-roi des Indes portugaises, né à Lisbonne vers le milieu du quinzième siècle, mort le 1er mars 1510. Il appartenait à l'une des plus grandes familles du Portugal; sa maison tirait son origine de Payo Guterrez, surnommé Almeydão, qui avait conquis la ville d'Almeida sur les Maures, au temps de Sancho Ier. Ce Payo Guterrez était lui-même petit-fils de Pelayo Amadeo, le favori de D. Henrique, fondateur de la monarchie. Fils du deuxième comte d'Abrantès, qui avait occupé les plus hauts emplois sous João II, allié par sa femme D. Joanna Pereira au commandeur de Panoyas, Vasco Martins Moniz, Almeida était donc un personnage marquant à la cour d'Emmanuel, quoiqu'il ne fût que le septième enfant issu d'une nombreuse famille; aussi le roi lui sut-il quelque gré d'accepter le poste de gouverneur des Indes, lorsque Tristam da Cunha, nommé précédemment par lui à ce poste, ne put le remplir, en raison d'une cécité complète qui l'avait éloigné de la vie active pendant plusieurs mois, et qui en 1505 le contraignit à refuser l'emploi éminent qu'on lui offrait.

Almeida partit de Belem le 25 mars 1505, à la tête d'une flotte plus considérable que toutes celles qui avaient été expédiées jusqu'alors pour les Indes, puisqu'elle ne comptait pas moins de vingt-deux voiles, emmenant quinze cents hommes. Au nombre des personnages éminents qui faisaient partie de l'expédition, il faut placer d'abord D. Lourenço d'Almeida, le fils du gouverneur; puis João da Nova, l'éternel compétiteur d'Albuquerque, Diego Correa et João Serrão. Emmanuel voulut être témoin du départ de la flotte; et, pour être juste envers ce monarque, il faut dire que les instructions qu'il laissa en partant au nouveau gouver-

neur témoignent assez et de la haute sagacité qu'il mettait dans le choix des hommes, et de la vive intelligence qu'il déployait dans l'appréciation géographique des localités qu'on voulait soumettre alors à la couronne. Almeida avait ordre de bâtir d'abord une forteresse à Sofala, puis de se rendre maître de Guiloa, d'y construire également un fort, et, après avoir touché Cochin, d'aller avant tout explorer la mer Rouge. L'ennemi du commerce portugais venait de ce point, et c'était là qu'il fallait aller reconnaître sa position avant de le combattre.

La navigation d'Almeida fut interrompue par des calmes déplorables; et ce fut aussi à cette époque que les Portugais, craignant les tempêtes que l'on essuie presque toujours en doublant le cap de Bonne-Espérance, s'élevèrent dans l'hémisphère du sud à une hauteur telle, que les froids les plus rigoureux se firent sentir, et qu'une neige abondante même couvrit les bâtiments. Quoi qu'il en soit, la flotte était parvenue devant Quiloa le 22 juillet 1505. Cette place tomba pour ainsi dire sans coup férir entre les mains des Portugais, qui en assurèrent la suzeraineté à Emmanuel; puis ils se dirigèrent sur Mombaça, où l'action devait être plus chaude. Après un combat terrible, où les habitants prouvèrent, comme ils aimaient à le répéter, que les chevaliers de Monbaça ne devaient pas se comparer aux poules de Quiloa, la capitale de l'île tomba avec ses trésors au pouvoir d'Almeida, qui, pour sa part d'un immense butin, se contenta de prendre parmi les armes une flèche, et donna dès lors une preuve de ce désintéressement dont les vices-rois offrirent plus tard tant d'exemples mémorables.

Après avoir accompli ces exploits, qui devaient avoir un si grand retentissement chez les Maures commerçants qui fréquentaient les ports de l'Afrique orientale et de l'Inde, Almeida toucha à Melinde, dont le roi était déjà l'allié des Portugais; puis à l'île d'Anchedive, où il arriva le 30 septembre; et enfin il gagna les côtes de l'Inde. Cochin, où dès l'origine les Portugais avaient trouvé un accueil si favorable, devait être le lieu de sa résidence; mais avant d'y parvenir il punit le roi de Onor, qui avait d'abord accepté la paix, et le fit repentir d'avoir failli à ses serments; puis il alla surgir à Cananor, où il reçut l'ambassade du roi de Narsingue, le souverain le plus puissant de ces régions, au dire de tous les historiens portugais contemporains et même du vieux Barthema, dont la relation si précieuse coïncide avec leurs écrits. Enivré de cet honneur inespéré, ce fut alors seulement qu'Almeida prit de sa propre autorité, mais toutefois avec le consentement des capitaines de la flotte, le titre de vice-roi. Un de ses admirateurs les plus zélés, Fernand Lopez de Castanheda, convient de l'incroyable vanité qui le guidait en mainte occasion; et il en donna certes une preuve bien convaincante à cette époque, puisque le titre qu'il s'arrogeait ne lui était nullement accordé par les provisions royales dont il tirait ses pouvoirs. A Cochin, l'orgueil de ce représentant d'Emmanuel eut tout lieu d'être satisfait : Almeida eut l'honneur de faire un roi, et de placer sur sa tête la couronne d'or que le monarque portugais envoyait à son feudataire, en affectant de lui permettre de battre monnaie, et en lui assurant désormais sa protection. Immédiatement après avoir accompli cet acte, qui abaissait tant en réalité un souverain de fait, et qui en agrandissait tant un autre, D. Francisco d'Almeida donna une preuve à Emmanuel de l'habileté de son administration et de l'activité de son zèle, en expédiant pour le Portugal une flottille de huit navires chargés d'épices: le commandement de ces navires fut dévolu à Fernand Soares. Ces bâtiments, après avoir été compléter leur riche cargaison à Cananor, où les Portugais étaient désormais les maîtres, poursuivirent leur route; et ce fut durant ce mémorable voyage que, le 1er février 1506, fût vue pour la première fois, depuis Marco Polo, l'île de Madagascar, que les navigateurs étaient tentés alors de prendre pour un nouveau continent, et qu'ils nommèrent plus tard l'île de *São-Laurenço* (l'île de Saint-Laurent).

Après avoir pourvu aux besoins du commerce, Almeida songea à exécuter les ordres du roi, et il dirigea sur l'île de Sofala un des plus braves officiers de la flotte portugaise, Pero d'Anhaia, avec ordre d'y construire un fort. Un vieux roi aveugle, d'une rare énergie, commandait dans cette île; il permit d'abord l'érection du fort qu'on voulait bâtir près de son palais, puis, à l'instigation des Maures, il voulut chasser les chrétiens. Quelques mois après, et malgré une héroïque résistance, sa tête placée au bout d'une lance s'élevait sur les remparts de la ville, et attestait la puissance toujours inflexible et toujours croissante des Portugais.

Le système politique d'Almeida n'était pas cependant d'accord avec celui du conseil d'Emmanuel. Selon lui, l'érection de forteresses était la ruine du royaume, et c'était sur l'Océan même qu'il fallait aller chercher l'ennemi du nom chrétien pour l'anéantir. Sa bravoure personnelle et la valeur impétueuse de son fils, en multipliant les combats sur mer, servirent puissamment la cause des Portugais, mais elles n'eussent certainement pas consolidé leur pouvoir. Le roi de Calicut fut à cette époque profondément abaissé, et celui de Cananor paya cher ses tergiversations. Il était temps toutefois qu'Albuquerque arrivât aux Indes pour y fonder définitivement sur des bases solides la puissance portugaise. Quand ce grand homme y parvint, revêtu du titre de gouverneur, Almeida était affligé du coup le plus rude qui pût frapper sa vieillesse : son fils avait trouvé une mort héroïque devant Daboul, et il ne pouvait plus opposer son fougueux courage aux efforts du soudan d'Égypte,

qui envoyait une flotte formidable pour balayer les mers de l'Inde, disait-il, d'une poignée d'infidèles. En présence de son successeur, Almeida ne put nier la validité de ses pouvoirs, mais il les éluda; et, avec une arrogance qu'il puisait dans les priviléges de sa naissance et dans le titre qu'il s'était donné, il refusa d'abandonner le gouvernement avant d'avoir vengé, disait-il, sur ces *Roumis* partis de Constantinople et du Caire, la mort de son fils. Tout en faisant sentir à son rival que l'honneur de combattre la flotte partie d'Égypte lui appartenait, Albuquerque eut assez de modération et de condescendance pour ne pas faire valoir tous ses droits. Almeida, il faut en convenir, se montra plus grand homme de guerre et plus habile qu'il ne l'avait peut-être été dans le cours de son administration. A la tête d'une flotte de dix-neuf voiles, montée par treize cents Portugais, il se dirigea d'abord vers le port où son fils avait péri, et là il remporta une victoire. Elle fut souillée, il faut bien le dire, de tant de cruautés, que dans l'Inde entière, raconte un vieil historien, on répétait comme une forme proverbiale : « Puisse la colère des *Franguis* venir sur toi comme elle est venue sur Daboul ! » Ceci avait lieu en décembre 1508. Quelques semaines après, Francisco de Almeida mettait le comble à sa gloire militaire en anéantissant, devant le port de Diú, les forces combinées du soudan d'Égypte et du rajah de Calicut. Il est à remarquer que l'émir Hossein n'avait pas seulement à bord de sa flotte des Arabes et des Hindous; il comptait parmi ses troupes huit cents mameluks admirablement armés et un grand nombre de chrétiens, parmi lesquels on distinguait surtout des Slaves et des Vénitiens. La bataille dura depuis onze heures du matin jusqu'au coucher du soleil; et quoique leurs manœuvres fussent criblées de projectiles, les Portugais ne perdirent dans cette journée mémorable que trente-deux hommes. On évalue la perte des musulmans à trois mille hommes, sans compter la destruction des mameluks, dont il ne resta que vingt-deux seulement. Ces calculs, admis par les écrivains nationaux du seizième siècle, pourraient bien être taxés de quelque exagération, et plusieurs historiens réduisent à quinze cents le nombre des musulmans qui périrent dans cette action décisive, en bornant la perte des mameluks à quatre cents. Quoi qu'il en soit, la victoire remportée par Almeida sur les Roumis eut un immense retentissement dans la presqu'île de l'Inde, et commença, on peut l'affirmer, la ruine du commerce des musulmans dans ces régions. L'allié du soudan, qui n'avait point pris part à l'affaire, et qui était demeuré sur la plage tandis que l'émir Hossein déployait tant de courage, Melek-Iaz se hâta de conclure, pour le souverain de Calicut, un traité de paix avec le vice-roi; et tout en refusant de lui livrer Hossein, qui s'était enfui, disait-il, aussitôt après la bataille, et qui s'était réfugié dans l'intérieur, il restitua à Almeida tous les prisonniers chrétiens et lui abandonna les débris de la flotte, qui furent immédiatement brûlés.

Après ce grand combat naval, qui le plaçait désormais parmi les capitaines les plus éminents de son pays, satisfait d'une vengeance qu'il méditait depuis longtemps, et certainement enorgueilli outre mesure du succès de ses armes, D. Francisco de Almeida retourna à Cochin. Là, commencèrent ses fatals débats avec Albuquerque, débats durant lesquels la fierté orgueilleuse du vice-roi alla jusqu'à la violence. En 1509, lorsque le maréchal D. Fernando Coutinho eut rétabli Albuquerque dans tous ses droits, il fallut bien que le vainqueur de Diú abandonnât les Indes. Son départ s'effectua de Cochin le 19 novembre 1509, et l'on dit qu'il donna alors une dernière preuve de sa fastueuse libéralité, en accordant à quelques gentilshommes, sans doute nécessiteux, dix mille crusades sur ses propres biens.

Francisco d'Almeida ne quitta définitivement Cananor, où il était allé compléter le chargement de ses trois navires, que le 1er décembre. Malheureusement il se trouva dans la nécessité d'aller faire eau à la baie de Saldanha, non loin du cap de Bonne-Espérance. On était sur le point de remettre à la voile, lorsqu'un homme de l'équipage, qui s'était procuré un de ces moutons du Cap si renommés par leur grosseur, donna aux capitaines de la flotte le désir de ravitailler leurs navires, et d'emmener, pour terminer la campagne, une certaine quantité de bétail. Ce trafic, entamé avec les Cafres, s'effectua d'abord avec facilité, jusqu'à ce qu'un pur malentendu eût irrité les noirs, qui croyaient que l'on en voulait à la vie d'un d'entre eux. Les hostilités commencèrent; et le lendemain Francisco d'Almeida ayant voulu porter du secours aux siens, descendit à terre avec la bannière royale, et ne craignit pas de s'avancer à plus d'une lieue dans l'intérieur. Ce fut ce qui causa sa perte. Comme il revenait vers la plage, avec un troupeau de bœufs que l'on avait enlevé de vive force aux Cafres, ceux-ci, au milieu des tourbillons de poussière que soulevaient les pas des bestiaux, se réunirent en certain nombre, et poursuivirent les chrétiens en les attaquant à coups de fronde et à coups de zagaies. Almeida comprit que sa dernière heure était arrivée; il remit la bannière à un jeune chevalier plus vigoureux que lui, en lui recommandant de la soustraire aux efforts de cette misérable horde; et il ajouta que là finissaient les services qu'il avait rendus au roi et au pays. La bannière fut sauvée en effet; mais celui qui naguère faisait trembler les souverains les plus fastueux de la presqu'île de l'Inde par ses exploits et son nom, trouva la mort au milieu de quelques nègres. Il venait de gagner l'aiguade où l'attendaient les chaloupes, et il espérait encore se sauver, lorsqu'il se débarrassa de la barbote de son casque. Ce geste n'échappa pas à un

Cafre, qui lui plongea dans la gorge un pieu durci au feu, et la traversa de part en part. Almeida tomba à genoux, fit un geste pour arracher l'arme fatale; puis, sentant que cet effort était inutile, leva les bras au ciel, et retomba sur le sable en expirant. Les hommes qui accompagnaient le vice-roi ne cherchèrent pas à enlever son corps: ils lui firent courageusement un holocauste de leur propre vie, qu'ils pouvaient sauver, et la plupart d'entre eux périrent volontairement avec lui. Parmi ces loyales victimes, dit une chronique contemporaine, on comptait onze chevaliers de haute renommée. Damião de Goes évalue à soixante-cinq le nombre des Portugais qui périrent dans cette échauffourée malheureuse; un autre historien n'en compte que cinquante-sept. Le lendemain, lorsque Lourenço de Brito et George de Mello Pereira, qui commandaient la flottille du vice-roi, se rendirent sur la plage, ils trouvèrent le corps du malheureux Almeida outrageusement mutilé: on lui avait ouvert la poitrine et le ventre. Les funérailles se firent à la hâte, et les cadavres de tant de braves furent simplement enfouis dans le sable, sans que les deux capitaines, qui se disputaient déjà le commandement, songeassent à rapporter celui du vice-roi en Europe.

Ce douloureux événement se passait le 1er mars 1510; le jour suivant, les bâtiments remirent à la voile, et après une navigation de quelques mois allèrent surgir heureusement au port de Lisbonne. La nouvelle qu'ils apportaient jeta la consternation dans la ville, et l'on dit même qu'Emmanuel ayant fait part de la mort d'Almeida à Ferdinand d'Aragon, le mari d'Isabelle, ce monarque fit immédiatement fermer les fenêtres de son palais, en signe de deuil. Il avait pu juger de la valeur personnelle du vice-roi au siége de Grenade, et il en gardait un grand souvenir.

Fernand Lopes de Castanheda, qui avait pu recueillir sur Almeida des renseignements positifs, nous apprend que c'était un homme de moyenne stature, membru, comme on disait au seizième siècle, d'aspect fort grave, et d'une grande majesté. Malgré son extrême orgueil, il alliait aux qualités que nous venons de signaler une extrême courtoisie. Sa postérité s'est conservée par les femmes. Dona Léonor de Almeida, sa fille, se maria d'abord avec D. Francisco de Mendoça, le frère de la duchesse de Bragance, puis avec D. Rodrigo de Mello, comte de Tentugal, premier marquis de Ferreira; et elle s'est perpétuée dans cette famille. FERDINAND DENIS.

Fernand Lopes de Castanheda, *Hist. do descobrimento da India*. — João de Barros, *Decad. da India*. — Faria y Souza, *Asia portugueza*, t. II, part. 2, chap. III. — Osorio, *De rebus Emman.*, lib. IV et lib. VI. — Antonio de S. Romão, *Historia de la India oriental*, l. I, cap. VII. — Pedro de Mariz, *Dialogos de varia historia*, Dial. 4, cap. XV. — Maffei, *Hist. Ind.*, lib. IV. — Francisco de Santa Maria, *Diario Portuguez*, pag. 28. — Fonseca, *Evora gloriosa*. — Barbudo, *Emprezas militares de Lusitanos*, fol. 144. — *O Panorama, jornal litterario e instructivo.*

***ALMEIDA** (*Fernando* DE), musicien portugais, natif de Lisbonne, mort en 1638, dans le couvent de Thomar. Il fut des élèves les plus distingués de Duarte Lobo, et composa *Lamentationes, Responsiones et Miserere dos tres officios da quarta, quinta e sesta feira da semana santa*, et *missa a 12 voci*.

Machado, *Bibliotheca Lusitana historica*.

***ALMEIDA** (*Gregorio* DE), pseudonyme du P. João de Vasconcellos, jésuite, né à Leiria en 1592, et mort au collége de Coïmbre en 1661. — Vasconcellos passe pour l'auteur du livre bien connu et intitulé *Restauração de Portugal prodigiosa afferecida ao serenissimo e felicissimo rey D. João IV do nome entre os reys, pelo D. Gregorio de Almeida Ulyssiponense*, Lisboa, 1643. Quelques auteurs n'admettent point le pseudonyme.

La *Restauração de Portugal* est mise au rang des livres classiques par l'Académie des sciences de Lisbonne. FERD. DENIS.

Catalogo dos autores, dans le grand Dictionnaire de l'Académie portugaise.

ALMEIDA MELLO E CASTRO (dom *Juan* D'), comte das Galvêas, ministre d'État portugais, né à Lisbonne en 1757, mort à Rio-Janeiro le 18 janvier 1814. Il entra de bonne heure dans la carrière diplomatique, et fut successivement ministre à la Haye, à Rome, à Londres, et devint, en 1799, ministre des affaires étrangères et de la guerre. Après le traité de Badajoz entre la France et le Portugal, il fut congédié, et se rendit au Brésil, où il devint conseiller d'État et ministre.

Constancio, dans la *Biographie universelle*.

ALMEIDA (*Antonio* D'), chirurgien portugais, né dans la province de Beira vers 1761, mort en 1822. Elève infirmier à l'hôpital Saint-Joseph de Lisbonne, il étudia à Londres sous le célèbre Hunter. On a de lui: 1° *Tratado completo de Medicina operatoria. Lente de operações no hospital de Sancto-Jose*; Lisbonne, 1801, 4 vol. in 8°; — 2° *Obras cirurgicas*; ibid., 1813-1814, 4 vol. in-8°; — 3° *Quadro elementos da Historia natural dos animães*; Londres, 1815, 2 vol. in-8°. C'est la traduction de l'ouvrage de Cuvier.

Constancio, dans la *Biographie universelle*.

ALMEIDA (*D. Lourenço* D'), surnommé *le Macchabée portugais*, fils du vice-roi des Indes, né vers la fin du seizième siècle, mort en 1508. Il partit avec la flotte qui emmenait son père aux Indes, et il se fit remarquer dans l'Orient en multipliant des exploits qui lui ont valu l'honneur d'être chanté par Camoens. Doué d'une force herculéenne, D. Lourenço d'Almeida ne tarda pas à être l'effroi des mahométans et des Hindous. Pour donner une idée de la terrible énergie qu'il montrait dans les combats, nous rappellerons, avec un de ses historiens, que devant Paname il pourfendit d'un coup de cimeterre un naïre jusqu'à la ceinture. Avant de raconter ses grandes actions guerrières, sa bio-

graphie doit enregistrer d'autres faits plus curieux pour la science. En 1505, c'est-à-dire peu de temps après son arrivée aux Indes, son père lui ayant ordonné d'aller explorer les Maldives à la tête de neuf voiles, comme il eut gagné le cap Comorin, les courants l'entraînèrent sur les côtes de Ceylan. Il aborda cette île célèbre, à un port que Damião de Goes désigne sous le nom de *Gabalicão*, et que les Portugais appellent Calle. Le rajah qui commandait à cette portion de l'île reçut le jeune capitaine portugais en grande pompe, et, grâce à la terreur qu'il lui inspirait, accepta la suzeraineté du Portugal, en s'engageant à charger les navires portugais annuellement de quatre bahar de cannelle. Almeida se procura à Ceylan le premier éléphant qui soit venu de ces régions en Europe. Au retour de cette expédition, Almeida parcourut les côtes du Malabar à la tête d'une flotte dont son père lui avait donné le commandement, en le soumettant toutefois à un conseil composé des capitaines les plus expérimentés: ce fut en ce temps qu'il livra, devant Cananor, ce fameux combat naval durant lequel trois mille mahométans succombèrent, tandis que six ou huit Portugais seulement périrent.

Effrayé des progrès que les chrétiens faisaient dans les Indes et de la prépondérance qu'ils acquéraient, le sultan de Babylone, comme on disait alors, expédia une flotte sous le commandement de l'émir Hossein, que les écrivains portugais désignent sous le nom de Mirhocen. Cet amiral, né dans le Kurdistan, et qui était d'une habileté incontestable, opéra sa jonction avec Melek-Iaz dans le port de Choul. Ce fut là que Lourenço de Almeida trouva une mort digne de son courage, et que les plus grands poëtes ont célébrée à l'envi. Cerné par les deux flottes, abandonné par les navires qui prudemment se mettaient en sûreté, il voulut résister seul à l'émir Hossein. Une habile manœuvre, suivie d'une effroyable décharge d'artillerie, dut lui faire voir qu'il n'avait plus affaire aux sambusques de la côte, qu'il avait si souvent coulées bas. Un boulet l'avait atteint à la cuisse: l'intrépide jeune homme se fit lier, assis sur une chaise, au pied du grand mât, et là il commanda encore la manœuvre : un boulet vint le frapper en pleine poitrine, et il expira, comme dit Camoens, sans savoir ce que c'était que se rendre.

> Aqui resurjam todos os antigos
> A ver o nobre ardor, que aqui se aprende :
> Outro Sceva verão, que espedaçado
> Nao sabe ser rendido nem domado.
>
> Cam., *cant.* X, *st.* 30.

F. Denis.

João de Barros, *Decad. IV*, liv. Ier, chap. II. — Faria y Souza, *Asia portugueza*, t. I, part. 4. — João Baptista de Castro, *Mappa de Portugal*, t. II, p. 430.

ALMEIDA (*Nicolao-Tolentino* d'), poëte portugais, né à Lisbonne en 1745, mort dans sa ville natale en 1811. Il étudia à l'université de Coïmbre, obtint une place de commis au ministère de l'intérieur, espèce de sinécure qui lui permit de se livrer à ses travaux favoris. Il excelle dans le genre satirique, et offre quelques points de ressemblance avec Gresset. Le recueil de ses poëtes fut publié sous le titre : *Obras poeticas de Nicolao-Tolentino de Almeida*, 2 vol. in-8°, Lisbonne, 1802; réimprimé en 1828, 2 vol. in-16.

ALMEIDA ou **ALMEYDA** (*Théodose*), oratorien portugais, né à Lisbonne en 1722, mort dans sa ville natale en 1803. Il fut le premier, en Portugal, qui osa secouer le joug de la physique scolastique, et enseigner la philosophie d'après l'observation de la nature. Son ouvrage, écrit en portugais sous le titre de *Recreação filosofica*, en 5 vol. in-8°, 1751, fit une révolution dans les études physiques des Portugais, et aurait attiré des persécutions à l'auteur, si les jésuites n'eussent pas été chassés de ce royaume. Son attachement pour les prétentions de la cour de Rome lui attira, pendant la fameuse rupture entre le roi Joseph Ier et cette cour, des mortifications de la part du marquis de Pombal, et il se vit obligé de chercher un asile en France, où il resta jusqu'à la retraite de ce ministre. De retour en Portugal, il publia un roman moral, intitulé *l'Heureux Indépendant*, qui eut peu de succès, et que la jeunesse appela *l'Heureux Impertinent*.

Chalmers, *Biographical Dictionary*. — *Gentleman's Magazine*, vol. XXIV. — Correa da Serra, dans la *Biographie universelle*.

AL-MELIK. *Voy.* Mélik.

ALMELOVEEN (*Théodore Jansson van*), médecin et savant éditeur hollandais, né le 24 juillet 1657 à Mydrecht, près d'Utrecht, mort à Amsterdam le 28 juillet 1712, fils d'un ministre protestant, et neveu du célèbre imprimeur Jansson. Son grand-père Jean Jansson, que le roi de Suède nomma son imprimeur, fut un typographe également distingué. Almeloveen reçut sa première éducation à Gouda et Nordwyk; puis il vint, en 1696, étudier à Utrecht la littérature classique sous Grævius, la philosophie sous Gérard de Vries, la théologie sous Leusden, et la médecine sous Munniks et Jacques Vallan. Reçu docteur en 1681, il épousa, six ans après, la fille de Jean Immerseel, bourgmestre de la ville de Gouda, où il s'établit d'abord comme praticien. En 1697, il fut appelé à Harderwyk pour y professer la littérature grecque et la médecine. Ses connaissances bibliographiques et linguistiques lui attirèrent un grand renom parmi les savants, et il fut admis dans l'Académie des curieux de la nature, sous le nom de *Celsus secundus*. Comme il mourut sans enfants, il légua à l'université d'Utrecht toutes les éditions de Quintilien qu'il avait pu amasser, et tous les livres manuscrits à un de ses amis. Almeloveen a laissé des éditions et des commentaires fort estimés. Voici la liste de ses travaux principaux : 1° *Hippocratis Aphorismi, græce et latine;* Amsterdam,

1685, in-24; — 2° *Aurelii Celsi de Medicina libri octo*, etc., avec des additions de Constantin, de Casaubon et d'Almeloveen, etc.; *ibid.*, 1687, in-12, 1713, in-8°; Padoue, 1722, in-8°, avec *Sorani Sammonici de medicina Præcepta saluberrima*; — 3° *Apicii Cœlii de Obsoniis et Condimentis, sive de Arte coquinaria libri X*, avec des notes de Martin Lister, Hamelbergius, van der Linden, etc.; Amstelod., 1709, in-8°; — 4° une nouvelle édition des huit livres des *Maladies aiguës et chroniques* de Cœlius Aurelianus, d'après Jean-Conrad Amman; Amsterdam, 1709, in-4°, avec fig.; — 5° *Bibliotheca promissa et latens*, à laquelle sont jointes les Épîtres de Velschius sur les écrits de médecine inédits, Goude, 1688 et 1698, in-8°; 1692, in-12; Nuremb., 1699, in-8°, *cum accessionibus Rodolphi Martini Melfuhreri*; — 6° *Anatomie de la moule*, en langue flamande, avec des observations anatomiques, médicales et chirurgicales; Amst., 1684, in-8°; — 7° *Onomasticon rerum inventarum et Inventa nov. antiqua, id est, brevis enarratio ortus et progressus artis medicæ*; Amst., 1684, in-8°; — 8° *Opuscula, sive antiquitatum e sacris profanarum Specimen conjectans veterum poetarum fragmenta, et plagiariorum syllabus*; Amstelodami, 1686, in-8°. A ces travaux il faut ajouter une édition de Strabon, Amsterdam, 1707, 2 vol. in-fol.; des notes sur Juvénal; un *Tableau des Fastes consulaires de Rome*, Amsterdam, in-8°; *de Vitis Stephanorum*, Amstelodami, 1683, in-8°, apud Janssonio-Waasbergios. On y trouve des renseignements précieux sur la vie des célèbres imprimeurs de Paris, les Estienne; et par ce travail, qui n'est point conçu avec l'esprit de dénigrement de son prédécesseur Mallinkrot, Almeloveen a ouvert la voie à Maittaire et à M. A.-A. Renouard pour leurs *Annales des Estienne*. Le 6e volume de l'*Hortus Malabaricus*, fait en collaboration avec Drakestein, est de Thomas Almeloveen, et non de Théodore.

Eloy, *Dictionnaire historique de la médecine*. — Goulin, dans l'*Encyclop. méthod.* — *Biographie médicale*.

*AMELOVEN (*Jean*), peintre et graveur hollandais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui plusieurs paysages estimés, dans le genre de Hermann Saftleeven.

Heineken, *Dictionnaire des artistes*. — Hubert et Rost, *Handbuch für Kunstliebhaber*. — Bartsch, *le Peintre graveur*.

ALMENAR (*Jean*), médecin espagnol, vivait à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle. C'est un des premiers syphilographes : il a décrit parfaitement le traitement mercuriel dans son ouvrage *De morbo gallico*, Venise, 1502, in-4°, réimprimé à Pavie, 1516, in-fol.. à Lyon, 1528 et 1539, in-8°, à Bâle, 1536, in-4°. Il explique la propagation de l'affection syphilitique par un virus particulier, excepté dans les couvents, où il l'attribue pieusement (*pie credendum est*) à l'influence et à la corruption de l'air.

Astruc, *De morbis venereis*, édit. de 1740, in-4°, p. 614.

ALMÉNARA. *Voy.* HERVAS.

ALMENDINGEN (*Louis Herscher* D'), jurisconsulte, né à Paris le 25 mai 1766, mort le 16 janvier 1827, fils du ministre de Hesse-Darmstadt à Paris. Il étudia le droit à Goettingue, prit part à la rédaction de la *Bibliothèque du droit criminel*, recueil périodique publié par Feuerbach et Grollmann, et devint conseiller du duc de Nassau. On a de lui, entre autres ouvrages, presque tous écrits en allemand : 1° *De l'Origine de la guerre, et de son influence sur la civilisation*, 1788, in-8°; — 2° *sur les Progrès et la Décadence des sciences*, 1789; — 3° *Recherches sur les droits et la forme de la diète germanique pendant la vacance du trône impérial*, 1792; — 4° *Essai philosophique sur les lois pénales de la république française*, 1798; — 5° *sur les* Rationes domesticæ *des Romains du temps de la république*, 1801; — 6° *sur l'Imputation légale, et ses rapports avec l'imputabilité morale*, 1802; — 7° *Recherches sur la nature des crimes et des peines*, 1804; — 8° *Essais pratiques sur la métaphysique du procès civil*, 1806; — 9° *Métaphysique du procès civil*, 1808; — 10° *Mémoires sur la jurisprudence et l'économie politique*, 9 vol. (1809-1812).

Zeitgenossen (Contemporains), vol. I.

*ALMER (*Jean-Christian*), peintre danois, né à Copenhague en 1742, mort en 1792. Il fut professeur de l'Académie des beaux-arts de Copenhague, et laissa des tableaux peu nombreux, mais d'un grand mérite.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

ALMÉRAS (le baron *Louis*), général français, né le 15 mars 1768 à Vienne en Dauphiné, mort à Bordeaux le 7 janvier 1828. Engagé dans les Alpes en 1794, il fut attaqué par un corps sarde de mille cinq cents hommes, et, à la tête seulement de deux cents hommes, il parvint à le mettre en déroute, et demeura maître du champ de bataille. A la suite de cette action d'éclat, il obtint le commandement d'un corps, dispersa dans le département du Gard les rassemblements des royalistes, et arrêta Saint-Christol et Allier, deux de leurs chefs. Il suivit le général Kléber en Égypte, où il se distingua de nouveau. Revenu en France, il assista aux différentes batailles livrées contre l'Autriche et la Prusse. En 1810, il était général de brigade; en 1812, il fit la campagne de Russie et celle de France. En 1823, il reçut le commandement de la ville de Bordeaux.

Biographie nouvelle des Contemporains. — *Moniteur*, de 1828, p. 83.

*ALMEYDA (*D. Francisco* DE), né à Lisbonne le 31 juillet 1701, mort dans la seconde partie du dix-huitième siècle, théologien portugais très-fécond. Il était fils du comte d'Assumar,

ambassadeur extraordinaire près la cour d'Espagne. Il fit de brillantes études à l'Oratoire, puis il passa à Coïmbre, et devint licencié en 1730. Il s'était surtout appliqué à l'étude du droit canon, et acquit sous ce rapport une réputation méritée. Il devint membre de l'Académie royale le 13 mai 1728. Parmi ses ouvrages nous citerons : *Censura de huma opinião do P. Paschasio Quesnel do Oratorio de Jesu Christo de Pariz que no livro*, etc.; — Discipline de l'Église, tirée du Nouveau Testament et de quelques anciens conciles, *pertende provar que a disciplina ecclesiastica das Igrejas da Peninsula foi dependente das de França;* Lisboa, 1731, grand in-4°. Sa dissertation sur l'évêché de Guarda est curieuse, mais son ouvrage sur les rites et la discipline ecclésiastique de Portugal l'est encore davantage; nous en reproduisons ici le titre dans son intégrité, car ce livre, rare en France, est essentiellement utile à l'histoire ecclésiastique : *Aparato para a disciplina e ritos ecclesiasticos de Portugal parte primeira, na qual se trata da origem e fundação dos patriarchados de Roma, Alexandria e Antiochia, e se desereve com especialidade o patriarchado do Occidente; mostrando que as Igrejas de Espanha lhe pertencião por direito particular, e por occasião desta materia se disputão bastantes questoens pertencentes a disciplina ecclesiastica curiosas, e não vulgares;* Lisboa, 1735, grand in-4°; t. II, ibid., 1735; t. III, ibid., 1736; t. IV, ibid., 1737.

Ferd. Denis.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.* — Souza, *Apparato á historia genealogica da Caza real Portugueza.* — D. Jozé Barbosa, *Memoria do collegio de S. Paulo,* p. 395. — *Archiath. Lusitanæ,* p. 142.

ALMICI (*Pierre-Camille*), prêtre de l'Oratoire, naquit à Brescia, d'une famille noble, le 2 novembre 1714, et mourut le 30 décembre 1779. Il étudia, dès sa jeunesse, la théologie et les langues grecque et hébraïque, dans lesquelles il devint très-savant. Le texte des saintes Écritures fut le principal objet de ses travaux, et il y joignit une connaissance approfondie des Pères grecs et latins. Il embrassa aussi dans ses études la chronologie, l'histoire tant sacrée que profane, les antiquités, la critique, la diplomatique, la science liturgique; rien enfin n'était étranger à l'étendue et à l'activité de son esprit. Il était aussi complaisant que savant, et on le consultait dans sa patrie comme un oracle : il y mourut, âgé de soixante-cinq ans. On a de lui des *Réflexions critiques* sur le livre de Fabronio, intitulé *de Statu Ecclesiæ, et legitima potestate romani Pontificis;* quelques dissertations et autres opuscules, parmi lesquels on en distingue un *sur la Manière d'écrire les vies des hommes illustres*, avec un appendice *sur la Manière d'écrire sa propre vie*. Il a de plus laissé des ouvrages qui sont restés inédits, entre autres des *Observations sur les Italiens et les Français comparés entre eux;* des *Méditations sur la vie et sur les écrits de Fr.-Paolo Sarpi*, etc.

Mandelli, *Nuova Raccolta d'Opuscoli scientifici e filologici*, tom. XXXVIII, art. 8; 1783. — Ginguené, *Hist. littéraire de l'Italie.*

ALMODOVAR (le duc d'), diplomate espagnol, né dans la première moitié du dix-huitième siècle, mort en 1794 à Madrid. Après avoir été ministre d'Espagne en Russie, ambassadeur en Portugal, puis en Angleterre, à l'époque de la rupture qui précéda la guerre d'Amérique, il vint occuper à Madrid une place honorifique, qui lui laissait des loisirs : il les employa à cultiver les lettres, et publia d'abord, en 1781, une espèce de journal, sous le titre de *Decada epistolar*, où se trouvent, sur la France littéraire, des détails curieux, au moins pour les Espagnols de ce temps-là. Il entreprit ensuite, sous le pseudonyme de *Malode Luque*, la traduction de l'ouvrage de Raynal, qui, proscrit en Espagne, y était presque inconnu; il y fit des corrections, des additions, des suppressions; et l'*Histoire philosophique et politique des deux Indes* devint ainsi un ouvrage utile, que le saint office lui-même ne put trouver dangereux. Cette traduction ou paraphrase de l'ouvrage français parut sous le titre : *Historia politica de los Establecimientos ultramarinos de las naciones europeas;* Madrid, 1784-1796, 5 vol. in-8°.

Bourgoing, *Tableau de l'Espagne moderne*, édit. de 1807, t. I, p. 304. — Coxe, *Memoirs of the kings of Spain*, édit. de 1815, t. V, p. 42.

ALMODOVAR (*don Ildefonso Dias de Ribera*, comte de), général et homme d'État espagnol, natif de Valence. Réfugié en France en 1823, il rentra dans sa patrie après la mort de Ferdinand VII, devint président des cortès, capitaine général de Valence, et ministre de la guerre dans le cabinet de Mendizabal. En 1843, il fut ministre des affaires étrangères, et suivit la fortune de son ami Espartero.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

ALMOHADES, ou plus exactement *Almovaheddoun*, c'est-à-dire *Unitariens*, nom d'une dynastie arabe qui régna pendant plus d'un siècle (de 1130 à 1269 de J.-C.) sur le nord de l'Afrique et sur une grande partie de l'Espagne. *Voy.* Almohades dans l'*Encyclopédie moderne* de MM. F. Didot.

ALMOHALLABY (*Ben-Ahmed-Hassan*), géographe, florissait au dixième siècle de J.-C., en Égypte, à la cour du khalife Fatimite Azyz-Billah. On a de lui un traité de géographie qui a pour titre : *Livre des voies pour déterminer la limite des royaumes.* Cet ouvrage est souvent cité par Aboulféda. On ne le trouve dans aucune de nos bibliothèques.

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, Introduction, t. I.

***ALMOLI** (*Salomon*), rabbin du Levant, vivait vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. On a de lui, entre autres, un livre sur l'interprétation des songes (*Pithron Khalmooth*), imprimé à Constantinople et à Amsterdam, 1637 et 1642, in-4°. On y

trouve l'opinion de tous les anciens sur ce sujet.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, 1042; III, 1027. — De Rossi, *Dizionario storico degli autori ebrei.* — Bartolocci, *Biblioth. magna rabbin.* — Lelong, *Biblioth. sacra*, III, 1179. — Hottinger, *Biblioth. orientalis.*

ALMON (*Jean*), publiciste anglais, né à Liverpool en 1738, mort le 12 décembre 1805. Il s'est rendu célèbre dans son pays, moins par les ouvrages qu'il a composés que par ceux dont il ne fut que l'éditeur. Il vint s'établir à Londres en 1759. A la mort de George II en 1760, il publia un *Examen du règne de George II,* qui eut quelque succès; en 1761, il publia un *Examen de l'administration de M. Pitt.* Après la mort de ce ministre, Almon publia un volume d'*Anecdotes de la vie du comte de Chatam,* qui a été souvent réimprimé; il a donné depuis un recueil d'*Anecdotes biographiques, littéraires et politiques,* des personnages les plus distingués de son temps, en 3 vol. in-8°; mais ce ne sont pas là les productions qui ont attiré plus particulièrement l'attention publique sur Almon; de bonne heure il s'était montré le partisan des whigs les plus exagérés; il se rangea constamment du parti de tous les écrivains qui attaquaient l'administration. Lorsque le fameux Wilkes commença ses attaques contre le ministère du lord Bute, qui ont eu des suites si éclatantes et si sérieuses, Almon lui offrit ses presses et sa plume. Il publia, à cette occasion, un pamphlet *sur les Jurés et sur les libelles,* pour lequel on lui intenta une action criminelle au tribunal du banc du roi; mais il n'y eut pas de jugement contre lui. On se rappelle les fameuses *Lettres de Junius*, qui ont paru en 1770. La hardiesse des idées, l'élégance et l'énergie du style, et la curiosité qui s'est attachée sans succès jusqu'ici à en découvrir le véritable auteur, ont excité et excitent encore un vif intérêt. Almon n'en était pas l'éditeur; il n'en fut pas moins cité à la cour du banc du roi, pour avoir vendu les exemplaires de la *Lettre de Junius au roi*, et condamné à payer une amende de 10 marcs, et à donner des cautions de sa bonne conduite pendant deux ans. En 1774, Almon forma l'établissement d'un ouvrage périodique sur un plan nouveau, qui se continue encore avec succès: c'est le *Parliamentary Register* (Journal parlementaire), destiné uniquement à rendre compte de tous les débats des deux chambres. C'est une source de documents précieux pour l'histoire politique de l'Angleterre moderne. Il a publié, avant sa mort, une nouvelle édition des *Lettres de Junius,* enrichie de notes et d'anecdotes très-utiles pour l'intelligence de plusieurs passages de ces lettres. On lui doit aussi la publication des écrits de Jean Wilkes, avec des mémoires très-étendus sur la vie de cet homme célèbre.

Public Characters of 1803-4, p. 120-138. — *Gentleman's Magazine*, décembre 1805. — Chalmers, *Biographical Dictionary.* — Suard, dans la *Biographie universelle.*

*__ALMONACID__ (*Sébastien* DE), sculpteur espagnol, vivait à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. En 1500, il exécuta des statues pour les cathédrales de Tolède et de Séville.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las bellas artes en España.*

ALMONDE (*Philippe van*), vice-amiral hollandais, né à la Brille en 1646, mort le 6 janvier 1711. Il fit ses premières armes sous le capitaine de marine Kleidyk, l'un de ses oncles. Élevé bientôt au grade de capitaine de vaisseau, il eut le commandement du *Dortrecht* dans le long combat naval des 11, 12, 13 et 14 juin 1668, où Ruyter s'acquit tant de gloire. Depuis cette époque, Almonde ne cessa de donner des preuves de bravoure et d'habileté. Il délivra en 1672 Ruyter, son amiral, enveloppé par deux vaisseaux ennemis; l'année suivante, il commanda la flotte stationnée devant Gorée, rejoignit ensuite dans la Méditerranée l'escadre de Ruyter, et, à la mort de cet amiral près de Palerme en 1676, il reçut ordre de ramener en Hollande l'armée navale de la république. Almonde seconda Corneille Tromp dans ses tentatives pour affaiblir la puissance navale de la Suède, et mettre le Danemark hors de danger; mais ce fut à la fameuse bataille de la Hogue, en 1692, qu'Almonde se couvrit de gloire: il y commandait l'avant-garde des flottes combinées. L'escadre française s'étant approchée de l'ennemi jusqu'à la portée du pistolet, l'amiral hollandais, impatient de combattre, tira un coup de canon, qui fut le signal de cette bataille navale, l'une des plus sanglantes qui se soient jamais livrées. On sait que les Français, dont l'armée était inférieure de plus de moitié à celle des alliés, rendirent la victoire douteuse toute la journée, et tirèrent autant de gloire de leur défaite que les Anglais et les Hollandais de leur triomphe.

Almonde se distingua aussi dans l'expédition dirigée contre les côtes de France et d'Espagne, sous les ordres de l'amiral anglais Rooke. Les deux flottes combinées cherchaient à s'emparer des galions espagnols venus des Indes; mais la saison étant déjà trop avancée, l'amiral anglais était d'avis d'ajourner l'expédition; Almonde seul, montrant la possibilité de vaincre, proposa d'exécuter l'entreprise sans retard, entraîna tous les avis, et réussit comme il l'avait annoncé. Un riche convoi de galions espagnols, escorté par quelques vaisseaux de ligne français, fut pris ou ruiné dans le port de Vigo. Dès lors la renommée d'Almonde s'étendit dans toute l'Europe. Il termina sa longue et glorieuse carrière dans sa terre de Haaswyk, près de Leyde, âgé de soixante-six ans. Ses neveux lui érigèrent un mausolée dans l'église de Sainte-Catherine, à la Brille.

Kok, *Vaderlandsch Woordenboek*, t. II, p. 671-676. — Chalmot, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, I, 157-160. — Wagenaar, *Vaderlandsche Historie*, XV, 381. — Alkemade, *Beschryving van de stad Briele* I, 54. — Esménard, dans la *Biographie universelle.*

*__ALMOR__ (don *Juan*), peintre espagnol, fil

plusieurs tableaux pour le couvent des Chartreux près de Saragosse, où il mourut vers la fin du dix-huitième siècle.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

ALMORAVIDES, ou plus exactement *Almorabettin*, c'est-à-dire *Dévoués au service de Dieu*, nom d'une dynastie arabe qui régna sur le nord de l'Afrique et sur toute l'Espagne musulmane, depuis 1087 jusqu'en 1140. *Voy.* ALMORAVIDES dans l'*Encyclopédie moderne* de MM. F. Didot.

***ALMOSNINO** (*Moyse-Ben-Baruch*), célèbre rabbin, né à Saloniki en 1523, mort vers la fin du seizième siècle. Il résida longtemps à Constantinople, et écrivit un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on remarque : *la Prière de Moïse*; Saloniki, 1563, in-4°, et une description de Constantinople, dont on ne connaît guère que la traduction espagnole, intitulée *Extremos y grandezas de Constantinopla, compuesto por Rabi Moysen Almosnino Hebreo, traducido por Jacob Cansino*; Madrid, 1638, in-4°.

Wolf, *Bibl. heb.*, I, 805. — Bartolocci, *Bibl. magna rabbin.* — Lelong, *Biblioth. sacra.* — De Rossi, *Dizion. storico.*

ALMOSTANSIR-BILLAH. *Voy.* ALHAKEM II.

ALMOTAMED. *Voy.* MOTAMMED.

ALMOTENABBI. *Voy.* MOTENABBY.

****ALMQUIST** (*Charles-Jonas-Louis*), littérateur suédois, né en 1793. Il vécut d'abord retiré au milieu des paysages des montagnes, étudia ensuite la théologie, et vint s'établir à Stockholm. Il a composé un grand nombre d'ouvrages d'instruction élémentaire; mais il s'est surtout fait connaître en Suède par ses romans, et par un recueil de poésies intitulé : *Törnrosens Bok* (livre de Roses d'églantier).

Conversat.-Lexicon, édition de 1851.

ALMUDAFAR. *Voy.* ALHAKEM Ier.

ALNANDER (*Olaf-Jean*), antiquaire et bibliographe suédois, natif de Norrköping, vivait à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. On a de lui : *Historiola artis typographicæ in Svecia*, thèse publiée à Upsal en 1722, réimprimée à Rostock en 1725. Cet opuscule, divisé en quatre chapitres, contient un exposé succinct et clair des progrès de l'imprimerie en Suède depuis 1483 jusqu'au commencement du dix-huitième siècle. Il en existe une traduction suédoise avec des additions nombreuses dans les manuscrits de la bibliothèque d'Upsal.

Fant, *Annales typographici seculi decimi sexti in Svecia*, 1794. — Warmholtz, *Bibliotheca historica sveo-gothica*, XV, 268.

ALNANDER (*Samuel-Jean*), bibliographe suédois, fils du précédent, mort en 1772. On a de lui : *Anvisning til et udvaldt Theologiskt Bibliothek* (Introduction à une Bibliothèque théologique choisie), Hesselberg, 1772, 2 vol. in-8°; — *Historia librorum prohibitorum in Suecia*; Upsal, 1764, in-4°.

Warmholtz, *Bibliotheca historica sveo-gothica*. — Aurivillius, *Catalogus bibliothecæ Upsaliensis*, I, 22.

***ALNPEKE** (*Ditleb von*), chroniqueur allemand, vivait à Reval vers la fin du treizième siècle. Il a écrit une *Chronique de la Livonie*, en vers, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année 1296. On en trouve un manuscrit complet à la Bibliothèque de Heidelberg. Bergmann en a publié un fragment : *Fragment einer Urkunde der ältesten Livländischen Geschichte*, etc.; Riga, 1817, in-8°.

Gervinus, *Geschichte der poetischen National-Literatur der Deutschen*, t. II, 71.

ALOADIN. *Voy.* ALA-EDDYN.

***ALOIS** (*Jean-François*), poëte italien, natif de Caserta près de Naples, fut accusé d'hérésie, et brûlé, le 24 mars 1564, sur la place publique de Naples. Il laissa quelques poésies, qui se trouvent insérées dans divers recueils, entre autres dans *Raccolta in morte d'Irene di Spilimbergo*; Venise, 1561, in-8°.

Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.*

****ALOÏS** (*Marie-Joseph-Joachim-François*), prince actuel de Lichtenstein, duc de Troppau et Jägerndorf, né le 26 mai 1796, succéda en 1836 à son père. Il épousa en 1831 la comtesse de Kiusky (née le 8 août 1813), dont il a huit filles et un fils, Jean-Marie-François Placide, né le 5 octobre 1840. Le prince Aloïs passe la plus grande partie de sa vie à Vienne, où il préside la Société impériale d'agriculture.

Conversat.-Lexicon, édit. de 1851.

***ALOÏS** (*Pierre*), poëte et théologien, natif de Caserte, mort en 1667. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et fut professeur aux colléges de Naples et de Lecce. On a de lui : *Centuriæ epigrammatum*; Lyon, 1635; Naples, 1646, in-8°; — *Commentarii in Evangelia quadragesimæ*; Paris, 1658, in-8°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALOISI (*Balthazar*), dit *Galanino*, peintre italien, né à Bologne en 1578, mort en 1638. Il était parent et élève de Carrache, et se fit remarquer par le relief de ses tableaux. On cite de lui surtout une *Visitation*, qui se voit à la Charité de Boulogne.

Baglione, *Vite de' pittori*, etc. — Lanzi, *Storia pittorica.* — Heineken, *Dictionnaire des artistes.* — Bartsch, *le Peintre graveur.*

***ALOJA** (*Joseph*), graveur napolitain, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Il fut au nombre des artistes que le gouvernement désigna pour graver les planches des antiquités d'Herculanum (*le Antichità di Ercolano*), publiées par ordre du roi de Naples en 1757, 1760 et 1762.

Gandellini, *Notizie istoriche degl' Intagliatori.*

ALOMPRÂ (*Alom-prâ, Alompraw*, ou plus correctement *Alaong-b'houra*), fondateur de la dynastie actuelle des souverains birmans, né vers 1710 (et non en 1705), mort en 1760. Si la grandeur des actes et la supériorité du caractère se mesurent au niveau social dans lequel les hommes sont placés par le hasard de la naissance, Alomprâ fut un grand homme et un sou-

verain digne du rang suprême. D'une humble extraction, bien que les généalogistes birmans le fassent descendre des anciens rois de Pagân, Prôme et Tagoung, il s'était élevé au poste de chef d'une petite ville murée, située dans l'ouest de *Keoum-Méoum,* à douze milles environ de l'Irrawaddy et à cinquante milles d'Ava, dans le nord-ouest de cette capitale. Le nom actuel de cette petite ville, *Maxsobo* ou *Moutzobo*, lui aurait été imposé (selon le docteur F. Buchanan) par Alomprâ qui y était né, en mémoire de sa première profession, celle de chasseur, et signifierait « la ville du capitaine-chasseur. » Lorsqu'il en fit plus tard sa capitale, ou au moins sa résidence favorite, il lui conféra le titre de *Ratna singa,* « la Perle des lions. » C'est de ce point, de peu d'importance à l'époque où la lutte entre les Pégouans et les Birmans était dans toute sa force, et où les deux nations rivales s'aidaient tour à tour de l'appui que leur fournissaient, dans un intérêt mercantile, quelques spéculateurs européens; c'est de ce point, alors presque ignoré, que le fier chasseur assista au triomphe des Pégouans, en 1752.

Tout le pays était soumis. Le serment d'obéissance avait été prêté par tous les chefs birmans de quelque importance; et la nation birmane semblait s'être prosternée sans hésitation aux pieds du vainqueur. Alomprâ, cet aventurier, oublié dans son petit commandement par l'arrogante imprévoyance du monarque pégouan, indigné de l'humiliation de sa patrie, doué d'une force de volonté peu commune, d'une vive intelligence, d'une habileté égale à son audace, résolut d'affranchir ses compatriotes d'un joug odieux ; et il y réussit par une des révolutions les plus inattendues qui aient jamais marqué le cours des affaires humaines. Alomprâ, comme tous les hommes supérieurs, exerçait sur ceux qui l'entouraient une influence sans bornes. Il sut profiter de la première occasion qui se présenta d'agrandir le théâtre de sa vie, et le remplit bientôt de l'éclat de son nom et de ses merveilleux exploits. Au moment où il accomplit sa première tentative de révolte, il avait sous la main une centaine d'hommes dévoués, tandis qu'on ne comptait à Montzobô qu'une cinquantaine, au plus, de soldats du Pégou, qui traitaient les habitants avec le plus outrageant mépris. Saisissant pour prétexte de sa rébellion quelque acte particulier d'iniquité et d'indigne violence, il ordonna à sa bande choisie de tomber sur les Pégouans, qui furent tous passés au fil de l'épée. Jugeant utile, toutefois, de dissimuler encore ses véritables intentions, il écrivit au gouverneur Apporatza, frère du roi de Pégou, et gouverneur en son nom des provinces birmanes, pour lui représenter l'affaire comme un acte de violence non préméditée, résultat fatal d'une irritation mutuelle. Apporatza, peu convaincu de la légitimité de cette explication, mais faisant trop bon marché des moyens de résistance de son obscur adversaire, ordonna qu'on envoyât un corps de troupes à Moutzobô pour réduire cette place à l'obéissance, et qu'Alomprâ fût emprisonné jusqu'à son retour de Pégou, où l'avaient appelé des affaires plus importantes.

Les troupes chargées de l'occupation de Montzobô et de s'assurer de la personne du chef réfractaire, trouvèrent le bourg fortement palissadé, et furent accueillis par les plus insultants défis. Alomprâ n'était pas homme à leur donner le temps de revenir de leur surprise. A la chute du jour, il se mit à la tête de son bataillon sacré; et se ruant avec furie sur les Pégouans, qui étaient à peine un millier d'hommes, il les mit dans une déroute complète. Après cet exploit, il engagea les populations voisines à venir se ranger sous son étendard. Il y eut quelque hésitation dans les premiers jours, mais les sympathies du peuple étaient pour le noble aventurier; et tandis que le neveu d'Apporatza, qui gouvernait en son absence, hésitait s'il marcherait sur Alomprâ, s'il attendrait des renforts ou s'il se retirerait sur Prôme, Alomprâ, instruit de tout ce qui se passait par les fidèles émissaires dont l'affection de ses compatriotes secondait les actives démarches, s'avança lui-même sur Ava, et le bruit de son approche suffit pour déterminer les Birmans à se lever en masse contre leurs oppresseurs. Dotatchéou (le neveu d'Apporatza) prit la fuite, et les Pégouans restés en arrière furent massacrés. Par suite de cette coopération spontanée et décisive, Alomprâ put se contenter de faire occuper Ava par un détachement dont il donna le commandement à son fils Schembuén, chassa les Pégouans de la vallée supérieure de l'Irrawaddy, et rangea les cantons voisins d'Ava sous son obéissance. Le roi de Pégou, au commencement de l'année 1754, parvint à réunir une nombreuse flotte de bateaux armés, qui, sous le commandement d'Apporatza, remonta l'Irrawaddy, et, bien que harcelé par les attaques des Birmans, parvint jusqu'à la capitale Ava, toujours occupée par Schembuén.

Alomprâ avait pendant ce temps réuni dans le voisinage immédiat d'Ava, à Kéoum-Méoum, une puissante flotte et une armée de dix mille hommes. Apporatza, préférant les chances d'une bataille aux douteuses opérations d'un long siége, laissa Ava de côté, et s'avança pour livrer bataille aux Birmans. Il fut complétement défait; et Schembuén, sortant du fort d'Ava, acheva la destruction de son armée. L'insurrection gagna de proche en proche. A cette époque, les Anglais et les Français, ayant rétabli leurs factoreries à Syriam, y avaient naturellement des intérêts opposés: les Français secoururent les Pégouans, les Anglais épousèrent la cause des Birmans Les deux partis, cependant, se contentaient d'aider clandestinement leurs alliés par leurs intrigues, et par quelques secours d'armes et de munitions. Dans l'automne de 1754, Beinga Della, roi de

Pégou, ayant fait les plus grands efforts pour réunir de nouvelles levées, remonta l'Irrawaddy, et mit le siége devant Prôme. Alomprâ, à la tête de ses meilleures troupes, descendit la rivière sur une flotte formidable de bateaux armés, attaqua les Pégouans sur le fleuve et sur ses deux rives, et, après une lutte sanglante, les força à chercher leur salut dans la fuite. Cette fois tout le delta de l'Irrawaddy entre Basseïn et Pégou se soumit; et Alomprâ, avant de retourner à Montsobô, fonda le florissant port de mer de Rangoun sur les ruines d'une grande et populeuse cité.

La lutte, soutenue par les efforts expirants des Pégouans, étendit encore longtemps ses ravages sur les districts riverains de Basseïn (*Persaïm*), Syriam et Martaban. Exaspéré par les preuves de duplicité et de faiblesse que lui donnaient tour à tour les principaux personnages des factoreries anglaises et françaises, toujours prêts à se ranger du côté du plus fort, et trahissant conséquemment les deux partis, Alomprâ en tira plus tard (1759) une vengeance sanglante en mettant à mort plusieurs Européens des deux nations, et détruisant les factoreries. Il investit enfin Pégou, la capitale rivale, où l'attendait une courageuse résistance et de suprêmes efforts, signal de l'agonie d'une nation puissante qui se refusait à subir les dernières humiliations dont la menaçait un siége rigoureux. Le roi de Pégou, dont l'imbécillité semble avoir égalé la mauvaise fortune, termina une lutte, désormais inégale, en se mettant lui-même avec toute sa famille à la discrétion du vainqueur. Sa malheureuse capitale fut livrée à un impitoyable pillage en 1757. En cette même année, Alomprâ, qui, depuis 1753, avait pris les titres et les insignes du pouvoir suprême, écrivit au roi d'Angleterre une lettre sur une feuille d'or enrichie de rubis : cette lettre, conçue dans les termes les plus pompeux, fut confiée à un certain John Dyer, qui paraît l'avoir reçue des mains d'Alomprâ, à Rangoun; mais on ne sait ce qu'elle est devenue; il s'en trouve une copie dans la collection du colonel Burney.

L'histoire des négociations des Anglais, à cette époque, présente un tableau déplorable des hésitations perpétuelles, de l'ignorance, du défaut de toute dignité et de bonne foi du gouvernement de la compagnie et de ses agents. Les Birmans ont été, de tout temps, trop ignorants de la supériorité européenne et trop insouciants dans leur imperturbable orgueil, pour songer à établir des relations profitables avec les peuples de l'Occident sur des bases mutuellement honorables; mais il faut convenir que les négociations entamées avec eux par les gouvernements chrétiens à diverses époques, dans l'intérêt momentané de leur politique ou de leur commerce, n'ont pas (au moins avant la grande expédition anglaise de 1824-1825) été conduites de manière à ébranler la mauvaise opinion qu'Alomprâ et ses successeurs avaient de nos principes et de nos motifs d'action.

En 1758, un simple enseigne, Lester, maladroitement envoyé comme ambassadeur extraordinaire à la cour d'Ava, recevait, par ordre d'Alomprâ, en échange des présents humblement offerts au nom de la compagnie, dix-huit oranges, vingt-quatre têtes de maïs et cinq concombres! Les triomphes qui avaient signalé les premiers pas du conquérant birman l'accompagnèrent jusqu'au terme de sa courte mais brillante carrière. Il se rendit maître de toute la ligne des côtes maritimes depuis l'embouchure de l'Irrawaddy, à travers la péninsule de Ténassérim, jusqu'à Tavoy et Mergui; et, voulant tirer une vengeance éclatante de l'appui donné par les Siamois à une révolte des provinces du sud, il marcha sur Siam, avec la résolution d'incorporer ce royaume à ses États : mais à trois marches de la capitale, *Youthia*, il fut saisi d'une maladie mortelle qui lui fit rebrousser chemin, dans l'espoir de revoir sa terre natale avant de rendre le dernier soupir. Cet espoir fut déçu : Alomprâ expira en route, à deux jours de marche de Martaban, le 15 mai 1760, dans sa cinquantième année.

Le court espace de sept ans avait suffi à Alomprâ, non-seulement pour assurer l'indépendance de son pays et étendre sa domination au dehors, mais encore pour laisser, dans de nombreux édits relatifs à l'administration de la justice et à la police de son royaume, des preuves éclatantes de la solidité comme de l'étendue de son esprit. Il assit l'empire birman sur des bases telles, que la puissance colossale de l'Angleterre a pu seule les ébranler, et les a sagement respectées. Bien que quelques provinces éloignées du cœur de l'État soient passées sous la domination britannique, l'empire d'Ava est encore intact, et la postérité d'Alomprâ porte encore son sceptre. Les nouvelles reçues au moment où nous écrivons ces lignes nous apprennent que le gouvernement birman, dupe une seconde fois des illusions de son orgueil, est retombé dans les vaines espérances de vengeance qu'il paraissait avoir abandonnées depuis que les Anglais ont renoncé à entretenir un président à la cour d'Ava. Les hostilités provoquées de nouveau par les Birmans ont déjà pris un caractère sérieux, et se développeront peut-être, cette fois encore, sur une large échelle. Mais la lutte ne saurait être de longue durée. Les descendants d'Alomprâ comprendront, par le triomphe inévitable des armes britanniques, la nécessité de se soumettre aux conditions qui leur seront indiquées, et achèteront à ce prix la permission de continuer à s'asseoir sur un trône dont l'Angleterre est trop raisonnable pour envier la possession. D. DE JANCIGNY.

Historical Review of the political relations between the British government in India and the empire of Ava, etc.; Calcutta, 1835. — Dalrymple, *Oriental Repertory* (2 vol. in-4°), vol. I. — Crawfurd, *Journal of an embassy to the court of Ava*, vol. I, etc.

***ALONSO DE LOS RIOS** (*Pedro*), sculpteur espagnol, né à Valladolid en 1650, mort en 1700,

Élève de son père François Alonso, il a fait des travaux estimés pour plusieurs églises de Madrid.

Bermudez, *Diccionario historico.*

*ALONSO *de Mercadillo*, voyageur espagnol, du seizième siècle, fonda, en 1546, au Pérou la ville de *Loja* ou *Loxa* dans le district de Quito. Les environs produisent la fameuse écorce fébrifuge, le quinquina, connu d'abord sous le nom de *cascarilta de Loxa.*

George Juan et Antoine de Ulloa, *Voyage de l'Amérique méridionale.*

*ALONSO *de Mendoza*, voyageur espagnol du seizième siècle, fonda, en 1548, la ville de *la Paz*, au Pérou, sur le penchant des Cordillères.

George Juan et Antoine de Ulloa, *Voyage de l'Amérique méridionale.*

ALOPA (*Laurent* DE), imprimeur italien, fils de François d'Alopa, plus connu sous le nom latin de *Laurentius Francisci de Alopa.* Il était natif de Venise, et exerçait son art à Florence vers la fin du quinzième siècle. Il se livra particulièrement à l'impression des ouvrages grecs. De ses presses sont sorties : 1° *Anthologie grecque*, publiée par les soins de Lascaris; elle est accompagnée des scholies, et dédiée à Pierre de Médicis, 3 août 1494, in-4°; — 2° les *Hymnes de Callimaque*, sans date, in-4°; — 3° *Gnomæ monostichæ*, avec le poëme du Musée; sans date (1495?) in-4°; — 4° quatre tragédies d'Euripide (Médée, Hippolyte, Alceste, Andromaque), sans date, petit in-4°; — 5° la première édition de l'*Argonautique* d'Apollonius de Rhodes, 1496, in-4°. Ces éditions sont remarquables par la beauté du papier et l'élégance des caractères; toutes sont imprimées en capitales grecques. Elles furent en partie corrigées par le célèbre Jean Lascaris. La première édition de la traduction latine des œuvres de Platon, par Ficin, sans date, dont l'édition fut commencée en 1483 dans le monastère de Saint-Jacques de Ripoli à Florence, porte à la fin du *Convivium* le nom de Laurentius Venetus, que l'on suppose être le même que celui de Laurent d'Alopa. Cette édition est imprimée en caractère gothique.

Antoine Francisci ou *de Francescho*, de Venise, de la famille du précédent, était également imprimeur à Florence, de 1487 à 1492. A. F.-D.

Panzer, *Annales typographici*, t. V, p 474. — Peignot, *Dictionn. de bibliologie*, t. I, p. 13. — Maittaire, *Annales typographici*, t. I, p. 267. Hain. R. bibl., pars second., p. 117.

ALOPÆUS (*Maximilien*), diplomate russe, naquit le 21 janvier 1748 à Wiborg en Finlande, et mourut à Francfort-sur-le-Mein le 16 mai 1821. Il fit ses études à Abo en 1767, et en 1768 à Gœttingue. A peine âgé de vingt ans, il fut employé au département des affaires étrangères à Pétersbourg, et par le chancelier de l'Empire, comte Ostermann, élevé à la charge de directeur de la chancellerie. Il géra aussi cet emploi sous le ministère du comte Panin. En 1788 il fut nommé ministre à Eutin (Holstein), et trois ans plus tard à la cour de Prusse. Il s'acquitta avec talent de plusieurs missions dont Catherine II l'avait chargé; ce fut par ses mains que passa la correspondance privée du grand-duc Paul avec Frédéric le Grand. De Berlin il fut envoyé en Saxe, et ensuite il représenta la Russie près de la diète de Ratisbonne. En 1802 il retourna à Berlin; et en 1806, après avoir négocié avec la Suède la cession du duché de Lauenbourg, il reçut une mission pour Londres. Ici finit sa carrière diplomatique. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon. — *Entsiklopedechesky-Lexicon*, t. II, p. 11.

ALOPÆUS (*David*, comte D'), frère du précédent, diplomate russe, né à Wiborg en 1769, mort à Berlin le 13 juin 1831. Après de bonnes études faites à l'Académie militaire de Stuttgard, il entra dans la diplomatie, et fut nommé ministre de Russie à la cour de Gustave IV, roi de Suède. Ce prince le fit arrêter et fit mettre les scellés sur ses papiers, au moment où il apprit la nouvelle de l'invasion de la Finlande par les troupes russes; invasion par laquelle l'empereur Alexandre voulut forcer le roi de Suède à accéder au système continental, que Gustave refusait de reconnaître. Élargi quelque temps après, Alopæus fut dédommagé par son souverain, qui lui fit don d'une terre assez considérable, et lui accorda la clef de chambellan. Ce fut lui qui signa, au nom de la Russie, la paix de Frederikshamm, par laquelle la Suède fut dépouillée d'une partie de ses provinces. En 1811, il alla à Stuttgard, comme ministre près de la cour de Wurtemberg; et en 1814 et 1815 il fut chargé de l'administration de la Lorraine, au nom des puissances dont les troupes marchaient sur Paris. Alopæus y laissa d'honorables souvenirs : les habitants de Nancy lui offrirent, à son départ, un témoignage de reconnaissance. Il devint ensuite ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire à Berlin; jusqu'à sa mort il remplit ces fonctions importantes, à la satisfaction des deux cours. Chargé, après la formation du royaume de Pologne, d'en régler les frontières du côté de la Prusse, il fut nommé comte de ce royaume. Il mourut ministre plénipotentiaire russe à Berlin. [*Enc. des g. du m.*]

Historical Sketch of the last years of Gustavus IV. — Follini, *Catal. biblioth. Magliabecch*, III, p. XXVII.

*ALOS (*Jean*), médecin espagnol, vivait à Barcelone dans la dernière moitié du dix-septième siècle. En 1664, il fut nommé professeur d'anatomie et de pharmacie à l'Académie de Barcelone. On a de lui : *Dissertatio de Vipereis trochiscis ad magnam senioris Andromachi Theriacam rite cum pane parandis per quartam juxta mentem Galeni;* Barcelone, 1664, in-4°; — *Criticum Apologium adversus stateram Jatricam Michaelis Villar;* Barcelone, 1625, in-4°; — *Pharmacopœia Catalana;* Barcelone, 1686, in-fol.; — *Disquisitio de Corde hominis physiologica et anatomica;* Barcelone, 1694, in-4°. — Le premier de ces opuscules, omis dans presque toutes les bibliographies médicales, traite des proportions de pain que Galien (*Antidotes*, liv. I, chap. 8) avait

ordonnées pour la préparation des trochisques ou pastilles de chair de vipère, l'un des ingrédients de la thériaque d'Andromaque. La question alors si controversée parmi les médecins espagnols, italiens et français, portait sur le mot grec τέταρτον (quatrième); il s'agissait de savoir si Galien désignait par là une partie de pain sur trois ou quatre de chair de vipère. Alos adopta la dernière version. La *Disquisitio* sur le cœur est l'ouvrage le plus remarquable d'Alos. La description anatomique en est assez exacte.

Haller, *Bibliotheca medicinæ practicæ*, t. II.

*__ALOYSIUS__ (*Jean-Baptiste*), compositeur de musique italien, natif de Bologne, vivait à la fin du seizième et au commencement du dix-septième siècle. On a de lui : *Cœlum harmonicum*, Venise, 1628; — *Contextus musicus : motetti à* 2, 3, 4, 5, 6 *voci*; — *Cœlestis Parnassus : motetti e canzonetti*; — *Motetta festorum totius anni*, *à* 4 *voci*, Milan, 1587; — *Corona Stellarum*, Venise, 1637.

Fétis, *Biographie des musiciens.*

*__ALPAGO__, en latin __ALPAGUS__ (*Andrée*), médecin italien, natif de Bellune, vivait au commencement du seizième siècle. On ignore les dates de sa naissance et de sa mort. Il est aussi connu sous les noms d'Andrée de Bellune (*Andrea Bellunese*) et de *Bongajo* ou *Mongajo*, nom d'une ancienne famille. Alpago voyagea, dit-on, pendant trente ans en Orient, pour bien apprendre l'arabe, dans le but de lire le texte original d'Avicenne. Il visita l'île de Chypre, l'Égypte, et séjourna longtemps à Damas. A son retour en Italie, il fut professeur de médecine à l'école de Padoue, et mourut peu de mois après son installation.

Alpago avait fait une étude spéciale des médecins arabes, comme le montre la liste suivante de ses travaux : *Johannis Serapionis Practica dicta, interprete Andrea Alpago*, Lugduni, 1525, in-4°; Venet., 1550, in-fol.; — *Avicennæ Liber Canonis, de medicinis cordialibus, et Cantica, jam olim quidem a Gerhardo Cremonensi ex arabico sermone in latinum conversa; postea vero ab Andr. Alpago infinitis prope correctionibus et indice decorata;* Venet., 1544, 1546, 1555, 1595 et 1608, 2 vol. in-fol. On y trouve quelques autres traités d'Avicenne (*De removendis nocumentis* et *De syrupo acetoso*); — *Averrois Libri VII; Cantica item Avicennæ, cum ejusdem Averrois Commentariis, et Tractatu de Theriaca, ab Armegando Blasio, ex arabico in latinum translatis et ab Andr. Bellunense castigatis;* Venet., 1552, in-folio; — *Glossarium nominum arabicorum ex Avicenna, aliaque Miscellanea Arabica*, in-12; — *Embitaris Tractatus de limonibus, ab Andr. Alpago latinitate donatus;* Parisiis, 1602, in-4°.

Alpago dit, dans sa préface au Canon d'Avicenne, qu'il avait traduit de l'arabe en latin une biographie des médecins et philosophes arabes et grecs. Peut-être cet ouvrage existe-t-il encore quelque part en manuscrit, ainsi que la traduction des traités d'Avicenne (*De venenis, De medicinis principum non terribilibus, De lapidibus pretiosis*), dont parle Ciacconius dans sa Bibliothèque. Alpago avait laissé ses papiers à son neveu Paolo Alpago, qui l'avait accompagné dans ses voyages.

Mazuchelli, *Scrittori d'Italia.*

__ALPAÏDE__ ou __ALPAÏS__, surnommée *la Belle*, femme de Pepin d'Héristal et mère de Charles Martel, vivait au huitième siècle de J.-C. Elle captiva le cœur de Pepin d'Héristal, maire du palais, qui répudia Plectrude pour s'unir à elle. L'évêque de Liége, Lambert, condamna Pepin, et refusa de bénir à table le verre que l'on présentait à la nouvelle épouse au festin des noces. Alpaïde, outrée de l'injure, excita son frère Dodon à la venger; et celui-ci fit périr Lambert. Bientôt, suivant les chroniques du temps, le ciel punit le meurtrier par une maladie infecte qui couvrit son corps de vers, et le força, pour s'arracher à ses tourments, à se précipiter dans la Meuse. Ce qui peut justifier Pepin et Alpaïde, c'est que le divorce était admis et commun sous la première race. Pepin resta très-attaché à Alpaïde jusqu'à sa mort. Inconsolable de sa perte, et aussi pour échapper à la haine de Plectrude, Alpaïde s'enferma dans un monastère près de Namur.

Chronique de Saint-Denis, l. V, ch. XXIV. — Bayle, *Dict. crit.* — *Recueil des historiens des Gaules et de France*, t. III, p. 597.

__ALP-ARSLAN__ (LHAZ-ED-DYN-ABOU-CHUDJAA), deuxième sultan de la dynastie des Seldjoucides de Perse, né vers 1028 de J.-C., mort le 30 rebyi 1er 465 de l'hégire (samedi 15 décembre 1072). Il monta d'abord sur le trône du Khoraçan, après la mort de Daoud, son père, au mois de redjeb 451, et succéda ensuite à Thoghrol-Beyg, son père, suivant les uns; son oncle, suivant d'autres. Le premier soin d'Alp-Arslan fut de renvoyer à Bagdad la femme de Thoghrol-Beyg, et de faire faire la prière publique en son nom. Le prince des fidèles non-seulement lui accorda sa demande, mais encore lui décerna le titre de *Adhad ed-dyn* (soutien de la religion). Alp-Arslan s'occupa ensuite d'écarter différents compétiteurs, et de diriger quelques expéditions dans la Korasmie, la Transoxane et l'Asie Mineure. Une des plus mémorables fut celle contre l'empereur de Constantinople, Romain IV, surnommé Diogène, qui avait déjà fait trois expéditions contre les Turcs Seldjoucides, et qui fondait, pour la quatrième fois, sur la Perse, à la tête d'une nombreuse armée. Alp-Arslan alla à sa rencontre avec 40,000 chevaux, et essaya d'abord d'entrer en négociation; mais le monarque grec exigea des conditions si injurieuses, que le sultan indigné résolut d'en tirer vengeance. Après avoir fait ses ablutions et s'être parfumé, il noua lui-même la queue de son cheval. L'ar-

mée entière fit de même, et suivit son souverain, qui la conduisit au combat, tenant d'une main son sabre, et de l'autre sa massue. Il n'avait pas voulu prendre son arc ni ses flèches. Il s'écria en piquant son cheval : « Si je suis vaincu, « ce sera ici le lieu de ma sépulture. »

L'action fut terrible; on se battit jusqu'après la chute du jour. Les Grecs restaient maîtres du champ de bataille; mais leur souverain, craignant que l'ennemi ne profitât de l'obscurité pour former une nouvelle attaque, fit sonner la retraite. Les corps placés à quelque distance du quartier impérial crurent que l'on donnait le signal de la défaite, et se débandèrent. Les Turcs reprirent courage, assaillirent les vainqueurs, qui furent bientôt en pleine déroute, et laissèrent le champ de bataille jonché de morts. Cette victoire mémorable, remportée par les Turcs en 1071, contribua beaucoup à l'affermissement de la puissance des Seldjoucides, et à étendre les domaines d'Alp-Arslan depuis le Tigre jusqu'à l'Oxus. Il entreprit même bientôt après de passer ce fleuve, à la tête d'une armée de 200,000 chevaux. Cette opération l'occupa plus de vingt jours; quand elle fut terminée, il passa lui-même, et alla s'établir dans la petite ville de Caryr, dont la forteresse, nommée Berzein, était baignée par les eaux du fleuve; elle fut prise, et le gouverneur Youssef amené devant le trône du vainqueur, qui l'accabla d'injures, et ordonna qu'on lui fît subir un supplice ignominieux. Youssef eut le courage de braver le sultan, et alla jusqu'à le menacer. Les gardes allaient se précipiter sur lui; mais le sultan leur ordonna de s'écarter, et, saisissant son arc qu'il maniait avec une grande adresse, il lança contre son ennemi trois flèches, dont aucune ne l'atteignit. Youssef fondit sur lui, le blessa d'un coup de poignard; et les assistants, effrayés, ayant pris la fuite, il sortit avec eux, tenant son arme à la main. Un huissier du palais l'assomma d'un coup de raquette. Mais le monarque ne survécut pas à ses blessures : il mourut âgé de quarante-quatre ans, après un règne de dix ans. On l'inhuma à Mervé. Son fils Melik-Schah lui succéda.

Elmacin. — Aboulféda. — De Guignes, *Histoire générale des Huns.* — Langlès, dans la *Biogr. univers.*

*__ALPEDRINHA__ (*D. Jorge da Costa*), archevêque de Lisbonne, né au bourg d'Alpedrinha, dans la province de Beira, vers 1406, mort plus que centenaire à Rome le 19 septembre 1508. Il était plus généralement connu sous le nom de cardinal d'Alpedrinha, en souvenir du lieu de sa naissance; mais il était en réalité cardinal de la capitale du Portugal, et c'était l'un des plus habiles théologiens de son siècle. Né d'une famille noble, jouissant d'une réelle opulence, il reçut une éducation brillante, entra dans les ordres, et fut promu d'abord à l'évêché d'Évora, d'où il passa à l'archevêché de Lisbonne : il fut comblé de biens par Édouard et par son fils, et l'on affirme même qu'il posséda plus de revenus ecclésiastiques qu'aucun prélat de son temps. Nommé de bonne heure conseiller d'Alfonse V, sa faveur à la cour datait de loin, et c'était lui qui avait été chargé de diriger l'éducation de l'infante dona Catharina, fille du roi D. Duarte, qui se fit plus tard un nom dans les lettres, et qui traduisit même du latin le *traité de la Perfection de la vie monastique, de saint Laurent-Justiniano.* Le crédit du cardinal Alpedrinha était devenu proverbial, et son influence dans les affaires se maintint durant tout le règne d'Alphonse V. Il n'en fut pas de même à l'époque où João II, comme prince régent, prit en main la direction des affaires. D'anciennes causes de dissensions existaient entre l'infant et le cardinal, et elles tenaient, dit-on, à l'influence que celui-ci aurait exercée sur l'esprit du roi lorsqu'il avait été question d'unir l'héritier de la cour de Portugal à la fille de D. Henrique, dit l'Impuissant, à cette infortunée Beltraneja qui fut cause de dissensions si désastreuses, et qu'Alfonse V avait eu l'imprudence d'épouser au détriment de son fils. Ce fait curieux a été récemment produit par M. Rivera, et il donne un sens à une anecdote populaire citée par tous les historiens portugais. On raconte en effet que, lorsque Alfonse V revint de sa visite en France, la nouvelle de l'arrivée du roi fut apportée au prince comme il se promenait sur le bord de la mer, en compagnie du cardinal d'Alpedrinha et du connétable duc de Bragance. Le message sembla d'autant moins opportun au prince, que, dans un accès de misanthropie religieuse qui allait le conduire jusqu'à la terre sainte, le monarque portugais avait investi définitivement son fils du gouvernement de ses États quelques mois auparavant. Allait-il rendre au roi le pouvoir? allait-il le conserver? D. João hésitait. Il demanda à ses deux compagnons quelle devait être sa conduite dans cette occurrence difficile, et ce qu'il fallait faire : « Recevoir le roi comme votre père et seigneur, » répondirent les deux hommes d'État. La réponse était peu du goût de l'infant; et, pour faire diversion à ses luttes intérieures, il prit un des galets de la plage, qu'il lança sur la surface des flots. La pierre bondit en ricochant : « Je vous jure que ce caillou ne m'atteindra pas à la tête, dit tout bas le cardinal au duc de Bragance, qui se tenait côte à côte près de lui. Quelques jours après, Alpedrinha se mettait secrètement en route pour Rome, et échappait ainsi aux débats orageux qu'il croyait devoir se former entre le père et le fils.

Grâce à son rare savoir, le cardinal d'Alpedrinha acquit à la cour de Rome l'influence qu'il avait eue à Lisbonne. Sa prodigieuse carrière lui permit de vivre sous les pontificats de Sixte IV, d'Innocent VIII, d'Alexandre VI, de Pie III et de Jules II, par la seule prépondérance qu'il sut garder dans les affaires, il servit les intérêts du Portugal sous ces divers pontificats, et il ne cessa pas surtout d'être en correspondance avec Em-

manuel, sous lequel tant de grandes choses devaient s'accomplir pour son pays. Les fragments de ses lettres qui nous ont été conservés sont empreints d'une haute sagesse, et peuvent faire supposer que, du fond de son palais de Rome, l'habile vieillard put diriger celui qui devait être un grand roi. FERD. DENIS.

Memorias da Academia das sciencias de Lisboa, t. VIII. — *Panorama, Jornal literario e instructivo*, t. V, ann. 1841.

*ALPHACAR (*Judas-Ben-Joseph*), rabbin espagnol, exerçait la médecine à Tolède vers la fin du douzième siècle. On a de lui quelques lettres, imprimées avec celles de Maïmonide, Venise, 1545, in-8°; réimprimées dans Buxtorff, *Institutio Epistolaris Hebraica*, Bâle, 1629, in-12.

Wolf, *Biblioth. Hebr.*, I, 431. — Bartolocci, *Biblioth. magn. rabbin.*, III, 52.

*ALPHANUS ou ALPHANI, médecin de Salerne du seizième siècle, a écrit *Opus de Peste, febre pestilentiali et febre maligna, necnon de variolis, et morbillis, quatenus nondum pestilentis sunt;* Naples, 1577, in-4°, et Hambourg, 1598 et 1618. Cet ouvrage fut composé à l'occasion d'une épidémie qui ravageait alors l'Italie et une grande partie de l'Europe.

ALPHARABIUS (*Jacques*), antiquaire italien, natif de Léonessa dans le royaume de Naples, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui : *Panegyricum in divi Ludovici regis et christiani fœderis celebritate senatui Apostolico dictum*, imprimé en 1505; — *De Usu coronarum et earum genere apud veteres Romanos*, publié par Vogt; Leipzig, 1759, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — J. Adelung, *Supplém. à* Jöcher.

*ALPHÉE ou ALPHEUS (Ἀλφειός), poëte grec, natif de Mitylène, vivait sous le règne d'Auguste. Il nous reste de lui douze épigrammes, d'un style très-élégant, dans l'*Anthologia græca*.

Fabricius, *Biblioth. græca*, II, 91; IV, 460. — Jacobs, *Animadversiones in Anthol. græc.*, III, 2. — Brunck, *Analecta*, II, 129.

*ALPHEN (*Daniel van*), jurisconsulte hollandais, né le 7 novembre 1713, mort le 16 juillet 1797. Il ut professeur *utriusque juris* (droit civil et droit canon) à l'université de Leyde. On a de lui un traité *sur les prérogatives de la magistrature* (en hollandais), Leyde, 1755, in-8° (sous le voile de l'anonyme), et la continuation de l'ouvrage si intéressant de van Mieris, *Beschryving der Stad Leyden* (Description de la ville de Leyde), dont le premier volume parut en 1762; le travail d'Alphen comprend la moitié du 2e volume, publié en 1770, et tout le 3e vol., 1784, in-folio. Alphen a laissé des matériaux pour un quatrième volume, qui ne paraît pas avoir été imprimé.

Kok, *Vaderlandsch Woordenboek*, t. II, p. 697.

*ALPHEN (*Eusèbe-Jean*), peintre allemand, né à Vienne en 1741, mort en 1772. Il y a de lui plusieurs tableaux au crayon dans la galerie de Vienne.

Michel, *Catalogue des tableaux de la galerie impériale et royale de Vienne.*

*ALPHEN (*Jérôme van*), théologien hollandais, né le 9 mai 1700, mort le 20 avril 1758. Il fut pasteur protestant successivement à Leeuwarden et à Amsterdam. On de lui : *De terra Chadrach et Damaso opus;* Utrecht, 1723, in-12, réimprimé dans Ugolini, *Thesaurus antiquitatum sacrarum*; — un commentaire sur les chapitres XXIV et XXV de saint Matthieu; Leeuwarden, 1734, in-8°.

Chalmot, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, I, 170.

*ALPHEN (*Jérôme-Simon van*), théologien protestant, né à Hanau le 23 mai 1665, mort à Utrecht le 7 novembre 1742. Il étudia à Leyde et à Franeker; et il fut, pendant vingt-sept ans, professeur de théologie d'Utrecht, après avoir été, pendant le même espace de temps, successivement pasteur à Warmond, à Zutphen et à Amsterdam. Il se maria trois fois : la première femme, il l'avait, disait-il, prise pour tenir son ménage; la deuxième, pour soigner ses enfants, qui étaient nombreux; et la troisième, pour avoir soin de lui-même. Son principal ouvrage a pour titre : *Specimina analytica in Epistolas Pauli quinque ratione ordinis temporis quo scriptæ sunt priores;* Utrecht, 1742, 2 vol. in-4°.

Kok, *Vaderlandsch Woordenboek.*, II, 704. — Abkoude, *Naamregister van Nederduitsche Boeken*, 1773, p. 14. — A. Drakenborch, *Oratio funebris in obitum H. S. van Alphen;* Utrecht, 1743, in-4°.

ALPHEN (*Jérôme van*), poëte hollandais, né à Gouda le 8 août 1746, mort à la Haye le 2 avril 1803. Il était petit-fils de Jérôme d'Alphen, le théologien. Il étudia le droit à l'université de Leyde, et devint procureur général à la cour d'Utrecht, puis pensionnaire de la ville de Leyde, enfin conseiller et trésorier général de l'Union. Lorsque les Français envahirent la Hollande en 1795, il résigna ses fonctions, et se retira à la Haye. On a de lui (en hollandais) : *Essais de poésies édifiantes;* Utrecht, in-8°, 1771 et 1772; *Poëmes et méditations*, 1777; *Chants belges; Poésies pour les enfants*, 1781 : ouvrage souvent réimprimé, écrit avec une grâce et une bonhomie charmantes; — *Mélanges en prose et en vers;* — des *cantates*, genre de poésie dont il a donné l'exemple en Hollande; — *Essai d'hymnes et de cantiques pour le culte public*, 1801 et 1802. — *le Spectateur chrétien;* — *Moïse considéré, sous le rapport de sa législation, comme supérieur à Solon et à Lycurgue;* inséré dans le vol. IX des Mémoires de la Société Teylerienne de Harlem. — En 1813, on a publié les ouvrages posthumes d'Alphen.

Collot d'Escury, *Hollands Roem in Kunsten en Wetenschappen*, t. I, p. 155. — Kampen, *Geschiedenis der Letteren en Wetenschappen in de Nederlanden*, t. II, p. 375.

*ALPHERIOS, ALPHERIUS ou ALFERI (*Jacinthe* DE), médecin, né à Elche en Espagne,

vivait à Foggia (royaume de Naples) dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *De peste et vera distinctione inter febrem pestilentem et malignam;* Naples, 1628, in-4°; — *De præservatione a calculis atque cunctis fere morbis, deque renalium medela;* Naples, 1632, in-4°; — *De modo consultandi, sive ut vulgus vocat, collegiandi;* Foggia, 1646, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALPHERY (*Nicéphore*), théologien du dix-septième siècle, appartenait à la famille impériale de Russie. A la suite de quelques troubles, il se réfugia en Angleterre, où il devint, en 1618, curé de Warlen dans le Huntingdonshire. Plus tard, il fut à deux reprises différentes rappelé dans sa patrie, pour monter sur le trône; mais il préféra sa pauvre cure à l'empire de Russie. Il mourut fort âgé, sous le règne de Charles II.

Walker, *Account of the sufferings of the clergy in the grand rebellion*, part. II, p. 183. — *Biographia Britannica.*

***ALPHÉUS** (Ἀλφεύς), graveur grec, vivait dans le premier siècle de notre ère. On a des pierres sur lesquelles il a gravé les têtes de Germanicus, d'Agrippine et de Caligula.

Bracci, *De antiquis Sculptoribus.*

***ALPHIUS AVITUS**, poëte romain, vivait probablement sous le règne de Tibère. Il ne nous reste de lui que six vers dans l'*Anthologia latina*, t. II, p. 267, édit. Burmann.

ALPHONSE. *Voy.* ALFONSE.

ALPINI ou **ALPIN** (*Prosper*), plus connu sous le nom latin d'*Alpinus*, médecin et botaniste italien, né à Marostica, petite ville du Vicentin, le 23 novembre 1553, mort à Padoue le 5 février 1617. Il quitta de bonne heure l'école pour s'enrôler, à l'exemple de Paul, son frère, dans un régiment au service de l'État de Milan. Cependant, sur les conseils de ses amis et de son père François Alpinus, médecin distingué, il renonça bientôt à la carrière militaire pour reprendre en 1574 ses études à Padoue, où il fut, quelque temps après, élu vicaire du recteur et syndic des étudiants. Il remplit ces deux emplois avec tant d'adresse et de prudence, qu'il se fit aimer à la fois des étudiants et des professeurs; en même temps il s'appliqua avec tant de zèle à la philosophie et à la médecine, qu'il obtint le grade de docteur le 28 août 1578. Il se mit ensuite à pratiquer la médecine à Campo-San-Pietro, petite ville du district de Padoue. Mais, entraîné par un goût irrésistible pour la botanique, particulièrement pour la connaissance des plantes médicinales, il résolut, à l'exemple de Galien, de voyager à la recherche du végétal qui produit le baume, et il accepta avec empressement la place de médecin de George Emo, qui venait d'être nommé consul de la république vénitienne au Caire. Il partit de Venise le 12 septembre 1580; et, après une longue et périlleuse navigation, il arriva en Égypte au commencement du mois de juillet de l'année suivante.

Alpinus demeura, selon Tomasini, environ six ans en Orient. Il habita trois ans le Caire, visita les bords du Nil, Alexandrie, parcourut les îles de la Grèce, surtout Candie, consultant la nature et les hommes pour enrichir ses connaissances; mais, dans plus d'un endroit de ses ouvrages, esquissés en Égypte, il se plaint de ce qu'il avait rarement trouvé des gens capables de le renseigner. Peu de temps après son retour à Venise, c'est-à-dire en 1586, il fut attaché comme médecin au célèbre amiral André Doria, prince de Melfi, et résida quelque temps à Gênes. Mais les Vénitiens, jaloux de la renommée de leur compatriote, le rappelèrent, en 1593, pour lui donner la chaire de botanique et la charge de démonstrateur des plantes à l'université de Padoue, avec deux cents florins d'appointements, qui furent, par la suite, portés à sept cent cinquante. Il créa en quelque sorte le jardin botanique de Padoue, qui eut pendant tout le dix-septième siècle une réputation européenne, et il remplit ses fonctions avec le plus grand zèle, quoiqu'il fût d'une santé délicate, et que ses voyages lui eussent fait gagner plusieurs infirmités, au nombre desquelles étaient les rhumatismes et la goutte. Vers la fin de sa vie il devint presque sourd, ce qui l'engagea à composer un traité de la surdité, que la mort l'empêcha d'achever. Il mourut dans sa soixante-quatrième année, et fut enterré le lendemain de sa mort, sans aucune pompe, dans l'église de Saint-Antoine à Padoue (1).

Alpinus avait été marié deux fois; de sa première femme, Bartholomea Tharsia, il eut quatre fils : *Marc-Antoine*, jurisconsulte, mort de la peste en 1631; *Alpino Alpini*, mort le 12 décembre 1637, professeur de botanique à Padoue; *Maurice*, théologien, moine du mont Cassin, mort en 1644; et *Paul*, qui se distingua dans la carrière des armes. Sa seconde femme se nommait *Guadaguina*, morte en 1600 : il en fait mention dans son livre *De præsagienda vita et morte.*

Le premier ouvrage qu'Alpinus publia, après son retour de l'Égypte, a pour titre : *De Balsamo, dialogus; in quo verissima balsami plantæ, opobalsami, carpobalsami et xylobalsami cognitio, plerisque antiquorum atque juniorum medicorum occulta, nunc elucescit;* Venetiis, 1592, in-4°; Patavii, 1639, in-4°, réimprimé à la suite d'autres ouvrages du même auteur, et traduit en français par Antoine Colin, Lyon, 1619, in-8°. On donnait alors le nom de *balsamum*, baume, à tous les sucs végétaux

(1) Tomasini dit, dans ses Éloges, qu'Alpinus mourut d'une fièvre lente le 23 novembre 1616, anniversaire de sa naissance; mais, dans son *Gymnasium Patavinum* qu'il publia dix ans après ses Éloges, il semble rectifier ce qu'il avait avancé sur le jour de la mort d'Alpinus, en disant qu'il mourut le 5 février 1617. Cette dernière date paraît d'autant plus certaine, qu'elle est tirée des registres de l'université de Padoue, que Tomasini avait sous les yeux.

gommo-résineux, dont on faisait un grand usage en médecine : le baume pouvait donc provenir de beaucoup de plantes différentes. Suivant Sprengel, le baume dont il est ici question proviendrait d'une espèce d'*amyris*, que Bartholin dit avoir vue dans le jardin d'Alpinus à Padoue.

L'ouvrage qui valut à l'auteur en grande partie sa renommée a pour titre : *De plantis Ægypti Liber, in quo non pauci, qui circa herbarum materiam irrepserunt, errores deprehenduntur*, etc., Venetiis, 1592, in-4° ; *cum observationibus et notis Joan. Veslingii ; accessit liber de Balsamo*, Patavii, 1640, in-4°. On y trouve la description, avec des gravures dans le texte, d'environ cinquante plantes de l'Égypte, dont vingt-trois n'avaient pas encore été décrites. Cet ouvrage fut refondu, et réuni à un autre travail d'Alpinus sur l'Histoire naturelle de l'Égypte, qui resta longtemps en manuscrit, et ne parut qu'en 1735, sous le titre : *Historiæ naturalis Ægypti libri quatuor, opus posthumum, nunc primum ex auctoris autographo diligentissime recognito, editum* Lugdun. Batav., 2 vol. in-4°, avec de nombreuses gravures et les commentaires de Vesling, qui avait visité le Caire, et succédé à P. Alpinus dans la chaire de botanique ; le cinquième livre est resté inédit. On y trouve, outre l'histoire des plantes, celle de divers animaux et des productions naturelles de l'Égypte, ainsi qu'une description détaillée du *laserpitium* et du *lotus* du Nil. Le manuscrit de cet ouvrage était tombé entre les mains de Lud. Campolongus, qui l'envoya à B. le Clair, et celui-ci paraît l'avoir le premier publié.

A cette histoire naturelle, dont les matériaux avaient été recueillis par l'auteur pendant son séjour en Orient, il faut joindre : 1° *De medicina Ægyptiorum libri IV ;* Venetiis, 1591, in-4° ; avec le traité de J. Bontius, *De medicina Indorum*, Paris, 1646, in-4° ; et celui sur le baume, Leyde, 1718, in-4°. Le traité de la médecine des Égyptiens fait, entre autres curiosités, pour la première fois connaître le café. On y trouve aussi des détails intéressants sur diverses espèces d'*acacia*, d'*amomum*, de *casse*, etc. ; — 2° *De plantis exoticis, libri duo*, ouvrage posthume, publié par le soin d'Alpino Alpini, fils de l'auteur ; Venise, 1627, in-4° ; ibid., 1656, avec une préface de Prosper Alpini, écrite en 1614, et des planches intercalées dans le texte. On y trouve la description d'un grand nombre d'espèces nouvelles, que l'auteur cultivait dans le jardin de Padoue, et qui lui avaient été envoyées par Capello, gouverneur vénitien de l'île de Crète, et par Palmerius d'Ancône, résident au Caire ; — 3° *De præsagienda vita et morte ægrotantium libri VII ;* Venetiis, 1601, in-4° ; Patavii, 1601, in-4° ; Francofurti, 1601, in-4°, réimprimé sous le titre : *Medicinalium observationum historico-criticarum libri VII ;* Francf., 1621, in-8° ; Leyde, 1700, avec une préface de Boerhaave ; Hambourg, 1734, et Venise, 1735, avec des notes de Boerhaave et de Gaubius. Cet ouvrage, qui repose sur les doctrines d'Hippocrate, de Galien et d'Aristote, passait autrefois pour un chef-d'œuvre aux yeux des médecins (*Journal des savants*, août 1710 ; *Mémoires de Trévoux*, avril 1711, p. 735) ; — 4° *De medicina methodica libri XIII ;* Patavii, 1611, in-folio ; Lugd. Batav., 1719, in-4°. L'auteur y essaye de rétablir les principes de l'ancienne secte des méthodistes ; c'est le moins connu de ses écrits.

Prosper Alpinus occupe le premier rang parmi les naturalistes de son époque. Il était animé de l'esprit de ces grands hommes qui, au seizième siècle, imprimèrent aux sciences une direction nouvelle. Linné lui dédia le genre *alpinia*, de la famille des zingibéracées. H.

Tomasini, *Elogia virorum literis et sapientia illustrium*, p. 301. — Nicéron, *Mémoires*, t. XI. — Adelung, *Supplément* à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*. — Haller, *Bibliotheca botanica*. — Sprengel, *Historia rei herbariæ*, t. I.

***ALPINUS**, poëte latin, contemporain d'Horace. Il travaillait à une histoire de la mort de Memnon tué par Achille, lorsque Horace composait ses satires : « Tandis que l'enflé Alpinus, dit le poëte satirique, égorge le fils de l'Aurore, qu'il dessine à gros traits la tête limoneuse du Rhin, j'ai pris le parti de m'amuser sur de petits sujets qui n'iront jamais retentir dans le temple d'Apollon, où Tarpa juge les rivaux, et qu'on ne verra point paraître et reparaître sur les théâtres. » Quelques critiques pensent que ce poëte est le même que Gallus, surnommé Alpinus, parce qu'il était originaire de Fréjus.

Horace, l. I, satire X, vers 36.

***ALPRUNUS** (*Jean-Baptiste*), médecin allemand, vivait à Vienne dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il était médecin de l'impératrice Éléonore, femme de Léopold I[er]. Il a fait des recherches curieuses sur la matière des bubons pestilentiels, et publié ses résultats sous le titre : *De contagione Viennensi Experimentum ;* Prague, 1680, in-4°.

Alprunus, *Experimentum*.

ALPTÉGHYN, fondateur de la dynastie des Gaznevites, au dixième siècle, mort en 365 de l'hégire (975 de J.-C.). Il était originairement esclave d'Ismaël, prince samanide, qu'il divertissait par des tours d'adresse. Après avoir obtenu sa liberté, il prit le parti des armes, et devint général, puis gouverneur du Khoraçan. A la mort d'Abdel-Mélek, autre prince samanide, les sentiments étant partagés sur le choix de son successeur, on s'adressa à Alptéghyn. Il s'opposa à l'élévation de Mansour, frère d'Abdel-Mélek, qu'il trouvait trop jeune, et proposa l'oncle de ce prince ; mais tandis que les officiers de l'empire étaient livrés à ces discussions, le peuple de Bokhara mit Mansour sur le trône. Alptéghyn, n'ayant point dissimulé son mécontentement, devint odieux au jeune prince, qui le traita en rebelle, et envoya quinze mille hommes contre lui. Alptéghyn dressa une embuscade à l'armée

de Mansour, et en fit un grand carnage. Avant le combat, il avait permis à ceux de ses soldats qui désireraient le quitter, de passer dans le camp de Mansour; mais aucun n'y voulut consentir, tant il avait su gagner leur affection. Cette victoire le rendit maître de Gaznah. Il en fit la capitale de son empire, et y régna jusqu'à sa mort. Sébektéghyn, son gendre, lui succéda.

Aboulféda, *Ann. musl.* — Ibnu-l-Athir, *Ibratu-l-Awali.* — D'Herbelot, *Bibl. orientale.* — Jourdain, dans la *Biographie universelle.*

ALQUIÉ (*François-Savinien* D'), littérateur français du dix-septième siècle. On a de lui : *les Mémoires du voyage de Ghiron François, marquis de Ville, au Levant, ou l'Histoire du siége de Candie en* 1669; Amsterdam, 1671, 2 vol. in-12; ouvrage rédigé sur les mémoires de J.-B. Rostagne, témoin oculaire; — *les Délices de la France;* Amsterdam, 1670, 2 vol. in-12; 2e édition, 1699, et 3e édition, Leyde, 1728, 3 vol. in-8°; — *l'État de l'empire d'Allemagne,* traduit du latin de Severinus de Mozambane (S. de Puffendorff); Amsterdam, 1699, in-12. Quelques bibliographes lui attribuent le *Voyage de Galilée, publié par D.. S. A.*; Paris, 1670, in-12.

Quérard, *la France littéraire.*

ALQUIER (*Charles-Jean-Marie,* baron), diplomate français, né à Talmont, département de la Vendée, en 1752; mort à Paris le 4 février 1826. Avocat du roi à la Rochelle au commencement de la révolution, il fut élu maire de cette ville et député du tiers état en 1789. Dans l'assemblée nationale, dans la convention, dans le conseil des anciens, comme membre des comités, rapporteur, commissaire, secrétaire, il prit une part active et influente à tous les travaux. Il vota la mort de Louis XVI, avec cette restriction : que « l'exécution n'aurait lieu qu'à la paix générale, époque à laquelle le corps législatif pourrait commuer la peine; mais que l'application aurait lieu en cas d'invasion étrangère. » Depuis l'année 1798, sa carrière fut toute diplomatique. Sous le Directoire, ministre plénipotentiaire auprès de l'électeur de Bavière, il demanda hautement la retraite des troupes autrichiennes, alors qu'on accusait son gouvernement d'insurger la Bavière; après le traité de Florence, envoyé à Naples pour négocier la paix, il exigea d'abord la destitution du ministre Acton, et il se retira, sans prendre congé, le jour même où les flottes anglaise et russe violèrent la neutralité. C'est lui qui fut chargé de résoudre les graves difficultés qui s'étaient élevées entre le saint-siége et la cour impériale : pénétré du bon droit du pape Pie VII, il eut le courage de s'en expliquer avec Napoléon. Celui-ci toutefois l'envoya en 1810 à la cour de Suède, avec la mission de faire exécuter le blocus continental, que repoussaient invinciblement les intérêts du pays. Il était en Danemark quand la restauration arriva, et il fut rappelé en 1814. La loi de bannissement du 12 janvier 1816 lui fut appliquée, et il se retira à Vilvorde, près de Bruxelles; mais le 14 janvier 1818 elle fut rapportée à son égard, grâce à l'intervention généreuse du comte Boissy-d'Anglas. Le baron Alquier accepta ce bienfait avec reconnaissance : rentré en France, il y vécut dans la retraite jusqu'à sa mort. [*Enc. des g. du m.*]

Biographie des Contemporains.

*__ALRAKI__ (*Josué-Ibn-Vibesch*), rabbin espagnol, vivait probablement vers le douzième ou treizième siècle. Il écrivit un *Herbier arabe,* qui fut traduit en hébreu et en espagnol par le rabbin Joseph Vidal, sous le titre : *Nerem Hammaaloth* (le Sommet des astres), ouvrage qui se trouve, d'après le catalogue de Nesselius, parmi les manuscrits de la bibliothèque de Vienne. Hottinger avait en sa possession une copie de cet herbier en arabe, hébreu et espagnol; il appelle l'auteur Josuah-Ibn-Veibesch-Schelraki.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 460. — Bartolocci, *Biblioth. magna rabb.*, III, 775, 779. — Hottinger, *Biblioth. oriental.*

ALRED. *Voy.* ALFRED.

*__ALS__ (*Pierre*), peintre danois, né à Copenhague en 1725, mort en 1775. Il vécut longtemps à Rome, et a fait plusieurs portraits estimés.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

ALSACE (*Thomas-Louis de Hénin-Liétard,* appelé *le cardinal* D'), prélat belge, né à Bruxelles en 1680, mort le 6 janvier 1759. Il se distingua plus encore par l'élévation de son caractère et la sainteté de ses mœurs que par l'illustration de son origine, qui remontait à Thierry d'Alsace, comte de Flandre. Cadet de sa maison lorsqu'il s'était voué à l'état ecclésiastique, il devint l'aîné par la mort de son frère Charles-Louis-Antoine, prince de Chimay, lieutenant général dans les deux services d'Espagne et de France, mort en 1740, sans laisser de postérité. Thomas, alors cardinal-archevêque de Malines, primat des Pays-Bas, ne retint de cet héritage que quelques fonds destinés à augmenter ses aumônes, et transmit aussitôt la principauté de Chimay à son frère puîné Alexandre-Gabriel, qui fut gouverneur d'Oudenarde. Après la prise de Bruxelles, en 1746, par les Français, il adressa à Louis XV ce discours laconique, souvent cité : « Sire, le Dieu « des armées est aussi le père des miséricordes; « tandis que Votre Majesté lui rend des actions « de grâces pour ses victoires, nous lui deman- « dons de les faire heureusement cesser par une « paix prompte et durable. Le sang de Jésus- « Christ est le seul qui coule sur nos autels; « tout autre nous alarme : un prince de l'Église « peut sans doute avouer cette crainte devant « un roi très-chrétien. C'est dans ces sentiments « que nous allons entonner le *Te Deum* que « Votre Majesté nous ordonne de chanter. » Le cardinal d'Alsace laissa trois neveux :

1° *Thomas-Alexandre-Marc d'Alsace,* prince

de Chimay, grand d'Espagne, colonel aux grenadiers de France, capitaine des gardes du roi de Pologne Stanislas, et tué à la bataille de Minden.

2° *Philippe-Gabriel-Maurice,* héritier des domaines et dignités de Thomas-Alexandre, chevalier de la Toison d'or, mort à Paris en 1802.

3° *Charles-Alexandre-Marc-Marcellin*, prince d'Hénin, maréchal de camp au service de France, capitaine des gardes du second frère de Louis XVI, et guillotiné à Paris en 1794. Aucun de ces trois frères n'ayant laissé d'enfants, la ligne des princes de Chimay d'Hénin est éteinte, et il ne reste de la maison d'Alsace que des branches collatérales.

Boucher, *Nouvelles ecclésiastiques*, année 1759, p. 85. — *Dictionnaire de la noblesse.* — Feller, *Dictionnaire historique.*

ALSAHARAVIUS. *Voy.* Albucasis.

*__ALSARIO__ ou __ALZARIO__ (en latin *Alsarius*) __DELLA CROCE__ (*Vincent*), médecin italien, né à Gênes en 1576. On ignore l'année précise de sa mort, qui n'arriva pas avant 1631. Il étudia de bonne heure le latin et le grec, et avait à peine dix-neuf ans qu'il publia un opuscule intitulé *De invidia et fascino veterum*, Lucques, 1595, in-4°; réimprimé dans le t. XII du *Thesaurus antiq. Roman.*, p. 385. Il étudia ensuite la médecine, et la pratiqua avec succès à Bologne, à Ravenne et à Rome. Dans cette dernière ville il professa la science médicale pendant vingt ans, et fut premier médecin du pape Grégoire XV.

Ses ouvrages ont pour titre : *Ephemeridum, id est diuturnarum observationum libri duo*; Cologne, 1599 et 1600, in-4°; — *De epilepsia, seu comitiali morbo lectionum Bononiensium libri III, in quibus præter magni illius morbi theoriam, hoc est definitionem ejusque probationem, differentias, causas et signa*, etc.; Venise, 1603, in-4°; — *Consilium de asthmate pro Bonif. Cajetano, cardin., cum disputatione de melonibus*, etc.; Venise, 1607, in-4°; — *Consilium de variis symptomatibus in principibus illustrissimis ad Hieronymum Mercurialem*; Venise; — *De verme admirando per nares egresso commentarius*, etc.; Ravenne, 1610, in-4°; — *De sugillatione, quam Græci* ὑπωπίον, *id est sub oculis, vocant*; — *Consilium de catharro*; — *Dissertatio de salis et salitorum usu in febribus*; — *De medecinæ practicæ laudibus præfatio*; Rome; — *Præfatio in romano Gymnasio habita, die VII, mensis novembris,* année 1612; Rome, in-4°; — *De morbis capitis frequentioribus, quorum cognitio et curatio ita traduntur, ut ad alios etiam cognoscendos et curandos mirifice conducant : Hoc est de catarrho phrenitide, lethargo, epilepsia*, etc., *libri septem*; — *Inserta est disputatio de liquore chalcanthi, seu vitrioli, ejusque abusu in febrium et morborum calidorum curatione*; Rome, 1616, 1617, in-4°; Venise, 1619, in-4°; — *De quæsitis per epistolam in arte medica centuriæ quatuor, ubi varii casus, observationes, consilia, responsa, disputationes atque curationes non sine promiscua doctrina describuntur*; Venise, 1622, in-fol.; — *Disputatio generalis ad historiam fœtus nonimestris quidem et organici sed emortui ac parvæ adeo molis, ut vix quadrimestris fuerit existimatus, in adolescentula primipara*; Rome, 1627, in-4°; — *Consultatio medica pro nobili adolescentulo, oblivione, surditate secundum alteram aurem, subsurditie et ab auditione ex tinnitu secundum oppositam, nempe sinistram, laborante*, etc.; Rome, 1629, in-4°; — *Providenza methodica per preservarsi dall' imminente peste, discorso prattico*, etc.; Rome, 1630, in-4°; — *Consilium prophylactium, a lue pestifera grassante*, etc.; Rome, 1631, in-4°; — *Vesuvius ardens, sive exercitatio physico-medica*, Προπυρέτον, *id est modum in incendium Vesuvii montis in Campania, XVI mensis decembris, anni* 1631; Rome, 1632, in-4°; — *De morbis pectoris frequentioribus hæmophthisi, phthisi, asthmate, peripneumonia, pleuritide, libri tres.* Il n'existe plus de ce travail que l'écrit intitulé *De hæmoptysi, hoc est sanguinis sputo*, liv. I; Rome, 1633, in-4°. Allacci et Soprani donnent, en outre, la liste d'ouvrages manuscrits (inédits) de l'auteur.

Allacci, *Apes urbanæ, sive de viris illustribus.* — Soprani, *Scrittori della Liguria*; Genoa, 1667, p. 74.

*__ALSCHEIK__ (*Moïse*), rabbin, natif de la Galilée, mort vers 1592 à Saphath. Il a laissé un grand nombre de commentaires sur les livres de l'Ancien Testament.

De Rossi, *Dizionario hist.* — Wolf, *Bibl. hebr.* — Bartolocci, *Bibl. magna rabbin.* — Calmet, *Dict. de la Bible.* — Lelong, *Bibl. sacra.*

*__ALSLOOT__ (*Daniel van*), peintre flamand, né à Bruxelles vers 1550, mort vers 1615. Il vécut à la cour de l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas. On a de lui, à la galerie de Vienne, plusieurs paysages estimés.

Descamps, *Vie des peintres flamands.* — Mechal, *Catalogue des tableaux de la galerie de Vienne.*

ALSOP (*Antoine*), littérateur anglais, né vers le milieu du dix-septième siècle, mort le 10 juin 1726. Élevé à l'école de Westminster, il continua ses études au collége du Christ à Oxford, et à l'université de cette ville. En 1698, il y publia *Fabularum Æsopicarum Delectus*, in-8°, avec une dédicace au lord vicomte Scudamore, et une préface où il prenait parti contre le docteur Bentley, dans sa dispute avec Boyle. Jonathan Trelaunay, évêque de Winchester, le nomma son chapelain, et peu après lui donna la cure de Brightwell, dans le comté de Berks. L'aisance dont Alsop jouissait lui permit de se livrer à l'étude, et il ne voulut point quitter sa retraite, malgré les sollicitations de ceux qui le croyaient propre à briller dans un rang plus élevé. En 1717,

mistress Élisabeth Astrey d'Oxford l'attaqua en rupture du mariage contracté avec elle, et obtint contre lui 2,000 livres sterling de dédommagement. Ce fut sans doute ce qui le contraignit à quitter l'Angleterre. On ne sait combien de temps dura son exil. Il mourut d'une chute dans un fossé creusé près de la porte de son jardin. En 1752, on publia un volume in-4° de sa composition, sous ce titre : *Antonii Alsopi, ædis Christi olim alumni, Odarum libri duo.* La collection de Dodley renferme quatre poëmes anglais d'Alsop; celle de Pearch, un : quelques autres ont paru dans des recueils périodiques.

Un autre Alsop (*Vincent*), théologien anglais, a publié, vers le milieu du dix-septième siècle, des sermons, et un livre intitulé *Antisozzo*, dirigé contre les opinions de Sherlock.

Chalmers, *Biographical Dict.* — Durdent, dans la *Biographie universelle.*

ALSOUFY, astronome arabe, né à Rey l'an 291 de l'hégire (7 décembre 903 de J.-C.), mort le 13 de moharrem 376 de l'hégire (25 mai 986 de J.-C.). Il s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences, et mérita par ses progrès la faveur d'Adhad-Eddaulah, prince bouïde, qui l'admit dans son intimité. Il a composé une *Table astronomique*, un *Catalogue des étoiles fixes*, et un *Traité sur la projection des rayons*, très-estimés des savants de l'Orient. De ces trois ouvrages, nous ne connaissons que son Catalogue, dont la bibliothèque de Paris possède plusieurs exemplaires. Hyde en a publié de longs fragments dans son *Commentaire sur Oulough-Bey*. Alsoufy dit, dans sa préface, qu'il y a deux manières de connaître le ciel étoilé : celle des Arabes, et celle des astronomes. Il donne l'exposition des deux méthodes, décrit ensuite les constellations en usage parmi les astronomes arabes, et en donne deux figures, l'une sur la sphère, l'autre dans le ciel. Ces constellations sont celles de Ptolémée, sans aucune différence. L'auteur décrit ensuite les constellations connues anciennement des Arabes, et dont le souvenir se conserve chez eux dans un grand nombre de vers.

Ibn-Khallekan. — Jourdain, dans la *Biographie universelle.*

ALSTED ou **ALSTEDIUS** (*Jean-Henri*), théologien et historien allemand, né à Ballersbach près Herborn (Nassau) en 1588, mort à Weissembourg en 1638. Il fut professeur de théologie protestante et de philosophie à Herborn, jusqu'en 1629, où il accepta la même chaire à l'université nouvellement fondée de Weissembourg (en Transylvanie). Il a écrit un nombre très-considérable d'ouvrages dont les principaux sont : *Theatrum scholasticum;* Herborn, 1610, in-8°; — *Lexicon theologicum;* Hanovre, 1612, in-8°; — *Theologia naturalis;* Francf., 1615 et 1622, in-4°; — *Thesaurus chronologiæ;* Herborn, 1624, in-8°; — *Artificium perorandi;* Francf., 1612, in-8°; — *Encyclopædia;* Herborn, 1610, in-4°, réimprimée en 2 vol. in-fol.; Herborn, 1630, et Lyon, 1649; 4 vol. in-fol. « L'auteur « s'y est proposé, dit Niceron, de donner un « abrégé méthodique de toutes les sciences : quoi- « qu'il soit peu exact en beaucoup d'endroits, ce « livre n'a pas laissé d'être reçu du public avec « de grands applaudissements. » Alstedius mourut âgé de cinquante ans. Sa fécondité avait fait trouver dans son nom l'anagramme *Sedulitas* (activité).

Vossius, *de Mathemat.*, cap. LIII, § 17. — Martin Zeiler, p. II., *Histor.* — Jöcher, *Allgem. Gelehrt. Lexicon.*

ALSTON (*Charles*), botaniste et médecin écossais, né à Eddlewood en 1683, mort le 22 novembre 1760. Son père avait une petite ferme dans la partie occidentale de l'Écosse, et était allié à la famille noble d'Hamilton. Le jeune Alston étudia d'abord la médecine, voyagea avec plusieurs gentilshommes sur le continent, puis renonça à la pratique médicale, et se retira dans son patrimoine. Après la mort de son père, il renouvela ses études à Glascow. Ce fut là que la duchesse d'Hamilton le prit sous sa protection : elle aurait désiré qu'il se destinât à la jurisprudence; mais Alston eut un goût prononcé pour la botanique et l'étude de la médecine, et depuis 1716 il se consacra entièrement à ces sciences. A trente-trois ans, il se rendit à Leyde pour étudier sous Boërhaave, et il y resta près de trois ans. Il contracta dans cette ville une liaison intime avec le célèbre Alexandre Monro, et ce fut avec lui qu'à leur retour à Édimbourg il forma le projet de faire revivre les leçons de médecine. On avait fait peu de chose pour cette partie de l'instruction, dans la capitale de l'Écosse, depuis le premier établissement des chaires de médecine en 1665, sous sir Robert Sibbald et le docteur Pitcairn. Le plan de l'enseignement fut formé d'après celui de Leyde : Monro fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie, et Alston professeur de botanique et de matière médicale. Ils eurent pour collègues Rutherford, Sinclair et Plummer. C'est aux efforts réunis de ces hommes célèbres que l'université d'Édimbourg doit l'origine de sa réputation.

Alston, chargé depuis 1716 de la direction du Jardin des Plantes, continua d'enseigner la botanique et la matière médicale avec un zèle et une assiduité infatigables jusqu'à sa mort. On a de lui : *Index plantarum præcipue officinalium, quæ in horto medico Edimburgensi studiosis demonstrantur;* Édimbourg, 1740, in-8°; — *Index medicamentorum simplicium triplex*, in-8°, ibid., 1752. C'est un résumé de matière médicale à l'usage des élèves de l'auteur; — *Tirocinium botanicum Edimburgense;* 1753, in-8° : le principal ouvrage d'Alston. C'est une réimpression de l'*Index;* mais en tête l'auteur développe des principes de botanique remarquables par leur précision, et surtout par leur opposition à ceux de Linné, qui commençaient à prévaloir. « Alston, dit Dupetit-Thouars, fut un

les plus redoutables adversaires du naturaliste suédois, parce qu'il l'attaqua en habile dialecticien, en érudit profond, et toujours avec décence et dignité. Il s'opposa fortement aux innovations que Linné introduisait dans la botanique, et il s'obstina à regarder le sexe des plantes comme une hypothèse peu fondée. En cela il eut le tort de ne pas séparer deux choses très-distinctes : d'abord le fond matériel de cette découverte, entrevue depuis longtemps, confirmée et démontrée tout récemment, sans que Linné n'y eût aucune part; secondement, l'application que ce naturaliste en avait faite pour établir son système. On ne pouvait se dispenser de regarder celui-ci comme très-ingénieux; mais on eût vu sans surprise qu'un vétéran, accoutumé dès son enfance aux méthodes de Ray, de Tournefort et de Boërhaave, trouvât que la science perdait plus qu'elle ne gagnait en adoptant ce nouvel arrangement. Alston, d'un autre côté, montra une grande impartialité en faisant imprimer textuellement dans son ouvrage les *Fundamenta botanica* de Linné, dont il recommanda fortement la lecture à ses élèves. »

On a encore d'Alston une dissertation sur l'étain, comme anthelminthique; une dissertation sur l'opium, et le récit d'un cas d'extravasion de sang dans le péricarde, imprimés dans les Essais de médecine d'Édimbourg (*Edinburg medical Essays*). En 1743, Alston découvrit dans la chaux vive une propriété qui le portait à croire que la faculté de la chaux calcinée n'était point épuisée par la délitation (addition d'eau) : les premières expositions de ce paradoxe, comme il l'appelait, furent communiquées à la Société royale, et ensuite imprimées dans le 47e volume des *Transactions philosophiques*. Cette opinion fut contestée, et lui attira une controverse avec le docteur Whytt, son ami et collègue. Après avoir continué ses expériences et étendu ses observations, il publia, en 1752, sa *Dissertation sur la chaux vive et sur l'eau de chaux*, réimprimée en 1754 et 1757, dans laquelle il répond aux critiques de Whytt; et, après avoir fait l'énumération des diverses maladies dans lesquelles on avait trouvé l'eau de chaux utile et efficace, il confirme l'opinion de son collègue relativement aux vertus lithotripiques de cette solution.

Les leçons d'Alston sur la matière médicale avaient été mises en état d'être imprimées avant sa mort; elles furent publiées sous le titre suivant : *Lectures on the materia medica, containing the natural history of drugs, etc.*; Édimbourg, en 3 vol. in-4°, 1770. Le docteur Mutis, botaniste, résidant à la Nouvelle-Grenade, a dédié à Alston un nouveau genre de plantes sous le nom d'*Alstonia*, de la famille des Guayacanes. H.

Haller, *Bibliotheca botanica*. — Sprengel, *Historia rei herbariæ*. — *Edinburgh Encyclopædia*. — Pulteney, *Historical and biographical Sketches of the progress of Botany in England*, t. II. — Dupetit-Thouars, dans la *Biographie universelle*.

*ALSTON ou ALLSTON (*William*), peintre, natif des États-Unis, mort en 1830. Il resta quelque temps à Rome, et s'est fait remarquer par ses tableaux de paysages. Il a aussi publié un ouvrage intitulé *Hints to young Practioners in the study of Landscape-Painting*; 1814, in-8°.

Morgenblatt, année 1807, p. 199. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*. — Fiorillo, *Geschichte der Malerey*, vol. V.

ALSTORPH (*Jean*), antiquaire hollandais, né vers 1680 à Groningue, mort en 1719. Il étudia les langues anciennes et la jurisprudence à l'université de Harderwyk. On a de lui : 1° *Dissertatio philologica de Lecticis; subjicitur de Lecticis veterum Diatriba*; Amsterdam, 1704, in-12, avec fig.; — 2° *Dissert. juridica de asylis*; Gron., 1701, in-4°; — 3° *Conjectanea philologica super nummo cuso in memoriam obsidionis et liberationis urbis Groningæ an.* 1670; Gron., 1719, in-4°; — 4° *De Hastis veterum*; Amsterdam, 1757, in-4°, figures. L'auteur mourut pendant l'impression de cet ouvrage, qui traite de l'origine, des usages et des différentes formes des piques.

Sax, *Onomast. literarium*, t. V, p. 534.

ALSTRŒMER (*Jonas*), célèbre industriel suédois, naquit, le 7 janvier 1685, dans la petite vile d'Alingsas en Vestgothie, de parents pauvres, et mourut le 2 juin 1761. Après avoir lutté longtemps avec courage contre le besoin, il se rendit à Londres, et s'y livra avec succès à des spéculations commerciales. La prospérité de l'Angleterre lui donna l'idée d'établir des manufactures dans son pays natal. La Suède, qui pendant plusieurs siècles s'était occupée principalement de la guerre, avait encore fait peu de progrès dans les arts industriels. Alstrœmer conçut le projet de diriger les efforts de ses compatriotes, et retourna dans sa patrie.

En 1723, il demanda aux états du royaume un privilége pour établir des manufactures dans sa ville natale. Cette ville devint le foyer d'une activité qui se répandit dans les autres parties de la Suède. Plusieurs voyages firent connaître au zélé patriote les inventions et les méthodes des Allemands, des Hollandais, des Flamands. Il s'entoura d'ouvriers habiles, rassembla des modèles, et publia des mémoires instructifs. En même temps il dirigeait avec un citoyen estimable, Nicolas Sahlgren, une maison de commerce à Gothenborg, où il s'était fixé; il établissait des raffineries de sucre, il encourageait les entreprises de la compagnie des Indes et celle du Levant, et il portait son attention sur le développement de l'économie rurale. Cette branche lui est redevable de plusieurs améliorations importantes. Il fit connaître les plantes utiles à la teinture, et contribua à étendre la culture des pommes de terre, nouvellement introduite en Suède. Il s'attacha surtout à perfectionner l'éducation des bêtes à laine, en

faisant venir des moutons d'Espagne, d'Angleterre et d'Eydersted. Il introduisit même des chèvres d'Angora. Les fabriques de drap et d'autres ouvrages en laine prirent naissance, et occupèrent un grand nombre de bras. Elles forment encore maintenant la branche d'industrie manufacturière la plus florissante en Suède, produisant annuellement une valeur de trois millions, et dispensant la nation de recourir à l'étranger. Les autres manufactures, et en particulier celles de soie, ont eu plus de peine à se soutenir.

On a reproché à Alstrœmer d'avoir méconnu, dans quelques-unes de ses entreprises, les circonstances locales, et de s'être laissé entraîner quelquefois par des idées plus brillantes que solides; mais ses intentions furent toujours patriotiques, et le résultat général de ses travaux a été très-important pour la prospérité de son pays. Le roi Frédéric lui donna le titre de conseiller du commerce, et le décora de l'ordre de l'Étoile polaire; Adolphe-Frédéric lui accorda des lettres de noblesse; l'Académie des sciences le reçut parmi ses membres, et les états décrétèrent que son buste serait placé à la bourse de Stockholm. Ce buste porte pour inscription : *Jonas Alstrœmer, artium fabrilium in patria instaurator*. Alstrœmer laissa une fortune considérable. Ses quatre fils, Claude, Patrick, Jean et Auguste, se distinguèrent par leurs talents et leur patriotisme. Les trois premiers furent membres de l'Académie des sciences de Stockholm. — Les principaux écrits d'Alstrœmer sont (en suédois) : *Guide du berger, avec un appendice sur les pommes de terre*; Stockholm, 1727, in-12; — *Secrets de l'élève des moutons*, ibid., 1773, in-8°; — *Sur l'établissement des bergeries*, ibid., 1759.

Kryger, *Aminnelse-Tal öfver G. Alströmer*. — Aurivillius, *Catalogus bibliothecæ Upsaliensis*, t. I, p. 23. — Hirsching, *Historisch-Literarisches Handbuch*, t. I, p. 30. — Catteau, dans la *Biographie universelle*.

* **ALSTRŒMER** (*Claz* ou *Claude*), botaniste suédois, fils du précédent, né le 9 août 1736 à Alingsas, mort à Gasewadsholm le 5 mars 1796. Il parcourut diverses contrées de l'Europe, en commençant par l'Espagne, où il recueillit des plantes qu'il envoya à Linné, son maître; celui-ci, en les classant dans son *Species Plantarum*, cite son élève. En débarquant à Cadix, Alstrœmer vit chez le consul de Suède les fleurs d'une plante originaire du Pérou : frappé de sa beauté, il en demanda et en obtint des graines, qu'il envoya tout de suite à Linné. Elles prospérèrent, et bientôt furent généralement cultivées sous le nom de *lis d'Alstrœmer* ou *des Incas*; Linné confirma cette dénomination, en nommant *Alstrœmeria* le genre que cette première espèce l'avait engagé à établir dans la famille des amaryllidées. Claude Alstrœmer s'est occupé de diverses parties de l'agriculture et de l'histoire naturelle, et il a donné la description du babian, espèce de singe (*simia Mammon*), dans les *Mémoires de l'Académie de Stockholm*, 1766. Le résultat de ses observations en Espagne (*Tal om den finulinga farafveln*) a été publié dans le même recueil; Stockholm, 1770.

Dubb, *Aminnelse-Tal öfver Clas Alströmer*, Stockholm, 1796, in-8°. — Wickstrœm, *Conspectus literaturæ botanicæ in Suecia*.

* **ALT** ou **ALTZIUS** (*Élias*), peintre allemand, vivait à Tubingue dans la seconde moitié du seizième siècle. On a de lui une série de portraits des professeurs de l'université de Tubingue, gravés sur bois, et publiés sous le titre : *Imagines Professorum Tubingensium*; Tub., 1595, in-4°.

Möhsen, *Verzeichniss einer Sammlung von Bildnissen berühmter Aerzte*.— Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

ALT (*François-Joseph-Nicolas*, baron D'), historien suisse, né à Fribourg en 1689, mort le 17 février 1771. D'abord militaire au service d'Autriche en 1718, il rentra bientôt dans ses foyers, et devint avoyer de son canton. Il a publié une *Histoire de la Suisse* en dix volumes in-8°; Fribourg, 1750 à 1753. Zurlauben apprécie ainsi cet ouvrage : « L'entreprise de M. le baron « d'Alt mériterait de plus grands éloges, si, indé- « pendamment des fautes trop multipliées contre « la langue française, il avait appuyé les faits « de son Histoire sur des preuves et sur une « saine critique; s'il avait retranché les faits « étrangers à l'histoire de la Suisse, qui remplis- « sent une grande partie de son ouvrage; s'il avai[t] « mieux fait connaître le gouvernement de l[a] « Suisse, et plus exactement décrit la topographi[e] « de quelques cantons; enfin, s'il avait passé sou[s] « silence les événements incompatibles avec l[e] « plan d'une histoire générale, et s'il n'avait pa[s] « épousé avec trop de chaleur la cause des can- « tons catholiques. »

Zurlauben, *Histoire militaire de la Suisse*, VIII, 32[6] — Haller, *Bibl. der Schweiz. Geschichte*, t. IV.

ALTANI, famille noble du Frioul, dont le[s] membres étaient d'abord comtes de *San-Vito* puis comtes de *Salvarolo*. Les plus célèbres sont

Antoine **ALTANI**, prélat et diplomate italien mort en 1450. Il fut employé par le pape Eugène IV dans plusieurs affaires importantes notamment en qualité de nonce au concile d[e] Bâle. Deux nouvelles nonciatures, l'une e[n] Écosse auprès du roi Jacques Ier, l'autre e[n] Angleterre en 1437, lui furent confiées par l[e] même pontife, qui, de plus, lui donna l'évêch[é] d'Urbin. Nicolas V, successeur d'Eugène, envoya aussi Altani, en qualité de nonce, en Espagne, pour y négocier le mariage de l'empereu[r] Frédéric III et d'Éléonore, infante de Portugal Il se préparait à revenir à Rome, lorsqu'il mourut à Barcelone, après plus de vingt ans d[e] services et de travaux.

Liruti, *Histoire des hommes de lettres du Frioul* t. II, p. 304, édit. de Venise, 1762.

Antoine **ALTANI**, le jeune, poëte italien né en 1505 à Salvarolo, mort en 1570. Aprè[s] avoir fait ses études à Padoue, il revint dan[s]

son pays, et vécut paisiblement, livré à l'étude des Pères de l'Église, à laquelle il joignait celle de la poésie latine et italienne. Balthazar Altani, son neveu, avait recueilli ses poésies en un gros volume, qui n'a jamais été imprimé. Il a appartenu depuis au savant Apostolo Zéno, qui le donna, en mourant, avec tous ses livres, aux dominicains réformés de Venise.

Liruti, *Histoire des hommes de lettres du Frioul.*

Henri **ALTANI**, surnommé *le Vecchio* (l'aîné), poëte dramatique, mort en 1648, a composé plusieurs tragédies (*l'Americo, la Prigioniera*, etc.) inédites.

Henri **ALTANI**, surnommé *il Giovane* (le jeune), né en 1653, mort en 1738, a publié l'histoire de sa famille sous le titre : *Memorie de' signori Altani, conti di Salvarolo*, 1717.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tiraboschi. — Calogera, *Racolta di opuscol scientifici e filologici*, 1752.— Crescimbeni, *Storia della volgar poesia*, t. I, 271; v. 181. — Quadrio, *Della storia e della ragione d'ogni poesia*, pag. 101.

***ALTAPHLISI** (*Hobaïsch*), médecin juif, dont nous avons un recueil d'aphorismes parmi les manuscrits de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford. On ignore la date de sa naissance et de sa mort. Son recueil, écrit en arabe avec des caractères hébreux, porte la date de l'an du monde 5295 (1535 de J.-C.).

Urus, *Catalog. mss. oriental. bibl. Bodleian.*

ALTARDJEMAN, c'est-à-dire *Interprète* (*Sallam*), voyageur arabe, vivait vers le milieu du neuvième siècle. Il fut chargé par le khalife Vatek-Billah d'aller explorer les régions situées au nord du Volga, de la mer Caspienne et du Yaxarte, limites qui n'avaient pas encore été dépassées par les expéditions musulmanes. Sa mission avait surtout pour objet de rechercher les peuples de Gog et de Magog, dont il est parlé à la fois dans la Bible et dans le Coran. Altardjeman se rendit en Arménie et en Géorgie; il traversa le Caucase, visita les Khozars, qui, à cette époque, formaient un État florissant; tourna la mer Caspienne; et, s'avançant vers l'Oural et l'Altaï, il eu occasion de traverser des contrées qui n'ont été explorées que dans les temps modernes. Il revint en Mésopotamie, par la Bokharie et le Khorassan. La relation de ce voyageur nous a été conservée par Édrisi et par d'autres auteurs. Malheureusement elle est surchargée de récits fabuleux, et, dès son origine, elle excita l'incrédulité des musulmans eux-mêmes.

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda*, t. I, *Introduction*. — Edrisi, *Géographie*, trad. de M. Amédée Jaubert; Paris, 2 vol. in-4°.

***ALTAROCHE** (*Marie-Michel*), littérateur français, né le 18 avril 1811 à Issoire, département du Puy-de-Dôme, où il fit ses études au collége communal, est fils d'un avocat distingué qui le destinait au barreau. La vocation littéraire du jeune étudiant et les événements de 1830 en décidèrent autrement. Il vint à Paris peu de temps après la révolution de juillet, et abandonna l'étude du droit pour se jeter dans le journalisme.

Le *Courrier des Électeurs*, et plus tard les *Communes*, la *Révolution de* 1830, le *Diable boiteux* fondé par le colonel Lennox, la *Tribune*, le *Populaire*, le *Journal du Peuple*, la *Caricature*, le *National* et le *Commerce*, le *Courrier français* et le *Siècle* (ces trois derniers pour le feuilleton), le comptèrent successivement au nombre de leurs collaborateurs, jusqu'en 1834, époque à laquelle il entra au *Charivari*, qu'il avait contribué à fonder (et que dirigeait alors Louis Desnoyers), mais dont il prit bientôt la rédaction en chef, qu'il a exercée sans interruption, avec un esprit toujours plein d'originalité et une verve inépuisable, jusqu'au 24 février 1848. Ce journal plaisant, dont la dépense quotidienne de causticité gaspillerait en quelques mois les trésors d'une imagination richement dotée, vécut durant quatorze années des spirituelles saillies et des mordantes épigrammes d'Altaroche, sans absorber l'exubérance de ce génie railleur, qui ouvrit même d'autres issues à son intarissable fécondité.

C'est ainsi qu'en dehors de sa tâche de chaque jour, il produisit en 1834, dans *Paris révolutionnaire*, une étude historique remarquable, intitulée *Peste contre peste*; et, dans *Paris au dix-neuvième siècle*, des études de mœurs, l'*Avoué de Paris* et les *Commissaires de police*; — en 1835, un petit volume de *Chansons politiques* (in-18), qui dut au mordant de ses couplets l'honneur d'une seconde édition bien vite épuisée; — en 1836, un second volume de *Chansons politiques* (in-32), qui eut trois éditions; — une comédie-vaudeville en un acte, *Lestocq, ou le Retour de Sibérie*, représentée sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin le 14 août, sous le pseudonyme de *Dupuy*, et en collaboration avec M. *Laurencin* (Chapelle) (grand in-8°, à 2 col.; Paris, 1836); — en 1837, des *Contes démocratiques* (Paris, in-32), dont plusieurs avaient déjà paru dans divers journaux, et qui obtinrent trois éditions successives; — en 1838, les *Aventures de Victor Augerol*, ouvrage en deux volumes in-8°, bourré d'aventures à la Faublas, dont le but est peut-être moral, mais dont la lecture serait assurément pernicieuse pour des imaginations irréfléchies; — enfin la *Réforme* et la *Révolution* (Paris, 1841, 1 vol. in-32), deux études historiques, l'une sur le pape Alexandre VI et les Borgia, l'autre sur Louis XV et sa cour, avec cette épigraphe, qui révèle l'esprit de l'œuvre et la pensée de l'auteur : « La réforme est née « des fautes, des abus, des vices et des excès « de la papauté; la révolution est née des fautes, « des abus, des vices, des excès et des crimes « de la monarchie. »

M. Altaroche fut aussi l'un des auteurs du *Dictionnaire politique*, dirigé par Garnier-Pagès jeune, et l'un des collaborateurs de l'*Alma-*

nach populaire, auquel il a fourni, de 1836 à 1848, un morceau chaque année.

Il a pris part à la fondation de la *Société des gens de lettres*, au comité de laquelle il a été élu quatorze fois; et il était, en 1847, secrétaire du comité de l'association du Mont-Carmel, formée pour protéger les chrétiens d'Orient.

En 1848, nommé commissaire du gouvernement provisoire pour le département du Puy-de-Dôme, son pays natal, il se porta candidat aux élections du 23 avril, et fut élu le premier de la liste, et à la presque unanimité, par cent onze mille suffrages. Sur les questions de principes soumises aux scrutins de la constituante, M. Altaroche vota constamment avec la droite. Il n'obtint pas de nouveau mandat pour l'assemblée législative.

En 1850, le 21 août, il remplaça M. Bocage dans la direction du second Théâtre-Français (*Odéon*), qu'il a conservée depuis lors, et dont la possession, longtemps contestée par son prédécesseur, vient de lui être confirmée par un arrêt du nouveau conseil d'État.

En résumé, l'ensemble des productions de M. Altaroche dénote une imagination riche, active, capricieuse, qui bondit sans frein dans les champs de la fantaisie, improvise toujours, et ne travaille presque jamais. Les exigences de la critique quotidienne ont d'abord éveillé puis entretenu en lui une surexcitation de génie propre à enfanter, à l'heure dite, de charmantes créations qu'une conception plus lente eût peut-être rendues viables, mais que le vent emporte avec la feuille du jour; la promptitude d'éclosion a fait de ses œuvres de brillantes éphémères. M. Altaroche enfin a trop de facilité pour être jamais un littérateur sérieux, et trop de malléabilité pour résister longtemps aux pressions de parti. Ce n'est ni un grand écrivain, ni un homme politique; c'est un homme d'esprit.

J.-F. Destigny (de Caen).

Quérard, *la France littéraire*, complément.

ALTDORFER (*Albert*), peintre allemand, né à Altdorf, près de Landshut, en Bavière, en 1488, mort à Ratisbonne en 1578, élève d'Albert Dürer; il était à la fois peintre et graveur, et prit le nom de sa ville natale, qu'il ne faut pas confondre avec Altorf, dans le canton d'Uri. On le connaît en France sous le nom du *Petit Albert*. Parmi ses peintures on distingue la *Victoire d'Alexandre sur Darius*, au musée de Schleissheim, et la *Naissance du Sauveur*, à la galerie impériale de Vienne. Bartsch indique de cet artiste quatre-vingt-seize gravures sur acier, et soixante-trois sur bois. [*Enc. des g. du m.*]

Heineken, *Dictionnaire des artistes*.— Strutt, *Dictionary of engravers*. — Bartsch, *le Peintre graveur*.

ALTEN (*Charles-Auguste*, comte de), général hanovrien, né le 20 octobre 1764, mort le 20 avril 1840. Il entra fort jeune dans le service militaire, se distingua en Espagne sous le duc de Wellington, qu'il aida plus tard à la bataille de Waterloo, et fut longtemps ministre de la guerre du roi de Hannovre.

Conversation-Lexicon.

ALTENHEYM. *Voyez* Soumet (*Gabrielle*).

***ALTENSTEIG** ou **ALTENSTAÏG** (*Jean*), théologien allemand catholique, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut quelque temps professeur à Tübingue, et a publié : *Vocabularium vocum quæ in operibus grammaticorum plurimorum continentur;* Tüb., 1508, in-4°; Hagenau, 1512 et 1515, in-4°; — *Vocabularium theologicum;* Hagenau, 1517, in-fol.; — *Commentarius in Henrici Bebelici Triumphum Veneris;* Strasbourg, 1515, in-4°; — *Ars Epistolandi;* Hagenau, 1512, in-4°.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, I, 306, avec le *Supplément* d'Adelung.— Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*.

* **ALTENSTEIN** (le baron *Charles Stein* d'), ministre d'État prussien, né le 7 octobre 1770 à Anspach, mort à Berlin le 14 mai 1840. Il étudia la jurisprudence à Erlangen et entra dans les affaires en 1790, sous l'administration du prince de Hardenberg, qui l'appela à Berlin. Il avança promptement, et fut nommé en 1806 conseiller privé des finances. Pendant la guerre de 1806, il suivit la cour à Kœnigsberg, où il se fit remarquer par une grande activité. Après la paix de Tilsit, il concourut avec zèle et talent à la réorganisation du royaume de Prusse. Altenstein développa dans cette circonstance, non-seulement les qualités d'un homme très-versé dans les affaires administratives, mais encore les vues sages et profondes d'un philosophe qui avait su se mettre à la hauteur de son siècle. Aussi a-t-il puissamment contribué à l'introduction de nombreuses améliorations et à la suppression d'un grand nombre d'abus. Il insista surtout sur l'adoption du principe de l'égalité des citoyens devant la loi, et sur l'abolition des priviléges de la noblesse. Après le retour de la cour à Berlin Altenstein fut successivement chargé de diverses fonctions administratives; il eut une grande part à la fondation de l'université de Berlin en 1809, et devint à cette époque ministre des finances. Lorsque Hardenberg reprit la direction suprême des affaires, Altenstein s'en éloigna et vécut dans la retraite jusqu'en 1813, où il fut nommé gouverneur de la Silésie. En 1815, il accompagna le chancelier à Paris, et dirigea tout ce qui avait rapport aux réclamations de la Prusse. La même année, il fut nommé membre de la commission chargée de déterminer les limites des possessions prussiennes en Westphalie et dans les provinces rhénanes. En 1817 il fut appelé au ministère des cultes, de l'instruction publique et des affaires médicales. C'est surtout dans ce poste important qu'il a rendu à son pays les plus éminents services. Protecteur éclairé des lettres et des sciences, c'est sous sa direction qu'a été fondée l'université de Bonn

que beaucoup de gymnases furent ouverts ou réorganisés, et que d'utiles réformes ont été introduites dans diverses branches de l'instruction publique. Il régla aussi les rapports de l'Église catholique, dans les provinces nouvellement acquises, avec le gouvernement central. Altenstein fut l'un des plus zélés partisans du célèbre philosophe Fichte. [*Enc. des g. du m.*]

Preussens Staatsmänner, I, II et IV. — *Neue Jahrbücher für Philologie und Paedagogik*, XXIX, p 326. — Bülau, *Geschichte Deutschlands von* 1806-1830.

ALTER (*François-Charles*), savant jésuite allemand, né à Engelsberg, en Silésie, en 1749, mort à Vienne le 29 mars 1804, professeur de langue grecque au gymnase de Sainte-Anne à Vienne. Il s'occupa particulièrement de philologie et d'exégèse. Il a publié un très-grand nombre de dissertations ou articles insérés dans les *Memorabilien* de Paulus, et *Altgem. Litterat. Anzeiger* de Leipzig. On en trouve dans l'*Allemagne savante* de J.-G. Meusel. Les principaux ouvrages sont : 1° *Novum Testamentum, ad codicem Vindobonensem græce expressum : varietatem tectionis addidit F.-C. Alter, professor gymnasii Vindob.*, t. I, 1786; t. II, 1787, in-8° : cette édition a pour base le *Codex Lambecii I*, de la Bibliothèque impériale à Vienne; — 2° une traduction allemande de la *Bibliographie classique* d'Édouard Harwood, avec des notes; Vienne, 1778, in-8°; — 3° les variantes qu'il a tirées des manuscrits de la Bibliothèque impériale, et dont il a enrichi les éditions qu'il a données de Cicéron, *Quæst. acad. Tusc.*, *De Fin. et de Fato* (1786, in-8°); Lucrèce, *De Rerum Natura* (1787, in-8°); Homère, *Ilias* (t. I, 1789, in-8°, t. II), *Odyssea et min. Poem.* (1794); — 4° quelques dialogues de Platon, 1784, in-8°; — 5° Thucydide (1785, in-8°); — 6° la *Chronique* de George Phranza ou Phrantzes, grand logotèthe de Constantin; Vienne, 1796, in-fol.; — 7° une *Notice sur la Littérature géorgienne* (en allemand, avec une gravure, Vienne, 1798, in-8°).

Pelzel, *Gelehrte aus dem Orden der Jesuiten*, p. 192. — *Allgemeine Literatur-Zeitung*, 1804. — *Intelligenzblatt*, 72.

ALTHAMER (*André*), connu aussi sous le nom de *Paldo Sphyra* ou de *Andreas Brenus*, était né en 1498 à Brentz, près de Gundelfingen, en Souabe, mort à Anspach vers 1540. Il fut pasteur luthérien à Nuremberg et à Anspach. Il prit une part active à la cause de la réforme, et fut consulté dans les controverses théologiques de l'époque; il assista, en 1527 et 1528, au colloque tenu à Berne, sur le mode de la présence du Christ dans la sainte cène. Il a publié : 1° *Diallage, sive conciliatio locorum Scripturæ qui prima facie inter se pugnare videntur, centuriis II*; Nuremberg, 1528, in-8°; — 2° *Scholia in Tacitum, de Situ et Moribus Germanorum*; Nuremberg, 1529, in-4°, réimprimée dans le *Germanicarum Rerum vetustiores Chronographi* de Simon Schard, t. I.

La vie d'Althamer dans *Historia monasterii Esal*, de Arn. Ballenstad, 1740. — Le *Dict.* de Bayle et l'*Histoire du Luthéranisme*, par Seckendorf.

***ALTHEN** (*Ehan* ou *Jean*), introducteur de la garance en France, né en Perse en 1711, mort en 1774. Le luxe et l'opulence entourèrent son berceau et les premières années de sa vie. Fils d'un gouverneur de province, il put rêver le plus brillant avenir, et se promettre de succéder aux dignités de son père, qui avait représenté son souverain à la cour de Joseph Ier. L'usurpation de Thamas-Kouli-Khan vint bouleverser l'empire persan, et renverser la fortune de la famille Althen : elle fut massacrée, hormis Ehan ou Jean, qui par la suite échappa à la proscription; mais ce fut pour tomber aux mains d'une horde arabe qui, sans pitié pour son âge, le vendit comme esclave. Il fut conduit en Anatolie, et, pendant quatorze ans, il travailla à l'exploitation de la garance et du coton; mais la dure condition de l'esclavage ne put abattre son courage, ni arracher à son cœur les souvenirs du passé, l'espoir d'un meilleur avenir. Doué de ce caractère persévérant, de cette énergie réelle que les obstacles excitent, il parvint à fuir la demeure de son maître, et se réfugia à Smyrne, auprès du consul français. Là il fut mis en relation avec l'ambassadeur de France auprès de la Porte; l'ambassadeur écrivit à la cour de Versailles, et Jean Althen s'embarqua sur un navire qui faisait voile pour Marseille. Il emporta avec lui de quoi payer largement l'hospitalité de la France : dans son modeste bagage, il avait caché de la graine de garance, ravie au sol de Smyrne. En agissant ainsi, il jouait sa tête : l'exportation de cette précieuse graine était punie de mort. La fortune le favorisa : il échappa à toutes les recherches d'un pouvoir ombrageux et despotique. Mais, arrivé à Marseille, il ne rencontra aucun appui dans cette cité; le manque d'argent l'empêcha de partir pour Versailles, où les recommandations de l'ambassadeur étaient déjà oubliées.

Le Persan ne se découragea point : il savait ce que peut une volonté énergique; il attendit tout de ses efforts et du temps. Il fatigua les agents du pouvoir de constantes sollicitations. Le hasard le servit mieux que toutes ses démarches auprès de l'autorité. Il était jeune et beau; une jeune fille de Marseille remarqua l'étranger : elle devint son épouse, et lui apporta une dot de vingt mille écus. Personne à Marseille ne s'étonna d'un mariage dont les exemples se reproduisaient fréquemment : d'ailleurs, Althen embrassa la religion catholique.

Il se rendit alors à Versailles; la correspondance de l'ambassadeur et du consul, qu'il invoqua, lui ouvrit l'accès des salons ministériels : il obtint même une audience de Louis XV. Cette audience dura deux heures, et le langage judicieux du Persan frappa vivement l'esprit du roi, qui ne manquait pas de justesse et de pénétration. Althen reçut la mission qu'il sollici-

tait. Il voulait introduire un nouveau système de culture et de fabrication de la soie. Il établit son exploitation auprès de Montpellier; mais les préjugés des populations ignorantes ou prévenues entravèrent ses efforts; Louis XV l'oublia; le gouvernement, absorbé par de graves intérêts, ne lui transmit aucun secours pécuniaire. Althen dévora en infructueux essais le patrimoine de sa femme. Il écrivit, il sollicita, il fit plusieurs voyages à Versailles : on le repoussa constamment.

Il retourna à Marseille. Dans ses différents voyages, il avait traversé plusieurs fois le comtat Venaissin; la nature du sol l'avait frappé par son analogie avec le sol de Smyrne et de l'Anatolie : même température, même climat. Il pensa que la garance réussirait merveilleusement dans le Comtat. Avec cette promptitude qu'il apportait à toutes ses décisions, il vint, après avoir réalisé les débris de sa fortune, à Avignon, dont le territoire faisait alors partie des États de l'Église. Il y rencontra un puissant patronage dans madame de Clausenette, qui l'autorisa à tenter un premier essai sur une de ses terres. La garance réussit, et en 1762 le marquis de Seytre-Caumont donna l'hospitalité à la famille Althen. De 1762 à 1774, le Persan résida dans une petite maison qu'il tenait des bontés de son protecteur.

En 1765, un autre essai de culture de garance fut tenté sur la rive gauche du Rhône, dans une terre de M. de Caumont : cet essai réussit, mais les débouchés n'existaient pas encore. Il fallait qu'Avignon et le comtat Venaissin fussent réunis à la France; il fallait l'immense essor de l'industrie du coton, résultat du blocus continental; il fallait le développement de toutes les manufactures; il fallait enfin le concours de ces diverses circonstances pour que le département de Vaucluse récoltât, année commune, vingt millions de francs de garance, valeur agricole, sans compter les bénéfices de trituration et de commission qu'en tire le commerce. Un fait suffira pour caractériser l'immense service rendu au Comtat par Althen : Tout le territoire de la commune de Monteux, arrondissement de Carpentras, a depuis centuplé de valeur. Il y a cinquante ans, on jouait aux dés, on échangeait contre un dîner un carré de terre qui constitue aujourd'hui la fortune d'une famille. Ces résultats, Althen put les pressentir pendant qu'il s'éteignait dans un état voisin de l'indigence. Il mourut à Caumont, laissant une fille unique qui mourut pauvre comme son père.

« Je me souviens confusément, ajoute M. Alphonse Rostoul, d'avoir vu cette infortunée. Elle était grande et maigre; elle portait sur toute sa personne l'empreinte de la souffrance et de la dignité. Des travaux de couture suffisaient à peine à ses besoins. Elle fatigua de ses sollicitations nos gouvernements successifs, puis elle mourut aussi de misère. C'est toujours avec des larmes que j'ai lu ces quelques lignes qu'elle adressait aux habitants du Comtat, dans une supplique qui ne fut pas entendue :

« Une femme infortunée gémit parmi vous « dans l'oubli le plus profond et dans la misère « la plus grande, et vous jouissez en paix des « bienfaits que le ciel daigna répandre sur vous « par la main de son père. La fille de celui qui, « par son industrie, vous affranchit de l'empire « du besoin en vous apprenant à fertiliser les « champs les plus stériles, sa fille, dis-je, languit « en ce jour dans une triste servitude, et gagne « à peine un pain qu'elle humecte de ses larmes. « Cependant, dans sa douleur, à qui doit-elle « adresser ses prières? Déjà vingt fois elle a fait « parvenir une voix plaintive jusqu'aux oreilles « des grands et des princes, et tous l'ont ou- « bliée; mais il lui vient une pensée qui la sou- « tient et la console : c'est que vous ignorez ses « maux... Elle veut vous les apprendre, certaine « dans la simplicité de son cœur, que vous ne « pourrez les entendre sans vouloir y porter au « moins quelques faibles remèdes... »

Enfin, en 1821, le conseil général de Vaucluse se souvint d'Althen, et, pour acquitter la dette de la reconnaissance, vota une tablette de marbre avec cette inscription, qui fut placée dans le musée Calvet, à avignon :

A Jean Althen,
Persan,
Introducteur et premier cultivateur de la garance
Dans le territoire d'Avignon,
Sous les auspices de M. le marquis de Caumont,
en M. DCC. LXV,
Le conseil général de Vaucluse.
M. DCCC. XXI.

Le jour où l'on posait cette tablette de marbre la fille de Jean Althen mourait à l'hôpital.

Alphonse Rostoul, dans *Portraits et histoires des hommes utiles*, publiés par la Société Montyon, t. [...] p. 248-252.

***ALTHOF** (*Louis-Christophe*), médecin allemand, né à Detmold en 1758, mort en 183[...] Il étudia à Halle et à Goettingue, et s'établit en 1801 à Dresde, où il devint médecin du roi de Saxe. On a de lui : *Observationes de febre p[...] techiali, Diss. inaug.*; Goetting., 1784, in-8[°]; — *Praktische Bemerkungen über einige Arzneymittel;* ibid., 1791, in-8° (observations de matière médicale, principalement sur le mercure, l'arsenic et la douce-amère); — *Programma de efficacia terræ ponderosæ salit[...]*; ibid., 1794, in-4°; — *Comm. de cautelis quibusdam in corporis motitatione haud negligendis;* Wetzlar, 1788, in-8°; — traduction allemande de S. Gallini *Saggio d'Osserv.*, Berlin, 1794, et de J.-A. Murray, *Apparatus medicaminum;* 5 vol. in-8°, Goetting., 1792.

Callisen, *Medic. Schriftsteller Lexicon*.

ALTHORP (lord). *Voy.* SPENCER.

ALTHUSEN ou **ALTHUSIUS** (*Jean*), célèbre jurisconsulte hollandais, né en 1557 à Emden dans l'Ostfrieslande, ou, selon quelques-uns, à Diedershausen, dans le comté de Wittgenstein-Berlebourg, mort à Emden en 1638. Il étu[...]

à l'université de Bâle, et devint, vers 1590, professeur de droit à Herborn. Il refusa une chaire à l'université de Leyde, fut élu, en 1604, syndic de la ville d'Emden, et prit une part active aux démêlés de cette ville avec les comtes ostfrieslandais Eunon III, Rudolphe Christian, et Ulric II. Il défendait les libertés civiles et religieuses avec un talent remarquable, qui lui fit autant d'admirateurs que d'ennemis. Il s'élevait avec force contre les procès de sorcellerie, alors très-communs en Allemagne. Par ses principes politiques, il devança son siècle. Démocrate ardent, il soutenait que les rois ne sont que des magistrats (*omnes reges nihil aliud esse quam magistratus*); que toute souveraineté réside de droit dans le peuple seul (*summam reipublicæ cujusvis jure esse penes solum populum*); enfin qu'il est permis de déposer un roi et de lui ôter même la vie, dans le cas où il n'y aurait pas d'autre remède. Ces principes, que la révolution française devait, deux siècles après, mettre en pratique, furent alors vivement applaudis par les uns, et violemment attaqués par les autres. Au nombre des adversaires d'Althusius on remarque les jurisconsultes Conring, Grotius, Ziegler, Boehmer, et le chancelier ostfrieslandais Brenneisen. — Ses écrits les plus importants ont pour titres : 1° *Jurisprudentiæ Romanæ methodice digestæ libri II;* Bâle, 1586 et 1589, in-8°; Herborn, 1592 et 1599, in-8°; — 2° *Civilis conversationis libri II;* Hanovre, 1601 et 1611, in-8°; — 3° *Dicæologicæ libri III, totum et universum jus, quo utimur, methodice complectentes; cum parallelis hujus et Judaici juris, tabulisque insertis, atque indice triptici;* Herborn, 1617, in-4°, et 1649, in-4°; Francf., 1618, in-4°; — 4° *Politica methodice digesta, cum oratione panegyrica de necessitate, utilitate et antiquitate scholarum;* Herborn, 1603, in-8°; Groningue, 1610, in-4°; Leyde, 1643, in-12; Amsterdam, 1651, in-12. C'est dans ces derniers ouvrages qu'Althusius expose les principes que nous venons de mentionner.

Bayle, *Dictionnaire historique.* — Brenneisen, *Ostfriesische Historie;* Aurich, 1720, t. I, lib. VII, p. 436. — Tjaden, *Gelehrtes Ostfriesland*, t. II, p. 279.

***ALTICHERIO** ou **ALDIGIERI DA ZEVIO**, peintre italien, vivait à Vérone dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Il décora plusieurs palais de sa ville natale, et on cite de lui les portraits de plusieurs hommes éminents, entre autres celui de Pétrarque. Son style ressemble à celui de Giotto.

Vasari, *Vite de' pittori.* — Lanzi, *Storia pittorica della Italia.*

ALTICOZZI (*Laurent*), jésuite italien, né à Cortone, d'une illustre famille, le 25 mars 1689, mort en 1777 à Rome, où il avait demeuré plusieurs années. Son principal ouvrage est une *Somme de saint Augustin*, Rome, 1761, 6 vol. in-4°. On a aussi de lui différentes dissertations *sur les anciens et les nouveaux Manichéens; sur les mensonges et les erreurs d'Isaac Beausobre, dans son Histoire critique des Manichéens et du manichéisme*, etc.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Ginguené.

ALTICOZZI (*Renaud-Angellieri*), patrice de Cortone, publia en 1749, à Florence, l'*Epidicus*, comédie de Plaute, traduite en vers libres (*sciolti*), avec le texte latin, et quelques notes du prieur Gaetano Antinori, in-4°.

Argellati, *Biblioteca degli volgarizzatori,* vol. V, édit. de Milan, 1767.

ALTILIUS ou **ALTILIO** (*Gabriel*), poëte italien, né, dans la première moitié du quinzième siècle, à la Basilicate, dans le royaume de Naples, mort, selon Ughelli, en 1484, et, selon Mazzuchelli, vers 1501. Il fit ses études à Naples, y fixa sa demeure, et eut pour amis Pontanus, Sannazar, et tous les gens de lettres célèbres qui y florissaient alors. Il fut précepteur du prince Ferdinand, qui devint roi en 1495, par la démission de son père Alfonse II. Altilius fut nommé, par Sixte IV, évêque de Policastro vers 1489. Il n'a laissé qu'un petit nombre de vers, mais qui ont suffi pour lui faire une grande réputation. Sa pièce la plus célèbre est l'épithalame qu'il fit pour le mariage d'Isabelle d'Aragon, fille du roi Alfonse II, avec Jean Galéas Sforce, duc de Milan. Il fut imprimé, avec cinq autres morceaux moins considérables du même auteur, dans le recueil des poésies latines de Sannazar et de quelques autres poëtes, à Venise, chez les Alde, 1533, in-8°. L'épithalame seul fut inséré, depuis, dans les *Carmina illustrium poetarum Italorum*, de Toscano, et dans les *Deliciæ poetarum Italorum*, etc., de Gruter; on le retrouve, avec ses autres pièces, dans les belles éditions de Sannazar données par Comino en 1719, 1731, 1751, et dans celle de Venise, 1752. Jules-César Scaliger, qui n'était pas prodigue d'éloges, loue beaucoup cet épithalame (*Poetic.*, lib. IV). Giraldi, Sannazar et Pontanus ont comparé l'auteur aux poëtes anciens : le dernier lui a dédié son traité *de Magnificentia;* Sannazar a composé son épitaphe, rapportée par Ughelli dans l'*Italia sacra*, vol. VII, et qui n'est point dans les œuvres de ce poëte.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — P. Jove, *Elogia Virorum literis illustrium*, ed. Basil., 1577, p. 206. — Gyraldus, *De poetis suorum temporum*, dialogus I. — Ughelli, *Italia sacra*, t. VII, p. 564, éd. de Venise, 1717-22. — Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie.*

ALTING (*Henri*), théologien réformé, né à Embden le 17 février 1583, mort le 25 août 1644. Il étudia à Groningue, devint précepteur du prince électoral palatin, puis directeur du collége de la Sapience à Heidelberg, et signala son éloquence et son savoir au synode de Dordrecht, où il était député de la part du Palatinat, après la prise d'Heidelberg par le général Tilly en 1622. Alting faillit y perdre la vie. Comme il gagnait précipitamment la maison du chancelier, pour se dérober à la fureur de la soldatesque, un lieu-

tenant-colonel l'arrêta, en lui disant : « Cette hache a fait périr aujourd'hui dix hommes ; le docteur Alting serait bientôt le onzième, si je savais où il est... » Alting échappa en lui disant qu'il était régent du collége de la Sapience. Il occupa ensuite la chaire de théologie à Groningue, jusqu'à sa mort. Alting fut un des coopérateurs de la traduction hollandaise de la Bible. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on cite : 1° *Historia ecclesiastica Palatina;* Amsterdam, 1644, in-4°; — 2° *Theologia historica;* ibid., in-4°, 1646; — 3° *Explicatio catechesis Palatinæ;* ibid., 1646.

Bayle, *Dictionnaire critique.* — *Biographical Dictionary.* — Nösselt, *Anweisung zur Kenntniss der besten Bücher in allen Theilen der Theologie.*

ALTING (*Jacques*), fils du précédent, professeur d'hébreu et ensuite de théologie dans l'université de Groningue, naquit à Heidelberg le 27 septembre 1618, et mourut le 20 août 1679. Il eut de vives disputes avec le ministre Samuel des Marêts, théologien qui ramenait tout à la scolastique, et ne pouvait souffrir ceux qui faisaient de l'Écriture et des Pères la règle de la théologie. Ses ouvrages ont été publiés par Balthasar Becker à Amsterdam, en 5 volumes in-fol., 1687. On a publié séparément : 1° *Hebræorum Respublica scholastica;* Amsterd., 1652, in-12. On voit par ses commentaires sur la Bible, sa grammaire syro-chaldaïque, et son traité de ponctuation massorétique, qu'Alting était surtout versé dans la littérature des Hébreux et dans les sciences des rabbins. Ses ennemis disaient « qu'il ne différait d'un juif que par le prépuce ; » encore regrettait-il beaucoup de n'être pas circoncis.

B. Becker, *Vie d'Alting,* dans le tome I de ses Œuvres. — Eichhorn, *Sprachenkunde.* — Gessenius, *Geschichte der Hebräischen Sprache.*

ALTING (*Menso*), théologien hollandais, né en 1541 à Fléda, dans l'Ost-Frise, mort à Emden, en 1617, pasteur et président du consistoire à Emdem ; il a écrit des ouvrages de controverse contre Jean Ligorius et Æg. Hunnius.

Christophe Sax, *Onomast.*, t. V, p. 154.

ALTING (*Menso*), géographe hollandais, né en 1636, mort en 1713. Il fut bourgmestre de Groningue, et publia : 1° *Notitia Germaniæ inferioris;* Amsterdam, 1697, in-fol.; — 2° *Descriptio Frisiæ inter Scaldis portum veterem et Amisiam;* ib., 1701, in-fol. Son *Commentarius in tabulam Peuttingeri* est resté inachevé. Le dernier a souvent changé de propriétaire depuis la mort de l'auteur.

Christophe Sax, *Onomast.*, part. I, p. 502, et part. V, p. 495.

ALTISSIMO, poëte italien de la fin du quinzième siècle. Selon Crescimbeni, il s'appelait *Christophe;* il était de Florence, et reçut, à cause de son mérite, la couronne poétique, avec le surnom d'*Altissimo.* Le Quadrio croit qu'Altissimo était son nom de famille, qu'il avait pour prénom *Ange,* et qu'il était prêtre. C'était un improvisateur célèbre dans son temps, dont les vers furent quelquefois recueillis et imprimés. Il vivait encore en 1514 ; il a laissé une traduction en octaves du premier livre du fameux roman intitulé *i Reali di Francia,* qui fut imprimé à Venise, 1534, in-4°. C'est tout ce qui nous reste de ses vers : ils suffisent pour faire voir que l'Altissimo était un fort mauvais poëte.

Vasari, *Vite de' Pittori,* etc. — Lanzi, *Storia pittorica.* — Inghirami, *Description de l'impérial et royal palais Pitti.* — Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie.*

***ALTISSIMO** (*Cristophano dell'*), peintre florentin, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui un grand nombre de portraits estimés à la galerie de Florence.

Vasari, *Vite de' Pittori.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

ALTMANN (*Jean-George*), savant allemand, né en 1697 à Zofingue, ville de l'Argovie, et mort en 1756, curé d'Inns, village du canton de Berne. Il fut pendant quelque temps professeur de morale et de langue grecque à Berne, et a publié un grand nombre de mémoires concernant la géographie, l'histoire et les antiquités de la Suisse. Il a rédigé avec Breitinger le recueil intitulé *Tempe Helvetica;* Zurich, 1735-43, 6 vol. in-8°. On a encore de lui *Meletemata philolog. critica,* 3 vol. in-4°, 1753, et une *Description des glaciers de l'Helvétie;* Zurich, 1751-53, fig. (en allemand).

Ersch et Gruber, *Encyclopédie allemande.*

***ALTOBELLO**, nom de deux peintres italiens : l'un, *François-Antonio,* du dix-septième siècle, a laissé quelques tableaux d'église, où le rouge écarlate et le bleu d'outre-mer sont trop prodigués ; l'autre, natif de Crémone, du seizième siècle, a fait quelques fresques estimées dans la cathédrale de Crémone.

Dominici, *Vite de' pittori Napolitani.* — Vasari *Vite de' pittori.* — Ottley, *History of engraving.* — Brulliot, *Dict. des monogrammes.*

***ALTOMARE** (*Jean*), médecin italien, fils du précédent, vivait à Naples vers la fin du seizième siècle. On a de lui : *Salvo Selano philosopho ac medico, quod ea, quæ Donatus Antonius ab Altomari de artis medicæ divisione, indicationis descriptione, circuitus causis, Anaxionis Historia, etc., verissima sunt omnia, nec aliter in Galeni Hippocratisque doctrina interpretari, considerarive possunt* Naples, 1583, in-4°. C'est un panégyrique d'Antoine Donat Altomare, et une diatribe contre Selanus, que l'auteur invite à cesser toute polémique. Cette invitation ne paraît pas avoir été accueillie, à juger par *Salvi Selani ad Joh. Alt. Apologia, quod ea, quæ dixit in commentariis ad Aphorismos contra Altimarum sunt verissima, et adducta ab eo in oppositionem nihil penitus concludant;* Venise, 1584, in-4° inséré dans Liponius, *Bibliotheca medica.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ALTOMARI (*Antoine-Donat*), appelé en latin *Donatus ab Altomari,* médecin italien, né à Naples vers le milieu du seizième siècle. Il exerça

d'abord la médecine à Naples, où il fut en butte à des calomnies qui l'obligèrent de se réfugier à Rome. Il ne lui fallut rien moins que l'intervention spéciale du pape Paul IV, pour le faire revenir à Naples. C'est lui-même qui nous apprend ces particularités, les seules que l'on connaisse de sa vie. Le recueil de ses ouvrages a été publié à Lyon, in-fol., en 1565 et 1597; à Naples, en 1573; et à Venise, en 1561, 1574 et 1600. Quelques-uns de ses écrits ont paru séparément sous les titres: 1° *De uterum gerentibus,* 1543; — 2° *Methodus de alteratione, concoctione, digestione, præparatione ac purgatione, ex Hippocratis et Galeni sententia;* Venise, 1547; Lyon, 1548; — 3° *Trium quæstionum nondum in Galeni doctrina dilucidatarum Compendium;* Venise, in-8°, 1550; — 4° *De medendis humani corporis malis Ars medica;* Naples, in-4°, 1553; Venise, 1558, in-8°; Lugduni, 1559, etc.; — 5° *De medendis Febribus;* Naples, 1554, in-4°; 1562, in-4°; — 6° *De mannæ differentiis ac viribus, deque eas dignoscendi via ac ratione;* Venise, 1562, in-4° : l'auteur y fait voir le premier que la manne de Calabre est le produit d'un arbre, et non une espèce de rosée; — 7° *De vinaceorum facultate et usu;* Venise, 1562, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*ALTOMONTE (*Martino*), peintre italien, né à Naples en 1657, mort en 1745. Il étudia à Rome, et demeura trois ans à la cour de Jean Sobiesky, roi de Pologne. Il s'établit ensuite à Vienne, où il fit plusieurs tableaux d'église estimés. On a de lui, à la galerie de Vienne, une *Susanne au bain.*

Hagedorn, *Lettre à un amateur de peinture.* — Heineken, *Dict. des artistes.*— Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lexicon.*

ALTON (*Richard,* comte D'), général autrichien, né vers 1720, mort en 1789, commandait dans les Pays-Bas en 1789, lors de l'insurrection de ces provinces. Il eut d'abord, près de Tirlemont, quelques succès sur les insurgés; mais après que ces derniers se furent emparés de Gand, d'Alton concentra ses forces dans Bruxelles, d'où il sortit bientôt après, effrayé des mouvements de la population, et des progrès de la désertion dans sa petite armée. Il mourut à quelques lieues de Lienz, en retournant à Vienne (*Voy.* JOSEPH, empereur d'Autriche). — Son frère, le comte *d'Alton,* servit d'abord contre les Turcs, et ensuite contre les Français, en 1792. Il commanda un corps d'armée au siége de Valenciennes, et fut tué, le 24 août 1793, sous les murs de Dunkerque.

Oesterreich. Biograph.-Lexicon.

*ALTON (*Joseph-Guillaume-Édouard* D'), naturaliste et antiquaire allemand, né en 1772 à Aquiléja, mort en mai 1840. Il se destina d'abord à la carrière militaire, visita ensuite l'Italie, et vécut longtemps à Tieffurt près de Weimar, se livrant à l'étude des beaux-arts et de l'histoire naturelle, particulièrement de celle du cheval. Il s'établit ensuite à Würzbourg, et voyagea (1817 et 1818) avec son ami Pander en France, en Angleterre, en Espagne et en Portugal. A son retour, il fut nommé professeur d'archéologie et d'histoire des beaux-arts à l'université de Bonn, où il eut pour élève le prince Albert, mari de la reine d'Angleterre. Il laissa une belle collection de tableaux et de gravures, qui fut en partie achetée par l'université.

On a d'Alton : *Naturgeschichte des Pferdes* (Histoire naturelle du cheval); Bonn, 1810, 2e partie (anatomie), 1817, in-fol., avec des figures; — *Ostéologie comparée* (en allemand), 12 livraisons in-4°; Bonn, 1821-1828. Alton a pris aussi une part active aux recherches de Döllinger et Pander sur le développement du poulet (*Beiträge zur Entwickelungsgeschichte des Hühnchens*); Würzbourg, 1817, in-8°.

Son fils, *Jean-Samuel-Édouard d'Alton,* médecin, né à Saint-Goar en 1803, professeur d'anatomie à Halle depuis 1834, a continué l'*Ostéologie comparée* (2 livraisons, sur les autruches et les oiseaux rapaces, Bonn, 1827-1838), et a publié, en 1850, le premier volume de son manuel de l'*Anatomie comparative de l'homme* (en allemand).

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

*ALTON-SHÉE (*Edmond,* comte D'), ancien pair de France par voie d'hérédité, naquit le 2 juin 1810. Il fut substitué, par ordonnance royale du 11 décembre 1816, à la pairie du comte Shée, son grand-père maternel, avec autorisation pour lui et ses descendants de joindre son nom d'*Alton* à celui de son aïeul maternel (1). Il entra à la chambre des pairs en 1836, et s'y fit connaître par son opposition très-vive aux derniers actes du gouvernement du roi Louis-Philippe; il adhéra, le 22 février 1848, au fameux banquet réformiste du douzième arrondissement. Après la révolution du 24 février, il fut nommé colonel de la deuxième légion de la banlieue, et posa dans les clubs sa candidature à l'assemblée constituante, mais ne fut pas élu. Au mois de décembre (1848), il devint président du comité démocrate et socialiste pour les élections, et au mois de janvier suivant il fut arrêté et gardé longtemps au secret. Malgré ses avances, M. d'Alton-Shée n'a pu se rendre populaire.

Dictionnaire de la Conversation, 2e édit. (1852).

ALTORFER. *Voy.* ALTDORFER.

ALTOUVITIS ou **ALTOVITIS** (mademoiselle D'), femme poëte, née à Marseille en 1550, morte dans la ville natale en 1606, s'est fait connaître par quelques pièces de poésies, insérées dans les recueils du temps. L'abbé Goujet a conservé,

(1) Le comte Henri Shée, conseiller d'État, ancien sénateur et préfet du Bas-Rhin, nommé pair de France le 4 juin 1814, et mort en mars 1820, ne laissa qu'une fille, Françoise Shée, veuve de Jacques-Wulfram, baron d'Alton, dont M. Edmond d'Alton-Shée est le fils unique.

dans le t. XIII de sa *Bibliothèque française*, p. 441, une ode de mademoiselle Altouvitis à la louange de Louis Bellaud et de Pierre Paul, les restaurateurs de la poésie provençale.

Goujet, *Biblioth. française*, t. XIII.

ALTOVITI (*Antoine*), archevêque de Florence, né en 1521, mort en 1573 à Florence, sa ville natale. Nommé à cet archevêché en 1548, il n'en prit possession que dix-neuf ans après, à cause de quelques soupçons que le grand-duc avait conçus contre lui. Il fut un des prélats du concile de Trente. Il s'était surtout livré à l'étude de la dialectique, de la philosophie et de la théologie, et se piquait de répondre sur-le-champ à quelque question scientifique que l'on pût lui faire. On n'a publié de lui que deux de ses notes parmi les *Décisions de la Rota romaine*, imprimées à Rome en 1676, in-fol., et les décrets de deux synodes tenus par lui, l'un diocésain, l'autre provincial. Le P. Negri, dans son *Histoire des Écrivains de Florence*, donne la liste de quatorze traités qu'Altoviti avait écrits en latin sur différents sujets de dialectique et de philosophie, mais dont aucun n'a été imprimé. Une lettre, insérée dans les *Fastes consulaires de l'Académie de Florence*, p. 220, nous apprend qu'il avait composé un traité sur la poétique, pour répondre aux critiques du Dante; mais ce traité est aussi resté inédit.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ginguené, dans la *Biographie universelle*.

ALTRINGER (*Jean*). *Voy.* ALDRINGER.

*****ALTSCHUL** (*Élias*), médecin allemand, issu de parents israélites, naquit à Prague le 8 avril 1812. Il étudia à Vienne, et se livre particulièrement au traitement des maladies des yeux. Il a le premier introduit l'enseignement de l'homéopathie dans les facultés autrichiennes. Depuis 1848, il est professeur d'homéopathie théorique et pratique à l'école de Prague. Il a publié, entre autres, un *Dictionnaire de médecine oculaire* (en allemand); Vienne, 1836, 2 vol. in-12.

Oesterreichisches Biograph.-Lexicon; Vienne, 1851.

ALUNNO (*François*), mathématicien et philologue italien, natif de Ferrare, vivait au quinzième siècle. Il a laissé les ouvrages suivants : 1° *Observations sur Pétrarque*, insérées dans l'édition de ce poëte; Venise, 1539, in-8°; — 2° *Ricchezze della lingua italiana;* Venise, Alde, 1543, in-fol. : ouvrage où il a recueilli, par ordre alphabétique, tous les mots et toutes les expressions les plus élégantes dont Boccace a fait usage; — 3° *la Fabbrica del mondo*; Venise, 1548, in-fol., divisée en dix livres, qui renferment tous les mots dont se sont servis les premiers pères de la langue italienne, rangés par ordre de matières. Tassoni, dans ses *Considérations sur Pétrarque*, s'est beaucoup moqué de cet ouvrage, qui manque, en effet, d'ordre et de choix. Alunno avait un talent particulier de calligraphie : il traçait des lettres d'une finesse qui tenait du prodige. On assure qu'étant à Bologne, il présenta à Charles-Quint le *Credo* et le premier chapitre de l'évangile de saint Jean, écrits sans abréviation, et renfermés dans l'espace d'un denier. L'Arétin ajoute que l'empereur passa un jour entier à examiner ce merveilleux ouvrage.

Barotti, *Memorie istoriche di Letterati Ferraresi*, t. II, p. 121-126. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi. — Ginguéné.

***ALUNNO** (*Niccolo*), peintre italien, vivait à Foligno vers 1460. Il a fait un grand nombre de tableaux, dont les principaux sont : *la Naissance de Jésus-Christ*, pièce d'autel de l'église de Foligno; une *Piété* avec deux anges portant des torches, dans l'église de Saint-François à Assise; des scènes de la Passion (tableau du Louvre, n° 854). On a aussi de lui quelques peintures à la détrempe, portant l'inscription : *Nicolai Fulginatis opus*, 1480. Alunno contribua beaucoup, par son style large et dégagé, aux progrès de la peinture.

Vasari, *Vite de' pittori*. — Mariotti, *Lettere pittoriche Perugine*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

ALVA Y ASTORGA (*Pierre* DE), religieux espagnol, né vers la fin du seizième siècle, mort dans les Pays-Bas en 1667. Il prit l'habit de saint François au Pérou. De retour en Espagne, il voyagea en différents endroits de l'Europe, et publia : *Funiculi nodi indissolubilis de conceptu mentis et conceptu ventris, hoc est*, etc.; Bruxelles, 1663, in-4°. très-rare. L'auteur a voulu y démontrer la conception immaculée de la Vierge. Dans son *Naturæ prodigium et gratiæ portentum, hoc est, Seraph. P. Francisci vitæ acta Christi vitam et mortem regulata et coaptata*, Madriti, 1651, in-fol., il renchérit beaucoup sur le livre des Conformités, de Barth. de Pise. Celui-ci n'avait trouvé que quarante conformités; notre auteur en trouve quatre mille, dont la soixante-dix-huitième fera juger des autres : « Le Sauveur fut dans le ventre de sa mère « pendant neuf mois complets, et saint François « aussi. » On a de lui beaucoup d'autres ouvrages qui ne méritent aucune mention.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*.

***ALVARADO** (*Pedro* DE), compagnon de Fernand Cortez et conquérant du Guatemala, naquit à Badajoz vers la fin du quinzième siècle, et mourut en 1541. Il partit pour le nouveau monde avec quatre de ses frères, et se trouva en 1518 à l'île de Cuba, d'où il fut envoyé, sous les ordres de Grijalva, pour explorer, avec les navires équipés par le gouverneur Vélasquez, les côtes du continent américain. Après avoir touché à l'île de Cozumel ou Acozamil (île des Hirondelles), et à plusieurs plaines du Yucatan, la petite flotte remonta les rivières de Tabasco et de Banderos (ainsi nommé à cause des bannières blanches que les indigènes déployèrent sur les bords de cette rivière). Grijalva fut si enchanté de la beauté du pays, avec ses champs

parfaitement cultivés, qu'il lui donna le nom de *Nouvelle-Espagne*. Il y troqua des perles de verre, de petits miroirs, des clochettes et d'autres bagatelles contre des bracelets, des pendants d'oreille en or, et en rapporta de grandes richesses. Ce fut là que les Espagnols entendirent pour la première fois parler de Montézuma et de son vaste empire. Alvarado fut chargé de retourner à Cuba, pour informer Vélasquez du résultat de l'expédition. Dans cet intervalle, Grijalva, auquel le gouverneur avait défendu de fonder aucune colonie, continuait à explorer les côtes et à recueillir des trésors. La vue de l'or stimula l'ardeur de Vélasquez, qui, mécontent de ce que Grijalva n'avait pas pénétré plus loin dans le pays, lui ôta le commandement à son arrivée à Cuba.

En février 1519, Cortez sortit du port de la Havane avec onze navires, portant cinq cent huit officiers ou soldats, et cent neuf matelots ou artisans. Alvarado commandait l'un de ces navires, et, séparé du reste de la flottille par une tempête, il arriva, trois jours avant Cortez, à Cozumal, rendez-vous désigné. Là, Cortez passa sa petite troupe en revue, tint conseil avec ses onze officiers, et se prépara, avec cette poignée d'aventuriers intrépides, à la conquête la plus extraordinaire dont l'histoire fasse mention (*Voy.* CORTEZ). Le nom d'Alvarado figure dans tous les incidents les plus remarquables de cette conquête du Mexique, dont le récit, tout véritable qu'il est, ressemble à un roman. Doué d'une valeur et d'une activité prodigieuse, Alvarado contribua aux succès de tous les combats que les Espagnols livrèrent aux Indiens, notamment à Tabasco et à Otumba. Les Tlascalans, alliés des Espagnols, lui avaient donné le nom de *Tonatiouhtzin* (fils du Soleil), à cause de sa chevelure blonde. Pendant l'absence de Cortez, qui était allé combattre Narvaëz, il eut le commandement de la ville de Mexico; mais il encourut les reproches de son chef, pour avoir fait massacrer, au milieu d'une fête, un grand nombre de nobles aztèques, accusés de conspiration. Dans la fameuse retraite nocturne du 1er juillet 1520 (*la Noche triste*), Alvarado commandait l'arrière-garde, poste le plus difficile à garder contre les innombrables essaims d'Indiens. Pour échapper aux mains des Aztèques, qui l'auraient impitoyablement sacrifié à Vitziloputchli, leur dieu de guerre, il sauta un fossé d'une largeur énorme, connu jusqu'à ce jour sous le nom d'*el Salto de Alvarado*.

En 1523, il reçut le commandement de trois cents fantasins, de cent soixante cavaliers, de quatre pièces de canon et d'une troupe d'auxiliaires mexicains, pour soumettre les tribus indiennes qui occupaient les bords de l'océan Pacifique, dans la direction de Guatemala. Il réduisit les provinces de Zacatulan, de Tehuantepec, de Soconusco et d'Utlatlan. A Cayacatl, sur les bords de l'océan Pacifique, il fut blessé d'un coup de flèche à la cuisse, reçut la soumission des Indiens, et fonda la ville de *Sant-Iago de los Caballeros* (aujourd'hui *Guatemala-la-Veja*). Il envoya son frère Diego former l'établissement de San-Jorge à Tecultran, et fit construire le port de la Possession, à quinze lieues de Sant-Iago.

Après tant d'exploits il revint en Espagne, où l'empereur Charles-Quint lui fit un accueil magnifique, et le nomma gouverneur de Guatemala. Pendant son séjour au pays natal, il épousa doña Beatrix de la Cueva, parente de l'illustre famille des ducs d'Albuquerque. Il retourna en Amérique accompagné d'un grand nombre d'amis et de chevaliers cherchant fortune. Son esprit aventureux le lança bientôt dans de nouvelles entreprises. Il s'embarqua sur les bords de l'océan Pacifique avec une troupe d'environ cinq cents soldats, dont deux cent vingt-sept cavaliers, pour se diriger du côté de Quito, qui, selon ses calculs, devait être en dehors des limites du gouvernement de Pizarro. Mais le mauvais temps l'obligea de débarquer dans la Bahia de los Caraques, près du cap San-Francisco. De Caraques il pénétra dans l'intérieur; et, après une marche des plus hardies à travers les Andes, marche dont il faut lire les détails dans les *Décades* d'Herrera, il atteignit le pays qu'il cherchait. Il allait en venir aux mains avec la troupe de Pizarro dans la plaine de Rio-Bamba, lorsqu'il se décida à rebrousser chemin, après avoir reçu une forte indemnité; et revint dans le Hondouras pour aider les colons à fonder plusieurs établissements, entre autres Gracias-a-Dios et San-Juan de Puerto de Caballos.

Cependant Ferdinand Pizarro alla en 1534, en Espagne, représenter l'expédition d'Alvarado à Quito comme une infraction aux ordres de l'empereur. Alvarado revint aussi en Espagne, et se justifia si bien, que l'on ajouta à son gouvernement de Guatemala celui de Hondouras. A son retour en Amérique, il reprit sa carrière de découvertes. Il s'embarqua au port de la Possession avec une troupe d'environ mille soldats, sans compter les auxiliaires indiens, et longea la côte: mais une tempête le jeta dans le port de los Pueblos de Avalos, sur la côte du Michoacan. Là il périt à la suite d'une chute de cheval, dans un combat contre les Indiens. La même année (1541), une inondation, accompagnée d'une tempête affreuse, renversa les deux tiers de la ville de Sant-Iago : la maison du gouverneur fut détruite, et la femme d'Alvarado y trouva la mort avec tous les siens. H.

Herrera, *Historia general de los hechos de los Castellanos*. — Solis, *Conquista di Mexico*. — Prescott, *Conquête du Mexique*. — Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*. — Fernando de Alva Ixtlilxochitl, *Histoire des Chichimèques*, publiée par H. Ternaux-Compans; Paris, 1840. — Zarate, *Conquête du Pérou*.

ALVARE PÉLAGE (*don Alvar-François-Paez*), théologien espagnol, né vers la fin du quatorzième siècle, mort à Séville en 1352. Il

étudia le droit canon à Bologne, fut le disciple de Scot et le confrère de Guillaume Ockam et de Raimond Lulle. Il devint grand pénitencier du pape Jean XXII à Avignon, évêque de Sylves dans les Algarves, et nonce apostolique en Portugal. On a de lui : 1° *de Planctu Ecclesiæ libri duo;* Lyon, 1517; Venise, 1560, in-fol. Il en existe une édition de 1474, Ulm, in-fol., pleine de fautes et très-rare. Cet ouvrage, commencé à Avignon en 1330, achevé en 1332, respire l'ultramontanisme le plus prononcé. Trithème lui attribue encore : — 2° *Speculum regum liber unus;* — 3° *Super sententias libri quatuor;* — 4° *Apologia*, et quelques autres ouvrages inédits.

Tritheim, *Annales.* — *Biogr. univ.* (Supplém.).

ALVAREZ, nom de plusieurs artistes espagnols, dont voici les deux principaux :

Lorenzo ALVAREZ, peintre de Valladolid vers 1640, a fait plusieurs tableaux d'église estimés.

Manuel ALVAREZ, sculpteur, né à Salamanque en 1727, mort en 1797. En 1786, il fut nommé directeur de l'Académie des beaux-arts. Son principal ouvrage est une statue équestre de Philippe V, roi d'Espagne. On trouve d'Alvarez un grand nombre de bustes et de statues dans les églises, couvents et palais de l'Espagne.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres profesores de las bellas artes en España.* — *Seminario pintoresco Español*, n° 52. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

***ALVAREZ** ou **ALVARUS**, nom de plusieurs médecins espagnols et portugais du seizième et dix-septième siècle. Voici les principaux :

Antonio ALVAREZ professa la médecine à Alcala de Hénarès et à Valladolid, et fut attaché au duc d'Ossuna, vice-roi de Naples. On a de lui : *Epistolarum et consiliorum medicinalium Prima pars;* Naples, 1585, in-4°. Les neuf premières lettres traitent de divers sujets de médecine; la dernière contient une défense des opinions de Donato Altomare contre Salvus Selanus.

Jean ALVAREZ-BORGÈS fut attaché comme vétérinaire, pendant soixante ans, à Philippe IV et Charles II, rois d'Espagne, et écrivit sur les maladies des chevaux. Peut-être est-il l'auteur (*Johannes Alvarez*) de l'*Histoire naturelle de quelques animaux, et particulièrement du cheval*, mentionnée par Antonio (*Biblioth. Hispana Nova*), et qui se trouve en manuscrit (espagnol) à la Bibliothèque nationale de Paris.

Ferdinand ALVAREZ-CABRAL, mort à Santarem en 1636, composa plusieurs traités de médecine (inédits), dont on trouve la liste dans la *Biographie médicale.*

ALVAREZ DE CASTRO est mentionné par Antonio (*Bibl. Hisp. Nova*) comme l'auteur de deux manuscrits (*Janua vitæ, et fundamenti medicorum, duæ partes*) conservés dans la bibliothèque ecclésiastique de Tolède.

DIDACUS-ALVAREZ-CHACON est mentionné par Manget (*Biblioth. scriptor. medic.*) comme l'auteur d'un livre sur le traitement de la pleurésie : *Para curar el mal da Costado;* Séville, 1506, in-4°. Peut-être est-ce le même que *Didacus Alvarez*, qui, suivant Jöcher (*Allgem. Gelehrten-Lexicon*) a écrit : *Commentum novum in parabolas Arnoldi de Villa-Nova.*

Blasius ALVAREZ DE MIRAVAL, docteur en médecine et en théologie de Salamanque, a composé *la Conservacion de la salud del cuerpo, y alma para el buen regimiento de la Salud;* Medina-del-Campo, 1597, in-4°; Salamanque, 1601, in-4°.

NUNEZ ALVAREZ a publié *Annotationes ad libros duos Fr. Arcei de recta curandorum vulnerum ratione;* Anvers, 1574, in-8°.

Pierre ALVAREZ est, selon la *Biographie médicale*, l'auteur de quelques Commentaires manuscrits sur Galien et Hippocrate.

Thomas ALVAREZ, médecin de Séville, fut chargé par dom Sébastien, roi de Portugal, de surveiller les progrès de la peste qui avait éclaté en Portugal en 1569. Il est cité par Zacutus Lusitanus, qui en fait le plus grand cas. On a de lui : *Tratado ó regimento para preservar da peste;* Coïmbre, 1569, in-4°; Lisbonne, 1580, in-4°.

N. Antonio, *Biblioth. hispana nova.* — Haller, *Biblioth. med. pract.* — Manget, *Biblioth. scriptorum medicorum.* — *Biographie medicale.*

ALVAREZ DA CUNHA (*D. Antonio*), écrivain portugais, né à Goa le 1er mai 1626, mort à Lisbonne le 26 du même mois 1690.

On sait peu de chose sur cet auteur, si ce n'est qu'il était officier tranchant en chef de la maison royale, et qu'il appartenait à une famille distinguée. Il a donné les ouvrages suivants : *Campanha de Portugal pela provincia do Alem Tejo na primavera do anno de* 1663; Lisboa, 1663, in-4°; — *Escola das verdadas, aberta aos principes na lingua italiana por o padrejuglares de companhia de Jesu, e patente a todos na Portugueza por D. Antonio Aluares da Cunha, secretario da Acad. dos Generosos de Lisboa;* Lisboa, 1671, in-4°. Alvarez est admis parmi les écrivains classiques de son pays. F. D.

Catalogo dos Autores, Dictionnaire de l'Académie des sciences.

***ALVAREZ** (*Baltazar*), théologien et jésuite portugais, chancelier de l'université d'Evora, mort en 1628. Il a publié, sous les auspices du grand inquisiteur de Portugal Mascarenhas, un livre fort curieux, intitulé *Index expurgatorius librorum ab ortu Lutheri;* Lisb., 1624, in-8°.

N. Antonio, *Bibl. hisp. nova.* — *Historia e memorias da Academia real das sciencias de Lisboa*, vol. V.

***ALVAREZ** (*Bernardin* DE), fondateur de l'ordre de charité de Saint-Hippolyte, né à Séville en 1514, mort le 12 août 1584. Il vint à l'âge de quatorze ans chercher fortune dans le nouveau monde, s'engagea dans l'armée du Mexique, et fut, pour sa mauvaise conduite, con-

damné à être transporté aux îles Philippines. Il s'échappa de la prison, et se réfugia au Pérou, où il amassa beaucoup d'or qu'il employa à fonder des hôpitaux à Mexico en 1567, à Oaxtepec, à la Vera-Cruz, à Acapulco, et dans d'autres villes de la Nouvelle-Espagne. Ces hôpitaux étaient desservis par une association charitable de Saint-Hippolyte, dont les statuts furent approuvés par le pape Innocent XII. Ces statuts de l'ordre religieux de Saint-Hippolyte ont été imprimés au Mexico, 1621 et 1718, in-4°. Alvarez n'a pas encore été canonisé.

Eguiara et Eguren, *Bibliotheca mexicana;* Mexico, 1755, t. I, p. 416-422.

*ALVAREZ DE PAZ (*Diego*), théologien et jésuite espagnol, né à Tolède vers 1560, mort à Potosi le 17 janvier 1620. Après avoir fini ses études, il se rendit au Pérou, et remplit successivement les fonctions de recteur des collèges de Quito, Cuzco et Lima. Il fut provincial de son ordre au Pérou. Ses principaux écrits sont : *De vita spirituali, ejusque perfectione libri V;* Leyde, 1608 et 1611, traduits en français sous le titre : *Exercice journatier des vertus;* Douai, 1626, in-12; — *De exterminatione mali et promotione boni libri V;* Leyde, 1613.

N. Antonio, *Bibl. hisp. nova.*

ALVAREZ (*Diego*), dominicain espagnol, né à Rio-Seco, dans la Vieille-Castille, vers le milieu du seizième siècle, mort à Naples en 1635. Il professa la théologie pendant trente ans en Espagne et à Rome, où il fut envoyé en 1596, pour soutenir la doctrine de saint Thomas contre les disciples de Molina, dans les congrégations *de Auxiliis;* mais il laissa à son confrère Lemos la partie brillante de cette célèbre dispute. Il s'y fit néanmoins une sorte de réputation en publiant, pour la défense des opinions de son ordre : 1° *De Auxiliis divinæ gratiæ;* Lyon, 1611, in-fol., qui a eu plusieurs éditions; — 2° *Concordia liberi arbitrii cum prædestinatione;* Lyon, 1622, in-8°. Ces ouvrages lui valurent l'archevêché de Trani, dans le royaume de Naples. On le regarde comme le chef des théologiens mitigés de l'école du Docteur angélique. Il admettait par exemple, dans les justes, un pouvoir prochain d'accomplir les commandements, indépendamment de la grâce efficace, quoiqu'il convînt que le pouvoir ne pouvait jamais être réduit à l'acte sans cette grâce. Pascal a beaucoup diverti ses lecteurs, dans ses *Provinciales,* aux dépens de ce système. Alvarez a composé des commentaires sur Isaïe et sur la *Somme* de saint Thomas; il est encore l'auteur des ouvrages suivants : *de Incarnatione divini Verbi disput.* 80; Lugduni, 1614, in-4°; — *de Origine Pelagianæ hæresis,* etc.; Trani, 1629, in-4°.

Nic. Antonio, *Bibl. hispan. nova.* — Tabaraud, dans la *Biographie universelle.*

ALVAREZ (*Diego*), jésuite, natif de Grenade, mort vers l'an 1617, a publié un ouvrage intitulé *Decisio casuum occurrentium in articulo mortis;* Hispali, 1604. L'auteur s'y est déguisé sous le nom de *Melchior Zambrano.*

Nicolao Antonio, *Bibliotheca hispana nova.* — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon;* Adelung, *Supplement.*

ALVAREZ (*Emmanuel*), jésuite portugais, né à l'île de Madère le 4 juin 1526, mort à Lisbonne le 30 décembre 1583. Il fut très-versé dans les langues grecque et hébraïque, et surtout dans la langue et la littérature latine, qu'il professa avec beaucoup de réputation à Lisbonne et à Coïmbre. Il occupa différentes charges dans son ordre. Sa grammaire latine, intitulée *de Institutione grammatica,* publiée pour la première fois en 1572 à Lisbonne, in-4°, fut adoptée dans presque toutes les écoles de son ordre, ce qui donna lieu à une foule d'éditions, et à quelques controverses avec des grammairiens qui n'étaient pas amis des jésuites. Ses confrères Kess, Ricardi, Torsellino, en donnèrent des abrégés, et quelques autres la commentèrent. On a du P. Emmanuel Alvarez un autre ouvrage moins célèbre, intitulé *de Mensuris, Ponderibus et Numeris.*

Nic. Antonio, *Bibliotheca hispana nova.* — Alegambe, *Bibl. script. soc. Jesu.* — Chaufepié, *Nouveau dictionnaire historique.* — Correa da Serra, dans la *Biographie universelle.*

ALVAREZ DO ORIENTE (*Fernão* D'), né à Goa au seizième siècle, mort vers 1595, l'un des écrivains les plus élégants du Portugal. Les seuls renseignements que nous ayons sur ce poëte nous viennent de Diogo de Couto. Cet historien nous apprend qu'Alvarez avait eu le commandement d'un bâtiment de guerre dans la flotte avec le secours de laquelle le vice-roi Antonio de Noronha avait été en décembre 1572 au secours de Damão; puis, qu'il servait avec le même grade à l'époque où partit la flotte commandée par Fernand Tellez, et qui fut expédiée vers la côte du nord par le gouverneur Antonio Moniz Barreto. Selon le même auteur, le poëte écrivait son œuvre vers 1595, et serait mort vers cette époque. Ce serait même cet événement qui aurait été cause des lacunes qu'on y remarque, puisqu'il n'est pas même achevé. En effet, son éditeur Domingos Fernandez déclare, dans le prologue, qu'il lui a fallu faire retoucher le livre par *gens de bon entendement.*

La première édition ne parut que dans le dix-septième siècle, sous le titre suivant : *Lusitania transformada, composta por Fernão d'Aluares do Oriente, dirigida ao illustrissimo e mui excellente senhor D. Miguel de Menezes, marquez de Villa-Real, conde de Alcoutim e de Valença, senhor de Almeida, capitão mor e gouernador de Ceita, impressa em Lisboa por Luiz Estupiñam, anno* 1607; in-8°. Ce livre a été réimprimé pour la deuxième fois à Lisbonne en 1781, in-8°, et, dit-on, revu avec goût. Il faut revenir néanmoins à l'original. Alvarez do Oriente est de tous les poëtes de cette époque celui qui se rapproche le plus, par le style, de l'auteur des *Lusiades;* c'est cette si-

militude sans doute qui a fait supposer à l'un des hommes les plus instruits de notre temps, à Lecussan Verdier, né en Portugal, et qui professait un véritable culte pour la littérature portugaise du seizième siècle, que la *Lusitania transformada* pourrait bien avoir été dérobée à Camoens, qui se plaint, on le sait, d'avoir perdu un ouvrage auquel il donnait tous ses soins. Nous signalons cette opinion d'un savant estimable, sans l'admettre et sans la combattre. Avant de se faire une opinion définitive sur cette question, il faut nécessairement attendre d'autres documents que ceux qui sont aujourd'hui à notre disposition. Le livre d'Alvarez, mêlé de prose et de vers, n'a jamais été traduit en français, et malheureusement ne reproduit aucune des scènes grandioses de l'Inde que l'auteur avait sous les yeux. FERD. DENIS.

Catalogo dos Autores, dans le grand *Dictionnaire de l'Académie des sciences*. — Barbosa Machado, *Bib. Lusit.* — Sané, trad. des *Odes portugaises de Francisco Manoel do Nascimento*.

ALVAREZ (*Francisco*), célèbre voyageur portugais, né à Coïmbre dans la seconde moitié du seizième siècle, mort après l'année 1540, très-âgé. Ce religieux si sincère et si modéré dans sa relation a été apprécié par nombre d'historiens, et n'a pas trouvé parmi ses concitoyens un seul biographe ; si bien que l'on manque des plus simples renseignements sur les événements qui ont marqué sa longue carrière, et que l'on ne commence à en recueillir quelques-uns qu'en l'année 1515, où il entreprend ses longs et pénibles voyages. A cette époque il était déjà avancé en âge, et il remplissait l'office de chapelain du roi Emmanuel, qui, dit-on, appréciait ses vertus et sa science. Il est aisé de voir, en effet, qu'il avait fait des études approfondies ; que la lecture des Pères de l'Église lui était familière, et qu'à des connaissances variées il joignait un sentiment du génie de sa langue maternelle, qui, bien des années après la publication de son livre, l'a fait considérer par l'Académie de Lisbonne comme une des autorités qu'elle aime à suivre.

Bien qu'il fût un écrivain habile et un théologien consommé, Francisco Alvarez agrandit le domaine des sciences géographiques : à son nom se rattache une des plus grandes explorations des temps modernes, celle de l'Abyssinie. Nous joindrons donc à la biographie du chapelain d'Emmanuel les circonstances les plus importantes de ses voyages.

Vers l'année 1509, quatre ans après son arrivée aux Indes, le grand Albuquerque avait vu arriver devant lui un prêtre nommé Matthieu, en assez pauvre équipage, et qui se disait cependant envoyé comme ambassadeur à la cour du roi Emmanuel, au nom de l'impératrice Hélène, régente de la haute Éthiopie. Les capitaines qui faisaient partie du conseil d'Albuquerque ajoutaient peu de foi au dire de ce prêtre arménien, voyageant avec un seul domestique, apportant pour tout présent au roi de Portugal un fragment de la vraie croix, enchâssé dans un peu d'or. Mais l'habile gouverneur des Indes, qui avait appris jadis à l'île de Cameram tout ce qui pourrait résulter d'avantages pour le Portugal de relations suivies avec l'Abyssinie, n'hésita pas à écouter l'humble messager, et l'expédia à la cour de Lisbonne, sous la protection d'un capitaine qui maltraita indignement le malheureux prêtre, et qui eut plus tard à répondre d'une conduite odieuse. Matthieu n'en parvint pas moins auprès d'Emmanuel, et, muni de lettres en bonne forme, fut reçu en audience solennelle. Ce ne fut toutefois qu'en l'année 1515 qu'on songea à répondre au message de la reine d'Éthiopie. Emmanuel fit choix alors, pour accomplir cette mission importante, d'un homme éminent dans les lettres, qui remplissait en ce temps les paisibles fonctions de grand chroniqueur du royaume, mais qui avait visité jadis l'Espagne, l'Italie, l'Allemagne, comme ambassadeur. Duarte Galvão, malgré son grand âge, fut désigné pour aller porter des paroles d'alliance contre les mahométans à ce négous d'Abyssinie, qu'on décorait si improprement du titre de Prestre Jehean des Indes. Francisco Alvarez fut attaché à la mission comme devant remplir les doubles fonctions de conseiller et de chapelain. Matthieu, comblé de présents, devait guider l'ambassade. La mission se dirigea d'abord vers les Indes orientales, où elle arriva en 1515 ; et en 1517 elle partit pour la mer Rouge avec les ambassadeurs. André Corsal nous à conservé le récit des calamités qui arrêtèrent cette expédition à son début. Il suffira de dire ici que l'infortuné Duarte Galvão ne put arriver que jusques à Cameram, devant les côtes de la haute Éthiopie. Sur cette île aride, ravagée jadis par Alfonse d'Albuquerque, il acheva douloureusement une carrière consacrée tout entière à retracer les gloires de son pays, et même à les accroître. Parvenu à une si faible distance de l'Abyssinie, Matthieu fut reconnu par quelques-uns des habitants notables qui avaient eu des relations avec lui : ils lui rendirent en présence des Portugais une sorte d'hommage, et alors seulement les doutes que l'on avait conçus sur la réalité de sa mission furent dissipés.

Aux portes mêmes de l'Abyssinie, la mort de D. Duarte Galvão s'opposait à l'accomplissement de l'ambassade. La flotte portugaise quitta l'île de Cameram, alla brûler Zeila, visita ensuite Ormuz, puis se rendit de là aux Indes, où l'ancien gouverneur était remplacé : c'était alors Diogo Lopez de Siqueira, à l'habileté duquel était remis le soin de l'administration. Ce gouverneur comprit toute l'importance de l'entreprise confiée jadis à Galvão : il résolut de la poursuivre, en ne lui donnant pas toutefois la pompe qu'elle devait avoir primitivement ; et ce fut une faute grave. La plupart des présents destinés jadis au Prestre Jehan furent gardés dans les magasins de Cochin, où l'on affirme même

qu'ils avaient été fort entamés par Lopo Soares ; et la suite de l'ambassadeur fut diminuée. Le choix qui présida à l'élection du chef de la mission ne montra pas plus de prévision. Le circonspect et habile Galvão fut remplacé par un soldat peu éclairé, et surtout d'un caractère violent. D. Rodrigo de Lima fut chargé par le capitão mor de la flotte d'aller établir les premières relations que l'on eût tentées jusqu'alors avec un souverain, sur les intentions duquel on n'avait recueilli que les notions les plus vagues. En réalité, on peut dire qu'à partir de cette époque, la science, la sagesse et le caractère conciliant de Francisco Alvarez sauvèrent la mission.

L'ambassade mit pour la première fois le pied sur le sol de l'Abyssinie, ou, pour mieux dire, il débarqua à Mesoah le 6 avril 1520. Mais une fois arrivé à Arkiko, le premier lieu de quelque importance où il s'arrêta sur le continent, il comprit mieux, par la nature du pays et par les difficultés qu'on lui suscita, quels allaient être les obstacles qu'il devait rencontrer avant de parvenir jusqu'au Prêtre Jehan. Ses ressources pour entreprendre ce pénible voyage consistaient surtout dans une provision de poivre assez considérable, denrée que l'on considérait alors par toute l'Abyssinie comme le moyen d'échange le plus facile et le plus profitable. Ses forces les plus réelles pour résister aux agressions des tribus errantes se montaient à seize Européens, dont nous donnerons ici les noms, parce qu'ils ont été partout altérés, et qu'ils se groupent dans cette biographie autour de la figure d'Alvarez, dont nous consultons la relation originale; ce que l'on n'avait pas encore fait même du temps de Ramusio. Les Portugais de la suite de l'ambassadeur marchaient dans l'ordre suivant : Après D. Rodrigo de Lima, que la traduction française change (nous ignorons pourquoi) en Rodrigue de Luna, venaient Jorge d'Abreu, homme éminent, habile dans la connaissance de la langue arabe; Lopo da Gama, João Escolar, secrétaire de l'ambassade; João Gonçalvez, l'interprète et le facteur de la mission ; Manoel de Mares, le musicien chargé de toucher les orgues que l'on offrait au Prêtre Jean; Pero Lopez, Mestre João le médecin, qui plus tard, demeuré comme otage, fut revêtu du titre de patriarche d'Éthiopie, sous le nom de Bermudezi; Gaspar Pereira, Estevão Palharte, tous deux serviteurs de D. Rodrigue; João Fernandez, Lazaro d'Andrade le peintre, Alfonso Mendez, et enfin Francisco Alvarez, qui se nomme le dernier. Avec l'ambassadeur Matthieu venaient trois Portugais ; ils s'appelaient l'un Magalhães (peut-être parent de l'illustre navigateur, qui faisait en cette année le premier tour du monde), les deux autres Alvarenga et Diogo Fernandez.

Le prêtre arménien Matheus, que nous nommerons Matthieu avec nos vieilles relations, servait de guide aux Européens; mais, il faut le dire, sa position était presque aussi délicate qu'elle l'avait été jadis dans l'Inde et en Portugal, où l'on ajoutait si peu de foi à son ambassade. En effet, il n'avait pas été envoyé par David le négous alors régnant, mais par Hélène l'impératrice régente, qu'effrayaient les envahissements toujours croissants des Turcs, et qui appelait à son aide les souverains chrétiens. La mobilité capricieuse de cette souveraine, ses excentricités voisines de la folie, étaient alléguées quelquefois par son fils lui-même, et servirent de motifs pour nier la validité des pouvoirs de l'Arménien, lorsque des dissentiments s'élevèrent entre le négous et l'ambassadeur. Matthieu comprenait mieux que personne sa position; il voulait atteindre à la frontière, et tâter le terrain. Ce fut sans aucun doute la raison qui l'engagea à conduire les Portugais, à travers des chemins pour ainsi dire inextricables, au monastère de Bisam, dont les vieilles relations de Temporal et de Plantin ont fait le couvent de la Vision, et où il semble avoir eu parmi les moines de l'ordre de Saint-Antoine un véritable crédit. Dès l'origine, l'ambassade se trouva là dans une position embarrassante, si ce n'est fort difficile. Les choses se simplifièrent par la mort de Matthieu, qui expira entre les bras d'Alvarez dans un village appartenant aux moines, et voisin du monastère. Une épidémie qui régnait alors l'emporta en quelques jours, et jeta la terreur dans le pays. L'ambassade ne songea dès lors qu'à gagner dans le plus court délai la résidence du négous. Nous ne la suivrons pas dans ce long et pénible voyage; mais nous aimons à répéter quelques paroles d'un écrivain distingué, initié par ses vastes connaissances à toutes les choses de l'Orient, et qui le résument on ne peut mieux. « A peine Matthieu était-il mort, dit M. Noël des Vergers en parlant des Portugais, que, voulant hâter leur voyage pour échapper à l'épidémie, ils rencontrèrent de toutes parts des empêchements et de la défiance. Tantôt on refuse de leur fournir des guides, tantôt les porteurs chargés de leurs effets les abandonnent; et cependant les difficultés semblent augmenter à chaque pas. Ils se trouvaient alors au milieu de ces montagnes escarpées du Tigré, qui forment entre la mer et l'intérieur du pays une barrière presque insurmontable. Au moment où ils croyaient avoir découvert un passage plus facile, des rochers droits et nus se dressaient devant eux comme une muraille, et les forçaient à retourner en arrière. La nuit, ils étaient continuellement inquiétés pas les cris des hyènes, ... qui s'avançaient quelquefois jusqu'au milieu de leurs camps; le jour, ils avaient à redouter l'attaque plus dangereuse encore des tribus, qui ne vivent que de butin. » (*Univers*, article sur l'Abyssinie.)

Après avoir surmonté d'incroyables difficultés, Francisco Alvarez arriva avec l'ambassade, non pas à Gondar, comme le dit la *Biographie universelle* (cette ville n'était pas encore fondée), mais bien à Axum; et dans cette ancienne capi-

tale de l'Éthiopie il put admirer, au commencement du siècle, des monuments pleins d'intérêt, et souvent remplis d'une sorte de magnificence que la barbarie des musulmans a renversés depuis. Mais le négous n'était pas alors à Axum, qu'Alvarez appelle *Aquaxumo;* c'était dans le pays de Choa, si curieusement exploré de nos jours par M. Rochet d'Héricourt, qu'elle devait le rencontrer. L'empereur David se trouvait parfaitement au fait de la marche des Portugais; et il en donna la preuve en envoyant à leur rencontre un moine abyssin qui portait le nom de Zangazebo, et qui plus tard devait être envoyé comme ambassadeur à Rome.

Parvenu aux montagnes qui séparent le Tigré de la fertile province d'Angote, si abondamment alors couverte de bestiaux, dans le pays de Lasta, Francisco Alvarez visite pour la première fois les splendides églises de Lalibela ou Lalibala, que, selon la tradition éthiopienne, des hommes blancs ont creusées dans le roc dès le temps d'Abraham, sans employer, pour accomplir ces travaux gigantesques, plus de vingt-quatre ans. En présence de ces magnificences architecturales ignorées jusqu'à lui, le vieux prêtre, si sincère dans son admiration, n'a qu'une seule crainte, c'est qu'on ne veuille pas croire à son récit; mais il faut bien le dire, c'est dans ce même récit si minutieusement exact, et où toutes les mesures sont données, qu'il faut lire sa description; elle est altérée dans le texte de Ramusio, et par conséquent dans les traductions françaises. Nous signalons surtout cette différence aux archéologues, qui depuis trois siècles acceptent l'étrange version de Temporal, et même ses plans à coup sûr fantastiques, dont on ne trouve aucune trace dans l'édition originale de 1540, la seule, du reste, qu'on ait jamais imprimée en portugais. La seigneurie d'Abrigima (et non d'*Abugana*), où se trouvent ces merveilleux édifices souterrains, fut donnée à Zangazebo par le négous, et lui fut concédée sans doute par avance, en compensation des périls qu'il allait affronter.

Ceux que devaient courir Alvarez et ses compagnons n'étaient pas encore écartés. Plus le récit en est simple, plus on compatit aux souffrances qu'enduraient les Européens dans une région qu'ils ne connaissaient pas et qu'ils devaient faire connaître au reste du monde, et où d'ailleurs un isolement absolu des autres peuples créait sans cesse dans les relations sociales des obstacles inattendus. Quelquefois ces obstacles étaient d'une autre nature, et ne pouvaient être surmontés sans un grand courage. Au sortir d'Abrigima dans la province d'Angote, par exemple, l'ambassade fut cruellement lapidée à coups de fronde; et elle faillit perdre mestre João, son médecin, qui plus tard devait jouer un si grand rôle en Abyssinie.

Après avoir traversé l'Amara, l'ambassade entra, le 1er octobre 1520, sur les terres de Choa; et enfin, le 15 du même mois, Francisco Alvarez put découvrir dans la plaine les tentes éparses qui environnaient la tente splendide du Prêtre-Jean; la vallée, dit-il, en était couverte.

Nous n'insisterons pas ici sur la pompe un peu barbare déployée par le négous pour accueillir les Portugais. La réception solennelle de l'ambassade n'eut lieu que le 20 octobre 1520; et les pouvoirs de D. Rodrigo de Lima, qui ne se présentait qu'au nom du gouverneur des Indes, furent si peu contestés, qu'on défraya magnifiquement sa table et celle de ses serviteurs. Mais D. Rodrigo avait trouvé à la cour du souverain d'Éthiopie un bien plus grand nombre de Franguis ou, si on l'aime mieux, d'Européens qu'il ne le supposait. Outre Pedro de Covilham, l'ancien envoyé de João II, qui vivait en Abyssinie depuis plus de trente-quatre ans sans pouvoir gagner le bord de la mer, et un peintre vénitien, nommé Brancaleone, résidant presque aussi anciennement dans le pays, où il avait exécuté d'innombrables peintures religieuses, et où il comptait pour compagnon un certain Thomas Gradenigo, il y avait une quarantaine d'individus, Génois, Biscayens, Catalans, Allemands même, que les hasards de l'esclavage ou de la navigation avaient amenés dans ces parages et qui y étaient parfaitement traités, ainsi que les Portugais envoyés naguère par Tristan da Cunha. Ce fut de cette réunion d'Européens que partirent les calomnies qui devaient ruiner momentanément le crédit de l'ambassade : on accusa hautement D. Rodrigo de Lima d'avoir retenu la plus grande partie des présents destinés aux négous, et de s'être même approprié les nombreux sacs de poivre qui lui étaient réservés; on nia même la validité de ses pouvoirs, et on alla jusques à affirmer que l'Arménien Matthieu n'avait reçu aucune mission légale pour se présenter devant Emmanuel. Le dédain se traduisit de mille manières, les approvisionnements journaliers cessèrent d'avoir lieu; mais des explications fort explicites ayant eu lieu entre le négous, l'ambassadeur et Francisco Alvarez, ces nuages se dissipèrent et la bonne intelligence se rétablit, sans aller toutefois jusqu'à la bienveillance de la part du souverain éthiopien, ce que l'on peut attribuer sans doute au caractère de D. Rodrigo; car pour Alvarez, il avait complétement conquis la faveur du monarque.

A partir de ce moment, c'est en effet le digne prêtre qui sauve la mission, ou pour mieux dire qui la soutient de son crédit. Il accomplit alors la charge qui lui a été déléguée par le capitão-mor à Messoah, et sur laquelle se tait Ramusio; sans être ambassadeur, c'est la sagesse de ses conseils qui dirige l'ambassade et qui la mène à bien.

Avant tout, et quoique pourvu de certaines connaissances générales, Francisco Alvarez est un habile théologien, c'est ce qui lui assure la faveur du négous; il remplit tous les devoirs

d'un ecclésiastique, c'est ce qui lui attire l'estime du clergé abyssin. A tous les instants du jour, au lever de l'aurore même, l'empereur veut l'avoir dans sa tente, où sans être vu de lui, selon l'étiquette de la cour, il demande des explications sur les dogmes de la religion catholique, et s'émerveille fréquemment de leur conformité avec ceux que professent ses ancêtres de toute antiquité. Malgré son jeune âge (il n'a que vingt-quatre ans), non-seulement il s'enquiert des conciles qui ont été célébrés jadis parmi nous et des livres religieux en usage en Europe, mais il veut que le digne chapelain édifie son peuple en célébrant la messe. C'est donc à tort qu'un savant, dont nous respectons l'autorité, a dit que ces discussions théologiques n'eurent pas lieu sans une extrême aigreur de part et d'autre. La meilleure preuve d'ailleurs de l'autorité que Francisco Alvarez finit par acquérir dans ses discussions religieuses peut se déduire de l'ambassade qu'il remplit solennellement auprès du pape de la part du négous, et qui ne tendait à rien moins qu'à remettre immédiatement l'Abyssinie sous son autorité, en déclinant celle de l'Abouna Cophte, qu'on avait suivie jusqu'alors.

Au mois de février 1521, la couronne d'or que le négous destinait au roi Emmanuel avait été remise à D. Rodrigo de Lima, avec d'autres présents pour lui et les siens; les lettres adressées au monarque portugais et au pape avaient été scellées soigneusement, et placées dans leurs riches sachets de satin cramoisi. Francisco Alvarez avait reçu l'investiture du patriarcat futur de Messoah. On se préparait en un mot au départ, lorsque de graves dissentiments éclatèrent entre l'ambassadeur et George d'Abreu, qui avait su conquérir la faveur du négous. Après le départ définitif de l'ambassade pour Messoah, et lorsque l'on était déjà fort avancé dans le voyage, ces dissentiments prirent un tel caractère d'hostilité, que les Portugais en vinrent aux mains, sans que le caractère conciliant d'Alvarez pût les arrêter. Dès lors l'autorité du négous dut intervenir. L'ambassade fut contrainte de rétrograder; et les individus qui composaient la mission durent rester encore six longues années en Abyssinie. A partir du chapitre CIX de sa relation, le digne Francisco Alvarez s'interrompt complétement, et se tait sur les débats déplorables de ses compatriotes, pour ne s'occuper que de la religion des Abyssins ou de l'administration de leur beau pays. Pendant ce séjour forcé, il se tient au courant du mouvement intellectuel de ce pays, et il peut multiplier ses précieuses observations deux ans avant l'époque où une grande révolution suscitée par l'invasion de Gragne va changer l'aspect de l'Abyssinie, et exiger l'intervention armée des Portugais : il part, en un mot, riche d'observations de tout genre, qui feront connaître enfin ce vaste pays à l'Europe.

Ce ne fut en effet qu'au mois d'avril de l'année 1526, cinq ans après la mort d'Emmanuel, que l'ambassade portugaise put se mettre définitivement en route pour Messoah avec Zagazabo, l'ambassadeur abyssin, chargé de remettre à João III la couronne d'or jadis destinée à son père. D. Hector de Sylveira, capitão-mor d'une flottille de trois galions et de deux caravelles, attendait, dans le golfe d'Arkiko, l'ambassadeur et sa suite. Malgré les efforts du négous pour retenir les Portugais, l'embarquement définitif eut lieu le 28 avril. Durant une relâche à l'île de Cameran, Francisco Alvarez recueillit pieusement les cendres de Duarte Galvam; et, après avoir gagné le port de Cochin, il les remit au propre fils du grand historien, qui servait dans ces parages et qui leur donna la sépulture. Ce fut de Cananor que D. Rodrigo de Lima s'embarqua définitivement avec Alvarez et l'ambassadeur abyssinien pour le port de Lisbonne. Il y arriva le 25 juillet 1527; mais la peste régnait, alors dans cette ville, et une caravelle dirigea, par ordre du roi, la mission sur Santarem. Ce fut dans Coïmbre même, au centre du mouvement intellectuel qu'il favorisait tant, que João III reçut l'ambassadeur éthiopien. Seize ans plus tard, au mois de janvier 1533, Francisco Alvarez, déjà chargé d'années, alla à Rome en compagnie de D. Martin de Portugal. Il lui restait à accomplir la mission dont l'avait chargé le roi David : ce fut à Clément VII qu'il remit les lettres de ce souverain, qui errait déjà en fugitif dans son royaume.

La cour de Lisbonne avait enfin décidé que la relation de Francisco Alvarez paraîtrait. Le noble et persévérant voyageur vint à Paris pour rendre, dit-il, l'impression de son livre plus parfaite; il en rapporta des caractères qu'il jugeait préférables à ceux des Valentin et des Galharde; et le volume qu'il destinait aux curieux, car on le tira sans doute à petit nombre, fut imprimé en 1540 à Lisbonne; il parut sous le titre suivant : *Verdadeira informaçam do Preste Ioão das Indias, em que se contão todos os sitios das terras e dos tratos e comercios della et doque passaram no viagem de D. Rodrigo de Lima, que for por mandado de Pedro Lopez Siqueira, e assi dos cartas e presentes que ho Preste João mandou a el rey nosso senhor.* — Nous n'avons pas vu ce titre; il manque au précieux volume de la Bibl. nat. L'image en bois qui précède l'ouvrage l'abrége ainsi : *Verdadera informaçam das terras do Preste Joam, segundo vio e escreveo ho padre Francisco Aluarez, cappellã del rey nosso senhor. Agora nouamẽte impresso por mandado do dito senhor em casa de Luis Rodriguez, liureiro de Sua Alleza.* Et à la fin du volume on lit : *A honra de deos da gloriosa Virgem nossa sñora, se acabou ho liuro do Preste João das Indias em que se conta todos hos sitios das terras, e dos tratos e comercios dellas, e doque passam no viagem de Diogo*

Rodrigo de Lima, que foi por mandado de Diogo Lopez de Sequeira, que antam era governador na India : e assi das cartas e presentes que ho Preste Joã mandou a el rey nosso senhor, cō outras cousas notaueis que ha na terra ho qual vio e escreuco, ho padre Frãcisco Aluarez, capellã del rey nosso señor, con muita diligencia e verdade, acabouse no anno da encarnaçam de nosso sñor Jesu Christo a hos vinte dou dias de outubro de mile quinhentos e quarenta anos. L'apparition de ce beau livre fit une véritable révolution dans les idées confuses que l'on avait jusqu'alors en Europe sur la géographie, l'histoire et même les productions naturelles de la haute Éthiopie. La sincérité dénuée de toute exagération dont il offrait tant de preuves, la correcte simplicité avec laquelle il était écrit, dépouillèrent de tout son merveilleux la légende du Prestre Jean, dont il existe tant de manuscrits, et que l'imprimerie venait de vulgariser. Les richesses fantastiques de ce souverain imaginaire s'évanouirent; mais, en remplacement d'une sorte de fable populaire, les vrais savants possédèrent un trésor d'observations judicieuses et de documents géographiques absolument nouveaux pour l'époque où ils parurent. Malheureusement le précieux volume dont nous avons reproduit minutieusement le titre fut peu répandu hors de la Péninsule; il était déjà rare au temps de Damião de Goes, qui lui a emprunté la meilleure partie de ses observations sur les Éthiopiens, et dont la plume facile vulgarisa tant de précieuses observations. Francisco Alvarez était vieux lorsqu'il partit pour son périlleux voyage. Goes, en parlant de l'âge de Duarte Galvão et de celui de son compagnon auquel il rend hommage, dit : *Is quoque senex et moribus inculpatis.* Or Galvão avait soixante et onze ans lorsqu'il mourut, et Alvarez devait être plus qu'octogénaire lorsqu'il publia sa relation. La mort ne lui laissa probablement pas le temps de la faire réimprimer; et lorsqu'elle entra dans la circulation européenne, si l'on peut se servir de ce mot, elle y parut altérée dans la version italienne de Ramusio, et en 1556 plus altérée encore dans la traduction française publiée par Jean Temporal, que reproduisit deux ans plus tard Iehan Plantin à Anvers avec de légères modifications, dues sans doute à un certain Jean Bellère. La traduction espagnole de Thomas de Padilla, Anvers, 1557, réimpr. en 1561 in-fol., et improprement attribuée à Selves, est préférable, mais les noms y sont encore travestis; il en est probablement de même des versions allemandes que cite M. Ternaux Compans dans sa *Bibliothèque Asiatique et Africaine* : il faut donc de toute nécessité revenir à l'original. Dans le mouvement scientifique toujours croissant qui nous attire aujourd'hui vers l'Afrique, le livre de Francisco Alvarez ne saurait être négligé : il renferme sur l'Abyssinie les plus précieuses origines pour l'ethnographie et l'histoire, et il n'est pas même à dédaigner en ce qui regarde l'histoire naturelle. Pour n'en offrir qu'un exemple, le savant et infortuné Petit, dont les mémoires sont insérés dans la belle relation de M. Lefebvre, doute, en énumérant les fruits de la contrée, si les limons, les cédrats, les oranges, sont cultivés depuis longtemps dans cette portion de l'Afrique, et ne se montrent pas avec l'invasion portugaise. Un simple coup d'œil sur la relation du seizième siècle eût fait évanouir l'incertitude du naturaliste.

Francisco Alvarez habitant l'Abyssinie deux ans environ avant l'apparition de ce cruel Gragné que Bermudez appelle Goronha, et dont on a comparé avec raison les ravages à ceux que renouvelait sans cesse dans sa marche destructive le terrible Attila, il avait vu le pays non pas tel qu'il fut après l'invasion des guerriers impitoyables du pays d'Adel et celle des Gallas, mais soumis à l'autorité d'un seul négous : cela seul rendait précieux le récit du vieux prêtre portugais, puisque la relation de Bermudez, qui l'accompagna sous le nom de mestre João, ne peint déjà plus que des scènes de désolation. Il n'est pas jusqu'aux réflexions d'Alvarez qui concourent à mieux faire saisir dans leur ensemble les observations des voyageurs modernes; et lorsqu'on s'est initié avec lui à certains faits intellectuels, à certaines lois fondamentales qui ont régi cette antique contrée, et même à la fatale ignorance dans laquelle on resta longtemps à son égard, on sent mieux la justesse d'une opinion émise par M. Théophile Lefebvre dans l'introduction de son vaste ouvrage : « Si l'Abyssinie, dit-il, n'a fait aucun progrès, ceci résulte avant tout de sa position isolée, de l'absence complète des rapports avec des nations qui lui furent supérieures en civilisation; car il n'y avait aucun peuple qui par le fait ne la séquestrât du monde entier : c'est au point qu'avant Alvarez et les Portugais, on chercherait vainement la moindre trace des relations directes de l'Abyssinie avec aucune des nations européennes modernes. » FERDINAND DENIS.

Legatio David, Æthiopiæ regis, ad Clementem papam VII, ejusdem David legatio ad Emmanuelem Portugalliæ regem, id. ad Joannem Portugaliæ regem de regno Ethiopiæ ac populo, etc.; Bononiæ, 1538, in-4°. — Barros, *Decada 3 da India*, liv. IV, cap. 3. — Le P. Balthazar, *Telles historia da Ethiopia alta*, liv. II, cap. 5. — Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispanica nova.* — Guerreiro, *Relação annal das cuosas do Oriente, do anno* 1607 *et* 1608, p. 278. — Illescas, *Historia pontifical*, parte 2, liv. VI, cap. 22. — Andrade, *Chronica del rey D. João Terceiro*, parte 2, cap. 4. — Jarric, *Thesaurus rerum indicarum*, t. II, cap. 14. — Fernando Lopes de Castanheda, *Historia do descubrimento da India*, liv. VII, cap 5. — Ludolph, *Historia Æthiopica*, p. 4. — Godinho, *De Abyssin. rebus*, lib. I, cap. 25 et 34. — Damião de Goes, *Fides, religio moresque Æthiopium*, p. 50. — *Catalogo dos Autores*, dans le grand Dictionnaire de l'Académie des sciences de Lisbonne, in-fol., dont un seul volume a paru. — Ferdinand Denis, *le Monde enchanté, cosmographie et histoire naturelle fantasque du moyen âge, avec la legende du Prestre-Jean.*

***ALVAREZ DE RIBERA** (*François*), jurisconsulte espagnol, né vers 1530, mort à Valla-

dolid en 1605. Il étudia le droit à Salamanque, servit comme soldat en Italie, devint en 1570 président de la chambre royale à Naples, et entra dans les ordres en 1589. Son principal écrit est un plaidoyer en faveur de Philippe II : *Pro augustissimo Philippo II Responsum de successione regni Portugaliæ;* Madrid, 1621, in-4°.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. nova*, t. II, p. 399.

*ALVAREZ (*P. Gonçalo*), jésuite portugais, fondateur des études à Macao, né à Villaviciosa dans la première moitié du seizième siècle, mort dans un naufrage le 2 juillet 1573. Ce religieux appartenait à une famille noble; et, après avoir étudié à Coïmbre, il prit l'habit de jésuite dans le collége de cette ville le 1er janvier 1549. Homme d'une instruction profonde, il fut choisi par saint François de Borja pour occuper le poste si important de visiteur des Indes. Il partit en 1568; et, après avoir éprouvé une tempête épouvantable au cap de Bonne-Espérance, il arriva à Goa le 10 septembre de la même année, sur le bâtiment qui conduisait D. Luis de Attayde. Après s'être acquitté des principaux offices des Indes portugaises dans l'Inde, il se rendit à la Chine, et ce fut lui qui organisa le premier système d'études à Macao. Il se rendait au Japon pour continuer sa vie laborieuse avec le P. Manoel Lopes, lorsque son navire sombra. On a de lui *Carta a São Francisco de Borja, general de Companhia.* Cette lettre a servi à plusieurs historiens, et entre autres à Souza : *Oriente Conquistado.* F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, t. II.

*ALVAREZ DE COLMENAR (*Jean*), nom espagnol, probablement supposé, d'un écrivain français qui a publié un ouvrage sous le titre : *les Délices de l'Espagne et du Portugal;* Leyde (Van der Aa), 1707, 5 vol. in-12; ibid., 1715, 5 vol. in-12. Cet ouvrage a servi de base aux *Annales d'Espagne et de Portugal;* Amsterdam, 1741, 4 vol. in-4°.

Leon Pinedo, *Biblioteca oriental y occidental*, t. III, 1403, édit. 1738.

*ALVAREZ (*F. Jean*), né à Torres-Novas dans le quinzième siècle, mort au commencement du seizième, écrivain portugais. Frère Jean Alvarez accompagna D. Fernando, surnommé *le saint Infant*, en Afrique, et partagea sa captivité. Il ne revint en Europe qu'après la mort du noble martyr, et fut, peu de temps après son retour, nommé abbé commendataire de la célèbre abbaye de Paço de Souza, dont on attribue la fondation au fameux Egaz Moniz, et qui appartient à l'ordre des Bénédictins. Il entreprit de porter la réforme dans ce monastère; et, grâce à sa fermeté, il en vint à bout. Diverses affaires l'ayant appelé à Rome et en Belgique, il envoya à ses moines, parmi certains ouvrages relatifs à la règle de Saint-Benoît, une copie de l'*Imitation de Jésus-Christ.* Les lettres de João Alvarez ont été reproduites dans le grand ouvrage de J. Pinto Ribeiro; mais le livre qui surtout le recommande au souvenir de l'historien est celui dans lequel il a raconté les souffrances et la résignation du noble fils de João Ier. Ce récit, fort altéré depuis, a été publié sous le titre suivant : *Chronica das feitos vida e morte do iffante sancto D. Fernando, que morreo em Feez, etc.;* Lisboa, Germão Gallharde, 1527, in-8°. M. Figanière n'a jamais pu se procurer cette édition; il cite la seconde publiée en 1577, avec des changements par Frey Hyeronimo de Ramos. Comme c'est la seule que l'on puisse se procurer aujourd'hui, nous reproduisons l'un des deux titres qu'elle porte : *Chronica da vida e feitos do muyto virtuoso o sancto iffante dom Fernando, que morreo em terra de Mouros : scripta antigamente por frey João Alvarez, cavalleiro da ordem d'Aviz, secretario do dito senhor, que com elle esteve captivo atee sua morte despois cinquo annos. Agora nouamente emendada e concertada pelo padre Frey Hyeronymo de Ramos, da ordem dos Preegadores, por mandado do serenissimo cardeal Iffante, etc.* A la feuille 144 on a placé la suscription suivante : *Foi impressa esta chronica do sancto iffante D. Fernando, filho del rey D. João primeiro deste nome, em Lisboa per Antonio Ribeiro;* 1577, in-8°. Ferd. Denis.

Barbosa, *Machado lib. Lus.* — *Catalogo dos Autores.* — *Bibliographia historica Portugueza.*

*ALVAREZ Y BÆNA (*Joseph-Antoine*), biographe espagnol, né à Madrid vers le milieu du dix-huitième siècle, mort vers 1803. Il s'est fait connaître par son ouvrage intitulé *Hijos de Madrid, ilustres en santidad, dignidades, armas, sciencias y artes;* Madrid, 1789-1791, 4 vol. in-4°. L'auteur nous informe, dans la préface, qu'il a commencé, de concert avec son frère Juan Antonio, à recueillir dès 1769 les matériaux de cet ouvrage, et qu'il a eu à sa disposition la bibliothèque (8,000 volumes) de son oncle Santiago, roi d'armes de Sa Majesté Catholique.

Alvarez a encore publié : *Compendio de las grandezas de Madrid;* Madrid, 1786, in-8°. Il allait mettre au jour une histoire détaillée de Madrid, quand la mort le surprit.

Mesonero Romanos, *Manual de Madrid*, 2e édit., p. 6. — J. Ant. Alvarez de Quindos y Bæna, *Descripcion de Aranjuez*, 1804, prologue.

*ALVAREZ (le *P. Luiz*), jésuite portugais, né au village de San-Romão, dans l'évêché de Coïmbre, en 1618, mort à Lisbonne en 1709. Cet écrivain ascétique est regardé comme classique, et a donné un grand nombre d'ouvrages. Nous citerons : *Amor sagrado, offerceeo P. Luiz Alvarez, da companhia da Jesus;* Evora, 1673, in-8°; — *Ceo de Graça, inferno custoso;* Coïmbra, 1692; — *Sermões de Quaresma, offerecidas ao illustrissimo senhor D. Juan Mascarenhas, bispo de Portalegre*, etc.; Lisboa, 1688, in-4°. Les deuxième et troisième parties ont paru en 1693 et 1699. F. D.

Catalogo dos Autores, dans le *Dictionnaire de l'Académie des Sciences*.

ALVAREZ DE CASTRO (*Mariano*), général espagnol, né au bourg d'Osma vers 1775, mort en 1810. Il entra de bonne heure au service, comme cadet, dans un régiment des gardes espagnoles, et était parvenu au grade de colonel lors de l'invasion de la Péninsule par Napoléon. Chargé du commandement du fort Mont-Jouy qui domine Barcelone, il tint quelque temps en échec le général Duhesme après la prise de cette place. Un ordre exprès du gouverneur de la Catalogne put seul le décider à se rendre. Bientôt cependant arrivèrent les renforts que le marquis de Pallacio amenait de Mahon : Alvarez alla y prendre de l'emploi, et sa belle conduite lui mérita d'être désigné pour commander Girone, dont les Français pressaient le siége depuis soixante-dix jours, et sur laquelle ils avaient lancé déjà dix mille bombes ou grenades. Les assiégés faisaient bonne contenance : bourgeois et soldats, tous rivalisaient de zèle. Cependant Alvarez sut leur communiquer encore un nouvel élan, au point que les femmes elles-mêmes voulurent partager les fatigues et les périls du siége. Il s'en forma un corps de cinq cents, prises sans distinction de rang parmi les plus vigoureuses. Mais pour que les efforts héroïques de Girone ne demeurassent pas stériles, il fallait qu'ils fussent secondés par les populations environnantes, et Alvarez ne cessait de provoquer leur levée en masse. Un fléau plus désastreux encore que le fer et la flamme, une épidémie, suite de la famine et du carnage, achevait de dévorer le reste des défenseurs de la nouvelle Sagonte. Alvarez, atteint de la contagion, résigna son commandement plutôt que de subir une capitulation inévitable ; et, retenu captif après l'évacuation de la place, il expira bientôt de douleur dans sa prison à Figuières. [*Enc. des g. du m.*]

Southey, *History of the Peninsular war*, t. II, p. 250 et suiv. — Toreno, *Historia del levantamiento, guerra y revolucion de España*, t. II, p. 44-61. — Napier, *History of the war in the Peninsula*, t. III, p. 17-45.

ALVAREZ (*Martin don*), comte de Colomera, général espagnol, né en Andalousie en 1714, mort en 1819. Il embrassa de bonne heure la profession militaire, et fit ses premières armes dans la guerre d'Italie en 1733. En 1779 il eut le commandement de ce fameux camp de Saint-Roch et de ce long blocus de Gibraltar, qui inspira la verve satirique de Parny.

En juillet 1794, il fut appelé au commandement de l'armée de Navarre et Guipuzcoa, avec le titre de capitaine général ; mais il ne put empêcher les Français de franchir la Bidassoa, et de prendre Fontarabie, Saint-Sébastien et Tolosa. Il fut remplacé en février 1795 par le prince de Castel-Franco dans le commandement de l'armée de Navarre, et obtint sa retraite. Appelé au conseil d'État, il prêta, en 1808 serment à Joseph Bonaparte, et se tint, depuis 1814, éloigné des affaires. Il mourut à l'âge de cent cinq ans.

Biographie des Contemporains.

ALVAREZ, sculpteur espagnol, né à Valence vers le milieu du dix-huitième siècle, mort à Rome en 1830. Il fut au nombre des artistes désignés par Napoléon, après l'occupation des États du pape, pour orner le palais de Monte-Cavallo. On a de lui une belle statue en marbre, représentant *Adonis*. Il mourut dans un état voisin de l'indigence.

Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lexicon.*

ALVAREZ (*Thomé*), né à Leiria ou à Villa-viciosa dans le seizième siècle, mort dans le dix-septième, célèbre canoniste portugais. Trésorier de la chapelle royale, personne ne se montra plus habile que lui, dit-on, dans tout ce qui regarde la discipline ecclésiastique : il a laissé plusieurs ouvrages. Nous citerons les traités suivants : *Scholium in rubricas 17 Missalis romani Clementis VIII authoritate recogniti de ordine genuflectendi in missa privata et solemni* ; Ulyssipone, 1613, in-8°. — *Notationes in rubricas breviarii romani ex decreto sacro-sancti concilii Tridentini, restituti Pii pontificis maxime jussu, editi et Clementis VIII authoritate recogniti* ; Ulyssipone, 1629, in-8°.

On lui attribue également la vie de D. Jorge de Attayde, aumônier de l'évêque de Vizeu. Son *Directorio do Coro para a Capella real*, est, dit Barbosa, un ouvrage parfait dans son genre.

F. D.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

***ALVARO** (*Jean*), peintre italien du dix-huitième siècle. On cite de lui une *Sainte Famille* comme un tableau fort estimé.

Heineken, *Dictionnaire des Artistes.*

***ALVAROTTO** (*Jacob*), légiste italien, né à Padoue en 1385, mort le 18 juin 1453. Il enseigna le droit féodal à Padoue, et fut juge à Florence et à Sienne. On a publié après sa mort *Lectura in usus feudorum* ; Venise, 1476, souvent réimprimé.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ALVARUS** (*Paulus*), *Alvarus* ou *Cordubensis*, écrivain espagnol, natif de Cordoue, mort en 861. On a de lui une vie de Saint-Euloge, dans Schott, *Hispania illustrata*, vol. I, pag. 223 (édit. Francf., 1608), et dans *Act. sanct.*, 11 mars ; et quelques lettres insérées dans *Bibliotheca Patrum*, Paris, 1589, t. I, p. 332.

Florez, *España Sagrada*, t. X, 565-587 ; XI, 10-299.

***ALVENSLEBEN** (*Albert*, comte D'), homme d'État allemand, né le 23 mars 1794, suivit d'abord la carrière militaire, étudia ensuite le droit, devint en 1823 conseiller d'État prussien, et fut, de 1836 à 1842, ministre des finances à Berlin. Vers la fin de 1850, il reçut la mission de représenter la Prusse aux conférences de Dresde.

Conversat.-Lexicon, édit. de 1851.

ALVENSLEBEN (*Charles-Gebhard*), général prussien, né à Schochwitz le 7 septembre 1778, mort le 12 février 1831. Il fit les campagnes de 1792 à 1794 dans l'armée du duc de

Brunswick. En 1806 il combattit à Iéna, et partagea à Prenzlow le sort du corps d'armée de Hohenlohe. En mars 1813 il commandait un régiment de la garde, avec lequel il combattit à Lutzen; et à la bataille de Bautzen il contribua beaucoup à la prise du village de Preititz. Il fut nommé général en 1817, et avait demandé sa retraite quelque temps avant sa mort.

Conversat.-Lexicon.

ALVENSLEBEN (*Philippe-Charles*, comte D'), ministre d'État prussien, né le 12 décembre 1745 à Hanovre, mort le 21 octobre à Berlin, en 1802. Il étudia le droit à Halle, et suivit la carrière diplomatique : Frédéric-Guillaume II lui confia successivement des missions en Bavière en France, en Hollande et en Angleterre. Pendant la guerre pour la succession de la Bavière, en 1790, il fut mis à la tête du département des affaires étrangères. On a de lui un *Essai d'un tableau chronologique des événements de la guerre depuis la paix de Munster jusqu'à celle de Hubertsbourg*; Berlin, 1792, in-8°.

Conversat.-Lexicon.

***ALVES** (*Robert*), poëte écossais, né à Elgin le 11 décembre 1745, mort le 1er janvier 1794. En 1782 il publia un choix d'odes et d'élégies, et en 1789 deux poëmes, *Edinburgh* et *The weeping Bard*. Un volume posthume, publié en 1801, a pour titre : *The Banks of Esk and other Poems*.

Campbell, *Introduction to the History of Poetry in Scotland*, p. 305.

ALVIANO (*Barthélemi*), général vénitien, né vers le milieu du quinzième siècle, mort le 7 octobre 1515. En 1508, Alviano surprit et tailla en pièces l'armée de l'empereur Maximilien, qui s'était avancée dans le Frioul. Il recouvra Calore, mit le siége devint Gorice qu'il emporta en quatre jours, et enleva Trieste. L'année suivante, il commandait en second l'armée vénitienne aux ordres du comte Petigliano. Alviano voulait attaquer les armées alliées avant qu'elles eussent opéré leur jonction. Ce plan offrait l'avantage de porter le théâtre de la guerre sur le territoire ennemi. Mais le projet timide du général en chef prévalut : il consistait à rester sur la défensive. L'armée française, commandée par Louis XII, avait passé l'Adda sans rencontrer la moindre résistance. Alviano qui commandait l'arrière-garde de l'armée vénitienne, cédant imprudemment à son ardeur, engagea l'affaire d'Agnadel le 14 mai 1509, avant que Petigliano eût le temps de prendre position. Toute l'armée vénitienne fut culbutée, et l'impatient Alviano, qui trois heures auparavant demandait à grands cris la bataille, fut blessé au visage, et tomba entre les mains du vainqueur.

Lors du traité d'alliance conclu à Blois entre la France et la république de Venise (14 mars 1513), Alviano recouvra sa liberté. Les Suisses ayant battu la Trémouille à Novarre, l'armée française abandonna les Vénitiens ses alliés, et repassa les Alpes à la hâte. Alviano fut réduit à s'enfermer dans Padoue. Le sénat, redoutant la fougueuse impétuosité du général, lui défendit de faire sortir ses troupes sous aucun prétexte. Le général espagnol Cardonne profita de cette circonstance pour ravager le pays des Vénitiens. Alviano demanda instamment la permission de sortir pour tomber sur ce pillard, dont il assurait la facile défaite; et l'ayant enfin reçue, il courut sur l'ennemi et l'atteignit le 7 octobre 1513, à deux milles de Vicence, près de la Motta. L'action s'engagea entre son armée et celle des Espagnols, exténuée de fatigue et chargée de butin.

On a fait un reproche à Alviano d'avoir attaqué les ennemis dans une position où il pouvait les forcer à se rendre sans combattre; mais les critiques de ce genre sont très-hasardées. Les troupes de la république trompèrent l'espérance de leur général : elles lâchèrent pied dès le premier choc, abandonnèrent leur artillerie et leur chef, qui fut obligé de se jeter dans Trévise. Cette affaire couvrit de gloire l'armée espagnole, qui, un instant auparavant, désespérait de son salut. Cependant Alviano réunit à la hâte quelques troupes, et reprit l'offensive au commencement de l'année suivante. Il battit les Autrichiens et reconquit plusieurs places. Toutes les biographies et même la *Biographie universelle* disent qu'Alviano contribua beaucoup à la victoire de Marignan, que François Ier remporta sur les Suisses le 14 septembre 1515; mais l'armée vénitienne n'arriva que sur la fin de l'action, pour se mettre à la poursuite de l'ennemi. Au bruit du canon Alviano accourut auprès du roi, mais avec un piquet de cavalerie seulement, et suivit François Ier pendant une partie de cette journée. Après la bataille de Marignan et la retraite des Espagnols, Alviano reprit les villes que la république avait perdues. La mort le surprit au moment où, après être rentré dans Bergame, il allait commencer le siége de Brescia. Les fatigues de cette campagne avaient épuisé le reste de ses forces. Le gouvernement vénitien ordonna que son corps fût transporté à Venise, pour lui faire des obsèques magnifiques. [*Enc. des g. du m.*]

Coronelli, *Biblioteca universale sacro-profana*; Venise, 1701. — Sismondi, *Républiques italiennes*, t. XIII, p. 451; et t. XIV, p. 390; 1818. — Bembo, *Historiæ Venetæ*, lib. VII, p. 168-170.

ALVINCZY ou **ALVINZY** (pron. *Alvintchi*, *Joseph*), feld-maréchal autrichien, naquit en 1735 au château d'Alvincz, bourg de la Transylvanie, sur le Marosch, et mourut à Bude le 27 novembre 1810. Il entra au service militaire dès l'âge de quinze ans; il signala son courage dans la guerre de sept ans, pendant laquelle il reçut de graves blessures et gagna le grade de major. Après s'être distingué à Torgau et à la prise de Schweidnitz, il se battit glorieusement à l'affaire de Tœplitz, où on le vit charger l'ennemi l'épée à la main. Pendant la paix il s'appliqua à introduire dans l'armée les nouveaux

règlements militaires de Lascy; et la guerre pour la succession de Bavière, en le rappelant sur les champs de bataille, lui offrit de nouveaux lauriers. Joseph II le nomma major général, en même temps qu'il le chargea d'enseigner à son neveu François les principes de la tactique. Envoyé ensuite, sous Laudon, contre les Turcs, il fut promu au grade de feld-maréchal lieutenant, bien qu'il échouât devant Belgrade.

En 1790, Alvinczy dut partir en toute hâte pour la Belgique, où les innovations imprudentes de Joseph II avaient amené une insurrection générale contre l'empereur et contre l'évêque de Liége. L'attaque d'Alvinczy sur la ville de Liége ne fut point couronnée de succès; une chute de cheval l'obligea de quitter son commandement; il retourna à Vienne, où Léopold II lui conféra le titre de chambellan. Mais il reparut à la tête des armées dans la guerre de 1792 et 1793, et commanda une division contre la France. Il eut une grande part à la victoire que les Autrichiens remportèrent à Nerwinde. Envoyé ensuite pour renforcer le duc d'York, généralissime des coalisés, il fut battu à Hondtschoot le 6 septembre 1793. L'année suivante, il fut mis à la tête d'un autre corps auxiliaire, et reçut la mission de défendre contre les Français l'importante forteresse de Landrecies, pendant le siége de laquelle il reçut encore une blessure qui l'éloigna du combat. Le jeune archiduc Charles prit un instant sa place; mais bientôt Alvinczy reparut à son poste, et les nouveaux services qu'il rendit lui valurent le grade de grand maître de l'artillerie. Placé auprès du jeune prince d'Orange pour éloigner les Français de la place de Charleroi, il ne se borna pas à le guider de ses lumières, mais il lui donna aussi l'exemple de la bravoure. Deux chevaux furent tués sous lui dans la mêlée, et lui-même fut atteint d'une balle qui n'empêcha pas pourtant le sucès de l'opération. L'empereur François II, son ancien élève, l'appela vers 1796 à Vienne pour siéger au conseil aulique; mais Alvinczy n'y resta pas longtemps : les malheurs de l'armée autrichienne en Italie demandaient un prompt remède, et on porta sur lui les regards pour réparer des pertes si cruelles. Après avoir réorganisé dans le Tyrol l'armée de Beaulieu, démoralisée par ses nombreuses défaites, et préparé dans ce pays une vigoureuse résistance, il entra en Italie, pressé de dégager le général en chef Wurmser, que les troupes républicaines tenaient étroitement bloqué dans Mantoue. D'abord il fut heureux, et l'empereur put croire un instant qu'il vengerait les deux armées que les Français avaient déjà détruites. Alvinczy se battit avec acharnement, et quelques combats partiels livrés à Scaldæ-Terro et à Bassano tournèrent à son avantage; mais le 15 novembre il fut battu par Bonaparte à la bataille meurtrière d'Arcole, et du 14 au 16 janvier suivant (1797) à celle de Rivoli, qui détruisit encore une fois l'armée autrichienne et amena la reddition de Mantoue. Alors Alvinczy fut rappelé: ses ennemis l'accusèrent d'incapacité et même de trahison; mais il eut peu de peine à se justifier de ces cruelles imputations. L'empereur, qui l'estimait, n'en tint aucun compte; car il lui confia en 1798 le commandement général de la Hongrie, durant lequel Alvinczy réorganisa l'armée hongroise. François II l'avait aussi nommé membre du conseil intime, et il ajouta à toutes ces faveurs le don d'une belle terre située dans le banat de Temesvar. Enfin, en 1808, il le nomma feld-maréchal général. Alvinczy fut enlevé en 1810 par une attaque d'apoplexie, à Bude, où on l'enterra au cimetière militaire, au milieu de ses compagnons d'armes. Sa famille s'éteignit avec lui. Élégant dans ses manières, formé aux habitudes de la cour, et très-propre à briller par ses qualités personnelles, Alvinczy était simple dans les camps, adonné au travail, exact dans tout ce qui tenait au service, et sévère à l'égard de ses subordonnés. [Extr. *de l'Enc. des gens du m.*]

H. Eggert Willibald von der Luke, *Militair-Conversations-Lexicon;* Leipzig, 1833. — Botta, *Storia d'Italia*, t. II, p. 92.

ALVINTZI (*Pierre*), ecclésiastique protestant du dix-septième siècle, né en Transylvanie, fit ses études aux universités les plus fameuses d'Italie, de Suisse et d'Allemagne, et devint pasteur en Hongrie. Son zèle pour la religion qu'il prêchait l'engagea dans une controverse très-animée avec le jésuite Pierre Pazmany, depuis archevêque de Gran. Il écrivit en langue hongroise plusieurs ouvrages de controverse, parmi lesquels nous remarquerons celui qu'il publia en 1616, sous le titre d'*Itinéraire catholique*. L'auteur examine, dans cet ouvrage, laquelle des deux religions, la catholique ou la protestante, est la plus ancienne, et durera jusqu'à la fin du monde. Alvintzi composa aussi une grammaire de la langue hongroise, langue remarquable par sa ressemblance avec celle des Lapons et des Finnois, maintenant si éloignés des habitants de la Hongrie, mais qui sans doute ont eu jadis avec ces derniers des points de contact, dont les siècles ont effacé les traces.

Czuitlinger, *Specimen Hungariæ literatæ*, p. 16. — Horanyi, *Memoria Hungarorum scriptis editis notorum*, t. I, p. 24-27. — Lampe, *Historia Ecclesiæ reformatæ in Hungaria*, p. 419-424. — Callau, dans la *Biogr. universelle*.

ALVINZY. *Voy*. ALVINCZY.

ALVISET (*dom Benoît*), savant bénédictin, né au commencement du dix-septième siècle à Besançon, mort en 1673. Pendant les guerres qui désolaient alors la Franche-Comté, il se rendit en Italie, et entra dans la congrégation du Mont-Cassin, sous le nom de *Virginius*. On a de lui un traité sur les priviléges des moines, sous le titre : *Murenulæ sacræ vestis sponsæ Regis æterni vermiculatæ; opus de privilegiis*

ordinum regularium; Venetiis, 1661, in-4°. Cet ouvrage mis à l'index par la cour de Rome, et réimprimé à Kempten (*Campidona*), abbaye de Saxe, 1673, in-4°, est aujourd'hui fort rare.

Calmet, *Bibliothèque Lorraine*. — Armeliinus, *Bibliotheca Benedictino-Cassinensis*, pars II, 28.

* **ALWAKEDI.** *Voy.* WAKEDI ou VAKEDI.

ALWALID. *Voy.* WALID ou VALID.

ALWATHIK-BILLAH (c'est-à-dire *celui qui a foi en Dieu*, surnom d'*Abou-Djafar-Haroun*), khalife de Bagdad, succéda en janvier 842 à son père Almutasem, et mourut en août 847. Son règne n'est remarquable que par la conquête de la Sicile en 843, à la suite d'une expédition commandée par le général Aglab, qui se rendit indépendant et fonda la dynastie des Aglabites. Alwathik aimait les sciences et les lettres, et avait fait une étude spéciale de la médecine. Pour se guérir d'une hydropisie, il se fit exposer sur une planche à la température d'un four de boulanger, dont on venait de retirer la braise, et mourut à moitié brûlé.

Aboulféda, *Annales muslem.*, t. II. — Price, *Chron. of Mohammedan hist.*

ALXINGER (*Jean-Baptiste* D'), poëte allemand, né à Vienne le 24 janvier 1755, mort le 1er mai 1797. Il étudia à Vienne sous le célèbre numismate Eckhel, qui lui donna le goût des modèles de l'antiquité. Ses premiers essais poétiques parurent dans les *Mois littéraires* et dans l'*Almanach des Muses*, de Vienne; il en composa un recueil, publié en 1784 à Leipzig, et en 1788 à Klagenfurth, suivi bientôt d'un *Nouveau recueil de poésies*, à Vienne en 1794. La plupart de ces poésies étaient des pièces de circonstance; on en trouva le style lâche et incorrect; mais ce qui fit sa réputation de poëte, ce sont deux épopées chevaleresques : *Doolin de Mayence*, en dix chants (Vienne et Leipzig, 1787, in-8°); et *Bliombéris*, Leipzig, 1791, en douze chants, où Alxinger imita Wieland. Enfin, on a de lui une traduction allemande du *Numa Pompilius* de Florian; Vienne, 1791.

Jördens, *Lexikon Deutscher Dichter und Prosaïsten*, t. I, p. 36-45. — Gervinus, *Neuere Geschichte der Poetischen National-literatur der Deutschen*, t. II, 21. — *Oesterreichisches Biogr.-Lexicon;* Vienne, 1851.

ALY. *Voy.* ALI.

ALY-BEY. *Voy.* ALI-BEY.

ALY-CHYR (*l'émir*), homme d'État et poëte persan, mort au mois de djumady el ewwel, 906 de l'hégire (1500 de J.-C.), descendait d'une des familles les plus illustres de la tribu de Djaghatay. Béhadur son père, qui occupait un poste éminent à la cour de Babour-Béhadur, le fit élever avec des soins auxquels répondirent parfaitement ses heureuses dispositions. Il obtint d'abord une place importante à la cour d'Aboul-Cacem-Babour. Ce sultan, ami des lettres, se plaisait à entendre les poésies qu'Aly-Chyr composait en persan et en turc. Babour étant mort, Aly-Chyr se retira à Méched, où il se livra à son goût pour l'étude; mais les troubles survenus dans le Khoraçan l'obligèrent à se retirer à Samarcand. La réputation qu'il s'était acquise était trop grande pour qu'il fût oublié des souverains. Hocéin-Myrza, étant devenu maître du Khoraçan, pria Ahmed-Mirza, roi de la Transoxane, de lui renvoyer Aly-Chyr. Ahmed s'empressa de satisfaire le sultan; et, pour témoigner à Aly-Chyr la considération qu'il avait pour sa personne, il le fit escorter par un cortége brillant. Arrivé à Hérat, l'émir Aly-Chyr fut reçu du sultan et de toute sa cour avec les distinctions les plus flatteuses. Il eut d'abord le sceau royal, et, peu après, devint chef du divan ou conseil, et enfin grand vizir. Le soin des affaires ne pouvait distraire Aly-Chyr de ses goûts, et il soupirait toujours après la retraite et l'étude. Lorsqu'il eut rempli ce poste éminent pendant plusieurs années, il s'en démit, et se retira une seconde fois. Nommé, par la suite, au gouvernement d'Asterabad, il quitta encore cette place après quelques années d'exercice, et le reste de sa vie s'écoula dans la retraite et l'étude. Il composa plusieurs ouvrages en turc et en persan; il se déclara toujours le protecteur des gens de lettres, et plusieurs lui dédièrent leurs écrits. Ses richesses étaient employées à des fondations utiles à l'humanité.

Jourdain, dans la *Biographie universelle*.

ALYATTE (Ἀλυάττης), roi de Lydie, monta sur le trône vers 618 avant J.-C., et mourut 562 ans avant J.-C. Il fit la guerre aux Mèdes et à Cyaxare, petit-fils de Déjoce, chassa les Cimmériens de l'Asie, prit Smyrne, assiégea vainement Clazomène, et ravagea pendant onze ans le territoire des Milésiens. Atteint d'une maladie grave, il envoya à Delphes consulter l'oracle; la Pythie refusa de répondre avant qu'ils eussent rebâti le temple de Minerve, qu'ils avaient brûlé, dans le pays des Milésiens. Au lieu d'un temple, Alyatte en fit bâtir deux près d'Assèse; et ce fut là, dit-on, le remède qui lui fit recouvrer sa santé.

Quelques Scythes, échappés des mains des Mèdes et réfugiés à la cour du roi de Lydie, devinrent un sujet de guerre entre Alyatte et Cyaxare. Cette guerre dura pendant cinq ans avec des succès partagés. La bataille qui se donna la sixième année fut remarquable par une éclipse de soleil qui, selon les historiens, changea tout à coup le jour en nuit très-obscure (1). Cette éclipse avait été prédite par Thalès le Milésien. Les Mèdes et les Lydiens, alors effrayés de cet événement imprévu, qu'ils regardaient comme un signe de la colère des dieux, firent la paix par l'entremise de Syennesis, roi de Cilicie, et de Labynète, roi de Babylone. Alyatte donna sa fille en mariage à Astiage, fils de Cyaxare, et mourut après un règne de cin-

(1) On n'est pas d'accord sur l'époque exacte de cette éclipse, dont la détermination serait d'une si haute importance comme point de repère chronologique. Larcher la fixe au 9 juillet de l'an 597 avant J.-C.

quante-cinq ans; il eut pour successeur Crésus, son fils.

Les Lydiens érigèrent à Alyatte un tombeau qui surpassait en grandeur les plus hauts édifices, si l'on en excepte ceux d'Égypte et de Babylone. Il avait près de mille pas de tour, et environ quatre cents de largeur. On voit près de Sart (l'ancien Sardes) un tertre que Chandler, Hamilton et d'autres voyageurs regardent comme le tombeau d'Alyatte.

Hérodote, l. I, c. 16, 17, etc. — Rollin, *Histoire ancienne*, t. I, p. 374. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XIX, p. 603; t. XX, p. 3, 31, 32, 143. — Hamilton, *Researches in Asia Minor*; London, 1842. — Chandler, *Voyages*.

ALYM-GUÉRAÏ, trente-quatrième khan de Crimée, vivait vers le milieu du dix-huitième siècle. Il fut choisi par la Porte Ottomane pour succéder à Arslan. Sa conduite fut aussi impolitique qu'inhumaine. Il augmenta considérablement les impôts et les redevances que les Noghaïs payaient au khan de Crimée, leur souverain. Les Tatars ne supportèrent d'abord ces vexations que par égard pour deux de ses frères qui étaient leurs gouverneurs particuliers; mais l'un des deux étant mort vers l'année 1757, et ayant été remplacé par un des fils du khan, à l'exclusion de ses autres frères, cette infraction aux lois fondamentales de ces peuples excita de vifs murmures : une disette affreuse survenue à Constantinople obligea le khan, à qui la Porte demanda des vivres, d'en tirer des Noghaïs. Quoique ces Tatars eussent du superflu, dont ils n'étaient peut-être pas fâchés de se défaire, les exactions que l'on commit à leur égard leur causèrent les plus vifs mécontentements; d'autres intrigues, ménagées par les ennemis du khan, firent éclater une révolte de la part des Noghaïs. Ils défirent une armée que leur gouverneur, fils du khan, avait conduite contre eux.

Alym-Guéraï, dominé par une de ses femmes, qui faisait cause commune avec le jeune gouverneur, objet de la haine des Noghaïs, continua de traiter ceux-ci en rebelles. Il leva une armée de 50,000 hommes dans le mois d'août 1758, et se mit en marche pour réduire lui-même les Noghaïs. Il partit de sa capitale le 25 septembre, mais il n'arriva pas assez tôt pour arrêter une invasion qui devait lui être funeste. Alym-Guéraï leva enfin le masque, et conduisit lui-même les Noghaïs dans le Boudjac, qui est le principal grenier de Constantinople, afin de priver cette capitale de tous les grains qu'elle tire des bords du Danube. Une mesure aussi terrible eut tout le succès qu'on devait en attendre : le vizir fut obligé d'abandonner son protégé. Alym-Guéraï reçut l'ordre positif de sa déposition dans la nuit du 21 octobre 1758, et il partit pour se rendre en Romélie. « Telle a « été, dit Peyssonnel, la fin du règne court et « malheureux d'Alym-Guéraï-Khan, ce prince in- « définissable, le plus judicieux, le plus éclairé, « le plus éloquent, le plus juste, le plus libéral « et le plus aimable qui ait jamais peut-être « gouverné les Tatars; celui qui s'est le plus « mal conduit, qui a commis le plus de fautes, « qui a fait le plus d'injustices, qui a fait le « moins de bien, et qui est parti le plus détesté, « malgré son adresse et son ambition. »

Langlès, dans la *Biographie universelle*.

ALYON (*Pierre-Philippe*), botaniste et pharmacien français, né dans l'Auvergne en 1758, mort à Paris en 1816. Avant la révolution, il fut lecteur du duc d'Orléans, et chargé d'enseigner l'histoire naturelle aux enfants de ce prince. En 1783, il présenta à la Société de médecine un mémoire sur les préservatifs du virus vénérien : mais il fut détourné de ces recherches intéressantes par les scrupules d'un de ses amis, qui trouvait convenable de laisser la syphilis se propager, comme un frein contre les désordres d'une jeunesse trop ardente. Après la mort du duc d'Orléans en 1794, Alyon fut détenu à Nantes pendant plusieurs mois. Depuis, il dirigea la pharmacie du Val-de-Grâce, et ensuite celle de l'hôpital de la garde impériale. Malgré son âge et ses infirmités, il fit les campagnes de 1812, 1813 et 1814, devint prisonnier de guerre, et resta à Znaïm en Moravie jusqu'à la conclusion de la paix générale. Ses ouvrages sont : 1° *Essai sur les propriétés médicinales de l'oxygène, et sur l'application de ce principe dans les maladies vénériennes, psoriques et dartreuses*; Paris, an V, in-8°, réimprimé en l'an VII (1799), et traduit en allemand, Leipzig, 1798; — 2° *Cours élémentaire de botanique*; Paris, an VII, in-fol. Ce sont des tableaux synoptiques qu'il avait composés dans l'origine pour les enfants du duc d'Orléans; — 3° *Cours élémentaire de chimie théorique et pratique*; Paris, 1787, in-8°, et 1799, 2 vol. in-8°. Alyon a corrigé la partie botanique de l'édition de J.-J. Rousseau que le libraire offrit à la convention nationale. Il a, de plus, traduit de l'anglais l'ouvrage de Roliot *sur les maladies gastriques* in-8°, Paris, 1798, et, de l'italien, le traité de Vacca-Berlinghieri *sur les maladies vénériennes*.

Biographie des Contemporains. — Quérard, *la France littéraire*.

ALYPIUS (Ἀλύπιος), d'Antioche, architecte et ingénieur, vivait vers le milieu du quatrième siècle, sous le règne de Julien l'Apostat. Ce dernier le chargea de faire rebâtir le temple de Jérusalem. Alypius se mit à l'œuvre, et y fut secondé par le gouverneur de la province. Mais bientôt il fallut renoncer à l'entreprise, parce que, dit-on, les feux sortaient de dessous terre, et rendaient le lieu impraticable. Huit années après, il se trouva impliqué dans le procès des personnes accusées de magie, et d'avoir voulu prédire l'avénement du successeur de Valens. Il fut banni, et tous ses biens furent confisqués. Son fils Hiéroclès, condamné à mort pour la même accusation, fut sauvé heureusement au moment

où on le conduisait au supplice. On pense que cet Alypius est le même que celui qui dédia à Julien une description géographique de l'ancien monde, que Godefroy a publiée en grec et latin à Genève, 1625.

Fabricius, *Biblioth. græca*, III. — Pausanias, VI, 8.

ALYPIUS, philosophe d'Alexandrie, en Égypte, vivait au quatrième siècle. Il était fort petit, et peu au-dessus de la taille d'un pygmée; mais il avait l'esprit très-subtil, et était un dialecticien habile, à ce que dit Eunapius, qui, pour en donner la preuve, rapporte une question qu'il fit à Jamblique. Ces deux philosophes s'étant rencontrés Alypius lui demanda : « Tout « riche est ou injuste lui-même, ou fils d'un « homme injuste; qu'en pensez-vous? » Cette question parut si subtile à Jamblique, qu'il n'y répondit pas, mais rechercha la connaissance d'Alypius. Il donnait ses leçons de vive voix, et n'avait jamais rien écrit. Il mourut dans sa patrie, à un âge très-avancé.

Vita Jamblichi, edit. Commelin, p. 28. — Clavier, dans la *Biographie universelle*.

ALYPIUS, écrivain et musicien grec, vivait, selon Cassiodore, antérieurement à Ptolémée et même à Euclide. De la Borde le place dans la seconde moitié du quatrième siècle. De tous les écrivains anciens sur la musique qui nous ont été conservés, il est le seul par lequel nous connaissions les notes des Grecs ; son ouvrage Εἰσαγωγὴ μουσικὴ, *Introduction à la musique*, divise toute la théorie de cet art en sept parties, traitant des sons, des intervalles, des systèmes, des genres, des tons, des changements et de la composition; mais il ne s'occupa que d'une de ces parties, les tons. Il a été publié par Meursius (grec et latin), sous le titre : *Aristoxenus, Nicomachus, Alypius, auctores musices antiquissimi hactenus non editi;* Leyde, 1616, in-4°. Meibom l'a aussi publié dans son Recueil des musiciens grecs, 1652, in-4°.

Fabricius, *Bibl. græca*. — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*.

ALYPIUS, archevêque de Césarée. On a de lui le fragment d'une lettre conservé dans Photius (*Biblioth.*, p. 13, 40, édit. Bekker).

ALZATE Y RAMIREZ (don *Joseph-Antoine*), astronome et géographe mexicain (d'origine espagnole), mort vers 1795. Il fit un grand nombre d'observations astronomiques, et sut dans sa *Gazeta de literatura*, qu'il publia longtemps à Mexico, inspirer à la jeunesse mexicaine le goût des sciences. Alzate était correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Outre ses travaux astronomiques, on a de lui : 1° *Nouvelle carte de l'Amérique septentrionale*, dédiée à l'Académie royale des sciences de Paris, 1768; — 2° *Estado de la geografia de la Nueva España, y modo de perfecionarla*, periodico de Mexico, décemb. 1772, n. 7, p. 55; — 3° *Mapa del Arzobispado de Mexico :* c'est une carte manuscrite, dessinée en 1768 revue par l'auteur en 1772, mais peu estimée; — 4° *Lettres sur différents objets d'histoire naturelle*, adressée à l'Académie des sciences de Paris, et imprimée dans la relation du voyage de Chappe; — 5° *Mémoire sur la limite des neiges perpétuelles au volcan Pexocatexetl.* Alzate avait fixé la position de Mexico à 19° 54' lat. sept. et 100° 30' long. occid. D'après M. de Humboldt, elle est à 19° 25' 45" lat. et 101° 25' 30" long.

Humboldt et Bonpland, *Voyage*, 3e partie, *Essai sur la Nouvelle-Espagne*. — Lalande, *Bibliographie astronomique*, 513-517.

AMABLE (saint), curé de Riom (Auvergne) dans le cinquième siècle, et patron de cette ville. Il mourut en 464, et fut enterré à Clermont. Grégoire de Tours rapporte qu'il exerçait un grand pouvoir sur les serpents, et il affirme en avoir vu lui-même un exemple remarquable. L'abbé Faydit dit aussi que, depuis treize cents ans, on a vu de nombreux effets de ce pouvoir miraculeux.

Durdent, dans la *Biographie universelle*.

AMAC, poëte persan du cinquième siècle de l'hégire (11e de J.-C.), surnommé BOKHARAÏ, du lieu de sa naissance (*Bokhara*), jouit d'une grande faveur auprès de Kheder-Khan, qui avait rassemblé à sa cour beaucoup de poëtes et d'hommes célèbres, dont Amac était comme le chef. Amac avait effectivement beaucoup plus profité que tous ses rivaux des bienfaits du prince : il possédait un nombre considérable d'esclaves, et avait dans ses écuries jusqu'à trente chevaux richement enharnachés. Rachydy, poëte persan, aussi célèbre que lui, et dont il était le protecteur, vint à bout de le supplanter à la cour. Vers la fin de sa carrière, Amac rentra en faveur, sous le règne du sultan Sandjar. Ce prince, profondément affligé de la mort de sa sœur Mohimulk, ne pouvait trouver aucun poëte qui célébrât dignement les qualités de celle qu'il pleurait; il se ressouvint du poëte Amac, et lui ordonna de composer une élégie. Amac était alors en proie aux infirmités de la vieillesse. Il obéit cependant, et composa une élégie qui, au jugement de Sandjar, était supérieure à toutes celles qu'on lui avait présentées. La princesse pour laquelle l'élégie fut composée était morte jeune, et dans la saison du printemps. Amac saisit ce rapprochement, et commença ainsi son poëme : « Au temps où la rose commence à « éclore dans les jardins, celle qui était déjà « épanouie s'est flétrie en un instant, etc. » Amac parvint à un âge très-avancé. Le plus célèbre de ses ouvrages est l'histoire en vers de Joseph et de Zulykha, roman tiré de l'histoire de Joseph, telle qu'elle est rapportée dans le Coran.

Hammer, *Histoire des poëtes persans*. — Jourdain, dans la *Biographie universelle*.

* **AMADÉ** (*Ladislas*, baron D'), poëte hongrois, né à Kaschan le 12 mars 1703, mort à Felbar le 22 décembre 1764. Il suivit la carrière militaire, et parvint au grade de colonel. On a de lui quel-

ques poésies lyriques et érotiques (*Nyágas énekei, szerelmei, Buzgó szionek*, etc.); Vienne, 1755, in-8°.

Oesterr. Biograph.-Lexicon; Vienne, 1851.

AMAD-EDDAULAH. *Voyez* IMAD-EDDAULAH.

AMADEI (*Charles-Antoine*), médecin et botaniste, né à Bologne vers le milieu du dix-septième siècle, mort en 1720. Il s'appliqua très-jeune à la connaissance des plantes, sous la direction de Zanoni, son compatriote; il ne se borna point à l'examen de leur structure extérieure : il étudia leurs plus petites parties à l'aide du microscope, et devint si habile, qu'à la vue seule d'une graine il reconnaissait de quelle plante elle provenait. Il s'appliqua aussi à découvrir toutes les espèces qui croissent dans son pays, et il en rencontra plusieurs de très-rares, dont on n'aurait peut-être jamais soupçonné l'existence dans ce climat. Il en trouva deux, entre autres, dont il ne put découvrir les noms, quoiqu'il eût consulté à ce sujet les plus savants botanistes de l'époque, avec qui il était en relation. Ce ne fut que quelque temps après qu'on reconnut, avec surprise, que l'une et l'autre se retrouvaient dans les régions équatoriales. Gaëtan Monti en fit le sujet de deux dissertations insérées dans les *Mémoires de l'Institut de Bologne*, t. III et V : l'une d'elles nécessita la formation d'un nouveau genre, sous le nom d'*Aldrovanda*, en honneur de son compatriote Aldrovande. Vainement Adanson a voulu rendre à Amadei le même honneur, en nommant *Amadea* le genre *Androsace* : ce dernier nom a prévalu. Amadei n'a point laissé d'ouvrages, et il était du petit nombre des savants modestes qui, contents de faire des découvertes, laissent aux autres le soin de les publier. Son fils, aussi botaniste, et chanoine à Bologne, se distingua par ses profondes connaissances bibliographiques.

Du Petit-Thouars, dans la *Biogr. univers.*

***AMADEI** (*Étienne*), peintre italien, né à Perugia en 1589, mort en 1644. On a remarqué comme une particularité de sa vie qu'il naquit et mourut à la même heure et au même jour du mois (20 janvier, à minuit). Il a fait plusieurs portraits et sujets d'histoire, estimés.

Pascoli, *Vite de' pittori, scultori e architecti*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

* **AMADEI** ou **AMADEO** (*Jean-Antoine*), sculpteur italien, natif de Pavie, mort vers 1474. Son chef-d'œuvre fut le mausolée du général vénitien Barthélemy Colleoni, dans l'église de Bergame.

Cicognara, *Storia della scultura*.

AMADESI (*Dominique*), poëte italien, né à Bologne le 4 août 1657, mort dans sa ville natale le 11 septembre 1730. Ses premiers essais poétiques se trouvent dans le recueil donné par le Gobbi, Venise, 1726, sous le nom anagrammatique de *Simonide di Meaco*. La mort d'une épouse qu'il aimait fut pour lui un triste et fécond sujet de vers. Ils furent publiés en partie par son ami Zanotti, à Bologne, en 1723; l'autre partie est restée manuscrite, après la mort de l'auteur. Son fils, *Lelio-Alberto*, mort à l'âge de soixante-six ans, se distingua aussi par son érudition et par son talent pour la poésie.

Mazzuchelli, — Ginguené.

AMADESI (*Joseph-Louis*), canoniste italien, né à Livourne le 28 août 1701, mort à Rome le 8 février 1775. Il fut conservateur des célèbres archives de l'archevêché de Ravenne. Il les mit en ordre, en dressa une table exacte, et en tira une infinité de documents, qu'il employa ensuite pour de savants ouvrages. Il devint un des citoyens les plus considérés de Ravenne, et fut l'un des fondateurs des réunions littéraires qui se formaient dans le palais du marquis César Rasponi. Il fut envoyé quatre fois à Rome par les archevêques, pour des affaires importantes, qu'il termina toujours heureusement. Il publia : 1° en 1747, à Ravenne, *de Jurisdictione Ravennatum archiepiscoporum in civitate et diœcesi Ferrariensi*; — 2° en 1752, à Rome, *de Jure Ravennatum archiepiscoporum deputandi notarios*, etc.; — 3° ibid., en 1763, *de Comitatu Argentano*, etc., et plusieurs autres ouvrages, dont on peut voir la liste dans le 1er volume du livre de Fantuzzi, sur les écrivains bolonais. On a de lui des vers spirituels dans plusieurs recueils. Il prit part à la composition bizarre du poëme burlesque intitulé *Bertholdo con Bertholdino e Cacasenno*. Le dix-septième chant, avec de savantes notes, est de lui.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie*. — Fantuzzi.

AMADEUS. *Voy.* AMÉDÉE.

AMADOR REBELLO (le P.), jésuite portugais, né dans le bourg de Mezamfrio, évêché de Porto, en 1539, mort à Lisbonne en 1622. On a de lui : *Alguns capitulos tirados das cartas que vieram este anno de* 1588 *dos padres da companhia de Jesu, que andam nas partes da India, China, Japão e reino de Angola, impressos para se poderem com mais facilidade communicar a muitas pessoas que os pedem. Collegidos por o padre Amador Rebello, da mesma companhia, procurador das provincias da India e Brasil*; Lisboa, 1688.

Ce livre est assez rare, et on se le procure difficilement en France. Amador Rebello est mis au nombre des écrivains qui font autorité.

FERD. DENIS.

Catalogo dos Autores. — Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*.

AMADUZZI (*Jean-Christophe*), en latin *Amadutius*, philologue italien, né près de Rimini en 1740, mort en 1792 à Rome, où il dirigeait l'imprimerie de la Propagande de la foi. On a de lui : 1° une quatrième édition, avec des notes, de l'ouvrage de Bellori, intitulé *Fragmenta vestigii veteris Romæ*; Rome, 1764, in-fol.; — 2° *Le-*

ges novellæ quinque anecdotæ imperatorum Theodosii junioris et Valentiniani III, cum ceterarum etiam novellarum editarum titulis, et variis lectionibus ex codice Ottoboniano; quibus accedunt aliæ Valentiniani III Constitutiones jam editæ, quæ in codice Theodosiano desiderantur; ac tandem lex romana, seu responsum Papiani, titulis, anecdotis, variisque lectionibus auctum; Rome, 1767, in-fol.; c'est un supplément à l'édition du code Théodosien donnée par Ritter; — 3° *Anecdota litteraria e manuscriptis codicibus eruta;* Rome, 1773 et 1774, 3 vol. grand in-8°; — 4° *Vetera monumenta quæ in hortis Cælimontanis et in ædibus Mathiorum adservantur, collecta et annotationibus illustrata;* Rome, 1779, 3 vol. in-fol., avec 270 planches; — 5° *Characterum ethicorum Theophrasti capita duo, hactenus anecdota,* grec et latin, avec une préface et des notes; Parme, 1786, in-4°; — 6° *Alphabetum bramanum seu romanum regni Avæ, finitimarumque regionum;* Rome, 1776, 1787, in-8°; — 7° *Epistola ad Bodonium, super editionem Anacreontis;* Parme, 1791, in-8°; — 8° *Discorso filosophico sul fine e l' utilità della Academia;* Rome, 1777, in-8°.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri,* t. III, p. 269.

* **AMALAIRE-FORTUNATUS**, moine de Madeloc, fut archevêque de Trèves en 810; il rétablit, l'année suivante, la religion chrétienne dans la partie de la Saxe située au delà de l'Elbe, consacra la première église de Hambourg, et alla, en 813, en ambassade à Constantinople, pour ratifier la paix que Charlemagne avait conclue avec l'empereur Michel Curopalate. Il mourut l'année d'après, dans son diocèse. Nous avons de lui un traité *du Baptême,* imprimé parmi les œuvres et sous le nom d'Alcuin. C'est une réponse à la lettre circulaire par laquelle Charlemagne avait consulté les métropolitains de ses États sur ce sacrement.

Hist. littéraire de la France, t. IV, 418. — Dom Ceillier; Fabricius. — Tabaraud, dans la *Biogr. universelle.*

AMALAIRE-SYMPHORIUS, savant du huitième siècle. Il fut directeur de l'école du palais sous Louis le Débonnaire, abbé d'Hornbach, chorévêque du diocèse de Lyon, puis de celui de Trèves. Il assista en 825 au concile de Paris, qui le députa avec Halitgaire, pour porter à la cour l'ouvrage de cette assemblée sur le culte des images. On a de lui : 1° *Traité des Offices ecclésiastiques.* Il le donna en 820; mais, ayant fait le voyage de Rome pour s'instruire par lui-même des rites de cette Église, il le publia de nouveau en 827, avec des changements considérables. L'édition la plus correcte est celle de la *Bibliothèque des Pères,* de Lyon. L'auteur essaye d'y expliquer les prières et les cérémonies qui composent l'office divin. Agobard et Florus, l'un archevêque, l'autre diacre de Lyon, attaquèrent vivement cet ouvrage. Quelques expressions nouvelles sur l'Eucharistie fournirent matière à l'accusation qu'ils lui intentèrent au concile de Thionville, qui donna gain de cause à l'auteur et au concile de Quierzy, qui jugea l'ouvrage dangereux; ce qui ne diminua en rien la considération dont il jouissait; — 2° l'*Ordre de l'Antiphonier,* imprimé ordinairement avec le précédent. Il tâche d'y concilier le rit romain avec le rit gallican; — 3° l'*Office de la Messe,* dans l'*Appendice des Capitulaires,* de Baluze; c'est une explication mystique des cérémonies de la messe pontificale; — 4° des lettres, dans le *Spicilége* de D. d'Achéry et dans les *Anecdotes* de D. Martenne; — 5° une *Règle des Chanoines,* que Lemire fit imprimer, avec de savantes notes, dans le *Code des règles des Clercs,* Anvers, 1638, in-fol., d'où elle a passé dans les *Conciles* de Sirmond et de Labbe. Cette règle fut approuvée par le concile d'Aix en 816, et envoyée dans tous les chapitres par Louis le Débonnaire. On la suivit pendant plus de deux siècles; mais dans le onzième, Pierre Damien ayant remarqué qu'elle permettait le pécule, et qu'elle accordait une trop forte portion de pain et de vin à chaque moine, commença à la décrier; Nicolas II trouvant d'ailleurs qu'elle avait été introduite sans le consentement du saint-siége, on cessa de s'y conformer.

Histoire litt. de la France, IV, 531. — Dom Ceillier, *Hist. génér. des auteurs sacrés.*

AMALARIC, roi des Visigoths, né en 502, tué en décembre 531. Après la mort de Théodoric, son aïeul, il fut reconnu roi d'un consentement unanime par les Visigoths en 511. Peu de temps après son installation, il fit avec Athalaric, son cousin, petit-fils et successeur de Théodoric, un traité par lequel la Provence demeura sous la domination des Ostrogoths, et Amalaric eut tout ce que les Goths possédaient en deçà du Rhône. Amalaric épousa en 526 Clotilde, fille de Clovis Ier, princesse aussi zélée pour la foi catholique qu'Amalaric l'était pour l'arianisme. Ce prince n'épargna ni caresses, ni menaces, ni violences, pour lui faire adopter sa croyance : Clotilde fut inébranlable. Enfin, après avoir beaucoup souffert, elle prit le parti de porter plainte à ses frères, et envoya au roi Childebert un mouchoir teint de son sang. Childebert, indigné, se mit à la tête d'une armée, défit Amalaric, qui, revenant à Narbonne chercher ses trésors, y est tué d'un coup de lance par un soldat franc; en lui finit la race des Théodorics, qui avait régné cent onze ans. Childebert, après avoir livré Narbonne au pillage et ravagé la Septimanie, reprit la route de France, ramenant Clotilde sa sœur; mais elle mourut en chemin. Theudis succéda à Amalaric.

Procope, *De bello Gothico,* lib. I. — Jornandes, *De rebus Gothicis,* c. 58, p. 142. — Isidore, *Chronicon Gothorum.* — Aschbach, *Geschichte der Westgothen in Spanien.*

AMALARIUS. *Voyez* AMALAIRE.

AMALASONTE (en goth. *Amalesuenta,* la vierge des Amales), reine des Ostrogoths, étranglée en 535, était fille de Théodoric et d'Audé-

fléda. Elle eut pour époux Euthéric, de la famille des Amales dont elle-même était issue, et que Théodoric éleva à la dignité consulaire. Euthéric mourut avant son beau-père, laissant un héritier du nom d'Athalaric, âgé de dix ans seulement. Théodoric Ier lui-même termina sa glorieuse carrière l'année suivante (526), après avoir nommé pour successeur le jeune fils d'Euthéric, dont la tutelle devait rester entre les mains d'Amalasonte, sa mère. Cette princesse parlait, outre la langue nationale, le grec et le latin; elle cultivait les lettres avec goût, et travaillait à répandre chez son peuple les bienfaits de la civilisation. Soutenue par le sage Cassiodore, elle régna avec douceur, poursuivant le projet de son père de fondre insensiblement en un seul peuple les Romains et les Goths, leurs vainqueurs. Sa prudence et sa sagesse firent fleurir le royaume d'Italie, indépendant par le fait, bien que nominalement soumis à l'empire de Byzance; enfin elle mit tous ses soins à donner à son fils une éducation qui le rendît propre à continuer son ouvrage. Celui-ci, au contraire, rebelle aux maîtres grecs et romains chargés de l'élever suivant les principes des peuples civilisés, préférait les mœurs grossières des Goths, et se livrait, dès qu'il en trouvait l'occasion, aux amusements barbares de ses jeunes compatriotes. Sa mère en fut vivement affectée; et, le trouvant un jour dans une position des plus indécentes, elle ne put s'empêcher de le frapper.

Ce n'était pas ainsi que les Goths avaient coutume d'élever leurs enfants; ils ne voulaient pas qu'une seule offense impunie laissât dans leur âme un souvenir d'humiliation ou de crainte. « Celui qui aura tremblé devant la férule d'un « pédagogue, disaient-ils, ne regardera jamais « sans crainte le fer des ennemis. »

Athalaric sortit en jetant des cris; il se plaignit aux principaux chefs des Goths d'être accablé de mauvais traitements pour ne vouloir ni apprendre une science inutile, ni écouter des maîtres ennuyeux; et ce langage mit dans ses intérêts les vieux guerriers de Théodoric, dont l'ignorance méprisait la science des livres. Ils reprochèrent à la reine de corrompre, par des occupations futiles et des traitements indignes d'un roi, la nature énergique d'un prince qui leur promettait un souverain digne de ses ancêtres. Les vieux maîtres furent donc renvoyés, et l'on donna au prince un certain nombre de jeunes compagnons qui ne tardèrent pas à déraciner en lui tous les germes que l'éducation avait pu y semer. Non-seulement il se livra à la débauche et à l'ivrognerie, mais il mit de côté tout sentiment filial. Aussi, quand éclata en 533 contre elle un complot qui menaçait à la fois sa vie et son autorité, Athalaric ne fit rien pour la défendre; et il ne cacha pas son humeur quand il la vit triompher de ses ennemis. La malheureuse mère pressentit le sort qui attendait le royaume : elle hésitait si elle devait contracter un nouveau mariage, ou déposer son pouvoir entre les mains de l'empereur d'Orient, qui conservait des Goths sur l'Italie des droits de suzeraineté. La brutalité de son fils excitait en elle de vives appréhensions, et elle craignit qu'après la mort de son fils, auquel ses dérèglements avaient attiré une incurable maladie, elle ne restât seule, exposée à leur humeur grossière et farouche. Peu après la mort d'Athalaric, arrivée le 20 octobre 534, elle partagea son trône avec Théodat, son cousin, qu'elle épousa le 8 octobre 534; mais cette mesure ne fit qu'ajouter à son infortune. En 535, l'empereur Justinien envoya à Ravenne, résidence d'Amalasonte, des ambassadeurs chargés de demander aux Ostrogoths la cession de la Tuscie, et de rappeler à la reine les ouvertures que, dans un moment d'incertitude, elle avait déjà faites à l'empereur, au sujet de la résignation de l'autorité souveraine entre ses mains. En même temps l'un des députés avait reçu de Théodora, femme de Justinien, la commission d'engager Théodat à se débarrasser d'une odieuse tutelle pour régner seul; celui-ci n'eut rien de plus pressé que de suivre un pareil conseil. L'impératrice haïssait Amalasonte, et craignait que les hautes qualités de cette princesse n'exerçassent sur Justinien une influence fatale à son crédit. Théodat se hâta de reléguer, le 30 avril 535, Amalasonte dans un château du lac Bolzéna, où elle fut livrée à la vengeance de quelques parents de ces Goths qui jadis avaient payé de leur vie une conspiration contre la reine. Surprise au bain, elle fut étranglée après un règne d'environ neuf ans. Justinien la vengea. Bélisaire descendit en Italie, mit à mort Théodat en août 536, et, après dix-sept années de guerre, Narsès acheva, en 552, la destruction complète du royaume fondé par Théodoric Ier. [Extr. en partie de l'*Enc. des g. du m.*]

Manso, *Geschichte des Ost-Gothischen Reiches in Italien*, p. 175. — Procope, *De Bello Gothico*, t. I, p. 1 et 4. — *Hist. Arcana*, c. 16. — Mascou, *Histoire des Anciens Germains*.

AMALBERGUE, fille de Théodoric. *Voy.* HERMENFROI.

AMALEC était, selon quelques historiens, petit-fils d'Ésaü, et passe pour avoir été le père des Amalécites. Selon les Arabes, Amalec était fils de Cham et petit-fils de Noé. Cette opinion n'est pas à dédaigner. Dans la Bible, on voit presque toujours les Amalécites joints aux Chananéens et aux Philistins, et jamais aux Iduméens; et lorsque Saül fit la guerre à Amalec, les Iduméens ne se donnèrent pas le moindre mouvement pour le secourir, ni pour le venger. Il est donc moins vraisemblable que les Amalécites, dont il est si souvent parlé dans l'Écriture, étaient un peuple de Chanaan, fort différent des descendants d'Amalec, petit-fils d'Ésaü.

Genèse, XXXVI, 12, 16; XIV, 7. — Numer., XXIV, 20.

***AMALGER**, en latin *Amalgerus*, religieux du dixième siècle, de l'abbaye de Saint-Gall en Suisse. Il est cité par un auteur contemporain,

Ermenrich, comme très-habile dans les beaux-arts, et surtout dans l'architecture.

Fragmenta ex libro Ermenrici, monachi Augiensis, in Mabillon, *Vetera Analecta*, t. IV, p. 329.

AMALIE, duchesse de Saxe-Weimar, née le 24 octobre 1739, morte le 10 avril 1807, se distingua par la protection généreuse qu'elle accordait aux sciences et aux lettres. Sa cour était, vers la fin du dix-huitième siècle, et au commencement du dix-neuvième, le rendez-vous des littérateurs les plus distingués de l'Allemagne, parmi lesquels il suffit de citer Herder, Goethe, Wieland et Schiller. Veuve, à l'âge de dix-neuf ans, du duc Ernest-Auguste-Constantin, elle répara, par une bonne administration, les pertes que la guerre de sept ans avait causées au duché de Weimar. Elle fonda des établissements de bienfaisance, et donna Wieland pour gouverneur à son fils. En 1775, elle déposa l'autorité gouvernementale entre les mains de son fils aîné, et en 1788 elle fit un voyage en Italie, en compagnie du célèbre auteur de *Werther*. Elle mourut quelques mois après Herder.

Goethe, *Zum Andenken der Fürstin Anna-Amalia*, etc., dans ses ouvrages, t. XXXII, p. 223, édit. de 1830, Stuttgard (Cotta). — Gervinus, *Geschichte der deut. National Literat.*, t. I, p. 539.

***AMALIE** ou **AMÉLIE** (*Anne*), princesse de Prusse, sœur de Frédéric le Grand, née le 9 novembre 1723, morte le 30 mars 1787. Elle s'acquit un grand talent dans la musique, qui fut, pour ainsi dire, l'occupation de toute sa vie. D'un caractère original, elle avait pour maître Kirnberger, l'un des élèves les plus distingués de J.-Sébastien Bach. Attachée aux anciennes traditions musicales, elle dédaignait Haydn, comme un novateur. Elle a composé, sur la mort de Jésus (texte de Ramler), un oratorio où elle déploie des connaissances profondes dans l'harmonie du contre-point.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*

***AMALIE** (*Catherine*), femme poëte, fille du comte Dietrich de Waldek, née en 1640, morte à Erbach en 1696. Elle épousa, en 1664, le comte George-Louis d'Erbach. On a d'elle plusieurs hymnes, publiés sous le titre : *Andächtige Singekunst;* Hildburghausen, 1692, in-8°.

Wetzel, *Beschreibung der berühmtesten Liederdichter*, t. I, p. 60.

***AMALIE** ou **AMÉLIE** (*Élisabeth*), landgravine de Hesse-Cassel, née le 29 janvier 1602, morte le 8 août 1651. Fille du comte Philippe-Louis, comte de Hanau-Münzenberg, elle épousa à dix-sept ans Guillaume V, surnommé *le Constant*, landgrave de Hesse-Cassel, et en eut quatorze enfants, qui moururent presque tous en bas âge. Après la mort de son mari en 1637, elle fut nommée régente. Attachée à la religion protestante, elle vit ses États, à plusieurs reprises, dévastés, pendant la guerre de trente ans, par les troupes impériales. A la paix de Westphalie, elle obtint en dédommagement l'abbaye de Hersfeld, la petite principauté de Gellingen, quelques domaines du Schauenberg, et la somme de six cent mille thalers. C'était une princesse fort instruite, et douée de rares qualités morales.

K.-W. Justi, *Amalie Élisabeth, Landgräfin von Hessen*, etc.; Giessen, 1812, in-8°.

AMALIE. *Voy.* AMÉLIE.

AMALRIC ou **ARNAULD**, fameux chef de la croisade contre les albigeois, né vers le milieu du douzième siècle, mort le 29 septembre 1225. Il fut d'abord abbé de Poblet en Catalogne, puis abbé de Grandselve, enfin abbé de Cîteaux. Il possédait cette dernière dignité, lorsqu'en 1204 Innocent III l'adjoignit aux légats Raoul et Pierre de Castelnau, chargés d'extirper en France l'hérésie des albigeois. Il prêcha contre eux une croisade à laquelle prirent part plusieurs princes et seigneurs du temps, et fut nommé généralissime des croisés. En 1209, après la prise de plusieurs châteaux, la déroute ou la fuite de plusieurs troupes, il assiégea et prit Béziers. Soixante mille habitants y furent impitoyablement massacrés; et cette ville, pillée, dépeuplée, devint la proie des flammes. Avant de commencer le massacre, les croisés demandèrent à leur chef Amalric comment on pourrait distinguer les catholiques des hérétiques de cette ville : « Tuez-les tous, répondit l'abbé, car Dieu connaît ceux qui sont à lui. » Cette expédition sanglante terminée, Amalric conduisit son armée vers Carcassonne, dont il fit le siége. La garnison, commandée par le vicomte Raimond Roger, après une résistance longue et opiniâtre, fut forcée de capituler. Amalric consentit qu'ils sortiraient en chemise et en brayes; et, contre la foi du traité, il retint le vicomte, et le fit périr dans une étroite prison.

Les terres qu'il venait de conquérir furent offertes par Amalric au duc de Bourgogne, qui avait combattu dans cette croisade. Ce duc refusa généreusement les dépouilles du vicomte Raimond Roger; les comtes de Nevers et de Saint-Paul, principaux chefs des croisés, firent le même refus; mais Simon de Montfort, moins délicat, accepta l'offre. Amalric commanda au comte de Toulouse de lui livrer tous ses sujets suspects d'hérésie. Le comte refusa, fut excommunié, ainsi que tous les habitants de ses terres, et particulièrement ceux de Toulouse. Les plaintes du comte et des habitants de cette ville furent portées au pape, qui ordonna à Amalric d'absoudre les excommuniés : il le fit; mais comme les habitants de Toulouse ne purent payer sur-le-champ une somme qu'il exigeait d'eux, il les excommunia de nouveau. Le comte de Toulouse fut traité tout aussi rigoureusement. Il ne cessait de protester de son orthodoxie et de sa soumission au pape; mais Amalric, continuant la guerre, força le comte de Toulouse à se défendre.

Ce fut pendant ces expéditions déplorables que, le 12 mars 1212, Amalric fut nommé archevêque de Narbonne, et qu'il s'arrogea le titre de duc de cette ville. Il ne resta pas longtemps

tranquille dans son nouveau siége. Son humeur inquiète et guerrière le porta à rassembler des troupes; et, à la tête de cent chevaliers français et d'un corps d'infanterie, il marcha en Espagne contre Miramolin, roi de Maroc, qui venait de faire une irruption dans la Péninsule. Il contribua au succès d'une bataille décisive (16 juillet 1212), comme il le dit lui-même dans sa relation adressée au chapitre général de Cîteaux, et insérée dans Ughelli, *Italia sacra*, t. I, p. 188-192, et dans *Gallia christiana*, t. VI, p. 53-56. A son retour, il reçut, ainsi que Simon de Montfort, une lettre du pape, qui contenait de vifs reproches sur la conduite violente et injuste de l'un et de l'autre. Ils y étaient accusés d'avoir envahi, non-seulement les terres des hérétiques, mais encore celles des catholiques; de s'être emparés du bien d'autrui avec si peu de ménagement, qu'à peine, de tous les domaines du comte de Toulouse, lui restait-il la ville de ce nom; et d'avoir commis plusieurs autres vexations. Simon de Montfort disputa à son protecteur le titre de duc de Narbonne. Amalric, furieux, lança, en 1216, une excommunication contre Simon, qui s'en moqua. Il se réconcilia ensuite avec le comte de Toulouse, et parut embrasser ses intérêts avec chaleur. Ce prélat turbulent et sanguinaire, dont l'existence aggrava les calamités de son siècle, termina sa carrière un an avant le règne de saint Louis. Son corps fut transporté à l'abbaye de Cîteaux, où on lui éleva un superbe mausolée.

« Quand je vois, dit l'abbé de Fleury, les évêques et les abbés de Cîteaux à la tête de ces armées qui faisaient un si grand carnage des hérétiques, comme à la prise de Béziers; quand je vois l'abbé de Cîteaux désirer la mort des hérétiques de Minerbe, quoiqu'il n'osât les y condamner ouvertement, parce qu'il était moine et prêtre, et les croisés brûler les malheureux avec grande joie, comme dit le moine de Vaux-Cernay en plusieurs endroits de son histoire, en tout cela je ne reconnais plus l'esprit de l'Église. »

Amalric n'en a pas moins été placé par Henriquez, dans le ménologe de Cîteaux, avec le titre de Bienheureux. « Enflammé du zèle de la foi chrétienne, dit Henriquez, il combattit rigoureusement les albigeois; chef de l'armée catholique, il soumit plusieurs villes à Jésus-Christ: après avoir investi saint Dominique des fonctions d'inquisiteur, après s'être livré lui-même à d'immenses travaux pour les intérêts de la religion, il mourut en paix et en odeur de sainteté. » Ajoutons cependant que ce qu'on dit ici de saint Dominique n'est pas tout à fait exact. Ce formidable ennemi des hérétiques ne tenait point sa mission de l'abbé de Cîteaux. Les pouvoirs excessifs qu'Amalric et les autres légats avaient reçus du pape Innocent III ont amené sans doute l'établissement des tribunaux de l'inquisition; mais aucun de ces légats ne les a fondés ni présidés. Saint Dominique paraît avoir été le véritable fondateur de cette institution, qui se développa successivement durant les cinquante premières années du treizième siècle, sous Innocent III et ses successeurs.

Au milieu des manœuvres, des courses, des querelles, des expéditions militaires qui ont rempli toute la vie d'Amalric, il n'a pu trouver le temps de composer aucun ouvrage proprement dit; mais il nous reste un assez grand nombre de ses chartes et de ses lettres, dont on trouve la liste dans l'*Histoire littéraire de la France*, tome XVII, p. 328.

Pierre de Vaux-Cernay, *Histoire albigeoise*. — Sainte-Marthe, *Gallia christiana*, liv. V. — Aubert Lemire, *In orig. monast.*, lib. V, cap. XIX. — *Histoire des comtes de Toulouse*. — Vaissette, *Histoire générale du Languedoc*, tom. III. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. IX, p. 218. — *Hist. littér. de la France*, t. XVII, p. 306.

AMALRIC (*Augier* D') (en latin *Amalricus Augerii*), historien ecclésiastique du quatorzième siècle, dédia au pape Urbain V, élu en 1362, une histoire des papes sous le titre de *Chronicon pontificale*, ou *Actus pontificum Romanorum*, pour laquelle il se vantait d'avoir consulté plus de deux cents écrivains. Cette histoire va jusqu'au pape Jean XXII. On la trouve dans Eckhart, *Corpus historicum medii ævi*, vol. II, in-fol., Leipzig, 1723, et dans Muratori, *Rerum Italicarum scriptores*, t. III, Milan, 1734.

Muratori, *Præfatio in vitas Pontificum romanorum*. — Fabricius, *Bibliotheca mediæ et infimæ ætatis*.

***AMALTEO** (*Pomponio*), peintre italien, né en 1505 à San-Vito dans le Frioul, mort vers le milieu du seizième siècle. Il a fait un grand nombre de fresques et de tableaux à l'huile, qui n'ont pas tous le même mérite. Ses meilleures pièces sont un *Jugement de Salomon*, un *Jugement de Daniel*, un *Jugement de Trajan*, et un *Saint François* dans l'église d'Udine.

Ses frères, *Jérôme* et *Antoine*, furent ses principaux élèves. Sa fille excellait à faire les portraits.

Altan, *Memorie intorno alla vita di Pomponio Amalteo*, dans les *Opuscoli Calogeriani*, vol. XLVIII. — Renaldis, *Della pittura Friulana*. — Vasari, *Vite de' pittori*. — Ridolfi, *le Maraviglie dell' arte*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

AMALTHÉE ou **AMALTEO**, famille italienne, établie d'abord à Pordanone dans le Frioul, puis à Oderzo dans la Marche de Trévise, a donné plusieurs hommes célèbres dans les arts et les lettres. Les principaux sont :

Marc-Antoine AMALTEO, né en 1475, mort en 1558, est mentionné comme ayant composé plusieurs poëmes, restés inédits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi. — Ginguené, *Histoire litt. de l'Italie*, continuée par Salfi.

AMALTHÉE ou **AMALTEO** (*Corneille*), médecin et poëte italien, né à Oderzo en 1530, mort en 1603. Il succéda à son frère Jean-Baptiste dans les fonctions de secrétaire de la république de Raguse. Il repassa en Italie en 1561, et fut appelé à Rome par Paul Manuce, pour l'aider dans le travail que lui avait confié Pie IV, qui consistait à rédiger, dans le latin le plus pur, le

Catéchisme romain, pour la belle édition qui parut, la première année du pontificat suivant, *Romæ, in ædibus populi romani, apud Paulum Manutium,* 1566, in-fol. Les poésies d'Amalthée ont été imprimées avec celles de ses deux frères (voyez les deux articles ci après). On y distingue surtout son poëme intitulé *Urbis Venetiarum Pulchritudo, divinaque Custodia,* qui est le premier; et le second, adressé à don Juan d'Autriche, commandant de la flotte chrétienne combinée, intitulé *Proteus*, où il prédit la victoire de Lépante. Ce poëme fut d'abord imprimé seul en 1572, à Venise, in-4°. Aléandre, gendre de Jérôme Amalthée, a publié le premier recueil complet des œuvres des trois frères poëtes : *Fratrum Amaltheorum carmina*, Venise, 1627, in-8°, réimprimé par Grævius, Amsterdam, 1684 et 1689, et par Flaming, ibid., 1718, et avec les poésies de Sannazaro, Amsterdam, 1728. On les trouve aussi dans divers recueils, parmi lesquels nous mentionnerons seulement Gruter, *Deliciæ poetarum Italorum*, 11 vol. in-8°, 1719 et 1720.

Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie.* — Tiraboschi, *Storia delle letteratura italiana.*

AMALTHÉE (*François*), frère cadet des deux précédents, vivait au commencement du seizième siècle. Il se distingua comme eux par son talent poétique, et professa les belles-lettres à Pordenone, à Oderzo, à Sacile. On trouve de lui un petit poëme latin dans le 2e volume du premier *Recueil d'opuscules* de Calogera. Il écrivit aussi en latin des harangues, et quelques dissertations historico-littéraires.

Biographical Dictionary. — Ginguené, *Hist. litt.*

AMALTHÉE (*Jean-Baptiste*), poëte italien, frère du précédent, né à Oderzo en 1525, mort à Rome en 1573. Il étudia à Padoue, avec une égale ardeur, les langues grecque, latine et italienne, la philosophie, la théologie et la jurisprudence. Étant passé en Angleterre en 1554, à la suite de l'ambassade vénitienne, il fut secrétaire de la république de Raguse, puis appelé à Rome, et secrétaire du pape Pie IV; en 1567, il était à Milan avec le célèbre cardinal Charles Borromée. Ses poésies latines ne le cèdent en élégance à celles d'aucun autre poëte de son temps; elles furent réimprimées, avec celles de ses frères, dans les éditions de Paris et d'Amsterdam citées à l'article précédent, et à Bergame en 1753, par l'abbé Serassi, qui y a joint un éloge historique de Jean-Baptiste Amalthée. Quelques-unes de ses épigrammes latines ont été traduites en vers italiens par J.-B. Vicini, et publiées avec la traduction du *Temple de Cnide* de Montesquieu, du même poëte; Londres (Venise), 1761.

Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie.*

AMALTHÉE (*Jérôme*), médecin, philosophe et poëte, né à Oderzo en 1506, mort le 24 octobre 1574. Fils aîné du précédent, il enseigna pendant plusieurs années la médecine et la philosophie morale dans l'université de Padoue, revint ensuite dans le Frioul, et professa dans plusieurs villes jusqu'à sa mort. Ses poésies parurent d'abord éparses dans plusieurs recueils, et furent ensuite réunies avec celles de ses deux frères par Jean-Matth. Toscano, dans ses *Carmina illustrium poetarum italorum;* Paris, 1576, 2 vol. in-8°. Aléandre, gendre d'Amalthée, les fit réimprimer avec les siennes, à Venise, en 1627, in-8°. Enfin, Græyius en donna une édition à Amsterdam, chez Westen, 1684, in-12; elles y reparurent en 1718, in-8°, et furent insérées depuis, avec la préface de Græyius, dans l'édition des œuvres latines de Sannazar, Amsterdam, 1728, in-8°, qui fait suite aux éditions *Variorum*. C'est de Jérôme Amalthée qu'est cette charmante épigramme traduite dans toutes les langues, et que Muratori trouvait si parfaite, qu'il ne pouvait croire qu'elle ne fût pas une traduction du grec (*Della perfetta poesia italiana*, t. II, p. 411):

> Lumine Acon dextro, capta est Leonilla sinistro;
> Et poterat forma vincere uterque deos.
> Parve puer, lumen quod habes concede sorori,
> Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Le P. Nicéron, Moreri, et plusieurs autres auteurs français, ont parlé de Jérôme avec beaucoup d'éloges.

Mazzuchelli et Lirati, dans ses *Notices des Écrivains du Frioul.*

AMALTHÉE (*Octave*), fils aîné de Jérôme, né à Oderzo en 1543, mort en 1636, après avoir professé la philosophie à Padoue, embrassa comme son père l'état de médecin, et mourut à Venise, âgé de quatre-vingt-trois ans. On a de lui quelques ouvrages en prose et en vers, imprimés dans le *Recueil d'opuscules scientifiques et philologiques* de Calogera.

Mazzuchelli. — Ginguené.

AMALTHÉE (*Attilius*), second fils de Jérôme, né à Oderzo en 1550, mort à Rome en 1633, prit l'état ecclésiastique. Grégoire XIII lui confia des emplois distingués, et Clément VIII, plusieurs nonciatures importantes. Il fut fait archevêque d'Athènes.

Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie.*

AMALTHÉE (*Marc-Antoine*), littérateur italien, né en 1475, mort à Pordenone en 1558, se fit connaître par ses talents poétiques en Autriche et en Hongrie. Il fut ensuite professeur dans plusieurs villes du Frioul. On conserve, en manuscrit, un volume entier de ses poésies latines, à Venise.

Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie.*

AMALTHÉE (*Paul*), poëte italien, frère du précédent, né à Pordenone (Frioul), l'an 1460, assassiné à Vienne en 1517, entra dans l'ordre des Frères Mineurs, et fut professeur de belles-lettres dans sa patrie, puis à Bellune, à Trente, et enfin à Vienne (Autriche), où il fut couronné par l'empereur Maximilien, honneur qu'il mérita par ses poésies latines, dont quelques-unes ont été imprimées; les autres sont restées

manuscrites à Venise, dans la bibliothèque de Saint-Michel de Murano. Paul Amalthée fut assassiné sans que l'on ait pu savoir comment, ni pour quel motif.

Ginguené, *Hist. litt. de l'Italie.*

AMAMA (*Sixtinus*), théologien protestant, né dans la Frise occidentale vers le milieu du seizième siècle, mort en 1629, fut élevé à l'université de Franeker, sous Drusius, et s'y instruisit dans les langues orientales. Vers l'an 1613, il voyagea en Angleterre, vint à Oxford, et résida quelque temps dans le collége d'Exeter. De retour dans son pays natal, il fut nommé professeur d'hébreu à l'université, et y demeura jusqu'à sa mort. Il rejeta l'offre que l'université de Leyde lui fit de la chaire qu'avait occupée Erpénius, un des plus savants orientalistes du temps. On a de lui : 1° une critique de la version du Pentateuque, dite la Vulgate, imprimée en 1620, in-4°, à Franeker, sous le titre de : *Censura Vulgatæ latinæ editionis Pentateuchi;* — 2° *Bybelsche Conferencie;* Amsterdam, 1623; — 3° *Antibarbarus Biblicus*, Amsterdam, 1628; — 4° une dissertation intitulée *de Nomine Tetragrammato*, publiée in-8°, à Franeker, en 1620. Lorsque Amama vint à l'université de Franeker, l'ivrognerie et la débauche y étaient très-communes. Lui-même déclare que tous les nouveaux venus étaient enrôlés au service de Bacchus en grande cérémonie, et obligés de jurer, par une statue de bois de saint Étienne, qu'ils dépenseraient tout leur argent. Si quelqu'un des étudiants avait plus d'égard au serment qu'il avait prêté au recteur de l'université qu'à cette initiation bachique, les autres le tourmentaient de telle sorte, qu'il était forcé de quitter l'université. Amama contribua beaucoup à détruire ces abus, et les attaqua très-énergiquement dans un discours public en 1621. — Amama (*Nicolas*), un des fils du précédent, publia en 1651, in-8°, un ouvrage sous le titre de *Dissertationum marinarum Decas*.

Biographical Dictionary. — Bayle, *Dictionnaire critique.* — Saxius, *Onomasticon*, IV, 274. — Durdent, dans la *Biographie universelle.*

*__AMAMA__, peintre danois, vivait à la fin du dix-septième siècle. Il résidait à Altona, et fut le maître du célèbre Balthasar Denner. On a de lui des paysages, des oiseaux et surtout des fleurs, à l'*aqua-tinta*, fort estimés.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

AMAN, seigneur amalécite, descendant du roi Agag, vivait dans le cinquième siècle avant J.-C., et fut pendu 453 ans avant J.-C. Devenu le favori d'Assuérus, roi de Perse, il fut élevé par ce prince au-dessus de tous les grands de sa cour, et il était ordonné à tous de fléchir le genou devant lui, chaque fois qu'il entrerait au palais ou qu'il en sortirait. Le Juif Mardochée fut le seul à s'y refuser. Aman, qui avait hérité de l'ancienne haine de sa nation contre la postérité de ceux qui l'avaient chassée de la Palestine, conçut le projet d'assouvir sa vengeance contre Mardochée, par la ruine de tout le peuple juif répandu dans la vaste étendue de l'empire d'Assuérus. Il représenta ce peuple, au monarque, comme étant extrêmement dangereux pour l'État par sa prodigieuse multiplication, par son opiniâtreté à vouloir se gouverner selon ses lois particulières, par sa persévérance à pratiquer une religion exclusive; et, pour trancher la difficulté qui pouvait naître du vide que la perte de tant d'hommes industrieux opérerait dans le trésor public, il offrit de le combler par la somme immense de 10,000 talents d'argent de son propre bien. Aman obtint donc un édit adressé aux gouverneurs des provinces pour faire exterminer tous les Juifs à un jour marqué.

Cet édit, affiché dans Suze, capitale de l'empire, jeta la consternation parmi les individus de cette nation, qui s'y trouvaient en grand nombre. La reine Esther réussit à le faire révoquer. Le nom de Mardochée rappelant à Assuérus le service signalé qu'il en avait reçu, par la découverte d'un complot formé dans sa cour : « Que doit-on faire, dit-il à Aman, pour honorer « un homme que le roi désire combler d'hon« neurs? » Aman, convaincu qu'il était l'objet de cette question, n'hésite pas à répondre qu'il faut que cet homme, revêtu de la pourpre royale, la tête ceinte du diadème, monté sur un cheval du roi, soit promené en triomphe dans toute la ville, précédé du premier des grands de la cour, qui, tenant les rênes de son cheval, crie dans les rues et sur les places publiques : « Voilà les honneurs qui sont dus à celui que « le roi prend plaisir à honorer. » « Eh bien, « reprit Assuérus, tous ces honneurs sont pour « Mardochée : hâtez-vous de l'en faire jouir. »

Aman, confus, humilié, fut obligé d'aller prendre Mardochée à la porte du palais, et de présider lui-même à la pompe triomphale dont il s'était d'abord cru le héros. Cette première disgrâce ne fut que le prélude de la terrible catastrophe qui devait consommer sa chute. Aman, prosterné aux pieds d'Esther, est surpris dans cette attitude par Assuérus, qui croit qu'il voulait attenter à l'honneur de la reine. L'ordre est aussitôt donné, et promptement exécuté, de le pendre à une potence de cinquante coudées que l'orgueilleux favori avait fait dresser dans la cour de son palais, pour le supplice de Mardochée; ses biens furent confisqués au profit de la reine, et la mort de ses dix enfants suivit de près la sienne. — La mémoire de cet événement fut consacrée par l'institution d'une fête annuelle, qui se célèbre encore chez les Juifs. Elle dure trois jours, commence par un jeûne rigoureux, et se termine par une orgie qui l'a fait confondre avec les bacchanales des païens. On s'y livre surtout aux excès de la boisson, parce qu'on suppose qu'Esther, pour se rendre Assuérus favorable, avait cherché à l'égayer, en le faisant boire au delà de sa mesure ordinaire. Pendant

cette fête, on lit le livre d'Esther dans les synagogues; et, chaque fois que le nom d'Aman est prononcé, on bat des mains et des pieds, les enfants frappent sur les bancs avec des maillets, et, au milieu de ce bruit, la voûte retentit des cris de malédiction contre Aman.

Livre d'Esther. — Tabaraud, dans la *Biographie universelle.*

*__AMAND__ (*Jacques* ou *Jean-François*), graveur français, né à Gault en 1730, mort à Paris en 1769. Il fut membre de l'Académie des beaux-arts. On a de lui plusieurs paysages; on estime surtout ses vues de Rome et des environs.

Heineken, *Dictionnaire des artistes.* — Füssli, *Allgem. Künstler-Lexicon.* — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

AMAND (saint), évêque de Bordeaux, sa patrie, succéda dans ce siége à saint Delphin en 402 ou 403. Il gouverna cette église avec tant de zèle, qu'il fut regardé comme un des plus saints prélats de son temps. Il eut l'avantage de convertir saint Paulin, depuis évêque de Nole. On ignore l'époque de sa mort et le nom de son successeur; car l'histoire de sa démission en faveur de saint Severin de Cologne, quoique rapportée par Grégoire de Tours, peut être apocryphe. De tous ses écrits, qui avaient mérité les éloges de saint Paulin, il ne nous reste que le précis d'une de ses lettres dans les épîtres de saint Jérôme, à qui elle était adressée.

Histoire littéraire de France, t. II, p. 175. — *Acta Sanctorum.* — Cellier, *Auteurs sacrés*, t. X. — *Gallia christiana.*

AMAND (saint), né dans le pays nantais en 594, mort en 684. Il embrassa la vie religieuse dans un monastère de la petite île d'Oye, près de celle de Ré. Son zèle pour la conversion des païens le conduisit dans la Belgique. Pour mieux assurer ses conquêtes spirituelles, il y fonda plusieurs monastères devenus célèbres : à Gand, celui de Blandinberg, depuis l'abbaye de Saint-Pierre, et celui de Saint-Bavon, érigé en cathédrale au milieu du seizième siècle; aux environs de Tournay, celui d'Elnon, sur la rivière de ce nom, plus connu sous celui d'abbaye de Saint-Amand. Élu, malgré lui, évêque de Tongres en 628, il se démit au bout de trois ans de cet évêché en faveur de saint Remacle, pour reprendre ses travaux apostoliques, jusqu'à ce que, accablé de fatigues, il se retira dans son monastère d'Elnon, qu'il gouverna encore pendant quatre ans en qualité d'abbé. Sa vie, écrite par Baudemont, se trouve dans les Bollandistes.

Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti, t. II, p. 709, etc. — *Biogr. universelle.*

AMAND (*Pierre*), chirurgien de la communauté de Saint-Côme, né à Riez en Provence vers le milieu du dix-septième siècle, mort à Paris le 22 juin 1720. Il se livra surtout à la pratique obstétricale, et publia les résultats de sa longue expérience (recueil de cent trente cas les plus intéressants) sous le titre : *Nouvelles observations sur la pratique des accouchements;* Paris, 1713 et 1715, in-8°. A la place du forceps, il imagina une sorte de filet propre à tirer la tête de l'enfant hors de la matrice.

Éloy, *Dictionn. hist. de médecine.*

AMANDUS (*Æneas-Salvius*), général romain vers l'an 285 de J.-C., commandait dans les Gaules, sous Dioclétien, avec Pomponius Ælianus; tous deux se firent proclamer empereurs. On prétend que ce fut leur révolte et les troubles qui la suivirent qui déterminèrent Dioclétien à se donner pour collègue Maximien, depuis longtemps son ami. Le 1er avril 286, ce nouvel empereur, qui joignait à de grands vices beaucoup de bravoure et d'activité, se rendit dans les Gaules, et, rassemblant les troupes qui s'y trouvaient, il attaqua sur-le-champ Amandus et Ælianus, qui commandaient les troupes rebelles appelées *Bacaudes* ou *Bagaudes*, du nom d'un château situé à une lieue de Paris, qu'on a depuis appelé Saint-Maur-des-Fossés. Les Bagaudes, après avoir été battus en rase campagne, se réfugièrent dans le château, et s'y défendirent longtemps contre Maximien. Celui-ci parvint cependant à s'en rendre maître, et le fit démolir. Amandus périt dans cette guerre.

Dubos, *Histor. critic. monarch. Francorum*, lib. II, cap. II. — Eutrope, IX, 20 — Aurelius Victor, *Maximien.* — Du Cange, au mot *Bagaudæ.*

AMANIEU DES ESCAS, troubadour du treizième siècle, vécut à la cour de Jacques II, roi d'Aragon; selon l'abbé Millot, il était de la famille d'un Giraud d'Amanieu, chevalier gascon, qui en 1217 vint au secours du comte de Toulouse, contre Simon de Montfort. Les quatre pièces qui nous restent de ce troubadour prouvent qu'il était prolixe, et ne faisait pas grâce des plus petits détails; l'une de ces pièces, portant la date de 1278, est un *enseinhaman,* ou épître morale adressée à une jeune personne qui entre au service d'une grande dame. « Si aucun homme, au printemps, lui dit-il, vous somme et vous requiert d'amour, point ne soyez de revêche compagnie; défendez-vous par des discours agréables, et s'il vous tourmente tellement que son entretien vous importune, demandez-lui quelles dames sont les plus belles, des dames de Gascogne ou des Anglaises; quelles sont les plus courtoises, les plus loyales et les meilleures; et s'il vous dit que ce sont les dames de Gascogne, répondez-lui sans crainte : Seigneur, sauf votre honneur, les dames anglaises sont plus belles que celles de tout autre pays. S'il est pour les Anglaises, répondez-lui : Ne vous déplaise, seigneur, plus belle est Gasconne. Et vous le mettrez de la sorte en souci. »

Une autre pièce, dans laquelle Amanieu peint les tourments de l'absence, mérite d'être remarquée, parce qu'il y cite un grand nombre de proverbes ou maximes dont la plupart s'emploient encore dans la conversation familière, tels que : « Si vous voulez être honoré dans le siècle, soyez libéral, franc, hardi, de gracieux

parler. » Une troisième pièce contient des instructions pour un jeune *damoiseau*, nom que l'on donnait aux enfants des seigneurs et des chevaliers. On y trouve des détails précieux sur les mœurs du temps, et quelques aperçus qui ont de la finesse; ces détails sur les usages, les vêtements, les manières, sont surtout abondants dans les leçons qu'il donne à une demoiselle de qualité qui était au service d'une grande dame. Quoique ces leçons ou conseils ne puissent convenir aujourd'hui qu'à une femme de chambre, on est bien aise de voir qu'à quelques nuances près, les usages sont toujours les mêmes.

Raynouard, *Choix des poésies originales des Troubadours*, t. V. — Millot, *Histoire littéraire des Troubadours*. — Pujoulx, dans la *Biographie universelle*. — *Hist. de la France littéraire*, t. XX, p. 526.

AMANT. *Voy.* SAINT-AMANT.

***AMANTHON** (*Claude-Nicolas*), publiciste français, né à Villers-les-Ports le 20 janvier 1760, mort le 28 septembre 1835. Il fut membre de la Société des sciences, arts et agriculture de Dijon, ancien avocat au parlement, puis adjoint au maire de cette ville; enfin maire d'Auxerre, conseiller de préfecture du département de la Côte-d'Or, et juge suppléant au tribunal de première instance de Dijon. Outre un grand nombre de mémoires judiciaires et quelques articles de journaux, il a publié: 1° (avec Ligeret) *Apothéose de Rameau*, scènes lyriques; Dijon, 1783, in-8°; — 2° *Mémoire et consultation* sur une question de séparation d'habitation, soumise au tribunal de famille; ibid., 1792, in-8°; — 3° *Adresses des sections de la commune d'Auxonne*, sur les événements du Jura; ibid., 1793, in-4°; — 4° *Adresses du conseil général de la commune d'Auxonne*, lues à la barre de la convention nationale le 25 germinal et le 23 prairial an III (1795), in-8°; — 5° *Mémoire adressé au corps législatif, par l'administration municipale d'Auxonne*, sur la nécessité de conserver l'arsenal de construction et l'école d'artillerie établis dans cette commune, 1799, in-8°; — 6° *Mémoire pour le grand hospice civil de la ville d'Auxonne*, sur une question de la liquidation de la dette publique, 1800, in-8°; — 7° *Jugements remarquables* des conseils de guerre et de révision de la dix-huitième division militaire, 1800; — 8° (avec Gille) *Coup d'œil sur les finances de la ville d'Auxone*, 1801, in-8°; — 9° *Aperçu des moyens provisoires qui pourraient être employés pour faire cesser la mendicité dans la ville d'Auxonne*, 1802, in-8°; — 10° *Recherches biographiques sur le professeur d'artillerie Jean-Louis Lombard*, 1803, in-8°; — 11° *Recherches biographiques sur Denis Morin de la Chasteigneraye*, 1807, in-8°; — 12° *Notice biographique sur M. Léonard Reule, de Dijon*, nouvelle édition, 1810, in-8°; — 13° *Annuaire du département de la Côte-d'Or pour l'année* 1828; Dijon, Lagier; Bonnefond-Dumoulin, 1828, in-12; — 14° *Notice sur M. François Chaussier* (extrait du Journal de la Côte-d'Or); Dijon, 1828, in-8°; — 15° *Notice sur M. le comte de Gassendi, ancien général d'artillerie* (extrait du journal de la Côte-d'Or); Dijon, 1828, in-8°; — 16° *Notice sur M. de Boisville, évêque de Dijon* (extrait du Journal de la Côte-d'Or); Dijon, 1829, in-8° de huit pages; — 17° *Notices sur M. Chatillon et sur M. Torombert* (extrait du Journal de la Côte-d'Or); Dijon, 1830, in-8°; — 18° *Paraibôle de l'anfan prôdigue et le livré de Ruth, revirai po lai premeire fai en borguignon, par cin habitan de lai rue Sain-Félabar, ai Dijon;* Dijon, 1831, in-8° de trente-deux pages; — 19° *Galerie auxonnaise, ou Revue générale des Auxonnais dignes de mémoire, comprenant la réimpression des biographies de Maillard du Mesle, intendant des îles de France et de Bourbon, et de madame Gardel, première danseuse de l'Académie royale de musique;* Auxonne, 1835, in-8° de cent vingt-huit pages, avec une gravure et deux planches. Amanthon est mort au moment où il terminait l'impression de cet ouvrage, dernier tribut de son zèle pour l'histoire de la Bourgogne. Il a en outre inséré un grand nombre d'articles biographiques et archéologiques dans le *Journal de Dijon et de la Côte-d'Or* (dont il fut propriétaire depuis 1813), dans la *Gazette des tribunaux*, dans le *Moniteur universel* et dans le *Magazin encyclopédique*.

Quérard, *la France littéraire*, suppl. — *Biographie des hommes vivants*. — Rabbe, *Biographie des contemporains*.

AMAR (*J.-P.-André*), homme politique, né à Grenoble vers 1750, mort à Paris en 1816, avocat au parlement de Grenoble, et trésorier de France. Il fut nommé, en 1792, député de la convention nationale par le département de l'Isère. D'abord partisan modéré de la révolution, il en devint bientôt un des plus fougueux défenseurs. Il débuta à l'assemblée en dénonçant « les machinations de l'aristocratie du Bas-Rhin. » Il se prononça ensuite contre Lanjuinais, qui prétendait que la convention était incompétente pour juger Louis XVI. Il vota successivement contre l'appel au peuple, pour la peine de mort, pour l'exécution dans les vingt-quatre heures, et contre le sursis. Bientôt après, il propose une adresse aux départements sur la conduite de l'assemblée dans cette affaire; dénonce une addition faite au plan de constitution, et appuie le projet de Robert Lindet sur l'organisation du tribunal révolutionnaire. Prétendant que la république était trahie du côté du Mont-Blanc, où Kellermann commandait, il accuse ce général à la tribune, et demande qu'il soit mis en jugement. En mars 1793, il fut envoyé en mission dans le département de l'Ain. Son zèle patriotique fut loin d'être modéré, à en juger par les réclamations que les habitants de ce département firent parvenir à la convention nationale, au sujet des nombreuses incarcérations qu'il avait ordonnées. Rentré au sein de la con-

vention, il demanda l'envoi de commissaires dans le département de la Lozère pour y apaiser les troubles, et provoqua le décret d'accusation contre Buzot. Après l'évasion de Pétion et de Lanjuinais, il demanda que les députés qui, depuis le 31 mai, s'étaient abstenus de paraître aux séances, fussent enfermés dans une maison nationale. Il fit décréter l'arrestation de Duprat jeune et de Mainvielle, comme complices de Barbaroux; il accusa Carra de recevoir chez lui des « aristocrates, » puis proposa la suspension du comité de surveillance de Clamecy, et l'envoi de Forestier dans le département de la Nièvre. Il fut nommé secrétaire le 8 août, vota la réclusion des suspects jusqu'à la paix, et confirma les dépositions faites contre Lesterp-Beauvais, comme complice des Lyonnais. Le 14 septembre suivant, il devint membre rapporteur du comité de sûreté générale, et provoqua un grand nombre de mesures révolutionnaires. Le 3 octobre, il présenta le fameux rapport sur la faction Brissot, à la suite duquel soixante-treize députés furent mis en arrestation, et quarante-six décrétés d'accusation. Cet homme farouche et soupçonneux ne cessa de poursuivre les girondins. Il n'épargna pas même les gens de son parti, et fit contre Chabot, Bazire et Fabre d'Églantine, un rapport pour prouver que ces députés, de concert avec Delaunay d'Angers et Jullien de Toulouse, avaient voulu s'enrichir aux dépens de la république, et que les dispositions du décret qui réglait les intérêts de la nation dans les comptes de la compagnie des Indes avaient été falsifiées par eux. Cette manière d'agir ne manqua pas de lui faire des ennemis dangereux : Hébert le dénonça aux *Cordeliers* comme noble, comme conspirateur, et comme un aristocrate déguisé qui voulait faire périr les amis de la liberté, en les animant les uns contre les autres. Loin de succomber sous le poids de ces accusations, il dénonça lui-même Hébert et ses adhérents, qui ne tardèrent pas à suivre à l'échafaud Bazire, Chabot et Fabre d'Églantine. Nommé président de la Convention nationale le 4 avril 1794, il fit en cette qualité un don au canonnier Gechter; et, sur une pétition des habitants de *Franciade* (Saint-Denis), il proclama les titres de J.-J. Rousseau à l'immortalité et aux honneurs du Panthéon. Le 8 thermidor (25 juillet), il se réunit aux autres députés qui, comme lui, redoutaient les desseins de Robespierre; il osa s'élever contre ses accusations, et le somma de les préciser. Il contribua de cette manière aux succès de la journée du 9. Cela n'empêcha pas qu'il ne fût dénoncé le 11 fructidor (28 août), par Lecointre de Versailles, comme complice de ce même Robespierre; mais il parvint à obtenir un décret qui déclara sa conduite « conforme au vœu national. » Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes et Barrère, membres de l'ancien comité de salut public, ayant été, dans la journée du 12 germinal an XIII (1er avril 1795), condamnés à la déportation, Amar prit leur défense : son dévouement l'entraîna dans leur perte; il fut arrêté, et conduit au château de Ham. On découvrit alors une lettre de lui, par laquelle il reprochait au comité révolutionnaire de ne pas indiquer la quotité de la fortune des individus qu'il mettait en arrestation. Amar fut rendu à la liberté par l'amnistie du 4 brumaire an IV. Il vivait à Paris, éloigné des affaires et dans l'obscurité, lorsque le Directoire ordonna son arrestation, comme complice de la conspiration de Drouet et de Babœuf. Transféré à Vendôme devant la haute cour nationale, il y fit l'apologie de sa conduite politique et du gouvernement révolutionnaire, et cria à l'injustice. On ne le trouva pas exempt de blâme et de cruauté; mais aucune preuve légale ne s'élevait contre lui. Reconduit en prison, il fut renvoyé devant le tribunal de la Seine pour l'application de la loi du 22 floréal, qui exilait de Paris plusieurs ex-conventionnels. Amar vécut dans la retraite pendant tout le règne de Napoléon, sous lequel il ne voulut jamais prêter aucun serment, ni accepter aucune place. C'est probablement pour cela qu'à la rentrée des Bourbons il ne se trouva pas compris dans la catégorie des proscrits du 12 janvier 1816.

Biographie des Contemporains.

AMAR-DURIVIER (*Jean-Augustin*), littérateur français, né à Paris en 1765, mort le 25 janvier 1837. Il fit ses études au collége de Montaigu : voué par goût à l'instruction publique, il entra de bonne heure dans la congrégation des pères de la Doctrine chrétienne, et y professa avec succès à Bourges et à la Flèche, jusqu'à la fin de 1791. Il remplissait à Lyon les fonctions d'instituteur, lors du siége de cette ville : il en partagea les dangers, et n'échappa à l'arrêt de mort porté contre lui que par le dévouement énergique de l'un des membres de la commission même qui l'avait condamné. Quelque temps après, Amar reprit à Lyon son cours d'enseignement, qu'il continua jusqu'à la fin de 1802. Appelé à cette époque dans la capitale par le ministre de l'intérieur, il fut nommé en 1803 conservateur de la bibliothèque Mazarine, et il a depuis occupé ce poste jusqu'à sa mort. Il a publié un grand nombre de livres d'éducation, dont les principaux sont : 1° *le Fablier anglais, ou fables choisies de Gay, Moore, Wilkes et autres*, traduites en français avec le texte anglais, 1 vol. in-12; Paris, 1802; — 2° *Cours complet de rhétorique*, 1 vol. in-8°; Paris, Langlois, 1804 et 1811; — 3° les *Comédies de Térence*, traduction de *Lemonier;* nouvelle édition revue et corrigée, avec des notes, 3 vol. in-12; Paris, 1812; — 4° *Bibliotheca rhetorum, auctore P. G.-F. Le Jay, e societate Jesu : editio nova;* 3 vol. in-8°; Paris, 1809, 1813; — 5° *Pharsale de Lucain*, traduction de *Marmontel*, revue et augmentée de tous les passages omis dans la première édition, et du *Supplément de Thomas May*, traduit pour la première fois en français;

2 vol. in-12; Paris, 1816; — 6° les deux premiers volumes d'*Ovide*, dans la collection de la bibliothèque des *Classiques latins*, de Lemaire; — 7° *Œuvres complètes de J.-B. Rousseau, avec des notes critiques, et un essai historique sur la vie et les ouvrages de l'auteur;* 5 vol. in-8°; Paris, Lefèvre, 1820; — 8° *Chefs-d'œuvre de Goldoni, traduits pour la première fois en français, avec le texte italien : un discours préliminaire sur la vie et les ouvrages de Goldoni, etc.*; 3 vol.; Lyon, 1801, in-8°; — 9° *Conciones poeticæ græcæ, seu orationes variæ e poetis græcis excerptæ;* Paris, 1823, in-12; — 10° *Éléments de l'histoire de France;* 3 vol.; Paris, 1801, in-12; — 11° *Paméla, ou la Vertu récompensée;* Lyon, in-8°; — 12° *Les vrais Incroyables, ou les Métamorphoses modernes*, comédie; Lyon; — 13° *Catherine II*, tragédie; — 14° *la Dot de Suzette*, comédie; — 15° *Narrations extraites des meilleurs poëtes latins, Horace, Virgile, etc.*, texte et traduction, 2 vol. in-8°; Paris, 1834. On a encore de lui un grand nombre d'articles dans le *Moniteur*, dans la *Quinzaine littéraire* et dans la *Biographie universelle*.

Biographie nouvelle des Contemporains. — *Moniteur*, année 1837. — Quérard, *la France littéraire.*

AMARA-SINHA, célèbre poëte et grammairien hindou, vivait vers le milieu du premier siècle avant J.-C. C'était « une des neuf pierres précieuses qui ornaient le trône de Vikramâditya. » Il composa des ouvrages nombreux qui, à l'exception d'un seul (l'*Amara-Kosha*, ou trésor d'Amara), furent perdus à l'époque (vers le cinquième siècle de notre ère) où les brahmans persécutaient les sectateurs de la religion de Bouddha; car Amara était bouddhiste.

L'*Amara-Kosha* est un vocabulaire sanscrit, divisé en trois livres et dix-huit chapitres. Les deux chapitres du premier livre comprennent les objets surnaturels, et contient les termes relatifs aux qualités morales de l'homme, à la philosophie et aux beaux-arts. Le second livre, composé de dix chapitres, traite des objets naturels, des différentes occupations de l'homme, etc. Le troisième livre comprend six chapitres consacrés plus spécialement à des matières grammaticales. Cette division a valu à cet ouvrage le nom de *Trikanda*, c'est-à-dire *Tripartite*, sous lequel il est souvent cité. Tous les noms substantifs (il n'y a pas de verbes) y sont rangés avec leurs synonymes en une ou plusieurs lignes de dix-huit syllabes chacune, et forment l'espèce de mesure qu'on appelle *vaktra* ou *s'loka*. Le nombre total des noms, y compris les synonymes, ne dépasse pas dix mille, ce qui est peu, comparativement à la richesse de la langue sanscrite. On supplée par les traités de Maitreya, Mâdhava et d'autres. Presque tous les grammairiens et lexicographes de l'Inde imitèrent, traduisirent ou commentèrent l'ouvrage d'Amara.

Le premier chapitre de l'Amara-Kosha fut imprimé pour la première fois à Rome, en 1798, avec des caractères tamoul, sous le titre : *Amara-Sinha, seu Dictionarii sanscrudamici sectio prima de cœlo, ex tribus ineditis codicibus indicis mss., curante P. Paulino a S. Bartholomæo.* Tout l'ouvrage parut à Calcutta, avec d'autres vocabulaires : *the Amara-Kosha, Trikanda-S'esha, Medinî and Harâvalî*, 1807, in-8°, édition de H.-T. Colebrooke; Calcutta, 1808, in-4°, avec une traduction anglaise, une préface et un index. En 1831, le texte sanscrit fut réimprimé à Calcutta; et dans la même année il fut traduit en bengali par Ramoyada Vidyâlankar Loiseleur-Deslongchamps donna l'original avec une traduction française, Paris, 1839. Il existe aussi une édition de l'Amara-Kosha, imprimée à Tanjore en 1808. On n'a pu encore découvrir un autre ouvrage souvent cité du même auteur, l'*Amara-Mâla*.

Wilson, *Sanscrit dictionary*, préface. — Colebrooke, *Essays*, II, 16. 50; London, 1837. — *Asiatic Researches*, I, 284; VIII, 242. — *Journal Asiatique*, X, 249. — *Mackenzie Collection*, II, 93. — *Vocabulaire d'Amara-Sinha* par Loiseleur-Deslongchamps, *Préface.*

AMARAL (*Andres do*), Portugais, chancelier de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, exécuté le 5 novembre 1522. Jaloux de l'élection de Villiers de l'Isle-Adam (22 janvier 1521), il disait tout haut que ce serait là le dernier grand maître de l'ordre. Pendant le siége de Rhodes par les Turcs (juin-novembre 1522), il fut convaincu d'avoir entretenu une correspondance secrète avec le sultan Soliman, au moyen de flèches lancées des remparts; il fut solennellement dégradé, et eut la tête tranchée. Les chevaliers de Saint-Jean rendirent la place le jour de Noël, faute de munitions.

Jacques, bâtard de Bourbon, *Oppugnation de la noble et chevalereuse cité de Rhodes;* Paris, 1525. — Fontanus, *De bellò Rhodico, libri III;* Rome, 1524. — Marulli, *Vite de' gran maestri della sacra religione di San-Giovani;* Rome, 1594. — Pantaléon, *Militaris ordinis Johannitorum Historia nova;* Bâle, 1581. — Fun..., *Cronica de la religion de San-Juan;* Valence, 1626. — Vertot, *Histoire des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean.*

AMARAL (*Antonio Caetano do*), écrivain portugais, né à Lisbonne le 13 juin 1747, mort le 13 janvier 1819. Il fut membre de l'Académie des sciences de Lisbonne et inquisiteur. On a de lui un grand travail sur les costumes lusitaniens, sous le titre : *Memorias sobre a forma do governo e costumes dos povos que habitárão o terreno Lusitano*, mémoires qui parurent successivement dans *Memorias de Litteratura portugueza* et dans *Historia e Memorias da Academia real*, deux séries distinctes de volumes publiés par l'Académie de Lisbonne; la première série contient quatre de ces mémoires, et la seconde le reste. C'est sans doute cette circonstance qui a induit M. Constancio en erreur (*Biographie universelle*), quand il dit qu'Amaral avait écrit deux séries d'Essais sur le même sujet. Amaral a en outre traduit et édité différents ouvrages. Parmi ces derniers, on remarque Dio...

do Couto, *Soldado practico;* Lisbonne, 1790, in-8°.

Mémoire de Mendo Trigoso, dans *Historia e memorias da Academia real das sciencias de Lisboa*, t. VIII. — Constancio, dans la *Biographie universelle.*

***AMARI** (*Michel*), historien italien, né à Palerme le 7 juillet 1806. Dès son enfance il fut, sous la direction du professeur Domenico Scinà, initié aux principes de la révolution française, et commença, dès l'âge de quinze ans, à suivre la carrière administrative. Son père ayant été condamné en 1822, par suite d'une conspiration politique, à la peine de mort, commuée en trente ans de détention, le jeune Amari, avec les revenus de son modeste emploi, pourvut noblement à l'entretien d'une mère, de deux sœurs et de deux frères, plus jeunes que lui. Il employa les moments de loisir à étudier l'histoire et la littérature étrangère, particulièrement l'anglais et le français. A l'époque des ravages du choléra en 1837, il rendit de grands services à la population de Palerme, par les mesures sanitaires auxquelles il avait concouru dans les limites de ses fonctions. Peu de temps après, il fut changé de résidence, et appelé à un autre emploi dans le ministère de la justice à Naples. C'est là qu'il finit son principal ouvrage : *la Guerra del Vespro siciliano*, Palerme, 1842, 2 vol. in-8°; Paris, 1843, 2 vol. in-8°; 4e édit., Florence 1851, in-12. Cet ouvrage, qui eut, dès son apparition, un grand succès, et qui a été traduit en anglais par lord Ellesmere (Londres, 1850, 3 vol. in-12), et en allemand par Schröder, (Hildesheim, 1851, 2 vol. in-8°), fut prohibé par le gouvernement napolitain; les censeurs, qui n'en avaient pas empêché l'impression, perdirent leurs places : l'éditeur sicilien fut exilé à l'île de Ponza, où il mourut peu de temps après; et l'auteur, pour échapper aux poursuites qu'on allait lui intenter, se réfugia en France. Il vint à Paris, et il s'y occupait depuis plusieurs années à réunir les matériaux d'une Histoire de l'occupation de la Sicile par les musulmans, lorsque la révolution de 1848 le ramena dans le champ tumultueux de la politique. Débarqué en Sicile le 2 mars de la même année, il fut nommé membre du comité révolutionnaire, et député au parlement par la ville de Palerme. Enfin, il occupa le plus difficile des ministères en temps de révolution, celui des finances. Comme tous ses collègues, il refusa ses appointements, et passa, pour nous servir de ses expressions, cinq mois de martyre entre deux classes d'hommes toujours mécontents, entre ceux qui doivent fournir le budget et ceux qui veulent en vivre. En août 1848, il fut chargé d'une mission en France pour solliciter du gouvernement républicain une intervention efficace. N'en ayant obtenu que des promesses, il retourna, le 22 avril 1849, à Palerme, qu'il quitta huit jours après, pour venir à Paris prendre le cours de ses travaux paisibles, et se procurer, par l'étude, cette tranquillité d'âme que les stoïciens désignaient par le nom si expressif de γαλήνη, le calme après l'orage.

Outre les *Vêpres siciliennes*, M. Amari a publié jusqu'à ce jour : une traduction italienne de *Marmion*, nouvelle de Walter Scott; Palerme, 1832, 2 vol. in-12; — *Storia constituzionale della Sicilia, di Niccolo Palmieri*, avec une introduction et des notes (sous le voile de l'anonyme); Lausanne, 1847, in-8°; et avec le nom de l'auteur, Palerme, 1848; — *la Sicile et les Bourbons ;* Paris, 1849, in-8°; — *Solwan al Mota', ossia conforti politici di Ibn-Zafer, Arabo Siciliano del XII secolo;* Florence et Londres, 1852, in-12; — *Description de Palerme, par Ibn-Haucal*, traduit de l'arabe, dans le *Journal Asiatique*, 4e série, vol. V (1845); — *Voyage en Sicile de Mohammed-Ibn-Djobaïr*, traduction de l'arabe; ibid., t. VI et VII (1846-1847).

AMARITON (*Jean*), jurisconsulte français, né à Nonette (Auvergne) vers le commencement du seizième siècle, mort en 1590. Il fut d'abord collègue de Cujas dans l'université de Toulouse, et vint ensuite à Paris exercer la profession d'avocat. On a de lui des commentaires sur les Épîtres de Cicéron et d'Horace, Paris, 1553, et des notes sur le trente-neuvième livre d'Ulpien; Toulouse, 1554. D'autres manuscrits furent perdus dans le pillage de sa maison.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

AMASA, général de l'armée d'Absalon, mort en 1019 avant J.-C. Après la défaite du parti d'Absalon, David offrit à Amasa le pardon de sa faute, en haine de Joab qui avait tué Absalon, et lui promit même le commandement général de son armée. Après la révolte de Séba, fils de Bochri, David dit à Amasa de rassembler les troupes de Juda, et de marcher à leur tête contre Séba. Peu de temps après il fut assassiné par son rival Joab, au moment où il le saluait.

Reg., II, 17-19; XX, 4.

***AMASEO** (*Grégoire*), littérateur italien, mort en 1541. Il succéda, en 1501, à la Valla dans la chaire d'éloquence latine à Venise. Mazzuchelli cite de lui : *Panegyricus in laudem card. Grimani*, 1498, in-4° (à Udine?); — *Oratio de laudibus studiorum humanitatis ac eloquentiæ;* Venise, 1501, in-4°; — *Descriptio geographica Italiæ et provinciæ Forojuliensis, ad Leandrum Bononiensem* (manuscrit de l'abbaye de Saint-Germain).

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Montfaucon, *Bibliotheca Biblioth.*, mss., t. II, p. 1139.

***AMASEO** (*Pompilio*), philologue italien, fils de Romulus Amaseo, fut professeur de grec à Bologne de 1550 à 1584. On a de lui : *Fragmenta duo e sexto Polybii Historiarum libro de diversis rerum publicarum formis, deque Romanorum præstantia, in latinum conversa;* Bologne, 1543, in-4°; — *Oratio de Bononiensium scholarum exædificatione*; Bologne, 1563,

in-4°. Mazzuchelli cite encore de lui un ouvrage manuscrit : *De sui temporis poetis Historia.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

AMASEO (*Romolo*), littérateur italien, né à Udine en 1489, mort à Rome en 1552. Il étudia à Padoue, et professa les lettres à Bologne. Il avait été choisi par le pape Clément VII pour prononcer le 1er janvier 1530, devant lui et devant l'empereur Charles-Quint, une harangue latine au sujet de la paix conclue à Bologne entre ces deux souverains en 1543, et fut alors appelé à Rome par Paul III et par son neveu, le cardinal Alexandre Farnèse. Il fut employé par le pape dans plusieurs missions politiques auprès de l'empereur, de quelques princes d'Allemagne et du roi de Pologne; enfin, en 1550, après la mort de sa femme, Jules III lui conféra la charge de secrétaire des brefs. On a de lui : 1° deux traductions latines d'auteurs grecs; l'une, des sept livres de l'*Expédition de Cyrus,* par Xénophon; Bologne, 1533, in-fol.; l'autre, de la *Description de la Grèce,* par Pausanias; Rome, 1547, in-4°; — 2° un volume de harangues, ou de dix-huit discours latins prononcés en différentes occasions sous le titre de *Orationes;* Bononiæ, 1580, in-4°.

Mazzuchelli. — Ginguené.

AMASEO (*Pompilio*), mort en 1584, fils du précédent, eut une carrière moins brillante que lui; mais il se livra aux mêmes études, et enseigna aussi les lettres grecques à Bologne, où il mourut vers la fin de 1584. Il traduisit deux fragments de Polybe, imprimés à Bologne en 1543. Il avait écrit aussi en latin l'histoire des poëtes de son temps, qui n'a pas été imprimée.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Thuanus, *Hist.*, lib. XXI, p. 645. — Huet, *De claris interpretibus*, lib. II, p. 167. — Baillet. — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie.*

AMASIAS ou **AMAZIAS**, huitième roi de Juda, fils de Joas et de Joadan, né en 864 avant J.-C., assassiné en 811, régna à Jérusalem de 837 jusqu'en 811 avant J.-C. Il était âgé de vingt-cinq ans, lorsqu'il succéda à son père. Son premier soin, après avoir affermi sa puissance, fut de venger la mort de Joas par le supplice de ses meurtriers (818 avant J.-C.). Les commencements de son règne furent heureux. Il avait pris cent mille hommes du royaume d'Israël à sa solde, pour faire la guerre aux Iduméens; mais Dieu ayant désapprouvé cette guerre, il les congédia aussitôt; et cette obéissance fut suivie d'une victoire complète (817 avant J.-C.). Amasias eut la faiblesse d'adorer les idoles des peuples vaincus, et la cruauté de menacer de la mort le prophète chargé de lui faire des remontrances sur son idolâtrie. Enorgueilli de sa victoire, il envoya défier le roi d'Israël, qui ne lui répondit que par l'apologue du cèdre du Liban, dont un vil chardon veut épouser la fille. Amasias, piqué de cette réponse, lui déclare la guerre, perd la bataille de Bethsame, est fait prisonnier, et ne rentre dans ses États, après une longue captivité, que pour y être poignardé à Lachis dans une conspiration de ses sujets. Son fils Azarias lui succéda.

Paralipom., liv. II, chap. XXV, et liv. *des Rois*, chap. XIV. — *Biographie universelle.*

AMASIAS, prêtre de Bethel. *Voyez* AMOS.

* **AMASIS Ier** (Ἄμασις), roi d'Égypte, régna, selon Diodore de Sicile, plusieurs générations après Sésostris II. Il est dépeint comme un tyran cruel : il fit mourir plusieurs de ses sujets pour confisquer leurs biens, et se porta à une violence extrême. Ses peuples supportèrent le joug, tant que l'autorité absolue les tint dans la crainte et dans le silence. Mais Actisanès, roi d'Éthiopie, ayant déclaré la guerre à Amasis, ils prirent cette occasion de faire éclater leur haine contre leur roi en l'abandonnant. Amasis fut vaincu, et l'Égypte tomba sous la puissance des Éthiopiens.

Diodore de Sicile. — *Mémoires de l'Academie des inscriptions et belles-lettres*, t. XIX, p. 13 et suiv.

AMASIS, roi d'Égypte, né à Siouph (nome de Saïs) dans la seconde moitié du septième siècle avant J.-C., mort, selon Diodore, dans la troisième année de la LXIIIe olympiade (526 avant J.-C.). Ce fut un des rois les plus sages et les plus exempts des préjugés de sa nation. Il succéda à Apriès, abandonné par une grande partie de ses troupes, et détrôné à la suite d'une insurrection militaire. Au rapport d'Hérodote les Égyptiens faisaient d'abord peu de cas d'Amasis, parce qu'il était d'une origine obscure et plébéienne. Mais, par son habileté et sa conduite prudente, il parvint à se concilier leur estime. Le commerce de l'Égypte avait été jusqu'alors interdit aux étrangers; fait singulier qui rappelle la Chine. Amasis facilita le premier l'accès de l'Égypte aux étrangers, et particulièrement aux Grecs. Il concéda à ces derniers la ville et le port de Naucratis, et leur assigna même des terrains où ils pouvaient élever des autels et des enceintes sacrées pour le culte de leurs dieux. Jamais l'Égypte ne paraît avoir été dans un état aussi florissant que sous le règne d'Amasis. On y comptait alors, dit Hérodote, vingt mille villes toutes habitées. On attribue à Amasis une loi qui obligeait chaque habitant à déclarer tous les ans au préfet du nome de quel genre d'industrie il tirait sa subsistance : cette loi punissait de mort ceux qui ne faisaient pas leur déclaration, ou qui ne pouvaient indiquer des moyens légitimes d'existence. Solon l'emprunta aux Égyptiens et la donna aux Athéniens, qui l'ont longtemps maintenue en vigueur. Amasis orna son pays de monuments nombreux et magnifiques, parmi lesquels on cite les propylées du temple de Minerve à Saïs, des sphinx gigantesques à figures d'hommes, le colosse couché en face du temple de Vulcain à Memphis, et le temple d'Isis à Memphis. Il agrandit aussi ses domaines, en enlevant aux Phéniciens les villes florissantes de l'île de Chypre (vers 550 avant J.-C.). Il fit un traité avec les Cyrénéens, et épousa Ladice, la fille d

Battus, leur roi. Vers cette époque, Cambyse, successeur de Cyrus, chercha un prétexte pour envahir l'Égypte. Il fit demander en mariage la fille d'Amasis : celui-ci envoya au roi des Perses Nitétès, fille d'Apriès. La supercherie fut dévoilée, et la guerre éclata. Quel que fût le motif de cette guerre, Amasis mourut avant que les Perses eussent mis le pied sur son territoire, après cinquante-cinq ans de règne, au dire de Diodore. H.

Hérodote, liv. II, chap. CLXXII et suiv. — Diodore, liv. I, chap. LXVIII. — Rollin, *Histoire ancienne*, t. I, p. 92. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. IV, p. 299, 396; t. VII, p. 442; t. X, p. 7; t. XII, p. 77; t. XIV, p. 292; t. XIX, p. 22, 141; t. XXI, p. 129.

*AMASIS, général des Perses, vivait sous le règne de Darius, fils d'Hystaspe (495 avant J.-C.). Il commandait l'infanterie au siége de Barce. Après plusieurs attaques inutiles, il eut recours à la ruse. A cet effet, il fit creuser pendant la nuit un grand fossé, sur lequel on mit des poutres que l'on pouvait faire tomber aisément; puis il les fit couvrir de terre, afin d'en masquer l'apparence. Aussitôt le jour venu, Amasis annonça aux Barcéens qu'il voulait avoir une entrevue avec eux. Ceux-ci, désirant un accommodement, y consentirent volontiers. On s'engagea par un serment réciproque à garder les conventions stipulées, tant que la terre où se trouvaient les parlementaires (ils étaient sur le fossé) resterait intacte. Les Barcéens promirent au roi de payer un certain tribut, et les Perses jurèrent de n'attenter rien de nouveau contre les Barcéens. Ceux-ci sortirent donc librement de la ville, et y laissèrent entrer les Perses sans défiance. Les Perses firent alors tomber les poutres qui couvraient le fossé, et se répandirent dans tous les quartiers de la ville, qu'ils saccagèrent.

Hérodote, IV, 167, 201 et suiv.

*AMASTINI, graveur italien, natif de Fossombrone, vivait à Rome vers le milieu du dix-huitième siècle. Il s'occupait surtout à imiter les gravures antiques, et s'acquit ainsi une grande fortune.

Goethe, *Winkelmann und sein Iahrhundert*. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon*.

AMASTRIS, fille d'Oxathre, frère de Darius-Codoman, au quatrième siècle avant J.-C. Lorsque Alexandre épousa Statira, il donna Amastris en mariage à Cratérus. Après la mort d'Alexandre, se voyant négligée par son époux, elle le quitta d'accord avec lui, et se maria avec Denys, tyran d'Héraclée, dont elle eut deux fils et une fille. Denys la laissa, en mourant, tutrice de ses enfants, et elle se remaria à Lysimaque, roi de Thrace; mais ce prince ayant épousé Arsinoé, elle ne voulut plus rester avec lui, et retourna dans ses États, où elle fonda une ville à qui elle donna son nom. Ses fils, étant devenus grands, la firent périr en faisant couler à fond un vaisseau sur lequel elle s'était embarquée; Lysimaque, qui avait eu d'elle un fils nommé Alexandre, vengea sa mort. On a d'Amastris quelques médailles.

Memnon, *de Heraclea Pontica*, apud *Phot. Biblioth.*, p. 224, édit. Bekker.

*AMASTRIS. *Voy.* AMESTRIS.

*AMAT (*Félix*), historien ecclésiastique, né à Sabadelle, dans le diocèse de Barcelone, le 10 août 1750, mort dans un couvent de franciscains près de Sallent, le 28 septembre 1824. Il fonda, avec l'archevêque de Tarragone, la Société des amis de la patrie (*amigos del pais*), et fut nommé en 1803, par Charles IV, abbé de Saint-Ildefonse et archevêque de Palmyre. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *Tratado de la Iglesia da Jesu Cristo*, ou Histoire ecclésiastique depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à la fin du dix-huitième siècle; Madrid, 12 vol. in-4°, 1793-1803; — *Observaciones sobre la Potestad eclesiastica*, Barcelone, 1817-1823, 3 vol. in-4°, publiés sous le pseudonyme de *don Macario Padua Melato*; — *Seis cartas á Irenico*; Barcelone, 1817, in-8°; — *Deberes del Cristiano en tiempo de revolucion*; Madrid, 1813. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par le neveu de l'auteur.

Torres Amat, *Diccionario critico de los escritores catalanes*, p. 16-34.

*AMATI (*André*), célèbre fabricant de violons, vivait à Crémone vers le milieu du seizième siècle; son fils *Antoine*, né vers 1565, mort vers 1620, continua avec son frère Jérôme le métier paternel. Ils firent, entre autres, pour Henri IV, roi de France, un violon richement ornementé, qui porte la date de 1595, et qui existe encore. Cet instrument est une rareté historique du plus grand prix. « Son patron est de la plus grande dimension : le filet qui l'entoure est en écaille. Son vernis à l'huile est brillant comme l'or. La table inférieure est décorée des armoiries de France et de Navare, entourées des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit, que surmonte la couronne de France. De chaque côté des armoiries se trouve la lettre H émaillée d'outremer, et parsemée dans ses jambages de fleurs de lis en or. Cet H est traversé par la main de la justice et le sceptre, et une couronne soutenue par une épée semble se poser dessus. Aux coins de la table d'harmonie sont aussi des fleurs de lis en or, et sur les éclisses se trouve la légende : *Henri IV, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre.* »

Nicolo, fils de Jérôme, suivit les traces de ses ancêtres. Les Amati fabriquèrent aussi des basses et des violoncelles. « Leurs basses, dit M. Fétis, dont on ne connaît qu'un petit nombre, ne méritent que des éloges pour le beau fini du travail et la douceur de leur son. Charles IX, roi de France, grand amateur de musique, chargea les frères Amati de la confection des instruments de sa chambre. Il paraît qu'ils furent tous construits par André; ces instruments con-

sistaient en vingt-quatre violons, dont douze plus petits, six vielles et huit basses. M. Cartier, qui a vu de ces violons, affirme que rien ne surpasse la perfection de leur travail. Ils étaient revêtus d'un vernis d'huile d'un ton doré, avec des reflets d'un brun rougeâtre. Sur le dos de l'instrument on avait peint les armes de France, composées d'un cartel renfermant trois fleurs de lis sur un champ d'azur, entourées du collier de Saint-Michel, et surmontées de la couronne royale fleurdelisée, et supportée par deux anges. Deux colonnes entourées de liens en rubans blancs, avec la devise *Justice et pitié*, étaient placées aux deux côtés des armoiries, et aussi surmontées de couronnes royales que portaient des anges. La tête de ces instruments était décorée d'une sorte d'arabesque torse, d'un goût fort élégant. M. Cartier et M. Boisgelon conjecturent que les violons de grand patron étaient destinés à la musique de la chambre, et que les autres servaient pour les bals des petits appartements de la cour. Au reste, il est bon de remarquer que les violons n'ont jamais servi dans la chapelle de Charles IX; car ce n'est que sous le règne de Louis XIV que les instruments, et particulièrement les violons, ont été introduits dans la musique de la chapelle des rois de France.

« Les petits violons d'Antoine Amati, d'une qualité de son doux et moelleux, n'ont pu être surpassés sous ce rapport. Malheureusement ce son, si pur et si doux, a peu d'intensité. Antoine chercha à balancer l'exiguïté du patron et le peu d'élévation des éclisses par la hauteur et l'étendue des voûtes. Les épaisseurs de la table sont considérables au centre, et vont en diminuant progressivement jusqu'aux extrémités dans toute l'étendue de la circonférence. La chanterelle et la seconde des instruments de cet artiste rendent un son brillant et argentin; la troisième est moelleuse et veloutée, mais la quatrième est faible. On attribue généralement ce défaut à l'absence des proportions entre les épaisseurs et la capacité. Pour y porter remède autant qu'il est en leur pouvoir, les luthiers de nos jours, à qui l'on confie ces instruments pour les monter, élèvent souvent un peu plus le chevalet vers la quatrième qu'ils ne le font aux violons de Stradivari et de Guarnari. »

Fétis, *Biographie universelle des musiciens.*

*AMATI (*Jérôme*), antiquaire italien, né en 1768 à Sevignano, mort à Rome le 15 avril 1834. Il fut bibliothécaire du Vatican, et fournit des matériaux aux travaux de Monti, de Borghesi, d'Ackerblad, etc. Il collationna les manuscrits du Vatican pour l'édition de Weiske du *Traité sur le sublime*, qu'il attribuait le premier, non à Longin, mais à Denys d'Halicarnasse; il en fit autant pour l'édition de Gail de l'*Anabase* de Xénophon, et copia plusieurs poésies de troubadours pour l'ouvrage de M. Raynouard. On a de lui quelques notices intéressantes dans les actes de *Pontificia Accademia Romana di archeologia*, et dans le *Journal de l'Académie des Arcades.*

Giornale Arcadico, t. LXI, p 182-412, année 1833.

*AMATI (*Nathan*), médecin juif, traduisit en l'an du monde 5038 (1278 de J.-C.) les œuvres d'Avicenne de l'arabe en hébreu. Il écrivit aussi un abrégé des œuvres d'Avicenne, et traduisit quelques dissertations d'Arrhazi et les *Aphorismes d'Hippocrate.*

De Rossi, *Dizionar. storico degli autori Ebrei*, I, 51. — Urus, *Catalog. mss. oriental. bibl. Bodl.*, I, 78.

AMATIUS (*Caius*), Romain d'une origine obscure, qui prétendit, en qualité de petit-fils de Marius, disputer à Auguste l'héritage de César (l'an 42 avant J.-C.). Après le meurtre du dictateur, il reparut à Rome. Des gens du peuple, qu'attiraient les noms de Marius et de César, et encore plus le désir du pillage, commirent, sous sa conduite, les plus grands désordres; mais Antoine, qui désirait se concilier le sénat, fit arrêter Amatius, et ordonna qu'on l'étranglât dans sa prison : ce qui fut exécuté sans autre formalité.

Cicero, *ad Atticum*, XII, 49; XIV, 6. — Tite-Live, *Epist.*, 116. — Valère-Maxime, IX, 15.

AMATO ou AMATUS, religieux du mont Cassin, et ensuite évêque, vivait au onzième siècle. Il composa diverses poésies latines, et, entre autres, quatre livres qu'il dédia au pape Grégoire VII, et qui avaient pour titre : *de Gestis apostolorum Petri et Pauli.* Ces ouvrages sont perdus, et c'est une grande perte, si l'on en croit Pierre Diacre, qui appelle Amatus un versificateur admirable. Le chanoine Mari, dans ses notes sur ce passage (chap. 20) de Pierre Diacre, parle d'un manuscrit conservé à la bibliothèque du mont Cassin, et qui contient une histoire des Normands en huit livres, composée par Amatus. Tiraboschi regrette (t. III, p. 268) que cet ouvrage n'ait pas vu le jour.

Ginguené. — Tiraboschi. — *Histoire littéraire de la France*, t. IX, p. 226.

*AMATO (*Élie* D'), polygraphe italien, né en 1666 à Montalto, mort en 1747. Il entra dans l'ordre des Carmélites, et devint provincial de son ordre. Parmi ses nombreux écrits qui roulent sur toute espèce de matières, on remarque principalement : *Lettere erudite Chiesastico-civili, accademico-critiche;* parte prima, 1714, parte seconda, 1715; — *Congressi accademici sullo discettabile storico della Biblia*, 1720, 6 vol. in-8°; — *Museum literarium, in quo pœne omnium scriptorum dubia, supposititia, maledica, falsa, fabulosa, satyrica, proscripta, anonyma, suffurata, insulsa, putidaque monumenta; eruditorum criterio strictim expanduntur;* Naples, 1730, in-4° : ce titre promet plus que l'ouvrage ne renferme.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*AMATO (*Jean-Antoine* D'), dit *le Vieux*, peintre italien, né à Naples en 1475, mort en 1555. Il était très-religieux, et ne fit que des tableaux d'église. Avant de commencer un ou-

vrage, il avait l'habitude de communier, et refusa de décorer l'arc de triomphe élevé lors de la visite de Charles-Quint à Naples, parce qu'il devait y avoir des figures nues. On a de lui plusieurs fresques et des tableaux à l'huile dans les églises de Naples : ils rappellent le genre simple du Pérugin.

Jean-Antoine AMATO, dit *le Jeune*, neveu du précédent, né en 1535, mort en 1598, a fait des tableaux (Naissance de Jésus-Christ) qui, par la richesse du coloris, rappellent ceux du Titien.

Dominici, *Vite de' pittori Napolitani.*

*AMATO (*Jesu-Marie*), antiquaire sicilien, né à Palerme en 1666, mort en 1726. Il entra dans l'ordre des Jésuites, et fut professeur de belles-lettres au séminaire de sa ville natale. Son principal ouvrage a pour titre : *De principe templo Panormitano, libri XIII, in quibus ostenditur Panormitana cathedra a S. Petro apostolo instituta*, etc.; Palerme, 1726, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*AMATO (*Joseph* D'), missionnaire italien, né à Naples vers 1757, mort à Moulha, dans le royaume d'Ava, au commencement d'avril 1832. Il fut envoyé en Asie, en 1783, par la Société de la propagation de la foi, et devint curé de cinq villages catholiques dans le district de Dibayen, environ dix lieues au nord-ouest de la ville d'Ava. Ces villages étaient habités par les descendants des Français qu'Alompra avait faits prisonniers de guerre en 1757. Il savait le pelvi et le birman, et connaissait l'histoire naturelle. Il possédait un herbier de plus de deux cents espèces végétales inconnues, et une collection d'animaux, perdus pendant la guerre des Birmans en 1834.

Lettre de Burney, dans *London Asiatic Journal*, mars 1833, nouvelle série, X, 274.

AMATO (*Michel* D'), théologien italien, né à Naples en 1682, mort dans sa ville natale le 15 novembre 1729. Il fut protonotaire et premier chapelain du Château-neuf. On a de lui : 1° *De opobalsami specie ad sacrum chrisma conficiendum requisita*; Naples, 1722, in-8°, réimprimé la même année avec des additions ; — 2° *De piscium atque avium esus consuetudine apud quosdam Christi fideles, in antepaschali jejunio*; ibid., 1723, in-12 ; — 3° *Dissertationes quatuor : de causis ex antiquis fidei symbolis Nicæno et Constantinopolit. articulus ille :* DESCENDIT AD INFEROS, *fuerit prætermissus ; — De inferni Situ ; — Quomodo Christus in ultima cœna Eucharistiam benedixerit, et utrum uno aut pluribus calicibus usus fuerit ; — De Ritu quo in primitiva Ecclesia fideles sanctam Eucharistiam percepturi manibus excipiebant*; 1728, in-4°.

Bibliothèque italique, t. VII, p. 265, et les *Mémoires* de Nicéron, t. XVII, p. 78. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*AMATO (*Scipion*), polyglotte et jurisconsulte italien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il savait un grand nombre de langues, et servit de truchement à l'ambassadeur japonais envoyé auprès du pape Paul V. Il rendit compte de cette ambassade dans un ouvrage intitulé *Istoria del regno di Voxu del Giappone, dell' antichità, nobiltà e valore del suo re Idate Masamune, e dell' ambasciata inviata alla santità di papa Paolo V et delli successi; con altre varie cose di edificazione e gusto spirituale de' lettori*; Rome, 1615, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

AMATO (*Vincent*), historien italien, gentilhomme de Cantazaro, ville du royaume de Naples, publia, en 1670, des Mémoires historiques de sa patrie, qu'il appelle l'*illustrissima, famosissima et fedelissima città di Cantazaro*. — AMATO (*Vincent*), Sicilien, né en 1629, compositeur de musique, a laissé : 1° *Sacri concerti*, à deux, trois, quatre et cinq voix, avec une messe à trois et quatre ; Palerme, 1656 ; — 2° *Messa e salmi di vespro e compieta*, à quatre et cinq voix ; ibid., 1656 ; — 3° l'*Isauro, opera di Vicenzio d'Amato*; Aquila, 1664.

Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie.*

*AMATORE, nom de deux anciens peintres de Bresce, *Joseph* et *Paul*; on a d'eux quelques pièces d'autel dans les églises de leur ville natale.

Le pitture e sculture di Brescia, 1760. — Füssli, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

*AMATRICE-COLA (*Filotesio dell'*), peintre et architecte napolitain, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Son chef-d'œuvre est une sainte Cène dans l'église d'Ascoli. Il tomba dans une profonde mélancolie depuis la mort de sa femme, qui s'était précipitée du haut d'un mur pour échapper à des soldats qui voulaient l'outrager.

Vasari, *Vite de' pittori.* — *Guida d'Ascoli.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

*AMATUS ou AMATI (*Vincent*), abbé musicien, né à Cimmina en Sicile le 6 janvier 1629, mort le 29 juillet 1670. Après avoir fait ses études au séminaire de Palerme, il devint maître de chapelle de la cathédrale de cette ville en 1665. On a de lui : 1° *Sacri concerti a due, tre, quattro e cinque voci, con una messa a tre e quattro*, lib. 1°, op. 1er ; Palerme, 1656, in-4° ; — 2° *Messa e salmi di vespro, e compieta a quattro e cinque voci*, lib. 1°, op. 2e ; ibid., 1656 ; — 3° l'*Isaura*, opéra ; Aquila, 1664.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

AMATUS LUSITANUS ou AMATO LE PORTUGAIS (*Joannes Rodericus*, en portugais *João Roderiguez*), médecin, né en 1511 à Castel-Branco (*Castellum album*), petite ville de la province de Beira, mort en 1568. Il étudia la médecine à Salamanque, sous Alderetus, et, dès l'âge de dix-huit ans, il pratiqua la chirurgie dans les deux hôpitaux de cette ville. Il voyagea ensuite en France, dans les Pays-Bas, et en Italie. Il resta quelque temps à Venise et à Ferrare. Dans cette dernière ville il enseigna en 1547 la médecine, et disséqua, d'après son propre aveu, douze cadavres humains, ce qui était beau-

coup pour une époque où les préjugés religieux s'opposaient encore fortement à l'étude de l'anatomie. En 1549, on le trouve à Ancône, enseignant et exerçant son art avec tant de succès, que le pape Jules III le faisait plus d'une fois venir à Rome pour le consulter.

Amatus était Juif de religion et d'origine. Cependant il ne paraît pas avoir été inquiété pour le culte de ses ancêtres jusqu'en 1555, année de l'avénement de Paul IV. Dès ce moment, d'après ce qu'il raconte lui-même, il s'enfuit d'Ancône à Pesaro, pour échapper aux poursuites de l'inquisition; de Pesaro il se réfugia à Raguse, et de là à Saloniki en Macédoine, après avoir perdu sa bibliothèque et une partie de sa fortune, pour sauver sa vie. Il y avait à Saloniki (Thessalonique) une célèbre synagogue de Juifs. C'est là qu'il mourut à l'âge de cinquante-sept ans.

On a de ce médecin : *Exegemata in priores duos Dioscoridis de materia medica libros;* Antwerpiæ, 1536, in-4°; — *In Dioscoridem Anazarbæum commentatio;* Lyon, avec des notes de Robert Constantin et des figures tirées de Fuchs et de Daléchamp; — *Curationum medicinalium centuriæ septem, quibus præmittitur commentatio de introitu medici ad ægrotantem, deque crisi et diebus criticis;* Venise, 1557, 1566, in-8°; Lyon, 1560, 1580, in-12; Paris, 1613, 1620, in-4°; Bordeaux, 1620, in-4°; Barcelone, 1628, in-folio; Francfort, 1646, in-fol. La première centurie parut seule à Florence en 1551, in-8°; la seconde à Venise en 1553, in-12. Il écrivit les autres en différents endroits, particulièrement à Rome, à Raguse et à Thessalonique. Chaque centurie comprend cent cas remarquables de médecine et de chirurgie, suivis de scholies ou de commentaires. On en trouve une analyse dans Haller, *Biblioth. chirurgica*, t. I, p. 204; *Bibl. med. pract.*, t. II, p. 28; *Bibl. botan.*, t. I, p. 251, et dans Astruc, *De morbis venereis*, p. 735, édit. 1740. Dans la préface de la cinquième centurie, l'auteur dit que dans sa fuite d'Ancône il perdit quelques commentaires manuscrits sur le quatrième *fen* du I[er] livre d'Avicenne; il y parle aussi d'une traduction espagnole d'Eutrope.

« A juger par ses écrits, dit Haller, Amatus a fait une lecture assidue de Galien et des médecins arabes; c'est un excellent clinicien; mais il est vaniteux, et on lui reproche plusieurs erreurs. » Amatus est un des médecins du seizième siècle qui ont le plus encouragé les études anatomiques. Il fait l'un des premiers mention des valvules des veines. A propos de la saignée dans la pleurésie, il dit, contre Vésale, que « le sang que la veine azygos reçoit de la veine cave supérieure ne peut pas retourner dans cette dernière, à cause des valvules (*ostiola sive opercula*) qui sont situées à l'orifice de la première. » (*Centur.* I, *curat.* 52, Schol.). Parmi les élèves qui assistaient à ses dissections, il cite J.-B. Cananus, pour lequel on revendique la découverte des valvules des veines, et qui publia le résultat de ses recherches en 1543.

Amatus passe pour avoir l'un des premiers fait usage de bougies dans le traitement des maladies de l'urètre; mais l'origine de ce traitement remonte au moins au second siècle de notre ère.

On ne confondra pas avec Amatus le Portugais les trois médecins suivants : 1° *Cintio* d'Amato, chirurgien-barbier italien, qui a publié un manuel de petite chirurgie sous le titre : *Nuova et utilissima prattica di tutto quello ch'al diligente barbiero s'appartiene;* Naples, 1671, in-4°; — 2° *Jean-Charles* Amatus, médecin espagnol, auteur de *Fructus medicinæ e variis Galeni locis decerptæ;* Lyon, 1623, in-12; c'est un traité de matière médicale, dédié à la sainte Vierge, gardienne de Montserrat; — 3° *Leonardus* Amatus, médecin sicilien, natif de Sciacca, mort en 1674, auteur de *Adversariorum catena de jure Galeni veteris pro asthmate;* Palerme, 1667, in-4°. Il laissa aussi deux manuscrits, l'un sur les bains, l'autre sur les antiquités de Sciacca. H.

Haller, *Biblioth.* — Sprengel. — *Biographie médicale.* — Mongitore, *Bibliotheca Sicula.*

Amaury, en latin *Amalricus* ou *Elmericus*, dit *de Chartres*, célèbre philosophe, théologien français, natif de Bène, village du pays chartrain, vivait à Paris vers la fin du douzième siècle et au commencement du treizième. Il y donnait des leçons de dialectique et des autres arts libéraux compris dans le *Trivium* et le *Quadrivium*. Pour son malheur il s'avisa d'expliquer les livres de métaphysique d'Aristote, qui venaient d'être traduits en latin, sur de nouvelles copies du texte, ou sur des versions arabes récemment rapportées de l'Orient. C'est dans ces livres qu'Amaury fait sortir tous les êtres d'une matière première qui « n'a par elle-même ni forme ni figure, mais en qui le mouvement est continuel et nécessaire. » Il y avait longtemps que les Arabes avaient commencé d'introduire cette philosophie en Occident, car dès le neuvième siècle Jean Scot Érigène enseignait que la matière première était tout et qu'elle était dieu. Quoiqu'on se fût plaint de la témérité de ce docteur, la doctrine dont il s'agit n'avait subi aucune condamnation particulière. Amaury ne craignit donc pas de la renouveler :

« Un être simple, disait-il, est celui qui n'a ni quantité ni qualité; tel est Dieu, telle est aussi la matière première. Mais y a-t-il deux êtres simples? Non; car ils ne seraient distincts que par des qualités ou des parties que l'on aurait de plus ou de moins que l'autre; or ces parties, ces qualités, en plus ou moins, répugnent à la nature de l'être simple. Par conséquent il faut que Dieu et la matière première ne soient qu'un. » Loin de sentir les dangers de ce système, Amaury prétendait le concilier avec le récit de Moïse et avec toute la théologie. Du mouvement continuel et nécessaire

de la matière première, il concluait que tous les êtres particuliers devaient finir par rentrer au sein de l'Être des êtres, seul indestructible, et qu'avant cette consommation dernière les vicissitudes de la nature auraient divisé l'histoire du monde et de la religion en trois époques correspondantes aux trois personnes de la sainte Trinité. La loi mosaïque avait été l'époque de Dieu le Père; la loi évangélique était celle de Dieu le Fils, et allait bientôt être remplacée par le règne de l'Esprit-Saint. Sous la seconde époque, chacun devait se regarder comme un membre de Jésus-Christ, dont le corps était en toute chose, disait Amaury, autant qu'au pain eucharistique. On rapporte qu'il soutenait aussi que Dieu avait parlé par Ovide aussi bien que par saint Augustin. Mais Amaury se donnait surtout pour le prophète de la troisième époque, sous laquelle bientôt les sacrements cesseraient; et la seule infusion intérieure de la grâce du Saint-Esprit suffirait au salut des hommes, sans aucun acte extérieur. L'une des conséquences de ce système était de nier la résurrection des corps, ou du moins de n'en admettre d'autres que la rentrée de tous les êtres dans la matière première, à la fin de la troisième époque. En rassemblant ces idées d'Amaury, éparses dans les récits des chroniqueurs et des théologiens du moyen âge, on y trouve encore tant de liaison et d'enchaînement, qu'on peut regretter de n'avoir plus l'ouvrage où il les avait développées, et qui portait le titre de *Physion*, Traité des choses naturelles. Ce livre fut condamné par une bulle d'Innocent III, à laquelle on a quelquefois donné la date de 1198, mais qui n'est que de 1204. Amaury, obligé de se rétracter, ne le fit, dit-on, qu'à contre-cœur, et mourut peu de temps après de chagrin et de dépit. Il fut enterré près du monastère de Saint-Martin-des-Champs.

Ses disciples étendirent ou exagérèrent sa doctrine : ils enseignèrent que Dieu le Père s'était incarné dans Abraham, comme Dieu le Fils dans Jésus-Christ. Ils qualifièrent le pape du nom d'Antechrist, et appliquèrent à Rome les textes sacrés qui concernent l'antique Babylone. On accusait les disciples d'Amaury de nier la distinction du vice et de la vertu, de regarder toutes les actions corporelles comme indifférentes, et de se livrer en conséquence aux plus honteux excès. Ce qui est plus avéré, c'est qu'ils annonçaient l'établissement du règne du Saint-Esprit, et par conséquent l'extinction des pratiques et institutions du christianisme.

Le plus lettré d'entre eux s'appelait David de Dinant; c'est, selon toute apparence, le seul qui ait écrit : il composa des apologies de la doctrine d'Amaury; mais elles ne subsistent plus, et nous manquons de renseignements particuliers sur sa personne.

Les autres disciples d'Amaury étaient deux prêtres sexagénaires, Ulric et Pierre de Saint-Cloud; quatre autres prêtres, Guerin ou Garin, Jean les Uncines, Étienne, curé de Vieux-Corbeil, Étienne de Celles; les diacres Étienne et Odon ou Eudes; les sous-diacres Guillaume de Poitiers et Bernard; Élimand ou Elmang, acolyte; Dudon, clerc, et un orfévre nommé Guillaume. Ce dernier était le prophète de la secte. Il se donnait pour l'un des sept personnages dans lesquels le Saint-Esprit devait s'incarner. Il prédisait quatre fléaux qui allaient se succéder dans le cours de cinq années : la famine qui désolerait les peuples, le glaive dont les princes s'armeraient l'un contre l'autre, les commotions de la terre qui s'entr'ouvrirait pour engloutir les cités; enfin le feu du ciel qui dévorerait les prélats, tous membres de l'Antechrist. Mais Guillaume promettait à Philippe-Auguste les destinées les plus glorieuses; il réservait à ce monarque et à son fils Louis toutes les faveurs et les bénédictions divines : l'empire français embrasserait tout le globe, et Louis régnerait sur la terre aussi longtemps que le Saint-Esprit sur le monde, c'est-à-dire jusqu'au terme où tous les êtres rejoindraient l'Être suprême.

Cependant deux commissaires furent envoyés dans les diocèses de Paris, de Sens, de Troyes et de Langres, avec ordre de faire semblant de professer les opinions d'Amaury, afin de découvrir ses véritables disciples. Sur les dénonciations de maître Raoul de Nemours et de son adjoint, l'évêque de Paris se fit amener plusieurs de ces sectaires, et les retint dans sa prison. Un concile de Paris les jugea en 1209. Là furent interrogés, condamnés, dégradés et livrés au bras séculier, les quatorze disciples dont nous avons rapporté les noms. L'anathème prononcé contre les ouvrages d'Amaury fut expressément étendu à ceux de David de Dinant, à tous les livres de théologie écrits en langue vulgaire, et même à la métaphysique d'Aristote. On traita un peu moins rigoureusement les livres de physique du même philosophe : on se contenta d'en interdire la lecture pendant trois ans. Philippe-Auguste était alors absent; il fallut attendre son retour. Les malheureux ne furent ainsi livrés aux flammes que le 20 décembre 1210. Cette exécution se fit aux Champeaux, hors de la porte de Paris, c'est-à-dire aux halles. On voulut bien réduire à dix le nombre des victimes; Ulric Garin et le diacre Etienne furent seulement emprisonnés pour le reste de leur vie, et Pierre de Saint-Cloud en fut quitte pour se faire moine. A l'égard des femmes et autres personnes, on daigna les déclarer graciables. Mais on exhuma le cadavre d'Amaury, on brûla ses os avec ses livres, sans oublier la métaphysique d'Aristote.

Cinq ans après, en 1215, se tint le quatrième concile général de Latran, qui condamna de nouveau Amaury et ses disciples. Leur supplice, s'il faut en croire les chroniqueurs, n'excita aucun intérêt, aucune compassion. « Personne ne douta, dit Césaire d'Heisterbach, qu'ils

n'eussent en marchant vers le bûcher altéré méchamment la température de l'atmosphère; et tout le monde leur attribua l'inclémence de l'air, *aeris inclementia*, qu'éprouvèrent, le 20 décembre, les spectateurs de leurs derniers tourments. »

Guielmus Armoricus, dans Bouquet, *Recueil des histoires des Gaules*, v. XVII. — Césaire de Heisterbach, *Chron.* — *Histoire littéraire de la France*, t. XVI, p. 586. — Labbe, *Concil.*

AMAURY, AMALRIC ou ALMARIC. Deux rois de Jérusalem ont porté ce nom, d'origine gothique (de *amal*, ciel, et *ric*, riche).

AMAURY Ier, comte de Joppé, né vers 1135, mort le 11 juillet 1173. Il fut couronné roi de Jérusalem le 16 février 1165, à la mort de son frère Baudouin III, âgé seulement de vingt-sept ans. Ce fut un prince vain, ambitieux et avide, et l'histoire lui reproche une extrême avarice. Il passa son règne de huit ans à guerroyer avec le soudan d'Égypte, l'allié naturel des Francs contre les Seldjoucides, et avec le célèbre Nour-Eddin, sultan d'Alep; il rechercha l'amitié tantôt de l'un, tantôt de l'autre, suivant ses intérêts du moment, sans se faire le moindre scrupule de rompre des traités à peine conclus, lorsqu'ils mettaient obstacle à de nouveaux desseins. Il échoua dans son projet de conquérir l'Égypte, qui fut réunie aux vastes États du sultan d'Alep. Après la mort du sultan Nour-Eddin, le jeune et vaillant Salah-Eddin (Saladin), gouverneur d'Égypte, recueillit l'immense héritage du sultan d'Alep, et menaça de s'emparer du petit royaume de Jérusalem, qui, pour comble de malheur, était agité par les factions des templiers et des hospitaliers. Amaury implora le secours des chrétiens d'Occident, et se rendit lui-même à Constantinople pour obtenir l'intervention de l'empereur d'Orient. Le territoire de Jérusalem allait être envahi par le puissant ennemi, quand Amaury vint à mourir et laissa la couronne à son fils Baudouin IV.

Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge*, IV, 2. — Michaud, *Histoire des croisades*, t. II, p. 219-245. — Guillaume de Tyr, *Historia Belli sacri*, l. XIX, XX. — Du Cange, *Familiæ byzantinæ*, p. 182. — Funk, *Tableaux relatifs au temps des croisades*; Leipzig, 1824, 4 vol. in-8°.

AMAURY II, de Lusignan, mort le 1er avril 1205, était d'abord roi de Chypre, et fut appelé au trône vacillant de Jérusalem après son mariage avec Isabelle, veuve de Henri, comte de Champagne, dernier titulaire d'un royaume redevenu la proie des musulmans. Son règne nominal dura de 1194 à 1205. Soutenu par l'empereur Henri VI, il obtint quelques avantages sur les Sarrasins; mais, après la mort d'Henri et le rappel de ses troupes, Amaury fut accablé par les forces des Sarrasins, et il ne fut sauvé que par la discorde qui régnait dans la famille de Saladin. Il fit prêcher une croisade dans tout l'Occident; mais les croisés, au lieu de délivrer Jérusalem, prirent Constantinople, dont ils avaient entendu vanter les trésors. A cette nouvelle, le petit nombre de guerriers qui s'étaient dirigés vers la Palestine rebroussèrent vite chemin, pour aller partager avec leurs frères d'armes le riche butin de Byzance. Amaury resta seul à Ptolémaïs où il mourut, laissant le royaume de Chypre à son fils Hugues de Lusignan.

Wilken. — Michaud. — Du Cange.

***AMAURY, AMALRIC** ou **AIMERIC**, patriarche de Jérusalem, mort en 1180. Il occupa ce siége patriarcal depuis 1159, et contribua beaucoup à l'élection d'Amaury Ier comme roi de Jérusalem en 1165. Il était lié d'amitié avec le célèbre historien Guillaume de Tyr.

Guillaume de Tyr, *Historia Belli sacri*, lib. XIX, 14. — Wilken, *Geschichte der Kreuzzüge*, vol. III, p. 46.

***AMAYA** (*François*), jurisconsulte espagnol, natif d'Antequera (province de Grenade), vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut professeur à Salamanque. Outre quelques écrits inédits, on a de lui : *Observationum Juris libri III*; Salamanque, 1625, in-4°; — *Desengaños de los Bienes Humanos*; Madrid, 1681, in-4°.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. nova*, édit. 1783, I, p. 400. — Rezabal y Ugarte, *Biblioteca de los escritores de los seis colegios mayores*, p. 7, 10. — Struve, *Bibliotheca juris*, septième édit., p. 324.

***AMAYA**, peintre espagnol, élève de Vincent Carduccio, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. En 1682, il fit les tableaux du grand autel de l'église Saint-Martin à Ségovie.

Bermudez, *Diccionario historico*.

***AMBÈRES** (*François* D'), peintre et sculpteur, natif d'Anvers, est connu par les travaux qu'il fit, de 1502 à 1510, par ordre du cardinal Ximenès, pour la cathédrale de Tolède.

Bermudez, *Diccionario historico*.

AMBERGER (*Christophe*), peintre, né à Nuremberg vers le commencement du quinzième siècle, mort à Augsbourg en 1560. Il imita la manière de son maître Holbein le jeune, et sut se faire un nom par la correction de son dessin et l'excellente disposition de ses figures : ses productions se distinguent surtout par le mérite de la perspective. Son histoire de *Joseph* en douze tableaux paraît être ce qu'il a fait de mieux. La galerie de Munich possède plusieurs de ses ouvrages; c'est d'après lui qu'on a gravé la décollation de saint Jean-Baptiste en demi-figures. Charles-Quint le combla de faveurs, et le chargea, en 1530, de faire son portrait, tableau qui se voit au musée de Berlin.

Sandart, *Teutsche Academie*. — Mæl. Mekhel, *Catalogue des tableaux*.

AMBÉRIEUX (*Pierre Dugat* D'), littérateur français, né à Ambérieux en 1738, mort le 24 octobre 1824. Il passa dans ses foyers le temps orageux de 1793, aimé de ses concitoyens, qui recevaient de lui de nombreux bienfaits. On a de lui un opuscule en vers et en prose, sous le titre *Des singes*. Son fils a composé des romans qui ont eu du succès, et a travaillé à la *Flore* publiée à Lyon chez Bruyset.

Biographie nouvelle des contemporains. — *Moniteur*, 1821, 1847.

AMBIGAT (*Ambigatus*), roi des Gaules dans le septième siècle avant J.-C. A l'époque où Tarquin l'ancien régnait à Rome, la Celtique, l'une des trois parties de la Gaule, obéissait aux Bituriges, qui lui donnaient un roi. Sous le gouvernement d'Ambigat, que ses vertus, ses richesses et la prospérité de son peuple avaient rendu tout-puissant, la Gaule reçut un tel développement par la fertilité de son sol et le nombre de ses habitants, qu'il sembla impossible de contenir le débordement de sa population. Le roi, déjà vieux, voulant débarrasser son royaume de cette multitude qui l'écrasait, engagea Bellovèse et Sigovèse, fils de sa sœur, jeunes guerriers ennemis du repos, à aller chercher un autre séjour dans les contrées que les dieux leur indiqueraient par les augures, leur permettant d'emmener avec eux autant d'hommes qu'ils voudraient, afin que nulle nation ne pût repousser les nouveaux venus.

Tite-Live, V, 34.

AMBILLOU. *Voy.* BOUCHET.

AMBIORIX, fameux roi des Eburons ou des Nerviens, peuple de la Gaule, vivait vers le milieu du premier siècle avant l'ère chrétienne. A cette époque les Éburons, peuple puissant de la Belgique, obéissaient à deux chefs élus par le peuple : Cativulcus et Ambiorix. « Le premier, déjà vieux et cassé, ne possédait plus rien des qualités qui l'avaient rendu jadis populaire parmi les siens; le second, jeune, actif, joignait au courage le plus déterminé un esprit opiniâtre, délié, et fertile en ruses. De bonne heure les Romains avaient distingué Ambiorix, et César fit tout pour se l'attacher à l'issue de cette campagne où les Aduatikes furent si cruellement traités : il rendit à Ambiorix son fils et son neveu, détenus comme otages chez ce peuple; il lui donna encore d'autres marques de sa faveur. Toutefois, cette amitié intéressée ne séduisit point le chef éburon. Plus que tous les autres chefs patriotes, plus qu'Indutiomar lui-même, au fond il haïssait les Romains; mais, habile à dissimuler ses sentiments, il attendit avec patience l'heure favorable. L'absence de César pendant son imprudente excursion en Bretagne, et l'incurie de Labienus, lui permirent de se concerter à son aise avec les mécontents des diverses parties de la Gaule; il le fit malgré l'opposition de son collègue Cativolke, que l'âge et la maladie rendaient timide et incertain. Déjà s'organisait par ses soins une vaste conspiration qui, ayant son foyer en Belgique, s'étendait de là dans les cités du centre et de l'ouest, lorsque le retour de César en arrêta les progrès. Tout fut conduit avec tant de mystère, que non-seulement les Romains, mais encore celles des nations gauloises qu'on savait dévouées aux Romains, n'en conçurent aucun soupçon. Le Trévire Indutiomar, rentré dans ses foyers après l'expédition de Bretagne, mit au service d'Ambiorix son crédit et son infatigable activité; il alla trouver Cativolke, l'aiguillonna, finit par entraîner le vieillard indécis, et obtint de lui qu'il ne s'opposerait pas à l'armement en masse des Éburons, et qu'il aiderait même son collègue dans toutes les occasions importantes. Il fut convenu, entre les conjurés belges et armoricains, qu'on attendrait l'arrivée de César en Italie et la dispersion des troupes romaines dans les quartiers, pour donner le signal de la guerre et attaquer en même temps sur tous les points.

Cette vaste conjuration nationale, dont Ambiorix était en droit d'espérer la délivrance de la Gaule, échoua par la précipitation des Carnutes. Leurs mouvements donnèrent l'alarme à César, qui resta dans les Gaules et envoya deux de ses lieutenants, T. Saburius et Q. Cotta, prendre leurs quartiers d'hiver dans le fort d'Aduatuca, sur le territoire même des Éburons. Ambiorix, sans se déconcerter, arriva auprès d'eux, les assura de son amitié et leur fournit des vivres; mais dès qu'il apprit le soulèvement des Carnutes, il tomba sur les Romains qui étaient sortis pour couper du bois, les battit et les poursuivit jusque dans leurs retranchements, qu'il investit; il ne put toutefois triompher du courage des légionnaires. Mais il tenta un autre moyen : il fit crier aux Romains « qu'il avait à communiquer à leurs généraux des choses du plus haut intérêt, concernant leur vie et le salut de leur armée. » On lui adressa aussitôt deux parlementaires, auxquels il déclara qu'il était dévoué à César; que les Éburons faisaient la guerre aux Romains, parce qu'ils y étaient forcés par tous les autres Gaulois; qu'il croyait que son amitié pour César l'obligeait à prévenir les Romains qu'une armée nombreuse de Germains venait de passer le Rhin et arriverait dans deux jours; qu'alors les Romains seraient écrasés. Il les engageait à évacuer le fort d'Aduatuca, leur promettant de leur livrer le passage. Les lieutenants de César, effrayés, acceptèrent l'avis des Gaulois, et sortirent de leurs camps sans précaution. Mais quand ils furent au milieu des bois, Ambiorix tomba sur eux et les tailla en pièces. Après cette victoire il souleva tous les peuples voisins, et alla attaquer le camp de Q. Cicéron; mais César arriva à temps pour sauver son lieutenant. Ambiorix marcha à sa rencontre avec soixante mille hommes. Le général romain n'avait que deux légions incomplètes, et qui ne formaient pas sept mille hommes; il eut recours à la ruse, affecta d'avoir peur, et se renferma dans ses retranchements. Ambiorix les fit attaquer; mais les Romains, sortant tout à coup, tombèrent sur les Gaulois surpris, les défirent, en massacrèrent un grand nombre, et aussitôt opérèrent leur jonction avec Cicéron. Cette victoire effraya la Gaule entière, qui posa les armes. Après la défaite d'Indutiomar, Ambiorix fit une nouvelle tentative, et parvint à entraîner avec lui plusieurs peuples; mais ceux-ci furent successivement vaincus par César, et les Éburons atta-

qués à l'improviste furent dispersés; les uns se retirèrent au fond des Ardennes, les autres chez les peuples voisins, qui, effrayés des menaces de César, leur refusèrent l'entrée de leur pays. Ambiorix, ne gardant près de lui que quatre cavaliers dévoués, se tint au milieu des bois, dont il connaissait tous les détours. Quant à son collègue le vieux Cativolke, malade, infirme, accablé de chagrin, hors d'état de supporter les fatigues d'une telle guerre ou les privations d'une telle retraite, il mit fin à sa vie en buvant un poison composé avec le suc de l'if. Ses dernières paroles furent des paroles de douleur et de malédiction: il dévoua à la vengeance du ciel et de la terre l'homme qui était venu troubler ses vieux jours, et verser sur sa patrie de si effroyables calamités.

Le pays des Éburons fut envahi de tous côtés; les Éburons cernés furent massacrés par les Romains et par tous les aventuriers de la Belgique que César invita à cette expédition, en livrant les vaincus corps et biens au premier occupant. Jamais César ne put s'emparer d'Ambiorix. Il lui échappa, grâce au dévouement de ses quatre compagnons et aux faux rapports de ses concitoyens, qui parvinrent ainsi à dérober à la vengeance romaine l'un des héros de l'indépendance gauloise.

Cæsar, *de bell. Gall.*, V, 26-51. — Dion, X, 5-10 — Florus, III, 10. — Orose. — Ekhel, *Doctr. num.*, t. I, p. 75; VI, 9. — Amédée Thierry, *Hist. des Gaulois*, t. III, p. 40 et suiv.

*AMBIVERI (*François*), littérateur italien, né à Bergame vers 1592, mort le 4 mai 1627 à Trévi. Il fut recteur de l'école Canobienne à Novarre. On a de lui, entre autres : *De D. Mariæ Romanæ virginis et martyris laudibus carmina latina et italica;* Bergame, 1613, in-8°; — *Affetti Poetici;* Bergame, 1614, in-8°; — *Vaticinationes Virgilianæ de J. Baptista Borromeo;* Novarre, 1621.

Calvi, *Scena litteraria degli scrittori Bergamaschi*, I, 150. — Argelati, *Biblioth. script. Mediolanensium.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*AMBIVIUS (*Lucius-Turpio*), célèbre acteur romain, souvent cité avec Roscius et Æsopus.

Cicéron, *De senectute*, 14. — Tacit., *De oratoribus*, 20. — Symmaque, *Epist.*, I, 25.

*AMBLEVILLE (*Charles* D'), musicien ecclésiastique, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était jésuite de la maison professe de Clermont, à Paris. On a de lui : 1° *Octonarium sacrum, seu canticum beatæ Virginis per diversas ecclesiæ tonos decantatum;* Paris, 1634, in-4°; — 2° *Harmonia sacra, seu Vesperæ in dies tum dominicos, tum festas totius anni, una cum missa ac litaniis beatæ Virginis, sex vocibus;* Paris, 1636, in-4°.

Fétis, *Biographie des Musiciens.*

AMBLIMONT (FUSCHEMBERG, comte D'), général de la marine française à la fin du dix-huitième siècle. Pendant la révolution, il entra au service de l'Espagne, et fut tué en 1796, dans la bataille où l'amiral lord Saint-Vincent remporta la victoire. Il a laissé une *Tactique navale;* Paris (Didot jeune), 1788, in-4°, fig.

Biographie universelle.

AMBLY (*Claude-Jean-Antoine*, marquis D'), général français, né à Suzanne, bourg de Champagne, en 1711, mort à Hambourg en 1797. Il fit toutes les guerres que la France soutint sous le règne de Louis XV; aussi fut-il nommé en 1767 maréchal de camp et commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Mais ce fut comme député aux états généraux qu'il se signala par une opposition violente à toutes les mesures révolutionnaires. Il en vint un jour jusqu'à provoquer en duel Mirabeau. Aussitôt après la session, d'Ambly émigra, et, malgré son âge avancé, fit encore plusieurs campagnes dans l'armée de Condé.

Biographie moderne.

*AMBODIK (*Nestor-Maximovitch*), médecin russe, né en 1740 à Veprik, village du gouvernement de Pultawa, mort en 1812. Il étudia d'abord à l'université de Kiev, puis à l'hôpital militaire de Saint-Pétersbourg, et se fit recevoir docteur à la faculté de Strasbourg en 1776. Il devint accoucheur de la famille impériale, et fit à Saint-Pétersbourg des cours d'obstétrique en allemand et en russe. C'est un des premiers médecins russes qui écrivirent en leur langue. On a de lui grand nombre de traductions ou compilations, dont les principales sont : *Vrachebnoe Vechschestvostovie* (matière médicale); Saint-Pétersbourg, 1782, in-8°; — *Anatomico-phiziologichaski slovar* (Dictionnaire anatomico-physiologique, en russe, latin et français); ibid., 1783, in-8°; — *Iskusstvo Povivaniya* (l'Art obstétrical), 1784, in 8°; — *Phiziologiya*, 1787; — *Osnoviniya Botaniki* (Éléments de botanique), 1796, in-8°; — *Novniy Botanichesky slovar* (Nouv. Dict. Botanique); 1808, in-8°, en russe, latin et allemand.

Entziklopedecheski-Lexicon, t. II, p. 73.

AMBOISE (D'), maison noble de France, ainsi dénommée d'après la petite ville d'Amboise, sur les bords de la Loire. Elle se divisait en quatre branches: les seigneurs d'Amboise, de Chaumont, de Bussy et d'Aubijoux. Chacune de ces branches a produit des hommes célèbres, dont le principal est le cardinal *George d'*AMBOISE. Pierre d'Amboise, seigneur de Chaumont, père du cardinal, fut chambellan sous Charles VII et Louis XI. Il eut huit filles et neuf garçons de sa femme Anne de Beuil. Des huit filles, l'une fut abbesse de Sainte-Ménéhould; la seconde, religieuse à Fontevrault; et la troisième, prieure de Poissy; les cinq autres furent mariées aux premiers seigneurs du royaume. Des neuf garçons, l'aîné, *Charles*, fut successivement gouverneur de Bourgogne, de Champagne, de l'Ile-de-France, et confident de Louis XI; *Jean* fut évêque de Langres; *Aimeric*, grand prieur de France; *Louis*, évêque d'Albi; *Jean*, chef de la branche de Bussy, lieutenant du roi en Normandie; *Pierre*, évêque de Poitiers; *Jacques*, évêque de Clermont;

Hugues, tige de la branche d'Aubijoux, gentilhomme de Louis XII. Le cardinal *George* fut le dernier des frères, qui tous, comme on vient de voir, occupèrent les premières charges du royaume.

AMBOISE (*George* D'), cardinal-archevêque, premier ministre de Louis XII, né en 1460, mort le 25 mai 1510. Dès sa naissance il fut destiné à l'Église, comme cadet de famille; il étudia le droit canon, et reçut, à l'âge de quatorze ans, le titre d'évêque de Montauban, grâce au crédit que l'aîné avait auprès de Louis XI. Introduit à la cour, cet enfant évêque devint aumônier du roi. « Fort jeune qu'il était, dit son biographe, il sut de bonne heure se contenir, à l'exemple des personnes sages qui parlaient le moins qu'elles pouvaient, de peur d'irriter un prince aussi terrible que Louis XI, qui regardait comme ennemis tous les gens qui lui déplaisaient. Si la cour de ce roi n'était pas une école où le jeune prélat pût se former à la vertu, il y apprit à bien se conduire et à ne parler qu'à propos (1). »

D'Amboise se lia de bonne heure avec le duc d'Orléans, gendre du roi (le duc avait épousé Jeanne, princesse laide, contrefaite, sœur de Charles VIII et d'Anne de Beaujeu); même humeur, mêmes inclinations, même âge, à peu de chose près. Après la mort de Louis XI, le duc d'Orléans et Anne de Beaujeu, quoique tous deux fort jeunes, prétendaient à la régence. Anne de Beaujeu l'emporta; et le duc, ayant vu échouer ses intrigues, fut obligé de se réfugier auprès de François II, duc de Bretagne (en mai 1484). D'Amboise persuada alors au jeune roi (Charles VIII) de se laisser enlever, pour échapper, disait-il, au honteux esclavage où le tenait la dame de Beaujeu. Le roi y avait consenti; et tout était déjà préparé, lorsque le complot fut découvert par la trahison d'un courrier. D'Amboise fut arrêté avec son frère de Bussy, ainsi que le célèbre Ph. de Comines, qui demeura huit mois enfermé dans une cage.

« D'Amboise, interrogé d'abord par les officiers de la métropole de Tours, ensuite par les commissaires choisis dans le parlement, s'il n'était pas des conjurés, et s'il n'avait pas concouru, autant qu'il était en lui, à faire enlever le roi, répondit avec fermeté qu'il n'avait rien fait que par ordre, et qu'il s'en rapportait à ce que le roi lui-même en dirait. Cette réponse rendait le procès si difficile, qu'on ne songea plus à l'instruire. En effet, que dire et que faire à un homme qui parlait ainsi? et comment le punir comme complice d'un forfait dont le roi, qui avait déjà dix-sept à dix-huit ans, était le premier coupable? D'Amboise fut plus de deux ans en prison, resserré plus ou moins, selon que les affaires du duc d'Orléans allaient bien ou mal, et selon que la dame de Beaujeu était plus ou moins aigrie par les rapports qu'on lui faisait de l'un et de l'autre. La plus grande peine de d'Amboise, à ce qu'il disait depuis, soit pour faire sa cour, soit qu'en effet cela fût vrai (car il était homme franc et sincère), était moins d'être prisonnier, que de ne pouvoir concourir que de ses vœux et de ses prières à la prospérité du duc. On ne peut dire combien il lui était attaché (1). »

Après la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier (28 juillet 1488), François II, bloqué avec son hôte dans le château de Nantes, fut obligé de capituler. D'Amboise, relégué dans son diocèse de Montauban, qui était pour lui comme un lieu d'exil, fit jouer tous les ressorts pour obtenir sa mise en liberté et celle du duc d'Orléans. Il se servit pour cela fort habilement de l'entremise de son frère Louis, évêque d'Albi, aumônier, et du confesseur de la régente, qui fut sollicitée de toute part, même par sa sœur, la pauvre Jeanne délaissée; mais ce qui fit tomber toutes les préventions contre le duc, c'est qu'il s'employa avec un dévouement généreux à faire conclure le mariage du roi avec la riche héritière de Bretagne, la princesse Anne, sur l'esprit de laquelle il avait toute influence. Il revint à la cour, où il fut comblé d'amitiés. La faveur du duc rejaillit sur d'Amboise. Ce prélat fut d'abord archevêque de Narbonne; puis le siége de Rouen étant venu à vaquer, il l'obtint en 1493, à la recommandation expresse du duc d'Orléans, qui venait d'être nommé gouverneur de la Normandie. Il n'est qualifié que de prêtre dans l'acte de son élection, ce qui fait voir évidemment qu'il n'avait été sacré ni évêque de Montauban, ni archevêque de Narbonne. Le duc d'Orléans le fit nommer en même temps lieutenant général de la Normandie, et se reposa sur lui de tous les soins de son gouvernement, au temporel aussi bien qu'au spirituel.

« La Normandie était alors dans un grand désordre. La noblesse opprimait le peuple; la justice n'y était point rendue; les soldats licenciés de la dernière guerre y étaient cantonnés par troupes dans la plupart des grands chemins. Ces bandits, moins formidables par leur courage, quelque braves qu'ils fussent, que par leur nombre et leur fureur, infectaient les lieux d'alentour, et détroussaient tous les passants. Autrefois on aurait compté parmi les travaux d'Hercule d'exterminer tant de brigands: d'Amboise en vint à bout par une sage fermeté, poursuivant vivement les uns et ne leur donnant point de quartier, forçant les autres par la peur, ou les engageant par des offres à se retirer de la province. En moins d'un an et demi, il eut l'honneur et le plaisir d'y avoir rétabli l'ordre et le repos, avant que d'être obligé de suivre le roi en Italie (2). »

Lors de l'expédition de Charles VIII en Italie (*voy.* ce nom), on reprocha à d'Amboise de

(1) Legendre, *Vie du cardinal d'Amboise;* Amsterdam, 1726, in-4°, p. 9.

(1) *Vie du cardinal d'Amboise*, p. 19.
(2) Ibid., p. 42.

suivre le duc d'Orléans, au lieu de continuer à administrer son diocèse. En novembre 1494, il joignit le duc à Asti, se détachant de l'armée du roi pour envahir le Milanais, sur lequel il avait des droits légitimes du chef de sa grand'mère Valentine de Milan. (*Voy.* LOUIS XII.) Bloqué dans Novarre avec son confident, il fut délivré par l'arrivée inespérée du roi, qui venait de quitter le royaume de Naples aussi rapidement qu'il l'avait conquis.

La noblesse de la Normandie avait profité de l'absence de son archevêque et de son gouverneur, pour monter contre eux une forte cabale. Dès que le roi fut de retour, les nobles vinrent en corps se plaindre de la tyrannie du favori, ajoutant que si le roi n'y donnait ordre, il ne serait plus le maître de cette importante province. La plainte était grave, et le roi n'était que trop disposé à l'écouter. Il en fit du bruit, sans cependant s'en expliquer ni avec le duc d'Orléans ni avec d'Amboise. « L'un et l'autre bien avertis tâchèrent inutilement de se justifier, et de faire voir évidemment (ils le pensaient du moins ainsi) que tout ce qu'on avait dit au roi n'était qu'une calomnie. La calomnie, même évidente, est toujours plus ou moins funeste à ceux qu'elle attaque; et, quelque innocents qu'ils soient, il en reste toujours dans l'esprit plus ou moins de soupçon contre eux. Le roi était si prévenu, que le duc ni d'Amboise ne purent le désabuser. Dans cette triste conjoncture, la conscience ne leur reprochant rien, ils se retirèrent à Blois pour attendre tranquillement que sa colère fût calmée. Le but de la cabale était de faire ôter au duc le gouvernement de Normandie, ou d'obliger ce prince à reléguer d'Amboise à Ast; mais peu de temps après les choses ayant changé de face, les calomniateurs furent trop heureux d'éprouver la clémence de l'un et de l'autre, quand, par la mort de Charles VIII, le duc fut devenu roi et d'Amboise premier ministre (1). »

Cet événement eut lieu en avril 1494. Le confident d'Amboise, devenu roi sous le nom de Louis XII, paya, sur ses revenus privés, les frais du sacre. « On ne leva rien sur les peuples, ni pour cette cérémonie, quoiqu'elle eût beaucoup coûté, ni pour le joyeux avénement. Cette libéralité, qui surprit agréablement, parce qu'en pareille occasion on avait toujours demandé un don extraordinaire, fit honneur au premier ministre. Elle lui attira la bienveillance du public, et fit croire qu'effectivement il était bien intentionné, et que l'envie qu'il témoignait de rendre tout le monde heureux n'était pas une vaine promesse, telle qu'on en fait pour éblouir dans le commencement d'un règne. En effet, dès que Louis XII fut sacré, d'Amboise retrancha un dixième de tous les subsides. Il continua depuis à les faire diminuer, jusques à ce qu'ils fussent réduits aux deux tiers de ce qu'ils étaient; et, quelque guerre que dans la suite il eût à soutenir, il ne rétablit rien de tout ce que l'on avait ôté (1). »

(1) *Vie du cardinal d'Amboise,* liv. I, p. 57.

Le ministre de Louis XII appliqua ensuite à tout le royaume les réformes qu'il avait d'abord introduites dans la Normandie. « Il fit, dit Legendre, pour rétablir la discipline parmi les troupes, des ordonnances si sévères, il fit exécuter ces rigoureuses ordonnances avec tant de fermeté, que pendant tout son ministère, loin de se plaindre des gens de guerre, les provinces à l'envi demandaient qu'on y en envoyât pour y consommer les denrées, qu'ils payaient à prix raisonnable et en argent comptant. Les gens de justice étaient d'autres sangsues qui n'avaient pas moins dévoré la substance du peuple. Les procès ne finissaient point; la poursuite en coûtait souvent plus cher qu'on n'en retirait en les gagnant avec dépens. Le juge, d'intelligence avec le praticien, multipliait la procédure, même dans les causes sommaires, ce qui ruinait les parties en frais. Ce n'était pas selon les lois ni selon la coutume que les affaires se jugeaient. La prévention ou l'intérêt, et le plus souvent la faveur, décidait des plus difficiles, si fort que le nouveau roi, qui était juste et équitable, établit à la suite, par l'avis du premier ministre, un tribunal supérieur sous le titre de *grand conseil,* où l'homme sans protection qui aurait peine à avoir justice, devant les tribunaux ordinaires, contre gens d'un trop grand crédit, pût avoir aisément recours, et où ses plaintes fussent jugées avec autant de diligence que d'équité. D'Amboise, touché de ces désordres, n'ignorant pas d'ailleurs que la première fonction des rois est de rendre la justice au peuple, et que le bien du peuple dépend principalement de la lui rendre prompte et exacte, résolut fortement de remédier à un si grand mal. Pour cela il fit venir à la cour les juges et les praticiens qui passaient pour les plus habiles et les plus intègres qui fussent alors dans le royaume, afin qu'ils examinassent, tant en particulier qu'entre eux, ce qu'il y aurait de mieux à faire pour abréger les procès, pour diminuer les frais, pour prévenir ou pour réprimer la corruption des méchants juges, pour éluder les ruses du praticien intéressé, se réservant à décider sur ces différents règlements quand ils auraient été dressés, et qu'ils auraient fini une affaire des plus importantes, qui pouvait autant qu'aucune autre contribuer au bien de l'État et à la tranquillité publique (2). »

Cette affaire si importante était de faire déclarer nul le mariage du roi avec Jeanne de France, troisième fille de Louis XI. Moyennant une somme d'argent, et quelques conditions stipulées en faveur de César Borgia, Alexandre VI (*voy.* ce nom) se prêta à toute demande. Le mariage fut cassé, Louis XII épousa Anne de Bretagne,

(1) *Vie du cardinal d'Amboise,* lib. I, p. 64.
(2) *Ibid.,* lib. I, p. 66.

veuve de Charles VIII, et son ministre reçut des mains de Borgia le chapeau de cardinal.

D'Amboise continua ses travaux de réforme : il fit publier dans tous les tribunaux ces ordonnances qui servirent longtemps de code national. « Il alla lui-même les établir en Normandie, avec le titre effrayant de *réformateur général*. Il n'y avait point été depuis qu'il en était gouverneur en chef (honneur qu'il avait reçu dès le commencement du règne), ni depuis qu'il était cardinal et premier ministre. On ne peut dire avec quels applaudissements et quelles acclamations il fut reçu. Rouen se surpassa en cette occasion, tant il était respecté et aimé. Les habitants lui firent une entrée pompeuse; ce fut une espèce de triomphe. Ce qu'il y eut de plus honorable pour le triomphateur, ce fut l'affection des peuples, dont les cœurs volaient après lui : aussi ne cessait-il de faire du bien à cette ville. Il venait tout nouvellement d'y faire conduire à ses dépens toute l'eau vierge des environs, et d'élever dans les carrefours et les autres lieux publics ces superbes fontaines qui y coulent de nuit et de jour. Comme sa plus grande passion était de se faire aimer, il fut très-sensible aux témoignages que lui donnèrent les habitants de Rouen de leur respectueuse tendresse. Un autre sujet de joie pour lui fut de trouver son diocèse en aussi bon état pour le spirituel que l'on pouvait le souhaiter. Ne pouvant résider, il se faisait instruire de tout; et la réponse décidait de ce qu'il y avait à faire, selon les cas qui se présentaient. Étant à Rouen, il y tint les états de la province, et pourvut sur-le-champ à toutes les plaintes qu'on y fit. Il y était allé avec un plein pouvoir d'y faire et d'y ordonner, comme eût fait le roi en personne (1). »

Cependant les nouvelles ordonnances avaient excité des troubles parmi les écoliers et les régents de l'université, qui se disaient lésés dans leurs priviléges. « Ce ne furent que clameurs, que libelles contre les ministres, qu'injures contre le roi même, qui en fut plus piqué que de l'audace avec laquelle l'université ordonna qu'on n'enseignerait plus à Paris et qu'on n'y prêcherait plus, qu'elle n'eût été rétablie dans ses droits et ses priviléges. En vain le parlement enjoignit aux régents de continuer à enseigner, pas un n'obéit; de sorte que tout se préparait à une sédition, si d'Amboise ne l'eût prévenue. Le plus prompt remède fut de faire approcher les troupes. Le roi partit de Blois avec sa maison. Sa marche répandit l'effroi : autant que la gent scolastique avait été audacieuse tant qu'elle n'avait point eu de peur, autant fut-elle consternée quand elle sut le roi à Corbeil, qui n'est qu'à sept lieues de Paris. Les plus mutins s'évanouirent; leur fuite ramena le calme; l'université d'elle-même rouvrit ses classes, fit prêcher, et ensuite députa au roi. Ses députés essuyèrent de grandes huées

(1) Legendre, *Vie du cardinal d'Amboise*; Amsterdam, 1726, in-4°, liv. II, p. 75.

quand ils se présentèrent. Les gens de la cour, en ce temps-là, ne sachant la plupart ni lire ni écrire, n'avaient pas, pour les gens de lettres, la considération et l'estime que ceux-ci méritent. Les pauvres députés, déferrés par cette avanie, ne parlèrent au roi qu'en tremblant, et sans réclamer leurs priviléges; ils demandèrent humblement pardon, tant pour le corps en général que pour les particuliers qui n'avaient pu se contenir. Le cardinal d'Amboise, qui était, disent les historiens, l'âme et la langue de Louis XII, répondit que l'université avait d'autant plus de tort, que si on lui avait ôté une partie de ses priviléges, elle ne devait s'en prendre qu'à elle-même, qui avait continué à en abuser, quelque avis qu'on lui eût donné de se corriger; que le roi, par bonté, voulait bien oublier les insolences des écoliers, les emportements des régents, et les injures atroces que les uns et les autres avaient vomies contre lui. « Oui, dit le roi, frappant sur sa poitrine, ces insolents m'ont injurié jusque dans leurs sermons; » mais que s'il arrivait, continua d'Amboise, qu'ils manquassent à l'avenir de respect pour Sa Majesté ou de soumission à ses ordres, il n'y aurait plus de pardon; et qu'après avoir éprouvé la clémence d'un si bon prince, ils ressentiraient aussitôt toute la rigueur de sa justice; que le roi aimait les savants et les protégerait toujours, tant qu'ils ne s'en rendraient pas indignes; du reste, qu'il aimait mieux qu'il y eût à Paris moins de régents et moins d'écoliers, pourvu que ceux qui y seraient fussent plus soumis et plus sages. L'université profita de ces salutaires avis; et lorsque quelques jours après il parut un nouvel édit qui confirmait les ordonnances, lesquelles avaient causé le trouble, pas un écolier ni régent ne fit le moindre mouvement (1). »

L'ordre étant rétabli, Louis XII, toujours d'accord avec son ministre, reprit son projet de mise en possession du Milanais. Avant de partir avec le roi pour l'Italie, le cardinal s'était fait donner par Alexandre VI le titre de légat *à latere*, avec les immenses prérogatives qui y sont attachées (2). Tenant beaucoup à cette dignité pour avoir plus d'autorité sur les couvents indisciplinés, il se la fit renouveler, plus tard, pour un temps indéfini. Nous n'entrerons pas ici dans les détails de ces guerres d'Italie, qui eurent pour résultat la conquête du Milanais, de Gênes et d'une partie du Piémont. (*Voy.* Louis XII, Aubigny, Trivulce, Gié, Alexandre VI, Jules II, Sforce). Tant que les troupes françaises

(1) *Vie du cardinal d'Amboise*, liv. II, p. 79.

(2) Les *légats*, bien différents des nonces et des autres envoyés, étaient les délégués du pape : ils possédaient la plénitude du pouvoir apostolique; ils avaient le droit de donner des dispenses et des indulgences plénières, de faire porter processionnellement la croix et la bannière devant eux, de lever des impôts sur le clergé (ce qui les faisait détester), et de réformer les ordres monastiques. Enfin, d'Amboise, comme *légat*, était pape en France.

occupaient l'Italie, les Italiens se montraient humbles et soumis; mais dès qu'elles avaient le dos tourné, ils secouaient le joug et fomentaient de nouveaux troubles, excités tantôt par l'empereur, tantôt par le pape, quelquefois par tous les deux à la fois. Les serments, les protestations de fidélité et de soumission aux pieds du vainqueur présent n'étaient qu'un moyen de mieux tromper le vainqueur absent. Les Suisses servaient pour de l'argent tous les partis: malheur à ceux qui les payaient trop mesquinement! Tout cela était entremêlé d'intrigues dont les trames échappaient quelquefois aux plus clairvoyants, mais qui toutes avaient leur source dans les vices du cœur humain. Voilà le tableau de ces guerres de l'Italie, dont Guicchardin a été l'éloquent narrateur.

Les sages institutions que Louis XII introduisit dans le Milanais auraient dû lui gagner l'affection de ses nouveaux sujets. « Par le conseil de d'Amboise, le roi fonda à Milan une chaire de théologie, une de droit, une de médecine, et y attira par des honneurs et de gros appointements les plus célèbres professeurs. D'Amboise y fit établir un sénat de juges choisis, qui rendissent la justice sans délai, sans frais, sans faveur. Il fit diminuer toutes les impositions d'un quart; il mit peu de troupes dans les places, de peur de fouler le peuple; et, pour contenir ces troupes, il recommanda aux officiers de leur faire garder et de garder eux-mêmes la plus exacte discipline. Enfin, croyant qu'un homme du pays, homme de réputation, de mérite et d'expérience, y serait beaucoup plus aimé, mieux obéi, plus respecté que ne serait un étranger, il persuada au roi de donner le gouvernement de Milan et tout le duché au maréchal Trivulce, en lui associant, dans le commandement général des armes, le brave Stuart d'Aubigny (1). »

Mais à peine d'Amboise avait-il repassé les monts (en 1500), que le même Sforze, que les Milanais avaient abandonné à l'approche des Français, fut accueilli comme un libérateur. Côme et Bellinzona reçurent ce duc avec de grandes acclamations; les bourgeois de Milan prirent les armes en sa faveur, et Trivulce eut à peine le temps de se réfugier dans le château pour échapper aux assassins. D'Amboise partit avec le maréchal de la Trémouille pour châtier les rebelles. Sforze fut arrêté par ses propres soldats et livré aux Français le 10 avril 1500. « Les bourgeois de Milan, qui, la veille de cet événement, s'étaient vantés d'enlever Amboise dans Verceil, lui députèrent le lendemain pour demander miséricorde. D'Amboise, sagement fier, ne répondit à leurs prières que par un regard sévère, et laissant ces rebelles dans la crainte plus que dans l'espérance. Il alla loger à Milan, non dans le palais ducal, comme on l'en avait supplié, mais au château, d'où ces séditieux n'avaient pu chasser les Français. Les canons en étaient braqués du côté de la ville, comme si on se fût préparé à la réduire en poussière. Les bourgeois, consternés de cet épouvantable appareil, firent dire à d'Amboise qu'ils remettaient leur vie et leurs biens à sa discrétion; et pour obtenir grâce, hommes, femmes et enfants, les uns en habits de deuil, d'autres en habits de pénitent, tous fondant en larmes, coururent se jeter à genoux devant la porte du château, criant d'un ton lamentable : *Grâce, grâce! miséricorde!* Le bruit s'était répandu qu'il en allait sortir des troupes, le flambeau et le sabre à la main, pour mettre à feu et à sang toutes les rues des environs; en même temps, d'autres troupes venues du camp saccageraient le reste de la ville.

« Le dessein de d'Amboise était de faire aux Milanais plus de peur que de mal: cependant, sans paraître plus disposé à se laisser fléchir, il leur fit dire, pour réponse, qu'ils eussent à se trouver le jour du vendredi saint dans la cour de l'hôtel de ville, pour y entendre leur sentence. On ne peut exprimer quelle peine il se donna et quel soin il prit, en attendant le jour fatal, pour empêcher les gens de guerre de piller cette grande ville. Il fut sur pied trois jours et trois nuits, faisant lui-même la ronde pour tenir en respect les soldats et les officiers. Le vendredi saint, les gentilshommes, les citadins et le menu peuple de Milan se rendirent à l'hôtel de ville, non en foule et en confusion, mais en processions, distinguées par leurs étendards, et composées de femmes et d'hommes choisis de tous les états; devant les pères et les mères marchaient les petits enfants, pour attendrir d'Amboise, qui, d'une fenêtre du château, vit filer ces processions. Peu après, il se mit en marche, en grand habit de cardinal, sa croix portée devant lui. Sa marche fut un triomphe, ayant pour cortége toute la noblesse de l'armée, et un monde infini de gens de toutes les sortes qui le suivirent à l'hôtel de ville, où la plupart ne purent entrer.

« Au fond de la cour de ce superbe bâtiment était un amphithéâtre, et au milieu de l'amphithéâtre un trône où s'assit d'Amboise, ayant à ses côtés les principaux officiers de la guerre et de la judicature. Les gentilshommes, les citadins et le menu peuple de Milan, qui étaient rangés dans la cour, se prosternèrent quand il parut, et demeurèrent à genoux pendant la longue harangue que leur orateur prononça, la tête nue et à genoux, pour demander pardon du passé et pour promettre en leur nom qu'ils seraient fidèles à l'avenir. Cet orateur ayant cité l'exemple de saint Pierre, et dit que la chute de cet apôtre avait rendu sa foi plus ferme, le cardinal l'interrompit, disant d'un ton de menace : « Saint Pierre renia trois fois son maître; mais s'il arrivait que ce peuple, après ce qu'il vient de faire, retombât dans la même faute, il n'y aurait plus de pardon: Milan serait rasé jusqu'aux fondements, et tous les habitants seraient sans miséricorde passés au

(1) *Vie du cardinal d'Amboise*, l. II, p. 93.

il de l'épée. Ces paroles, quoique fulminantes, laissaient pressentir que, pour cette première fois, il y avait lieu d'espérer que le roi leur pardonnerait. En effet, dès qu'un autre harangueur, qui parla par ordre de d'Amboise, leur eut reproché, par un discours aussi majestueux que piquant, leur infidélité et leur inconstance, d'Amboise, élevant sa voix, leur pardonna au nom du roi. Alors la cour retentit de cris de joie et d'allégresse; hommes, femmes et enfants crièrent à l'envi : *Vive la France! vive le roi! vive le cardinal, qui assure nos vies et nos biens!* Les processions le reconduisirent au château avec de grandes acclamations, le peuple jetant des fleurs par toutes les rues où il passa. Il y a peu d'exemples d'une amende honorable d'un si grand éclat (1). »

Le cardinal fit mettre des troupes dans toutes les places fortes, eut toujours une armée sur pied pour tenir les Italiens en respect, remplaça le maréchal Trivulce, gouverneur du Milanais, par Chaumont d'Amboise, son neveu; et, après avoir ainsi pacifié le pays sans coup férir, il revint en France, où il fut, pour les courtisans, tour à tour un objet d'adulation, de haine et de jalousie; mais, fort de l'affection inaltérable du roi, cet habile ministre triompha de toutes les cabales qu'on avait montées contre lui, et dans lesquelles le maréchal de Gié et la reine elle-même avaient trempé.

On a reproché au cardinal d'Amboise le traité de Blois (1503), par lequel le conseil du roi démembrait et détruisait d'un coup de plume la monarchie française. Par ce traité, le roi donnait la seule fille qu'il eût d'Anne de Bretagne au petit-fils de l'empereur et du roi Ferdinand d'Aragon, ses deux ennemis, à ce même prince qui fut depuis, sous le nom de Charles-Quint, si terrible à la France et à l'Europe. Mais ce traité était en grande partie l'œuvre même d'Anne de Bretagne, à laquelle le roi ne savait rien refuser. Puis le cardinal parvint lui-même à le rompre, après avoir assuré la succession intacte sur la tête de François, duc de Valois, fils du comte d'Angoulême, et avoir employé les députations des villes à vaincre l'obstination de la reine. La plus grande faute que l'on puisse reprocher au cardinal d'Amboise, c'est, non pas d'avoir eu l'ambition de devenir pape (ambition bien légitime), mais de l'avoir laissée paraître. Ce fut là le point faible que ses ennemis avaient su habilement exploiter. Après la mort d'Alexandre VI, il aurait vu certainement ses vœux accomplis, s'il avait été moins crédule et plus hardi. Il avait des trésors; les troupes qui devaient aller au royaume de Naples étaient aux portes de Rome. Mais les cardinaux italiens lui persuadèrent d'éloigner cette armée, afin que son élection (car il se croyait sûr d'être élu) parût plus libre et en fût plus valide. Il l'écarta, et alors le cardinal Julien de la Rovère fit élire Pie III, qui mourut au bout de vingt-sept jours. Ensuite ce cardinal Julien devint pape lui-même sous le nom de Jules II. Cependant la saison pluvieuse empêcha les Français de passer assez tôt le Garillan, et favorisa Gonsalve de Cordoue, qui reprit Naples. Ainsi le cardinal d'Amboise perdit à la fois la tiare pour lui, et Naples pour son roi.

Au commencement de 1504, la famine et la peste (nom impropre que les chroniqueurs donnent à toute épidémie) désolèrent la France. « D'Amboise donna de si bons ordres pour faire venir du blé des pays étrangers, pour faire ouvrir les greniers des gens qui en avaient caché, pour faire semer de menus grains dont le peuple pût se nourrir, qu'on souffrit peu de la famine. La peste fut violente, mais elle dura peu. Si le mal fut grand, le remède fut prompt, par les secours continuels que le ministre envoya aux lieux infectés, et par les précautions qu'il prit pour en préserver ceux qui ne l'étaient pas. On ne peut dire combien il s'attira de bénédictions et de louanges, en faisant cesser par ses soins ces épouvantables fléaux (1). »

Après la mort de l'archiduc Philippe, fils de l'empereur Maximilien et gendre de Ferdinand, roi d'Aragon, ces deux souverains prétendirent tous deux à la régence de la Castille. Le cardinal d'Amboise, choisi pour juge de leur contestation, prononça en faveur du roi d'Aragon, ce qui ajouta encore à la haine que lui portait Maximilien depuis la rupture du traité de Blois; mais cette haine n'était pas bien redoutable, car l'empereur n'était pas assez riche pour payer des troupes nombreuses. C'est ce que n'ignorait pas le ministre de Louis XII, depuis longtemps noté sur le Livre rouge de Maximilien.

Ce fut en revenant de l'Italie, où les Gênois rebelles venaient d'être châtiés, que le cardinal tomba malade, et mourut, à l'âge de cinquante ans, à Lyon, d'une goutte remontée à l'estomac. Le roi lui fit faire des obsèques magnifiques. Le cœur et les intestins du cardinal ont été enterrés à Lyon dans le couvent des Célestins, tandis que son corps fut transporté avec pompe et enseveli dans la cathédrale de Rouen, où l'archevêque, neveu du cardinal, lui éleva en 1522 un magnifique monument en marbre.

On raconte que le cardinal ministre répétait souvent au frère infirmier qui le servait dans sa dernière maladie : « Frère Jean, que n'ai-je été toute ma vie frère Jean! » — « Le cardinal d'Amboise, dit l'abbé Bérault, sans avoir au degré suprême toutes les vertus qui ont signalé les évêques du premier âge de l'Église, en eut toutefois qui dans tous les temps feront désirer des prélats qui lui soient comparables. Il réunit d'ailleurs toutes les qualités sociales et politiques qui font les ministres et les citoyens pré-

(1) *Vie du cardinal d'Amboise*, liv. II, p. 112.

(1) Legendre, *Vie du cardinal d'Amboise*, l. III, p. 190.

cieux. Magnifique et modeste, libéral et économe, habile et vrai, aussi grand homme de bien que grand homme d'État, le conseil et l'ami de son roi, tout dévoué au monarque et très-zélé pour la patrie, ayant encore à concilier les devoirs de légat du saint-siége avec les priviléges et les libertés de sa nation, les fonctions paternelles de l'épiscopat avec le nerf du gouvernement, et le caractère même de réformateur des ordres religieux avec le tumulte des affaires et la dissipation de la cour; partout il fit le bien, réforma les abus, et captiva les cœurs avec l'estime publique. »

Pour bien juger le cardinal d'Amboise, qui fut surnommé *le Père du peuple* (titre qu'on donnait aussi à Louis XII), il faut lire ses *lettres au roi Louis XII,* publiées à Bruxelles, 1712, 4 vol. in-12. F. H.

Legendre, *Vie du cardinal d'Amboise;* Rouen, 1726, in-4°. — *Lettres du cardinal d'Amboise à Louis XII*, 1712, 4 vol. in-12. — Barrière de Vieuzac, *Éloge de G. d'Amboise,* dans *Éloges acad.*, 1806, in-8°. — Goyon d'Arsac, *Éloge du cardinal d'Amboise.* — *Dictionnaire* de Feller.

AMBOISE, nom d'une famille bourgeoise de la petite ville d'Amboise. Ses membres les plus célèbres sont : *Adrien,* évêque de Tréguier, mort en 1616, auteur d'une tragédie, *Holoferne,* Paris, 1580; *François* et *Jacques;* tous trois fils du chirurgien *Jean* d'Amboise.

Amboise (*François* d'), littérateur français, né à Paris en 1550, mort en 1620. Il était fils de Jean d'Amboise, chirurgien du roi. Charles IX le fit élever à ses frais. Il enseigna d'abord les belles-lettres au collége de Navarre, puis se fit avocat, et accompagna Henri III en Pologne. De retour en France, il fut nommé successivement maître des requêtes et conseiller d'État. Nicéron (tome XXXIII) a donné la liste des ouvrages d'Amboise, dont voici les principaux : *Notable discours, en forme de dialogue, touchant la vraie et parfaite amitié,* traduit de l'italien de Piccolomini; Lyon, 1577, in-16; — *Dialogue et Devis des damoiselles, pour les rendre vertueuses et bienheureuses en la vraye et parfaite amitié;* Paris, 1581 et 1583, in-16; — *Regrets facétieux et plaisantes harangues funèbres sur la mort de divers animaux,* traduit de l'italien d'Ortensio Lando; Paris, 1576, in-16, et 1583, in-12 : ces trois ouvrages ont été publiés sous le nom de Thierry de Tymophile, gentilhomme picard; — *les Néopolitains, comédie française fort facétieuse, sur le sujet d'une histoire d'un Espagnol et un Français;* Paris, 1584, in-16; — une édition des œuvres d'Abailard; — *Désespérades,* ou *églogues amoureuses, èsquelles sont au vif dépeintes les passions et le désespoir d'amour;* Paris, 1572, in-8°.

Bayle, *Dictionnaire critique.* — Nicéron, *Mémoires*, t. XXXIII, p. 339.

Amboise (*Jacques*), en latin *Jacobus Ambosianus*, chirurgien français, mort en 1606. C'était le plus jeune des fils de Jean d'Amboise, chirurgien sous Charles IX et Henri III. Il suivi la profession de son père, se fit licencié en médecine, et devint, en 1594, recteur de la faculté de Paris. « Dans le même temps, dit Hazon, l'université avait à combattre des rivau formidables, les plus puissants qu'elle ait jamai eus; d'Amboise possédait les armes de l'éloquence; il s'en servait utilement en plein parlement contre les jésuites. Après avoir servi glorieusement la patrie et l'université pendant le temp d'un rectorat si critique, il fut proclamé docteu en médecine en 1594, par Barthélemi Perdulcis. En 1606, régnait à Paris une maladie pestilentielle; il paraît que d'Amboise mourut d cette maladie épidémique le 30 août de la mên année, après avoir perdu son fils. »

On a de lui : *Venæ sectio arthritidi purg tione commodior;* Paris, 1594, in-8°; — *Or tiones duæ in senatu habitæ pro univers Academiæ ordinibus, in Clasomontenses qui se jesuitas dicunt;* Paris, 1594, in-12.

Hazon, *Notice des hommes les plus célèbres de la f culté de Paris*, p. 88. — *Journal de Henri IV*, t. III, p. 3

AMBOISE (*Michel* d'), littérateur français, *le seigneur de Chevillon*, et surnommé *l'Escla fortuné,* né à Naples vers le commencement seizième siècle, mort en 1547. Il était fils nat rel de Charles-Chaumont d'Amboise, amiral France et lieutenant général du roi en Lomba die. Voici la notice des ouvrages qu'il a laissé et qui n'ont plus maintenant d'autre mérite q celui de la rareté : 1° *les Complaintes de l'E clave fortuné, avec vingt épîtres et tren rondeaux d'amour;* in-8° goth., Paris, sa date; — 2° *la Panthaire de l'Esclave fo tuné,* etc.; in-8° goth., Paris, 1530; — 3° *l Bucoliques de frère Baptiste Mantoua nouvellement traduites du latin en ri française;* in-4° goth., Paris, 1530; — 4° *l cent Épigrammes,* etc.; in-8°, Paris, sans dat — 5° *les Épîtres vénériennes de l'Escla fortuné, privé de la court d'amour,* etc.; in- goth., Paris, 1532, 1534 et 1536; — 6° *Babilon, autrement la Confusion de l'Escla fortuné,* etc.; in-8° goth., Paris, 1535; 7° *les Contre-Épîtres d'Ovide,* etc.; in-8°, Par 1541, et *ibid.* 1546, in-16; — 8° *le Secr d'amour, où sont contenues plusieurs lettr tant en rithme qu'en prose,* etc.; in-8°, Pari 1541; — 9° *Quatre satires* (les 8e, 10e, 11e 13e) *de Juvénal*, translatées en français, et in-18, Paris, 1544; — 10° enfin, *le Ris Démocrite et le Pleur d'Héraclite, philos phes, sur les folies et misères de ce mond* traduit de l'italien d'Antoine Philéremo Frégos et interprété en rime française; in-8°, Pari 1547, in-16; Rouen, 1550. Michel d'Amboise e en outre, l'auteur du *Blason de la dent,* q se trouve dans le recueil intitulé *Blasons an tomiques des parties du corps féminin,* et in-16, Lyon, 1536.

La Croix du Maine et de Goujet, *Bibliothèques fra*

çaises, t. X. — Moreri, *Dictionnaire*. — Nicéron, *Mémoires*, XXXIII, p. 338.

AMBRA (*François* D'), noble florentin, né vers la fin du quinzième siècle, mort en 1558. Il fut consul de l'Académie de Florence en 1549, et y fit souvent des lectures publiques. Il composa trois comédies, qui sont citées dans le *Dictionnaire de la Crusca*. Ces comédies furent imprimées à Florence, après sa mort; savoir : *il Furto*, en prose, 1560; *la Cofanaria*, en vers libres (*sciolti*) avec des intermèdes, représentée aux fêtes de François de Médicis et de Jeanne d'Autriche, 1561 ; *i Bernardi*, en vers libres, 1563. Elles ont toutes été réimprimées plusieurs fois.

Negri, *Istoria degli scrittori Fiorentini*. — Quadrio, *della Storia della ragione d'ogni poesa*, t. I, p. 163. — Ginguené, *Biograph. univers.*

AMBROGI (*Antoine-Marie*), jésuite italien, né à Florence le 13 juin 1713, mort à Rome en 1788. Il remplit pendant trente ans la chaire d'éloquence et de poésie dans l'université de Rome. On a de lui une traduction de Virgile en vers blancs, ou non rimés (*sciolti*), magnifiquement imprimée à Rome en 3 vol. in-fol., 1763. Elle est accompagnée de dissertations savantes, de variantes et de notes, ornée de gravures d'après les peintures du superbe manuscrit du Vatican, et d'après les monuments antiques les plus célèbres. On a imprimé avec la même magnificence ses traductions des deux poëmes latins du jésuite Noceti, *de Iride*, et *de Aurora boreali*. Ambrogi a traduit du français quelques tragédies de Voltaire, Florence, 1752; et, comme pour former un contraste, l'*Histoire du Pélagianisme*, du jésuite Patouillet. Enfin, on a de lui : 1° la traduction des *Lettres choisies* de Cicéron ; — 2° un discours latin, *in electione Josephi II, Romanorum regis ;* — 3° *Musæum Kircherianum;* Rome, 1765, 2 vol. in-fol., contenant la description de ce musée, confié pendant plusieurs années à ses soins, et enrichi depuis par le cardinal Zelada. Ambrogi a laissé de plus un poëme latin inédit sur la culture des citronniers.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*, t. I, p. 134. — Ginguené, dans la *Biographie universelle*, et dans *Histoire littéraire d'Italie*.

***AMBROGI** (*Domenico degli*), surnommé *Menichio del Brizio*, peintre italien, natif de Bologne, vivait dans le dix-septième siècle. Il était élève de Baldi, de Calvart et de Brizio. Ses principaux ouvrages sont des paysages, des fresques et des ornements d'architecture.

Malvasia, *Felsina pittrice*. — Bartsch, *le Peintre graveur*.

***AMBROGIO** (*Jean*), peintre et sculpteur florentin du quatorzième siècle. Il fut enrôlé en 1370 dans la compagnie des peintres, et exécuta, pour l'église Santa-Maria del Fiore (cathédrale de Florence), plusieurs ouvrages qui ont été détruits.

Baldinucci, *Notizie de' professori del disegno da Cimabue*, etc., vol. IV.

AMBROGIO ou **AMBROISE** (*Thésée*), orientaliste italien, né près de Pavie en 1469, mort à Pavie en 1539. On assure que dès l'âge de quinze ans il parlait et écrivait parfois en italien, en latin et en grec. Il entra jeune dans l'ordre des Chanoines réguliers de Saint-Jean, mais il ne se rendit à Rome qu'en 1512. Le cinquième concile général de Latran y avait attiré plusieurs religieux orientaux, maronites et syriens. Il saisit cette occasion d'apprendre leurs langues, et y devint bientôt assez savant pour conférer avec les Orientaux les plus habiles. Léon X le chargea d'enseigner publiquement, dans l'université de Bologne, le syriaque et le chaldéen. Quelques années après, Ambrogio conçut le projet de publier un Psautier en langue chaldéenne, avec un traité sur cette langue et sur les rapports que plusieurs autres langues ont avec elle. Retiré dans sa patrie pour l'exécution de ce dessein, il avait rassemblé les planches et les caractères nécessaires, lorsqu'en 1527 ce pays fut saccagé par les troupes françaises. Le couvent où habitait Ambrogio fut pillé comme les autres; ses planches, ses caractères, ses manuscrits, chaldéens, syriaques, hébreux et grecs, qu'il avait recueillis à grands frais, furent dispersés et perdus. Il retrouva cependant, cinq ans après, son Psautier chaldéen, mais gâté et à moitié déchiré, dans la boutique d'un charcutier. Il reprit de nouveau le projet de le publier, et se rendit à Venise, où il se lia d'amitié avec le célèbre Guillaume Postel. Celui-ci lui dut l'idée de l'opuscule qu'il publia quelques années après en France, intitulé *Linguarum decem characteribus differentium alphabetum Introductio ac legendi Methodus*. Ambrogio, ayant renoncé à son Psautier chaldéen, termina enfin son *Introduction aux langues chaldéenne, syriaque, arménienne*, etc., et la fit imprimer à Pavie en 1539.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VII; Milan, 1822. — Ginguené, *Biogr. univers.* et *Histoire littéraire d'Italie*.

AMBROISE, AMBROSIUS (*saint*), un des grands hommes du christianisme d'Occident, naquit en 340 à Trèves, dans le palais de son père, préfet du prétoire de la Gaule méridionale. C'était le temps où la religion chrétienne, maîtresse des âmes, s'emparait des lois et du pouvoir. Tendant à devenir l'unique inspiration de la société romaine, où toute autre force avait péri, elle entourait, pénétrait de toutes parts cette société, lui enlevait ses grands hommes à mesure qu'ils paraissaient, changeait pour eux le but de l'ambition, la vocation des grands travaux, et mettait insensiblement partout l'Église au lieu de l'empire. La lutte intérieure des sectes, les combats de l'*arianisme* contre la foi de Nicée, n'arrêtaient pas ce mouvement : au contraire, l'esprit religieux grandissait par ses divisions; il ne laissait nulle part hors de soi d'intérêt suffisant pour une âme élevée. Il entraînait dans un des temples rivaux tout homme

puissant par la conviction et la parole, et rejetait au second rang les dignités de la politique et de la guerre. Ainsi mourait l'empire; ainsi s'élevait l'Église.

Dès lors rien de plus simple et de plus conforme au temps que la destinée d'Ambroise. Sa mère était vouée avec ardeur au culte chrétien; sa sœur reçut le voile religieux des mains du pape Libère. Lui-même, pénétré de toutes les idées chrétiennes sans avoir encore reçu le baptême, les appliquait, avec le zèle d'une âme vertueuse, à l'administration qui lui était confiée sous Pétronius Probus, préfet d'Italie et d'Illyrie. Quelques années après, nommé consul par Valentinien, et chargé, à ce titre, du gouvernement de la Ligurie et de la province Émilia, il reçut, en partant, cette instruction : « Allez, et agissez non pas en juge, mais en évêque; c'est-à-dire, modérez la rigueur des lois romaines; point de tortures et de condamnations à mort; soyez indulgent et secourable au peuple. » Que l'on compare ces formes nouvelles de gouvernement à l'idéal même du proconsul romain dans la *Vie d'Agricola,* par Tacite; et on concevra la salutaire modération que la réforme chrétienne imprimait au pouvoir. L'imagination des peuples était frappée de cette influence, dont ils sentaient le bienfait; et ce bienfait explique la manière soudaine dont Ambroise, de préfet, devint évêque.

Milan, capitale de la province, était divisée entre la foi de Nicée et le symbole d'Arius. L'archevêque Auxence appartenait à la secte arienne. A sa mort, en 374, les deux partis se disputèrent vivement l'élection. La ville était en feu; on était prêt à se battre dans l'église, où le peuple venait voter, selon l'usage. Ambroise s'y rendit, et d'abord parla comme un magistrat, pour le maintien de l'ordre et de la paix publique. On lui répond par le cri, *Ambroise évêque!* qu'un enfant, dit-on, prononça le premier. Catholiques, ariens, acharnés l'un contre l'autre, se réunissent dans ce vote par un accord qui parut un miracle. C'était l'œuvre des vertus d'Ambroise, de sa renommée de justice et de douceur; et puis ce magistrat civil, qui n'était encore que *catéchumène* et semblait impartial entre les deux sectes, devait être préféré par chacune d'elles.

Ambroise, assez pieux pour être effrayé de l'épiscopat, se refuse aux vœux du peuple, et sort aussitôt de l'église. Il retourne à son tribunal; il veut même, par l'emploi d'une sévérité qui ne lui était pas ordinaire, se montrer indigne des fonctions d'évêque. Pour la première fois, il ordonne la torture contre des accusés. Le peuple étonné devine cette ruse d'humilité, et s'écrie en tumulte : *Nous prenons ton péché sur nous!* Ambroise retourne à sa maison, et, par un nouvel et singulier artifice, il y fait venir des prostituées. Mais le peuple le devine encore, et s'écrie : *Nous prenons ton péché sur nous!* Enfin il s'échappe dans la nuit, et sort de Milan. On l'y ramène; et il est gardé à vue, en attendant un rescrit de l'empereur qui lui permett de quitter sa charge, et d'être ordonné évêque de Milan. Il s'enfuit encore, et se tint caché dans la *villa* d'un noble du voisinage, le *clarissime* Léonce. Mais le rescrit impérial arriva, et l'ordre de livrer Ambroise à l'épiscopat fut affiché partout. Il reparut alors, fut baptisé par un évêque catholique, et, huit jours après, consacré sur le siége de Milan. Dès lors l'arianisme, qui avai à moitié envahi l'Italie du nord, eut un puissan adversaire.

Ambroise ne pouvait hésiter entre les deu symboles. D'une imagination vive et tendre, sa foi trouvait bien plus à se nourrir dans le dogmes mystérieux de Nicée et les pieuses élé vations des Athanase et des Basile. Ayant dispos de ses biens en faveur de l'Église et des pauvres et s'étant délivré de tout soin, il s'adonna san relâche à l'étude des lettres sacrées et aux de voirs de l'épiscopat. Une partie des nuits, il li sait l'Écriture et les Pères; le jour, il était a peuple. Son ministère, selon l'usage de ces pre miers temps, était à la fois un infatigable aposto lat et une grande *justice de paix*. Il écoutait le plaintes, donnait des conseils, conciliait les di férends et les procès, visitait les pauvres et le malades, officiait dans le temple, et, le dimar che, prêchait au peuple la parole divine, qu' venait d'apprendre. A peine cette vie si obsédé si laborieuse lui laissait-elle, dans le jour, pe d'instants pour prendre ses repas, lire quelque pages et méditer, la porte de sa chambre tou jours ouverte. C'est ainsi que l'a vu et que no le montre Augustin, qui, après avoir erré ent les philosophies et les sectes religieuses, charm par l'éloquence d'Ambroise, reçut de lui le ba tême. Là brille le plus beau modèle de cet épi copat chrétien, qui fût presque la seule magistr ture des temps de barbarie, et qui reparut sublime dans un François de Sales, un Charl Borromée, un Fénelon, un Cheverus.

A l'époque d'Ambroise, dans la faiblesse et l révolutions de l'empire, une grande autorit même politique, s'attachait à un tel ministè ainsi rempli. Ambroise était le premier nom i voqué par les peuples; on se réfugiait vers l des bords de la Mauritanie et des confins la Thrace, mal défendus par l'empereur; il do nait tout, et jusqu'aux vases sacrés de s église, pour soulager les fugitifs et racheter l prisonniers. Bientôt l'empire d'Occident, q avait passé de Valentinien Ier aux mains de veuve l'impératrice Justine et de ses deux fil est attaqué par une rébellion intérieure. Le jeu empereur Gratien, abandonné de ses troupe est tué dans Lyon par un général romai Maxime, Anglais de naissance, qui s'empare d Gaules et menace l'Italie. L'archevêque de Mil part en ambassade pour détourner ce péril; e dans une longue négociation, il séduit, il arrê Maxime.

De retour dans l'Italie, qu'il avait préservée de la guerre, saint Ambroise fut en butte à la jalousie et au zèle sectaire de l'impératrice Justine. L'Occident était loin alors de cette unité de croyance que semblait offrir l'empire d'Orient, sous la forte main et les lois despotiques de Théodose. Le paganisme même y tentait quelques efforts, au milieu de Rome. Une disette ayant affligé l'Italie en 383, le sénat, où se conservaient, avec le regret de son pouvoir perdu, les souvenirs de l'ancien culte, prit occasion de ce désastre pour demander la restitution des biens et des honneurs enlevés au sacerdoce païen, et le rétablissement de l'autel de la Victoire dans le Capitole. Ce vœu, que Symmaque, préfet de Rome, appuya de son éloquence, embarrassait la cour de Milan. L'évêque de Rome, Damase, n'y résistait qu'en silence. Ambroise le combattit avec chaleur dans une lettre à Valentinien, et dans une réfutation de la requête de Symmaque. Les rôles anciens des deux cultes étaient changés, dans cette controverse. Symmaque invoquait le principe de tolérance qu'avaient réclamé les chrétiens, et que Constantin et Jovien avaient inscrit dans leurs édlts. Ambroise le repoussait comme un sacrilége. Mais, il faut l'avouer, le souvenir des persécutions païennes donnait beaucoup de force à ses paroles, lorsqu'il pouvait répondre : « Ils se plaignent du « retranchement de quelques pensions, ceux « qui n'ont jamais épargné notre sang! » Mais ce qui frappe surtout, c'est l'ardeur de foi et d'espérance qui respire dans les paroles de saint Ambroise; tandis que celles de Symmaque, dénuées de conviction et d'avenir, ne semblent qu'un pompeux cérémonial, un vain et dernier combat rendu pour l'honneur des armes. La demande du sénat fut rejetée; et l'écrit de saint Ambroise, admiré dans toute l'Italie, inspira de beaux vers au poëte Prudence sur le même sujet et les mêmes idées.

Cependant la cour de Milan, ou dominée par un zèle de secte, ou redoutant le pouvoir du catholicisme, se montrait toujours favorable aux ariens. Dans la même année qui vit rejeter la requête des païens, l'impératrice Justine promulgua, sous le nom de son fils, un édit de tolérance qui assurait aux ariens le libre exercice de leur culte. Leur ayant accordé pour leur communion un évêque dans Milan, elle invita saint Ambroise à venir discuter contre lui devant l'empereur. Ambroise refusa cette épreuve et ce jugement. L'impératrice blessée voulut alors remplacer Ambroise par l'évêque arien, et menaça d'envoyer des troupes, si on lui résistait. Le bruit courut aussitôt que les ariens prenaient de force toutes les églises. La foule catholique se précipita vers la cathédrale, et y resta plusieurs jours et plusieurs nuits en prières. Investi par des troupes dans son église, Ambroise répondit, avec une inflexible fermeté, qu'il n'en sortirait pas volontairement, et que le temple ne pouvait être livré par le prêtre. La cour alors se réduisit à demander que, gardant sa cathédrale, il cédât pour le culte arien une seule des églises du faubourg, la basilique *Portia*. La foule repoussa cette demande par ses cris, et courut défendre la basilique. Le lendemain, dimanche des Rameaux, l'impératrice envoya des troupes pour occuper cette basilique *Portia*, et y tendre les voiles qui servaient aux ariens. Le peuple résista, déchira les voiles, tandis qu'Ambroise officiait et prêchait dans sa cathédrale. Parmi ce désordre, un prêtre arien, sur le point d'être massacré par le peuple, fut sauvé par les efforts d'Ambroise. Au milieu de la sédition, qui dura plusieurs jours, on continuait de négocier avec l'archevêque. Sans cesse on allait du palais de Valentinien à la basilique d'Ambroise. Celui-ci répondait au tribun de l'empereur : « Si vous voulez ce qui est à moi, des terres, de l'argent, je ne le refuserai pas, quoique tous mes biens soient la propriété des pauvres; mais les choses de Dieu ne sont pas sujettes du pouvoir impérial. Voulez-vous me jeter dans les fers, me traîner à la mort? c'est une joie pour moi. Je ne me ferai pas un rempart de la foule du peuple; je n'embrasserai pas les autels, en demandant la vie : il me sera plus doux de mourir pour les défendre. » Des soldats alors furent envoyés pour se saisir de la cathédrale. A la vue d'Ambroise et des fidèles qui l'entouraient, ils baissèrent leurs armes et se réunirent au peuple. Ambroise monta en chaire et parla sur les tentations de Job, auquel il comparait son péril. Puis, répondant au reproche de révolte et d'usurpation qu'il pressentait ou qu'il avait entendu de la bouche de quelques officiers du prince : « La domination du prêtre, dit-il, c'est sa faiblesse : Maxime ne dirait pas que je suis le tyran de Valentinien, lui qui se plaint que mon ambassade fut comme une barrière qui l'empêcha de pénétrer en Italie. » Des officiers vinrent s'excuser près d'Ambroise; d'autres allèrent dire à l'empereur qu'ils lui avaient obéi, qu'ils occupaient la basilique où il les avait envoyés; mais que s'il se séparait de la religion catholique, ils iraient trouver Ambroise. Abandonné de toutes parts, le jeune Valentinien, sentant avec dépit toute sa faiblesse, s'écria : « Je ne suis donc qu'une ombre d'empereur! et je vois bien que vous me livrerez, les mains liées, à votre évêque, toutes les fois qu'il l'ordonnera. » Puis, ayant consulté avec ses eunuques, il fit demander à Ambroise, par un dernier message, s'il prétendait usurper l'empire en nouveau tyran. Ambroise répondit qu'il avait seulement soutenu les droits de l'Église, et qu'il respectait la puissance de l'empereur; que, du reste, on n'avait qu'à demander à Maxime si Ambroise était le sauveur ou le tyran de l'empereur Valentinien. L'eunuque, grand chambellan du palais, fit alors menacer Ambroise d'aller lui couper la tête dans son église : « Nous serons tous deux

contents, lui fit répondre l'évêque; j'aurai souffert, ce qui est ordinaire aux évêques, pour la cause de Dieu; et toi, tu auras rempli l'office dont se chargent les eunuques pour complaire aux hommes. » On sent combien cette cour de Milan, lâche, tracassière, avilie par des modes orientales, était faible devant cette hauteur opiniâtre et cette austère pureté. Elle céda de tout point; et Ambroise demeura triomphant, au milieu de l'enthousiasme et des cantiques du peuple, qui posa les armes.

Ces fautes de la cour de Milan appelaient une invasion suspendue depuis trois ans. Maxime, qui s'était arrêté avec dépit en deçà des Alpes, saisit ce nouveau prétexte de plainte, et affecta d'intervenir pour la défense d'Ambroise et de la foi catholique. La cour de Milan trembla, et ne vit d'autre médiateur qu'Ambroise lui-même. L'évêque partit de nouveau pour arrêter Maxime par des négociations; mais, cette fois, il ne réussit pas. Maxime lui refusa toute entrevue particulière, et ne voulut l'écouter que devant son conseil. Il se plaignit à lui d'avoir été trompé la première fois, et comme enchanté par ses belles paroles. « Sans doute, lui répondit Ambroise, j'ai défendu les intérêts d'un prince, mon pupille; j'en tire gloire : c'était l'action d'un évêque. Mais je n'ai fermé les Alpes à personne, et je ne vous ai opposé ni armée, ni retranchements, ni fausses promesses. » En même temps, il insista pour la durée d'une paix fidèlement gardée par Valentinien. Maxime, dans son prétendu zèle pour la foi, avait alors près de lui des évêques qui s'étaient récemment associés à la condamnation à mort de quelques sectaires, les *priscellianistes*. Ambroise les vit avec horreur, et refusa de communiquer avec eux. Maxime saisit ce prétexte de rejeter toutes les propositions d'Ambroise, et, l'ayant renvoyé, marcha vers l'Italie abandonnée par Valentinien et sa mère, qui fuyaient en Orient L'Italie fut rapidement conquise; et bientôt Maxime, qui avait commencé la guerre au nom de la foi catholique, maître de Rome, y releva l'autel de la Victoire, au nom de la tolérance.

Ambroise, retiré dans son église de Milan, que le vainqueur avait ménagée, ne cessait, par ses lettres, d'appeler Théodose. Ce prince parut, détruisit Maxime, et rendit l'Italie à la famille de Valentinien, ou plutôt à l'Église. Ambroise, qui dominait sous des princes faibles, parut grand, même devant Théodose. Lorsque ce prince eut ordonné, de Milan, le massacre de Thessalonique, tout se taisait dans le monde : il n'y avait ni sénat, ni magistrat, ni philosophe qui osât faire un reproche ou une plainte. Ambroise défendit seul, à haute voix, les droits de l'humanité, et représenta le jugement des siècles.

Quand il apprit la nouvelle du massacre exécuté, il écrivit d'abord à Théodose une lettre sans faste, mais pleine de force : « Il a été commis, lui disait-il, dans la ville de Thessalonique, un attentat sans exemple dans l'histoire. Je n'ai pu le détourner; mais j'ai dit d'avance combien il était horrible... Dans la communion d'Ambroise, il n'y a pas d'absolution pour ce que tu as fait. » Puis il ajoutait avec une admirable autorité : « Je n'ai contre toi nulle haine; mais tu me fais éprouver une sorte de terreur. Je n'oserais, en ta présence, offrir le divin sacrifice : le sang d'un seul homme injustement versé me le défendrait; le sang de tant de victimes innocentes me le permet-il? Je ne le crois pas. Je t'écris de ma main ces paroles, que tu liras seul. »

Ainsi Ambroise voulait d'abord épargner à Théodose l'affront public qu'il lui infligea. C'est mal comprendre cette action, que de dire, comme Voltaire, « qu'il importait peu d'empêcher, pendant quelques mois, Théodose d'aller s'ennuyer à la grand'messe. » Il importait beaucoup non que Théodose n'allât point à la messe, mais qu'un prince si emporté et si puissant trouvât sur terre la publique condamnation de son crime. Rassuré par des flatteurs, qui croyaient corrompre la religion même aussi facilement qu'une conscience de prince, Théodose, malgré la lettre d'Ambroise, se rendit à l'église avec tout son cortége. Là, il fut arrêté sur le seuil par l'archevêque, qui, lui reprochant à haute voix le meurtre de Thessalonique, lui demanda s'il oserait étendre ses mains, encore teintes du sang innocent, pour prendre le corps sacré de Jésus-Christ; s'il oserait recevoir cette divine hostie dans la même bouche qui avait ordonné tant de massacres. Théodose, interdit, balbutia l'exemple de David. — « Vous l'avez imité dans son crime, répliqua l'archevêque; imitez-le dans sa pénitence. » Théodose, confondu, se retira; et peu de temps après il fit paraître l'édit qui ordonnait une suspension de trente jours entre la date et l'exécution de toute sentence de mort : faible barrière que le pouvoir absolu s'imposait à lui-même! Mais peut-on nier que, dans ces temps de despotisme militaire et de passions violentes, le christianisme n'ait été la dernière sauvegarde du monde?

Théodose retourna dans l'Orient, et Ambroise reprit sur les affaires d'Italie l'influence qui naissait pour lui des malheurs du temps.

Théodose, en quittant l'Italie, laissait à Valentinien des lois de rigueur trop fortes pour sa faiblesse. Par un de ses édits, tout homme qui, après avoir professé le christianisme, revenait au culte païen, était frappé de mort civile. Le nombre de ces consciences mobiles avait été grand sous Maxime; et rien n'était alors plus commun, parmi les dignitaires et les courtisans, qu'un changement de foi qui suivait l'avénement du prince. On s'effraya de voir cette faiblesse recherchée et punie. Quelques chefs du parti païen, qui occupaient encore des charges publiques, profitèrent de ce mécontentement. Ils ne disposaient plus du peuple, mais ils pouvaient conspirer. Ils excitèrent l'ambition d'Arbogaste, guer-

rier d'une tribu franke à la solde de l'empire, devenu comte du palais et général de l'armée des Gaules. Valentinien, qui était venu visiter cette province, ayant osé disgracier Arbogaste au milieu de son armée, hâta sa révolte.

Le jeune empereur pressa aussitôt, par ses lettres, saint Ambroise de venir lui donner le baptême, et d'être médiateur entre lui et le général rebelle. Mais, dans l'intervalle, Valentinien, entouré et trahi de toutes parts, fut assassiné près de Lyon; et le général franc, comme si, satisfait de la vengeance et de la réalité du pouvoir, il eût dédaigné le titre, donna l'empire à un de ses amis, le rhéteur Eugène. Ambroise, arrivé trop tard, pleura Valentinien, lui fit élever un magnifique tombeau, et prononça l'éloge funèbre de cet infortuné jeune homme, qui comme son frère avait si peu régné; puis, sans négocier avec les nouveaux maîtres de l'empire, il repartit pour Milan.

Eugène, sous la protection d'Arbogaste, passa les Alpes, annonçant qu'il rétablirait l'autel de la Victoire, et qu'il permettrait l'ancien culte. La conduite d'Ambroise fut remarquable alors : on y sent combien l'Église séparait sa cause de celle de toute dynastie. Ambroise ne contesta rien à Eugène, que le droit de rouvrir les temples et d'autoriser, disait-il, les sacriléges des gentils. « Il est juste, seigneur, que je vous honore, lui « écrivait-il; mais honorez celui que vous voulez « faire croire l'auteur de votre élévation. »

Eugène, qui cependant n'espérait d'appui durable que chez les païens, et qui par ses souvenirs de rhéteur leur appartenait, les favorisa bientôt sans mesure : tout en faisant profession de la foi chrétienne, il rendit au paganisme ses insignes, ses cérémonies, ses priviléges. Ambroise, alors, rejeta les offrandes que le prince envoyait à l'église de Milan, et le repoussa, non comme usurpateur, mais comme sacrilége.

Le paganisme allait livrer et perdre sa dernière bataille. Théodose, accouru d'Orient, détruisit près d'Aquilée l'armée d'Arbogaste et d'Eugène, dernier camp du polythéisme romain, recruté des païens barbares de Germanie. Le christianisme vit son pouvoir plus que jamais assuré. Eugène et Arbogaste furent mis à mort. Ambroise, félicitant l'empereur d'avoir puni les tyrans, lui donna le conseil d'épargner tous ceux qu'ils avaient entraînés dans leur cause. Ce fut, dit-on sans certitude, à cette occasion qu'il composa ce beau cantique d'actions de grâces, ce *Te Deum*, qui retentit encore dans tous les temples de la chrétienté.

Théodose, au comble de la gloire et réunissant les deux moitiés de l'empire, proscrivit par de nouvelles lois tout reste de superstition païenne. L'archevêque de Milan était son principal conseil, ou du moins partageait sa faveur avec le ministre Rufin. Théodose lui recommanda ses deux fils, en les nommant ses héritiers, chacun pour une moitié de l'empire; et, peu de temps après, à l'âge de cinquante ans, tombé malade à Milan, il mourut assisté de ses prières. Ambroise prononça l'éloge funèbre de Théodose devant le cercueil qui, escorté d'une armée victorieuse, allait reporter ses restes inanimés en Orient. Il bénit en lui le libérateur de l'Italie, et sur sa tombe inaugura le règne de ses fils par des paroles où, à la transmission militaire du pouvoir, se mêlait le principe d'hérédité monarchique, que commençait à consacrer la religion. « Ce grand prince, disait-il, nous a quittés; mais « il ne nous a pas quittés tout entier : il nous a « laissé ses fils en qui nous devons le recon- « naître, en qui nous le voyons et le possédons « encore. Que la faiblesse de leur âge ne soit pas « sujet d'inquiétude! la fidélité des soldats est « l'âge adulte des empereurs. »

Ambroise survécut peu à Théodose, et, comme lui, mourut d'une fin prématurée à l'âge de cinquante-sept ans, au mois de février 397, à la fin de ce quatrième siècle qui vit naître tant de beaux génies pour l'Église. Son épiscopat, qui avait été pendant vingt-trois ans la plus grande illustration de l'Occident, resta béni par le peuple de Milan et vénéré dans toute l'Italie.

Bien que les écrits de saint Ambroise n'aient été presque tous que des actes même de sa vie, inspirés par les devoirs de son ministère et par les événements publics; bien qu'il n'ait pas la science et l'art des *Pères* de l'Église grecque, ses contemporains, sa renommée d'éloquence ne fut pas moindre, ni son autorité sur les âmes. Son talent était agrandi par sa vertu; et nous entendons saint Augustin témoigner du charme et de la douceur de sa parole, qui nous semblerait aujourd'hui souvent subtile et déclamatoire. Dans la réalité, il n'est pas un éloquent lettré comme saint Jérôme, mêlant à la pureté du langage romain les hardiesses hébraïques et les beautés originales d'une âme solitaire. Il n'est pas un philosophe, un métaphysicien religieux comme saint Augustin, embrassant d'un facile et infatigable génie le savoir presque entier de son temps, et le ramenant à l'idéal chrétien. Il n'a pas cette énergie et cette grandeur de pensées spéculatives qui, plus d'un siècle auparavant, s'alliait dans Tertullien à une barbarie de diction hâtée par la rudesse africaine. Il n'a pas cette simplicité magnanime, cette négligence austère que saint Cyprien, jadis rhéteur à Carthage, sut mettre dans ses discours, à mesure qu'il s'approchait du martyre. Sa puissance de parole est différente; sa grâce est autre, elle tient au mouvement d'une âme vive et tendre, que l'on sent unie dans tous ses ouvrages à une fermeté de raison politique et sénatoriale. Chez lui, la sensibilité vraie prédomine sur tous les défauts, que cependant elle ne prévient pas; elle répand l'intérêt et le pathétique, où vous seriez tenté de blâmer le faux goût.

Après l'intelligence de la vie publique et du gouvernement des âmes, ce premier des arts, la

science d'Ambroise semble se renfermer dans l'Écriture sainte; il est presque étranger à cette philosophie antique et à cette controverse dogmatique, dont l'Orient chrétien était si occupé. Sa théologie est surtout morale. Hors de là, il cherche peu; et il paraît emprunter seulement à saint Basile, à saint Hippolyte, à Origène, et même à Philon le Juif, quelques explications et quelques allégories. Tel est l'esprit de son traité en six livres sur l'œuvre des six jours, formé, comme l'*Hexaméron* de saint Basile, des homélies qu'il avait prononcées devant le peuple; mais demeuré bien loin de cet élégant modèle, et tombant parfois même dans d'étranges et puériles affectations. Ainsi furent inspirés encore ses *traités* allégoriques sur les premiers récits de la Genèse, sur l'*Éden*, sur la vie contraire et les sacrifices opposés de *Caïn* et d'*Abel*, sur *Noé*, sur *Abraham*, sur *Isaac*, et son union avec Rebecca, considérée comme un prophétique symbole de l'union des âmes avec le Verbe divin, sur la *mort* enfin, c'est-à-dire sur la spiritualité de l'âme, son épuration et sa béatitude. Dans toute cette interprétation de l'Écriture, Ambroise touche au génie mystique de l'Orient, à cet écueil de l'allégorie où s'était perdu souvent Origène; mais il ne fait servir l'allégorie qu'à la leçon morale, à la perfection pratique de l'âme, et jamais à ces fables pieuses où se plaisait l'imagination et dont s'armait l'erreur des sectes. C'est aussi le caractère du traité *Sur la fuite du monde*, et celui des *Livres* sur *Jacob et la vie bienheureuse*, sur *Élie* et sur le *Jeûne*, titre double affectionné par l'orateur, qui aime à consacrer ainsi, par quelque saint nom de l'ancienne loi, le précepte de la loi nouvelle, et à mêler le récit au conseil, comme il le faisait sans doute, pour saisir l'esprit du peuple dans les homélies familières qu'il a résumées ici.

Un de ces traités où se sent encore l'émotion de la parole, le traité de *Naboth et des Pauvres*, touche, avec une grande liberté chrétienne, à la terrible question de la misère et de la richesse, à cet exemple « vieux, dit-il, mais « habituel, d'un *Achab* oppresseur, tel qu'on en « voit naître chaque jour, et non pas d'un seul « *Naboth*, mais d'une foule d'opprimés. » L'ardente charité du pontife fait concevoir ce langage pour son temps, où sous le réseau de fer de l'empire, sous le despotisme militaire sans cesse transféré, mais immuable, ce n'était pas la révolte des pauvres qu'il fallait craindre, mais la dureté impunie des riches; et, là même, c'est sur le respect du droit violé par la convoitise de l'oppresseur qu'il fonde son anathème; et il ne maudit les possesseurs des palais que lorsqu'ils ont usurpé la vigne de *Naboth*.

Sous cette même forme de narration allégorique, il rapporte à l'histoire de *Tobie* un traité *Contre l'usure*, où, prohibant ce que la loi permet, il interdit tout commerce d'argent. Enfin, dans quatre livres des Plaintes de *Job* et de *David*, et dans une *Apologie* de David, dont il commentait les psaumes, on peut croire qu'il avait en vue surtout une leçon présente, un péril à détourner, un frein à mettre à cette tyrannie qui lui échappa, le jour du massacre de Thessalonique. Ainsi donc, à travers les allégories et les symboles, c'est à la leçon vivante, c'est au bien de l'humanité, à l'allégement du joug impérial ou de l'égoïsme païen, qu'est ramené le travail du pieux évêque sur les Livres saints. A ce titre, dans sa parole comme dans sa vie, nul ne fut plus évangélique.

Les traces d'une autre culture cependant se trouvent encore dans ses écrits, surtout ceux qui, médités avec plus d'art, n'étaient pas l'écho de sa parole de chaque jour. « Enlevé tout à « coup, comme il le dit, aux tribunaux civils, « et dépouillé de la toge pour la chasuble, il en- « seigna ce qu'il n'avait pas encore appris, ou « plutôt fut obligé d'apprendre et d'enseigner à « la fois. » Mais quand ce noviciat rapide fut achevé, le Romain parut sous l'*éphod* hébraïque; et avec une vertu toute nouvelle dans sa perfection, chez Ambroise comme chez d'autres grands hommes du christianisme, on put voir distinctement le contact et l'alliance des deux mondes et des deux lois. Cela est parfois sensible dans le sujet des ouvrages comme dans le tour des idées. Évidemment les trois *Livres* d'Ambroise sur les devoirs des *ministres* sont une contre-partie, un supplément du *Traité des Devoirs* de Cicéron; ce sont les *Offices chrétiens*, non pas bornés au sacerdoce, comme le ferait croire le titre, mais s'étendant à toutes les conditions, d'une manière seulement plus domestique que civile, et s'appliquant plus à former l'homme intérieur que le citoyen, selon le génie de la société chrétienne, et aussi selon la loi politique du temps. On y sent toutefois, à part même la pureté religieuse, une belle tradition de l'antique. Les deux écrivains dont l'imitation est le plus sensible et souvent même trop marquée dans le génie d'Ambroise, ce sont Tite-Live et Virgile; mais leur influence ne suffit pas pour conjurer le faux goût du temps, et les souvenirs de leur langue sont parfois étrangement mêlés. Il n'y a pas moins quelques beaux reflets de l'antiquité dans le style inégal de leur disciple devenu chrétien, et ce qui manque dans la forme est couvert par l'excellence du fond, lorsque Ambroise, reprenant la division de Cicéron en devoirs divers qui dépendent de l'*honnête*, de l'*utile*, et de l'*agréable*, rejette les deux derniers termes, et ne reconnait d'autre source aux devoirs que l'*honnête* sanctifié dans l'homme, divinisé dans Dieu. Sous cette inspiration, il revise, pour ainsi dire, quelques-unes des sentences de la sagesse antique sur des problèmes que s'était posés Cicéron; il est plus rigoureux envers soi, et plus humain pour tous; il élargit la cité, étend la bienfaisance au dehors, et la fait descendre, au dedans à

tous les degrés, depuis l'amitié, la bienveillance civique, jusqu'aux derniers soins de la charité hospitalière et du soulagement des malades et des pauvres. Tel est ce livre, noble témoignage de la lutte du christianisme contre la philosophie, pour élever la loi morale, et de la lutte du sacerdoce contre la vertu laïque, pour la dépasser dans l'accomplissement de cette loi sainte.

Comparé au traité des *Devoirs* de Cicéron, ou rapproché des *Morales* d'Aristote, si admirables dans la définition et la peinture de tous les caractères de la civilité grecque, le traité de saint Ambroise marque à la fois une décadence de la société et un progrès de l'homme intérieur, la disparition des citoyens et le commencement des *saints*.

La même transformation est plus sensible encore dans les trois livres sur les *Vierges,* qu'un écrivain illustre a loués sans les avoir assez lus; car, au lieu de quelques vagues paroles empruntées à celui qu'il appelle le *Fénelon des Pères de l'Église,* combien de nuances délicates et profondes, de lumières sur la société antique, et de vues sur le sort nouveau des femmes, n'aurait-il pas recueillies dans ce grave et chaste écrit que l'évêque chrétien adresse à sa sœur devenue religieuse, comme la sœur de *René?* Nulle part saint Ambroise n'a été plus ému et n'a trouvé un plus heureux langage : c'est la grâce et la tendresse de quelques récits modernes, avec une sainte innocence qu'ils n'ont pas. On s'étonne moins, après cette lecture, d'apprendre, par les plaintes d'Ambroise, que les dames de Milan s'efforçaient d'empêcher leurs filles d'assister à ses sermons, d'où cet ouvrage est tiré, de peur qu'elles ne fussent trop tôt séduites à la vie religieuse.

Rien de plus éloquent surtout que le début du *troisième livre*, où Ambroise, se reportant par le souvenir au jour de la prise d'habit de sa sœur Marcelline à Rome, dans l'église des Apôtres, à la fête de Noël, entend et répète l'exhortation du pape Libère à la jeune novice, puis y ajoute lui-même ses conseils d'évêque et de frère sur toutes les précautions à prendre, tous les périls à fuir, pour rester fidèle aux engagements d'un si grand jour. Sa voix affectueuse monte par degrés jusqu'à la plus haute éloquence, alors que, marquant les écueils dont la vie religieuse même était encore entourée dans la splendeur du patriciat romain, et rappelant la séduction des sociétés mondaines, le danger des fêtes, des danses, il arrive d'une façon extraordinaire, quoique naturelle, aux noms d'Hérode et de Jean, à l'image de la tyrannie et du martyre, à cette tête coupée au milieu des plaisirs, et devant laquelle il s'écrie : « Cette tête (1), elle « est portée à Hérodiade, qui triomphe et qui « bondit de joie, comme si elle avait échappé à « l'accusation, parce qu'elle a tué le juge. » Belles et symboliques paroles, applicables à tant de choses, et intelligibles dans tous les temps!

La même idée de perfection chrétienne a dicté l'écrit sur les *Veuves*, d'une morale plus austère encore que celle de Bossuet, sans tomber toutefois dans l'erreur des sectes rigoristes qui prohibaient absolument les secondes noces. Là seulement, ainsi que dans un second traité sur la *Virginité*, on remarquera sous quelle inspiration ce sage esprit voulait multiplier, pour les femmes, les exemples d'un célibat religieux, qui, dans l'Orient surtout, pouvait seul les relever et les ennoblir. Sa vue, en cela, est d'autant plus digne d'attention qu'un passage célèbre et contesté de son *Livre* des *Devoirs des ministres* semblerait ne pas exiger d'une manière absolue le célibat des prêtres.

D'autres écrits de saint Ambroise, un *Discours* pour la *profession* d'une religieuse de Bologne, Ambrosia; un *Livre* sur les *Sacrements,* qu'il appelle encore *Mystères;* deux *Livres* de la *Pénitence,* sont précieux pour l'histoire, et renferment, avec cet intérêt d'expression, ce choix de touchants souvenirs, particulier à son génie, une foule de détails originaux sur la discipline des premiers temps, et sur cette grande église de Milan que le nom de son vertueux évêque éleva si haut, sans qu'il prétendît jamais l'assimiler à celle de Rome, dont il était l'interprète puissant et glorieux, mais le disciple soumis.

Cette orthodoxie distingue singulièrement ses deux seuls traités de pure et abstraite théologie, les *cinq livres* sur *la Foi* et les *deux livres sur l'Esprit-Saint.* L'âpre saint Jérôme, il est vrai, du fond de sa cellule de Bethléem, les accusait de manquer « absolument de logique et de vi« gueur, de n'avoir rien de mâle, de pressant, « de convaincant, et de n'être qu'un plagiat des « Grecs, poli et fardé de couleurs étrangères : » et saint Augustin y remarque l'extrême simplicité, et ce qu'il appelle la bassesse du style. Mais peut-être, de ces deux génies, l'un était trop violent et l'autre trop ingénieux pour juger avec toute justice cette équitable douceur d'esprit, cette candeur de langage que saint Ambroise alliait toujours, même à la controverse.

Parmi tant d'écrits de son laborieux *ministère*, il ne faut pas négliger ceux qui furent l'effusion naturelle d'une âme si digne de s'élever au-dessus du faux goût contemporain, dont elle était souvent dominée. Fénelon, juge trop éclairé des Pères pour proposer, comme on le fait aujourd'hui, de les préférer et de les substituer aux génies classiques de l'antiquité; Fénelon, trop savant et trop chrétien pour conseiller, par zèle pieux, cet abandon des lettres profanes, qui fut la persécution même inventée par Julien (1); Fénelon enfin, tout en blâmant les affectations

(1) Portatur hoc caput ad Herodiadem : lætatur, exsultat, quasi crimen evaserit, quia judicem trucidavit. Sanct. Ambrosii *De Virginibus* lib. III, c. VI.

(1) Un tel paradoxe renouvelle en effet l'interdiction

et les jeux de mots de saint Ambroise, lui trouve souvent, dit-il, *une force et une persuasion inimitables*. Il admire en particulier l'expression de sa tendresse en parlant de la mort de son frère Satyrus, tendresse si pathétique et d'un accent si grave, que l'imitation d'un passage de Tite-Live, et l'emploi presque littéral des paroles de Paul Émile en deuil de ses fils le jour de son triomphe, n'altèrent pas la vérité de ce cri de douleur, et que, bien des siècles plus tard, les plus touchantes lamentations de Bossuet sur Henriette d'Angleterre en sont encore un souvenir.

Cette sensibilité dans les affections domestiques, saint Ambroise l'étendit à d'autres douleurs que lui imposait la périlleuse tutelle dont il était chargé par les maux de l'empire. Rien de plus touchant que la *Consolation sur la mort de Valentinien*, adressée aux deux sœurs du jeune prince, pour déplorer ses vertus, sa justice, son courage, sa fin violente, comme celle de son frère, par la main d'Arbogaste, un de ces généraux héritiers toujours près du pouvoir absolu, dont ils sont les protecteurs ou les instruments. Ici le sujet est court, la louange bornée, comme une espérance sitôt détruite; mais l'âme de l'orateur et la prévoyance du pieux politique ont tout agrandi dans les regrets qu'il prodigue à la mémoire des deux princes infortunés dont il attendait le bien de l'empire, et dont il a vu les jours précipités plus vite que les flots du Rhône : « Gratien, Valentinien, noms « chers et respectés, dans quelles bornes étroites « votre vie s'est renfermée! Que vos morts se « touchent de près! que vos tombeaux sont « voisins l'un de l'autre! Gratien, Valentinien, « j'aime à m'arrêter sur vos noms, à me reposer sur votre souvenir! »

Deux ans après cet hommage funèbre rendu à d'augustes victimes du despotisme militaire retourné contre lui-même, celui qui, à la voix de saint Ambroise, était accouru d'Orient pour les venger, Théodose, dans la force de l'âge, au comble de la puissance, mourait à Milan; et le grand archevêque avait à le célébrer dans la chaire sacrée, d'où il l'avait souvent averti. Quel sujet plus imposant! quel orateur plus digne! Ce n'était pas ici l'insidieux et adulateur Eusèbe prononçant l'éloge funèbre de Constantin, dont il avait trompé la confiance et égaré, dans les derniers temps, la foi persécutrice; c'était le conseiller vertueux d'un grand prince que ses passions violentes auraient pu rendre un tyran, et qui, grâce à saint Ambroise, ne le fut qu'un seul jour. Mais c'est ici que nous comprendrons bien ce que l'influence d'un siècle en déclin enlève à la puissance du génie même le plus heureux, et au naturel des sentiments même les plus vrais. Surchargé de quelques souvenirs de légende, sans grands enseignements, sans fortes pensées, l'éloge funèbre de Théodose, prononcé par saint Ambroise, ne répond ni au nom du héros, ni à celui du panégyriste, ni à la grandeur de l'empire, ni à celle de la religion. Quelques mots seulement sont mémorables, parce qu'ils se rapportent avec dignité au courage d'Ambroise et au remords de Théodose. « J'ai aimé cet homme, « dit l'archevêque vers la fin de son discours, « parce qu'il cherchait plus les réprimandes que « la flatterie. Il a pleuré, dans l'assemblée des « fidèles, le crime que la fraude des autres lui « avait fait commettre. Empereur, il n'a pas rougi « de faire une pénitence publique; et, depuis, il « n'a pas cessé de pleurer sa faute. »

Quelle que soit, au reste, l'imperfection du dernier monument que saint Ambroise consacrait ainsi à Théodose, l'alliance de leurs noms ne périra jamais. Quelles que soient les fautes d'art et de goût mêlées à tous ses autres ouvrages, la trace non-seulement de sa vertu, mais de sa pensée, sera toujours précieuse et gardée dans les trésors de l'esprit humain, comme son nom placé parmi les âmes pures et saintes des bienfaiteurs du monde. Le plus sûr des témoignages écrits, les *Lettres* de saint Ambroise, dans ce qui nous en est resté, confirment en tout l'impression de respect qu'inspirent ses ouvrages; ces lettres semblent d'autant plus grandes et nobles, qu'elles sont plus intimes et plus familières : telles, par exemple, que la vingtième adressée à sa sœur sur ses propres périls, et ses luttes pour refuser à l'impératrice Justine et aux *ariens* les basiliques de Milan. Quelques-unes, celle entre autres dont il accabla Théodose, seront immortelles comme la conscience humaine. Toutes montrent à découvert l'homme qui, au milieu des violences et de la mobilité de l'empire, n'eut jamais une faiblesse de caractère ni une tache sur sa vie, et fut par la grandeur de l'âme au niveau de toutes les épreuves, comme il se serait placé par ses écrits, dans un temps meilleur, au rang des premiers orateurs et des plus nobles génies.

A. Villemain.

La meilleure édition des œuvres de saint Ambroise est celle des Bénédictins (J. du Frische et

faite aux maîtres chrétiens d'enseigner les lettres anciennes, cet édit de l'empereur Julien que son historien le plus ami appelle *un acte inique, et digne d'être enseveli dans un éternel silence* (*perenni silentio obruendum*). Le zèle peu réfléchi qui propose aujourd'hui derechef cette proscription des auteurs classiques va plus loin encore : il prétend exclure, non-seulement les grands modèles de l'antiquité, en leur qualité de païens, mais aussi ceux d'entre les Pères de l'Église latine qui ont conservé une diction trop pure, et par là même suspecte de paganisme. On sent jusqu'où pourrait s'étendre, au préjudice du bon sens et des bonnes lettres, un système d'épuration ainsi compris, et une délicatesse de conscience si ombrageuse, qu'elle ne serait satisfaite qu'à force d'incorrections et de barbaries de langage. Saint Pierre Chrysologue même, si sévèrement jugé par Fénelon, serait à peine un modèle rassurant pour des personnes si scrupuleuses. En réponse à leur rigorisme, qui se prétend plus catholique que l'Église de tous les siècles et plus éclairé en matière d'enseignement que Bossuet, Fénelon, et tous les grands esprits, toutes les grandes écoles des trois derniers siècles, il faut lire la sage et excellente lettre que Mgr l'évêque d'Orléans vient d'adresser aux petits séminaires de son diocèse. (*Note de l'auteur.*)

Lenourry); Paris, 2 vol. in-fol., 1686-90. Il existe aussi une édition de ses œuvres par Erasme, 2 vol. in-folio; 1527, Bâle (Froben). Outre ses travaux apostoliques, on doit à saint Ambroise l'amélioration du chant de l'Église. « Jusqu'à saint Ambroise, dit M. Fétis, le chant de l'Église n'avait point reposé sur des principes fixes; il paraît que ce fut lui qui le premier en régla les formes. Saint Grégoire, qui gouverna l'Église depuis 591 jusqu'à 604, réforma le chant ecclésiastique et sa notation, d'où est venu le nom de *chant grégorien*, qu'on donne généralement au chant de l'Église romaine. Ce chant fut adopté par toutes les Églises d'Occident, à l'exception de celle de Milan, qui se sert encore du *chant ambrosien*. Saint Ambroise avait conservé quelque rhythme au chant de son église; mais insensiblement ce rhythme s'est effacé, et il n'est plus facile aujourd'hui de signaler de différence sensible entre le chant ambroisien et le chant grégorien. Un prêtre savant de la cathédrale de Milan, nommé *Camille Perego*, a fait de profondes recherches sur les traditions et les règles du chant ambrosien, et les a consignées dans un livre qui a pour titre : *Regola del canto Ambrosiano;* Milan, 1622, in-4°. Cet ouvrage est précieux pour son objet. On attribue communément à saint Ambroise le *Te Deum* qui se chante dans les solennités de l'Église; mais tout porte à croire que ce chant lui est postérieur de plusieurs siècles. Il est plus sûr qu'il est l'auteur de quelques autres chants de l'Église, particulièrement des suivants : 1° *Æterne rerum conditor;* — 2° *Deus, creator omnium;* — 3° *Veni, redemptor omnium;* — 4° *Splendor paternæ gloriæ;* — 5° *Consors paterni luminis;* — 6° *O lux beata trinitas*. Ces chants sont encore en usage dans les églises de Milan selon leur forme primitive, si l'on en croit la tradition. »

Paulinus, *Vita Ambros.*, in Append. ad op. Ambros., edit. Benedict. — Godefroi Herman, *Vie de saint Ambroise*, 1678. — Théodoret, IV, 6. — Baronius, *Annal.* — Basnage, *Annal.*, t. III. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens.*

*AMBROISE, archevêque de Moscou, dont le nom de famille est *André Sertis-Kamensky*, naquit à Néjine, gouvernement de Tchernigov, en 1708, et mourut le 16 septembre 1771. En 1735, il quitta les bancs du séminaire de Saint-Alexandre-Nefsky pour prendre place parmi les maîtres. Quatre ans après, il fut reçu moine; et c'est alors qu'il prit, suivant l'usage constamment suivi, le nom d'*Ambroise*, sous lequel l'histoire lui a donné une place distinguée dans ses annales. Après avoir été quelque temps préfet des études à l'Académie de Saint-Alexandre, il passa en qualité d'archimandrite au couvent du Nouveau-Jérusalem à Vosnécensk; et en 1753 il fut sacré évêque, d'abord de Péréïaslavl, puis du diocèse de Kroutitzy, près de Moscou. Promu à la dignité d'archevêque en 1761, il fut préposé à l'église métropolitaine de Moscou, qu'il gouverna jusqu'à sa mort. Depuis 1748, il avait été aussi membre du saint synode.

Dans toutes ces fonctions Ambroise déploya un grand zèle et des vertus vraiment chrétiennes. On lui doit des établissements nouveaux, la construction ou l'achèvement de plusieurs monastères et églises; et il signala encore sa bienfaisance comme membre de l'administration de l'hospice des enfants trouvés, à Moscou. Malgré toutes ces occupations, Ambroise trouva le temps de cultiver les lettres et les sciences théologiques : il nous reste de lui, outre un grand nombre de traductions, des sermons et une espèce de liturgie. Rien n'est plus tragique que la fin de ce vénérable prélat. On sait qu'en 1771 la peste apportée de Bender par les troupes victorieuses de Catherine II fit d'horribles ravages à Moscou, et moissonna, dit-on, jusqu'à cent mille habitants. Le peuple, voyant que l'art des médecins ne pouvait rien contre ce fléau, invoqua avec une ferveur ardente les secours de la religion. On attribue encore aujourd'hui à l'image de la Vierge dite d'Ibérie (*Iverskaïa Bojémater*) le don des cures miraculeuses. C'est autour de sa chapelle que se pressait alors toute la population de Moscou. On conçoit que les malades étant les plus assidus à ce culte, la contagion dut se communiquer plus facilement, et le mal augmenter de jour en jour. Ambroise, plus éclairé que son troupeau, et effrayé du danger dont celui-ci était menacé, osa enlever de nuit la sainte image. Qu'on s'imagine l'étonnement, le désespoir du peuple, quand le lendemain il ne trouva plus son palladium! L'archevêque fut aussitôt accusé de sacrilége, et la foule se dirigea vers sa demeure. Ambroise s'était retiré au monastère de la *Vierge du Don*, situé en dehors de la capitale : la populace s'y précipita, et enfonça les portes. Alors l'archevêque se cacha dans le sanctuaire de l'église où les prêtres seuls ont le droit d'entrer; mais un enfant montra le chemin aux furieux. Ils le trouvèrent en prière au pied de l'autel, le saisirent, le traînèrent à la porte du temple où ils allaient l'égorger, quand le prélat les supplia de lui laisser le temps de communier encore une fois, afin de se préparer à paraître devant l'Éternel. Ils accordèrent ce répit, et restèrent tranquilles témoins de la cérémonie; mais à peine fut-elle achevée qu'ils entraînèrent le prélat hors de l'église, et le massacrèrent impitoyablement. [*Enc. des g. du m.*]

AMBROISE, dit AUSBERT ou AUTPERT, écrivain ecclésiastique, mort le 19 juillet 778. Il resta quelque temps à la cour de Pepin; puis il passa en Italie, où il fut élu abbé de Saint-Vincent-sur-le-Volturne, près de Bénévent. Les moines italiens ayant protesté contre cette élection, Charlemagne renvoya l'affaire au pape Adrien. Ambroise mourut deux ans après. On a de lui : 1° *Commentarius in Apocalypsin;* Cologne, 1536, in-fol. : ouvrage d'un style simple et d'une latinité assez pure, et si rare dans les écrits de cette époque.

On y lit à la fin : « Moi, Ambroise, appelé aussi « Ansbert (Autpert, Ansbert ou Amsbert), né « dans la province des Gaules, et instruit dans « les lettres divines en grande partie dans le « Samnium, au monastère de Saint-Vincent, j'ai « fait et achevé le présent ouvrage dans les temps « de Paul, pontife romain, de Didier, roi des « Lombards, et d'Arrochise, duc de cette prin- « cipauté. Cet ouvrage étant écrit d'un style qui « le rend si facile à comprendre, je l'ai appelé « *le Miroir des Enfants.* » Cet ouvrage paraît avoir été composé vers 760. — 2° *Traité du combat des vices et des vertus*, composé à l'imitation de la *Psychomachia* de Prudence, et publié dans l'Appendice des œuvres de saint Augustin, t. XVI; — 3° *Vies des saints Paldon, Tason et Taton, fondateurs et abbés de Saint-Vincent-sur-le-Volturne,* publiées dans Ughelli, *Italia sacra*, t. VI; et dans Mabillon, *Act. Sanct. ord. S. Bened* : ces vies devaient servir de modèles aux moines d'alors; — 4° *Commentaires ou Homélies sur le Lévitique, sur le Cantique de Salomon et sur les Psaumes*, publiés dans les *Act. Sanct. ord. S. Bened.*; — 5° *Homélies sur la Cupidité, sur la Purification et la Transfiguration*, publiées par Martène dans son *Amplissima Collectio*, t. IX; — 6° *Homélies sur l'Assomption de la sainte Vierge*, dans l'Appendice des Œuvres de saint Augustin, t. V; et dans les *Acta Sanct. ord. S. Bened.* Ces homélies sont d'une authenticité contestable. On cite encore d'autres manuscrits qui portent le nom d'Auspert.

Histoire littéraire de la France, t. IV.

AMBROISE LE CAMALDULE, écrivain ecclésiastique, né en 1378 à Portico, dans la Romagne, mort à Florence en 1439. Il se fit camaldule à vingt-deux ans, et devint général de son ordre en 1431. Son mérite le fit connaître d'Eugène IV, qui l'envoya au concile de Bâle, à celui de Ferrare, où il harangua l'empereur Paléologue, en grec, avec tant de facilité, qu'il surprit les Grecs eux-mêmes; enfin il assista au concile de Florence, où il fut chargé de dresser le décret d'union entre les deux Églises. Il avait entrepris, par ordre d'Eugène IV, la réforme de plusieurs couvents des deux sexes, tombés dans un extrême relâchement. Ses visites, ses travaux, les traverses qu'il eut à essuyer dans cette pénible mission, sont décrits avec beaucoup de sincérité dans son *Hodæporicon*, qui contient des anecdotes très-piquantes : l'auteur est quelquefois obligé d'exprimer en grec certains désordres qu'il ne voulait pas mettre sous les yeux de ses lecteurs; Florence, 1451 et 1452, in-4°, très-rare; 1678, in-8°.

Les autres ouvrages de ce savant religieux sont des traductions latines : 1° de l'*Épître à Stagyre contre les ennemis de la vie monastique*, de saint Jean Chrysostome; Alost, 1687; — 2° de la *Hiérarchie sacrée* de saint Denis l'Aréopagite, 1492; — 3° de l'*Échelle spirituelle* de saint Jean Climaque, à la suite du traité de Cassien, *de Institutis cœnobiorum;* Cologne, 1540, in-fol.; — 4° du traité *de l'Immortalité des Esprits*, d'Énée le Platonicien, 1645, in-4°; — 5° du traité de Manuel Caleca, *Contre les erreurs des Grecs;* Genève, 1592, in-8°; — 6° des Discours de saint Éphrem; Florence, 1481, in-fol; Brixen, 1490; Paris, 1505, in-4°; Padoue, 1585, in-8°. Il est le premier qui ait publié quelque chose de ce saint. D. Martène a donné, dans le IIIe tome de l'*Amplissima Collectio*, les lettres d'Ambroise, distribuées en vingt livres. La plupart roulent sur les affaires de son ordre. On y trouve cependant quelques traits curieux sur la vie et le caractère des savants de son temps. Celles qui sont adressées au pape Eugène ont plus d'intérêt, à cause des particularités qu'elles contiennent sur les conciles de Bâle et de Florence.

Paul Jove, *in Elogiis.* — Nicéron, *Mem.*, t. XIX, p. 141. — Du Pin, *Nouvelle Bibl. des auteurs ecclésiastiques*, t. XII, p. 97. — Tabaraud, dans la *Biographie universelle.*

AMBROISE *de Lombez* (le P.), ou *La Peirie*, savant capucin, né à Lombez le 20 mars 1708, mort le 25 octobre 1778, à Saint-Sauveur, près de Baréges. On a de lui : 1° *Traité de la paix intérieure*, in-12, réimprimé plusieurs fois; — 2° *Lettres spirituelles sur la paix intérieure, et autres sujets de piété*, 1766, in-12.

Biographie universelle.

AMBROISIEN. *Voy.* AMBROSIUS.

***AMBROSCH** (*Joseph-Charles*), musicien allemand, né en 1759 à Trumau en Bohême, mort à Berlin le 8 septembre 1822. Il fit ses études musicales à Prague, débuta au théâtre de Bayreuth en 1784, et se fit entendre sur les théâtres d'Hambourg, de Hanovre et de Vienne jusqu'en 1791, où il fut engagé premier ténor au théâtre de Berlin. Outre son talent comme chanteur, Ambrosch possédait aussi celui de la composition. On a de lui : 1° *Ambrosch und Bæheim Freimaurer-lieder mit Melodien*, 2 th. (Chants maçonniques avec mélodie, par Ambrosch et Bœheim); Berlin, 1793; — 2° *Freundschaftliches Trinklied unbesorgt voll edler Freunde* (Chanson de table, etc.); Berlin, 1796; — 3° *Zwey Lieder : Als ich auf meiner Bleiche*, et *Joch Klage hier*, etc. (deux chansons, etc.); Hambourg, 1796; — 4° *Sechs Lieder mit Verœndrungen für die Singstimme* (six chansons avec variations pour la voix); Zerbst, 1797, 26 pages in-folio; — 5° *Romanze des Pagen aus Figaro's Hochzeit* (Romance du Page des Noces de Figaro, pour la guitarre); 1800.

Fétis, *Biographie des musiciens.*

AMBROSINI (*Barthélemy*), médecin, et professeur de botanique à l'université de Bologne, naquit vers la fin du seizième siècle, et mourut en 1657. Il rendit de grands services à la population de Bologne pendant la peste de 1630. On a de lui : 1° *De Capsicorum varietate cum suis iconibus ; accessit panacea ex herbis quæ a sanctis denominantur;* Bononiæ, 1630, in-12; — 2° *Modo e facile preserva, è cura di peste a*

beneficio de popolo di Bologna; 1631, in-4°; — 4° *Theorica medicina in tabulas veluti digesta, cum aliquot consultationibus;* Bononiæ, 1632, in-4°; *de Pulsibus,* ibid., 1641, in-4°; *de Externis Malis opusculum;* ibid., 1656; *de Urinis,* etc. On lui doit aussi une édition fort estimée. des Œuvres d'Aldrovande.

*AMBROSINI (*Hyacinthe*), botaniste italien, frère du précédent, né en 1605, mort en 1672. Il succéda à son frère dans la chaire de botanique et la direction du jardin des plantes à Bologne. On a de lui : *Hortus studiosorum Bononiæ consitus* (catalogue des plantes cultivées dans le jardin de Bologne), Bologne, 1657, in-8°; on y trouve la description de quelques espèces nouvellement introduites, avec des planches grossièrement exécutées; — *Phytologia, hoc est de plantis; Partis primæ Tomus primus, in quo herbarum nostro sæculo descriptarum nomina æquivoca, synonyma ac etymologica investigantur, additis aliquot plantarum vivis iconibus, lexicoque botanico, cum indice trilingui;* Bologne, 1666, in-8°. C'est une espèce de dictionnaire de botanique, contenant l'explication des termes scientifiques, leur étymologie, la synonymie et la description abrégée des plantes, avec un petit nombre de gravures sur bois. H.

Manget, *Biblioth. scriptor. medic.* — Haller, *Biblioth. botan.* — Sprengel, *Hist. rei herbar.*

AMBROSIUS ou **AMBROSIANUS AURELIANUS**, général, et ensuite roi de la Grande-Bretagne, vivait vers le milieu du cinquième siècle de l'ère chrétienne. Quelques-uns prétendent qu'il fut fils de Constantin le Soldat, élu empereur dans cette île par une armée romaine en 407; mais, selon l'opinion la plus accréditée, il eut pour père un des rois que les Bretons se donnèrent après le départ des Romains. Il fut élevé à la cour d'Aldroën, roi de l'Armorique, d'où il revint en 457, avec 10,000 hommes, pour secourir ses compatriotes contre les Saxons, que Vortigern avait appelés dans le pays. Ses succès furent si grands, qu'après la mort ou l'abdication de Vortigern, il fut élu souverain de toute l'Angleterre. Il se distingua, tant par sa valeur contre les ennemis étrangers que par son habileté dans le gouvernement. Arthur, si fameux dans les annales anglaises, apprit sous lui l'art de la guerre, et remporta plusieurs victoires sur les Saxons septentrionaux. Cependant ses succès furent mêlés de quelques revers; la huitième année de son règne, Ambrosius fut battu par le Saxon Hengist, et par Eck son fils. Quatre années après, il combattit, à la tête de toutes les forces de l'île, d'autres Saxons qui y avaient fait une invasion, sous la conduite d'Ella. L'action fut sanglante et indécise; mais, peu après, Ambrosius vainquit Hengist. Galfrid de Montmouth rapporte qu'Ambrosius mourut à Winchester, du poison que lui donna un Saxon qui s'offrit à lui comme médecin; mais on croit plutôt qu'il fut tué dans une grande bataille qu'il livra, en 508, à Cerdic, chef des Saxons occidentaux. Galfrid de Montmouth attribue à Ambrosius l'érection d'un fameux monument, dit *Stone-Henge*, en l'honneur de plusieurs Bretons d'un rang distingué, que Hengist avait fait massacrer.

Beda, *Chronicon*, ad annum 629. — Nennius, *Hist. Britonum.* — Geoffroy de Monmouth, *Hist. Britanniæ.* — Durdent, dans la *Biographie universelle.*

*AMBROSIUS, peintre et religieux grec, de l'école byzantine, d'une époque incertaine. On voit dans l'église della Carita, à Fabriano, un *Dernier jugement*, tableau qui porte l'inscription χεὶρ Ἀμβροσίου μοναχοῦ. Lanzi le suppose avoir été fait vers l'an 1500.

D'Agincourt, *Histoire de l'art par les monuments.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

*AMBROZY (*Wenzel-Bernard*), peintre bohémien, né à Ruttenberg, en Bohême, le 2 juillet 1723, mort à Prague le 26 avril 1806. Il fut attaché à la cour de Marie-Thérèse, et fit un grand nombre de fresques et de tableaux d'église pour Prague et les environs. Il avait adopté le genre de son compatriote Reiner; par la vivacité de son coloris, il rappelle l'école vénitienne.

Dlabacz, *Künstler-Lexicon für Boehmen.* — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

*AMBUEHL (*Jean-Ludwig*), poëte allemand, né le 13 février 1750 à Wattweil (canton de Saint-Gall), mort le 22 avril 1800. Il était fils d'un maître d'école. Après que son père eut perdu la vue, il se chargea de son école, ainsi que de l'entretien de sa mère et de ses frères. Il employa ses moments de loisir à s'instruire lui-même dans la musique, la poésie, et l'histoire naturelle. Il devint ensuite professeur dans l'institution de Kuster à Rheineck, fit l'éducation d'une jeune personne, la plus riche héritière du canton, et fut nommé, vers la fin de 1798, sous-gouverneur (*Unterstatthalter*) du district du Rheinthal, charge qu'il remplit avec probité jusqu'à sa mort. On a de lui un grand nombre de nouvelles et de drames historiques, où respire un fervent patriotisme. Ces principaux ouvrages sont : *Der Schweizerbund;* Zurich, 1799, in-8°; — *Angelina,* 1781; — *Hans von Schwaben, oder Kaiser Alberts Tod;* Saint-Gall, 1784; — *Wilhelm Tell;* Zurich, 1781; — *Die Brieftasche aus den Alpen,* 1re et 2e livraisons; Zurich, 1780-1782; 3e et 4e livrais., Saint-Gall, 1783-1785; — *Briefe einer befreiten Nonne;* Saint-Gall, 1783. Quelques poésies ont été publiées après la mort de l'auteur par G. Grob, Saint-Gall et Leipzig, 1803, in-8°.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*, t. III, p. 339. — Gervinus, *Neuere Geschichte der Poet. National-Literatur der Deutschen,* I, 578.

AMÉDÉE ou **AMÉ**, les comtes et ducs de Savoie. *Voyez* SAVOIE (Maison de).

AMADROZ (*Jacob*), officier suisse au service de la France, né à Chaux-de-Fonds (Neufchâtel) en 1719, mort le 15 février 1812. Lieutenant-colonel du régiment de Guastalla, il se dis-

tingua pendant ces guerres malheureuses dont madame de Pompadour traçait la marche de son boudoir, et, suivant l'expression de Diderot, *avec des mouches*. A la malheureuse bataille de Rosbach, son régiment fut l'un de ceux qui résistèrent le plus longtemps aux Prussiens victorieux. Nommé lieutenant de roi à Cassel pendant le siége de cette ville, ce fut lui qui s'opposa seul à la signature de la honteuse capitulation proposée, et qui insista sur la nécessité de réparer les fortifications extérieures. Il quitta le service de France en 1792.

Biographie des contemporains.

AMEIL (*Auguste, baron*), général français, né à Paris le 6 janvier 1775, mort le 16 septembre 1822, servit d'abord comme simple soldat d'infanterie, et passa par tous les grades militaires jusqu'à celui de colonel, qu'il obtint en 1809. Durant la campagne de Moscou, il fut promu au grade de général de brigade; mais ayant durant les Cent-Jours repris du service auprès de Napoléon, après avoir adhéré à sa déchéance, il fut proscrit au second retour des Bourbons et condamné à mort. Il échappa, mais fut arrêté dans le Hanovre au moment où il cherchait à passer en Suède, auprès de son ancien général Bernadotte. Retenu dans une forteresse comme prisonnier d'État, sa raison succomba à tant de malheurs, et il resta fou jusqu'à l'époque de sa mort.

Biographie des contemporains.

AMEILHON (*Hubert-Pascal*), savant français, né à Paris le 5 août 1730, mort dans sa ville natale le 23 novembre 1811. Il se destina d'abord à l'état ecclésiastique, et publia, jeune encore, son *Histoire du commerce et de la navigation des Égyptiens sous les Ptolémées*, ouvrage qui lui ouvrit, en 1766, les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Nommé en 1793 membre de la commission des monuments, il embrassa chaudement la cause de la révolution. Il fut pendant cinquante-deux ans bibliothécaire à Paris. Ce fut lui qui organisa la bibliothèque de l'Arsenal, et qui sauva de la destruction plus de 800,000 volumes provenant des bibliothèques particulières et des corporations religieuses, confisquées durant la révolution. Sous le consulat, il reprit ses travaux littéraires, un moment interrompus. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Éclaircissement sur l'inscription grecque trouvée à Rosette, contenant un décret des prêtres de l'Égypte en l'honneur de Ptolémée Épiphane, cinquième des rois Ptolémées*; Paris, 1803, in-4°, fig.; — 2° continuation de l'*Histoire du Bas-Empire*, dont Lebeau avait donné les vingt-huit premiers volumes; — 3° *Histoire du commerce et de la navigation des Égyptiens sous le règne des Ptolémées*; Paris, 1766, in-8°. Ameilhon a inséré un grand nombre d'articles dans le *Journal d'Agriculture* (1779-1783), dans le *Journal des Savants* (1790-1792), dans le *Journal de Verdun*, et dans le *Magasin encyclopédique*. Il a fourni aux *Mémoires de l'Institut* (section littérature et beaux-arts) les mémoires suivants : *Recherches sur les couleurs des anciens, et sur les arts qui y ont rapport* (mém. de 78 pages, dans le tome I, 1798); — 2° *Projet sur quelques changements qu'on pourrait faire à nos catalogues de bibliothèques*, etc. (t. II, 1799); — 3° *Recherches sur différentes espèces de Spartes dont il est parlé dans les anciens auteurs* (ibid.); — 4° *Second mémoire sur les couleurs et sur la teinture des anciens* (tome III, 1801); — 5° *Recherches sur la pêche des anciens* (mém. de 65 pages, dans le tome IV, 1804); — 6° *Remarques critiques sur l'espèce d'épreuve judiciaire appelée vulgairement l'épreuve de l'eau froide* (tome XXXVII de l'Acad.); — 7° *Recherches sur l'exercice du nageur chez les anciens et sur les avantages qu'ils en retiraient* (tome XXXVIII); — 8° *l'Art du plongeur chez les anciens* (tome XL); — 9° *Sur le télescope* (tome XLII), où l'auteur réfute l'opinion de Dutens. Enfin, Ameilhon a inséré plusieurs articles sous le titre de *Chemici veteres*, dans les *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque royale*.

Biographie nouvelle des Contemporains. — Quérard, *la France littéraire.* — Dacier, *Notice historique sur la vie et les ouvrages d'Ameilhon*, dans les *Mémoires de l'Institut de France*, t. V. — Sylvestre, *Notice biographique d'Ameilhon*, dans les *Mémoires publiés par la Société d'Agriculture de la Seine*, t. XLV.

***AMEINOCLÈS** (Ἀμεινοκλῆς), ingénieur corinthien, vivait vers l'an 700 avant J.-C. Il construisit le premier, pour les habitants de Samos, des trirèmes ou navires à trois rangées de rames.

Thucydide, I, 13.

***AMEIPSIAS** (Ἀμειψίας), poëte comique grec, vivait vers l'an 420 de J.-C. Ses pièces, dont il ne nous reste que de faibles fragments, étaient fort goûtées des Athéniens : le *Connos* (nom d'un des maîtres de Socrate) et les *Villageois* (Κωμασταί), deux comédies d'Ameipsias, avaient remporté le prix sur les *Nuées* et les *Guêpes* d'Aristophane.

A. Meineke, *Fragmenta comicorum græcorum*, et *Quæstionum scenicarum specimen*, II, 42.

***AMELESAGORAS** (Ἀμελησαγόρας), un des plus anciens historiens grecs, natif de Chalcédoine, suivant Denys d'Halicarnasse. Maxime de Tyr parle d'un Melesagoras d'Éleusis, sage et prophète, qui est peut-être celui que mentionne Clément d'Alexandrie, comme auteur d'une Histoire de l'Attique dont il nous reste un fragment dans Antigone Carystius.

Denys d'Halicarnasse, *De Thucyd. charactere*, p. 138, édit. Sylburg. — Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, VI, 629. — Antigone Carystius, *Histor. mirabil.*, 12. — Maxime de Tyr, *Dissertat.*, 38. — Apollodore, III, 10. — Scholiaste ad Eurip., *Alcest.*, 2, p. 55. — Voss, *De historicis græcis*, p. 22, édit. Westermann. — C. Müller, *Fragmenta histor. græc.*, vol. II (édit. Amb. F.-Didot).

AMELGARD, prêtre belge, vivait à Liége vers la fin du quinzième siècle. Il fut, dit-on, chargé

par Charles VII de la révision du procès de Jeanne d'Arc. On a de lui : *de Rebus gestis Caroli VII historiarum libri V; — De Rebus gestis Ludovici XI, Francorum regis, historiarum libri L;* manuscrit inédit, qui se conserve à la Bibliothèque nationale de Paris. On trouve de nombreux extraits de l'histoire de Louis XI dans dom Martène et Durand, *Veterum scriptorum amplissima collectio*, t. IV, p. 748.

Martène et Durand, *Observatio prævia ad excerpta ex Amelgardi libro.* — Lelong, *Bibl. historique*, t. II.

AMÉLIE (*Anne*). *Voy.* AMALIE.

***AMÉLIE** ou **AMALIE** (*Marie-Frédérique-Augusta*), princesse de Saxe, sœur aînée du roi de Saxe Frédéric-Auguste II, est née le 10 août 1794. Elle reçut l'éducation la plus distinguée, et devait en 1810 épouser l'empereur Napoléon, qui lui préféra, pour son malheur, l'archiduchesse Marie-Louise. Restée célibataire, la princesse Amélie sut charmer ses loisirs par la culture des arts, et surtout de la poésie et de la musique. Elle a composé un grand nombre de drames et de comédies, dont plusieurs ont eu un succès brillant sur les théâtres de l'Allemagne. Parmi ces pièces, qui ont paru sous le voile de l'anonyme ou d'un pseudonyme, on remarque *Mensonge et Vérité, l'Oncle, la Fiancée du Prince, l'Hôte, le Cousin Henri, l'Anneau de Mariage, le Beau-Père, la Demoiselle de Campagne, l'Héritier du Majorat*, etc. — La princesse-auteur y fait preuve d'une rare entente de la mise en scène et d'une profonde connaissance du cœur humain. Le plus souvent son but est de nous montrer le triomphe d'une nature pure, mais inculte, sur les prétentions de l'orgueil aristocratique. La princesse Amélie a composé aussi quelques morceaux de musique sacrée, et même, dit-on, quelques partitions d'opéra. Ses œuvres dramatiques ont paru sous le titre : *Original-Beiträge zur deutschen Schaubühne;* Dresde, 1837-1842, 6 vol. in-8°; suite, 1844, 1 vol. in-8°.

Conversations-Lexicon.

AMÉLIE. La reine de Prusse, ainsi appelée en France, n'est connue en Allemagne, sa patrie, que sous celui de *Louise* (*voy.* ce mot).

AMÉLIE, reine des Français. *Voy.* MARIE-AMÉLIE.

AMÉLIE, duchesse de Saxe-Weimar. *Voy.* AMALIE.

AMÉLIER DE TOULOUSE (*Guillaume*), nom donné par erreur (dans la *Biogr. univers.*) à *Anélier*, troubadour du douzième siècle. *Voy.* ANÉLIER.

AMELIN ou **HAMELIN** (*Jean* D'), de Sarlat en Périgord, traducteur de Tite-Live, vivait dans la deuxième moitié du seizième siècle. Il était contemporain d'Amyot, traducteur de Plutarque, et attaché comme gentilhomme au service du maréchal de Biron. C'est, comme il le dit lui-même, sous la tente qu'il acheva la traduction des *Conciones* ou Harangues tirées de Tite-Live; Paris, 1554, in-8° (imprimerie de Vascosan); réimprimées en 1567 et en 1568. La traduction de la troisième Décade de Tite-Live parut à Paris, 1559, in-fol., et fut reproduite en 1585 par Blaise de Vigenère, *resuyvie presque tout à neuf.* Plusieurs de ces ouvrages manuscrits ont été perdus.

La Croix du Maine et Duverdier, *Bibliothèques françaises*, édit. Juvigny, I, 438. — Ronsard, *OEuvres*, Paris, 1623.

AMÉLINE (*Claude*), théologien français, né à Paris en 1635, mort dans sa ville natale en septembre 1706. Fils d'un procureur au Châtelet, il suivit quelque temps le barreau, se dégoûta ensuite du monde, et entra dans la congrégation de l'Oratoire le 29 avril 1660. On a de lui : 1° un *Traité de la Volonté;* Paris, 1684, in-12; — 2° *Traité de l'Amour du souverain bien;* Paris, 1699, in-12. Quelques-uns lui attribuent *l'Art de vivre heureux*, Paris, 1690, in-12, que d'autres croient être de Louis Pascal.

Nicéron, *Mémoires*, etc.

AMÉLIUS (Ἀμέλιος), philosophe éclectique, natif de l'Étrurie, vivait dans le troisième siècle de l'ère chrétienne. Il eut d'abord pour maître Lysimaque, qui lui enseigna les principes de la philosophie stoïcienne. Les écrits de Numénius lui firent ensuite connaître et adopter les dogmes de Platon; enfin il se rendit disciple de Plotin vers l'an 246 de l'ère vulgaire. Pendant vingt-quatre ans il n'abandonna point ce maître, et ne l'eût sans doute jamais quitté, si Plotin, pour raison de santé, ne se fût retiré dans la Campanie. Amélius alors alla s'établir à Apamée en Syrie. Le mot *Amélius*, en grec, signifie *négligent.* Jamais défaut ne fut plus éloigné du caractère du philosophe toscan; aussi Porphyre (*Vie de Plotin*, § 7) rapporte-t-il qu'Amélius aimait mieux être appelé *Amérius* (intègre), et c'est sous ce dernier nom qu'Eunape le désigne dans les Vies des sophistes grecs. Ses disciples lui donnèrent aussi l'épithète de *noble.* Amélius composa près de cent traités, dont aucun, à l'exception peut-être d'un seul, n'est parvenu jusqu'à nous : l'un de ces traités avait pour objet la différence des doctrines de Numénius et de Plotin. Il mit en ordre les ouvrages de ce dernier, dont il possédait si bien les principes, que souvent Plotin le chargeait de répondre aux arguments de ses disciples. Eusèbe, Théodoret et saint Cyrille rapportent un passage d'Amélius, dans lequel il cite le commencement de l'évangile de saint Jean à l'appui de la doctrine de Platon concernant la nature divine. C'est, selon toute apparence, le commentaire d'Amélius, dont il reste un manuscrit (Περὶ τῆς Ἰωάννου τοῦ παρ' ἡμῖν εὐαγγελίου θεολογίας) à la bibliothèque de Saint-Marc à Venise. — Amélius eut un fils adoptif, nommé Justin Hesychius, auquel il légua tous ses écrits.

Eunapius, *Vitæ philosophorum.* — Suidas, au mot Ἀμέλιος. — Porphyrius, *Vita Plotini.* — Eusèbe, *Præparatio evangelica.* — Brucker, *Historia critica*, t. II, p. 233. — Delaulnaye, dans la *Biographie universelle.*

***AMÉLIUS** (*Martin*), célèbre jurisconsulte allemand, né à Fribourg en Brisgau le 30 octo-

bre 1526, mort vers 1590. Il fut chancelier du margrave de Bade Charles II, et aida puissamment ce prince à introduire dans le pays de Bade la religion protestante. Après la mort de Charles II il fut nommé régent, et fit bâtir plusieurs établissements et édifices, parmi lesquels on remarque le château de Kiefernbourg et le gymnase de Durlach.

Adam, *Vitæ germanorum jurisconsultorum.* — Sachs, *Badensche Geschichte*, IV, 175. — Pantaleon, *Heldenbuch*, vol. III.

AMELOT DE LA HOUSSAYE (*Abraham-Nicolas*), célèbre publiciste français, né à Orléans en février 1634, mort à Paris le 8 décembre 1706. Il fut d'abord secrétaire d'ambassade à Venise, et se consacra ensuite à l'étude de l'histoire, de la morale et de la philosophie : voilà tout ce que l'on sait de sa vie. On lui reproche de la dureté dans le style; mais son exactitude dans les faits et la justesse de son esprit font pardonner ce défaut. Les principaux ouvrages d'Amelot sont : *Histoire du gouvernement de Venise*, etc.; Amsterdam, 1676, 1705, 3 vol. in-12, avec un supplément. Cet ouvrage, qui, pour la première fois, mit au jour les maximes de la république de Venise, devint l'objet des réclamations du sénat vénitien auprès de la cour de France. Bayle dit que l'auteur fut enfermé à la Bastille; — *Histoire du concile de Trente*, de Fra Paolo Sarpi, traduite par le *sieur de la Mothe-Josseval*. Amelot, qui se cache ici, a fait sa traduction, non sur l'original italien, mais sur la version latine peu fidèle de Newton. Cette traduction, dès qu'elle parut en France, fut violemment attaquée par les partisans de l'autorité illimitée du pape. Amelot fut diffamé dans plusieurs libelles, et accusé d'être mauvais chrétien. « Je suis, répliqua-t-il, bon catholique, aussi bien que toute ma famille, qui l'a été depuis trois cents ans... Mais ayant été élevé et instruit dans l'Église gallicane et dans l'université de Paris, dont j'ai l'honneur d'être membre, je crois et veux toujours croire ce qu'elles enseignent touchant les matières de discipline et de jurisdiction ecclésiastique. » Voici les passages les plus incriminés de l'*Histoire du concile de Trente :* « Le pape, dit l'auteur (Fra Paolo), fut fort content de la conduite de quelques couvents qui s'étaient soustraits à la juridiction des évêques pour se soumettre immédiatement à celle du saint siége de Rome, qui par là acquérait des sujets soumis dans chaque ville. » Et le traducteur ajouta en note : « C'est pourquoi l'on ne saurait veiller de trop près sur les moines, qui forment une monarchie étrangère dans le cœur des États des princes séculiers. » Dans un autre endroit, l'auteur donne le précis d'une remontrance dressée par les théologiens catholiques de l'Allemagne en faveur du mariage du clergé. A quoi Amelot ajoute que « le célibat des prêtres est une loi d'économie; c'est pourquoi le pape Pélage fit difficulté de confirmer l'évêque de Saragosse, parce qu'il avait femme et enfants; et quand il le confirma, ce fut à condition que sa femme et ses enfants n'emporteraient après sa mort que ce qui se trouvait alors dans son inventaire...... Quand des prêtres (non mariés) sont obligés d'abandonner leur pays, ils peuvent le faire avec moins de peine, ne laissant point après eux de gages qu'ils chérissent... Il est donc de l'intérêt de l'État, quoique ce ne soit pas celui de ce qu'on appelle l'Église, que les ecclésiastiques soient mariés. » — Ailleurs, en parlant de Philippe, landgrave de Hesse, prince protestant, qui fut si lâchement surpris et emprisonné par l'empereur Charles-Quint, le champion du catholicisme, Amelot fait connaître que, dans le traité que cet empereur fit avec le landgrave, il substitua, devant le mot *Gefangenschaft* (emprisonnement), un *w* aux lettres *in* dans le mot *einige* (quelque, aucun), ce qui en changeait complétement le sens; car *ewige* signifie *éternel*. Aussi l'empereur répondit-il aux réclamations de son prisonnier, qu'il s'acquitterait suffisamment de sa promesse s'il mettait le landgrave en liberté une heure avant sa mort. — Les autres ouvrages d'Amelot sont : *le Prince*, de Nicolas Machiavel, traduit de l'italien avec des remarques, 1683 et 1686, in-12. Pour justifier Machiavel, Amelot prétend que son ouvrage n'est qu'une satire de la politique italienne du temps; — les *Annales de Tacite* traduites du latin, avec des notes politiques et historiques, 1690 et 1735, 10 vol. in-12 : les quatre premiers volumes sont d'Amelot, les six autres sont de François Bruys; on les regarde comme inférieurs aux premiers; — une nouvelle édition des *Lettres du cardinal d'Ossat*, 5 vol. in-12, 1707; — *Mémoires historiques, politiques, critiques et littéraires*, 1722, 2 vol. in-8°; 1737, 3 vol. in-12 : L. Coquelet en a donné une troisième édition à Paris, 1742, 3 vol. in-12; ces mémoires, imprimés après la mort d'Amelot, sont fautifs et incomplets; — *la Morale de Tacite*, 1686, in-12 : l'auteur y a rassemblé une centaine de traits ou maximes propres à peindre le caractère des courtisans et de leurs discours empoisonnés; — *l'Homme de cour*, traduction de l'*Oraculo Manual* de Baltasar Gracian, Paris, 1684, in-4°; — *Discours préliminaire sur les traités faits entre les rois de France et les autres princes de l'Europe, depuis le règne de Charles VII jusqu'à l'an* 1690; Paris, 1692, in-12 : Amelot y définit la politique *l'art d'en imposer aux hommes*. Il y rapporte entre autres cette fameuse maxime conseillée par François Sforce à Louis XI, que, « pour mieux trouver les partis en lutte, il faut d'abord leur accorder tout ce qu'ils demandent. » H.

Nicéron, *Mémoires*, t. XXXV, p. 120. — Richard Simon, *Bibliothèque critique*, t. I. — Chaufepié, *Nouveau Dict. hist.* — Quérard, *France littéraire*. — Lelong, *Bibliothèque historique*. — Saxius, *Onomast.*, t. V, p. 305.

AMELOT (*Sébastien-Michel*), évêque de

Vannes, né à Angers le 5 septembre 1741, mort à Paris le 2 avril 1829. Il administrait avec une sage modération son diocèse, lorsque la révolution éclata. Sur son refus de prêter le serment à la constitution civile du clergé, il fut conduit à Paris, et cité à la barre de l'assemblée constituante : il reçut seulement l'ordre de ne point quitter son logement. Lorsque la constituante eut terminé sa session, il passa en Suisse, où il signa l'*Instruction* que quarante-huit évêques adressèrent, le 15 août 1798, aux fidèles de France. Après l'invasion de la Suisse par l'armée française, Amelot se retira à Augsbourg, et de là à Londres, en 1800. Il prit ensuite part aux actes des évêques non démissionnaires, aux *Réclamations*, du 6 avril 1803, à la suite de ces *Réclamations*, du 15 avril 1804, et à la *Déclaration sur les droits du roi*, du 8 du même mois. A la rentrée des Bourbons, il se démit de son évêché, et mourut aveugle.

Biographie des Contemporains.

AMELOTTE (*Denis*), littérateur français, oratorien, né à Saintes en 1606, mort à Paris le [...] octobre 1678. La part qu'il eut au despotisme du P. Bourgoing, général de la congrégation de l'Oratoire, le rendit justement odieux à ses confrères. Son attachement aux principes de saint Augustin et de saint Thomas ne l'empêcha pas de marquer la plus forte prévention contre les théologiens de Port-Royal. Nicole se chargea de venger ses collègues. On dit que, pour peindre son original au naturel, il alla lui faire une visite, afin de mieux rendre son air grotesque et les grimaces dont il accompagnait tous ses mouvements. Le P. Amelotte s'en vengea en détournant le chancelier Séguier, dont il était le théologien, d'accorder le privilége pour la traduction du Nouveau Testament, connue sous le nom de *Mons*. Il craignait d'ailleurs que cette traduction ne nuisît à celle qu'il était sur le point de publier lui-même, et qui parut en 1666, 1667 et 1668, 4 vol. in-8°, reliés en 3. Dans l'épître dédicatoire à Péréfixe, archevêque de Paris, les savants de Port-Royal, sans être nommés, se trouvaient peints sous les plus noires couleurs. Cette épître fut supprimée après la mort de l'auteur et du Mécène, et remplacée dans l'édition de 1688, 2 vol. in-4°, par une dédicace différente à de Harlay, successeur de Péréfixe. Cette traduction, sur laquelle est principalement fondée la réputation du P. Amelotte, a été souvent réimprimée avec ou sans notes : elle était mieux écrite qu'aucune de celles qui l'avaient précédée. Le P. Amelotte avait composé quelques livres mystiques et des écrits sur les affaires du jansénisme, qui ne valent pas la peine d'être tirés de l'oubli.

Lelong, *Bibliothèque de la France*, t. IV, p. 370. — Richard Simon, *Bibliothèque critique*. — Nicéron, *Mémoires*. — Tabaraud, dans la *Biographie universelle*.

AMELUNGHI (*Jérôme*), poëte burlesque italien du seizième siècle. Il était de Pise, et sans doute bossu ; car on l'appelle *il gobbo da Pisa*, le bossu de Pise. On a de lui un poëme intitulé *la Gigantea* (la Guerre des Géants), qu'il publia sous le nom de Forabosco, à Florence, en 1566, in-12, avec un autre poëme du même genre, intitulé *la Nanea* (la Guerre des Nains), d'un certain Francesco Aminta, tout à fait inconnu. Ces poëmes ont été réimprimés à Florence en 1612, in-12, avec *la Guerra de' Mostri*, d'Antoine Grazzini, dit *le Lasca*. Ce sont les premières productions d'un genre dans lequel les Italiens ont excellé. On trouve aussi, parmi les *Canti carnascialeschi* (Chants du carnaval), un chant original d'Amelunghi, sous le titre de *gli Scolari* (les Écoliers).

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Crescimbeni, *Istoria della volgar poesia*. — Ginguené, *Biographie universelle*.

***AMENDOLA** (*Ferrante*), peintre d'histoire, né à Naples en 1664, mort en 1724. D'abord élève de Solimena, il quitta la manière de son maître pour celle de Luca Giordano. Parmi les nombreux ouvrages qu'il exécuta à Naples, on cite deux tableaux d'autel dans l'église de la Madone de Monte-Virgine. Selon Dominici, Amendola se distingua par sa facilité pratique dans le coloris, mais échoua complétement dans l'imitation du genre grandiose de Giordano, surtout dans la draperie. Au rapport de Nagler, on trouve dans la galerie royale de Munich un excellent tableau d'Amendola, représentant la boutique d'un charlatan ; cependant ce tableau n'est pas indiqué dans les catalogues.

Dominici, *Vite de' pittori Napolitani*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*, t. I.

AMÉNOPHIS, nom de plusieurs pharaons ou rois d'Égypte. Le premier qui le porta, roi de la 18e dynastie, est peu connu dans l'histoire. On voit, sur les monuments, qu'il s'appelait aussi *Ammon-Mai*. Il monta sur le trône l'an 1778 avant l'ère chrétienne, et régna vingt et un ans.

Le second AMÉNOPHIS, fils de *Thoutmosis II*, est le septième pharaon de la 18e dynastie. D'après le *Canon chronologique de Manéthon* et la *Table d'Abydos*, il paraît être ce *Memnon* des Grecs dont la statue rendait, dit-on, des sons harmonieux, et fut mise au nombre des sept merveilles du monde. Il étendit son empire jusqu'au cœur de l'Éthiopie d'une part, et de la Scythie de l'autre. C'est lui qui demanda à Joseph l'interprétation de ses songes, le prit pour ministre, et établit en Égypte Jacob et sa famille. Le commencement de son règne, dont la durée fut de trente ans et cinq mois, remonte à l'année 1687 avant Jésus-Christ. Son épouse se nommait *Taïa*.

AMÉNOPHIS III, ou Aménophis-Ramessès, appelé Ramsès V sur les monuments, et fils de Ramessès-Meïamoun, fut le dix-septième et dernier roi de la 18e dynastie. C'est sans doute le quatrième pharaon dont il est parlé dans la Bible, et le dernier qui figure dans le Pentateuque. C'est lui qui est désigné dans l'Exode comme persécuteur des Israélites. Avant les travaux de MM. Champollion, cette identité semblait déjà établie dans un fragment de Manéthon, conservé

par Josèphe (*contre Apion*, I, 26). On lit dans ce passage qu'Aménophis-Ramessès, voulant chasser une troupe de lépreux, fut épouvanté par les prédictions menaçantes d'un prêtre égyptien. Le chronographe veut sans doute parler des Israélites. Il ajoute que, malgré la prophétie, ce prince résolut de marcher contre ces lépreux qui s'étaient révoltés contre lui; mais qu'ayant craint de combattre contre la Divinité, il retourna à Memphis, d'où il porta peu de temps après ses armes en Éthiopie. Il paraît donc, suivant Manéthon, que ce pharaon ne périt pas dans la mer Rouge, comme on a cru pouvoir l'inférer de quelques versets du 14e chapitre de l'Exode. Aménophis III régna dix-neuf ans et demi, depuis l'année 1493 avant notre ère.

AMÉNOPHIS IV, nommé aussi *Aménophtep*, *Ménophrès* et *Aménophtès*, et second successeur du grand Sésostris, est à peine connu. On sait qu'il monta sur le trône en 1322 avant Jésus-Christ, et qu'il fut le troisième pharaon de la 19e dynastie. Ce fut, selon Théon, sous son règne, dans la trente et unième année, que s'accomplit le grand cycle cynique ou la période zodiacale, formant une révolution de quatorze cent soixante et une années vagues de trois cent soixante-cinq jours, équivalant, dans le calendrier civil, à quatorze cent soixante années de trois cent soixante-cinq jours et un quart. [*Enc. des g. du m.*]

George Syncelle, p. 130, édit. Dindorf. — Wilkinson, *Materia hieroglyphica*, part. II. — S. Sharpe, *The early history of Egypt*, p. 64.

AMENTA (*Nicolas*), littérateur italien, né à Naples en 1659, mort le 21 juillet 1719. Il fut, pendant ses quatorze premières années, affligé d'une maladie des yeux, qui le força de rester tout ce temps enfermé dans une chambre, sans voir le jour. Dès qu'il en fut guéri, il se livra avec ardeur à l'étude du droit, et se distingua bientôt, à Naples, dans la profession d'avocat. Il fit son délassement de la culture des lettres, et s'appliqua surtout à l'étude de la langue toscane, qu'il écrivit avec une grande pureté. On a de lui: 1° sept comédies en prose, savoir: *la Costanza, il Forca, la Fante, la Somiglianza, la Carlotta, la Giustina,* et *le Gemelle,* que l'on compte parmi les meilleures de son temps; — 2° *Rapporti di Parnaso*, etc., première partie, qui n'a pas été suivie d'une deuxième; Naples, 1710, in-4°. Ces rapports sont dans le genre des *Ragguagli di Parnaso* de Boccalini, sinon que ceux-ci roulent souvent sur la politique et sur la morale, au lieu que ceux d'Amenta n'ont pour objet que l'histoire littéraire et des matières d'érudition; — 3° des observations sur *il Torto e'l dritto del non si può*, etc., ouvrage sur la langue italienne, par le P. Daniel Bartoli, sous le nom de Ferrante Longobardi, publiées avec l'ouvrage même dans l'édition de Naples, 1717, in-8°, et réimprimées de même avec des remarques de l'abbé Cito; Naples, 1728, in-8°; — 4° *Della Lingua nobile d'Italia*, etc., autre ouvrage sur la langue, divisé en deux parties, publié à Naples en 1723, in-4°; — 5° les Vies de deux hommes de lettres, monsignor Scipion Pasqual de Cosenza et Lionardo, poëte napolitain; — 6° vingt-quatre *Capitoli,* ou pièces satiriques dans le genre des *Capitoli* du Berni, du Lasca et autres poëtes burlesques; Naples, 1721, in-12 — 7° des *Rime*, ou poésies diverses, éparse dans différents recueils.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ginguené, *Biographie universelle*.

*AMENTÈS (Ἀμήντης), chirurgien grec, vivait probablement dans le premier siècle de notre ère. Il est cité par Galien comme l'inventeur de quelques bandages ingénieux pour le traitement des fractures. Peut-être le nom d'Amentas n'est-il qu'une corruption du chirurgien Amyntas, dont Oribase a donné un fragment dans *Collect. medicinalia*, lib. XLVIII, cap. 30 (dans A. Ma, *Classici autores e Vaticanis codicibus*, 4 vo p. 99). Si c'est, ainsi que le prétend Sprengel, le même Amentès que cite le Scoliaste de Théocrite et qui conspira avec Chrysippe de Rhodes contre Ptolémée Philadelphe, il doit avoir vécu plus de deux siècles avant J.-C.

Galien, *De fasciis*. — Fabricius, *Bibl. græc.*, XII, 7 — Schol. ad Theocrit, *Idyll.* XVII. — Sprengel, *Histoire de la médecine*, t. I.

AMERBACH (*Jean*), célèbre imprimeur, vers le milieu du quinzième siècle, mort en 15 On ignore le lieu de sa naissance; on le croit n Reutlingen en Souabe. Il étudia à Paris sous Je de Lapierre (*Lapidanus*), prieur de Sorbon qui eut l'honneur d'appeler à Paris les premi imprimeurs. Après avoir reçu le grade de maî ès arts, il alla s'établir à Bâle, où il imprima livres, depuis 1481 jusqu'à sa mort. Il fit parai en 1492 les œuvres de saint Ambroise; en 14 quelques poëmes et écrits de Pétrarque; et don en 1506, la première édition des œuvres saint Augustin. « L'énormité des dépenses, Érasme dans la préface de l'édition de 15 avait épouvanté les imprimeurs. Le premier osât risquer l'entreprise fut Jean Amerba homme d'une piété sincère, riche d'argent, m plus riche encore d'intelligence: il n'épargna pour se procurer les ouvriers les plus habiles faire collationner de tous côtés des manuscri enfin il fit toutes ces dépenses, moins par mour du gain que dans le noble but de ren accessibles au plus grand nombre de chréti les œuvres des premiers Pères de l'Église, d l'étude avait été jusqu'alors si négligée. »

Amerbach substitua, l'un des premiers, les ractères romains aux italiques et aux gothiq d'abord généralement employés. La grosseur type dont il se servit pour cette édition de s Augustin porte encore dans nos ateliers d'im merie le nom de *saint-augustin;* mais l'œil la lettre était de forme gothique. Amerbach a aussi l'intention d'imprimer les œuvres de s Jérôme; et, pour donner une édition aussi

ecte que possible, il avait fait apprendre à ;runo, Basile et Boniface, ses fils et ses aides, ; latin, le grec et l'hébreu. Le digne vieillard ıourut avant de voir sa tâche terminée. L'édi-on de saint Jérôme, en 9 vol. in-fol., sortit, ans l'intervalle de 1516 à 1526, des presses e Froben, qu'Amerbach avait fait venir à Bâle. osse Bade, dans la lettre qu'il écrivit en 1499 Antoine Koburger, et qui est en tête des œu-res d'Ange Politien, fait l'éloge de la correction u'Amerbach apportait à ses éditions : « Si tous ;s libraires avaient les excellentes qualités de ean Amerbach, ils seraient beaucoup plus ho-orés qu'ils le sont des amis des lettres. » Jean apierre fait aussi son éloge; enfin Érasme l'ap-elle *le meilleur des hommes*. A. F.-D.

Érasme, *Opera omnia*, édit. de Le Clerc, III, 1249. — aittaire, *Annales typographici*, t. I, p. 140 et sq 221, etc. Ambr. Firmin-Didot, *Essai sur la Typographie*; Paris, 51.

AMERBACH (*Boniface*), jurisconsulte, né à âle en 1495, mort en 1562. Il était le fils aîné ; l'imprimeur Jean Amerbach, et reçut une lucation distinguée. Il corrigea avec ses deux ères une édition hébraïque de saint Jérôme, ıe leur père avait laissée inachevée. C'est ce avail qui le mit en rapport avec Érasme. En ı13, il obtint le grade de maître ès arts à l'u-versité de Bâle, et étudia à Fribourg la juris-udence, sous les auspices d'Ulric Zasius. Après oir voyagé quelque temps en Italie et en ance, il fut reçu docteur en droit à l'université Avignon, et retourna dans sa ville natale pour plus la quitter, depuis 1525 jusqu'à sa mort. enseigna le droit civil à l'université de Bâle. asme, peu de jours avant de mourir, reçut les ins affectueux de Boniface Amerbach, de Froben d'Épiscopius, ses meilleurs amis; il nomma nerbach son légataire universel, et les deux au-es imprimeurs ses exécuteurs testamentaires. ıns la cathédrale de Bâle on lit l'épitaphe ı'Amerbach inscrivit sur le buste d'Érasme : les ıms des trois amis y sont rappelés. Amerbach para avec sa propre fortune, qui était considé-ble, quelques omissions qu'il crut avoir remar-ıées dans le testament de son ami. Il poussa en la son désintéressement si loin, que ces legs ıpplémentaires furent faits sous le nom d'É-sme. On a d'Amerbach une *Lettre sur la lle de Bâle*, qui se trouve dans Sébastien ünster, *Cosmographie*; et quelques disserta-ıns : Περὶ ἐπιεικείας καὶ ἐπιεικοῦς, et Περὶ τοῦ ουσίου καὶ ἀκουσίου (*sur la modération et ır des actions volontaires ou involontaires*). rasme a comparé le style latin d'Amerbach à lui de Politien.

On imprima en 1659, à Bâle, in-4°, *Biblio-ıeca Amerbachiana*, etc.; ouvrage assez rare, très-curieux pour l'histoire de l'imprimerie. rasme et Boniface Amerbach avaient jeté les emiers fondements de cette bibliothèque.

Gesner, *Bibliotheca*, 1555 et 1583. — Pantaléon, *Proso-graphia*, Bâle, 1565-6. II, 264, etc. — Boissardus, *Bibliotheca sive Thesaurus virtutis et gloriæ*, XI, 80, 81. — Melchior Adam, *Vitæ germanorum jurisconsulto-rum*, p. 152. — Érasme, *Opera omnia*, édit. P. Leclerc, III; 1249-1289, etc. — Münster, *Cosmographia univer-salis*, lib. III.

AMERBACH ou **AMERPACH** (*Vitus* ou *Veit*), littérateur allemand, né à Wendingen (Bavière) en 1487, mort à Ingolstadt en 1557. Il étu-dia la philosophie et la théologie à Wittemberg, et devint un des partisans les plus zélés de Lu-ther; mais, de retour dans sa patrie, il rentra dans le sein de l'Église catholique, et fut nommé pro-fesseur de philosophie à Ingolstadt, où il mou-rut. Outre quelques écrits philosophiques (*de Anima*; Wittemb., 1542, in-4°; *de Philosophia naturali*, etc., 1549; — *Antiparadoxa, cum orationibus de Laudibus, de Patria, et de Ra-tione studiorum*; Strasbourg, 1541), on a de lui des commentaires sur les *Offices* de Cicéron, et sur le *Discours pour le poëte Archias*; sur les poëmes de Pythagore et de Phocylide; sur les *Tristes* d'Ovide, et sur l'*Art poétique* d'Horace. On a aussi de lui des épigrammes, des épitaphes, des pièces de vers et quelques traductions.

Adelung, Supplém. à Jöcher, *Lexicon*. — Gesner, *Bi-bliotheca*.

* **AMERBACH** (*Élieh-Nicolas*), musicien cé-lèbre du seizième siècle. En 1571, il était orga-niste à l'église de Saint-Thomas, à Leipzig. Il avait fait, à ce qu'il dit lui-même, son éducation à l'étranger, probablement en Flandre, pays qui abondait alors en musiciens distingués. Son principal ouvrage a pour titre : *Tablature pour l'orgue*, contenant divers motets, des morceaux de musique sacrée, des compositions de Baptista, Keniz, Scandel, Orlando di Lasso, et Vento. Gré-goire Bersmann a fait sur Amerbach le distique suivant :

Hoc satis est : satis est Eliæ dicere nomen :
Quod superest, ipsum nempe loquetur opus.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens*.

AMER BIAKHAM-ALLAH (*Aboul-Mansour-Amer Kamillah*), septième khalife fathémite d'Égypte, né vers 1095 de J.-C., mort le 22 dzou-ledgé de l'an 524 de l'hégire (26 novembre 1130). A l'âge de cinq ans, il succéda à son père Mos-taly. Sous son règne, le vizir Afdhal exerça tous les droits de la souveraineté pendant l'espace de vingt ans. Las de l'esclavage où ce ministre le retenait, Amer, l'an 1121 de Jésus-Christ, le fit assassiner, dit-on, par deux Buthémiens, qui le poignardèrent au retour d'une promenade : il avait alors trente-cinq ans. Amer ne fut point re-gretté de ses sujets. Il avait des talents, mais il manquait de vertus; il était cruel, orgueilleux, dissimulé, voluptueux, et livré à tous les excès.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale*.

* **AMERGIN, MAC-AMALGAÏD** ou **AMAL-GAÏDH**, poëte irlandais, vivait à la cour du roi d'Irlande Dermod, qui régna depuis 538-559, d'a-près O'Halloran (*General History of Ireland*), ou depuis 544-559, d'après O'Reilly. Amergin

a laissé *Dinn Seanchas* (Histoire des places remarquables de l'Irlande). Cet ouvrage reçut quelques additions au douzième siècle.

Sir James Ware, *History of the Writers of Ireland*, by Harris. — O'Reilly, *Transactions of the iberno-celtic Society, for* 1820.

*AMERGIN, MAC-AMALGARD, écrivain irlandais, de la seconde moitié du septième siècle. Il vivait au temps de Finghin, roi de Munster, qui régna, selon O'Reilly, de 662-696 de J.-C. Il écrivit un traité sur les priviléges et les punitions des différentes classes de la société; un exemplaire de cet ouvrage se trouve dans les manuscrits du collége de la Trinité, à Dublin.

O'Reilly, *Transactions of the iberno-celtic Society, for* 1820.

AMERGIN ou **AMERGINUS**, archidruide des anciens Scots-Irlandais, et l'un des chefs de la colonie scytho-milésienne qui, selon les annales de ces peuples, vinrent, vers 1100 avant J.-C., fonder en Hibernie la monarchie suprême, et les dynasties subordonnées que les Anglais y trouvèrent encore existantes dans les mêmes races lors de leur première invasion en Irlande, l'an 1170 après J.-C.

Amergin avait un grand nombre de frères, fils, ainsi que lui, d'un prince établi dans le nord de l'Espagne, nommé d'abord *Gallamh*, mais surnommé emphatiquement *Mileagh-Easpain*, ou le Champion d'Espagne, d'où l'on a fait *Mileagh*, *Miles*, *Milesius*, *Milesicus*. Quoique prêtre, Amergin combattit aussi ardemment que ses frères pour soumettre l'île qu'ils étaient venus conquérir. C'était même pour lui un devoir, énoncé avec précision parmi les préceptes de sa doctrine :

Aris præpositus sit doctior, aptior armis,

a dit le savant O'Flaherty, en rendant par un vers latin les deux vers hiberno-celtiques qui avaient anciennement consacré cette maxime :

En science, en valeur, ministres des autels,
Songez à surpasser le reste des mortels.

Après la victoire acquise au prix du sang, Héber, Hérémon et Amergin, survivant aux autres fils de Mileagh, s'occupèrent de fonder leur établissement politique. Les deux premiers prirent le titre de roi en se partageant l'île, sur laquelle Hérémon ne devait pas tarder à régner seul. Le troisième ne voulut d'autre caractère que celui de *druide suprême*. Les bardes ont dit de lui : « La nature l'avait fait poëte et philosophe; la loi le fit pontife et historien : il « fléchissait devant les autels des genoux plus « blancs que la neige. »

C'est en répétant ces bardes et leurs successeurs immédiats, qu'O'Flaherty dans son *Ogygia*, sir James Ware et Harris dans leurs *Antiquités*, O'Connor dans ses dissertations, O'Halloran dans son histoire, ont appelé Amergin le premier auteur qu'ait eu l'Irlande.

Dans une tragédie inédite, dont le sujet est la restauration de la monarchie irlandaise, interrompue par une conspiration plébéienne au premier siècle de notre ère, et dont la scène est à Cruacan, autrement la Montagne de l'Aigle, chef-lieu des druides en Irlande, un de ces druides, expliquant à un étranger dans quel séjour il a porté ses pas, lui dit :

Ici, tandis qu'Héber et l'heureux Hérémon
De vingt peuples divers formaient la nation,
Leur frère Amerginus, héros, sage et druide,
De nos rites sacrés devint le premier guide,
Et, dédaignant le trône, aima mieux enseigner
Aux uns à se soumettre, aux autres à régner.

O'Halloran, *General history of Ireland*. — J. Ware, Thomas Moore, *History of Ireland*. — O'Reilly, *Transactions of the iberno-celtic Society*, 1820. — Lally Tolendal, dans la *Biographie universelle*.

AMÉRIC VESPUCE. *Voy.* VESPUCE.

AMERIGHI ou **MORIGI MICHEL-ANGE** (*Caravaggio*). *Voy.* MICHEL-ANGE.

*AMERLING (*Frédéric*), célèbre peintre allemand, né à Vienne le 14 avril 1803. Il a longtemps voyagé en Allemagne, en France et en Italie, et se distingue surtout par son talent de faire les portraits. Parmi ses meilleurs tableaux historiques, on remarque *Didon abandonnée par Enée*, et *Moïse dans le désert*.

Oesterreichisches Biographisches Lexicon; Vienne, 1851.

*AMEROT ou AMEROTTUS (*Adrien*), grammairien, natif de Soissons, mort en 1560. On a de lui : *De Dialectis diversis Declinationum græcanicarum ex Corintho et aliis*; Paris, 1534, in-8°; nouvelle édition, 1536, in-8°; — *Compendium græcæ Grammaticæ, perspicua brevitate complectens quicquid est Octo Partium Orationis*; in-4°, Paris, 1520. Montfaucon cite, dans sa *Bibliotheca Manuscriptorum*, encore un autre ouvrage, intitulé *De Arithmetica*, qui se trouve, dit-on, dans la bibliothèque du Vatican.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

AMERSFOORT (*Evert van*), peintre hollandais, vivait au commencement du dix-septième siècle. Van Mander le mentionne seulement comme un des disciples distingués de François Floris.

Van Mander, *Het Leven der Schilders*.

*AMERSFOORDT (*Jacques*), philologue hollandais, né à Amsterdam le 24 novembre 178[illegible], mort le 23 octobre 1824. Orphelin avant d'avoir atteint sa douzième année, il fut élevé par les soins de quelques parents. Il étudia d'abord à l'école latine d'Amsterdam, ensuite à l'Athénée de cette ville, enfin à l'université de Leyde. Un discours latin prononcé à l'école lui gagna l'amitié de Jérôme de Bosch. Il fut l'un des fondateurs de la Société pour l'étude de la littérature orientale, à laquelle il s'était principalement livré. Ayant pris le grade de docteur à l'université de Leyde, il obtint, en 1816, la chaire de professeur de littérature orientale à l'Athénée de Harderwyk, qui fut supprimée au bout de deux ans. Quelque temps après, il fut nommé professeur de théologie à l'Athénée de Franeker, où il remplit les fonctions de *rector magnificus*, de

uis octobre 1821 jusqu'en juin 1823. Il mourut endant un voyage qu'il fit à Leyde, pour assister l'anniversaire de la levée du siége de cette ille. On a de lui : *Dissertatio philologica de ariis lectionibus Holmesianis locorum quoundam Pentateuchi Mosaici;* Leyde, 1815, n-4°; — *Oratio de studio Literarum arabiarum variis post renatam in Europa Docrinam ætatibus itidem variato;* Harderwyk, 816, in-4°; — *Oratio de Religionis Christianæ opularitate;* Leeuwarden, 1818, in-4°; réimrimée dans les *Annales Academiæ Groninanæ,* 1817-1818. — Amersfoordt a laissé deux rères, dont l'un, Henri, a écrit plusieurs ouvrages.

Vie d'Amerswoordt, par J.-W. de Crane, dans *Algeeene Konst-en Letter-Bode;* Haarlem, 1824, II, 394, 399. -J.-A. Philips, *Narratio eorum quæ, ipso rectore Fraequeræ, acciderunt;* dans les *Annales Academiæ Groinganæ,* 1825, p. 10, 16.

AMERVAL ou **AMERLAN** (*Éloi* D'), littéraeur français, né à Béthune vers le fin du quaorzième siècle. Il était maître des enfants de œur dans sa ville natale. Il n'est connu que ar un ouvrage rare et curieux, intitulé *la ande Dyablerie qui traicte comment Sathan it demonstrance à Lucifer de tous les maulx ue les mondains font selon leurs estatz, votions et mestiers, et comment il les tire à mpnation;* imprimé à Paris par Alain Locian, in-8° (sans date), par Michel Lenoir, in-8° ans date), et 3e édit., par le même Lenoir; ris, 1508, in-folio. C'est une espèce de dialogue nt les deux principaux personnages sont Luer et Satan, qui rapportent *tout au long, et ns rien requerir, les abuz, faultes et peiez* que les hommes commettent journellent.

a Croix du Maine et Duverdier, *Bibliothèques franses,* édit. de Juvigny. — Brunet, *Manuel du libraire.*

* **AMES** (*Fischer*), jurisconsulte et orateur éricain, fils de Nathaniel Ames, né le 9 avril 58, mort le 4 juillet 1808. Il commença en 1781 xercer la profession d'avocat. L'habileté dont faisait preuve comme orateur, et les articles 'il fournissait à des journaux, lui valurent en 38 un siége dans la convention de Massaisetts, pour ratifier la constitution. Bientôt ès il fut envoyé comme son premier député congrès des États-Unis, où il fut maintenu ndant tout le temps de la présidence de Wasgton, dont il fut un des plus fermes appuis. se fit surtout connaître par la véhémence de discours contre le gouvernement britannique. 'époque de la retraite de Washington, Ames retira aussi de la vie publique, et consacra partie de ses loisirs à la publication d'une ie d'articles intitulés *Leçons d'Histoire,* et gés contre l'influence des principes révolumaires alors en vigueur en France. Dr. Kird, président du Harvard-Collége, et l'un des s intimes d'Ames, publia, en 1809, *The rks of Fisher Ames,* 1 vol. in-8°, avec un trait et une biographie de l'auteur. Ses *Essays on the Influence of Democracy* furent réimprimés à Londres, 1835, in-8°.

Vie d'Ames, par Dr Kirkland, dans *The Works of Fisher Ames;* Boston, 1809, in-8°. — Lieber et Wigglesworth, *Encyclopædia Americana,* I, 212; — Marshall, *Life of Washington* (London, édit. 1807, in-4°), v. 172, 207, etc.

AMES (*Guillaume*), théologien anglais, né à Norfolk en 1576, mort à Rotterdam en 1633. Zélé calviniste, il fut obligé de se retirer en Hollande, où il occupa, pendant douze ans, la place de professeur en théologie de l'université de Franeker. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue les suivants : 1° *Puritanismus anglicanus;* in-8°, 1610; et, en anglais, Londres, 1641; — 2° *Medulla theologica;* in-12, Franeker, 1623; Amsterdam, 1627, 1628, 1634, 1641; et en anglais, Londres, in-12; — 3° *de Conscientia, et ejus jure,* etc.; Amsterdam, 1630, 1631, 1643, in-12; et en anglais, Londres, in-4°, 1643; — 4° *Demonstratio logicæ veræ;* in-12, Leyde, 1632; — 5° *Technometria;* Amsterdam, in-8°, 1632; — 6° *Fresh suit against human ceremonies in god's worship;* in-4°, 1633. Les autres ouvrages de G. Ames sont des écrits de controverse contre le cardinal Bellarmin et le théologien Grevinchovius.

Middleton, *Biographia evangelica,* t. III, p. 45. — Brook, *Lives of the Puritans.* — Mosheim, *Hist. eccles.,* t. III, p. 420.

AMES (*Joseph*), antiquaire anglais, né à Yarmouth le 23 janvier 1688, mort en 1758. Il commença par être marchand de bric-à-brac dans le quartier de Wapping, à Londres; et il était parvenu à un âge assez avancé, lorsqu'il se mit à étudier les antiquités sous les auspices du prédicateur J. Russel et de Pierre Thompson. Il devint en 1736 membre de la Société royale de Londres, et secrétaire de la Société des Antiquaires. Il a publié les *Typografical Antiquities of Great Britain,* ou *Précis historique de l'origine et des progrès de l'imprimerie dans la Grande-Bretagne, avec des notices sur ses premiers imprimeurs, et un catalogue des livres par eux imprimés depuis l'an* 1471 *jusqu'à l'an* 1600, avec un supplément contenant les progrès de l'imprimerie en Écosse et en Irlande; 1749, 1 vol. in-4°, réimprimé avec des additions considérables de Guill. Herbert, 1785-1790, 3 vol. in-4°, et, depuis, avec des additions considérables de Dibdin. On a encore d'Ames : *Parentalia, or memoirs of the family of the Wren;* Lond., 1750, in-fol.

Gough, *Memoires of Joseph Ames,* en tête des *Typographical Antiquities.* — *Biographical Dictionary.*

* **AMES** (*Joseph*), capitaine de la marine anglaise, né le 5 mars 1619, mort le 1er décembre 1695. Il entra de bonne heure dans la marine, et prit part à plusieurs batailles contre la flotte hollandaise. Il se distingua particulièrement dans la bataille (31 juillet 1653) où les Hollandais perdirent leur fameux amiral van Tromp; le parlement lui décerna à cette occasion une mé-

daille en or, gravée par Simon. Après s'être retiré du service de la marine, il demeura à Yarmouth, où il mourut.

***AMES** (*Nathaniel*), astronome et médecin américain, né en 1708, mort à Dedham en 1765, fils de Guillaume Ames, pratiquait la médecine à Dedham, ville située à neuf lieues de Boston, et publia pendant quarante ans un *Almanach populaire* américain.

Allen, *American biographical and historical dictionary*, p. 37.

AMESTRIS ou **AMASTRIS**. Il y a deux princesses de ce nom : l'une, femme de Xerxès, dont Hérodote (IX, 109 et suiv.) rapporte la cruauté à l'égard d'Artaünté, princesse vertueuse que Xerxès essaya de séduire ; l'autre, nièce de Darius Codoman, et tour à tour femme du général macédonien Cratérus, de Denys d'Héraclée et de Lysimaque (*Voy.* AMASTRIS). C'est à cette dernière, qui fut tuée par ses fils, qu'on attribue la fondation de la ville d'Amestris en Paphlagonie, aujourd'hui Amassérah, et dont le port était jadis très-fréquenté. Après avoir fait partie du royaume du Pont, cette ville assez importante, fondée sur l'emplacement de l'antique Sésame, ville forte, située sur une hauteur, et connue déjà d'Homère, passa sous la domination des Romains. Après le partage de l'empire d'Orient, elle fut une des principales villes de l'empire de Trébisonde ; en 1210, elle devint la propriété de Théodore Lascaris, puis celle des Génois ; et quand Mahomet II eut pris Constantinople, il s'empara encore d'Amestris, dont le port n'était pas sans importance. On a des médailles d'Amestris. [*Enc. des g. du m.*]

Hérodote, liv. IX. — Diodore, liv. XI.

AMFREVILLE, nom de plusieurs marins célèbres du dix-septième siècle. Il y avait trois d'Amfreville, tous frères, et présents à la malheureuse bataille de la Hogue en 1692 : l'aîné (le marquis), chef d'escadre, commandait l'avant-garde ; le second montait le vaisseau *l'Ardent*, de 70 canons, et le troisième commandait *le Vermandois*, de 60. Tous les trois combattirent vaillamment. Leur nom se retrouve à toutes les époques glorieuses de la marine, sous le règne de Louis XIV. Le marquis d'Amfreville mourut lieutenant général des armées navales, dans un âge très-avancé.

Quincy, *Histoire militaire de Louis le Grand*. — Hennequin, *Biographie maritime*, t. I, p. 345. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV*; Paris, 1784, t. I, p. 410.

AMHERST (*Jeffry*, lord), général anglais, né le 29 janvier 1717, mort le 3 août 1793. Il assista, sous les ordres du duc de Cumberland, aux batailles de Raucoux, Dettingen, Fontenoy, Laufeld et Hastenbeck, et fut nommé en 1758 major général de l'armée. Pendant la guerre qui éclata entre la France et l'Angleterre, dans l'Amérique septentrionale, il commanda les troupes anglaises qui, après avoir réduit successivement Louisbourg, le fort Duquesne, le fort Niagara, Ticonderoga, Crownpoint, Québec et Montréal, s'emparèrent, en 1760, du Canada. De retour en Angleterre, il entra dans le conseil privé du roi, et fut en 1776 élevé à la pairie, avec le titre de baron Amherst de Holmesdale, dans le comté de Kent.

Gentleman's Magazine, septembre 1797. — *Annual Necrology*, 1797-1798. — *Biographical Dictionary*.

***AMHERST** (*William Pitt*, comte D'), neveu et héritier du précédent, né vers 1770, mort vers 1845. Élevé dans les principes du ministre Pitt, lord d'Amherst s'attacha de conviction au parti tory et lui resta constamment fidèle. Après avoir suivi la carrière diplomatique, il fut choisi par la compagnie des Indes orientales pour remplir, dans l'intérêt du commerce de cette compagnie, une mission en Chine, et s'embarqua en 1816 pour cette destination, avec une suite nombreuse. Il pénétra jusqu'au centre du *Céleste Empire*, mais ce voyage n'eut point un résultat satisfaisant. Les concessions qu'il fit aux mandarins chinois et à l'empereur sur l'article de l'étiquette de cour donnèrent lieu de leur part à de nouvelles exigences, et le fier Breton refusa enfin de se soumettre au cérémonial ridicule et humiliant qu'on voulait lui faire subir. Pendant son retour en Europe il fit naufrage, et se sauva sur la chaloupe du vaisseau à Batavia.

A Sainte-Hélène il eut une longue entrevue avec Napoléon, et au mois d'août 1817 il débarqua en Angleterre, aussi peu satisfait de son entreprise en Chine que l'avait été, vingt-trois ans auparavant, son devancier lord Macartney. La relation de son voyage ne fut pas publiée par lui-même ; mais Abel (*voy.* ce mot), qui l'avait accompagné en qualité de médecin et de naturaliste, en fit connaître les événements les plus importants, et on en trouve aussi quelques fragments dans la relation du capitaine Élie. La compagnie des Indes, loin de lui imputer le mauvais succès de cette tentative, lui tint compte de ses efforts, et en 1823 lord Amherst fut nommé au poste important de gouverneur général dans les Indes orientales. C'est sous son administration qu'eut lieu la guerre des Anglais avec le puissant peuple des Birmans. En 1826, il reçut le titre de comte. Rappelé en Europe en 1828, il revint en Angleterre, où il est mort âgé.

M. N. Wallich, préposé au jardin botanique de la compagnie des Indes orientales, a donné, en l'honneur de la comtesse Amherst et de sa fille miss Sarah, le nom d'*amherstia nobilis* à une fleur de l'Inde, extrêmement remarquable par sa grandeur, sa conformation et l'éclat de sa couleur. Le genre des *amherstia*, de la classe des *diadelphia decandria* de Linné, et de l'ordre naturel des légumineuses, appartient en propre à l'empire des Birmans, et est cultivé dans les jardins de Martaban. L'*amherstia nobilis*, dont rien n'égale la magnificence, s'appelle en birman *thoca* : on en trouve la représentation en grandeur naturelle et réduite, dans un ouvrage très-précieux qui a été publié à Londres chez Treuttel et Würtz et Richter, sous le titre suivant : *Plan*

asiaticæ rariores, or descriptions and figures of a select number of unpublished East Indian plants, 3 vol. in-fol. avec 300 planches color.; Londres, 1829. [*Enc. des g. du m.*]

AMHURST (*Nicolas*), littérateur anglais, né à Marden, dans le comté de Kent, vers la fin du dix-septième siècle, mort le 27 avril 1742, à Turickennam. C'était un homme de beaucoup d'esprit, mais sans mœurs. Sa mauvaise conduite l'ayant fait chasser d'Oxford, où il était membre du collége de Saint-Jean, il s'en vengea par deux poëmes satiriques, intitulés *Oculus Britanniæ*, et *Terræ filius*. Il alla s'établir à Londres, où il publia un volume de Mélanges et quelques autres essais; mais il est plus particulièrement connu comme ayant eu part à la rédaction d'un ouvrage périodique intitulé *the Crafstman*, auquel travaillèrent aussi lord Bolingbroke et Pulteney. Cette feuille, dirigée contre le ministère de Robert Walpole, eut un succès si prodigieux, qu'il s'en débitait dix à douze mille exemplaires par jour. Ce succès n'augmenta point la fortune d'Amhurst, qui après la chute du ministre, quoiqu'il fût un de ceux qui y avait le plus contribué par leurs écrits, ne reçut aucune récompense, n'obtint aucune place, et fut entièrement oublié du parti qu'il avait si bien servi. Il mourut, à ce qu'on croit, de chagrin, et dans un état si misérable, que son imprimeur Richard Franklin fut obligé de payer son cercueil. On a aussi de lui : une *Épître à sir John Blount*, 1720; — *le Général anglais*, poëme consacré à la mémoire de Jean, duc de Marlborough; — *Strephon vengé*, satire contre les toasts d'Oxford; — *la Convocation*, poëme en cinq chants, dirigé contre le haut clergé; la traduction de quelques poëmes latins d'Addison.

Wilson, *History of Merchant Taylor's School.* — Cibbers, *Lives of the poets of Great Britain and Ireland*, t. V, p. 535. — *Biographia britannica.* — Suard, dans la *Biographie universelle.*

*AMICI (*Jean-Baptiste*), physicien italien, né à Modène en 1784. Il étudia les mathématiques à Bologne, et montra de bonne heure un goût prononcé pour la construction des instruments d'optique; il employa les loisirs que lui laissait sa chaire de mathématiques au lycée de Panaro, principale école du duché de Modène, à s'occuper de découvertes utiles au progrès des arts et des sciences. Il parvint à composer un alliage très-dur, capable de prendre et de conserver un beau poli, avec lequel il construisit, dès le commencement de notre siècle, des miroirs de télescopes de 20 pieds de longueur sur 11 pouces de diamètre. En 1812, il montra un de ces télescopes aux astronomes de l'observatoire de Milan. Vers 1827, Amici construisit des microscopes dioptriques (à six oculaires et trois objectifs) qui portent son nom, et qui, malgré les microscopes si perfectionnés d'Oberhaeuser, sont encore aujourd'hui fort estimés. Il imagina six espèces différentes de *camera lucida* pour le dessin et les observations microscopiques. On lui doit aussi un excellent appareil pour observer et mesurer exactement tous les phénomènes de lumière polarisée. Inspecteur général des études dans le duché de Modène en 1831, il fut appelé par le grand-duc de Toscane à la direction de l'observatoire de Florence après la mort de L. Pons, et continue encore aujourd'hui à faire honneur à son pays par la culture paisible des sciences.

Amici a publié, dans différents recueils académiques, un grand nombre de mémoires et d'observations sur *les étoiles doubles*, sur *les satellites de Jupiter*, sur *les diamètres équatorial et polaire du soleil* (à l'aide d'un nouveau micromètre), sur *la circulation de la séve dans les végétaux*, sur *les infusoires*, sur *la fécondation des plantes*, etc. C'est à l'aide du microscope qu'il a pu se livrer à une série d'observations intéressantes sur la structure et la circulation de la séve dans quelques plantes, telles que les *chara*. Ces observations se trouvent dans les vol. XVIII et XIX des *Memorie della Società Italiana.* — Vincent Amici, son fils, est professeur de mathématiques à Pise, et assiste le père dans ses travaux.

Conversations-Lexicon.

AMICI (*Thomas*), sculpteur italien du quinzième siècle. Il fit en 1495, de concert avec J. Mabila de Mazo, un tableau pour l'autel de san Nicolo, dans la cathédrale de Crémone. C'est ce qu'indique l'inscription qui se trouve sur les deux colonnes latérales de l'autel. — Malvasia fait mention d'un *Antonio-Federico Amici*, peintre de Bologne et disciple de Cesare Gennari.

Cicognara, *Storia della scultura.* — Malvasia, *Felsina Pittrice.*

AMICO (*Antonin* D'), antiquaire italien, né à Messine vers la fin du seizième siècle, mort à Palerme en 1641. Chanoine de l'église cathédrale de Palerme, et historiographe du roi d'Espagne Philippe IV, il était très-versé dans l'histoire et les antiquités de Sicile. Il écrivit sur ce sujet un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns seulement sont imprimés : les autres passèrent, après sa mort, dans les deux bibliothèques du duc de Madonia et de Palafox, archevêque de Palerme; on en trouve le catalogue à la fin de l'un de ses ouvrages imprimés, et dans la *Bibliotheca Sicula* de Mongitore. Ses livres connus sont : 1° *Trium orientalium latinorum ordinum, post captam a duce Gothofredo Hierusalem*, etc., *Notitiæ et Tabularia;* Palerme, 1636, in-fol.; — 2° *Dissertatio historica et chronologica de antiquo urbis Syracusarum archiepiscopatu*, etc.; Naples, 1640, in-4°. Cette dissertation a été réimprimée, avec les dissertations contradictoires, dans le 7e volume du *Thesaurus antiquitatum Siciliæ*, Lugd. Batav., 1723, in-fol.; — 3° *Series ammiratorum insulæ Siciliæ, ab anno Dom.* 842, *usque ad* 1640; Palerme, 1640, in-4°; — 4° *De*

Messanensis prioratus sacræ hospitalitatis domus militum sancti Joannis Hierosolymitani origine; Palerme, 1640, in-4°; — 5° en espagnol : *Chronologia de los vireyes, presidentes, y de otras personas que han governado el reyno de Sicilia, despues que sus reyes han dexado de morar y vivir en el;* Palerme, 1640, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Ginguené, dans la *Biographie universelle.*

AMICO (*Barthélemy*), jésuite, né à Anzo en Lucanie en 1562, mort à Naples en 1649. Il professa la philosophie et la théologie au collége de cette ville, et y fut longtemps préfet des études. Son principal ouvrage est un recueil volumineux sur la philosophie d'Aristote, intitulé *In universam Aristotelis philosophiam Notæ et Disputationes, quibus illustrium scholarum, Averrois, D. Thomæ, Scoti, et nominalium sententiæ expenduntur, earumque tuendarum probabiles modi afferuntur*, 7 vol. in-fol. Ces sept volumes, dont le premier a deux parties, parurent successivement à Naples, depuis 1623 jusqu'en 1648. On peut voir les titres de ses autres ouvrages dans Alegambe (*Biblioth. script. Soc. Jesu*).

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Ginguené, dans la *Biographie universelle.*

AMICO (*Bernardin*), religieux franciscain, de Gallipoli dans le royaume de Naples, était prieur de son ordre à Jérusalem en 1596. Pendant un séjour de cinq ans en Palestine, il dessina et décrivit avec exactitude les saints lieux; et, de retour en Italie, il publia en italien cet ouvrage curieux pour les arts : *Trattato delle piante e immagini de' sacri edifizi di terra santa, designate in Jerusatemme,* etc., d'abord à Rome, et ensuite à Florence, 1620, petit in-fol. Les gravures de ce livre, qui donne les plans des édifices sacrés de la terre sainte, sont du célèbre Callot.

Mazzuchelli. — Ginguené, dans la *Biograph. univers.*

AMICO (*Diomède*), médecin italien, né à Plaisance vers la fin du seizième siècle, a publié : 1° *de Morbis communibus liber; ejusdem tractatus de Variolis,* etc. ; Venise, 1596, in-4° ; — 2° *de Morbis sporadibus, opus novum,* etc.; 1605, in-4°.

Mazzuchelli. — Ginguené, dans la *Biograph. univers.*

AMICO (*Étienne* D'), religieux de la congrégation du mont Cassin, né à Palerme en 1562, mort en 1662, fut prieur, abbé et vicaire général de son ordre. Étant prieur de l'abbaye de Saint-Martin, il en accrut considérablement à ses frais la bibliothèque, et fit aussi construire, pour ce monastère, de superbes bâtiments. Mongitore, qui fait de lui de très-grands éloges, nous apprend, dans sa *Bibliotheca Sicula*, qu'il donna, sous le nom de *Fanesto Musica*, un recueil de ses poésies latines, intitulé *Sacra lyra, variorum auctorum cantionibus contexta, in latina epigrammata conversis;* Palerme, 1650, in-12. De ces deux noms supposés, le premier, *Fanesto*, est l'anagramme de *Stefano*, en français Étienne.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Mongitore, *Biblioth. Sicula.* — Ginguené, dans la *Biographie universelle.*

AMICO (*Faustin*), poëte italien, né à Bassano en 1534, mort en 1558. Il avait adressé à son plus intime ami, Alexandre Campesano, une épître en vers latins, aussi remarquable par l'élégance et la pureté du style que par la forme des pensées et l'art de la composition : elle fut imprimée, après sa mort, sous ce titre : *Faustini Amici, Bassanensis, anno ætatis suæ XXIV immaturata morte prorepti, Epistola ad Alexandrum Campesanum;* Venise, 1564, in-4°. Ses poésies italiennes sont éparses dans divers recueils, entre autres dans celui des poëtes de Bassano et dans la collection du Gobbi.

Mazzuchelli. — Ginguené, *Biblioth. univers.*

AMICO (*Louis*), comte Castellafero, diplomate italien, né à Asti en 1757, mort à Florence le 17 mai 1832. Il étudia à Paris et à Goettingue. Il fut successivement ministre de Sardaigne à Naples, à Vienne, à Berlin et à Florence. Avec lui s'éteignit une des plus anciennes familles du Piémont.

Tipaldo, *Biografia italiana.*

AMICO (*Philippe*), littérateur italien, né à Milazzo en Sicile en 1654, a publié des *Réflexions historiques sur ce que des auteurs d'anciennes chroniques ont écrit au sujet de la ville de Milazzo;* Catane, 1700, in-4°. Cet ouvrage est écrit en italien (*Riflessi istorici*, etc.) et non point en latin, comme l'a dit Lenglet-Dufresnoy dans le tome II de sa *Méthode pour étudier l'histoire.* — Plusieurs autres littérateurs italiens du même nom ont publié des ouvrages peu importants.

Mazzuchelli. — Ginguené, dans la *Biograph. univers.*

AMICO (*Raymond*), musicien italien, religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né vers la fin du seizième siècle à Noto en Sicile, a publié des *mottetti* de une à quatre voix ; Messine, 1621.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.* — Fétis, *Biographie universelle des musiciens.*

AMICO (*Vito-Marie*), antiquaire italien, né à Catane en Sicile en 1696, entra dans la congrégation du mont Cassin, professa pendant plusieurs années, dans sa patrie, la philosophie et la théologie, et se rendit célèbre par son érudition, et par l'étendue de ses connaissances dans les antiquités de la Sicile. Il fut élu prieur de son ordre en 1743. On a de lui : 1° *Sicilia sacra, disquisitionibus et notitiis illustrata,*etc., dont la dernière partie seulement est de lui, et qui fut imprimée à Venise sous la fausse date de Palerme, 1733, 2 vol. in-fol. Mécontent de cette édition, il fit réimprimer à Catane la partie qui lui appartenait, sous ce titre : *Siciliæ sacræ libri quarti integra pars secunda*, etc., 1733, in-fol. ; — 2° *Catana illustrata, sive sacra et civilis urbis Catanæ Historia ;* Catane, 4 vol. in-fol., 1741-1746.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri.* — Ginguené, *Biographie univers.*

*AMICUS (*Bonaventure* D'), peintre et moine capucin d'Amiens en Picardie, se fit connaître, vers la fin du seizième siècle, par ses tableaux de sujets religieux. Bonaventure était le maître de Quentin Varin, célèbre peintre d'Amiens, auquel il enseigna la perspective.

Dairé, *Tableau historique des sciences*, etc., *de la province de Picardie.* — Füsli, *Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*AMICUS (*Diomède*), médecin italien, natif de Plaisance, vivait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. On ne sait rien de sa vie. Ses ouvrages, qui témoignent d'une connaissance profonde des médecins anciens, ont pour titres : *Tractatus tres exactissimi : primus, de morbis omnibus generatim; secundus, de peste ; tertius, de variolis, morbillis et scrophulis;* Venise, 1599, in-4°; — *De morbis sporadibus;* Venise, 1605 et 1607, in-4°. L'auteur entend par maladies *sporadiques* celles qui se déclarent chez certains individus, dans certaines conditions données.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

*AMIDANO (*Pomponio*), peintre italien du seizième siècle, natif de Parme. Il fut un des meilleurs élèves de Parmegiano : son chef-d'œuvre se trouve dans l'église de la Madonne del Quartiere, à Parme. D'autres tableaux du même peintre se trouvent à San-Michelino et dans l'église della Trinità.

Orlandi, *Abecedario pittorico.* — Lanzi, *Storia pittorica*, etc.

AMIGONI ou AMICONI (*Jacques*), peintre italien, né à Venise en 1675, mort en Espagne en 1752. Il voyagea en Flandre, en Allemagne, en Angleterre et en Espagne. On remarque, parmi ses tableaux, l'*Histoire de Judith*, et *les Amours de Jupiter et d'Io.*

Zanetti, *Della pittura Veneziana.* — Lanzi, *Storia pittorica.* — Heineken, *Dictionnaire des artistes.*

* AMIGONI (*Ottavio*), peintre italien, né à Brescia en 1605, mort en 1661. Il fut disciple d'Antonio Gaudino, et peignait à l'huile et à fresque. On a de lui plusieurs tableaux dans les églises de Brescia.

Orlandi, *Abecedario pittorico.*

AMIK DE BOKHARA, poëte persan, qui florissait sous le règne du sultan Sandjar, dans la première moitié du douzième siècle. Il composa un roman en vers sur les amours de Yousouf et Zulaikha (c'est-à-dire du patriarche Joseph et de la femme de Putiphar), thème favori des poëtes persans.

Daulatshah, *Poëtes persans.*

AMILCAR ou HAMILCAR, nom punique, commun à plusieurs généraux ou suffètes carthaginois, dont les principaux sont :

AMILCAR (Ἀμίλκας), surnommé *Barca*, ou *Barcas*, c'est-à-dire *la Foudre*, général carthaginois, mort l'an 228 avant J.-C. Il appartenait à une famille qui faisait remonter son origine aux anciens rois de Tyr. Il fut le père d'Annibal, et eut d'abord le commandement des troupes en Sicile, dans la dix-huitième année de la première guerre punique. Il se porta sur les côtes de l'Italie, ravagea les terres des Bruttiens et des Locriens, déjoua toutes les censures des consuls romains, et termina promptement une campagne qui fut regardée comme un chef-d'œuvre de stratégie. Pendant cinq ans il dévasta ainsi l'Italie, et disputa la Sicile aux Romains. Mais après que Hannon fut vaincu par le consul Lutatius (en 242 avant J.-C.) dans un combat naval livré près des îles Égades, Amilcar se prononça pour la paix, dans l'intérêt de sa patrie, qu'il voyait épuisée par les dépenses d'une aussi longue guerre. Il entra en négociations avec les Romains, ces ennemis mortels de Carthage; mais bien décidé à se venger d'eux aussitôt que les forces de sa patrie le permettraient. Il se comporta dans cette mission avec une noble fierté. Catulus ne voulait conclure la paix qu'à la condition qu'Amilcar mettrait bas les armes et évacuerait la Sicile. Amilcar répondit qu'il aimerait mieux voir sa patrie ensevelie sous ses propres ruines, et périr lui-même les armes à la main, que se montrer devant ses concitoyens couvert d'une telle infamie. De retour dans son pays, il trouva les affaires dans un état bien différent de celui qu'il s'était imaginé. Carthage était en proie à des discordes civiles. Les troupes mercenaires, au nombre de près de cent mille hommes, s'étaient soulevées, et s'étaient emparées successivement de presque toutes les places fortes. Amilcar, revêtu du commandement absolu, fit rentrer dans l'obéissance toutes les villes rebelles, entre autres Utique et Hippone.

Quelque temps après, il demanda et obtint le commandement de l'armée d'Espagne. On rapporte qu'à cette occasion Amilcar fit jurer à son fils Annibal, âgé de neuf ans, au milieu d'un sacrifice solennel, une haine implacable aux Romains. On sait qu'Annibal a tenu son serment.

Amilcar emmena ainsi avec lui son fils et son gendre Asdrubal, jeune homme d'une rare beauté et d'une grande valeur.

Amilcar passa le détroit, et envahit l'Espagne. Pendant les neuf ans qu'il y commanda, il soumit plusieurs peuples, enrichit Carthage de leurs dépouilles, et fonda, dit-on, *Barcino* (Barcelone). Enfin, il périt en combattant contre les Vectones, nation de la Lusitanie. Son gendre Asdrubal lui succéda dans le commandement.

Un autre *Amilcar*, fils de Bomilcar, fut vaincu en 213 avant J.-C., par les Scipions.

Cornelius Nepos, *in Reg.*, c. III; *in Amilc.*, c. I, II, III. — Justin, XLIV, v. — Tite-Live, XXI, I; XXIV, XLI. — Diodore de Sicile, XXV. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. IX, p. 56.

AMILCAR (Ἀμίλκας), général carthaginois, fils de Giscon, mort l'an 309 avant J.-C. Les Carthaginois, instruits des progrès que faisait en Sicile l'armée d'Agathocle, équipèrent une flotte considérable, dont ils confièrent le commandement à Amilcar. Après avoir perdu plusieurs navires par une tempête violente, il aborda

en Sicile avec environ cinquante mille hommes, défit Agathocle dans la bataille d'Himère, et rendit l'espoir à ses alliés.

Pendant qu'il assiégeait Syracuse, Agathocle partit secrètement, alla attaquer les Carthaginois dans leur propre pays, et brûla ses vaisseaux dès qu'il eut touché la terre d'Afrique. Les habitants de Carthage envoyèrent en Sicile des députés à Amilcar, pour l'inviter à venir au plus tôt à leur secours, lui montrant tous les morceaux de fer provenant des navires incendiés. Amilcar avertit les ambassadeurs de garder le plus profond silence sur leur propre désastre, et de répandre, au contraire, le bruit qu'Agathocle avait perdu toute son armée avec toute sa flotte, et de faire voir, à l'appui de cette nouvelle, les fragments de fer qu'ils portaient avec eux. Les députés s'acquittèrent de ce stratagème, et sommèrent les Syracusains de se rendre; mais les assiégés, informés de l'état réel des choses, continuèrent à se défendre vigoureusement. Amilcar, dans une attaque nocturne, tomba entre les mains des Syracusains, qui l'égorgèrent, et envoyèrent sa tête à Agathocle en Afrique.

Diodore de Sicile, XVIII. — Justin, XXII. 3.

AMILCAR (Ἀμίλκας), surnommé *Rhodanus* ou le Rhodien, fut envoyé par les Carthaginois, vers l'an 330 avant J.-C., auprès d'Alexandre le Grand, avec ordre d'épier les desseins de ce conquérant. Il feignit d'être exilé de sa patrie, et de venir chercher un asile auprès de ce prince. Il s'offrit en même temps à le suivre dans ses expéditions, comme simple soldat. Ainsi, chaque fois qu'il découvrait quelque nouveau projet du roi, il l'écrivait à ses concitoyens sur des tablettes de bois. Après la mort d'Alexandre, il revint à Carthage, où ses ingrats compatriotes le firent mourir.

Justin, XXI, 6.

AMIN-BEN-HAROUN, sixième khalife de la race des Abbassides. *Voy.* AMYN.

***AMINADDIN DE NAZALABAD**, poëte persan, florissait dans la première moitié du quinzième siècle. Il est auteur de plusieurs ouvrages en vers, dont on peut voir les titres dans Daulatshah, ou dans Hammer, *Vies des poëtes persans*.

Daulatshah, *Poëtes persans*.

AMIOT (le Père), jésuite français, de la mission de Pékin, né à Toulon en 1718, mort à Pékin en 1794. Il se distingua parmi les missionnaires qui ont fait en partie connaître la Chine aux Européens : c'est à lui surtout que nous devons les renseignements les plus étendus sur les antiquités, l'histoire, la langue et les arts des Chinois. Ce jésuite arriva à Macao en 1750, et à Pékin, où il fut bientôt appelé par les ordres de l'empereur le 22 août 1751 : il ne quitta plus cette capitale jusqu'à sa mort; et outre le zèle qui l'avait conduit à la Chine, il y porta des connaissances sur toutes les parties de la physique et des mathématiques, des talents pour la musique, un esprit juste, une mémoire heureuse, et une infatigable ardeur pour le travail. Une étude opiniâtre lui rendit bientôt familières les langues chinoise et tatare, et, muni de cette double clef, il puisa dans les livres anciens et modernes des notions vraies de l'histoire, des sciences et de toute la littérature de la Chine. Les fruits de tant d'études et de travaux ont été recueillis par la France, où le P. Amiot n'a cessé de faire passer, soit des ouvrages, soit un grand nombre de mémoires.

On a de lui : 1° *Éloge de la ville de Moukden, poëme chinois composé par l'empereur Khianloung*, traduit en français; Paris, 1770, in-8°, fig.: le traducteur a joint à sa version un grand nombr[e] de notes historiques et géographiques sur la vill[e] et la contrée de Moukden, ancienne patrie de[s] Tatars-Mantchoux, aujourd'hui maîtres de l[a] Chine; — 2° *Art militaire des Chinois;* Paris Didot, 1772, in-4°, fig. Comme l'édition de ce ouvrage était épuisée depuis longtemps, on l'a fai[t] réimprimer dans le tome VII des *Mémoires su[r] les Chinois*, et l'on trouve, dans le tome VII de ces mêmes Mémoires, un supplément ave[c] figures, envoyé postérieurement de la Chine pa[r] le P. Amiot. Les Chinois comptent six ouvrage[s] classiques ou *king* sur l'art de la guerre, et tou[t] militaire qui aspire aux grades, doit subir un exa[-] men sur chacun de ces livres. Le P. Amiot n'[a] traduit que les trois premiers, avec quelque[s] fragments du quatrième, parce qu'ils contiennen[t] toute la doctrine des Chinois sur la guerre; — 3° *Lettre sur les Caractères chinois*, adressé[e] à la Société royale de Londres, et insérée dan[s] le tome I[er] des *Mémoires sur les Chinois*. L[e] célèbre Needham crut trouver, sur un buste d'I[-] sis conservé à Turin dans le cabinet du roi, de[s] caractères égyptiens, qu'il disait être très-res[-] semblants à ceux des Chinois. Cette découvert[e] prétendue fut publiée dans toute l'Europe, et di[-] visa les savants. La Société royale de Londres pri[t] le parti d'envoyer les mémoires de Needham au[x] jésuites de la Chine, en les priant de juger l[a] question. Ceux-ci confièrent au P. Amiot le soi[n] de rédiger la réponse, et ce savant missionnair[e] décida que les caractères gravés sur l'Isis de Tu[-] rin n'avaient aucun trait de ressemblance ave[c] ceux de la Chine. Cette lettre, qui est une ana[-] lyse savante de la langue et des caractères chi[-] nois, obtint tous les suffrages, même celui d[e] Needham; — 4° *De la Musique des Chinois tant anciens que modernes*, ouvrage consid[é]rable, qui occupe la plus grande partie du tome V des *Mémoires;* — 5° *Vie de Confucius*, his[-] toire la plus exacte de ce célèbre philosophe, e[t] dont tous les matériaux ont été puisés dans le[s] sources chinoises les plus authentiques. L'auteu[r] y a joint la longue suite des ancêtres de Confu[-] cius, et celle de ses descendants qui subsisten[t] encore à la Chine; généalogie unique dans l[e] monde, puisqu'elle embrasse plus de quarant[e] siècles. Cette vie, ornée de figures gravées d'a[-] près les dessins chinois, occupe presque la tota[-]

lité du tome XII des *Mémoires sur les Chinois*; — 6° *Dictionnaire tatar-mantchou-français*, Paris, Didot aîné, 1789, 3 vol. in-4°; ouvrage précieux et qui manquait à l'Europe, où cette langue était totalement ignorée. On doit la publication de ce dictionnaire au ministre Bertin, amateur zélé des arts et des sciences de la Chine. Il fit graver les poinçons, fondre à ses frais les caractères nécessaires pour l'impression, et il en confia l'édition à Langlès. Le P. Amiot avait aussi envoyé une grammaire abrégée de la langue tatare-mantchou; on la trouve imprimée dans le tome XIII des *Mémoires*. Les ouvrages dont nous venons de parler ne sont encore qu'une partie des intéressants écrits que nous devons à ce savant et laborieux missionnaire. Le reste, sous la forme de lettres, d'observations et de mémoires, se trouve répandu avec profusion dans les XV volumes in-4° des *Mémoires concernant l'histoire, les sciences et les arts des Chinois*. Le P. Amiot, devenu si justement célèbre en Europe, passa en Chine la plus grande partie de sa vie, et mourut à Pékin, âgé de soixante-dix-sept ans. On trouve dans les *Lettres édifiantes* une lettre qui donne des détails sur la vie de ce missionnaire.

Abel Rémusat, *Recherches sur les langues tartares*, t. I, p. 97. — *Lettres édifiantes et curieuses*, XXVIII, 158. — *Mémoires concernant l'histoire des Chinois*, t. XV. — L'abbé Grosier, dans la *Biographie universelle*.

AMIOT. *Voy*. AMYOT.

AMIR, fils d'Aidin, régnait, vers l'an 1341, sur le pays de Smyrne, et sur une partie maritime de l'ancienne Ionie. Il aida Cantacuzène, empereur grec, à comprimer une insurrection qui l'avait forcé à se réfugier chez le despote de Servie, et il délivra l'impératrice Irène, assiégée dans Démotica par les Bulgares. Il mourut quelque temps après à Smyrne, bloquée par les Vénitiens et les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Lebeau, *Histoire du Bas-Empire*.

***AMIRDOVALT**, médecin arménien, natif d'Amasie, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Il visita plusieurs contrées de l'Orient, vint à Constantinople et s'établit à Philippopolis, où il composa un traité de médecine en arménien, sous le titre : *Ankidatz anbed* (Inutile pour l'ignorant), 2 vol. in-fol., 1476. Le premier volume contient la physiologie, la pathologie, l'hygiène et la thérapeutique; le deuxième volume est entièrement consacré à un exposé de la matière médicale par ordre alphabétique. Les maladies y sont divisées en inflammations (ayant pour principe le chaud), et en anesthéniques (ayant pour principe le froid). L'auteur cite souvent des autorités grecques, arabes et arméniennes.

Storia letteraria di Armenia, p. 143.

***AMLETH** ou **HAMLETH**, prince du Jutland, vivait vers le deuxième siècle avant J.-C. Il était, selon Saxo-Grammaticus, fils d'Horvendill, prince feudataire du Jutland, et de Gérutha, fille de Roric, quinzième roi de Danemark depuis Danus. Feugo fit assassiner Horvendill, son frère, épousa Gérutha, et se mit en possession de la principauté. Amleth, craignant de partager le sort de son père, fit semblant d'être fou; et Saxo nous raconte de lui une foule de traits qui sont un mélange d'esprit observateur et de démence. C'est, comme on voit, le fond du drame de Shakspeare. Les traditions scandinaves confirment l'existence d'un homme appelé Amleth : on montrait jadis dans le Jutland un champ, avec une tombe portant le nom d'Amleth; et Pontanus (*Histoire du Danemark*, publiée en 1631) parle de la défaite d'Amleth par Vigleth, *in campo Amlethi dicto*. On remarque encore aujourd'hui, aux environs d'Elseneur, l'endroit où le père d'Amleth aurait été assassiné. Saxo rapporte seulement que Fengo tua son frère, sans dire ni où ni comment. Mais Belleforest, dans sa traduction de Saxo, ajoute de son chef que Fengo tua Horvendill dans un banquet. Shakspeare se servit de la mauvaise traduction de Belleforest, et, par son drame admirable, donna en quelque sorte une âme à la tradition danoise. Holberg, Baden, Péterson et la plupart des historiens récents du Danemark, regardent toute l'histoire d'Amleth comme fabuleuse, tandis que Müller laisse entrevoir qu'elle n'est pas tout à fait sans fondement.

Saxo Grammaticus, *Historia danica*, édit. de P.-E. Müller et Velschow, I, 135, 161. — P.-E. Müller, *Critisk undersægelse af Danmarks og Norges Pagnhistorie, aller om Trovaerdigheden af Saxos og Snorros Kilder*, p. 42-44. — Joannes Magnus, *De omnibus*, p. 95, 96. — Pontanus, *Rerum danicarum historia*, p. 19, 20. — Pontoppidan, *Gesta et vestigia Danorum extra Daniam*, II, 22, 24. — Torfæus, *Series dynastarum Daniæ*, p. 238, 302. — Dahlmann, *Geschichte von Dænnemark*, I, 19.

***AMLING** (*Charles-Gustave*), célèbre graveur allemand, né à Nuremberg en 1651, mort en 1701. Il parvint à se faire remarquer, à Munich, de l'électeur de Bavière, Maximilien II, qui l'envoya étudier à Paris sous F. de Poilly, l'un des plus habiles graveurs d'alors. Après son retour à Munich, il fut nommé graveur de la cour, et s'acquit une grande renommée en Allemagne. Ses portraits sont fort estimés. Ses tableaux historiques sont d'un dessin faible et quelquefois incorrect.

Doppelmayr, *Historische Nachricht von den Nürnbergischen Mathematicis et Künstlern*. — Heineken, *Dictionnaire des artistes*, etc.

***AMMAN** (*George-Christophe*), médecin de Ratisbonne, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui : *Exercitatio medica casum practicum exponens*; Iéna, 1656, in-4°; — Ἄσκησις Ἰατρική *De sanguificatione læsa*; Iena, 1659, in-4°. Ce médecin ne se trouve pas mentionné dans les biographies médicales.

Biographical Dictionary.

AMMAN (*Jean-Conrad*), médecin allemand, né à Schaffhouse en 1669, mort vers 1730 à Warmond, près de Leyde. Il étudia à Bâle et exerça la médecine à Amsterdam, où il se fit surtout connaître par l'enseignement des sourds-muets. On a de lui : 1° *Surdus loquens*, etc.; Amsterdam, 1692, in-8°; — 2° *Dissertatio de*

loquela, qua non solum vox humana et loquendi artificium ex originibus suis eruuntur, sed et traduntur mediæ, quibus ii, qui ab incunabulis surdi et muti fuerunt, loquelam adipisci possint; Amsterdam, 1700, in-8°. Ce travail a été traduit en français par Beauvais de Préau, et se trouve imprimé à la suite du *Cours d'éducation des sourds et muets* par Deschamps, 1779, in-12. On doit aussi à Amman une bonne édition des œuvres de Cœlius Aurelianus, avec les notes de Jansson van Almeloveen; enfin il a traduit en hollandais plusieurs dialogues de Platon; Amsterdam, 1709 et 1722, in-4°.

Haller, *Biblioth. med. pract.*

AMMAN (*Jean*), médecin et botaniste allemand, né à Schaffhouse en 1707, mort à Saint-Pétersbourg en 1741. Fils du professeur Jean-Jacques (et non du précédent, comme l'indique la *Biographie universelle*), il étudia la médecine à Leyde sous le célèbre Boerhaave. Sur la recommandation de son maître, il se rendit, en 1730, à Londres auprès de Sloane, qu'il aida dans plusieurs entreprises littéraires. En 1731 il devint membre de la Société royale de Londres, et en 1733 il fut appelé spontanément à Saint-Pétersbourg, où il occupa jusqu'à sa mort une chaire de botanique et d'histoire naturelle. Quelque temps avant sa mort, il avait été nommé membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. Ses manuscrits et ses riches herbiers, renfermant les plantes qu'il avait recueillies en Hollande, en Angleterre et en Russie, furent achetés par le musée de Saint-Pétersbourg.

On a de lui : 1° *Stirpium rariorum in imperio Rutheno sponte provenientium Icones et descriptiones;* Petrop., 1739, in-4°. Cet ouvrage était destiné à faire connaître les plantes que J.-G. Gmelin, Messerschmid et Heinzelmann avaient trouvées pendant leurs voyages dans la Russie asiatique. Il ne contient que trente-cinq plantes assez bien dessinées : sa publication fut arrêtée par la mort de l'auteur, à peine âgé de trente-quatre ans; — 2° plusieurs articles intéressants dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg, dont le tome Ier renferme les descriptions et les figures des *tacca, trichilia* et *siphonanthus* (*clerodendron*); le tome X, la description de quelques fougères des Antilles, envoyées par Guillaume Houlston. Ce dernier a établi, en l'honneur d'Amman, le genre *ammania,* qui comprend un petit nombre d'espèces, la plupart tropicales, de la famille des salicariées. F. H.

Richter, *Geschichte der Medicin in Russland*, t. III, p. 268. — Sprengel, *Geschichte der Botanik*, t. II, p. 198. — J. Amman, *Ouvrages.*

AMMAN (*Jean-Jacques*), chirurgien et voyageur allemand, né en 1586 à Thalweil sur le lac de Zurich, mort à Zurich en 1658. Il fut instruit par son père dans l'art chirurgical, et accompagna, en 1612 et 1613, l'ambassadeur hongrois Negroni dans son voyage à Constantinople, en Syrie, en Palestine et en Égypte. Il a publié la relation de ce voyage sous le titre : *Reise in gelobte Land, von dannen durch die Wüste und Ægypten gen Alexandrien*, etc., 3 vol. in-8°; Zurich, 1618. Cet ouvrage renferme des notices très-curieuses; il a été réimprimé dans un recueil allemand de *Voyages dans la terre promise;* Zurich, 1678.

Biographie médicale. — Haller, *Bibliotheca medico-practica*, t. I, p. 600.

AMMAN ou **AMOUN** (*Josse*), dessinateur et peintre allemand, né à Zurich en 1535, mort en 1591 à Nuremberg, où il s'était établi depuis 1573. Outre un grand nombre de gravures sur bois, sur verre, et de dessins à la plume, on a de lui : 1° une collection des *Portraits des rois de France*, depuis Pharamond jusqu'à Henri III, avec une courte biographie de chacun d'eux; Francfort, 1576; — 2° des gravures pour l'*Histoire du Nouveau Testament;* — 3° Une collection de costumes de femmes : *Gynæceum, sive Theatrum mulierum, in quo omnium Europæ gentium fœmineos habitus figuris expressos videre fas est;* Francfort, 1586, in-4°; ibid., 1592; — 4° *Panoplia omnium liberalium mechanicarum et sedentariarum artium genera continens*, etc.; Francfort, 1564, collection précieuse de cent treize pièces, représentant les diverses manipulations des arts; — 5° *Artis pinguendi enchiridion;* Francfort, 1578; — 6° *Figures bibliques,* etc.; Francfort, 1571 et 1579; — 7° *les Hommes de Tite-Live;* Strasbourg, 1631.

Füssli, *Allgem. Künstler-Lexicon*, t. I, 23. — Heineken; Nagler.

AMMANATI. *Voy.* PICCOLOMINI.

AMMANATI (*Barthélemy*), architecte et sculpteur, né à Florence en 1511, mort en 1589. Il fut d'abord élève de Baccio Bandinelli, et ensuite de Sansovino à Venise. Le pape Jules III l'employa aux travaux de sculpture du Capitole, et le duc Cosme de Médicis le nomma son architecte. Les principaux ouvrages d'Ammanati sont : les statues qui décorent à Naples le tombeau de Sannazar; à Rome, le tombeau du cardinal de Monti; à Florence, le pont de la Trinité et plusieurs fontaines; il termina le palais Pitti, commencé par Brunelleschi, et en décora la cour de trois ordres de colonnes à bossages qui, depuis, ont été imitées par l'architecte J. de Brosse au palais du Luxembourg, à Paris. On trouve dans la collection des dessins de la galerie de Florence un ouvrage d'Ammanati, intitulé *la Città* (la ville), renfermant les plans des différents édifices propres à rendre une ville commode et magnifique. Ses ouvrages de sculpture ont un caractère grand, mais un peu maniéré; ses bronzes sont exécutés avec finesse.

Vasari, *Uomini illustri dell' Italia.* — Cicognara, *Storia di scultura.* — Baldinucci, *Vite de' pittori*, etc.

*__AMMANATI__ (*Giovanni*), habile sculpteur italien du quatorzième siècle. Il était chef des artistes qui, en 1331 et 1355, furent employés à la construction des stalles du chœur de la ca-

thédrale d'Orviéto. Il était renommé pour son habileté dans les travaux de marqueterie.

Della Valle, *Istoria del duomo d'Orvieto.*

AMMANN (*Paul*), botaniste et médecin allemand, né à Breslau le 31 août 1634, mort à Leipzig le 4 février 1691. Il étudia la médecine dans diverses universités d'Allemagne, et voyagea en Hollande et en Angleterre. En 1664, l'Académie des Curieux de la nature se l'associa sous le nom de *Dryander.* Depuis 1670 jusqu'à sa mort, il remplit, à l'université de Leipzig, successivement les chaires de médecine, de botanique et de physiologie. Ammann fut en quelque sorte le créateur du jardin botanique de Leipzig, le plus beau de l'Allemagne au dix-septième siècle.

Voici les titres de ses ouvrages, dans leur ordre chronologique : 1° *Medicina critica, sive decisoria, id est, centuria casuum in facultate Lipsiensi resolutarum variis discursibus aucta;* Rudolstadt, 1670, in-4°; — 2° *Præliminaris excusatio qua casuum et responsuum suorum importunam editionem deprecatur;* Leipzig, 1670, in-4°; — 3° *Parænesis ad discentes circa institutionum medicarum emendationem occupata;* Rudolstadt, 1673, in-12; Leipzig, 1677, in-12; — 4° *Archæus synopticus, Eccardi Leichneri archæo synoptico contra Parænesin ad discentes, oppositus;* ibid., 1674, in-12; — 5° *Suppellex botanica, hoc est, enumeratio plantarum quæ non solum in horto medico Academiæ Lipsiensis sed etiam in aliis circa urbem viridariis, pratis ac sylvis,* etc., *proterminare solent. Accessit brevis ad materiam medicam manuductio;* Leipzig, 1675, in-8° : c'est un catalogue raisonné des plantes du jardin botanique de Leipzig; — 6° *Character plantarum naturalis ab ultimo fine, videlicet, fructificatione, desumptus;* Leipzig, 1676, in-12; Francofurti, 1685, in-12; Leipzig, 1686, in-12, avec des additions; Francofurti, 1701, in-12, avec les additions de Daniel Nebel. Quoique partisan de la méthode de Morison, qui caractérise les plantes d'après les feuilles, l'auteur établit deux cent vingt genres, d'après l'organisation des graines; — 7° *Hortus Besianus quoad exotica solum descriptus;* Lipsiæ, 1686, in-4°. Cet opuscule renferme la description de plusieurs plantes rares, classées d'après la méthode de Morison; — 8° *Irenicum Numæ Pompilii cum Hippocrate, quo veterum medicorum et philosophorum hypotheses in corpus juris civilis pariter ac canonici hactenus transumptæ, a præconceptis opinionibus vindicantur;* Francfort et Leipzig, 1689, in-8°; — 9° *Praxis vulnerum lethalium sex decadibus historiarum rariorum, ut plurium traumaticarum, cum cribationibus adornata*; Francfort, 1690, in-8°; Leipzig, 1701, in-8°. — Amman est véritablement l'auteur de la classification des plantes d'après l'organisation de la graine. F. H.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Haller, *Bibliotheca botanica*

***AMMAR IBN YASIR**, surnommé *Aboul-Yokhdân*, Arabe célèbre, de la tribu des Ans, l'un des compagnons du prophète, vivait dans la première moitié du septième siècle. Il embrassa, l'un des premiers, la doctrine de l'islam. Fait prisonnier par les idolâtres de la Mecque, il fut condamné à être brûlé vif. « Les flammes, dit Aboulféda, entouraient déjà Ammâr, quand Mahomet, qui vint à passer, étendit sa main sur le bûcher, et préserva ainsi son ami du contact du feu. Il accompagna Mahomet dans sa fuite en Abyssinie, et on entendait souvent dire au prophète « que la vérité et la justice ne quitteraient jamais son ami Ammâr. » Après la mort d'Othman, Ammâr se fit partisan d'Ali contre Moawiyah. Il assista à la bataille du Chameau (657-658 de J.-C.), où il fut sauvé d'une manière miraculeuse. Il périt à l'âge de quatre-vingt-dix ans dans la bataille de Sefayn, où il commandait la cavalerie d'Ali. Un petit-fils d'Ammâr, nommé Abdallah Ibn Saïd, s'établit en Espagne, et devint le père d'une nombreuse postérité connue sous le nom de *Beni-Saïd*, dans la province de Grenade.

Aboulféda, *Vie de Mohammed* (trad. par M. des Vergers); Paris, 1837. — Elmacin, *Hist. Sarac.*, lib. I, cap. VI. — D'Herbelot, *Bibl. orientale.* — Al-Makkari, *Moham.-dyn.*, II, 18.

***AMMIANUS** (Ἀμμιανός), poëte grec, vivait au temps de l'empereur Adrien. On a de lui plus de vingt épigrammes, dans l'*Anthologie grecque* (lib. IX et XI). On ne sait rien de sa vie.

Fabricius, *Biblioth. græca.* — Jacobs, *Antholog. græca.*

AMMIEN MARCELLIN, ou *Ammianus Marcellinus,* historien latin, issu d'une famille grecque, naquit, selon Libanius (*epist.* 983), à Antioche, vers 320 de J.-C., et mourut vers la fin du quatrième siècle. Il entra fort jeune au service militaire, et fit ses premières campagnes dans la Gaule et en Asie, sous les ordres d'Ursicinus, maître de la cavalerie, sous le règne de Constance (de 340 à 350 de J.-C.). Dans ces campagnes, il paraît avoir été attaché, comme *protector domesticus*, espèce de cadet de famille, à la personne d'Ursicinus. Dans le dix-huitième livre de son Histoire, il fait lui-même une mention modeste de ses services militaires. Il servit ensuite avec Eutrope dans la malheureuse expédition de l'empereur Julien contre Sapor. Il se trouvait à Amide quand cette ville, située près du Tigre, fut attaquée par le roi de Perse; il parvint à s'enfuir à Antioche avec les débris de l'armée. Après la mort de Julien, il paraît avoir servi encore sous les règnes de Valentinien, de Valens, de Gratien et de Théodose Ier, qui monta sur le trône en 379 de J.-C. Ammien se retira du service militaire avec le rang de *comes*, aux termes d'un rescrit impérial (*Cod. Just.*, IX, tit. 27). Il résulte, de divers passages de son Histoire, qu'il avait visité non-seulement l'Asie Mineure et la Mésopotamie, mais la Gaule (lib. XV, 9), l'Égypte (IX, 4), enfin la plus grande partie de l'empire romain. Ses témoignages sont donc du plus grand poids.

Après avoir passé la première partie de sa vie dans le tumulte des camps et des affaires, il consacra le reste de ses jours à rédiger l'Histoire de son temps. On ignore l'époque précise de sa mort. On sait toutefois qu'il survécut à l'empereur Gratien, dont il mentionne la fin (lib. XXVII, 6). Comme il parle du temple de Sérapis à Alexandrie, détruit en 391, et de Néotherius, qui fut consul en 390, Ammien devait être alors très-âgé; on peut conjecturer qu'il mourut vers 395. Au nombre de ses contemporains étaient saint Ambroise, saint Basile, Symmaque, Aurelius-Victor, Eutrope, saint Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nyssa, Libanius et Eunapius.

Son ouvrage, intitulé *Rerum gestarum libri XXXI*, devait être une suite aux *Annales de Tacite;* mais les treize premiers livres, qui contenaient l'histoire romaine depuis l'an 91 de J.-C. (époque où cesse Tacite) jusqu'en 352 de J.-C., sont perdus. Les vingt-huit livres qui nous restent, avec quelques lacunes, forment cependant la partie la plus précieuse : l'auteur y raconte (jusqu'à la mort de Valens en 378) les événements dont il fut souvent témoin oculaire. Il y mêle quelques digressions géographiques, archéologiques et ethnographiques du plus haut intérêt; tels sont les chapitres sur les Sarrasins, dans le livre XIV; sur les Gaulois, dans le livre XV; sur les obélisques, dans le livre XVII; sur la Thrace et les régions du Pont; sa description de l'Égypte, des Pyramides, du Nil; ses remarques sur les animaux de l'Égypte, dans le livre XXII; sa description de la Perse; ses notices sur les Huns, les Alains, etc., dans le livre XXXI. L'ouvrage n'est pas exempt d'erreurs géographiques, surtout en ce qui concerne l'Égypte; mais on y trouve des renseignements exacts sur le bassin de l'Euphrate et du Tigre, théâtre de l'expédition de Julien, que l'auteur avait suivie. En somme, c'est un des meilleurs livres historiques et géographiques du quatrième siècle de notre ère. — Le style d'Ammien est quelquefois diffus et obscur, mais il ne manque pas d'une certaine vigueur, tant soit peu barbare. Son latin rappelle celui du code de Théodose, et il y a des expressions que l'on ne rencontre pas dans les bons classiques. Son jugement est supérieur à son langage, et d'une impartialité remarquable. Ses réflexions sont d'un esprit sain, et dégagé de tout préjugé.

On a beaucoup discuté pour savoir si Ammien fut chrétien ou païen. La question reste encore indécise : quoiqu'il soit plein de respect pour les chrétiens, rien ne prouve dans son langage qu'il ait renoncé au culte du paganisme. Du moins c'était un de ces philosophes éclairés et tolérants, dont il ne manquait pas d'exemples dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

L'ouvrage d'Ammien fut, dit-on, découvert par Poggio Bracciolini, qui passa une partie de sa vie à rechercher les manuscrits des auteurs grecs et romains. Il fut pour la première fois imprimé à Rome, par A. Sabinus, en 1474; puis successivement à Bologne, par Castellus, en 1517; à Bâle, par Froben, en 1518, et à Augsbourg, en 1533, par Accorso, qui se vante d'y avoir corrigé plus de cinq mille fautes. Cette édition contient les cinq derniers livres, qui jusqu'alors n'avaient point été encore imprimés. En 1533, Gelenius fit paraître à Bâle une édition avec les mêmes additions, sauf le dernier livre et une partie de l'avant-dernier, qui y manquent. L'édition de Valois, Paris, 1681, renferme, outre les notes de Lindenbrog, plusieurs notes nouvelles et une vie de l'historien par Chifflet. Gronovius réimprima cette édition en 1693, à Leyde, in-4° et in-fol., avec quelques annotations. Enfin la meilleure édition est celle que commença Wagner et qu'Erfurdt acheva (Leipzig 1808, 3 vol. in-8°). — Ammien Marcellin a été traduit en français par de Marolles, 3 vol. in-12 Paris, 1672; par Moulines, 3 vol. in-12; on le trouve aussi dans la collection de Panckoucke et dans celle de M. Nisard. Il en existe aussi une traduction allemande par Wagner, Francf., 3 vol in-8°, 1792-1794, et une traduction anglaise par Philemon Holland; Lond., 1609, in-fol. F. H.

Claude Chifflet, etc., *De Ammiani Marcellini vita, etc.* — Valesii, *Præfationes in poster. et prior. Ammiani editionem.* — Libanius, *Epistolæ.*

AMMIRATO (*Scipion*), publiciste italien, né le 27 septembre 1531 à Lecce, dans le royaume de Naples, mort à Florence le 30 janvier 1601 Son père le destinait à l'étude des lois. Envoyé deux fois à Naples pour suivre cette carrière, il en fut bientôt écarté par son goût pour les belles lettres. Il crut que ce goût s'accorderait plus aisément avec l'état ecclésiastique, où il entra en 1551. Ayant obtenu un canonicat, il se rendit à Venise, où il se lia avec plusieurs hommes célèbres mais il en sortit peu de temps après, pour éviter les effets de la jalousie d'un mari puissant Après avoir failli tomber victime des nièces du pape Paul IV, il retourna à Naples pour y reprendre l'étude des lois: il y arrivait à peine qu'un ecclésiastique, qui devint ensuite évêque de Calvi, lui ayant dit quelque injure, Ammirato s'oublia jusqu'à lui donner un soufflet la foule s'assembla autour d'eux, et il reçut entre les deux épaules, un coup de stylet. Guéri de cette blessure, il fut rappelé dans sa patrie par son père, qui voulait le marier. En 1563 Ammirato fut rappelé à Naples pour écrire l'histoire de ce royaume. Mais, mécontent des arrangements qu'on avait faits et des dispositions où il trouva ceux qui gouvernaient la ville, il reprit le chemin de Rome, où il se fit beaucoup d'amis, mais sans trouver un protecteur qui se chargeât de sa fortune. Enfin il se rendit à Florence, dans le dessein de s'attacher à la maison de Médicis. Il y réussit, et le grand-duc Cosme Ier le chargea, en 1570, d'écrire l'histoire de Florence. Le cardinal Ferdinand de Médicis le logea dans son palais à la ville et à la campagne, et lui fit avoir un bon canonicat. C'est dans cette

osition heureuse, mais non tout à fait indépendante, qu'il écrivit son histoire et qu'il passa le reste de sa vie.

Ses principaux ouvrages sont : 1° *delle Famiglie nobili Napolitane, parte prima;* Florence, 1580, *parte seconda,* 1651, in-fol. : la première partie est plus rare et beaucoup plus estimée que la seconde, qui n'a été imprimée que longtemps après la mort de l'auteur; — 2° *Discorsi sopra Cornelio Tacito;* Florence, Giunti, 1594, in-4°; ibid., 1598, et plusieurs fois ailleurs : ce furent sans doute les discours de Machiavel sur Tite-Live qui donnèrent à l'Ammirato l'idée d'en composer aussi sur Tacite; mais ceux-ci n'ont ni l'énergique liberté de leur modèle, ni sa profondeur : nous avons une traduction française de ces discours, Lyon, 1619, in-4°; — 3° *Orazioni a diversi principi, intorno a' preparamenti contro la potenza del Turco;* Florence, Giunti, 1598, in-4°, contenant sept discours ou harangues adressés à Sixte V, à Clément VIII, à Philippe II, roi d'Espagne, etc.; — 4° *Istorie fiorentine*, le meilleur ouvrage de l'auteur, et l'une des meilleures histoires de Florence. La première partie parut à Florence, chez les Junte, en 1600, in-fol.; elle comprend vingt livres, et s'étend jusqu'en 1444. La seconde partie ne fut publiée que quarante ans après sa mort, par Ammirato le jeune (1), Florence, 1641, in-fol.; elle contient quinze autres livres, et va jusqu'en 1574. Le même éditeur fit ensuite réimprimer la première partie seulement, Florence, 1647, 2 vol. in-fol., avec des additions marquées dans le texte par des guillemets : ce sont les exemplaires composés de ces deux volumes réimprimés en 1647, et de la seconde partie imprimée en 1641, qui sont les plus recherchés, et composent la meilleure édition des *Storie Fiorentine;*— 5° *delle Famiglie nobili Fiorentine;* Florence, 1615, in-fol.; — 6° *I Vescovi di Fiesole, di Volterra e d'Arezzo;* Florence, 1637, in-4°; — 7° *Opuscoli;* Florence, 3 vol. in-8°, 1640-1642 : ce sont des mélanges, des discours, des lettres, des dialogues, des parallèles, des portraits, des morceaux de philosophie morale, des poésies diverses, etc.; — 8° *Albero e Storia dei conti Guidi*, in-folio, 1640. Ces comtes jouèrent un grand rôle dans l'histoire de Florence. Ammirato fut le premier éditeur des poésies de Berardino Rota, célèbre poëte napolitain; il les accompagna de notes, et donna à leur publication des soins qui ont contribué à leur succès. On lui doit l'impression de quelques autres bons ouvrages en prose et en vers. Plusieurs de ses écrits sont conservés, dit-on, dans la bibliothèque de l'hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle, à Florence.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura Italiana.* — Ginguené, *Biographie universelle.*

(1) Cet Ammirato le jeune était fils d'un maçon dont Ammirato fit son secrétaire, et en mourant il l'autorisa à prendre son nom.

AMMON, frère de Moab, et regardé, ainsi que celui-ci, comme un fruit du commerce incestueux de Loth avec ses filles. Il donna son nom à la race des *Ammonites.*

***AMMON** (*Antoine-Blaise*), musicien allemand, mort vers 1590. On a de lui quelques hymnes sacrés, des messes et des motets.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.* — Fétis, *Biographie universelle des musiciens.*

***AMMON** (*Charles-Guillaume*), écrivain hippiatrique, né à Trakehnen (Prusse) en 1777. Il a vécu depuis 1813, à Rohrenfeld, près de Neubourg, sur le Danube. Son principal ouvrage est un *Traité complet d'Hippiatrique* (en allemand); Heilbronn, 1804-1807, 2 vol. in-8°; 2ᵉ édit., 1825.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

AMMON (*Christophe-Frédéric* D'), célèbre prédicateur, théologien protestant, né à Baireuth le 16 janvier 1766, mort le 21 mai 1820. Il étudia à Erlangen, où il devint en 1792 professeur de théologie. Après diverses mutations qui le menèrent d'Erlangen à Gœttingue, de Gœttingue à Erlangen, il fut appelé à Dresde, en 1813, et c'est depuis cette époque qu'il a pris rang parmi les meilleurs prédicateurs de l'Allemagne protestante. Entre les nombreux écrits d'Ammon l'on remarque : *Fortbildung des Christenthums zur Weltreligion* (sur la Propagation du christianisme, etc.); Leipzig, 1833-1840, 4 vol. in-8°; — *Entwurf einer rein biblischen Theologie* (Esquisse d'une théologie biblique pure); Goettingue, 1801-1802, 3 vol. in-8°; — Recueil de sermons.

Conversations-Lexicon.

***AMMON** (*Clément*), graveur allemand, natif de Francfort, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Son talent était assez borné. Il travaillait à Francfort et à Heidelberg, fut gendre de Théodore de Bry, et continua la collection de portraits publiée par de Bry (*Bibliotheca calcografica;* 6 vol. in-4°). Ammon y ajouta les volumes VII et VIII, *Pars bibliothecæ calcograficæ, id est, continuatio secunda et tertia Iconum virorum illustrium;* Francof. ad Moen., 1650-1652, in-4°. Chaque volume contient cinquante portraits, gravés par Ammon; Heineken nous a donné la liste des hommes représentés par ces portraits. Ammon publia de même en 1669, à Heidelberg, une nouvelle édition des premières parties de cet ouvrage. Enfin, en 1665, il publia une seconde édition de de Bry : *Collection de portraits des sultans turcs et persans.*

Heineken, *Dictionnaire des artistes,* etc. — Hüsgen, *Artistisches Magazin.*

***AMMON** (*Frédéric-Auguste*), médecin allemand, fils de Christophe-Frédéric, naquit à Gœttingue le 10 septembre 1799. Il étudia à Leipzig et à Gœttingue, et devint, en 1829, professeur à l'Académie médico-chirurgicale de Dresde. Il s'est livré plus spécialement au traitement des mala-

dies des yeux. Parmi ses écrits on remarque : *De physiologia tenotomiæ;* Dresde, 1837, in-8°; — *Observations cliniques sur les maladies des yeux* (en allemand); Berlin, 1838-1841, 3 vol. in-8°; — *De iritide;* Berlin, 1843, in-8°; — *la Chirurgie plastique* (en allemand); Berlin, 1842, publié de concert avec M. Baumgarten. Il a publié aussi un *Journal d'ophthalmologie*, 5 vol. in-8°; Dresde et Heidelberg, 1830-1836; et un *Recueil mensuel d'observations médico-chirurgicales;* 3 vol., Leipz., 1838-1840.

Conversations-Lexicon, édit. de 1851.

AMMONAS (Ἀμμώνας) ou **AMOUN** (Ἀμοῦν), fondateur en Égypte d'un ordre monastique très-célèbre; mort vers 320 de J.-C. Marié malgré lui par ses parents, il persuada à son épouse de vivre dans une perpétuelle continence. Après dix-huit ans passés de la sorte, il se retira, pour mener une vie encore plus austère, à Scetis et au mont Nitria, au sud du lac Maréotis, où il vécut vingt-deux ans, allant deux fois chaque année visiter son épouse vierge. Il mourut avant saint Antoine, qui lui adressa une lettre. (Voy. *Œuvres de saint Athanase*, II, part. 2, p. 959, éd. Bénéd). On lui attribue des *Règles ascétiques* (Κεφάλαια), traduites en latin par Gérard Vossius (*Bibliot. PP. Ascetica*, t. II, p. 484, Paris, 1661).

Sozom., *Hist. ecclés.*, I, 14. — Socrat., *Hist. ecclés.*, IV, 23. — W. Smith's *Dictionary*.

AMMONIO (*André*), poëte italien, né à Lucques en 1477, mort à Londres en 1517. Il cultiva particulièrement la poésie latine, et fut lié avec Érasme, qui l'a beaucoup loué dans ses lettres. Il vécut quelque temps à Rome, et passa ensuite en Angleterre, où il eut pour protecteur et pour ami le célèbre Thomas Morus. Après quelques années de gêne et de mécontentement, il devint, vers 1513, secrétaire du roi Henri VIII. Il suivit ce prince, en cette qualité, dans sa campagne contre la France, fut témoin de notre défaite à Guinegate, et de la prise de Tournay et de Térouane. Il célébra ces victoires dans un poëme latin qu'il intitula *Panegyricus*, dont Érasme fait un grand éloge. Léon X le nomma, peu de temps après, son nonce auprès du même Henri VIII; charge qu'il exerça le reste de sa vie, sans quitter celle de secrétaire du roi. On cite de lui des poésies latines, dont il n'existe ni éditions ni manuscrits. Une de ses églogues seulement se trouve imprimée dans le recueil intitulé *Bucolicorum Auctores;* Bâle, 1546, in-8°. Dans les lettres d'Érasme, on en a inséré dix ou onze d'Ammonio, qui suffisent pour donner une idée avantageuse de son esprit et de son style.

Bale, *Scriptorum Britanniæ centuria decimatertia*, n° 45. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — Ginguené, dans la *Biographie universelle*.

AMMONIUS (Ἀμμώνιος), nom commun à plusieurs Grecs, distingués dans les sciences et les lettres. Comme la plupart des Ammonius n'ont pas de prénoms, nous les avons tous rangés, autant que possible, dans l'ordre chronologique.

***AMMONIUS**, célèbre chirurgien d'Alexandrie, paraît avoir vécu sous le règne de Ptolémée Philadelphe (283-247 avant J.-C.). Il eut, selon Celse, le premier l'idée de broyer les gros calculs de la vessie et de les extraire par fragments; ce qui lui valut le surnom de lithotome (λιθοτόμος). Ce mode d'opération, décrit par Celse, a beaucoup d'analogie avec celui de nos *lithotripteurs* modernes. Voici ce passage de Celse, si intéressant pour l'histoire de la lithotriptie : *Si quando autem is major* (calculus) *non videtur, nisi rupta cervice, extrahi posse, findendus est : cujus repertor Ammonius, ob id* λιθοτόμος *cognominatus est. Id hoc modo fit : uncus injicitur calculo, sic, ut facile cum concussum quoque teneat, ne is retro revolvatur; tum ferramentum adhibetur crassitudinis modicæ, prima parte tenui, sed retusa, quod admotum calculo, et ex altera parte ictum, cum findit; magna cura habita, ne aut ad ipsam vesicam ferramentum perveniat, aut calculi fractura ne quid incidat.*

Aétius et Paul d'Égine citent aussi un Ammonius; mais il est difficile de décider si c'est le lithotome. H.

Celse, *De medic.*, lib. VII, 26. — Aétius, *Tetrab.*, II — Paul d'Égine, VII, 16.

AMMONIUS, philosophe grec, qui vivait sous le règne de l'empereur Adrien. Il fut maître de Plutarque, et professa, dit-on, à Athènes une espèce de syncrétisme pour concilier le système d'Aristote avec celui de Platon.

Plutarque, *De adulatoris et amici discrimine*, p. 70 — Fabricius, *Biblioth. græc.*, V, 153.

AMMONIUS, fils d'Hermias, en latin *Ammonius Hermiæ*, philosophe grec péripatéticien, natif d'Alexandrie, vivait vers la fin du cinquième siècle. En 480 de J.-C., il fut disciple de Proclus à Athènes, et enseigna dans son pays natal la philosophie d'Aristote, ou plutôt un mélange des doctrines d'Aristote avec celles de Platon. Il fut le maître de Zacharie, d'Asclépias de Tralles, de Damascius, de Simplicius et de Jean Philoponus. Ammonius a laissé des commentaires très-estimés sur l'Introduction de Porphyre (*Commentarius in Isagogen Porphyrii de quinque prædicabilibus*), Venise, 1500, in-fol., et 1545, in-8° (en grec); sur les catégories d'Aristote, *In prædicamenta Aristotelis*, avec la vie de ce philosophe, Venise, 1503, in-fol.; sur le *Traité de l'interprétation*, Venise, 1549, in-8°, et Londres, 1658, in-8°, en grec et en latin; enfin des *scholies sur les sept livres de la Métaphysique*, qui sont inédites. Les commentaires sur Aristote ont été réimprimés par Brandis, dans *Scholia in Aristotelem;* Berlin, 1836, in-4°.

Fabricius, *Bibl. græc.*, V, 704.

***AMMONIUS**, fils d'Ammonius, grammairien grec, vivait à Alexandrie dans la dernière moitié du premier siècle avant J.-C. Il était élève du célèbre Aristarque, et donna des commentaires,

ujourd'hui perdus, sur Homère, Suidas et ristophane, souvent cités par les scoliastes.

Suidas, au mot Ἀμμώνιος. — Fabricius, *Bibl. græc.*, , 712.

*AMMONIUS, philosophe chrétien, confondu uelquefois avec Ammonius Saccas, vivait à lexandrie dans le troisième siècle de notre ère. l est l'auteur d'une *Harmonie dans les Évaniles*, que quelques critiques attribuent à Tatien. let ouvrage porta, dit-on, Eusèbe à écrire ses lanons. Il en existe une traduction latine par 'ictor de Capoue, sous le titre : *Ammonii, ulgo Tatiani diatessaron, sive harmoniæ in uatuor evangelia;* Mayence, 1524, in-8°; Coogne, 1532, in-8°; et dans la Bibliothèque des 'ères, édit. de Bâle et de Lyon. Nachtigal (en atin *Luscinius*) en a extrait la vie de Jésus : *'ita Jesu Christi, ex quatuor evangelistis ex mmonii Alex. fragmentis græcis latine versa, er O. Luscinium;* Erfurt, 1544, in-8°.

Peut-être cet Ammonius est-il l'auteur de la iétaphrase de l'évangile de saint Jean, que l'on ttribue généralement à Nonnus, et qui se trouve ı manuscrit à la bibliothèque de Saint-Marc, à enise.

Brucker, *Hist. philosoph.*, II, 107. — Adelung, supém. à Jöcher, *Lexicon*. — Fabricius, *Bibl. græc.*, , 713.

*AMMONIUS LAMPRENSIS, écrivain grec, ıtif de Lampres, dans l'Attique, vivait peutre dans le troisième siècle de l'ère chrétienne. avait composé un ouvrage sur les autels et s sacrifices (Περὶ βωμῶν καὶ θυσιῶν), dont Athée cite un fragment.

thénée, XI, 476. — Fabricius, *Bibl. græc.*, V, 712.

AMMONIUS SACCAS, philosophe grec, fondaır de l'école néoplatonicienne, mort à Alexandrie 241 avant J.-C. Il fut surnommé *Saccas*, rce que dans sa jeunesse il avait gagné sa : comme porte-faix. Fils de parents chrétiens, mbrassa la religion païenne, et fonda, vers le mmencement du troisième siècle, l'école néoıtonicienne à Alexandrie. Initié à la fois aux 'stères du paganisme et du christianisme par maîtres Athénagoras et saint Clément d'Aandrie, il résolut de réunir sous une seule nière les divers philosophes dont les disputes ırnissaient des armes aux sceptiques et aux rétiens, surtout Aristote et Platon, de les coner entre eux, et de les amalgamer même avec philosophie des mages et des brames; mais, lieu de convenir de la manière dont il avait nposé son système, il prétendit l'avoir reçu nme une tradition de la plus haute antiquité. 'enveloppait d'un voile mystérieux, et ne le nmuniquait qu'à un petit nombre de disciples, mi lesquels on remarque Longin et Plotin. dernier fut sans contredit, de tous les dislles d'Ammonius, le philosophe le plus disgué. La dispute entre lui et Longin, et le pris qu'il témoignait pour la philosophie de dernier, semblent faire entendre que la doce d'Ammonius n'était pas encore parfaitement établie. A côté de Plotin se placent encore deux autres disciples distingués d'Ammonius, Erennius et Origène. Ces trois hommes étaient convenus de ne pas rendre publiques les doctrines d'Ammonius; mais Erennius manqua le premier à sa promesse par la publication de nous ne savons quel livre. Origène, qui composa un petit nombre d'ouvrages et de peu d'importance, l'imita ensuite. Cependant, si nous jugeons de son mérite par la haute estime de Plotin pour lui, il n'aurait pas été un philosophe médiocre. Plotin regarda dès lors sa promesse comme dégagée, et il composa les ouvrages que nous possédons encore. Mais ces ouvrages, et les renseignements que nous avons sur la vie de cet homme, sont sujets à toutes les conjectures que nous pourrions élever sur la doctrine d'Ammonius, puisque nous n'avons aucune connaissance de la philosophie d'Origène et d'Erennius. Ammonius n'a laissé aucun écrit.

Porphyre, *Vie de Plotin*. — Hiéroclès, apud *Phot. cod.*, 214. — Roesler, *De commentitiis philosophiæ Ammoniacæ fraudibus et noxis;* Tubingue, 1746, in-4°. — Dehaut, *Essai historique sur la vie et la doctrine d'Ammonius Saccas;* Bruxelles, 1836, in-4°. — Brucker, Tenneman, Tiedeman, Ritter, *Histoire de la philosophie*. — Vacherot, *Histoire de l'école d'Alexandrie*.

AMMONIUS, grammairien grec, pontife d'un temple égyptien consacré au dieu-singe. Il se réfugia, en 389 de J.-C., à Constantinople, après la destruction des temples païens d'Égypte par ordre de Théodose, et y fut le maître de Socrate, célèbre historien ecclésiastique. C'est un fait qui paraît constant; et les raisons que Valckenaer a alléguées pour placer ce grammairien au premier ou au second siècle ont été jugées généralement insuffisantes.

Ammonius a composé un dictionnaire des synonymes, sous le titre : Περὶ ὁμοίων καὶ διαφόρων λέξεων, *des locutions semblables et différentes*, ouvrage utile, que Henri Estienne a injustement déprécié, après en avoir tiré bon parti pour son *Thesaurus linguæ græcæ*, l. 9; Valckenaer l'a publié à Leyde, 1739, in-4°. Le but d'Ammonius est de marquer les mots qui, à l'époque où il vivait, étaient employés dans un sens différent de celui que leur donnaient les anciens et bons écrivains. Un traité du même auteur sur les mots impropres, Περὶ ἀκυρολογίας, qui n'a pas été imprimé, pourrait former la seconde partie du premier. Cette édition a été réimprimée en entier à Leipzig, 1822, in-8°, par les soins de G.-H. Schæfer, qui y a ajouté des notes inédites de L. Kulencamp, et la lettre critique de Ch. Segaar, adressée à Valckenaer, et publiée à Utrecht, 1766, in-8°. On cite aussi, comme très-bonne, une édition par C.-F. Ammon; Erlangue, 1787, in-8°, avec les notes de Valckenaer.

Fabricius, *Bibl. gr.*, V, 715. — Préface de Valckenaer.

*AMMONIUS, poëte grec, récita en 438 de J.-C., devant Théodose II, un poëme épique sur la guerre du Goth Gaïnas, dont il ne nous reste que six vers, conservés dans l'*Etymologicum*

magnum, au mot Μίμαντος. Peut-être cet Ammonius est-il le même que celui dont il nous reste quelques épigrammes, insérées dans l'*Anthologie grecque*.

Socrate, *Hist. ecclés.* — Fabricius, *Bibl. gr.*, V, 722.

***AMNON**, rabbin de Mentz, vivait vers 1240 de J.-C. On a de lui le *Machzor*, ou livre de prières, imprimé à Dyrenfurt, 1703, in-8°.

Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, I, 371-374. — Dolfias, *Bibl. hebr.*, I, 201; III, 128.

AMNON, fils aîné de David et d'Achinoam, chassa sa sœur Thamar, après l'avoir violée. David, qui aimait beaucoup Amnon, laissa son crime impuni; mais Absalon résolut de venger sa sœur. Il invita ses frères à un festin; et à peine Amnon se fut-il abandonné aux plaisirs de la table, qu'il le fit tuer, l'an 1030 avant J.-C.

Reg., II, c. XIII, v. 1, et suiv. — *Paralipom.*, I, c. III, v. 1.

***AMO** (*Antoine-Guillaume*), écrivain nègre, né en 1703, à la Guinée; on ignore la date de sa mort. Il fut, encore enfant, transporté à Amsterdam et présenté au duc de Brunswick-Wolfenbüttel, Antoine-Ulric. Ce prince avait du goût pour les lettres, et était lui-même auteur de quelques romans. Le duc donna le jeune nègre à son fils Antoine-Guillaume, qui l'envoya étudier à l'université de Halle. Là, Amo publia en 1729, sous la présidence du recteur Ludwig, une dissertation inaugurale : *De jure Maurorum*. Il passa ensuite à l'université de Wittemberg, où il fit paraître, à l'occasion de son doctorat en philosophie : *Dissertatio inauguralis philosophica de humanæ mentis* ἀπάθεια, *seu sensionis ac facultatis sentiendi in mente humana absentia et earum in corpore nostro organico ac vivo præsentia, quam publice defendet autor Ant.-Guil. Amo Guinea-Afer*; Wittemberg, 1734, in-4°. Amo devint plus tard conseiller d'État à Berlin; mais après la mort de son protecteur le duc de Brunswick, il quitta l'Europe. Quelques années après, Henri Gallandet, fondateur de la Société scientifique zéelandaise, rencontra en 1753 Amo à Axum en Abyssinie, menant une vie d'ermite, et ayant la réputation d'un devin. Amo parlait plusieurs langues : l'hébreu, le grec, le latin, le français, l'allemand et le hollandais lui étaient également familiers. Il avait à cette époque environ cinquante ans. Son père et sa sœur vivaient dans l'intérieur de l'Afrique, à une distance de plusieurs journées de la côte d'Or. Un de ses frères était esclave à Surinam. Amo quitta plus tard Axim, et passa à Saint-Sébastien, fort hollandais à Chamah; depuis lors, on n'a plus eu de ses nouvelles.

Grégoire, *De la littérature des nègres*, p. 198-202. — Winkelman, *Vie de Gallandet*, dans *Verhandelingen uitgegeeven door het Zeeuwsch Genootschap der wetenschappen*; 1782, IX, 19, 20.

AMOLON, disciple et successeur d'Agobard dans l'archevêché de Lyon en 840, gouverna cette Église avec beaucoup de zèle et de sagesse jusqu'à sa mort, en 852 : il avait joui d'une grande considération auprès du roi Charles le Chauve et du pape Léon IV. Le petit nombr d'écrits qui nous restent de ce prélat donne une idée avantageuse de son esprit et de so savoir. Le principal est une lettre à Théobalde évêque de Langres, sur de prétendues reliqu apportées de Rome par des moines vagabond et sur des convulsions que des femmes éprou vaient auprès de ces reliques, et qu'on voula faire passer pour des miracles. « Les miracle « dit Amolon, rendent souvent la santé aux m « lades, mais ils ne l'ôtent jamais, non plus q « l'usage de la raison à ceux qui y ont foi. Sa lettre à Gotescalc, où il réfute les erreu attribuées à ce moine infortuné, est écrite av beaucoup de modération. On a encore de l des opuscules sur la grâce et la prédestinatio où les matières sont traitées suivant les princip de saint Augustin. Tous ces écrits ont été insé dans l'édition d'Agobard que Baluze donna 1666, d'où ils sont passés dans la *Bibliothe Patrum*. On attribue à Amolon un petit tra *contre les Juifs*, rempli d'érudition, que P. Chifflet publia, en 1656, à Dijon, sous le n de *Raban Maur*.

Gallia christiana, t. IV. — Trithème, *De Scripto bus ecclesiasticis*. — Fabricius, *Bibliotheca mediæ infimæ ætatis*. — Cave, *Scriptorum ecclesiasticor historia litteraria*. — *Histoire littéraire de la Fran* t. V. — Ceillier, *Auteurs sacrés*, t. XVIII. — Dup *Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*. Tabaraud, dans la *Biographie universelle*.

***AMOMETUS** (Ἀμώμητος), écrivain gr auteur d'un ouvrage, aujourd'hui perdu, sur nation asiatique appelée *les Attaques*. Il a écrit aussi la relation d'un voyage sur le N depuis Memphis jusqu'au mur d'Isis (ἐκ M φεως ἀνάπλους). Il n'en reste qu'un petit nom de fragments fort intéressants. Eudocie e Scoliaste sur Apollonius de Rhodes citent écrivain du nom d'Atrometus, nom que l croît être le même qu'Amometus.

Pline, *Hist. nat.*, VI, 20. — Antigonus Carystius, *I mirabil.*, p. 164. — Elien, *Hist. animal.*, XVII, 6. — Scoliaste d'Apollonius de Rhodes, III, 1178. — Mül *Fragment. hist. græc.*, dans la collection des Classi grecs de A.-F. Didot.

AMONTONS (*Guillaume*), physicien franç né à Paris le 31 août 1663, mort le 11 octo 1705. Affecté de surdité par suite d'une mal d'enfance, il montra une véritable passion pou construction de mécaniques et d'instruments physique. Ses recherches, publiées sous le tit *Remarques et expériences physiques sur construction d'une nouvelle clepsydre*, *les baromètres, thermomètres et hygromèt* Paris, 1695, lui ouvrirent, en 1699, les portes l'Académie des sciences. Amontons est le vér ble inventeur de la télégraphie, et il en fit d fois l'expérience publique devant des meml de la famille royale. « Le secret, dit Fontene consistait à disposer, dans plusieurs postes c sécutifs, des gens qui, par des lunettes de lon vue, ayant aperçu certains signaux du poste p cédent, les transmissent au suivant, et toujo ainsi de suite. Ces différents signaux étaient

ıt de lettres d'un alphabet dont on n'avait le
iffre qu'à Paris et à Rome. La plus grande por-
: des lunettes réglait la distance des postes,
ıt le nombre devait être le moindre qu'il fût
ssible; et comme le second poste faisait des
naux au troisième, à mesure qu'il les voyait
re au premier, la nouvelle se trouvait portée
Paris à Rome presque en aussi peu de temps
'il en fallait pour faire les signaux à Paris. »
Pourquoi ces principes ne furent-ils réellement
pliqués que plus de cinquante ans après
r découverte? Cela tient en partie à l'indiffé-
ıce du public, et en partie à l'insouciance de
ıteur.
« La place, ajoute Fontenelle, que cet acadé-
cien remplissait à l'Académie était presque
ique. Il avait un don singulier pour les expé-
nces, des idées fines et heureuses, beaucoup
ressources pour lever les inconvénients, une
nde dextérité pour l'exécution; et on croyait
r revivre en lui M. Mariotte, si célèbre par
mêmes talents. Nous ne craignons pas de le
ıparer à un des plus grands sujets qu'ait eus
adémie. Amontons, qui jouissait d'une santé
faite et menait la vie du monde la plus réglée,
tout d'un coup attaqué d'une inflammation
ıtrailles; la gangrène s'y mit en peu de
's, et il mourut le 11 octobre, âgé de qua-
e-deux ans et près de deux mois. Il était
ié, et n'a laissé qu'une fille âgée de deux
s. Le public perd par sa mort plusieurs
ntions utiles qu'il méditait, sur l'impri-
ie, sur les vaisseaux, sur la charrue. Ce
n a vu de lui, répond que ce qu'il croyait
ible devait l'être à toute épreuve; et le
e de l'invention, naturellement subtil, hardi,
quelquefois présomptueux, avait en lui
e la solidité, toute la retenue et même toute
éfiance nécessaires. Les qualités de son
r étaient encore préférables à celles de son
it: une droiture si naïve et si peu méditée,
n y voyait l'impossibilité de se démentir;
simplicité, une franchise et une candeur
le peu de commerce avec les hommes pou-
conserver, mais qu'il ne lui avait pas don-
; une entière incapacité de se faire valoir
ment que par ses ouvrages, ni de faire sa
autrement que par son mérite, et par con-
ent une incapacité presque entière de faire
ne. »

noires de l'Académie royale des sciences, 1696 et
— Fontenelle, *Éloge d'Amontons*, dans l'Histoire
cadémie, 1705.

MORETTI (*Maria-Pellegrina*), femme
ıte, née à Oneglia en 1756, morte le 12 octo-
787. A l'âge de quinze ans, elle soutenait
thèses philosophiques à Pavie contre qui-
ue se présentait pour lui disputer la palme,
çut de l'université le titre de docteur à
de vingt et un ans. Elle composa un traité
risprudence romaine, *De jure dotium apud
anos*, qui fut publié après sa mort.

Lombardi, *Storia della letteratura italiana del secolo XVIII.*

AMORETTI (*Charles*), naturaliste et géographe italien, né à Oneglia, près de Gênes, le 13 mars 1741, mort à Milan le 24 mars 1816. Fils d'un négociant honorable, il entra, à l'âge de seize ans, dans l'ordre de Saint-Augustin, et obtint en 1772 la chaire de droit canonique à l'université de Parme. En 1772, il sollicita de la cour de Rome sa sécularisation, pour se livrer tout entier à ses études favorites; et il abandonna la théologie pour les sciences naturelles. Chargé de l'éducation des enfants de Cusani, patricien de Milan, il parcourut avec ses élèves l'Italie septentrionale, les Alpes et une partie de l'Autriche, pour se perfectionner dans ses connaissances géologiques et minéralogiques. Versé dans les langues modernes, il résolut de tenir ses compatriotes au courant du progrès des sciences chez les étrangers, et il s'associa au P. Soave pour la publication du recueil intitulé *Nuova scelta d'opuscoli interessanti sulle scienze et sulle arti* (27 vol. in-4°, Milan, 1775-1788). Sur la demande du P. Fumagalli, il traduisit en italien l'*Histoire de l'art chez les anciens*, par J. Winckelmann; traduction accompagnée de notes; Milan, 1779, 2 vol. in-4°. En 1783, Amoretti fut nommé secrétaire de la Société patriotique de Milan (*Società agraria*) instituée pour les progrès de l'agriculture dans le Milanais, et il en remplit les fonctions pendant quinze ans. Nommé, en 1797, l'un des conservateurs de la bibliothèque Ambrosienne de Milan, il insista le premier sur un examen scrupuleux des trésors de cette bibliothèque, où Angelo Maï rendit plus tard de si éminents services. Amoretti fut membre de l'Institut national d'Italie, du conseil des mines, de la Société d'encouragement des sciences et des arts, chevalier de la Couronne de fer depuis la création de cet ordre en 1805, et ne laissa qu'une fortune très-médiocre.

Outre les ouvrages cités, on a d'Amoretti: 1° Antoine Pigafetta, *Premier voyage autour du monde*, d'après les manuscrits de l'Ambrosienne; Milan, 1800; — 2° Ferrer Maldonado, *Voyage de la mer Atlantique à l'océan Pacifique*, 1812, tiré des manuscrits de l'Ambrosienne. Ces voyages, dont le dernier a été regardé comme supposé, ont été traduits en français par Amoretti lui-même; — 3° *Memorie storiche sù la vita, gli studi et le opere di Leonardo da Vinci*; Milan, 1784, in-8°: cette excellente biographie, faite sur des documents pour la plupart inédits, a été réimprimée en 1804, dans la *Racoltà de' classici italiani*, 1819. — 4° *Viaggio da Milano ai tre laghi*; Milan, 1794; ibid., 1803, in-4°; ibid., 1806, in-8°: c'est un voyage minéralogique aux lacs Côme, Lugano et Majore; — 5° l'*Éloge historique de Fumagalli*, à la tête du *Codice diplomatico sant' Ambrosiano*; Milan, 1808; — 6° le *Guide des étrangers dans Milan et aux environs*;

Milan, 1805, 2 vol. in-12 : ce guide a été écrit en français; — 7° *Della rabdomanzia ossia elettrometria animale ricerche fisiche e storiche;* Milan, 1808, in-8° : c'est une histoire complète de la baguette divinatoire; — 8° *Della torba et della lignite*; ibid., 1810, in-8°; — 9° *Ricerca del carbone fossile;* ibid., 1811, in-8° : c'est un mémoire intéressant sur la houille; — 10° *Elementi di elettricità animale;* Milan, 1816 : c'est un extrait *della Rabdomanzia*, etc. Amoretti a, de plus, traduit de l'allemand, Sonnenfels, *Sur l'abolition de la Torture;* Sulzer, *Voyage de Berlin à Nice;* et du latin, Mitterpacher, *Elementa rei rusticæ*. Enfin, il a inséré un grand nombre d'articles dans le *Recueil des Mémoires de l'Académie italienne*, dans le *Magasin encyclopédique*, et dans beaucoup d'autres recueils. — La nièce d'Amoretti, *Maria-Pellegrina*, née en 1756, morte à Oneglia le 12 novembre 1787, étudia la jurisprudence, et fut en 1777 reçue docteur en droit à l'université de Pavie. F. H.

Lombardi, *Storia della letteratura italiana*, t. II, p. 72.

AMOREUX (*Pierre-Joseph*), médecin naturaliste, né à Beaucaire vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1824 à Montpellier, où il était bibliothécaire de la faculté de médecine. Il s'est fait connaître par de nombreux ouvrages, dont plusieurs sont anonymes, sur la médecine, l'histoire naturelle, la botanique et l'agriculture. Tessier a donné de grands éloges aux travaux d'Amoreux sur l'économie rurale. Voici le titre de ses principaux ouvrages : 1° *Traité de l'olivier*, contenant l'histoire et la culture de cet arbre, les différentes manières d'exprimer l'huile d'olive, etc., couronné par l'Académie de Marseille; Montpellier, 1784, in-8°, 2e édition; — 2° *Recherches sur la vie et les ouvrages de Pierre Richer de Belleval*, fondateur du jardin botanique donné par Henri IV à la faculté de médecine de Montpellier en 1593; Avignon, 1786, in-8°; — 3° *Mémoire sur les haies destinées à la clôture des prés, des champs*, etc., couronné par l'Académie de Lyon; Paris, 1787, in-8°; 2e édit., sous le titre de *Traité*, etc., Montpellier, 1809, in-8°; — 4° *Notice sur les insectes de la France réputés venimeux;* 1789, in-8°; — 5° *Dissertation sur les pommes d'or des Hespérides;* 1800, in-8°; — 6° *Essai historique et littéraire sur la médecine des Arabes;* Montpellier, 1805, in-8°; — 7° *Précis historique de l'art vétérinaire*, pour servir d'introduction à une bibliographie vétérinaire générale; Montpellier, 1810, in-8°; — 8° des notices biographiques sur *Guill. Amoreux* (père de l'auteur), Montpellier, 1806, in-8°; sur *L. Joubert*, ibid., 1814, in-8°; sur *Ant. Gouan*, Paris, 1822, in-8°; tous trois médecins de Montpellier; — 9° *Dissertation philologique sur les plantes religieuses;* Montpellier, 1817, in-8°; — 10° *Dissertation historique et critique sur l'origine du cachou;* 1802, in-8°; — 11° *Tentamen de noxa animalium;* Montpellier, 1762, in-4°; — 12° *Mémoire sur le bornage des possessions rurales*, 1809, in-8°; — 13° *Mémoire sur la nécessité et les moyens d'améliorer l'agriculture dans le district de Montpellier.*

Carrère, *Bibliothèque de médecine.* — Querard, *La France littéraire.* — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon.* — *Revue de l'histoire de Licorne, par un naturaliste de Montpellier;* Paris, 1818, in-8°.

* **AMOROS** (*François*), colonel espagnol, né à Valence en 1769, mort à Paris en 1843, introduisit le premier, en France, la gymnastique dans l'éducation. Entré au service dans son pays natal en 1787, il parcourut les divers grades jusqu'à celui de colonel, et chacun fut la récompense d'une action honorable; puis, appelé à diverses fonctions administratives, il fut successivement employé par Charles IV et par Joseph-Napoléon comme conseiller d'État, gouverneur de province, ministre de la police, commissaire royal de l'armée de Portugal. En 1807, il fut chargé de diriger l'éducation de l'infant don Francisco de Paula. Obligé de quitter son pays pour chercher un asile en France, Amoros voulut payer sa dette à sa patrie adoptive en lui donnant une institution qui lui manquait; et, après de nombreuses difficultés qu'il surmonta avec une rare persévérance, il établit sous les auspices du gouvernement, un gymnase dans lequel il développa les forces physiques en même temps qu'il leur donnait la plus [...] direction. En 1831, Amoros a été nommé directeur du gymnase militaire normal de Paris. Il a publié, outre plusieurs écrits sur l'administration et sur l'éducation : *Manuel d'éducation physique, gymnastique et morale*, etc., [...] Paris, 1830. [*Encyc. des g. du m.*]

* **AMOROSI** (*Antoine*), peintre italien, né d'Ascoli, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il s'est fait surtout connaître par ses peintures humoristiques, que les Italiens nomment *Bambocciate* (bamboches).

Pascoli, *Vite de' pittori moderni.* — Lanzi, *Storia pittorica.*

AMORT (*Eusèbe*), théologien allemand, né le 15 novembre 1692, à la Bibermühle près Tœlz (Bavière), et mort le 5 février 17[..]. Il entra fort jeune au couvent de Pollingen, où il enseigna plus tard la théologie et le droit canon. Il suivit le cardinal Cercari à Rome, où il se perfectionna encore dans ses connaissances. À son retour en 1735, il fut nommé membre de l'Académie des sciences à Munich. Parmi ses nombreux écrits on remarque : 1° *Nova philosophiæ planetarum et artis criticæ Systema*; Norimbergæ, 1723, in-4°; — 2° *Scutum [...] pense, seu Vindiciæ IV librorum de Imitatione Christi, quibus Thomas a Kempis in possessione stabilitur;* Coloniæ, 1728, i[n-...]; — 3° *De Origine, Progressu, Valore, F[...] indulgentiarum*, etc.; Aug. Vindel.,

n-fol.; — 4° *De Revelationibus, Visionibus t Apparitionibus Privatis Regulæ tutæ ex criptura, conciliis collectæ*; ibid., 1744, 2 ol. in-8°; — 5° *Demonstratio critica religionis catholicæ*, etc.; ibid., 1745, in-fol.; — ° *Nova Demonstratio de falsitate revelationum Agredanarum*; ibid., 1751, in-4°; — ° *Theologia eclectica, moralis et scholastica*; bid., 4 vol. in-fol.; — 8° *Deductio critica, qua uxta sanioris criticæ leges moraliter certum edditur Thomam Kempensem librorum de mitatione Christi auctorem esse*, etc.; ibid., 761, in-4°.

De Savioli, *Éloge académique d'Amort*; Munich. 1777, -4°. — Meusel, *Lexicon*, t. I. — Baader, *Gelehrtes Baiern*, I, p. 20.

*AMORT (*Gaspard*), peintre bavarois, né à Jachenau près Benediktbaiern, en 1612, mort Munich en 1675. Il étudia à Rome et vint suite s'établir à Munich, où il fit beaucoup de bleaux assez estimés pour le palais de l'électeur, et pour plusieurs églises et couvents de la vière.

Lipowsky, *Baierisches Künstler-Lexicon*.

AMORY (*Thomas*), théologien anglais, né en 00, mort en 1774. Il fut pasteur d'une congrégation presbytérienne. On a de lui, outre plusieurs volumes de sermons : 1° *Dialogue sur la votion*, 1733 et 1746, in-8°; — 2° *Notice r la vie et les écrits de M. Grove*, en tête ses *Œuvres posthumes*, 1740; — 3° *Système de philosophie morale de Grove*, 1749; 4° *Mémoires du docteur Benson*, en tête de s *Histoire du christianisme*; 5° — *Mémoire Samuel Chandler*.

Biographical Dictionary. — Dr. Flaxman's *Funeral mon on Dr. Amory*; in-8°., 1774.

AMORY (*Thomas*), humoriste anglais, né en 91, mort le 25 novembre 1788. Il était le fils du nseiller Amory qui accompagna Guillaume III Irlande, et fut nommé secrétaire des biens conqués dans ce royaume. On a de lui : *Memoirs of veral Ladies of Great Britain; interspered with Literary Reflections, and Accounts Antiquities and curious Kings*; Lond., 1755, 8°. — *The life of John Bancle, Esq; containing various observations and reflections ade in several parts of the world, and any extraordinary relations*, 1er vol., 1756, 8°; 2e vol., 1766. Cet ouvrage fut réimprimé 4 vol. in-12; en 3 vol. in-12, 1825.

Chalmers, *Biographical Dictionary*; — *Gentleman's agazine* I, VIII, 1062; I, IX, 107, 322. — *Retrospective view*, VI, 100, 113.

AMOS, l'un des petits prophètes, exerça sa ssion vers 850 avant J.-C., sous le règne d'Os, roi de Juda, et de Jéroboam II, roi d'Israël. nos n'appartenait pas à ces écoles d'hommes pirés qui se rendirent célèbres sous la conite d'Élie et d'Élisée; son état ne semblait pas me le destiner à cet auguste ministère : il rdait les troupeaux dans les champs de Thécué, ès de Jérusalem, lorsqu'il reconnut sa mission. Il prophétisa à Béthel, où était le siége principal de l'idolâtrie, annonçant à Jéroboam la ruine de sa maison et la captivité de tout Israël, s'il persistait dans le culte des faux dieux. Amasias, prêtre des idoles, s'apercevant de l'impression que les discours du prophète faisaient sur le peuple, et craignant pour la sûreté de son temple, l'accusa devant le roi d'Israël de soulever ses sujets contre lui. Cette dénonciation força Amos de sortir de Béthel, après avoir prédit à Amasias que sa femme se prostituerait au milieu de Samarie, que ses fils et ses filles périraient par le glaive ennemi, et qu'il mourrait lui-même dans une terre profane, loin du tombeau de ses pères. Voilà tout ce que l'on sait de la vie de ce prophète. Les Grecs célèbrent sa fête le 25 juin, et les Latins le 31 mars. Ses prophéties contiennent neuf chapitres. Son style se ressent quelquefois de l'état dans lequel il était né : on y trouve une certaine rudesse, et des comparaisons empruntées à la vie champêtre. Du reste, il a des expressions vives et figurées qui ne manquent point de grâce. On peut s'en convaincre par la peinture qu'il fait, au sixième chapitre, du luxe et de la volupté qui régnaient à Samarie. Amos compte parmi les bons écrivains des Hébreux. (*Ency. des g. du m.*)

Rosenmüller, *Scholia in Vet. Test.* — Winer, *Biblisches Realwörterbuch*.

*AMOS (*Guillaume*), agronome écossais, mort en 1824. Il résidait à Brothertoft, près de Boston, dans le Lincolnshire, où il s'occupait de l'exploitation d'une ferme. On a de lui : *The Theory and Practice of Drill Husbandry*; Lond., 1794, in-4°; — *Minutes of agricultura and Planting, illustrated with dried specimens of grasses, and plates of agricultural machines*; Boston et Londres, 1804, in-4°; — *Essays on Agricultural machines*; ibid., 1810, in-4°.

Biographical Dictionary.

AMOUDRU (*Anatole*), architecte et jurisconsulte français, né à Dôle le 6 janvier 1739, mort le 8 mars 1812. Il fut emmené par Blondel, son maître, à Varsovie, où il dirigea les constructions de plusieurs palais. On lui doit aussi le château de Fresnes, près de Vendôme. En 1775 il étudia le droit, et fut, en 1790, maire de Dôle. On a de lui : 1° *Cadastre parcellaire de la ville de Dôle*, ancienne capitale de la Franche-Comté; Dôle, 1808, in-4°; — 2° *des Mesures agraires en usage dans la Franche-Comté, de leurs rapports entre elles et avec le nouveau système métrique*; in-8° de 34 pages; — 3° une *Notice historique sur Dôle*, restée en manuscrit.

Quérard, *la France littéraire*.

AMOUR (*Guillaume de Saint-*), célèbre philosophe et théologien français, né, vers le commencement du treizième siècle, à Saint-Amour, en Franche-Comté, mort le 13 septembre 1272. Chanoine de l'église de Beauvais, professeur cé-

lèbre pendant longtemps dans la chaire de philosophie de l'école du Parvis de Notre-Dame de Paris, procureur de la nation de France auprès de cette école, il devint recteur de l'université, et finit, après son rectorat, par en être élu syndic. A tous ces titres on doit joindre encore celui d'associé de Robert de Sorbonne dans l'érection de la congrégation de ce nom, dont il fut un des premiers maîtres ou docteurs. Guillaume de Saint-Amour, malgré la célébrité que ces diverses fonctions lui ont donnée parmi ses contemporains, aurait passé inaperçu aux yeux de la postérité, comme tant d'autres qui ont rempli les mêmes charges; mais par des circonstances mémorables, au milieu desquelles il parut avec éclat, son nom retentit par toute l'Europe, passa dans toutes les histoires ou chroniques contemporaines, devint le signe de ralliement d'un parti, l'objet des attaques d'un autre; et il conserve encore de nos jours une certaine renommée dans l'histoire des écoles. Nous allons faire connaître Guillaume de Saint-Amour, d'après l'histoire littéraire de la France.

En 1228, sous la régence de la reine Blanche, les exercices de l'université ayant été interrompus à cause du meurtre de quelques écoliers par des gens d'armes du guet, et le corps de l'université n'ayant pu obtenir réparation du méfait qu'il regardait comme contraire à ses droits, Amour cessa ses leçons, et se transporta tantôt à Reims, tantôt à Angers. Les religieux dominicains, qui depuis leur établissement dans Paris y avaient toujours ambitionné une chaire sans pouvoir l'obtenir, mettant à profit la fuite des maîtres séculiers, se la firent donner par l'évêque et le chancelier. Ces différends se terminèrent : les maîtres rentrèrent dans leurs chaires sans se récrier sur l'envahissement des nouveaux moines; mais ceux-ci, devenant plus entreprenants par le silence des autres, élevèrent une seconde chaire, malgré l'opposition des anciens maîtres. Non-seulement le décret rendu contre cette entreprise fut sans effet, mais en 1250 de nouvelles querelles s'étant élevées entre les bourgeois de Paris et les écoliers, les dominicains insistèrent plus que jamais pour qu'on leur accordât à perpétuité deux chaires théologiques et doctorales. L'Académie refusa, et statua que désormais nul n'aurait la faculté d'enseigner, qu'il n'eût promis par un serment solennel de se soumettre à ses statuts. Les dominicains s'étant refusés à ce serment, l'université, en vertu de ses constitutions, fit publier partout que les frères dominicains étaient exclus de tout enseignement séculier.

Les dominicains, exaspérés, s'agitèrent, et, faute de bonnes raisons, recoururent à de puissants protecteurs; ils plaidèrent leur cause auprès du régent du royaume, le comte de Poitiers, en accusant les académiciens de faire des statuts contre Dieu et l'Église, de conspirer contre l'honneur du roi et contre la sûreté du royaume; ils plaidèrent auprès du pape Innocent IV, par des diffamations contre les maîtres de l'école de Paris, et le supplièrent de donner aux religieux, de sa pleine autorité, l'entrée dans l'Académie, et de faire taire par des censures les répugnances des séculiers. Favorablement écoutés, leur audace s'accrut à tel point, qu'ils envahirent toutes les fonctions pastorales et bravèrent l'autorité hiérarchique. Leurs excès firent ouvri[r] les yeux à Innocent IV lui-même, qui jusque-là les avait favorisés outre mesure; et c[e] pape donna un bref pour les faire rentrer dan[s] leur règle. Innocent n'ayant pas tardé à mourir un historien de ce même ordre ne craignit pa[s] de dire que c'était par l'effet des *merveilleuse[s] litanies des dominicains;* d'où naquit cet adag[e] parmi les cardinaux : *Cavete a litaniis Prædicatorum, quia mirabilia faciunt.* Alexandre IV qui succéda à Innocent, ami déclaré des dom[i]nicains, fut favorable à tous leurs desseins, [e]t leur accorda tant de priviléges, qu'ils exercèren[t] au rapport d'un historien contemporain, u[ne] vraie tyrannie sur les maîtres de l'Académi[e] élevèrent des chaires tant qu'ils voulurent, [et] réduisirent au silence, par des censures, tous l[es] opposants. Forts de tant de priviléges, et ab[u]sant de la victoire, ils se firent les accusateu[rs] de quelques-uns des maîtres séculiers qui le[ur] avaient le plus résisté, et surtout de Guillau[me] de Saint-Amour, l'athlète le plus actif et le pl[us] puissant que l'Académie, dont il était un d[es] chefs, avait opposé aux mendiants; ils lancère[nt] donc contre lui leurs traits les plus acérés. [S]e rappelant qu'il avait prêché publiquement et so[u]vent contre les mendiants valides, tels que l[es] truands, les béguins, les bons-valets et autre[s] qui disaient « que le travail des mains était [un] crime, qu'il fallait toujours prier, et que la ter[re] porterait bien plus de fruits par la prière q[ue] par le travail des mains, » et qu'il avait prê[ché] aussi contre des mendiants, qu'il avait appel[és] pseudo-prédicateurs, hypocrites, envahisseu[rs] des maisons, désœuvrés, curieux, coureur[s] perturbateurs de la hiérarchie ecclésiastique, [ils] prétendirent que tout cela était dirigé cont[re] eux : ils accusèrent donc en forme Guillaume [de] Saint-Amour auprès de Séguin, évêque de M[â]con, parce qu'il était de son diocèse. Guillau[me] s'étant disculpé, fut accusé de nouveau près [du] légat du pape, qui à son tour le déféra devant [le] tribunal du roi de France et de l'évêque de Par[is] avec l'inculpation d'avoir écrit et distribué [un] ouvrage contre le souverain pontife. L'accusé [pa]rut devant l'évêque, en présence de quatre mi[lle] clercs; il demanda que ses accusateurs parusse[nt] à leur tour; et aucun ne se montrant, il fut [dé]claré innocent.

Cependant l'introduction violente des do[mi]nicains parmi les maîtres séculiers devenait [de] jour en jour plus pénible à supporter pour ceu[x]-ci : on disait dans les écoles que c'était faire v[io]lence à la nature, que de vouloir réunir les [...]

guliers aux séculiers; bien plus encore, de vouloir faire cette réunion malgré la répugnance des séculiers. Les maîtres de l'Académie, ne pouvant plus compter sur leurs droits pour obtenir justice, recoururent aux prières; ils adressèrent donc à Alexandre IV une lettre très-humble, où, faisant un long détail des insultes dont les mendiants les accablaient, et surtout leur confrère le vénérable Guillaume de Saint-Amour, ils finissent par dire au souverain pontife « que la société qu'il leur a imposée avec les frères prêcheurs est une dure servitude, à laquelle ils ne peuvent plus résister; qu'ils sont prêts à porter leurs écoles dans un autre royaume; et que si cela leur était encore défendu, ils préféreraient renoncer à l'enseignement, et rentrer chacun dans ses foyers pour y jouir de la liberté naturelle, que d'être étouffés sous la servitude intolérable d'une société forcée avec les frères dominicains. »

Loin d'être touché de leurs prières, le pape donna en 1255 trois nouvelles bulles en faveur des frères prêcheurs; et ceux-ci auraient réduit les académiciens aux dernières extrémités par les sentences d'excommunication et de suspension, si le roi de France s'était prêté à leur exécution. Les frères essayèrent de se rendre le roi favorable en faisant parvenir à ses oreilles quelques griefs contre les maîtres séculiers; mais saint Louis, nonobstant les bulles papales, chargea quatre prélats, les archevêques de Bourges, de Reims, de Sens et de Rouen, de s'associer quelques autres personnages, et de terminer par arbitrage ces différends. Guillaume de Saint-Amour parla pour l'Académie, et obtint que les frères fussent séparés d'elle, moyennant deux chaires doctorales qui leur furent accordées à perpétuité : cette grande discorde parut ainsi terminée.

Mais les débats qui avaient eu lieu dans cette assemblée fournirent de nouveaux motifs de désordre. Les maîtres séculiers, pour repousser de leur société les frères dominicains, avaient dit, entre autres choses, qu'ils craignaient *qu'ils ne fussent de ces hommes qui vont de maison en maison, qui séduisent des femmes chargées de péchés, qui s'ingèrent de gouverner les consciences et les propriétés, qui s'attachent par des vœux et des serments les esprits faibles dont ils se sont emparés, et qu'ils détournent de leurs pasteurs; qui, n'étant ni apôtres, ni successeurs des apôtres, ni disciples du Seigneur, ni successeurs de ces disciples, ni leurs vicaires, veulent agir dans l'Église d'une manière désordonnée, et non selon la tradition; de ces hommes enfin par lesquels l'Apôtre a dit que les périls des derniers temps seraient hâtés.* Ces accusations, qui probablement avaient paru assez bien fondées aux prélats désignés pour arbitres entre les maîtres séculiers et les frères prêcheurs, jointes à la voix publique qui en ajoutait de plus graves encore, comme on le voit en plusieurs endroits de l'histoire de Matthieu Pâris, portèrent un grand nombre de prélats de France à demander aux maîtres des écoles parisiennes de réunir en un corps les autorités de l'Écriture et des canons qui annoncent les périls des derniers temps, pour servir d'instruction aux fidèles relativement aux religieux mendiants. Ce fut pour acquiescer à ce désir presque universellement manifesté, que Guillaume de Saint-Amour et les autres maîtres rédigèrent le livre fameux *De periculis novissimorum temporum.*

Le livre *De periculis* parut en 1256 : le nom, la dignité, le rang, le savoir de son auteur et de ses associés, la matière qui y était traitée, la manière dont la conduite des frères y était mise au jour, tout contribua à en faire un grand événement. Chacun en parla, et le peuple en fut dans l'agitation; voici ce qu'en dit Matthieu Pâris, contemporain, qui nous éclaire sur tous ces faits : *Le peuple se mit à tourner en ridicule les religieux mendiants; on leur refusa les aumônes qu'on leur avait données jusque-là; on les appelait hypocrites, successeurs de l'Antechrist, faux prédicateurs, conseillers adulateurs des rois et des princes, contempteurs des ordinaires et leurs supplantateurs, envahisseurs habiles des appartements des rois, prévaricateurs abusant des confessions, et qui, voyageant en des pays où ils ne sont pas connus, excitent à pécher avec plus d'audace.* »

Cependant ces dissensions n'étaient point vues avec indifférence par Louis IX, qui avait employé les exhortations les plus pressantes pour y mettre fin, mais sans succès : il envoya donc à Alexandre IV deux clercs qu'on ne trouve désignés que par les noms de Jean et de Pierre, et qui paraissent avoir été du parti des frères prêcheurs; et lui fit remettre en même temps le livre *De periculis*, comme la preuve des torts des maîtres séculiers. Ceux-ci de leur côté élurent les plus célèbres d'entre eux, Guillaume de Saint-Amour, Odon de Douai, Chrestien de Beauvais, Nicolas de Bar-sur-Aube, Jean de Gastaville, Jean Belin; et ayant fait collecte d'argent, tant parmi les maîtres que parmi les écoliers, pour fournir aux frais de leur voyage, ils les envoyèrent aussi vers le pape, en les chargeant du livre de l'*Evangelium æternum*, où leurs adversaires montraient que « l'Ancien et le Nouveau Testament ayant fini leur temps, un Évangile plus parfait, enseigné par les religieux mendiants, allait commencer. »

Dès que les frères eurent appris que les maîtres séculiers se préparaient à se rendre auprès du pape, ils les devancèrent; et, sollicitant l'examen du livre de Guillaume par quelques cardinaux, ils firent prononcer « que ce livre renfermait des doctrines perverses contre l'autorité et la puissance du souverain pontife et de ses coévêques, contre ceux qui, s'étant réduits à l'aumône pour l'amour de Dieu, ont vaincu le monde et ses œuvres par leur pauvreté volontaire. » En conséquence de

cette première sentence, portée par quatre cardinaux le troisième jour avant les nones d'octobre de l'an 1256, le pape Alexandre IV condamna le livre *De periculis novissimorum temporum*, comme inique, abominable et exécrable.

Après cette condamnation, Alexandre IV expédia plusieurs bulles pour en rendre l'effet plus sûr. Il écrivit au roi de France pour la lui faire connaître, et lui recommander de conserver aux religieux dominicains l'affection qu'il leur avait toujours portée. Il écrivit aux archevêques de Tours et de Reims d'exiger des maîtres séculiers de rétracter tout ce qu'ils avaient avancé pour les doctrines du livre *De periculis*, avec menace de suspension, excommunication et privation perpétuelle de leurs bénéfices, en cas de refus. Il écrivit à tous les prélats, archiprêtres, abbés, prieurs des provinces françaises, de regarder les frères dominicains comme les bons ministres de Jésus-Christ, de les traiter avec bienveillance, de les protéger contre leurs ennemis. Enfin, ce pape épuisa tout ce qu'il avait de puissance en faveur de cette milice, objet de sa prédilection.

Mais, chose étonnante et incompréhensible dans un siècle où le pontife romain avait un si grand ascendant sur toutes les autorités humaines ! les maîtres de l'école parisienne furent inébranlables dans leurs principes : ils ne consentirent pas à recevoir les dominicains dans leur société; ils ne voulurent pas renier les discours qu'ils avaient tenus contre eux, ni ce que renfermait le livre *De periculis*, et encore moins prêcher publiquement contre leurs premières doctrines. Ils ne résistaient pas en face ni directement, il est vrai; mais ils demandaient du temps, ils interposaient appel sur appel; et les bulles étaient mises en oubli ou tournées en mépris. Le pape alors en publia de plus sévères, pour réduire les docteurs parisiens. Il écrivit au chancelier de Paris de n'accorder la faculté d'enseigner qu'à ceux qui jureraient d'observer ses dernières ordonnances. Il fit savoir à tous les prélats de la chrétienté qu'il approuvait les ordres des dominicains et des franciscains pour toutes les fonctions ecclésiastiques; que les clercs élevés dans leurs écoles auraient droit aux mêmes prérogatives que les autres; et que si les prélats voulaient le trouver plus disposé à servir leurs intérêts et ceux de leurs églises, ils y parviendraient en montrant la plus grande charité aux frères prêcheurs, en les accueillant et les aidant en toute circonstance. Il enjoignit à l'évêque de Paris d'user de toute son autorité contre les maîtres récalcitrants, de recourir à la force du bras séculier s'il le fallait; et enfin, dans une bulle adressée au roi, il le conjura, avec promesse de rémission de ses péchés, d'aider le prélat de sa puissance, pour briser les têtes opiniâtres de ces insolents, *ut insolentiorum cervicosa pervicacia confringatur*.

Pendant ce violent orage qui tombait sur les maîtres séculiers des écoles de Paris, les quatre députés envoyés auprès du pape hésitèrent à passer outre. Ayant appris en chemin que le livre *De periculis* avait été condamné et brûlé publiquement dans l'église d'Anagni, et informés des bulles terribles lancées coup sur coup par le pape, trois d'entre eux perdirent courage, et reprirent promptement le chemin de Paris, où ils vinrent abjurer le livre et leurs discours précédents contre les frères. Mais Guillaume de Saint-Amour, défenseur intrépide de la vérité, gardien fidèle des droits de l'Académie, se rendit sans crainte à la cour papale, et demanda à être entendu dans sa défense. Le pape lui donna pour juges les quatre cardinaux sur le rapport desquels il avait condamné le livre : alors Guillaume, en présence de ses accusateurs, parla si bien en faveur de sa doctrine, qu'il fut renvoyé après avoir été déclaré innocent de tout ce dont on l'avait accusé. Thomas de Cantiprato va jusqu'à dire que Guillaume réfuta si bien tout ce qu'on put lui objecter, et par les charmes de son éloquence exerça une telle influence sur les auditeurs, que le pape crut devoir l'obliger à se taire; aveu bien extraordinaire dans la bouche d'un adversaire. Le même auteur ajoute que le pape avait mandé Albert le Grand, comme le seul homme qu'on pût opposer à Guillaume de Saint-Amour.

Nonobstant l'heureuse issue de sa défense, Guillaume vit redoubler les efforts des frères, qui, employant soit la violence, soit les prières, soit divers artifices, arrachèrent au pape un bref qui l'exilait de France, et lui interdisait à jamais l'enseignement public. Dans son épître au roi de France, Alexandre IV suppose que ce prince a demandé l'exil de Guillaume, et l'exhorte vivement à ne pas permettre que ce docteur rentre en France; et comme il prévoit que cette mesure rendra tous les autres maîtres plus hostiles aux frères prêcheurs et mineurs, il recommande de nouveau ces derniers au monarque au nom de Jésus-Christ, pour le service duquel ils sont envoyés. Ensuite il écrit à l'évêque de Paris que s'il vient à apprendre que Guillaume a enfreint ses ordres, il le fasse dénoncer partout comme excommunié, parjure, privé de tout bénéfice. Mais en même temps, pour calmer un peu les maîtres séculiers, il veut que ce prélat leur fasse savoir que ce n'est pas pour avoir été défenseur de l'Académie que Guillaume a été ainsi puni, mais pour ses excès précédents, et surtout son détestable livre. Une autre bulle adressée au même évêque lui enjoint d'absoudre de toute peine ecclésiastique tout maître ou clerc qui, ayant pris parti pour Guillaume, viendrait à se rétracter. C'est ainsi que l'auteur du livre *De periculis*, que l'université avait mis à sa tête pour veiller à ses intérêts, fut seul accablé sous les coups qu'une puissance supérieure fit tomber sur le corps dont il était membre; il alla se cacher à Saint-Amour, son pays natal.

Quatre siècles après Guillaume, l'auteur des *Provinciales*, dans des circonstances presque analogues, s'étant aussi attiré la haine d'une célèbre société religieuse, aux envahissements et aux doctrines de laquelle il avait entrepris de résister, ne fut à l'abri de ses coups que parce que, n'étant revêtu d'aucune dignité, il ne lui donna pas prise sur lui : « Je ne vous crois, disait-il à ses adversaires, ni pour moi ni pour aucun autre, n'étant attaché à aucune communauté ni à aucun ordre religieux. Tout le crédit que vous pouvez avoir est inutile à mon égard. Ainsi, mon père, j'échappe à toutes vos prises.... Vous pouvez bien toucher le Port-Royal, mais non pas moi. On a bien délogé des gens de Sorbonne; mais cela ne me déloge pas de chez moi, etc. »

Malgré la condamnation et la combustion du livre *De periculis*, la pétulante jeunesse de Paris l'avait traduit en français, l'avait même mis en vers, afin de le rendre d'une lecture plus curieuse pour le peuple. (Il ne paraît pas qu'aucune de ces traductions en rimes françaises soit venue jusqu'à nous).

Cependant Alexandre IV mourut en 1260, après avoir, par quarante bulles environ, tâché de briser la résistance que les maîtres séculiers opposaient aux réguliers. Urbain IV et, trois ans après, Clément IV, qui lui succédèrent, animés d'un esprit moins hostile envers l'Académie parisienne, permirent à Guillaume de quitter Saint-Amour et de venir revoir ses confrères. La joie universelle qui éclata à l'occasion de son retour, l'accueil cordial qu'on lui fit, les folles réjouissances auxquelles se livrèrent tous les maîtres, égalèrent le chagrin que son exil leur avait causé cinq ou six ans auparavant. Réintégré au milieu de ses amis, Guillaume recommença sa lutte littéraire contre les prêcheurs et les mineurs; et comme son livre *De Periculis* avait été mal reçu du pape, quoique les autorités sur lesquelles il était appuyé fussent à l'abri de toute attaque, il en fit un autre à l'appui du premier, auquel il donna pour titre : *Collectiones catholicæ et canonicæ Scripturæ ad instructionem*, etc., etc. Il envoya ce nouvel écrit à Clément IV par un des docteurs de l'université, maître Thomas, qui devait le soumettre à l'examen du pape. Ce pontife, après l'avoir lu en partie, adressa en 1266, à Guillaume, une lettre assez bienveillante, où néanmoins, tout en louant son zèle pour la vérité, il lui dit que ce dernier écrit ressemble beaucoup au premier, et qu'il doit craindre de se laisser tromper par l'apparence du bien.

Guillaume de Saint-Amour eut, outre le pape Alexandre IV, de puissants adversaires parmi ses contemporains. Saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Albert le Grand, parlèrent contre lui dans les chaires publiques, et écrivirent pour réfuter ses écrits. Vincent de Beauvais, et tous les historiens des frères prêcheurs et mineurs, ont voulu ternir sa mémoire; mais, d'un autre côté, il eut pour lui les maîtres de l'école parisienne, qui appartenaient tous à l'Église et formaient en outre le corps le plus savant de la nation; il eut tout le clergé de Sens et de Reims, un grand nombre d'évêques, à l'invitation desquels il avait écrit son livre; le pape Clément IV, qui l'appelle *fils chéri*, expression qui ne se donne jamais à un ennemi de l'Église; enfin il fut un des plus importants associés de Robert de Sorbonne dans la création de la congrégation qui porte le nom de ce dernier. Son portrait fut placé avec vénération auprès de celui de Robert, dans la bibliothèque primitive de cet établissement. Le poëte Jean de Meun paraît avoir été un chaud partisan des opinions de Guillaume : il parle de lui avec éloge dans son roman de *la Rose*.

Les œuvres de Guillaume de Saint-Amour se trouvent réunies en un volume in-4°, imprimé à Constance en 1632, *Opera G., doctoris olim integerrimi*. En 1633, les dominicains obtinrent un arrêt du conseil privé du roi contre l'ouvrage que l'impression venait de rendre public. Cet arrêt, du 14 juillet 1633, a été imprimé, avec les sept bulles d'Alexandre IV relatives à cette condamnation, en latin et en français, et le tout forme une brochure de 43 pages in-12. Par cet arrêt, « il est fait défense à tous imprimeurs et libraires d'exposer en vente, vendre ni débiter ledit livre, à peine de la vie; et à tous autres d'iceluy retenir ni avoir par devers eux, à peine de trois mille livres d'amende contre ceux qui se trouveront saisis. » Les religieux à la requête desquels il fut rendu disent dans leur avis au lecteur : « Nous avons inséré cet arrest avec les bulles de sa sainteté, pour advertir les adhérants de ce meschant autheur que s'ils ne changent leur mauvaise affection pour l'amour de la vérité, ils y seront contraints par la crainte du chastiment. »

Histoire littéraire de la France, t. XIX, p. 197. — Dupin, *Histoire des controverses dans le treizième siècle*, p. 522-550. — Crevier, *Histoire de l'universite de Paris*, t. I, p. 411-499. — Matthieu Pâris, *Chronique*, *Preface* des Œuvres de Guill. de Saint-Amour.

AMOUR (*Louis Gorin de Saint-*). *Voyez* SAINT-AMOUR.

***AMOUREUX** (*Abraham-César* D'), habile sculpteur français, natif de Lyon, vivait dans la deuxième moitié du dix-septième siècle. Il fut élève de M. Coustou aîné. Il fit pour sa ville natale plusieurs bas-reliefs qui se distinguent par leur belle composition. Il se rendit à Copenhague en 1682, où il exécuta la statue, en plomb doré, de Christian V, roi de Danemark. L'Amoureux se noya dans la Saône pendant une traversée par eau, de Fossey à Lyon.

Füssli, *Allgmeines Künstler-Lexicon*. — De Fontenai, *Dictionnaire des artistes.*

***AMPACH AUF GRUENFELDEN** (*Jean-George* D'), médecin allemand, né en 1784, mort en 1832. Il fut longtemps professeur de mé-

decine vétérinaire et légale, d'histoire de la médecine et de botanique, à Salzbourg. Ses principaux ouvrages sont : *Ueber den sogenannten Milzbrand, oder die Karfunkelkrankheit der groesseren nutzbaren Haussäugethiere* (sur le Charbon, maladie des animaux domestiques); Pesth, 1820, in-8°; — *Grundriss der Gerichtlichen Veterinair-kunde* (Principes de l'art vétérinaire); Vienne, 1822, in-8°; — *Praktische Lehre von den Herdekrankheiten* (sur les maladies des Troupeaux ; Pesth, 1819, in-8°; — *Die Lungenfaeule, die Lungen-und die Milz-seuche des Hornviehs* (sur la pneumonie et la pleurésie des bêtes à cornes); Pesth, 1819, in-8°; — *Ueber die Natur der Drehkrankheit der Schaafe* (sur la Douve du mouton); Vienne, 1827, in-4°.

Callisen, *Mediciniches Schriftsteller-Lexicon*, tome I, p. 26.

***AMPELIUS** (*Lucius*), écrivain romain, auteur d'un petit ouvrage de cinquante chapitres, intitulé *Liber Memorialis*. Il essaye d'y comprendre tout ce qui est remarquable dans la nature; l'astronomie, la géographie, l'histoire, remplissent son cadre. C'est une compilation écrite dans un style clair et concis, mais offrant quelques symptômes de la décadence. Nous ne savons rien de la vie de cet auteur; on suppose généralement qu'il vécut dans le troisième siècle de notre ère, sous le règne de Théodose le Grand. Quelques-uns le croient identique avec le proconsul dont font mention le code Théodosien et Ammien Marcellin, ou avec l'Ampelius dont parle Sidoine Apollinaire dans une de ses lettres. Quoi qu'il en soit, il est postérieur à Trajan, dont il fait mention dans les chapitres 22 et 27; et, à en juger par un passage du chapitre 18, où il dit que « Sylla fut le seul souverain qui ait volontairement résigné l'empire, » il devait vivre avant l'abdication de Dioclétien (305 de J.-C.). Il parle aussi du temple de Diane d'Éphèse, comme existant de son temps; or nous savons que ce temple fut détruit sous le règne de Gallien (253-268 de J.-C.). L'ouvrage d'ailleurs a été dédié à Macrin, qui régna de 217 à 218.

La première édition du *Liber Memorialis* fut publiée par les soins de Saumaise, et imprimée avec Florus; Hanovre, 1611, in-fol. On le trouve aussi à la fin des éditions de Florus, par Hermanides, Grævius et Duker. Tschucke (Leipzig, 1793, in-12) et J. A. Beck (Leipzig, 1826, in-8°) l'ont publié séparément.

Baehr, *Geschichte der Röm. Litteratur*, p. 454. — Gläser, *Rheinisches Museum für Philologie*, nouvelle série, II, 145.

AMPÈRE (*André-Marie*), célèbre physicien, né à Lyon le 20 janvier 1775, mort à Marseille le 10 juin 1836. Il passa son enfance dans un village voisin de sa ville natale, à Polémieux-lez-mont-Dor, où ses parents vivaient depuis quelque temps, retirés des affaires. Son père, ancien négociant, tomba victime de la tourmente révolutionnaire. Avant de mourir, il écrivit à sa femme ces lignes touchantes : .... « Il s'en faut beaucoup, ma chère amie, que je te laisse riche et même avec une aisance ordinaire; tu ne peux l'imputer à ma mauvaise conduite, ni à aucune dissipation. Ma plus forte dépense a été l'achat des livres et des instruments de géométrie dont notre fils ne pouvait se passer pour son instruction : mais cette dépense même était une sage économie, *puisqu'il n'a jamais eu d'autre maître que lui-même.* »

Tout enfant, avant même de connaître les chiffres, on le voyait (nous citons ici le spirituel auteur de la *Galerie des contemporains illustres*) faire de longues opérations arithmétiques avec de petits cailloux. Durant une maladie grave, sa mère lui ayant enlevé ses cailloux, afin de forcer son esprit au repos, le surprit continuant sur son lit ses calculs avec les morceaux d'un biscuit qu'on lui avait donné, après plusieurs jours de diète absolue. Aussitôt qu'il sut lire, il se jeta sur les livres avec avidité, dévorant tout ce qui lui tombait sous la main. Son père avait commencé à lui enseigner le latin; mais apercevant en lui une aptitude particulière pour les mathématiques, il ajourna l'étude du latin et laissa l'enfant libre de suivre sa voie, ne s'occupant que de lui fournir les livres nécessaires; si bien qu'à onze ans le jeune Ampère avait dépassé les mathématiques élémentaires, et étudié l'application de l'algèbre à la géométrie. Quand il fallut aller plus loin, les livres manquaient dans la modeste bibliothèque paternelle; on se rendit à Lyon afin de se les procurer; et l'abbé Daburon, depuis inspecteur général et collègue de son ancien élève, alors bibliothécaire du collége de Lyon, vit un jour entrer chez lui M. Ampère, conduisant par la main un petit bonhomme de douze ans, qui le pria, d'une voix enfantine, de vouloir bien lui prêter les ouvrages d'Euler et de Bernoulli. M. Daburon se récria, ces livres étant au nombre des plus difficiles que l'intelligence humaine ait produits. « J'espère néanmoins être en état de les comprendre, répliqua l'enfant. — Vous savez sans doute qu'ils sont écrits en latin, dit le bibliothécaire, et que c'est le calcul différentiel qu'on y emploie. » Ici le jeune Ampère fut arrêté : il ne savait pas le latin, et il n'avait pas étudié le calcul différentiel; mais cet obstacle fut bientôt franchi. Quelques leçons de M. Daburon le mirent sur la voie du calcul différentiel, et, aidé de son père, il apprit lestement à expliquer Virgile, afin de pouvoir lire Bernoulli. A dix-huit ans il étudiait la *Mécanique analytique* de Lagrange, dont il avait refait presque tous les calculs; et il a répété souvent qu'il savait alors autant de mathématiques qu'il en a jamais su : ce qui ne l'empêchait pas de lire, dans le texte, Virgile, le Tasse; de commenter les principaux auteurs français; d'être attiré presque à un égal degré

par l'histoire, les voyages, la poésie, les romans, la philosophie, la botanique, l'histoire naturelle; et enfin d'absorber, depuis A jusqu'à Z, la volumineuse encyclopédie de Diderot et d'Alembert, dont il pouvait, cinquante ans plus tard, grâce à sa prodigieuse mémoire, reciter encore des passages entiers. Ainsi marchait cet étonnant esprit, pareil à un fleuve qui va s'élargissant toujours à mesure qu'il s'éloigne de sa source, lorsque survint tout à coup un temps d'arrêt. La mort affreuse de son père fit sur le jeune savant de Polémieux l'effet d'un coup de foudre; elle le jeta pendant quelque temps dans une sorte d'idiotisme : il passait ses journées dans un morne silence, occupé machinalement à faire des tas de sable, ou à contempler le ciel. En vain ses amis cherchaient à l'arracher à cette torpeur : tout sentiment, toute faculté semblaient éteints en lui. Un an se passa ainsi. Enfin un jour qu'il promenait ses yeux sur un ouvrage de J.-J. Rousseau, les *Lettres sur la botanique*, l'influence de cette prose harmonieuse et chaude lui monta au cerveau; son esprit et son cœur revinrent à la vie; il se remit d'abord à la botanique, le commerce de la nature le ramena ensuite à la poésie; il se prit à lire avec passion les poëtes latins, Horace, Virgile, Lucain.

« Cette époque de sentiment et de poésie, dit M. Sainte-Beuve, fut complète pour le jeune Ampère. Nous en avons sous les yeux des preuves sans nombre, dans les papiers de tous genres amassés devant nous et qui nous sont confiés, trésor d'un fils. Il écrivit beaucoup de vers français, et ébaucha une multitude de poëmes, tragédies, comédies, sans compter les chansons, madrigaux, charades, etc. Je trouve des scènes écrites d'une tragédie d'*Agis*, des fragments, des projets d'une tragédie de *Conradin*, d'une *Iphigénie en Tauride.....*, d'une autre pièce où paraissaient Carbon et Sylla, d'une autre où figuraient Vespasien et Titus; un morceau d'un poëme moral sur la vie; des vers qui célèbrent l'assemblée constituante; une ébauche de poëme sur les sciences naturelles; un commencement assez long d'une grande épopée intitulée *l'Américicide*, dont le héros était Christophe Colomb. Chacun de ces commencements, d'ordinaire, forme deux ou trois feuillets de sa grosse écriture d'écolier, de cette écriture qui avait comme peur sans cesse de ne pas être assez lisible, et la tirade s'arrête brusquement, coupée le plus souvent par des X et Y, par la *formule générale pour former immédiatement toutes les puissances d'un polynôme quelconque* (je ne fais que copier). Vers le même temps, il construisait aussi une espèce de langue philosophique dans laquelle il fit des vers. Mais on a là-dessus trop peu de données pour en parler. Ce qu'il faut seulement conclure de cet amas de vers et de prose, où manque, non pas la facilité, mais l'art, ce que prouve cette littérature poétique, blasonnée d'algèbre, c'est l'étonnante variété, l'exubérance et inquiétude en tout sens, de ce cerveau de vingt et un ans, dont la direction définitive n'était pas trouvée. Le soulèvement s'essayait sur tous les points, et ne se faisait jour sur aucun. Mais un sentiment supérieur, le sentiment le plus cher et le plus universel de la jeunesse, manquait encore, et le cœur aller éclater. Je trouve sur une feuille, dès longtemps jaunie, ces lignes tracées; en les transcrivant, je ne me permets point d'en altérer un seul mot, non plus que pour toutes les citations qui suivront. Le jeune homme disait : « Parvenu à l'âge où les lois me rendaient maître « de moi-même, mon cœur soupirait tout bas « de l'être encore. Libre et insensible jusqu'à « cet âge, il s'ennuyait de son oisiveté. Élevé « dans une solitude presque entière, l'étude et « la lecture, qui avaient fait si longtemps mes « plus chères délices, me laissaient tomber dans « une apathie que je n'avais jamais ressentie, et « le cri de la nature répandait dans mon âme « une inquiétude vague et insupportable. Un « jour que je me promenais après le coucher du « soleil, le long d'un ruisseau solitaire.... » Le fragment s'arrête brusquement ici. Que vit-il le long de ce ruisseau? Un autre cahier de souvenirs ne nous laisse point en doute, et sous le titre : *Amorum*, contient jour par jour toute une histoire naïve de ses sentiments, de son amour, de son mariage, et va jusqu'à la mort de l'objet aimé. Qui le croirait? ou plutôt, en y réfléchissant, pourquoi n'en serait-il pas ainsi? Ce savant que nous avons vu chargé de pensées et de rides, et qui semblait n'avoir dû vivre que dans le monde des nombres, il a été un énergique adolescent; la jeunesse aussi l'a touché, en passant, de son auréole; il a aimé, il a pu plaire; et tout cela, avec les ans, s'était recouvert, s'était oublié; il se serait peut-être étonné comme nous, s'il avait retrouvé, en cherchant quelque mémoire de géométrie, ce journal de son cœur, ce cahier d'*Amorum* enseveli. »

Le 2 août 1799, le jeune Ampère épousa Mlle Julie Carron, dont la famille peu fortunée, mais très-pieuse, habitait le village de Saint-Germain, dans le voisinage de Polémieux. Il vint avec sa jeune épouse se fixer à Lyon, où il gagna d'abord sa vie en donnant des répétitions de mathématiques. Cette alliance avec une famille animée d'une foi vive, ne contribua pas peu à développer chez Ampère les sentiments religieux qui d'ailleurs lui étaient naturels, et devaient un jour le faire classer parmi ceux des hommes supérieurs de ce temps-ci qui ont présenté au plus haut degré l'union de la science et de la foi. Cependant sa foi eut des intermittences de découragement et de ferveur : il était de ces âmes qui ne peuvent supporter le doute et s'endormir, comme on dit, sur cet oreiller. « Le doute, écrivait-il à un de ses amis, est le plus grand des tourments que l'homme endure sur la terre. » Il disait quelquefois que trois événements avaient

été décisifs sur sa vie : d'abord, la première communion, qui avait puissamment exalté en lui sa croyance religieuse ; puis, la lecture de l'éloge de Descartes par Thomas, qui lui avait inspiré l'amour des sciences physiques et philosophiques ; et enfin la prise de la Bastille, qui le fit ce qu'il resta toujours au fond, à travers toutes les modifications de la position sociale et de l'âge, un esprit sincèrement libéral, croyant au progrès et aimant les hommes. C'est dans le souvenir du premier de ces événements, dans le souvenir de sa première communion qu'il aimait à chercher des forces, quand le doute, cet ennemi acharné, venait l'assaillir et le combattre. On a de lui des pages qui rappellent les poignantes anxiétés de Pascal.

Marié à vingt-quatre ans avec une femme aimée, il eut deux années d'un bonheur sans nuage; deux années seulement, car, devenu père, il lui fallut bientôt, en décembre 1801, pour accomplir tous les devoirs de la paternité, se séparer de sa femme malade et de son enfant, et accepter les fonctions de professeur de physique et de chimie à l'école centrale de Bourg, en attendant qu'il pût être nommé professeur au lycée de Lyon, terme suprême de son ambition. Il passa un an dans ce poste obscur, souffrant de vivre loin des êtres si chers à son cœur, écrivant à sa femme des lettres dont quelques-unes sont de véritables idylles charmantes de naïveté et de tendresse, tandis que d'autres rendent avec une énergie singulière le combat terrible du doute et de la foi, qui se réveillait en lui. Au milieu de ces combats intérieurs, il s'occupe activement, parfois même avec enthousiasme, de ses expériences de physique et de chimie, et il prépare le premier ouvrage qui doit fixer sur lui l'attention publique : nous voulons parler de l'ouvrage publié à Lyon en 1802, sous le titre de *Considérations sur la théorie mathématique du jeu.* Cet ouvrage avait pour but, non la théorie d'un jeu particulier, mais la solution d'un problème général qui avait occupé le génie de Pascal, de Fermat et même de Buffon, c'est-à-dire une évaluation exacte, d'après le calcul des probabilités, des dangers que court l'homme qui expose une mise aux chances d'un jeu de hasard. « L'auteur, dit M. Arago, s'y montre calculateur ingénieux et exercé; ses formules ont de l'élégance, et le conduisent à des démonstrations purement algébriques de théorèmes qui semblaient devoir exiger l'emploi de l'analyse différentielle. La question principale s'y trouve, du reste, complétement résolue. Ce mémoire présenté à M. Delambre, qui était alors en tournée pour organiser les lycées dans cette partie de la France, fut jugé par lui digne d'être présenté à l'Institut, et valut à son auteur la place qu'il avait tant désirée de professeur de mathématiques au lycée de Lyon. Il jouissait à peine depuis quelques mois du bonheur de se trouver réuni à ce qu'il aimait, lorsque la maladie de sa femme s'aggrava de jour en jour : il la perdit le 13 juillet 1804 ; et à cette date funèbre, dans ses papiers, à la suite de deux versets des psaumes, on trouve une prière fervente qui se termine ainsi : « O Seigneur, Dieu de miséricorde, daignez me réunir dans le ciel à ce que vous m'aviez permis d'aimer sur la terre ! »

Le séjour de Lyon lui était devenu odieux, et ce fut avec joie qu'il accepta, en novembre 1805, la place de répétiteur d'analyse à l'École polytechnique, place qu'il obtint sur la recommandation de M. Delambre. Une nouvelle étude vint bientôt faire diversion, et rivaliser chez Ampère avec les travaux de mathématiques et de physique. Tandis qu'il écrivait de nombreux mémoires, soit sur l'analyse mathématique transcendante, soit sur l'application de cette même analyse aux plus importantes questions de la mécanique rationnelle, de l'optique, de la physique, des gaz, de la chimie moléculaire; tandis qu'il émettait des idées originales et importantes sur la physiologie animale et la théorie de la terre, travaux nombreux et divers dans le détail desquels la nature de ce recueil ne permet pas d'entrer ici, il ne tarda pas à contracter dans la société de Cabanis, Destutt de Tracy, et dans celle de Maine de Biran (société d'Auteuil), un goût très-vif pour la philosophie, et spécialement pour la métaphysique; cette direction nouvelle de son esprit devint assez prononcée pour dominer par moments toutes les autres. « Combien est admirable, écrivait-t-il dans ce temps-là à son vieil ami de Lyon, M. Bredin, combien est admirable la science de la psychologie! et, pour mon malheur, tu ne l'aimes plus..... il faut, pour me priver de toute consolation sur la terre, que nous ne puissions plus sympathiser en matière de métaphysique..... Sur la seule chose qui m'intéresse, tu ne penses plus comme moi..... C'est un vide affreux dans mon âme. » — Ainsi, dans cet esprit ardent et infatigable, la psychologie elle-même passait à l'état de passion. Mais ses travaux philosophiques ont été moins appréciés jusqu'ici que ses travaux de mathématiques et de physique. Il ne pouvait en être autrement, cette première partie de ses travaux étant restée presque entièrement inédite (1).

De 1805 à 1820, Ampère fit ainsi marcher de front les mathématiques, la physique, la chimie, la philosophie, trouvant encore le temps de suffire aux divers emplois dont il fut successivement chargé. En 1806, il avait été membre du bureau consultatif des arts et métiers; il y remplit les fonctions de secrétaire jusqu'en 1810, époque à laquelle il donna sa démission en faveur de M. Thenard. En 1808, il avait été appelé aux fonctions d'inspecteur général de l'université ; en 1809, il fut nommé professeur d'analyse à l'École polytechnique, chevalier de la Lé-

(1) On en trouve quelques pages, communiquées par M. Ampère fils, dans la *Galerie des contemporains* (t. X, p. 24-28).

gion d'Honneur, et, en 1814, membre de l'Institut.

La Restauration fut accueillie par lui avec sympathie; mais les grandes convulsions qui la précédèrent lui déchirèrent le cœur. C'est ici le cas de dire un mot de la physionomie de la politique d'Ampère. On a parlé quelquefois de sa timidité en cette matière. Il était timide en effet, non pas seulement en politique, mais dans tous les rapports ordinaires de la vie, et cela par ignorance de la vie bien plus que par une véritable timidité. Sa tendresse pour sa famille, dont il était l'unique soutien, contribuait également à le rendre circonspect dans l'expression de ses opinions sur les affaires publiques; mais, dans les grandes occasions, cette noble veine d'humanité qui était en lui se gonflait, et alors le torrent débordait, il ne s'arrêtait plus, quitte à regretter ensuite, dans sa sollicitude paternelle, à s'exagérer même les imprudences de sa parole. C'est ainsi, que, sous la Restauration, la cause des Grecs, alors qu'elle était encore très-suspecte au gouvernement, trouva parfois en lui un avocat étonnant les autres et s'étonnant lui-même de son éloquence. C'est ainsi qu'après juillet 1830, chargé d'années, épuisé de fatigues et de veilles, il se retrouvait jeune et ardent pour la Pologne.

C'est en 1820 que M. Ampère mit le sceau à sa gloire scientifique par ses belles découvertes sur l'électro-magnétisme. Ici nous ne saurions mieux faire que de laisser parler M. Arago : « Au milieu des progrès rapides, admirables, que faisaient tant de sciences anciennes et modernes, celle qui traite du magnétisme restait à peu près stationnaire. On sait, depuis dix siècles au moins, que les barres de fer ou d'acier convenablement préparées, convenablement supportées, se dirigent vers le nord. Cette curieuse propriété nous a donné les deux Amériques, la Nouvelle-Hollande, de nombreux archipels et les centaines d'îles isolées de l'Océanie, etc.; c'est à elle que dans des temps sombres ou de brouillard recourent, pour se diriger, les capitaines des mille et mille navires dont toutes les mers du monde sont sillonnées de jour et de nuit : aucune vérité de physique n'a eu des conséquences aussi colossales. Cependant jusqu'ici on n'avait rien découvert touchant la nature de la modification intime qu'éprouve une lame d'acier neutre pendant les opérations mystérieuses (on pourrait presque dire cabalistiques) à l'aide desquelles s'opère sa transformation en aimant. L'ensemble des phénomènes du magnétisme, les affaiblissements, les destructions, les renversements de polarité des aiguilles de boussole, occasionnés à bord de quelques navires par de violents coups de foudre, semblaient établir des liaisons intimes entre le magnétisme et l'électricité. Cependant les travaux *ad hoc* entrepris, à la demande de plusieurs académies, pour développer et fortifier cette analogie, n'avaient pas conduit à des résultats décisifs..... Les choses en étaient à ce point, lorsqu'en 1819 le physicien danois Œrsted annonça au monde savant un fait immense par lui-même, et surtout par les conséquences qu'on en a déduites; un fait dont le souvenir se transmettra d'âge en âge, tant que les sciences seront en honneur parmi les hommes. Ce fait, actuellement connu de tout le monde, consiste dans l'action relative qu'un fil métallique quelconque exerce sur l'aiguille aimantée placée dans son voisinage, quand un courant électrique le traverse. La découverte d'Œrsted arriva à Paris par la Suisse. Le lundi 11 septembre 1820, un académicien qui revenait de Genève répéta devant l'Académie les expériences du savant danois. Sept jours après, le 18 septembre, Ampère présentait déjà un fait beaucoup plus général que celui du physicien de Copenhague. Dans un si court intervalle de temps, il avait deviné que deux fils conjonctifs (c'est ainsi que l'on appelle des fils que l'électricité parcourt) agiraient l'un sur l'autre; il avait imaginé des dispositions extrêmement ingénieuses pour rendre ces fils mobiles, sans que les extrémités de chacun d'eux eussent jamais à se détacher des pôles respectifs de leurs piles voltaïques; il avait réalisé, transformé ces conceptions en instruments susceptibles de fonctionner; il avait enfin soumis son idée capitale à une expérience décisive. Le vaste champ de la physique n'offrit peut-être jamais une si belle découverte conçue, mise hors de doute, et complétée avec tant de rapidité. Cette brillante découverte d'Ampère, en voici l'énoncé exact : Deux fils conjonctifs parallèles s'attirent quand l'électricité les parcourt dans le même sens; ils se repoussent, au contraire, si les courants électriques s'y meuvent en sens opposés. Les fils conjonctifs de deux piles semblablement placées, de deux piles dont les pôles cuivre et zinc se correspondent respectivement, s'attirent donc toujours. Il y a, de même, toujours répulsion entre les fils conjonctifs de deux piles, quand le pôle zinc de l'une est en regard du pôle cuivre de l'autre. Ces singulières attractions et répulsions n'exigent pas que les fils sur lesquels on opère appartiennent à deux piles différentes. En pliant et repliant un seul fil conjonctif, on peut faire en sorte que deux de ses portions en regard soient traversées par le courant électrique, ou dans le même sens, ou dans les sens opposés. Les phénomènes sont alors absolument identiques à ceux qui résultent de l'action des courants provenant de deux sources distinctes. Dès leur naissance, les phénomènes d'Œrsted avaient été justement appelés *électro-magnétiques;* ceux d'Ampère, puisque l'aimant n'y joue aucun rôle direct, durent prendre le nom plus général de phénomènes *électro-dynamiques*..... Parmi les phénomènes de la physique terrestre, ceux contre lesquels Ampère allait lutter étaient certainement au nombre des plus complexes. Les attractions, les répulsions, observées entre des fils conjonctifs, résultent des attractions ou des répulsions de toutes leurs par-

ties. Or, le passage du total à la détermination des éléments nombreux et divers qui le composent, en d'autres termes, la recherche de la manière dont varient les actions mutuelles de deux parties infiniment petites de deux courants, quand on change leurs distances et leurs inclinaisons relatives, offrait des difficultés inusitées. Toutes ces difficultés ont été vaincues. Les quatre états d'équilibre à l'aide desquels l'auteur a débrouillé les phénomènes s'appelleront *les lois d'Ampère*, comme on donne le nom de lois de Kepler aux trois grandes conséquences que ce génie supérieur déduisit des observations de Tycho. Grâce aux efforts de l'illustre académicien, la loi du carré des distances, la loi qui régit les mouvements célestes, la loi que Coulomb étendit aux phénomènes d'électricité de tension, et même, quoiqu'avec moins de certitude, aux phénomènes magnétiques, est devenue le trait caractéristique des actions exercées par l'électricité en mouvement. Dans toutes les expériences magnétiques tentées avant la découverte d'Œrsted, la terre s'était comportée comme un gros aimant. On devait donc présumer qu'à la manière des aimants, elle agirait sur des courants électriques. L'expérience cependant n'avait pas justifié la conjecture. Appelant à son aide la théorie électro-dynamique, et la faculté d'inventer des appareils qui s'était révélée en lui d'une manière si éclatante, Ampère eut l'honneur de combler l'inexplicable lacune. Pendant plusieurs semaines, les savants nationaux et étrangers purent se rendre en foule dans son humble cabinet de la rue des Fossés-Saint-Victor, et y voir avec étonnement un fil conjonctif de platine qui s'orientait par l'action du globe terrestre. Qu'eussent dit Newton, Halley, Dufai, Æpinus, Franklin, Coulomb, si quelqu'un leur avait annoncé qu'un jour viendrait où, à défaut d'aiguille aimantée, les navigateurs pourraient orienter leur marche en observant des courants électriques, en se guidant sur des fils électrisés! L'action de la terre sur un fil conjonctif est identique, dans toutes les circonstances qu'elle présente, avec celle qui émanerait d'un faisceau de courants ayant son siége dans le sein de la terre, au sud de l'Europe, et dont le mouvement s'opérerait comme la révolution diurne du globe de l'ouest à l'est. Qu'on ne dise donc pas que les lois des actions magnétiques étant les mêmes dans les deux théories, il est indifférent d'adopter l'une ou l'autre. Supposez la théorie d'Ampère vraie, et la terre, dans son ensemble, est inévitablement une vaste pile voltaïque donnant lieu à des courants dirigés comme le mouvement diurne; et le mémoire où se trouve ce magnifique résultat va prendre rang, sans désavantage, à côté des immortels travaux qui ont fait de notre globe une simple planète, un ellipsoïde aplati à ses pôles, un corps jadis incandescent dans toutes ses parties, incandescent encore aujourd'hui à de grandes profondeurs, mais ne conservant plus à sa surface aucune trace de cette chaleur d'origine. »

Le dernier ouvrage qui occupa la vie d'Ampère fut sa classification des sciences : le premier volume, rédigé à Clermont en 1832 avec l'aide de M. Gonod, a été publié par le fils de l'illustre savant en 1838; le second, qui fut rédigé à Paris, a été publié en 1843. Voici, d'après un autre juge très-compétent, M. Littré, voici le principe qui a présidé à cette vaste classification : « Toute la science humaine se rapporte uniquement à deux objets généraux, le monde matériel et la pensée. De là naît la division naturelle en sciences du monde ou *cosmologiques*, et sciences de la pensée ou *noologiques*. De cette façon, M. Ampère partage toutes nos connaissances en deux règnes; chaque règne est, à son tour, l'objet d'une division pareille : les sciences cosmologiques se divisent en celles qui ont pour objet le monde inanimé, et celles qui s'occupent du monde animé; de là deux embranchements qui dérivent des premières et qui comprennent les sciences mathématiques et physiques, et deux autres embranchements qui dérivent des secondes, et qui comprennent les sciences relatives à l'histoire naturelle et les sciences médicales. La science de la pensée, à son tour, est divisée en deux sous-règnes, dont l'un renferme les sciences noologiques proprement dites et les sciences sociales; et il en résulte, comme dans l'exemple précédent, quatre embranchements. C'est en poursuivant cette division, qui marche toujours de deux en deux, que M. Ampère arrive à ranger dans un ordre parfaitement régulier toutes les sciences, et à les mettre dans des rapports qui vont toujours en s'éloignant. Ce tableau, s'il satisfait les yeux, satisfait aussi l'esprit; et c'est certainement avec curiosité et avec fruit que l'on voit ainsi se dérouler la série des sciences, et toutes provenir de deux points de vue principaux, l'étude du monde et l'étude de l'homme. Sous ces noms que M. Ampère a classés, sous ces chapitres qu'il a réunis, se trouve renfermé tout ce que l'humanité a conquis et possède de plus précieux. Là est le grand héritage de puissance et de gloire que les nations se lèguent et que des siècles accroissent. » « Si le temps m'eût permis d'écrire un traité plus complet, dit Ampère, page 22 de son *Essai sur la philosophie des sciences*, j'aurais eu soin, en parlant de chacune d'elles, de ne pas me borner à en donner une idée générale : je me serais appliqué à faire connaître les vérités fondamentales sur lesquelles elle repose; les méthodes qu'il convient de suivre, soit pour l'étudier, soit pour lui faire faire de nouveaux progrès; ceux qu'on peut espérer suivant le degré de perfection auquel elle est déjà arrivée. J'aurais signalé les nouvelles découvertes, indiqué le but et les principaux résultats des travaux des hommes illustres qui s'en occupent; et quand deux ou plusieurs opinions, sur les bases mêmes de la science, partagent

ncore les savants, j'aurais exposé et comparé eurs systèmes, montré l'origine de leurs dissentiments, et fait voir comment on peut concilier e que ces systèmes offrent d'incontestable. Et elui qui s'intéresse aux progrès des sciences, t qui, sans former le projet insensé de les connaître toutes à fond, voudrait cependant avoir le chacune une idée suffisante pour comprendre e but qu'elle se propose, les fondements sur esquels elle s'appuie, le degré de perfection auquel elle est arrivée, les grandes questions qui estent à résoudre, et pouvoir ensuite, avec outes ces notions préliminaires, se faire une dée juste des travaux actuels des savants dans haque partie, des grandes découvertes qui ont llustré notre siècle, de celles qu'elles prépaent, etc.; c'est dans l'ouvrage dont je parle que et ami des sciences trouverait à satisfaire son oble désir. » — Il est très-regrettable qu'Ampère n'ait pas exécuté un pareil projet.

Il venait d'achever son ouvrage sur la classication des sciences, lorsqu'il partit, en mai 1836, our sa tournée universitaire d'inspecteur généal; sa santé donnait alors de vives inquiétudes. Cependant son fils et ses amis espéraient que e climat du Midi, qui lui avait déjà rendu une ois la vie, lui serait encore favorable; mais ces spérances furent cruellement déçues. Il arriva mourant à Marseille, et, malgré les soins qui lui urent prodigués dans le collége de cette ville, où out le monde éprouvait pour lui la plus respectueuse tendresse, il expira le 10 juin 1836, à inq heures du matin, emporté par une fièvre érébrale qui s'était déclarée à la suite d'une affection de poitrine, déjà ancienne.

« Ce profond physicien, ce grand géomètre, it l'auteur de la *Galerie des contemporains*, eut e la Fontaine la bonhomie, l'inexpérience du monde et des hommes; comme le fabuliste, il assa pour un type de distraction, et toute une érie d'anecdotes plus ou moins gaies, plus ou noins authentiques, qu'il serait trop long de apporter ici, se rattache à ce nom. Mais chez I. Ampère la distraction provenait, non du vagabondage, mais de la préoccupation de l'esprit; 'était de l'absorption plutôt que de la distraction. »

Voici la liste des principaux travaux d'Ampère, l'après l'ordre chronologique :

Considérations sur la théorie mathématique du jeu, 1 vol. in-4°; Lyon et Paris, 1802, n-4°; — *Recherches sur l'application des formules générales du calcul des variations aux problèmes de la mécanique* (Mémoires des savants étrangers, t. I, 1805); — *Recherches sur quelques points de la théorie des fonctions dérivées qui conduisent à une nouvelle démonstration du théorème de Taylor, et à l'expression finie des termes qu'on néglige lorsqu'on arrête cette série à un terme quelconque* (Journal de l'École polytechnique, 13e cahier, t. VI, 1806); — *Démonstration générale du principe des vitesses vituelles, dégagée de la considération des infiniment petits* (Journ. de l'École polytech., 13e cah., t. VI, 1806); — *Mémoire sur les avantages qu'on peut retirer, dans la théorie des courbes, de la considération des paraboles osculatrices, avec des réflexions sur les fonctions différentielles dont la valeur ne change pas lors de la transformation des axes* (Journ. de l'École polytech., 14e cah., t. VII, 1808); — *Considérations générales sur les intégrales des équations aux différences partielles* (Journ. de l'École polytech., 17e cah., t. X, 1815); — *Lettre à Berthollet, sur la détermination des proportions dans lesquelles les corps se combinent, d'après le nombre et la disposition respective des molécules dont les parties intégrantes sont composées* (Ann. de Chimie, t. XC, p. 43, avril 1814; et Journ. des Mines, t. XXXVII, p. 5, numéro de janvier 1815); — *Démonstration de la relation découverte par Mariotte entre les volumes des gaz et les pressions qu'ils supportent à une même température*, lue à l'Institut le 24 janvier 1814 (Ann. de Chimie, t. XCIV, p. 145, mai 1815); — *Essai d'une classification naturelle pour les corps simples* (Ann. de Chimie et de Phys., t. I, p. 295 et 373, et t. II, p. 5 et 105, 1816; et in-8°, 84 pages); — *Démonstration d'un théorème nouveau d'où l'on peut déduire toutes les lois de la réfraction ordinaire et extraordinaire;* mémoire lu à la première classe de l'Institut le 27 mars 1815 (Mém. de l'Inst., t. XIV, p. 235, 1816); — *Lettre sur l'état magnétique des corps qui transmettent un courant d'électricité* (Ann. de Chim. et de Phys., t. XVI, p. 119); — *Note sur un appareil à l'aide duquel on peut vérifier toutes les propriétés des conducteurs de l'électricité voltaïque* (Ann. de Chim. et de Phys., t. XVIII, p. 88, 313); — *Mémoire sur la théorie mathématique des phénomènes électro-dynamiques, uniquement déduite de l'expérience* (Mém. de l'Académie des sciences, t. VI, 1827); — *Mémoire contenant le calcul de l'action qu'exerce un petit aimant qui ne peut que tourner autour de son centre d'inertie, dans un plan horizontal, sur un fil conducteur, incliné à l'horizon et situé dans un plan vertical, passant par le centre d'inertie du petit aimant*, lu à l'Académie des sciences les 8 et 15 janvier 1821 (Extrait du Journ. de Phys., t. XCIII, p. 160, février 1821); — *Notice sur une nouvelle expérience électro-magnétique, où l'on observe le mouvement, toujours dans le même sens, d'une portion de conducteur voltaïque, par l'action du globe terrestre* (Observ. électro-dynam., p. 239; Ann. de Chim. et de Phys., t. XX, p. 60, 1821; Biblioth. univ., t. XX, p. 173, 1821); — *Notice sur les nouvelles expériences électromagnétiques qui ont été faites par différents*

physiciens depuis le mois de mars 1821, lue à la séance publique de l'Académie des sciences du 8 avril 1822 (Obs. électro-dynam., p. 199; Journal de Phys., t. XCIV, p. 61, 1822; Monit. du 1er octobre 1822); — *Mémoire sur la détermination de la formule qui représente l'action mutuelle de deux portions infiniment petites de conducteurs voltaïques*, lu à l'Académie des sciences les 10 et 24 juin 1822 (Ann. de Chim. et de Phys., t. XX, p. 398, août 1822; Mém. de l'Acad. des sciences, t. VI, p. 175, 1827; Obs. électro-dynam., p. 293 et 316); — *Notice sur quelques expériences nouvelles, relatives à l'action mutuelle de deux portions du circuit voltaïque et à la production des courants électriques par influence, et sur les circonstances dans lesquelles l'action électro-dynamique doit, d'après la théorie, produire, dans un conducteur mobile autour d'un axe fixe, un mouvement de rotation continu, ou donner à ce conducteur une direction fixe*, lue à l'Académie des sciences les 16 et 23 septembre 1822 (Bull. de la Société philom., p. 145, 1822; Obs. électro-dynam., p. 319); — *Nouveau mémoire sur l'action mutuelle des courants électriques*, lu à l'Académie des sciences les 22 et 29 décembre 1823 (inséré dans les Ann. de Chim. et de Phys., t. XXVI, p. 134 et 246, 1823; Mém. de l'Acad. des sciences, t. VI, p. 175, 1827); — *Note sur une nouvelle expérience relative à la nature du courant électrique*, en commun avec M. Becquerel, lue à l'Académie des sciences le 12 avril 1823 (Ann. de Chim. et de Phys., t. XXVII, p. 29, 1826); — *Lettre à M. Faraday sur l'électro-magnétisme* (Ann. de Chim. et de Phys., t. XXVII, p. 389); — *Mémoire sur les phénomènes électro-dynamiques* (Ann. de Chim. et de Phys., t. XXVII, p. 134, 246); — *Description d'un appareil électro-dynamique* (Ann. de Chim. et de Phys., t. XXVII, p. 390); — *Mémoire sur une nouvelle expérience électro-dynamique, sur son application à la formule qui représente l'action mutuelle de deux éléments de conducteurs voltaïques, et sur de nouvelles conséquences déduites de cette formule*, lu à l'Académie des sciences le 12 septembre 1825 (Mém. de l'Acad. des sciences, t. VI, p. 175, 1827; Ann. de Chim. et de Phys., t. XXIX, p. 381, 1825, et t. XXX, p. 29, ibid.); — *Mémoire sur l'action exercée par un circuit électro-dynamique, formant une courbe plane dont les dimensions sont considérées comme infiniment petites; sur la manière d'y ramener celle d'un circuit fermé, qu'elles qu'en soient la forme et la grandeur; sur deux nouveaux instruments destinés à des expériences propres à rendre plus directe et à vérifier la détermination de la valeur de l'action mutuelle de deux éléments de conducteurs; sur l'identité des forces produites par des circuits infiniment petits et par des particules d'aimant; enfin, sur un nouveau théorème relatif à l'action de ces particules*, lu à l'Académie des sciences le 28 novembre 182[illegible] (Mém. de l'Acad. des sciences, t. VI, p. 175, 1827; et Correspond. mathém. et phys. des Pays-Bas; et in-8°, 16 p.); — *Note sur une nouvelle expérience électro-dynamique qui constate l'action d'un disque métallique en mouvement, sur une portion de conducteur voltaïque plié en hélice ou en spirale* (Bull. de la Société philom., p. 134, 1826); — *Note sur une expérience de M. Hippolyte Pixii relative au courant produit par la rotation d'un aimant, à l'aide d'un appareil imaginé par M. Hippolyte Pixii* (Ann. de Chim. et de Phys., t. LI, p. 76); — *Description d'un appareil électro-dynamique*, etc., in-8°, 1824 1826, 1 pl.; — *Exposé méthodique des phénomènes électro-dynamiques et des lois de ces phénomènes*, in-8° de 42 p.; Paris, 1823 (inséré en partie dans le *Recueil d'observations électro-dynam.*, p. 325); — *Mémoire sur quelques nouvelles propriétés des axes permanents de rotation des corps et des plans directeurs de ces axes* (Mém. de l'Acad. roy. des sciences, t. V, 1826); — *Traité de calcul différentiel et de calcul intégral*, sans titre, sans nom d'auteur et sans table de matières, 1 vol. in-4°; — *Mémoire sur la détermination de la surface courbe des ondes lumineuses dans un milieu dont l'élasticité est différente suivant les trois dimensions, c'est-à-dire celle où la force produite par l'élasticité a lieu dans la direction même du déplacement des molécules de ce milieu*, lu à l'Académie des sciences le 26 août 1828 (Ann. de Chimie et de Phys., t. XXXIX, p. 113, 1828); — *Note sur la chaleur et la lumière considérées comme résultant de mouvements vibratoires*, (Ann. de Chim. et de Phys., t. LVIII, p. 432); — *Mémoire sur l'action mutuelle de deux courants électriques, sur celle qui existe entre un courant électrique et le globe terrestre, et celle de deux aimants l'un sur l'autre*, lu à l'Acad. des sciences les 18 et 25 septembre, 2 et 30 octobre 1820 (Ann. de Chim. et de Phys., t. XV, p. 59 et 170, 1820).

Ampère ne fut pas non plus étranger aux sciences naturelles; car on a de lui, entre autres, une notice ou *Lettre sur la nature du système nerveux des animaux articulés* (Annales de l'Hist. naturelle, t. III), et des *Remarques additionnelles aux principes exposés dans la lettre précédente* (ibid.).

M. Sainte-Beuve et M. Littré, *Jeunesse, études diverses*, etc., *de M. Ampère*, dans la *Revue des deux Mondes*, année 1837, numéro du 15 février. — M. Fr. Arago, *Éloge d'Ampère*. — *Galerie des contemporains illustres*, t. X. — E. Arago, dans la *Biographie universelle* (nouvelle édit.).

*AMPÈRE (*Jean-Jacques*), littérateur, fils du précédent, est né à Lyon le 12 août 1800.

it ses études à Paris auprès de son père, et uivit avec enthousiasme les cours de philoso- hie de M. Cousin. Il s'éprit ensuite d'une pas- ion non moins vive pour la littérature alle- nande, anglaise, et les premiers efforts du ro- nantisme qui commençait à poindre. Plus tard, l eut le bonheur d'être introduit par M. Ballanche uprès de Mme Récamier et de M. de Chateau- riand, et de voir, dès sa jeunesse, commencer our lui de délicates et glorieuses amitiés dont influence ne lui fut pas inutile. Au commence- ient de 1830, il fut appelé à Marseille pour y nseigner la littérature. Après la révolution de iillet, il fut rappelé à Paris, et y suppléa successi- ement M. Fauriel et M. Villemain à la Faculté es lettres; en 1833, à la mort d'Andrieux, il it nommé professeur au collége de France; en 342, il fut élu à l'Académie des inscriptions et elles-lettres, et, cinq ans après, à l'Académie ançaise. Ses travaux publiés jusqu'à présent nt : *De l'histoire de la poésie; discours rononcé à l'Athénée de Marseille pour l'ou- erture du cours de littérature;* Marseille, 330, brochure de 52 pages in-8°; — *De la lit- rature française dans ses rapports avec les ttératures étrangères au moyen âge;* Paris, 333; — *Littérature et voyages (en Allema- ie, en Scandinavie,* etc.); Paris, 1834, 2 vol. -8°. Cet ouvrage avait d'abord paru par arti- es, dans la *Revue des deux mondes;* — *His- ire littéraire de la France avant le dou- ème siècle;* Paris, 1839, 3 vol. in-8°; c'est la iblication du cours fait par l'auteur au collége France; — *Sur la formation de la langue ançaise;* Paris, 1841, 3 vol. in-8°. — M. Am- re a été un des collaborateurs du *Globe,* de la evue *française*, et a donné dans la *Revue s deux mondes*, dont il paraît être un des dacteurs les plus fidèles, une série d'articles ès-bien écrits sur un voyage qu'il a fait (en 344) en Égypte et en Nubie. Depuis ce dernier oyage, M. Ampère s'est beaucoup occupé de écriture hiéroglyphique, qu'il déchiffre, dit-on, rec une grande facilité.

Dictionnaire de la conversation. — Galerie des con- mporains. — Quérard, *la France littéraire* (complé- ent).

AMPHIARAÜS (Ἀμφιάραος), célèbre devin, ait fils d'Oïclès. Pour soutenir la réputation i'il s'était faite de lire dans l'avenir, on ré- indit le bruit qu'il était fils d'Apollon et d'Hy- ermnestre. Adraste, roi d'Argos, chez qui il était retiré, lui donna en mariage sa sœur Éri- hyle, qui fut la cause de sa mort et de tous les alheurs qui arrivèrent ensuite à sa famille. Il tout ce qu'il put pour ne pas aller à la guerre Thèbes. Selon Diodore, un pressentiment lui sait qu'il périrait à cette guerre; aussi quitta- il la cour d'Adraste, et se cacha-t-il avec tant soin, que sans la perfidie de sa femme, qui fit nnaître le lieu de sa retraite, il eût été impos- ble de le trouver. Un collier que son frère lui donna, décida Ériphyle à révéler le secret de son mari. Ainsi Amphiaraüs se vit forcé d'aller à la guerre avec les autres; mais, avant de par- tir, il ordonna à Alcméon, son fils, de tuer Éri- phyle dès qu'il apprendrait la nouvelle de sa mort. Comme il l'avait prédit, il perdit la vie, étant tombé dans un précipice au retour de cette expédition, pendant qu'il considérait le vol des oiseaux pour en tirer des augures. Alcméon, in- formé de la mort de son père, exécuta l'ordre cruel qu'il avait reçu. Amphiaraüs, après sa mort, fut mis au rang des demi-dieux.

Pausanias; Diodore de Sicile; Strabon; Plutarque; Pline. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* t. V, p. 29; t. VII, p. 217; t. IX, p. 76; t. XVII, p. 50.

***AMPHICRATES** (Ἀμφικράτης), orateur athé- nien, vivait dans le second siècle avant J.-C. Banni de son pays, il se retira à Séleucie sur le Tigre. Les habitants, charmés de son éloquence, le prièrent de leur enseigner la rhétorique; mais il s'y refusa avec une arrogance de sophiste. De là il se retira près de la reine Cléopâtre, fille de Mithridate et femme de Tigrane, et se rendit bientôt suspect à cette cour; on lui défendit même tout commerce avec les Grecs. Cela lui fit tant de peine, qu'il se laissa, dit-on, mourir de faim. Cléopâtre le fit enterrer magnifiquement : son tombeau était près du lieu nommé Sapha.

Plutarque, t. I, p. 507 (édit. de Reiske).

***AMPHICRATES** (Ἀμφικράτης), historien grec, qui écrivit des vies d'hommes célèbres (Περὶ ἐνδόξων ἀνδρῶν). Cet ouvrage est cité par Diogène Laërce (II, 101) et Athénée (XIII, 476).

AMPHICTYON (Ἀμφικτύων), fils de Deuca- lion et de Pyrrha, chassa, vers l'an 1497 avant J.-C., Cranaüs, son beau-père, de l'Attique, et régna sur ce pays pendant dix ans. On le re- garde, quoiqu'à tort, comme le fondateur des amphictyonies, ou associations politiques et re- ligieuses de la Grèce. Par cette espèce d'alliance, les Grecs commencèrent à se regarder tous comme frères et à se défendre mutuellement; et, par la suite, cette union les rendit formidables aux barbares mêmes, qui leur avaient d'abord causé tant d'épouvante. — Amphictyon avait un temple à Anthèle, près des Thermopyles.

Pausanias, I, 2; X, 8. — Apollodore, III, 14. — Héro- dote, VII, 200. — *Mémoires de l'Académie des inscrip- tions et belles-lettres,* t. III, p. 195.

AMPHILOQUE (Ἀμφίλοχος) (saint), évêque d'Icone, natif de Cappadoce, vivait au quatrième siècle. Il exerça dans sa jeunesse la profession de rhéteur, puis celle d'avocat. Il se retira ensuite dans la solitude, d'après le conseil de saint Gré- goire de Nazianze, pour s'y consacrer entièrement à Dieu. Amphiloque se trouvant à Iconium au moment où cette ville était privée de son pasteur, le clergé et le peuple convinrent, d'une voix unanime, de le porter sur ce siége en l'an 374. En 376, il tint un concile à Iconium contre les macédoniens. Il se trouva, en 381, au concile gé-

néral de Constantinople, et présida à celui de Side en Pamphylie, où furent condamnés les messaliens. L'empereur Théodose ayant refusé de faire une loi pour défendre aux ariens de tenir leurs assemblées, il affecta de ne point rendre au jeune Arcadius, nouvellement élu Auguste, les honneurs d'usage. Théodose lui en témoigna sa surprise et son mécontentement : « Eh quoi! seigneur, lui dit Amphi- « loque, vous ne voulez pas qu'on manque de « respect à votre fils, et vous souffrez ceux qui « blasphèment contre le Fils de Dieu! » Cette prompte repartie produisit son effet; car l'empereur rendit aussitôt une loi pour défendre les assemblées publiques de tous les hérétiques. On ignore l'époque précise de la mort de cet évêque. On sait seulement qu'il vivait encore en 394, et qu'il mourut dans un âge très-avancé. L'Église célèbre sa fête le 23 novembre.

Amphiloque avait composé beaucoup d'ouvrages contre les hérésies de son temps, et spécialement contre les messaliens. Il ne nous en reste que des fragments assez longs dans les conciles d'Éphèse et de Chalcédoine, et dans quelques auteurs ecclésiastiques. Cottelier a publié la lettre d'Amphiloque aux évêques macédoniens. Le P. Combéfis a fait imprimer en 1644, in-fol., grec et latin, les ouvrages qui portent le nom d'Amphiloque, mais dont la plupart lui sont faussement attribués : ils ont passé de là dans la *Bibliotheca Patrum*.

Grégoire de Nazianze, *Epist.* 12, 106, 159, 160, etc. — Saint Basile, *Lettres à Amphiloch.*, t. II, p. 142. — Théodoret, *Histoire ecclésiastique*, liv. IV, chap. II. — Galland, *Bibl. Patr.*, t. IV, p. 459. — Basnage, *Annal.* — Tabaraud, dans la *Biographie universelle*.

AMPHINOMUS. *Voy.* ANAPIUS.

***AMPHION** (Ἀμφίων), sculpteur grec, fils d'Acestor de Cnosse et élève de Ptolique de Corcyre, vivait vers l'an 420 avant J.-C. Pausanias cite de lui un ouvrage, déposé par les Cyrénéens au temple de Delphes, représentant Battus, le fondateur de Cyrène, dans un char avec Libya qui le couronne, et Cyrène qui conduit le char.

Pausanias, VI, 3; X, 15.

***AMPHIS** (Ἄμφις), poëte comique athénien, vivait vers 320 avant J.-C. Ses comédies, à en juger par les titres et un petit nombre de fragments qui en restent, traitent, pour la plupart, des sujets mythologiques. Nous avons les titres de vingt-six de ces pièces, qui, avec quelques fragments, ont été recueillis par Meineke.

A. Meineke, *Historia critica comicorum græcorum*, p. 403, etc. — Bode, *Geschichte der dramatischen Dichtkunst der Hellenen*, II, 415.

***AMPHISTRATE**, sculpteur grec, vivait vers 320 avant J.-C. Il est cité par Pline comme l'auteur d'une magnifique statue de Callisthène, le compagnon d'Alexandre, dans les jardins Serviliens à Rome. Tatien dit qu'Amphistrate fit aussi une statue, en bronze, de Clitus. On croit qu'il a vécu au temps d'Alexandre le Grand, au quatrième siècle avant J.-C.

Pline, *Hist. Nat.*, XXXVI, 5. — Tatien, *Orat. ad Gr cos*, 52.

***AMPIUS** (*Titus-Flavianus*), personnage co sulaire romain, vivait vers l'an 70 de J.-C. (821 Rome). Durant la guerre civile entre Vespasi et Vitellius, il commandait en chef les légions Pannonie, et suivit le parti du premier, quoiqu fût parent du second. Mais il paraissait se so venir trop de cette alliance, ce qui le rendit tr suspect aux soldats. Leur mécontentement au mentait de jour en jour, et ils en vinrent soupçonner T. Ampius de trahison. Sans auc preuve, mais à cause de la haine qu'ils lui portaie ils demandèrent sa mort, lui reprochant d'ê parent de Vitellius, d'avoir trahi Othon, et tourné à son profit la gratification que ce pri leur avait destinée. Ils ne voulurent point se lais fléchir par ses prières, quoique prosterné à le pieds il leur tendît des mains suppliantes, déc rant ses habits, se frappant la poitrine. Dans l aveugle colère, ils prenaient toutes ces marq de repentir, de crainte et d'humilité, pour preuves certaines de son crime. Aponius, au général de Vespasien, ayant pris la parole p le défendre, ils lui fermèrent la bouche par le cris impétueux, et ne donnèrent pas plus d'att tion aux autres chefs, qui voulurent parler e faveur. Ampius n'échappa à la mort que par fuite. Voilà un des exemples éclatants de l'in cipline des légions romaines.

Tacite, *Hist.*, l. III, c. IV et X. — Crevier, *Hist des empereurs*, t. III, p. 171, 172, 178, 185.

AMPSING ou **AMPZINGIUS** (*Jean-Assuér* médecin hollandais, né dans la province d'O Yssel en 1559, mort à Rostock en 1642 fit d'abord sa théologie, fut nommé pasteu Harlem; puis il étudia la médecine, et de professeur à l'université de Rostock et méd du duc de Mecklembourg. Il a laissé : 1° *Dis tatio iatro-mathematica;* Rostochii, 16 1618, in-4°; 1629, in-8°; — 2° *De theri Oratio;* ibid., 1618, in-4°; 1619, in-8°; — 3° *morborum differentiis liber;* ibid., 1619, in 1623, in-8°, avec le traité précédent; — 4° *I tas Affectionum capillos et pilos humani poris infestantium;* Wittebergiæ et Rostoc 1623, in-8°. Il composa aussi quelques o cules théologiques contre les anabaptistes.

Haller, *Bibliotheca medicinæ practicæ*, t. II, p. — Ampzing, *De theriaca*, *et dissertatio iatro-ma matica.* — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***AMPZING** (*Samuel*), poëte hollandais, du précédent, vivait dans la première moiti dix-septième siècle. On ne connaît pas les d précises de sa naissance et de sa mort. Il fut 1619, pasteur protestant à Harlem. La liste c plète de ses nombreux écrits théologiques, intérêt, se trouve dans Pars, *Catalogue d'é vains hollandais*. On y remarque aussi une *cription de la ville de Haarlem;* Haarl 1628, in-4°.

Witsen Geysbeck, *Biographisch Woordenboek Nederduitsche Dichters*, I, 37-42.

*AMR-IBN-ABDELRAHMAN (*Ibn-Ahmed-ı-Ali*), médecin et géomètre arabe, natif de rdoue et descendant d'une famille du Ker-ın, d'où le surnom d'*Alkermani;* mort en 3 de l'hégire (1066 de J.-C.). Il étudia les thématiques, l'astronomie et la médecine à rrau en Mésopotamie, principal siége des ɔéens, qui se disaient les descendants des an-ns Chaldéens et les héritiers de leur science. evint en Espagne et se fixa à Saragosse, où il fit une grande renommée par des opérations rurgicales.

ısiri, *Bibl. arab. hisp.*, I, 435. — Wüstenfeld, *Ge-ichte der Arabischen Aerzte*, n° 137.

AMR-IBN-OTHMAN (*Ibn-Kanbar-Abou-hr*), célèbre grammairien arabe, surnommé *awayah*, Persan d'origine, vécut quelque ıps à Bagdad sous le règne du khalife Ha-n-al-Raschid, et mourut vers 810 de J.-C. Il vit sur la grammaire et la syntaxe arabe un rage qui fut un véritable monument aux yeux ses compatriotes. Cet ouvrage s'appelle *Siba-ıah*, d'après le nom de l'auteur, ou *le Livre* excellence. S. de Sacy en a donné quelques ·aits dans son *Anthologie grammaticale be;* Paris, 1829.

n-Kallekan, *Dict. biograph. arab.* — Silvestre de , *Anthologie grammaticale arabe*, p. 40.

MRI, roi d'Israël, du dixième siècle avant !., fut proclamé par l'armée qu'il comman-au siége de Gebbéthon, après la mort d'Éla, ssiné par Zambri. Il investit l'assassin usur-ur dans Thersa, et le força de se brûler, : sa famille, dans le palais du roi. Thebni lui uta encore la couronne pendant quatre ans; ; enfin il se trouva maître de tout Israël par ıort de son concurrent. L'Écriture loue la ur de ce prince, mais elle lui reproche d'a-porté l'impiété plus loin que ses prédéces-s; en quoi il fut surpassé par Achab, son Amri mourut vers l'an 918 avant J.-C., s avoir fait bâtir Samarie, pour en faire la tale de son royaume.

des *Rois*, chap. XVI. — Josèphe, *Antiq. judaï.*, 'III, c. VII. — Usser, *in Annal.* — Tabaraud, dans ographie universelle.

MROU-'EL-KAÏS, célèbre poëte arabe, au-d'une des sept *Moallacah*, poëmes com-s avant Mahomet, suspendus à la Kaaba, ɔle de la Mecque, d'où leur est venu le nom *Moallacah* (suspendus). Amrou-'el-Kaïs a une vie errante parmi les Arabes vagabonds rigands, jusqu'à la mort de son père, qui ué par la tribu des Benou-Asad. On raconte ımrou-'el-Kaïs, fils du chef de la tribu des ou-Asad, vint implorer le secours de l'empe-grec contre des Arabes rebelles. L'empereur lonna des troupes; mais pendant sa marche i envoya une chemise empoisonnée. A peine 'ou-'el-Kaïs s'en fut-il revêtu, qu'il sentit de s douleurs : il expira peu après, et fut inhumé d'Ancyre. Amrou-'el-Kaïs était contemporain Mahomet, et avait même fait des vers sati-riques contre lui. La *Moallacah*, dont Lette a publié à Leyde, en 1748, le texte arabe, et W. Jones la traduction anglaise à Londres, en 1782, ne tient à aucun fait historique; c'est une suite de tableaux où s'égaye l'imagination de l'au-teur. La meilleure édition d'Amrou-'el-Kaïs a été donnée par le baron Mac Guckin Slane (tra-duction, notes et vie du poëte), Paris, 1837, in-4°. Les comparaisons variées et les figures hardies qui règnent dans ce poëme, semblent avoir servi de modèle à la plupart des poëtes arabes des siècles suivants.

Mac-Guckin-Slane, préface à *Diwan d'Amro'lkaïs.* — Reiske, *Taraphæ Moallakah.*

*AMROU-ALDJAHÉDI AL-BASRI, savant arabe, né à Basrah en 165 de l'hégire (781-782 de J.-C.), mort en 255 de l'hégire (868-869 de J.-C.). Il résidait à Bagdad, où il jouissait de la faveur du khalife Almotawakkel. Il fonda une secte qui différait des motazélites, en ce qu'elle n'enseignait pas la damnation éternelle des mé-chants. Il écrivit aussi, entre autres, un traité de zoologie, dont il existe un abrégé manuscrit à la Bibliothèque de l'Escurial (n° 892).

Ibn-Khallekan. — Hadji-Khalfah. — Aboulféda. — D'Herbelot. — De Sacy, *Chrestomath. arabe*, t. II.

*AMROU (*Ben-Bahr*), surnommé *Aldjahedh* à cause d'une difformité des yeux, géographe et naturaliste, florissait à Bassora dans le neuvième siècle de l'ère chrétienne, sous le khalife Al-Ma-moun et ses premiers successeurs. A cette époque Bassora servait d'intermédiaire entre la Mésopo-tamie et la Syrie, d'une part; et de l'autre, entre les côtes de la Perse, les côtes orientales de l'A-frique, l'Inde et la Chine. Cette ville avait donc une bien plus grande importance commerciale qu'aujourd'hui. Amrou profita de l'affluence des marchands qui venaient des régions les plus éloignées, pour former des collections d'histoire naturelle. Il s'occupa même d'en décrire l'origine et les caractères, et on cite de lui, entre autres : 1° *le Livre des cités et merveilles des contrées.* Mais Massoudy, dans le *Moroudj-Aldzeheb* et dans le *Ketab-Altanbyh*, et Albyrouny (voyez *les Fragments arabes et persans relatifs à l'Inde*, publiés par M. Reinaud, 1845), s'accor-dent à dire que, conformément à une conjecture jadis émise par les Grecs (*Journal des savants*, 1831, article de M. Letronne), Amrou faisait communiquer le Nil avec l'Indus; — 2° une *Histoire des animaux*, dont M. de Hammer a donné l'analyse, d'après un des manuscrits de sa collection, dans les *Arabische, persische, türkische Handschriften;* Vienne, 1840.

M. Reinaud, *Géographie d'Aboulféda, Introduction*, t. I.

AMROU-BEN-LEITH, deuxième prince de la dynastie des Soffarides, succéda à Yacoub, son frère, l'an 265 de l'hégire (879 de J.-C.). Maître d'un trône où l'avait porté la faveur des troupes, il voulut s'y affermir en méritant les bonnes grâces du khalife alors régnant, et à qui son frère avait juré une guerre perpétuelle. Une splendide

ambassade porta son hommage au pied du trône, avec des présents considérables; et le khalife lui envoya à son tour un riche *kiblah* (habillement), avec le diplôme de gouverneur du Khoraçan, d'Ispahan, etc. Le khalife et son lieutenant vécurent ainsi en bonne intelligence pendant quelques années, qu'Amrou employa à étouffer les troubles élevés dans son gouvernement; mais en 884 de l'hégire, soit qu'il négligeât d'envoyer des présents à Bagdad, soit qu'il eût mécontenté, par son avarice, les habitants du Khoraçan, le khalife ordonna que son nom fût rayé de la prière, et qu'on le chargeât de malédictions; ce qui fut le signal d'une guerre funeste.

Complétement battu par les troupes de Bagdad, Amrou se réfugia dans le Kerman, et passa de cette province dans le Khoraçan, où Refyi s'était rendu indépendant. Amrou le vainquit, le fit prisonnier, et l'envoya au khalife, avec qui ce service le réconcilia. Pendant ce temps, Ismaël le Samanide, à l'instigation du khalife, s'était révolté contre Amrou : celui-ci se mit à la tête de ses troupes, marcha contre le rebelle; mais, trop sûr de vaincre, il négligea de choisir un campement avantageux. L'armée d'Ismaël, au contraire, qui avait passé le Djyhoun, était disposée de telle façon qu'elle cernait celle d'Amrou. Ce désavantage de position jeta l'effroi dans le camp soffaride, où avait déjà retenti le bruit des exploits d'Ismaël. Les généraux vinrent trouver Amrou, et le forcèrent à se retirer dans une forêt voisine. Ce prince céda aux circonstances; mais sa marche fut plutôt une déroute qu'une retraite. Entraîné lui-même par les fuyards, il fut jeté par son cheval dans un buisson, et un parti ennemi le fit prisonnier. D'autres historiens disent qu'Amrou fût emporté par son cheval au milieu des rangs ennemis. Quoi qu'il en soit, Ismaël obtint une victoire complète, et devint maître d'un vaste empire. Amrou fut conduit prisonnier à Bagdad, et mourut en prison vers l'an 289 de l'hégire (902 de J.-C.). Il avait régné vingt-trois ans. Avec lui finit la dynastie des Soffarides, dont on place les commencements à l'an 259 (872 de J.-C.).

Aboulféda, *Annal. moslem.* — Elmacin. — D'Herbelot. — Jourdain, dans la *Biographie universelle.*

*AMROU-BEN-EL-ASS, célèbre capitaine de l'islamisme, né vers la fin du septième siècle, mort en 42 de l'hégire (662-663 de J.-C.). Fils d'une prostituée, Amrou fut l'un des plus célèbres capitaines de l'islamisme. Il s'adonna dans sa jeunesse à la poésie, et fit des vers satiriques contre Mahomet. Sa haine contre le prophète fut telle, qu'il alla poursuivre en Abyssinie les musulmans qui s'y étaient réfugiés; mais enfin il se convertit à la doctrine du Coran, et en fut un des plus zélés propagateurs. Quoiqu'il ait figuré dans les différentes guerres qui eurent lieu sous Abou-Bekr et le commencement du règne d'Omar, la conquête d'Égypte est néanmoins son plus beau titre de gloire. A la mort d'Abo Obéïdah, Amrou, malgré l'opposition d'Othma fut nommé gouverneur de la Syrie, qu'il av contribué à soumettre. Il se dirigea aussit après vers l'Égypte; et à peine était-il parti Gaznah, qu'on lui remit une lettre d'Omar, q lui ordonnait de revenir sur ses pas s'il n'ét point encore entré en Égypte, mais qui le la sait libre de continuer sa route s'il en avait d passé les frontières. Le rusé Amrou fait al doubler le pas à ses troupes; et lorsqu'il assez avancé, il ouvre la lettre d'Omar, et lit en présence des officiers; il interroge ensu les habitants sur le nom et la situation géog phique du lieu où campait l'armée, et com on lui répondit qu'il était sur les frontières d gypte : « Continuons donc notre marche, » il à ses généraux. Quoiqu'il n'eût avec lui quatre mille hommes, Sarmah ou Peluse tor en son pouvoir, et Mesr subit le même après un siége de sept mois. Amrou, auss après cette dernière conquête, à laquelle la hison du commandant grec contribua beauc jeta les fondements d'une nouvelle ville, nom Fostat (aujourd'hui le vieux Caire).

Il continua sa marche, et vint assiéger Ale drie. Dans toutes les attaques, le glaive drapeau d'Amrou brillaient à l'avant-garde jour, les guerriers qu'il avait à sa suite av pénétré dans la citadelle, mais ils en furent sés, et Amrou, qui ne voyait plus autou lui qu'un ami et un esclave, demeura au voir des Grecs. Lorsqu'on le conduisit dev préfet, son maintien audacieux et son la fier pouvaient faire penser qu'il était le che musulmans, et la hache d'un soldat, déjà sur lui, allait abattre la tête de l'insolent c Sa vie fut sauvée par la présence d'esprit d esclave, qui frappa son maître au visag qui, d'un ton irrité, lui ordonna de gard silence devant ses supérieurs. L'officier gr trompé; il écouta la proposition d'un trait renvoya ses prisonniers, qui se donnaient les députés des musulmans; mais bient acclamations du camp ennemi annoncère retour d'Amrou. La conquête d'Alexandrie aux Sarrasins vingt-trois mille hommes. « pris la grande ville de l'Occident, écrivai « rou au khalife : il n'est pas possible de « l'énumération des richesses et des b « qu'elle contient. » Amrou eut assez d'infl sur les fanatiques qu'il commandait, pour server la ville du pillage. Il ne fut pas c dant le maître d'empêcher l'incendie de bliothèque d'Alexandrie, dont Jean le Gra rien lui avait demandé la conservation et l priété; Amrou ne voulut point disposer de bibliothèque sans la permission du khalif bientôt arriva l'ordre d'Omar qui lui com dait de la livrer aux flammes, ce qu'il ex avec une funeste exactitude. Il est bon d'c ver cependant que ce fait, digne de la ba

'Omar, mais non de l'âme généreuse d'Amrou, st encore aujourd'hui un point de contestation itre les savants. Un gouvernement sage et rme, une adroite politique, concilièrent à Amu l'esprit des Égyptiens. Il fit creuser un caal qui joignit la mer Rouge à la Méditerranée; itreprise digne de son génie, et qui avait été ntée, peut-être même exécutée, par les Phaions et les Ptolémées de l'Égypte.

Amrou étendit ses conquêtes dans les parties isines de l'Afrique. Othman, nommé khalife, ppela Amrou près de lui; mais les habitants, écontents de ce changement, se révoltèrent, livrèrent Alexandrie à la flotte grecque. mrou revint bientôt reconquérir cette ville, eut le pouvoir d'empêcher le massacre des ibitants. Le faible Othman, ne pouvant se sser de l'appui de ce grand général, le rapla près de lui. En 646, lorsque Ali fut élevé au ialifat, Amrou se déclara pour Moawyah, et nt à bout, par son adresse, de placer la counne sur la tête de son favori, échappé au ignard des Kharidjy (*Voy.* Ali); il reçut de oawyah le gouvernement d'Égypte en 659, le conserva jusqu'à sa mort. La piété d'Amu l'a fait mettre au nombre des sept comgnons de Mahomet, connus sous le nom de *léf;* ses victoires l'ont placé au rang des plus ands conquérants qu'aient produits les preiers siècles de l'hégire, et son adroite politie le fit appeler par les chrétiens *le plus rusé s Arabes.*

Iamacker, *De expugnatione Memphidis et Alexaniæ;* Leyden, 1825, in-4°. — Aboulféda, *Ann. musl.* — nacin, *Hist. sarac.*, liv. I, chap. III-VII. — Noël des rgers, *Arabie* (dans l'*Univers*). — Jourdain, dans la *ographie universelle.*

AMROU-BEN-KELTHOUM-ETAGLEBI, poëte abe du sixième siècle de J.-C., est l'auteur de n des *Moallacah,* ou recueils de poëmes des abes. Il atteignit, dit-on, l'âge de cent cinquante s, et prononça, avant sa mort, un discours présence de tous ses enfants rassemblés. Le allacah d'Amrou fut publié par Kosegarten; na, 1819, in-4°. Il en existe une traduction glaise par William Jones; Lond., 1782, in-4°.

Reiske, *Tharaphæ moallakah cum scholiis nahas*, eyden, 1742, in-4°), p. XXXV. — Casiri, *Bib. arab. hisp. c.*, t. I, p. 119.

AMSDORF (*Nicolas* d'), théologien allemand, le 3 décembre 1483 à Zschoppau, près de urzen, mort à Eisenach le 14 mai 1565. Il t un des premiers et des plus zélés collaboraurs de Luther. Il étudia à l'université de Witnberg, et y devint, en 1511, professeur de éologie et chanoine de la cathédrale. Il apouva les thèses de Luther contre la papauté; 1519 il assista ce dernier à la conférence de ipzig, et, en 1521, à la diète de Worms. Pennt le séjour de Luther à la Wartbourg, près Eisenach, où il traduisait la Bible, les religieux gustins supprimèrent à Wittemberg les céréonies de la messe. L'électeur de Saxe, craignant les suites de cette mesure révolutionnaire, consulta Amsdorf, Mélanchthon, Juste Jonas et Jean Dolz, qui approuvèrent en tout point la conduite de ces religieux. Amsdorf prêcha la réforme en 1524 à Magdebourg, en 1531 à Goslar, et en 1534 à Einbeck. En 1537, il prit une part active à la convention de Smalkalde. Après la mort du comte palatin, évêque de Naumbourg, Amsdorf fut, le 20 janvier 1542, installé dans le siége épiscopal par Jean-Frédéric, électeur de Saxe, et par Luther, malgré les plus vives protestations de la majorité du chapitre métropolitain. Après la bataille de Muhlberg en 1547, il céda la place à Jules de Pflug, nommé évêque par l'empereur et le pape. Amsdorf se rendit à Magdebourg, qui fut alors le lieu de refuge des protestants et des controversistes. Il y engagea des disputes théologiques avec George Major et avec Flacius sur le libre arbitre et le péché originel. Il concourut à la fondation de l'université de Iéna, qui fut solennellement consacrée le 2 février 1558. — Les écrits d'Amsdorf sont nombreux, mais très-rares. On y remarque une édition des œuvres de Luther, et un livre (*Extrait de la Chronique de Naucler*) sur les démêlés des papes avec les empereurs, sous le titre de : *Ein kurzer Auszug aus der Chronica Naucleri, wie untreulich die Päpste mit den römischen Kaisern gehandelt;* Magdeb., 1534, in-4°.

Adam, *Vit. theolog. german.* — Zeumer, *Vit. prof. Jenens.* — G. Bergner, prog. I et II, *De Nicolo Amsdorffio;* Magd., 1718, in-4°. — David Chytræus, *Saxonia ab anno Christi* 1500-1599, p. 249, etc. — Eichhorn, *Deutsche Staats-und Rechts-Geschichte,* t. IV, p. 117.

***AMSLER** (*Samuel*), graveur allemand, né le 17 décembre 1791, à Schinznach en Suisse, mort le 18 mai 1849. Il fut professeur à l'Académie des beaux-arts de Munich, et fit un grand nombre de gravures estimées, d'après Michel-Ange, Raphaël, et Thorwaldsen (*le Triomphe d'Alexandre le Grand*). Son dernier grand ouvrage est le *Triomphe de la religion dans les arts,* d'après Overbeck.

Conversations-Lexicon, édit. 1851.

AMTHOR (*Christophe-Henri*), jurisconsulte et poëte allemand, né à Stolberg vers 1678, mort le 21 février 1721. En 1705 il occupa une chaire de droit à l'université de Kiel, et fut en 1713 nommé historiographe du Danemark et gouverneur de Rendsbourg. En 1719 il fut nommé conseiller du tribunal à Copenhague. On a de lui: 1° un recueil de poésies érotiques; Rendsbourg, 1716; 2e édit., augmentée; *ibid.*, 1734; — 2° *De obstagio;* Kiel, 1712, in-4°; — 3° une *Histoire de Frédéric IV,* restée en manuscrit.

Jördens, *Lexicon deutscher Dichter and Prosaisten.* — Jöcher, *Allg. Gelehrten-Lexicon.* — Wolff, *Encyclop. der Deutschen National-Literatur.*

***AMTHOR** (*Gaspard*), médecin allemand, natif de Hexdorf, près de Schleusingen, où il fut professeur de physique au gymnase, en 1594. On a de lui : *Memorabilium medicorum pars,*

continens curationes per euporista tam galenica quam chymica; Iena, 1632, in-4°; — *Chrysiascopion sive auritogium;* Iena, 1632, in-4°; sur les propriétés de l'or, d'après Paracelse; — *Nosocomium infantile et puerile;* Schleusingen, 1638, in-4°.

Haller, *Biblioth. med. pract.*, t. II, p. 600. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Lexicon*.

*AMTHOR (*Ulric-Joachim*), médecin allemand, probablement un parent du précédent, natif de Schleusingen, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il s'est un des premiers occupé de tératologie, et a publié : *De monstris, disputatio physica;* Iéna, 1652, in-4°.

AMULIO ou DA MULA (*Marc-Antonio*), cardinal italien, né le 12 février 1505 à Venise, mort à Rome le 13 mars 1570. Il étudia la jurisprudence à Padoue, et fut d'abord employé par le gouvernement vénitien dans plusieurs missions importantes auprès de Charles-Quint. Ses vertus, son érudition et son habileté dans les affaires, lui gagnèrent l'estime du pape Pie IV, qui le nomma évêque de Rieti, cardinal et bibliothécaire du Vatican. On a de lui des lettres imprimées dans Farrius, *Orationes, etc., ex Actis concilii Tridentini;* Venise, 1567, p. 125, dans Labbe, *Concilia;* Venise, 1733, vol. XX, p. 521; et dans Pino, *Nuova scelta di lettere di diversi nobilissimi uomini;* lib. I, pag. 87 et 106; Venise, 1582.

Superbi, *Trionfo glorioso d'heroi illustri di Venezia*, 82. — Pallavicino, *Istoria del concilio di Trento*, II, 152, etc. — Ciacconio, *Vitæ pontificum romanorum et cardinalium*, III, 929. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Cardella, *Memorie storiche de' cardinali*, V, 33-35.

AMULIUS, roi d'Albe, fils de Procas, dixième descendant d'Ascagne, vivait dans le huitième siècle avant J.-C. Il renversa du trône son frère Numitor, qui y était monté par droit d'aînesse, et fit périr Ægestus, son neveu. Il obligea ensuite Rhéa Sylvia, fille de Numitor, à se consacrer au culte de Vesta, afin qu'elle ne pût jamais être mère; mais Rhéa Sylvia devint enceinte, et prétendit que, comme elle allait puiser de l'eau à une fontaine, le dieu Mars lui avait fait violence. Cette fable, toute digne qu'elle était de ces temps grossiers, ne fut pas crue par Amulius; et lorsque Rhéa Sylvia mit au monde deux jumeaux, son oncle la fit condamner à mort. On ordonna en même temps que les enfants fussent jetés dans le Tibre. Suivant quelques auteurs, Amulius, à la prière de sa fille Antho, commua la sentence de mort portée contre sa nièce en celle d'une prison perpétuelle. On a prétendu qu'il lui avait lui-même fait violence, non par amour, mais pour avoir un prétexte de la faire mourir. Les deux enfants, Romulus et Rémus, sauvés par un prodige (*voy.* ROMULUS), voulurent, lorsqu'ils eurent atteint leur dix-huitième année, venger leur mère et leur aïeul. Ils se mirent à la tête d'un grand nombre de paysans, forcèrent la garde qui défendait le palais d'Amulius, le tuèrent, et rétablirent Numitor sur le trône. On rapporte cet événement à l'an 754 avant J.-C., et on ajoute qu'Amulius avait alors régné quarante-deux ans.

Strabon; Plutarque; Tite-Live; Justin; Rollin, *Histoire romaine*, t. I, p. 9. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. IV, p. 179, t. XIV. — Durdent, dans la *Biogr. univers.*, p. 229 et suiv.

AMULIUS, peintre romain, vivait sous le règne de Néron. Pline cite de lui une *Minerve* qui semblait toujours regarder le spectateur, quelque place qu'on la mît.

Pline, *Histoire naturelle*.

AMURAT, AMURATH ou MOURAD, nom de quatre sultans ou empereurs ottomans, dont voici l'histoire :

AMURAT Ier ou MOURAD, empereur des Ottomans, né en 726 de l'hégire (1326 de J.-C.), mort en 1389 de J.-C., succéda à son père Orkhan en 1360. Il affermit d'abord sa puissance en Asie par la répression soudaine d'une insurrection en Galatie; puis il tourna ses regards vers l'Europe : c'est lui qui commença sur ce continent la longue série de conquêtes des Turcs. Son expédition fut couronnée par la prise d'Andrinople, lâchement abandonnée par sa garnison. Lala-Chahin, un des lieutenants d'Amurat, s'avança même jusqu'au delà du Balkan.

Peu de temps après, la paix conclue avec l'empereur grec permit à Amurat de s'occuper de l'administration de son empire. La loi sur le partage du butin fut établie sur une base fixe : un cinquième en revint aux prêtres, un autre aux pauvres. Les pratiques extérieures du culte n'avaient jamais été exécutées en public par les sultans, quoique le Coran le commande. Mewla-Fenari, alors mufti, voulut obliger le souverain à remplir son devoir, et il lui fit à ce sujet une remontrance très-hardie. Amurat ne s'en formalisa pas, et fit construire à Andrinople une superbe mosquée, en expiation de ses torts. Il y érigea aussi plusieurs établissements d'utilité publique, des bains, un sérail, etc.

En 1365 on vit se conclure pour la première fois un traité de paix solennel entre les Ottomans et un peuple chrétien : la petite république de Raguse se mit sous la protection du sultan. Lorsqu'il fallut signer le traité, Amurat, plus habile à manier le sabre que la plume, trempa la main droite dans l'encre, et l'appliqua en tête de l'acte, en tenant réunis les trois doigts du milieu, et en écartant le petit doigt et le pouce. Ce grossier seing privé, imité et orné ensuite par les calligraphes, fut appelé *tough*... On l'applique encore aujourd'hui sur les firmans de la Porte Ottomane. L'ignorance du sultan, ajoutée à son fanatisme religieux, se manifesta encore par le peu d'encouragement qu'il donnait aux sciences et aux lettres. Plusieurs savants distingués de son époque furent obligés d'aller, chercher loin de sa cour, un asile où leur mérite fût mieux apprécié.

Le repos dont Amurat jouissait depuis la p...

vec les Grecs ne fut pas de longue durée; une roisade, prêchée par le pape Urbain V, avait mené l'armée chrétienne presque sous les murs l'Andrinople; mais, surprise la nuit par les Ottonans, elle fut taillée en pièces en 1363. Dans les ampagnes suivantes, le sultan s'empara de plusieurs places fortes, et continua à guerroyer sans ucun succès marquant jusqu'en 1371, époque i laquelle il retourna en Asie. Une révolte le orça bientôt à revenir en Romanie. Pendant u'il y faisait le siége d'Apollonia, et au monent de l'abandonner, une partie des murs s'éroula, et les assiégeants pénétrèrent dans la place. Quand Amurat reçut cette bonne nouvelle, il se rouvait appuyé contre un platane, qui devint in objet de la plus grande vénération, parce ue l'imagination des musulmans fit de cet inident un miracle dû aux prières ferventes du ultan. Pendant le pillage de cette ville, Amurat perçut un soldat qui portait une coupe d'or issez mal cachée dans son bonnet. Il ne punit as le pillard, et, en souvenir de cette circontance, il adopta pour lui-même et les officiers le la cour le bonnet doré, quoique d'ailleurs il ût le goût de la simplicité dans son habillement.

Il fit ensuite de nouveau la paix avec l'empereur de Byzance, pour attaquer les Slaves et Valaques. Après une courte campagne, Lazar, ral de la Servie, et Sisman, souverain de la Bulgarie, furent contraints à implorer la paix, à des onditions très-onéreuses.

A la cour de France, le roi d'Arménie racontait bien autrement l'histoire des démêlés d'Amurat avec les Serviens. C'est sur le rapport de ce rince que Froissart nous apprend que « Amurat, e proposant de faire la conquête de la Servie, nvoya des ambassadeurs au despote de ce pays vec un mulet chargé d'un sac de millet, voulant lui faire savoir par là qu'il ferait entrer sur ses terres une armée aussi nombreuse que les grains de millet qui étaient dans ce sac. Le despote ayant demandé trois jours aux ambassadeurs pour leur répondre, fit jeûner pendant ce temps toute la volaille de sa basse-cour; et, le troisième jour, il fit verser devant elle le sac de millet, qui en moins d'une demi-heure fut avalé. Alors, adressant la parole aux ambassadeurs qui étaient présents : « Beaux seigneurs, leur dit-il, avez-vous vu comment le millet que vous m'avez apporté de par votre maistre en me menaçant, est dévoré et mis au néant par cette poulaille? et encore en mangeroient-ils bien plus largement, s'ils en avoient.... Lamorabaquin (c'est ainsi qu'il appelle Amurath) me mande que si je n'obéis à luy, il mettra dedans ma terre gens d'armes sans nombre. Si dites luy, de par moy, que je les attendray. Mais il ne s'y en saura ja tant venir qu'ils ne soyent tous dévorés, comme le millet a esté dévoré par ceste poulaille. » Et, de fait, Amurath ayant envoyé une armée de soixante mille hommes en Servie, le despote trouva moyen d'en enfermer l'avant-garde dans une embuscade où elle fut taillée en pièces. « Bien en y avoient aucuns qui se enytoient sauver, mais non firent, car ils furent chassés et versés par terre tous morts; n'oncques un tout seul ne s'en sauva. Or, retournèrent ceux de l'arrière-garde devers Lamorabaquin, et lui contèrent le grand meschef qui estoit venu à ses gens. »

Après tant de succès, l'heureux Amurath jouit d'une paix de six années, qu'il passa principalement à Andrinople, sa nouvelle capitale. Durant ce temps, il s'occupa avec activité de l'organisation de l'armée. Il perfectionna l'institution des *spahis* (cavaliers) et celle des *woïnaks*, espèce de soldats du train. Ces derniers étaient des chrétiens chargés du soin de conduire les équipages et de nettoyer les écuries ; pour les dédommager de l'humilité de ces fonctions, on les exempta de tout tribut. Les spahis furent divisés en *beuluks* (escadrons), sous le commandement du beuluk-bacchi. Le chef du corps, *spah-aga*, eut sous lui quatre officiers généraux. Pour ses drapeaux le prophète avait choisi la couleur du soleil (jaune); les fatimites, la couleur de la terre (vert); les omeyyades, celle du jour (blanc); les abassides, celle de la nuit (noire); les descendants d'Othman adoptèrent la couleur du sang, ce fut le rouge qui distingua l'étendard des spahis. Des fiefs militaires furent érigés dans la plupart des provinces de l'empire en faveur des spahis, et pour récompenser leurs services. Ces fiefs étaient cultivés par les paysans chrétiens ou mahométans, appelés *raïas*, qui avaient la propriété du sol, mais qui étaient soumis à la juridiction seigneuriale du sipah; et celui-ci percevait à son profit le produit des impôts sur les terres de son fief. Les fils de raïa héritaient des propriétés de leur père; lorsque le successeur naturel manquait, et qu'un autre nombre de la famille héritait, ce ne pouvait être qu'avec l'autorisation du sipah, et après lui avoir payé un droit; enfin s'il n'y avait point de parents, le fonds passait à un des voisins, sans que le sipah pût en disposer en faveur d'une autre personne. Les spahis devaient résider dans leurs fiefs en temps de paix, et fournir pendant la guerre un *djèbèli* (cuirassier) par chaque somme de trois mille aspres de revenu. On appelait *timar* tout fief qui rendait moins de mille aspres : le fief militaire ayant un revenu supérieur à cette somme prenait le nom de *ziamet*. Ces fiefs étaient héréditaires en ligne droite; et, à défaut de descendants mâles, reversibles au domaine (miri). Le pacha de la province les donnait alors à un autre sipah, ou à un ancien militaire. Cette institution d'Amurat fut très-avantageuse à ses successeurs, jusqu'à Suleïman Ier, à qui les ziamet et le timar fournirent encore deux cent mille hommes. Mais, après la mort de ce grand prince, les règlements d'Amurat tombèrent en désuétude, et les feuda-

taires ne se présentaient plus sous les drapeaux avec leur contingent d'hommes. Après la paix de Kutchuk-Kaïnardjè en 1776 (1189 de l'hégire), le sultan Abdul-Hamid rendit un édit sévère, pour la réorganisation des djèbèlis; mais les clameurs des propriétaires des fiefs effrayèrent le gouvernement, qui renonça à ses projets de réforme. Il se contenta d'une rétribution de 50 piastres par homme, appelée *bèdèl-djèbèli*, en remplacement du nombre de cavaliers prescrit par la loi.

Amurat, qui unissait le génie de la politique à celui de la guerre, chercha, par le mariage de son fils Baïezid avec la fille du prince de Kermian, à se faire un allié parmi les petits princes de l'Asie Mineure, qui le contrariaient souvent dans ses projets d'agrandissement. Par cette alliance le sultan devint possesseur de plusieurs villes importantes, données en dot à sa bru. Il força le prince Hamid à lui en vendre plusieurs autres. Sur ces entrefaites, ses lieutenants lui avaient soumis la Macédoine jusqu'aux frontières de l'Albanie.

Amurat vit ainsi tout plier sous ses lois; l'empereur Jean Paléologue, s'humiliant devant le conquérant, lui envoyait Théodore son troisième fils, pour apprendre l'art de la guerre. Mais une conspiration domestique faillit arracher le sceptre à ces deux souverains. Leurs fils, Saoudji et Andronicus Paléologue, unis par une haine ardente contre les auteurs de leurs jours, arborent l'étendard de la révolte. Au moment de la bataille, Amurat s'avance seul, et somme les rebelles de se rendre. Accoutumés à obéir à cette voix puissante, les soldats abandonnent Saoudji; le sultan, irrité, le fit mettre à mort.

Amurat eut encore à combattre plusieurs insurrections qu'il étouffa avec énergie. Lorsqu'il eut entre autres défait le prince de Karamanie, ses courtisans lui conseillèrent de réunir à l'empire le territoire du petit prince de Tektrè : « Le lion ne s'amuse pas à chasser les mouches, » répondit le sultan. Quelques mois après la défaite du prince de Karamanie, le feu de la révolte embrase la Servie : Lazar, kral de cette contrée, s'unit de nouveau au perfide Sisman, beau-père d'Amurat et kral des Bulgares, ainsi qu'aux Bosniaques, et vingt mille Ottomans sont presque entièrement détruits par les forces combinées de ces peuples. Amurat, surpris de cet échec inattendu, hésite un instant à l'aspect de cette ligue formidable; mais bientôt son courage et son activité renaissent, et il repasse en Europe. Ali-Pacha, son général, met le siége devant Nicopolis, et force Sisman, qui s'y était réfugié, à demander grâce au sultan, qui la lui accorda moyennant la cession de Silistrie. Une violation de foi réciproque ralluma la guerre. Celle-ci fut encore contraire au kral bulgare, qui se rendit à discrétion. Amurat s'empara des États du kral; mais il épargna sa vie, et lui accorda un revenu digne de son rang.

La défaite de son allié ne put intimider Lazar. Les deux adversaires se trouvèrent en face dans la plaine de Kossova. L'armée d'Amurat était inférieure en nombre à celle des confédérés. Le sultan consulte ses lieutenants, pour savoir si la prudence permet de hasarder la bataille. Le fougueux Baïezid repousse tout conseil timide, et sollicite avec ardeur le combat. Le grand vizir est de l'avis du jeune prince : le pieux ministre avait cherché dans le *Livre de Dieu* (Kitob-Ullah) la décision que d'autres demandent à la prudence humaine. Le Coran, ouvert au hasard, avait répondu par ces deux versets : « O prophète, combats les infidèles et les hypocrites ! car souvent une troupe nombreuse est vaincue par une plus faible. » Cet oracle dissipe tous les doutes, enflamme tous les cœurs; Amurat, profitant de cet enthousiasme, donne l'ordre de l'attaque; une lutte acharnée s'engage, une égale fureur anime les deux armées. Baïezid, prompt comme la foudre, dont il portait le nom (*Ildirim*), vole partout où la résistance est la plus opiniâtre : sa lourde massue lui ouvre à travers les rangs une route ensanglantée. Yakoub, son frère et son rival de gloire, marche avec honneur sur ses traces : « Déjà, dit un historien musulman, les lances brillantes comme le diamant avaient été changées, par le sang qu'elles avaient versé, en lames de couleur de l'hyacinthe; déjà l'acier des javelots s'était transformé en rubis étincelants, et le champ de bataille, jonché de têtes et de turbans aux mille nuances, en un immense carré de tulipes. » Enfin les chrétiens plient, le kral de Servie est fait prisonnier, ses soldats fuient ou sont massacrés, et la victoire est aux Ottomans.

Après ce terrible combat, Amurat parcourt le champ de bataille; il est étonné de ne voir parmi les morts que des jeunes hommes, et pas un vieillard : « La vieillesse est sage, répond le grand vizir; elle sait que rien ne peut s'opposer aux armes invincibles des serviteurs du prophète. » Le sultan se félicita de cette victoire, à laquelle il s'attendait peu; car, superstitieux comme tous ses sujets, il accordait une grande confiance aux visions et aux songes; et, la nuit précédente, il s'était vu, dans un rêve affreux, mourir sous le fer d'un assassin. Tout à coup un des cadavres qu'il foulait aux pieds se releva pâle et sanglant, et lui plongea un poignard dans le cœur. Les janissaires se précipitent sur le meurtrier, qui leur échappe trois fois, et succombe enfin sous le nombre, après avoir fièrement vendu sa vie (1). Amurat, blessé à mort, or-

(1) Ce brave était Miloch Kobilowitch. Les historiens hostiles aux Ottomans racontent les circonstances de ce fait différemment. Selon Jean Ducas, Miloch aurait demandé une audience au sultan, et l'aurait alors assassiné. Mais que le meurtre ait eu lieu dans la tente ou sur le champ de bataille, il est certain qu'il était prémédité. Miloch voulait par cette action se laver de l'accusation de trahison, qui avait été articulée contre lui à la suite des faits suivants : Les deux filles de Lazar étaient mariées,

donne le supplice de Lazar, et expire sur le théâtre de sa gloire l'an 791 de l'hégire (1389).

Amurat I[er] est un des princes les plus remarquables de la race d'Osman. Guerrier infatigable, doué de grandes facultés intellectuelles, et surtout d'une volonté inébranlable, fidèle observateur de sa religion, il fut à la fois aimé et craint de son peuple.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman.* — Jouannin, *La Turquie* (dans la collection de l'*Univers*).

AMURAT II, empereur des Ottomans, né vers 1404, mort le 7 de moharrem 855 de l'hégire (9 février 1451). A douze ans il fut nommé gouverneur d'Amasie, et succéda en 1422 à Mohammed I[er]. Après avoir fait rendre les derniers devoirs à son père et ordonné un deuil de huit jours, il envoya signifier son avénement au roi de Hongrie, à l'empereur grec Emmanuel, et aux princes de Mentéché et de Karamanie. Un traité de paix fut conclu avec ce dernier, et une trêve de cinq ans avec Sigismond. Emmanuel seul, oubliant les maux causés à son pays par l'inimitié des monarques ottomans, osa sommer Amurat de lui livrer ses deux frères en otage, aux termes d'une clause du testament du sultan Mohammed; en cas de refus, l'empereur menaçait Amurat de remettre en liberté Moustapha, fils de Baïezid-Ildirim, héritier légitime du trône, et de le faire reconnaître par les provinces européennes, en attendant la soumission de celles d'Asie. Le vizir Baïezid-Pacha répondit, au nom de son maître, que la loi du prophète ne permettait pas aux fils des vrais croyants d'être élevés chez les giaours (infidèles). Dès qu'il connut cette réponse, Emmanuel, suivant sa menace, délivra le prétendant, après lui avoir imposé la condition de rendre à l'empire grec Gallipoli et un grand nombre d'autres villes. Dix galères, sous les ordres de Démétrius Lascaris, débarquent Moustapha devant Gallipoli, dont tous les habitants et même ceux des environs se soumettent; mais la garnison de la forteresse refuse de la livrer au prétendant. Ce prince laisse Démétrius devant la ville, et poursuit sa marche vers l'isthme d'Athos, grossissant son armée d'une partie des populations qui se trouvaient sur son passage, et s'emparant de quelques places. Alors Amurat envoie son vizir Baïezid-Pacha à Andrinople, qui y rassemble environ trente mille hommes et établit son camp près de la ville. Moustapha, dont l'armée était devenue bien plus forte par la réunion des grands vassaux de l'empire, s'avance vers les troupes du sultan, et leur ordonne audacieusement de mettre bas les armes. Cet ordre produit un effet magique; les soldats obéissent; Baïezid-Pacha et son frère Hamza sont chargés de chaînes; le premier est mis à mort, et le second rendu à la liberté. A ces nouvelles, la forteresse de Gallipoli capitule; Démétrius Lascaris Léontarios se dispose à y mettre garnison; mais Moustapha s'y oppose, en disant qu'il ne fait pas la guerre au profit de l'empereur. Le général grec, voyant s'évanouir ainsi toutes les espérances que son maître avait fondées sur l'élargissement du prétendant, cherche alors à renouer avec Amurat; mais l'obstination d'Emmanuel à exiger qu'on lui remette les deux frères du sultan, fait rompre les négociations. Le monarque ottoman conclut alors un traité d'alliance avec les Génois de Phocée, qui lui offrent leurs vaisseaux, et lui envoient la portion échue du tribut qu'ils payaient à son prédécesseur (1).

Lorsque Amurat eut appris la défection de l'armée de Baïezid-Pacha et la triste fin de ce vizir, il prononça, avec la résignation qui caractérise les musulmans, ces pieuses paroles : « Ne cherchons d'autre cause à ce malheur que la colère de Dieu. Nos péchés nous ont attiré son indignation; tâchons de le fléchir par nos ferventes prières et par nos larmes; car, lorsque le créateur est contraire, que peut faire la créature? » Il alla visiter ensuite le grand scheik Bokhari, et lui demanda son intercession. Le scheik se mit en prières pendant trois jours; il tombe enfin en extase et entend la voix de Mahomet : « Le Dieu de miséricorde a exaucé les vœux d'Amurat; dis-lui que la puissance divine lui donnera la victoire. » Le scheik répète au sultan cette promesse, et lui ceint l'épée qui doit punir les rebelles. Amurat, plein de confiance dans les paroles du derviche, se retranche derrière la rivière d'Ouloubad, et attend sans crainte l'ennemi. Tout à coup Moustapha, qui s'avançait pour livrer bataille, est saisi d'un violent saignement de nez qui dura trois jours, et lui causa un tel affaiblissement, qu'il fut obligé de suspendre l'attaque. Bientôt après il fut abandonné peu à peu de tous ses soldats. Resté seul avec quelques valets, Moustapha se réfugia dans Gallipoli, et vit du haut des remparts s'avancer la flotte génoise qui conduisait Amurat vers les côtes d'Europe. Le débarquement s'opéra à quelque distance du port de Gallipoli : Moustapha quitta cette ville, et se sauva en Valachie. Trahi dans sa fuite par ses propres serviteurs, il est pris à Kizil-Agateh-Yénidjé, et condamné à périr du supplice des malfaiteurs.

L'empereur grec, ayant appris la défaite et la mort tragique de Moustapha, commença à craindre pour lui-même : il envoya au sultan des

la première à Miloch, l'autre à Brankovich. Les deux sœurs disputant un jour sur la valeur de leurs époux, la femme de Miloch appuya ses raisons par un soufflet. Il s'ensuivit un duel entre les deux beaux-frères. Miloch renversa son adversaire, lequel, par vengeance, l'accusa d'intelligence avec les Turcs.

(1) Dès le règne de Michel Paléologue, quelques Italiens avaient obtenu de cet empereur le privilége d'exploiter des mines d'alun dans le district de Phocée : des nobles génois commandaient la forteresse, construite avec l'aide des Grecs pour protéger cet établissement. Sous Mohammed I[er], Jean Adorno, fils du doge de Gênes, gouverneur de la nouvelle Phocée, s'était engagé à payer au sultan un tribut annuel par lequel la colonie génoise achetait la franchise de son pavillon.

ambassadeurs chargés de lui porter des protestations d'amitié, et de ne rien négliger pour apaiser sa colère. Pour toute réponse, Amurat, à la tête de vingt mille hommes, s'avança sous les murs de Constantinople; il fit construire des machines destinées à faciliter l'assaut, et annonça que la ville et tous ses trésors seraient abandonnés aux musulmans. Cette promesse accrut considérablement les forces de l'armée assiégeante, à laquelle s'empressèrent de se joindre une foule de gens sans aveu, attirés par l'espoir d'un riche pillage. Les nombreux derviches qui se rendirent au camp du sultan réclamaient pour leur part de butin les religieuses que renfermaient les couvents de Constantinople. Le grand scheik était à leur tête : la victoire d'Ouloubad, attribuée à ses prières, avait ajouté à la considération dont il jouissait déjà. Objet d'un profond respect de la part des musulmans qui se prosternaient devant lui et s'empressaient de baiser ses mains, ses pieds, et même les rênes de sa mule, ce personnage révéré entra comme en triomphe dans le camp ottoman : se dérobant aux empressements de la foule, il se retira sous une tente de feutre, et chercha dans ses livres cabalistiques l'heure où Constantinople devait tomber devant les enfants du prophète. Pendant ce temps les derviches, ses disciples, remplissant l'air de cris sauvages, insultaient les soldats chrétiens accourus sur les remparts : « Hommes aveugles, s'écriaient-ils, qu'avez-vous fait de votre Dieu? où est votre Christ? pourquoi vos saints ne viennent-ils pas vous défendre? Demain vos murs tomberont, demain vos femmes et vos filles seront emmenées en esclavage, et vos nonnes livrées à nos derviches; car notre prophète le veut ainsi! » Enfin, après de longues méditations, le scheik Bokhari sortit de sa tente; la foule se pressait autour de lui, attendant en silence l'oracle qu'il allait prononcer. Il annonça solennellement que, le 24 août 1422, il monterait à cheval à une heure après midi, et que, lorsqu'il aurait agité son cimeterre et poussé trois fois le cri de guerre, Constantinople serait au pouvoir des musulmans. Au jour et à l'heure indiqués, le scheik, monté sur un superbe cheval, s'avança vers la ville, escorté par cinq cents derviches : au moment où il tira le glaive du fourreau, l'armée entière poussa le cri d'*Allah et Mahomet!* les Grecs y répondirent par celui de *Christos et Panhagia* (1)*!* et le combat s'engagea. Il fut terrible : les musulmans étaient exaltés par les promesses qu'ils croyaient venues du ciel; et les Grecs combattaient pour leur culte et leurs foyers : *pro aris et focis*. Le soleil allait disparaître à l'horizon sans que la victoire fût fixée, lorsque tout à coup, au milieu des rayons d'or dont il éclairait les bastions extérieurs, une vierge, revêtue d'une robe violette et jetant autour d'elle un éclat surnaturel, apparaît aux yeux éblouis des assiégeants, et les remplit d'une terreur panique. Ils fuient, et Constantinople est sauvée. Les historiens qui rapportent le miracle assurent que le scheik-émir lui-même attesta la vérité de cette apparition, confirmée par le témoignage de toute l'armée ottomane. Les Grecs, de leur côté, ne manquèrent pas de dire que la sainte Vierge était descendue du ciel pour protéger les religieuses, menacées par les derviches. Quoi qu'il en soit, la déroute des musulmans peut s'expliquer aussi par des causes toutes naturelles.

L'empereur Emmanuel, voyant tous ses projets déjoués par la mort du prétendant, avait suscité un second rival. Un autre Moustapha, son frère puîné, excité par son gouverneur et par les agents secrets d'Emmanuel, venait de se révolter, et de s'emparer de Nicée (Iznik). Les habitants de Brousse, menacés aussi par le nouveau prétendant, lui avaient offert en présent cent riches tapis, et s'étaient excusés de ne pouvoir lui ouvrir les portes de la ville, à cause du serment de fidélité qui les liait au sultan Amurat. Ces nouvelles lui parvinrent pendant l'assaut, et le décidèrent à lever aussitôt le siége et à retourner en Asie. Telle est la véritable cause de l'abandon de l'entreprise, à laquelle Constantinople échappa encore une fois, grâce au stratagème de son empereur.

Pendant qu'Amurat s'avançait à la rencontre de Moustapha, celui-ci alla visiter en secret l'empereur grec, qui ne lui fit que de vaines promesses. Le prétendant retournait à son armée, lorsque, trahi par le perfide Élias, celui-là même qui l'avait poussé à la révolte et que l'or d'Amurat avait séduit, il fut livré à son heureux compétiteur et exécuté sur-le-champ, en vertu de ces paroles du prophète : « Lorsqu'il y a deux khalifes auxquels on rend hommage, il faut faire mourir l'un d'eux. »

Tandis que le sultan triomphait du dernier de ses frères, Esfendiar, prince de Sinope et de Kastamouni, profitait de la révolte de Moustapha pour essayer de s'affranchir du joug ottoman. Il mit le siége devant les villes de Tarakli et de Boli; mais, abandonné par son propre fils Kaçim Bei, qui entraîna dans sa défection la plus grande partie de l'armée, il fut obligé d'acheter son pardon en donnant sa fille en mariage au vainqueur et en lui cédant les mines des montagnes de Kastamouni.

Les noces du sultan avec la fille du prince de Sinope furent le signal des fêtes les plus brillantes. La nouvelle épouse fit son entrée à Andrinople, avec un éclat dont cette capitale n'avait pas vu d'exemple jusqu'alors. Les mariages de trois sœurs d'Amurat furent célébrés en même temps.

Cependant, au milieu de la paix et des réjouissances publiques, Amurat n'oubliait pas les intérêts de sa politique. L'empereur Emmanuel

(1) La *Toute-sainte*, épithète consacrée à la Vierge Marie chez les Grecs.

venait à peine de mourir, et déjà un traité conclu avec Jean, son successeur, assurait au sultan la possession d'un grand nombre de villes sur les bords de la mer Noire et de la Strania (Strymon), et de plus, un tribut annuel de trente mille ducats. L'ancien traité de paix avec les princes de Servie et de Valachie était renouvelé, et une trêve de deux ans signée avec Sigismond, roi de Hongrie, récemment élu empereur d'Allemagne. Un échange de riches présents eut lieu entre les deux souverains. Amurat envoya des tapis d'Orient, des vases dorés, des étoffes d'or, de soie, etc.; et Sigismond, des pièces de velours, des draps de Malines, des chevaux de prix, huit pommeaux d'or et mille florins.

En avril 1429, Amurat enleva aux Vénitiens la ville de Thessalonique, après un siége mémorable. Sept mille habitants emmenés en esclavage, les églises profanées, les autels renversés, tels furent les désastres qui accompagnèrent la prise de cette malheureuse cité. Quand le désordre eut cessé, Amurat permit à ses prisonniers de reprendre leurs anciennes demeures; et il remplaça les habitants morts ou conduits hors de la province par l'excédant de population de la ville la plus voisine, *Yènidjè-Wardar*. Ainsi Thessalonique, conquise en 1386 par Amurat Ier, reprise par Baïezid en 1394, et par Mohammed après l'interrègne, tomba enfin, pour la quatrième fois, au pouvoir des Ottomans, et fit depuis partie de leur empire sous le nom de Selaniki. Malgré les dévastations successives qu'elle avait éprouvées, elle ne tarda pas à redevenir florissante, grâce à sa belle position, qui la rend l'entrepôt nécessaire du commerce de la Thrace et de la Thessalie. Parmi les églises grecques qui furent converties en mosquées, on remarque celle qui contenait le cercueil de saint Démétrius, d'où découlait incessamment, dit la tradition, une huile balsamique célèbre par les cures merveilleuses qu'elle opérait; mais, depuis que la voix du muezzin retentit au-dessus des voûtes du temple chrétien, la précieuse source est tarie.

En 1431, la ville de Janina (*Yania*) ouvrit ses portes au sultan, sous la condition que les habitants conserveraient leurs priviléges : mais les commissaires envoyés par Amurat pour prendre possession de la place violèrent le traité, firent raser l'église Saint-Michel et les fortifications.

Un seigneur valaque, appelé Wladdrakul (en langue valaque *le Diable*), après avoir tué Dan son souverain, venait de conclure un traité de paix avec Amurat, qui avait voulu d'abord soutenir les droits du frère du prince légitime; mais l'offre d'un tribut de la part de l'usurpateur, et la promesse de reconnaître la suzeraineté de la Porte, levèrent les scrupules du sultan. L'année suivante (1433), il renouvela la trêve avec le roi de Hongrie. Sigismond, revêtu des insignes de la royauté, reçut dans la cathédrale de Bâle les ambassadeurs de son allié, qui lui offrirent douze coupes en or remplies de pièces du même métal, et des vêtements de soie brodés d'or et chargés de pierres précieuses.

Malgré ces apparences de bonne intelligence entre Amurat et Sigismond, ce dernier entretenait des relations secrètes avec le prince de Servie et celui de Karamanie Ibrahim-Bei, qu'il excitait à reconquérir les possessions ravies à ses prédécesseurs par les musulmans. Le vol d'un beau cheval arabe qu'Ibrahim avait enlevé par supercherie au chef des Turcomans de Zoul-Kadriïè, qui s'en plaignit au sultan, fut le léger grief qui fit éclater la guerre. Le vassal révolté, complétement battu par Sarudjè-Pacha et par le sultan lui-même, fut obligé d'implorer sa grâce, qu'il dut aux prières de son épouse, sœur du monarque ottoman; mais ce prince, tout en pardonnant la rébellion d'Ibrahim, voulait punir ceux qui l'avaient provoquée. Brankowitch parvint à détourner l'orage, en rappelant au sultan la promesse de mariage qui existait depuis quelques années entre le monarque et Marie, fille du prince de Servie. La jeune fiancée fut remise alors entre les mains des envoyés musulmans, et devint le gage de la réconciliation. Sigismond porta seul tout le poids de la colère du sultan. Pendant quarante-cinq jours l'armée ottomane ravagea le pays, et, en se retirant, emmena soixante-dix mille prisonniers.

Les noces du sultan firent succéder les plaisirs à la guerre; mais, après quelques mois, de nouveaux soupçons sur la fidélité de son beau-père et du voïvode de Valachie décidèrent le sultan à les attaquer tous les deux. Drakul se remit lui-même aux mains du vainqueur, qui, après l'avoir détenu quelque temps, lui rendit la liberté : quant à George Brankowitch, il se réfugia en Hongrie auprès d'Albert, successeur de Sigismond. Sèmendra, assiégée par l'armée ottomane, se rendit au bout de trois mois. Les vainqueurs se disposaient à marcher sur Nicopolis, lorsque l'approche d'un corps ennemi les fit changer de dessein. Les Hongrois furent mis en déroute, et laissèrent un si grand nombre de prisonniers entre les mains des soldats musulmans, que l'un d'eux vendit une belle esclave pour une paire de bottes. Albert tenta vainement de reprendre Sèmendra; la terreur que les Ottomans inspiraient à ses troupes était si vive, qu'elles s'enfuyaient à leur seul aspect, en s'écriant : Voici le Loup!

Amurat, toujours attentif à étendre ses relations politiques, échangeait ses lettres amicales avec les princes d'Égypte, de Karamanie, avec Kara-Youlouk de la dynastie du Mouton-Blanc, et Chahrokh fils de Timour; il tâchait aussi d'établir des liaisons diplomatiques avec Wladislas, roi de Pologne, dont le frère, Casimir, était poussé par un parti au trône de Bohême, en concurrence avec Albert, déjà possesseur des couronnes d'Allemagne et de Hongrie. Le sultan offrait son alliance à Wladislas, à la condition qu'il romprait toutes relations avec Albert, et soutiendrait Ca-

simir comme roi de Bohême. La mort d'Albert vint rompre des négociations qui n'avaient plus de but, et l'empereur ottoman alla mettre le siége devant Belgrade, dont le prince de Servie avait confié la défense aux Hongrois.

Jusqu'ici nous avons vu Amurat, toujours et partout victorieux, marcher rapidement à son but, en renversant tous les obstacles opposés à son ambition. C'est devant Belgrade que son étoile pâlit pour la première fois. La résistance de cette ville, dont il fut obligé d'abandonner le siége au bout de six mois, fut le prélude des défaites successives que lui fit éprouver le célèbre Jean Huniade, connu des musulmans sous le nom d'Yanko.

Mezid-Bei, grand écuyer d'Amurat, après avoir remporté la victoire de Szent-Imreh, assiégeait Hermanstadt. Huniade vient au secours de cette ville, et fait éprouver la défaite la plus complète aux Ottomans, dont vingt mille restèrent sur le champ de bataille. Le général hongrois, qui n'avait perdu que trois mille hommes, passe les montagnes, entre en Valachie, et ravage les deux rives du Danube. Reçu en triomphe par ses concitoyens, peu accoutumés à de pareils succès contre les armes ottomanes, Yanko envoie à George Brankowitch un char rempli des dépouilles ennemies, et surmonté des têtes de Mezid-Bei et de son fils : un vieillard musulman, placé au milieu de ces sanglants trophées, fut obligé de les offrir au prince de Servie. Le sultan, brûlant de venger cet affront, envoie Chèhab-Uddin-Pacha avec une armée de quatre-vingt mille hommes contre le vainqueur, qui n'en avait que quinze mille. L'orgueilleux Ottoman s'était vanté que la vue seule de son turban mettrait en fuite les soldats d'Huniade. Un triomphe plus éclatant encore que la première victoire, fut la réponse du brave Hongrois à cette fanfaronnade. Chèhab-Uddin fut pris avec cinq mille des siens et deux cents drapeaux. Cette victoire d'Huniade, remportée en 1442, est connue sous le nom de *bataille de Vasag*.

L'année suivante fut remarquable par la rapidité des triomphes d'Huniade. Une campagne de cinq mois lui suffit pour gagner cinq batailles et prendre autant de villes; aussi les Hongrois, fiers de ces succès, l'ont-ils nommée *la longue campagne*. Le 3 novembre 1443, les armées ottomane et hongroise se rencontrèrent aux environs de Nissa. La bravoure des musulmans dut échouer devant les savantes manœuvres d'Huniade. Ce général obligea Amurat à se réfugier derrière le mont Hémus (le Balkan), après avoir perdu deux mille hommes, et laissé entre les mains de l'ennemi quatre mille prisonniers et neuf drapeaux. Une nouvelle bataille s'engagea un mois plus tard dans les défilés du Balkan, où les Hongrois eurent à lutter à la fois contre leurs ennemis, et contre les avalanches et les énormes blocs de glace et de rochers qui se détachaient des hauteurs voisines. L'avantage leur resta cependant, ainsi que dans un troisième combat, livré dans les champs de Yalowaz.

Au milieu de tous ces revers, Amurat apprend que le plus indocile de ses vassaux, le prince de Karamanie, vient de se révolter pour la troisième fois, et s'est emparé des villes de Beïchèhri, Ak-Chehir, et Ak-Hyssar. Le sultan confie à ses généraux la défense des frontières européennes, retourne en Asie, saccage plusieurs villes de la Karamanie; mais, pressé de s'opposer aux succès rapides d'Huniade, il pardonne aux rebelles et reprend la route d'Andrinople. Voulant mettre un terme à la guerre désastreuse qu'il soutenait, le sultan rend au voïvode Drakul la Valachie, et à George Brankowitch, ses deux fils, et les forts de Sèmendra, Chehir-Keuï et Krussovaz; il envoie ensuite un ambassadeur à Jean Huniade, qui en réfère à la diète du royaume. Enfin, une trêve de dix ans fut signée à Szegedin le 12 juillet 1444, au prix de grands sacrifices de la part du sultan. Pour mieux en assurer l'exécution et la solidité, les conditions en furent solennellement jurées sur l'Évangile et le Coran.

A peine ce traité qui devait assurer la tranquillité du sultan était-il conclu, qu'une nouvelle accablante le plongea dans le plus profond chagrin. Son fils Ala-Eddin venait de mourir. Amurat, qui joignait à de brillantes qualités guerrières une grande bonté, et surtout une grande affection pour ses enfants, éprouva une telle douleur de cette perte, qu'il renonça au pouvoir suprême, et se retira à Magnésie, après avoir environné son fils Mohammed, âgé seulement de quatorze ans, de ministres vieillis dans les affaires, et capables de guider son inexpérience; mais, tandis qu'Amurat, à peine arrivé au milieu de sa carrière, cherchait déjà le repos, les ennemis de l'empire ottoman veillaient, attentifs à saisir la première occasion de venger les affronts que les armes musulmanes leur avaient fait éprouver. L'abdication volontaire d'Amurat semblait la leur offrir : le sceptre était tombé aux mains d'un enfant. Aussi, malgré la solennité du serment prêté par le roi de Hongrie, dix jours s'étaient à peine écoulés, que cette paix, qui devait durer dix ans, fut rompue par le prince chrétien, à l'instigation du cardinal Julien, légat en Allemagne et promoteur de la croisade contre les Turcs, prêchée par le pape Eugène IV. L'armée de Wladislas, commandée par Huniade, à qui l'on promit la royauté de la Bulgarie dès qu'il aurait conquis cette province, ne s'élevait guère qu'à dix mille hommes. La réunion des cinq mille Valaques sous les ordres de Drakul était loin de rendre les chrétiens assez forts pour s'opposer avec succès aux Ottomans. Cependant les premiers traversent sans crainte les plaines de la Bulgarie, ravagent, en passant, les églises grecques et bulgares, brûlent vingt-huit navires ottomans, s'emparent de quelques places fortes, et vont camper près de Warna, qui ouvre ses portes à l'armée chrétienne. Dans ce pressant danger, les ministres du jeune

Mohammed lui conseillèrent de remettre les rênes du gouvernement à la main ferme qui les avait tenues jusqu'alors avec tant de gloire. Le prince envoie des ambassadeurs à son père, qui les écoute à regret : « Vous avez un empereur, lui répond-il ; c'est à lui à vous défendre. Eh quoi ! m'enviez-vous donc un repos bien mérité, après tout ce que j'ai souffert pour vous ? » Les envoyés insistent, lui parlent du salut de l'empire : il cède enfin, et passe en Europe à la tête de quarante mille hommes. Arrivé près du camp hongrois, il range ses troupes en bataille, et ordonne que le traité violé par les chrétiens soit placé au bout d'une lance plantée en terre, afin de rappeler aux soldats musulmans le parjure de leurs ennemis. Au premier choc, le brave Huniade enfonce les Ottomans et pénètre même jusqu'à la tente du sultan, qui, entraîné par le désordre de ses troupes, allait abandonner le champ de bataille, lorsque le beïlerbeï Karadja le retient par la bride de son cheval, et lui épargne la honte de la fuite. Tout change alors : les Hongrois sont repoussés. Wladislas, emporté par sa fougue, avait quitté la position avantageuse qu'il occupait, et cherchait son rival dans la mêlée. Les deux souverains se rencontrent enfin. Amurat, d'un coup de djèrid, perce le cheval du roi de Hongrie, qui est renversé. Un janissaire s'approche, lui tranche la tête, et, la plaçant au bout d'une pique, crie avec force aux ennemis : « Voilà la tête de votre roi ! » Cet affreux spectacle porte la terreur dans l'armée hongroise ; elle fuit précipitamment, malgré les prodiges de valeur du brave Huniade, qui est enfin obligé de céder.

Amurat, satisfait d'avoir sauvé l'État, et dégoûté de grandeurs achetées au prix d'un repos qui était l'objet de tous ses vœux, laisse une seconde fois le sceptre aux mains inexpérimentées de son fils, et retourne à ses beaux jardins de Magnésie, où, entouré de femmes et de jeunes favoris, il s'abandonnait aux plaisirs du harem et de la table. Mais à peine goûtait-il les délices de cette vie voluptueuse, que l'État réclame encore son sauveur. Les janissaires venaient de se révolter : cette terrible troupe, qu'une main de fer pouvait seule contenir dans les bornes du devoir, méprisait l'autorité d'un enfant. Elle préluda par un violent incendie aux scènes de désordre qui portèrent l'épouvante dans Andrinople. Le chef des eunuques s'était attiré la haine des janissaires : il n'échappa que par miracle à leur vengeance. Irrités de voir leur victime se dérober à leur colère, ils pillent la ville, et se retirent ensuite sur la colline de Bautchoul. Le grand vizir Khalil, Ishak-Pacha et le beïlerbeï Ouzghour, qui gouvernaient au nom du jeune sultan, commencèrent par accorder aux révoltés une augmentation de paye, et obtinrent ainsi un calme momentané ; ils en profitèrent pour envoyer, auprès d'Amurat, Sarydjè-Pacha, qui lui exposa le danger pressant où se trouvait l'empire, et le conjura, au nom de son peuple désolé, de prendre une troisième fois les rênes du gouvernement. Ce prince, sacrifiant ses goûts au vœu de ses anciens sujets, cède à leurs prières et revient à Andrinople. Dès qu'il a ressaisi le sceptre, tout rentre dans l'ordre, tant son nom inspirait de crainte et de respect. Mohammed, que le vizir Kalil, dans le but de l'éloigner d'Andrinople, avait invité à une partie de chasse, trouva, à son retour, le palais occupé par son père. Malgré le caractère altier du jeune sultan et son goût pour le pouvoir, il n'osa se plaindre, et se retira à Magnésie ; mais il garda dans le cœur une haine secrète contre le ministre qui l'avait fait descendre deux fois du trône, dans l'espace d'une année.

Le sultan tourna aussitôt ses regards du côté de l'Albanie et du Péloponnèse. A la tête d'une armée de soixante mille hommes, il s'empara de l'isthme de Corinthe, et soumit au tribut les princes du Péloponnèse ; il s'avança ensuite en Albanie, pour réduire le célèbre George Castriot, autrement dit Scanderberg : c'était un élève des Turcs, qui était rentré dans ce pays, dont le sultan avait dépouillé Jean Castriot, son père. Une armée de cent mille hommes assiége Croya, sa capitale. Quatre mille hommes de garnison, que Scanderberg y avait mis, suffirent pour repousser les assiégeants ; tandis que ce héros, avec une armée de quarante mille hommes soudoyés par les Vénitiens, harcelait continuellement les Turcs. Amurat est obligé de se retirer : il revient l'année suivante, et essuie les mêmes affronts. La retraite des Ottomans termina ainsi cette guerre d'Albanie, qui fut interrompue, en 1448, par la défaite de Jean Huniade qui avait envahi la Servie. Instruit de cette invasion, le sultan accourut au secours de son allié, et rencontra l'armée hongroise dans la plaine de Kossova, où elle s'était retranchée. Trop confiant en sa fortune passée, Huniade, au lieu d'attendre les secours que lui promettait Iskender-Bei, quitte son camp, marche à l'ennemi, et se dispose à l'attaquer. Avant d'accepter le combat, Amurat fit une dernière tentative de conciliation, que repoussa le fier Huniade. Enfin, le 17 octobre 1448, commença la mémorable bataille de Kossova, qui dura trois jours, et où la victoire fut disputée avec acharnement ; mais les Hongrois, trahis par les Valaques, qui passèrent du côté des Ottomans, durent céder ; ils se retirèrent cependant en bon ordre, et parvinrent à gagner leurs retranchements. Huniade, désespérant du succès, sortit furtivement du camp et passa en Hongrie, accompagné de quelques officiers. L'armée, abandonnée de son général, se dispersa, et fut massacrée. Dix-sept mille chrétiens restèrent sur le champ de bataille, et l'on prétend que les Osmanlis achetèrent cette victoire par une perte de quarante mille hommes.

En 1449, la mort de Jean Paléologue avait éveillé les ambitions rivales de deux prétendants à l'empire grec. Démétrius, frère puîné de Constantin, lui disputait la couronne ; mais Amurat

n'eut qu'un mot à dire pour assurer à l'héritier légitime ce sceptre que le fils du monarque ottoman devait bientôt briser entre les mains du dernier empereur Paléologue.

Au mois de février 1451, Amurat fut frappé au milieu d'un festin d'une attaque d'apoplexie, et mourut dans une île près d'Andrinople, où il aimait à se délasser des pénibles devoirs du rang suprême.

Un historien musulman raconte avec des circonstances toutes différentes la mort d'Amurat, qu'il attribue à une faiblesse superstitieuse. Ce prince, dit-il, revenant de la chasse aux environs d'Andrinople, rencontra sur le port Ada-Kuprucy, un derviche, qui, à la vue de son souverain, s'écria d'un air inspiré : « Vous n'avez pas de temps à perdre, auguste monarque, pour combler les profondeurs de l'abîme creusé sous vos pieds par vos péchés et vos prévarications... L'ange de la mort est à votre porte; ouvrez les bras et recevez avec résignation le messager du ciel. Ces paroles firent la plus vive impression sur Amurat. Ses conseillers, Ishak-Pacha et Sarydjé-Pacha, qui marchaient à ses côtés, cherchèrent inutilement à le rassurer; son esprit était frappé. Son trouble augmenta en apprenant que ce derviche était disciple du célèbre scheik Mohammed-Bohkari, qui lui avait prédit, dans le temps, la défaite du prétendant Moustapha. Convaincu alors que c'était un arrêt du ciel, il se prépara à la mort, fit son testament, régla les affaires de l'empire, et succomba en trois jours, victime de sa crédulité.

Amurat est le seul des souverains ottomans dont le règne offre l'exemple d'une double abdication *volontaire*. Ce prince, d'une haute capacité, d'un caractère juste et ferme, gouverna l'empire avec gloire; et si, en vrai philosophe, il préférait à l'éclat de la couronne les douceurs de la vie privée, il sut s'y arracher quand la voix de son peuple le rappela. Pieux et charitable comme presque tous les princes de la dynastie d'Osman, il avait soin, lorsqu'il s'emparait d'une ville, d'y élever un djami (cathédrale), une mosquée, un imaret, un mèdrècé et un khan. La mosquée d'Andrinople, connue sous le nom de Uteh-cherafiéli (aux trois galeries), est son ouvrage; elle est remarquable surtout par une singularité dans la construction de son minaret, dont on ne trouve ni modèle ni imitation dans l'architecture orientale. Trois escaliers en spirale, s'élevant depuis la base jusqu'au faîte de la colonne, conduisent à ces trois galeries, de manière que trois personnes, montant en même temps, entendent réciproquement le bruit de leurs pas sur les marches, superposées les unes aux autres. Près de cette mosquée, Amurat fit bâtir un *darul-hadis* (école des traditions des prophètes), et y attacha des professeurs richement rétribués. Brousse possède aussi une mosquée due à ce prince : elle est placée au milieu d'un bosquet de cyprès, sous lesquels on voit les tombeaux de ses femmes, de ses fils et de ses frères. Amurat est le premier des empereurs ottomans qui ait fait construire des ponts d'une grande longueur. On cite celui qui est jeté sur un vaste marais, entre Salonique et Yèni-chéhir; un autre à Erkènè, qui avait cent soixante-onze arches, et un troisième à Angora; le produit du péage de ce dernier pont était consacré au soulagement des pauvres de la *Mecque* et de *Médine*, où le sultan envoyait tous les ans un présent de trois mille cinq cents ducats, à l'époque du départ de la caravane des pèlerins.

Sous le règne d'Amurat, la poésie commença à jeter plus d'éclat que sous ses prédécesseurs : les biographies des poëtes ottomans en citent un nombre considérable, dont la nomenclature offrirait peu d'intérêt. La jurisprudence et la théologie eurent aussi de savants professeurs, quoique moins distingués et surtout moins nombreux que sous son fils et son successeur, Sultan-Mohammed-Elfatyh.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*. — M. Jouannio, *la Turquie*, dans la Collection de l'*Univers*.

AMURAT III, sultan des Ottomans, né vers 1545, mort le 17 janvier 1595. Il succéda, en 1574, à Sélim II, son père. La nuit même de son entrée au sérail, il fit étrangler ses cinq frères; le lendemain, il reçut les hommages de tous les officiers de sa maison. Lorsque cette cérémonie fut terminée, ceux-ci, rangés silencieusement autour du sultan, attendirent avec anxiété qu'il leur adressât la parole. C'est une superstition très-accréditée chez les musulmans, comme autrefois chez les Grecs et les Romains, et même encore parmi les nations modernes, que les premiers mots prononcés par le nouveau monarque prosnostiquent infailliblement le bonheur ou le malheur de son règne. Aussi ce fut avec la plus grande tristesse que les courtisans entendirent sortir de la bouche d'Amurat ces paroles de mauvais augure : *J'ai faim; qu'on me donne à manger!* Une famine qui affligea cette même année Constantinople et diverses provinces de l'empire, vint confirmer cette opinion populaire; les guerres et les dissensions intestines, qui rendirent si désastreux le règne d'Amurat III, donnèrent encore plus de force aux préjugés dominants.

Après la prière des funérailles, le corps de Sélim II fut inhumé à Sainte-Sophie, et huit jours plus tard ses cinq fils furent déposés à ses pieds. Le sultan, qui les avait fait périr, distribua des aumônes et fit psalmodier le Coran, pour le salut de leurs âmes. Les janissaires et les autres troupes reçurent cent dix bourses d'or. Diverses promotions et quelques destitutions eurent lieu; et quatre cents prisonniers chrétiens furent mis en liberté.

Le premier acte administratif du sultan fut une ordonnance qui interdisait aux musulmans l'usage du vin : elle fut provoquée par l'inso-

ence de quelques janissaires ivres, qui apos-rophèrent le sultan, un jour qu'il passait devant a taverne où ils buvaient. Habitués à la licence lu règne de Sélim II, les soldats s'irritèrent de ette prohibition, maltraitèrent le *soubachi* prévôt), et menacèrent le grand vizir et même e sultan. Cette audace intimida Amurat, qui ré-voqua son édit, à condition que les troupes ne roubleraient pas la tranquillité publique; mais l punit l'aga des janissaires de l'indiscipline de ses soldats : ce chef fut destitué, et remplacé par un rénégat italien, qui avait transformé son nom de *Cicala* en celui de Djighala.

Malgré le traité conclu avec Maximilien, les hos-ilités entre l'Autriche et la Porte ne continuaient pas moins : les beis de Gran et de Stuhlweis-sembourg menacèrent Ujvar et Palota; quelques villages furent brûlés, et les environs de Tapaou Dotis saccagés jusqu'à Kopraïnis. Les sandjak-beis de Pakariz, d'Huina, de Poschega, de Bosna-Seraï et l'alaï-bei, de Wellaï, réunirent leux mille hommes, battirent le brave capitaine le la Carniole, Herbaert, baron d'Auersperg, qui fut pris et eut la tête tranchée; cette tête et celle d'un autre chef figurèrent dans l'entrée triomphale de Ferhad-Bei à Constantinople; elles furent ensuite achetées au bourreau par le baron d'Ungnad, ambassadeur de l'empereur, qui les envoya dans la Carniole, où elles furent nhumées.

A ces violations du traité de paix qui signa-èrent le début du règne d'Amurat, vinrent se oindre les violations du droit des gens. Sous prétexte d'espionnage, le drogman de Venise fut chassé du divan, et celui de France fut obligé, pour sauver sa tête, d'embrasser l'islamisme; un autre agent étranger, Dominique Mossbach, de Tubingue, conduit au divan la chaîne au cou, y reçut cinquante coups de bâton.

Venise et Florence renouvelèrent leurs capi-tulations avec la Porte. L'Espagne présenta au divan, le 7 février 1578 (fin de 985), un projet de trêve qui ne put être signé qu'après cinq ans de négociations. En 1579, la reine Éli-sabeth d'Angleterre brigua l'amitié d'Amurat, et en obtint un traité de commerce favorable à la Grande-Bretagne. L'année précédente, quel-ques modifications avaient été apportées aux capitulations conclues avec la France quarante-cinq ans auparavant; enfin, la Suisse chercha à établir des rapports avec l'empire ottoman, qui accueillait très-bien les propositions que lui fai-saient diverses puissances chrétiennes, d'abord en vertu du grand principe de la politique otto-mane : *La Sublime Porte est ouverte à tous ceux qui viennent y chercher secours*, mais surtout à cause des embarras que lui occasion-naient ses préparatifs de guerre contre la Perse. L'année 1578 fut signalée par plusieurs événe-ments malheureux, attribués à l'influence d'une comète apparue en 1577; la peste ravagea Cons-tantinople et l'Italie; et la mort enleva le mufti Hamid, le kapoudan-pacha Piali, la sœur d'A-murat et sa tante Mir-Mah-Sultane; mais le plus grand malheur pour l'État fut la fin tragique du grand vizir Muhammed-Sokolli, le plus re-marquable de tous les ministres ottomans, le soutien du trône sous les règnes de Suleïman et de son fils Sélim. Lui seul, malgré le peu de faveur dont il jouissait auprès d'Amurat, sut re-tarder la décadence de l'empire, dont la fai-blesse apparut dès que cette main puissante ne tint plus les rênes du gouvernement. Sokolli périt sous le fer d'un assassin qui l'aborda dé-guisé en derviche, et le frappa au moment où il tenait le conseil du soir. Le meurtrier, mis à la torture, ne fit aucun aveu et fut écartelé. On at-tribua ce crime à une vengeance personnelle, pour en mieux cacher peut-être la véritable source. Muhammed-Sokolli avait été pendant quatorze ans à la tête des affaires; les littéra-teurs et les savants trouvaient en lui un puis-sant protecteur, et son nom est attaché à un grand nombre de fondations d'utilité publique ou de piété. Sur la prédiction d'un derviche qui lui avait dit avoir vu en songe une main divine graver sur la porte du divan ces mots, *Vain-queur de la Perse!* le sultan chargea son fidèle vizir Osman-Pacha de porter la guerre dans ce pays. Elle fut longue et sanglante, et finit, en 1590 de J.-C., par un traité de paix qui as-surait aux Ottomans le Kurdjistan, la Géorgie, le Schirwan, Tebris, et une partie de l'Azerbaïdjan. Peu de temps après, le khan rebelle de la Cri-mée fut châtié par Osman-Pacha, qui, à son re-tour à Constantinople, reçut de son souverain les plus grands honneurs. Vers la même époque, Ibrahim, pacha du Caire, subjugua les Maronites qui habitaient le mont Liban et les environs : entreprise dans laquelle avait échoué le sultan Sélim II, neuf ans auparavant. Toutes ces vic-toires furent l'occasion de splendides fêtes.

En 1589, une insurrection avait éclaté parmi les janissaires : elle était motivée par l'altération de la monnaie avec laquelle on voulait payer leur solde. L'intendant de la monnaie, après avoir inutilement essayé de faire accepter au defterdar (trésorier) une monnaie de bas aloi, *aussi lé-gère*, dit un historien ottoman, *qu'une feuille d'amandier, et ne valant guère mieux qu'une goutte de rosée*, s'était adressé au favori d'A-murat, Muhammed-Pacha, beïlerbei de Rou-milie, qui se laissa gagner par un présent de deux cent mille aspres, et ordonna au defterdar d'ac-cepter pour le payement des troupes la nou-velle monnaie. Cette décision détermina la ré-volte. Les janissaires assaillirent le sérail, en demandant à grands cris les têtes du defterdar et du beïlerbei; le sultan fut obligé de les leur abandonner. Cette concession fit connaître aux janissaires toute l'étendue de leur pouvoir; aussi depuis ce jour l'autorité souveraine commença à décliner, et l'État marcha à grands pas vers sa décadence. A la suite de cette émeute, le sultan

destitua le grand vizir Siawouch, et le remplaça par Sinan-Pacha. Depuis 1589 jusqu'en 1592, des troubles et des désastres de tout genre, symptômes non équivoques de désorganisation, éclatèrent sur tous les points de l'empire : deux nouvelles révoltes des janissaires entraînèrent la destitution de Sinan-Pacha et de son successeur Ferhad-Pacha. En Égypte, les troupes s'insurgèrent contre le gouverneur Oweis-Pacha : à Tebriz, Djafer, voulant punir la rébellion de ses soldats qui refusaient la nouvelle monnaie, en fit massacrer dix-huit cents. A Keïfi, un aventurier, qui se disait le fils de Châh-Thahmasp, se créa des partisans, remporta quelques avantages sur le sandjak-bei du pays, et fut enfin vaincu par le gouverneur d'Erzroum. A Constantinople, un imposteur, appelé Yahia-Muhammed-Seïiah, prit le nom de *Mehdi*, et se fit passer pour le douzième imam qui, suivant les musulmans, doit paraître à la fin du monde : on parvint à s'en emparer; il fut empalé. (*Voy.* MEHDI.) Enfin, en 1592 et 1593, la peste causa de si affreux ravages dans la capitale, que les boutiques restèrent longtemps fermées, et que le sultan alla habiter les châteaux du Bosphore.

Amurat, pour mettre un terme à l'esprit d'insubordination de l'armée, crut devoir l'occuper à la guerre. D'après les conseils de Sinan-Pacha, la Hongrie fut choisie pour le théâtre des hostilités : Haçan-Pacha, gouverneur de Bosnie, assiégea Sissek; mais les Impériaux accoururent au secours de la place. Haçan, resserré dans l'angle formé par le confluent de la Koulpa et de l'Odra, fut battu complétement, et se noya avec la plupart des siens. Lorsque cette nouvelle arriva à Constantinople, le peuple exaspéré demanda vengeance; l'ambassadeur autrichien fut emprisonné, ainsi que toute sa suite. Le grand vizir Sinan partit pour la Hongrie, s'empara de Wesprim et du petit fort de Palata, et établit ses quartiers d'hiver à Belgrade. D'un autre côté, le pacha de Bude était vaincu près de Stuhlweissembourg. Szabandna, Divia, et neuf autres villes ou châteaux, tombèrent au pouvoir des Impériaux. Au printemps suivant, l'archiduc Matthias prit Néograd et investit Gran, qu'il abandonna après un siége de vingt jours. Chrastovitz, Gora, Petrina et Sissek se rendirent à l'archiduc Maximilien : les trois premières places furent bientôt reprises par les musulmans, qui s'emparèrent encore des villes de Tata (*Dotis*), Saint-Marton, Papa, et de la forteresse de Raab. La place de Komorn, grâce à la solidité de ses remparts, résista aux efforts du grand vizir. Malgré le succès de l'armée ottomane, à laquelle le khan des Tartares, Ghazi-Ghéraï, venait de se réunir avec quarante mille hommes, Sinan se vit abandonné par les princes de Transylvanie, de Valachie et de Moldavie, qui conclurent une alliance avec l'Autriche; et huit mille musulmans périrent à Bucharest et à Gurgevo, victimes de la trahison des voïvodes valaque et moldave, Michel et Aron.

Frappé du rêve d'un de ses favoris, le superstitieux Amurat crut sa fin prochaine. Il se ren dit dans les jardins du sérail, pour s'y reposer dan le kiosque de Sinan-Pacha, qui domine le Bosphore. Là, il ordonna à ses musiciens de chante un air lugubre qui commence par ces paroles « Je suis accablé sous le poids de mes maux ô mort, sois cette nuit toujours à mes côtés! » Ces chants funèbres furent interrompus par un décharge d'artillerie qui fit sauter en éclats le vitres du pavillon. Amurat tira le plus noir pré sage d'un incident qui n'avait rien que de très naturel, et dit à ses officiers, en versant d'abon dantes larmes : « Je vois bien que c'en est fait d kiosque de mon existence. » A ces mots, il rentr dans son appartement, se jeta accablé sur u sopha, et mourut quatre jours après, le 16 janvie 1595, dans la cinquante-quatrième année de so âge et la vingtième de son règne.

Amurat III était d'une taille moyenne : un barbe peu fournie et de couleur rousse descen dait sur sa poitrine; sa figure pâle, ses yeu éteints, indiquaient l'abus des plaisirs du haren Sa passion pour les femmes était si immodérée qu'il eut jusqu'à cinq cents esclaves et quaran sultanes-khassèkis ou khass-odaliks, qui lui don nèrent cent trente enfants. Aussi fut-il domir toute sa vie par ses favorites, entre autres pa sa première épouse Safiïé (la Pure), issue de noble famille vénitienne du Baffo. Il était d'u caractère superstitieux, faible, et facile à irrite On a cependant peu d'actes de cruauté à lui re procher. Par suite de ce manque d'énergie, était aisé de s'emparer de sa confiance; et le muft le khodja, les imams, les scheiks, les vizirs partagèrent avec les femmes l'honneur de dirige les volontés de leur souverain. Il avait l'espr cultivé; on a de lui quelques *ghazels*, et un ou vrage ascétique intitulé *le Commencement d jeûne*. Il aimait la danse et la musique, et s plaisait à s'entourer de musiciens, de nains et d bouffons : les astrologues, les devins, les inter prètes de songes, furent aussi en grande faveu auprès de lui.

Quoique Amurat III ne puisse être compté a rang des princes remarquables, et que ce so sous son règne que l'État ait marché visiblemer à sa décadence, il est vrai pourtant de dire qu ce période de temps ne fut pas sans gloire : grâc aux talents des vizirs Sinan, Osman et Ferhad, l victoire vint encore accroître l'héritage du gran Suleïman.

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman*. — M. Jouan nin, *la Turquie*, dans la collection de l'*Univers*.

AMURAT IV, sultan des Ottomans, né ver 1611, mort le 8 février 1640. Il n'avait qu douze ans lorsqu'il succéda, le 10 septembre 162 à son oncle le sultan Mustapha. Son règne fu agité par les troubles qui s'élevèrent en Crimée par la guerre que les Turcs firent en Transyl vanie pour soutenir Betlenf-Gabor, par les incur sions des Cosaques qui s'avancèrent jusqu'au po

de Constantinople, par les révoltes de plusieurs pachas en Asie; enfin par les séditions des janissaires, demandant à diverses reprises la destitution de leurs chefs et une augmentation de leur paye. Il serait trop long d'entrer dans les détails de toutes ces sanglantes péripéties. Pour apaiser les farouches prétoriens, le jeune sultan dut plus d'une fois consentir à voir ses ministres favoris tués sous ses yeux. Ces exécutions horribles, qui le firent frémir d'une rage impuissante, contribuèrent peut-être, autant que l'abus du vin, à le rendre plus tard d'une cruauté proverbiale. L'événement le plus heureux et le plus important de son règne fut la prise de Bagdad, que plusieurs armées, conduites par des pachas vaillants, avaient essayé en vain d'arracher aux Persans.

Le 15 novembre 1638, Amurat arrive sous les murs de Bagdad. Il ranimait par sa présence l'ardeur des soldats qui travaillaient à l'ouverture des tranchées; on dit même qu'il leur donnait l'exemple en mettant la main à l'œuvre. Cette conduite fit naître le plus grand enthousiasme dans l'armée, et eut les plus heureux effets. C'est à l'occasion du siége de Bagdad que le sultan Amurat mérita le titre de *Ghazi*, qui lui fut décerné d'une voix unanime. Après que les feux d'une artillerie bien nourrie eurent abattu une portion des murs jusqu'au niveau du sol, un assaut général eut lieu le 17 chaban 1048 (24 décembre 1638). Le grand vizir Taïïar-Muhammed-Pacha, s'élançant sur le rempart comme un simple volontaire, eut la tête traversée par une balle; et, suivant les expressions d'un écrivain oriental, *l'oiseau de son esprit s'envola de sa cage terrestre dans les bosquets de roses du paradis.* Le kapoudan-pacha Moustapha remplaça sur-le-champ Taïïar-Pacha, et monta à l'assaut avec une intrépidité qui ranima l'armée des assiégeants et leur assura la victoire. Le lendemain, après avoir soutenu un siége de quarante jours, ce boulevard de la frontière persane capitula, et Bagdad fut incorporé à l'empire ottoman, dont il fait encore partie aujourd'hui. Amurat avait promis de respecter la vie et les biens des vaincus, en enjoignant au khan de faire évacuer la ville avant midi; mais la garnison n'ayant pas tenu compte de cet ordre, les Ottomans pénétrèrent de vive force dans Bagdad, et firent un horrible carnage des vaincus : trente mille Persans furent massacrés le jour même de la capitulation.

Le gouvernement de Bagdad fut confié à Hassan, aga des janissaires; Bektach-Aga eut le commandement de la garnison. Avant de quitter sa conquête, Sultan-Amurat, dans un accès de colère occasionné par l'explosion de la poudrière de Bagdad, fit trancher la tête à mille prisonniers persans. Son entrée à Constantinople se fit le 3 safer (10 juin 1639), avec une pompe digne de sa conquête : sa hautesse à cheval, vêtue à la manière des anciens héros persans, et les épaules couvertes d'une peau de léopard, était précédée par cent timbaliers et trompettes persans, qui jouaient des airs nationaux; et, à ses côtés, vingt-deux khans enchaînés ornaient la marche du triomphateur.

A la suite d'une orgie nocturne où il s'abandonna plus que jamais à son penchant pour le vin, passion qu'une abstinence forcée semblait avoir encore accrue; et, comme dit un historien ottoman, « après avoir été séparé pendant quelque temps de la fille de la vigne qu'il aimait avec ardeur, et avoir renoncé pendant plusieurs mois à se mirer dans le cristal de la coupe du matin, qui depuis tant d'années avait brillé sur la couche du plaisir; au premier jour de Beïram, le maître du monde consentit à voir étinceler de nouveau cette liqueur matinale dans la coupe séduisante..... et il recommença à baiser les lèvres de rubis du cristal où écumait la boisson rosée. »

La santé du sultan déclina visiblement : tyran jusque sur son lit de mort, il menaça les médecins du dernier supplice s'ils ne le guérissaient pas, et donna l'ordre d'étrangler son frère Sultan-Ibrahim. Ce prince avait dû jusqu'alors son salut au mépris que sa faiblesse corporelle et une sorte d'imbécillité affectée avaient inspiré à Amurat. La sultane Validé prit sur elle d'empêcher l'exécution d'Ibrahim; mais, pour ne pas réveiller le terrible courroux du sultan moribond, elle lui fit dire qu'il était obéi, et que son frère n'existait plus. Le soupçonneux monarque voulut voir le cadavre du prince; et comme les médecins s'opposaient à ce désir, sous le prétexte que ce spectacle redoublerait son mal, il s'élança hors du lit; mais, trop faible pour se soutenir, il retomba dans les bras de son favori Silihdar-Pacha. Enfin, après quinze jours de maladie, Amurat expira le 16 chewwal 1049 (9 février 1640); il était âgé de vingt-neuf ans, et en avait régné dix-sept.

Suivant quelques historiens, sa santé était altérée depuis plusieurs mois par les craintes superstitieuses où l'avait jeté une éclipse de soleil. Vainement ses astrologues cherchèrent-ils à le rassurer en lui promettant un règne long et fortuné; Amurat, qui cultivait lui-même les sciences occultes, voulut s'instruire de sa destinée par des moyens surnaturels; il ouvrit le Djefr-Kitabi, livre mystérieux écrit en caractères magiques. Apporté d'Égypte par Selim I[er], ce livre renferme, si l'on en croit une tradition populaire, le nom de tous les princes qui régneront dans cette contrée jusqu'à la fin du monde; on y trouve aussi la série de tous les sultans ottomans, et même le récit prophétique de leurs destinées. Amurat étudia longtemps cet ouvrage, crut y voir la prédiction de sa mort prochaine, et, dans son effroi, cacheta le funeste livre, et prononça mille anathèmes contre ceux qui y toucheraient à l'avenir. Ses craintes redoublèrent encore lorsqu'il apprit que le scheik de la Mecque, renommé par son talent pour la

divination, avait assuré au Silihdar que la lune de chewwal, pendant laquelle le sultan était né, indiquait quelque chose de sinistre pour cette année 1049 (1640). Pour détourner la fâcheuse influence des astres, Amurat ordonna des aumônes et des sacrifices, et fit mettre en liberté un grand nombre de prisonniers; mais, frappé d'une terreur insurmontable, il n'en mourut pas moins pendant la lune fatale de chewwal.

L'extérieur de ce prince répondait à l'idée que sa conduite sanguinaire en donnait. Quoique d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, son corps constitué vigoureusement était d'une force athlétique. Sa chevelure était brune, sa barbe épaisse et noire, son teint olivâtre. Son regard, brillant mais sombre, inspirait la terreur; son front vaste était sillonné, entre les sourcils, de quelques rides verticales, qui se creusaient profondément lorsque la colère l'agitait. L'ensemble de sa personne était plein d'une majesté grave et fière qui commandait le respect. Peu de souverains ont été aussi redoutés que lui; et l'effroi qu'il faisait naître était si grand, que ses sujets s'enfuyaient à son approche, ou bien lorsqu'ils ne pouvaient éviter sa présence, demeuraient dans le silence le plus profond : on n'osait prononcer son nom qu'en tremblant, et l'on a vu des personnes qui se sentaient coupables d'infraction à ses ordonnances, s'évanouir de frayeur en entendant annoncer sa venue. Cette épouvante n'était pas sans motif; et malheur à celui qui, à tort ou à raison, réveillait la terrible colère de ce prince impitoyable! Lorsqu'il sortait pendant le jour, les janissaires écartaient le peuple à coups de bâtons et de pierres. Dans la nuit, il se dérobait quelquefois de l'appartement des femmes; et, courant dans les rues le cimeterre en main, il tuait tous ceux qu'il rencontrait. D'autres fois, il se plaisait à tirer des flèches sur ceux qui passaient devant les fenêtres du sérail. Dans un accès de délire sanguinaire où le jetait son état d'ivresse presque habituel, il fit noyer des femmes qui dansaient dans une prairie, parce que leur gaieté l'importunait. Quelques-uns des innombrables traits de barbarie qui l'ont rendu un objet d'horreur et d'effroi, signaleront le caractère de ce terrible despote.

Pendant un voyage à Andrinople en 1634, Amurat traversait à cheval un pont sous lequel trente derviches s'étaient cachés, afin de voir l'empereur de plus près. A son approche, les malheureux sortirent précipitamment de leur retraite, et par cette brusque apparition effrayèrent le cheval, qui se cabra et désarçonna son cavalier : ils furent tous décapités sur-le-champ.

A Bechik-Tach, un paysan qui se trouva sur la route du sultan, et dont le chariot embarrassait le chemin, fut percé d'un coup de flèche par Amurat, qui, en le voyant tomber, ordonna au bostandji-bachi de l'achever; mais le rusé campagnard se hâta de s'écrier : « Longue vie à mon padichâh! l'âme de l'insolent s'est envolée de son corps lorsqu'il a reçu votre flèche! » Cette repartie lui sauva la vie.

La marche d'Amurat à travers l'Asie Mineure et l'Arménie, lorsqu'il se rendait au siége d'Érivan, ne fut, pour ainsi dire, qu'une longue suite de supplices : après avoir fait exécuter à Sidi-Ghazi un chef de rebelles, nommé Kara-Yilan-Oghlou (le fils du serpent noir), il ordonna aussi la mort de tous ses enfants, qui n'avaient point pris part à la révolte de leur père.

A Bardakli, il fit mettre à mort le sandjak-beï de Magnésie, Toutidji-Haçan-Pacha, qui rejoignait l'armée avec deux mille soldats très bien équipés. Le sultan, à sa vue, se rappel[a] que, dans les derniers troubles survenus dan[s] son gouvernement, ce pacha avait eu peine à ré[-]duire les factieux. « Ah! maudit! s'écria-t-il toi qui ne pouvais venir à bout d'une demi-douzaine de rebelles, voilà qu'aujourd'hui t[u] fais des marches triomphales! Qu'on lui coupe l[a] tête! »

Amurat avait en grande aversion l'opium e[t] le tabac, et il avait fulminé des ordonnance[s] terribles contre ceux qui s'en permettaient l'u[-]sage. A Nakarazeu-Tchaïri (Prairie du trom[-]pette), le tchaouch Djewheri-Zadè fut décapité son crime était d'avoir fumé une pipe de taba[c]. Soixante-quatre fumeurs arrêtés à Alep, à Had[-]jèghez, à Roha et à Utch-Paunar, périrent dan[s] les supplices, les uns pendus, les autres éca[r-]telés, décapités, ou écrasés à coups de mar[-]teau. Dans une autre occasion cependant, [il] se montra plus humain : un fumeur passionn[é] n'ayant pu se résoudre, malgré les défenses d[u] sultan, à renoncer aux charmes de la pipe[,] avait creusé une fosse profonde dans laquelle [il] descendait pour se livrer à son goût favori, [et] qu'il recouvrait de gazon pour en dérober la vu[e] aux passants. Un jour le fumeur souterrain f[ut] surpris en flagrant délit par Amurat, qui, tira[nt] son cimeterre, se préparait à venger sur le cou[-]pable le mépris de l'ordonnance impériale; mai[s] celui-ci, sans s'émouvoir, se mit à dire gaiement « Hors d'ici, fils d'une femme esclave! ton édit e[st] fait pour là-haut, et ne s'étend pas sous terre. Le sultan rit de la repartie et pardonna; il ac[-]corda au délinquant le privilége spécial de fume[r] tant sur terre que dessous, et lui donna un em[-]ploi à la cour.

En 1634, un marchand vénitien fut pendu n[...] pour avoir dirigé, de sa maison, une lunette d'ap[-]proche sur le sérail. Les biens de la victime f[u]rent confisqués. Plusieurs Anglais et Françai[s] furent emprisonnés, et ne purent obtenir leu[r] liberté qu'en payant une avanie de quarant[e] mille écus. Le sultan Amurat regardait les Franc[s] comme solidaires les uns des autres, sans au[-]cune distinction. Il fit faire des perquisition[s] chez les négociants, même chez les ambassa[-]deurs, et fit saisir toutes les armes. Le repr[...]

sentant de l'Angleterre, sir Peter Wych, fut dépouillé de l'épée avec laquelle son souverain l'avait armé chevalier.

La terreur que le sultan Amurat inspirait à ses sujets était doublée par les preuves qu'il leur donnait de la vigueur surnaturelle dont il était doué, en se faisant lui-même l'exécuteur de ses propres arrêts de mort. Mais tandis que ces exécutions glaçaient d'effroi les soldats, des traits de force et de courage leur inspiraient pour lui la plus haute admiration.

Dans un moment de colère contre le vizir Moustapha-Pacha, qui était d'une vigueur peu commune et d'une taille gigantesque, le sultan saisit son ministre par le ceinturon, et le tint suspendu en l'air comme un enfant.

Amurat, malgré son génie et ses lumières, ne fut point à l'abri des terreurs superstitieuses qui dominèrent la plupart des princes de sa race. Le 14 zilka'dè de 1039 (25 juin 1630), il était assis dans son palais de Nechik-Tach, sous le superbe kiosque élevé par son père Sultan-Ahmed; il tenait en main les satires de Néfi'i, ouvrage gai, mais impie, qu'il parcourait avec plaisir, lorsque tout à coup la foudre frappe le kiosque et tombe au milieu de l'appartement. Les officiers de la suite du sultan se jettent la face contre terre; et Amurat, croyant voir dans cet accident une preuve de la colère du ciel, déchire le livre, en maudit l'auteur, récite des prières, et ordonne des aumônes et des sacrifices. Dans la même année, une inondation détruisit de fond en comble le temple de la Kaaba : cet événement répandit la consternation parmi tous les peuples musulmans; et Amurat, autant par religion que par politique, s'occupa avec ardeur de la reconstruction de ce sanctuaire. L'inspection des travaux fut confiée à Sofdjiseïd-Muhammed-Effendi, chef des émirs et molla de Médine : le tribut annuel des chrétiens d'Égypte (coptes) fut assigné à cette œuvre pieuse. Un fetwa du mufti avait permis de réédifier l'édifice sacré, mais sous la condition de lui conserver sa forme et son étendue primitives, et d'y employer autant que possible les anciens matériaux. On changea à cette époque trois des colonnes d'ébène du temple, et l'on en fit des chapelets, que les pèlerins achetaient fort cher. Ces chapelets portaient le nom de ces trois colonnes, Hanan, Ménan et Dèïan. La Kaaba actuelle est donc l'ouvrage d'Amurat IV. Suivant les historiens musulmans, elle avait été déjà réédifiée dix fois.

Amurat renouvela en 1043 (1633) les lois qui proscrivaient les boissons fermentées, et il livra aux bourreaux les personnes ivres, et même celles dont l'haleine sentait encore le vin : mais, peu de temps après avoir fulminé ce terrible édit, il rencontra, dans une de ses rondes nocturnes, un homme du peuple, nommé Bikri-Moustapha, qui, dans son ivresse, loin de s'effrayer de la présence du sultan, lui ordonna de lui faire place : Amurat, étonné d'une pareille témérité, lui répondit qu'il était le padichâh : « Et moi, reprit hardiment l'ivrogne, je suis Bikri-Moustapha, et j'achèterai Constantinople si tu veux me la vendre. — Où trouveras-tu assez d'or pour la payer? répliqua Amurat. — Ne t'embarrasse pas de cela, dit Moustapha; je ferai bien plus, j'achèterai aussi *le fils de l'esclave.* » Amurat accepta le marché, et fit transporter Bikri au palais. Le lendemain, lorsque les fumées du vin furent dissipées, Bikri-Moustapha, appelé devant le sultan, fût sommé de tenir sa promesse. Tirant alors de dessous sa robe un flacon de vin : « O padichâh, dit Bikri, voilà le trésor qui fait du mendiant un conquérant, et du dernier fakir un Alexandre à deux cornes (Iskenderd-zoul-Karneïn). » Étonné de la confiance joyeuse du buveur, Amurat se laissa persuader, vida la bouteille, et dès ce moment prit tant de goût au vin, qu'il s'enivrait presque tous les jours. Bikri-Moustapha fut admis au nombre des *muçahibs* ou conseillers privés, et devint le compagnon inséparable du sultan dans ses fréquentes orgies. Quelques écrivains ont cherché à rejeter sur son état d'ivresse, à peu près habituel, cette foule d'actions atroces qui ternissent la renommée d'Amurat IV; car, malgré son odieuse tyrannie, on ne peut refuser à ce prince la gloire d'avoir rendu à l'empire ottoman, affaibli sous son prédécesseur, sa force et son premier éclat. Il supprima un grand nombre d'abus, étouffa l'esprit de révolte parmi les janissaires, accrut les revenus de l'État, régénéra l'armée, et, par la crainte de sa sévère justice, retint les grands dans le devoir, et les empêcha d'opprimer et de dépouiller le peuple. Mais ses grandes qualités sont effacées par les actes sanguinaires qui souillèrent son règne. Plusieurs historiens font monter le nombre de ses victimes jusqu'à cent mille : on lui attribue l'invention du cruel supplice du *crochet*. Il consistait à précipiter les patients sur d'énormes crochets de fer scellés dans la muraille; ces malheureux y restaient suspendus par le flanc, et respiraient encore assez longtemps dans cette horrible position avant de cesser de souffrir. Au reste, Amurat a peint lui-même son naturel vindicatif et implacable par le mot caractéristique que l'histoire a conservé : « Les vengeances ne vieillissent pas, quoiqu'elles puissent blanchir. »

Hammer, *Histoire de l'empire ottoman.* — M. Jouannin, *la Turquie* (dans la collection de l'*Univers*).

*AMUSSAT (*Jean-Zuléma*), chirurgien français, né à Saint-Maixent (Deux-Sèvres) le 21 novembre 1796. Il débuta dans sa carrière comme chirurgien sous-aide vers les dernières années de l'empire; il passa ensuite comme interne plusieurs années à l'hôpital de la Salpêtrière, sous M. Esquirol, et devint sous-prosecteur à la Faculté de médecine de Paris. M. Amussat a inventé ou perfectionné plusieurs instruments de chirurgie et de dissection : tel est, entre autres, le *rachitome*, destiné à mettre à nu la moelle

dans le canal rachidien. Par l'invention des sondes droites, il a le premier suggéré à M. le Roy d'Étiolles et à M. Civiale l'introduction d'instruments droits dans la vessie, pour y broyer les calculs. Il fit aussi connaître la possibilité d'arrêter des hémorragies en tordant les artères et les veines, et signala le danger de l'introduction de l'air dans les veines durant les opérations.

Parmi les mémoires nombreux dont M. Amussat est l'auteur, on remarque : *Mémoire sur le rétrécissement de l'urètre et sur les injections forcées*, lu en 1822 à l'Académie de médecine, et publié, en 1832, sous le titre : *Leçons de M. Amussat sur les rétentions d'urine*; — *Recherches sur l'appareil biliaire*; Paris, 1824 : c'est après ce travail, où il démontre l'existence d'une valvule en spirale dans le col de la vésicule biliaire, que M. Amussat a été nommé membre de l'Académie, quoiqu'il ne fût pas encore docteur (sa réception ne date que de 1826); — *Recherches sur le système nerveux*, en 1825; — *Torsion des artères*, en 1829, mémoire couronné par l'Institut; — *Tables synoptiques de la lithotripsie et de la cystotomie hypogastrique*, en 1832; — *Recherche sur l'introduction de l'air dans les veines*, en 1839, mémoire couronné par l'Institut.

M. Isidore Bourdon, dans le *Dictionnaire de la Conversation* (nouvelle édit.). — Sachaille (Lachaise) *les Médecins de Paris*.

AMY. *Voy.* LAMY.

AMY (. . . .), avocat au parlement d'Aix, né vers la fin du dix-septième siècle, mort en 1760. On a de lui quelques écrits de physique expérimentale fort remarquables : 1° *Observations expérimentales sur les eaux des rivières de Seine, de Marne*, etc., 1749, in-12; — 2° *Nouvelles fontaines domestiques*, 1750, in-12; — 3° *Nouvelles fontaines filtrantes*, 1752-1754, in-12; — 4° *Réflexions sur les vaisseaux de cuivre, de plomb et d'étain*, 1751, in-12. On manque de renseignements précis sur cet auteur.

Quérard, *la France littéraire*. — Watt, *Bibliotheca Britannica*.

***AMYAND** (*Claudius*), chirurgien anglais, mort en 1740. Il servit dans l'armée en Flandre, et fut nommé, en 1716, membre de la Société royale de Londres. Il a publié, dans les *Philosophical Transactions*, plusieurs observations intéressantes de cas de chirurgie rares (t. XXVI-XLIV).

Haller, *Biblioth. chirurgica*, t. II, p. 150. — *Biographical Dictionary*. — *Gentleman's Magazine*, 1740.

***AMYCLÉE** (Ἀμυκλαῖος), sculpteur grec, natif de Corinthe, vivait 500 ans avant J.-C. Il fit, de concert avec deux autres sculpteurs, Chionis et Diyllus, un groupe représentant la dispute d'Hercule et d'Apollon. Les Phocéens le déposèrent à Delphes, à l'occasion d'une guerre qu'ils avaient entreprise, sous le commandement de Tellias, contre les Thessaliens.

Pausanias, X, 1, 4-134. — Hérod., VIII, 27.

AMYN-AHMED, *El-Razy*, savant persan, natif de la ville de Rey en Azerbaïdjan, florissait au commencement du seizième siècle de notre ère. On a de lui un ouvrage intitulé *Heft Iclym* (les Sept Climats), qui contient la description des principales contrées et des villes connues des Orientaux. Ces descriptions ont été recueillies par les écrivains arabes et persans les plus estimés. A la suite de la description de chaque pays, on trouve les notices biographiques sur chacun des personnages célèbres auxquels il a donné naissance. L'*Heft Iclym* fut terminé en 1002 de l'hégire. Nous possédons à la Bibliothèque nationale une excellente copie de cet ouvrage : c'est un gros volume in-fol. de 582 feuillets, écrit en 1094 de l'hégire (1685). Langlès a donné plusieurs fragments de cet ouvrage, dans les notes qu'il a ajoutées à la traduction française des deux premiers volumes des *Recherches asiatiques, ou Mémoires de la Société de Calcutta*, et à la nouvelle édition des *Voyages* de Chardin.

Langlès, dans la *Biographie universelle*.

AMYN (*Mohammed*), surnommé AL, c'est-à-dire *le Croyant*, sixième khalife abbasside, né au mois de chawal 170 de l'hégire (787), mort le 25 de moharrem 198 (813 avant J.-C.). Fils et successeur d'Haroun-Al-Rachid, il fut proclamé khalife le 3 de Djoumady 1er, 193 de l'hégire. A peine fut-il sur le trône qu'il se livra à toutes ses passions, et surtout à celles du vin et des femmes. Il déposa ses frères Mamoun et Motassem des gouvernements que leur avait légués leur père, et priva même le premier, dont il était jaloux, des biens qui lui revenaient. Haroun avait désigné Mamoun comme successeur d'Amyn : celui-ci fit couronner son fils, qui n'avait encore que cinq ans. Irrité de ce que Mamoun avait refusé de se rendre à sa cour, il raya son nom de la *khothbah* (prière), et lui déclara solennellement la guerre. Le gouverneur du fils d'Amyn, Ali-ben-Issa, homme présomptueux et sans talents militaires, offrit au khalife de chasser Mamoun du Khoraçan; et Amyn lui donna le commandement d'une armée de soixante mille hommes. Mamoun était aimé de ses soldats, et son armée, bien moins nombreuse que celle de son frère, lui était toute dévouée. Ali s'avança jusqu'à Rey, où commandait Thaher, général brave et expérimenté, qui justifia pleinement la confiance de Mamoun : avec quatre mille hommes d'élite seulement, il attaqua et mit en fuite l'armée d'Ali, qui périt dans l'action. Ce revers fut suivi de beaucoup d'autres pour Amyn. Les généraux qu'il envoya successivement contre Thaher furent battus, et Bagdad, où il s'était renfermé, fut prise. Lorsqu'on lui apprit que Thaher victorieux venait l'assiéger, il s'amusait à pêcher à la ligne. « Ne me troublez pas, dit-il au messager; car « mon affranchi a déjà pris deux poissons, et je « n'en ai pas pris un seul. »

Pendant le siége, au moment où l'ennemi venait de se rendre maître d'un poste important, les officiers du khalife, qui venaient l'exhorter à

prendre les armes, le trouvèrent jouant tranquillement aux échecs. Il leur ordonna de se retirer, parce qu'il était sur le point de faire son adversaire échec et mat. Après la prise de Bagdad, Amyn, qui redoutait Thaher, alla se rendre à Hertsemeh, autre général de Mamoun, qui le fit embarquer sur le Tigre; mais Thaher fit submerger la barque, et Amyn, tombé entre les mains des soldats, fut massacré par ses ordres; il n'était âgé que de vingt-huit ans, et en avait régné cinq. Sa mort mit Mamoun en possession du khalifat.

Aboulféda, *Annales muslem.* — Jourdain, dans la *Biographie universelle.*

AMYNANDRE (Ἀμύνανδρος), roi des Athamanes, peuple voisin des Étoliens, dans le troisième siècle avant J.-C. Il intervint en faveur de ces derniers pour obtenir la paix de Philippe, roi de Macédoine, l'an 208 avant J.-C. Plus tard il se lia avec les Romains, engagea les Étoliens dans une ligue contre Philippe, fut obligé de quitter ses États, remonta peu après sur le trône, et engagea la ville d'Ambracie à ouvrir ses portes aux Romains. On ignore l'époque de sa mort.

Polybe; Tite-Live. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XII, p. 232.

AMYNTAS (Ἀμύντας), nom de trois rois de la Macédoine, dont l'histoire offre quelque obscurité.

Amyntas Ier, roi de Macédoine, fils d'Alcétas, auquel il succéda vers l'an 507 avant J.-C., mourut vers 480 avant J.-C. A cette époque, le royaume de Macédoine était peu puissant, et la monarchie des Perses prenait chaque jour un nouvel accroissement sous Darius, fils d'Hystaspe. Ce prince, à son retour de l'expédition contre les Scythes, envoya demander la terre et l'eau à Amyntas, qui, trop faible pour refuser, se reconnut tributaire de la Perse, et donna un magnifique festin aux ambassadeurs de Darius. Ceux-ci, échauffés par le vin, demandèrent, à la fin du repas, au roi de Macédoine, ses femmes et ses filles. Amyntas eut la bassesse de les amener; et les députés de Darius allaient s'abandonner à leur brutalité, lorsque Alexandre, fils d'Amyntas, substituant avec adresse aux princesses macédoniennes de jeunes garçons armés de poignards et travestis en femmes, fit massacrer les ambassadeurs, et sauva ainsi l'honneur de sa famille. Il trouva ensuite le moyen de dérober ce crime à la connaissance du roi de Perse, en donnant en mariage sa sœur Gygæa, qui était d'une beauté ravissante, à Bubaris, seigneur persan, que Darius avait envoyé à la recherche de ses ambassadeurs. Ce fut encore pendant le règne d'Amyntas que Xerxès vint attaquer les Grecs avec l'armée la plus formidable qui eût jamais été rassemblée. Il traversa la Macédoine, et Amyntas n'épargna rien pour lui prouver son attachement aux intérêts de la Perse. Il mourut peu de jours après la bataille de Salamine, et eut pour successeur Alexandre Ier, son fils.

Hérodote, V, 18. — Clinton, *Fasti Hellen.*, t. II, p. 221. — Eusèbe, *in Chron.* — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

Amyntas II, fils de Philippe et petit-fils d'Alexandre Ier, roi de Macédoine vers 430 avant J.-C. On l'a souvent confondu avec Amyntas III, ce qui nous oblige à entrer dans quelques détails sur les rois de Macédoine depuis Alexandre Ier. Ce prince laissa trois fils : Perdiccas, Philippe, et Alcétas. Perdiccas refusa de partager le royaume avec ses frères; Alcétas ne chercha point à faire valoir ses droits; Philippe se retira auprès de Sitalcès, roi de Thrace, qui ne fit rien pour lui. Après sa mort, il ramena Amyntas II, son fils, dans ses États, avec une puissante armée, l'an 428 avant J.-C. Bientôt après, Sitalcès, s'étant allié avec Perdiccas, abandonna Amyntas, qui se retira on ne sait où, car l'histoire n'en parle plus. Perdiccas laissa en mourant deux fils, Archélaüs, qu'il avait eu d'une esclave, et qui était déjà grand, et Alcétas, qu'il avait eu d'Eurydice, son épouse, et qui n'avait que sept ans. Archélaüs prit le gouvernement de la Macédoine, comme tuteur de son jeune frère. Feignant alors de vouloir rendre la couronne à Alcétas, son oncle, qui avait un fils à peu près de son âge, nommé Alexandre, il les manda tous les deux, et, les ayant enivrés, il les égorgea. Il précipita ensuite dans un puits le fils légitime de Perdiccas, et se trouva ainsi seul possesseur du trône; il laissa en mourant Oreste, son fils encore enfant, sous la tutelle d'Aéropus, qui le tua, et s'empara du trône. L'origine de cet Aéropus ne nous est pas connue. Celui-ci, après avoir régné six ans, mourut, et laissa la couronne à Pausanias, son fils, qui fut tué au bout d'un an, l'an 392 avant J.-C., par Amyntas III, fils de Ménélaüs. Il y a donc eu entre ces deux Amyntas trente-six ans d'intervalle; et comme le troisième a régné vingt-quatre ans depuis la mort de Pausanias, que d'ailleurs on lui donne un père différent, il est évident qu'on ne doit pas les confondre.

Diodore, XIV, 89. — Eschine, *Fals. legat.*, p. 31. — Isocrate, *Archid.*, p. 125. — Thirlwall, *Hist. of Greece*, t. V, p. 11-161. — Clinton, *Fasti Hellen.*, vol. II. — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

Amyntas III, roi de Macédoine, mort en 368 avant J.-C., fils de Tharalée, selon les uns, et de Ménélaüs, selon d'autres, et probablement petit-fils d'Amyntas II. Il monta sur le trône par l'assassinat de Pausanias, fils d'Aéropus, l'an 392 avant J.-C.; mais Argée, frère de Pausanias, s'étant fait un parti puissant parmi les nobles de Macédoine et les princes voisins, Amyntas fut obligé de lui abandonner la couronne, et de se retirer en Thessalie. Argée n'occupa le trône que pendant deux ans. Sa conduite impolitique ayant fait désirer à ses sujets le retour d'Amyntas, ce prince, à l'aide de quelques troupes de la Thessalie, força son compétiteur à lui laisser enfin le royaume. Il fit aux Olynthiens une guerre d'abord malheureuse, mais qui finit à son avantage, parce qu'il réussit à engager Sparte dans ses intérêts. Il voulut aussi se lier avec les Athéniens,

qui jusqu'alors n'avaient eu qu'une médiocre confiance dans les rois de Macédoine; mais Amyntas réussit dans ses négociations, en déclarant qu'Amphipolis devait appartenir aux Athéniens, et en promettant de les mettre en possession de cette place. Toute la conduite d'Amyntas fut celle d'un profond politique; il affermit le trône dans sa famille, augmenta la puissance de la Macédoine, s'attacha ses voisins, et mourut après un règne de vingt-quatre ans, laissant trois fils légitimes : Perdiccas, Philippe, et Alexandre II, qui lui succéda sous la tutelle d'Eurydice, sa mère.

Justin, VII, 5. — Quinte-Curce, VI, 9. — Thirlwall, *Hist. of Greece.* — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

AMYNTAS, fils d'Antiochus, Macédonien, mort vers 330 avant J.-C., quitta la Macédoine après la mort de Philippe, sans autre motif que sa haine pour Alexandre le Grand; il se rendit à Éphèse, d'où il s'enfuit lorsqu'il apprit le passage du Granique, alla joindre Darius, et entretint une correspondance avec Alexandre-Lynceste, qui devait assassiner Alexandre le Grand. Il donna à Darius le sage conseil d'attendre qu'Alexandre vînt l'attaquer dans les plaines de l'Assyrie, où il pouvait déployer toute son armée, et surtout sa cavalerie; mais il ne fut pas écouté. Amyntas fut un des commandants des troupes grecques auxiliaires des Perses à la bataille d'Issus. Après cette journée, il se réfugia, avec d'autres mercenaires grecs, à Tripoli en Syrie, s'y embarqua, fit voile vers l'île de Chypre et ensuite vers Peluse, qu'il surprit en faisant croire qu'il avait une commission de Darius, qui l'établissait gouverneur de l'Égypte à la place de Sabacas, tué à la bataille d'Issus. Quand il se vit maître de cette place importante, il leva le masque, prétendit à la couronne d'Égypte, et déclara qu'il voulait en chasser les Perses. Les Égyptiens se joignirent à lui, et formèrent une armée, avec laquelle il marcha droit à Memphis. Les Perses, commandés par Mozarès, furent défaits devant cette place, et forcés de s'y renfermer. Après cette victoire, Amyntas, se croyant maître du pays, laissa ses soldats se livrer au pillage sans précaution; Mozarès sut en profiter, fit une sortie, tua Amyntas, et détruisit son armée.

Diodore, XVI, 48. — Arrien, II. — Quinte-Curce, IV.

AMYNTAS, fils d'Andromène, l'un des généraux d'Alexandre le Grand. L'armée étant campée sur les bords de l'Hermus près de Sardes, Amyntas fut détaché pour s'emparer d'une forteresse située sur une montagne d'un accès difficile. Comme la forteresse ne tarda pas à se rendre vers l'an 331 avant J.-C., il fut envoyé avec deux galères en Macédoine, pour y faire des levées. Il en revint amenant six mille hommes de pied, cinq cents chevaux macédoniens envoyés par Antipater, et six cents chevaux thraces, avec trois mille cinq cents fantassins de la même nation.

Arrien, III, 16. — Quinte-Curce, IV, 6; VII, 2. — Diodore, XVII.

***AMYNTAS**, roi de la Galatie (province d'Asie Mineure), mort vers 30 ans avant J.-C. D'abord secrétaire général du roi Déjotare, il servit quelque temps le parti de Marc-Antoine, qu'il assista à Philippi contre Brutus et Cassius, mais l'abandonna à la bataille d'Actium, pour s'attacher à la fortune d'Auguste. Celui-ci lui assura la souveraineté de la Galatie, et de quelques districts de la Lycaonie et de la Pamphylie. Après la mort d'Amyntas, la Galatie devint province romaine.

Dion-Cassius, XLVII, 48. — Plutarque, *Vie d'Antoine.* — Strabon, XII, 567. — Velleius-Paterculus, II, 84. — Appien, *De bello civ.*, V, 75.

AMYNTAS, écrivain grec, cité par Athénée comme l'auteur d'un ouvrage intitulé Σταθμοί, *Stations*. A en juger par les fragments qui en restent, cet ouvrage renfermait des détails précieux sur les produits naturels et sur les mœurs et coutumes des habitants de l'Asie. On ignore l'époque où vivait cet Amyntas.

Athénée. — Müller, *Fragment. hist. græc.*, dans la collection d'A. Firmin Didot.

AMYNTIEN, en latin **AMYNTIANUS**, historien grec, vivait vers le milieu du second siècle de J.-C., sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle, auquel il dédia une vie d'Alexandre : il annonçait dans l'introduction que son style serait digne des exploits du conquérant macédonien. Mais ce style est critiqué par Photius. L'ouvrage d'Amyntien n'est point parvenu jusqu'à nous. On regrette que Photius ne rapporte aucun passage qui puisse motiver son jugement. Amyntien avait aussi publié la vie d'Olympias, mère d'Alexandre le Grand, ainsi que des vies parallèles dans le genre de Plutarque, celles, par exemple, de Denys le Tyran et de Domitien; de Philippe roi de Macédoine, et d'Auguste. De tous les ouvrages de cet historien, celui qu'on doit le plus regretter, c'est, sans contredit, la vie d'Olympias, qui ne pouvait manquer de jeter beaucoup de jour sur la partie encore si obscure de l'histoire de la Macédoine. — Le scoliaste de Pindare (*Olymp.* III, 52) mentionne un traité sur les éléphants par un certain Amyntianus, qui est peut-être le même que notre historien.

Photius, *Bibl. cod.*, 131. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, p. 172.

AMYON (*Jean-Claude*), membre de la convention nationale, né en 1735 à Poligny, mort le 17 juin 1803, propriétaire, maire et administrateur de son district, fut député, en septembre 1792, par le département du Jura. Il vota la mort de Louis XVI, et se déclara contre l'appel et le sursis. Signataire des protestations des 6 et 9 juin contre les événements du 31 mai, il fut, sur le rapport d'Amar, mis en arrestation avec soixante-douze de ses collègues. Le 9 thermidor lui rendit la liberté; il rentra à la convention, et passa au conseil des anciens, d'où il sortit, en mai 1797, pour ne plus reparaître sur la scène politique.

Biographie des Contemporains.

AMYOT (*Jacques*), littérateur français, né à Melun le 30 octobre 1513, mort à Auxerre le 6 février 1593. Jeune et pauvre, il s'en vint étudier à Paris. Le collége de France, nouvellement fondé par le roi François Ier, était ouvert à toutes les jeunes intelligences : on y faisait déjà de la science nouvelle. Là venait Amyot, cachant dans un coin de la classe le délabrement de son habit et la pâleur de son visage affamé : là il était assis des jours entiers, suppléant par la mémoire aux livres qui lui manquaient, écoutant avidement ces leçons de poésie et d'éloquence qui devaient tant lui profiter. Ce fut une vie d'études et de privations. Quand il eut compris quelque chose aux langues grecque et latine, et quand il sentit dans son cœur qu'il les aimait assez pour leur faire tous les sacrifices, Amyot se mit au service de quelques étudiants de haut parage, nobles seigneurs qui n'étudiaient guère, mais qui avaient de beaux livres et du parchemin à griffonner. Amyot brossait leurs habits et composait leurs discours latins; il était leur poëte et leur domestique; mais au collége de France il était leur supérieur. Il devint ainsi maître ès arts à Paris, puis docteur en droit civil à Bourges. C'est à Bourges que Jacques Colure, abbé de Saint-Ambroise et lecteur du roi, le prit en amitié, et lui fit obtenir par le crédit de madame Marguerite, sœur du roi, une chaire de grec et de latin dans cette même université où il était arrivé pieds nus et mendiant.

L'enseignement public était alors comme un second sacerdoce aussi indépendant, aussi inviolable que le premier. Cette noblesse de la science, qui s'était fait jour à travers la noblesse d'épée et de robe, et qui marchait leur égale, donnait à ceux qui en étaient revêtus une popularité incroyable. Le professeur marchait entouré d'une jeunesse ardente et dévouée, dont il était l'oracle pour peu qu'il eût du mouvement dans la parole et de l'émotion dans le cœur. Amyot fut pendant dix ans professeur de grec et de latin dans l'université. Pendant ce temps, et comme il savait bien le grec, cette science qui était une supériorité même au seizième siècle, il traduisit du grec le roman de *Théagène et Chariclée*, cette longue pastorale d'une naïveté un peu fardée, mais encore agréable et gracieuse : la traduction eut du succès. Ce genre de romans était fort à la mode à la cour; les rois et les princesses en faisaient leurs délices, et ne dédaignaient pas d'en composer.

Après le roman de *Théagène et Chariclée*, Amyot publia les premières *Vies de Plutarque*, ce grand livre dont il a fait un livre français. *Les Vies des Hommes illustres* sont un monument placé sur les limites de l'histoire grecque et de l'histoire romaine. Sous le rapport de l'étude littéraire, de la morale et de l'histoire, Amyot ne pouvait mieux choisir. Comme il a dû travailler pour suffire à tant d'émotions diverses, à tant de récits animés, pour raconter tout le courage, tout le sang-froid, tout le stoïcisme des Vies de Plutarque! Dans ce beau livre, tout est écrit du même style coulant et harmonieux : c'est partout le même travail, la même persévérance, la même perfection. Ceux qui ont quelque idée des difficultés de la prose française au seizième siècle, où elle était encore rebelle aux plus grands génies, ne peuvent se figurer comment Amyot a suffi à écrire tant de belles pages, tant de gros volumes, populaires aussitôt qu'imprimés.

François Ier lui donna l'abbaye de Bellozane, retraite riche et tranquille, où l'interprète de Plutarque pouvait sans distraction se livrer à ses travaux.

Devenu abbé de Bellozane, Amyot ne pensa plus qu'à perfectionner son livre. Il résolut donc d'aller à Rome étudier au Vatican le texte de Plutarque, et il partit à la suite du cardinal de Tournon. Amyot, à la cour du cardinal, mena la vie italienne du seizième siècle : vie élégante et passionnée, vie de science, d'art et de politique. Rome alors retentissait des noms de François Ier et de Charles-Quint; l'Italie, traversée par tant d'armées différentes et dans des appareils si divers, était toute fière de ses grands artistes et de ses grands poëtes. A Trente, le concile, assemblé pour la seconde fois, discutait le dogme catholique, que Luther avait puissamment ébranlé. Le cardinal de Tournon envoya l'abbé de Bellozane au concile de Trente pour réclamer contre quelques propositions fausses, et contraires aux intérêts du roi de France. Jacques Amyot parla hardiment en plein concile, et fut aussi éloquent en latin qu'en français. Comme les assistants se montraient choqués de ce que le roi dans sa lettre s'était servi du mot *conventus* pour dire concile, au lieu de *concilium*, Amyot leur donna une leçon de latinité, en prouvant, par un grand nombre de citations sacrées et profanes, que le mot *conventus* était latin dans le sens du mot concile.

Amyot rapporta de son voyage à Rome la connaissance des affaires politiques et un excellent texte de Plutarque. Il fut proposé par le cardinal de Tournon et agréé comme précepteur des fils de Henri II. Cette charge ne l'empêcha pas d'achever entièrement la traduction des *Vies de Plutarque*, qu'il dédia à Henri II, après avoir dédié les premiers livres à François Ier; de même qu'il dédia ses *Œuvres morales* à son élève Charles IX. Dans sa dédicace à Henri II, Amyot disait, sans qu'on pût l'accuser de rien exagérer : « Il y a tant de plaisir, d'instruction et de proufit en la substance du livre, qu'en quelque style qu'il soit, pourvu qu'il s'entende, il ne peut faillir à estre bien reçeu de toute personne de bon jugement, pour ce que c'est en somme un recueil abrégé de tout ce qui a esté de plus mémorable et de plus digne faict ou dict par les plus grands roys, plus excellents capitaines et plus sages hommes des deux plus nobles, plus vertueuses

et plus puissantes nations qui jamais furent au monde. » Le précepteur des enfants de France terminait son épître au roi Henri II en exprimant l'espérance que ni la langue italienne, ni l'espagnole, ni aucune autre en usage par l'Europe, ne se pourra vanter de surmonter la française en nombre ni en bonté des outils de sapience, qui sont les livres.

Amyot était d'un caractère timide et faible, insouciant, en apparence, comme un érudit : il ne faut pas trop lui en vouloir si son royal élève a ordonné la Saint-Barthélemy. Charles IX, monté sur le trône, nomma son précepteur Amyot grand aumônier, malgré la reine-mère, qui se serait oubliée jusqu'à lui dire : « J'ai fait bouquer les Guises et les Châtillon, les connétables et les chanceliers, les rois de Navarre et les princes de Condé, et je vous ai en tête, petit prestolet! » Outre la grande aumônerie, Charles IX donna encore à son précepteur l'abbaye de Roches, et peu après celle de Saint-Corneille de Compiègne. Dans ce même temps, le cardinal de la Bouvaisière, évêque d'Auxerre, étant venu à mourir, Pie V, qui voulait être agréable au roi de France, pourvut Jacques Amyot de l'évêché d'Auxerre : le *français d'Amyot* méritait cette belle récompense. Sur ce point il faut croire Montaigne, disant que, grâce à la traduction de Plutarque, « on osoit à cette heure et parler et escrire. »

Après la mort de Charles IX, Henri III, roi de Pologne, également élève de Jacques Amyot, revint de Pologne pour succéder à son frère. Sur les instances de la duchesse de Savoie, sa tante, il conserva à son précepteur la charge de grand aumônier; et quand il institua l'ordre du Saint-Esprit, voulant en honorer Amyot qui n'était pas gentilhomme, le roi glissa cet article parmi les statuts de l'ordre : « *Quiconque seroit grand aumônier de France seroit aussi commandeur du Saint-Esprit, sans estre tenu de faire ses preuves de noblesse.* »

Ainsi parvenu aux honneurs et à la fortune, Amyot n'en continua pas moins à travailler tout le jour et à administrer son diocèse; mais il se mêlait peu à ces débats politiques où le prêtre et le soldat jouaient le principal rôle, au grand détriment du reste de la nation. Quand il en avait le loisir, il réparait son évêché et sa cathédrale d'Auxerre, sans oublier d'inscrire au fronton de la chapelle : *Jacobus Amyotus domûs D. N. J.-C. decorem de integro restaurandum curavit.*

Toutefois, dans cette église réparée à ses frais, il eut à soutenir plus d'une émeute. Ses diocésains se révoltèrent. A la sortie des états de Blois, l'an 1589, il fut assailli par des voleurs, et il retourna à son évêché, pauvre et dépouillé de tout ce qu'il avait sur lui. Il mourut accablé de tristesse et de chagrin. Il laissa une grande fortune à sa famille, et léguait douze cents écus à l'hôpital d'Orléans, en reconnaissance « des douze deniers qu'il y avait reçus, étant pauvre et nu, lorsqu'il allait à Paris. »

Les *Vies des Hommes illustres* de Plutarque, traduites par Amyot, ont été réimprimées bien souvent. Les principales éditions sont celles de Vascosan, Paris, 1565-1775, 4 tomes en 2 vol. in-fol.; celle de Bastien, en 1784, 18 vol. in-8°, et celle de MM. Brotier et Vauvilliers, avec des notes, en 1783-1787, 22 vol. in-8°, réimprimée par Cussac, 1801-1806, 25 vol. in-8°, avec quelques additions de Clavier. Les autres ouvrages d'Amyot sont : 1° *Histoire æthiopique d'Heliodorus*, contenant dix livres, traitant des loyales et pudiques amours de Théagènes, Thessalien, et Chariclée, Æthiopienne, nouvellement traduite du grec en françois; Paris, 1545, in-fol.; 1549, in-8°; — 2° *Sept livres des Histoires de Diodore Sicilien*, traduits du grec; Paris, Vascosan, 1554, in-fol., réimprimés en 1587 : cette traduction comprend les livres XI à XVII; — 3° *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, traduites du grec de Longus; Paris, 1559, in-8° : cette traduction a été souvent réimprimée; — 4° *Lettre à M. de Morvilliers, maistre des requestes*, du 8 septembre 1551, insérée dans les *Mémoires du concile de Trente*, par l'Argas, et dans les *Mémoires* du même concile, par Dupuy. Cette lettre est une relation du voyage d'Amyot à Trente. [Extr. en partie de l'*Enc. des g. du m.*]

Nicéron, *Mémoires*, t. IV, p. 45. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — Baillet, *Jugements des savants*, t. III, p. 251. — Teissier, *Éloges des hommes savants*, t. IV, p. 122. — Rouillard, *Histoire de Melun*. — La Croix du Maine, *Bibliothèque française*. — De Thou, *Histoire*, liv. VIII. —*Éloge d'Amyot*, dans les *Mém. de l'Acad. franç.*, 1849.

AMYOT (le père). *Voy.* Amiot.

AMYRAUT, AMYRALDUS ou **AMURAULT** (*Moïse*), théologien protestant, né à Bourgueil, en Anjou, en septembre 1596, mort en juillet 1664. Il fit ses études à Saumur, sous Caméron, et publia avec Louis Cappel et Josué de la Place les *Theses Salmurienses*, qui eurent une grande vogue chez les calvinistes. Député, en 1631, au synode de Charenton, il fut chargé de porter en cour le cahier des représentations sur les infractions faites aux édits de pacification, et il obtint la suppression de l'usage humiliant qui astreignait les députés protestants à ne haranguer le roi qu'à genoux. Amyraut sentit vivement le tort que faisaient à la réforme les nombreux schismes qui la divisaient. Ce fut pour ramener tous les partis à un point central de réunion contre l'Église romaine, qu'il composa son traité *de Secessione ab Ecclesia romana, deque pace inter evangelicos in negotio religionis instituenda.* Le grand nombre d'écrits sortis de sa plume, tant en français qu'en latin, sur toutes sortes de matières, prouve sa facilité d'écrire dans les deux langues. Ces écrits sont très-rares aujourd'hui, la plupart n'ayant guère été imprimés qu'une fois, et assez peu recherchés, à cause du peu d'intérêt qu'excitent maintenant les matières de controverse. On distingue, dans ce nombre,

utre ceux dont il a été fait mention : 1° *Traité es religions, contre ceux qui les estiment ıdifférentes ;* Paris, 1631, in-8°; — 2° *De l'éévation de la foi et de l'abaissement de la aison;* 1641, in-8°; — 3° *Morale chrétienne,* vol. in-8°; — 4° *Traité des songes;* — 5° Deux olumes *contre les millénaires*, pour réfuter sieur de Launay, grand partisan du millénasme; — 6° *Traité de l'état des fidèles après ı mort*, dédié à sa femme pour la consoler de perte de leur fille; — 7° *Du gouvernement e l'Église;* — 8° *Considération sur les droits ar lesquels la nature a réglé les mariages;* - 9° *Vie de François de la Noue*, depuis le ommencement des troubles en 1560, jusqu'à sa ıort en 1591; Leyde, 1661, in-4°.

Bayle, *Dictionnaire critique.* — Moréri, *Dictionnaire storique.* — Teissier, *Éloges des hommes savants.* — ıbaraud, dans la *Biograph. univers.*

***AMYRTÉE** (Ἀμυρταῖος), roi d'Égypte, né à ıïs, ville de la basse Égypte, vivait dans le cinıième siècle avant l'ère chrétienne. C'était un ɜs généraux qui, sous le règne d'Artaxercès, se ·voltèrent contre les Perses. Après la défaite Inarus, compagnon d'Amyrtée, vers l'an 456 'ant J.-C., tous les habitants rentrèrent dans l'oıissance du roi de Perse, excepté Amyrtée, qui ait encore un petit parti dans les marais, où il maintint longtemps. Amyrtée ne quitta sa reıite que lorsque Darius fut monté sur le trône. entôt les Égyptiens, las de nouveau de la domition des Perses, accoururent de toute part ıur se grouper autour de lui comme d'un libéteur. Les Perses furent chassés, et Amyrtée proclama roi d'Égypte. Il mourut après un gne de six ans.

Hérodote, II, 140; III, 15. — Thucydide, I, 110. — George ncelle, *Chronographia*, p. 142, édit. Dindorf.

AMYTIS, fille d'Astyages, était mariée à Spimès, dont elle avait deux fils. Cyrus ayant ıincu Astyages, ce prince s'enfuit à Ecbatane, ı son fils et son gendre le cachèrent; mais Cyrus ·donna qu'on les mît à la question, ainsi que urs enfants; Astyages, voulant leur épargner s tortures, se découvrit lui-même; Cyrus lui ınna la liberté, et épousa, par la suite, Amy-, dont il eut Cambyse et Tanyoxercès. Ce cit n'est fondé que sur le rapport de Ctésias, ıi se trouve en contradiction avec tous les aues historiens, et qui mérite peu de confiance.

Ctésias, dans Diodore. — Clavier, dans la *Biographie ıiverselle.*

***ANACAONA**, surnommée *Fleur d'or*, femme Caonabo, l'un des plus puissants caciques de aïti à l'arrivée de Christophe Colomb en 1492. lle était célèbre parmi les natifs, pour savoir ımposer des *areytos* (ballades ou légendes). es Espagnols la dépeignaient comme une femme une grande beauté, pleine de grâce et d'inlligence. Son mari tomba victime d'une ruse guerre des Espagnols. Elle-même fut mise mort traîtreusement par Nicolas de Ovando, ouverneur de Haïti. Celui-ci avait invité Anacaona avec ses Indiens à une fête : il la fit arrêter prisonnière et pendre, après avoir brûlé la maison, avec tous les Indiens qui s'y trouvaient.

Herrera, *Hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano,* décade I, liv. III, chap. 5; liv. VI, chap. 4, etc. — Charlevoix, *Histoire de l'Isle espagnole ou Saint-Domingue*, édit. de 1733, I, 191, 196; II, 8, 10. — Washington-Irving, *Life and Voyages of Columbus*, édit. de 1828, II, 420; III, 381.

ANACHARSIS (Ἀνάχαρσις), Scythe de nation, quitta les bords du Pont-Euxin, et se rendit à Athènes, sous l'archontat d'Eucrate, la 1re année de la 47e olympiade (589 avant J.-C.). Il se présenta chez Solon, dont il devint bientôt le disciple, et lui dit qu'il était venu pour faire amitié avec lui, et pour établir entre eux le droit d'hospitalité. Solon lui répondit qu'il était mieux de faire amitié chez soi, sans courir si loin : « Eh bien, répondit Anacharsis, puisque tu es chez toi, fais donc amitié avec nous, selon ta maxime. » — Parti d'Athènes, Anacharsis visita plusieurs autres contrées de la Grèce. A Cyzique, il vit célébrer la fête de la mère des dieux, et fit vœu, s'il arrivait dans son pays sain et sauf, de sacrifier à la déesse avec les mêmes cérémonies. Ce vœu fut cause de sa perte; car, ayant voulu l'accomplir dans la ville d'Hyllée, il fut tué d'un coup de flèche par son propre frère Saulius, devenu roi du pays, et qui ne lui pardonna pas d'avoir préféré les dieux de la Grèce à ceux de la Scythie.

Anacharsis fut, dit-on, un des hommes les plus vertueux de l'antiquité. L'histoire nous a conservé plusieurs de ses apophthegmes, qui feront aisément connaître son caractère : « La vigne, disait-« il, porte trois fruits : le premier, de volupté; « le second, d'ivresse; le troisième, de repentir. « — Les turpitudes d'un ivrogne sont la meil-« leure leçon de tempérance. » — Interrogé quel devait être le souverain le plus illustre? « Le « plus sage, » répondit-il. — Quelle était la meilleure forme de gouvernement? « Celle où l'on « n'admet d'autre distinction que l'éclat des « vertus et l'opprobre du vice. » — Le premier, il compara les lois aux toiles d'araignées. — « Chez les Athéniens, disait-il, ce sont les « sages qui discutent, et les fous qui décident. « — Je les admire, ajoutait-il; ils usent de « petites coupes au commencement du repas, « et de grandes quand ils sont ivres. » — Un Grec lui reprochait d'être Scythe : « Ma patrie « fait mon déshonneur, répondit-il; et toi, « celui de ta patrie. » La vivacité de ses reparties, la force de ses arguments, donnèrent lieu à cette expression proverbiale, *Un discours scythe.* Il écrivit en vers héroïques sur les lois de son pays, sur l'art de la guerre, sur la frugalité. Mais les lettres publiées sous son nom, Paris, 1552, gr. et lat., in-4°, et réimpr. dans les *Epistol. græc.*, sont apocryphes. Nous avons son portrait dans le *Laërce* de Westein, et dans les *Antiquités grecques* de Gronovius. Chez les anciens, ses images portaient ordinairement cette inscription : *Linguam, ventrem, vere-*

trum contine. — L'abbé Barthélemy a immortalisé le nom d'Anacharsis par l'ouvrage qui porte le titre de *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.*

Diogène Laërce. — Hérodote, liv. IV. — Lucien, *Scytha* et *Anacharsis.* — Cicéron, liv. V *des Tusculanes.* — Pline, lib. VII, ch. 46. — Élien, *Variæ historiæ*, t. V, p. 7. — Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis.* — Delaulnaye, dans la *Biographie universelle.*

ANACLET (Ἀνάκλητος), ou plutôt Anenclet (Ἀνέγκλητος, Irréprochable) (*saint*), pape, ou plutôt évêque de la petite congrégation de chrétiens à Rome, mourut vers 109 de J.-C. Il succéda à saint Clément, et gouverna son église neuf ans et trois mois, selon le pontificat de Libère et un registre manuscrit fort ancien de la bibliothèque du Vatican; douze ans et trois mois, selon d'autres pontificaux moins anciens. On croit qu'il était né à Athènes, et qu'il alla à Rome, où il fut converti au christianisme par les apôtres. On célèbre sa fête le 13 juillet, et on lui accorde le titre de martyr, d'après les martyrologes anciens. Le père Labbe a inséré trois lettres décrétales de saint Anaclet dans le t. 1er de sa *Collection de conciles.* Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* et ceux de la *Biographie universelle*, à la suite d'Eusèbe et de quelques critiques modernes, ont confondu Anaclet, successeur de saint Clément, avec Clet, successeur de Linus; ils ont prétendu que Clet est l'abrégé d'Anaclet; mais ces deux pontifes sont bien distingués par les anciens, et notamment par le calendrier ou Pontifical de Libère, par un poëte contemporain de Tertullien, par les anciens antiphonaires de l'église du Vatican, et par le Martyrologe attribué à saint Jérôme; et, parmi les modernes, le cardinal Orsi nous semble avoir victorieusement réfuté les adversaires de cette opinion. Au reste, il serait bien difficile de dire au juste quels ont été les actes du pontificat d'Anaclet Ier : il règne en général une grande obscurité dans l'histoire des évêques de Rome jusqu'à l'an 200 de notre ère.. [L'abbé Labouderie, dans l'*Encyc. des g. du m.*]

Saint Irénée, liv. III, c. 3. — Eusèbe, *Epist.*, liv. III. — Saint Augustin, *Epist.*, I, 65. — Baronius, *Annales*, et *au Martyrol.*, 13 *juillet.* — Tillemont, *Mémoires ecclésiastiques.* — Du Pin, *Bibliothèque ecclésiastique.*

ANACLET, antipape, élu en 1130, mourut le 7 janvier 1138. Il s'appelait *Pierre de Léon*, ainsi que son aïeul. « Ce dernier, dit Desportes, Juif de naissance, puis converti et baptisé par le pape Léon, était savant, extrêmement riche, et très-considéré. Son fils, père d'Anaclet, doué des mêmes avantages, jouit d'une grande faveur auprès du pape Pascal II. Il servit si bien l'Église romaine dans la querelle des investitures, et par ses armes et par ses conseils, qu'on lui donna le gouvernement de la tour de Crescence, ou château Saint-Ange. Anaclet se destina d'abord aux lettres, et vint étudier en France, où il prit l'habit de l'ordre de Cluny, ce qui donnait alors une grande considération. Étant encore très-jeune, il servit d'otage pour le pape entre les mains de l'archevêque de Cologne. Calixte II le fit cardinal, et l'envoya légat en France conjointement avec Innocent II, auquel depuis il disputa la tiare. Anaclet, élu pape, fit tout ce qu'il pu pour se maintenir. Il tint Innocent II assiégé dans le palais de Latran, et s'empara de la basilique et du trésor de Saint-Pierre. Il en fit au tant de Sainte-Marie-Majeure et des autre églises de Rome. Maître de la ville et du territoire, après avoir forcé Innocent II de fuir, négocia partout pour se faire des appuis et s procurer des suffrages : il donna sa sœur e mariage à Roger, duc de Sicile, auquel il con féra le titre de roi; il écrivit à toutes les puis sances pour se faire reconnaître. Le schism s'établit, et la contestation fut longue. Condamn par les conciles de Reims et de Pise, rejeté pa la plus grande partie du clergé de toute la chré tienté, méconnu par tous les souverains, e cepté Roger et le duc d'Aquitaine, Anaclet soutint dans Rome malgré les armes de l'emp reur Lothaire, qui protégeait Innocent II, dont les troupes victorieuses avaient dépouil Roger d'une grande partie de ses États. » — schisme dura huit ans, jusqu'à la mort d'An clet. Voltaire l'appelle ironiquement le *pape ju* Anaclet avait été disciple d'Arnauld de Bresc théologien, anathématisé par l'Église. Il eut adversaire éloquent et impitoyable dans saint B nard, et surtout dans Arnoul, archidiacre Séez.

Saint Bernard, *Epist.* 124, 147. — Bernard de Bonnev liv. II, chap. 7 de la vie de saint Bernard. — Pierre Diacre, *Chron. du mont Cassin*, liv. II, c. 98. — Fleu *Histoire ecclesiastique*, liv. LXVIII, c. 1, 24, 45. — ronius, A. C. 1130, 1134, 1138. — Desportes, dans la *B graphie universelle.*

ANACRÉON (Ἀνακρέων), célèbre poëte gr natif de Téos, en Ionie, vers 560 avant J.-C., m en 475. Le nom seul d'*Anacréon* réveille l'i d'un genre tout entier de poésie lyrique, transr des anciens aux modernes. Fort jeune encore suivit avec sa famille la colonie des Téiens q pour échapper au joug des Perses, allèrent s tablir à Abdère sur les côtes de la Thrace, d la 59e olympiade (541 ans avant J.-C.). Il pa les plus belles années de sa vie auprès de Po crate, tyran de Samos, jouissant de l'intimité de prince et des plaisirs de sa cour, la plus vol tueuse qui fût alors, refusant ses dons, mais disputant ses beaux amis sans perdre sa fave Il est vrai que ses vers étaient pleins des lou ges du tyran, dont il savait adoucir l'âme par charme de son art. Après la mort de Polycrat qui finit misérablement en 523 un règne onze années, Anacréon se rendit à Athènes s une galère à cinquante rames, que lui dépêc par honneur Hipparque, fils de Pisistrat jaloux de compter, parmi les poëtes dont il ét entouré, le chantre déjà célèbre des Amours des Grâces. Ce fut à la cour de ce tyran n veau qu'Anacréon connut Simonide de Céo autre grand lyrique ionien qui devait lui s

vre, et lui consacrer une double épitaphe. Il y anta comme lui, mais sur un ton moins grave, ; nobles Athéniens. Peu fait d'ailleurs pour les ages de la liberté, lorsque Hipparque fut tombé us le poignard d'Harmodius et d'Aristogiton, retourna à Téos, sa première patrie. Là encore, bout de quelques années, une révolution vint ubler ce repos, que chérissait par-dessus tout acréon. L'Ionie s'étant soulevée contre le and roi, il se vit forcé d'échanger une seconde s le séjour de Téos contre celui d'Abdère. pendant il serait revenu mourir à Téos, si n en croit les vers de Simonide; un pepin de isin l'étrangla, dit-on, au passage. Ce qui est is sûr, c'est qu'il prolongea son existence jus-'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Les Téiens avèrent son image sur leurs monnaies, et les héniens, pour rendre hommage à la mémoire poëte qui les avait charmés, lui élevèrent e statue sur l'Acropolis; elle le représentait antant des vers inspirés par l'ivresse.

En effet, la vie d'Anacréon, pour nous servir l'expression heureuse d'un des auteurs de *nthologie* qui l'ont célébré, fut une longue ation aux Muses, à Bacchus et à l'Amour. poésie, en grande partie érotique, fut un re-t de sa vie. Épris du beau dans tous les gen-s, et trop fidèle aux mœurs de son temps, il anta avec délices les attraits de Smerdias, la evelure de Cléobule, et surtout Bathylle, le acieux joueur de flûte. Mais de même qu'il mposait à jeun ces chansons bachiques qui spiraient l'ivresse, de même, dans ses vers noureux, en s'exaltant jusqu'au délire de la ission, il avait su garder la loi sévère du beau. est là sans doute ce qui donnait à ses chants caractère de dignité que l'antiquité y recon-issait, aussi bien que dans ceux de Sappho, ais qui contraste singulièrement avec la grâce ivole et un peu banale de la plupart des pièces ie nous sommes habitués à regarder comme s ouvrages d'Anacréon. Les anciens possé-ient de lui cinq livres de poésies non moins ariées par le fond que par la forme, des ymnes, des élégies, des ïambes, outre les chan-ns bachiques et érotiques. Le dialecte ionien régnait dans toute sa pureté, et le rhythme en lait fort savant : Anacréon s'y montrait aussi rand poëte que les illustres lyriques, ses con-emporains ou ses devanciers, auxquels l'asso-ièrent dans la suite les critiques d'Alexandrie. 'el on l'entrevoit encore çà et là dans les frag-ients assez nombreux qui nous ont été transmis e ses ouvrages authentiques, par les citations u'en ont faites les auteurs de l'antiquité. Toute-ois, même dans ces fragments, les idées qui ominent sont celles de l'amour et du vin; et, uant au mètre, on y rencontre fréquemment le ers léger et facile qu'Anacréon paraît avoir af-ectionné, et qui prit de lui le nom d'*anacréonti-ue*, transporté de bonne heure au genre dont fut regardé comme le type. A ce genre appar-tiennent cinquante-cinq petites pièces connues sous le nom d'*Odes d'Anacréon*, et qui ont été publiées pour la première fois par H. Estienne, à Paris, en 1554, d'après deux manuscrits mal à propos devenus suspects, parce que l'éditeur avait négligé de les désigner. Elles se sont re-trouvées, avec une disposition différente et un bien meilleur texte, à la suite de l'*Anthologie* de Constantin Céphalas, dans un manuscrit de la bibliothèque Palatine à Heidelberg, transporté à la Vaticane de Rome, d'après lequel Jos. Spa-letti les a fait graver en *fac-simile* dans sa ma-gnifique édition donnée à Rome en 1781. Tout porte à croire qu'à un très-petit nombre d'ex-ceptions près, ces chansons anacréontiques, de mérites fort divers, ne sont que des imitations d'Anacréon, faites à des époques non moins diverses, beaucoup dans les premiers siècles de notre ère seulement. La plupart ne manquent ni d'esprit, ni de finesse, ni même d'une certaine naïveté ; mais la véritable inspiration poétique n'y apparaît que de loin en loin; la langue d'ail-leurs, qui n'est plus l'ancien ionien, et la mesure des vers souvent négligée à l'excès, suffiraient pour motiver l'arrêt de la critique contre ces productions agréables en elles-mêmes, mais peu dignes du grand maître dont elles ont usurpé le nom. L'on n'en saurait dire autant des épi-grammes d'Anacréon reçues par Méléagre dans son *Anthologie*, et qui se sont perpétuées jus-qu'à nous dans celles de ses successeurs. Le caractère de ces inscriptions, d'une simplicité parfaite, garantit l'authenticité de la plupart d'entre elles. On les trouve réunies aux frag-ments également authentiques, à la suite des odes dites d'Anacréon, dans les éditions de Fischer, dont la dernière, la plus complète de toutes, et où sont discutées au long les questions touchées ici, parut en 1793, in-8°; dans celles de Brunck, 1778 et 1786, in-16 et in-32 ; et dans la petite et précieuse édition de M. Boissonade (tom. I de sa Collection des poëtes grecs), Paris, 1823, in-24, qui y a joint les Anacréonti-ques de Basilius, de Julianus, et de Paul le Silen-tiaire. L'édition la plus estimée est celle de Bergk, Leipz., 1834, in-8°.

Anacréon, sans parler des imitations nom-breuses qu'il a produites dans les temps mo-dernes, a été fréquemment traduit dans toutes les langues, notamment en français par madame Dacier et Longepierre, par MM. Gail, de Saint-Victor et Veissier-Descombes. La traduction du second et celles des deux derniers sont en vers. Il serait trop long d'énumérer ici toutes les édi-tions, traductions, imitations d'Anacréon; on en trouve la liste à peu près complète dans G. Hoff-mann, *Lexicon Bibliographicum, Script. Græcor.*, t. I, p. 128-146. [M. GUIGNIAUT, dans l'*Encyc. des g. du m.*]

Vossius, *Des poëtes grecs*, c. 4. — Wolper, *De Anti-quitate carminum Anacreonteorum;* Leipz., 1825, in-8°. — Müller, *Histoire de la littérature de l'ancienne*

Grèce, t. I, p. 180. — Bode, *Geschichte der Lyrischen Dichtkunst der Hellenen*, t. I, p. 350.

ANAFESTE (*Paul-Luc* ou *Paoluccio*), premier doge de Venise, né vers le milieu du septième siècle, mort en 717. Les îles vénitiennes, gouvernées jusqu'en 697 par des tribuns, prirent à cette époque la résolution de se réunir sous un seul gouvernement. Anafeste fut élu chef de la nouvelle république, et fixa, de concert avec Luitprand, roi des Lombards, les frontières de la Vénétie. Il eut pour successeur Marcello Tagliano.

Muratori. — *Biographie universelle.*

***ANAGNOSTES** (*Jean*), historien byzantin, natif de Thessalonique, vivait dans la première moitié du quinzième siècle. Il a laissé une description de la prise de Thessalonique par les Turcs en 1430, dont il fut témoin. Sur l'invitation d'Amurat II, il revint dans sa ville natale; mais, peu de temps après, tous ses biens furent confisqués. A sa narration de la prise de Thessalonique est jointe une monodie ou lamentation en prose sur cet événement. Allatius publia les deux écrits, avec une version latine, dans ses Σύμμικτα.

Allatius, Σύμμικτα, édit. de Cologne, 1653, p. 317-380. — Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia literaria*, édit. de 1743, appendice, p. 130. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, édit. de Harles, t. VII, p. 804. — Hankius, *De Byzantinarum rerum scriptoribus græcis*, p. 636-639.

***ANAN** (*Ben Shophet*), rabbin, vivait vers 260 ou 270 de J.-C. R. Mordecai, dans son ouvrage sur les Caraïtes, cité par Wolff, dit qu'Anan vivait vers 3980 A. M. (220 A. D.), et l'appelle Ben Shophet. On lui attribue : *Seder Elijahu Rabba* (la grande ordonnance d'Elijah), et *Seder Elijahu Zuta* (la petite ordonnance moindre d'Elijah), imprimées par Daniello Zanetti; Venise, 1598, in-4°.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, I, 145, 146, 953, 954, 1094; III, 1095. — Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, I, 133, 182; IV, 287, 308. — Plantavitius, *Biblioth. rabbin.*, n° 753.

ANAN ou **ANANUS** (*Ben David*), rabbin, vivait au milieu du huitième siècle de notre ère. Il passe pour le restaurateur ou même le fondateur des doctrines caraïtiques; ses partisans le représentent comme le défenseur de la loi pure contre les traditions de Hillel. Le peu de fragments qui restent des ouvrages d'Anan sont dispersés dans les écrits appartenant à sa secte. D'après Mordecai, il avait écrit un commentaire sur le Pentateuque.

Wolf, *Biblioth. hebraica*, I, 954, 955. — De Rossi, *Dizionar. storico degli autor. ebr.*, I, 51, 52. — R. Mordecai Nissan, *Dod. Mordecai*, éd. Wolff, 47-73. — R. Simon, *Hist. critique du Vieux Testament*, 162.

ANANIA (*Joannes* DE), *Jean* D'ANANIE ou D'AGNANY, jurisconsulte italien, né dans la seconde moitié du quatorzième siècle, mort en 1458. Il s'appelait *Anania*, du nom d'une ville très-ancienne du Latium, et professa le droit civil et canonique à Bologne. Parmi ses ouvrages on cite : 1° des commentaires sur le 5ᵉ livre des Décrétales, et un volume de *Consultations*; — 2° *De Revocatione feudi alienati*; Lugduni, 1546, in-4°; — 3° *De Magia et Maleficii*[s] Lugduni, 1669, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Orlandi, *Notizie d[e]gli scrittori Bolognesi.* — Baldus Perusinus, *In us[us] feudorum commentaria*, etc.; Lyon, 1550, in-fol.

***ANANIA** (*Jean-Laurent*), archéologue it[a]lien, natif de Taverna, ville de la Calabre, mo[rt] vers 1582. Sa réputation d'érudit lui procura [le] patronage de Caraffa, archevêque de Naple[s] qui l'accueillit dans sa maison. Après la mo[rt] de son protecteur en 1576, Anania se retira da[ns] sa ville natale, où il s'occupa exclusivement [à] l'étude des sciences magiques et naturelles. O[n] a de lui deux ouvrages fort curieux, intitul[és] *l'universale Fabrica del Mondo, ovvero Co[s]mografia divisa in quattro trattati*; Venis[e], 1576, in-4°, dédié à la princesse Sforza d'Ar[a]gon; 2ᵉ édition, Venise, 1582; 3ᵉ édition, V[e]nise, 1696; — *De natura Dæmonum Lib[ri] quatuor*; Venetiis, 1581, in-12; réimprimé [à] Venise, 1582 et 1589, à Lyon, 1620, à Rom[e] 1651, et dans le *Malleus Malificorum*, Lyo[n] 1669. Ce livre traite de l'origine des démo[ns] et de leur influence sur les hommes. — [On] attribue encore à Anania deux opuscules (in[é]dits) : *De Fortuna* et *Contra Hebræos*.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ANANIA SHIRACUNENSIS**, mathématici[en] arménien, surnommé *le Calculateur*, vivait [au] septième siècle. Il visita la plus grande partie [de] l'empire grec; il étudia à Trébisonde sous Ti[chi]cus, et fonda une école d'où sortirent Hermo[n], Tiridates, Azarias, Ézéchiel, et Cyriacus.

Anania a composé un grand ouvrage divi[sé] en quatre livres, et intitulé *Kalendar*; on [en] trouve une copie dans le monastère de Sai[nt-]Lazare à Venise. Le premier livre traite de l'[as]tronomie contre les astrologues; le second, d[es] poids et mesures (publié à Venise, en 182[.] par les moines de Saint-Lazare); le troisièr[me] comprend les mathématiques en général, et [le] quatrième, l'arithmétique. On attribue encore [à] Anania deux homélies : l'une sur la contritio[n], l'autre sur l'humilité.

Sukias Somal, *Quadro della storia letteraria di A[r]menia*; Venise, 1829, p. 41.

ANANIAS ou **ANANIAH**, nom commun à pl[u]sieurs personnages dont il est fait mention da[ns] l'Écriture sainte. Le premier est un de ces tro[is] jeunes Hébreux qui, pour n'avoir pas vou[lu] adorer la statue de Nabuchodonosor, furent j[e]tés dans la fournaise ardente, d'où Dieu les r[e]tira miraculeusement, sans qu'ils eussent é[té] atteints par les flammes. Cet événement eut li[eu] vers l'an 590 avant J.-C. (Jérémie, XXVIII).

Le second Ananie fut frappé de mort aux pie[ds] de saint Pierre, avec sa femme Saphire; voici [à] quelle occasion :

La communauté des biens s'établissait au se[in] de la famille, peu nombreuse encore, qui s'éta[it] ralliée autour de la croix du Christ. Environn[és] d'hommes privés de tout moyen de subsistanc[e] et qu'ils regardaient néanmoins comme d[e]

·ères, les chrétiens mieux partagés de la for-
ıne firent le sacrifice de leurs biens-fonds, qu'ils
endirent pour *en mettre le prix aux pieds*
'es apôtres. Ananie était de ce nombre. Après
'en être concerté avec sa femme, il vendit son
ien et en remit le produit à saint Pierre, sans
ıi avouer qu'il en retenait une partie pour son
sage. Mais il ne put tromper l'apôtre, qui lui
eprocha son manque de foi en donnant pour
n sacrifice complet l'abandon d'une partie seu-
ement de sa fortune, que pourtant rien ne l'au-
ıit empêché de garder tout entière. Frappé des
aroles sévères de l'apôtre, Ananie tombe aus-
tôt sans connnaissance. (*Act. Apost.*, V, 1-10.)

Le troisième Ananie fut élu grand prêtre des
ıifs en 49 de J.-C. Il était depuis huit ou
euf ans revêtu de cette dignité, lorsque Cuma-
ıs, gouverneur de Judée, l'accusa d'avoir
ıerché à soulever sa nation contre les Romains,
l'envoya, chargé de chaînes, à Rome, d'où il
vint parfaitement justifié. A son retour, il per-
cuta les chrétiens, traduisit saint Paul devant
grand conseil des Juifs, et le fit souffleter au
oment où il se disposait à plaider sa cause.
Dieu te punira, muraille blanche, » lui dit
ıpôtre. Effectivement, quelques années après,
grippa II le dépouilla de sa dignité, et il fut
assacré dans son propre palais par des sédi-
ux, dont son fils Éléazar était le chef.

Act. Apost., XXIII et XXIV. — Josèphe, *Antiq. jud.*,
516, 9.

***ANANIAS**, peintre et messager d'Abgar, roi
Édesse en Mésopotamie, vivait dans la pre-
ière moitié du premier siècle de notre ère. Au
pport de Jean de Damas, de Nicéphore, de Cé-
ène et d'autres, Abgar atteint d'une maladie
ave, et ayant entendu parler des miracles de
sus en Judée, envoya Ananias à Jérusalem
ec une lettre, pour prier le Christ de venir au-
ès de lui à Édessa. Dans le cas où Ananias
aurait pu le déterminer à se rendre à Édessa,
devait en faire le portrait fidèle et l'apporter
ı roi. Ananias remit la lettre, et examina avec
in la figure du Christ : embarrassé par la foule
ıi l'entourait, il se retira à quelque distance
ur commencer le portrait. Mais, soit à cause
s mouvements que le Christ faisait, soit à
use du rayonnement de sa figure, Ananias ne
ıt achever sa tâche. Or, le Christ, connais-
ınt la demande d'Abgar, demanda de l'eau,
en lava la figure, et l'essuya avec une toile qu'il
emit à Ananias, avec une réponse pour Abgar.
r sur la toile se trouva imprimée la figure du
hrist (ἐναπεμάξατο τῷ ἱματίῳ τὸ ἑαυτοῦ ἀπει-
όνισμα).

Ananias porta le portrait à son maître, qui
eut en grande vénération, et fut guéri.

On conserve, dans l'église de Saint-Pierre à
ome, l'image du Christ, imprimée sur une
ile, et appelée la *Sancta Veronica*, ou la
ainte image véritable. Cette toile avait été,
elon la tradition, offerte au Sauveur par une
femme, au moment où il tomba accablé sous
le poids de sa croix ; et, en s'en essuyant, il y
avait laissé l'impression de son image. Il en est
fait mention dans beaucoup de documents de
l'Église. Ainsi, dans un ancien missel de Mayence
de l'an 1493, on trouve une litanie *De Sancta
Veronica, seu Vultu Domini.* En 1249, Ur-
bain IV, alors chapelain du pape Innocent IV,
donna une copie de ce portrait au couvent des
religieux de Montreuil.

Enagrius, *Hist.*, l. IV, c. 27. — Joannes Damascenus,
De fide orthodoxa, l. IV, c. 16. — Cedrenus, *Annal.*,
p. 145, ed. Xyland. — Chifflet, *De linteis sepulchralibus
Christi Servatoris Crisis historica*, c. 33, 34. — Gret-
ser, *Syntagma de imaginibus manu non factis, deque
aliis a S. Luca pictis ;* in-fol., Paris, 1625. — Tili, *Des-
crizione delle pitture, etc., di Roma.*

***ANANUS** l'aîné, fils de Seth, fut nommé
grand prêtre des Juifs, vers l'an 7 de notre ère,
par Cyrénius, gouverneur de la Syrie. Il suc-
céda à Joazar, fils de Simon, et posséda la sou-
veraine sacrificature pendant environ dix ans.
Il fut déposé par Valerius Gratus, le premier
procurator de la Judée, nommé par l'empereur
Tibère. C'est l'*Annas* des évangélistes, devant
lequel fut conduit Jésus-Christ après son arres-
tation dans le jardin de Gethsemané. Il envoya
le prisonnier devant Caïphe, alors grand prêtre
en exercice, et gendre d'Ananus.

Il paraît avoir présidé le sanhédrin, lorsque
les apôtres saint Pierre et saint Jean furent
amenés devant ce conseil. Il appartenait proba-
blement à la secte des sadducéens ; et cinq de
ses fils (Éléazar, Jonathan, Théophile, Ma-
thias, et Ananus) obtinrent la dignité de grand
prêtre.

Saint Luc, III, 2. — Saint Jean, XVIII, 13, 24. — Actes
des Apôtres, IV, 6 ; V, 17. — Josèphe, *Antiq. jud.*,
XVIII, 2 ; XX, 9.

***ANANUS** le jeune, fils du précédent, mort
vers l'an 67 de notre ère. Il fut nommé grand
prêtre par Agrippa le jeune, dans l'intervalle
qui s'écoula depuis la mort de Festus, *procura-
tor* de la Judée, jusqu'à l'arrivée de son suc-
cesseur Albinus. Il était, comme son père, sad-
ducéen, et par conséquent sévère dans la pu-
nition des criminels. Il fut, au bout de trois
mois, révoqué de ses fonctions.

Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, 9 ; *De bell. jud.*, IV, 3.

ANAPIUS et **AMPHINOMUS**, deux frères natifs
de Catane en Sicile, sont célébrés dans l'his-
toire pour leur amour filial. Dans une des érup-
tions de l'Etna, un torrent de lave s'approchant
de la ville, chacun s'empressa d'emporter ce
qu'il avait de plus précieux ; mais ces deux
frères, abandonnant leur or et toutes leurs ri-
chesses, prirent sur leurs épaules leur père et
leur mère, qui étaient très-avancés en âge et
hors d'état de s'enfuir. Chargés de ce fardeau
précieux, ils sortirent de la ville. Comme ils
n'allaient pas très-vite, la lave les atteignit.
L'histoire rapporte qu'elle se sépara en deux,
sans leur faire aucun mal. On leur érigea des
statues à Catane, et on les honorait sous le nom

des *frères pieux ;* on avait aussi représenté leur dévouement sublime sur un des bas-reliefs qui ornaient le temple d'Apollonie à Cyzique.

Valère-Maxime. — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

***ANASCO** (*Jean* DE), voyageur espagnol, natif de Séville, vivait dans la première moitié du seizième siècle. C'était un des officiers les plus actifs dans l'expédition aventureuse de Hernando de Solo en Florida, de 1539 à 1543. Il rendit de grands services et servit de guide aux Espagnols, qui, après avoir descendu, en 1543, le Missisipi, revinrent sains et saufs dans la Nouvelle-Espagne. Il retourna quelque temps après dans sa patrie, où il mourut.

Herrera, *Hechos de los Castellanos en las islas y tierra firme del mar Oceano*, édit. de 1730, décade VI, 161 ; VII, 167. — El Ynca Garcilasso de la Vega, *la Florida,* édit. de 1605, p. 97, etc. — Théodore Irving, *the Conquest of Florida under Hernando de Soto,* I, 24 ; II, 277.

ANASTASE Ier (*Anastasius,* Ἀναστάσιος), surnommé *le Dicore*, ou *Silentiaire* (*Silentiarius*), empereur d'Orient, naquit en 430 à Dyrrachium (Durazzo en Épire), d'une famille obscure, et mourut dans la nuit du 8 au 9 juillet 518. On ne sait presque rien sur la première partie de sa vie. Il fit, vers 482, naufrage sur la côte d'Égypte, et fut recueilli dans la maison de Talaïa, évêque d'Alexandrie. Après la mort de Zénon, il fut proclamé par le sénat, et couronné le 11 avril 491, à l'âge de soixante ans. Comme Anastase était plus que suspect d'hérésie, le patriarche Euphémius, avant de lui ceindre le diadème, l'obligea de signer une profession de foi orthodoxe, et d'y joindre une promesse de soutenir les décrets du concile de Chalcédoine. Son élévation à l'empire fut l'ouvrage d'Ariane, veuve de Zénon, qu'il épousa. Avant son avénement il avait fait partie du clergé de Constantinople, et avait été même élu, mais non sacré, patriarche d'Antioche. Il avait embrassé dès lors les erreurs d'Eutychès et du manichéisme ; ce qui porta le patriarche Euphémius, dans la suite, à faire abattre à Constantinople la chaire où il avait enseigné.

Anastase, placé sur le trône impérial, employa tout son pouvoir à protéger les hérétiques. Lâche et hypocrite, il persécuta les évêques, fomenta des dissensions, et ne vint à bout de ses ennemis que par des bassesses, ou par l'habileté de ses généraux. Le plus dangereux de ses ennemis fut Vitalien, maître de la milice. L'intérêt de la religion servit de prétexte à la révolte de Vitalien. Ce fut alors qu'on vit pour la première fois l'orthodoxie armée pour sa défense. Anastase envoie Hypace, son neveu, contre le rebelle, qui approchait de Constantinople avec une armée formidable. Hypace fut pris et enfermé dans une cage de fer qu'on traînait dans un chariot à la suite du vainqueur. Enfin, après avoir ravagé la Scythie, la Mœsie et la Thrace, Vitalien obligea l'empereur d'entrer en négociation avec lui.

Anastase promit de rappeler les évêques ex lés, et de ne plus inquiéter les catholiques. Ce f à ces conditions que Vitalien congédia son armé Vitalien vécut tranquille à la cour, avec le titre général de la Thrace qu'il avait dévastée. Telle ét la faiblesse d'Anastase. Ce prince avait néanmoi quelques bonnes qualités naturelles, et il quelques actes louables : il supprima les spe tacles, où les hommes combattaient contre d bêtes ; il abolit la vénalité des charges, l'im sur les animaux domestiques, nommé *chryso gyre* (χρυσάργυρος), qui subsistait depuis Ve pasien. Pour défendre Constantinople contre incursions des barbares, il fit élever un m d'environ dix-huit lieues d'étendue du no au midi, et garni de tours, depuis l'une deux mers qui baignent cette ville jusq l'autre. Il fit de plus construire des aqued dans la ville d'Hiérapolis, bâtit un port à (sarée, et rétablit le phare d'Alexandrie. An tase mourut âgé de quatre-vingt-huit ans, ap un règne de vingt-sept ans et trois mois mo quelques jours : sa mort rendit la paix à l'Égl Sa femme Ariane l'avait précédé de trois ans tombeau. Il eut pour successeur Justin.

Évagrius. — Cédrène. — Théophane. — Le Beau, *H toire du Bas-Empire.* — Tillemont, *Histoire des em reurs*, t. VI, 531. — Gibbon, *Decline and Fall,* t.

ANASTASE II ou **ARTEMIUS**, empereur d rient, né vers le milieu du septième siècle, m en 719. Il fut proclamé empereur à Consta nople le 4 juin 713, le lendemain de la dép tion de Philippicus Bardanes, dont il était crétaire. Son premier soin fut de rétablir la dans l'Église. En 715, ayant appris que le kh Soliman se préparait à l'attaquer, il arma flotte pour le prévenir. Mais les troupes s'é mutinées à Rhodes, tuèrent le diacre Jean chef, obligèrent Théodore, receveur des impô Adramite, en Natolie, de se mettre à leur té et le proclamèrent empereur. Anastase, au mier bruit de cette révolte, sortit de Consta nople après y avoir laissé une forte garnis et se rendit à Nicée. Les rebelles marchèrent Constantinople, et s'emparèrent de la ville im riale après six mois de siége. Anastase jug alors qu'il ferait de vains efforts pour se m tenir sur le trône, traita avec Théodore p avoir la vie sauve. Il se retira dans un clo à Thessalonique, après deux ans sept m et douze jours de règne. Dégoûté bientôt d vie monastique, ce prince implora le seco des Bulgares pour remonter sur le trône. nouveaux auxiliaires l'emmenèrent jusqu'aux tes de Constantinople ; mais, séduits par l'o Léon l'Isaurien, ils le livrèrent à cet emper qui lui fit trancher la tête.

Le Beau, *Histoire du Bas-Empire,* t. XIII. p. 26 Gibbon, *Decline and Fall,* t. IX, p. 24.

ANASTASE Ier (*saint*), mort le 14 décem 401, selon les Bollandistes et Muratori, élu p en 398. Il succéda à Siricius un an après la m

e saint Ambroise. Ce fut sous son pontificat que orissaient saint Chrysostome, saint Augustin t saint Jérôme, et que l'on tenait plusieurs conciles à Carthage, à Constantinople, à Éphèse et Tolède. L'évêque de Rome y prit une part peu nportante. L'acte le plus saillant d'Anastase, e fut la réconciliation de l'Église de Rome avec elle d'Antioche, après un schisme de dix-sept ns. — Parmi les lettres qu'on attribue à ce ape, il y en a deux apocryphes : l'une est une pître adressée à un certain Nerenianus; l'autre st adressée aux évêques allemands : elle ordonne ue les fidèles restent debout, dans les églises, our entendre l'évangile; que les néophytes ne eçoivent la prêtrise que sur la recommandation e cinq évêques; et que les manichéens, chassés e Rome, ne soient point accueillis en Allemagne. ;es deux lettres sont évidemment supposées; ar la première est postérieure à la mort de aint Anastase, et la dernière est antérieure à on avénement au pontificat. Elles ont été puliées dans Constant, *Epistolæ Romanorum ontificum*, in-fol.

Saint Anastase s'opposa vivement aux doctries d'Origène, dont il condamna le livre Περὶ ρχῶν (des Principes), traduit par Rufin. Saint érôme le loue beaucoup dans cette circonstance, t l'appelle un homme d'une vie sainte, d'une iche pauvreté et d'une sollicitude apostolique *Epist. ad Demetriadem, de serv. Virg.*).

Saint Augustin, *epist.* 165. — Saint Jérôme, *epist.* 16. - Socrate, liv. VII, c. 9. — Sozomène, liv. VIII, c. 24. - Théodoret, liv. V, c. 23. — L'abbé Receveur, *Histoire 'e l'Église.*

ANASTASE II, originaire de Rome, élu pape e 25 novembre 496, le jour même où Clovis eçut le baptême. Car il écrivit à ce roi : « Nous ious réjouissons, très-cher fils, de ce que tu sois levenu chrétien au moment de notre avénenent. » Son règne fut très-court; car il mourut e 17 novembre 498, après avoir vainement essayé de faire cesser le différend qui s'était élevé entre les Églises de Rome et celle d'Orient à propos de la question de savoir si le nom d'Acacius, patriarche de Constantinople, accusé d'eutychianisme, devait être rayé ou maintenu dans les *Diptyques* (archives impériales). Anastase fut d'avis de le rayer; ce à quoi l'empereur se refusa. Outre sa lettre à Clovis, on en a une autre adressée à l'empereur de Constantinople, et publiée par Labbe dans le *Recueil des conciles*. Baluze a donné quelques fragments d'Anastase, relatifs au schisme d'Orient.

Labbe, *Concilia*, t. IV, p. 1275. — Baluzius, *Nova collecta conciliorum*, p. 1457. — Baronius, *Annal.*, A. D. 496.

ANASTASE, antipape en 855. *Voy.* BENOÎT III.

ANASTASE III, élu pape en 911, mort en 913. Il était fils d'un certain Lucien, et succéda à Sergius III. Son gouvernement, qui ne dura que deux ans et environ deux mois, fut doux et modéré. On n'en a pas d'autre détail.

Baronius. — Moréri.

***ANASTASE** (*antipape*), cardinal de Saint-Marcel, soutenait, en 855 et 856, la cause des empereurs Lothaire et Louis, dans leur lutte contre Benoît III. Il fut placé sur le trône pontifical par la force militaire; mais le peuple et le clergé de Rome refusèrent de le reconnaître.

Baronius. — Fleury, *Histoire ecclésiastique.*

ANASTASE IV, Romain, pape, mort le 2 décembre 1154, succéda à Eugène III le 9 juillet 1153; il se nommait *Conrad*, et avait été chanoine régulier. Honorius II, son parent, l'avait fait évêque de Sabine et cardinal. Il favorisa l'ordre religieux militaire de Saint-Jean de Jérusalem, dont la fondation datait de quelques années. La haute sagesse dont il avait fait preuve dans le gouvernement de Rome sous le pontificat d'Innocent II ne l'abandonna pas, depuis sa promotion, à l'égard de l'empereur Frédéric. Il donna des marques de charité pendant la famine presque universelle qui dura autant que son pontificat. On trouve des lettres de ce pontife dans le tome IX de la Collection des conciles de Labbe.

Labbe, *Concilia*, t. X, p. 1132. — Platine, *Vit. Pontif.* — Génébrard, *in Chron.*

***ANASTASE**, prêtre (*presbyter*) de Constantinople, énonça le premier, en 428 de J.-C., dans un sermon sur la sainte Vierge, une doctrine particulière qui fut aussitôt acceptée et propagée par Nestorius. Il soutenait que la Vierge ne devait pas être appelée *Theotokos*, mère de Dieu, mais *Christotokos*, mère du Christ, puisque Dieu ne pouvait ni naître ni mourir. Telle fut l'origine du nestorianisme.

Evagrius.

ANASTASE Ier, patriarche de Constantinople, né dans la seconde moitié du septième siècle, mort vers la fin de l'an 753. Il favorisa la secte des iconoclastes, et se fit nommer, le 22 janvier de l'an 730, à la place du patriarche Germain, dont il avait été le disciple. Son élection fut le fruit de sa perfidie. L'empereur Léon en le nommant patriarche exigea de lui de l'aider dans la destruction des images. Anastase tint parole, et fit commencer sa tâche par la destruction de l'image du Christ qui était dans le vestibule du palais impérial. Il en coûta la vie à l'officier que l'empereur avait chargé de commettre ce sacrilége. Comme cet officier était monté sur l'échelle pour abattre l'image, des femmes le firent tomber, et aussitôt il fut mis en pièces. L'empereur vengea sa mort par le massacre de ceux qui en avaient été les auteurs et les complices. Mais le patriarche eut son tour. L'an 743, au mois de novembre, l'empereur Constantin Copronyme, après lui avoir fait crever les yeux, le fit promener dans l'hippodrome, monté sur un âne, la tête tournée vers la queue; et cela pour avoir suivi le parti d'Artabase, curopalate, et beau-frère de l'empereur. Cependant il ne le déposa point, sans doute parce qu'il n'espérait pas alors trouver un homme assez méchant pour le remplacer. Cet indigne pontife

mourut d'une colique, dans la vingt-quatrième année de son épiscopat.

Évagrius, *Hist. ecclés.* — Basnage.

ANASTASE (*le Bibliothécaire*), célèbre et savant écrivain du neuvième siècle, fut abbé d'un monastère de la Vierge Marie, au delà du Tibre, à Rome, et bibliothécaire du Vatican. Il assista en 869 au huitième concile général, à Constantinople, où Photius fut condamné. Ses connaissances, et le talent qu'il avait de parler éloquemment les langues grecque et latine, y furent très-utiles aux légats du pape. Il traduisit les actes de ce concile du grec en latin, ainsi que ceux du septième, tenu dans le siècle précédent. La plupart des nombreux ouvrages qu'il a laissés sont des traductions estimées, plus fidèles qu'élégantes. Son *Historia ecclesiastica, sive chronographia tripartita*, imprimée à Paris avec les notes de Charles-Annibal Fabroti, 1649, gr. in-fol., fait partie de la collection byzantine. Ce qui lui a donné le plus de célébrité, c'est son *Liber pontificalis*, recueil des vies des papes depuis saint Pierre jusqu'à Nicolas I[er]. Ce livre fut imprimé, pour la première fois, à Mayence en 1602, in-4°, par les soins du jésuite Busée. Il en a paru deux éditions dans le dernier siècle : une en 4 vol. in-fol., donnée par François et Joseph Bianchini, 1718-1735 ; une en 3 vol. in-4°, commencée par l'abbé Vignoli en 1724 et terminée en 1755, sans parler de celle que Muratori a insérée dans son grand recueil *Script. rer. ital.*, vol. 3, p. I, où elle est accompagnée de dissertations savantes, écrites à différentes époques et par différents auteurs. On prétend qu'il existe deux exemplaires du *Liber pontificalis*, de l'édition de 1602, où l'on trouve l'histoire de la papesse Jeanne.

David Blondel, *Familier éclaircissement*, etc. ; 1649, in-8°). — J.-H. Boecler, *Bibliographia critica.* — Fabricius, *Bibl. latina med. et inf. ætatis.* — Ginguené, dans la *Biographie universelle.*

ANASTASE (saint), surnommé *Astric*, apôtre de la Hongrie, né en l'an 954, mort le 10 septembre 1044. Il portait encore le nom d'Astric quand il entra au monastère de Saint-Boniface, à Rouen, et y embrassa la règle de Saint-Benoît. Il vint ensuite en Bohême avec saint Adalbert, évêque de Prague, qui le fit abbé de Saint-Braunau. Mais l'évêque ayant dû fuir ce pays rebelle à sa voix, Astric se retira avec lui. Il trouva un asile à la cour du duc Étienne de Hongrie, qui le plaça, en l'an 1000, à la tête de l'abbaye de Saint-Martin, également de l'ordre de Saint-Benoît. Étienne ayant divisé son duché en dix évêchés, celui de Colœza fut accordé à Astric, qui dès lors se fit appeler Anastase. Le duc l'envoya ensuite à Rome, pour solliciter du pape Silvestre II la sanction de l'organisation ecclésiastique de la Hongrie, et, pour le duc lui-même, le titre de roi. Anastase réussit dans cette mission; il rapporta à Étienne, avec la couronne royale et la double croix, insigne de son apostolat, le droit de régler les affaires de son église. « Ce prince mérite bien le titre d'apôtre, disai[t] le pape; car il a acquis un peuple puissant [à] la foi de Jésus-Christ. » Proclamé roi par la na[]tion, Étienne fut en effet sacré et couronné pa[r] Anastase. Celui-ci remplit en outre, pendant troi[s] ans, les fonctions de métropolitain de la Hon[]grie, une cécité temporaire ayant éloigné l'évêqu[e] de Strigonie de son siége : c'est en cette qualit[é] de métropolitain provisoire, qu'Anastase siége[a] à l'assemblée de Francfort, et qu'il négocia e[t] bénit le mariage du roi avec Giselle, sœur d[e] l'empereur Henri. L'archevêque de Strigoni[e] ayant enfin recouvré la vue, Anastase se retir[a] dans son diocèse, et continua, jusqu'à sa mort de se vouer au triomphe de la foi chrétienne.

Œsterreichisches Biographisches-Lexicon. Vienn[e] 1851.

ANASTASE (*Olivier de Saint-*), religieux [de] l'ordre des Carmélites, né au commencement d[u] dix-septième siècle, mort à Bruxelles en 1674 son nom de famille était *de Crock*. On a de lu[i] entre autres ouvrages : 1° *le Jardin spirituel d[es] Carmes, émaillé des vertus des saints les pl[us] célèbres de ce saint ordre comme d'autant [de] belles fleurs, et arrosé d'instructions spiritu[el]les, comme d'une agréable rosée;* 2 vol. in-12, A[n]vers, 1659-1661 ; — 2° *le Combat spirituel d'[a]mour entre la mère de Dieu et les serviteu[rs] de l'ordre du mont Carmel, avec égal ava[n]tage des deux côtés ;* Anvers, 1661, in-12; — 3° *Apologues moraux, traduits de Saint C[y]rille, et enrichis de petites pièces de poésies [et] de conclusions ;* Anvers, 1669, in-12 ; — 4° *Plei[as] mystica, calculata ad meridianum desola[ti] Belgii*, 1669, in-12.

Goujet, *Bibliothèque française.* — *Biblioth. carme[li]tana.*

ANASTASE (le père). *Voyez* GUICHARD.

***ANASTASE CASSINENSIS**, religieux [du] mont Cassin, vivait dans la seconde moitié [du] huitième siècle. Il fut bibliothécaire du pa[pe] Étienne III. C'est ce qui l'a fait confondre qu[el]quefois avec Anastase le bibliothécaire, qui v[i]vait vers la fin du neuvième siècle. On le cr[oit] l'auteur de *Historia de translatione partis r[e]liquiarum sancti Benedicti et sororis eju[s] Scholasticæ* (manuscrit de la bibliothèque [du] mont Cassin).

Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ æt[a]tis.* — Cave, *Scriptorum eccles. histor. litteraria*, 249.

***ANASTASE DE PALESTINE** (*Anastasi[us] Palæstinus*), vivait pendant la seconde moit[ié] du onzième siècle. Il est l'auteur du *Tractat[us] de Jejunio gloriosissimæ Deiparæ quodq[ue] servandum sit ut legitimum*, ouvrage éc[rit] originairement en grec, et qui se trouve trad[uit] en latin dans Cotelerius, *Vetera monumen[ta] Ecclesiæ græcæ*, III, 432. On a aussi de lui Περὶ τῶν ἑπτὰ ἑβδομάδων νηστείων (sur les se[pt] semaines du carême), en manuscrit à la bibli[o]thèque impériale de Vienne.

Cave, *Scriptor. eccles. historia litteraria*, II, 350. — Ersch und Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

*ANASTASE LE SINAÏTE (*Anastasius Sinaïta*) (du couvent du mont Sinaï), nom commun à plusieurs écrivains religieux, souvent confondus entre eux. En voici les principaux :

Anastase le Sinaïte, l'aîné, évêque ou patriarche d'Antioche depuis 561; mort le 21 avril 599. Il professait l'opinion des aphthardocètes (ἀφθαρδόκητοι), qui soutenaient que le corps du Christ était incorruptible avant son ascension au ciel, et qu'il n'avait jamais perdu ses facultés viriles. On attribue à Anastasius les ouvrages suivants : *Sermones V de orthodoxa fide; — Sermones II in Annunciationem B. Virginis Mariæ; — Sermo in Transfigurationem J. Christi; — Expositio compendiaria orthodoxæ fidei; — Tractatus de sanctis tribus quadragesimis*. Ces ouvrages sont tous écrits en grec; on en trouve une traduction latine dans la *Bibliotheca Patrum*, IX, 923, etc.

Evagrius, IV, c. 39-41; V, c. 3. — Cave, *Script. eccles. hist. litteraria*, II, 186, 187. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*. — Ersch und Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*. — Gibbon, *Decline and Fall*, VIII, ..., etc., éd. 1815.

Anastase le Sinaïte, le jeune (saint et martyr), succéda au précédent dans le siége d'Antioche en 599. Il fit preuve d'un grand zèle pour la conversion des Juifs, qui se révoltèrent et tuèrent Anastase, le 21 décembre 608. On le confond souvent avec Anastase l'aîné. On lui attribue une traduction grecque de l'ouvrage de Grégoire le Grand : *De cura pastorali*, ainsi qu'un traité, en grec, sur la foi. Une traduction latine de ce dernier ouvrage se trouve dans la *Bibliotheca Patrum*.

Cave, *Historia litteraria*, I, 437. — Baronius, *Martyrologium romanum*, le 21 décembre. — Ersch und Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*. — Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

Anastase le Sinaïte, florissait au septième siècle. On ignore s'il mourut vers 620, ou soixante ans plus tard. Il combattait les hérétiques d'Égypte et de Syrie, particulièrement les acéphales, secte de monophysites. C'est un personnage différent des deux précédents, avec lesquels il a été confondu, même par Gretser. On a de lui : *Hodegos* (Guide), dirigé principalement contre les eutychiens, en vingt-quatre chapitres, publié par Gretser en grec et en latin; Ingolstadt, 1606; — *Anagogicæ contemplationes in Hexameron* : c'est une dissertation longue et fantasque sur la création; on en trouve une traduction latine (en onze livres) dans la *Bibliotheca vet. Patrum*; Cologne, 1618 : le douzième livre fut publié, en grec et en latin, par Allix; Londres, 1682; — *Cinq sermons sur divers points de la doctrine*; — *Cent cinquante-quatre questions et réponses* : c'est une compilation des Pères de l'Église, qui traite des matières morales et théologiques. On trouve tous ces écrits traduits dans la *Bibliotheca vet. Patrum*, tom. VI, pars I, p. 580-800.

Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop*.

Anastase le Sinaïte, patriarche d'Antioche, mort en 649. Il fut nommé à ce siége en 629 par l'empereur Héraclius. Il se déclara contre le concile de Chalcédoine, et se montra partisan des doctrines hérétiques des jacobites. C'est probablement cet Anastase qui est l'auteur de l'ouvrage grec sur *les Hérésies*, qui se trouve (en manuscrit) à la Bibliothèque impériale de Vienne.

Théophane, p. 274, éd. de Paris. — Baronius, *Annales ecclesiastici*, ad an. 629. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

ANASTASI BRATANOWSKI. *Voy*. Bratanowski.

*ANASTASI (*Giovanni*), peintre italien, né à Sinigaglia en 1654, mort en 1704. On trouve des tableaux de lui dans l'église de sa ville natale, dans l'église de Santa-Lucia de Monte Alboddo. L'église de San-Francesco à Rimini possède un portrait d'Anastasi, représentant un membre de la famille Malatesta. Son genre est facile et animé.

Marcheselli, *Pitture delle Chiese di Rimini*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

ANASTASIE (Ἀναστασία). L'Église révère plusieurs saintes de ce nom. Celle dont la commémoration a lieu le 25 décembre était d'une illustre famille de Rome, et vivait au commencement du quatrième siècle. Les actes de saint Chrysogone, qui fut son tuteur et l'instruisit dans la foi, rapportent que, pendant la persécution de Dioclétien, ce saint ayant été arrêté dans Aquilée, où il souffrit ensuite le martyre, sa pieuse pupille alla le rejoindre pour lui donner ses secours. En 304, selon les mêmes actes, auxquels on n'accorde que peu d'autorité, elle fut brûlée vive, par ordre du préfet d'Illyrie. Ses cendres furent portées à Rome, et déposées dans l'église qui porte son nom. Les actes de la sainte, par Métaphraste, lui donnent pour époux un païen nommé Publius. Une autre Anastasie ou Anastase, surnommée *l'Ancienne*, fut martyrisée à Sirmich, et l'Église l'honore également le 25 décembre; mais on n'a aucun détail ni sur sa vie, ni sur l'époque précise où elle vivait. Ses reliques, transportées à Constantinople, restèrent quelque temps dans l'église dite *Anastasis*, ou de *la Résurrection*, d'où on les plaça dans celle de Sainte-Sophie; mais elles n'y étaient plus lorsqu'en 1453 les Turcs s'emparèrent de la capitale de l'empire d'Orient. — Enfin, une troisième Anastasie, d'une famille illustre de Rome, fut instruite dans la religion chrétienne par saint Pierre et saint Paul, ainsi que sainte Basilisse, son amie. Toutes deux, selon les martyrologes grecs et latins, eurent la tête tranchée par ordre de Néron. L'Église fait leur commémoration le 15 avril.

Acta Sanctorum. — Durdent, dans la *Biographie universelle*.

*ANASTASIUS, moine capucin du dix-septième siècle, vivait à Prague en Bohême. En 1669 il pu-

blia un livre curieux, intitulé *Radius paupertatis*, avec plusieurs planches, gravées par l'auteur.

Dlabacz, *Allgemeines historisches Künstler-Lexicon für Böhmen*. — Brulliot, *Dictionnaire des monogrammes*, etc.

ANATOLE ou **ANATOLIUS** (Ἀνατόλιος), évêque de Laodicée, naquit à Alexandrie en Égypte de parents chrétiens, vers l'an 230 de notre ère, et mourut vers la fin du troisième siècle. Dans sa jeunesse, suivant l'exemple de quelques docteurs chrétiens de sa ville natale, il s'était voué aux études profanes à peu près au même degré qu'aux études religieuses. La ville d'Alexandrie, qu'à cette époque on pouvait considérer comme une grande école, était partagée entre les disciples de Platon et ceux d'Aristote. Quelques-uns, Ammonius Saccas surtout, avaient essayé de concilier ensemble deux systèmes qui partent de principes contraires et présentent des résultats opposés. Plotin, plus sage, s'était prononcé pour les doctrines de Platon. Anatole, qu'on ne peut égaler ni à l'un ni à l'autre de ces deux maîtres, mais qui n'est pas sans mérite, s'attacha aux principes d'Aristote. Il se distingua par là d'un autre Anatole, platonicien, qui fut le maître de Jamblique. A la demande de ses amis, il exposa le système d'Aristote et le professa pendant quelques années.

Cependant les chrétiens l'ayant député en 270 au synode d'Antioche, où il y avait à résoudre une question de culte au moyen de quelques calculs, Anatole, qui était aussi mathématicien, y parla avec des sentiments si religieux, qu'on le sacra évêque de Laodicée. A partir de cette époque il paraît s'être attaché à l'interprétation des saintes Écritures; il appliqua surtout ses connaissances en mathématiques au calcul de l'époque pascale; et nous avons encore de lui un ouvrage qui atteste que dans cette question, qui divisa quelque temps l'Église grecque et l'Église latine, il se prononça pour l'opinion des Latins, c'est-à-dire pour la célébration de la fête de Pâques au jour de dimanche. On lui attribue une *Arithmétique* en dix livres, dont il ne reste qu'un fragment dans les *Théologumènes* de Jamblique; — une espèce de *Catéchisme de mathématiques*, dont Fabricius a donné un extrait dans sa *Bibliothèque grecque*, vol. III, p. 462; — le *Canon paschal*, qui existe dans une version latine assez mauvaise, qu'on attribue peut-être à tort à Rufin. On le trouve aussi, avec le *Canon paschal* de Victorius, dans A. Bucher, *Doctrina temporum*, p. 435. [*Enc. des g. du m.*]

Letronne, *Journal des savants*. — Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia literaria*, p. 99; Londres, 1688. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. III, p. 461. — Fontanini, *Historia literaria Aquileiæ*, t. V, p. 15. — Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, l. VII, ch. 32. — George Syncelle.

ANATOLE, jurisconsulte grec, natif de Béryte, vivait dans la première moitié du sixième siècle de notre ère. Il fut appelé en 530 à Constantinople, pour assister Trébonien et d'autres dans la compilation du *Digeste* et des *Pandectes*. Il reçut de l'empereur Justinien la dignité consulaire, avec le titre de *comes rerum privatarum*. Il mourut de la chute d'une pierre sur la tête pendant un tremblement de terre. Anatole avait écrit des commentaires, aujourd'hui perdus, sur le *Digeste* et le *Code Justinien*.

Agathias, *Hist.*, V, 3. — Bach, *Historia jurisprudentiæ romanæ*, IV, 1. — Zimmern, *Geschichte des Römischen Privatrechts*, § 109.

***ANATOLE DE VINDAN** (*Anatolius Vindonius*), surnommé *Azutrion*, écrivain grec, natif de Béryte (s'il est le même que l'Anatole d'Eunapius), mort vers 360. Il avait composé un ouvrage en douze livres sur l'agriculture : Συγγραφὴ Γεωργικῶν. On en trouve des fragments dans les Géoponiques (Γεωπονικά) de Cassianus Bassus, recueil d'écrits agronomiques, fait par ordre de l'empereur Constantin Porphyrogénète.

F.-N. Niclas, Introduction à son édit. des *Geoponica*, Leipzig, 1781, 4 vol. in-8°.

ANATOLIUS, philosophe platonicien, l'un des maîtres de Jamblique, vivait dans le troisième siècle de J.-C. Il a écrit un ouvrage sur les *Sympathies* et les *Antipathies* (περὶ Συμπαθειῶν καὶ Ἀντιπαθειῶν), dont J. Rendtorf a publié un fragment avec une version latine et des notes dans Fabricius, *Bibliothèque grecque*, vol. IV, p. 295. — Suivant Valesius et d'autres, cet ouvrage a eu pour auteur Anatole d'Alexandrie, évêque de Laodicée.

Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. V, p. — Amm. Marcellin, p. 223 et 272, édit. H. Valesius. — Fabricius, *Bibl. græc.*, t. V, p. 759.

ANATOLIUS, patriarche de Constantinople, présida, en 450 de J.-C., le synode de Constantinople qui condamna Eutychès et ses adhérents. Il assista en 451 au grand concile de Chalcédoine, où s'éleva une dispute entre Anatolius et Léon, évêque de Rome, relativement à la suprématie des deux siéges. Il existe encore sur cette matière une lettre d'Antiochus.

Cave, *Script. eccles. hist. litt.*

ANAXAGORE (Ἀναξαγόρας), statuaire, né d'Égine, vivait vers 480 avant J.-C. C'est lui qui fit la statue de Jupiter qu'on voyait à Olympie dans le bois sacré. Cette statue y fut déposée par tous les peuples de la Grèce, qui avaient combattu à Platée contre Mardonius, général de l'armée des Perses. Selon Hérodote, elle était en bronze (χάλκεος), et avait quinze pieds de haut.

Hérodote. — Pausanias, V, 23. — Vitruve, *De archit.*

ANAXAGORE ou **ANAXAGORAS** (Ἀναξαγόρας), philosophe grec, de l'école ionienne, naquit à Clazomène la première année de la 70[e] olympiade, cinq cents ans avant J.-C., et mourut à Lampsaque en 426 avant J.-C. Sa famille était illustre, et son père Hégésibule ou Eubule lui laissa de grandes richesses; mais il en abandonna la propriété ou tout au moins l'administration à ses parents, pour se livrer à l'étude de la nature, qu'il considérait comme la véritable destination de l'homme. Malgré quelques difficultés, on ne peut guère douter de

l'ait entendu les leçons d'Anaximène; et des autorités graves indiquent aussi qu'il eut pour maître son compatriote Hermotime, à qui Aristote fait remonter la doctrine d'une intelligence ordonnatrice de l'univers.

On lit dans Diogène Laërce qu'Anaxagore vint se fixer à Athènes à l'âge de vingt ans, l'année même où cette ville fut prise par les Perses; mais tout semble indiquer qu'on doit reporter cet événement dix-neuf ans plus tard, vers l'année 461. Athènes était alors la ville la plus célèbre et la plus florissante de la Grèce, et le voyage de Parménide et de Zénon prouve que les philosophes commençaient à la visiter. Anaxagore l'habita pendant trente années; il y enseigna la philosophie avec un grand éclat, et compta parmi ses disciples Archélaüs, Euripide, Périclès, et peut-être Socrate. Bien qu'Anaxagore ne se mêlât pas des affaires publiques, les principes qu'il inspirait à la jeunesse, et l'amitié de Périclès, en faisaient un personnage important. Dans un moment où l'autorité de Périclès était chancelante, la faction opposée à ce grand homme intenta contre Anaxagore une accusation d'impiété (ἀσέβεια) : les témoignages varient et sur les points de doctrine qu'on lui reprochait, et sur le nom de l'accusateur, ainsi que sur le jugement et sur la peine prononcée (1). Ce qu'il y a de certain, c'est que, par le secours de Périclès, Anaxagore, avant ou après le jugement, put quitter Athènes (431 avant J.-C.).

Le philosophe se retira à Lampsaque, où il continua d'enseigner, et où il mourut trois ans après, âgé de soixante-douze ans. Élien rapporte que les habitants de la ville lui élevèrent deux autels, dédiés à la Vérité et à l'Intelligence. Platon et Aristote s'accordent à dire qu'il avait écrit un livre sur la philosophie naturelle, et Plutarque lui en attribue un autre sur la quadrature du cercle. — Anaxagore était d'un caractère élevé, d'un désintéressement et d'une tempérance remarquables, et d'une telle gravité de mœurs qu'on rapporte qu'on ne l'avait jamais vu rire. Il aimait beaucoup Homère, et passe pour le premier qui ait considéré les ouvrages de ce poëte comme des allégories morales.

Dans l'espace il n'y a pas de vide entre les choses. C'est ce qu'il essaye de démontrer par des faits contre les doctrines atomistiques et pythagoriciennes, disant que dans les autres vides et dans les clepsydres, où l'espace semble être vide, on rencontre cependant la résistance de l'air (Arist., *Phys.*, III, 6). Sa fameuse proposition, Tout est dans tout, ne peut avoir d'autre sens pour lui si ce n'est que, par la connexité universelle de toutes les parties primitives entre elles, l'action de toutes est éprouvée par chacune d'elles. A l'appui de ce principe il attachait une grande importance à l'observation que la nourriture développe et fait croître toutes les parties de l'organisme animal, et que par conséquent toutes ces parties devaient être aussi contenues dans la nourriture. Il pose la formation du soleil et de la terre, qui, pour lui, sont inanimés comme tous les grands corps composant le monde avant la naissance des plantes, dont ils sont le père et la mère, et fait naître les animaux de l'humidité fangeuse primitive de la terre par l'action de la chaleur; formation imparfaite d'abord, puisque ce n'est que plus tard qu'ils acquièrent la faculté naturelle de se reproduire entre eux. Dans le développement tardif de la vie animale il y a donc aussi, d'après Anaxagore, coïncidence entre les révolutions générales du monde et les phénomènes terrestres. Car il supposait que la terre qui est au centre du monde, où elle a été entraînée par le tourbillon de l'air qui l'entoure et la supporte en cet endroit de l'espace, occupa d'abord une place telle par rapport aux astres, que le pôle du ciel passait par le milieu de la terre; mais qu'ensuite les animaux étant sortis de la terre, le monde ou la terre s'inclina vers le sud, et que les étoiles prirent leur place actuelle par rapport à la terre, afin qu'elle fût en partie inhabitable et en partie habitable, suivant la température des climats. Ici se présente avec raison l'œuvre de l'esprit créateur dans le monde. Anaxagore avait aussi admis certaines grandes périodes dans la formation du monde. La première époque de la formation de la terre laisse apercevoir une prépondérance croissante du feu; car la terre, limoneuse dans le principe, se dessécha par l'action du soleil, et devint habitable aux êtres vivants. Ce qui, suivant l'idée du philosophe, ne peut cependant pas toujours avoir lieu; car comme les éléments ignés et les éléments aqueux ne peuvent être en nombre infini, il doit arriver un moment où, sur la terre desséchée, l'opération inverse commence, et où l'eau reprend insensiblement la prépondérance. C'est à quoi Anaxagore faisait allusion lorsqu'il disait que les montagnes de Lampsaque seraient ensevelies sous les eaux de la mer, si le temps ne manquait.

Rien n'a plus contribué à la célébrité de ce philosophe que sa doctrine d'un esprit, νοῦς, ordonnateur du monde; résultat auquel il fut conduit par une plus profonde observation de la nature et de l'ordre qu'elle présente, peut-être aussi par les révélations mystiques de son compatriote Hermotime, et par ses réflexions sur l'insuffisance de tous les systèmes tirés uniquement de l'ordre naturel. D'après le principe que rien ne vient de rien, il admit une matière à l'état de chaos, donnée primitivement, dont les parties constitutives, toujours unies et semblables les unes aux autres (*homœoméries*, ὁμοιομερῆ στοιχεῖα, ὁμοιομερίαι), ne peuvent

(1) On lui reprochait, entre autres, d'avoir avancé que la lune était une terre semblable à la nôtre, et le soleil une masse enflammée (μύδρος διάπυρος), et non un corps animé par une divinité. Il fut accusé d'impiété (ἀσέβεια), et forcé de quitter Athènes (427 avant J.-C.).

être décomposées; et c'était par l'arrangement et la séparation de ces particules qu'il expliquait les phénomènes du monde physique; mais ce chaos, environné d'air et d'éther, avait dû être mû et animé dans l'origine par une intelligence. Le νοῦς est ἀρχὴ τῆς κινήσεως. C'est de ce premier principe qu'est venu le mouvement, d'abord circulaire; et par la séparation des parties discordantes, l'union des parties analogues, enfin la proportion de l'ordre. L'intelligence est la cause formatrice et ordonnatrice; elle possède l'omniscience, la grandeur, la puissance, l'énergie libre et spontanée, αὐτόκρατες; elle est simple et pure : distincte de toute matière, elle pénètre toutes choses, les détermine, et est par conséquent le principe de toute vie, ψυχὴ τοῦ κόσμου, de tout sentiment et de toute perception dans le monde. Cette partie de la philosophie d'Anaxagore reposait sur l'hypothèse que l'ordre des choses du monde doit avoir sa raison dans un être intelligent. L'action d'ordonner était, suivant lui, l'occupation de l'esprit; et comme pour établir l'ordre il faut voir dans le passé et dans l'avenir, il donna aussi à l'esprit la vue du passé et de l'avenir. Nul doute qu'il n'ait pensé, ici, au mouvement régulier des astres. Cette contemplation lui était si agréable et la science de la nature avait pour lui un si vif attrait, qu'il pensait que la vie était un plus grand bien que le néant, par cela seul que nous pouvons contempler le ciel, le cours du soleil et de la lune. Comme tous les philosophes de l'école ionienne, Anaxagore porta son attention surtout sur l'étude des phénomènes naturels, à en juger par les fragments conservés dans Simplicius: « Les Grecs, dit-il, ont tort de penser que les choses naissent et qu'elles périssent; car rien ne naît et rien ne périt (οὐδὲν γὰρ χρῆμα γίγνεται, οὐδὲ ἀπόλλυται); seulement, ce qui est se mêle ou se sépare, se confond ou se distingue; le naître et le mourir sont appelés avec plus de raison composition et décomposition. » Un physicien chimiste de nos jours ne saurait pas mieux parler. Voici les principales opinions qu'on attribue à Anaxagore : Au commencement, la matière confuse fut agitée circulairement par l'esprit. L'effet de ce mouvement fut de réunir au centre les parties les plus pesantes, et de rejeter à la circonférence les plus légères. De là, au milieu du monde, la terre, et à la circonférence la matière éthérée ou le feu, et entre les deux l'eau et l'air. Dans ce mouvement rapide, quelques parties solides furent détachées de la terre et enflammées par le feu : elles formèrent le soleil et les astres qui circulent autour de la terre du levant au couchant, obéissant encore au mouvement qui les emporta.

Le soleil n'est qu'une pierre incandescente, plus grande que le Péloponnèse; les aérolithes sont les fragments qui de temps en temps s'en détachent (1). Le soleil est alternativement repoussé du nord au midi et du midi au nord, par deux masses d'air accumulées aux pôles, et dont la force élastique est alternativement augmentée par la compression qu'il exerce sur eux en s'en rapprochant; de là les solstices. L'éloignement des étoiles empêche que nous n'en sentions la chaleur. Les comètes sont des étoiles errantes agglomérées; la lune est un corps opaque éclairé par le soleil, ayant, comme la terre, des vallées, des collines, des eaux, et comme elle habitable. Le soleil, la lune, les astres ne sont donc point des dieux, et l'on a tort de les adorer. La mer s'est d'abord formée de l'épurement de la terre; elle est entretenue par les pluies et les fleuves; les fleuves le sont par les pluies et par l'eau enfermée dans les cavités de la terre; les pluies enfin viennent des vapeurs qui s'élèvent de la mer, des fleuves et de la terre. Le vent est produit par la raréfaction de l'air par le soleil; les tremblements, par la compression de l'air dans les cavités de la terre; le son, par la percussion de l'air; l'arc-en-ciel, par la réflexion des rayons du soleil sur un nuage; les éclipses de soleil, par l'interposition de la lune; et celles de la lune, par l'interposition de la terre.

Les êtres animés sont sortis d'abord de la terre humide et chaude, et se sont ensuite perpétués par l'accouplement; les mâles se forment à droite, les femelles à gauche. Il semblerait résulter de quelques témoignages fort obscurs qu'Anaxagore admettait deux âmes, l'une raisonnable et l'autre animale, l'une émanant du principe intelligent et l'autre ayant la nature de l'air; la première spéciale à l'homme et immortelle, la seconde périssable et la seule qui se rencontre dans les animaux. Mais ce sont des inductions plus que douteuses. Ce qui paraît certain, c'est qu'Anaxagore distinguait les perceptions des sens des conceptions de la raison, et prétendait que celles-ci seules atteignent la véritable nature des choses, dont les autres ne saisissent que l'apparence. Il avait en conséquence fort peu de foi aux données des sens, et il soutenait, par exemple, que la neige n'est pas blanche, mais noire, attendu qu'elle est composée de particules d'eau qui sont noires. Quelque incomplètes que soient ces traditions, elles suffiraient cependant à elles seules pour donner une haute idée du génie d'observation et de la sagacité de ce grand philosophe. Les fragments d'Anaxagore ont été recueillis et publiés par E. Schaubach, Leipzig, 1827, et par W. Schorn, Bonn, 1829. [Jouffroy, dans l'*Ency. des g. m.*, avec addit.]

Ritter, *Geschichte der Philosophie*. — Saint Augustin, liv. VIII, *De Civit. Dei*, cap. 2. — Diogène Laërce, *Anax.*, lib. II. — Plutarque, *In vita Niciæ*. — Pline, *Hist. nat.*, liv. II, chap. 58. — Heinius, *Dissertations* Anaxagore, dans les t. VIII et IX de l'*Hist. de l'Ac roy. des sciences et belles-lettres de Prusse;* et dan

(1) Anaxagore avait, selon Pline, prédit la chute d'un fameux aérolithe qui tomba, en 405 avant J.-C., sur les bords de l'Ægos-Potamos, pendant le temps où Lysandre défit les Athéniens.

Magasin de Hissmam, t. VIII. — De Ramsay, *Anaxagoras, ou système qui prouve l'immortalité de l'âme par la matière du chaos, qui fait le magnétisme de la terre;* la Haye, 1778, in-8°. — Fr.-Aug. Carus, *sur Anaxagore de Clazomène et l'esprit de son temps;* dans les *Beiträge de Fülleborn, X^e cahier* (*all.*); Ejusd. *Diss. de Cosmotheologiæ Anaxagoræ fontibus;* Lips., 1797, in-4°. — J.-T. Hemsen, *Anaxagoras Clazomenius, sive de vita ejus atque philosophia Disquis. philos. hist.;* Gotting., 1821, in-8°.

*ANAXANDRE (Ἀνάξανδρος), quatorzième roi de Sparte, de la dynastie des Agides, régna de 685 à 668 avant J.-C. Il était fils d'Eurycrate, et combattit Aristomène dans la seconde guerre messénienne.

Pausanias, III, 14; IV, 15. — Thirlwall, *History of Græce*, t. I.

*ANAXANDRE, peintre grec, cité par Pline. On ignore l'époque où il vécut; ses ouvrages étaient fort estimés.

Pline, *Hist. natur.*, XXXV, 40.

ANAXANDRIDES (Ἀναξανδρίδης), fils de Léon, de la première branche des rois de Sparte, monta sur le trône vers l'an 550 avant J.-C., et mourut en 520 avant J.-C. Il avait épousé une femme qu'il aimait beaucoup; mais comme, après plusieurs années de mariage, il n'en avait point d'enfants, les éphores lui représentèrent que, pour ne pas laisser éteindre la race d'Eurysthènes, il fallait qu'il répudiât sa femme et en prît une autre. Il ne voulut pas y consentir. Alors les éphores et le sénat, s'étant consultés, lui dirent que, puisqu'il ne pouvait se déterminer à renvoyer celle-là, il fallait tout au moins qu'il en prît une seconde, dont il pût avoir des enfants. Il le fit, et eut ainsi deux femmes à la fois, contre l'usage non-seulement de Sparte, mais même de toute la Grèce. Il eut, de cette seconde femme, Cléomènes, qui lui succéda. Peu de temps après, la première, après tant d'années de stérilité, lui donna un fils, Doriéus, et ensuite deux autres, Cléombrote et Léonidas. Sous le règne d'Anaxandrides, les Spartiates firent avec succès la guerre aux Tégéens, peuple de l'Arcadie, et reçurent une ambassade de Crésus, demandant des secours contre les Perses.

Hérodot., I, 65-69; V, 39-41. — Pausanias, III, 3. — Clavier, dans la *Biograph. univers.*

ANAXANDRIDES, poëte comique, vivait vers 350 avant J.-C. Son père Anaxandre était né à Camira dans l'île de Rhodes. Selon Suidas, il donna l'un des premiers sur la scène grecque une grande importance aux rôles d'*amoureuses*. Il était opulent, et affectait une grande magnificence. On dit même qu'un jour, étant à Athènes, il récita une de ses pièces, monté sur un cheval. Il avait plus de verve que de correction; et, quoiqu'il fût très-affligé d'un mauvais succès, jamais il ne prenait la peine de retoucher ses ouvrages. Euripide avait dit, dans une de ses tragédies : « La nature le « voulait ainsi, elle qui n'écoute point les lois. » Anaxandrides parodia ce vers, en substituant seulement les mots *la ville* (πόλις) à ceux de *la nature* (φύσις). On n'était plus au temps d'Aristophane : les Athéniens permettaient bien encore qu'on prît les plus grandes libertés à l'égard des particuliers, mais ils ne souffraient plus les critiques contre l'État. Ils traînèrent Anaxandrides devant la justice, et le condamnèrent à mourir de faim. Athénée et Aristote citent plusieurs pièces de ce poëte, dont le nombre fut de soixante-cinq. On connaît le titre de trente-cinq de ces pièces. Il détruisit lui-même les comédies qui n'avaient pas eu le suffrage du public.

Suidas, au mot Ἀναξανδρίδης. — Diogène Laërce, III, 26. — Aristote, *Rhet.*, III ; *Ethic.*, VII, 10. — Athénée. — Bode, *Geschichte der hellen. Dichtkunst.* — A Meineke, t. I, p. 367. — Casaubon, *Remarques sur Athénée.* — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 111.

ANAXARQUE (Ἀνάξαρχος), surnommé *Eudæmonicus*, philosophe de la secte éléatique, natif d'Abdère, vivait vers le milieu du quatrième siècle avant J.-C., et fut disciple de Dioménes de Smyrne, ou, selon d'autres, de Métrodore de Chios, tous deux de l'école de Démocrite. Appelé auprès d'Alexandre le Grand, Anaxarque le suivit dans toutes ses expéditions, et lui parla toujours avec une entière liberté. Le monarque, un jour, s'était blessé : « C'est bien là du sang « humain, dit Anaxarque en montrant du doigt « la blessure, et non du sang des dieux. » Lorsque Alexandre s'enorgueillissait d'avoir asservi sous ses lois tant de peuples divers, Anaxarque lui faisait considérer les cieux, où gravitent une infinité de mondes, semblables à celui dont il n'avait pu seulement achever la conquête. C'était ainsi que, par des leçons puisées dans l'étude de la nature, le philosophe instruisait le conquérant, modérait la fougue de ses passions, dissipait les rêves de son ambition, et le ramenait souvent à des sentiments plus raisonnables. La conduite d'Anaxarque dut nécessairement lui susciter beaucoup d'ennemis. Les courtisans d'Alexandre, et le philosophe Callisthènes lui-même, lui vouèrent une haine implacable, qui fut la source de toutes les calomnies qu'ont débitées contre lui les péripatéticiens. Satyrus, Cléarque, Hermippus, Athénée, Diogène Laërce, l'ont peint sous les couleurs les plus odieuses, et lui prêtent la même fin qu'à Zénon d'Élée. Ils prétendent qu'après la mort d'Alexandre, Anaxarque tomba entre les mains de Nicocréon, tyran de Chypre, dont il s'était attiré la haine, et que ce dernier le fit piler dans un mortier. On dit même qu'il se coupa, pendant cet horrible supplice, la langue avec les dents, et qu'il la cracha au visage de son bourreau. Ce philosophe faisait consister le souverain bien dans la tranquillité absolue de l'esprit (ἀπάθεια).

Luzac, *Lectiones atticæ;* Leyde, 1809, in-4°. — Diogène Laërce, IX. — Arrien, IV, 9, 10. — Plutarque, t. I, p. 668, 681, 694. — Justin, XII, 13. — Cicéron, *Tuscul. quæst.*, l. II, c. 52; *De natur. deor.* c., 82. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. VIII, p. 128 et suiv. — Delaulnaye, dans la *Biogr. univers.*

*ANAXIDAMUS (Ἀναξίδαμος), onzième roi de Sparte, de la dynastie des Proclides, fils de Zeuxidame, vivait vers 670 avant J.-C. Sous son règne, les Messéniens furent une seconde fois

par conséquent ne sont point immortels. De toute éternité les forces créatrices et destructives du froid et du chaud ont agi dans le sein de l'infini, et c'est par elles que les mondes sont engendrés et détruits. Ces forces ont primitivement formé autour de la terre une enveloppe de feu semblable à l'écorce autour de l'arbre; un jour cette écorce s'est rompue, et ses éclats ont formé le soleil, la lune et les étoiles. [JOUFFROY, dans l'*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

H. Ritter, *Histoire de la philosophie ionienne;* Berlin, 1821, in-8° (en allemand). — L'abbé de Canaye, *Recherches sur Anaximandre*, dans les *Mém. de l'Acad. des inscript.*, t. X. — Fréd. Schleiermacher, *Dissertation sur la philosophie d'Anaximandre*, dans les *Mém. de l'Acad. des sciences de Berlin*, pour l'année 1815 (en allemand).

* **ANAXIMANDRE** (Ἀναξίμανδρος), historien, natif de Milet, était contemporain du roi de Perse Artaxerxès Mnémon, qui régna de 424 à 405 de J.-C. Anaximandre écrivait en dialecte ionien.

Diogène Laërce, II. — Suidas, Ἀναξίμανδρος.

ANAXIMÈNE (Ἀναξιμένης), philosophe grec de l'école ionienne, fils d'Eurystrate, naquit, selon Apollodore, dans la soixante-troisième olympiade (528 à 525 avant J.-C.). Si cette date est exacte, Alexandre le Grand ne saurait avoir été, comme on le dit communément, l'élève d'Anaximandre, qui mourut vers la 58e olympiade (1). Suivant Diogène Laërce, Anaximène mourut à l'époque de la prise de Sardes par Cyrus (en 546 avant J.-C.). Or, s'il est vrai qu'il parvint à un âge avancé, la date de la naissance est nécessairement erronée. Quoi qu'il en soit, on ne connaît aucun détail de sa vie. On sait seulement qu'il enseignait la philosophie, qu'il écrivait dans le dialecte ionien, et que Théophraste réunit en un ouvrage les opinions de ce philosophe, qui se rapprochent bien plus de celles de Thalès que de celles d'Anaximandre. On trouve dans Diogène deux lettres d'Anaximène à Pythagore, qui, comme toutes celles de cette espèce, sont certainement apocryphes. Pline lui attribue l'invention du gnomon, à l'aide duquel on aurait découvert l'obliquité de l'écliptique. Comme principe des choses, Anaximène substitue l'air infini à l'indéfini indéterminé d'Anaximandre, ce qui s'accordait très-bien dans son esprit avec l'idée que l'air environne le monde, et que la terre, aplatie comme une feuille, est supportée par l'air, absolument comme Thalès qui enseignait que la terre flottait sur l'eau. L'idée cosmique, qui domine dans cette doctrine, est ainsi énoncée : « Tout est air, car tout en sort et tout y retourne. Comme notre âme, qui n'est que de l'air, nous domine, de même le souffle et l'air entourent et dominent le monde. » Anaximène supposait ainsi pour le monde entier un principe de vie général, constant, qui est l'air, pareil au principe de vie qui est en nous. Il passe pour avoir enseigné aussi que l'air, lorsqu'il est absolument homogène, échappe à la perception, mais qu'il se manifeste par les propriétés qu'il possède, par le froid et par le chaud, par l'humidité et le mouvement.

(1) Ceux qui commettent cette erreur confondent Anaximène le philosophe avec Anaximène le rhéteur et l'historien.

Anaximène ne paraît pas avoir établi une différence entre Dieu et le monde : il pouvait donc dire indifféremment que l'air infini est dieu, ou que les dieux et tout ce qui est divin provient de l'air. Il réduisait le développement du monde à la condensation et à la vaporisation, ou, comme il semble l'avoir dit lui-même, à la condensation et à la dilatation. C'est dans ce sens qu'il enseignait que le chaud et le froid des choses ne consistent que dans la dilatation et la condensation de l'air, et il cherchait à le prouver. « L'air, disait-il, que nous aspirons en tenant les lèvres serrées est froid; au contraire, il est chaud quand nous l'expirons en ouvrant la bouche. » Il expliquait d'une manière analogue comment l'air devient feu en se dilatant, comment l'air en se condensant forme le vent et les nuages, comment en se condensant davantage encore il forme l'eau, et ainsi de suite pour la formation de la terre et des pierres. Anaximène semble avoir aussi admis quatre principaux degrés dans les qualités de l'air, degrés qui répondaient à l'opinion commune des quatre éléments : de ces degrés, c'est-à-dire du feu, de l'air, de l'eau et de la terre, se formaient toutes les autres propriétés des choses naturelles.

« La couche extérieure du ciel, disait-il, est de terre; le soleil, la lune, les étoiles sont également plats comme la terre, et supportés par l'air. Les mouvements des astres sont produits par la condensation et l'élasticité de l'air. Le soleil, la lune, les astres ne passent point sous la terre pendant la nuit; ils tournent alentour, et la hauteur de la terre nous cache alors leur mouvement. Les changements de saisons viennent du soleil seul. L'arc-en-ciel a lieu quand les rayons du soleil, rencontrant un nuage noir et dense, sont arrêtés et ne peuvent passer outre. La terre tremble quand une longue sécheresse ou des pluies abondantes venant à la fendre ou à la ramollir, des parties considérables de son écorce s'effondrent, et se précipitent dans ses cavités. » Anaximène admettait l'explication du tonnerre et des éclairs donnée par son maître; mais il l'appuyait de cette observation, que pendant la nuit les rames font jaillir des étincelles du sein de la mer. On a aussi d'Anaximène quelques maximes morales éparses dans Stobée. [JOUFFROY, dans l'*Ency. des g. du m.*, avec addit.].

Diogène Laërce, lib. II. — Aristote, *De cœlo; Physic.* et *Meteorol.* — Plutarque, *De placitis philosoph.* — Cicero, *Quæst. acad.*; *De natura deorum.* — Simplicius, *Phys.* — Stobée, *Eclog.* — Ritter, *Histoire de la philosophie.* — Schneider, *Eclogæ physicæ.*

ANAXIMÈNE (Ἀναξιμένης), rhéteur et historien, fils d'Aristocle, natif de Lampsaque, vivait

ans le quatrième siècle avant J.-C. Il eut pour naître Diogène le Cynique et le grammairien oïle. Il fut l'un des précepteurs d'Alexandre le rand, qu'il suivit dans ses campagnes. Il composa entre autres une Histoire de Philippe, roi e Macédoine, et de son fils Alexandre. Cet ouvrage, entièrement perdu, était divisé en douze vres, commençant à l'origine de la race humaine, et finissant, comme les *Helléniques* de énophon, à la bataille de Mantinée, en 362 avant .-C. Pausanias raconte par quel trait ingénieux naximène sauva sa ville natale.

Le roi de Macédoine, irrité de la longue résistance que Lampsaque lui avait opposée dès le ébut de son invasion de l'Asie, se préparait à i tirer une vengeance éclatante, lorsqu'il vit arver son ancien maître en suppliant. « Je jure, écria-t-il, de ne point faire ce que tu me demanderas. » Anaximène eut assez de présence 'esprit pour retourner la prière qu'il avait été ır le point d'adresser au roi, et de répondre : Je te supplie donc, ô Alexandre, de saccager ampsaque et d'en réduire les habitants en esavage. » Il sauva ainsi sa ville natale.

Pausanias, qui vécut au deuxième siècle de -C., vit à Olympie la statue d'Anaximène, que i avaient élevée les citoyens de Lampsaque.

Diodore, XV, 89. — Pausanias, VI, 18. — Clinton, *sti hellenici*. — Quinte-Curce, I, 3.

* **ANAXIPPUS** (Ἀνάξιππος), poëte comique hénien, florissait vers le temps de Démétrius Porcète, c'est-à-dire vers 308 avant J.-C. Tous s ouvrages sont perdus, et nous ne savons aurd'hui que les titres de quatre ou cinq.

Suidas, *sub voce* Ἀνάξιππος. — Élien, *Historia anial.*, XIII, 4. — Athénée, IV, 169; IX, 403; X, 416; XI, 3; XIII, 610, édit. Casaub. — Fabricius, *Biblioth. græc.*, , 413. — Meineke, *Historia critica comicorum græcorum*, p. 469, etc.

ANAYA MALDONADO (*don Diego*), prélat pagnol, né à Salamanque vers 1360, mort rs 1440. Il était évêque de Salamanque lorsı'il fut envoyé au concile de Constance en quaé d'ambassadeur, avec Martin Fernandez, de ordoue. Nommé à l'évêché de Salamanca en i01, Anaya fonda dans cette ville un collége estiné à l'enseignement gratuit, et il consacra cet établissement presque toute sa fortune. e collége, le premier de ce genre en Europe, connu sous le nom de Saint-Barthélemy-le-ieux, a subsisté jusque dans ces derniers temps. e généreux exemple fut imité, dans la suite, ır quelques autres prélats.

Rezabal y Ugarte, *Biblioteca de los escritores de los is colegios mayores* (Appendice, p. 1-9). — Ruiz de ergara, *Vie d'Anaya* (en espagnol). — Gonçalez de vila, *Historia de Salamanca*, 319, 339. — Ortiz de Zuga, *Annales eclesiasticas y seculares de Sevilla*, 299.

ANAYA (*Pédro de*), amiral. *Voy.* ANNAYA.

* **ANCANTHERUS** (*Claude*), médecin et historiographe impérial, vivait à Vienne dans la econde moitié du seizième siècle. Il était protestant, et origimaire d'une famille du Barrois. utre plusieurs manuscrits et livres annotés de gloses marginales, conservés à la bibliothèque de Vienne, on a de lui : 1° *Pauli Silentiarii hemiambia diametra catalectica in Thermas epicas, latine facta epico carmine. Accesserunt luculentissimæ annotationes, brevis item non minus utilis quam jucunda de thermis dissertatio, et non nulla poemata ejusdem authoris ad Plovenum, dominum nobilissimum et ornatissimum juvenem*; Venise, 1586, in-12; — 2° *Diameron in nuptias Ferdinandi Medicis, magni Hetruriæ ducis, et Christinæ Lotharingiæ ducis filiæ*; Padoue, 1590, in-4°; — 3° *Nomenclator gemmarum quæ magis in usu sunt, nunquam antehac quod sciri adhuc potuerit, ex græco. Accesserunt in hunc libellum notæ breves non infructuosæ, typis Ottomarianis*, 1594, in-8° : c'est la traduction de l'ouvrage de Psellus l'Ancien, sur les propriétés médicales des pierres précieuses; — 4° *Rudolpho II imperatori, semper Augusto, Claudii Ancantheri, ejus historici, Panegyricus, Taurino recepto, dicatus*; Prague, J. Ottmar, 1598, in-4°.

Annales encyclopédiques, septembre 1817.

ANCARANO (*Jacques* D'), plus connu sous les noms de Jacques *Palladino*, ou de Jacques *de Teramo* ou *Theramo*. Voy. TERAMO.

ANCARANO (*Pierre-Jean*), jurisconsulte et poëte italien, né à Reggio, florissait vers le milieu du seizième siècle. Il publia un livre de droit en deux parties, sous le titre de *Familiarium juris Quæstionum*, etc.; Venise, 1569, in-8°. Il parut six de ses sonnets dans la première édition du poëme de Molza, intitulé *Ninfa Tiberina* (la Nymphe du Tibre). Il y en a deux autres à la louange du phénix, joints au poëme de la *Fenice*, de Tito Scandianese, qui lui dédia cet ouvrage; Venise, 1557; et l'on voit, par son épître dédicatoire, que c'était Ancarano lui-même qui l'avait engagé à traiter ce sujet.

Tiraboschi. — Ginguené, *Histoire littéraire de l'Italie*.

ANCARANO (*Gaspard*), prêtre et poëte de Bassano, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fit imprimer en 1587, à Venise, un recueil intitulé *Capitoli e Canzoni spirituali sopra il Pater noster, Ave Maria, Credo, Salve Regina, e Magnificat*, etc., in-4°. Il a aussi publié les *Sette Salmi penitenziali, latini e volgari, in ottava rima*, accompagnés de quelques autres poésies spirituelles; Venise, chez les Junte, 1588, in-4°. On a encore de lui d'autres ouvrages du même genre, où il y a beaucoup de piété, et qui ne sont pas dépourvus de poésie.

Tiraboschi. — Ginguené.

** **ANCELOT** (*Jacques-Arsène-François-Polycarpe*), auteur dramatique, et l'un des plus féconds de ce siècle. Il est né au Havre le 9 février 1794. Son père était greffier du tribunal de commerce de cette ville; c'était un homme instruit, qui aimait les vers, et qui, de bonne heure, exerça son fils à les déclamer.

Le jeune Ancelot fut d'abord destiné à l'administration de la marine, où son oncle, M. Pouhyer, occupait un emploi important, et jouissait d'un crédit proportionné à ses services. Bien que sa vocation littéraire et poétique se fût déjà manifestée par des signes certains, il se conforma d'abord aux intentions paternelles. Il entra dans les bureaux de la marine au Havre même. En 1812 il fut envoyé en Hollande pour le service de l'administration. En 1813 il était à Rochefort, en qualité d'employé de troisième classe. En janvier 1815 il entra, comme commis, dans l'administration centrale, à laquelle il demeura attaché jusqu'à la révolution de 1830.

Mais on lutte vainement contre la nature : la nature est toujours la plus forte. Avant même qu'il eût fait, par obéissance filiale, les premiers pas dans cette carrière de bureaucrate où il ne devait pas aller bien loin, le futur auteur de *Louis IX* versifiait déjà, versifiait sans cesse, et comme malgré lui. Quand il partit pour la Hollande, il avait dans son bagage une comédie en trois actes et en vers, intitulée *l'Eau bénite de cour*, ouvrage destiné à plus d'une catastrophe. Le manuscrit tomba dans la mer pendant la traversée. Le jeune poëte en fit un autre : le terrible M. Pouhyer s'en empara, et le jeta au feu. Il est à croire que M. Ancelot se résigna enfin, et abandonna cette comédie à son malheureux sort, car elle n'a jamais vu le jour.

Bientôt après il composa une tragédie dont le titre était *Warbeck*, et le héros, apparemment, Perkins Warbeck. Mais l'expérience avait profité à notre auteur, qui, cette fois, n'écrivit pas un seul vers de son œuvre, et la confia tout entière à sa mémoire. Elle échappa donc à tous les périls, et put arriver sans encombre devant le comité du Théâtre-Français, à qui le poëte la récita le 19 mars 1816. Elle fut reçue. Mais d'une tragédie reçue à une tragédie jouée il y a bien loin; et lorsque *Louis IX* fit sa première apparition sur la scène française, près de quatre ans plus tard, le pauvre *Warbeck* n'était pas encore sorti du carton où on l'avait placé. Il y est toujours.

Louis IX fut représenté le 5 novembre 1819, et obtint un succès éclatant. Une versification correcte, élégante, harmonieuse, une peinture assez fidèle et très-brillante de l'époque, des mœurs, des caractères, un plan sagement ordonné, — on y tenait alors, — et quelques scènes fort heureusement trouvées, justifiaient pleinement ce succès. Il est à croire que le choix du héros y fut aussi pour quelque chose. Précisément à la même époque Casimir Delavigne faisait jouer à l'Odéon ses *Vêpres Siciliennes*. Casimir Delavigne avait déjà publié ses premières *Messéniennes* : le parti libéral l'avait adopté, et le prônait avec ardeur. Le triomphe des *Vêpres Siciliennes* était donc comme une victoire remportée par l'opposition. L'opinion royaliste, voulant aussi avoir sa victoire, s'empara du succès de *Louis IX*, et en fit le sien propre. Les faveurs de cou[r] plurent sur M. Ancelot. Sa position à la marin[e] fut améliorée, et Louis XVIII lui assigna un[e] pension de 2000 francs sur sa cassette.

La seconde tragédie de M. Ancelot, *le Mair[e] du palais*, jouée le 16 avril 1823, ne fut pas à beaucoup près, aussi heureuse que *Louis IX*. Elle ne put avoir que sept représentations. C[e] fut pourtant à l'occasion de cet ouvrage que l[e] roi conféra à l'auteur la croix de la Légion d'honneur. Était-ce seulement pour le consoler, o[u] bien pour protester contre le jugement du public[?] Quoi qu'il en soit, M. Ancelot prit sa revanch[e] l'année suivante par la tragédie de *Fiesque*, où s'aidant avec beaucoup d'esprit et de goût d[u] génie de Schiller, il montra une vigueur de pen[-]sée, une hardiesse de combinaisons scéniqu[es] qu'on ne lui avait pas encore vues.

Fiesque avait été représenté à l'Odéon [le] 5 novembre 1824, cinq ans, jour pour jour, apr[ès] *Louis IX*. En 1828, l'auteur donna *Olga*, o[u] *l'Orpheline russe*, et, l'année suivante, *Él[i]sabeth d'Angleterre*. Ces deux ouvrages réu[s]sirent, quoique avec moins de retentisseme[nt] que *Louis IX*.

Le sujet du premier lui avait été inspiré pr[o]bablement par un voyage qu'il fit en Russ[ie] en 1826, à la suite du maréchal Marmon[t] chargé de représenter le roi de France au co[u]ronnement de l'empereur Nicolas. Nous ne diro[ns] rien d'une ode qu'il écrivit à cette occasion, [et] qui fut imprimée à Moscou. Les poésies de co[ur] survivent rarement aux circonstances qui les o[nt] fait naître. D'ailleurs, le talent de M. Ancel[ot] n'a rien de lyrique. Il tira de ce voyage [un] meilleur parti dans un volume en vers et [en] prose, intitulé *Six mois en Russie*, ouvra[ge] écrit avec grâce, et plein de détails intéressan[ts]. A peu près vers la même époque, et avant [la] représentation d'*Olga*, il publia successiveme[nt] *Marie de Brabant*, poëme en six chants, et [un] roman en quatre volumes, intitulé *l'Homme [du] monde*, qu'on croirait écrit sur le scenario [du] plus sombre, du plus violent, du plus exag[éré] des mélodrames. Cependant le mélodrame [ne] vint qu'après le roman. *L'Homme du mond[e]* arrangé pour le théâtre, de compte à demi av[ec] M. Saintine, eut à l'Odéon un succès bruyan[t], mais où la réputation de l'auteur n'avait rien [à] gagner.

Indépendamment de la pension dont no[us] avons parlé, M. Ancelot avait obtenu la pla[ce] ou plutôt le titre de bibliothécaire de Meudo[n] qui n'était, à proprement parler, qu'un prétex[te] pour augmenter son bien-être. La révolution [de] juillet vint tout à coup détruire cette situati[on] médiocre, mais tranquille, ce bonheur modes[te] prix de travaux consciencieux et estimables. [Le] poëte reçut ce coup avec courage, et, prena[nt] bravement son parti, renonça aux œuvres [où] l'on ne gagne que de la gloire. Il y a pour l[es] écrivains deux routes à suivre : celle de l'a[r]

celle de l'industrie. M. Ancelot avait d'abord
›isi la première. Mais, de 1815 à 1830, il était
venu père de famille. Il se résigna donc à la
onde, et descendit sur les scènes secon-
res, où jamais jusqu'alors il n'avait com-
mis son nom. Il y déploya, pendant quelques
nées, des qualités qu'on ne lui connaissait
encore, de l'esprit, de la finesse, de la
ce, une fécondité remarquable, une infati-
ble activité, qui explique peut-être jusqu'à
certain point, mais qui n'excuse pas, la mora-
douteuse de quelques-uns des sujets qu'il a
ités. Les mœurs du dix-huitième siècle sont
s comiques qu'édifiantes. Nous trouverions
icilement aujourd'hui la liste exacte de tous
vaudevilles, drames et comédies anecdoti-
s qu'il a fait jouer, de 1830 à 1840, seul, ou en
iété avec divers collaborateurs. Le nombre en
considérable, et plusieurs ont obtenu des suc-
retentissants et lucratifs. *Madame du Barry*,
ntine, *le Favori*, *le Régent*, *Madame du
itelet*, *la Comtesse d'Egmont*, *Heureuse
ıme une princesse*, *l'Espion*, vingt autres
ore que nous pourrions citer, lui constituè-
t, en peu d'annés, le capital du revenu qui
avait été enlevé par les événements politiques.
on nous pardonne d'apprécier aussi prosaï-
ment, et par leurs résultats purement maté-
s, des œuvres où il faut jeter à pleines mains
vention, les combinaisons dramatiques,
observations fines, les vives et piquantes
lies. C'est surtout dans les arts que la forme
orte le fond. Le vaudevilliste est comme le
rnaliste : il s'adresse à ses contemporains,
non à la postérité. M. Ancelot lui-même ne
faisait à cet égard aucune illusion : il disait
ez plaisamment qu'après avoir, pendant
nze ans, travaillé *pro fama,* il était réduit à
vailler *pro fame.* Heureux si, depuis, il
vait pas perdu, dans une spéculation impru-
nte, la plus grande partie d'une fortune qui
avait coûté si cher! Rien n'est plus aventu-
x que la direction d'un théâtre, et M. Ancelot
a fait une cruelle expérience.

Quelques années auparavant, il avait tout à
ıp repris son rang au Théâtre-Français par la
gédie de *Maria Padilla,* ouvrage laborieuse-
nt étudié, assez fortement conçu, où la ver-
cation est tout à la fois très-ferme et très-élé-
nte. L'artiste d'autrefois s'y retrouvait tout
ier. Malheureusement, quelques erreurs de
n nuisaient à l'intérêt de l'ouvrage, qui n'eut
'un succès d'estime. Mais c'en fut assez pour
vrir enfin à l'auteur les portes de l'Académie
nçaise. Il y avait déjà frappé deux fois,
1828 et en 1830. Il y remplaça M. de Bonald
1841. Peu après il fit paraître les *Épîtres
milières*, recueil de satires aussi remarqua-
s par la verdeur de l'épigramme que par la
âce du style et la richesse de la versification.

En 1849 M. Ancelot a été chargé par M. de
cqueville, alors ministre des affaires étran-
gères d'aller ouvrir à Turin, à Florence, à
Bruxelles, etc., des négociations tendant à ame-
ner, entre ces pays et la France, la reconnais-
sance mutuelle des droits de propriété littéraire,
et la répression de la contrefaçon. Il a rempli sa
mission avec intelligence et succès, ainsi que
le prouvent les traités intervenus depuis cette
époque. Il est heureux pour un homme de lettres
d'avoir pu honorer la fin de sa carrière par un
acte utile à la littérature de tous les pays.

G. HEQUET.

ANCELOT (*Marguerite-Virginie Chardon*, madame), épouse du précédent. Née à Dijon le 15 mars 1792, mademoiselle Chardon fut amenée à Paris par sa mère en 1804. Elle étudia d'abord la peinture. Mais on ne peut guère citer d'elle qu'un tableau de chevalet, qui fut exposé au salon de 1828. Il était intitulé, sur le livret : *Une lecture de M. Ancelot*. Presque tous les littérateurs de cette époque y figuraient, et cette collection de portraits attirait l'attention autant pour le moins que le mérite de l'œuvre. Lors de cette exposition, il y avait déjà onze ans qu'elle était mariée.

Tant que dura le gouvernement des Bourbons de la branche aînée, madame Ancelot se contenta des succès de salon qu'obtient toujours une jolie femme qui est en même temps une femme d'esprit. Quand les événements de 1830 eurent condamné son mari à une production plus active, madame Ancelot devint peu à peu, et en secret, son collaborateur. Il serait difficile de savoir au juste dans quelle proportion elle contribua aux succès de l'auteur de *Léontine* et de *Reine, Cardinal et Page*. Le bruit et la publicité l'effrayaient.

En 1835 elle fit imprimer un volume intitulé *Emprunts aux salons de Paris*. C'était un recueil de nouvelles écrites avec une grâce parfois un peu maniérée, et remarquables surtout par une finesse d'observations qui semblait trahir le sexe de l'écrivain. Mais cette fois encore elle eut peur, et voulut que son mari signât pour elle. Bientôt pourtant elle s'enhardit, et donna successivement au Théâtre-Français plusieurs comédies en prose : *Un Mariage raisonnable*, *Marie* ou *les Trois Époques*, *le Château de ma Nièce*, *Isabelle* ou *Deux jours d'expérience*. Mademoiselle Mars jouait dans les trois premières, qui furent très-bien accueillies par le public. *Marie* surtout réussit avec éclat.

Le Gymnase-Dramatique a eu d'elle un vaudeville en deux actes, intitulé *Clémence, ou la Fille de l'Avocat.*

Lorsqu'enfin M. Ancelot eut obtenu la direction du Vaudeville, elle écrivit pour ce théâtre une foule de pièces plus recommandables par la grâce des idées et du style que par la vigueur des conceptions dramatiques et l'intérêt des situations. Depuis lors madame Ancelot paraît avoir cessé d'écrire, et nous n'avons plus à citer d'elle qu'un roman en deux volumes intitulé *Gabrielle,*

dont la fable est malheureusement assez vulgaire, mais qui se soutient par certains détails, et par les mêmes qualités de style que les *Emprunts aux salons de Paris*. G. HEQUET.

ANCHARANO (*Pierre* D'), jurisconsulte italien, né vers 1330 à Bologne, mort en 1410 ou 1417. Il joignit le talent de l'éloquence, la connaissance de la philosophie et celle des affaires, à un profond savoir dans le droit, qu'il avait étudié sous Balde. Ancharano professa le droit à Padoue, à Bologne, à Sienne et à Ferrare, parut avec distinction au concile de Pise, dont il soutint vigoureusement la légitimité contre les ambassadeurs de Robert de Bavière, et prouva que ce concile pouvait procéder contre Grégoire XII et Benoît XIII. On a de lui des commentaires sur les Décrétales, Bologne, 1581, in-fol.; sur les Clémentines, Lyon, 1549 et 1553; sur le Digeste, Francfort, 1581; des *Consilia juris*, avec les additions de Lelio Zanchi, Venise, 1568, et d'autres ouvrages du même genre. Son épitaphe, qui porte l'année 1417, le qualifie de *juris canonici speculum, et civilis anchora*.

Spangenberg in Ersch und Gruber, *Allgemeine Encyclopædie*. — Tabaraud, dans la *Biographie universelle*.

ANCHER (*Pierre-Kofod*), jurisconsulte danois du dix-huitième siècle. Il occupa plusieurs postes importants dans l'administration du Danemark. On a de lui une *Histoire de la législation danoise, depuis le roi Harald Blåtand jusqu'au roi Christian V*; Copenhague, 1769, 3 vol. in-8°, en danois; ouvrage plein d'érudition historique. Ancher a publié beaucoup d'ouvrages élémentaires sur le droit civil et criminel du Danemark, qui diffère du droit romain en plusieurs points importants.

Malte-Brun, dans la *Biographie universelle*.

ANCHÈRES (*Daniel*), poëte français, né aux environs de Verdun en 1586, mort vers le milieu du dix-septième siècle. Il suivit d'abord la carrière militaire, et se mit plus tard à cultiver les Muses. Depuis ce moment, toute sa vie est dans ses écrits. En 1608, Anchères fit paraître une tragédie : *les funestes Amours de Belcar et de Méliane*, avec les *Amours d'Anne* (série de poëmes en l'honneur de sa maîtresse Anne de Montand); Paris, 1608, in-12. Ce livre est dédié à Jacques I[er], roi d'Angleterre; l'auteur annonce dans sa préface qu'il se propose d'aller en Angleterre solliciter le haut patronage du roi. Ce dessein fut exécuté dès l'année suivante, à en juger par *les trois premiers de sept tableaux de pénitence*; Paris, 1609, in-4°. L'exemplaire qu'Anchères présenta au roi se conserve actuellement au Musée britannique : la page du titre n'est pas imprimée, mais écrite à la main avec des lettres d'or sur vélin; et on remarque au bas les initiales I. R. (*Iacobus rex*). Deux ans après, le même auteur fit paraître les deux premiers livres de la *Stuaride*; Paris, 1611, in-4°, où il fait remonter l'origine des Stuarts à Astrée. Ce poëme, qui plut beaucoup au roi, fut publié sous le nom de *Jean de Schelandr* anagramme de *Daniel des Anchères*.

Après la mort de son protecteur, en 1625, A chères revint en France, où il publia, encore so le pseudonyme de Jean de Schelandre : *Tyr Sidon*, ou *les funestes amours de Léonte et Philoline, et l'heureux succès de Belcar de Méliane*, tragi-comédie en deux journée chacune de cinq actes; Paris, 1628, in-8°. première partie de cette double pièce est u tragédie nouvelle, tandis que la seconde par n'est (sauf quelques changements de noms pr pres et la conclusion, qui est un mariage, lieu d'un meurtre) que la reproduction de la tr gédie, publiée vingt ans auparavant. Cette pa ticularité et le pseudonyme ont donné lieu a méprises les plus singulières : ainsi, la Valliè accuse Schelandre d'avoir pillé Anchères, et Bea champs regarde toute la dernière pièce, qui p raît avoir été jouée sur quelques théâtres priv comme une simple réimpression de celle publ en 1608. M. Weiss lui-même (*Biographie un verselle*) paraît avoir partagé cette opinion. I

Beauchamps, *Recherches sur les théâtres de Fran* II, 14. — La Vallière, *Bibliothèque du Théâtre-Fra çais*, I, 408. — *Préfaces et dédicaces* des ouvrages d'A chères.

***ANCHERSEN** ou **ANSGARIUS** (*Mathia* savant philologue danois, né le 16 mars 16 mort en 1741. En 1706 il quitta le Danemark, voyagea pendant trois ans en Hollande et en Ang terre, où il s'appliquait surtout aux langues ori tales. En 1709 il retourna dans sa patrie, et nommé professeur à l'université de Copenhagu et en 1731 évêque de Ribe en Jutland. On a lui : *Spicilegium defectus lexicorum rabbi corum*; Copenhague, 1704, in-4°; — *Poë Tograï arabicum arabice, cum versione lati J. Golii, hactenus inedita, præfatione, not que suis aucta*; Utrecht, 1707, in-8° : tous exemplaires de cette édition, excepté cinquan furent perdus sur la mer, dans le trajet de H lande à Copenhague; — *Oratio de mathem ticis Danorum*, insérée dans la *Dænische B bliothek*, vol. VIII, p. 701.

Moller, *Cimbria literata*. — Worm, *Forsøg til Lexicon over Danske Norske og Islanske lærde mæ*

ANCHERSEN (*Jean-Pierre*), jurisconsu danois, né à Ribe le 4 octobre 1700, mort 1765. Il étudia la jurisprudence, et fut nom en 1737 professeur de philosophie à Copenhagu C'était un des hommes les plus érudits de sa n tion. Quoiqu'il ne possédât pas la profonde c tique d'un Langebek, d'un Sulem, d'un Sch ning, ces savants, qui l'ont éclipsé, le cit avec estime. On a de lui : 1° *Origines Danic* Hafniæ, 1747, in-4°; — 2° *Parva Cimbroru Civitas*; ibid., 1746, in-4°; — 3° *de Suevi* ibid., 1746, in-4°; — 4° *Herthedal*, ou *la Va lée de Hertha*; ibid., 1747, in-4°; — 5° *Le mata et indices observationum de solduriis origine militiæ atque imperii apud Celta* Halle, 1729, in-4°; — 6° *Jus publicum et fe*

tale veteris Norwegiæ; Copenhague, 1736, in-4°, et plusieurs autres ouvrages historiques et littéraires recueillis en partie dans ses *Opuscula minora, edita a G. Oelrichs;* Brême, 1775, 3 vol. in-4°, qu'il ne faut plus considérer comme les modèles, mais qui, à l'époque de leur publication, avaient le mérite d'exciter les jeunes gens à ce genre de recherches.

Worm, *Forsog til et Lexicon over Danske, Norske,* etc., *Dænd.* — Ersch et Gruber, *Encyclopédie allemande.* — Malte-Brun, dans la *Biographie universelle.*

***ANCHIETA** (*Miguel*), sculpteur espagnol du seizième siècle, natif de Pampelune. Il étudia à Florence, et retourna bientôt après dans sa patrie. Anchieta a fait les belles stalles du chœur de la cathédrale de Pampelune, qui sont comptées parmi les plus belles de toute l'Espagne. Le dessin de ces stalles est d'un goût exquis. Elles sont enrichies en outre d'un grand nombre de statuettes de personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament, très-habilement exécutées. On cite encore d'Anchieta une Assomption de la Vierge pour l'autel principal de l'église de Cascante; l'autel de l'église de Santa-Maria, à Tafalla; la statue équestre en albâtre de saint George tuant le dragon, à Saragosse; enfin une Assomption de la Vierge pour le grand autel de la cathédrale de Burgos.

Bermudez, *Diccionario historico,* etc.

ANCHIETA ou **ANCHIETTA** (le *P. Jozé* D'), l'un des premiers apôtres du Brésil, né à Ténériffe en 1533, mort le 9 juin 1597. Il sortait d'une ancienne famille de la Biscaye, alliée aux Loyola. Son père était né dans cette partie de l'Espagne; sa mère avait reçu le jour dans la grande Canarie. Sa première éducation se fit dans l'île même où il était né : il n'avait pas plus de quatorze ans lorsque son père l'envoya à Coïmbre, où il put profiter encore des enseignements qui venaient de succéder à ceux des Diogo de Teive, des Gouvea et des Buchanan. Ce fut là qu'il puisa ce goût pour la belle latinité, qui ne l'abandonna jamais, même au milieu des peuples les plus rudes du désert.

Les jésuites, témoins de ses efforts, comprirent de bonne heure cette grande intelligence qui commençait à se développer, et devinèrent qu'il y avait en lui tous les nobles instincts d'un missionnaire intrépide et dévoué, comme il en fallait au seizième siècle. Jozé de Anchieta fut affilié à la compagnie, et partit en 1553 pour ces vastes solitudes du Brésil, dont on ignorait encore l'étendue géographique, et dont les peuples étaient à peu près inconnus. Mais l'inconnu, c'était alors ce que recherchaient ces hommes à l'âme ardente, qui ne s'informaient ni des périls du voyage, ni des coutumes atroces des hordes sauvages parmi lesquelles ils allaient demeurer, pourvu qu'ils eussent le temps de proclamer avant de mourir la loi nouvelle qu'ils apportaient. Jozé de Anchieta n'avait que vingt ans; il était poëte : il n'hésita pas à courir volontairement les risques du martyre. Dès le début et quelques jours après son arrivée à Bahia, où était établi le grand collége, il fut dirigé, sur un ordre du P. Leonardo Nunes, vers les champs de Piratininga, où Nobrega avait fondé la mission de San-Vicente. Nous ne parlerons ni de son naufrage sur les Abrolhos, ni des souffrances qu'il lui fallut endurer le long de la côte orientale. Le poëte, ravi à l'aspect de tant de splendeurs, admirait; le missionnaire commençait à comprendre les rudes travaux que lui réservait une nature indomptée; ce n'étaient pas seulement les éléments qu'il fallait vaincre, c'étaient les hommes qu'il fallait combattre, et combattre à force de patience, de douceur, de résignation. Cet art divin, et que nul ne posséda jamais comme lui, il l'apprit de son propre cœur, puis des touchants enseignements de Palacios, d'Azpilcueta Navarro, et de cet infatigable Léonard Nunes, que les Indiens avaient nommé ingénieusement dans leur langue *Abare Bébé* (le Père qui vole); voulant d'un seul mot faire comprendre le zèle infatigable du missionnaire parcourant sans cesse les forêts, en quête de nouvelles conversions et de nouveaux dangers.

On ne condamna pas d'abord le jeune missionnaire à ces travaux : sa complexion était faible, il n'y eût peut-être pas résisté; on attendit qu'il pût mesurer ses forces à la tâche immense qui lui était réservée. Durant les premiers mois sa science fut mise à profit; mais pendant qu'il enseignait la langue de Virgile aux rares élèves du collége de Piratininga, à ces *Mamalucos* descendants des Indiens et des Européens, qui devaient être un jour de si hardis explorateurs, et dont quelques-uns se destinaient à l'Église, il apprenait d'eux la langue tupi, à laquelle son universalité devait faire bientôt donner le nom de *lingoa geral,* et qui est un dialecte du *guarani.* Bientôt le jeune missionnaire canarien, transporté tout à coup de Coïmbre au milieu de ces rudes élèves, sut la langue des Indiens d'une façon merveilleuse. Il n'avait pas encore perdu l'habitude d'étudier comme on étudie dans une université : non-seulement il sonda les richesses des dialectes sauvages comme il eût étudié un pur idiome de l'antiquité, mais dans la langue même des Tamoyos et des Tupinambas il fit des vers, des cantiques, des chansons mondaines, ayant trait à quelque loi morale, et que les jeunes filles, les enfants, les Indiens eux-mêmes, allaient répétant dans les carrefours de la colonie. Il fit plus : il composa un mystère, une sorte de comédie presque satirique, où le *Tupi,* dans un dialogue animé, alternait avec le Portugais, et conviait à résipiscence les Indiens et même les Européens, dont la vie, il faut le dire, était certes moins exemplaire. Sa propre volonté allait lui imposer toutefois d'autres travaux. Quand il posséda tous les secrets du langage de ces Indiens, quand il put parler à leur cœur et que sa parole l'eut fait aimer, il entra sans hésitation dans les forêts. Sa renommée était déjà

immense parmi les peuplades de la côte, hordes encore bien sauvages, mais plus nombreuses qu'on ne saurait l'imaginer aujourd'hui. Anchieta, tout en continuant les travaux de ses prédécesseurs les Navarro, les Simon, les Gram, fit sans aucun doute plus de catéchumènes qu'aucun d'eux : il acquit bientôt la réputation du plus habile et du plus ardent missionnaire qui se fût montré dans ces contrées; il allait être bientôt convié par ses supérieurs à remplir une autre mission.

A l'époque où les plaines de Piratininga se peuplaient d'Indiens soumis au catholicisme, le chevalier de Villegaigon, fixé sur son rocher, tentait de dominer encore la baie de Rio de Janeiro, et d'y fonder un réfuge pour les Français, alliés déjà à plusieurs hordes de Tupinambas et de Tamoyos. Mem de Sa' reçut de Jean III l'ordre d'aller combattre les étrangers dont on redoutait l'envahissement : il comprit que la parole du saint missionnaire achèverait ce que le sabre aurait commencé; il emmena avec lui Anchieta. Après de rudes combats les Français furent expulsés; mais les Tamoyos irrités se ruèrent sur les habitations naissantes de Piratininga. Anchieta montra alors autant de résolution et d'énergie qu'il montrait de résignation et de douceur dans les forêts : les sauvages furent chassés sans aucune perte pour les chrétiens. (*Voy.* sa lettre dans la *Revista*).

Ces agressions perpétuelles inquiétaient néanmoins la colonie. Aussi intrépides l'un que l'autre, Nobrega et Anchieta allèrent demander la paix aux Tamoyos, et seuls ils s'avancèrent à vingt-six lieues de Saint-Vincent, jusque dans la baie d'Ubapeba. La paix fut conclue; Nobrega retourna dans les champs de Piratininga pour la faire ratifier, par le consentement général des autres tribus. Anchieta demeura parmi les Indiens dans l'aldée d'Iperoig, sur des rivages charmants, mais déserts; il y resta plusieurs mois, catéchisant ces redoutables sauvages, impatients du joug nouveau qu'ils venaient de subir, et songeant déjà à le secouer. Ce fut en ce temps, et lorsqu'il pouvait se dérober aux naïves importunités des Indiens, qu'il composa son poëme latin en l'honneur de la Vierge. Il nous apprend lui-même qu'il l'écrivit sur la plage unie du rivage, admirant ces riantes collines alors incultes et aujourd'hui couvertes de moissons abondantes. La vague venait effacer l'écriture, mais la mémoire du poëte gardait le fruit du travail et de l'inspiration : ainsi furent préservés de l'oubli les quatre mille cinq cents vers dont se compose l'œuvre d'Anchieta.

Après son exil volontaire, l'infatigable missionnaire retourna à Piratininga, et il pensa alors périr dans un naufrage. La prière, dit-il, le sauva; il put embrasser ses frères; mais le génie inconstant des Indiens ne lui laissa pas un long repos. Les Tamoyos, aidés des Français de Rio de Janeiro, se révoltèrent encore. Il fallut encore aller les combattre. Estacio de Sa' fut désigné pour accomplir cette périlleuse entreprise; Anchie l'accompagna; et si la valeureuse résolution (jeune capitaine eut de si grands succès, il les d en partie aux conseils du missionnaire et à s activité. Ce fut au retour de cette expéditio dans un voyage où il fut mandé à Bahia, que compagnon d'Estacio fut ordonné prêtre p dom Pedro Leitão, deuxième évêque du Brésil. retourna presque immédiatement dans la baie d licieuse où il venait d'être témoin des plus rud combats, mais où il n'avait pas encore accom sa tâche. Par ordre de l'épouse de João III, ville capitale du Brésil prit alors naissance, avec elle s'éleva le collége que fit bâtir Anchiet

A la vie presque militaire, à la vie de l'arch tecte fondateur d'un grand édifice, succéda e core la vie des religieux enseignements. Pe dant six années Anchieta fut recteur du collé de San-Vicente. Le général de l'ordre lui r servait une charge plus pesante, et il ne l'a cepta pas, dit-on, sans effroi : en 1578, au mome où le Portugal allait succomber, il fut nom provincial. Ce n'était plus, comme l'a si bien M. Pereira da Sylva, les soins du rectorat d'un séminaire qui devaient l'occuper; la rection suprême de l'ordre venait de lui êt confiée. Tout le territoire compris entre le de la Plata et l'Amazone était dévolu à son zè Ce n'était plus une ou deux nations d'idolât qu'il avait à convertir, c'était des milliers peuplades de diverses origines, de mœurs et coutumes différentes.

Anchieta débuta dans ses nouvelles fonctio par visiter les établissements de Pernambuc puis ceux que l'on commençait à fonder dans baie de Rio de Janeiro. A peine nourri dans excursions de quelques biscuits secs et d'un p de poisson salé, on dit que le long des côtes in plorées il développait les qualités d'un ma habile, et qu'il étonnait parfois les pilotes. No ne le suivrons pas dans ses courses de Sai Vincent à Rio, et de ce port à Bahia, où l'o cupèrent de grandes fondations monumental qui subsistent encore, et que le gouverneme utilise de nos jours. Ces vastes travaux, il l exécutait dans ses jours de repos; mais lorsq sur la côte orientale il s'enfonçait dans les f rêts impénétrables, lorsqu'il osait affronter rage brutale des Aymores, ancêtres des Bot coudos, ses frères se mettaient en prière; c ces Indiens étaient considérés comme des sa vages impitoyables par les sauvages eux-mêmc Plein d'une sérénité inaltérable, Anchieta rev nait toujours du désert, et toujours il y av laissé quelque germe de paix ou de civilisatio Pendant huit années entières, il mena cette v de labeur et de souffrances. Enfin, se trouva en 1585 à Bahia, où était la maison professe, supplia le visiteur de l'ordre de l'alléger d poids de sa dignité, et d'en revêtir à sa place P. Marçal Belliarte : il n'avait que cinquant deux ans, et ses forces étaient déjà défaillante

se retira d'abord à Rio de Janeiro, où, dès
année 1582, il avait fondé la maison de Misé-
orde; mais il ne fit pas dans la cité naissante
bien long séjour : la solitude des grandes fo-
s, le voisinage des Indiens lui étaient devenus
cessaires. Par ses soins les aldées des Tupi-
quins et des Papanases s'étaient formées dans
province d'Espirito-Santo : ce fut au milieu
lles, à Rerigtiba, au nord du rio Cabapuana,
'il établit son séjour. Dans cette campagne si
le, mais si solitaire, il relut les Pères de l'É-
se, saint Basile, saint Augustin surtout, pour
quels son admiration allait toujours croissant;
il termina aussi quelques-uns de ses pieux
vrages. Ce fut là qu'à la suite d'une longue
ladie, et après avoir béni ceux qui l'entou-
ent, il s'éteignit paisiblement : on était au
uin de l'année 1597. De Rerigtiba, les caté-
ımènes voulurent le porter à dos d'homme
qu'à Espirito-Santo, qui est à quinze lieues;
is cents Indiens formaient son cortége funèbre.
ıs tard il fut enseveli dans le collége de
hia, et Rome commença les enquêtes néces-
res à sa canonisation. Il y a près de trois siè-
s, les pauvres Indiens de la côte n'ont écouté
leur cœur pour le ranger parmi les saints.
é de Anchieta a laissé de nombreux ou-
ıges, restés presque tous manuscrits. Les plus
portants sont sa grammaire de la *lingoa ge-
l*, et son poëme de la Vierge : la grammaire,
rouvable pour ainsi dire aujourd'hui, est inti-
ée *Arte da Grammatica mais usada na
ta do Brasil;* Coimbra, 1595, in-12. Figueira,
i donna la sienne en 1620, fait assez com-
ındre sa valeur, en disant que de son temps
liome des Indiens avait déjà vieilli. Le poëme
Beatæ Virginis vita a été imprimé deux fois
r Simão de Vasconcellos, dans la *Chronica do
asil* et dans la vie d'Anchieta, donnée par le
ème. Alegambe inscrit ainsi les titres des au-
s écrits du missionnaire : *Dict. linguæ bra-
icæ; — Doctrina christiana, pleniorque
techismus eadem lingua explicatus; —
ialogus de Religionis scitu dignis; — Insti-
tio ad interrogandos intra confessionem
enitentes; — Syntagma monitorum ad
æparandos moribundos; — Cantiones sacræ,
nguis lat., lusitanica, hispanica et brasi-
a; — Drama ad extirpanda Brasiliæ vi-
a; — Brasilica societatis historia, et vitæ
ariorum qui in Brasilia vixerunt; — De
ebus gestis Mem de Sa.* L'Académie des scien-
s a publié une dissertation latine d'Anchieta
ır les productions naturelles du Brésil, dans
ouvrage intitulé *Noticias para a historia e a
ographia das nações ultramarinas*, qui
rouve que l'infatigable missionnaire était aussi
n zélé naturaliste. FERDINAND DENIS.

Pereira da Sylva, *Plutarco Brasileiro. Rio de Janeiro*, 47, t. I. — *Ostensor Brazileiro, jornal literario e ictorial*, pub. par V.-P. de Carvalho Guimaraens et oão Jozé Moreira; Rio de Janeiro, 1845-1846, in-4°. — e colonel Accioli, *O jesuita Jozé de Anchieta. Revista trimensal*, t. VII, p. 551. — Simão de Vasconcellos, *Vida do veneravel, padre Joseph de Anchieta, da companhia de Jesu, tavmatvrgo* (sic) *do nouo mundo na prouincia do Brazil;* Lisboa, 1672, in-fol., portr. — P. Scipion Esgambato, *Elogio del P. Joseph de Anchieta*, etc.; 1631, réimp. en ital. à Ancône. — Manuel Monteyro, *Elogio del P. Joseph de Anchieta;* 1659, imp. avec d'autres éloges. — *Vida del padre Joseph de Anchieta, traduzida de latin en castellano por el padre Estevan de Paternina, de la misma compañia, y natural de Logroño;* Salamanca, 1618, in-12. (Séb. Beretano, humaniste habile, traduisit d'abord en latin cette vie, primitivement rédigée en portugais par le provincial de l'ordre P. Rodriguez; Paternina se procura d'autres documents, et la donna en espagnol.)

*ANCHILUS (N...), peintre flamand, né à Anvers en 1688, mort en 1733. Il imita minutieusement le style de Teniers, et vers 1720 il vint à Londres, où il fit beaucoup de tableaux estimés, représentant surtout des scènes de la vie anglaise. Il eut pour protecteur sir Robert Walpole. En 1733, Anchilus quitte Londres, avec deux autres peintres, pour se rendre à Rome; mais, avant d'arriver à Lyon, il tomba malade et mourut.

Van Gool, *Nieuwe Schouburg der Nederlantsche Konst-schilders*, etc.

ANCHISE (Ἀγχίσης), prince troyen, fils de Capys et de Thémis, fille d'Ilus, par laquelle il descendait de Tros, le fondateur de Troie. Ce prince, dont la résidence était à Dardanus, était d'une si grande beauté qu'il inspira de l'amour à Vénus elle-même, quand cette déesse l'aperçut au pied du mont Ida, où il faisait paître son troupeau. C'est de cet amour que naquit Énée, dont la piété filiale devint le plus beau titre de gloire. A la prise de Troie, Anchise, accablé de vieillesse, ne pouvant prendre la fuite par lui-même, son fils Énée le chargea sur ses épaules, et parvint ainsi à le soustraire à la mort. Selon Virgile, Anchise accompagna Énée dans ses expéditions, et mourut en Sicile, où son fils, aidé d'Aceste, roi de cette contrée, lui érigea un tombeau sur le mont Éryx, et institua en son honneur des jeux annuels, dont l'usage se soutint pendant une longue suite de siècles. Parmi les monuments de toute espèce qui nous ont été conservés de l'ancienne Grèce, il s'en trouve beaucoup où l'acte de piété filiale auquel Énée dut son surnom de *pius Æneas*, se voit représenté. [*Encyc. des g. du m.*]

Homère, *Iliade*, XX, 938. — Apollodore, III, 12. — Virgile, *Énéide*.

*ANCHITÉE. *Voy.* PAUSANIAS.

ANCILLON (*Charles*), littérateur français, fils de David, né à Metz le 28 juillet 1659, mort à Berlin le 5 juillet 1715. Il commença ses études classiques dans sa ville natale, et les continua à Hanau. Il suivit des cours de droit à Marbourg, à Genève, à Paris, où il se fit recevoir avocat. Les réformés de Metz le députèrent pour représenter à Louis XIV qu'ils ne devaient point être compris dans la révocation de l'édit de Nantes. Tout ce qu'il put obtenir fut qu'on userait à leur égard d'un traitement plus doux qu'à l'égard des autres. Peu satisfait des dispositions

de la cour, il suivit son père à Berlin. L'électeur de Brandebourg le fit d'abord juge et directeur des réfugiés français de cette ville, puis inspecteur des tribunaux de justice que ces mêmes réfugiés avaient en Prusse; enfin conseiller d'ambassade, historiographe du roi, et surintendant de l'école française. Il avait été employé dans des négociations importantes en Suisse, et avait résidé quelque temps à la cour de Bade-Dourlac. On a de lui : 1° *Réflexions politiques, par lesquelles on fait voir que la persécution des réformés est contre les véritables intérêts de la France;* Cologne, 1685, in-12, ouvrage mal à propos attribué par Bayle à Sandras de Courtilz; — 2° *l'Irrévocabilité de l'édit de Nantes prouvée par les principes du droit et de la politique;* Amsterdam, 1688, in-12; — 3° *la France intéressée à rétablir l'édit de Nantes;* ibid., 1690, in-12; — 4° *Histoire de l'établissement des Français réfugiés dans les États de Brandebourg;* Berlin, 1690, in-8°; — 5° *Dissertation sur l'usage de mettre la première pierre au fondement des édifices publics*, à l'occasion de la première pierre posée au temple de Frédérikstadt, pour les réfugiés français; ibid., 1701, in-8°; — 6° *Discours sur la statue érigée sur le pont neuf de Berlin à l'électeur Frédéric-Guillaume;* ibid., 1703, in-fol; — 7° *Mélanges critiques de littérature;* Bâle, 1698, in-8°, 3 vol. : le titre de l'édition de la même ville, en 1796, attribue faussement ces mélanges à Jean Leclerc; — 8° *Mémoires concernant les vies de plusieurs modernes célèbres dans la république des lettres;* Amsterdam, 1709, in-12 : ces mémoires étaient destinés à servir de supplément au *Dictionnaire critique de Bayle* que Renier-Leers se proposait de publier; — 9° *Vie de Soliman II;* Rotterdam, 1706, in-8°; — 10° *Traité des Eunuques*, 1707, in-12, sous le nom de C. Ollincan, qui est l'anagramme d'Ancillon.

Nicéron, *Mémoires*, t. VII, p. 382. — *General Dictionary*, édit. de 1734. — Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*.

ANCILLON (*David*), publiciste français, né à Metz le 17 mars 1617, mort à Berlin le 3 sept. 1692. Fils d'un habile jurisconsulte calviniste, il fit ses premières études au collége des jésuites, qui tentèrent de vains efforts pour le faire changer de religion. Il étudia la théologie à Genève, sous les savants Spanheim, Déodati et Tronchin, fut reçu ministre à Charenton en 1641, et placé la même année, en cette qualité, à Meaux. Il fut appelé, en 1653, dans sa patrie, pour y remplir les mêmes fonctions. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, Ancillon se retira d'abord à Francfort, puis à Hanau, enfin à Berlin, où il remplit les fonctions de pasteur jusqu'à sa mort. Parmi ces ouvrages on remarque : 1° *Relation fidèle de tout ce qui s'est passé dans la conférence publique avec M. Bédacier, évêque d'Aost;* Sedan, 1657, in-4°; — 2° *Apologie de Luther, de Zwingl[e] de Calvin et de Bèze;* Hanau, 1666; — 3° *V[ie] de Guill. Farel, ou l'idée du fidèle ministre d[e] Christ,* imprimée, sur un manuscrit extrême[-]ment défectueux, à Amsterdam, 1691, in-12.

Discours sur la vie de M. Ancillon. — Bayle, *Dic[t.] crit.* — *Histoire de l'edit de Nantes*, in-4°, 1695, vol. [.] liv. XXIV. — *Histoire de l'établissement des França[is] dans l'Estat de Son Altesse Électorale de Brandebour[g].*

ANCILLON (*Joseph*), jurisconsulte, né à Me[tz] en 1626, mort en novembre 1719. Il était frè[re] puîné du précédent. Après la révocation de l'éd[it] de Nantes, il suivit sa famille à Berlin, profitant d[e] la déclaration de Postdam, qui donnait une nou[-]velle patrie aux protestants français persécuté[s.] Ancillon devint conseiller de Frédéric-Guillaum[e,] électeur de Brandebourg, et membre du trib[u-]nal français. Selon Duchat, « il était homme d[e] « belles-lettres, bon théologien, et le meille[ur] « jurisconsulte de sa province (*Ducatian[a]* t. II, p. 399). Il a publié, sous le voile de l'a[-]nonyme, un ouvrage intitulé *Traité de [la] différence des biens meubles et immeubl[es] dans le ressort de la coutume de Metz;* Met[z,] Brice Antoine, 1698, in-12; — *Louis-Fr[é]déric* ANCILLON, né en 1744, mort en 181[.] outre quelques dissertations couronnées, a pu[-]blié : 1° *Judicium de judiciis circa arg[u]mentum Cartesianum pro existentia Dei [a]d nostra usque tempora latis;* Berlin, 179[.] in-8°; — 2° *Tentamen in Psalmo sexagesim[o] octavo denuo vertendo, cum dissertatio[ne] historica, quam claudit Carmen sæcula[re] Horatii cum eodem Psalmo collatum;* Berli[n,] 1797, in-8°. Son fils Pierre-Frédéric se ren[dit] célèbre comme ministre d'État du roi de Pruss[e.]

Ersch et Gruber, *Encyclop. allemande.* — Barbi[er,] *Dictionnaire des anonymes*, t. III, n° 17987.

ANCILLON (*Jean-Pierre-Frédéric*), hist[o-]rien et célèbre homme d'État prussien, né [à] Berlin le 30 avril 1766, mort le 19 avril 1837. [Il] était fils de Louis-Frédéric. Pour continuer [la] série des ministres de l'Évangile sortis de [sa] famille, le jeune Ancillon se destina à l'état e[c-]clésiastique, et s'y prépara par de fortes étud[es] embrassant les branches les plus variées. [Il] étudia dans son ensemble le vaste champ [de] l'histoire, se pénétra de l'esprit particulier [de] chaque époque, et rattacha les faits isolés a[u] tableau général du développement de not[re] race. Après avoir achevé ses cours univers[i-]taires, il fut nommé ministre d'une communau[té] française à Berlin, et professeur à l'académ[ie] militaire. En 1791 il prononça, en présence d[u] prince Henri de Prusse, un discours qui atti[ra] sur le jeune pasteur l'attention de la cour. En 179[.] il fit un voyage en Suisse, et, quelques anné[es] après, il parcourut la France, se livrant à c[et] esprit d'observation sage et calme qu'on re[-]trouve dans tous ses écrits. Après avoir publi[é] quelques fragments sur ces deux voyages, il s[e] mêla vivement aux débats littéraires de l'époqu[e] et écrivit avec ardeur dans plusieurs journau[x]

Vers le même temps il prépara ses *Mélanges de littérature et de philosophie,* dont la première édition parut, en 1801, à Berlin; ils révélèrent un homme qui avait mûrement réfléchi sur les principales questions débattues par les philosophes sur les systèmes français comme sur ceux de sa patrie. Habile à résumer les discussions et ce que des opinions différentes pouvaient avoir de commun, Ancillon, éclectique par la solidité de ses connaissances, a beaucoup contribué à mettre dans tout leur jour les systèmes des philosophes, à en montrer les côtés vulnérables, à en signaler les égarements, et à faciliter la fusion de ceux qui, dégagés de ce qu'ils avaient d'antipathique, semblaient se compléter réciproquement. Il n'a jamais fait école lui-même. L'homme est toujours son objet : il n'aborde qu'avec répugnance les recherches métaphysiques, dont les moyens sont si imparfaits et les résultats si douteux.

Non content de révéler ainsi sa vocation de philosophe, Ancillon prit rang encore parmi les bons historiens de son époque par son *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis le quinzième siècle;* ouvrage imprimé à plusieurs reprises, mais malheureusement inachevé, où les aperçus politiques brillent autant que les portraits de caractères, et dont le style ne serait pas désavoué par les meilleurs écrivains français. A propos de cette histoire universelle des temps modernes, une commission de l'Institut de France proclama Ancillon « le digne héritier et successeur de Leibniz, montrant par son exemple que le but de la vraie philosophie est de multiplier et non de détruire les vérités; qu'elle tire sa principale force de l'alliance des sentiments avec les principes, et que c'est parmi les âmes élevées qu'elle aime à chercher ses premiers adeptes. » (Rapport de 1810.) Peu de temps après, il fut nommé membre de l'Académie royale de Berlin, et obtint la charge d'historiographe, dont son aïeul avait déjà été revêtu. En même temps la confiance du roi Frédéric-Guillaume III l'appela, en 1806, à faire l'éducation du prince royal et de son cousin le prince Frédéric-Guillaume-Louis, fonctions dont il s'acquitta à la satisfaction de son souverain, qui le nomma conseiller d'État. C'est en sa qualité de gouverneur des deux princes qu'il revit Paris en 1814; et les haines politiques n'empêchèrent pas l'accueil empressé qu'il y reçut. En même temps il continua à remplir ses devoirs d'académicien, et offrit de temps à autre au public des productions plus ou moins étendues, soit en allemand, soit en français; car ces deux langues lui étaient également familières. Après avoir terminé l'éducation des princes, il fut attaché en qualité de conseiller de légation au département des affaires étrangères, et prit une part active à un grand nombre de transactions diplomatiques. Il rendit aussi à sa patrie des services signalés comme membre de la commission de constitution, et se concilia de plus en plus la confiance de la cour, l'estime de ses collègues et celle du public. En 1825, il devint directeur de la section politique du ministère des affaires étrangères, et le public lui attribuait la rédaction de la *Staatszeitung* (Gazette d'État) de Berlin, journal semi-officiel. Élève et partisan déclaré du comte de Bernstorff, il lui succéda en juin 1831 dans le ministère des affaires étrangères, qu'il a dirigées avec sagesse. Son système, dans les conjonctures difficiles, était celui de la temporisation. C'était aussi celui du vieux roi. « M. Ancillon, « dit un écrivain célèbre, est toujours l'homme « des tempéraments et du milieu; il tient honorablement sa place entre le génie et la médiocrité. Sa philosophie n'est pas plus *décidée* « que sa politique, son style n'a pas plus de vigueur que son administration; tout est dans « une mesure honnête et convenable, toujours « à l'abri de la force et de la grandeur (1). »

Ancillon, bien qu'il fût trois fois marié, n'a point laissé d'enfants. Il fut le dernier rejeton d'une illustre famille.

Voici la liste exacte des ouvrages d'Ancillon : 1° *Mélanges de littérature et de philosophie;* 1re éd., Berlin, 1801, in-8°; 2e éd., Paris, 1809, 2 vol. in-8°; — 2° *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe depuis le quinzième siècle*, Berlin, 1803-1805, 4 vol. in-8°; nouvelle édition, revue et corrigée par l'auteur, Paris, 1823, 4 vol. in-8°; — 3° *Éloge historique de H.-B. Mérian;* Berlin, 1810, in-8°; — 4° *Ueber Souverainetæt und Staatsverfassung* (Sur le droit de souveraineté et sur les institutions politiques); Berlin, 1816, in-8°; — 5° *Essais philosophiques,* ou *nouveaux Mélanges de littérature et de philosophie;* Genève et Paris, 1817, 2 vol. in-8°; — 6° *Ueber Staatswissenschaft* (Sur les sciences politiques); Berlin, 1819, in-8°; — 7° *Nouveaux essais de politique et de philosophie;* Paris, 1824, 2 vol. in-8°; — 8° *Ueber Glauben und Wissen in der Philosophie* (Sur les objets de la foi et du savoir en matières philosophiques); Berlin, 1824, in-8°; — 9° *Ueber den Geist der Staatsverfassungen und dessen Einfluss auf die Gesetzgebung* (De l'esprit des constitutions, et de son influence sur la législation); Berlin, 1825, in-8°; — 10° *Zur Vermittlung der Extreme in den Meinungen* (Des moyens de concilier les extrêmes dans les opinions politiques et en littérature); Berlin, 1828-1831, 2 vol. in-8°; — 11° *Pensées sur l'homme, ses rapports et ses intérêts;* Berlin, 1829, 2 vol. in-8°. [Extr. de l'*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon. — M. Lerminier, *Au delà du Rhin.*

ANCINA (*Jean-Juvénal*), savant prélat italien, né à Fossano en 1545, mort le 31 août 1604.

(1) M. Lerminier, *Au delà du Rhin.*

Il étudia les sciences d'abord à Montpellier, puis dans l'université de Mondovi, nouvellement créée par Emmanuel-Philibert, duc de Savoie. Il se livra avec succès à la poésie, étudia la médecine à Padoue, puis se fit prêtre, et devint évêque de Saluces. A l'âge de vingt ans, il publia un ouvrage en vers héroïques, intitulé *de Academia subalpina, libri duo;* Montréal, Leon. Torrentinus, 1565, in-8°. Les principaux de ses ouvrages sont : *Odæ quatuor seren. Sabaudiæ principibus, et Carolo Emmanueli eorum patri Odæ tres;* Montréal, 1565, in-8°; — *Tempio Armonico;* Rome, 1599, in-4° : recueil de poésies spirituelles; — *Decades divinarum contemplationum*, cité par le P. Lombardo; — un *Cantico*, en cent strophes, adressé au pape Pie V.

Ughelli, *Italia sacra*, I, 1230-1232. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Agosti della Chiesa, *Vie d'Ancina;* Turin, 1629. — Lombardo, *Vie d'Ancina;* Naples, 1656. — Marciani, *Mém. historiques sur la congrégation de l'Oratoire*, t. I.

ANCKARSTROEM. *Voy.* ANKARSTROEM.

***ANCKARSVÆRD** (*Charles-Henri*, comte D'), homme d'État suédois, né en 1782 à Sveaberg. Il suivit d'abord la carrière militaire, et fut en 1813 aide de camp du prince royal de Suède (Bernadotte) dans la guerre contre les Français. Il s'attira la disgrâce du prince, parce qu'il avait désapprouvé dans une lettre l'appui que la Suède prêtait, dans cette circonstance, aux puissances alliées. Élu membre de la diète en 1817, il fut le chef de l'opposition parlementaire, et eut avec le comte d'Adlersparre des discussions très-vives, à la suite desquelles il publia ses *Principes politiques*.

Dictionnaire de la Conversation, 2e édit. (1852).

***ANCKER** (*Jean*), graveur hollandais, vivait à Zwoll vers le milieu du quinzième siècle; c'est pourquoi on l'appelle *Ancker de Zwoll*. Ses gravures sont très-rares et estimées : Brulliot en mentionne dix-neuf.

Bartsch, *le Peintre graveur*. — Ottley, *Inquiry into the origin and early history of engraving*, etc. — Brulliot, *Dictionnaire des monogrammes*, etc.

ANCKWITZ (*Nicolas*, comte), diplomate polonais, né vers 1750, mort en 1794, nonce de Cracovie, joignit de grands vices à des talents remarquables : joueur, ambitieux, cupide, mais éloquent et habile, il fut convaincu d'avoir vendu à la Russie les intérêts de la Pologne. Député de l'ordre équestre à la diète de cette république, et ambassadeur extraordinaire à la cour de Danemark, il revint à Varsovie en 1792, pour rendre compte de sa mission à la confédération générale. Chargé de faire à Grodno l'ouverture de la diète, il se montra l'un des membres les plus actifs de cette assemblée. Ce fut lui qui signa, le 23 juillet 1793, au nom du roi de Pologne et de la république, et après le second partage de ce malheureux pays, le traité d'alliance conclu avec la Russie. On le vit ensuite, étant maréchal du conseil permanent, recevoir un traitement de 30,000 florins. L voix publique s'éleva contre l'homme qui sem blait s'enrichir des dépouilles de sa patrie. O ne remarqua pas sans horreur que le signatai d'un traité qui ruinait la Pologne était stipend par la cour de Russie. Le 18 avril 1794, u insurrection éclata, le peuple se porta au pala du nonce. Des lettres, saisies dans son secr taire, prouvèrent son crime : condamné à êt pendu, il fut exécuté sur-le-champ devant l'hôt de ville. Son cadavre fut jeté dans la sépultu des malfaiteurs.

Biographie des Contemporains.

***ANCONA** (*Ciriaco* D'), antiquaire italie né à Ancône vers 1391, mort à Crémone ve le milieu du quinzième siècle. Il voyagea da tout l'Orient, tant pour des affaires de comme que pour recueillir des manuscrits et des obj antiques. En 1426 il partit pour la Syrie, vis Rhodes, Béryte, Damas, l'île de Chypre, Mi lène, Cyzique, Thessalonique, Andrinople, etc. revint en Italie avec de nombreuses copies manuscrits et d'inscriptions. Le pape Eugène I Côme de Médicis, Visconti de Milan, l'encou gèrent dans ses recherches. En 1443 il se r dit en Morée, où il copia des inscriptions mentionnent dans leur correspondance Filel Traversari, Léonard Arétin, etc. En 144 habitait Ferrare. On ignore la date précise de mort.

La plupart des manuscrits d'Ancona sont dus. Ceux qui ont été publiés après sa n sont : *Itinerarium*, écrit vers 1441 et dédié pape Eugène IV, imprimé par Mehus à Flore en 1742; — *Epigrammata reperta per Ill cum a Kyriaco Anconitano*, publ. par Mor Rome, 1664; livre très-rare, contenant plu deux cents inscriptions. — Mazzuchelli encore quelques ouvrages inédits, qui parais se trouver dans quelques bibliothèques de l'It ou de l'Allemagne. H.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, t. V

ANCÔNE (le cardinal D'). *Voy.* ACCOLTI.

***ANCORA** (*Gaëtano* D'), antiquaire ital né à Naples le 8 octobre 1757, mort le 4 n 1816. Il eut pour protecteur sir William milton, ambassadeur anglais à la cour de Nap et fut nommé professeur de langue grecque à l' versité de Naples. Par suite de troubles politi de sa patrie, il perdit sa place, et refusa l' que lui fit l'empereur de Russie d'une chai l'université de Wilna. A la restauration du pr Ferdinand en 1815, Ancora fut rétabli d tous ses honneurs et émoluments, et nom secrétaire de la commission pour l'instruc publique. Il mourut un an après.

Ses principaux ouvrages sont : — *Me ria sulla observanza degli Antichi del lenzio;* Naples, 1782, in-4°; — *Saggio s uso de' Pozzi presso gli Antichi, specialm per preservativo de' tremuoti;* Naples, 1 in-8° : cet ouvrage curieux fut publié d'al

lans Signorelli, *Vicende della cultura delle Due Sicilie,* et réimprimé plus tard séparément; — *Ricerche filosofico-critiche sopra alcuni fossili metallici della Calabria;* Livourne, 1791, in-8° : cet ouvrage, sur lequel Carlo Amoretti et autres s'expriment avec éloge, est dédié à sir Joseph Banks; — *Guida ragionata per le antichità et per le curiosità naturali di Pozzuoli e de' Luoghi circonvicini;* Naples, 1792, in-8° : ce livre fut traduit en français par Charles de Manville, 1792; — *Dell' Economia fisica degli Antichi nel construire de' città;* Naples, in-8°. Outre ces ouvrages, il publia beaucoup d'articles dans des feuilles périodiques, sur des sujets divers : les principaux sont : un *Essai sur les jeux publics des Grecs*, imprimé dans les *Éphémérides romaines pour* 1790; — une *Lettre sur les fables d'Ésope;* — trois *lettres sur le groupe de Vénus et Adonis*, de *Canova;* — *Réflexions sur l'histoire des géants, et sur les idées que se formaient les anciens sur le flux et le reflux de la mer.* H.

Vaccolini, dans Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*, ii, 582-584.

ANCOURT. *Voy.* DANCOURT.

ANCRE (maréchal D'). *Voy.* CONCINI.

ANCUS MARTIUS, quatrième roi de Rome, fut petit-fils du Numa, par Pompilie, fille de ce prince. Après un court interrègne qui suivit la mort de Tullus Hostilius, il fut élu l'an 113 de Rome (641 avant J.-C.). En montant sur le trône, il annonça des dispositions pacifiques, et s'appliqua à remettre en honneur les cérémonies religieuses, qu'il fit, dit-on, le premier écrire sur des écorces de chêne, afin que chacun pût en prendre connaissance. Les Latins, qui désiraient tirer avantage de la mort de son prédécesseur, l'obligèrent, par une attaque soudaine, à prendre les armes. Après leur avoir déclaré la guerre avec les cérémonies prescrites par Numa, Ancus Martius prit Politorium, Tellène et Ficène, villes ou pour mieux dire bourgades dont il serait aujourd'hui impossible de déterminer la situation, mais qui étaient peu éloignées de Rome, et vers l'embouchure du Tigre; il les détruisit, et en transporta à Rome les habitants, auxquels, par une sage politique, il accorda le droit de cité. Les Latins tentèrent de se venger; mais Ancus les battit en bataille rangée. Les Fidénates, les Véiens, les Sabins et les Volsques ne furent pas plus heureux. Il prit la ville du premier de ces peuples en pratiquant des galeries souterraines, genre d'attaque dont l'histoire de Rome fait ici mention pour la première fois. Ayant ensuite vaincu deux fois les Véiens, Ancus obtint du sénat les honneurs du triomphe. Sous son règne, le mont Aventin et le mont Janicule furent enfermés dans l'enceinte de Rome. Pour joindre le Janicule à la ville, dont il était la citadelle, Ancus fit construire sur le Tibre le pont Sublicius. Il fit bâtir une prison dans la place publique; le port et la ville d'Ostie lui durent leur origine. Il fit creuser des salines, et en distribua le sel au peuple : ce fut l'origine des libéralités publiques connues dans la suite sous le nom de *congiaria*. Au nombre des monuments élevés par ses ordres, on doit placer le temple de Jupiter Férétrien, l'aqueduc magnifique dit de l'*Aqua Martia*, qui, dans la suite, ne suffisant pas aux besoins de Rome, fut agrandi par le préteur Q. Martius Rex, l'un des descendants de ce prince. Ancus mourut après un règne de vingt-quatre ans. Plutarque prétend que sa mort fut violente; mais les autres historiens ne partagent point cette opinion. Il fut enterré, suivant Varron (*Fragm.*, p. 241, édit. Béfort.), sur le mont Palatin, près de la porte Mugonia, et, d'après Solin, près de la voie Sacrée. Il laissa deux fils, dont l'aîné, âgé de quinze ans, eut pour tuteur Tarquin, nouvellement établi à Rome. Selon Denys d'Halicarnasse, Ancus Martius n'aurait obtenu que par un crime le pouvoir suprême.

Horace, *Carmen*, IV, od. 7. — Denys d'Halicarnasse, III, 36-46. — Cicéron, *De republica*, II, 18, 33, 35. — Tite-Live, I, 32-35. — Catulle, XXXII. — Niebuhr, *Histoire romaine*. — Durdent, dans la *Biograph. univers.*

***ANDALA** (*Ruard*), philosophe et théologien hollandais, né en 1665 à Andlahuizen près de Boolsward en Frise, mort le 12 septembre 1727. Après avoir été successivement pasteur à Arum, à Makkum et à Boolsward, il fut nommé professeur de philosophie à l'université de Franeker. Il était partisan déclaré des doctrines de Descartes, à en juger par les polémiques qu'il soutint avec plusieurs de ses collègues qui professaient les idées d'Aristote. En 1712, il permuta sa chaire avec celle de théologie. Ses principaux écrits sont : *Dissertationes academicæ in philosophiam primam et naturalem;* Franeker, 1709, in-4°; — *Syntagma theologico-physico-metaphysicum, complectens compendium theologiæ naturalis, paraphrasin in principia philosophiæ Renati Descartes, ut et dissertationum philosophicarum Heptada;* Franeker, 1711, in-4° : on y trouve, entre autres, quelques observations météorologiques fort intéressantes; — *Dissertationum philosophicarum pentas;* Franeker, 1712, in-4°; recueil de cinq dissertations de controverse contre Leibniz, le Clerc, Deurhov et Geuling; — *Cartesius verus Spinosismi eversor et physicæ experimentalis architectus;* Franeker, 1719, in-4° : réplique à un ouvrage de le Roi, *Cartesius verus Spinosismi architectus;* — *Verklaring van de Openbaringe van Johannes* (commentaire sur l'Apocalypse); Leeuwarden, 1726, in-4° : cet ouvrage était très-estimé des théologiens hollandais. On a aussi d'Andala cinq lettres, en hollandais, à Balthazar Bekker, l'auteur du fameux livre intitulé *De betooverde Weereld* (le Monde enchanté), où il est question de l'existence des sorcières et des enchantements. H.

Vriemoet, *Athenæ Frisiacæ*, p. 728-737. — Chalmot, *Biographisch-Woordenboek der Nederlanden*, I, 241-243. — Ypeij et Dermout, *Geschiedenis der Nederlandsche hervormde kerk*, II, 458.

ANDECA, roi des Suèves en Espagne, enleva la couronne à Éboric vers l'an 583, et fut défait l'année suivante par Leovigilde, qui incorpora le royaume des Suèves dans celui des Visigoths en 584.

Mariana, *Histoire de l'Espagne*.

ANDEIRO (*don Juan-Ferdinand*), favori de la reine de Portugal Éléonore Tellez. *Voy.* TELLEZ et JEAN Ier.

***ANDEREDUS**, moine de Corvey, dans la basse Saxe, mort en 958. Les annales de Corvey (*Annales Corbeienses*) le citent comme peintre et musicien célèbre.

Fiorillo, *Geschichte der zeichnenden Künste in Deutschland.*

***ANDERLINI** (*Lucio-François*), médecin italien, vivait à Saint-Angelo (duché d'Urbino) au dix-huitième siècle. Il composa, dans ses heures de loisir, un poëme anatomique. *L'anatomico in Parnasso;* Pesaro, 1739, in-4°. On lui attribue aussi (*Biographie médicale*) un recueil de poésies intitulé *Poesie facete;* Venise, 1754, in-8°.

Anderlini, *l'Anatomico in Parnasso.*

***ANDERLONI** (*Pietro*), graveur italien, né le 12 octobre 1784 à Santa-Eufemia dans le Bressan, mort le 13 octobre 1849. Il suivit la carrière de son père, Faustin, qui le fit d'abord travailler aux planches du Traité de l'anévrisme, de Scarpa. Il eut ensuite pour maître Longhi, qu'il remplaça, en 1831, à la direction de l'école de gravure de Milan. On cite parmi ses meilleures productions *la Vierge* et *la Vision d'Ézéchiel,* d'après Raphaël; la *Fille de Jéthro,* d'après le Poussin; la *Femme adultère*, d'après le Titien. — Son père Faustin a gravé les portraits de Harder, de Schiller, etc.

Oesterreichisches biograph. Lexicon, 1851. — *Dictionnaire de la Conversation.*

ANDERLOT. *Voy.* DANDELOT et COLIGNI.

ANDERSEN ou **ANDREÆ** (*Lars* ou *Laurent*), chancelier de Gustave Wasa, né en Suède en 1480, mort en 1552, fut d'abord prêtre à Strengnes, et devint ensuite archidiacre à Upsal. Des voyages en divers pays, et un séjour à Rome, lui avaient donné la connaissance des hommes et des affaires. Lorsque les dogmes de Luther, qu'il avait appris à connaître à Wittenberg, se furent répandus en Suède, il les recommanda fortement à Gustave Wasa qui venait de monter sur le trône, et devint le mobile principal de la révolution qui changea la croyance religieuse des Suédois. Le roi lui donna toute sa confiance, suivit le plan qu'il traça, et le nomma son chancelier. Ce fut lui qui à la diète de Westeras, en 1527, malgré la forte opposition du clergé et de plusieurs grands du royaume, décida les états à publier le recez qui mettait les intérêts de l'Église à la disposition du roi. Des incidents, dont les mémoires du temps n'indiquent pas clairement la marche, entraînèrent ensuite le chancelier dans le parti des mécontents. Instruit d'une conspiration contre Gustave, il n'en avait pas donné connaissance; e le roi l'ayant accusé devant les états, il fut con damné à perdre la vie. Il parvint cependant la racheter par une somme d'argent, et se retir à Strengnes, où il mourut. Il donna la premièr traduction du Nouveau Testament en langu suédoise.

J. Magnus, *Historia de omnibus Gothorum regibus* Rome, 1553, p. 477. — Gezelius, *Biographiskt Lexico öfver Svenske män.* — Messenius, *Scandia illustrat* — Catteau, dans la *Biographie universelle.*

***ANDERSEN** (*Hans-Christian*), poëte da nois, né le 2 avril 1805 à Odensée, en Fioni Fils d'un cordonnier, il travailla d'abord dans u atelier, et s'engagea ensuite au théâtre de Cope hague. Comme il s'était fait remarquer par que ques pièces de vers, il obtint des secours du r qui lui fit faire des études classiques. En 183 il publia son premier recueil de *Poésies,* su d'un second recueil (*Phantasien und Skizzer* en 1831. Pendant un voyage en Allemagne, il se d'amitié avec Tieck et Chamisso. De 1833 à 18 il visita, aux frais du gouvernement danois, Suisse, la France et l'Italie, où il acheva son *I provisator,* et *Agnete und der Meerman* espèce de nouvelle. En 1840, il fit paraître drame romantique, *le Mulâtre,* qui eut du s cès; son *Livre à images sans images,* conten des portraits fantastiques. En 1840, il fit voyage en Orient, qu'il a décrit dans le *Ba d'un poëte* (1842). En 1846, il visita Ror Naples et les Pyrénées, où il termina son auto graphie sous le titre *le Conte de ma vie.* œuvres complètes, dont la plupart ont été tradu en allemand et dans d'autres langues, ont p à Leipzig, 1847-1848, 35 vol. in-12.

Conversations-Lexicon.

***ANDERSEN** (*Pierre*), peintre danois, ciple de Magnus Berg, vivait vers le milieu dix-huitième siècle. Il était peintre de la c et a laissé plusieurs tableaux estimés.

Weinwich, *Kunstenshistorie.* — Nagler, *Neues gemeines Künstler-Lexicon.*

ANDERSON (*Adam*), écrivain écossais vers 1692, mort à Londres le 10 janvier 176 fut premier commis d'un bureau de finan et occupa plusieurs autres places à Londres. a de lui un ouvrage fort intéressant sur l'hist du commerce, intitulé *Historical and c nological Deduction of the origin of comm from the earliest accounts, containing an tory of the great commercial Interests o British empire.* La première édition paru 1762. Il y en a eu plusieurs autres; la der est de 1801, en 4 vol. in-4°, très-bien exéc

Gentleman's Magazine, LIII, 41.

ANDERSON (*Alexandre*), mathémat écossais, né à Aberdeen vers 1582, professai mathématiques à Paris vers le commenceme dix-septième siècle. Il publia un *Supplemen Apollonii redivivi,* 1612, in-4°, où il com Ghetaldi.

Montucla, *Histoire des mathématiques.*

***ANDERSON** (*Alexandre*), naturaliste anglais, mort en 1813. Il visita fort jeune les îles Caraïbes, et en observa la constitution géologique et les végétaux. En 1780, il fit connaître le *kirkina piton*, arbre de l'île de Sainte-Lucie, dont l'écorce a été employée en médecine; on en trouve une description dans Rozier, *Observations sur la physique*. En 1789, il communiqua à la Société royale de Londres une notice intéressante sur un lac de bitume dans l'île de la Trinité : *Account of a bituminous lake or plain in the island of Trinidad* (imprimé dans les *Philosophical Transactions.*)

Anderson dirigea pendant plusieurs années le jardin botanique de l'île de Saint-Vincent, et publia, en 1798, un rapport sous ce titre : *State of some of the most valuable plants in his Majesty's botanical garden in the island of Saint-Vincent.* On y trouve, entre autres, la lescription de l'arbre à pain (*artocarpus incisa*) apporté d'O-Tahiti, ainsi que des détails sur la culture du giroflier et du cannelier. Ce rapport, qui valut à son auteur une médaille d'argent de la part de la Société des arts, a été imprimé dans le volume XVI des Mémoires de cette Société. En 802 Anderson fit paraître, dans ce même recueil, deux notices, dont l'une sur l'introduction du giroflier aux Indes orientales (île de Saint-Vincent), et l'autre sur la culture du cannelier Saint-Vincent. Ces deux notices, accompagnées e planches et d'échantillons de produits, valurent à leur auteur la médaille d'or. On ne connaît la vie d'Anderson que par ses travaux. H.

Transact. Soc. of arts, XVI, XX. — *Philosoph. transact.*, 1789. — Callisen, *Medicin, Schriftsteller-Lexicon.*

ANDERSON (sir *Edmond*), jurisconsulte anglais, né vers l'an 1540 à Brougton ou à Flixborough', dans le comté de Lincoln, et mort en 605. Il fut un des commissaires nommés pour ire le procès à la reine d'Écosse, et l'un des ges qui condamnèrent Davison, secrétaire d'Élisabeth, accusé d'avoir fait hâter, sans autoté, l'exécution de la reine Marie. Ce procès résente quelques circonstances remarquables, ui font connaître l'influence que le pouvoir xerçait sur l'administration de la justice. Élisabeth voulait affaiblir l'impression de pitié que roduisait généralement sur le peuple la condamnation de l'infortunée Marie, et cherchait même à faire croire qu'elle n'était pas éloignée : lui accorder sa grâce. Davison, homme vil et orrompu, n'avait fait vraisemblablement que conformer aux intentions de sa maîtresse, en voyant l'ordre d'exécuter la sentence; il fut pendant mis en jugement pour avoir donné t ordre « contre le commandement de la reine, et sans sa participation. » Dans l'insuction du procès, l'un des juges exalta beauup la clémence d'Élisabeth, et blâma fortement avison d'en avoir arrêté les effets par son imudente précipitation. Celui-ci se défendit en sant qu'il avait fait une chose juste, quoique d'une manière qui ne l'était pas : *Justum, sed non juste.* Cette distinction, très-propre à faire condamner un innocent ou absoudre un coupable, suivant l'occasion, fut admise par le tribunal. Davison fut condamné à payer une amende de dix mille livres sterling, et à être emprisonné tant qu'il plairait à la reine. On conçoit que la détention ne fut pas longue, et que l'amende ne tomba pas à sa charge. Anderson déploya un zèle actif contre toutes les sectes séparées de l'Église anglicane, et surtout contre les brownistes, envers lesquels il fut quelquefois injuste. Ses ouvrages sont (en anglais) : 1° *Jugements rendus, sous le règne de la reine Élisabeth, par la cour de Common-Bench;* Londres, 1644, in-fol.; — 2° *Décisions et Jugements des tribunaux de Westminster, rendus dans les dernières années du règne d'Élisabeth;* Londres, 1653, in-4°.

Biographia britannica. — Wood, *Athenæ Oxonienses.* — Loyd, *State worthies.* — *English baronetage*, v. III, part. II, pag. 428; part. I, p. 191. — Suard, dans la *Biographie universelle.*

ANDERSON ou **ANDERSEN** (*George*), voyageur allemand, né à Tonderen (duché de Schleswig) au commencement du dix-septième siècle, mort vers 1675. Sans avoir fait d'études préliminaires, et doué seulement d'une mémoire prodigieuse, il partit de Texel le 24 avril 1644, et visita successivement le cap de Bonne-Espérance, Java, Sumatra : il parcourut l'Arabie, la Perse, l'Inde, la Chine, le Japon, et revint par la Tartarie, la Perse septentrionale, la Mésopotamie, la Syrie et la Palestine. De retour dans sa patrie le 23 novembre 1650, il entra au service du duc de Holstein-Gottorp, auquel il faisait chaque jour le récit de ses voyages; ce récit fut publié, du consentement d'Anderson, à Schleswig en 1669, par Oléarius, sous ce titre : *Relation des voyages en Orient de George Anderson et de Volg. Iversen,* in-fol. (en allemand).

Ersch et Grüber, *Allgem. Encyclop.*

***ANDERSON** (*Guillaume* ou *William*), naturaliste anglais, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il servit comme chirurgien à bord du navire *la Résolution*, dans le voyage de Cook de 1772 à 1775. Pendant une relâche dans le port de Sandwich, une partie de l'équipage du navire fut empoisonnée en mangeant des poissons que l'on venait de pêcher. Ce détail curieux est raconté par Anderson dans le vol. LXVI des *Philosophical Transactions* (*An account of some poisonous fish in the south seas, in a letter to sir James Pringle*). La lettre adressée à Pringle porte la date du 3 avril 1776. En novembre de la même année, Anderson envoya à la Société royale de Londres la description d'un bloc erratique qui se trouve à dix lieues environ de la ville du Cap, et qui est connu dans le pays sous le nom de *Tour de Babel* ou de *Perle de diamant.* Les papiers inédits d'Anderson, contenant plusieurs observations zoologiques intéressantes, ainsi que son

herbier (plantes de Van-Diémen), sont déposés au Musée britannique. R. Brown a donné à un genre de la famille des épacridées le nom d'*andersonia*. H.

R. Brown, *Prodromus floræ Novæ Hollandiæ.* — Voyages de Cook. — Walt, *Biblioth. britan.*

ANDERSON (*Jacques*), économiste et agronome écossais, né en 1739 au village d'Hermiston, près d'Édimbourg, mort le 15 octobre 1808. Il perdit ses parents de bonne heure, et prit, dès l'âge de quinze ans, la direction d'une ferme que sa famille avait exploitée depuis plusieurs générations. Avide de s'instruire, il suivit à Édimbourg le cours de chimie de Cullen, et ne négligea rien pour améliorer la pratique de l'agriculture. Il avait à peine vingt ans, quand il introduisit chez les fermiers du Mid-Lothian l'usage de la petite charrue à deux chevaux et sans roue, aujourd'hui généralement connue sous le nom de charrue écossaise (*Scotch plough*). Il quitta bientôt Hermiston, et se mit à gérer une ferme dans l'Aberdeenshire, beaucoup plus vaste, pour continuer, sur une plus grande échelle, les applications de la science à l'économie rurale. En 1771, il publia à ce sujet son premier essai littéraire : *Essays on planting*, dans Ruddiman, *Edinburgh weekly Magazine*. En 1776, il fit paraître un *Practical Treatise on Chimneys*, et, en 1777, *Essays relating to agriculture and rural affairs*, 3 vol. in-8°.

Marié depuis 1768, Anderson se retira en 1783 à Édimbourg, pour surveiller l'éducation de ses enfants. Il s'occupa alors de l'amélioration de la pêche sur la côte occidentale des îles de l'Écosse, et en fit le sujet d'un rapport adressé au gouvernement : *An account of the present state of the Hebrides and Western Coast of Scotland; in which an attempt is made to explain the circumstances that have hitherto depressed the industry of natives; and some hints are suggested for encouraging the fisheries and promoting other improvements in those countries;* Édimbourg, 1785, in-8°.

En 1790, il fonda à Édimbourg un recueil hebdomadaire, destiné à mettre les sciences à la portée de tout le monde. Ce recueil, intitulé *l'Abeille* (*the Bee*), qui contient de nombreux articles fort intéressants sur l'économie politique et rurale, parut jusqu'en 1794, et remplit dix-huit volumes. En 1797, Anderson se retira à Isleworth, près de Londres; il y publia, de 1799 à 1802, un journal mensuel, sous le titre : *Recreations in Agriculture, Natural History, Arts, and Miscellaneous Literatur;* 6 vol. in-8°. On y trouve, entre autres, un article fort remarquable sur l'origine de la rente (vol. V, p. 401-428), article qui donna lieu à de vives controverses.

Outre les écrits mentionnés, on a d'Anderson : *Observations on Slavery;* Manchester, 1789, in-4°; — *A general View of the Agriculture and rural Economy of the county of Aberdeen, etc.;* Édimb., 1794, in-8°; — *On an universal Character, in two Letters to Edward Home;* Édimb., 1794, in-8°; — *A practical Treatise on draining bogs and swampy grounds, etc.;* ibid., 1797, in-8°; — des articles dans *Gentleman's Magazine*, et dans l'*Encyclopédie Britann. sur la mousson, etc.* H.

Gentleman's Magazine, LXXVIII, 1051. — *Encyclopædia Britannica.* — *Biographical Dictionary.*

***ANDERSON** (*James* ou *Jacques*), historien écossais, né le 5 août 1662, mort en 1728. Il étudia à l'université d'Édimbourg, où il prit le degré de maître ès arts le 27 mai 1680. Depuis 1715 il occupa la place de maître général des postes de l'Écosse. On a de lui : *Collections relating to the History of Mary queen of Scotland*, 4 vol. in-4°, 1724-1728; — *Selectus diplomatum et numismatum Scotiæ thesaurus, in duas partes distributus : Prior syllogen complectitur veterum diplomatum sive chartarum regum et procerum Scotiæ, una cum eorum sigillis, a Duncano II ad Jacobum I, id est ab anno* 1094 *ad* 1412. *Adjuncta sunt reliquorum Scotiæ et Magnæ Britanniæ regum sigilla, a prædicto Jacobo I,* etc.; Edimb., 1739.

Chalmers, *Life of Ruddiman*, 151-164. — Maidmen, *Analecta scotica.* — *Catalogues of scottish Writer.* Édimbourg, 1833.

ANDERSON (*James*), généalogiste écossais, souvent confondu avec le précédent, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Appartenant à la congrégation presbytérienne dans Swallow-Street (Piccadilly), il reçut de ses amis le surnom de *Bishop Anderson.* Ch[...] d'une loge de francs-maçons, il publia, en 172[...] *the Constitutions of Free Masons;* Londres, in-8°. En 1732, il fit paraître un énorme volume in-fol., intitulé *Royal Genealogies, or the Genealogical Tables of Emperors, Kings and Princes, from Adam to these times*, en deux parties; — *A Genealogical History of the House of Yvery in its different Branches of Yvery, Luvel, Perceval and Gournay;* 2 vol. in-8°, Londres, 1742.

Gentleman's Magazine, LIII, 41. — Chambers, *Biographical Dictionary of eminent Scotsmen.*

***ANDERSON** (*James-Jacques*), médecin anglais, mort vers 1809. On a peu de détails sur [sa] vie. Il fut longtemps médecin en chef des armées britanniques dans les Indes orientales, et se [fit] d'abord connaître par une série de lettres adressées au célèbre Joseph Banks, sur les productions naturelles de l'Hindoustan. Ces lettres p[a]rurent à Madras, 1787, in-8°. On y trouve, entre autres, l'histoire de la découverte d'un insecte propre à remplacer la cochenille, et q[ui] vit, comme celle-ci, sur le cactus. On fit d[es] essais pour multiplier cet insecte, mais on [ne] tarda pas à reconnaître que le carmin ainsi obtenu était inférieur à celui du Brésil. En 178[...] Anderson publia une nouvelle série de lettres s[ur] la culture du nopal ou cactus cochenillifère, q[ue] la compagnie anglaise des Indes avait fait ve[...]

de l'île de France et du jardin de Kew. Cette nouvelle série parut sous le titre : *Conclusion of Letters on the subject of Cochineal*; Madras, 1789-1790, in-8°.

Il s'occupa ensuite de l'introduction du mûrier dans les possessions anglaises de l'Inde, et publia ses résultats sous le titre : *Correspondence for the Introduction of Cochineal Insects from America, the Varnish and Tallow Trees from China, the discovery and cultivation of white lac, the culture of red lac, and also for the Introduction, cultivation and establishment of mulberry trees and silk worms, with a description and drawing of an improved Piedmontese Reel for the manufacture of raw silk, together with the cultivation of the finest Cinnamon, trees of Ceylan, indigo, etc.*; Madras, 1791, in-8°. — On a encore de lui : *Miscellaneous communications, letters, etc.*; Madras, 1794-1796; — *An attempt to discover such minerals as correspond with the classification of Cronstedt and thus led to a more extensive knowledge of the mineralogy of this country* (Coromandel), dans *The Phœnix*; 1797. — *Journal of the Establishment of naval and tuna for the prevention or cure of Scurvy, dysentery and ulcers on ship board and navigation*; Madras, 1808. H.

Royle, *Essay on the productive resources of India*. — *Biographical Dictionary*.

ANDERSON (*Jean*), ministre presbytérien écossais, né en 1671, mort en 1720. Il fut élevé à Saint-Andrew's, où il prit le degré de maître ès arts. En 1704 il fut nommé pasteur à Dumbarton, et commença à publier des écrits de controverse, parmi lesquels on remarque : *A Dialogue between a curate and a Countrey man concerning the English Service or common Prayer Book of England*; Glasgow, 1710 ou 1711, in-4°; — *A Defence of the Church Government Faith, Worship, and Spirit of the Presbyterians, in answer to a book entitled, An Apology for Mr. Thomas Rhind*.

Chambers, *Biographical Dictionary of eminent Scotsmen*. — Scottish, *Biographical Dictionary*, in-12; Édimbourg, 1822.

ANDERSON (*Jean*), jurisconsulte et géographe allemand, né à Hambourg le 14 mars 1674, mort le 3 mai 1743. Son père, riche marchand d'origine suédoise, lui fit donner une éducation soignée. Le jeune Anderson fit de rapides progrès dans les langues grecque et latine, ainsi que dans les mathématiques, et fréquenta en 1695 l'université de Halle, fondée un an auparavant. Il y étudia le droit; mais dans ses moments de loisir il apprit le français, l'italien et l'anglais. Il prit le grade de docteur en droit, à Leyde, le 8 août 1697, après avoir soutenu une thèse *de Jure Zenoniano*.

Anderson visita ensuite les mines les plus remarquables de la Saxe, et parcourut l'Allemagne et la Hollande, où il se lia d'amitié avec Leeuwenhoek et Musschenbroek; il visita la Haye pendant les négociations qui précédèrent la paix de Ryswick. De retour à Hambourg, il exerça avec succès la profession d'avocat. En novembre 1708 il fut nommé syndic, et en 1732 premier bourgmestre de sa ville natale, place qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Durant les quinze ans qu'Anderson remplit les fonctions de syndic, il fut employé à plusieurs négociations importantes. Au mois d'août 1711, il fut envoyé en ambassade auprès de Frédéric IV, roi de Danemark; dans le cours du même mois il conclut, au nom de la ville de Hambourg, un traité de commerce et de navigation avec les États de Brandebourg, de Wolfenbuttel et de Hanovre. En 1713, il représenta sa ville natale au congrès d'Utrecht; en 1715, il fit partie de l'ambassade envoyée auprès de Louis XIV. Ses négociations, retardées un moment par la mort du roi, amenèrent la conclusion d'un traité de commerce entre la France et Hambourg. Anderson s'était acquis une si grande renommée, que le roi George Ier fit tous ses efforts pour l'attirer au service de l'Angleterre. Mais il refusa cette offre, aimant mieux être bourgmestre de Hambourg que serviteur d'un prince.

Cependant ses occupations administratives ne l'empêchèrent pas de se livrer à des travaux scientifiques. Pendant un long séjour à Paris, il cultiva l'amitié de Cassini, de Jussieu, de Réaumur, de Geoffroy et de Fontenelle, et s'y livra à son goût pour l'archéologie et la numismatique.

Anderson a fourni des notes au *Dictionnaire étymologique* d'Ekert, et il a complété la publication du *Glossaire* de Gérard Meyer (*Glossarium linguæ veteris Saxonicæ*). Après sa mort, on trouva parmi ses papiers : *Glossarium Teutonicum et Allemanicum*; — *Observationes Juris Germanici, ad ductum Elementorum Juris Germanici beati Heirenii*, et quelques autres écrits. Son principal ouvrage est une histoire naturelle du Groënland et de l'Islande, publiée, en 1746, sous le titre : *Herrn Johann Anderson, J. U. D. und weyland ersten Bürgermeister der freyen Kayserlichen Reichstadt Hamburg, Nachrichten von Groënland und der Strasse Davis zum wahren Nutzen der Wissenschaft und der Handlung* (avec des figures); Hambourg, 1746, in-8°. C'est un recueil de détails précieux fournis par les marins qui avaient visité ces régions. Cet ouvrage fut traduit en danois en 1748, et en français par Sellius, en 1754. Il est recherché pour les renseignements curieux qu'il contient, et pour les détails sur la langue islandaise, compris dans les quarante-trois dernières pages. Horrebow en a corrigé quelques erreurs. L'édition allemande est très-rare, et la traduction française est tronquée. F. H.

Vie d'Anderson, qui précède l'édition allemande de l'Islande, etc. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplém. d'Adelung.

***ANDERSON** (*Jean*), physicien anglais, né à

Roseneath, dans le Dumbartonshire, en 1726, mort le 13 janvier 1796. Il étudia à Glasgow, où il devint, en 1760, professeur de physique et de philosophie naturelle. Il fit des expériences sur diverses espèces de projectiles, et paraît avoir eu le premier l'idée des fusils à répercussion. Il perfectionna aussi les pièces de campagne, et en offrit, en 1791, un modèle à la convention nationale, avec cette inscription : *Don de la science à la liberté.* Il eut aussi l'idée de faire transporter à de grandes distances des journaux ou manifestes politiques, en les attachant à de petits ballons en papier huilé, gonflés de gaz hydrogène. Son principal ouvrage a pour titre : *Institutes of Physics;* Glasgow, 1786; il eut, dans l'espace de dix ans, cinq éditions successives.

Glasgow mechanic's Magazine, vol. III. — Chambers, *Biographical Dictionary of eminent Scotsmen.*

*ANDERSON (*Jean*), médecin anglais, mort à Margate en juin 1804. Il exerça longtemps sa profession à Kingston, près de Londres. On a de lui : *Dissert. de Scorbuto;* Édimb., 1771, in-4°; — *Medical Remarks on natural, spontaneous and artificial evacuation;* ibid., 1788, in-8°.

Gentleman's Magazine, t. LXXV, 978.

*ANDERSON (*Jean*), chirurgien écossais, né le 6 juin 1789 à Gilmerton-House, dans la contrée de Mid-Lothian, mort le 24 décembre 1832. Il exerça son art à Hamilton, dans le Lanarkshire, et écrivit *Historiacal and genealogical memoirs of the House of Hamilton*, Édimb., 1825, in-8°; avec un supplément, publié en 1827.

Chambers, *Biographical Dictionary of eminent Scotsmen,* IV, 477.

*ANDERSON (*Patrick*), médecin écossais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. On a de lui : *The cold spring of Kingborne Craig, his admirable and new tryed properties*, etc.; Édimb., 1618, in-8°; — *Grana anglica, hoc est pilularum hujus nominis utilitas*, etc.; Édimb., 1635, in-12. Les pilules d'Anderson, ou grains anglais, dont parle cet opuscule très-rare, ont encore aujourd'hui une grande réputation dans toute l'Écosse, et le privilége de leur date s'est transmis par voie d'héritage. — Anderson a laissé, en manuscrit, une *Histoire de l'Écosse.*

Biographical Dictionary.

ANDERSON (*Robert*), géomètre et fabricant d'étoffes de soie à Londres au milieu du dix-septième siècle. Il publia en anglais : 1° *Propositions stéréométriques, applicables à divers objets, mais spécialement destinées au jaugeage ;* 1668, in-8°; — 2° *le Jaugeage perfectionné, pour servir de supplément aux Propositions stéréométriques;* 1669, in-8°; — *Ad angularium sectionum analyticen theoremata* καθολικώτερα; Paris, 1615; — *Vindiciæ Archimedis, sive Elenchus cyclometriæ novæ a Philippo Lansbergio nuper editæ;* Paris, 1616; —*Animadversionis in Franciscum Vietam a Clemente Curiaco nuper editæ brevis* Διάκρισις; Paris, 1617; — *Exercitationum mathematicarum decas prima;* Paris, 1619. Ces ouvrages sont très rares. S. Davies en a donné l'analyse dans *Ladie's diary for* 1840.

Biographical Dictionary.

*ANDERSON (*Robert*), poëte anglais, né à Carlisle le 1er février 1770, mort le 27 septembre 1833. Le plus jeune des neuf enfants d'un père pauvre, il reçut sa première éducation dans une école de charité. Dès son enfance il eut un goût prononcé pour la poésie, et ce goût lui vint, dit-il, d'une montagnarde écossaise pour laquelle il faisait souvent des commissions. Son premier essai fut la ballade *Lucy Gray*, qui fut chantée avec applaudissements au Vauxhall, pendant l'été de 1794. En 1796 Anderson publia un volume de poésies, qui ne lui valut qu'un peu de vaine renommée. En 1801 il composa, en dialecte cumbrien, un poëme intitulé *Betty Brown*, qui fut assez favorablement accueilli; ce qui détermina l'auteur à en faire d'autres dans le même genre. Ces poëmes, insérés d'abord dans les journaux, furent réunis en un volume, et publiés sous le titre *Ballads in the Cumberlamd Dialect*; Carlisle, 1805, avec des notes et un glossaire par l'ami de l'auteur, M. Thomas Sanderson. Peu de temps après l'apparition de ce volume, Anderson quitta l'Angleterre pour s'établir à Belfast, où il demeura plusieurs années. De retour à Carlisle il dut songer sérieusement à se prémunir contre l'indigence qui menaçait sa vieillesse. Il publia, peu de temps après, deux volumes de poésie, avec son autobiographie, que son ami Sanderson accompagna d'un *Essay on the Caracters and Manners of the Peasantry of Cumberland;* Carlisle, 2 vol. in-8°, 1820. — Les poésies humoristiques d'Anderson sont très-estimées dans son pays natal. Les foires, les noces, les vogues de village, sont son thème favori. On trouve un choix de ses poésies dans *Dialogues, Poems, etc. in the Westmoreland and Cumberland Dialects;* London, 1839, in-12. H.

Autobiographie d'Anderson. — Anderson, *Ballads in the Cumberland Dialect;* Carlisle, 1805.

* ANDERSON (*Robert*), publiciste anglais, né à Lanarkshire le 7 janvier 1750, mort à Édimbourg le 20 février 1830. Destiné d'abord à la théologie, il l'abandonna pour l'étude de la médecine; et, après avoir quelque temps exercé sa profession à Bamborough-Castle en Northumberland et à Alnwick, il retourna à Édimbourg pour ne s'occuper que de travaux littéraires. Il employa plusieurs années à préparer son édition des *British Poets*, dont le premier volume parut en 1792, et le dernier (le 14e de la série) en 1807. Anderson y consacre à chaque poëte une notice biographique et critique, étendue et soigneusement faite. Sa notice sur Johnson fut imprimée à part avec des additions, sous le titre : *The Life of Samuel Johnson, with critical observations on his Works.* Sa notice sur Smollett fut aussi publiée à part : *The Life of Tobias*

Smollett, M. D., with critical observations on his Works; Édimbourg, 1803, in-8°. En 1820, Anderson publia une édition des ouvrages de John Moore, M. D.; avec un *Memoir of his Life and Writings*.

Encyclopédie Britannique.

* **ANDERSON** (*Thomas*), chirurgien anglais, vivait à Leith vers le milieu du dix-huitième siècle. En 1781 il lut, à la Société philosophique d'Édimbourg, un mémoire intitulé *Pathological observations on Brain* (imprimé dans le t. II des *Transactions of the Royal Society of Edinburgh*, 1790). Le mémoire est du plus haut intérêt; il renferme des résultats importants qui sont aujourd'hui acquis à la science. Ainsi l'auteur y établit que : 1° lorsque le cerveau est malade d'un côté, c'est le côté opposé du corps qui en reçoit l'effet; 2° lorsque les côtés du cerveau sont malades, tout le corps souffre. On cite encore de ce chirurgien : *Account of avery extraordinary enlargement of the Stomach discovered indiffection, med. Com.* II, 294, 1774; — *History of a Case in which a quantity of pus from near the rectum found its way into the scrotum, giving the appearance of hernia*; ibid., II, 243. H.

Watt, *Bibl. britan.*

ANDERSON (*Walter*), écrivain écossais, né vers 1720, mort en 1800. Il fut pendant cinquante ans pasteur à Chirnside. Outre une histoire de Crésus sur les songes, sur les oracles, on a de lui une *Histoire de France*, 2 vol. in-4°, 1769; 3e volume jusqu'à l'édit de Nantes, 1775; 4e et 5e volume jusqu'à la paix de Munster, 1648.

Gentlem. Magaz., LXX, 802, 999. — Chambers, *Lives of illustrious Scotsmen.*

ANDERTON (*Henri*), peintre anglais, vivait vers la fin du dix-septième siècle. Il fut élève de Robert Streater, peintre de Charles II; il visita Rome, et y consacra quelques années à l'étude des antiques. Après son retour en Angleterre, Anderson fit les portraits des principales personnes de la cour, ainsi que plusieurs tableaux de paysages estimés.

Piles, *l'Art de peindre*, etc.; Londres, 1706.

ANDERTON (*Jacques*), controversiste anglais, natif de Lostock, dans la province de Lancastre, vivait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Pour se mettre à l'abri des lois pénales de son pays contre les catholiques, il se déguisa, dans tous ses ouvrages, sous le nom de *Jean Brereley*. Le principal, celui qui fit le plus de sensation, est intitulé *Apologie des Protestants pour la religion romaine*; 1604, in-4°. Il a pour but de prouver la vérité de la religion catholique par le témoignage même des auteurs protestants, dont il rapporte les passages avec la plus scrupuleuse exactitude. Banckroft, archevêque de Cantorbéry, alarmé de l'effet que cet ouvrage fit dans le public, chargea le docteur Morton, chapelain du roi, depuis évêque de Durham, d'y répondre. C'est ce que celui-ci fit par son *Appel aux Catholiques, pour les Protestants*, 1606; mais, au lieu de discuter les faits et les passages rapportés par Anderton, il chercha à user de récrimination contre les catholiques, en citant des passages de leurs écrivains en faveur de la religion protestante. Anderton a donné plusieurs ouvrages estimés, du même genre, dont les principaux sont : une *Explication de la Liturgie de la Messe* sur le sacrifice et la présence réelle, en latin, Cologne, 1620, in-4°; et la *Religion de saint Augustin*, 1620, in-8°.

Laurence ANDERTON, de la même province et peut-être de la même famille, après avoir embrassé la religion catholique, se distingua par ses talents pour la prédication et pour la controverse. On a de lui : *la Progéniture des Catholiques et des Protestants*; Rouen, 1632, in-4°; *la Triple Corde*; Saint-Omer, 1634, in-4°.

Dodd, *Church History of England, from* 1500 *to* 1688; Russels, 1739, t. II, p. 386. — Barwick, *Funeral sermon on bishop Morton*; Londres, 1660, p. 132. — Gee, *The foal out of the snare*; Londres, 1624. — Baines, *History of the County Palatine of Lancaster*, p. 453, vol. III. — Tabaraud, dans la *Biographie universelle.*

ANDIER, graveur. *Voy.* DESROCHES.

ANDJOU (le nabab FAKHR, ED-DYN HAÇAN DJÉMAL, ED-DYN HOCÉIN), écrivain persan du dix-septième siècle. Il est l'auteur de la préface du *Ferhang Djihanguyry*, et l'un des principaux collaborateurs de ce célèbre dictionnaire persan, commencé par ordre du grand mogol Akbar, et terminé sous le règne de son fils Djihanguyr. Dans cette préface, Andjou rend compte du travail qu'exigea la composition de ce dictionnaire. Il donne les titres de quarante-quatre autres lexiques qui furent mis à contribution, sans parler des ouvrages anonymes, des nombreux commentaires persans du Coran, des annales et des histoires, du livre *Zend* et du *Pazend*, d'un grand nombre de traités particuliers. Le dictionnaire est divisé en vingt-quatre chapitres, conformément aux lettres de l'ancien alphabet persan, avec une préface et douze traités généraux (*ayïn*) sur l'écriture persane et sur la grammaire de cette langue: un glossaire des mots particuliers au livre du *Zend*, et un recueil de mots composés, forment ce que les Arabes et les Persans nomment le complément (*khatiméh*). Cette partie manque dans la plupart des copies du *Ferang Djihanguyry*, qui fut terminé l'an 1017 de l'hégire (1608-1609 de J.-C.), comme le principal rédacteur l'a indiqué dans cet hémistiche : *Voici le dictionnaire de Nour eddyn Djihanguyr*. Le total de la valeur numérique des lettres qui composent cet hémistiche est 1017, nombre correspondant à l'année de l'hégire où l'ouvrage fut terminé. La bibliothèque nationale possède deux exemplaires du *Ferhang Djihanguyry*.

Langlès, dans la *Biographie universelle.*

***ANDLO** ou **ANDLAU**, **ANDELO** ou **ANDELOW** (*Herman-Pierre* D'), historien et juris-

consulte allemand, vivait au quinzième siècle. Il descendait d'une famille italienne qui possédait, depuis plusieurs générations, le château d'Andlau en Alsace. Nous ne savons de sa vie que ce qu'il a dit lui-même dans ses écrits. Il composa, vers 1460, un ouvrage important : *De Cæsarea monarchia*. Cet ouvrage, divisé en deux livres, est dédié à l'empereur Frédéric III, et contient des allusions à la prise de Constantinople, comme un événement récent. Il fut publié d'abord par Marquard Freher, d'après un manuscrit conservé à la bibliothèque de Heidelberg, sous le titre *De Imperio romano, regis et augusti creatione, inauguratione administratione et officio, juribus, ritibus et ceremoniis electorum aliisque imperii partibus*, imprimé à Strasbourg, en 1603 et en 1612, in-4°; réimprimé en 1657, dans le recueil de Freher intitulé *Repræsentatio reipublicæ Germanicæ*, et attribué dans quelques catalogues à Œlhafen. Cet ouvrage est remarquable en ce qu'il donne le premier un exposé systématique du droit public allemand.

Repræsentatio reipublicæ Germanicæ; Nuremberg, 1657, in-4°. — Putter, *Literatur des deutschen Staatsrechts*, vol. I; Göttingue, 1776, in-4°. — Millin, *Magasin encyclopédique*, vol I et II; Paris, 1795, in-8°.

ANDOCIDE (Ἀνδοκίδης), orateur grec, fils de Léogoras, né à Athènes l'an 467 avant J.-C., fut l'un de ceux qui négocièrent, vers l'an 445 avant J.-C., avec les Lacédémoniens, la paix de trente ans qui précéda la guerre du Péloponnèse. Quelque temps après, il eut, conjointement avec Glaucon, le commandement de vingt vaisseaux que les Athéniens envoyaient au secours des Corcyréens contre les Corinthiens. Ses liaisons avec Alcibiade le firent accuser d'avoir contribué à la mutilation des Hermès; il se tira d'affaire en accusant plusieurs personnes, du nombre desquelles était Léagoras son père, qu'il parvint cependant à sauver. Dégoûté des affaires publiques, il se livra au commerce, et alla dans l'île de Chypre auprès d'Évagoras, roi de Salamine. On l'accusa de lui avoir livré la fille d'Aristide, qu'il avait enlevée à Athènes. Il revint dans cette ville pendant la tyrannie des quatre cents, qui le mirent en prison; mais il ne fut pas condamné. Exilé par les trente tyrans, il se retira dans l'Élide, et retourna à Athènes lorsque le peuple eut repris le dessus : on renouvela contre lui l'accusation d'impiété, mais il parvint encore à échapper à la condamnation. Il fit un second voyage dans l'île de Chypre, d'où il fit venir des blés pour les Athéniens. Le reste de sa vie nous est inconnu.

Nous avons quatre discours qui sont attribués à Andocide. Le premier, sur les mystères, et le second, au sujet de son retour, sont bien certainement de lui; mais il n'en est pas de même des deux autres. Le troisième fut composé pour décider les Athéniens à ratifier la paix négociée avec les Lacédémoniens par Antalcidas, l'an 387 avant J.-C. : Andocide avait alors quatre-vingt-un ans, âge auquel on ne se mêle guère des affaires publiques. Comme il est question dans ce discours d'une paix négociée par Andocide, grand-père de l'orateur, l'an 445 avant J.-C., on peut conjecturer qu'il est d'un troisième Andocide, petit-fils de celui dont nous parlons. Quant au quatrième discours, contre Alcibiade, au sujet de l'ostracisme, il est évident, comme l'avait déjà observé Taylor, que ce discours n'est pas d'Andocide. Les quatre discours d'Andocide se trouvent dans les *Oratores græci veteres*, Henri Estienne, 1575, in-fol., et dans ceux de Reiske. L'abbé Auger les a traduits en français dans le recueil intitulé *les Orateurs atheniens;* Paris, 1792, in-8°. Le premier discours se rapporte aux *mystères d'Éleusis*, qu'on l'accusait d'avoir profanés, Περὶ μυστηρίων; le second, Περὶ καθόδου, traite de sa *seconde rentrée à Athènes;* le troisième, Περὶ εἰρήνης, *de la Paix*, fut prononcé, ol. XCV, 4, à l'occasion de la paix avec Sparte; le quatrième est dirigé *contre Alcibiade* (Κατὰ Ἀλκιβιάδου.) La meilleure édition d'Andocide est celle que MM. Baiter et Sauppe ont donnée dans la bibliothèque græco-latine de M. A. F.-Didot, Paris, 1846. M. Ch. Müller a revu avec un grand soin la traduction latine de Reiske.

Thucydide, VI, 27. — Photius, *Biblioth. cod.* 261. — Sluiter, *Lectiones Andocidæ.* — Clinton, *Fasti hellenici.* — Clavier, dans la *Biographie universelle.* — Schoell *Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 205.

ANDOQUE (*Pierre*), antiquaire français, né vers la fin du seizième siècle, mort en 1664. Il était conseiller au présidial de Béziers. On a de lui : 1° *Histoire du Languedoc, avec l'état des provinces voisines;* Béziers, 1648, in-fol. Cette histoire va jusqu'en 1610; — 2° *Catalogue des évêques de Béziers*, 1650, in-4°.

David Clément, *Bibliothèque curieuse*, I, 297; Gottingen, 1750. — Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire*, t. IV, p. 233; Paris, 1729. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France.*

***ANDRADA** ou **ANDRADE** (*Alfonso* D'), jésuite espagnol, né à Tolède en 1590, mort à Madrid en 1658. Il fut membre du collége de Saint-Bernard à Tolède, et enseigna la philosophie à l'Athénée de cette ville. Il fut envoyé en mission dans les Indes, et trouva le temps d'écrire plus de trente volumes, dont Nicolas Antonio a donné les titres, et dont la plupart ont été imprimés. Parmi ces derniers on remarque : *El buen soldado catolico, y sus obligaciones* 1 vol. in-8°, Madrid, 1642; — *El estudiante perfecto, y sus obligaciones;* 1 vol. in-8° Madrid, 1643. —*Itinerario historial que debe guardar el Hombre para caminar al cielo* 2 vol., Madrid, 1648 et 1657; — *Idea del perfecto prelado y vida del cardenal Arzobispo de Toledo, don Balthazar di Moscoso y Sandoval;* in-4°, Madrid, 1658. — *Varrones illustres de Campaña de Jesus;* 2 vol. in-fol., Madrid, 1672.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova.*

*ANDRADA (*Diogo Lopez* D'), célèbre prédicateur portugais, né en juin 1569 à Azamorya, dans le district de Santarem, mort en juin 1635. Andrada entra dans l'ordre des Augustins, et se distingua comme prédicateur dans les principales villes du Portugal et de l'Espagne. Philippe IV le nomma archevêque d'Otranto, dans le vice-royaume de Naples. — Les ouvrages d'Andrada, composés de sermons, d'homélies, de discours et de traités théologiques, ont été publiés, en trois volumes in-fol., par Gregorio Rodriguez; Madrid, 1656.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. nova.*

ANDRADA (*Diogo Payva* D'), théologien portugais, né en 1528 à Coïmbre, mort en 1575. Fils du grand trésorier du roi Jean, il fut envoyé au concile de Trente par dom Sébastien. Ses ouvrages sont: 1° *Orthodoxarum Quæstionum libri X*, etc., *contra Kemnitii petulantem audaciam;* Venise, 1564, in-4°; — 2° *Defensio Trid. fidei libri sex, adversus hæreticorum detestabiles calumnias;* Lisbonne, 1578, in-4°; Cologne, 1580, in-8°; — 3° *De conciliorum autoritate:* cet ouvrage fut bien accueilli à Rome, parce qu'Andrada y donne une grande extension à l'autorité du pape; — 4° sept volumes de *sermons*, et quelques autres écrits.

Nicolas Antonio, *Bibliotheca hispana nova.* — Alegambe, *Biblioth. Scrip. soc. Jesu.*

ANDRADA (*Diogo de Paya*), neveu du précédent, publia en 1616, à Lisbonne, sous le titre d'*Exame d'antiguidades*, une critique de l'ouvrage de Brito Bernardo, intitulé *Monarchia Lusitana*. Il reproche à l'auteur une trop grande crédulité et bon nombre d'erreurs. On a aussi d'Andrade, *Casamento perfecto;* Lisbonne, 1630, ouvrage qui eut plusieurs éditions. On lui attribue la *Chauléide*, poëme latin sur la bataille de Chaul, livrée dans les Indes orientales.

P. Antonio, *Biblioth. hisp. nova.*

*ANDRADA (*Francisco*), poëte portugais, vivait vers la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. On a de lui un poëme sur *le premier siége de Diu*. Nommé historiographe par Philippe III, il écrivit, par ordre du roi, une chronique de la vie de Jean III de Portugal. Le siége de Diu (*O primeiro cerco de Diu*) fut publié in-4° à Lisbonne, 1589; et la *Chronica do muito alto e poderoso rey destes reinos de Portugal don Juan o III deste nome;* Lisbonne, 1613.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. nova.*

*ANDRADA (*Francisco Radés* DE), historien espagnol, natif de Tolède, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il fut prieur du couvent des bénédictins à Jaen, et aumônier de Philippe II. Il s'est fait surtout connaître par son ouvrage sur les trois ordres de chevalerie de l'Espagne: *Coronica de los tres ordenes y caballerias de Santago, Calatrava y Alcantara;* Tolède, 1572, in-fol.: on y trouve beaucoup de notices généalogiques et biographiques concernant la noblesse espagnole. On a encore du même auteur: *Catalogo de las obligaciones que los Caballeros, Compendadores, Priores y otros religiosos de lo orden de la Caballeria de Calatrava tienen in razon de su habito y profesion;* Tolède, 1571, in-8°; et des manuscrits généalogiques.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. nova.* — Argote de Molina, *Nobleza de Andalusia.* — Lopez de Haro, *Nobiliario genealogico de los reyes y titulos de España.* — Mariana, *Historia general de España.* — Ernesti, *Bibliotheca hispanica.* — Caro y Torres, *Historia de los ordenes militares.*

*ANDRADA ou ANDRADE (*Fernan Perez* DE), compagnon et ami d'Enrique ou Henri, comte de Trastamara (plus tard Henri II, roi de Castille et de Léon I), dans le quatorzième siècle.

Andrada reçut le surnom d'*O Bo*, ou *le Bon* en langage de Galicie. Il bâtit ou plutôt restaura le château fort appelé *el castillo de Andrada*, situé sur un roc isolé à l'est de Puente de Eume. Il n'en reste que de belles ruines, entre autres une large tour carrée d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la campagne et sur la mer, du côté de Coruña et Ferrol. On trouve une description de ce château dans le *Dicionario geographico* de Miñano, à l'article *Puente de Eume*. Andrada bâtit aussi un pont qui traverse la rivière d'Eume, et qui est encore l'une des plus remarquables constructions de ce genre en Espagne. Ce pont a 3045 pieds d'Espagne de longueur, avec cinquante-huit arches. Il y avait autrefois sous ce pont une chapelle, et un petit hôpital avec quatre lits, pour loger les pèlerins qui se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle. Le tout avait été construit de 1382 à 1388. Lopez de Haro fait d'Andrado un *privado* ou ministre confident de Henri II; et Gaudara, un *testamentario* ou exécuteur testamentaire de ce roi. Andrada ne laissa point de fils; ses biens passèrent à son frère Pedro Fernandez de Andrada.

Lopez de Haro, *Nobiliario genealogico de los reyes y titulos de España.* — Argote de Molina, *Nobleza de Andalusia.* — *Les Chroniques* de sire Jean Froissart. — Gaudara, *Armas y Triunfos de Galicia.*

*ANDRADA (*Fernão Perez* DE), marin portugais, vivait à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. En mars 1505, Andrada accompagna Francisco d'Almeida aux Indes, et se trouva à la bataille de Chaul, où fut tué Lorenzo d'Almeida. Il servit ensuite sous Albuquerque, et se distingua au siége de Goa. Après la prise de Malaca, Andrada y resta avec une flottille de dix vaisseaux, et fut assez heureux pour réprimer, par son courage, son activité et sa décision de caractère, une conspiration formée par Patè Quitir, un des chefs de Java. En 1513 il eut à combattre une puissante armée du sultan de Java, sous le commandement de Patè Unuz. Il se rendit ensuite à Lisbonne avec une cargaison d'épices, et fut gracieusement accueilli par le roi Manoël, qui lui confia une des

premières missions en Chine. Il arriva à Canton en 1517, et ouvrit le premier l'Europe au commerce chinois par la voie du cap de Bonne-Espérance.

Barros, *Decadas da Asia.* — Osorius, *De rebus Emmanuelis Lusitaniæ regis*, etc., *gestis.* — Lapitau, *Histoire des découvertes et conquêtes des Portugais.* — David, *Account of the Chinese.*

ANDRADA (*Jacintho Freyre* DE), écrivain portugais, né à Beja dans l'Alem-tejo en 1597, mort le 13 mai 1657. Son père appartenait à la noblesse, et, par sa mère Dona Luiza de Faria, il descendait d'une des plus anciennes familles du Portugal, de celle qui a pour antique majorat le château de Faria, dans la province d'Entre-Douro e Minho. Bien que ses ancêtres se fussent illustrés par les armes, Andrada fut destiné dès l'origine à l'étude des lettres. Son père avait découvert de bonne heure en lui tous les instincts qui constituent le littérateur. Après lui avoir fait apprendre le latin et lui avoir fait suivre un cours d'éloquence, il l'envoya à Coïmbre, où il étudia la théologie, puis la jurisprudence civile et canonique. Ce fut à l'université qu'il prit la résolution de suivre la carrière ecclésiastique. Le 18 mai 1618, il se fit recevoir bachelier en droit canon, et, revêtu de ce titre, il passa immédiatement à Madrid, où sa naissance bien connue, que l'on savait unie à une rare instruction, le fit admettre dès l'origine par le haut clergé, et lui fit ouvrir les premières maisons de la cour. Son séjour dans la capitale de l'Espagne, qui était, au grand chagrin des Portugais, le lieu d'où émanaient toutes les grâces, ne fut pas infructueux pour lui : il fut bientôt muni de l'abbaye de Notre-Dame de l'Assomption de Sãobade, dans la province de Tras-os-Montes. Peu de temps après, une nouvelle faveur l'envoya en possession de l'abbaye de Santa-Maria das Chãs, relevant de l'évêché de Viseu, l'un des plus riches bénéfices du Portugal. A cette époque il fut chargé par le ministre espagnol de remplir plus d'une mission épineuse, ce dont il s'acquitta avec habileté et prudence. Mais au moment où ses services semblaient devoir le porter aux plus hauts emplois, son affection bien connue pour la maison de Bragance le rendit suspect, et les écrits dans lesquels il servait les prétentions de dom João l'arrêtèrent dans sa carrière. Pour éviter l'emprisonnement dont il était menacé par le ministère espagnol, il quitta Madrid, où il résidait depuis longues années, et il alla chercher un asile dans son abbaye das Chãs. Au sein de cette retraite, il se livra plus que jamais à l'étude, et atteignit enfin l'année 1640; époque si vivement attendue par lui, puisque le Portugal venait de recouvrer son indépendance : dom João IV était monté sur le trône. Andrada quitta alors la province de Tras-os-Montes, dont le climat lui convenait peu, et se rendit à Lisbonne : l'accueil qu'on lui fit à la cour fut des plus favorables. L'infant dom Theodosio, qui donnait dès lors des preuves remarquables de son goût pour les sciences et la littérature, le vit surtout avec plaisir. Après la mort si regrettable de ce jeune prince, João IV le choisit pour être précepteur de l'infant don Affonso; mais l'abbé das Chãs déclina une telle responsabilité. Bien qu'on ait exagéré l'incapacité du prince, il n'était pas nécessaire d'être doué de la sagacité que possédait Andrada, pour comprendre ce qu'il serait sur un trône encore peu affermi. João IV ne s'offensa point de ce refus : il avait le sentiment amer de la nullité de son fils. Il n'en fut pas de même lorsqu'il eut offert l'évêché de Viseu à un homme sur lequel il croyait pouvoir compter, et que celui-ci l'eut encore refusé. Selon la tradition même, et faisant malicieusement allusion aux difficultés que la cour de Rome multipliait pour confirmer les nouvelles nominations aux siéges vacants, Andrada aurait répondu : « Je n'accepte point une telle dignité, et je ne saurais boire le lait qui a tant de peine à devenir de la viande. » Cette plaisanterie, d'un assez mauvais goût, attira sur l'écrivain une défaveur marquée : il comprit mieux dès lors ce qui l'attendait à la cour, et combien la liberté de son langage devait déplaire; il retourna à son abbaye. Plus tard, sa sœur dona Maria Continho, qui demeurait à Lisbonne, réclama son assistance. Il vécut auprès d'elle pendant quelque temps, faisant toujours de l'étude son plus doux plaisir; et il mourut dans une maison qui lui appartenait, le 13 mai 1657 (1). Ses restes sont déposés dans une modeste sépulture de l'église Santa-Justa. Andrada vécut à l'abri d'une mauvaise fortune, qui fut trop souvent le partage des écrivains de la Péninsule, et il put obéir généreusement à l'esprit de charité que lui commandait sa profession. Tout le monde s'accorde à lui reconnaître les plus hautes qualités du cœur. Les biographes portugais nous ont conservé quelques détails sur sa personne : il était d'une stature plus qu'ordinaire, d'un aspect mélancolique et grave, qui inspirait le respect. Sa conversation contrastait avec tout ce qu'il y avait de sérieux dans sa personne : elle était aimable, abondante en mots spirituels, en galants concetti même, tels que les exigeait le ton des cours du dix-septième siècle : tout cela s'alliait d'ailleurs avec une noble sincérité, avec un haut sentiment de la dignité humaine. La conversation d'Andrada était, à ce qu'il paraît, comme ses écrits : elle le faisait universellement rechercher. Il y a peu d'écrivains qui aient trouvé dans son pays autant de lecteurs qu'il en eut dès l'origine. Le seul ouvrage qui ait assuré la réputation d'Andrada fut imprimé deux fois dans la même année, comme cela advint pour les *Lusiades;* il fut publié par Crasbeck, sous le simple titre de *Vida de dom João de Castro, quarto vizo-rey da India*, et parut en 1651. C'est l'histoire d'une courte période; mais il fal-

(1) Et non le 13 juin, comme le dit une biographie étrangère justement accréditée.

lait un noble esprit pour comprendre tout ce qu'elle eût de grand, et pour mettre en relief un héros qui ne le cède, quant aux glorieuses conceptions, qu'à Albuquerque, et qui lui fut supérieur par le désintéressement. Nous l'avons dit il y a bien des années, Andrada est un de ces historiens si rares auxquels la nature a départi l'énergie et la noblesse, qui savent voir et qui savent peindre; dont le coup d'œil embrasse les événements, et qui ne donnent des détails que ce qu'il faut pour bien développer les masses. Il choisit un beau sujet, et il le traita avec une telle supériorité, qu'il est resté un modèle que l'on propose sans cesse dans la littérature portugaise... C'était une bien belle histoire à retracer que celle de Jean de Castro, de cet homme qui put défendre la gloire de son pays en donnant, pour garantie de sommes considérables, son antique probité et celle de sa famille. Dans ce pacte fondé sur un gage éphémère, où ceux qui livrèrent leur or s'honorèrent comme ceux qui le demandaient, il y a quelque chose d'héroïque et de chevaleresque qu'on ne peut assez admirer. Cette action fut transmise par un homme capable d'en sentir la dignité : on peut dire qu'il est heureux pour Jean de Castro d'avoir trouvé un historien tel qu'Andrada.

On a fait à cet historien un reproche des longues harangues de ses personnages, des lettres supposées. C'était l'artifice des historiens de son époque, et il en a usé; mais il en a usé en maître. Et pour preuve nous reproduirons cette lettre qu'il donne comme ayant été écrite par le gouverneur aux habitants de Goa, alors que pour ravitailler Diù il faisait un appel à leur patriotisme : c'est la noble pensée de Jean de Castro, revêtue d'un style qu'on ne pouvait avoir à son époque, car Barros n'avait pas encore parlé :

« J'ai fait déterrer don Fernand, mon fils, que les Maures ont tué dans cette forteresse alors qu'il combattait pour le service de Dieu et du roi notre maître. Je voulais vous envoyer ses ossements comme gage; mais ils se sont trouvés dans un tel état, qu'on ne pouvait encore les tirer de la terre. Il ne me restait donc autre chose que mes propres moustaches; et je vous les envoie par Diogo Rodrigues de Azevedo. Vous devez déjà le savoir, je ne possède ni or, ni argent, ni meubles; je ne possède aucuns biens fonds sur lesquels je puisse assurer mon emprunt; je n'ai qu'une sincérité sèche et brève, et Dieu me l'a donnée. » Malheureusement ce langage si simple, si puissant dans sa concision, est défiguré quelquefois par l'emphase, par l'emploi d'expressions fausses, par l'abus des concetti surtout, qui au dix-septième siècle avait fait irruption dans toute la Péninsule. Andrada est un grand écrivain, mais un grand écrivain qui annonce la décadence.

Bien des années après l'apparition de la *Vie de Jean de Castro*, un autre beau livre a paru; c'est le livre de Jean de Castro lui-même, et malheureusement Andrada ne l'a pas connu : le fameux *Roteiro* du gouverneur des Indes, publié en 1842 à Paris par M. Nunes de Carvalho, eut évité plus d'une erreur historique à son biographe. On pourrait en dire autant des lettres précieuses du grand homme, exhumées il y a huit ou dix ans dans les *Annaes maritimos e coloniaes* que rédige M. Anteiro. Ces documents devront être consultés désormais; mais ils ne diminuent en rien le mérite de style que l'on reconnaît universellement à l'œuvre d'Andrada. La Vie de Jean de Castro a été traduite en latin dans cette ville de Goa, où, pour nous servir des expressions d'une reine portugaise, l'ancien vice-roi reçut jadis les honneurs du triomphe plutôt en capitaine d'idolâtres qu'en héros chrétien. Sous cette forme plus accessible à tous, le livre est intitulé *De rebus gestis Joannis de Castro Indiarum pro-regis IV, olim ab Hyacintho Freyre de Andrada lusitano sermone descriptis, nunc in latinum conversis interp. Francisco Maria del Rosso, societatis Jesu;* Romæ, 1753, in-4°. Il a paru en 1664 une version anglaise de Peter Wichek; mais jamais l'œuvre d'Andrada n'a reçu en français les honneurs de la traduction. Parmi les nombreuses éditions de cet ouvrage, nous citerons celle qui a été publiée à Lisbonne en 1835 par l'Académie des sciences, et qu'un savant prélat a enrichie de notes. Andrada a laissé en manuscrit un livre intitulé *Origen y progresso de la caza y familia de Castro*, etc.; et il est auteur de la traduction d'une histoire écrite en latin par Manoel da Cunha, sous le titre de *Lusitania liberata*. Le *Portugal restaurado* fut dédié à la reine dona Luisa-Francesca de Gusman en 1645. Andrada avait composé, dit-on, une assez grande quantité de vers pour en former plusieurs volumes; ils ont péri dans un incendie. Ceux que nous connaissons ont été publiés en 1718 dans la *Fcniz renascida*, recueil accrédité au dix-huitième siècle : ils ne peuvent rien ajouter à la réputation de l'historien.

FERDINAND DENIS.

Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*. — *Catalogo dos autores*, dans le grand Dictionnaire de l'Académie. — *État présent du royaume de Portugal* (par Dumouriez); Hambourg, 1797, in-4°. — *O Panorama, journal literario*, etc. — Nicolao Antonio, *Bib. hispana nova*, t. I, p. 465. — Souza, *Apparat. a hist. genealogica da Cazareal*, p. 106, § 113. — João Soares de Brito, *Theat. lusit. liter.*, manuscrit de la Bib. nationale. — Diogo Gouvea Barradas, *Antiguedades de Beja*, liv. III, cap. 27.— Ferdinand Denis, *Resumé de l'histoire littéraire du Portugal et du Brésil*.

***ANDRADA** (*Paolo Gonzalez* DE), poëte portugais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. A en croire Nicolas Antonio, on peut le comparer aux meilleurs poëtes de sa nation. Il écrivit en espagnol un volume *de Varias Poesias*, in-4°, publié à Lisboa en 1629, par Matheo Pinheiro.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. nova*.

***ANDRADA** (*Pedro Fernandez* DE), écrivain espagnol, natif de Séville, vivait vers la fin du

seizième siècle et au commencement du dix-septième. Il s'était occupé de l'art militaire, et particulièrement de l'étude du cheval. On a de lui : *De la naturaleza del Caballo;* Séville, 1580, in-8°; — *Libro de la Gineta de España;* ibid., 1599, in-8°; — *Nuevos Discursos de la Gineta de España, sobre el uso del Cabezon;* ibid., 1616, in-8°.

N. Antonio, *Bibliotheca hisp. nov.*

*ANDRADA (*Miguel Leitam* DE), historien portugais, commandeur de l'ordre du Christ, naquit à Villa-do-Pedrogão en 1555; il était le dixième enfant de Pedro de Andrada, fils lui-même du grand Alcaïde (Alcaïde mór) de Penamacor. Il étudia tour à tour à Salamanque et à Coïmbre. Bien jeune encore, il s'embarqua pour la malheureuse journée d'Alcaçar; il prit bravement part à l'action, il y fut même blessé; et c'est, avec Bernardo da Cruz et Hieronimo de Mendoça, l'homme qu'on peut consulter avec le plus de fruit sur cette épouvantable catastrophe. Devenu captif des soldats d'Abdul-Melek, il fut conduit à Fêz. On demandait pour son rachat la somme ruineuse de 12,000 crusades. Il sentit qu'il lui serait impossible d'obtenir cette somme énorme, et il chercha son salut dans la fuite; il réussit; et, après avoir gagné Melilha, il parvint à s'embarquer pour Malaga, d'où il gagna le Portugal. Impliqué dans les affaires du prétendant (dom Antonio), il fut enfermé à Santarem; mais il eut le bonheur de s'échapper de cette prison, comme il s'était échappé de Fêz. Leitam de Andrada paraît avoir passé le reste de sa vie dans de paisibles loisirs, et il mourut âgé à Lisbonne, car il avait soixante-quinze ans lorsqu'il publia sa curieuse *Miscellanea.* On ignore toutefois quelle fut l'année précise où il mourut. Voici le titre complet de son livre : *Miscellanea do sitio de N. S. da luz do Pedrogão grande a parecimento da sua santa imagem, fundação de seu convento e da sé de Lisboa, expugnacão della, perda del rey D. Sebastião. E que seja nobreza, senhor, senhora, vassalo del rey, rico homem, infancão, corte cortezia, misura, reverencia e tirar o chapeo e prodigios com muitas curiosidades, e poesias diversas;* Lisboa, 1629, in-4°. FERD. DENIS.

Catalogo dos autores, dans le grand dictionnaire de Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana.*

*ANDRADA E SYLVA (*Bonifacio Jozé* DE), le principal fondateur de l'indépendance brésilienne, naturaliste célèbre, homme d'État, né à Villa de Santos le 13 juin 1765, mort à Nictheroy le 6 avril 1838. Ce grand citoyen, issu d'une famille noble, eut pour père le colonel Bonifacio-Jozé de Andrada, qui donna ses premiers soins à son éducation, et il fut élevé d'abord sous les yeux de sa mère dona Barbara da Sylva. Ses premières études classiques se firent au Brésil, et furent dirigées par l'évêque don Manoël da Resurreicão; puis il alla, vers 1783, suivre les cours de l'université de Coïmbre.

C'étaient les sciences naturelles qui avaient surtout préoccupé le jeune Brésilien, et, dans cette branche du savoir humain, l'étude de la minéralogie. Lorsqu'il vint se fixer à Lisbonne, déjà riche des plus rares connaissances, il trouva un protecteur éclairé dans le duc de Lafõens. Grâce aux lumières de ce seigneur, Bonifacio de Andrada appartint dès le début de sa carrière à l'Académie royale de Lisbonne, et fut désigné pour être un des deux pensionnaires de l'État qui devaient parcourir l'Europe en qualité de naturalistes; il commença ses voyages scientifiques en 1790.

Le jeune académicien, déjà connu par d'excellents mémoires, visita tour à tour la France, l'Angleterre, l'Écosse, l'Allemagne, les Pays-Bas, la Suède, la Norwége, le Danemark, la Bohême, la Hongrie, la Turquie et l'Italie. Ainsi que le fait comprendre en d'excellents termes son biographe, l'auteur du *Plutarque brésilien*, M. Pereira de Sylva, il voyagea partout et partout il étudia. A Paris il suivit les cours de Lavoisier, de Chaptal, de Fourcroy, de Laurent de Jussieu, de l'abbé Haüy; à Freyberg, il étudia sérieusement sous Abraham Werner, le fondateur de la géognosie; et à Pavie il eut pour maître Volta.

Nous avons insisté sur les premiers et hauts enseignements que put recevoir Andrada; ils étaient variés, on le voit, mais rentraient toujours dans une spécialité utile. Comme s'il ne devait pas être un jour l'homme politique de son pays, le jeune voyageur concentrait alors, en effet, toutes les forces de son intelligence sur les sciences positives.

La réputation du jeune savant était donc solidement établie, lorsqu'en l'année 1800 il effectua son retour en Portugal. Il avait eu jadis pour protecteur le duc de Lafõens : il trouva alors dans le comte de Linharès un appréciateur zélé de ses vastes études et de ses connaissances spéciales. Grâce à ce seigneur, auquel le Brésil peut aujourd'hui s'enorgueillir d'avoir donné naissance, Bonifacio de Andrada obtint une chaire de métallurgie et de géognosie qui avait été créée à son intention; et, peu de temps après qu'il eut été nommé *desembargador da prelação do porto*, il se vit appelé à l'inspection générale des mines. Cette période de sa carrière administrative et scientifique, où il rendit de si grands services au Portugal, fut marquée par d'importants travaux. Sans négliger aucun des devoirs de sa charge judiciaire ou de son professorat, il entreprit d'immenses travaux. Outre la canalisation du Mondego, qui s'effectua sous sa direction, il dirigea, à partir de l'année 1805, les vastes semis d'arbres qui devaient utiliser les plages sablonneuses du Portugal.

Après la seconde invasion française, commença pour Bonifacio de Andrada un nouveau genre de vie. « A la tête des guerriers citoyens qui repoussèrent les armes étrangères, dit le docteur Sigaud, il figura, comme colonel du bataillon des étudiants

de l'université de Coïmbre, le même homme qui, jusqu'alors absorbé par la science, ne semblait devoir compte qu'à elle de son dévouement. Nommé, après la sortie des Français du territoire portugais, intendant de la police d'Oporto, Jozé-Bonifacio de Andrada rendit d'utiles services aux partisans de la France, en les protégeant contre la haine et la persécution du peuple. — Dès que la paix fut rétablie, Jozé-Bonifacio reprit avec ardeur ses occupations scientifiques; et à ses importants travaux il joignit l'étude approfondie des procédés agronomiques qui pouvaient être utiles au Portugal. Au point de vue purement intellectuel, cette période de la vie de l'illustre naturaliste fut certainement la plus féconde en résultats : l'Académie des sciences de Lisbonne le sentit si bien, qu'elle élut, à l'unanimité, secrétaire perpétuel en 1812 l'homme qui avait déjà enrichi ses Mémoires de si beaux travaux. Il s'arracha cependant à ces relations scientifiques, au milieu desquelles il recueillait tant de témoignages de sympathie. Soit qu'il prévît les événements dont sa véritable patrie devait être le théâtre, soit qu'il fût entraîné, comme on l'a dit, par le besoin irrésistible de revoir le pays où il était né (il y avait dix-huit ans qu'Andrada était absent du Brésil), il y retourna, et quitta en 1819 le Portugal. Les premiers temps de sa résidence à Saint-Paul furent paisibles, et encore fructueux pour la science, puisqu'il se mit en quête des terrains aurifères de la province, et qu'il publia dans les *Annales des Mines* plusieurs mémoires sur ce point. Deux ans plus tard, la politique le réclamait tout entier. Son premier acte fut un acte décisif.

João VI avait laissé la régence du Brésil entre les mains de don Pedro; mais les cortès de Lisbonne rappelaient impérieusement le jeune prince, et prétendaient anéantir les institutions concédées en 1815 par le souverain. Une junte provinciale se réunit à Saint-Paul, dans un but de résistance énergique; et, le 24 décembre 1821, Andrada en fut élu vice-président. « Tout le monde adhéra à sa voix, dit un biographe déjà cité. Il rédigea une représentation au nom de la junte; elle était adressée au prince régent, et elle le suppliait en grâce de suspendre son voyage pour l'Europe, et de conserver sa personne au Brésil. Andrada se rendit à Rio de Janeiro, et il remit lui-même au prince régent cette représentation. » La démarche de l'énergique Pauliste était appuyée par les populations de Rio de Janeiro et celles de Minas; elle fut accompagnée, dit-on, de paroles aussi fortes que concises. Don Pedro n'hésita plus à résister ouvertement aux ordres qui lui venaient d'Europe, et l'indépendance du Brésil fut désormais assurée, elle ne fut cependant proclamée que le 7 septembre 1822, au Camp-d'y-Piranga. Alors que les cortès portugaises, multipliant leurs exigences et méconnaissant des droits acquis, brisèrent elles-mêmes tous les liens qui rattachaient le Brésil à la métropole; lorsque la séparation définitive dut s'accomplir, elle eut lieu sans hésitation; le ministère de l'empire et des affaires étrangères était occupé par Andrada, tandis que son frère Martin Francisco occupait celui des finances.

Lorsque le Brésil se fut élevé au rang des empires, l'un des premiers actes de don Pedro fut de convoquer une assemblée constituante, et de lui donner pour première mission le soin de doter le pays d'une constitution d'accord avec les besoins de ce vaste pays. Cette assemblée, chargée de remplir des devoirs si épineux et si nouveaux pour elle, siégea pour la première fois le 17 avril 1823, et Jozé-Bonifacio de Andrada y représenta la province de Saint-Paul.

L'élève de Werner, l'ami de Fourcroy et de Humboldt, n'était déjà plus l'homme ardent, mais à peu près indifférent aux crises politiques. Il ne rêvait que les conquêtes de la science, aux dépens même de sa santé; l'amour du pays l'avait transformé, et lui avait donné tout à coup les dons de l'orateur, en agrandissant les facultés administratives dont il avait donné tant de preuves comme savant, et en leur imprimant plus d'étendue encore comme ministre. Un historien accrédité (John Armitage) lui reproche des actes arbitraires; mais, outre que cet écrivain subit l'influence du parti contraire, il est trop rapproché des événements pour exposer avec impartialité les débats orageux qu'ils soulevèrent. Comme le fait voir avec sagacité M. Pereira da Sylva, les erreurs qui furent commises alors, et dont quelques-unes devinrent bien fatales, furent dues certainement au défaut d'éducation politique. Andrada représentait la faction démocratique du parti de l'indépendance; le ministère était dirigé par lui, et il dirigeait la nation. Tant que l'on avait lutté dans le pays contre la domination des cortès portugaises, il n'y avait eu ni division, ni rivalité, ni opposition même au ministère. Les Brésiliens marchaient unis, et tendant avec ardeur au même but.... Une fois l'indépendance obtenue et la lutte achevée, les moyens de gouverner rentraient bien plus dans le domaine intellectuel que dans celui des faits matériels; il fallait doter le pays de nouvelles institutions. Une organisation politique ne s'improvise point; le pouvoir exercé par un seul en de telles circonstances devient difficile et critique : une conséquence infaillible de cet état de choses est la naissance d'une opposition qui, pour exister et gagner en influence, lève la bannière de principes opposés à ceux qu'embrassent ses adversaires.

La lutte fut animée. Les doctrines, en se développant, s'attachèrent à mettre en évidence et à disculper deux partis principaux; et tous deux cependant voulaient la monarchie : Andrada (à la tête de la majorité) la voulait surtout entourée d'éléments démocratiques. L'opposition de la minorité l'emporta.

Démis du ministère le 17 juillet 1823, Andrada

se laissa entraîner par les emportements éloquents de son frère le député Antonio-Carlos Ribeiro de Andrada Machado e Sylva, et appuya de son influence une guerre violente et désespérée que son parti entreprit immédiatement contre le nouveau ministère. Cette opposition réussit, et absorba toutes les fractions démocratiques du pays.

Dom Pedro se persuada qu'en renversant l'assemblée constituante, en déportant loin de l'empire les principaux opposants du gouvernement, et en concédant au Brésil une constitution politique, sans l'assentiment ou l'examen des assemblées populaires, il en finirait avec les partis, et acheminerait le pays vers cet état de grandeur et de prospérité après lequel il aspirait.

L'assemblée fut en effet dissoute le 12 novembre 1823: Andrada, ses frères et leurs amis, furent arrêtés, et embarqués sur la corvette de guerre *Luconia*, et déportés en France. Débarqué sur une terre hospitalière qui l'avait jadis accueilli, le noble exilé choisit les environs de Bordeaux pour résidence. Durant le séjour assez prolongé qu'il y fit, il cessa de s'occuper de politique. Il fit alors un retour sur ses jeunes années, relut, comme il nous le dit lui-même, les poëtes de l'antiquité, scruta curieusement les secrets de cette belle langue qu'il n'avait jamais cessé de cultiver, tout en parlant admirablement la plupart des idiomes de l'Europe, et il publia ses poésies. Le petit volume anonyme qui les reproduit, et qui paraît uniquement destiné à des amis, est aujourd'hui recherché par ses compatriotes plutôt qu'il n'est connu en France. C'est bien plus le délassement aimable d'un vieillard plein des souvenirs de l'antiquité, que ce n'est l'œuvre d'un poëte essentiellement original. Andrada, qui se déguise sous le nom de *Fylinto Americo*, a laissé heureusement des preuves plus brillantes de son talent poétique, qui est après tout réel. Ce qui distingue en général ces poésies, c'est le choix des expressions, la pureté du langage, et souvent l'harmonie. Néanmoins, dans l'*Ode au poëte exilé*, dans les *Vers adressés aux habitants de Bahia*, que ne renferme pas le recueil publié à Bordeaux, la douleur fait trouver au poëte des expressions pleines d'enthousiasme, et lui inspire quelques strophes de la plus grande beauté.

Deux événements bien divers marquèrent encore les temps d'exil du noble vieillard : il perdit la compagne à laquelle il avait voué ses plus chères affections, et il apprit que la ville de Bahia, usant de son droit d'élection, l'avait élu pour faire partie du sénat. En 1829 seulement, Jozé-Bonifacio quitta sa retraite et retourna au Brésil; il fut, dit-on, parfaitement accueilli de dom Pedro; mais la vieillesse, la lassitude d'une vie agitée, lui faisaient déjà sentir la nécessité d'une vie paisible. Il ne prit aucune part alors aux affaires politiques, et se retira à Paquetà, île charmante de la baie de Rio de Janeiro, retraite vraiment délicieuse pour un amant passionné de la nature.

Malgré son amour pour la retraite, Andrada n'hésita pas, dans les jours difficiles, à prendre une de ces charges qui entraînent avec elle la plus haute responsabilité. En 1831, lorsque dom Pedro, abdiquant l'empire, eut lui-même à subir l'exil auquel il se condamnait si noblement, Jozé-Bonifacio reçut cette lettre touchante et concise :

Amicus certus in re incerta cernitur.

« L'occasion est arrivée de me donner encore une preuve d'amitié en prenant soin de l'éducation d'un fils aimé et cher, votre empereur.

« Je délègue à un citoyen si plein de patriotisme la tutelle de mon fils chéri, et j'espère qu'en l'élevant dans ces sentiments d'honneur et de patriotisme qui doivent servir de base à l'éducation de tous les souverains, pour qu'ils soient dignes de régner, il arrivera un jour à faire le bonheur du Brésil, dont je m'éloigne plein de regrets.

« J'espère que vous me rendrez ce bon office, en vous rappelant que si vous le refusiez, je vivrais dans un perpétuel tourment.

« Votre constant ami

« PEDRO. »

Une pareille lettre honorait autant celui auquel elle s'adressait, que le souverain, déchu par l'effet de sa propre volonté, qui venait de l'écrire. Andrada n'hésita pas à accepter le mandat qui venait de lui être si noblement décerné. Les circonstances politiques où se trouvait alors le Brésil ne lui permirent pas d'en remplir pendant longtemps les obligations : toutefois on peut juger aujourd'hui, par la haute et solide instruction qu'on se plaît à reconnaître chez le jeune empereur du Brésil, avec quel zèle et aussi avec quel fruit il sut les remplir au début de la première enfance du jeune monarque. L'illustre vieillard ne tarda pas à être démis de ses fonctions : ce qu'il y a d'étrange sans doute, c'est qu'on lui imputa alors, pour lui retirer la tutelle des enfants de dom Pedro, des tendances opposées à celles qui motivèrent jadis son exil. Ces tracasseries intérieures nous conduisent jusqu'en 1833. A cette époque, comme le rapporte l'auteur que nous avons plusieurs fois cité, « Andrada fut arraché par la force publique du palais impérial, et eut à supporter l'instruction d'un procès criminel : mis en accusation, il eut à répondre devant un jury. Absous, il lui fallut reprendre son ancienne résidence dans l'île de Paquetà. »

Confiné dans cet îlot, vraie corbeille de verdure et de fleurs, mais qui n'a guère plus d'une demi-lieue de longueur, Jozé-Bonifacio y vécut dans la contemplation et dans l'étude durant près de cinq ans. Ce fut au sein de cette retraite paisible qu'il échappa, pendant la dernière période d'une vie si agitée, si laborieuse, aux tourmentes politiques qui bouleversaient encore le Brésil à quelques lieues de lui. Dès le com-

nencement de l'année 1838, il sentit que sa :arrière allait finir; et il se fit transporter dans a petite ville de Nictheroy, siége du gouvernement provincial, cité charmante où l'empereur possède un palais, et où les habitants de Rio de Janeiro vont jouir des sites les plus délicieux. Ce fut là, dans sa maison de campagne de *San-Domingos*, qu'Andrada e Sylva termina sa vie le ; avril 1838, le jour anniversaire où, sept ans auparavant, don Pedro lui avait confié la tutelle le ses enfants. Il eut la consolation de mourir lans les bras d'une fille chérie; l'autorité ordonna que ses obsèques fussent dignes, par leur pompe, des grands souvenirs qu'il laissait.

Jozé-Bonifacio de Andrada n'a pas laissé une eule production de quelque étendue; ou si on aime mieux, il n'a pu réunir en corps d'ouvrages les précieux écrits répandus dans une multitude de recueils scientifiques. Parmi ses principaux articles, nous citerons: *Memoria sobre a pescaria da baleia, mellhores processos da extracção do seu azeite, e grandes vantagens que della resultam para Portugal seus dominios*, dans *Memorias economicas*, II. — *Memoria sobre e nova mina de ouro a outra banda do Tejo*, dans l'*Académie des iences de Lisbonne*, t. V. — *Lettre adressée l'ingénieur Beyer, inspecteur des mines de hneiberg, où l'on décrit les caractères distinctifs de quelques minéraux, tels que l'aantikon, le spodumène, la sahlite* (en emand), dans la *Gazette de Dresde*; — *Essai sur les mines de Suède, et spécialement r les mines de Uto*, etc., dans la *Revue ientifique de Genève*; — *Description des ines de Salha*; — *Representação a assembea geral constituente e legislativa do imrio do Brasil sobre a escravatura*; Paris, min Didot, 1825, brochure de 40 pages.

FERDINAND DENIS.

. M. Pereira da Sylva, *Plutarco Brasileiro*; *Rio de neiro*, 1847, 2 vol. in-8°. — Docteur Sigaud, *Article rologique imprimé dans l'Écho français, journal lie à Rio de Janeiro*, numéros des 5 et 12 mai 1838. — *storia do Brazil, desde a chegada da real familia de gança em* 1808, *ate a abdicação do imperador D. Pe-I por João Armitage, traduzida do inglez por hum asileiro*; *Rio de Janeiro*, 1837, in-8°. Cette trad. est férable à l'original. — *Historia da revolução do asil, no dia* 7 *d'abril de* 1831, *com peças officiaes e simile da propria mão de dom Pedro, principiada hum membro da camara dos deputados, e conida por J. F.*; Rio de Janeiro, 1831. — Docteur Émi-Joaquim da Sylva Maia, *Joze-Bonifacio de Andrada e va, Elogio historico, lido na sessão publica da ademia de medicina, a* 30 *de junho* 1838, inséré dans *Revista trimensal*, 2e série, t. Ier; Rio de Janeiro, 1846.

ANDRADA (le P. *Antonio* DE), célèbre missionnaire portugais, né à Villa-de-Oleiros, dans prieuré du Crato (province d'Alemtejo), vers 30, mort à Goa le 20 août 1633.

Il prit l'habit de jésuite à Coïmbre en 1596, se fit remarquer dès l'origine par la finesse son esprit et la maturité de son jugement; st du moins ce que nous dit Barbosa. Bientôt passa dans les missions de l'Inde, et il arriva à Goa dans la première année du dix-septième siècle. Nommé supérieur de la résidence du Mogol, il apprit là qu'il existait au Thibet certains vestiges du christianisme; ou plutôt il eut connaissance de ces formes extérieures du culte de Boudha, qui ont frappé d'une surprise si grande plusieurs voyageurs par leur analogie avec notre culte. Il faut bien convenir d'ailleurs que la connaissance qu'on avait alors des doctrines professées de toute antiquité par les chrétiens de Saint-Thomas, donnait quelque apparence de vérité à ces bruits. Antonio de Andrada n'hésita pas à entreprendre un voyage immense; et, revêtu de l'habit mogol, il se dirigea vers le Thibet. Ce qu'il eut à souffrir de privations dans ce voyage difficile serait trop long à raconter: il suffira de dire que, dans les contrées montueuses qui séparent l'Inde du Thibet, il eut à braver un froid assez vif pour que les doigts de ses pieds fussent gelés complétement. Il parvint enfin à Caparanga, cité qui était alors la résidence du chef militaire du Thibet. On affirme qu'il y prêcha l'Évangile, et qu'il put même édifier un temple à la Vierge, dans la construction duquel les grands de la cour se faisaient un devoir de l'aider: ce qu'il y a de certain, c'est qu'il retourna dans le Mogol, qu'il y alla chercher de nouveaux ouvriers évangéliques, et qu'il pénétra une seconde fois au Thibet, où il fut reçu avec autant d'empressement qu'il l'avait été la première fois. Ce fut alors qu'il fut élu provincial de la résidence de Goa, puis député du saint office. Barbosa prétend que les juifs de Goa lui administrèrent un poison subtil, dont il mourut. On affirma que certains miracles s'étaient opérés sur sa tombe: le vrai miracle qu'il accomplit, ce fut celui dont il donna la preuve à l'Europe, en traversant des déserts jusqu'alors inconnus. Il intitula avec raison sa première relation, *Nouvelle découverte du grand Cathay ou des royaumes du Thibet* (1); et Matthieu Pinheiro publia cet opuscule à Lisbonne en 1626. L'ouvrage fut reproduit par le P. Antonio Franco, puis traduit en diverses langues. Il parut dès 1629 en français: malheureusement, et comme cela arrivait si souvent alors, cette version fut faite sur l'italien. Pour avoir une idée des travaux d'Andrada, il faut lire la lettre (2) où il donne le récit de son retour au Thibet en 1625; puis il faut examiner la relation (3) qu'il écrivit pour les pères de la compagnie de Goa, dans laquelle il raconte ce qui lui arriva dans la cité de Sarinegar jusqu'à Bardinasa, lorsqu'il allait à la découverte du Thibet: elle est datée du 16 mai 1624: Jean Dried l'a donnée en français. Théodore Rhay a extrait la plus grande partie de ce qu'il a dit sur le Thibet, de la description d'Andrada. FERDINAND DENIS.

(1) *Novo descobrimento do Grão Catayo, ou dos Reynos de Tibet*; Lisb., 1626, in-4°.
(2) *Imagem da virtude em o noviciado de Lisboa.*
(3) *Histoire de ce qui s'est passé au royaume de Tibet en l'année* 1626.

ANDRAGATHE ou **ANDRAGATHIAS**, général romain, servait, en 383 de J.-C., dans les Gaules, sous Maxime, et aida ce dernier dans son projet de se faire élire empereur. Il poignarda l'empereur Gratien entre Grenoble et Lyon. Après ce meurtre, Maxime donna à Andragathe le commandement de son armée navale, et l'envoya en Sicile à la poursuite de Valentinien. Andragathe s'y soutint durant quelque temps; mais lorsqu'il apprit la défaite de Maxime il se précipita dans la mer, en 388 de J.-C.

Marcellin, *In chron.* — Zosime, liv. IV et VI. — Socrate, *Hist. ecclés.*, liv. IV, c. II.

*ANDRAL (*Gabriel*), célèbre médecin français, né à Paris le 6 novembre 1797. Reçu docteur en 1821, il fut nommé, à vingt-cinq ans, membre de l'Académie de médecine et professeur agrégé à la Faculté de Paris. A peine âgé de trente ans, il remplaça, comme professeur titulaire, Bertin dans la chaire d'hygiène, qu'il échangea, en 1830, contre celle de pathologie interne. En 1839, il succéda à Broussais dans la chaire de pathologie et de thérapeutique générales; enfin, il entra à l'Institut en 1842.

Peu de médecins, quel que soit leur mérite, peuvent se flatter d'avoir fait une carrière aussi rapide et aussi brillante. M. Andral est gendre de Royer-Collard, du fameux chef de l'opposition avant 1830, et fils de *Guillaume Andral*, né à Espédaillac dans le Lot en 1769, membre de l'Académie de médecine, ancien médecin de l'armée d'Italie et du roi Murat.

M. Andral (fils) a publié jusqu'à ce jour: *Clinique médicale, ou Choix d'observations recueillies à la clinique de M. Lerminier, médecin de l'hôpital de la Charité;* Paris, 1824-27, 4 vol. in-8°; — *Précis d'anatomie pathologique;* Paris et Montpellier, 1829, 3 vol. in-8°; — *Cours de pathologie interne, professé à la Faculté de médecine, recueilli et rédigé par M. Amédée Latour;* Paris, 1836, 3 vol. in-8°; — (avec Meriadec Laennec): *Notes et additions au Traité de l'auscultation médiate de Laennec;* Paris, 1837, in-8°. — On lui doit, en outre, plusieurs articles et Rapports instructifs insérés dans les journaux de médecine, et surtout une série de belles recherches *sur les modifications de proportions de quelques principes du sang.* Ces recherches, faites en commun avec MM. Gavarret et Delafond, ont été le principal titre de M. Andral à l'Institut.

A l'École de médecine, M. Andral réunit autour de sa chaire de nombreux élèves, qui tous admirent le talent du maître habile et éloquent.

Quérard, *la France littéraire.* — Sachaile (Lachaise), *les Médecins de Paris.*

ANDRASY (pron. *Andraachi*), ancienne famille noble de Hongrie, qui fait remonter son origine à l'an 1000 de J.-C. La plupart des membres de cette famille se distinguèrent dans les guerres contre les Turcs. Les frères Andrasy, *Jules* et *Mano*, attachés à la cause de la révolution, ont joué, comme militaires, un rôle marquant dans les événements de 1848.

OEsterreichisches Biogr.-Lexicon, édit. 1851. — *Conversations-Lexicon*, 1852.

ANDRÉ (Ἀνδρέας, *Andréas*) (saint), l'un des douze apôtres. Il était fils de Jonas et frère de saint Pierre. Les deux frères habitaient Bethsaide, et exerçaient le métier de pêcheurs à Capharnaüm, sur le lac de Tibérias (Saint Jean, I, 44; saint Marc, I, 21.) André s'attacha d'abord à saint Jean-Baptiste à Béthanie, dans la contrée orientale du Jourdain. Il fut le premier disciple que Jésus-Christ se choisit, et se trouva aux noces de Cana, quoique saint Épiphane dise le contraire. Les deux frères étaient occupés à pêcher, lorsque le Sauveur leur promit de les faire *pêcheurs d'hommes*, s'ils voulaient le suivre. A l'instant ils quittèrent leurs filets, et s'attachèrent irrévocablement à sa personne. Jésus-Christ ayant, l'année suivante, formé le collége des apôtres, ils furent mis à la tête des autres et eurent, peu de temps après, le bonheur de recevoir Jésus-Christ chez eux, à Capharnaüm. André ne paraît plus dans l'Évangile que pour indiquer les cinq pains et les deux poissons dont 5,000 personnes furent miraculeusement nourries, et pour faire à Jésus-Christ la question sur l'époque de la ruine du temple. Les événements relatifs à ce disciple deviennent incertains après la mort de son maître: les uns, comme Eusèbe (1), le renvoient porter l'Évangile dans la Scythie et l'Asie Mineure, les autres dans différentes contrées de la Grèce, et lui font subir le martyre à Patras, capitale de l'Achaïe, sans pouvoir en fixer l'époque; les Russes sont persuadés qu'il annonça la foi dans leur pays. L'opinion commune est que cet apôtre fut crucifié: on place ce martyre au 20 novembre de l'an 95. Les peintres donnent à sa croix une forme différente de celle de Jésus-Christ, et la représentent en forme d'un X, quoique celle qu'on prétendait conserver à Saint-Victor de Marseille ne différât point de la croix du Sauveur. Philippe, duc de Bourgogne et de Brabant, avait obtenu et transporté à Bruxelles une partie de cette croix. Dans les premiers temps de l'Église, un faux Évangile circula sous le nom de cet apôtre. Les *Actes* de saint André, mentionnés dans Fabricius, *Codex apocryphus Novi Testamenti*, sont également apocryphes, quoiqu'ils soient regardés comme authentiques par Baronius et le P. Alexandre. Les Écossais honorent saint André comme le principal patron de leur pays.

Les quatre évangélistes. — Tillemont, *Mémoires*, t. — Cave, *Antiquitates apostolicæ.* — Galland, *Bibliotheca Patrum*, t. I, p. 145. — Fabricius, *Salutaris Lux Evangelii*, et *Codex apocryphus Novi Testamenti.* — Tabaraud, dans la *Biographie universelle.*

ANDRÉ (saint) *d'Avellin* (*Avellino*), clerc régulier théatin, né en 1521 à Castro-Nuovo dans le royaume de Naples, mort en 1608.

(1) Eusèbe, *Hist. eccles.*, III.

:erça la profession d'avocat dans la cour ecclé-
astique de Naples, qu'il quitta pour se consa-
er entièrement à la pénitence dans la congré-
ation des théatins. La réforme qu'il introduisit
ans quelques communautés religieuses lui sus-
ta beaucoup de contradictions, au milieu des-
uelles il mourut, épuisé de fatigue et de vieil-
sse. Il fut canonisé en 1712, par Clément XI.
a ville de Naples et la Sicile l'ont choisi pour
n de leurs patrons. Ses œuvres de piété ont été
nprimées en 5 vol., Naples, 1733-1734, et ses
ttres en 2 vol. in-4°, Naples, 1732.

Tabaraud, dans la *Biographie universelle.*

ANDRÉ ou **ANDRÉAS** (Ἀνδρέας), archevêque
: Césarée en Cappadoce, vivait, selon les uns,
la fin du cinquième siècle, et, selon d'autres,
rs le milieu du neuvième. Il écrivit en grec un
ommentaire sur l'Apocalypse, qui fut traduit
latin par Peltanus, et publié sous le titre :
*ıdreæ, Cæsareæ Cappadociæ episcopi, Com-
entarii in Joannis Apostoli Apocalypsim,
tine ex interpretatione T. Peltani;* Ingols-
lt, 1584, in-4° ; réimprimé dans la *Bibliotheca
ıtrum.* Fr. Sylburg a publié cet ouvrage dans
texte original, avec des notes; Heidelberg,
96, in-fol. On lui attribue aussi *Therapeutica
ritualis,* conservée en manuscrit à la biblio-
ıque de Vienne.

ıudin, *Commentarius de scriptoribus ecclesiasticis,*
I, p. 93, 101. — Hoffman, *Lexicon script. græc.* —
ricius, *Biblioth. Græca,* t. VIII, p. 696.

ANDRÉ ou **ANDREAS** (Ἀνδρέας) (*Andreas-
ɜtensis*), archevêque de Crète, vivait vers la
du septième siècle et au commencement
huitième. Il fut d'abord moine à Jérusalem;
st pourquoi il s'appelle aussi *Andreas Hie-
olymitanus.* Il fut envoyé par Théodore,
riarche de Jérusalem, au concile de Constan-
ople, pour y combattre les doctrines des mo-
hélites. Il obtint ensuite à Constantinople les
ces de diacre et d'orphanotrophe, enfin il fut
vé à l'archevêché de Crète. Selon plusieurs
ivains, il permuta ce siége contre celui de Cé-
ée en Cappadoce, et mourut le 14 juin 724.
is les meilleurs critiques soutiennent qu'An-
de Césarée est un personnage différent, et
l'époque de la mort d'André de Crète est
ertaine. L'Église grecque, qui le considère
mme un saint, célèbre sa mémoire le 4 juillet.
ndré de Crète a laissé de nombreux écrits,
t une partie seulement a été publiée par
Combefis, avec les ouvrages d'Amphiloque et
Méthodius, traduction latine, vocabulaire, et
es; Paris, 1644, in-f°. Ce sont pour la plupart
homélies. On les trouve réimprimés dans le
X de la *Bibliotheca Patrum,* Leyde, 1677;
lans Combefis, *Bibliotheca Concionatoria,*
is, 1662. Parmi les autres écrits d'André on
ıarque un poëme ïambique adressé à l'archi-
Agathon, pour le remercier de lui avoir per-
de copier les actes du concile déjà mentionné
Constantinople. On le trouve, avec une traduc-
tion latine, dans Combefis, *Auctuarium novum
Biblioth. Pat.,* XIII, 167; — Μέθοδος πῶς δεῖ
εὑρεῖν τὸν κύκλον τοῦ ἡλίου, ou Méthode pour
trouver le cycle solaire, imprimé dans Petau,
Uranologium; Paris, 1630, in-fol.; Anvers,
1703, in-fol., p. 211. André est aussi l'auteur de
plusieurs hymnes qui sont encore aujourd'hui
chantées dans les églises grecques.

Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia litera-
ria,* I, 451, etc. — Fabricius, *Biblioth. græc.,* XI, 62, etc.
68, etc. — F. Cornaro, *Creta sacra;* Venise, 1755, in-fol.

***ANDRÉ** ou **ANDREAS**, célèbre archevêque
de Lund en Suède, mort le 24 juin 1228. Dans
sa jeunesse, il parcourut l'Allemagne, l'Italie, la
France et l'Angleterre. De retour dans son pays,
il fut nommé chancelier de Canut VI. Indeburge,
sœur de Canut, avait été mariée au roi de
France Philippe II. Celui-ci, sans motif, répudia
sa femme, qui revint auprès de son frère le roi
de Suède et de Danemark. Canut envoya André
à Rome, pour porter plainte auprès du pape
Célestin III. André plaida si bien la cause de la
reine, que le pape força le roi Philippe à re-
prendre sa femme. En revenant de Rome, André
fut saisi par les Français en Bourgogne, et dé-
tenu pendant quelque temps. Après sa délivrance
il fut élu archevêque de Lund et primat de Da-
nemark, et confirmé dans cette dignité par le
pape Innocent III, en 1201. Après la mort de
Canut en 1203, André couronna à Lund le frère
et le successeur de Canut, Waldemar II. Il l'ac-
compagna ensuite dans sa croisade contre les
Livoniens. Par suite de son âge et de ses infir-
mités, il se retira dans une île (*Insula Ivensis,*
de Moller), où il mourut.

On a de cet archevêque : une *traduction
latine des Lois de Schonen,* publiée par Harold
Huitfeld; Copenhague, 1590, in-4°; — *la Loi de
Zeelande* en dix-sept livres, publiée en danois
par Huitfeld, à Copenhague; *Hexaméron,*
poëme latin sur les six journées de la création;
— un poëme *sur les sept Sacrements.* Ce poëme
et l'*Hexaméron* sont conservés en manuscrit
dans les archives de la cathédrale de Lund.

Rhyzelius, *Episcoposcopia Sueogothica,* 13. — Moller,
*Hypomnemata ad librum Alberti Bartholini de Scrip-
tis Danorum,* 161. — Gadebusch, *Livlaendische Biblio-
thek.* — Huidfeld, *Chronologia,* etc., p. 51, 69, etc. — Id.,
Den geislige Histori offuer alt Danmarkis Rige.

ANDRÉ, nom commun à trois rois de Hon-
grie, de la dynastie des Arpades.

André I[er], cousin de saint Étienne, était le
quatrième roi du pays des Madjares, et occupa
le trône de 1046 à 1061. Ce fut un roi sage et
énergique, mais dont le règne ne fut point heu-
reux. Quand Pierre l'Allemand fut détrôné par
les magnats, le fils de Ladislas le Chauve se
trouvait en Russie : il accourut, mais ne parvint
à s'emparer du sceptre qu'en promettant de ne
point favoriser le christianisme introduit par
saint Étienne, et contre lequel il s'était formé une
conjuration. En cédant à la violence, André ne
crut pas s'engager irrévocablement, et ne s'en

déclara pas moins, dans la suite, pour la nouvelle religion. Pierre s'était reconnu vassal de l'empire d'Allemagne; et Henri III, faisant valoir les droits de sa couronne, demanda le tribut au roi de Hongrie. André réussit à le repousser, et soumit même une partie de l'Esclavonie. Mais bientôt la défection de son frère lui suscita de nouveaux embarras. André ayant fait couronner à cinq ans son fils Salomon, Béla, exclu de la succession, se révolta contre lui, et appela à son secours Boleslaf, roi de Pologne. Une bataille fut engagée sur les bords de la Theiss : les Allemands qui se trouvaient dans l'armée d'André se battirent avec succès; mais les Hongrois le trahirent pendant le combat, et la victoire resta aux Polonais. Tombé à terre et foulé aux pieds des chevaux, André fut fait prisonnier, et mourut bientôt après, de chagrin et de misère.

André II, fils de Béla III et surnommé *le Hiérosolymitain*, fut le dix-huitième roi de sa race, et régna de 1205 à 1235. Béla ne lui ayant pas laissé d'apanage, ce prince se révolta contre Emrich, son frère aîné, qui, par son courage et sa présence d'esprit, parvint aisément à le soumettre. Après la mort d'Emrich, André devint tuteur de Ladislas, son fils, dont cependant il ne respecta pas les droits; au point que sa mère se vit réduite à s'enfuir avec lui en Autriche. André la suivit avec une armée, et allait consommer son usurpation, quand la mort de son pupille lui épargna un crime. Appelé alors au trône par sa naissance, il se livra aux suggestions de sa femme, contre laquelle éclata bientôt une conspiration dont cette princesse fut victime. André apprit sa mort en Russie, où il était occupé à placer la couronne de Galitch sur la tête de Coloman, son second fils.

La croisade que le roi de Hongrie entreprit en 1217 par ordre du pape Honorius III, et pour se conformer aux dernières volontés de son père, n'eut aucun résultat heureux, quoiqu'elle coûtât cher au pays. Seulement André forma une alliance éphémère avec l'empereur d'Orient, Théodore Lascaris, et avec le roi des Bulgares, qui tous deux se montrèrent disposés à reconnaître la suprématie de l'évêque de Rome. Il trouva à son retour une extrême confusion dans le pays, où les magnats entretenaient les troubles et le désordre. Pour rendre la paix à la Hongrie, il convoqua en 1222 une diète, où il signa la *bulla aurea* qui forme la base des droits de la noblesse hongroise, et qui devint pour la noblesse et le clergé une véritable constitution. L'influence des magnats fut alors contre-balancée par l'autorité des nobles du second ordre, et il fut établi en principe qu'aucune taxe ne pourrait être établie sur les biens de la noblesse ni du clergé sans le consentement de ces deux ordres. Cependant le calme ne se rétablit point. André ramena en 1224 son fils Coloman en Russie; et c'est sur le couronnement de ce prince que l'Autriche, héritière des droits de la Hongrie, fonda, lors du premier partage de l[a] Pologne, son droit sur le royaume de Gallicie. Ce roi estimable mourut le 7 mars 1235, au mo[-]ment où les Tatars menaçaient son pays d'un[e] première incursion.

André III, surnommé *le Vénitien*, dernier r[oi] de la race des Arpades et le vingt-deuxième d[e] la série, régna de 1290 à 1300, comme successeu[r] de Ladislas III, *Cumanus*. Il était né à Venis[e] d'un fils posthume d'André II et de Thomasin[a] Maurocena. En montant sur le trône, il eut po[ur] compétiteurs le pape, qui réclama la Hongr[ie] comme un fief donné au saint-siége par sai[nt] Étienne, et le duc d'Autriche Albert, en fave[ur] duquel Rodolphe de Habsbourg crut pouvo[ir] disposer de la couronne apostolique. Bientôt se présenta un nouveau prétendant dans la p[er]sonne de Charles Martel, prince de Sicile, q[ui] descendait, par Marie sa mère, des Arpades, [de]vanciers d'André III. Cependant l'archevêque [de] Strigonie (Gran) couronna ce dernier, malg[ré] les réclamations du saint-père; et, se plaçant [à] la tête d'une armée, André battit successivem[ent] le prince de Sicile et Albert d'Autriche, auq[uel] il dicta la paix sous les murs de Vienne en 12[..] Mais le fils de Charles Martel, Charles Rob[ert] ayant aussi pris les armes pour conquérir [la] couronne de saint Étienne, André se décourag[ea,] tomba malade, et mourut de chagrin. Pour ap[ai]ser une rébellion de magnats, il avait tenu [en] 1298 une diète à Pesth, dans laquelle de bon[nes] lois furent rendues. A sa mort, la ligne mas[cu]line des Arpades s'éteignit. [*Enc. des g. du m*

Joan. de Thurocz, *Chronica Hungarorum*, dans S[ch]wandtner, *Scriptores rerum hungaricarum*, I, 129, 4e édit., 1766. — Fessler, *Geschichte der Ungern*, t. p. 424. — Kalona, *Historia critica regum Hunga[riae] stirpis Arpadianæ*, t. II, p. 1-154. — Virag, *Mag[...] Szazadok*. — Palma, *Notitia rerum Hungaricar[um]*, t. I, p. 563, 3e édit., 1785.

André *de Hongrie*, roi de Naples, surnom[mé] *Andreasso*, né en 1326, étranglé le 18 déc[em]bre 1345. Second fils de Caribert, roi de Hong[rie], il fut appelé à la succession du royaume de [Na]ples par Robert, qui lui fit, en 1333, épou[ser] Jeanne, sa petite-fille. André n'était alors [âgé] que de sept ans. D'un caractère féroce et [in]domptable, il dédaigna la mollesse, et co[n]... pour la cour de Naples et pour sa femme ... mépris qu'il ne prit pas la peine de dissimu[ler]. A la mort de Robert, Jeanne fut seule cou[ron]née en 1343 et déclarée reine, tandis que [son] époux ne portait que le titre de duc de Cala[bre]. Vivement blessé de cette exclusion, André s[olli]cita du pape son couronnement; et, sur l'é[ten]dard destiné à cette cérémonie, il avait fait p[ein]dre une hache, un billot et d'autres instrum[ents] de supplice, pour signifier à ses courtisans [que] dès qu'il serait roi, il ferait justice de ses e[nne]mis. Dès ce moment, sa perte fut jurée. [La] cour était dans un couvent près d'Ave[rsa], lorsque, le 18 décembre 1345, les conjurés, [sous] prétexte que de grandes nouvelles étaient ...

vées de Naples, firent appeler, pendant la nuit, André, qui était auprès de la reine. Dès que le prince fut au milieu d'eux, ils lui jetèrent un lacet autour du cou, et le tinrent suspendu hors d'un balcon, tandis que leurs complices, qui étaient au-dessous, le tiraient par les pieds. Le cadavre, horriblement mutilé, fut jeté à la voirie. (*Voy.* JEANNE Ire, LOUIS DE TARENTE et CABANE.)

Fessler, *Geschichte der Ungern.* — Muratori. — Sismondi.

ANDRÉ, Juif de Cyrène, surnommé *Lucuas* par Eusèbe, et *l'Homme des lumières* par Aboulfaradje, fanatique, vivait au commencement du second siècle de notre ère. Il se rendit fameux, sous le règne de Trajan, à la tête de ses compatriotes, auxquels il persuada qu'il les ferait entrer triomphants à Jérusalem. L'enthousiasme qu'il inspira à ce peuple crédule lui procura plusieurs avantages sur Lupus, préfet d'Égypte, qu'il obligea de se renfermer dans Alexandrie, où ce général se vengea de ses défaites par le massacre de tous les Juifs qui habitaient cette cité. André, usant de représailles, ravagea le plat pays, désola toute la Libye, dont plus de 200,000 habitants devinrent les victimes de ses fureurs. Ces horribles désordres s'étendirent jusque dans l'île de Chypre, où les Juifs, sous la conduite d'un nommé Artémion, firent périr un égal nombre de Grecs et de Romains. Si l'on en croit Dion Cassius, les uns étaient sciés dans toute la longueur du corps; les autres devenaient la proie des bêtes féroces, contre lesquelles on les faisait combattre. Les barbares vainqueurs mangeaient leurs chairs, se frottaient le corps de leur sang, et se revêtaient de leurs peaux, après les avoir écorchés vifs; mais ces affreux détails ne sont pas confirmés par Eusèbe. Ce ne fut qu'après plusieurs combats très-sanglants que Martius Turbo, d'autres disent Adrien, général des troupes romaines, parvint à les soumettre.

Eusèbe. — Aboulfaradje. — Dion Cassius. — Tabaraud, dans la *Biographie universelle.*

ANDRÉ III (*Alexandrowitch*), grand-duc de Russie, né vers le milieu du treizième siècle, mort le 27 juillet 1304. Il était le second fils d'Alexandre Newski, et le frère puîné de Démétrius. Profitant du moment où ce prince, qui régna avant lui, s'était rendu à Novgorod pour des détails d'organisation intérieure, André alla combattre et réduire les Yases ou Alains du Caucase, qui refusaient de reconnaître la domination des Tatars. Il prit et brûla en particulier une ville du Daghestan, Diediakof, dont il emmena les habitants en esclavage.

Comblé à cette occasion des présents du grand khan, il crut le moment favorable à l'exécution du dessein qu'il avait conçu de détrôner son frère Démétrius. En effet, le khan ayant placé André à la tête des princes russes, sous le titre de grand-duc, et lui ayant accordé un corps de Tatars, il marcha sur Mourom, ordonna aux princes feudataires de venir le seconder; et Démétrius fut contraint de fuir de ses États. Les Tatars en profitèrent pour envahir et dévaster les duchés de Mourom, de Souzdal, de Wladimir, d'Yourief, de Rostaw, de Twer. Une seule ville, Peréiaslaf, ayant résisté à André et aux étrangers, dont il s'était fait l'instrument et l'auxiliaire, les habitants furent presque tous passés au fil de l'épée. Alors Démétrius vint à Peréiaslaf, et y leva des troupes. André eut de nouveau recours aux Mogols; et Démétrius implora Nogaï, gouverneur de l'Ukraine et d'Ekatérinoslaf. Nogaï répondit à l'appel du prince fugitif, qui fit semblant de demander une réconciliation. Mais le bon vouloir du gouverneur de l'Ukraine ne fut pas de longue durée, grâce aux intrigues d'André, qui réussit même à obtenir de lui des troupes. Nouvelle fuite de Démétrius : cette fois il se retire à Psko, et son frère reste maître de la principauté. De leur côté, les Tatars dévastèrent de nouveau tout le pays, théâtre des hostilités des deux frères. Ces hordes étrangères s'attaquèrent une seconde fois à la malheureuse ville de Peréiaslaf; mais en cette occasion les éléments mêmes du pillage firent défaut. Les habitants avaient eu le temps de se réfugier dans les bois.

La mort presque subite de Démétrius, en 1294, mit fin à cette guerre fratricide. André resta enfin possesseur de la souveraineté. Mais cet état de choses fut troublé, deux ans plus tard, par les ambitions rivales des neveux d'André. En vain ce prince, qui se fit même, pour mieux réussir, accompagner par sa jeune épouse, porta-t-il le différend devant le khan, en présence duquel les contendants en vinrent aux mains : le *statu quo* fut maintenu jusqu'à la mort également inopinée de Daniel, duc de Moscou, en 1302. André convoitait la possession de cette ville, embellie par le prince défunt : il en appela à de nouvelles conférences devant le grand khan, qui en fin de compte, en 1303, ordonna aux princes russes de s'en tenir chacun à son lot actuel. André mourut universellement haï, et revêtu du froc, selon l'usage.

Karamzin, *Histoire de Russie,* t. IV. — *Entsiklopedechesky-Lexicon*, II, 283-285.

ANDRÉ (*Charles*), né à Langres en 1722, exerçait à Paris, en 1756, le métier de perruquier. On lui attribua une tragédie dont le véritable auteur était Dampierre, l'une de ses pratiques. Cette pièce a pour titre : *Tremblement de terre de Lisbonne, tragédie en cinq actes et en vers, par M. André, perruquier privilégié, demeurant à Paris, rue de la Vannerie, près la Grève; imprimé à Amsterdam* (Paris), *et se vend chez l'auteur;* M. DCC. LVI, in-8°. Il la dédia « à l'illustre et célèbre poëte, M. de Voltaire, » qu'il appelle « monsieur et cher confrère. »

Biographie universelle. — Quérard, *France littéraire.*

***ANDRÉ** (*Christian-Charles*), publiciste allemand, né à Hildburghausen le 20 mars 1763;

mort le 19 juillet 1831. Il s'occupa d'abord de pédagogie, et dirigea depuis 1787 l'institution de Schnepfenthal, qui venait d'être fondée par Salzmann, sur le plan de l'*Émile* de Rousseau. Il y eut pour aides Bechstein, Linz et d'autres. En 1790, André fonda à Eisenach un pensionnat de jeunes demoiselles, et prit en 1798 la direction de l'école protestante à Brünn. Tous ces travaux administratifs ne l'empêchèrent pas de publier un recueil pédagogique sous le titre de *Compendiose Bibliothek der gemeinnützigen Kenntnisse* (Bibliothèque compacte des connaissances utiles). Mais il fut obligé d'interrompre cette publication, par ordre du gouvernement autrichien. Il se mit alors à publier à Brünn un journal (*Patriotisches Tagblatt*). La censure lui suscita d'abord des chicanes; mais enfin, grâce à la protection de quelques personnages influents, le journaliste put continuer ses publications périodiques de concert avec Schneller, Prokesch et d'autres.

Les ouvrages d'André sont très-nombreux. Les principaux ont pour titres : *Gemeinnützige Spaziergaenge auf alle Tage im Jahr*, 10 vol.; Brunswick, 1790-1791 (Promenades utiles pour chaque jour de l'année), publiées de concert avec Bechstein et Blasche : cet ouvrage obtint un grand succès; — *Uebersicht der Gebirgsformationen und besonders der Uebergangsformationen in Maehren*; Brünn, 1804 (Tableau des roches et surtout des roches de transition en Moravie); — *Neueste Geographisch-statistiche Beschreibung des Kaiserthums Oestreich*; Weimar, 1813, in-8° (Nouvelle description géographico-statistique de l'empire autrichien); ouvrage d'un grand mérite. En 1797, André entreprit avec Bekker la publication du *Reichsanzeiger* (Indicateur de l'Empire). En 1809, il fonda l'*Hesperus*, recueil périodique qui eut un grand succès, et qu'il continua jusqu'à sa mort. Vers la même époque il entreprit une nouvelle publication périodique, *Oekonomische Neuigkeiten* (Nouvelles économiques), exclusivement consacrées aux améliorations pratiques de l'agriculture. Pendant onze ans, de 1811 à 1822, il eut la rédaction du *National-Kalender für die gesammte Œstreichische Monarchie* (Almanach national pour toute la monarchie autrichienne), qu'il continua, après son établissement à Stuttgart, sous le titre : *Almanach national pour les États de la Confédération germanique*. H.

Conversations-Lexicon. — *Oesterreichische National-Encyclopædie*, I, 81, etc. — *Nekrolog der Deutschen*, 9-ter Jahrgang 1831. — Morgenblatt, année 1821.

ANDRÉ (*Élie* ou *Hélie*), philologue français, natif de Bordeaux, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : une traduction latine des odes d'Anacréon, Paris, 1555, in-4°, et 1556, in-8°; — *Theodori Gazæ Liber quartus de constructione Orationis*, græce cum versione latina; Paris, 1551, in-4°; — *Carmen de Pace*; Paris, 1559, in-4°; — quelques poèmes latins, imprimés dans Ranutius Gherus (anagramme de *Janus Gruterus*), *Deliciæ poetarum gallorum*, I, 67-89.

La Croix du Maine et Duverdier, *Biblioth. franç.*, édit. de Rigolay de Juvigny, I, 360. — Supplém. d'Adelung à Jöcher, *Lexicon*.

***ANDRÉ** (*Émile*), agronome allemand, frère de Rudolphe André, naquit à Schnepfenthal le 1er mars 1790. Il fut nommé, en 1807, conservateur des forêts du prince de Salm; plus tard il se fit militaire, et se distingua dans les guerres de l'Autriche contre la France. Après la conclusion de la paix, il revint à ses travaux silvicoles, et obtint la place d'inspecteur général des nombreux domaines que le prince d'Auersperg possède en Bohême, en Autriche, en Carinthie et en Istrie. En 1825 il se démit de cette place, et se retira à Prague pour s'y livrer à l'étude. Quelques années après, il acheta dans les environs de cette ville une terre, dans le but d'y travailler à l'amélioration des races ovines; mais en 1838 il fut tiré de sa retraite par le prince d'Odescalch, qui lui confia l'administration de ses vastes propriétés. André a publié jusqu'à présent : 1° *Versuch einer zeitgemaessen Forstorganisation* (Essai d'organisation forestière selon les besoins de l'époque); Prague, 1823; — 2° *Vorzügliche Mittel*, etc. (Moyens les plus propres pour retirer des forêts le plus de profit possible); Prague, 1826, in-8°; — 3° *Einfachste den hoechsten Ertrag und die Nachhaltigkeit ganz sicher stellende Forstwirthschaftsmethode*, etc. (Méthode de culture forestière la plus simple, garantissant le revenu le plus élevé et le plus durable, etc.); Prague, 1832, in-8°. E. JACQUEMIN.

***ANDRÉ** ou **SAINT-ANDRÉ** (*François*), médecin français, vivait à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième. Il fut l'un des médecins de Louis XIV. On a de lui : *Entretiens sur l'acide et l'alcali, où sont examinées les objections de M. Boyle contre ces principes*; Paris, 1677 et 1681, in-12 : cet ouvrage, qui contient des idées erronées, eut un grand succès; il a été traduit en latin, en italien et en anglais; — *Réflexions sur les causes des maladies, et de leurs symptômes*; Paris, 168?, in-12; — *Réflexions sur la nature des remèdes, leurs effets et leur manière*; Rouen, 170?, in-12; — *Lettres au sujet de la magie, des maléfices et des sorciers*; Paris, 1725, in-1?. — Dans ces trois derniers ouvrages, l'auteur, devenu médecin du roi, prend le titre de *monsieur de Saint-André*, tandis que dans le premier il ne se nomme que *François André*; c'est ce qui explique l'erreur de Brandis, de Carrère et d'autres, qui ont fait du même auteur des personnages différents. — On lui attribua aussi *Prælectiones in Hippocratis Librum de internis affectionibus*; Caen, 1687, in-12 : petit volume rare. H.

Haller et Brandis, *Bibliotheca medicinæ practica*, t. III, p. 329; IV, 18, 47.

*ANDRÉ ou ANDRÉA (*Hyacinthe*), médecin espagnol, natif d'Ostralie en Catalogne, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il fut pendant vingt-quatre ans professeur à Barcelone, et résigna sa chaire en 1675. On a de lui : *Practicæ Gotholanorum pro curandis humani corporis morbis ;* Barcelone, 1678, in-fol., d'après le système de Galien. H.

André, *Practicæ goth.*

ANDRÉ ou ANDREÆ (*Jacques*), théologien allemand, né, le 25 mars 1528, à Waiblingen dans le Wurtemberg, mort à Tubingue le 7 janvier 1590. Il fut surnommé par ses contemporains *Schmidlein* ou *Fabricius* (Forgeron), à cause de la profession de son père. Il fut successivement élève, professeur, chancelier et prévôt de l'université de Tubingue. C'est un des principaux auteurs de la *Formula concordiæ* rédigée en 1576 au couvent de Bergen, près de Magdebourg, et qui devait mettre un terme à toutes les disputes élevées dans le sein de l'Allemagne protestante, depuis la mort de Luther. Il a laissé de nombreux écrits, presque tous de controverse, dirigés contre le calvinisme et contre l'Église romaine, ou destinés à défendre la doctrine de l'ubiquité ou de la présence du corps de Jésus-Christ en tous lieux.

Andreæ fama; Andræana reflorescens; Argent., 1603, in-12 ; — *Fischlini memor. theolog. Wirtemb. resuscitata.* — Melchior Adam, *Vitæ Germ. theolog.* — *Allgemeine Encyclop.*

ANDRÉ ou ANDREÆ (*Jean* ou *Giovanni*), célèbre canoniste, naquit dans le canton du Mugello, près de Florence, vers 1275 ; ou, selon d'autres, à Bologne, et mourut le 17 juillet 1347. Élevé d'abord par son père, il étudia le droit canon à l'université de Bologne. Il y mourut de la peste après avoir professé le droit canon pendant quarante-cinq ans, successivement à Padoue, à Pise et à Bologne. On lui prodigua dans son épitaphe les titres pompeux d'archidocteur des décrets, de rabbin des docteurs, de lumière, de censeur, et de règle des mœurs (*rabbi doctorum, lux, censor, normaque morum*). On a de lui : — 1° des commentaires sur les Décrétales et sur le Sexte, qu'il intitula *Novellæ*, du nom de sa mère et de sa fille; Rome, 1476 ; Pavie, 1484 ; Bâle, 1486 ; Venise, 1489, 1490 et 1581 ; — 2° des commentaires sur les Clémentines, ou sur les Nouvelles de Clément V; Strasbourg, 1471; Mayence, Rome et Bâle, 1476; Lyon, 1552, in-fol.; — 3° des additions au *Speculum juris* de Durand, prises mot à mot des *Consilia* d'Oddrale; Paris, 1522 ; Bâle, 1574. C'est ainsi qu'il s'était encore approprié le traité *de Sponsalibus et Matrimonio*, de Jean Anguissola ou Anguisciola. (*Voy.* CALDERINO.)

Savigny, *Geschichte des Römischen Rechts im Mittelalter.* — Fantuzzi. — Tiraboschi. — Mazzuchelli.

ANDRÉ *Valère* ou ANDREAS *Valerius*, surnommé DESSELIUS ou *Taxander* (de *Taxandria*, ancien nom du Brabant), bibliographe belge, né à Desschel (Brabant), le 27 novembre 1588, mort à Louvain en 1656. Il étudia les lettres à Douay et à Anvers, où il eut pour maître André Schott. Il étudia ensuite le droit, et devint professeur et bibliothécaire à l'université de Louvain. — André est principalement connu par l'ouvrage intitulé *Bibliotheca belgica ;* Louvain, 1623, in-8° ; 1643, in-4°, édition augmentée. Foppens, chanoine de Bruxelles, en a donné une nouvelle édition en 1739, Bruxelles, in-4°, 2 vol., dans laquelle il a fondu ce qu'on trouve dans Lemire, Swerts et autres. Quoique cette dernière soit la plus belle, les curieux recherchent encore les premières, parce qu'elles contiennent des particularités que le nouvel éditeur a abrégées ou omises. On a du même auteur : *Catalogus claror. Hispaniæ scriptor.*, sous le nom de *Val. Taxander ;* Maymet, 1607, in-4°, rare ; — *Fasti academici studii Lovaniensis*, etc. ; Louvain, 1636, in-4°, considérablement augmentés dans l'édition de 1650, qui fut mise à l'index ; — *Synopsis juris canonici ;* — *de Toga et Sagis*, etc.

Nicéron, *Mémoires*, XLI, 190. — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.* — Foppens, *Bibliotheca belgica.* — David Clément, *Bibl. curieuse.*

*ANDRÉ ou ANDRÉAS (*Jean*), *Ratisbonnensis*, chroniqueur allemand, nommé aussi *Andreas Magister*, vivait au commencement du quinzième siècle. Il était chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, et entra dans le couvent de Saint-Magnus, à Ratisbonne, en 1410. On ignore l'époque de sa mort. Ses ouvrages imprimés sont : — *Chronicon generale a Christo nato usque ad annum* 1422, inséré dans Pez, *Thesaurus Anecdotorum*, t. IV, part. 3, p. 273, 1723, in-fol. Le même ouvrage, augmenté et continué jusqu'à l'année 1490 par Jean Kraft, est inséré dans Eckhart, *Corpus Historicorum medii ævi*, t. I, p. 1931, 1723, in-fol. ; — *Chronicon de ducibus Bavariæ* (jusqu'en 1439), *cum paralipomenis Leonardi Bauholz, ad annum* 1486; *ejusdem Andreæ Historiæ fundationum nonnullorum monasteriorum per partes Bavariæ ;* Amberg, 1602, in-4° ; réimprimé à Hanovre en 1607, in-4°, et dans *Scriptores Rerum Germanicarum* de Schilter ; Strasbourg, 1702, in-fol. ; — *Diarium Sexennale, annum Christi* 1422 *cum quinque sequentibus, complectens, edidit Andreas Felix Oefelius*, dans *Rerum Boicarum Scriptores*, t. I, p. 15, 1763, in-fol. ; — *Catalogus Episcoporum Ratisbonensium, ab origine ad annum* 1428, dans la collection d'Oefelius, t. I, p. 31. H.

Vossius, *de Historicis latinis*, p. 550. — Oudin. *Commentarius de scriptoribus ecclesiasticis*, III, 2467. — Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis*, I, 96. — Oefelius, *Rerum Boicarum scriptores.* — Adelung, Supplément au *Gelehrten-Lexicon* de Jöcher.

ANDRÉ ou ANDRÉAS (*Jean*), écrivain espagnol, mahométan converti, natif de Xativa, petite ville du royaume de Valence, vivait à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Il est l'auteur d'un ouvrage célèbre,

intitulé *Confusion de la secta Mahometana;* Séville, 1537, in-8°; Grenade, 1560, in-8°. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions, et est maintenant excessivement rare dans le texte original. Il a été traduit en latin par Gisbertus Voetius; Utrecht, 1646, in-8°; en allemand, par Christian Cælius; Leipzig, 1598, in-8°; en anglais, par Josua Notstock; Londres, 1652, in-8°. La traduction anglaise a pour titre : *the Confusion of Muhameds Sect; or a Confutation of the Turkish Alcoran... written originally in spanish by Joannes Andreas Maurus, who was one of their Bishops, and afterwards turned Christian ; translated into english by J. N.* —Fuster attribue à André un ouvrage fort rare, intitulé *Practica de Arithmetica;* imprimé à Valence en 1515, et à Séville en 1537, in-4°. H.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana vetus,* II, 325. — Rodriguez, *Bibliotheca valentina,* 222. — Ximeno, *Escritores del reyno de Valencia,* I. 75. — Moreri, *le Grand dictionnaire historique.* — Clément, *Bibliothèque curieuse.* — Fuster, *Biblioteca valenciana,* I, 63.

* **ANDRÉ** ou **ANDREAS A CRUCE** (*Jean*), en italien *Andrea della Croce*, en français *André Delacroix,* chirurgien italien, mort en 1580. Il pratiqua longtemps son art à Venise. On a de lui : *Chirurgiæ libri septem, in quibus ea omnia quæ optimie chirurgo in curandis vulneribus convenire videntur, ordine quodam amplissimo, concerni possunt ;* Venise, 1573, in-fol.; traduction en italien, ibid., 1574, in-fol. C'est une compilation contenant des extraits d'Hippocrate, de Galien, d'Avicenne, etc., avec quelques commentaires. Il en existe plusieurs éditions.

Haller, *Bibliotheca chirurgica,* t. I, p. 229.

ANDRÉ (le petit père). *Voy.* BOULLANGER.

ANDRÉ (*Jean*), peintre français, né à Paris en 1662, mort dans sa ville natale en 1753. A dix-sept ans, il se fit religieux dominicain. Ses supérieurs l'envoyèrent étudier la peinture à Rome. La plupart de ses tableaux, représentant des sujets de dévotion, étaient placés dans l'église des Jacobins à Paris. Ils sont aujourd'hui, en grande partie, dispersés ou perdus. Vivant dans un temps où la peinture inclinait à la décadence, André suivit la route tracée par ses contemporains, plutôt que celle des grands maîtres. Il refusa, par modestie, d'être reçu à l'Académie. Il eut pour élèves Dumont dit *le Romain,* Chasle, et Taraval.

Heineken. — Nagler, *Allgem. Künstler-Lexicon.*

ANDRÉ, ANDREAS ou **ANDREÆ** (*Jean-Valentin*), savant allemand, né à Herrenberg, dans le Wurtemberg, en 1586, mort en 1654. Ce fut un des hommes les plus remarquables de son époque. Il passe pour le fondateur du fameux ordre des Rose-Croix. Mais quelques auteurs doutent qu'André ait été le fondateur de cet ordre. (*Voy.* Herder, *Deutsches Museum,* année 1770. Chr.-G. de Murr (*Sur la véritable origine des rose-croix,* etc.; Sulzbach, 1803, in-8°); et J.-G. Buhle, *De vera origine adhuc latente fratrum de Rosea Cruce, inprimis vero ordine Francomurariorum,* Gœttingue, 1803; en allemand, 1804, in-8°). Ce dernier pense que André a donné seulement une nouvelle organisation de l'ordre des Rose-Croix, d'après les bases de celui des Francs-Maçons. Conformément aux statuts des rose-croix, les sciences devaient être employées au profit de la vertu et du bonheur des hommes, au lieu de les faire servir à l'orgueil et aux intérêts matériels. Né de parents protestants, André étudia à Tubingue, voyagea en France et en Italie, devint abbé d'Adelsberg et chapelain du duc de Brunswick-Wolfenbüttel.

André a laissé, dit-on, plus de cent ouvrages, parmi lesquels on remarque : *De Christiani Cosmoxeni genitura Judicium;* Montbéliard, 1612, in-12 : c'est une satire contre les astrologues; — *Collectaneorum mathematicorum Decades XI;* Tubingen, 1614, in-4°; — *Invitatio ad fraternitatem Christi prior;* Strasbourg, 1617; *posterior;* ibid., 1618, in-12; — *Rosa florescens, contra Menapii calumnias,* 1617, in-8° : cette apologie des rose-croix est signée *Florentinus de Valentia,* nom qu'André a pris quelquefois, ainsi que celui d'*Andreas de Valentia;* — *Menippus, seu dialogorum satyricorum Centuria, inanitum nostratium speculum; Helicone juxta Parnassum,* 1617, in-12. C'est dans ce livre remarquable que l'auteur met en relief les causes qui empêchaient l'Église et les lettres d'être aussi utiles qu'elles devraient l'être; — *Civis christianus, sive Peregrini quondam errantis Restitutiones ;* Strasbourg, 1619, in-8°; traduit en français, sous le titre du *Sage citoyen;* Genève, 1622, in-8°; — *Mythologiæ christianæ, sive virtutum et vitiorum vitæ humanæ imaginum libri III;* Strasbourg, 1619, in-12 : ce livre a été en partie traduit par Sontag et Herder; — *Reipublicæ christianopolitanæ Descriptio; Turris Babel, judiciorum de fraternitate rosaceæ crucis chaos; Christianæ societatis Idea :* ces trois écrits, tous publiés à Strasbourg en 1619, in-12, laissent entrevoir le projet qu'avait l'auteur de former une société secrète. Peut-être faut-il lui attribuer aussi *les Nopces chimiques de Christian Rosencreutz,* et *la Réforme générale du monde.*

On cite encore de lui : *Herculis christiani Luctæ XXIV;* Strasbourg, 1615, in-12 : c'est une allégorie aux travaux d'Hercule luttant contre les vices du siècle; — *Opuscula aliquot de Restitutione reipublicæ christianæ in Germania ;* Nuremberg, 1633, in-12 : l'auteur s'y montre dévoué à la cause de Gustave-Adolphe; — *Mythologiæ christianæ, sive virtutum et vitiorum vitæ humanæ Imaginum libri III;* Strasbourg, 1619, in-12 : une traduction de cet ouvrage parut en 1786, sous le titre de : *J. V. Andreæ Dichtungen zur Beherzigung unsers Zeitalters,* avec une préface de Herder Les autres

ouvrages d'André, parmi lesquels une vie de son grand-père *Jacques Andreæ* en vers latins, sa correspondance avec les ducs de Brunswick, intitulée *Selenialia Augustalia*, sont si nombreux, que la liste seule des titres formerait un volume. Voyez M.-P. Burks, *Vollstaendiges Verzeichniss aller Schriften J. V. Andreæ*; Tubingue, 1793, in-8°. Enfin André laissa beaucoup de manuscrits inédits, conservés en partie à la bibliothèque d'Helmstaedt. Le professeur Seybold en a tiré la vie d'André, et l'a donnée dans le second volume de sa collection d'autobiographies : *Selbstbiographien berühmter Mænner*; Winterthur, 1799, in-8°. — André écrivit aussi plusieurs poëmes (en allemand), entre autres : *Geistliche Kurzweil* (Amusements spirituels); Strasbourg, 1619, in-8°; et *Christliche Gemælde* (Peintures chrétiennes); Tubingue, 1612, in-4°; qui fournirent à Herder ample matière à l'éloge d'André. « Les ouvrages d'André, dit cet illustre écrivain, ne sont pas des salons larges et vides, mais de jolis petits appartements, qui veulent être habités et ornés de curiosités. L'auteur y exprime des vérités que nous oserions à peine dire aujourd'hui, quoique nous soyons plus avancés d'un siècle. » F. H.

Seybold, *Autobiographies d'hommes célèbres;* Winterthur, 1799, in-8°. — Burk, *Notice sur Andreæ*, etc.; Tubingue, 1793, in-8°. — Melch. Fischlini, *Memoria theologorum wirtemberg.*, t. II, p. 129. — Flögel, *Geschichte der Komischen Litteratur*, t. III, 406.

ANDRÉ (*Jean*), célèbre musicien allemand, né à Offenbach le 28 mars 1741, mort le 18 juin 1799. Il fut d'abord destiné au commerce par ses parents, mais son goût pour la musique l'emporta. Jusqu'à l'âge de vingt ans, André n'avait composé que des pièces fugitives de chant ou de musique instrumentale. Les opéras-comiques français, et des opéras-bouffes italiens qu'il entendit à Francfort vers 1760, lui donnèrent l'idée de travailler pour la scène. Son premier ouvrage en ce genre, *Der Töpfer* (le Potier), qui fut représenté à Francfort, plut par la gaieté et le naturel qui y régnaient. Son succès détermina le célèbre Gœthe à confier au jeune compositeur son opéra d'*Erwin et Elmire*. André le mit en musique avec le même succès. Ces deux ouvrages, ayant été représentés peu de temps après à Berlin, réussirent si bien, que leur auteur fut appelé dans cette ville pour y diriger le grand théâtre. André vendit alors sa fabrique de soieries, et se rendit à Berlin avec sa femme et ses enfants pour occuper son poste, et pour apprendre l'harmonie et le contre-point, dont il n'avait pas encore fait l'étude régulière. Durant le temps qu'il passa à Berlin, André composa un assez grand nombre d'ouvrages pour le théâtre qu'il dirigeait. Il resta plusieurs années dans cette ville, et probablement il s'y serait fixé pour toujours, s'il eût pu y transporter une fonderie de caractères et une imprimerie de musique qu'il avait établies à Offenbach en 1774; mais n'ayant pu l'introduire à Berlin à cause du privilége de Hummel, et ses affaires ayant été mal conduites en son absence, il prit en 1784 le parti de retourner à Offenbach, pour diriger lui-même une entreprise qu'il considérait comme plus avantageuse que la direction d'un théâtre. Le succès répondit aux espérances d'André, et son établissement devint un des plus considérables de l'Europe en ce genre. Lui-même en dirigea toutes les parties, et leur donna tant d'extension qu'il finit par y employer journellement plus de cinquante ouvriers.

Les opéras dont André a composé la musique sont : 1° *Der-Töpfer* (le Potier); — 2° *Erwin et Elmire;* — 3° *Herzog Michel* (le duc Michel); — 4° *Der alte Freyer* (l'Amoureux suranné); — 5° *Peter und Hannchen* (Pierre et Jeannette); — 6° *Der Fürst im hœchsten Glanze* (le Prince dans toute sa splendeur); — 7° *Laura Roseti;* — 8° *Claudine;* — 9° *l'Alchimiste;* — 10° *les Grâces;* — 11° *Das Tartarische Gesetz* (la Loi des Tartares); — 12° *Das Friedens-Fest* (la Fête de la paix); — 13° *Die Schadenfreude* (l'Envie); — 14° *Kurze Thorheit ist die beste* (la plus courte Folie est la meilleure); — 15° *Das Wüthende Heer* (l'Armée furibonde); — 16° *Elmire*, réduite pour le clavecin en 1782; — 17° *Das Automat* (l'Automate); — 18° *Der Barbier von Bagdad* (le Barbier de Bagdad); — 19° *le Vieux Homme libre;* — 20° *Arlequin perruquier*, pantomime; — 21° *Belmont et Constance;* — 22° *Quelque chose doit nous survivre;* — 23° musique pour la tragédie de *Macbeth;* — 24° Idem, pour *le Roi Lear;* — 25° *Divertissements* pour diverses circonstances. « Le style de ce musicien, dit M. Fétis, n'a rien de remarquable, soit sous le rapport de la nouveauté des idées, soit sous celui de l'harmonie; mais ses mélodies ont du naturel, de la grâce, et plus de gaieté qu'on n'en trouve communément dans la musique allemande. » Il y a beaucoup d'analogie entre la manière d'André et celle de Ditters de Dittersdorf.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

ANDRÉ (*Jean-Antoine*), fils du précédent, né à Offenbach le 6 octobre 1775, et non à Berlin en 1776, mort vers 1845. Son premier ouvrage fut une sonate pour piano avec accompagnement de violon, composée pendant un voyage qu'il fit à Manheim et à Strasbourg avec son père. En 1789, il retourna à Manheim pour y continuer ses études de violon, sous la direction de Frænzel : il y fut nommé premier violon adjoint du théâtre de la cour; mais l'année suivante il fut obligé de retourner à Offenbach pour y diriger le commerce de musique de son père, qui voyageait en Saxe.

La grande quantité d'ouvrages sortis de sa plume lui avait déjà donné une habitude d'écrire qu'il est rare de posséder à cet âge; toutefois cette habitude pratique ne lui parut pas suffisante; il sentit la nécessité de faire des études

plus sérieuses; et en 1792 il retourna à Manheim pour faire un cours d'harmonie et de contrepoint sous la direction du maître de chapelle Walmeister, qui, en moins de deux ans, le mit en état d'écrire correctement. Depuis 1793 jusqu'en 1796, il passa son temps alternativement entre le commerce de musique et l'étude de son art. Il était dans sa vingtième année quand il partit pour l'université de Iena, où il resta jusqu'au printemps de 1797. Après avoir voyagé quelque temps dans le nord de l'Allemagne, il retourna à Offenbach en 1798; mais il n'y resta pas longtemps, et dans la même année il entreprit un second voyage musical à Mayence, Coblentz, Bonn, Cologne et Wesel. La mort de son père le rappela à Offenbach en 1799, et dès ce moment il se livra sérieusement à son commerce de musique, ce qui ne l'empêcha pas toutefois de faire encore, dans le cours de cette année, une grande tournée musicale. Pendant son séjour à Vienne, il acheta de la veuve de Mozart la collection de manuscrits qui avait été laissée par le grand artiste.

La liste des ouvrages de sa composition, qui ont été imprimés depuis 1788 jusqu'à ce jour, comprend vingt et une symphonies pour l'orchestre (Manheim et Offenbach), trois concertos de violon, sept concertos pour divers instruments à vent, plusieurs recueils d'harmonie pour la musique militaire, deux messes, *Rinaldo et Alcina*, opéra (1799), sept œuvres de quatuor pour deux violons, alto et basse, six œuvres de sonates de piano, des sérénades pour orchestre, des fantaisies et des airs variés pour plusieurs instruments, des cantates, des romances, etc. La musique d'André manque d'invention, mais elle est agréable, et l'harmonie en est assez purement écrite.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

ANDRÉ (*John*), aide de camp du général anglais Clinton à l'époque de la guerre d'indépendance de l'Amérique. Il tomba victime de la perfidie du général Arnold, qui, feignant de trahir les Américains, avait demandé à entrer en pourparlers avec les Anglais. Il chargea le major André d'entretenir une correspondance secrète; et lorsque toutes les mesures furent prises, André vint trouver Arnold à West-Point; mais à son retour, et au moment où il se croyait hors des postes de l'armée américaine, il fut arrêté et fusillé comme espion le 2 octobre 1780.

American biography.

ANDRÉ LONCIUMEL, LONTUMEL ou de LOSIMER, c'est-à-dire de *Longjumeau* près de Paris, dominicain, est connu par les missions qu'il remplit en Orient dans la première moitié du treizième siècle. En 1238 il alla chercher à Constantinople la sainte couronne d'épines que Louis IX avait rachetée. André et son frère Jacques la transportèrent à Venise, puis à Sens, où le roi accourut à sa rencontre; enfin à Paris, où elle fut déposée dans la Sainte-Chapelle, qui venait d'être magnifiquement reconstruite. En 1245, André de Longjumeau fut adjoint, probablement par saint Louis, aux deux frères mineurs et au quatre dominicains qu'Innocent IV, après le concile de Lyon, envoyait au prince tartare Bajothnoy (Bochin ou Boehin), pour le réconcilier avec les chrétiens : on sait que cette entreprise n'eut aucun succès.

Bzovius suppose qu'en 1247 André de Longjumeau se rendit, par ordre d'Innocent IV, auprè des primats orientaux qui gouvernaient les église schismatiques des jacobites et des nestoriens, e qu'il rapporta au pape cinq épîtres contenant l profession de foi de ces prélats. On le trouv vers la fin de l'année 1248 dans l'île de Chypr où passait le roi Louis IX allant à la terre saint et où arrivait aussi le nommé David, qui se di sait nonce du chef des Tartares, Ercalthay o Elche-tay Yven. André reconnut David pour l'a voir vu dans l'armée des Tartares, et traduis au roi, en langue latine, les paroles de cet er voyé, ainsi que les lettres dont il était porteu Comme David annonçait qu'Ercalthay et le gran khan se montraient dévoués au christianism qu'ils étaient même déjà baptisés, saint Lou chargea André de Longjumeau et six autres er voyés de se rendre en toute hâte auprès d souverain de la Tartarie, auquel ils avaient à o frir de magnifiques présents. Ils partirent 25 janvier 1249; mais lorsqu'ils arrivèrent a terme de leur long voyage, le grand khai qu'ils nommaient *Ken-Can*, ou *Kuine*, ven de mourir, et sa veuve Chamis, qui le rempl çait, n'était nullement disposée à favoriser l chrétiens. André eut avec cette reine un entr tien qui ne lui laissa aucun espoir de réussir dai sa mission. Il prit alors le parti d'aller rejoind Louis IX à Saint-Jean-d'Acre. Il se trouvait dai cette ville en 1253, quand le cordelier Guillaum de Rubruquis se disposait à un nouveau voya en Tartarie. Guillaume, avant son départ, reç d'André des renseignements dont il profita, sa cependant obtenir plus de succès à la cour Tartarie. Le nouveau khan, appelé Maugu, re voya Rubruquis, en le chargeant de remettre Louis IX des lettres où David était traité d'in posteur. Peut-être ce David n'avait-il été qu' espion.

On ne sait rien de ce que devint André apr 1253. Il est probable qu'il a écrit les relations ses voyages et de ses légations; mais il ne res de lui qu'une lettre à saint Louis, transmise la reine Blanche par ce monarque, et la tradu tion latine de l'épître vraie ou supposée d'Erca thay, épître dont Bergeron a inséré une versic française dans sa collection d'anciens voyages Asie. Plusieurs auteurs du treizième siècle, Ga tier, Cornut, Vincent de Beauvais, Rubruqui Guillaume de Nangis, Bernard Guidonis, ont fa mention d'André de Longjumeau.

Histoire littéraire de la France, t. XVIII, p. 447-44

* **ANDRÉ** (*Nicolas*), chirurgien français, né Dijon en 1704, mort vers 1780. Il fit ses étud

à Montpellier, et s'établit à Versailles. Outre plusieurs écrits sur l'usage des bougies dans les maladies syphilitiques, on a de lui : *Observations pratiques sur les maladies de l'urètre, et sur plusieurs faits convulsifs, et la guérison de plusieurs maladies chirurgicales;* Paris, 1756, in-8°.

Carrère, *Bibliothèque de la médecine.*

***ANDRÉ** (*Rodolphe*), agronome et économiste allemand, fils de Christian-Charles, né à Gotha le 16 janvier 1792, mort à Tischnowitz en janvier 1825. Il avait à peine dix-sept ans quand il commença en Moravie sa carrière d'agriculteur praticien, qu'il continua ensuite en Bohême. En 1814, il eut la direction des domaines de Raitz et de Blansko, appartenant au prince de Salm; et, quelques années après, on lui confia l'administration des domaines plus étendus de Tischnowitz, dans la basse Autriche. Le grand mérite d'André est d'avoir le premier approfondi et bien décrit l'art difficile de perfectionner les races, et d'en créer de nouvelles et de constantes. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Darstellung der vorzüglichsten landwirthschaftlichen Verhaeltnisse,* etc. (Exposé des principales situations de culture sous le rapport du sol); Prague, 1815, 1 vol. in-8° : c'est un manuel destiné à l'agriculteur praticien; la 3e édition, qui a paru en 1831, est enrichie de notes par A. Rieger; — 2° *Anleitung zur Veredlung des Schafvieh-hes,* etc. (Instructions pour l'amélioration des races ovines); 1 vol., Prague, 1816 : la 2e édition, publiée en 1826, contient des annotations d'Elsner; — 3° *Ueber die Verwaltung,* etc. (Sur l'administration des domaines en Bohême, en Moravie et en Autriche); Prague, 1820, 1 vol. grand in-8°; — 4° *Kurzgefasster Unterricht über die Wartung des Schafviehes,* etc. (Instruction abrégée pour les soins à donner aux moutons). Cet ouvrage, publié par les soins de la Société impériale d'agriculture de Moravie, est une espèce de catéchisme du berger.

E. JACQUEMIN.

Conversations-Lexicon.

ANDRÉ BARDON. *Voy.* DANDRÉ.

ANDRÉ *de Saint-Nicolas*, religieux carme, né à Remiremont en Lorraine vers 1650, mort à Besançon en 1713. On a de lui : 1° *De Lapide sepulchrali, antiquis Burgundo-Sequanorum comitibus, Vesuntione, in Sancti Joannis Evangelistæ basilica, recens posito;* Besançon, 1693, in-12; — 2° *Lettres en forme de dissertation sur la prétendue découverte de la ville d'Antre en Franche-Comté;* Dijon, Micard, 1698, in-12 : l'auteur y combat l'opinion du P. Dunod sur la situation de l'ancienne ville d'Avenches (*Aventicum*), près du lac d'Antre, aux environs de Moirans; — 3° plusieurs ouvrages manuscrits conservés à la bibliothèque de Besançon.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.* — *Journal des savants,* 1697, p. 74.

***ANDRÉ** ou **ANDREAS** *de Staffelstein*, bénédictin allemand, du monastère de Saint-Michel à Bamberg, mort en 1502. Ses ouvrages sont : *Chronicon Monasterii Sancti Michaelis, prope Bambergam*, en manuscrit de la bibliothèque royale de Munich; — *Opus ingens de sanctis et viris illustribus ordinis Sancti Benedicti*, en manuscrit à Munich : un extrait de cet ouvrage (*Acta sanctæ Athumodæ*, abbesse de Gandersheim) a été inséré par Pez dans son *Thesaurus*, tom. I, 63; — *Vita B. Ottonis, episcopi Bambergensis,* publiée par J. Gretser, dans son ouvrage *De divis Bambergensibus*, et dans part. X de ses ouvrages; Ingolstadt, 1611, in-4°. On en trouve une traduction en italien dans Maffei, *Vite di XVII Confessori di Christo.* Ziegelbauer fait mention de plusieurs autres ouvrages d'André, subsistant en manuscrits à Bamberg et dans d'autres bibliothèques.

Ziegelbauer, *Historia rei literariæ ordinis Sancti Benedicti,* I, 502. — Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis.* — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon,* avec le Supplément d'Adelung.

***ANDRÉ** ou **ANDREÆ** (*Thierri-Ernest*), peintre courlandais, vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui des portraits et des tableaux d'histoire estimés. Heineken fait l'éloge de plusieurs ouvrages d'André, qui se trouvent à Brunswick.

Heineken, *Nachrichten von Künstlern und Kunstsachen.*

ANDRÉ (*Tobie*), médecin allemand, né à Brême le 11 août 1633, mort à Franeker le 5 janvier 1685. Il étudia à Duisbourg, à Leyde, à Groningue, et fut reçu en 1659 docteur en philosophie et en médecine à Duisbourg. En 1669 il fut appelé à Bois-le-Duc, et passait pour avoir le secret de garantir les cadavres de la putréfaction. Quelque temps après, il fut nommé professeur à Franeker. L'université s'opposa à cette nomination; et, quoique André se fût justifié de certains soupçons qu'on avait conçus contre lui, l'ordre des états fut révoqué, et il n'obtint point la chaire à laquelle il avait été appelé. En 1674 il passa à Francfort-sur-l'Oder, pour y enseigner la médecine; mais bientôt les curateurs de l'Académie de Franeker le rappelèrent dans cette ville le 11 juillet 1680; et, le 11 janvier de l'année suivante, il vint y remplir la chaire de philosophie. Pendant les quatre années qu'il occupa cet emploi, il soutint de toutes ses forces la physique de Descartes, comme avait déjà fait Abraham von Galich, son prédécesseur. André fut un des admirateurs de Louis de Bils, et publia à ce sujet : *Breve extractum actorum in cadaveribus Bilsiana methodo præparatis;* Duisburgi, 1659, in-4°; Marpurgi, 1678, in-4°; — *Bilanx exacta Bilsianæ et Claudérianæ balsamationis;* Amstelodami, 1682, in-12; opuscule dirigé contre Gabriel Clauder, médecin du duc d'Altenbourg, qui avait fait imprimer, en 1679, un écrit par lequel il prétendait prouver que sa manière d'embaumer,

ne cédait en rien à celle de Louis de Bils. On attribue à ce médecin : *De concoctione ciborum in ventriculo;* Francfurti, 1675, in-4° ; — *Exercitationes philosophicæ de angelorum malorum potentia in corpora;* Amstelodami, 1691, in-12.

Biographie médicale. — Adelung, Suppl. à Jöcher.

ANDRÉ, surnommé *Sylvius*, c'est-à-dire *Du Bois,* chroniqueur français, vivait dans la deuxième moitié du douzième siècle. Il était prieur de Marchiennes, dans le pays d'Ostravant, diocèse d'Arras. Il n'est connu que par une chronique abrégée des rois de France, qui a pour titre : *De gestis et successione regum Francorum;* elle est divisée en trois livres, un pour chacune des trois races ; et chaque livre est subdivisé en chapitres, selon le nombre de rois qui composent les trois dynasties. André ne s'est pas contenté de nous donner l'histoire des rois de France, il a voulu faire connaître leur origine, et pour cela il remonte, comme tant d'autres chroniqueurs du moyen âge, jusqu'à Priam et au siége de Troie ; mais il a du moins le mérite d'être fort succinct dans cette partie. Il a dédié son ouvrage à Pierre, évêque d'Arras, qui lui avait commandé ce travail. Dans l'épître dédicatoire qui sert de préface, il déclare que les principaux auteurs qu'il a suivis sont Grégoire de Tours et Sigebert, continué par Anselme de Gemblours jusqu'à l'année 1136 ; mais il ne se borne pas à ces deux auteurs, ni à donner seulement l'histoire des rois : il y a entremêlé tout ce qu'il a pu découvrir touchant l'histoire ecclésiastique et civile de la France, de l'Artois et du reste des Pays-Bas. Cet ouvrage a été cité comme une autorité. Guillaume, abbé d'Andres, dans le Boulonais, qui écrivait au commencement du treizième siècle, l'a inséré tout entier, depuis l'année 1091, dans la chronique de son monastère.

Raphaël de Beauchamp, autre moine de Marchiennes, a publié la chronique d'André en un volume in-4° de plus de 1200 pages, imprimé à Douai en 1633 chez Pierre Bogard, avec des prolégomènes, des observations en tout genre, des paralipomènes, des appendices, etc. C'est ainsi que d'un opuscule assez mince, d'une chronique sèche et décharnée, on est venu à bout de faire un gros livre, sous le titre de *Synopsis franco-merovingica.*

Histoire littéraire de la France, t. XV, p. 87.

ANDRÉ (*Yourévitch*), grand-duc de Russie, né à Suzdal en 1110, assassiné le 29 juin 1174. Il était fils de Youri ou George Vladomirovitch, prince souverain de Kiev. A la mort de son père (1157), il ne fit aucune tentative pour lui succéder dans le royaume de Kiev, dont la possession était disputée par les autres princes indépendants; il se contenta du duché de Souzdal, dont il agrandit la capitale, Wladimir, fondée par son aïeul Wladimir Monomaque. Il exila ses frères, avec leur mère et avec les seigneurs rebelles, à Constantinople, où ils furent accueillis par l'empereur Manuel Comnène. Il remporta ensuite sur les Bulgares une victoire complète (1166), et réduisit en cendres plusieurs villes. En même temps il donna à son fils Mstislav le commandement d'une forte armée qui s'empara de Kiev et pilla cette ancienne capitale. L'année suivante (1170), Mstislav assiégea Novgorod, dont les habitants, après une longue résistance, finirent par se soumettre. André devint, par ces diverses conquêtes, le plus puissant des seigneurs russes. Mais par cela même il excita la jalousie des autres seigneurs, et il tomba bientôt sous le fer des assassins. La populace pénétra dans le palais de Bogolynbovo, près Wladimir, et en tira le cadavre pour le traîner dans les rues. Les habitants de Wladimir conservèrent longtemps la mémoire de l'anniversaire (24 juin) de cet horrible assassinat. C'est encore une tradition parmi eux, que les meurtriers jetés dans un lac voisin par ordre de Michel, frère d'André, en furent rejetés par l'eau, et se changèrent en îlots flottants (îlots de tourbe qu'on voit sur ce lac), et qu'on entend leurs gémissements à minuit.

Sous le règne d'André, la Russie était divisée en au moins dix royaumes indépendants, qui devaient devenir facilement la proie des Tartares.

Ustrialov, *Runkaya Istoriya.*

ANDRÉ D'ARBELLES, publiciste français, né à Montluel vers 1770, mort le 28 sept. 1825. Il étudia à Lyon, et vint fort jeune à Paris chercher fortune. Secrétaire du comte de Clermont-Tonnerre, il émigra en 1792, et servit dans l'armée des princes sous le nom de *M. de Montluel* (1). En 1798 il fut attaché à Talleyrand, et nommé en 1808, historiographe du ministère des relations extérieures. A cette époque il changea son nom contre celui *d'Arbelles.* Plus tard, il devint un ardent royaliste, et fut nommé, sous Louis XVIII, préfet de la Mayenne, et, sous Charles X, préfet de la Sarthe. Il a publié sous le voile de l'anonyme : *Précis des causes et des événements qui ont amené le démembrement de la Pologne*, formant l'introduction des *Mémoires sur la révolution de Pologne* (par le général de Pirton), *trouvés à Berlin;* Paris, 1806, in-8° ; — *Réponse au manifeste du roi de Prusse ;* Paris, 15 novembre 1807, in-8° ; — *De la Politique et des progrès de la puissance russe ;* Paris, 1807, in-8° ; — *Que veut l'Autriche ?* Paris, 1809, in-8° ; — *Tableau historique de la politique de la cour de Rome depuis l'origine de sa puissance temporelle jusqu'à nos jours ;* Paris, 1810, in-8°; cet ouvrage est une justification des actes de Napoléon s'emparant des États du pape; — *Mémoire sur la conduite de la France et de l'Angleterre à l'égard des neutres ;* Paris, imprimerie impériale, 1810, in-8°. Selon Barbier (*Dictionnaire des anonymes*), ces ouvrages sont dus à M. Lesur.

(1) Il était frère cadet de *Claude André*, évêque de Quimperlé, fils d'un marchand de blé à Montluel, mort chanoine de Saint-Denis le 25 août 1818.

Quérard, *la France littéraire*, t. I, p. 58. — *Le Moniteur universel*, 1825, p. 1353, 1380. — Barbier, *Dictionnaire des anonymes*, t. II. p. 191.

ANDRÉ (*Yaroslawitch*), prince de Wladimir, né vers le commencement du treizième siècle, mort le 14 novembre 1264. Il était le fils de Jaroslaf II, et frère cadet du célèbre Alexandre Newski. Il devint, en 1249, vassal de Batou-Khan, chef des Tatars-Mogols. Déjà, l'année suivante, il essaya de secouer le joug; mais il fut complétement battu, et obligé de s'enfuir de la Russie. En 1257, à la mort de Batou-Khan, il rentra dans son pays, obtint son pardon du successeur de Batou, et vécut, dans la soumission, comme prince de Souzdel. Voyez, pour plus de détails, BATOU et ALEXANDRE NEWSKI.

Entsiklopedechescky-Lexicon, II, p. 282.

ANDRÉ (*Yves-Marie*), philosophe et théologien français, né le 22 mai 1675 à Châteaulin, en basse Bretagne, mort à Caen le 26 février 1764. Il entra fort jeune dans l'ordre des jésuites, et occupa depuis 1726 la place de professeur de mathématiques à Caen. Le P. André s'acquit une grande réputation par l'*Essai sur le beau*, qui parut en 1741, in-12. Il était grand admirateur de saint Augustin, et avait eu même le projet d'en composer la vie. Sincèrement attaché aux maximes de l'Église gallicane, il trouvait étrange qu'on laissât aux moines la liberté de former dans l'État un parti pour les doctrines ultramontaines. Quoique soumis aux décrets de Rome sur le jansénisme, il voulait que chacun gardât le silence sur des questions si vivement controversées. On voit, par sa correspondance avec l'abbé de Marbœuf, qu'il blâmait les procédés de ses confrères contre le cardinal de Noailles. Admirateur de la doctrine du P. Malebranche, il eut avec ce célèbre philosophe une correspondance très-suivie, qui ne finit qu'à la mort de ce dernier. Les sentiments du P. André eurent bientôt du retentissement. On l'accusa d'être un novateur en philosophie, et d'avoir une doctrine suspecte en théologie. Il fut éloigné des charges, dépouillé de celles qu'il possédait, changé de lieu de résidence, menacé d'un exil rigoureux; mais rien ne fut capable de l'ébranler dans ses opinions. Il disait plaisamment à ce sujet : « Je ne saurais faire comme le P. Du-« tertre, qui, en vertu de la sainte obédience, « s'est couché le soir malebranchiste, et s'est « levé le matin bon disciple d'Aristote. » A la suppression de l'ordre des jésuites, le P. André se retira chez les chanoines réguliers à Caen; et le parlement de Rouen pourvut honorablement à ses besoins. C'est dans cette retraite qu'il termina paisiblement sa longue carrière. L'abbé Guyot, son ami, a recueilli ses œuvres, qui ont été imprimées à Paris en 1766, 5 vol. in-12.

Sabatier de Castres, *les trois Siècles de la littérature française*, t. I, p. 141. — Quérard, *la France littéraire*, t. I, p. 58.

ANDRÉ (l'abbé), écrivain ecclésiastique, natif de Marseille, vivait dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Il fut bibliothécaire du chancelier d'Aguesseau, et passa quelques années de sa vie dans la congrégation de l'Oratoire. Il ne voulut, par modestie, mettre son nom sur aucun des ouvrages qu'il a publiés. Voici la liste de ceux qu'on lui attribue: 1° *Lettres à l'abbé Prévost, concernant les missions du Paraguay*; 1758, in-12; — 2° *la Divinité de la religion chrétienne vengée des sophismes de J.-J. Rousseau*; Paris, 1768, 2 parties in-12 : la première partie est seule d'André, la seconde fut l'ouvrage de D. Deforis; la première partie avait paru en 1762, sous le titre de *Réfutation du nouvel ouvrage de J.-J. Rousseau, intitulé* ÉMILE, etc.; in-8° et in-12; — 3° *l'Esprit de M. Duguet*, ou *Précis de la morale chrétienne tirée de ses ouvrages*; Paris, 1764, in-12; — 4° *la Morale de l'Évangile en forme d'élévation à Dieu*, ou *la Religion du cœur, avec le tableau des vertus chrétiennes d'un grand magistrat* (le chancelier d'Aguesseau); Paris, 1786, 3 vol. in-12; — 5° *Lettres à l'auteur des Lettres pacifiques* (sans date), in-12. (*Voy.* le *Dictionnaire des anonymes.*) C'est aux soins d'André que l'on doit la publication des œuvres du chancelier d'Aguesseau; Paris, 1759-1790, 13 vol. in-4°. On lui doit aussi une nouvelle édition des *Pensées* de Pascal, avec des augmentations et une table, etc.; Paris, 1783, in-12.

Quérard, *la France littéraire*. — Coquebert de Thaizy, dans la *Biographie universelle*.

ANDRÉ DEL CASTAGNO. *Voy.* CASTAGNO.

ANDRÉ VANNUCCHI, dit ANDRÉ DEL SARTO. *Voy.* VANNUCCHI.

ANDRÉ (le père CHRYSOLOGUE). *Voy.* CHRYSOLOGUE.

ANDRÉ (le maréchal SAINT-). *Voy.* SAINT-ANDRÉ.

ANDRÉ. *Voyez* MURVILLE.

ANDRÉ. *Voyez* DANDRÉ.

ANDRÉA. *Voyez* NERCIAT.

ANDREA, prêtre et chanoine de Bergame, vivait à la fin du neuvième siècle. On a de lui une chronique qui s'étend depuis l'entrée des Lombards en Italie jusqu'à la mort de l'empereur Louis II, c'est-à-dire jusqu'en 874 et un peu au delà. Cette chronique a été publiée par Muratori dans le 1er vol. de ses *Antiquités d'Italie*, p. 42 et suivantes. L'auteur y raconte lui-même que, l'empereur étant mort à Brescia, son corps fut porté à Milan, et qu'il fut un de ceux qui le portèrent dans toute l'étendue du diocèse de Bergame, c'est-à-dire depuis l'Oglio jusqu'à l'Adda.

Muratori, *Antiq. d'Italia*. — Mazzuchelli. — Ginguené.

***ANDREA**, moine de Vallombrosa, abbé de San-Fedele-di-Strami, dans le diocèse d'Arezzo, mourut en 1106. Andrea se trouva à Parme en 1061, lorsque Cadolo, évêque simoniaque de ce siége, fut élu pape en opposition à Alexandre II,

Andrea s'opposa violemment à cette élection, et fut exilé de la ville par le clergé. Ses ouvrages sont : *Sancti Arialdi vita*, insérée dans Puricelli, *de Sanctis Martyribus*, etc.; Milan, 1657, in-fol.; — *Epistolæ ad Syrum, presbyterum Mediolanensem;* — *Vita sancti Johannis Gualberti*, insérée dans le vol. III des *Acta Sanctorum*.

Affo, *Memorie degli scrittori Parmigiani*, I, 48. — Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis.*

ANDREA *de Nerciat*. Voy. NERCIAT.

ANDREA *de Pise* ou *Pisano*, sculpteur et architecte italien, né à Pise en 1270, mort à Florence en 1345. Il renonça l'un des premiers au style gothique qui régnait alors dans les arts. Il y fut déterminé par l'étude des statues, des bas-reliefs antiques que les Pisans avaient rapportés de la Grèce. Andrea se fit remarquer si bien par ses premiers ouvrages, qu'il fut appelé à Florence pour exécuter, sur les dessins de Giotto, les sculptures de la façade de Sainte-Marie-del-Fiore, un des plus beaux monuments du quatorzième siècle. Il commença par la statue de Boniface VIII, protecteur des Florentins, et l'accompagna des figures de saint Pierre et de saint Paul, ainsi que de plusieurs autres saints personnages. Vers 1586, tous ces morceaux de sculpture furent enlevés, et dispersés dans différents palais.

Après la mort d'Arnolpho di Lapo, la république de Florence chargea Andrea de tous les grands travaux qu'elle faisait entreprendre. Il éleva des fortifications autour de la ville, menacée par les armées impériales, et construisit le château fort de Scarperia, situé au Mugello, sur le revers de l'Apennin. Les Florentins, pour imiter dans leurs temples la magnificence des anciens, résolurent de prodiguer la sculpture sur les portes de bronze du baptistère. Giotto fut chargé de composer les dessins de ces portes; Andrea se chargea de les exécuter. Elles sont couvertes de bas-reliefs représentant toute l'histoire de saint Jean-Baptiste; les moindres détails sont ciselés avec un art et une adresse infinis. Ces portes, commencées en 1331, furent terminées, polies et dorées huit ans après; elles se trouvent aujourd'hui à l'une des faces latérales de l'édifice. Andrea fit plusieurs autres ouvrages en bronze, tels que le tabernacle de San-Giovanni, des bas-reliefs et des statues qui ornent le campanile de Sainte-Marie-del-Fiore. Il orna aussi de sculptures la façade de l'église de Saint-Marc à Venise, donna le modèle du baptistère de Pistoie exécuté en 1337, et érigea, dans une église de cette ville, le tombeau de Cino d'Angibolgi. Par ordre de Gautier de Brienne, duc d'Athènes, qui avait usurpé le pouvoir à Florence, Andrea élargit les places publiques, fortifia le palais ducal, éleva plusieurs tours sur les murs de la ville, et bâtit la belle porte San-Friano. Son fils Nino exécuta beaucoup d'autres travaux de sculpture à Florence, à Pise et à Naples.

Vasari, *Vite de più eccellenti pittori*, etc. — Cicognara, *Storia della scultura*. — Castellan, dans la *Biographie universelle*.

ANDREA (*Jean*), savant prélat italien, né à Vigevano en 1417, mort vers 1480. Son nom de famille était *Bussi* ou *Bossi*. Andrea s'est fait un nom dans la république des lettres, non par ses ouvrages, mais par le soin qu'il prit, par ordre du pape Paul II, de diriger et de corriger les premières éditions qui se firent à Rome de plusieurs auteurs latins, lorsque, peu de temps après la découverte de l'imprimerie, les deux célèbres imprimeurs Conrad Sweynheym et Arnold Pannartz allèrent y exercer leur art. Après avoir vécu quelques années à Rome dans la misère, il en sortit, en s'attachant au cardinal de Cusa. Il obtint, par le crédit de ce cardinal, le titre de secrétaire de la bibliothèque Apostolique, ensuite l'évêché d'Accia dans l'île de Corse, d'où il passa bientôt après à celui d'Aleria. Les principales éditions qu'il dirigea, et auxquelles il ajouta des préfaces et des épîtres dédicatoires, sont celles des *Épîtres* de saint Jérôme, en 2 vol.; des *Épîtres* et des *Oraisons* de Cicéron; des *Commentaires* de César, de Lucain, d'Aulu-Gelle, d'Apulée, de Pline, de Quintilien, de Suétone, de Strabon, de Virgile, d'Ovide, de Silius-Italicus, de Tite-Live, etc. Les dates de ces éditions, recherchées par leur extrême rareté, s'étendent depuis 1468 jusqu'en 1474. Ami zélé des lettres, il dit, dans une de ses préfaces adressée au pape Sixte IV : « J'ai toujours pensé qu'il était du devoir des souverains, quels qu'ils fussent, d'accorder des éloges aux savants, attendu qu'excités par ces éloges ils s'efforcent de confirmer la bonne opinion même exagérée qu'on a de leur mérite, par des œuvres que, livrés à eux-mêmes, ils n'auraient jamais entreprises. » Ailleurs il nous donne la liste des ouvrages imprimés par Sweynheym et Pannartz, et le nombre du tirage de chaque édition, qui ne dépasse pas trois cents exemplaires. Il sollicite vivement Sixte IV de secourir ces imprimeurs, « écrasés sous le poids de tant de papiers, et dont la voix suppliante sera bientôt celle des trépassés, si la générosité du pape ne leur vient en aide. » Quelques auteurs lui ont attribué des écrits sur les décrétales, sur les fiefs, etc.; mais ils l'ont sans doute confondu avec le célèbre canoniste Jean d'Andrea, qui florissait dans le même temps.

Trithemius, *De scriptoribus ecclesiasticis*, p. 192, édit. de Paris, 1512. — Mazzuchelli. — Ginguené. — A. Firmin Didot, *Essai sur la typographie*; Paris, 1851 p. 631.

ANDREA (*Alexandre* D'), littérateur italien, né à Barletta (royaume de Naples) en 1519, a écrit un ouvrage historique intitulé *Della Guerra di campagna di Roma e del regno di Napoli nel pontificato di Paolo IV, l'anno 1556 et 1557, ragionamenti*, etc.; Venise, 1560, in-4° (Ruscelli). Cet ouvrage fut réimprimé en 1613, et traduit en espagnol en 1589. Toppi, dans sa *Bibliothèque napolitaine*, ajoute que d'Andrea avait aussi traduit le livre de l'empe-

ur Léon *sur l'Art de la guerre*, et qu'il y ait ajouté de très-beaux discours; mais cet ouvrage, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent, n'a jamais été imprimé.

Toppi, *Biblioteca napoletana*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Orlandi, *Origine della stampa*, p. 300. Tafuri, *Scrittori di Napoli*, t. III. — Argelati, *Biblioteca degli Volgarizzatori*. — Ginguené.

*ANDREA (*François* DE), jurisconsulte napolitain éminent, né le 24 février 1625, mort le) septembre 1698. Mazzuchelli cite de lui : *uper Secretariorum apostolicorum suppresone;* Rome, 1682, in-fol., ainsi qu'un grand ombre d'ouvrages manuscrits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

ANDREA (*Onuphre* D'), poëte napolitain, mort vers 1647. Quoiqu'il participât à la corruption du style qui régnait alors, Crescimbeni et le uadrio le mettent cependant au nombre des meilleurs poëtes du dix-septième siècle. On a e lui : 1° deux poëmes, l'un fabuleux, l'autre éroïque : *Aci, poema, canti* 8 *in ottava rima;* aples, 1628, in-12; et *Italia liberata, poema roico, ove si tratta la distruzione del regno e' Longobardi*, 20 *canti;* Naples, 1646, in-12; - 2° Deux pièces de théâtre, l'*Elpino, favola oschereccia*, Naples, 1629, in-12, et *la Vana elosia, commedia*, Naples, 1635, in-12; — 3° le ecueil de ses poésies lyriques, en 2 parties; Naples, 1631 et 1635, in-12; — 4° des discours sur ifférents sujets de morale et de philosophie : *Discorsi in prosa, che sono della bellezza, ell' amicizia, dell' amore, della musica*, etc.; aples, 1636, in-4°.

Mazzuchelli. — Ginguené.

*ANDREA (*Zoan* ou *Jean*), graveur italien, ivait au commencement du seizième siècle. Il tait contemporain de Mantegna, dont il copia les ableaux. Ses gravures sont rares et fort estimées : artsch en nomme trente-trois. La plus remaruable et la plus grande est une allégorie de *Mercure et de l'Ignorance*.

Il exista encore deux autres artistes italiens lu nom d'Andrea : *Nicolo di Andrea*, peintre et graveur, né à Ancône en 1556, mort en 1604 à Ascoli; et *Alessandro di Andrea*, mort en 1771, qui gravait très-correctement à l'eau-forte plusieurs des dessins de Solimena, son maître.

Zani, *Materiali*, etc. — Ottley, *Early history of engraving*. — Brulliot, *Dictionnaire des monogrammes*, etc.— Bartsch, *le Peintre-graveur*. — Cumberland, *Critical catalogue*, etc. — Gandellini, *Notizie istoriche degl' intagliatori*.

ANDRÉADE (*Fernand* D'). *Voy.* ANDRADA.

*ANDREÆ (*Abraham*), théologien controversiste, archevêque d'Upsal, natif d'Angermannland, mort en 1607. D'abord recteur de l'université de Stockholm, il irrita par son opposition le roi Jean, fils de Gustave-Wasa, qui voulait rétablir le catholicisme en Suède, et il essaya de soulever le clergé protestant. Pour échapper à la prison, il se réfugia en Allemagne, et passa treize ans à Hambourg et à Lubeck : ce fut dans cet intervalle qu'il publia la plupart de ses ouvrages. En 1593, après la mort du roi Jean et pendant l'absence de Sigismond, successeur de Jean, qui était en même temps roi de Pologne, le clergé de Suède se rassembla à Upsal, et résolut de maintenir la confession d'Augsbourg; Andreæ fut unanimement élu pour archevêque. Le roi Jean-Sigismond, à son arrivée à Stockholm, fut obligé de ratifier ce choix, et de consentir à ce qu'un archevêque protestant prononçât le discours funèbre de son père catholique. Andreæ couronna ensuite Sigismond et sa femme, princesse d'Autriche. Peu de temps après, il fut chargé par le duc Charles, prince régent du royaume, de visiter le pays et de rétablir les affaires de l'Église, troublées par de longues dissensions. Dans cette tournée il souleva par ses rigueurs l'indignation du peuple, et encourut le blâme du régent. Accusé de plus, en cette circonstance, d'entretenir des rapports secrets avec le roi Sigismond, alors en Pologne, au détriment du royaume de Suède, il fut privé de sa dignité et de ses charges ecclésiastiques, et emprisonné dans le château de Gripsholm, où il mourut. Les principaux écrits d'Andreæ sont : *Scriptum contra Liturgiam*, publié en 1579; — *Forum Adiaphororum;* Wittenberg, 1587, in-8°: l'auteur y combat les adiaphoristes, qui soutenaient que beaucoup de cérémonies religieuses étaient ἀδιάφορα, c'est-à-dire *indifférentes;* — *Apologia pro Fuga ex regno Sueciæ;* Hambourg, in-8°. —Andreæ traduisit aussi en suédois un commentaire des prophéties de Daniel par Draconitis, et publia plusieurs ouvrages de son beau-père Laurentius Petri de Nerike, en suédois et en latin, avec des notes.

Rhyzelius, *Episcoposcopia Sveogothica*, I, 62. — Gezelius, *Biographiskt Lexicon öfver Svenske-Män*, I, 15-17. — Banzius, *Inventorium ecclesiæ Sveogothorum*, 422, 425, 538, etc. — Scheffer, *Svecia literata*, p. 32. — J. Moller, *Cimbria literata*, II, 39. — Aurivillius, *Catalogus bibliothecæ Upsaliensis*, I, 36, 681.

*ANDREÆ ou ANDRESSON (*Gudmund*), écrivain islandais, né vers 1630 à Biard, dans le district de Midfiord, mort à Copenhague en 1654. Il était fils d'un fermier, et composa, fort jeune, un *Traité sur la Polygamie*, où il montrait que la polygamie n'était pas contraire aux lois divines. Ce traité circulait d'abord en manuscrit; car la seule imprimerie d'Islande se trouvait alors à Holum, dans la maison de l'évêque. L'auteur passa pour sorcier : on n'osa l'arrêter que pendant qu'il était endormi sur le bord de la mer, où il se livrait à la pêche. Il fut transporté à Copenhague et mis en prison. Il s'en échappa d'une manière miraculeuse; mais il fut arrêté, jugé, et reconnu innocent. Le roi Christian IV en prit soin, et lui fit faire ses études à l'université. Andreæ mourut par suite d'un excès de travail. Outre quelques poésies islandaises, il a écrit plusieurs ouvrages qui furent, après sa mort, achetés, mis en ordre et publiés par Jean Resenius. Les principaux ont pour titre : *Philosophia antiquissima Norvego-Danica, dicta Voluspa, alias*

Edda Sæmundi; Copenhague, 1683, in-4°; — *Lexicon-Islandicum, sive Gothicæ Runæ vel linguæ septentrionalis Dictionarium;* Copenhague, 1683, in-4°. F. H.

Finn. Jonsson, *Historia ecclesiastica Islandiæ,* t. III, p. 586. — Halfdan Einarsson, *Historia litteraria Islandica,* p. 9.

ANDREÆ (*Jean*), archiviste des comtes de Nassau, vivait au commencement du dix-septième siècle. On a de lui une histoire volumineuse de la maison de Nassau, où l'on trouve des documents intéressants sur la guerre de trente ans.

Adelung, Supplém. à Jöcher.

ANDREÆ (*Jean-Gérard-Reinhard*), pharmacien allemand, né à Hanovre le 17 décembre 1724, mort en 1793. Il étudia à Berlin, séjourna quelque temps en Angleterre, et fut lié d'amitié avec les savants les plus célèbres de son temps, tels que Muschenbroek, Franklin, de Luc, Gmelin, etc. En 1763 il visita la Suisse, d'où il adressa à ses amis une série de lettres sur les plantes, les minéraux, les eaux thermales de la Suisse. Ces lettres (*Briefe aus der Schweiz*) ont été publiées à Zurich, 1776, in-4°, avec planches. En 1765, le roi d'Angleterre le chargea d'examiner les principaux terrains du Hanovre, et le résultat de ses recherches parut en 1769, sous le titre de: *Dissertation sur un grand nombre de terres qui forment le sol des possessions allemandes de Sa Majesté Britannique, et sur leur emploi pour l'agriculture.* — On a en outre, de lui, quelques mémoires de physique et de chimie dans le *Magasin Hanovrien.* Il mourut fort regretté du monde savant et des pauvres.

F. H.

Ersch und Gruber, *Allgem. Encycl.*

ANDREÆ (*Tobie*), philosophe allemand, né le 19 août 1604, mort le 17 octobre 1676. Il fut professeur d'histoire et de langue grecque à l'université de Groningue, et avait adopté les doctrines de Descartes. On a de lui: *Methodi Cartesianæ Assertio opposita Jacobi Regii methodi Cartesianæ Considerationi theologicæ;* Groningen, 1653, 2 vol. in-8°; — *Brevis Replicatio brevi Explicationi mentis humanæ Regii opposita;* Amsterdam, 1653, in-12; — *Exercitationes II philosophicæ de angelorum malorum Potentia in corpora;* Amsterdam, 1691, in-12.

J. Mensinga, *Oratio funebris in Tobiam Andream;* Groningue, 1776, in-4°. — *Vitæ professorum Groningensium,* p. 124. — Bayle, *Dictionnaire historique et critique.*

ANDRÉANI (*André*), surnommé *Mantuano,* peintre italien et habile graveur en bois, confondu avec Altdorfer par la ressemblance de leurs monogrammes, naquit à Mantoue en 1540, et mourut à Rome en 1623. Parmi ses estampes et gravures, on cite comme les plus remarquables: *le Pavé de Sienne,* gravé d'après Beccafumi en 1587; — *le Déluge,* d'après le Titien; — *Pharaon submergé,* d'après le même; — *le Triomphe de Jules-César,* gravé en 1598 sur un dessin d'André Mantègne.

Baglione, *Vite de pittori,* etc. — Heineken, *Dictionnaire des Artistes.* — Huber, *Manuel des amateurs.* — Bartsch, *le Peintre-graveur.*

***ANDREAS**, archevêque de Craïn en Carinthie, l'un des précurseurs de Luther, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle. Envoyé par l'empereur Frédéric III, auprès du pape Sixte IV, il fut scandalisé des choses qu'il voyait à la cour de Rome. Il se hasarda à démontrer au pape et aux cardinaux la nécessité d'une réforme dans leurs mœurs et dans la discipline ecclésiastique. Le pape, loin de s'en irriter, loua d'abord le zèle tout chrétien de l'archevêque. Mais comme André insista davantage, le pape résolut de mettre fin à tant d'importunité. L'archevêque fut donc emprisonné en 1482, et relâché bientôt par l'intervention de l'empereur. Dès qu'il fut mis en liberté, il s'empressa d'aller à Bâle, essayant d'y réunir un nouveau concile pour faire cesser les scandales de la cour papale. Il en appelait au concile de Constance, qui par un décret avait demandé des assemblées périodiques de l'Église pour remédier aux abus; en même temps il protestait contre le pape, l'accusant de simonie, de népotisme, et de corrompre la religion par l'introduction de cérémonies païennes. Il envoya cette protestation à toutes les cours de la chrétienté. Le clergé le fit passer pour fou, tandis que l'opinion publique et les universités sympathisaient avec le hardi réformateur. Le pape l'excommunia, ainsi que tous ceux qui lui donneraient asile.

Dans cette conjoncture délicate, Bâle demanda l'avis de l'empereur. Celui-ci invita André à s'excuser de ce qu'il avait porté atteinte à la prérogative du pouvoir temporel en convoquant un concile sans la sanction impériale. Le pape essaya de gagner Bâle par la voie de la persuasion, pendant que son légat mit cette ville en interdit. Mais cet interdit ne fut observé que par les carmes déchaussés, qui pour cela manquèrent de mourir de faim, parce que les habitants leur refusaient l'aumône. Cependant Andreas persista dans sa résolution, se défendant par des arguments solides. Il s'ensuivit une longue procédure remarquable par son sujet, comprenant, d'un côté les réclamations du pape, de l'autre celles de l'empereur. Enfin la cour de Rome l'emporta. Andrea fut sommé de se rétracter. On lui donna trois jours pour se décider: comme il resta inébranlable, on l'emprisonna; et au bout de quelques mois on le trouva pendu dans sa prison, l'an 1484, le jour même, dit-on, où Luther vint au monde. Son corps fut mis dans un baril, et jeté dans le Rhin par la main du bourreau. F. H.

Müller, *Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft,* 286-293. — Ersch und Gruber, *Allgemeine Encyclopædie.*

***ANDREASI** (*Hippolyte*), peintre italien, natif de Mantoue, vivait à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Il était élève de Jules Romain. On a de lui quelques tableaux estimés d'après les modèles de son maître.

Lanzi, *Storia pittorica*. — Heineken, *Dictionnaire les Artistes*, etc.

***ANDREEVSKY** (*Étienne-Semenovitch*), médecin russe, mort le 19 décembre 1818. Il servit d'abord comme chirurgien dans l'armée, devint membre du collége impérial de médecine en 1792, traça les premiers réglements du système de quarantaine en Russie, organisa les écoles de médecine à Saint-Pétersbourg et à Moscou, et fit exempter les étudiants du service militaire. En 1807, il devint ministre des finances, et mourut gouverneur d'Astracan. H.

Entsiklopedechesky-Lexicon, I, 318; II, 273.

***ANDREEVSKI** (*Ivan-Samoylovitch*), médecin russe, mort en 1809. Il étudia à Kiev, et devint professeur à l'université de Moscou. Outre plusieurs traductions, on a de lui : *Dissertatio inauguralis medica, sistens observationes anatomicas susceptionem intestinorum verminosam illustrantes*; Moscou, 1803, in-4°; — *Kratkœ nachertanie anatomii domashnuikh zhivotnuikh* (Essai d'anatomie des animaux domestiques); Moscou, 1804.

Entsiklopedechesky-Lexicon, II, 274.

ANDREHAN, ENDREYHEN ou **ANDENEHAN** (*Arnoul*, sire D'), maréchal de France, vivait dans le quatorzième siècle. Il se signala dans plusieurs combats contre les Anglais et les Espagnols sous les règnes de Jean et Charles V, fut emmené deux fois prisonnier en Angleterre, et une troisième fois en Espagne, en 1367; revenu en France, il remit à Charles V la charge de maréchal de France que lui avait confiée le roi Jean; mais bientôt, fatigué d'une trop longue inaction, il se rendit en Espagne avec Duguesclin, et y mourut en 1370.

Anselme, *Histoire généalogique de la maison royale de France, des grands officiers de la couronne*, 1730, t. VI, p. 751; t. VIII, p. 204. — *Mémoires de Bertrand Duguesclin*, dans la collection des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France;* Paris, 1790, t. IV, p. 108.

ANDRÉI (*Antoine-François*), membre de la convention nationale, né en Corse vers 1740, mort en 1800. Il était attaché à l'opéra-buffa du théâtre de *Monsieur*, pour la composition de poëmes en italien, ou la traduction des opéras de cette langue en français, lorsque les électeurs de Bastia le nommèrent, en septembre 1792, pour représenter leur département à la convention nationale. Dans le procès de Louis XVI il vota l'appel au peuple, la détention aussi longtemps que le salut public l'exigerait, et le sursis. Il siégeait avec les girondins, et fut au moment d'éprouver leur sort. Décrété d'accusation à la suite des événements du 31 mai 1793, il fut arrêté avec la majeure partie de ses soixante-douze collègues, et ne dut son salut qu'à la chute de Robespierre. Il rentra à la convention, et passa au conseil des cinq-cents lors de sa formation. Il en sortit en mai 1797, et mourut peu de temps après.

Biographie des Contemporains.

ANDREINI (*François*), de Pistoie, comédien célèbre, vivait à la fin du seizième siècle. Il eut pour femme Isabelle de Padoue (*Voy.* l'article suivant). La troupe dont ils étaient les chefs portait le titre de *i Gelosi* (les Jaloux), et la devise de la troupe annonçait que c'était de vertu, de renommée et d'honneur que ses membres étaient jaloux : *Virtù, fama ed onor ne fer gelosi.* Andreini joua d'abord les rôles d'amoureux, ensuite celui de *capitan Spavento della Valle inferna*, rôle de charge dont nos capitaines Tempête ne sont que le diminutif. Il s'y fit une grande réputation. Il voulut la fixer, en quelque sorte, par son ouvrage intitulé *le Bravure del capitan Spavento*, imprimé pour la première fois à Venise en 1609, in-4°. Ce sont soixante-cinq *ragionamenti*, ou entretiens entre le capitaine et son valet *Trappola*. Il publia depuis d'autres dialogues en prose : *Ragionamenti fantastici, posti in forma di dialoghi rappresentativi;* Venise, 1612, in-4°. On a encore de lui deux pièces ou représentations théâtrales, en vers : *l'Alterezza di Narciso;* Venise, 1611, in-12, et *l'Ingannata Proserpina;* ibid., même année. Andreini vivait encore en 1616; on le voit par la date de l'édition qu'il donna de quelques fragments des ouvrages de sa femme Isabelle.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ginguené, dans la *Biographie universelle*.

ANDREINI (*Isabelle*), célèbre comédienne, née à Padoue en 1562, morte à Lyon en 1604. Elle épousa François Andreini, et prit, dans tous ses ouvrages, le titre d'*Isabella Andreini, comica gelosa, accademica Intenta, detta l'Accesa*, c'est-à-dire actrice de la troupe des *Gelosi* (*voy.* l'article précédent), membre de l'académie des *Intenti*, et ayant, dans cette académie, le titre de *l'Accesa*, l'Enflammée; titres qui nous paraissent singuliers en France, mais relatifs aux usages académiques d'Italie. Isabelle joignit à ses études littéraires et poétiques celle de la philosophie. Après avoir brillé sur les théâtres d'Italie, elle passa en France, où elle obtint les plus grands succès. Elle joignait à des agréments physiques une belle voix, l'art du chant, celui de jouer de plusieurs instruments, et de parler avec facilité l'espagnol et le français. Entourée de toutes les séductions, elle garda des mœurs irréprochables. Tous les poëtes de son temps la pleurèrent : on frappa même pour elle une médaille, avec cette légende : *Æterna fama.* Les ouvrages qu'elle a laissés sont : 1° *Mirtilla, favola pastorale;* Vérone, 1588, in-8°, réimprimée plusieurs fois : cette pièce qu'elle avait commencée dès son enfance n'eut pas, à ce qu'il paraît, un grand succès au théâtre; — 2° *Rime;* Milan, 1601, in-4°; Paris, 1603, in-12, etc. : d'autres poésies d'Isabelle se trouvent dans le recueil intitulé *Componimenti poetici delle più illustri rimatrici d'ogni secolo;* Venise, 1726, in-12; — 3° *Lettere;* Venise, 1607, in-4° : on remarque, comme une singularité bibliographique, que l'épître dédicatoire adressée au duc de Savoie, ainsi que le frontispice du livre, portent la date de 1607,

et que cependant Isabelle était morte en 1604; — 4° *Fragmenti d'alcune scritture*, etc., publiés depuis sa mort par son mari en 1616, comme on le voit par la préface; Venise, 1625, in-8°. Ce sont des dialogues presque tous roulant sur l'amour, comme ses lettres et comme tous ses écrits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Ginguené, dans la *Biographie universelle.*

ANDREINI (*Jean-Baptiste*), poëte et comédien, fils de François et d'Isabelle Andreini, né à Florence en 1578, mort à Paris vers 1650. Il joua d'abord les rôles d'amoureux sous le nom de Lelio, et eut beaucoup de succès en France sous Louis XIII. Il était de l'académie des *Spensierati*, c'est-à-dire des Insouciants, et s'intitulait *comico fedele ed accademico spensierato.* Il a laissé plusieurs pièces de théâtre et quelques poëmes d'un autre genre. Le style de ces pièces offre tous les vices de la poésie italienne au dix-septième siècle : le choix des sujets, le plan et la conduite, ont quelque chose d'extraordinaire et de follement irrégulier, qui tient à l'imagination déréglée de l'auteur. Les principaux ouvrages d'Andreini sont : 1° *la Saggia Egiziana, dialogo*, etc.; Florence, 1604, in-4°; — 2° *Pianto d'Apollo*, etc., poésies funèbres sur la mort d'Isabelle Andreini sa mère, avec quelques poésies badines (*rime piacevoli*) sur un poëte malheureux; Milan, 1606, in-8°; — 3° *l'Adamo*, représentation sacrée, en cinq actes et en vers libres, mêlée de chœurs et de chants; Milan, 1613 et 1617, in-4°, avec des gravures à chaque scène, d'après les dessins du peintre Procaccini. Cet ouvrage est le plus célèbre et le plus recherché de J.-B. Andreini. On a prétendu que Milton, voyageant en Italie, l'avait vu représenter, et avait puisé dans ce spectacle l'idée de son *Paradis perdu*. Les principaux interlocuteurs sont le Père Éternel, Adam, Ève, l'archange Michel, et des chœurs de séraphins, de chérubins, d'anges et d'archanges, Lucifer, Satan, Belzébuth, et des chœurs d'esprits ignés, aériens, aquatiques et infernaux; les sept Péchés mortels, le Monde, la Chair, la Faim, la Mort, la Vaine Gloire, et le Serpent; mais il n'y a pas le moindre rapport entre l'imagination sublime de l'Homère anglais et les inventions bizarres et mesquines à la fois d'Andreini. Il est cependant vrai que la curiosité des Anglais a fait passer dans leur île le plus grand nombre des exemplaires de *l'Adamo*: aussi sont-ils devenus sur le continent très-rares et très-chers, sans que la pièce en soit meilleure; — 4° *la Florinda*, tragédie en cinq actes, en vers; Milan, 1606, in-4° : l'action de cette pièce se passe en Écosse; — 5° *la Maddalena lasciva e penitente*, action dramatique et dévote; Mantoue, 1617, in-4°; Milan, 1620, in-8°, etc. : dans cette pièce, qui ne vaut pas mieux que *l'Adamo*, Madeleine est mondaine ou pécheresse pendant les deux premiers actes, et pénitente dans le troisième; — 6° *la Centaura;* Paris, 1622, in-12, comédie pastorale, dont les acteu sont une famille de Centaures, père, mère, fi et fille, qui ne doit pas être, comme on voi facile à représenter. La scène est dans les bois (l'île de Crète. Cette pièce est la suite d'une co médie du même auteur, un peu moins folle, sa être une bonne comédie, intitulée *li duo Le simili*, imitée des *Ménechmes* de Plaute, ma bien moins heureusement que ne le furent, depui *les Ménechmes* de Regnard. On a encore du mêm auteur huit autres comédies et cinq pastorale dont il serait inutile de citer les titres, aujou d'hui totalement inconnus. Enfin il a laissé tr poëmes : le premier, en trois chants seulemen sur cette même Madeleine qu'il mit depuis : théâtre, Venise, 1610, in-12; le second, en se chants, sur sainte Thècle, vierge et martyr Venise, 1623, in-12; et le troisième, d'un gen tout différent des deux autres, intitulé *l'Oliva tro* (l'Olivâtre), ou *le Poëte infortuné*, poën plaisant ou fantastique, en vingt-cinq chant Bologne, 1642, in-4°. Ce dernier poëme conti la vie entière et les aventures, tantôt tristes tantôt bouffonnes, d'un poëte malheureux.

Riccoboni, *Histoire du théâtre italien.* — Mazzuche — Tiraboschi. — Ginguené, dans la *Biograph. univers*

***ANDREINI** (*Pierre-André*), antiquaire i lien, né à Florence vers 1650, mort en 1720. parcourut son pays natal à la recherche (médailles, des gemmes, des sculptures, dont forma un riche musée qui, après la mort du pr priétaire, fut réuni au musée grand-ducal de Fl rence. A Naples, Andreini recueillit plusieurs i criptions trouvées près du cap Misène, et relati à la flotte romaine qui avait stationné dans (parages. Elles sont devenues la propriété de Go qui en parle dans le troisième volume de sa *Ra colta d'iscrizioni antiche.*

Andreini avait la réputation d'un profond ér dit. Une médaille en bronze fut frappée en s honneur à Rome, avec l'inscription : *Petrus A dreas Andreinus. Nob. Hor. Vit. suæ LXXVI* et, sur le revers : *Motos præstat componer* On lui attribue l'ouvrage suivant, publié so le voile de l'anonyme : *Parere cavalleresco i torno al Rifacimento de' danni dovuti dall' o fensore all' offeso;* Florence, in-4°, 1721.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ANDRELINI (*Publio-Fausto*), plus connu so le nom de *Publius-Faustus* ANDRELINUS, poé latin moderne, né à Forli, dans la Romagne, ve le milieu du quinzième siècle, mort à Paris le février 1518. Il obtint à vingt-deux ans les ho neurs de la couronne poétique. Après avoir é quelque temps attaché au cardinal de Gonzagu il vint s'établir à Paris en 1488, et fut reç l'année suivante, professeur à l'université. Il enseigna pendant trente années, dans des cou publics et particuliers, la rhétorique, la poési et la connaissance de la sphère. Il doit donc êt compté pour un de ces hommes qui contribuère alors en France à la renaissance des lettres. Il obti

ccessivement la protection de Charles VIII, de
ouis XII, d'Anne de Bretagne et de François Ier;
reçut de Charles VIII, et ensuite d'Anne de
etagne, deux pensions viagères, avec les
res de poëte du roi et de la reine, *poeta re-
us et regineus.* Il eut de plus un bon cano-
at, comme on le voit par quelques-uns de
s ouvrages, où il prend le titre de chanoine de
yeux. On ajoute qu'outre ces faveurs, il re-
vait encore des présents considérables; et l'on
oit qu'il s'est mis lui-même en scène dans une
ses églogues, où un poëte raconte qu'ayant
ité devant Charles VIII un poëme sur la con-
ête de Naples, le roi lui avait donné un sac
r, *fulvi æris*, qu'il put à peine emporter sur
épaules. Malgré des querelles littéraires vives
bruyantes, il jouit d'une grande considération
mi les gens de lettres ses contemporains. Plu-
urs le célèbrent comme l'un des poëtes les plus
blimes et les plus élégants du quinzième siècle.
asme, qui était son ami, et qui l'avait beaucoup
é pendant sa vie, changea de langage après sa
rt, et alla jusqu'à s'étonner que l'université de
is l'eût si longtemps souffert, et à l'accuser de
llance envers les théologiens de son temps,
nœurs peu régulières, et de médiocre savoir.
e manque, ajoute-t-il, aux vers d'Andrelini
me syllabe, νοῦς en grec, *mens* en latin,
t-à-dire, en français, le *sens commun.*
es principaux ouvrages d'Andrelini sont :
ivia, seu Amorum libri IV; Paris, 1492, in-4°,
enise, 1501, aussi in-4° : c'est ce recueil qui
tant de succès à Rome, et qui fit décerner
ouronne poétique à son jeune auteur; —
Elegiarum libri III; Paris, 1494, in-4°; —
*Epistolæ proverbiales et lepidissimæ, nec
us sententiosæ;* Paris, in-4°, sans date; en-
e, Paris, 1508, et réimprimées plusieurs fois
ologne, à Anvers, à Bâle, etc. : plusieurs de
épîtres sont purement morales, plusieurs
i sont satiriques, et prouvent qu'Érasme
ait pas tort d'accuser l'auteur de pétulance
e malignité; — 4° *De Neapolitana Victoria;*
s, 1496 et 1508, in-4°; poëme dédié à Char-
VIII, et dont ce roi avait si bien payé la dé-
ce; — 5° *De secunda Victoria Neapoli-
a, a Ludovico XII reportata, sylva;* Paris,
2 et 1507, in-4°; — 6° *De regia in Genuen-
Victoria libri III;* Paris, 1509, in-4°. On
, par ces derniers ouvrages, qu'Andrelini
itait bien le titre de *poeta regius;* — 7° *Bu-
ca;* Paris, 1501, in-4° : l'imprimeur de ces
oliques dit, dans un avertissement au lecteur,
son avis, elles ne le cèdent ni à celles de
gile ni à celles de Calpurnius, deux poëtes
urément très-différents l'un de l'autre, et que
voit pourtant qu'il mettait sur la même ligne;
° *Hecatodisticon;* Paris, 1512 et 1513, in-4°,
nsuite réimprimés plusieurs fois. Ces cent
ques moraux eurent pendant assez longtemps
ucoup de vogue. Il en existe deux traductions
ers français, l'une en quatrains, par Jean
Paradin, 1545, l'autre, par Privé, 1604, traduction très-propre, selon Baillet, à discréditer l'original. On trouve des vers d'Andrelini dans la première partie du recueil de Gruter, *Deliciæ Poetarum Itatorum*, etc. Quelques lettres de lui sont imprimées parmi celles d'Érasme; il y en a une autre à la tête de la première édition des *Adages* du même Érasme, faite à Paris en 1500. Ses poésies se conservent aussi manuscrites dans plusieurs grandes Bibliothèques; Montfaucon (*Bibliotheca bibliothecarum*, manuscrits, t. II, p. 1072) parle d'un manuscrit faisant le cent quatre-vingt-quinzième volume de la bibliothèque de Coislin, réunie depuis à celle de Saint-Germain, et maintenant à la Bibliothèque nationale, ayant pour titre : *Livre plein de miniatures, fait pour la reine Anne tandis que son mari Louis XII faisait la guerre en Italie*, avec des vers de Fausto Andrelini de Forli, etc.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Bayle, *Dictionnaire critique.* — Baillet, *Jugements des savants*, n° 1249, t. VII, p. 119; Paris, 1685, 1686. — Quadrio, *Storia e ragione d'ogni poesia*, t. I, p. 71. — Boulay, *Historia universitatis Parisiensis*, t. V, p. 793. — Ginguené, dans la *Biographie universelle.*

* **ANDREOLA** (*Philippe*), peintre napolitain, élève de Solimena. Il faisait surtout des arabesques et des ornements d'architecture à la détrempe et en fresque, dans plusieurs églises de Naples. Il mourut en 1724.

Dominici, *Vite de' pittori napolitani.*

* **ANDREOLI** (*George*), nommé *Giorgio da Gubbio* ou *maestro Giorgio*, sculpteur italien, s'établit, selon Fiorillo, à Gubbio en 1498. On a de lui plusieurs beaux bas-reliefs. Son fils, connu sous le nom de *maestro Concio*, exerça l'art de son père.

Lanzi, *Storia pittorica*, etc. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

* **ANDREOPULUS** (*Michael*), grammairien grec, vivait dans le quinzième siècle. Il est regardé comme le traducteur de soixante-deux fables attribuées à un philosophe persan, nommé *Syntipas*. Il les a traduites en grec, sous le titre Παραδειγματικοὶ λόγοι (*Exemples*), non du persan, mais du syriaque. Ces fables ressemblent à celles de Babrias. Matthiæ les a publiées d'après deux manuscrits grecs; Leipzig, 1781, in-8°. *Voy.* SYNTIPAS.

Schoell, *Histoire de la Littérature grecque*, VII, p. 184.

ANDRÉOSSI (*François*), ingénieur français, né à Paris le 10 juin 1633, mort à Castelnaudary en 1688. Il aida Riquet dans la construction du canal du Languedoc, et fut nommé directeur de ce canal après la mort de Riquet. On a de lui : 1° une *Carte du canal de Languedoc*, 3 feuilles in-fol., publiée en 1669. — 2° *Extrait des Mémoires concernant la construction du canal royal de communication des deux mers, Océane et Méditerranée, en Languedoc, par François Andréossi, en* 1675; écrit imprimé pour la première fois dans l'*Histoire du canal du Midi*, par le général Andréossi.

Biographie universelle.

ANDRÉOSSI (*Antoine-François*, comte D'), général français, né à Castelnaudary le 6 mars 1761, mort à Montauban le 10 septembre 1828. Il descend d'une famille italienne qui partagea avec Riquet la gloire d'avoir exécuté le grand canal du Languedoc. Lieutenant d'artillerie dès l'âge de vingt ans, il fit en 1787 la guerre de Hollande, fut fait prisonnier par les Prussiens, revint en France en vertu d'un échange, partagea l'enthousiasme de nos armées au commencement de la révolution, dont il fit toutes les campagnes, avança rapidement, et se trouvait inspecteur général de l'artillerie quand Napoléon monta sur le trône. Ce fut lui qui, le 29 juillet 1796, devant Mantoue assiégée, commanda les cinq chaloupes canonnières dont la fausse attaque attira sur lui tout le feu de la place, et favorisa l'attaque réelle dirigée sur deux autres points par les généraux Murat et Dallemagne. Étant général de brigade, il fut chargé, le 19 mai 1797, par le général Bonaparte, de reconnaître si l'Izonzo était guéable; et pour s'en assurer il se jeta dans cette rivière, la passa et repassa lui-même à pied sur deux points différents. Son voyage de 1798, sur les côtes, était destiné à accélérer les préparatifs de la descente en Angleterre que le même général devait commander. Il le suivit en Égypte, devint un des membres les plus actifs de cette expédition, et concourut d'une manière distinguée au magnifique travail de la commission d'Égypte. Ses *Mémoires sur le lac Menzaleh, sur la vallée du lac Natron, sur le Fleuve-sans-eau*, publiés dans les *Mémoires sur l'Égypte*, ont aussi paru séparément à Paris, 1800, in-4°. Le général Bonaparte revint en France, et ramena quelques hommes dévoués, choisis dans son état-major : Andréossi fut de ce nombre. Il seconda puissamment son chef, qui franchit le consulat, saisit le sceptre, et récompensa son ancien compagnon d'armes en créant pour lui une quatrième division du ministère de la guerre, qui comprenait sous cette dénomination toute l'administration de l'artillerie et du génie. Il remplit plusieurs missions délicates, et fut chargé de l'ambassade de Londres après le traité d'Amiens; puis il devint ambassadeur à Vienne, et gouverneur de cette ville en 1809, après la bataille de Wagram. A son retour, l'ambassade ottomane lui fut confiée; et sa conduite dans ce poste difficile, la protection généreuse et constante qu'il accorda aux Français établis dans ce pays, le firent vivement regretter, lorsque Louis XVIII le rappela (14 août 1814).

Pendant les événements de 1815, Andréossi reparut sur la scène politique, en attachant son nom à la fameuse délibération du conseil d'État (25 mars 1815). Il fit ensuite partie de la commission chargée de présenter un rapport sur *les mesures de sûreté générale*, et fut, après la bataille de Waterloo, l'un des commissaires envoyés vers les armées étrangères, qui s'avançaient en ravageant le territoire français. Après la rentrée des Bourbons, Andréossi se livra entièremen[t] aux travaux scientifiques dans sa maison d[e] campagne à Ris, près de Paris. Outre les mé[-]moires insérés dans le grand ouvrage sur l'É[-]gypte, il a publié : 1° *Histoire du canal d[u] Midi, connu précédemment sous le nom [de] canal du Languedoc*, 1800, in-8°; 2e éditio[n] considérablement augmentée, et contenant u[n] grand nombre de cartes et plans topographique[s], Paris, 1804, 2 vol. in-4°; — 2° *Campagne s[ur] le Mein et la Rednitz, de l'armée gallo-bata[ve] aux ordres du général Augereau*; 1802, in-8 — 3° *Voyage à l'embouchure de la mer Noi[re] ou Essai sur le Bosphore et la partie [du] delta de Thrace, comprenant le système d[es] eaux qui abreuvent Constantinople*; 181[8] in-8°, et atlas; traduit en anglais, à Londr[es] la même année; — 4° *De la direction génér[ale] des subsistances militaires, sous le minist[è]re de M. le maréchal de Bellune*; Paris, 18[2] in-8°; — 5° *Mémoire sur ce qui concerne [les] marchés Ouvrard*; Paris, 1826, in-8°; [—] 6° *Mémoire sur les dépressions de la surf[ace] du globe*; Paris, 1826, in-8°. Il traite des [dé]pressions dans le sens longitudinal des chaî[nes] de montagnes, et entre deux reliefs maritin[s] adjacents.

Biographie des Contemporains. — Mignet, *Études [po]litiques.* — *Mémorial de Saint-Hélène.* — *OEuvre[s de] Napoléon Bonaparte.*

ANDRÉOZZI (*Gaétano*), compositeur [de] musique, né à Naples en 1763, mort en 18[..] Il fut admis dans sa jeunesse au conservat[oire] de la *Pietà dei Turchini*, et acheva ses étu[des] musicales sous la direction de Jomelli, son [pa]rent. Ses premiers ouvrages furent des cant[ates] à voix seule et des duos pour deux soprani [et] basse. Il n'avait que seize ans lorsqu'il sortit [du] conservatoire, pour aller à Rome composer [au] théâtre *Argentina* son premier opéra, inti[tulé] *la Morte di Cesare* (en 1779). En 1780, il é[cri]vit *Il Bajazet*, pour le théâtre royal de [Flo]rence; et dans la même année il fut appel[é à] Livourne pour y écrire l'*Olimpiade*. Ses au[tres] opéras sont *Agesilao*, en 1781, au théâtre *S[an] Benedetto* de Venise; *Teodolinta*, dans [la] même année, à Turin; *Catone in Uti[ca]* en 1782, à Milan; et, dans la même anné[e, il] *Triomfo d'Arsace*, à Rome; la *Vergine [del] Sole*, à Gênes, en 1783; *Angelica e Med[oro]* dans la même année, à Venise. Quelques s[uc]cès qu'il avait obtenus le mirent en réputa[tion] vers cette époque, et des propositions lui fu[rent] faites pour le fixer à la cour de Russie. Il [s'y] rendit en 1784, et écrivit dans la même ann[ée], à Pétersbourg, la *Dido* et *Giasone e Med[ea]*. De retour en Italie, il publia à Florence, [en] 1786, six quatuors pour deux violons, alt[o et] basse. L'année suivante, il écrivit *Virginia* p[our] le théâtre Argentina, à Rome. Le peu de suc[cès] de cet ouvrage le détermina à retourner à [Na]ples, où il donna des leçons de chant. En 1[7..]

écrivit, pour le théâtre Saint-Charles, *Sofronia e Olindo*, et l'opéra de *Sesostri*. En 1790, *aule*, oratorio, *il Finto cieco*, et *la Principessa losofa*. Appelé l'année suivante à Madrid, il écrivit *Gustavo de Suezia;* puis il revint à aples pour y composer son oratorio de la *assione di Giesu Christo*. Son dernier ouvrage it la *Giovanna d'Arco;* il l'écrivit pour le grand iéâtre de Venise. Il se voua ensuite à l'enseignement. Parmi ses élèves on comptait la duchesse e Berri. En vieillissant, il cessa d'être recherché comme professeur, et devint fort pauvre. 'espoir de trouver des secours dans la munificence de son ancienne élève l'amena à Paris 1 1825. Il ne fut pas trompé dans son attente; iais il ne jouit pas longtemps des bienfaits de princesse. Andréozzi était un musicien de peu e génie et de peu de science; mais, comme la lupart de ses compatriotes, il avait une certaine cilité et du naturel dans sa mélodie.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***ANDRÈS** (*Antoine*), moine franciscain, na- f de Tauste, dans l'Aragon, vivait vers la fin 1 treizième siècle et au commencement du uatorzième. C'était un partisan zélé et un des ieilleurs commentateurs de son maître, Jean uns Scot. La manière insinuante dont il pro- ssait les doctrines de son maître, lui valut surnom de *Doctor dulcifluus*. On a de lui : *ommentarius in artem veterem Aristotelis, ilicet, in Isagogen Porphyrii, Prædicamenta post Prædicamenta Aristotelis;* Venise, 177, in-fol.; — *Quæstiones super XII libros etaphysicæ;* Venise, 1491, in-fol.; — *In quator libros Sententiarum;* Venise, 1572 et 578, in-fol. H.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana vetus*, II, 142. — itassa, *Bibliotheca antigua de los escritores aragoeses*, I, 279. — Samaniego, *Vida del venerable padre ian Dunsio Escoto*, 258.

ANDRÈS (*Bonaventure-Jean*), jésuite allemand, né à Nuremberg en 1744, mort le 16 mai 322. Après la suppression de l'ordre des Jésuites, il fut nommé à l'université de Wurtzbourg professeur d'éloquence sacrée et de littérature grecque et latine, et successivement iembre de la commission des études, conseiller cclésiastique, et professeur d'homélitique. On de lui : 1° *Chrestomathia Quintiliana*, recueil des meilleurs morceaux de Quintilien ; — ° une édition du *Prædium rusticum* de Vanière, vec la traduction allemande, 2 vol. in-8°, 788; — 3° *Fables de Desbillons*, avec la verion allemande, 1789, in-8°; — 4° *Vanierii armina minora selecta*, in-8°, 1791; — ° *Nouveau magasin pour les prédicateurs t les pasteurs des âmes*, 1803 et 1805, 2 vol. n-8°; — 6° *Chronique de Franconie*, in-4°, 807 et 1808; — 7° *Chronique du grand-duché de Wurtzbourg*, en collaboration avec)egg; Wurtzbourg, 1806-1811, in-4°.

Biographie des hommes vivants. — Kayser, *Bücher-Lexicon*.

ANDRÈS (*Juan* ou *Jean*), savant espagnol, né à Planès (royaume de Valence) le 15 février 1740, mort à Rome le 13 janvier 1817. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et entra fort jeune dans l'ordre des Jésuites. En 1766, après l'expulsion des jésuites de l'Espagne, il se retira en Italie, où il se livra avec ardeur à des travaux scientifiques. En 1776, il publia, en italien, son *Saggio della filosophia del Galileo*. Cet ouvrage fait honneur à l'érudition, à l'impartialité et à la sagesse de l'auteur. A cette époque une querelle littéraire s'étant élevée entre plusieurs docteurs et l'abbé Lampillus, jésuite espagnol, Andrès n'y prit aucune part; mais deux ans après on vit paraître, aussi en italien, son fameux livre *Dell' origine, progresso et stato attuale d'ogni letteratura;* Parme, 1782, 7 vol. grand in-4°; Venise, 1808-17, 8 vol. in-4°; Pistoie, 1818, 3 vol. in-4°; Pise, 1821, 23 vol. in-8°. Cet ouvrage, écrit dans un style élégant et pur, a nécessité d'immenses recherches dans les bibliothèques d'Allemagne et d'Italie. Il fut traduit en espagnol par don Carlos Andrès, son frère, et imprimé à Madrid. Le premier volume le fut en français, par S.-E. Ortolani; Paris, 1805, in-8°. On a encore d'Andrès un recueil de lettres en espagnol, sous le titre de *Cartas familiares a su hermano D. Carlos, con la noticia del viage a varias ciudades de Europa;* Madrid, 1794, 6 vol. in-4°. Don Andrès rentra dans sa patrie lorsque le gouvernement espagnol permit aux ex-jésuites d'y revenir; mais, après la mort de son père, le désir de revoir d'anciens amis et de reprendre les habitudes qu'il avait contractées, le rappela en Italie. Il fut nommé conservateur et bibliothécaire royal à Naples; et, malgré tous les changements politiques, il fut maintenu dans son poste par le roi Ferdinand. En 1807, il démontra que c'était à tort qu'on avait attribué à Flavio l'invention de la boussole, et qu'elle n'avait pas même été découverte dans la ville d'Amalfi, sa patrie. Quatre ans avant sa mort, Andrès devint aveugle par suite d'une opération malheureuse de la cataracte.

Outre les ouvrages cités, on a de lui : 1° une édition des Lettres latines et italiennes d'Antoine Augustin (*voy.* ce nom), précédées d'une bonne dissertation; Parme, 1804, in-4°; — 2° *Sur le revers d'une médaille mal expliquée par Mattei;* Mantoue, 1778, in-8°; — 3° *Sur une démonstration de Galilée;* Ferrare, 1779, in-4°; — 4° *Sur la musique des Arabes;* Venise, 1787, in-8°; — 5° *Sur deux poëmes grecs conservés à la bibliothèque Laurentienne de Florence*, l'un de Jean d'Otrante, et l'autre de George de Gallipoli, poëtes du treizième siècle; — 6° *Sur le culte d'Isis et quelques inscriptions trouvées dans un temple qui lui était consacré;* — 7° *Sur la découverte de Pompéia et d'Herculanum;* — 8° *Sur la figure de la terre*, etc.; — 9° *Dissertazione sopra un problema idrostatico;* Mantoue, 1775, in-4°; pièce envoyée au con-

cours où Fontana remporta le prix; — 10° *Lettera sopra il corrompimento del gusto italiano;* Crémone, 1776, in-8°; — 11° *Dissertazione sopra la ragione della scarzezza di progressi delle scienze in questo tempo;* Ferrare, 1779, in-4°; — 12° *Lettera sopra l'origine e le vicende dell'arte d'insegnare a parlare i surdi e muti;* Vienne, 1793, in-8° : l'auteur y montre que les Espagnols ont connu les premiers l'art d'instruire les sourds et muets; — 13° *Viaje de Viena;* Madrid, 1794, in-8°, trad. en italien et en allemand : c'est la relation du voyage d'Andrès en Allemagne; — 14° *Catalogo della libreria dei Capilupi;* Mantoue, 1797, in-8°, enrichi de notes; — 15° *Lettera sopra alcuni codici delle biblioteche Capitolari di Novarra e di Vercelli;* Parme, 1802, grand in-8°; — 16° *Sur une carte géographique de* 1455; Naples, 1815, in-8°; — 17° *Sur l'usage de la langue grecque dans le royaume de Naples;* ibid., 1816 : cette lettre, adressée à l'abbé Morelli, contient des détails curieux sur quelques points de l'histoire des Lombards.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*, t. IV, p. 262. — Sempere y Guarinos, *Ensayo de una bibliotheca española de los mejores escritores de reynado Carlos III.* — Fuster, *Bibliotheca Valenciana*, t. II, p. 392. — Lombardi, *Storia della letteratura italiana nel secolo XVIII*, t. III, p. 142.

*ANDRÈS (*Carlos*), écrivain espagnol, frère de Juan Andrès, naquit à Planès, près de Valence, en 1753, et mourut le 5 janvier 1820. Il étudia la philosophie et la jurisprudence, devint membre du barreau de Madrid, et traduisit en espagnol plusieurs ouvrages de Juan Andrès, entre autres celui qui a pour titre : *Dell' origine, de' progressi e dello stato attuale d'ogni litteratura,* ouvrage que le roi d'Espagne fit introduire dans les *Reales estudios de San-Isidoro.* En 1811 il devint membre des cortès, et se retira de la vie publique en 1813. Outre la traduction des ouvrages de son frère, on a de lui : *Carta sobre la utilidad de los Catalagos de libros y manuscritos de varias librerias y archivos, insertando otra del Abate su Hermano sobre el mismo Asunto;* Valence, 1799, in-8°.

Fuster, *Bibliotheca Valenciana*, II, 410.

*ANDRÈS DE USTARROZ (*Jean-François*), célèbre historien espagnol, né à Saragosse en 1606, mort à Madrid le 18 août 1647. Il fut chargé de la continuation des histoires du royaume, de la classification des archives nationales, et d'un index général de ces documents. Il commença aussitôt cet immense travail, et succéda à Ximenès, comme chroniqueur du royaume, le 9 janvier 1647. Ses principaux ouvrages imprimés ont pour titre : *Universidad de Amor;* Saragosse, 1664; — *Descripcion de la Justa en campo abierto que mantubo en el coso de Zaragoza don Raymundo Gomez de Mendoza;* Saragossa, 1638, in-4°; — *Antigüedades de la villa de Mallen;* Saragossa, 1641; — *Historia de Santo-Domingo de Val;* Saragossa, 1643, in-4°; — *Memorial historico-genealogico de la casa de Abarca de Bolea;* Saragossa, 1644, in-fol.; — *Monumento de los santos martyres Justo y Pastor en la ciudad de Huesca*, 1644, ibid., in-8°; — *Relacion del juramento de los Fueros de Aragon;* ibid., 1645, in-4°; — *Discurso de las Medallas desconoscidas españoles;* Huesca, 1645, in-4°; — *Segunda parte de los annales de la corona y regno de Aragon;* Saragossa, 1663, in-fol.; — *Progresos de la Historia en el regno de Aragon* Saragossa, 1680, in-fol. On conserve la second partie de cet ouvrage dans la bibliothèque royal de Madrid. Latassa a donné une liste complèt des ouvrages d'Andrès.

N. Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, I, 692. — Latassa, *Bibliotheca de los escritores Aragoneses*, III 161-185.

*ANDRÈS DE GUSSEME (*Thomas*), numismate espagnol, vivait au dix-huitième siècl Il était avocat au conseil royal, et membre d l'Académie d'histoire et belles-lettres de S ville. Ses ouvrages sont : *Diccionario numismatico general, para la perfecta inteligenci de las medallas antiguas, sus signos, not et inscripciones*, etc., 6 vol.; Madrid, 1773-177 in-4° : l'ouvrage entier fut imprimé aux frais d duc d'Arcos; — *Desconfianzas criticas sob algunos monumentos de antigüedad que suponen descubiertos en Grenada;* — *Notici pertenecientes a la historia antigua y m derna de la villa de Lora del Rio en Andal cia*, imprimées dans le premier volume des *M moires littéraires de l'Académie des belle lettres de Séville.* Il lut aussi devant cette ac démie l'éloge funèbre de Ferdinand VI, et d notices sur quelques antiquités inédites de la B tique.

Sempere y Guarinos, *Bibliotheca española de los m jores escritores del reynado de Carlos III.*

ANDRÈS DE SAN-NICOLAS, écrivain esp gnol, moine augustin de Tunja au Pérou, viv au milieu du dix-septième siècle. Il était recte du collége d'Alcala en Espagne, provincial g néral de la Nouvelle-Grenade dans l'Amériq du Sud, et historiographe de son ordre. On a lui : *Passerculi solitarii Planctus, sive Peccat ris ad Dominum Conversio;* Rome, 1654, in-8 — *Proventus Messis dominicæ Patrum Exc ceatorum B. Augustini, congregationis Hi paniæ;* Rome, 1656, in-4°; — *Historia gener de los Religiosos Descalzados del orden de Er mitanos de San-Augustino;* Madrid, 1664, i fol.; — *Designios del Indice mas dichoso sob la Regla de San-Augustino;* Rome, 1656, in-8 — *Tesoro de Palermo; Vida de Santa Rosale* Madrid, 1655, in-16. — *Imagen de Nuestra S ñora de Capocavana, Portento del Nue Mundo;* Madrid, 1663, in-4°.

N. Antonio, *Bibliotheca hispaña nova.* — Audiffi dus, *Bibliotheca casenatensis catalogus.* — Ossing *Bibliotheca augustiniana.*

ANDREU DE BILISTEIN. *Voy.* BILISTEIN.

ANDREW (*James*), pédagogue écossais, né en 1774, mort à Édimbourg le 13 juin 1833. Il était principal du séminaire militaire de la compagnie des Indes orientales, à Addiscombe. Ses ouvrages sont: *Institutes of Grammar, as applicable to the english language, or as introductory to the study of other languages. To wich are added Chronological Tables*; London, 1817, in-8°; — *Key to Scripture Chronology made by comparing Sacred History with Prophecy, and rendering the Bible consistent with itself, illustrated with new Tables, of Chronology and various Notes*; London, 1822; in-8°. — *Astronomical and Nautical Tables*; 1810, in-8°.

Gentleman's Magazine for 1833, p. 89.

*ANDREWE (*Laurens*), traducteur et imprimeur anglais, dans la première moitié du seizième siècle. Le bibliographe Ames le dit né à Calais. Andrewe se fixa comme imprimeur à Londres, à l'enseigne de la Croix-d'or, dans Fleet-Street. On croit qu'il avait appris l'imprimerie de Jean Doesborowe, imprimeur à Anvers. En 1510, il traduisit *the wonderful Shape and nature of man, beasts, etc.*, ouvrage imprimé à Anvers par Doesborowe. En 1527, il imprima *the great Herball, whiche gyueth parfyt knowledge and Vorderstandyng of all maner of herbes*, etc., in-fol., et *the vertuose Boke of Distyltacyon of the waters of all maner of herbes*, etc., de maître Jérôme Bruynswyke, in-fol. L'ouvrage intitulé *Valucion of Ejode and Sylver*, qui a été imprimé en 1499, à ce qu'on croit, a aussi été traduit par Andrewe.

Ames, *Typographical antiquities*, édit. Herbert, I, 412.

ANDREWS (*James-Petit*), historien anglais, né en 1737 à Newbury (comté de Berks), mort à Londres le 6 août 1797. Il se fit connaître, en 1788, par une brochure en faveur des enfants ramoneurs de cheminée, brochure qui appela l'attention du parlement sur le sort de ces malheureux. Andrews a encore publié: 1° *Anecdotes ancien and modern, with observations*; Londres, 1789, in-8°; et supplément, 1790: ouvrage badin, qui eut beaucoup de succès et un grand nombre d'éditions; — 2° *History of Great Britain connected with the chronology of Europe*, avec des notes contenant les anecdotes du temps, les vies des savants, etc., depuis l'invasion de César jusqu'à la mort d'Édouard VI; 2 vol. in-4°, 1794; — 3° *Continuation de l'Histoire de la Grande-Bretagne* de l'Écossais Robert Henry; Londres, 1796, 1 vol. in-4° et 2 vol. in-8°.

Gentleman's Magazine, LXVII, 796.

*ANDREWS (*John*), publiciste anglais, mort vers 1809 à Kensington, dans sa trente-troisième année. Ses principaux ouvrages sont: *the History of the Revolutions of Denmark, with an account of the present state of that Kingdom and People*, 2 vol. in-8°; Londres, 1774; — *History of the War with America, France, Spain, and Holland, commencing in* 1775, *and ending in* 1783, *with portraits, maps, charts*, etc.; London, 1785-1786, 4 vol. in-8°.

Gentleman's Magazine, février 1809.

*ANDREWS (*Henri*), botaniste anglais, vivait à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième. En 1797, il entreprit la publication d'un recueil périodique: *the Botanist's Repository*, continué jusqu'en 1814; Londres, 10 vol. in-4°. On y trouve l'histoire des plantes rares ou nouvelles, avec des planches coloriées. En 1802, il commença un ouvrage intitulé *Coloured Engravings of Heaths; the drawings taken from living plants only*, etc.; Londres, 4 vol. in-fol.; nouvelle édition, in-8°. De 1805 à 1828, il publia une *monographie du genre geranium*, avec planches, 2 vol. in-4°, suivie bientôt de la *Monographie du genre Rosa*. H.

Biographical Dictionary.

*ANDREWS ou ANDREWES (*Lancelot*), théologien anglais, né à Londres en 1565, mort en 1626. Par son talent de prédicateur, il se fit remarquer de la reine Élisabeth, qui le nomma son chapelain; et il fut en grande faveur auprès de Jacques Ier. Ce prince avait composé une *Défense de la prérogative royale*, à laquelle Bellarmin avait répondu, sous le nom supposé de *Matthieu Tortus*. Andrews fut chargé de réfuter le livre de Bellarmin, et s'en acquitta habilement dans un ouvrage latin publié en 1609, in-4°, sous le titre de *Tortura Torti, sive ad Matthæi Torti librum responsio*, etc. Le roi récompensa ce service en nommant l'auteur évêque de Chichester, ensuite d'Ély, puis conseiller privé de Sa Majesté, enfin évêque de Winchester. Ses ouvrages, peu lus aujourd'hui, sont écrits du ton pédantesque et sophistique qui régnait alors, et dont le roi lui-même avait donné l'exemple. Cependant Milton faisait grand cas d'Andrews, et il a déploré sa mort dans une élégie latine. Outre l'ouvrage déjà cité, il reste d'Andrews un *Manuel de dévotions privées*; un *Manuel de directions pour la visitation des malades*; un volume de petits traités, la plupart en latin, *sur les droits des princes, sur les dîmes, sur l'usure*, etc., in-4°, 1629; un recueil posthume de sermons, en 1 vol. in-fol.; *la Loi morale expliquée*, ou *Leçons sur les dix Commandements*, in-fol., 1642; et un recueil d'œuvres posthumes en 1 vol. in-fol., 1657. On trouve, dans les œuvres du poëte Waller, une anecdote qui mérite d'être rapportée. Il raconte qu'ayant assisté un jour au dîner de Charles II, Sa Majesté apostropha le docteur Néale, évêque de Durham, et Andrews, évêque de Winchester, qui étaient tous deux derrière son fauteuil, et leur dit: « Milords, est-ce que je ne puis pas « prendre l'argent de mes sujets quand j'en ai « besoin, sans toutes les formalités de parle- « ment? » L'évêque de Durham répondit sans hésiter: « Nul doute que Votre Majesté ne puisse

« le faire; vous êtes le souffle de nos narines. — « Et vous, milord, qu'en pensez-vous, dit le roi « à l'évêque de Winchester? — Sire, répondit « ce prélat, je ne suis pas assez habile pour ju- « ger des affaires de parlement. — Je ne veux « point de faux-fuyants, répliqua le roi; répon- « dez-moi nettement. — Eh bien, sire, répondit « Andrews, je crois qu'il est permis de prendre « l'argent de mon frère Néale, puisqu'il vous « l'offre. »

Biographical Dictionary. — Isaacson, *Life of Bishop Andrewes.* — Cassan, *Lives of the Bishops of Winchester;* London, 1827, in-8°, vol. II. — Kippis, *Biographia britannica.* — Collier, *Ecclesiastical history.* — Fuller, *Church. history of Britain.* — Casaubon, *Epistolæ;* Rotterdam, 1709. — Suard, dans la *Biographie universelle.*

*ANDREWS (*Lawrence*), écrivain anglais, vivait dans la première moitié du seizième siècle, sous le règne de Henri VIII. On ne sait rien de lui, sinon qu'il traduisit en anglais les ouvrages suivants : *Speculum Mundi; un ouvrage sur la zoologie; un ouvrage sur la distillation.* Ce sont les premiers livres scientifiques publiés en anglais.

Tanner, *Bibliotheca britannica hibernica.*

ANDREWS (*Pierre-Miles*), auteur dramatique anglais, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort le 18 juillet 1814 à Cleveland. Il était lieutenant-colonel du régiment des volontaires du prince de Galles. Lié avec Garrick, il prit du goût pour le théâtre, et composa un grand nombre de comédies, parmi lesquelles on remarque : *the Election*, en 1774; — *Dissipation*, en 1781; — *the Baron Kinvervankot-Sprakengatchdern;* — *Better late than never* (Mieux vaut tard que jamais). Il fut nommé membre du parlement en 1790, et successivement réélu en 1796, 1802, 1806 et 1807. Andrews paraît s'être surtout acquis une certaine célébrité comme homme de bon ton. « Personne « ne rassemble dans son salon, dit l'auteur « d'une biographie anglaise, un cercle plus bril- « lant de duchesses, de marquises, de comtesses « et de baronnes, etc.; et si M. le colonel An- « drews avait réalisé le projet de sa première « jeunesse, d'aller vivre en Orient, lors même « qu'il serait parvenu à la dignité de pacha, son « harem eût été peu de chose, comparé à cette « réunion séduisante de beautés anglaises dont « se composent ses soirées. »

Gentleman's Magazine, LXXXIV, 190. — *Biogr. dramatica.* — *Public characters*, for 1809, 1810.

ANDREZEL (*Barthélemy-Philibert Picon* D'), prêtre français, né en 1757 à Salins, mort à Versailles le 12 décembre 1825. Il fit partie des dernières assemblées du clergé, tenues en 1782 et 1786, et fut titulaire de la riche abbaye de Saint-Jacut en Bretagne. Émigré en Angleterre, il revint en France sous le consulat, et prit part à la rédaction de quelques journaux, entre autres du *Journal des Curés*, et devint plus tard inspecteur général de l'université. On a de lui une traduction de l'*Histoire des deux derniers rois de la maison de Stuart*, par le célèbre Fox, imprimée en 1809, 2 vol. in-8°. D'Andrezel fut l'éditeur des *Excerpta e scriptoribus græcis*, de M. Mollevault, professeur, frère du poëte de ce nom; Paris, 1815, in-12.

Biographie des hommes vivants. — *Biographie des contemporains.*

ANDRI. *Voy.* ANDRY.

ANDRIA (*Nicolas*), médecin italien, né à Massafra le 10 septembre 1748, mort le 9 décembre 1814. Il fit ses premières études dans sa ville natale, et étudia d'abord le droit, puis la médecine à Naples, sous le célèbre Cotugno. En 1775, il fut nommé professeur d'agriculture à l'université de Naples; et en 1801 il obtint la chaire de physiologie, et devint doyen en 1811. On a de lui : 1° *Trattato delle acque minerali;* Naples, 1775, in-8°, 2e édition, corrigée; ibid., 1783, in-8° : l'auteur y traite surtout et particulièrement des eaux minérales d'Ischia, de Castellamare et de Naples; — 2° *Littera sull' aria fissa;* ibid., 1776, in-4°; lettre anonyme attribuée à Andria; — 3° *Institutiones philosophico-chimicæ*, Naples, 3e édit., 1803; ouvrage traduit en italien par Vulpes en 1812; — 4° *Elementi di fisiologia,* d'après le plan de Haller; — 5° *Elementa medicinæ theoreticæ;* Naples, 1787, traduit en italien par le fils d'Andria, 1814 : on y trouve en germe la doctrine de Brown, plus tard développée par Broussais; — 6° *Dissertazione sulla teoria della vita;* Naples, 1804 : le principe vital y est identifié avec le fluide galvanique, et celui-ci est à son tour assimilé au fluide nerveux; — 7° *Historia materiæ medicæ;* ibid., 1788; ouvrage traduit, en 1815, en italien par Tauro; — 8° *Institutiones medicæ practicæ;* ibid., 1790, trad. en italien, en 1812, par le même, avec des notes. L'auteur y appelle le premier l'attention des médecins sur les maladies du diaphragme.

Biografia degli uomini illustri del regno di Napoli, t. V. — *Dictionnaire historique de la médecine.* — Callisen, *Medicinisches Schriftsteller-Lexicon,* I, XXIV. — — Vulpes, *Elogio storico d'Andria,* dans le *Giornale enciclopedico di Napoli.*

**ANDRIAN-WERBURG (*Victor*, baron D'), publiciste autrichien, né, le 17 sept. 1813, près de Goeritz. Il a étudié à Vienne, et passé la plus grande partie de sa vie dans ses domaines en Lombardie. En avril 1848, il fut nommé membre du parlement de Francfort, et, en août de la même année, ambassadeur du pouvoir central à Londres. En 1849, il s'est retiré des affaires. Les ouvrages qu'il a jusqu'ici publiés ont pour titre : *Oestreich und seine Zukunft* (l'Autriche et son avenir); Hambourg, 1843, in-8°; — *Centralisation und Decentralisation in Oestreich;* Vienne, 1850, in-8°.

Conversations-Lexicon, édit. 1852.

*ANDRIESSENS (*Antoine*), paysagiste hollandais, né à Amsterdam en 1746, mort en 1813. On a de lui plusieurs ouvrages estimés. Ses

deux frères s'étaient également distingués dans la peinture.

Descamps, *Vie des peintres flamands.* — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

ANDRIEU (*Bertrand*), graveur en médailles, né à Bordeaux le 24 novembre 1761, et mort à Paris le 6 décembre 1822. Il vint fort jeune à Paris, et y fut chargé pendant quarante ans d'exécuter les médailles relatives aux événements les plus importants. On lui doit, entre autres, *la grande Minerve assise*, *distribuant des couronnes; la statue équestre de Henri IV; la Vaccine; l'Étude; la bataille de Marengo*, celle *d'Iéna* et celle *d'Austerlitz; la Paix de Vienne*, celle *de Tilsitt* et celle *de Lunéville; le Rétablissement du culte; la France en deuil au* 20 *mars*. Sa dernière médaille fut frappée à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux. Il a gravé *en relief* sur acier, à la demande des frères Didot, les charmantes vignettes qui ornent leur édition de Virgile de 1797 (an VI), premier ouvrage stéréotypé par le procédé de Firmin Didot.

Schlichtegroll, *Numismatische Annalen.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Gabet, *Dictionnaire des artistes de l'École française au dix-neuvième siècle.*

***ANDRIEU**, moine qui vivait avant le treizième siècle, puisqu'un manuscrit de cette époque, renfermant la traduction d'un traité de la *Pénitence d'Adam*, le cite pour en être l'auteur. C'est une légende singulière qui se rapporte aux paroles de la Genèse sur l'arbre de la science du bien et du mal. Ève, en cueillant la fatale pomme, aurait en même temps enlevé le rameau auquel tenait le fruit; par distraction, elle l'aurait emporté du Paradis terrestre; plus tard, elle l'aurait planté, et il en serait venu un grand arbre sous lequel Caïn aurait tué son frère Abel. Puis le bois fut employé à la construction du *Saint des saints* dans le temple de Salomon; puis enfin la tige entièrement déracinée fournit la matière de la vraie croix. Cette tradition est un des cent épisodes du livre de *Joseph d'Arimathie*, première partie des *Romans de la Table ronde* (*Voy.* ARTUS). Pour en retrouver la première origine, il faut remonter à l'évangile apocryphe d'Ève, dont saint Épiphane nous a conservé quelque chose dans le livre des *Hérésies*. Le texte latin de la *Pénitence d'Adam* a été imprimé par Arnold de Bruxelles, établi à Naples vers 1472. Peu de temps après, Colard Mansion, le célèbre imprimeur de Bruges, en fit une traduction nouvelle qui semble être restée inédite.

PAULIN PARIS.

Van-Praët, *Notice sur Colard Mansion;* Paris, 1829, et *Bibliothèque du S. de la Gruthuites;* Paris, 1831. — P. Paris, *Manuscrits français de la bibliothèque du Roi;* Paris, 1836, t. I.

ANDRIEUX (*Marie-Martin-Antoine*), général français, né en 1768, mort à Saint-Domingue en 1802. Il entra au service, comme capitaine de volontaires, dans le mois de novembre 1791. Il rendit des services importants en Italie, surtout au passage du Mincio le 26 septembre 1800, et au blocus de Gênes, où il donna des preuves d'un rare talent et d'une grande intrépidité. Le général Masséna le chargea de négocier la capitulation de cette ville, qui, par reconnaissance, lui fit présent d'un sabre magnifique. Après cette campagne, il occupait ses loisirs à écrire la relation de la défense de Gênes, lorsqu'il fut appelé à faire partie de l'expédition de Saint-Domingue, où il mourut de la fièvre jaune.

Biographie des Contemporains.

ANDRIEUX (*François-Guillaume-Jean-Stanislas*), célèbre littérateur français, né à Strasbourg le 6 mai 1759, mort à Paris le 10 mai 1833. Il eut pour premier instituteur son père, homme d'un grand sens, dont il honora et chérit toujours la mémoire. Il fit ses études au collége du cardinal Lemoine à Paris, et les termina à l'âge de dix-sept ans.

Ce fut lors des compositions du concours universitaire qu'il fit la connaissance de Collin d'Harleville, comme lui l'un des bons élèves de l'université. Ils s'étaient trouvés plusieurs fois placés l'un à côté de l'autre, et avaient pu se rendre réciproquement quelques petits services. Ils n'appartenaient pas au même collége, mais ils avaient l'occasion de se rencontrer de temps en temps à la promenade. Alors ils causaient littérature; une sympathie mutuelle s'établit entre eux et les unit étroitement.

A sa sortie du collége, Andrieux fut placé par ses parents chez un procureur au Châtelet. Il y travailla sérieusement, et suivit en même temps les cours de l'École de droit. Cependant son goût pour la littérature le porta aussi à s'essayer dans la carrière du théâtre. Une romance de François (de Neufchâteau), intitulée *Anaximandre*, lui fournit en 1780, lorsqu'il était maître clerc de son procureur, le sujet de sa première comédie. Il ne la termina que deux ans après, et la fit représenter sur le Théâtre-Italien. Ce petit acte, consacré à peindre la faiblesse amoureuse d'un philosophe de la Grèce, est écrit avec infiniment de grâce et d'esprit; il est en vers de dix syllabes, et il obtint un légitime succès. Andrieux partageait ainsi son temps entre l'étude de la jurisprudence et celle des lettres.

Si Andrieux cultivait la littérature avec amour, ce n'était point au détriment de l'étude du droit. Il ne songeait pas alors à devenir homme de lettres; toute son ambition se bornait à être un avocat instruit et estimé. Il avait prêté serment en 1781, et néanmoins il travaillait dans le but de se faire recevoir docteur en droit et d'arriver un jour au professorat. Une circonstance douloureuse l'arrêta dans ce projet : il perdit son père, qui ne laissa point de fortune. Le jeune Andrieux chercha dès lors à entrer dans une carrière qui lui permettrait de venir immédiatement en aide à sa famille. Ce fut ainsi qu'il consentit à accepter l'offre qu'on lui fit d'être attaché au duc d'Uzès en qualité de secrétaire. Toutefois, cette position

secondaire ne lui convint pas longtemps; et, malgré la faiblesse de son organe, il reprit la carrière du barreau, et commença son stage à la fin de 1785. Il eut le bonheur d'être secondé par un avocat célèbre de cette époque, Hardoin de la Reynerie, qui non-seulement l'éclairait de ses conseils, mais lui procurait encore quelques causes. C'est ainsi qu'il fut appelé à défendre l'abbé Mulot, chanoine régulier de Saint-Victor, qui se trouva compromis dans la fameuse affaire du collier. Il publia un mémoire pour cette défense, et obtint la mise hors de cause de son client (1).

Andrieux plaida sa première affaire contre Picard, père de l'auteur comique de ce nom, qui fut, après Collin d'Harleville, son plus intime ami. Picard était ce que l'on appelait alors un *avocat de sept heures*, parce que les audiences du parlement où l'on jugeait les petites causes se tenaient à sept heures du matin. Il était fort occupé, et jouissait de l'estime de la magistrature et de ses confrères. Il fut très-étonné de perdre sa cause contre un jeune débutant qui lui était tout à fait inconnu.

Mais Andrieux avait des goûts littéraires trop prononcés pour que les occupations du jeune avocat fissent cesser chez lui le culte des muses. Presque tous les jours, après son dîner, il allait se promener seul aux Tuileries et aux Champs-Élysées, et, comme il l'a dit lui-même, il y ramassait quelques vers; puis, rentré dans sa demeure, il y déposait sur le papier la récolte faite pendant sa promenade. Ce fut ainsi qu'il composa sa meilleure comédie, *les Étourdis*.

Cette pièce, en trois actes et en vers, fut représentée sur le Théâtre-Italien le 14 décembre 1787. Elle y obtint un succès de bon aloi, et valut à son auteur les éloges de deux critiques difficiles, la Harpe et Palissot.

Si nous sortons de la grande exception que présenta Beaumarchais, nous ne trouvons guère, depuis Destouches jusqu'en 1786, que des auteurs comiques sans verve et sans gaieté. *L'Inconstant* de Collin d'Harleville, joué en cette année, fit reparaître sur la scène un rôle de Crispin, ce vieux type des valets rusés qui avaient tant animé les comédies de Regnard et de Hauteroche. *Les Étourdis* d'Andrieux sont mieux intrigués; la versification en est plus franche et plus spirituelle. On y remarqua une heureuse innovation : c'est celle qui consiste à donner pour confident au principal personnage, non plus un valet libertin et fripon, mais un ami du même âge et de la même position sociale. Le valet sans doute y joue encore son rôle, mais il est tenu à distance, et n'a plus l'importance qu'on lui donnait jusqu'alors. La scène des usuriers est d'un excellent comique; l'action marche avec rapidité et vraisemblance; les vers sont charmants, et plusieurs d'entre eux, comme ceux des grands maîtres, sont devenus proverbes; entre autres celui-ci :

Il en coûte bien cher pour mourir à Paris !

Collin et Andrieux ne tardèrent pas à avoir des émules qui rendirent plus qu'eux encore au Théâtre-Français son antique gaieté, mais avec moins d'esprit et de bon goût que les deux amis n'en mettaient dans leurs ouvrages, et surtout avec moins d'élégance dans le style. Fabre d'Églantine, Picard, Alexandre Duval, Étienne, etc., marchèrent dignement sur leurs traces.

Le succès des *Étourdis* détourna un peu Andrieux de l'exercice de sa profession d'avocat. On touchait d'ailleurs au moment où le barreau allait avoir le sort de tant d'autres institutions. Andrieux devait être inscrit sur le tableau de l'ordre des avocats à la fin de 1789; mais il n'y en eut plus cette année-là, dans laquelle il eut encore le malheur de perdre Hardoin de la Reynerie, son maître et son ami.

Andrieux salua la révolution avec joie. Il était loin, ainsi que tous les hommes de bien qui s'associèrent à ce grand mouvement social, de s'attendre aux excès qui ne devaient pas tarder de souiller la plus noble des causes. Il montra les espérances qu'elle lui faisait concevoir, dans une pièce de vers composée au mois d'octobre 1790, et intitulée, *les Français aux bords du Scioto*. Il mit en présence, sur ces rives lointaines, un philosophe qui s'était échappé de la Bastille, où il avait été renfermé pour avoir publié un ouvrage contre les abus de l'ancien régime, et un émigré qui venait de quitter la France précisément parce qu'on y abolissait ces mêmes abus. Les pensées exprimées dans ce dialogue sont justes et modérées, les vers bien tournés et spirituels. Les mêmes qualités s'étaient trouvées déjà dans le *Souper des six Sages*, conte moral qui avait paru dans l'*Almanach des Muses* de 1784. Mais ces délassements littéraires ne pouvaient assurer à Andrieux une existence honorable, et suppléer à la perte de son état. Heureusement qu'un de ses amis, M. Ganilh, qui depuis a fait partie de plusieurs législatures, demanda pour lui à son insu, au commencement de 1791, une place à M. Dufresne Saint-Léon, directeur général de la liquidation qu'on venait d'établir pour vérifier et reconnaître les dettes de l'État. Nommé d'abord chef de bureau dans cette administration, l'année suivante il y devint chef de division.

Andrieux, que la sévère profession d'avocat n'avait pu détourner de la culture des lettres, n'en fut pas plus distrait par ses fonctions administratives. Il composa, en 1792, son *Épître au pape*, dans laquelle il émit des principes très-philosophiques qui lui attirèrent (chose singulière) une réponse de Fabre d'Églantine.

La journée de proscription et de mort du 31 mai 1793 étant arrivée, Andrieux s'empressa de résigner une place qui dépendait du gouvernement.

(1) Ce mémoire forme un in-4° de 48 pages (Paris, imprimerie de Demonville, 1786). Il est signé de Me Andrieux, avocat, et suivi d'une consultation en quelques lignes de MM. Hardoin et Pons.

Le séjour de Paris, d'ailleurs, lui était devenu insupportable, et il voulut aller, dans le sein de l'amitié, chercher à oublier les douleurs que son cœur de citoyen éprouvait des crimes qui se commettaient au nom de la liberté. Il partit donc seul, à pied, un bâton à la main, et se rendit à Mévoisins, près Maintenon, village qu'habitait, dans son petit manoir paternel, le bon Collin d'Harleville. Il y passa sept à huit mois, faisant des vers et jouissant d'un doux repos.

Ce fut dans cette retraite de Mévoisins qu'Andrieux fit quelques imitations d'Horace qui tiennent une place honorable dans ses œuvres. Une espèce de lutte s'était ouverte entre Collin et son ami. Ils prirent pour texte de leur concours la jolie fable des *Deux rats,* qui se trouve dans la satire 6 du livre II d'Horace. Ces imitations sont insérées dans les œuvres des deux poëtes, et on peut assurer que la palme appartient à Andrieux; ce que Collin d'Harleville lui-même s'empressa d'avouer loyalement dans une note qu'il a jointe à sa pièce. Trouvant une sorte de similitude entre sa situation et celle que dépeint Horace dans sa belle ode *Beatus ille qui procul negotiis*, etc., il s'empressa de la traduire ou plutôt de l'imiter en vers français :

Heureux qui, loin du bruit, sans projets, sans affaires,
Cultive de ses mains ses champs héréditaires;
Qui, libre de désirs, de soins ambitieux,
Garde les simples mœurs de nos sages aïeux !....

Mais Andrieux ne cultivait pas ses champs héréditaires; et, après un assez long séjour chez son ami, il dut quitter Mévoisins et revenir à Paris. Il y fut d'ailleurs rappelé par les soins que nécessita la représentation d'un petit opéra-comique, *l'Enfance de Jean-Jacques Rousseau,* qu'il avait composé, et dont la musique était de Dalayrac; il fut joué le 4 prairial an II (23 mai 1794). Le sujet, de pure invention, n'est point emprunté des *Confessions;* mais le poëte a groupé autour de Jean-Jacques quelques personnages réels, notamment cette bonne tante dont le philosophe aimait les chansons, et qui lui inspira sa passion pour la musique. Dalayrac avait eu soin de reproduire, dans sa partition, des airs et des motifs de Rousseau. Ce n'était pas une idée heureuse, de mettre sur la scène le philosophe de Genève dans sa première jeunesse, ce qui nécessitait que son rôle fût joué par une femme. La pièce eut peu de succès (1), et Andrieux ne la comprit pas dans ses œuvres.

Dans les fêtes publiques qui se célébraient alors, on chantait des hymnes patriotiques composés par les poëtes les plus en renom. Lebrun et Chénier, notamment, avaient en quelque sorte le monopole de ces chants de triomphe, dont la musique était confiée à la lyre de Gossec ou à celle de Méhul. Andrieux voulut s'essayer en ce genre. Ce fut ainsi qu'il composa d'abord un *Hymne guerrier et patriotique, imité des fragments de Tyrtée* (1), et ensuite des *Stances patriotiques* pour la fête des jeunes Barra et Viala (2), morts victimes de leur courage républicain. La convention avait ordonné une fête en leur honneur. Ces deux poëmes d'Andrieux ne sont point dénués de mérite; mais le genre lyrique n'était pas celui qui lui convenait, et il ne s'y essaya plus.

Andrieux n'ayant pas d'occupations qui le retinssent à Paris, se retira à Montmorency, où il se livra exclusivement à la culture des lettres. Quelques-uns de ses amis avaient fondé, en 1794, sous le titre de *Décade philosophique*, un recueil périodique auquel il coopéra activement pendant plusieurs années. C'étaient Ginguené, Amaury Duval et Jean-Baptiste Say qui étaient les principaux auteurs de ce recueil. Andrieux y fit insérer quelques contes et opuscules en prose. Il y fronda, avec une gaieté piquante et un à-propos plein de sel, certains travers de l'époque. Ainsi, les dames avaient alors adopté la mode singulière de porter des perruques blondes, quelle que fût la couleur de leurs cheveux et de leur teint. Andrieux censura ce ridicule dans une petite pièce (3) dont Picard fit ensuite le sujet d'une de ses comédies. *Le défaut de Modération, la Manie de parler tous ensemble, les Illusions qu'on se fait à soi-même*, devinrent aussi le texte de ses observations fines et spirituelles. Ces petites pièces, pleines de sens et de raison, étaient imitées, pour la forme du moins, de quelques-uns des moralistes anglais, particulièrement de Swift et d'Addison. On voit qu'il étudiait beaucoup la littérature anglaise, sans négliger les classiques anciens. Ainsi, après avoir composé une imitation de l'élégie XI du premier livre de Tibulle, nous trouvons, dans le même volume de la *Décade*, *les Arbres choisis par les dieux*, fable imitée, en vers français, de Phèdre, et le *Portrait d'Olivier Goldsmith,* traduit aussi en vers, de David Garrick.

Ce n'étaient pas seulement des opuscules moraux qu'Andrieux s'amusait à écrire pour la *Décade :* c'étaient encore des contes en prose, où des anecdotes étaient racontées avec une grâce piquante et naturelle. Tels sont *le Contrat de mariage*, *les Fausses conjectures* ou *l'Observateur en défaut*, *Amour et Humanité*, *le Dernier couvent de France*, etc. Enfin, il enrichissait la *Décade* d'articles de critique littéraire, dans lesquels il examinait quelques-uns

(1) Chez Maradan, brochure in-8°, an II.
La *Biographie universelle*, supplément, au mot *Andrieux*, indique, comme de lui, un opéra-comique intitulé *les Deux Sentinelles*, musique de Dalayrac, représenté en 1788. Nous ne connaissons pas cet ouvrage, qui ne figure pas parmi les partitions de Dalayrac, indiquées par le *Dictionnaire historique des musiciens*. Andrieux a composé avec Guillard un opéra en trois actes, représenté en 1790, et intitulé *Louis IX en Égypte*. La musique était de Lemoine. Cet opéra ne paraît pas avoir obtenu beaucoup de succès.

(1) *Décade philosophique*, 3e trimestre de l'an II, p. 539.
(2) *Ibid.*, 4e trimestre de l'an II, p. 163.
(3) *Ibid.*, 1er trimestre de l'an III, p. 147.

des principaux ouvrages qui paraissaient alors. Mais ces travaux ne pouvaient suffire, ni pour occuper entièrement Andrieux, ni pour le mettre à même de subvenir aux besoins de sa famille; car il s'était marié, et avait aussi sa sœur avec lui.

Heureusement une occasion s'offrit pour le placer dans une position élevée. Pons (de Verdun), son camarade de collége et son ami, était membre du comité de législation de la convention nationale. Il profita de l'influence qu'il y exerçait pour faire nommer Andrieux juge au tribunal de cassation. Aux termes de la législation en vigueur à cette époque, c'était par élection que ses membres devaient être nommés; mais les circonstances étaient telles alors, que la convention crut, pour cette fois, devoir combler elle-même les vides qui existaient dans le sein du premier corps judiciaire de la France. Andrieux fut un de ceux qui y furent appelés par l'arrêté du 14 nivôse an III (3 janvier 1795). La convention lui accorda en même temps une pension de 2,000 fr., en qualité d'homme de lettres.

Le poëte, redevenu jurisconsulte, apporta, dans l'exercice de ses fonctions de magistrature. la haute intégrité de son caractère, une application soutenue à ses devoirs, un esprit juste et pénétrant. Il appartenait à la section civile; en 1797, les membres de cette section le choisirent à l'unanimité pour vice-président.

La seule comédie des *Étourdis* eût été suffisante pour ouvrir à Andrieux les portes de l'Institut national, qui fut créé par la constitution de l'an III; ses autres travaux littéraires ajoutaient encore aux titres qu'il avait déjà pour en faire partie. Aussi fut-il compris dans les premières nominations, sur les vives instances de Collin d'Harleville. Il fut attaché à la classe de littérature et beaux-arts, aujourd'hui l'Académie française. A la séance d'inauguration de ce grand corps, le 15 germinal an IV (4 avril 1796), Andrieux lut, aux applaudissements d'une nombreuse et brillante assemblée, le *Procès du sénat de Capoue,* anecdote tirée de l'Histoire romaine de Tite-Live (1). C'était une douce leçon de morale donnée à ces hommes qui dénigrent tout, et qui, excepté eux, ne trouvent personne digne d'occuper les emplois publics. Le vieux Pacuvius les dévoile, et ramène le peuple à des sentiments plus justes. On était dans un temps où une pareille leçon venait fort à propos, et les allusions fines et spirituelles qu'elle renferme furent saisies avec empressement. Comment, en effet, ne pas applaudir des vers empreints de bon sens et d'ironie, comme ceux-ci :

« Et vous, jaloux esprits, dont les cris détracteurs
D'un blâme intéressé chargeaient nos sénateurs,
Pourquoi vomir contre eux les plaintes, les menaces?
Eh! que ne disiez-vous que vous vouliez leurs places?...
Ajournons, citoyens, ce dangereux procès;
D'Annibal qui s'avance arrêtons les progrès

(1) *Décade*, III, liv. XXIII.

Éteignons nos débats; que le passé s'oublie;
Et réunissons-nous pour sauver l'Italie! »
On crut Pacuvius, mais non pas pour longtemps.
Les esprits à Capoue étaient fort inconstants.
Bientôt se ralluma la discorde civile;
Et bientôt l'étranger, s'emparant de la ville,
Mit sous un même joug et peuple et sénateurs.
Français, ce trait s'appelle un *avis aux lecteurs.*

Le succès obtenu par cette lecture d'Andrieux dans la première séance publique de l'Institut, lui en fit demander de nouvelles pour d'autres séances. Ce fut ainsi qu'il y lut *l'Hôpital des fous* (1), où il glissa encore quelques allusions politiques qui n'échappèrent pas à la malignité de l'assemblée, entre autres ces vers qui semblaient s'appliquer au prétendant à un autre trône que celui de la Perse :

Roi partout, excepté dans mes propres États
Je fais des généraux, et n'ai point de soldats.

Puis un an plus tard, il lut, dans une de ces solennités, *le Meunier de Sans-Souci,* dont, pour faire l'éloge, il suffit de dire qu'il est devenu populaire comme une fable de la Fontaine.

Aux élections de germinal an VI (avril 1798), Andrieux, qui était encore juge au tribunal de cassation (2), fut choisi, par la partie modérée du corps électoral de Paris, pour être l'un de ses candidats au conseil des cinq-cents. Il fut nommé presque malgré lui, et n'aurait pas vu sans peine, comme il l'avoue lui-même, son élection annulée. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il était de ceux qui ne voulaient ni le retour de l'ancien régime, ni celui des passions démagogiques de 1793.

Aussitôt sa nomination, il écrivit des *Réflexions d'un nouveau député sur ses devoirs et ses fonctions* (3). Ces *Réflexions* contiennent d'excellents conseils, qu'après plus de cinquante ans beaucoup de représentants pourraient se donner aussi à eux-mêmes aujourd'hui.

Dans l'espèce de programme qu'Andrieux s'était tracé au moment de son entrée dans la carrière législative, il mettait au nombre des objets les plus essentiels qu'il se proposait d'étudier, *un plan d'éducation.* Il réalisa ce projet, et, les 1er et 2 floréal an VII, il prononça un discours très-développé *sur l'instruction publique dans les écoles primaires.* Il attaqua le plan des commissions, qui, suivant lui, était trop gigantesque. « Ce ne sont pas tant les hautes connaissances qui nous manquent, dit-il, que les petites et les familières. Nous courons après le superflu avant d'avoir le nécessaire. Il semble, à voir les projets de nos commissions,

(1) Le *Procès du sénat de Capoue* et *l'Hôpital des fous* furent insérés dans l'*Almanach des Muses* de l'an V (1797).

(2) Aux termes de la loi du 24 messidor an IV (12 juillet 1796), Andrieux aurait dû sortir du tribunal de cassation au mois de germinal de l'an V; mais il y fut maintenu en vertu de la loi du 19 fructidor de cette dernière année. C'est donc à tort que la *Biographie universelle* dit qu'il ne faisait plus partie du tribunal de cassation au moment de son élection au conseil des cinq-cents.

(3) *Decade philosophique*, 3e trimestre de l'an VI, p. 389.

qu'elles aient eu le dessein de faire un peuple d'hommes à prétentions, des demi-littérateurs, des quarts de savants. Il vaudrait mieux former des hommes simples, d'un sens droit, suffisamment instruits de ce qu'ils doivent savoir, moins raisonneurs que raisonnables. »

Après la révolution du 18 brumaire an VIII, Andrieux, sans l'avoir demandé, sans avoir vu personne, apprit encore par le *Moniteur* qu'il avait été nommé membre du tribunat. Cette assemblée était la seule dans laquelle on discutât et on délibérât en public. Il y apporta ses habitudes de modération, mais en même temps d'indépendance. Il prit une part active aux discussions qui y eurent lieu à diverses reprises sur les successions testamentaires.

La considération dont Andrieux jouissait au tribunat le fit élire d'abord secrétaire, puis président au mois de fructidor an VIII. En cette qualité, il dut prononcer, le 1er vendémiaire an IX (23 septembre 1800), un discours pour l'anniversaire de la fondation de la république. Il se fit un devoir d'y montrer le rôle que le tribunat était appelé à jouer dans les nouvelles institutions de la France; et, pressentant en quelque sorte l'avenir, il disait : « C'est ici que l'amour de la patrie, l'horreur de l'oppression, le noble désintéressement, le dévouement héroïque, toutes les vertus républicaines doivent avoir leur sanctuaire et leur autel. Vous en devez à la France, tribuns, la *conservation* et l'exemple ! »

Si jusqu'ici nous nous sommes plu à donner de justes louanges à Andrieux pour sa conduite modérée et son esprit si plein de bon sens, nous devons dire que nous ne saurions approuver la direction qu'il suivit, ainsi que ses amis, dans la discussion du Code civil. Toute la France aspirait à l'unité de législation, les circonstances étaient on ne peut plus favorables pour lui donner ce grand bienfait; et voilà que quelques hommes de talent, les uns ennemis du premier consul, les autres plus académiciens que législateurs, se mettent à épiloguer sur les projets qui leur sont soumis. Aujourd'hui que nous apprécions depuis longtemps les avantages du Code civil, nous trouvons les raisons qu'on alléguait contre ses premiers titres bien mesquines, et nous ne saurions trop louer le gouvernement consulaire de ne s'être pas arrêté à des obstacles qu'il ne tarda pas à vaincre. En donnant ce grand code à la France, il s'est couvert d'une gloire immortelle, et sa plus douce récompense a été dans l'empressement que les nations les plus civilisées du monde ont mis à se l'approprier ou à l'imiter. Quoi qu'il en soit, le gouvernement consulaire ne voulant plus éprouver de pareilles résistances, eut recours à un moyen extrême, qui ne saurait recevoir l'approbation des amis de la liberté. Il élimina du tribunat vingt de ses membres les plus énergiques. Andrieux ne fut pas compris dans ce nombre; ce fut un peu plus tard, à la fin de l'an X (septembre 1802), qu'il fut éliminé à son tour avec d'autres de ses collègues; et il rentra dès lors dans la vie littéraire, pour ne plus la quitter.

C'est après le rejet du premier titre du Code civil que Bonaparte se plaignant à Andrieux, qui en avait été rapporteur, des résistances du tribunat, le poëte lui répondit : « *Citoyen premier consul, on ne s'appuie que sur ce qui résiste.* » Le mot est vrai; il est devenu historique. Les flatteurs du pouvoir lui font presque toujours beaucoup plus de mal que ceux qui ne craignent pas de lui dire la vérité. Mais nous croyons qu'il portait à faux s'il s'appliquait aux résistances relatives au Code civil; et les législateurs qui ont combattu ce Code sont bien loin de pouvoir être placés à côté des Portalis, des Siméon, des Bigot de Préameneu, dans la reconnaissance des peuples.

Pendant l'exercice de ses graves fonctions judiciaires et législatives, Andrieux n'avait pas été infidèle aux muses. Il avait employé ses loisirs à composer de jolies pièces de vers, dont la lecture avait fait plus d'une fois l'attrait principal des séances publiques de l'Institut. Rappeler le *Dialogue entre deux journalistes sur les mots* MONSIEUR *et* CITOYEN, dont le dernier vers,

Appelez-vous messieurs, mais soyez citoyens,

a été cité si à propos par M. le président de l'assemblée législative (1); rappeler encore *le Doyen de Badajoz*, *la Bulle d'Alexandre VI*, *la Querelle de saint Roch et de saint Thomas*, c'est reporter la pensée sur de charmants récits, embellis par des vers gracieux et spirituels. Ces deux dernières pièces, sans doute, sont un peu libres; elles se ressentent du temps où elles ont été composées. Le professeur du collége de France les a repoussées de ses œuvres lorsqu'il les publia en 1818. Mais il nous est permis aujourd'hui d'être moins scrupuleux; le délicieux esprit qui y règne nous les fait rechercher, et nous nous sentons disposés à les absoudre, avec les contes du bonhomme et certaines chansons de Béranger.

Andrieux continuait aussi de travailler à la *Décade philosophique*. Il y fit insérer, à la fin de l'an X, une analyse très-détaillée des *Animaux parlants* de Casti (2). Les plus spirituels passages de ce poëme italien furent traduits par lui, en vers qui méritent de figurer à côté de la *Bulle d'Alexandre VI* et de *saint Roch et saint Thomas*.

Depuis les *Étourdis*, si l'on excepte l'opéra-comique de l'*Enfance de Jean-Jacques Rousseau*, Andrieux n'avait plus fait représenter de comédies. En 1802, lorsqu'il vit qu'il touchait au terme de sa carrière législative, il donna au théâtre Louvois, qui était dirigé par son ami Picard, un petit acte intitulé *Helvétius* ou *la Vengeance d'un Sage*. Le but qu'il se proposa

(1) Séance du 6 octobre 1849.

(2) Trois articles dans la *Décade philosophique*, 4e trimestre de l'an X, p. 162, 222 et 291.

fut de montrer qu'il ne faut pas juger les hommes d'après quelques opinions spéculatives; qu'il ne faut pas surtout les mépriser et les haïr pour ces opinions, lorsqu'on leur voit faire des actions pour lesquelles on est obligé de les respecter et de les aimer (1).

Ainsi qu'Andrieux a eu soin de le dire, il n'était pas un *partisan bien chaud de la doctrine et des écrits d'Helvétius* (2); mais il admirait d'autant plus ses vertus, qu'il n'était pas étranger à la société d'Auteuil, et qu'il allait quelquefois rendre visite à la veuve de ce philosophe. Tout, chez elle, respirait l'amour des lettres et de la philosophie. Turgot, Franklin, Condorcet, Malesherbes, avaient fréquenté cette maison, où Bonaparte était allé chercher une leçon de modération à son retour d'Égypte (3). Cabanis, de Tracy, Daunou, Gallois, Roussel, étaient les hôtes habituels de cette société, qui se réunissait aussi, une fois par décade, en un dîner chez un restaurateur de la rue du Bac. C'étaient les derniers représentants de la philosophie du dix-huitième siècle; ils en avaient l'enthousiasme et en conservaient les illusions. Le souvenir des vertus d'Helvétius se perpétuait parmi ces hommes distingués, dans la compagnie desquels Andrieux avait appris à les respecter. Il paraissait du reste s'être peint lui-même, lorsqu'il faisait dire à son principal personnage :

Il me semble aujourd'hui rompre toutes mes chaînes;
Je vais. . . . . , ...
Vivre auprès de ma femme, élever mes enfants,
Dans ma douce retraite atteindre mes vieux ans;
Et, profitant enfin de ma propre morale,
De la vie à la mort mettre un peu d'intervalle.

Cette agréable comédie obtint un succès qu'elle dut surtout, comme presque toutes les pièces du même auteur, à des pensées fines et à des vers bien tournés.

L'année suivante, Andrieux donna au même théâtre *la Suite du Menteur* de Pierre Corneille, à laquelle il avait fait des changements et additions considérables. Cette comédie réussit; mais elle reçut un moins favorable accueil lorsqu'elle fut reprise quelques années plus tard au Théâtre-Français (4), quoique notre poëte y eût beaucoup travaillé dans cet intervalle. Il fut plus heureux avec sa comédie intitulée *le Trésor*, jouée le 28 janvier 1804. Il y combattit l'esprit de cupidité qui aveugle tant de gens, et opposa au caractère d'un avare celui d'un homme qui sait se rendre heureux par une douce philosophie, quoiqu'il n'ait qu'une fortune médiocre. On peut croire qu'il avait fait allusion à sa propre situation dans le personnage de Latour; et bien qu'il ne fût pas encore professeur au collége de France, par un singulier hasard il faisait, de l'homme raisonnable de sa comédie, un professeur à ce célèbre collége, place à laquelle il ne devait être promu que dix ans après.

Le Trésor obtint un véritable succès. L'intrigue en est amusante, et la versification très-soignée. Aussi cette comédie fut-elle désignée, par la *classe de la langue et de la littérature française* de l'Institut, pour obtenir le prix décennal que l'empereur avait créé.

Notre poëte fit encore jouer en 1804, au Théâtre-Français, *Molière avec ses amis*. Le fameux souper d'Auteuil, ainsi mis sur la scène, obtint de légitimes applaudissements. Les personnages célèbres qui figurent dans cette comédie y tiennent un langage parfaitement approprié à leur situation. Les pensées y sont pleines de délicatesse, et les vers spirituels et élégants. C'est avec raison que Daunou, parlant de l'anecdote qui a donné lieu à ce petit acte, a dit : « Ce souper d'Auteuil a été mis sur la scène française par un héritier du bon goût et du bon esprit de ses convives. »

Mais ces travaux littéraires n'enrichissaient point notre poëte. Comme nous l'avons dit, il s'était marié; deux filles étaient nées de ce mariage; sa sœur habitait avec lui. Ces charges de famille ne laissaient pas d'être assez lourdes. Ses amis, qui déjà plus d'une fois s'étaient employés pour lui, cherchèrent encore à lui procurer une occupation permanente et lucrative. Ils s'adressèrent à Fouché, qui le fit venir et lui offrit une place de censeur, aux appointements de 8,000 fr. par an. Andrieux refusa, malgré l'insistance du ministre. On ne pouvait craindre, disait celui-ci, qu'avec lui la censure dégénérât en inquisition; il ne prétendait nullement comprimer la pensée; les idées libérales s'étaient réfugiées dans son ministère. Andrieux répondit à Fouché qu'il le remerciait beaucoup de sa bonne volonté pour lui; mais qu'ayant toujours parlé pour la liberté de la presse et contre la censure, il ne pouvait en conscience se charger de remplir des fonctions qui lui répugnaient, et dont il s'acquitterait fort mal. Puis il ajouta en riant : « Tenez, citoyen ministre, mon rôle est d'être pendu, et non d'être bourreau. »

Mais, lors de l'avénement de l'empire, il fut l'objet d'un acte de délicatesse qui honore infiniment son auteur. Joseph Bonaparte, dont il avait été le collègue au conseil des cinq-cents, et qui devenait prince français, ayant appris qu'il se trouvait dans une situation embarrassée, lui offrit une pension de 6,000 fr. avec le titre de bibliothécaire. Le poëte lui opposa d'abord quelque résistance. « Il me tombe, répliqua Joseph, une grande fortune; je m'en regarde comme l'administrateur plus que comme le propriétaire: comment puis-je mieux m'en servir qu'en en faisant part à des personnes que j'aime? Aidez-moi à en faire bon usage, c'est moi qui vous aurai obligation. » Andrieux se rendit à un si noble langage. Il a joui pendant dix ans de cette pen-

(1) Préface d'*Helvétius*.
(2) Même préface.
(3) Madame *Helvétius*, se promenant dans son jardin avec Bonaparte, lui dit : Vous ne savez pas combien on peut trouver de bonheur dans trois arpents de terre. »
(4) 29 novembre 1808.

ion, et sa reconnaissance a suivi jusque dans l'exil l'auteur de cette action généreuse.

Ce n'est pas tout. Le sénat le prit encore pour bibliothécaire; ce qui lui valut un logement gratuit et un traitement, qui augmentèrent son aisance. Enfin, dans la même année 1804, il arriva un autre bonheur à notre poëte. M. Lacuée, depuis comte de Cessac, son confrère à l'Institut et gouverneur de l'École polytechnique, fit créer dans cette école une chaire pour l'enseignement de la grammaire et des belles-lettres, et il fit nommer Andrieux. Ses élèves devinrent bientôt ses amis; et ce cours forme la base de celui qu'il a professé plus tard au collége de France, et qui a tant augmenté sa réputation.

C'était avec une bonté toute paternelle qu'Andrieux parlait aux studieux jeunes gens qui suivaient ses leçons. Elles consistaient plutôt en une charmante causerie que dans un enseignement doctrinal. Aussi arrivait-il quelquefois aux élèves d'oublier le règlement de l'école qui leur défendait de donner aucune marque d'approbation ou d'improbation aux leçons des professeurs, et ne craignaient-ils pas de l'applaudir.

Ce fut le 24 février 1806 qu'il eut le malheur de perdre son excellent ami Collin d'Harleville. Rien ne fut plus touchant que cette intimité qui exista entre les deux poëtes. Elle a été célébrée par Ducis, qui nous montre Andrieux, son crayon rouge à la main, revoyant, avec son goût si délicat et si sûr, les ouvrages de Collin. Tantôt c'était celui-ci qui ajoutait quelques vers à une scène d'Andrieux, tantôt, au contraire, Andrieux rendait le même service à son ami.

> Prêtez-moi quelques vers, je pourrai vous en rendre.
> D'une amitié parfaite ô spectacle enchanteur,
> Que ne troubla jamais l'amour-propre d'auteur (1)!

On conçoit facilement quelle dut être la poignante douleur d'Andrieux à la mort d'un tel ami. Il fit faire son buste par Houdon, et prononça sur sa tombe un discours empreint de l'éloquence du cœur. Enfin, plusieurs années après, il rédigea une notice détaillée sur la vie et les ouvrages de ce poëte distingué, et elle fut placée en tête d'une édition de ses œuvres. Mais ce ne furent pas là les seuls services rendus par Andrieux à la mémoire de Collin d'Harleville. Celui-ci, quelques mois avant sa mort, voulant supprimer beaucoup de papiers inutiles, chargea sa domestique de les brûler. La mission ne fut pas accomplie fidèlement, et les papiers furent vendus à un épicier. Or il s'y était glissé une comédie inédite de Collin, intitulée *les Querelles des deux frères*. Heureusement elle fut achetée par un amateur qui en reconnut le mérite, et la sauva du naufrage. Les comédiens de l'Odéon conçurent le projet de jouer cette œuvre posthume de Collin. Andrieux revit le manuscrit, et il fit précéder la première représentation d'un prologue en vers qui expliquait au public comment la nouvelle comédie avait été retrouvée, et faisait un appel à son indulgence et à sa sympathie pour l'auteur.

(1) Ducis, *Épître à mon ami Andrieux*.

Comme on le voit, les fonctions du professorat et celles de bibliothécaire laissaient encore le temps à notre poëte de faire de jolis vers. C'est ainsi qu'il récita, à la séance publique de l'Institut dans laquelle M. de Tracy fut reçu en remplacement de Cabanis, une *Promenade de Fénelon*, qui, avec *le Meunier de Sans-Souci*, est choisie si souvent pour orner la mémoire de nos enfants.

Andrieux avait quelquefois occasion de se trouver avec l'empereur, soit chez Joseph, soit dans d'autres réunions. Ce fut dans une de ces rencontres que Napoléon lui dit : « La comédie ne corrige personne; les vices mis en scène sont toujours si brillants, qu'on va plutôt les imiter. » Le poëte composait alors sa comédie du *Vieux Fat*, qui fut jouée au Théâtre-Français le 6 juin 1810. Il y rendit ainsi la pensée de l'empereur :

> Souvent des jeunes fats on a fait le portrait :
> Les grâces que toujours sur la scène on leur donne
> Font qu'on les a joués sans corriger personne.
> On trouve aimable en eux ce qui devrait choquer;
> On va les applaudir, au lieu de s'en moquer.

Le Vieux Fat, qui était une comédie en cinq actes, n'eut pas de succès. On y retrouvait toujours l'élégance de versification propre à son auteur, mais la pièce parut triste; et elle pâlit devant une farce jouée sur un théâtre secondaire, par un excellent acteur, et où le même sujet était traité avec moins de délicatesse d'esprit, mais avec plus de gaieté (1). Depuis, Andrieux a réduit cette comédie en trois actes, sans cependant la faire représenter.

On vient de voir quelle était l'opinion de Napoléon sur la comédie; après l'avoir exprimée, il ajouta, en continuant de s'adresser à Andrieux : « Mais vous, vous savez faire autre chose que des comédies. » Il est probable que, par ces derniers mots, l'empereur faisait allusion, non à l'ancienne opposition du tribun, mais au cours qu'il professait alors à l'École polytechnique.

Andrieux rendait justice aux grandes qualités du conquérant; son admiration cependant était loin d'aller jusqu'à la flatterie. Un jour, après une distribution des prix du concours général, il dînait, avec des professeurs de l'université et les élèves lauréats, chez Frochot, préfet de la Seine. La conversation vint à rouler sur le sujet du prix d'honneur, qui était une harangue de Charlemagne. Selon toute apparence, ce sujet n'avait été choisi que pour amener de louangeuses allusions à l'empereur, et recevait, probablement par ce motif l'approbation de tous les convives. « Moi, dit Andrieux, je n'aime pas de pareils sujets : c'est mettre au concours un prix d'adulation. » Un long silence se fit, et la conversation changea bien vite de caractère.

En 1814, la chaire de littérature française au collége de France étant devenue vacante, An-

(1) Le *Ci-devant jeune homme*, joué par Potier.

drieux se mit sur les rangs pour l'obtenir. Quoiqu'il eût un concurrent redoutable dans Ginguené, il fut présenté par la majorité des professeurs du collége et par l'unanimité des membres de l'Académie française. Il fut nommé, et remplit cette place concurremment avec celle qu'il occupait à l'École polytechnique. Mais, au mois de mars 1816, il fut destitué de cette dernière fonction. Il avait été dénoncé par une feuille soi-disant monarchique et religieuse. Il s'en vengea en traduisant en beaux vers *la Parabole du Samaritain*, et la dédia à son dénonciateur anonyme.

Mais si Andrieux ne pouvait, malgré sa modération et son talent, échapper aux rancunes de l'esprit de parti, il était chéri de la jeunesse et estimé de ses collègues, quelle que fût leur opinion politique. Parmi les hommes de lettres dont l'amitié lui était le plus chère, il faut citer Picard, Roger, Campenon, Daru, Droz, Firmin Didot, et le respectable Ducis. Cet illustre vieillard lui adressa une *Épitre,* à laquelle il répondit par une autre épître intitulée *Cécile* et *Térence,* qui contient ce vers exprimant si bien ce qui se trouvait chez le doyen du Parnasse français :

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère,

vers qui servit de légende à la médaille qu'on a décernée à Ducis après sa mort.

Mais la principale occupation d'Andrieux, dans les vingt dernières années de sa vie, était son cours de littérature au collége de France. Malheureusement, le grand ouvrage qu'on était en droit de croire qui en résulterait n'a pas été publié. Pour l'apprécier, nous n'avons que les sommaires du *Cours de grammaire et belles-lettres* qu'il avait professé à l'École polytechnique, et qui avait été publié à l'usage des élèves (1), et les notes recueillies par quelques-uns de ses auditeurs.

Andrieux était un pur classique. Il attaquait dans sa chaire les doctrines romantiques avec une extrême ardeur. Suivant lui, le désordre littéraire devait conduire au désordre moral. Pouvons-nous dire aujourd'hui qu'il se soit trompé? Il admirait peu Gœthe et Schiller ; mais il goûtait profondément les beautés répandues dans Shakspeare, et réservait son enthousiasme exclusif pour Molière, Corneille et Racine. Ce n'étaient pas seulement des jeunes gens qui suivaient avec empressement le cours de littérature française du collége de France : on y voyait aussi des hommes d'un âge mûr et même quelques vieillards venant se retremper à cette source pure, et y chercher de douces jouissances littéraires. Dans la dernière séance d'une année, Andrieux cita cette épitaphe d'un poëte grec : « *Ci-gît Épicharme, poëte et philosophe. Il donnait à la jeunesse des leçons utiles et pleines de grâce.* »

Il n'est aucun de ses auditeurs qui n'eût été disposé à tracer une semblable épitaphe sur sa tombe.

(1) Année 1806 à 1807, 1 vol. in-4°, imprimerie de H. Perronneau.

Andrieux avait un organe d'une extrême faiblesse ; mais, ainsi que l'a dit ingénieusement l'un de ses confrères (1), *il savait se faire entendre à force de se faire écouter*. C'est qu'il avait soin d'embellir l'enseignement par l'esprit et la grâce; et il ne perdit jamais de vue cette pensée si juste et si délicate, exprimée dans un vers de sa jeunesse :

C'est trop peu que d'instruire ; il faut instruire et plaire.

De là l'immense succès qu'obtenaient ses leçons, et l'empressement qu'une jeunesse d'élite mettait à les suivre.

Mais la préparation du cours de littérature n'employait pas tous les moments d'Andrieux, e[t] il travaillait encore à quelques œuvres dramatiques. Il est vrai que le peu de succès du *Vieux Fa[t]* semblait l'avoir détourné de faire représenter de[s] ouvrages nouveaux; car on ne peut considérer qu[e] comme une étude littéraire les changements qu'[il] essaya d'apporter, à la demande de Talma, a[u] *Polyeucte* et au *Nicomède* de Corneille; changements qui étaient nécessités par le goût d[u] public de cette époque. Il les avait faits avec un[e] réserve religieuse, « se mettant aux pieds d[u] grand Corneille, et lui demandant la permissio[n] d'ôter quelques grains de poussière à son bea[u] cothurne (2) ! »

Mais en 1816 notre poëte fit jouer *la Comédienne*, sa meilleure comédie après *les Étourdis*. La pièce obtint un beau succès, qui reç[ut] encore plus d'éclat par le talent d'une inimitab[le] actrice. Les vers de cette comédie, qui est [en] trois actes, sont d'une extrême élégance, et l'i[n]trigue est bien conduite. Elle essuya cependa[nt] quelques critiques; et l'on se souvient encore [de] la querelle pédantesque que fit à l'auteur un gra[ve] journaliste, à l'occasion de ce vers si plaisant

Ciceron !... Cicéron n'était point gentilhomme.

Le Manteau, joué quelques années plus tar[d] est un agréable badinage dont le sujet est e[m]prunté à un fabliau du moyen âge.

Depuis longtemps aussi Andrieux n'avait pl[us] fait de lectures dans les séances publiques [de] l'Institut. Il saisit l'occasion de la réception [à] l'Académie française de ses deux amis MM. Dr[oz] et Casimir Delavigne, pour réciter un *Discou[rs] sur la perfectibilité de l'homme*. Les pensé[es] et les vers de ce discours rappellent quelqu[es] poëmes de Voltaire, où de semblables sujets pl[ii]losophiques sont traités avec une supérior[ité] dont Andrieux ne s'est point éloigné. Cette le[c]ture fut fort applaudie, particulièrement les ve[rs] devenus proverbes, dans lesquels on voit fig[u]rer ces hommes qui,

Au char de la raison s'attelant par derrière,
Veulent à reculons l'enfoncer dans l'ornière.

Si à ces divers travaux nous joignons une im[i]tation en cinq actes et en prose d'un drame [de] Cumberland intitulé *le Jeune Créole*, et une im[i]tation de *Jane Shore*, célèbre tragédie de Row[e]

(1) M. Villemain.
(2) Œuvres, t. III, p. 340.

qu'Andrieux composa, en cinq actes et en vers, sous le titre de *Lénore*, nous aurons la liste à peu près complète de ses principaux ouvrages à l'époque où nous sommes arrivés.

En 1829, il fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie française en remplacement d'Auger, qui s'était donné la mort. Tous ses soins se dirigèrent d'abord vers l'achèvement de la nouvelle édition du *Dictionnaire*. Déjà il s'était occupé de ce grand ouvrage, comme membre de la commission qui était chargée d'en préparer la rédaction. Il avait fait d'ailleurs de profondes études sur la langue française en particulier, et sur les principales langues tant anciennes que modernes en général. Il avait consigné le résultat de ses méditations sur ce grave sujet dans une savante dissertation, intitulée *De l'origine, de la formation et de la variété des langues, de leurs progrès et de leur déclin*. Il avait aussi étudié la méthode que Samuel Johnson avait suivie pour composer son célèbre *Dictionnaire anglais*, et il en traduisit la préface. Enfin, bien des années auparavant, il avait lu à une séance de l'Institut un *Rapport sur la continuation du Dictionnaire de la langue française* (1). Devenu secrétaire perpétuel, Andrieux redoubla d'efforts pour mener à bonne fin la difficile tâche confiée à l'Académie, et il disait quelquefois, moitié sérieusement, moitié en plaisantant : *Je mourrai du Dictionnaire*. Il ne lui fut pas malheureusement donné de présider à la publication de cette nouvelle édition.

Notre poëte s'occupa avec une grande activité des autres devoirs que ses fonctions de secrétaire perpétuel lui imposaient. Il rédigea les programmes pour les concours et des livrets pour les prix de vertu. Ses rapports sur les concours étaient de véritables ouvrages dans lesquels les sujets des prix étaient traités avec étendue et supériorité. Nous mentionnerons particulièrement son Rapport *sur le courage civil* (1832), son Rapport sur le concours à un prix extraordinaire de 10,000 francs, dont le sujet était : *De l'influence des lois sur les mœurs, et de l'influence des mœurs sur les lois;* et enfin son Rapport sur un autre prix de 10,000 francs pour un discours sur ce sujet : *De la charité considérée dans son principe, dans ses applications et dans son influence sur les mœurs et sur l'économie animale*. Ce dernier travail était si bien fait et remplissait si bien les vues que l'Académie avait eues en proposant ce sujet de concours, qu'un des académiciens dit en badinant que c'était au rapporteur que le prix eût dû être donné.

Le 30 septembre 1830, Andrieux fit jouer au Théâtre-Français une tragédie en cinq actes, intitulée *Lucius-Junius Brutus*. Il avait commencé cette tragédie en 1794 ; il la retoucha à bien des reprises, et se décida enfin à la faire représenter, lorsque la révolution de 1830 rendit plus de liberté au théâtre. Le même sujet avait été traité par Voltaire; Andrieux ne voulut pas lutter contre lui; son intention fut d'exprimer différemment ce fait historique. Les amis d'Andrieux attendaient avec anxiété le résultat d'une épreuve qu'il eût été bien pénible de voir échouer. Heureusement, le succès ne fut pas un instant douteux. Le vieux poëte classique avait fait des concessions raisonnables à l'esprit de son temps, l'action marchait régulièrement, mais présentait un intérêt soutenu qui était relevé encore par des vers qui ne manquaient ni d'énergie ni de sensibilité.

Peu avant la représentation de *Brutus*, Andrieux avait lu, dans une séance publique de l'Institut, un conte intitulé *l'Enfance de Louis XII*, qui obtint, comme toutes les lectures qu'il fit en de semblables occasions, de nombreux et justes applaudissements.

Cependant notre poëte approchait du terme de sa carrière. A partir de 1832, ses forces diminuèrent, et, dans l'automne de cette année, il écrivait à l'un de ses gendres : « Je sens, comme Fontenelle, une grande difficulté de vivre. » Ses enfants l'engagèrent alors à se faire suppléer au collége de France; mais il leur répondit : « Non, un professeur doit mourir à son poste. » Puis, comme les supplications étaient renouvelées, il ajouta : « C'est mon seul moyen d'être utile maintenant; qu'on ne me l'enlève pas. Si on me l'ôte, il faut me résoudre à n'être plus bon à rien. » Campenon insista auprès de lui pour qu'il suspendît au moins ses leçons. Pour toute réponse, Andrieux, lui montrant une lettre où l'un de ses jeunes auditeurs lui peignait avec effusion sa reconnaissance, lui dit : « Tenez, mon ami, lisez, et dites si je puis quitter ma chaire. »

Au printemps de 1833, Andrieux s'éteignit entre les bras de sa sœur et de ses enfants.

Au jour de ses funérailles, un nombreux concours d'amis, d'hommes de lettres et de jeunes gens, s'empressa de lui rendre les derniers devoirs. Quoiqu'il ne fût plus depuis longtemps professeur à l'École polytechnique, son souvenir s'y était tellement perpétué, que les élèves de cette École voulurent porter eux-mêmes son cercueil. Plusieurs membres de l'Institut et quelques jeunes gens se rendirent interprètes de la douleur commune, en prononçant des discours touchants sur sa tombe.

Les dépouilles mortelles d'Andrieux reposent au cimetière du Père-Lachaise, où ses filles lui ont fait élever un monument sur lequel elles ont fait graver les quatre vers suivants, extraits d'un conte (*l'Alchimiste et ses enfants*) que leur père avait composé pour elles pendant leur enfance :

> Que ne peut on racheter à prix d'or
> Un bien si grand, une tête si chère!
> Que n'avons-nous a donner un trésor?
> Nous l'offririons pour revoir notre père.

A.-H. TAILLANDIER.

(1) 5 floréal an IX. Il est dans *la Décade philosophique*, 3e trimestre de l'an IX, p. 327.

A.-H. Taillandier, *Notice sur la vie et les ouvrages de F.-Q.-S. Andrieux;* Paris, 1850. — *Notice biographique*, placée en tête de l'édition des œuvres d'Andrieux; Paris, 1818. — M. Thiers, *Discours sur Andrieux*, dans le *Recueil de l'Académie française*, 1830-39. — Jourdain, *Poëtes français*, I, p. 446, et II, p. 240. — *Biographie des quarante*, p. 5.

***ANDRIOLI** (*Girolamo*), peintre véronais d'un grand mérite, vivait au dix-septième siècle. Son nom se trouve inscrit à la date de 1606 sur un tableau d'autel et sur d'autres saints, dans l'église de Santa-Caterina di Sienna, à Verona. Il peignit aussi les deux pièces latérales dans la Cappella Maggiore di Sant' Angelo, sous le castel de San Felice.

Dal Pozzo, *Vite de' pittori Veronesi.*

***ANDRIOLLI** (*Michel-Angelo*), médecin italien, vivait à Vérone à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Il appartenait à l'école des iatrochimistes. On a de lui : *Concilium veterum et neotericorum de conservanda valetudine; seu De morborum causis procatharticis, in quo rationes experimentorum suffragiis discussæ exarantur;* Lugduni, 1693, in-4°; Bâle, 1694; c'est un traité d'hygiène fort intéressant; — *Domesticorum auxiliorum et facile parabilium remediorum, tractatus quinque;* Venise, 1698, in-4°; — *Enchiridium practicum medicum;* Venise, 1700, in-4°; l'auteur y soutient, d'après la doctrine de Sylvius de la Boë, que la fièvre intermittente provient d'un mélange vicieux de la bile avec le suc pancréatique; — *Physiologiæ Pars secunda, in via Platonis et academicorum institutiones medicæ;* Klagenfurt, 1701, in-4°; c'est la continuation du traité d'hygiène; — *Philosophia experimentalis præside Platone in concilio veterum et neotericorum convocata, seu Physica reformati Platonis;* Klagenfurt, 1708; — *De febribus et morbis acutis;* Venise, 1711; — *Novum et integrum systema physico-medicum;* Bâle, 1694, in-fol. H.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.*

***ANDRIOT** ou **HANDRIOT** (*François*), graveur français, né à Paris en 1655. Il vécut quelque temps en Italie, et exécuta un grand nombre de gravures d'après plusieurs maîtres français et italiens. Il imita le style de F. Poilly, mais l'exécution n'est pas de premier ordre, et les extrémités sont lourdes. Les originaux qu'il a reproduits font rechercher ses planches. Il a gravé d'après Raphaël, Titien, Domenichino, Guido, Albano, An. Carracci, C. Maratta, Poussin, le Sueur et d'autres.

Huber, *Manuel des amateurs.*

ANDRISCUS (Ἀνδρίσκος), surnommé *Pseudo-Philippus* (*le faux Philippe*), naquit à Adramyttium, dans la Troade, de parents obscurs, et mourut à Rome en 147 avant J.-C. Seize ans après la mort de Persée, roi de Macédoine, il se fit passer pour le fils naturel de ce prince, et prit le nom de Philippe. Il assurait que son père, inquiet sur les résultats de sa guerre contre les Romains, l'avait envoyé à Adramyttium pour y être élevé comme le fils d'un particulier indigent. Ce qui rendait ce récit plus croyable, c'était la ressemblance frappante qu'Andriscus avait, dit-on, avec Persée. Il implora d'abord le secours de Démétrius Soter, qui avait épousé la sœur du roi de Macédoine. Soit que Démétrius le regardât comme un imposteur, soit plutôt qu'il craignît la vengeance des Romains, il le livra à la république, et le fit conduire à Rome. Andriscus y fut enfermé; mais ses prétentions inspirèrent peu d'inquiétude dans un moment où Alexandre, fils légitime de Persée, se contentait de l'emploi de secrétaire du sénat. On le garda si négligemment, qu'il s'échappa et se réfugia en Thrace. Les Macédoniens souffraient impatiemment la domination de leurs vainqueurs. D'un autre côté, Andriscus avait inspiré de l'intérêt aux Thraces, et les avait sans peine alarmés sur la conduite violente des Romains. Il rassembla un certain nombre de partisans, pénétra en Macédoine, et se déclara héritier du trône. Ses succès passèrent d'abord son attente. Il se rendit maître de tout le royaume en moins de temps qu'il n'en avait fallu aux Romains pour vaincre Persée.

Rome, surprise de ces événements, envoya Scipion Nasica, qui, à la tête d'une armée auxiliaire d'Achéens, arrêta la marche d'Andriscus déjà maître de la Thessalie, et le força de rentrer en Macédoine. Le sénat, convaincu de la nécessité de mettre promptement fin à cette guerre, fit marcher contre Andriscus le préteur Juventius Thalna. Ce général, dans son ardeur, méprisa son ennemi, et fut totalement défait : il perdit même la vie, ainsi que Q. Cælius, son premier lieutenant. Cette victoire affermit Andriscus sur le trône. Les Carthaginois, près d'être engagés dans leur troisième guerre contre Rome, lui envoyèrent des ambassadeurs pour le féliciter, et lui proposèrent une alliance, qu'il accepta. Il avait supporté en héros l'adversité, mais son caractère ne fut point à l'épreuve de la prospérité : par des actes d'oppression et de cruauté, il perdit l'affection de ses sujets. Cependant une nouvelle armée romaine, sous les ordres de Q. Cæcilius Métellus, envahit la Macédoine. Andriscus combattit vaillamment; mais, après quelques succès il fut complétement défait et s'enfuit chez les Thraces. Ces peuples accueillirent fort bien le monarque fugitif, et lui fournirent une nombreuse armée, avec laquelle il pouvait encore faire tête aux Romains, s'il eût temporisé; mais impatient de réparer promptement sa défaite, se hâta de livrer à Métellus une seconde bataille, qu'il perdit de même. A la suite de ces deux défaites, qui lui coûtèrent 25,000 hommes, Andriscus se réfugia chez Bysas, petit prince de Thrace, qui le livra aux Romains. Métellus le conduisit à Rome, où il fut mis à mort par ordre du sénat. Cette guerre valut au général romain les honneurs du triomphe et le titre de *Macédonique*.

Titi-Livii Epitome, 49, 51, 52. — Lucien, *Adversus indo*[...]

tum, c. XX.— Diodore de Sicile, fragments du liv. XXXII. — Polybe, *Excerpt. Vatican*, XXXIV, 6. — Aurelius Victor, *De viris illustribus*, 61. — Pausanias, VII, 13, 1. — Eutrope. — Rollin, *Histoire ancienne*, t. V, p. 123. — Durdent, dans la *Biographie universelle*. — Florus, II, 14. — Velleius, Pat., I, 11.

***ANDROBIUS**, peintre de l'antiquité. On ne sait ni où ni à quelle époque il vécut : Pline fait mention d'un de ses tableaux : *Scyllis coupant les ancres de la flotte perse*.

Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 40. — Herodotus, VIII, 8.

***ANDROBULUS**, sculpteur cité par Pline, qui le classe parmi les artistes habiles dans la représentation des philosophes. On ne sait rien de son âge et de sa patrie.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 8.

***ANDROCLE** (*Androclus*), esclave célèbre par la touchante reconnaissance d'un lion, vivait vers le commencement de l'ère chrétienne. A Rome on faisait, en guise de spectacle, combattre des criminels et des esclaves contre des bêtes féroces. Un lion africain inspirait l'effroi par son seul aspect. Un jour ce terrible animal, au lieu de se précipiter sur la victime, s'arrête tout à coup, et va lui prodiguer des caresses, comme un chien qui reconnaît son maître. Toute l'assemblée applaudit à ce spectacle inaccoutumé, et l'empereur se fit amener l'homme ainsi épargné par le lion, et lui demanda qui il était. « Je suis esclave, répondit-il; mon nom est Androcle. Pour échapper à la tyrannie de mon maître, qui était proconsul en Afrique, je pris la fuite, et me tins caché dans les déserts de la Libye. Accablé de chaleur et de fatigues, j'allais me reposer dans un antre. Il n'y avait pas longtemps que j'y étais, lorsque je vis arriver un lion qui poussait des cris plaintifs; je reconnus qu'il était blessé, et que cet antre était sa demeure. Dès qu'il m'aperçut, il s'approcha de moi, non pas d'un air menaçant; mais, implorant mon aide, me montrant son pied piqué par une grosse épine, je la lui arrachai. Le lion soulagé se coucha, laissant sa patte entre mes mains, et s'endormit. Depuis ce jour j'ai partagé avec lui pendant trois ans son antre et le produit de sa chasse. Je voulus enfin quitter cette vie sauvage, et j'errais au hasard lorsque je fus saisi par des soldats et transporté d'Afrique à Rome, où je fus condamné par mon maître à mourir dans l'arène. » L'empereur accorda la vie à Androcle, et lui fit don du lion. Cette histoire est racontée par Aulu-Gelle, d'après le témoignage oculaire d'Appion, qui vivait sous les règnes de Tibère et de Caligula.

Aulu-Gelle, V, XIV. — Sénèque, *De beneficiis*, II, 19.

***ANDROCLÈS** (Ἄνδροκλος), fils de Codrus, roi d'Athènes, conduisit, vers l'an 1050, une colonie d'Ioniens en Asie Mineure. Il s'empara d'Éphèse et de l'île de Samos, chassa les Lélèges et les Lydiens, et se proclama roi du pays. Il tomba dans un combat contre les Cariens, et fut enterré à Éphèse, où Pausanias vit encore sa statue dans le second siècle de notre ère.

Pausanias, VII, 2. — Strabon, XIV, p. 632.

ANDROCLÈS (Ἀνδροκλῆς), fils de Phintas, et roi des Messéniens, mort en 740 avant J.-C. Il partagea le trône avec son frère Antiochus à l'époque où éclata la première guerre Messénienne. Les enfants d'Androclès, après la prise de l'Ithome, obtinrent des Lacédémoniens le canton nommé Hyamie, dans la seconde guerre de Messène. Ils prirent les armes avec les autres Messéniens, et ils périrent en combattant les Lacédémoniens.

Pausanias. — Eusèbe, *Chronicon*, II, p. 321.

***ANDROCLÈS** (Ἀνδροκλῆς), chef du parti démagogique à Athènes vers 412 avant J.-C. Ennemi déclaré d'Alcibiade, il le fit exiler, en l'accusant d'avoir renversé les statues d'Hermès, et profané les mystères d'Éleusis. Il fut assassiné vers 410, après le rappel d'Alcibiade et le triomphe du parti oligarchique.

Thucydide, VIII, 65. — Plutarque, *Alcibiade*, 19. — Andocides, *De mysteriis*, 6. — Aristophane, *les Guêpes*. — Aristote, *Rhétor.*, II, 23.

***ANDROCYDE** (Ἀνδροκύδης), médecin grec, vivait sous le règne d'Alexandre le Grand (de 336 à 323 avant J.-C.). Il écrivit, selon Pline, à Alexandre une lettre dans laquelle il engage ce prince à se garder de l'usage immodéré du vin, qu'il appelle « le sang de la terre. » Il passe aussi pour avoir recommandé la rave comme un contre-poison. — Théophraste et Athénée mentionnent un médecin du même nom. H.

Pline, *Hist. nat.*, XIV, 7; XVII, 37. — Théophraste, *Hist. plant.*, IV, 20. — Athénée, VI, 72.

ANDROCYDES, peintre grec, natif de Cyzique, contemporain et rival de Zeuxis, vivait vers 400 à 377 avant J.-C. Plutarque cite de lui deux tableaux : l'un représentait une escarmouche de cavalerie avant la bataille de Leuctres, l'autre une Scylle environnée de poissons si admirablement peints, qu'ils faisaient, dit-on, envie aux gastronomes. Ces deux tableaux avaient été faits pour les Thébains.

Plutarque, *Pélopidas*, 25. — Pline, *Histoire naturelle*, XXXV, 36, 39.

ANDROMACHUS, riche habitant de Naxos, ville de la Sicile, vers le milieu du quatrième siècle avant J.-C. Cette ville ayant été détruite par Denys l'Ancien, Andromachus en rassembla les habitants, et vint avec eux fonder en 395 avant J.-C. la ville de Tauromène, qu'il gouverna heureusement. Lorsque Timoléon vint, en 343 avant J.-C., pour combattre Denys le Jeune, Andromachus l'accueillit dans sa ville, et engagea ses concitoyens à se réunir aux Corinthiens pour affranchir la Sicile. Timée l'historien était son fils.

Diodore de Sicile, XVI, 768. — Plut., *Timol.*, 10.

ANDROMAQUE (Ἀνδρομάχη), fille d'Éétion, roi de Thèbes en Cilicie, et femme d'Hector, fils de Priam. Cette princesse était célèbre dans l'antiquité pour sa beauté et ses vertus. Racine, dans sa tragédie d'*Andromaque*, nous représente son héroïne comme fidèle à son époux, alors même qu'il n'est plus; mais cette fiction

du poëte est bien loin de la vérité. Delille, dans une note du troisième chant de l'*Énéide*, dit qu'on peut appliquer à la veuve d'Hector ces vers de Voltaire :

> C'est donc en vain que j'eus toujours en tête
> Le beau dessein d'être une femme honnête ;
> C'est donc en vain qu'on fait ce que l'on peut :
> N'est pas toujours femme de bien qui veut.

En effet, dans le partage des prisonniers qui se fit après la prise de Troie, Andromaque échut à ce même Pyrrhus qui avait fait précipiter son fils Astyanax du haut d'une tour. Ce roi l'emmena en Épire, et elle en eut trois fils, Molossus, Piélus et Pergame. Pyrrhus s'en défit par la suite, et la donna à Hélénus, frère d'Hector. Elle eut de son beau-frère un nouveau fils, Cestrinus. Selon Pausanias, Andromaque passa dans l'Asie Mineure avec Pergame, le plus jeune des fils de Pyrrhus. On connaît les touchants adieux faits par Andromaque à son époux Hector lorsqu'il la quitta pour ne plus la revoir.

Homère, VI, 395 ; XXII, 460 — *Iliade*, XIX, 394 et suiv.

ANDROMAQUE l'Ancien ('Ανδρόμαχος ὁ πρεσβύτερος), natif de Crète, médecin de Néron, né vers 54 à 68 de J.-C. Il porta le premier le titre d'*archiatre* (ἄρχων τῶν ἰατρῶν, c'est-à-dire le chef des médecins, ou plutôt, de τοῦ ἄρχοντος ἰατρός, le médecin du chef), et inventa, dit-on, la thériaque qui porte son nom (*theriaca Andromachi*). On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il exerça la médecine à Rome avec beaucoup de succès. La thériaque (θηριακή ou ἀντίδοτος γαλήνη), médicament très-complexe, était réputée comme antidote contre tous les poisons. C'est ce qui lui fit d'abord donner le nom de *mithridation :* il suffit, disait-on, d'en prendre une certaine quantité le matin, pour être à l'abri du poison pendant toute la journée. Ce médicament, véritable macédoine de drogues, était probablement connu déjà avant le médecin de Néron : Andromaque le modifia en y introduisant une plus forte proportion d'opium, en éliminant six ingrédients et y ajoutant vingt-huit nouvelles substances, particulièrement la chair desséchée de vipère (après avoir coupé la tête et la queue de ce reptile), de manière à porter le nombre total des ingrédients à soixante-quinze. Cette préparation, qui ne repose sur aucun principe de chimie pharmaceutique, a été en usage jusque dans ces derniers temps, après avoir été beaucoup simplifiée. Elle figure encore dans quelques pharmacopées.

Andromaque en fit le sujet d'un poëme élégiaque écrit en grec et composé de quatre-vingt-sept distiques, contenant les noms des substances qui entrent dans la thériaque. Ce petit poëme [illegible] (*De Antidot.*, [illegible] cap. 6). Il a été publié séparément par François Tidicæus, avec deux traductions latines, l'une en vers et l'autre en prose ; Zurich, 1607, in-4° ; et par J.-S. Leinker ; Nuremberg, 1754, in-fol. On le trouve aussi dans le premier volume d'Ideler, *Physici et medici græci minores*, Berlin, 1841, in-8° ; et dans le recueil des fragments des poëmes grecs sur la médecine et l'histoire naturelle, insérés dans la Bibliothèque gréco-latine de M. A. Firmin Didot. Il a été traduit en allemand dans E.-W. Weber, *Elegische Dichter der Hellenen ;* Francfort, 1826, in-8°. F. H.

Le Clerc, *Histoire de la médecine.* — Fabricius, *Biblioth. græca*, vol. II, p. 627 ; vol. XIII, p. 60. — Haller, *Biblioth. medic. pract.*, t. I. — Choulant, *Handbuch der Bücherkunde für die Aeltere Medicin ;* Leipzig, 1841, in-8°. — Libavius, *De theriaca Andromachi senioris ;* Cobourg, 1613, in-fol. — Cagnatus, *Variæ observat.*, p. 171 ; Rome, 1587, in-8°.

ANDROMAQUE le Jeune ('Ανδρόμαχος ὁ νεώτερος), médecin grec, vivait vers le milieu du premier siècle de notre ère. Il passe pour le fils du précédent, et fut également archiatre de Néron. On ne sait rien de sa vie. Suivant Fabricius et Haller, il est l'auteur d'un ouvrage en trois livres : Περὶ συνθέσεως φαρμάκων (De la composition des remèdes). Choulant l'attribue à Andromaque l'Ancien. Les fragments cités par Cramer dans *Anecdota græca Parisiensia* (vol. I, p. 394), appartiennent peut-être à cet ouvrage, que Galien cite souvent avec éloge.

C'est à un Andromaque qu'Érotien a dédié son Lexique d'Hippocrate.

Fabricius, *Biblioth. græca*, vol. XIII. — Haller, *Bibl. med. pract.*, I. — Sprengel, *Hist. de la medecine.* — Paul Cigalinus, *De Plinii patria*, dans l'edition de Pline par Frantz, II, p. 129. — C.-G. Kühn, *Index medicorum oculariorum inter Græcos Romanosque ;* Leipzig, 1829, in-4°.

ANDROMÈDE. *Voy.* PERSÉE.

ANDROMÈDE (*Andromeda*) ('Ανδρομέδα) fille du roi éthiopien Céphée et de Cassiopée. Celle-ci, ayant voulu rivaliser en beauté avec les Néréides, fut cause que Neptune inonda le pays et le fit ravager par un monstre marin. Le roi consulta l'oracle d'Ammon, qui répondit que pour faire cesser le fléau, il fallait donner Andromède en proie au monstre. Céphée fit donc attacher sa fille à un rocher ; elle fut délivrée par Persée, qui l'épousa, après avoir tué, pendant le repas de noces, Phinée, à qui elle avait été fiancée avant son exposition.

Andromède a été placée parmi les astres ; sa constellation (figurant une femme à bras étendus, et clouée sur un rocher) se trouve au ciel boréal, dans le voisinage de Persée, de Céphée et de Cassiopée. — Linné a donné le nom d'*Andromeda* à un genre de plantes (famille des éricacées) qui se plaisent dans les plages désertes des contrées septentrionales. H.

Ovide, *Metamorph.*, IV, 670. — Hygin. — Fabricius, [illegible] — Apollodore, II, 4, 3. — Fabricius, *Bibl. græc.*, II, — *Bibl. latina*, IV.

* **ANDRON** ("Ανδρων), sculpteur grec qui, à ce que nous raconte Tatien, fit une statue d'Harmonia, fille de Mars et de Vénus. Mais on ignore le temps et le lieu où il vivait. Clarac, dans sa *Table chronologique des artistes de l'antiquité* le fait vivre, sans indiquer ses autorités, vers le deuxième siècle de l'ère chrétienne.

Tatianus, *Orat. in Græcos*, 33; *Catal. du Musée du Louvre ;* Paris.

*ANDRON (Ἄνδρων), médecin grec, vivait probablement avant l'ère chrétienne. Suivant Tiraqueau et Fabricius, c'est le même qu'André de Caryste, mentionné par Dioscoride et Pline. Il paraît avoir écrit sur la matière médicale. Il est aussi cité par Athénée, par Galien, par Cœlius Aurelianus, par Oribase et par Celse.

Dioscoride, *De mat. med.*, IV, 65. — Pline, *Hist. nat.*, XX, 18. — Tiraqueau, *De nobilit.*, 31. — Fabricius, *Bibl. græca*, vol. XIII. — Le Clerc, *Hist. de la Méd.* — C.-Q. Kühn, *Index medic. oculariorum.*

ANDRONIC (Ἀνδρονίκος), nom commun à quatre empereurs de Constantinople (Bas-Empire). Les voici dans leur ordre chronologique :

ANDRONIC Ier (*Comnène*) (Ἀνδρονίκος Κομνηνός), empereur grec de Constantinople, petit-fils d'Alexis Ier, né en 1110, mort le 12 septembre 1185. Il parvint à se concilier la faveur de son cousin Manuel Comnène, qui occupait le trône de Constantinople; mais celui-ci, irrité contre Andronic, qui plusieurs fois avait attenté à sa vie et entretenait des intelligences secrètes avec les Turcs, le fit mettre en prison, où il resta douze ans. Deux fois il essaya vainement de s'évader. Une troisième tentative réussit, et il se retira en Russie. Afin de rentrer en grâce auprès de Manuel, il persuada au souverain de cette contrée de se joindre à l'empereur grec contre les Hongrois, et prit part lui-même à cette guerre. De nouveaux sujets de mécontentement le firent reléguer à Œnoé, ville du Pont. Il y était encore à la mort de Manuel. Ses agents secrets ayant adroitement préparé les esprits, il réussit à se saisir de la couronne impériale. Son entrée dans Constantinople fut signalée par des actes de cruauté et par d'effroyables désordres. Affectant un grand respect pour Alexis, fils de Manuel, il le porta lui-même sur ses épaules, en grande pompe, à l'église, pour le couronner, et força ensuite ce jeune prince à signer l'arrêt de sa mort. La populace de Constantinople, excitée par ses créatures, le proclama empereur et collègue d'Alexis au mois d'octobre 1183. Celui-ci, quelques jours après, mourut assassiné. Andronic, vieillard dissolu, épousa Agnès de France, âgée de onze ans et fiancée à Alexis. Ce tyran couvrait ses forfaits du voile de la religion, qu'il savait être très-puissante sur l'esprit des peuples. Quelques évêques se déshonorèrent en poussant la condescendance jusqu'à l'absoudre du meurtre d'Alexis. Mais l'autorité d'Andronic n'était pas reconnue dans tout l'empire : Pruse et Nicée refusèrent l'obéissance; ces villes, assiégées et prises d'assaut, furent livrées au pillage et à toutes les horreurs de la guerre. A son retour à Constantinople, des flots de sang coulèrent, et les bourreaux devinrent à leur tour des victimes.

En 1185, Guillaume, roi de Sicile, excité par Alexis, neveu de l'empereur Manuel, entreprit la conquête de l'empire grec. Dans ce dessein, il fait partir une flotte avec une forte armée de terre. Ses généraux, après avoir pris Durazzo le 24 juin, Thessalonique le 25 août suivant, marchent droit à Constantinople. Andronic envoie contre eux un corps de troupes, qui fut mis en fuite au premier choc. Furieux de ce revers, il s'en prit à plusieurs seigneurs de Constantinople, qu'il soupçonnait faussement d'intelligence avec l'ennemi. Il en fit mourir la plupart. Du nombre de ces innocentes victimes, se trouva Isaac l'Ange, qui lui était d'ailleurs odieux parce que le peuple l'aimait. Isaac se sauve dans l'église de Sainte-Sophie, où le peuple s'étant attroupé le proclame empereur. Andronic, à cette nouvelle, veut s'enfuir par mer. Il est pris, chargé de chaînes et ramené aux pieds d'Isaac, qui l'abandonne à la populace. Il n'y eut sorte de tourments et d'outrages qu'on ne lui fit subir durant plusieurs jours. Il les soutint avec une grande fermeté, ne disant autre chose que « Kyrie eleison, » c'est-à-dire : « Seigneur, ayez pitié de moi. » Enfin, après avoir été promené par la ville, monté sur un chameau, il fut mené au théâtre, où il fut pendu par les pieds, entre deux poteaux dont l'un était surmonté d'une figure de cochon, et l'autre de celle d'un loup. Il servit ainsi pendant trois jours de jouet à la fureur populaire. On lui arracha les dents, les cheveux, les yeux; les femmes, par un raffinement de cruauté, lui enlevèrent les parties génitales. Ce vieillard septuagénaire, affreusement mutilé, respirait encore, lorsqu'un Italien lui plongea l'épée dans les reins, et mit fin à cet atroce spectacle. [*Encycl. des g. du m.*, avec addit.]

Nicétas, *Manuel Comnène*, l. 1, 3 et suiv. — Guillaume de Tyr, XXI, 13. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, XIX, 215. — Gibbon, *Decline and Fall*, IX, p. 93-107. — Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, p. 28.

ANDRONIC II (*Paléologue*) (Ἀνδρονίκος Παλαιόλογος), empereur de Constantinople, et fils de Michel Paléologue et de Théodora, naquit vers l'an 1258, et mourut le 13 février 1332. Associé à l'empire le 8 novembre 1273, il fut reconnu seul empereur le 11 décembre 1282, et annula si bien les mesures prises par Michel pour le rapprochement des Églises grecque et latine, que le pape Clément V l'excommunia. Il fut un de ces princes faibles et ineptes qui consacraient à des pratiques de dévotion et à de vaines disputes théologiques un temps que réclamait impérieusement le salut de l'empire. Tandis que Philanthropène, son général, battait les Turcs, Andronic se livrait à la mollesse et aux intrigues de cour. Il altéra les monnaies, et commit plusieurs actes de cruauté. Ainsi, en 1290, il fit mettre, sur quelques faux rapports, Constantin son frère dans une cage de fer, où ce malheureux mourut au bout de seize ans. En 1293, il se donna pour collègue son fils Michel. Alors Philanthropène, ayant lieu de se plaindre de la cour, leva l'étendard de la révolte et obtint de grands succès; mais il tomba entre les

mains du gouverneur de la Lydie, qui lui fit crever les yeux.

Andronic, après une campagne heureuse contre les Tatars du Kaptchak, perdit une grande partie de ses États de l'Asie Mineure, enlevés par les Osmanlis, qui avaient à leur tête le fameux Osman ou Othman, fondateur de l'empire turc. Après avoir conquis presque toute la Bithynie, Osman parut pour la première fois sur le rivage de la Propontide; et, spectacle nouveau, les Turcs se transportèrent sur des galères à l'île de Chio, dont ils massacrèrent les habitants. Incapable de résister à ce terrible ennemi, Andronic acheta le secours d'un célèbre chef de condottieri, Roger de Flor, qui infestait alors avec ses mercenaires, appelés *Catalans,* les régions méditerranéennes. Roger, commandant vingt-deux navires montés par huit mille hommes, défit, en 1304, les Turcs près de Cyzique; et, en 1305, il les battit de nouveau à deux reprises différentes, près de Philadelphie et dans les monts Taurus. En récompense de ses services, Roger fut nommé grand-duc, puis césar. Mais son arrogance le rendit bientôt insupportable, et il fut assassiné à Andrinople par ordre de l'empereur. Après la mort de leur chef, les Catalans, sous les ordres de Bérenger d'Entança et Fernando Ximenez d'Arenos, ravagèrent la Thrace et la Macédoine, parcoururent la Grèce et vinrent s'emparer de la Morée, où ils se fixèrent en 1308. Vers cette époque, l'empereur perdit son fils, et se vit forcé, après une longue résistance, de s'associer son petit-fils Andronic qu'il n'aimait pas, et qui, peu de temps après, le priva de la couronne et l'enferma dans son palais. Il passait le reste de ses jours dans le mépris et l'abandon, quand ses surveillants, qui craignaient qu'il ne remontât sur le trône après la mort de son petit-fils, alors dangereusement malade, vinrent exiger de lui une abdication formelle, et le contraignirent d'embrasser l'état monastique. Il vécut moine sous le nom d'Antoine, au couvent de Drama en Thessalie.

Il avait épousé : 1° *Anne,* fille d'Étienne V, roi de Hongrie, dont il eut Michel, couronné empereur le 21 mai 1294, et mort en 1320; et Constantin; — 2° *Irène,* fille de Guillaume le Grand, marquis de Montferrat, qui lui donna trois fils et une fille. [*Encyc. des g. du m.*, avec addit.]

Pachymère, *Andronicus Palæologus.* — Nicéphore Grégoras, l. VI-X. — Cantacuzène, I, 1. — Ramon Muntaner, *Chronica.* — Gibbon, *Decline and Fall*, etc. — Le Beau, *Histoire du Bas-Empire.*

Andronic III (*Paléologue*) (Ἀνδρονίκος Παλαιόλογος), dit *le Jeune,* empereur de Constantinople, petit-fils du précédent et fils de Michel Paléologue, naquit en 1295, et mourut le 15 juin 1341. Associé à l'empire et couronné le 2 février 1325, il succéda l'an 1332 à son aïeul, qu'il avait dépossédé quelques années auparavant. Une jeunesse dissipée le priva de l'affection de son aïeul, contre qui il se révolta, par suite, dit Cantacuzène, des soupçons que manifesta contre lui le vieil Andronic, et de ses mauvais procédés à son égard. Obligé de quitter Constantinople, le jeune prince rassembla des troupes, mais seulement pour intimider son grand-père et pour chasser les Bulgares, qui, arrivés jusqu'à Andrinople, furent entièrement battus par lui. Mais il essaya vainement d'amener à un accommodement le vieillard ombrageux. Dans cette extrémité, il se rendit maître de Constantinople et de la personne de l'empereur. Devenu seul maître de l'empire, il se conduisit avec modération et usa de clémence envers ses ennemis. Il repoussa ensuite les Bulgares qui venaient de faire de nouvelles incursions, reprit l'île de Chio, et défit les Turcs dans plusieurs rencontres. A peine guéri d'une blessure grave reçue en combattant, il tomba dangereusement malade. Il désigna alors pour son successeur le *grand domestique* Jean Cantacuzène, qui refusa généreusement. Andronic recouvra la santé; il eut encore à combattre les ennemis du dehors et ceux du dedans. En 1333, les Turcs lui enlevèrent Nicée, dont ils firent leur capitale. Les Vénitiens, voyant que les conquêtes de ces infidèles s'étendaient sur leurs terres, forment pour les repousser une ligue dans laquelle ils firent entrer le pape Jean XXII, l'empereur Andronic, les rois de France, de Naples, de Chypre, et le grand maître de Rhodes. Mais tout le fruit du grand armement que firent les confédérés, se borna à une victoire stérile qu'ils remportèrent sur les côtes de Grèce. L'an 1339, Andronic envoya des ambassadeurs au pape Benoît XII, pour traiter de la réunion. Barlaam, chef de cette ambassade, proposa la convocation d'un concile général pour aplanir toutes les difficultés. Mais cette proposition n'eu[t] pas de suite. L'empereur et sa femme étaien[t] fort attachés à la doctrine des quiétistes, ou Grégoire Palamas, leur chef. On raconte que c[e] prince, l'an 1341, ayant assemblé dans son pa[]lais un concile, il y harangua, quoique malade avec tant de véhémence en faveur du quiétisme que son mal empira, et l'emporta quatre jou[rs] après. C'était depuis longtemps la manie des em[]pereurs grecs de vouloir se mêler à toutes les qu[e]relles théologiques, et de s'en rendre les arbitre[s]. Andronic III avait régné treize ans depuis l'ex[]pulsion de son aïeul. Il laissa deux fils, Jean [et] Michel, sous la tutelle de l'impératrice *An[ne] de Savoie,* leur mère, et sa seconde femme. [Il] avait épousé en premières noces *Jeanne*, fil[le] de Henri le Merveilleux, duc de Brunswic[k]-Grubenhagen.

Pachymère, *Andronicus Palæologus.* — Nicéphor[e], liv. VIII-XI. — Cantacuzène, I, 58, etc.; II, 1-40. — Gi[b]bon, *Decline and Fall.* — Le Beau, *Histoire du Ba[s]-Empire.*

Andronic IV. *Voy.* Paléologue.

ANDRONIC (Ἀνδρονίκος), nom commun à tr[ois] empereurs de Trébizonde.

* Andronic Ier, Guido Comnène (Ἀνδρονίκ[ος] Γίδων Κομνηνός), empereur de Trébizond[e]

mort en 1235. Il succéda, en 1222, à Alexis Ier, dont il avait épousé la fille; et, après avoir subi plusieurs échecs, il devint tributaire du sultan d'Iconium. Il eut pour successeur *Jean I (Axuchos)*, fils d'Alexis.

Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, p. 102. — Vincent de Beauvais, *Specul. Hist.*, lib. XXXI, c. XCIV. — Chronique de Panarète (ms.).

* ANDRONIC II (*Comnène*) (Ἀνδρόνικος Κομνηνός), empereur de Trébizonde, mort en 1266. Il était fils de Manuel Ier, dit *le Guerrier*, et succéda à son père en mars 1263. Après lui, régna son frère George Ier.

Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, p. 167. — Panarète et Bessarion, manuscrits.

* ANDRONIC III (*Comnène*), empereur de Trébizonde, mort en janvier 1332. Il était fils d'Alexis II, auquel il succéda en 1330. Il fit tuer ses oncles Michael et George, soupçonnés de trahison. Il eut pour successeur son fils Manuel II, enfant de huit ans.

Fallmerayer, *Geschichte des Kaiserthums von Trapezunt*, p. 167. — Panarète et Bessarion, manuscrits.

* **ANDRONIC PALÉOLOGUE**, second fils de l'empereur Manuel Paléologue (1392-1425). Il reçut de son père la principauté de Thessalonique, qu'il vendit aux Vénitiens peu de temps avant la conquête de la Macédoine par les Turcs. Il se fit moine sous le nom d'Acacius, et mourut de la lèpre à Constantinople le 4 mars 1429.

Du Cange, *Familia Byzantina*.

* **ANDRONIC** (Ἀνδρόνικος), médecin grec, paraît avoir vécu dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il est cité par Galien et Octavius Horatianus. On ne sait rien de sa vie, ni de ses écrits.

Fabricius, *Biblioth. græca*, t. XIII. — Tiraqueau (Tiraquellus), *De nobilitate*, cap. XXXI. — Octavius Horatianus, *Rer. med.*, I, 18; II, 6; IV, 18.

* **ANDRONIC** (*Angèle*) (Ἀνδρόνικος Ἄγγελος), fils de Constantinus Angélus, de Philadelphia en Lydie, et de Théodora, sœur cadette d'Alexis Comnène, vivait de 1080 à 1118. L'empereur Manuel l'envoya combattre les Turcs, qui s'étaient établis dans la province de Cappadoce. On ignore comment il s'acquitta de cette mission; mais, remis trois ans plus tard en présence des mêmes ennemis, il abandonna son armée avant le combat. Pour cette trahison, Andronic, de retour à Constantinople, fut habillé en femme et promené ignominieusement autour de la ville. Plus tard il rentra en grâce, et fut envoyé en 1180 par les tuteurs du jeune Alexis, fils de Manuel, contre l'usurpateur Andronic Comnène. Il fut vaincu près Charax en Bithynie; et, craignant la colère de l'impératrice Marie, veuve de Manuel, il passa avec toute sa famille dans le camp d'Andronic Comnène. Selon Guillaume de Tyr (lib. XXI, c. XVI), Andronic Angèle fut envoyé par l'empereur Manuel vers Baudouin IV, roi de Jérusalem, pour concerter avec lui une expédition destinée à reconquérir l'Égypte. Andronic Angèle avait épousé Euphrosyne, fille de Théodore, l'un des secrétaires privés de Manuel; il en eut six fils, dont deux (Isaac Angèle et Alexis Angèle) devinrent empereurs.

Du Cange, *Familia Byzantina*.

* **ANDRONIC CAMATÈRE** (Ἀνδρόνικος Καμάτηρος), écrivain grec, préfet de Constantinople vers 1156 de J.-C., et parent de l'empereur Manuel Comnène, qui l'éleva au rang de Sébastos et de préfet des gardes impériales. Il a composé, entre autres, un ouvrage contre les Latins, en forme de dialogue, sur la *Procession du Saint-Esprit;* un dialogue entre l'empereur Manuel et Pierre, savant arménien; un écrit sur les deux natures en Jésus-Christ. Aucun de ces ouvrages n'a été imprimé : on lui attribue un autre dialogue contre les Juifs, imprimé dans Stevardius, *Auctuarium ad Canisium;* Ingolstadt, 1616, in-4°, et dans la *Bibliotheca Patrum*, XVI, 38, etc. Jean Ducas, à qui Eustathe dédia son commentaire sur Denys Périégète, était fils d'Andronic Camatère.

Cave, *Scriptorum ecclesiasticorum historia literaria;* 1675, Appendic. 24. — Fabricius, *Biblioth. græc.*, XI, 278, etc.

* **ANDRONICUS** (Ἀνδρόνικος), d'Olynthe, général d'Alexandre le Grand. En 329 avant J.-C., il fut chargé par Alexandre de lui amener les Grecs qui avaient combattu dans l'armée des Perses. En 314 il assista Démétrius, fils d'Antigone, dans son expédition contre Ptolémée. A la bataille de Gaza, Andronicus commanda la cavalerie de l'aile droite dans l'armée de Démétrius; et après la défaite il demeura à la tête de la garnison de Tyr. Il tomba entre les mains de Ptolémée, qui lui laissa la vie et l'attacha à son service.

Arrien, III, 23. — Quinte-Curce, VII, 3. — Diodore de Sicile, XIX, 69, 82, 86.

* **ANDRONICUS** (Ἀνδρόνικος), député à Rome par Attale II, en l'an 156 avant J.-C., pour apprendre au sénat que Prusias, roi de Bithynie, avait commencé contre lui des hostilités. Rome ne crut pas à ce message. En 149, nouvelle ambassade d'Andronicus : il s'agissait cette fois de combattre l'influence des envoyés de Prusias. Le fils de ce monarque, Nicomède, se trouvait en même temps à Rome. Comme son père le haïssait, et menaçait même ses jours, il s'acquit la sympathie d'Andronicus, qui entra avec lui et ses amis dans une conspiration contre Prusias.

Polybe, XXXII, 26. — Appien, *De bello Mithridat.*, 4 et 5.

* **ANDRONICUS CYRRHESTÈS** (Ἀνδρόνικος Κυρρήστης), architecte grec, natif de Cyrrhus, en Macédoine, vivait 100 ans avant J.-C. selon l'opinion de Ot. Müller. Il construisit la Tour des Vents à Athènes, près de l'Agora; elle était destinée à indiquer la direction des vents et l'heure du jour. Sa forme est octogone, et sur chacun des angles on voit sculptée une figure humaine représentant par ses attributs les vents principaux. Ces figures sont dirigées vers les vents

qu'elles indiquent, et sous chacune d'elles se trouve un cadran solaire. Sur le sommet était placé un Triton en bronze, mobile fixé à une verge de fer, et servant de girouette. A juger par les ruines de ce monument, qui existe encore presque intact à Athènes, il est postérieur à Périclès. Dans l'intérieur de la tour était une clepsydre pour suppléer pendant la nuit, ou par un temps couvert, aux cadrans placés à l'extérieur. La Tour des Vents est bâtie en pierre de taille, et recouverte de tuiles. Varron donne à cet édifice le nom d'*Horologium ;* et ce que Vitruve en dit donne lieu de croire que cet Andronic était un astronome. Le colonel Leake assigne à la construction de cet édifice la date de 150 après J.-C.

Vitruve, I, 6. — Varron, *De Re rustica,* III, 5. — Stuart, *Athens,* vol. I, ch. III.

*ANDRONICUS (*Marcus-Pompilius*), philosophe épicurien, natif de Syrie, enseignait la grammaire à Rome vers l'an 60 avant J.-C. Mais ses opinions ou ses habitudes épicuriennes nuisirent à sa réputation de professeur; et il fut obligé, faute d'élèves, de se retirer à Cumes. Son dénûment le força à vendre un Épitome ou Digeste chronologique, qu'il avait compilé; Orbilius, le célèbre précepteur d'Horace, acheta le livre, et le publia sous le nom de l'auteur.

Suétone, *De illustribus grammaticis,* 53.

ANDRONICUS (*Marcus-Livius*), le plus ancien poëte dramatique latin, vivait dans le troisième siècle avant l'ère chrétienne. Il fit représenter sa première pièce de théâtre l'an de Rome 514 (240 avant J.-C.), sous le consulat de Clodius Céthégus et de Sempronius Tuditanus, un an avant la naissance d'Ennius. Il était Grec de naissance et originaire de Tarente. Il fut d'abord esclave, et reçut son nom latin de Livius Salinator, dont il avait instruit les enfants, et qui l'affranchit. Il jouait lui-même un rôle dans ses pièces. Atteint d'une extinction de voix, il imagina, dit-on, de faire réciter les paroles par un esclave, tandis qu'il faisait lui-même les gestes: ce fut là l'origine de la pantomime chez les Romains.

Il nous reste de ce poëte à peine deux cents vers; il nous est donc impossible de juger de la manière dont il traçait un plan, conduisait une action, développait un caractère. On peut croire toutefois que ses compositions dramatiques trahissaient l'inexpérience et les tâtonnements d'un art dans l'enfance. Quant au style, nous possédons assez de fragments pour en apprécier la facilité harmonieuse et les formes pures et pittoresques. Il écrivit aussi une *Odyssée* en vers saturnins, et composa des hymnes en l'honneur des dieux. Tite-Live et Valère-Maxime disent que celui qu'il fit pour Junon fut chanté dans toute la ville par vingt-sept jeunes filles, lors des jeux que donna Salinator pour accomplir le vœu qu'il avait fait, pendant la bataille de Sienne, à la déesse de la Jeunesse. Les grammairiens et les critiques citent fréquemment ses vers, et ces citations sont tout ce qui reste de lui. Du temps d'Horace, on expliquait dans les écoles les poëmes d'Andronicus. Ses fragments ont été recueillis et imprimés par Bothe, dans *Poëtæ scenici latini*, V, 7-12.

Horace, *Ep.*, 2, 69. — Vopiscus, *Historiæ Augustæ, Numerianus*, 13. — Cicéron, *Brutus*, 18. — *Tusculanæ quæstion.*, I, I. — *De Senectute*, 14. — Tite-Live, VII, 2; XXVII, 37. — Valère-Maxime, II, IV, 3. — Aulu-Gelle, *Noctes Atticæ*, XVII, 21. — Suétone, *De illustribus grammaticis.* — Durdent, dans la *Biograph. univers.*

ANDRONICUS *de Rhodes* (Ἀνδρόνικος Ῥόδιος), philosophe péripatéticien, vivait dans le premier siècle avant J.-C. Il enseigna d'abord à Athènes, et vint, en 71 avant J.-C., s'établir à Rome. Tyrannion, l'affranchi de Lucullus, chargé par Sylla de transcrire les livres inédits d'Aristote qui provenaient de la bibliothèque d'Apellicon, communiqua ces ouvrages à Andronicus. Ce dernier les classa, composa des sommaires et des tables pour les différents livres, et les enrichit même de plusieurs commentaires. On lui attribue aussi le terme de *métaphysique*, τὰ μετὰ τὰ φυσικά. Les ouvrages d'Andronicus ont péri. Le fragment *Des vertus et des vices* dans Stobée, ainsi que la Paraphrase *des Éthiques à Nicomaque,* qu'on a longtemps attribués à Andronicus, sont d'un auteur plus récent. Ce dernier ouvrage fut d'abord publié sous le titre de *Incerti auctoris paraphrasis,* par Daniel Heinsius, Leyde, 1607, in-4°; puis en 1617, in-8°, avec le traité Περὶ παθῶν; réimprimé à Cambridge, 1679, et à Oxford, 1809, in-8°.

Plutarque, *Sulla*, 26. — Ammonius, in *Aristotel. cat.*, p. 8. — Sainte-Croix, *Historiens d'Alexandre;* Paris, 1175, in-4°, p. 113. — Blakesley, *Life of Aristoteles;* Cambridge, 1839. — Schoell, *Hist. de la litter. grecque,* III, p. 277; V, 154.

*ANDRONICUS (Ἀνδρόνικος), poëte grec, contemporain de Libanius et de Thémistius, né à Hermopolis vers l'an 360 après J.-C. Libanius vante le charme des poésies d'Andronicus. Mais un malheur imprévu qui frappa sa mère l'arrêta dans son essor. Thémistius parle d'un jeune poëte égyptien, auteur d'une tragédie et de dithyrambes. Il est probable qu'il s'agit d'Andronicus, quoique plusieurs critiques modernes prétendent qu'il est question du poëte Harpocration. Mais Photius ne laisse point place au doute: il donne à Andronicus le titre de décurion d'Hermopolis, et parle de ses drames et de ses poésies. En l'an 359, Andronicus, soupçonné avec quelques autres d'adhérer au paganisme, comparut à Scythopolis devant Paulus, délégué à cet effet par l'empereur Constance; mais les accusés furent acquittés. Il n'est plus question ensuite d'Andronicus. On n'a de ses ouvrages qu'une épigramme, citée dans l'*Anthologia græca* (VIII, 181.)

Libanius, *Epist.* LXXV, *De vita sua*, p. 68. — Themistius, *Orat.*, XXIX, p. 418. etc. — Maxime Planude, in *Nic. Comnenus, Prænotiones mystagog*, p. 148. — Ammien Marcellin, XIX. — Photius. *Biblioth.*

ANDRONICUS CALLISTUS (*Jean*) (Ἀνδρόνικος Κάλλιστος), moraliste grec, né à Thessalo-

iqué dans la première moitié du quinzième siècle, mort en 1478. Il vint en Italie après la prise de Constantinople par les Turcs, et donna les leçons de grec successivement à Rome, à Florence et à Ferrare. Il eut pour disciples Ange Politien, Janus Pannonius, et George Valla. Appelé ensuite à Paris pour y enseigner le grec après Hermonyme de Sparte, il fut un de ceux à qui l'université de cette ville dut le rétablissement de l'étude de la langue grecque. — On a de lui un traité *des Passions* (περὶ Παθῶν), que David Hœschelius a fait imprimer, Augsbourg, 1593, in-8°, et qui a été réimprimé en 1617 et 1679, et dans quelques éditions des œuvres d'Aristote. Quelques critiques attribuent ce traité à Andronic de Rhodes.

Hodius, *De Græcis illustribus*. — Platina, *Panegyricus in cardinal. Bessarion*. — Philelphe, *Epistolæ*, lib. XV, XVII, XXIX. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, VII, p. 330. — Clavier, dans la *Biographie universelle*.

ANDROQUE. *Voy.* ANDOQUE.

* **ANDROS** (*Edmond*), gouverneur anglais de l'Amérique du Nord, né le 6 décembre 1637, mort le 24 février 1713. Il servit d'abord dans la guerre de Charles II contre les Hollandais. En 1674, il succéda à son père comme bailli de Guernsay, et fut quelque temps après nommé gouverneur de New-York. Il fit la guerre aux Indiens, et souleva contre lui les colons, écrasés d'impôts. Rappelé en Angleterre, il ne tarda pas à être renvoyé en Amérique comme gouverneur des États de Massachusetts, de New-Hampshire, de Maine-New-Plymouth, de Rhode-Island, de Connecticut. Il se rendit de nouveau impopulaire par les taxes qu'il levait arbitrairement, et mit des entraves aux transactions ordinaires jusqu'à annuler tous les mariages qui n'avaient point été bénis par des ministres de l'Église anglicane. En octobre 1687, il se rendit à Hartford pour se faire remettre la charte de Connecticut, qu'il avait déclarée nulle. Le parchemin fut placé sur la table de la maison du parlement, et on prolongea à dessein les débats jusqu'au soir; tout à coup les lumières furent éteintes; et quand on les eut rallumées, la charte avait disparu. Soustraite par le capitaine Wadsworth et mise dans un arbre creux, elle y demeura longtemps cachée. L'arbre subsiste encore; on le vénère dans le pays sous le nom de *chêne de la charte de Connecticut*.

En 1688, le gouverneur marcha à la tête de huit cents hommes contre les Indiens, réunis à Penobscot. A son approche, les sauvages s'enfuirent; il fit construire des forts pour les tenir en respect.

Sur le rapport qu'Andros avait conclu un traité avec les Indiens pour venir massacrer les habitants de Boston, cette ville se souleva le 19 avril 1689. Le peuple prit possession de la place, saisit les fonctionnaires les plus hostiles, et força le gouverneur à chercher un refuge dans le fort. Andros fut rappelé en Angleterre, où on devait instruire son procès : mais on ne donna pas suite à cette affaire, et, à la grande surprise des Américains, Andros fut nommé gouverneur de Virginia en 1692. Dans ce nouveau poste, Andros se conduisit sans violence, et servit la colonie en encourageant la culture du coton et favorisant l'établissement de nombreuses manufactures. Il fut, en dernier lieu, gouverneur et bailli de Guernsay.

Duncan, *History of Guernsey*, p. 588-590. — Holmes, *American Annals*, I, 395-403. — Belknap, *History of New-Hampshire*, I, 232-237. — Hutchinson, *History of the Colony of Massachusetts-Bay*; Londres, 1765, 353-395. — Neal, *History of New-England*, II, 420-441. — Chalmers, *Political Annals of the colonies*, I, 463-470. — Allen, *American Biographical and historical dictionary*, p. 43-44. — Beverley, *History and present state of Virginia*, p. 94-97. — Bencroft, *History of the United States*, II, 405 et suiv.

* **ANDROSI** (*François*), sculpteur italien, natif de Padoue, mort en 1780. Il fit en 1762, pour la cathédrale de Padoue, un nouvel autel en marbre de Carrare, sous lequel on plaça les ossements de l'évêque Fricidius, mort au commencement du septième siècle.

Rosetti, *Descrizione delle Pitture, etc., di Padova*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **ANDROSTHÈNE** (Ἀνδροσθένης), natif de Thasos, un des amiraux d'Alexandre le Grand, accompagna Néarque dans son expédition destinée à explorer les côtes du golfe Persique : Athénée cite de lui un *Paraplus* de l'Inde. Marcius d'Israël fait mention d'un certain Androsthènes Jasius. L'épithète de *Jasius* n'est probablement qu'une erreur de copiste, et doit être corrigée en *Thasius*.

Strabon, p. 776, éd. Casaub. — Arrien, *Anab.*, VII, 20. — Athénée, p. 93, éd. Casaub.

* **ANDROSTHÈNE** (Ἀνδροσθένης), sculpteur grec, natif d'Athènes, vivait vers 420 avant J.-C.; il orna le temple d'Apollon à Delphes par les statues de Diane, de Latone, d'Apollon, des Muses, de Bacchus, et par un groupe de Bacchantes.

Pausanias, X, 19.

***ANDROTION** (Ἀνδροτίων), fils d'Andron, orateur et l'un des démagogues les plus influents d'Athènes, vivait vers 320 avant J.-C. Il était, dit le scoliaste d'Hermogène, orateur consommé, et élève d'Isocrate. Il fut président du conseil des cinq-cents. Contemporain de Démosthène, il plaida contre lui le sujet d'un décret illégal qu'Androtion voulait faire adopter au peuple. Nous avons le discours de Démosthène; la réponse d'Androtion a péri. Un seul fragment nous en a été conservé par Aristote, qui le cite avec éloge (*Rhét.*, III, 4).

Ni Suidas, ni Tzetzes, ni le scoliaste d'Hermogène, ne mentionnent l'orateur Androtion comme ayant été historien. Le fragment 49 (*Bibl. græco-latin.* de F. Didot), extrait de Pausanias, concerne aussi bien l'orateur que l'historien.

Plutarque met Androtion au nombre des hommes éminents obligés de s'exiler, et qui écrivirent hors de leur patrie. « Les Muses, dit-il, « pour composer les plus beaux et les plus

« nobles écrits, ont dû recourir à l'exil. C'est ainsi « que l'Athénien Thucydide écrivit en Thrace, à « Scapté Hylé; Xénophon à Scillunte, en Élide; « le Sicilien Timée, né à Tauromenium, écrivit à « Athènes; l'Athénien Androtion, à Mégare; le « poëte Bacchylide, dans le Péloponnèse. Tous « conservèrent leur force d'âme dans l'exil, qui « leur sembla venir en aide pour encore mieux « consacrer leur gloire, tandis que la postérité « n'a gardé aucun souvenir de ceux qui les exi- « lèrent. »

Les fragments de l'histoire *Atthide* ('Ατθίς), composée par Androtion, sont peu nombreux; ils ont été publiés avec ceux de Philochor par Siebelis; Leipz., 1811, in-8°.

Ch. Müller, *Fragm. hist. græc.*, dans la *Bibl. græco-lat.* de A. F. Didot.

*ANDROTION ('Ανδροτίων), agronome grec, vivait avant le temps de Théophraste (vers 360 avant J.-C). Son ouvrage, à l'exception de quelques fragments, est perdu.

Théophraste, *Historia plantarum*, II, 8. — Varron, *De re rustica*, I, 1. — Columella, *De re rustica*, I, 1. — Athenæus, III, 75 et 82. — Harpocration, au mot Ταφολοβολεῖον.

ANDROUET DU CERCEAU (*Jacques*), architecte français, natif d'Orléans, vivait à Paris dans la seconde moitié du seizième siècle. Il obtint du cardinal d'Armagnac les moyens d'étudier en Italie. L'arc de triomphe dont on voit encore des restes à Pole, en Istrie, attira surtout son admiration; et il reproduisit souvent, dans ses compositions, les colonnes accouplées qui sont de chaque côté de l'ouverture de ce monument. Androuet commença, le 30 mai 1578, le Pont-Neuf à Paris, d'après les ordres de Henri III; mais les guerres civiles l'empêchèrent d'achever cette construction. Ce ne fut qu'en 1604, sous le règne de Henri IV, que Guillaume Marchand y mit la dernière main. Les hôtels de Carnavalet, des Fermes, de Bretonvilliers, de Sully, de Mayenne, etc., furent bâtis par Androuet. Il fut aussi chargé en 1596, par Henri IV, de continuer la galerie du Louvre, commencée par ordre de Charles IX; mais il ne put la terminer. Androuet professait pour la religion réformée un attachement qui l'obligea de s'expatrier, et de laisser à Étienne du Pérac, peintre et architecte du roi, le soin d'achever son travail. Cet artiste, qui est regardé comme un des plus habiles architectes de la France, mourut à l'étranger. On ignore la date de sa mort. Il a laissé plusieurs écrits, dont les principaux sont : 1° *Livre d'Architecture, contenant les plans et dessins de cinquante bâtiments, tous différents;* 1559, in-fol., réimprimé en 1611; — 2° *Second livre d'Architecture,* faisant suite au précédent; 1561, in-fol.; — 3° *Les plus excellents bâtiments de France,* ouvrage dédié à la reine Catherine de Médicis, et imprimé à Paris en 1576 et suiv.; deux parties en un volume in-fol., réimprimé en 1607; — 4° *Livre d'Architecture, auquel sont contenues diverses ordonnances de plans et élévations de bâtiments pour seigneurs et autres qui voudront bâtir aux champs;* 1582, in-fol.; — 5° *les Édifices romains,* recueil de dessins gravés des antiquités de Rome, faits sur les lieux; 1583, in-fol.; — 6° *Leçons de Perspective;* 1576, in-fol. Il grava lui-même, à l'eau-forte, les planches qui accompagnent ces divers recueils.

Dezallier-d'Argenville, *Vie des fameux architectes.* — Legrand, *Description de Paris.* — Milizia, *Vite*, etc. — Durdent, dans la *Biographie universelle.*

* ANDRUZZI (*Louis*), théologien italien, comte de Sant-Andrea, né vers 1688 ou 1689 dans l'île de Chypre, mourut vers le milieu du dix-huitième siècle. Il appartenait probablement à une famille vénitienne établie dans cette île. De 1709 à 1732, il fut professeur de grec à l'université de Bologne. Il écrivit plusieurs livres de controverse pour la défense de l'Église catholique romaine, contre Dosithée, patriarche de Jérusalem, qui avait attaqué l'infaillibilité du pape, et renouvelé la fameuse dispute sur le *Filioque.* Voici ses principaux ouvrages : *Vetus Græcia de sancta romana sede præclare sentiens sive responsio ad Dositheum, patriarcham Hierosolymitanum;* Venise, 1713; — *Consensus tum græcorum tum latinorum Patrum de processione Spiritus Sancti e Filio, contra Dositheum, patriarcham Hierosolymitanum;* Rome, 1716, dédié au pape Clément XI; — *Perpetua Ecclesiæ doctrina de infallibilitate papæ in decidendis ex cathedra fidei quæstionibus extra concilium œcumenicum et ante fidelium acceptionem;* Bologne, 1720; — *Clementina constitutio unigenitus, Ecclesiæ traditionum vindex;* Bologne, 1723; — *Peremptorium Iconomachiæ per Jacobum Picenimum reviviscentis;* Venise, 1730; — *Vindiciæ sermonis sancti Ildefonsi, archiepiscopi Toletani, de perpetua virginitate ac parturitione Dei genitricis Mariæ;* Rome, 1742; — *Specimen philosophiæ moralis expressum in præstantioribus legibus et virtutibus gentilium græcorum;* Rome, 1744. — Andruzzi écrivit en langue italienne : *Orazione in lode di sua eccellenza il signor Andrea Cornaro, ambasciadore della serenissima repubblica di Venezia alla Santità di N. S. Clemente XI;* Bologne, 1620. Il traduisit en grec plusieurs homélies de Clément XI et une oraison de Benoît XIV.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ANDRY (*Nicolas*), médecin français, surnommé *Bois-Regard*, né à Lyon en 1658, mort le 13 mai 1742. Il fit ses premières études au collége des Grassins, et se destina d'abord à l'état ecclésiastique. Plus tard, il étudia la médecine à Reims et à Paris, où il fut reçu docteur en 1697. En 1701 il fut nommé professeur au collége de France, membre du comité de rédaction du Journal des Savants; et en 1724 il obtint la place de doyen de la Faculté de médecine. Il eut plusieurs démêlés, au sujet de quelques points de médecine et d'administration scolaire, avec Ph

lippe Hecquet, Jean-Louis Petit et Lémery. Sous le décanat d'Andry, la Faculté écrivit au cardinal de Noailles pour lui représenter « l'abus des dispenses du carême, données par d'autres que les médecins reçus; abus capables d'énerver la discipline ecclésiastique. » Le cardinal fit droit aux représentations de la Faculté dans un mandement qui fut publié aux prônes des paroisses. La Faculté, par l'organe d'Andry, décida que « désormais les chirurgiens, au moment de faire quelque grande opération, se feraient assister d'un docteur. » La Faculté renouvela aussi les anciens règlements de librairie (1535) qui ordonnaient que les ouvrages de médecine, de chirurgie et de pharmacie ne seraient mis sous presse qu'après avoir reçu l'approbation de la Faculté.

On a d'Andry : *Réflexions ou Remarques critiques sur l'usage présent de la langue française;* Paris, 1689 et 1692 : ce livre, dirigé contre le P. Bouhours, fut suivi des *Réflexions critiques* avec six lettres, et des *Sentiments de Cléarque sur les dialogues d'Eudoxe de Philante;* — *Traité de la génération des vers dans le corps de l'homme;* Paris, 1700 : Lémery en fit une critique sévère dans le *Journal de Trévoux*, pour se venger de celle qu'Andry avait publiée de son *Traité des aliments;* Valisnieri appliqua à l'auteur l'épithète d'*homo vermiculosus*, lui reprochant de voir des vers partout; — *Éclaircissements sur le livre de la génération des vers dans le corps de l'homme, contenant les remarques nouvelles sur les vers et les maladies vermineuses;* in-12, Paris, 1702 : c'est une réponse aux critiques qu'on avait faites du livre précédent; — *Remarques de médecine sur différents sujets, principalement sur ce qui regarde la saignée et la purgation;* Paris, 1610, in-12; — *le Régime du carême, considéré par rapport à la nature du corps et des aliments;* Paris, 1710, in-12; — *Traité des aliments du carême;* Paris, 1713, 2 vol. in-12, puis 3 vol. in-12; on y a joint l'ouvrage précédent; — *le Thé de l'Europe*, ou *les Propriétés de la véronique;* Paris, 1704; Reims, 1746, 1747, in-12; — *Examen de différents points d'anatomie, de chirurgie, de physique et de médecine;* Paris, 1723, in-8° : l'auteur y fait une injuste critique du fameux *Traité sur les maladies des os*, de J.-L. Petit; — *Remarques de chimie touchant la préparation de certains remèdes;* Paris, 1735, in-12; libelle dirigé contre la première édition de la *Chimie médicale* de Malouin; — *Cléon à Eudoxe, touchant la prééminence de la médecine sur la chirurgie;* Paris, 1738, in-12 : c'est une justification du décanat d'Andry; — *Orthopédie*, ou *l'Art de prévenir et de corriger dans les enfants les difformités du corps;* Paris, 1741, 2 vol. in-12, fig.; Bruxelles, 1743, 1 vol. in-8°, fig. C'est un des premiers traités didactiques d'orthopédie.

Hazon et Bertrand, *Des hommes les plus celèbres de la Faculté de médecine de Paris.* — *Encyclopédie méthodique.*

ANDRY (*Charles-Louis-François*), médecin français, né à Paris en 1741, mort le 8 avril 1829. Fils d'un riche épicier-droguiste, il étudia la médecine moins pour gagner sa vie que pour soulager les malades. Il fut médecin des hôpitaux, docteur-régent de la Faculté de Paris, et l'un des premiers membres de la Société royale de médecine. Il se plaisait à dire qu'il avait *gentilhommisé* la médecine. Il donnait chaque année aux pauvres le dixième de ses revenus. Nommé (sur la recommandation de Corvisart) à son insu l'un des quatre médecins consultants de Napoléon, Andry ne prélevait sur son traitement que les frais de costume, et remettait le surplus au maire de son arrondissement pour le faire distribuer aux indigents, « persuadé, disait-il, qu'il ne devait pas profiter d'un argent qu'il reconnaissait n'avoir pas gagné. » Andry fut un des plus zélés propagateurs de la vaccine, et ardent antagoniste de Mesmer. Il mourut fort âgé, et son testament se termine par ces mots : « Je ne demande que des prières. » Outre quelques mémoires, on a de lui : *le Manuel du jardinier*, traduit de l'italien de Mandirola; Paris, 1765, in-8°, sous le pseudonyme de *Randy;* — *Matière médicale*, extraite des meilleurs auteurs et des leçons de Ferrein; ibid., 1770, 3 vol. in-12; — *Recherches sur la rage;* ibid., 1778, 1779, in-8° : ce livre, qui a été traduit dans plusieurs langues, a été inséré dans les *Mémoires de la Société de médecine*, t. Ier, p. 104; — *Observations et recherches sur l'usage de l'aimant en médecine* (avec Thouret); ibid., 1783, in-8°; et dans les *Mémoires de la Société de médecine*, t. III, p. 531; — *Recherches sur la mélancolie;* ibid., 1786, in-4°; et dans les *Mémoires* précités, t. V, p. 89.

G. Lardin, *Hommage à la mémoire d'Andry;* Paris, 1830, in-8°. — *Dictionnaire de la Conversation.*

ANEAU ou plutôt **ANNEAU** (*Barthélemy*), dit *Annulus*, poëte, historien et jurisconsulte français, né à Bourges vers le commencement du seizième siècle, tué le 21 juin 1565. Il fut professeur de rhétorique au collége de la Trinité, à Lyon; et ce collége, dirigé par des séculiers en rivalité avec les colléges dirigés par des prêtres, était soupçonné de favoriser le calvinisme. « Une pierre, dit l'auteur des Recherches sur l'histoire de Lyon, une pierre lancée d'une fenêtre de ce collége sur le saint sacrement, le jour de la Fête-Dieu, sembla réaliser les soupçons qu'on avait sur la religion de ce collége : le peuple, irrité de cet attentat, entra en fureur, massacra Aneau sans savoir s'il en était l'auteur, et le collége fut fermé le lendemain. » Une autre circonstance avait aggravé les soupçons : c'est celle de sa liaison intime avec Clément Marot.

Parmi ses ouvrages, conçus dans le goût du siècle, on remarque : *Mystère de la Nativité, par personnages, composé en imitation verbale et*

musicale de diverses chansons, publié dans un volume intitulé *Chant natal*, contenant sept noëls, un chant pastoral et un chant royal; Lyon, 1539, in-4°; en 1559, sous le titre de *Genethliac musical et historical de la conception et nativité de Jésus-Christ*; — *Lyon marchant, satire françoise sur la comparaison de Paris, Rouen, Lyon et Orléans*; Lyon, 1542, in-4° : c'est une espèce de drame qui fut joué en 1641 sur le théâtre du collége de la Trinité; on y trouve le récit des principaux événements arrivés en Europe depuis 1524 jusqu'en 1540; — *les Emblèmes d'André Alciat, traduits vers pour vers*; Lyon, 1549, in-8°, 1558, in-16; — *Picta Poesis*; Lugduni, 1552, in-8°; recueil de vers grecs et latins, publié aussi sous ce titre : *Imagination poétique, traduite en vers françois des Latins et Grecs, par l'auteur d'iceulx*; Lyon, 1552, in-8°; — *la République d'Utopie, traduite du latin de Thomas Morus*; Paris, in-8°, et Lyon, in-16; — *Alector*, ou *le Coq, histoire fabuleuse en prose française, tirée d'un fragment grec*; Lyon, 1560; in-8° : Bernard de la Monnoye en fait la critique suivante : « C'est un mauvais ouvrage, où de bonnes gens « croient voir un sens mystique merveilleux, « quoiqu'il n'y en ait pas plus que dans les fan- « freluches de Rabelais. Aneau d'ailleurs, pau- « vre écrivain, soit en latin, soit en français, « feignait, pour donner plus de poids à son ou- « vrage, de l'avoir traduit d'un fragment grec. » Ce jugement n'a pas empêché que l'*Alector* d'Aneau ne soit encore aussi recherché que les *Fanfreluches* de Rabelais.

Archives historiques et statistiques du département du Rhône, XI, 83. — Rubys, *Histoire véritable de la ville de Lyon*, p. 389. — *Biographie lyonnaise*; Lyon, 1839. — La Croix du Maine, *Bibliothèque française*. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — *Recherches pour servir à l'histoire de Lyon*; Lyon, 1757, 2 vol. in-12.

ANEAU (*Lambert* D'). *Voy.* DANEAU.

*__ANEDA__ (*Jean* D'), peintre espagnol, natif de Burgos, exécuta en 1565, de concert avec Jean de Cea, quelques ouvrages pour la cathédrale de sa ville natale.

Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

ANEL (*Dominique*), chirurgien français, né à Toulouse vers 1679, mort vers 1730. Il est connu pour avoir inventé une nouvelle méthode de guérir les fistules lacrymales, méthode qui porte son nom. Il étudia d'abord à Toulouse, puis à Montpellier, sous la direction d'Antoine Petit et de Maréchal. Au commencement du dix-huitième siècle, il servit comme chirurgien dans les armées de l'empereur d'Autriche. En 1710 il s'établit à Gênes, où il guérit un jeune abbé d'une fistule lacrymale, en introduisant dans le conduit lacrymal une soie de sanglier, à laquelle il substitua plus tard une petite canule; il y faisait des injections à l'aide d'une petite seringue. Cette cure merveilleuse fut le premier essai de la méthode d'Anel, qu'on pratique encore aujourd'hui généralement, et qui eut à son origine beaucoup de détracteurs. La méthode d'Anel fut perfectionnée par Heister (*Voy.* ce nom). On a d'Anel : *Art de sucer les plaies sans se servir de la bouche d'un homme; avec un discours sur un spécifique propre à prévenir les maladies vénériennes*; Amsterdam, 1707, in-12 : opuscule réimprimé plusieurs fois, et inséré dans les *Dilucidazioni* de Sancassani; l'auteur conseille l'emploi d'une espèce de seringue pour extraire d'une plaie pénétrante le sang extravasé; — *Nouvelle méthode de guérir les fistules lacrymales, avec un recueil de différentes pièces pour et contre, et en faveur de la même méthode*; Turin, 1713-1714, in-4° : ce volume, assez rare, renferme aussi : *Observation singulière sur la fistule lacrymale*; — *Informazione fatta dal chirurgo Fr. Signorotti contra monsù Dom. Anel*; — *Lettres diverses*, ou *les Critiques de la critique de Signorotti*; — *Suite de la nouvelle Méthode, ou discours apologétique*, etc.; — *Dissertation sur la nouvelle découverte de l'hydropisie du conduit lacrymal*; Paris, 1716, in-12; — *Recueil de méthodes pour la guérison des plus dangereuses maladies*; Trévoux, 1717, in-12; — *Relation d'une énorme tumeur occupant toute l'étendue du ventre d'un homme hydropique, et remplie de plus de sept mille corps étrangers*; Paris, 1722, in-12.

Biographie médicale.

ANÉLIER (*Guillaume*), troubadour, natif de Toulouse, vivait à la fin du douzième siècle et au commencement du treizième. Il ne nous est connu que par quatre sirventes, où se manifestent avec énergie son amour pour son pays, et son aversion pour la guerre dont le résultat devait être de livrer le Languedoc à une domination étrangère. De semblables pièces de vers sont des morceaux d'histoire où le chant d'un seul poëte peint l'esprit d'un peuple entier. On lit à la fin du quatrième sirvente le couplet suivant (traduit en français) :

Les troubadours bien sont négligés,
Et la fleur des vaillants barons
A qui les cours, la galanterie, le savoir
Plaisalent, et les joyeux ébats et les divertissements.
Que maintenant si vous leur en voulez parler,
Ils penseront vous vilipender;
Car rien de cela ne peut leur plaire.
Avoir, avoir, leur ôte le rire.

Millot, *Histoire littéraire des troubadours*, III, 404. — *Histoire littéraire de la France*, t. XVIII, p. 553.

ANELLI (*Angelo*), poëte italien, né en 1761 à Desenzano dans le Brescian, mort le 3 avril 1820. Secrétaire du général Angera pendant les guerres des Français en Italie, commissaire du Directoire près de l'administration du département de Benaco, professeur d'éloquence à Brescia et à Milan, Anelli a laissé quelques opuscules, dont voici les titres : *Odæ et Elegiæ*; Vérone, 1780, in-8°; — *l'Argene, novella morale in ottava rima*; Venise, 1793, in-8°; — *le Cronache di Pindo*; Milan, 1811, 1818, in-8°;

uvrage inachevé, qui est une espèce de ta-leau où l'auteur passe en revue tous les grands crivains anciens et modernes, mais particu-èrement ceux d'Italie; — des opéras-buffa, et ente et une autres pièces de théâtre données ous le voile de l'anonyme et sous des noms sup-osés.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo VIII e dei contemporanei.*

ANEMAS (les), quatre frères qui, en 1105, onspirèrent contre Alexis Comnène, empereur 'Orient. Leur complot ayant été découvert, ils urent soumis à d'horribles tortures, et en-ermés, près du palais de Blaquernes, dans une our qui porte depuis lors le nom de *Tour des nemas.*

ANÉRIO (*Felix*), célèbre musicien italien, né Rome vers 1560, mort vers 1630. A la mort e Palestrina, il fut nommé compositeur de la hapelle pontificale le 3 avril 1594. On a de lui : ois livres de madrigaux spirituels à cinq voix; ome, Gardane, 1585; deux livres de concerts pirituels à quatre voix; Rome, Goattino, 1593; - *Responsori per la settimana santa, a tre e uattro voci;* Rome, Zanetti, 1603; — *Canzo-ette a tre, quattre voci; madrigali spirituali tre, quattro voci,* lib. 4; Rome, Zanetti, 1603. n a aussi imprimé à Francfort-sur-le-Mein, 1610, *Canzoni a quattro voci.* Quelques otets et psaumes à huit voix d'Anério sont in-érés dans les trois collections publiées par abio Constantini à Naples, 1615, et à Rome, 316 et 1617. On trouve aussi un sonnet à huit oix, du même compositeur, dans les *sonnetti uovi* de Fabio Petrozzi, Rome, 1609. Dans le ième recueil sont deux sonnets en l'honneur 'Anério : l'un, mis en musique par Léonard [erdret, sur ces paroles : *Felice ora ch' Orfeo i chiama;* l'autre, par Jean Tavaccio, *Vivo elice or tra quest' antri,* etc. Les compositions iédites de Felice Anério se conservent dans les rchives de la basilique du Vatican et à la cha-elle pontificale.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.* — Fétis, *Biogra-hie universelle des Musiciens.*

ANÉRIO (*Jean-François*), musicien, frère uîné du précédent, né à Rome vers 1567, ut d'abord maître de chapelle de Sigismond III, oi de Pologne, puis de la cathédrale de Vérone. De là il fut appelé à Rome pour y remplir la lace de maître de musique du séminaire romain; l fut ensuite maître de chapelle de la *Madona-le-Monti;* enfin, en 1600, il obtint le même mploi à Saint-Jean de Latran, où il resta jus-qu'en 1603. On ignore l'époque de sa mort. Jean-François Anério est un des premiers com-positeurs italiens qui aient fait usage de croches, le doubles et de triples croches. On a de lui entre autres : *Guirlanda di sacre rose, motetti a cinque voci;* Rome, Soldi, 1613; — *Selva armonica, dove si contengon motetti, madri-gali, canzonnetti, dialoghi; arie a una, dai* (sic), *tre a quattro voci, con bassa per organo;* Rome, 1617; — *Diporti musicali, madrigali ad una, due, tre quattro voci;* Rome, 1617; — *Libro delle letanie;* Rome, Marsotti, 1626; — *Teatro armonico spirituale di madrigali a cinque, sei, sette e otto voci,* 1619. Quelques motets de Jean-François Anério ont été insérés dans trois collections publiées par Fabio Constantini sous les titres suivants : 1° *Salmi a otto voci di diversi eccellentissimi autori;* Naples, G.-G. Carlino, 1615; — 2° *Vari motetti a due, tre, quattro voci,* etc.; Rome, Zanetti, 1616; — 3° *Alcuni motetti a otto voci,* etc.; Rome, 1617. La vogue extraordinaire qu'obtint la messe du pape Marcel, composée par Pales, et la difficulté de l'exécuter en quelques endroits à six voix, telle qu'elle était écrite, détermina Jean-François Anério à la réduire à quatre voix pour en faciliter l'exécution : elle fut imprimée dans cet état pour la première fois, en 1600, à Rome.

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.* — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

* **ANESI** (*Paul*), paysagiste florentin, vivait au milieu du dix-huitième siècle. Ses ouvrages les plus estimés sont des vues de ruines des environs de Rome. On les confond quelquefois avec ceux de J.-P. Pannini. Anesi fut le maître de Zuccherelli.

Lanzi, *Storia pittorica.*

* **ANEURIN**, poëte gaëlic, mort en 570 de J.-C. Il était fils de Caw-ab-Geraint, chef des Gododins ou Ottadins, c'est-à-dire « habitants d'une région voisine des forêts. » Quelques-unes des productions de ce poëte subsistent encore. Les Gododins, qui habitaient le nord de l'Angleterre, furent complétement défaits par les Saxons en 540 dans la bataille de Cattraeth, sur la côte de Northumberland. Des trois cent soixante-trois chefs présents à la bataille, quatre seulement échappèrent à la mort. Aneurin fut de ce nombre. Il se réfugia à la cour du roi Arthur, dans la Galles du sud, où il se lia d'amitié avec le barde Taliesin.

Le morceau le plus important d'Aneurin qui nous reste est une pièce de plus de 900 lignes, toutes rimées, mais d'une longueur irrégulière, appelée *les Gododins.* C'est un fragment d'un poëme ou d'une série de poëmes consacrée à la mémoire des guerriers qui succombèrent dans la bataille de Cattraeth. L'authenticité de ce poëme gaëlic a été contestée il y a quelques années; mais elle a été défendue avec succès par M. Sharon Turner. Une traduction complète, quoique peu exacte, en a été donnée par Edward Davies dans sa *Mythology and Rites of the British Druids,* et une autre par l'archidiacre William. Un court extrait des *Gododins* a été donné, par Gray, dans Evans *Specimens of the Welsh Bards.* Un autre poëme, attribué à Aneurin, est imprimé dans la *Myvyrian Archaiology,* sous le titre de *Englynion*

y Misoeld (vers sur les mois); mais l'authenticité de ce poëme n'est pas aussi certaine que celle des *Gododins*.

J.-H. Parry, *Cambrian Plutarch*, p. 21-40. — Owen, *Cambrian Biography*, p. 8, etc. — *Cambro-Briton* (publié par J.-H. Parry), I, 91-94. — E. Jones, *Relicks of the Welsh Bards*, p. 17 — Davies, *Mythology and Rites of the British Druids*, p. 326-383. — Sharon Turner, *A Vindication of the Genuineness of the Ancient British Poems*, à la fin de son *History of the Anglo-Saxons*, 5e édit.; III, 536, 589, etc.

ANFOSSI (*Pascal*), compositeur italien, né à Naples en 1729, mort à Rome en 1795. Il fit ses premières études dans sa ville natale, sous les professeurs les plus distingués. Le célèbre Piccini encouragea les premiers essais d'Anfossi, et lui procura, en 1771, un engagement comme compositeur au théâtre *delle Dame*, à Rome. Quoique ses ouvrages eussent d'abord peu de succès, Anfossi persista dans sa carrière; en 1773 il fit jouer *l'Inconnue persécutée*, et obtint enfin un triomphe complet. En peu de temps se succédèrent *la Finta Giardiniera*, *il Geloso in cimento*, l'*Avaro* et autres; mais son grand opéra de l'*Olympiade*, qui fut très-mal reçu, le décida à quitter l'Italie. Il vint à Paris, précédé du titre pompeux de maître du conservatoire de Venise, et donna au grand Opéra son *Inconnue persécutée*, arrangée sur des paroles françaises; mais le public restant indifférent aux accords de cette mélodie étrangère, Anfossi quitta aussi la France, et en 1783 on le trouve directeur du théâtre italien de Londres. Après quelques années d'exil, il revint définitivement se fixer à Rome; et dès lors il compta de brillants succès, au nombre desquels il faut ranger ceux d'*Antigone*, de *Démétrius*, et de son opéra-buffa *le Pazzie de' Gelosi*, composition qui fit fureur à Rome. En 1789 il obtint les honneurs d'un triomphe musical, et mourut comblé des faveurs de la fortune et de la renommée. La musique profane n'est pas son seul titre de gloire : il composa plusieurs *oratorio*, dont les poëmes avaient été faits par Métastase, et qui obtinrent autant de vogue que ses meilleurs opéras. Le nombre de ces derniers s'élève à 39; on en trouve la liste dans Gerber, *Dictionnaire des Musiciens*, et dans Fétis. [*Enc. des g. du m.*]

Fétis s'exprime ainsi sur le mérite d'Anfossi : « La réputation d'Anfossi a égalé celle des plus grands maîtres de son temps; cependant on ne peut nier qu'il ne soit inférieur à Galuppi, à Piccini, à Paisiello pour l'invention; et l'on ne peut expliquer l'éclat de ses succès que par l'air naturel et facile qui régnait dans ses mélodies, et surtout par cette magie de la coupe italienne, qui consiste dans un heureux retour des idées principales. Mais les produits d'un art ne vivent pas longtemps s'il ne s'y trouve de la création; de là vient que la musique d'Anfossi a vieilli plus vite que celle de ses émules. Grand nombre de morceaux de Buranello, de Piccini, de Sacchini et de Paisiello seraient encore entendus avec plaisir; il en est peu d'Anfossi qui aujourd'hui ne fissent naître l'ennui. »

Gerber, *Lexicon der Tonkünstler*. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens*.

***ANFOSSO** (*Jacques*), graveur italien, vivait à Pavie dans le seizième siècle. C'était un artiste habile, qui jouissait de la faveur des papes Pie V et Grégoire XIII, comme nous l'apprend l'épitaphe suivante, conservée dans le *Lettere pittorice : Jacopo Anfosso Ticinensi, in crystallis ad fabre formandis, præciosisque lapillis cælandis, veris a falsis dignoscendis, clarissimo; princip. ob solers ingenium, integritatemque, Pio V, Greg. XIII, Romanis pontificib. grato, vixit ann. LXXX. Cælum extulit, cælum abstulit, cælum accipit. Tiberius Cæolius ex testamento P. C. Ann. Sal., M. D. LXXXV.*

Bottari, *Raccolta di lettere sulla pittura*, etc.

***ANGARANO** (*Ottavigno*, comte), peintre vénitien, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. On a de lui, dans l'église de San-Daniele à Venise, un tableau d'autel représentant l'Adoration des pasteurs, et qui a été pris pour un ouvrage du Tintoret.

Descrittione di tutte le pubbliche pitture della città di Venezia, etc. — Heineken, *Dictionnaire des Artistes*, etc. — Brulliot, *Dictionnaire des Monogrammes*, etc.

ANGE (*Angelos*), nom de famille d'Isaac et Alexis, empereurs de Constantinople. *Voy.* Isaac et Alexis.

***ANGE** (*François* de l'), peintre d'histoire né à Annecy (Savoie) en 1675, mort en 1756. Il vécut huit ans à Turin, et entra en 1706 à Bologne dans l'ordre de San-Filippo-Neri, où il passa le reste de sa vie. On a de lui un grand nombre de petits tableaux estimés, représentant des sujets religieux.

Crespi, *Felsina pittrice*, etc. — Lanzi, *Storia pittorica*, etc.

ANGE DE SAINT-JOSEPH le père, carme déchaussé, dont le véritable nom était *Joseph Labrosse*, naquit à Toulouse en 1636, et mourut le 29 décembre 1697. En 1662 il vint à Rome, où il étudia l'arabe dans le couvent de Saint-Pancrace, sous le père Célestin à San-Liduvina, frère du célèbre orientaliste Golius. Le 12 novembre de l'année suivante, il fut envoyé comme missionnaire en Orient avec trois autres carmélites; le 5 mai 1664, il arriva à Smyrne, et le 5 novembre suivant, à Ispahan. Ce fut là qu'il apprit le persan sous le père Baltazar, carmélite portugais, et parvint, dit-on, au bout de quelques mois, à pouvoir prêcher dans cette langue. Il passa dix ans en Perse et en Arabie, et fut prieur de son ordre, d'abord à Ispahan, puis à Basrah. Après la prise de cette ville par les Turcs, le père Ange se rendit, en avril 1678, à Constantinople pour solliciter du sultan la protection de l'établissement des missionnaires à Basrah; il réussit dans sa mission par l'intermédiaire de l'ambassadeur français, M. de Noin

el; mais, peu de temps après, il fut rappelé à Rome, où il arriva en novembre 1679. En 1680 il vint à Paris, devint supérieur des missions de la Hollande, passa ensuite en Angleterre et en Irlande, où il séjourna plusieurs années, et fut nommé, l'année même de sa mort, prieur du couvent des Carmélites à Perpignan.

On a de lui : *Pharmacopæa persica, ex idiomate persico in latinum conversa; opus missionariis, mercatoribus, cæterisque regionum orientalium lustratoribus necessarium; accedit in fine specimen notarum in pharmacopæam persicam;* Paris, 1681, in-8°. Suivant le docteur Hyde (*Biographia Britannica*), cité par Langlès (*Biog. univers.*), « cet ouvrage a été traduit du persan par le P. Matthieu, dont le P. Ange a tu le nom, sans oser pourtant y substituer ouvertement le sien, placé en caractères persans sur le titre de l'ouvrage; ce même nom est en caractères romains en tête de la dédicace adressée au général des carmes déchaussés. » Un autre ouvrage a pour titre : *Gazophylacium linguæ Persarum, triplici linguarum clavi italicæ, latinæ, gallicæ, nec non specialibus præceptis ejusdem linguæ reseratum;* Amsterdam, 1684, in-fol. Bernier, Pétis de la Croix, et Chardin, citent avec éloge le P. Ange. H.

Martialis a San Joanne-Baptista, *Bibliotheca scriptorum carmelitarum excalceatorum.* — Nicéron, *Mémoires*, XIX, p. 26. — *Bibliotheca carmelitana.* — *Biographie toulousaine.*

ANGE DE SAINTE-ROSALIE (nom de famille : *François Vaffard*), augustin déchaussé de la maison des Petits-Pères, né à Blois en 1655, mort à Paris en 1726. Destiné à professer la théologie, il fut entraîné vers l'étude de l'histoire, et profita des riches matériaux laissés par le P. Anselme. Il s'en servit pour composer l'*Histoire de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, en 9 vol. in-fol., ouvrage diffus; l'*Histoire de la maison de France;* un *État de la France*, en 5 vol. in-12, ouvrage auquel les religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur mirent la dernière main en 1749, en le publiant avec des augmentations en 6 vol. in-12. L'*État de la France* contient, aussi exactement que possible, l'origine, la nature, les prérogatives de tous les officiers ecclésiastiques, civils et militaires, de la couronne.

Lelong, *Bibliothèque historique de la France.* — Quérard, *la France littéraire*, I, p. 64. — Jugler, *Bibliotheca historiæ literariæ*, III, 1574. — Gallais, dans la *Biographie universelle.*

ANGE. *Voy.* MICHEL-ANGE.

ANGE (*Rocca*). *Voy.* ROCCA.

ANGEBERT. *Voy.* ENGILBERT.

***ANGELBERT**, poëte du neuvième siècle. On lui attribue un poëme sur la bataille de Fontenay, dont les vers suivants témoignent que leur auteur assista à la bataille :

Hoc autem scelus peractum
Quod descripsi rytmia
Angelbertus ego vidi.

Histoire littéraire de la France, V.

ANGÈLE MERICI, ou DE BRESCIA (la mère), fondatrice de l'ordre des Ursulines, née en 1511 à Desenzano, sur le lac de Guarda, morte le 21 mars 1540. Elle fut élevée dans la maison de son oncle, entra fort jeune dans l'ordre de Saint-François, et fit un pèlerinage dans la terre sainte. A son retour, elle fonda en 1537, à Brescia, un ordre de religieuses dont elle fut nommée supérieure. Cet ordre devint si florissant, que, dans moins de cent ans, on comptait seulement en France plus de trois cent cinquante couvents d'ursulines.

Hélyot, *Histoire des ordres monastiques*, IV, p. 150. — D'Emillianne, *Histoire des ordres monastiques*, p. 247-249. — Moréri, *Dict. hist.*

ANGELERIO. *Voy.* ANGELIERI.

ANGELI (*Bonaventure*), historien italien, né à Ferrare vers le commencement du seizième siècle, mort en 1576. Il fut d'abord chargé des affaires des ducs de Ferrare, alla ensuite s'établir à Parme, dont il écrivit l'histoire. David Clément, dans sa *Bibliothèque curieuse*, etc., t. I, p. 325, dit qu'Angeli, ayant le projet de décrire tous les fleuves de l'Italie avec les pays, les montagnes, les villes et les châteaux situés sur leurs bords, et de corriger les erreurs de Ptolémée, de Pline et des géographes modernes, fit plusieurs voyages pour observer les différentes positions des lieux; qu'arrivé à Parme, on le pria de joindre l'histoire de la ville à celle de la rivière de ce nom; qu'il s'y arrêta, et que le libraire Érasme Viotto lui ayant offert son magasin de livres, il l'accepta, se mit à écrire l'*Histoire de Parme*, et, l'ayant terminée en six mois, la fit imprimer chez ce même libraire. Elle ne parut cependant que quinze ans après la mort de l'auteur : *Istoria della città di Parma, et descrizione del fiume Parma, lib.* 8; Parma, Erasmo Viotto, 1591, in-4°. Chacun de ces huit livres est dédié à quelqu'un des principaux seigneurs de l'État de Parme, et, dans chacune de ces dédicaces, l'auteur fait l'histoire généalogique de celui à qui elle est adressée. Les exemplaires de cette histoire sont assez rares, ceux surtout où certains passages sur P.-L. Farnèse ne sont pas supprimés. Selon Clément, l'ouvrage est très-recherché en Hollande, parce qu'il n'a pas été inséré dans le *Trésor des antiquités d'Italie.* On avait publié, l'année précédente, cet autre ouvrage d'Angeli qu'il faut joindre à son histoire : *Descrizione di Parma, suoi fiumi, e largo territorio;* Parma, Fr. Vittorio, 1590. Parmi quelques écrits que le même auteur avait publiés à Ferrare, on distingue : 1° *la Vita di Lodovico Cati, gentiluomo ferrarese*, etc., 1554 : ce Cati était un docteur en droit, ministre des ducs de Ferrare; — 2° *De non sepeliendis mortuis;* — 3° *Gli elogi degli eroi Estensi;* — 4° *Discorso intorno l'origine de' cardinali*, 1565.

Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, t. I. — Barotti, *Memorie istoriche di letterati Ferraresi*, t. II, p. 187. — Affo, *Storia di Parma*; et *Memorie degli scrittori e letterati Parmigiani*, t. IV, p. 209. — Alberti, *Historia di Parma*. — Brunet, *Manuel du libraire*. — Ginguené, dans la *Biographie universelle*.

ANGELI (*Étienne* d'), mathématicien italien, élève du célèbre Cavalieri, vivait vers le milieu du dix-septième siècle. Il fut engagé dans une polémique avec Riccioli au sujet de la rotation de la terre, et répondit victorieusement aux arguments que son adversaire avait opposés au système de Copernic. Après la suppression de son ordre en 1668, il enseigna les mathématiques à Padoue. Ses ouvrages, publiés in-4° à Venise, sont : *Problemata geometrica*, 1658; — *Miscellaneum hyperbolicum et parabolicum*, 1659; — *Miscellaneum geometricum*, 1660; — *De infinitorum spiralium spatiorum mensura*, 1660; — *De infinitarum cochlearum mensuris*, 1661; — *De infinitis parabolis, de infinitisque solidis*, etc., 1659; — *Eorundem liber quintus*, 1663; — *De superficie ungulæ, et de quartis litiorum parabolicorum et cycloidatium*, 1661; — *Quæstiones ad stereometriam et mechanicam, pars prima*, 1662; — *Considerationi sopra la forza di alcune regioni fisico-mattematiche, addotte da G.-B. Ricciolo.... Contra il sistema copernicano*, 1662; — *De infinitis spiralibus inversis*, etc.; Padoue, 1659. Montucla cite les écrits d'Angeli avec éloge.

Montucla, *Hist. de mathem.* — Beughem, *Bibliographia mathematica*.

***ANGELI** (*Filippo*), peintre italien, né à Rome vers la fin du seizième siècle, fut le premier qui s'attacha, dans la composition des paysages, aux règles de la perspective la plus exacte. En 1612 le grand-duc de Toscane Cosme II, protecteur éclairé des beaux-arts, réussit à l'attirer à sa cour, où il passa une grande partie de sa vie; il y mourut en 1645. Ses tableaux sont extrêmement rares, et les amateurs les payent un prix exorbitant. Le musée Napoléon en possédait un qui a donné lieu à de grandes contestations. Il représentait *le Satyre et le Passant*, personnages d'une fable de la Fontaine; et cependant le bonhomme était, à l'époque de la mort de Philippe Angeli, beaucoup trop jeune pour avoir traité ce sujet avant lui. Était-ce le peintre ou le fabuliste qui le premier avait eu l'idée de cette allégorie? Ni l'un ni l'autre, car l'antiquité avait pris l'initiative; et, malgré les calculs de ceux qui, pour tout accorder, attribuaient ce tableau au peintre Sébastiani Ricci, mort en 1754, il n'est pas impossible que la Fontaine et Angeli aient puisé la même idée aux mêmes sources. [*Enc. des g. du m.*]

Il y a plusieurs autres artistes italiens du nom d'*Angeli* (*César*, *Joseph*, *Jean*), qui vivaient au dix-septième et au dix-huitième siècle.

Baglione, *Vite de' pittori*. — Pascoli, *Vite de' pittori*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Heineken, *Dict. des artistes*.

***ANGELI** (*François-Marie*), frère mineur d'Assisi, dans les États du pape, écrivit, vers la fin du dix-septième siècle, une histoire du couvent auquel il appartenait. Son ouvrage fut publié après sa mort; il est intitulé *Istoria del sacro convento d'Assisi, sua fondazione, privilegi, sepoltura del padre serafico san Francesco*, etc.; Montefiascone, 1704, in-fol.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

***ANGELICO** (*Michel-Angelo*), pharmacien italien, natif de Vicence, vivait vers la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième. Il pratiqua la pharmacie avec beaucoup de succès dans le district de Vitture; et on lui attribue le mérite d'avoir perfectionné l'art des antidotes, à tel point que le collegio de' Medici l'honora d'un diplôme spécial, et que l'on publia en son honneur un poëme intitulé *Elogia in theriacam et mithridaticam antidotum a Michaele-Angelo Angelico, pharmacopœo Vicentino, ad divi Michaelis symbolum pristino candori restitutam*; Vicenza, 1618, in-4°. — Angelico consacra ses heures de loisir à la poésie, et devint membre de l'Académie Olympique. Ses ouvrages sont : *l'Antidotario di Claudio Galeno*; Vicenza, 1608, in-8°, réimprimé en 1613, in-4°; — *Cento madrigali*; Vicenza, 1604; — *l'Amor gradito, idillo*; Vicenza, 1613, in-12. Il composa aussi quelques poésies dans l'ancien idiome toscan et dans le dialecte vénitien. Quelques-uns de ses vers sont imprimés dans le *Gareggiamento poetico* de Petrelli.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Angiolgabriello di Santa-Maria, *Biblioteca de' scrittori di Vicenza*, VI, 117-119.

***ANGELICO** (*Michel-Angelo*), poëte italien, neveu du précédent, natif de Vicenza, mort à Vienne en 1697. Il avait étudié le droit; mais il consacra presque tout son temps à la poésie et aux belles-lettres. Sa réputation littéraire toujours croissante lui procura l'entrée dans l'Académie des *Olimpici* de Vicenza, et dans celle des *Ricovrati* de Padoue. Son amour pour la poésie augmentant avec le succès, il abandonna sa profession, et accepta, en 1690, une invitation à Vienne, comme *poeta Cæsareo*. Il fut bien accueilli par l'empereur, qui goûta fort quelques compositions poétiques qu'Angelo avait écrites pour la fête de ce monarque. On a de lui : *Epitalamio nella nozze de' monarchi Leopoldo Cesare Augusto et Margherita di Spagna*; — *Poesie Liriche*; Venise, 1665, in-12; — *Discorsi academici*, à la fin de ses Poésies lyriques; — *l'Innocenza illesa del Tradimento*, etc.; Vienne, 1694, in-4°; — *Assemblea de cigni per celebrare i sudori apostolici de P. D. Girolamo Ventimiglia, L. R. teatino*, etc.; Vienne, 1691, in-4°; — des vers insérés dans *le Lagrime di Parnaso*.

Angiolgabriello di Santa-Maria, *Biblioteca de' scrittori di Vicenza*, VI, 119.

ANGELICO. *Voy.* GIOVANNI (Fra).

ANGELIERI (*Bonaventure*), moine de l'ordre

les Frères Mineurs de Saint-François, né à Marsalla en Sicile vers le milieu du dix-septième siècle. Il n'est connu que par la singularite des titres de deux volumes qu'il a publiés, et qui devaient être suivis de vingt-quatre autres qu'il avait préparés sur les mêmes sujets. Le premier est intitulé *Lux magica*, etc., *cœlestium, terrestrium et inferorum origo, ordo, et subordinatio cunctorum, quoad esse, fieri, et operari, viginti quatuor voluminibus divisa; pars prima*, etc.; Venise, 1686, in-4°. Ne voulant point se faire connaître pour auteur de ce livre, il le donna sous le nom de *Livio Betani*, ce qui l'a fait ranger parmi les auteurs pseudonymes; mais il fut plus hardi en publiant son second volume, intitulé *Lux magica academica; pars secunda, primordia rerum naturalium, sanabilium, infirmarum et incurabilium continens*, etc.; Venise, 1687, in-4°. — On ne sait rien de la vie de ce moine, sinon qu'il fut vicaire général de son ordre à Madrid, qu'il passa ensuite parmi les pères de l'Observance, et qu'il vivait encore en 1707, année où Mongitore parle de lui comme d'un auteur vivant.

Mongitore, *Bibliotheca sicula*, vol. Ier, p. 112. — Mazchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ginguené, dans la *Biographie universelle*.

***ANGELINI** (*Scipione*), peintre italien, né à Perugia en 1661, mort en 1729. On a de lui un grand nombre de tableaux estimés, représentant des fleurs, et vendus à bas prix en France, en Angleterre et en Hollande.

D. Nagler fait mention d'un *Giuseppe Angelini*, sculpteur de Perugia, qui vivait à Rome dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, et fit de nombreuses statues et des bustes. Parmi ces derniers, il en est un du célèbre Piranesi. Il restaura aussi beaucoup de statues anciennes.

Pascoli, *Vite de' pittori*, etc. — Lanzi, *Storia pittorica*, etc. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

ANGELIO, ou **DEGLI ANGELI** (*Pierre*), littérateur célèbre, né en 1517 à Barga en Toscane, à vingt milles de Lucques, mort à Pise le février 1596. Il fut surnommé en italien *Bargeo*, et en latin *Bargæus*, à cause de sa patrie. Son talent poétique s'annonça de bonne heure; il était encore à l'université de Bologne lorsqu'il conçut l'idée de son poëme latin sur la chasse, celui de tous ses ouvrages qui lui a fait le plus de réputation. La crainte d'être reconnu pour l'auteur de quelques vers satiriques qu'il avait faits, l'obligea de quitter Bologne. Il se rendit à Venise, où il trouva un asile honorable chez l'ambassadeur de France, qui le retint chez lui pendant trois ans, et l'occupa à corriger des manuscrits grecs, qu'il faisait copier par ordre du roi François Ier, pour être placés dans la bibliothèque de Paris. Emmené ensuite à Constantinople par un autre ambassadeur français dont il avait fait la connaissance à Venise, il visita avec lui les lieux célèbres de l'Asie Mineure et de la Grèce. Il était en 1543 sur la flotte envoyée par le Grand Seigneur aux environs de Nice contre l'empereur, sous les ordres du fameux Barberousse. Il se trouva avec son ambassadeur au siége de Nice par les Français. La ville fut prise : la citadelle était assiégée de près; un faux bruit, répandu par les Italiens, fit craindre aux assiégeants l'approche d'une armée nombreuse; ils levèrent le siége. Il en résulta de l'aigreur entre les deux nations. Un Français, qui se trouvait auprès d'Angelio sur une galère, injuria les Italiens; Angelio lui donna un soufflet, se battit avec lui et le tua. Le commandant de la galère le fit arrêter sur-le-champ, mais le laissa ensuite échapper. Son courage et les secours de quelques amis le firent enfin arriver à Gênes; le marquis del Vasto, qu'il alla trouver au siége de Mondovi, lui donna les moyens de retourner en Toscane. Croyant trouver plus de repos et de santé à Milan, où Alphonse Davalos l'appelait, il projetait de s'y rendre lorsqu'il apprit la mort de cet illustre Mécène.

Il chercha à se consoler par des travaux poétiques qu'il avait interrompus depuis longtemps. Il reprit son poëme sur la chasse, pour lequel il avait recueilli un grand nombre de notes et d'observations en Orient et en France. En 1546, les habitants de Reggio le choisirent pour professer publiquement les langues grecque et latine; il accepta, et remplit pendant trois ans cet emploi. Appelé ensuite par le grand-duc Cosme Ier pour professer les belles-lettres dans l'université de Pise, il occupa dix-sept ans cette chaire, puis passa à celle de morale et de politique, pour y expliquer ces deux grands traités d'Aristote. Son attachement pour cette université et pour le grand-duc était tel, que, pendant la guerre de Sienne, Cosme ayant été forcé de suspendre le payement des professeurs de Pise, Angelio engagea ses meubles et ses livres pour rester à son poste, tandis que tous ses confrères désertaient. L'armée siennoise, commandée par Pierre Strozzi, s'approcha de Pise. Il n'y avait point de soldats pour la défendre. Le brave professeur fit prendre les armes à tous les écoliers de l'université, les exerça, les encouragea, rassura et défendit avec eux la ville, jusqu'au moment où le grand-duc y put envoyer des secours. Le cardinal Ferdinand de Médicis, qui fut ensuite grand-duc, l'appela à Rome auprès de lui en 1575. Il l'y fixa par une forte pension et par de riches présents, et l'encouragea à terminer un grand poëme commencé depuis plus de trente ans : le sujet était la conquête de la Syrie et de la Palestine par les chrétiens. Angelio fit réimprimer à Rome toutes ses poésies en 1585, et les dédia au même cardinal, qui l'en récompensa par un présent de 2,000 florins d'or. Quand Ferdinand fut devenu grand-duc, Angelio le suivit à Florence, où il fut consul de l'Académie, et où il publia enfin son

poëme de la *Syriade*. S'étant retiré à Pise, il y vécut paisiblement jusqu'à sa mort.

On a de lui : 1° trois oraisons funèbres : celle du roi de France Henri II, prononcée à Florence en 1559; celle du grand-duc Cosme de Médicis, à Pise, en 1574; et celle du grand-duc Ferdinand de Médicis, à Florence, en 1587 : toutes trois, écrites en latin, ont été traduites en italien et imprimées; — 2° *De ordine legendi scriptores Historiæ romanæ* : cet opuscule, imprimé deux fois à part, a été inséré par Grotius dans son recueil intitulé *De studiis instituendis*; Amsterdam, Blaeu, 1643 et 1645, in-12; — 3° *Poemata omnia, diligenter ab ipso recognita*; Romæ, 1585, in-4° : ce volume contient une grande variété d'ouvrages qui avaient été d'abord presque tous imprimés séparément, et dont voici les principaux : *Cynegeticon libri* 4, le meilleur de tous ses poëmes, et auquel il avait travaillé pendant vingt ans, comme il l'avoue dans sa préface; *De aucupio liber primus* : ce poëme était en quatre livres, mais Angelio n'en publia que le premier; *Eclogæ* 4; *Epistolarum liber primus*; *Carminum libri* 4; *Syrias*, poëme en douze livres, sur le même sujet que la *Jerusalem delivrée* du Tasse; — 4° *De privatorum publicorumque urbis Romæ eversoribus epistola*, etc.; Florence, 1589, in-4°, et ensuite insérée dans le t. IV du *Thesaurus antiquitatum romanarum* : l'auteur y soutient que ce n'est pas aux Goths ni aux Vandales, mais aux ordres du pape Grégoire et de quelques-uns de ses successeurs, et en partie aussi à la piété mal entendue des chrétiens, qu'il faut attribuer la destruction des plus beaux monuments de Rome; — 5° *Poésies toscanes*, publiées avec une traduction de l'*Œdipe roi* de Sophocle, faite par le même auteur; Florence, 1589, in-8°; — 6° quelques lettres en latin et en italien, imprimées dans plusieurs recueils; — 7° les Mémoires de sa vie écrits par lui-même, publiés par Salvino Salvini dans les *Fasti consolari* de l'Académie de Florence.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. — Quadrio, *Storia e ragione d' ogni poesia*, II, p. 270; III, 103. — Crescimbeni, *Dell' istoria della volgar poesia*, IV, p. 86. — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, X, p. 262. — Baill t, *Jugements des savants*; Paris, 1686, t. VIII, p. 27, n° 1349, *Poëtes modernes*. — Teissier, *Eloges des hommes savants*; Leyde, 1715, t. IV, p. 251. — Ginguené, dans la *Biographie universelle*.

ANGELIO, ou **DEGLI ANGELI** (*Antoine*), frère aîné du précédent, et né à Barga dans la première moitié du seizième siècle, mort en 1579. Il fut aussi de l'Académie de Florence, où il professa en 1541. Il fut précepteur de François et de Ferdinand de Médicis, grands-ducs de Toscane, et obtint en 1570 l'évêché de Massa, suffragant de la métropole de Sienne. Trois épîtres latines de lui, en vers héroïques, sont imprimées parmi les poésies de son frère, dans l'édition de 1585 (*voy.* l'article précédent), et ont été réimprimées par Grüter dans le 1er vol. de *Deliciæ poetarum italorum*.

Mazzuchelli. *Scrittori d'Italia*. — Ughelli, *Itali sacra*. — Ginguene. dans la *Biographie universelle*.

***ANGELIS** ou **DEGLI ANGELI** (*Alessandro*), astronome italien, né à Spolète en 1562, mo à Ferrare en 1620. Il entra dans l'ordre des Jé suites, et devint préfet des études au collége d Rome. Il écrivit contre les astrologues un ou vrage intitulé *In astrologos conjectores lib quinque*; Lyon, 1604, 1615, in-4°; Rome (av des additions et des corrections), 1615, in-4 Cologne, 1620, in-4°.

Rib deneira, Alegambe, Sotwel, *Bibliotheca script Soc. Jesu*, 1676, p. 19. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Ital* — Coronelli, *Bibliotheca universale*, III, p. 764. — D vid Clément, *Bibliothèque curieuse*.

***ANGELIS** (*Balthazar* D'), jurisconsulte n politain, du dix-septième siècle. On a de lu *Aureæ decisiones concilii Neapolitani*; N ples, 1629, 1656, in-fol. — *Pratum, sive u lissimus apparatus ad omnes titulos, le et paragraphos I et II libri codicis Jus niani*; Naples, 1635, in-fol. — *Tractatus ordine judiciali et praxi tribunalis re giosi*; Naples, 1636, 1656, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Lipenius, *Bib theca realis juridica*, I, 744, ed. 1757.

ANGELIS (*Dominique* DE), littérateur itali né en 1675 à Lecce, dans le royaume de N ples, mort dans sa ville natale le 7 août 17 Appelé à Naples par un de ses oncles, il étudia les lois, la géométrie, la langue grec et la philosophie de Descartes. Il fit un voy en Espagne, en qualité de chapelain d'un re ment napolitain; en passant à Paris il fut p senté à Louis XIV, qui lui accorda le titre d'l torien du roi. Il fut fait prisonnier dans les Py nées par les miquelets, mais presque auss remis en liberté. De retour à Rome, le pape nomma chapelain de l'armée pontificale, qui fai une expédition aux frontières. Cette expédit finie, il revint à Naples, et ensuite, vers l'an 1710, à Lecce; il y obtint un canonicat. Il a lai entre autres ouvrages : 1° *Della patria d'Enn* Rome, 1701, in-8°, et Naples, 1712; dissertat tendant à prouver que la patrie du célèbre po Ennius est Rudia, à deux milles de Lecce, et n pas Rudia, près de Tarente, comme l'auteur d'u dissertation rendue publique l'avait soutenu; 2° *Discorso istorico, in cui si tratta d origine e della fondazione della città Lecce*, etc.; Lecce, 1703, in-4°; — 3° *Le V de' letterati Salentini, parte* I; Naples, s le faux titre de Florence, 1710, in-4°; *part* Naples, 1713. D'autres écrits du même aut traitent des querelles élevées entre la ville Lecce et son évêque, et de l'interdit qui en la suite.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia* — Nicéron, *Mémoir* XVI. p. 282. — Crescimbeni, *Della volgar poesia*, p. 147; IV, p. 261. — Ginguené, dans la *Biographie u verselle*.

ANGELIS DE ou **DEGLI ANGELI** (*François-Antoine*), jésuite, né à Sorrente, près de Naples, vers 1567, mort en 1623. Il fut envoyé en 1602, comme missionnaire, aux Indes. De là il passa en Abyssinie, et y prêcha l'Évangile pendant dix-huit ans. Il traduisit dans le dialecte amara plusieurs livres religieux, parmi lesquels on remarque les *Commentaires de Maldonatus sur les Évangiles de saint Matthieu et de saint Luc.*

Ribadeneira, Alegambe et Sotwel, *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*; Rome, 1676, p. 213. — Coronelli, *Biblioteca universale*; 1701-1786, III, 766. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ANGELIS (*Girolamo* ou *Jérôme* D'), missionnaire jésuite, né à Castro-Giovanni en Sicile en 1567, mort le 4 décembre 1623. Il étudia d'abord le droit à Palerme; puis il entra, à dix-huit ans, dans l'ordre des Jésuites, et se destina aux missions orientales. Après dix ans de préparation, il partit en 1596, et après une navigation longue et pénible il fut jeté sur la côte du Brésil. Là, Angelis fut saisi par des pirates et emmené en Angleterre, et de là, après une courte captivité, il passa en Portugal. Il repartit bientôt, et arriva en 1602 aux îles du Japon. Il s'appropria la langue du pays, et montra un zèle admirable, couronné de succès, dans la conversion et l'instruction des indigènes. Il continua ses travaux apostoliques jusqu'en 1614, époque où les jésuites furent bannis. Mais lui, avec la permission de ses supérieurs, quitta ses habits de jésuite, se déguisa sous l'accoutrement d'un Japonais, et demeura caché dans l'île de Nipon pendant neuf ans, ayant eu à lutter contre des obstacles de toute sorte. Il traversa tout le Nipon, et fut le premier Européen qui pénétra dans quelques-unes des îles voisines. Dans l'île de Yeso il convertit, dit-on, plus de dix mille habitants au christianisme. Mais, à la fin, l'infatigable missionnaire fut arrêté, emprisonné et brûlé vif avec quatre-vingt-dix de ses néophytes, après un séjour de vingt-deux ans au Japon. On lui attribue : *Relazione del regno di Yezo*; Rome et Messine, 1625, in-8°.

Ribadeneira, Alegambe et Sotwel, *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*; Rome, 1676, p. 337. — Mongitore, *Bibl. sicula*, 1708-1714, I, 272. — Coronelli, *Biblioth. universale*, 1701-1706; III, 768. — Koenig, *Biblioth. vetus et nova*, 1678, p. 40. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ANGELIS DE ou **DEGLI ANGELI** (*Paul*), antiquaire italien, natif de Syracuse, mort en 1647. Il fut chanoine de Santa-Maria-Maggiore, à Rome. On a de lui : *Delle Limosine, ovvero opere che si assicurano nel giorno del final giudizio*; Brescia, 1607, in-8°; Rome, 1615, in-4°; — *Basilicæ Sanctæ-Mariæ-Majoris de Urbe, a Liberio papa usque ad Paulum Quintum, descriptio et delineatio*; Rome, 1621, in-fol.; — *Compendio delle cose che si trattano nell' istoria de' titoli dell' eminentissimo collegio Apostolico*; Rome, 1640, in-4°; — *Basilicæ veteris Vaticanæ descriptio, auctore romano ejusdem basilicæ canonico; cum notis abbatis Pauli de Angelis; quibus accessit Descriptio brevis novi templi Vaticani, necnon Ichnographia*; Rome, 1646, in-fol. Cette description fut faite par un certain Petrus Mallius à la fin du douzième siècle, durant le pontificat de Célestin III.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Mongitore, *Bibliotheca sicula*, 1708-1714, II, 120. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, VIII, 143, éd. 1787-1794, in-4°. — Platner und Bunsen, *Beschreibung der Stadt Rom.*, vol. II, part. I, p. 58; 1832.

***ANGELIS** (*Pedro* DE), publiciste portugais, né en Italie vers la fin du siècle dernier. Il fut d'abord attaché au roi Murat, et vint en 1818 à Paris, où il s'occupa de littérature. Il se rendit ensuite en Amérique, et se fixa à Buenos-Ayres, où il obtint la confiance entière de Rosas. Il devint dans cette ville l'éditeur et le rédacteur infatigable d'une revue intitulée *l'Archivo americano*. Cette revue, publiée en espagnol, en français et en anglais, cessa de paraître avec la chute de Rosas, dont elle servait les vues politiques.

Le principal ouvrage de M. de Angelis a pour titre : *Coleccion de obras y documentos relativos a la historia antigua y moderna de las provincias del Rio de la Plata, ilustrados con notas y disertaciones por Pedro de Angelis*; Buenos-Ayres, imprenta del Estado, 1836 et années suivantes, 7 vol. in-fol. — Cette précieuse collection de documents géographiques et historiques commence par la réimpression de l'*Historia Argentina de Rui Dias de Guzman*, qui a été faite sur la première édition de 1612, et qui est devenue pour ainsi dire introuvable. Non-seulement M. de Angelis a eu pour ses publications les immenses ressources que présentaient la bibliothèque publique et les archives de Buenos-Ayres, mais il a pu puiser dans de riches collections particulières : il se loue entre autres de l'ample moisson qu'il a pu faire dans celle du docteur dom Saturnino Segurola, qui possède tant de précieux manuscrits. Possesseur d'une imprimerie, M. de Angelis a pu éditer lui-même sa vaste collection, qui est un des ouvrages les plus importants et les plus utiles dont on ait doté l'Amérique. FERDINAND DENIS.

***ANGELIS** (*Pierre*), peintre français, né à Dunkerque en 1685, mort en 1734. Il étudia à Dusseldorf et à Rome, où il resta trois ans. Il vint plus tard s'établir à Rennes, où il fit un grand nombre de paysages et de tableaux estimés dans le genre de Teniers et de Watteau. Il adopta plus tard la manière de Rubens et de Vandyck, qui a sans doute plus de coloris, mais qui n'est pas aussi propre à faire ressortir le caractère des scènes de la vie d'intérieur.

Domenico DE ANGELIS, habile peintre de fresque, vivait à Rome au commencement du dix-neuvième siècle. Il fut un des meilleurs élèves de Benefiale, et exécuta à Rome plusieurs ouvrages dont Goëthe parle avec éloge dans *Winkelmann und sein Jahrhundert.*

Walpole, *Anecdotes of painting in England.* — Nagler, *Neues Künstler-Lexicon.*

ANGELO (*Jacques* D'), savant helléniste, né à Scarperia, dans la vallée de Mugello, vers le milieu du quatorzième siècle. Il étudia à Venise sous Manuel Chrysoloras et Démétrius Cydonius, envoyés par l'empereur Manuel Paléologue. Lorsque ces professeurs retournèrent à Constantinople, Angelo partit avec eux, et fit un voyage en Grèce. Peu de temps après son retour à Florence, il se rendit à Rome, où il disputa à Léonard d'Arezzo la place de secrétaire apostolique. Cependant Angelo ne fut revêtu de cette charge que plus tard, comme le prouve un titre daté de l'année 1410. Depuis cette époque, l'histoire littéraire ne nous apprend plus rien de cet auteur, qui a laissé plusieurs traductions latines d'ouvrages grecs. Les principales sont : 1° *Cosmographiæ Ptolomæi libri octo;* — 2° *Ptolomæi quadripartitum;* — 3° *M. Tullii Ciceronis Vita a Plutarcho conscripta :* il y a de plus, du même auteur, un ouvrage sur le même sujet, intitulé *Jacobi Angeli historica Narratio de vita rebusque gestis M. Tullii Ciceronis*, etc.; Wittemberg, 1564; Berlin, 1581 et 1587, dont Fabricius parle, dans sa *Bibliotheca latina mediæ ætatis*, comme d'un ouvrage différent de la traduction de celui de Plutarque; — 4° quatre autres Vies de Plutarque, celles de Pompée, de M. Brutus, de Marius, et de Jules-César, aussi traduites en latin, mais non imprimées, et conservées en manuscrit dans les bibliothèques de Florence et de Milan.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Negri, *Istoria degli scrittori fiorentini*; Ferrare, 1722, p. 320. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, VI, p. 799, édit. 1794. — Andrès, *Dell' origine de progressi e dello stato attuale d' ogni litteratura*, 1800, in 8°; IX, p. 43. — Ginguené, dans la *Biographie universelle*.

***ANGELO** (*Lorentino* D'), peintre italien, natif d'Arezzo, vivait au milieu du seizième siècle. Il était élève de Pietro della Francesca, et en adopta le genre. Il fit un grand nombre de fresques pour Arezzo et les environs.

Vasari mentionne aussi un certain *Angelo Siciliano*, sculpteur, qui exécuta plusieurs statues dans la cathédrale de Milan au commencement du seizième siècle.

Au dix-septième siècle, *Pedro Angelo*, graveur espagnol, vivait à Toledo, et grava plusieurs planches représentant des sujets religieux. — Lanzi mentionne un habile paysagiste romain, nommé *Angelo Angiolo* ou *Angeluccio*, élève de Claude Lorrain, et qui mourut très-jeune.

Vasari, *Vite de' pittori*, etc. — Brandolese, *Pitture di Padova*. — Bermudez, *Diccionario historico*, etc. — Lanzi, *Storia pittorica*, etc.

***ANGELO DA PICITONE**, musicien italien, franciscain, natif de Pizzighetone, près Crémone, vivait au milieu du seizième siècle. Il était moine franciscain, et passa pour un des meilleurs organistes de son temps. Il publia un ouvrage intitulé *Conventuale dell' ordine Minore organista praeclarissimo, composto, nel qual si contengono alcune bellissime dispute contra quelli che dicono la musica non esser scienza, con altre molte quæstion. et soluzioni di varii dubii;* Venise, 1547.

Walther, *Musikalische Biblioth.*

ANGELO, jurisconsulte italien du quinzième siècle, était, comme son père Paul de Castro, professeur à l'université de Padoue, et s'acquit, pa[r] ses connaissances dans le droit canonique, le tit[re] d'avocat consistorial. Cependant sa réputatio[n] ne se trouve consacrée que par son épitaphe qu'on lit sur le tombeau de son père.

ANGELOCRATOR ou **ENGELHARDT** (*Daniel*), théologien allemand, né à Corbach [en] 1569, mort en 1635, surintendant et pasteur [à] Kœthen. Outre divers écrits théologiques, [on] a de lui : *Chronologia autoptica;* Cassel, 160[.], in-fol., ouvrage où l'auteur raconte quelqu[es] événements dont il fut témoin : *Doctrina [de] ponderibus, mensuris et monetis;* Marbour[g], 1617, in-4°.

Strieder, *Gelehrtes Hessen.*

ANGELOME, écrivain religieux, de l'ordre [des] Bénédictins, mort en 854. On ignore le lieu de [sa] naissance. Jeune encore, il se retira dans [le] monastère de Luxeuil. De l'école de Luxeui[l il] passa à celle du Palais, où il paraît avoir p[ro]fessé à son tour. Il vint ensuite à la cour, o[ù il] fut l'objet de la bienveillance de Lothaire, dev[enu] depuis empereur : il paraît même que ce fu[t à] la sollicitation de ce prince qu'il comment[a le] *Cantique des Cantiques*. Il revint ensuit[e à] Luxeuil, et s'y livra entièrement à ses trav[aux] sur l'Écriture : son style a de la clarté et de la [pré]cision.

On a de lui : *Commentaire sur la Genèse; Commentaire sur le livre des Rois;* Rome, 1[...], in-fol.; — *Commentaire sur le Cantique [des] Cantiques;* Cologne, Jean Praël, 1531, in-8° [—] *Commentaire sur les quatre Évangiles.*

Histoire littéraire de la France, V. — Ceillier, [*Au*]*teurs sacrés*, XVIII. — Mabillon, *Annales or[dinis] Sancti Benedicti*, t. II. — Dupin, *Nouvelle biblioth[èque] des auteurs ecclésiastiques*, neuvième siècle. — [...] *Scriptorum ecclesiasticorum historia litteraria.*

ANGELONI (*Francesco*), littérateur italie[n, né] à Terni, dans l'Ombrie, vers le milieu du seiz[ième] siècle, mort le 29 novembre 1652, secrétai[re du] cardinal Hippolyte Aldobrandini, qui avait f[ormé] une si riche collection d'objets d'art de tou[te es]pèce, qu'elle mérita le nom de *Musée romai[n]*. [Le] marquis Vincenzo Giustiniani, qui faisait [alors] graver les monuments de sa magnifique ga[lerie,] persuada à Angeloni de publier aussi la su[ite des] médailles impériales latines qu'il avait for[mée;] et ce fut ainsi que celui-ci fit paraître son [*His*]*toire métallique des empereurs rom[ains*;] Rome, 1641, in-fol., qu'il dédia à Louis [XIII.] Angeloni, alors avancé en âge, tourmen[té de] violentes coliques, et distrait par les devoi[rs de] son état, ne put donner à son travail la p[erfec]tion qu'on avait le droit d'exiger. Il en pré[parait] une nouvelle édition, augmentée et corrigée, [lors]que la mort vint le frapper. Giov.-Pietro B[ellori,] son neveu maternel, crut devoir à la mé[moire]

le son oncle de se charger de cette édition, qui parut à Rome en 1685, in-fol. : c'est la meilleure. Bellori y a fait beaucoup de corrections et d'additions, qui sont dues en partie à Angeloni lui-même; il a surtout considérablement augmenté le nombre des planches, en y ajoutant plusieurs revers de médailles qu'Angeloni avait négligées.

Angeloni a aussi écrit l'histoire de sa patrie, *Istoria di Terni*; Rome, 1646, in-4°, et réimprimée en 1685; elle est dédiée au cardinal Mazarin, et accompagnée du portrait de l'auteur. L'ouvrage est partagé en trois livres : le premier traite des antiquités de Terni; l'auteur y publie et explique un grand nombre d'inscriptions romaines; le second rapporte chronologiquement tous les événements dont Terni a été le théâtre; le troisième donne une description de cette ville, et la vie des saints qu'elle a produits. On attribue à Angeloni un ouvrage anonyme, intitulé *Il Bonino, ovvero avvertimenti al Tristano, intorno gli errori delle medaglie del primo tomo de' suoi Commentari istorici*, in-4°; mais il est prouvé que cette critique, qui a paru en 1649, sans date ni indication de lieu, est de Bellori. Angeloni a encore écrit des épîtres et plusieurs comédies, dont deux ont été imprimées : 1° *Gl' Irragionevoli Amori*; Venise, 1611, in-12 : cette pièce est écrite en prose, et dédiée au cardinal Aldobrandini; — 2° *la Flora*; Padoue, 1614, in-12. Enfin on a d'Angeloni un opéra intitulé *Arcadia*, à l'imitation de *l'Arcadia* de Sannazar; des épîtres et des ouvrages d'agrément, savoir : 1° *Dialoghi Pietro del signor Agrestino de' Calzanti ad Erasto Afrone, per fuggir le fraudi delle cattive femine*; Venise, 1615 et 1616; — 2° *Lettere de buone feste, scritte da principe a principi*; Rome, 1638, in-8°. Ces lettres sont celles qui ont été écrites par Angeloni, selon l'usage italien, au nom du cardinal Aldobrandini, à divers princes, aux époques de Noël, de Pâques, ou d'autres solennités; elles ont été publiées par Bellori. Angeloni a aussi laissé manuscrits *Cento Scherzi amorosi*, cent nouvelles dans le genre de Boccace, et vingt volumes de lettres sur différents sujets.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Quadrio, *Della storia e della ragione d' ogni poesia*, 1739-1752, I, 203. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, 1740, 327. — Haym, *Bibliotheca italiana, ossia notizia de' libri rari nella lingua italiana*. — Millin, dans la *Biographie universelle*.

***ANGELONI** (*Louis*), publiciste italien, né à Frosinone en 1758, mort à Londres en 1842. A l'époque de la révolution, il devint membre du gouvernement de la république romaine. Après le renversement de cette république, il émigra, vint à Paris, où il fut impliqué dans la conspiration de Ceracchi et Topino-Lebrun, en 1801. Après dix mois de captivité, il fut mis en liberté, publia successivement à Paris, en 1811, un travail sur Gui d'Arezzo, le restaurateur de la musique; en 1814 : *Sopra l'ordinamento che aver dovrebbono i governi d'Italia*; en 1818 : *Dell' Italia uscente il settembre* 1818, brochure où il s'élève contre les actes du congrès de Vienne. En 1823 il fut expulsé de France, et se retira à Londres, où il fit paraître, en 1826, *Della forza nelle cose politiche*; et en 1837, *Esortazioni Patriotiche*.

Biographical Dictionary.

***ANGELUCCI** (*Angelo*), célèbre fabricant de violons, né à Naples vers le commencement du dix-huitième siècle, mort en 1765. Il fit la découverte que les boyaux des agneaux nourris dans les montagnes, et n'ayant que sept ou huit mois, fournissent de meilleures cordes que des agneaux de tout autre âge, nés dans la plaine.

Volkmann, *Nouvelles d'Italie*.

ANGELUCCI (*Liborio*), médecin italien, né à Rome en 1746, mort à Milan en 1811. Il étudia la chirurgie et l'art obstétrical, et fut en 1797 l'un des cinq consuls de la république romaine. Il quitta Rome en 1799, lorsque les Français évacuèrent cette place, et devint chirurgien-major des vélites de la garde. On a de lui une édition de Dante avec des notes, et quelques écrits sur la médecine.

Biographie universelle, supplément.

ANGELUCCI (*Théodore*), médecin et poëte italien, né vers le milieu du seizième siècle à Belforte, château voisin de Tolentino, dans la Marche d'Ancône, et mort à Montagnana en 1600. L'exercice qu'il fit de son art dans un grand nombre de villes lui procura dans plusieurs, entre autres à Trévise, le titre et les droits de citoyen. Il se rendit surtout célèbre par ses querelles littéraires avec François Patrizi, en faveur d'Aristote. Il nous apprend lui-même, dans une de ses épîtres dédicatoires, qu'étant encore très-jeune, il avait fait quelque séjour à Rome, et qu'en 1593 il se trouvait à Venise, exilé de sa patrie, et accablé par le malheur. Il ne dit rien d'un prétendu séjour en France.

On a d'Angelucci : 1° *Sententia quod metaphysica sit eadem quæ physica*; Venise, 1584, in-4° : F. Patrizi avait attaqué, dans un livre en 4 volumes, la philosophie d'Aristote, pour y substituer celle de Platon; Angelucci entreprit de le réfuter dans cet ouvrage : Patrizi lui répondit par un autre, auquel il répliqua par le suivant; — 2° *Exercitationum cum Patricio liber*; Venise, 1585, in-4°; — 3° *Ars medica, ex Hippocratis et Galeni thesauris potissimum deprompta*, etc.; Venise, 1593, in-4°; — 4° *De natura et curatione maligna febris libri quatuor*; Venise, 1593, in-4° : cet ouvrage fut durement critiqué par Donatelli de Castiglione, auquel Angelucci répondit de même; sa réponse est intitulée *Bactria, quibus rudens quidam ac falsus criminator valide repercutitur*, etc.; — 5° *Deus, canzone spirituale di Celio magno*, etc., *con due lezioni di Teodoro Angelucci*; Venise, 1597, in-4°; — 6° *Capitolo in lode della pazzia*, inséré par Tommaso Garzoni, à qui il est adressé, dans son *Ospidale de'*

pazzi; Venise, 1586 et 1601; — 7° *l'Eneide di Virgilio, tradotta in verso sciolto;* Naples, 1649. Cette édition, qui est la seule, est fort rare. Les auteurs du journal des *Letterati d'Italia*, Algarotti dans ses *Lettres sur la traduction d'Annibal Caro*, le P. Beverini dans la préface de sa traduction de l'*Énéide in ottava rima*, ont parlé avec éloge de la traduction attribuée à Théodore Angelucci; d'autres ont pensé qu'elle est du P. Ignace Angelucci, jésuite, né en 1585 à Belforte, comme Théodore, et sans doute son parent.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tirabosehi, *Storia della letteratura italiana*. — Zeno, *Note al Fontani*. — Ginguené, dans la *Biographie universelle*.

ANGELUS (*Christophe*), savant grec, né dans le Péloponnèse vers le milieu du seizième siècle, mort le 1er février 1638. Obligé par les Turcs d'abandonner son pays, il se réfugia en Angleterre, où il obtint des secours de l'évêque de Norwich et de plusieurs membres du clergé. A la recommandation de ce prélat, il fut reçu au collége de la Trinité à Cambridge, et y étudia pendant trois ans. En 1610, il se rendit à Oxford, et étudia au collége de Baliol, où il enseigna le grec jusqu'à sa mort. Ses ouvrages sont : 1° une relation des tourments qu'il éprouva à cause de sa foi en Jésus-Christ; Oxford, 1619, en grec et en anglais; — 2° *Enchiridion de Institutis Græcorum;* Cambridge, 1619, en grec et en latin. On trouve dans cet ouvrage des détails curieux sur les pratiques de la religion grecque; — 3° *An Encomium on the kingdom of Great Britain, and the two flourishing sister-universities, Cambridge and Oxford;* Cambridge, 1619; — 4° *De apostasia Ecclesiæ et de homine peccati, scilicet Antichristi, et de numeris Danielis et Apocalypseos quas nemo recte interpretatus est ex quo prædicti sunt a Prophetis;* Londres, 1624, in-4°.

Wood, *Athenæ Oxonienses*, II, p. 633. — *Gentleman's Magazine*, LXIV, 785.

ANGELUS ou **ANGEL**. *Voy.* ENGEL.

* **ANGELUS** (*Jean*), médecin et astronome allemand, natif d'Aichen en Bavière, mort à Vienne en 1512. Il étudia à Ingolstadt, et fut employé à Vienne à la correction des tables de planètes de Purbach. On a de lui : *Astrolabium planum in Tabulis ascendens, continens qualibet hora atque minuto æquationes domorum cœli, moras nati in utero matris, cum quodam tractatu nativitatum utili ac ornato, nec non horas inæquales pro quolibet climate mundi;* Venise, 1502, in-4°. H.

Weidler, *Histoire astronom.* — Lalande, *Biblioth. astronom.*

* **ANGELUS SILESIUS**, ou plutôt **SCHEFFLER** (*Jean*), poëte allemand, né à Breslau ou Glatz (Silésie) en 1624, mort en 1677. Il étudia d'abord la médecine, puis la théologie; il se fit ensuite catholique de protestant qu'il était, et devint grand vicaire de l'évêque de Breslau. On a de lui un recueil d'hymnes sacrés (*Cherubinisches Wanderbuch*, Glogau, 1674), qui eut un grand succès en Allemagne, et dont Varnhagen van Ense a publié, en 1820, un nouveau choix. H.

Conversations-Lexicon. — Müller, *Bibliothek deutscher Dichter;* Leipzig, in 8°, 1826.

ANGELY (L'), fou en titre de Louis XIII, mort vers 1640. Boileau lui a fait une renommée dans sa première satire :

Un poële à la cour était jadis de mode;
Mais des fous aujourd'hui c'est le plus incommode;
Et l'esprit le plus beau, l'auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angely.

Ailleurs il se sert de lui pour personnifie[r] Alexandre :

Qui? cet écervelé qui mit le monde en cendre,
Ce fougueux l'Angely qui, de sang altéré,
Maître du monde entier, s'y trouvait trop serré?

Valet d'écurie à la suite du prince de Con[dé] dans ses campagnes de Flandre, il se fit rema[r]quer par son cynisme bouffon et spirituel. [Le] prince en fit cadeau au roi, comme d'une curiosi[té] de grand prix. L'Angely, une fois en cour, [se] fit payer fort cher son esprit. On le craignait a[u]tant qu'on le recherchait pour ses bonnes pl[ai]santeries, souvent trop caustiques. Il ranço[n]nait les uns pour les amuser, et les autres po[ur] ne pas les déchirer de sarcasmes et de quolibe[ts]. Les cadeaux et les écus pleuvant sur lui, [il] amassa une somme d'argent énorme pour [le] temps; ce qui le fit reconnaître par sa famil[le] qui, noble mais pauvre, l'avait renié jusque-[là]. [*Enc. des gens du m.*]

Bernard de la Monnoie. — *Menagiana*, I, p. 18 (17[15]).

* **ANGELY** (*Louis*), poëte dramatique a[lle]mand, né à Berlin entre 1770 et 1780, mort [en] 1835. Il descendait d'une famille française q[ui] à l'époque de la révocation de l'édit de Nant[es] s'était établie à Berlin. Il débuta d'abord com[me] acteur aux théâtres de Riga et de Saint-Péte[rs]bourg, et devint ensuite régisseur du théâtre [de] Berlin appelé *Königsstaedter Theater*. Il é[cri]vit pour ce théâtre un grand nombre de vau[de]villes et de comédies, qui rendirent son n[om] célèbre dans toute l'Allemagne. Parmi ses prin[ci]pales pièces on remarque *Die Sieben Mædel in Uniform* (les Sept filles en uniforme) et *[Das] Fest der Handwerker* (la Fête des artisan[s]) qui obtinrent un succès immense. Il traduisit [en] allemand un nombre prodigieux de comédie[s] [et] vaudevilles français; le recueil de ses ouvra[ges] dramatiques parut sous le titre : *Vaudevi[lle] und Lustspiele, theils Originale, theils Ue[ber]tragungen und Bearbeitungen, zunächst [für] das Koenigs staedter-Theater;* Berlin, 18[..]-1834; 3 vol. in-8°.

Neuer Nekrolog der Deutschen, année 1835, p. 1[..]

ANGENNES (maison D'). Noble famille fr[an]çaise qui tire son nom de la terre d'Angenn[es] dans le Perche; elle remonte au quatorzi[ème] siècle; mais on ne peut en suivre la filiation [que] depuis *Robert* d'Angennes, seigneur de R[am]bouillet et de Marolles. Robert eut trois fi[ls]:

Hugues, l'aîné, fut échanson du duc de Touraine, et laissa un fils qui fut tué à Azincourt. La postérité fut continuée par le troisième fils de Robert, *Regnault*, seigneur de Rambouillet et de la Loupe. Il se distingua sous le règne de Charles VI, dont il fut premier écuyer tranchant, puis chambellan. Ce prince l'employa dans quelques affaires importantes, et lui fit faire plusieurs voyages en Flandre et en Allemagne. En 1392, il était garde et capitaine du Louvre. Il eut, en cette qualité, à soutenir plusieurs luttes contre les Parisiens soulevés en 1413.

Jean, fils du précédent, surnommé *Sapin*, fut panetier, puis chambellan du roi, et enfin gouverneur du Dauphiné en 1410. En 1417, il défendit, pendant dix mois, Cherbourg contre les Anglais. *Jean II*, son fils, fut écuyer d'honneur de Charles VII, se distingua dans les guerres contre les Anglais, surtout en prenant d'assaut la ville de Mantes.

Jacques, petit-fils du précédent, seigneur de Rambouillet, de la Villeneuve, de Maintenon, de Meslai, de la Moutonnière, du tiers d'Angeville, de Poigny, de Montlouet, du Fargis, etc., fut l'un des favoris de François Ier, capitaine des gardes du corps de ce roi, et de ses successeurs Henri II, François II et Charles IX, lieutenant général de leurs armées et gouverneur de Metz; il fut envoyé, en 1561, par le roi auprès des princes protestants d'Allemagne, et mourut en 1562. Il eut neuf fils.

Charles, cardinal de Rambouillet, du titre de Sainte-Euphémie, fut d'abord évêque du Mans, et pendant son épiscopat les huguenots prirent le Mans et dévastèrent Saint-Julien; il se trouva au concile de Trente, fut ambassadeur de France auprès de Grégoire XIII, et mourut en 1517.

Nicolas d'Angennes, seigneur de Rambouillet, de la Villeneuve et de la Moutonnière, envoyé en 1566 en Angleterre, comme ambassadeur, par Charles IX, pour donner le collier de son ordre au duc de Norfolk et au comte de Leicester, fut chambellan de Henri III, gouverneur de Metz en 1582; contribua en 1589, à Blois, à réunir Henri III avec Henri de Navarre, et mourut vers 1611. Il était fort savant et très-habile dans les affaires politiques.

Claude, né à Rambouillet en 1534, mort le 15 mars 1601. Évêque de Noyon et pair de France, puis évêque du Mans, il avait étudié la philosophie à Paris, et le droit à Bourges et à Padoue. Il avait été, en 1568, envoyé en ambassade auprès de Cosme de Médicis. En 1585, il assista à l'assemblée du clergé à Paris, où il défendit les libertés de l'Église gallicane avec éloquence. Henri III le choisit pour aller annoncer à Sixte V la mort du duc de Guise et du cardinal de Lorraine. On a de lui : *Remontrance du clergé de France*, 1585, in-8°; — *Lettre de l'évêque du Mans, avec la réponse faite par un docteur en théologie, en laquelle est répondu à ces deux doutes : Si on peut suivre en sûreté de conscience le parti du roi de Navarre et le reconnaître pour roi, et si l'acte de frère Jacques Clément doit être approuvé en conscience, et s'il est louable ou non*; Paris, 1589, in-8°; — *Avis de Rome, tirés des lettres de l'évêque du Mans à Henri de Valois*, 1589, in-8°.

Louis, marquis de Maintenon, baron de Meslai, seigneur de la Moutonnière, fut ambassadeur extraordinaire en Espagne; il eut pour fils *Charles* d'Angennes, marquis de Maintenon, père de *Charles-François*, gouverneur de Marie-Galante de 1679 à 1686; ce fut lui qui vendit le marquisat de Maintenon à Françoise d'Aubigné, depuis madame de Maintenon.

François, septième fils de Jacques, seigneur de Rambouillet, favori de Catherine de Médicis, fut ambassadeur en Suisse. *Jean*, autre frère du précédent, seigneur de Poigny et de Boisoreau, fut envoyé successivement, par Henri III, auprès du roi de Navarre, du duc de Savoie, et en Allemagne. Son fils, *Jacques* d'Angennes, seigneur de Poigny et de Boisoreau, fut ambassadeur en Angleterre en 1634.

Charles, comte d'Angennes, arrière-petit-fils du précédent, blessé à la bataille d'Oudenarde et tué à celle de Malplaquet. *Philippe*, neuvième fils de Jacques, gentilhomme de la chambre de Henri III, gouverneur du Maine, tué au service de Henri IV pendant le siége de Laval, en 1590. Son fils, *Charles* d'Angennes, seigneur du Fargis, fut ambassadeur en Espagne de 1620 à 1624 : ce fut lui qui signa avec l'Espagne le traité de Monçon. Son fils, *Charles* d'Angennes, comte de la Rochepot, fut tué à l'attaque des lignes d'Arras en 1640, et mourut sans postérité.

Moréri, *Dictionnaire* en dix vol. in-fol. — Le Bas, *Dictionnaire encyclopédique de la France*.

* **ANGERMANN** (*David*), habile peintre de miniatures, né à Eger (Bohême) en 1763. Il vivait encore à Berlin en 1810, et fut le disciple d'A. Graff.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

* **ANGERMAYR** (*Christophe*), sculpteur bavarois, né à Weilheim vers la fin du seizième siècle, mort en 1653. Il fut élève de Jean Degler, et s'établit à Munich en 1613, où il fut nommé peintre de la cour, avec un traitement de 400 florins. De 1618 à 1624 il fit pour l'électeur Maximilien Ier une très-belle collection de gravures en ivoire.

F.-J. Streber, *Geschichte des Königlichen Münz Kabinets zu Munchen*, 1808. — Lipowsky, *Baierisches Künstler-Lexicon*.

* **ANGERMEYER** (*Albert*) ou *Jean-Albert*, peintre bohémien, né à Biling en 1674, mort à Prague en 1740. Il était élève de R. Byss, et peignait des insectes et des fleurs. Ses planches, faites sur bois, étain ou cuivre, sont très-estimées.

Dlabacz, *Allgemeines Künstler-Lexicon für Böhmen*.

ANGHIERA (*Pietro Martire* D'), en latin *Petrus Martyr Anglerius*, historien et géographe

italien, né en 1455 à Arona, sur le lac Majeur, mort à Grenade en 1526. En 1477, il se rendit à Rome, fut attaché au service du cardinal Ascanio Sforza Visconti, et ensuite de l'archevêque de Milan. Pendant dix ans qu'il y resta, il forma des liaisons avec les littérateurs les plus distingués, entre autres avec Pomponio Leti. Il passa en Espagne en 1427, à la suite d'un ambassadeur de cette cour, qui y retournait; il fut présenté au roi Ferdinand et à la reine Isabelle, fit deux campagnes, quitta les armes pour l'état ecclésiastique, et fut chargé par la reine d'enseigner les belles-lettres aux jeunes seigneurs de la cour. Ferdinand lui confia, en 1501, une mission délicate auprès du soudan d'Égypte; Anghiera profita de cette occasion pour visiter une partie de l'Égypte, surtout les Pyramides, et fut de retour en Espagne au mois d'août 1502. Le roi Ferdinand le fit son conseiller pour les affaires de l'Inde, obtint pour lui, du pape, le titre de protonotaire apostolique, et le nomma, en 1505, prieur de l'église de Grenade. Après la mort de Ferdinand, Anghiera conserva son crédit auprès du nouveau roi; il obtint une riche abbaye de l'empereur Charles-Quint, et mourut à Grenade à l'âge de soixante-onze ans.

Anghiera a laissé plusieurs ouvrages historiques. On les cite souvent, en appelant l'auteur Pierre Martyr, comme si *Martyr* était son nom de famille; et il n'est pas inutile d'être averti de cette erreur. Ses trois principaux ouvrages sont: 1° *Opus epistolarum Petri Martyris Angierii;* Mediolanensis, 1530, in-fol., réimprimé plus correctement en Hollande par les Elzevirs en 1670, in-fol., avec les lettres et d'autres ouvrages latins et espagnols de Ferdinand de Pulgar. Ce recueil, justement estimé, divisé en trente-huit livres, embrasse toute la vie politique de l'auteur, c'est-à-dire depuis 1488 jusqu'en 1525, et contient beaucoup de particularités historiques qu'on ne trouve point ailleurs; — 2° *De rebus Oceanicis et orbe novo Decades :* c'est une histoire de la découverte du nouveau monde, écrite d'après les documents originaux de Christophe Colomb, et les relations qui étaient envoyées en Espagne au conseil des Indes, dont l'auteur était membre; elle est divisée en huit décades, dont chacune contient dix livres ou chapitres. Ces décades, publiées pour la première fois à Paris, 1536, in-fol., ont été réimprimées plusieurs fois depuis; — 3° *De insulis nuper inventis et incolarum moribus ;* Bâle, 1521, in-4°, et 1533, in-fol.; — 4° *De legatione babylonica libri tres :* l'auteur y raconte l'histoire de son ambassade auprès du soudan d'Égypte; cet ouvrage a presque toujours été réimprimé avec les Décades. On lui attribue encore quelques autres écrits, mais il est douteux qu'ils soient de lui.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplém. d'Adelung. — Ginguené, dans la *Biogr. universelle*.

ANGIER (*Paul*), poëte français, natif de Carentan en Normandie, vivait vers le milieu du seizième siècle. Il n'est connu que par une pièce médiocre, intitulée *l'Expérience de M. Paul Angier, Carentenois, contenant une briesve défense en la personne de l'honneste Amant, pour l'Amye de Court, contre la Contr'Amye;* Paris, 1545, in-16. C'est une défense de *Amye de Court*, poëme du sieur de la Borderie, contre la *Contr'Amye* de Charles Fontaine. Elle lui attira l'épithète de *Le dernier des novices rimeurs.*

La Croix du Maine, et Duverdier, édit. de Rigoley de Juvigny. — Goujet, *Bibl. franç.*, XI.

* **ANGIERS** (*Paul*), graveur anglais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il était élève de John Juiney. On a de lui des gravures de paysage assez médiocres.

Heineken, *Dictionnaire des Artistes*, etc. — Strutt, *Dictionary of Engravers.*

ANGILBERT, ministre de Charlemagne et poëte, mort le 18 février 814. Il fut surnommé l'Homère de son temps. Comme Charlemagne, il étudia sous le savant Alcuin, et obtint ensuite toute la confiance du prince, qui lui fit épouser sa fille Berthe, le nomma primicier du palais de Pepin, couronné roi d'Italie, et, à son retour, lui donna le gouvernement de la partie maritime de la France d'alors, c'est-à-dire tout le pays compris entre l'Escaut et la Seine; enfin il le fit son secrétaire et son ministre. Ces honneurs accumulés éblouirent si peu Angilbert, que, du consentement de Berthe, qui lui avait donné deux fils, dont l'un fut l'historien Nithard, il se retira en 790 au monastère de Centule ou de Saint-Riquier. Devenu abbé de ce monastère en 794, il le fit rebâtir à l'aide des libéralités du roi Charles, y fit construire trois grandes églises, et s'appliqua à y faire régner une sévère discipline. Toutefois, il sortit encore de cette retraite, mais seulement sur l'appel de Charles, et lorsque celui-ci avait besoin de ses services. C'est ainsi qu'il fut successivement chargé de conduire à Rome Félix, évêque d'Urgel, convaincu d'hérésie; de porter au pape Adrien les actes du concile de Francfort et les livres Carolins; enfin, d'aller féliciter Léon III à l'occasion de son exaltation. En 800, Angilbert assista au couronnement de Charles à Rome; et, en 811, il signa le testament de l'empereur, qu'il suivit vingt jours après dans la tombe.

Comme écrivain, Angilbert marque également dans l'histoire de son siècle. Alcuin, avec lequel il était lié, lui adressa plusieurs lettres; et ce fut à la prière d'Angilbert qu'il retoucha la *Vie de Saint-Riquier.* L'évêque d'Orléans, Théodulphe, dédia au ministre de Charlemagne un de ses poëmes, dirigé contre un poëte admis à la table d'Angilbert, mais qui la déshonorait, au dire de l'évêque, par ses mauvais vers. On suppose que ce poëte était Clément, Irlandais, appelé en France par Charlemagne pour y contribuer à la renaissance des lettres.

On a d'Angilbert un *poëme* en soixante-huit

vers élégiaques, adressé à Pepin, roi d'Italie, qui se rendait en France en 796, après une victoire signalée sur les Huns : le poëte, qui se rendait pour la troisième fois en Italie, avait rencontré Pepin à Langres; dans son poëme, il complimente le prince sur la joie que son retour causera au roi son père et à sa famille : on trouve cette œuvre dans le recueil de Duchesne; — une *pièce de trente vers*, également *élégiaques*, consacrée à célébrer les vertus de saint Éloi et de saint Riquier, et composée à l'occasion de la dédicace de l'église du monastère : cette pièce est comprise dans les poésies d'Alcuin; — deux *inscriptions en vers :* la première, gravée sur la principale tour de la grande église de Saint-Riquier; l'autre, sur le pavé de la même église; — deux *épitaphes*, également en vers, consacrées à saint Caïdoc et à saint Fricore : Hariulfe a recueilli ces petites poésies, réimprimées dans la continuation de Bollandus; — une *histoire* de l'administration de l'abbaye de Centule, recueillie, mais incomplétement, dans Bollandus et Henschenius. On n'y trouve point, par exemple, certains règlements relatifs à la célébration de l'office divin aux jours de litanies et à la distribution de la communion. Un manuscrit du cardinal Ottoboni, qui avait appartenu à la reine de Suède, venu aux mains de dom Mabillon, a permis à ce dernier de recueillir quelques-uns de ces règlements.

Mabillon, *Act.*, p. 101, 114-116, et *Ann.*, I, 26, n° 44-45. - Duchesne, *Recueil des anciens historiens de France*, I, p. 646-648. — Bollandus, 18 février et 31 mai. — *Histoire littéraire de la France*, V. — Ceillier, *Auteurs sacrés*, XVIII.

ANGILBERT ou **ENGILBERT**, abbé de Corbie, mort en 890. On ne cite de lui que quelques vers, placés partie au commencement, partie à la fin des quatre livres de la *Doctrine chrétienne* de saint Augustin, copiée pour Louis, frère de Carloman. Le poëte fait le résumé du livre, et termine par des prières pour le roi et sa famille royale.

Histoire littéraire de la France, V, p. 649. — Mabillon, *Ann.*, I, 35.

ANGILBERT, archevêque de Milan, vivait dans la première moitié du neuvième siècle. Appelé à l'archiépiscopat en 827, il s'appliqua tout d'abord à rétablir la discipline dans son diocèse, et fit venir de France, pour le seconder dans son œuvre, deux moines de ce pays, Leutgaire et Nildemar, qui coopérèrent à la réforme introduite par le prélat.

Histoire littéraire de la France, V.

ANGIOLELLO (*Jean-Marie*), littérateur italien, natif de Vicence, vivait dans la seconde moitié du quinzième siècle et au commencement du seizième. On a de lui une vie abrégée d'Ussum-Cassan, roi de Perse, sous le titre : *Breve narrazione della vita e fatti del sig. Ussun-Cassano, rè di Persia*, insérée dans le second volume des *Voyages* publiés par Ramusio; Venise, 1559, in-fol. Dans sa préface il nous apprend que dans une autre histoire, où il avait raconté qu'il avait servi Mustapha, fils du sultan turc Mahomet II, et qu'il s'était trouvé à la bataille dans laquelle Mahomet fut vaincu, près de l'Euphrate, par l'armée d'Ussum-Cassan. En effet, Angiolello, étant esclave de Mustapha, le suivit dans cette expédition en 1473; il écrivit ensuite la vie de Mahomet II en italien et en turc, et la dédia à ce sultan lui-même, qui l'accueillit, le récompensa généreusement, et lui rendit la liberté. On ne sait rien de précis sur l'époque de la naissance et de la mort de cet écrivain. On voit seulement, par un passage de la vie d'Ussum-Cassan, qu'il n'avait point encore fini cet ouvrage au mois d'août 1524, puisqu'il y dit, chapitre 23, que ce fut à cette même époque qu'on apprit la mort du sophi. C'était cinquante et un ans après la bataille sur l'Euphrate, où Angiolello s'était trouvé.

Scrittori di Vicenza, III, part. II, p. 1. — Paul Jove, *Elogia virorum illustrium*. — Ramusio, *Navigationi et viaggi*, II, p. 66. — Guillet, *Histoire de Mahomet II*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ginguené, dans la *Biographie universelle*.

***ANGIOLINI** (*François*), jésuite italien, né en 1738, mort en 1788. Il étudia à Bologne, et fut nommé professeur de littérature au collége des Jésuites à Modène. A l'époque de la suppression de cet ordre en Italie, il se retira à Vérone, où il traduisit en italien l'histoire des Juifs de Josèphe : *Gioseffo Flavio delle Antichità de' Giudei*, 4 vol. in-4°; Vérone, 1779-1780; réimprimée à Rome, 1792, et à Milan, 1821. Il traduisit aussi en italien plusieurs tragédies de Sophocle et d'Euripide : *Elettra*, *Edipo*, *Antigone*, *tragedie di Sofocle, e il Ciclope di Euripide, traduzione illustrata con note;* Rome, 1782 : le traducteur y a joint quelques essais de poésie italienne, latine, grecque et hébraïque (*Saggio di poesie italiane, latine, greche et hebraiche*). A la nouvelle que l'impératrice Catherine de Russie accorderait un asile dans ses États aux membres dispersés de l'ordre des Jésuites, Angiolini passa en Russie avec deux de ses frères, et devint professeur dans les colléges récemment fondés de Polotsk, Witepsk, Mohilow et Moscou. Angiolini laissa en manuscrit une histoire de son ordre depuis son établissement en Russie (*Storia della compagnia di Gesù nella Russia*), continuée jusqu'en 1830 par Ignace-Pierre Buoni. Nous ignorons si cet ouvrage a été imprimé. H.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII*. — Colletta, *Storia del reame di Napoli*.

ANGIVILLER (le comte *Charles-Claude Labillarderie* D'), directeur général des bâtiments du roi de France, jardins, manufactures et académies; maréchal de camp et membre de l'Académie des Sciences; mort en 1810. Il doit être compté au nombre des protecteurs les plus zélés et les plus éclairés des sciences et des arts. Il aimait beaucoup la société des savants et des gens de lettres, et il leur accordait tous les en-

couragements qui étaient en son pouvoir. Mais, en cela, il ne consultait pas toujours les principes sévères d'économie qui doivent diriger ceux qui ont en main les deniers de l'État : aussi fut-il accusé par Charles Lameth, le 7 novembre 1790, d'avoir multiplié les dépenses, et présenté un compte de vingt millions, fort exagéré; et, le 15 juin 1791, un décret, rendu sur le rapport de Camus, ordonna la saisie de ses biens. Forcé de quitter la France, il se rendit en Russie, puis il revint en Allemagne, où il mourut dans un couvent de moines. Il avait formé à ses frais un magnifique cabinet de minéralogie, qu'il céda, en 1780, au muséum d'histoire naturelle.

Biographie des Contemporains. — Marmontel, *Mémoires.*

ANGIVILLER (*E.-J. de Laborde*, comtesse D'), née en 1735, morte le 14 mars 1808. Sa maison fut le rendez-vous des savants et des littérateurs les plus distingués de la seconde moitié du dix-huitième siècle. Madame Angiviller, par son esprit, ses grâces et sa charité, fut de son temps ce que Mme Récamier a été pendant la première moitié du dix-neuvième siècle.

Biographie universelle.

ANGLADA (*Joseph*), médecin français, né à Perpignan le 17 octobre 1775, mort le 19 décembre 1833. Il étudia à Montpellier et à Paris, et occupa pendant environ douze ans la chaire de thérapeutique et de matière médicale à la faculté de Montpellier. Il a publié : 1° *Dissertation sur les connaissances et les qualités nécessaires au médecin*; Montpellier, 1797, in-4°; — 2° *Mémoires pour servir à l'histoire générale des eaux minérales sulfureuses et des eaux thermales*; Paris, I, 1827; II, 1828, in-8°; — 3° *Traité des eaux minérales et des établissements thermaux du département des Pyrénées-Orientales*; Paris, 1833, 2 vol. in-8°; — 4° *Traité de toxicologie générale, envisagée dans ses rapports avec la physique, la pathologie, la thérapeutique et la médecine légale*; Paris, 1835, in-8°, ouvrage posthume, publié par le fils de l'auteur.

Revue médicale, 1834. — *Archives générales de médecine*, vol. XV.

ANGLE (*Jér.-Ch.* DE L'). *Voy.* FLEURIAU.

ANGLEBERME (*Jean-Pyrrhus* D'), jurisconsulte français, né à Orléans vers 1470, mort en 1521. Il eut d'abord pour maître Érasme, étudia ensuite la jurisprudence, et devint professeur de droit à l'université d'Orléans. Un de ses élèves, Charles Dumoulin, avoue « qu'il doit le bon sens qu'on trouve dans ses livres à d'Angleberme, qu'il appelle *jurisconsultissimus et utriusque linguæ peritissimus.* » Nommé par François Ier conseiller au conseil souverain de Milan, d'Angleberme ne jouit pas longtemps de cette fonction importante. « Voulant se guérir, dit l'abbé Pataud, d'une blessure que lui avait causée l'explosion d'un magasin à poudre, Angleberme prit sans discernement une drogue qui lui brûla les entrailles. Alciat, vivement touché de sa perte, fit graver sur son tombeau huit vers qui ne donnent pas une grande idée du talent poétique de l'auteur. »

Voici, d'après l'abbé Pataud (qui avait à sa disposition des papiers de famille), la liste des œuvres d'Angleberme, omis par Moréri et d'autres lexicographes. : 1° *Institutio boni magistratus*; Orléans, 1500, in-4°; Paris, 1519; — 2° *Vie de saint Euverte* et *Éloge de saint Aignan*, evêques d'Orléans; — 3° *Panégyrique de la ville d'Orléans*, prononcé en 1514; — 4° *Militia regum Francorum pro re christiana, sive opusculum de rebus fortiter a Francis gestis pro fide christiana*; Paris, 1518; — 5° Fragments des déclamations d'Apulée, sous le titre d'*Apulei Floridorum libri quatuor*; Paris, 1518, in-4°; — 6° *Tres posteriores libri codicis Justiniani et de Romanis magistratibus libri tres*, in-4°, 1518, dédié au chancelier Duprat; — 7° *Commentarius in Aurelianas Consuetudines.* — 8° *Dissertation sur la loi salique*, imprimée séparément en 1613. — 9° Plusieurs traités sur des questions de droit — 10° Diverses exhortations à ses élèves pour maintenir en eux l'amour de l'étude.

Pasquier, *les Recherches sur la France.* — Lelong, *Bibliothèque de la France.* — Dumoulin, *Annotationes ad jus canonicum.* — Ziletius, *Tractatus tract tuum.* — L'abbé Pataud, dans la *Biographie universelle.*

ANGLÈS (*Charles-Grégoire*), magistrat français, né le 4 septembre 1736 à Veynes en Dauphiné, mort le 5 juin 1823. Conseiller du parlement, émigré pendant la révolution, député et premier président de la cour royale de Grenoble, il se montra fort opposé aux principes révolutionnaires, et prit beaucoup de part aux lois répressives de la presse. — Son fils, le comte *Jules Anglès*, né à Grenoble en 1778, mort le 16 janvier 1828, ministre de la police général sous Napoléon, fut préfet de police de Paris sous Louis XVIII, au moment de l'assassinat du duc de Berry.

Biographie des Contemporains.

ANGLIVIEL. *Voy.* BEAUMELLE (LA).

ANGLURE (*Saladin* ou *Oger* D'), natif d'Anglure près de Sézanne en Brie, fit, en 1204 partie de la croisade sous les ordres de Philippe-Auguste. Il fut fait prisonnier par le soudan Saladin, qui le relâcha, sur la promesse de revenir pour lui apporter sa rançon. D'Anglure n'ayant pu trouver en France la somme exigée retourna en Palestine, et se reconstitua prisonnier. Touché de ce trait sublime, Saladin le renvoya sans rançon, en demandant seulement qu'Anglure et ses descendants portassent désormais le nom de *Saladin.*

Sismondi, *Histoire de France.*

***ANGLURE** (*Oger* D'), voyageur français, né vers le milieu du quatorzième siècle et mort après 1396. Ce gentilhomme champenois ne sortirait pas maintenant de la poudre des tableaux généalogiques, s'il n'avait fait un pieux voyage

Orient, et s'il n'avait lui-même écrit le journal de ce voyage, aujourd'hui conservé dans un seul manuscrit de la Bibliothèque nationale. Son père Oger V lui avait laissé, comme à l'aîné de ses enfants, le fief héréditaire et le titre d'avoué de l'église de Térouenne. Il partit de son château d'Anglure, à quatre lieues de Sézanne en Brie, le 16 juillet 1395, avec la résolution de gagner toutes les indulgences attachées au pèlerinage de la terre sainte; « et, » dit-il en finissant, « le jeudi « vingt-deuxiesme jour de juin 1596, nous refeus- « mes disner à Angleure. » Ainsi le voyage dura un peu plus de onze mois. La caravane se composait de plusieurs gentilshommes, entre autres de Pierre de Nebrelines, qui fut gravement blessé par des pirates en traversant le Nil, et de Simon de Salebruck, qui mourut, au retour, dans l'île de Chypre. « Il est, dit Oger d'Anglure, mis en terre « en l'église de Saint-François aux cordeliers de « Nicosie, bien honnestement; et y a une tombe « bien faicte et bien escripte dessus luy, et ses ar- « mes sont painctes ou mises dessus luy et sa ba- « nière en une lance, avec sa cotte d'armes. » Ils arrivèrent à Pavie le 31 juillet; pour le temps, c'était voyager assez rapidement. Quoiqu'ils eussent vendu leurs chevaux, ils louèrent sur le Pô une barque qui les conduisit à Venise le 9 août. Plusieurs fois, dans la traversée, on leur avait demandé leurs lettres de past et leurs *bulletes*. Par ce dernier mot, on doit entendre des sachets, alors recommandés comme préservatifs de maladies épidémiques. « Qui ne les a, dit-il, et lettre « de past, il luy faut payer la gabelle par tout. » On voit que, dès ce temps, le système productif des passeports était parfaitement organisé.

L'auteur a soin de décrire tous les lieux et corps saints de la ville de Venise; pour le reste, il s'en préoccupe assez peu. Cependant il nous avertit que le 13 août il se rendit avec ses compagnons à Prada, dans l'espoir d'assister à un combat singulier entre messires Boucicaut et Galéas de Mantoue; mais les combattants posèrent les armes, à la prière du monsieur de Padoue. Ce Boucicaut, dont nos historiens parlent fort peu, devait être le frère aîné du second maréchal de Boucicaut. Quoi qu'il en soit, nos pèlerins, partis de Venise le 30 août, entrèrent à Beirout en Syrie le 24 septembre. Ils visitèrent avec le plus grand soin cette terre, consacrée par les plus touchants souvenirs de la religion chrétienne; nous avons remarqué qu'il place le tombeau d'Absalon en dehors des murailles de la ville sainte, et qu'avec tous les auteurs du moyen âge il laisse les tombeaux de David et de Salomon dans l'enceinte de la montagne de Sion, entre les deux églises de Saint-Sauveur et de Notre-Dame. « Et venant de « la première à la seconde église, il y a, dit-il, « une grande place en laquelle il y a deux grosses « pierres, et près de la première est une cha- « pelle attenant à ladite église de Notre-Dame, « en laquelle chapelle sont les sépulcres de Da- « vid et de Salomon. Et dedans est une petite « chapelette en laquelle David fit le psaultier. »

Vers Gaza, ils virent une grosse pierre reconnue pour être la femme de Loth. « Elle estoit, « dit-il, assez près de Gaza, à la senestre main, « en montant une montagne. Et est icelle pierre « assez semblant avoir esté ainsi muée. » Cela pouvait bien être un faux *semblant*. Comme Jacques de Vitry, il remarque près du couvent de Saint-Jean, entre la mer Morte et Jéricho, « une « ville champestre en laquelle et environ il crois- « soit moult de sucre, » c'est-à-dire de cannes à sucre. Partis de Jérusalem le 13 octobre, nos pèlerins prirent la route de Sainte-Catherine du mont Sinaï, où ils arrivèrent après vingt-trois jours de marche constante. Ils y restèrent jusqu'au 10 novembre, et entrèrent le 22 dans la capitale de l'Égypte. Le journal donne une description intéressante du Caire. « On y trouve, dit-il, « bien soixante mille *cabarets*. Ce sont lieus et « *estaus* où les viandes cuites sont vendues. » D'après l'explication, on doit croire que ce mot n'était pas encore usité en Europe, ou du moins en France. L'aspect des Pyramides les frappa d'une admiration que le sire d'Anglure n'a pas mal rendue : il les nomme les greniers de Pharaon, et n'est pas en peine d'en indiquer l'ancienne destination qu'il rattache à l'histoire de Joseph. « Ils « sont, dit-il, ainsi comme à la façon d'un fin dia- « mant; c'est à savoir très-larges dessous, et très- « aigus par dessus... Et véismes sur l'un d'iceulx « greniers, ainsi comme au milieu en montant, « certains ouvriers massons qui, à force, des- « muroient les grosses pierres taillées qui font la « couverture desdits greniers, et les laissoient de- « valler à val. D'icelles pierres sont faits la plus « grant partie des beaux ouvrages que l'on voit au « Caire et à Babylone, et que l'on y fist de long « temps. »

De là ils allèrent visiter les anciennes cellules des pères du désert, et se mirent en mer pour retourner en Europe le 21 décembre. Ce fut après avoir essuyé une horrible tempête qu'ils arrivèrent en Chypre. Le roi de l'île les reçut avec honneur. « C'estoit, au rapport d'Anglure, un fort « bel homme, parlant aisément françois, grand « amateur de chasse. » La reine, à laquelle ils furent présentés, était « moult honorablement pa- « rée, et avoit un moult noble et riche chapel d'or, « de pierres et de perles sur son chef. Ses quatre « fils estoient moult gracieusement atournés : « les cinq filles estoient bien ordonnées, et avoient « chacune un chapel d'or de pierres et de perles « sur leurs testes. » On doit remarquer ici que les historiens ne donnent au roi Jacques Ier, dont il s'agit, que deux filles encore vivantes à l'époque du voyage de nos pèlerins. En revenant par Venise et Milan, le seigneur d'Anglure remarque « la belle et grosse église que l'on faisoit « dans cette deuxième ville. » C'était la merveilleuse cathédrale, dont les premiers fondements avaient été jetés dix années auparavant. Enfin il rentra en France, à compter de Lausanne, par

Vaux, Salins, Fontenay, Saint-Jean-de-Losne, Dijon, Sainte-Seine, Chanceaux, Châtillon-sur-Seine, Gié, Troyes, Méry-sur-Seine, et enfin Anglure. — Le journal de ce voyage, conservé dans un manuscrit contemporain de l'auteur, fut imprimé à Troyes, 1621, in-8°. Il porte avec lui son genre d'intérêt, par les comparaisons qu'il nous permet d'en faire avec les relations plus modernes de la même traversée. PAULIN PARIS.

Bibliothèque nationale, manuscrit n° 521, supplément français.

ANGLUS (*Thomas*), prêtre catholique anglais, du dix-septième siècle, se déguisa sous les noms de *Candidus, Albius, Bianchi* et *Richworth*. Son vrai nom paraît avoir été *White* (Blanc). Il résida longtemps en Portugal et en France, et fut principal d'un collége à Lisbonne et sous-principal de celui de Douai. Il se livra au mysticisme, et composa plusieurs écrits sur la prédestination, le libre arbitre et la grâce; écrits que Baillet compare, pour leur obscurité, aux anciens oracles. « Ou les savants m'entendent, « répliqua Anglus, ou ils ne m'entendent pas. « S'ils m'entendent, et qu'ils trouvent que je me « trompe, il leur est aisé de me réfuter; s'ils ne « m'entendent point, ils ont tort de s'élever con- « tre ma doctrine. » La plupart des écrits d'Anglus furent, en 1658, mis à l'Index, et on condamna vingt-deux propositions extraites de ses *Institutiones peripateticæ*. Descartes parle de lui sous le nom de *M. Vitus*. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Institutiones peripateticæ;* — 2° *Appendix theologica de origine mundi;* — 3° *Tabulæ suffragiales de terminandis fidei litibus ab Ecclesia catholica fixæ;* — 4° *Tesseræ romanæ evulgatio;* — 5° *Statera morum;* — 6° *De medio animarum statu*, etc.

Biographia britannica. — Biographie universelle.

*__ANGO__ (*Pierre*), jésuite français, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il professa les mathématiques à Caen. On a de lui quelques ouvrages de physique : *l'Optique, divisée en trois livres, où l'on démontre : 1° la propagation et les proprietez de la lumière; 2° la vision; 3° la figure et la disposition des verres qui servent à la perfectionner;* Paris, 1682, in-12; — *Pratique générale des fortifications, pour les tracer sur le papier et sur le terrein sans avoir égard à aucune méthode particulière;* Moulins, 1679, in-8°. Dans le privilége annexé à cet ouvrage, il est fait mention de deux autres ouvrages écrits par Ango : *Du mouvement d'ondulation*, et *De la dioptrique*. Adelung lui en attribue encore un autre : *Homo a vermibus;* Caen, in-4°. Mais il s'agit ici d'une thèse médicale imprimée en 1711, dont l'auteur, professeur à la faculté de médecine de Caen, n'avait rien de commun avec Ango.

Adelung, Supplém. à l'*Allgemeines Gelehrten-Lexicon* de Jöcher.

ANGO ou **ANGOT**, célèbre armateur dieppois, né dans cette ville à la fin du quinzième siècle, mort en 1551. Dieppe était à cette époque une des villes les plus commerçantes de France; d'audacieux aventuriers, sortis de son port, couraient toutes les mers et rivalisaient seuls avec les Espagnols et les Portugais, que plus d'une fois ils combattirent avec avantage. Angot, fort jeune encore, avait fait plusieurs voyages en Afrique et aux Indes. Son habileté, son courage, d'heureuses spéculations, lui valurent bientôt une fortune considérable qu'il employa magnifiquement. Mais ce qui le rend célèbre, c'est moins l'emploi fastueux qu'il fit de ses richesses, que l'audace qu'il montra en osant, avec ses seules ressources, faire la guerre à un État puissant alors par sa marine. Vers 1530, les Portugais ayant rencontré en mer quelques vaisseaux d'Angot qui revenaient des Indes, les pillèrent. A cette nouvelle, le bourgeois de Dieppe arme en guerre ses vaisseaux marchands, y fait monter huit cents hommes, et avec sa petite flottille pénètre dans le Tage et bloque le port de Lisbonne. Tous les vaisseaux qui entrèrent dans ce fleuve furent pris, et tout le pays qui borde les deux rives pillé. Le roi de Portugal, étonné de se trouver en guerre avec la France, fut contraint d'envoyer un ambassadeur à François Ier, qui le renvoya au bourgeois dieppois, lequel se fit payer une large indemnité. Par malheur Angot prêta de l'argent au roi; et quand il voulut rentrer dans ses fonds, pour prévenir une ruine que des spéculations manquées rendaient certaine, François Ier oublia qu'il avait été reçu chez le bourgeois normand avec plus de magnificence que n'en aurait pu montrer un prince; et l'argent n'ayant pas été restitué, Angot mourut dans la misère.

Le Bas, *Dictionn. encyclop. de la France;* Paris, F. Didot.

ANGOT (*Robert*), poëte français, né à Caen en 1581, mort vers le milieu du dix-septième siècle. A l'âge de vingt-deux ans il publia un recueil d'odes, de sonnets, d'épigrammes, etc., intitulé *le Prélude poétique;* Paris, Gilles Robinot, 1603, in-12. Suivant Goujet, on remarque entre Robert Angot et Vauquelin de la Fresnaye quelque conformité de tour d'esprit et d'érudition. On a aussi d'Angot : *les nouveaux Satyres et exercices gaillards de ce temps, en neuf satyres, auxquels est ajoutée l'Uranie et muse céleste;* Rouen, Michel Lallemant, 1637, in-12.

Goujet, *Bibliothèque française.*

ANGOULÊME. *Voy.* AYMAR.

ANGOULÊME (comtes et ducs D'), ancienne maison noble de France. On cite, comme premier comte d'Angoulême, *Turpion* (839-863), dont le dernier descendant mâle fut *Adémar* ou *Aimar*, mort vers 1218. Sa fille Isabelle, veuve de Jean, roi d'Angleterre, épousa Hugues X, comte de Marche (mort en 1249), auquel elle apporta en dot le comté d'Angoulême. Après la mort de Hugues XIII (1303), les comtés d'Angoulême et de Marche furent réunis aux domaines

de la couronne par Philippe le Bel, roi de France.

Louis, duc d'Orléans (mort en 1407), second fils de Charles V, eut en apanage le comté d'Angoulême. Son petit-fils Charles (mort en 1496) eut de sa femme Louise de Savoie, François, comte d'Angoulême, qui monta en 1515 sur le trône de France sous le nom de François Ier, et érigea le comté d'Angoulême en duché, en le donnant à sa mère. Le titre de duc d'Angoulême fut porté depuis par Charles, troisième fils de François Ier, mort fort jeune, par Charles IX avant son avénement au trône, et par Charles de Valois, fils naturel de Charles IX, mort en 1650 (*Voy.* cet article). Le fils de Charles de Valois, Louis-Emmanuel, mort en 1653, légua le duché d'Angoulême à sa fille Marie-Françoise, qui épousa le duc de Joyeuse, et mourut en 1696, sans héritiers. Charles X donna le titre de duc d'Angoulême à son fils aîné, Louis-Antoine (*voy.* cet article).

ANGOULÊME (*Charles de Valois*, duc D'), fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, né le 28 avril 1573, mort le 24 septembre 1650. Frère utérin de la marquise de Verneuil, maîtresse de Henri IV, il fut d'abord destiné à entrer dans l'ordre de Malte, et nommé grand prieur; mais Catherine de Médicis lui ayant légué les comtés d'Auvergne et de Lauragais, il épousa la fille du connétable de Montmorency. Marguerite de Valois ayant fait casser par le parlement la donation de Catherine de Médicis, Louis XIII donna à Charles de Valois le duché d'Angoulême en 1619. Ce prince se distingua aux batailles d'Arques, d'Ivry et de Fontaine-Française. Condamné à une prison perpétuelle pour ses intrigues avec la marquise de Verneuil, il n'en sortit qu'en 1616, fut chargé l'année suivante de faire le siége de Soissons, et, en 1628, celui de la Rochelle. Il prit encore part aux guerres de Languedoc, d'Allemagne et de Flandre, et mourut à soixante-dix-sept ans. Françoise de Narbonne, qu'il avait épousée en 1644, mourut âgée de quatre-vingt-douze ans en 1715, par conséquent cent quarante et un ans après le père de son mari, Charles IX. Des deux fils du duc d'Angoulême, l'aîné, Henri, devint fou. On a du duc d'Angoulême : 1° *Mémoires très-particuliers du duc d'Angoulême, pour servir à l'histoire des règnes de Henri III et Henri IV;* 1662, in-12. Ces *Mémoires* forment le tome Ier des *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de France;* 1756, 4 vol. in-12; — 2° *les Harangues prononcées en l'assemblée de MM. les princes protestants de l'Allemagne, par le duc d'Angoulême;* 1620, in-8°; — 3° *La générale et fidèle relation de tout ce qui s'est passé en l'île de Ré, envoyée par le roy à la royne sa mère;* 1627, in-8°; — 4° une traduction française de la *Relation de l'origine et succès des chérifs, et de l'état des royaumes de Maroc, Fez et Tarudant, écrite en espagnol par Diejo de Torrès;* Paris, 1636, in-4°. Le traducteur n'a mis sur le frontispice que les initiales M. C. D. V. D. A.; réimprimée dans le troisième volume de la *Description générale de l'Afrique*, etc., par Marmol, 1667, 3 vol. in-4°.

Buchon, *Notice sur Charles de Valois.* — Anselme, *Histoire généalogique, etc., de la maison royale de France.* — De Thou, *Historia sui temporis.* — D'Aubigné, *Histoire universelle.* — Lelong, *Bibliothèque historique de la France.* — Sismondi, *Histoire des Français.*

ANGOULÊME (*Louis-Emmanuel de Valois*, duc D'), second fils du précédent et de Charlotte de Montmorency, né à Clermont en Auvergne en 1596, mort à Paris le 13 novembre 1653. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et devint, en 1612, évêque d'Agde. Plus tard, il changea d'état, suivit la carrière militaire, se signala aux siéges de Montauban et de la Rochelle, et dans les guerres d'Italie et de Lorraine. Louis XIII le nomma colonel général de la cavalerie, et gouverneur de Provence.

ANGOULÊME (le duc et la duchesse D'). — *Louis-Antoine de Bourbon*, duc d'Angoulême, et plus tard dauphin de France, fils du comte d'Artois, depuis roi sous le nom de Charles X, et de Marie-Thérèse de Savoie, princesse de Sardaigne, naquit à Versailles le 6 août 1775, et mourut à Göritz le 3 juin 1844. Il avait quatorze ans lorsque la révolution éclata. Le comte d'Artois, pressé de protester par son absence contre les concessions qu'il reprochait au roi son frère, émigra dès 1789; ses deux fils le suivirent à Turin, à la cour de leur grand-père, où pendant quelque temps ils s'appliquèrent aux sciences militaires. En 1792, le jeune duc reçut un commandement en Allemagne, mais sans se distinguer; et le mauvais succès de cette campagne le fit rentrer dans l'inaction, où il resta jusqu'en 1814. Dans l'intervalle, il ne se fit remarquer que par son fidèle attachement à son oncle, et, d'après ses traditions de famille, à son roi. Ayant passé quelque temps à Holyrood, près d'Édimbourg, où le comte d'Artois s'était retiré, il rejoignit Louis XVIII à Blackenbourg, et le suivit à Mittau. C'est au château ducal de cette ville de Courlande qu'il épousa en 1799 sa cousine, l'infortunée Orpheline du Temple, dont toute la vie n'a été qu'un tissu de malheurs.

Marie-Thérèse-Charlotte, fille de France, et qui reçut au berceau le titre de *Madame Royale*, naquit le 19 décembre 1778 à Versailles, du mariage de Louis XVI avec Marie-Antoinette d'Autriche, et mourut le 19 octobre 1851. Son éducation grave et religieuse fit germer en elle des principes sévères auxquels elle resta fidèle, et qui semblaient devoir la préparer aux terribles coups que le destin lui réservait. Elle n'avait pas treize ans lorsque la journée du 10 août brisa le trône de son père, et que la famille entière échangea les pompes de Versailles contre la prison du Temple. Ses parents n'en sortirent que pour monter à l'échafaud; et la jeune princesse eut à pleurer successivement son

père, sa mère, sa tante Élisabeth, et son frère. Enfin l'Autriche se souvint de la petite-fille de Marie-Thérèse : elle négocia en sa faveur, et, le 26 décembre 1795, fut effectué à Richen, près de Bâle, l'échange de la fille de Louis XVI contre les conventionnels Camus, Lamarque, Quinette et Bancal, et contre Beurnonville, ancien ministre de la guerre, que Dumouriez avait anciennement livrés à Clairfayt. Arrivée à Vienne, elle y resta plus de trois ans, vivant des revenus d'un legs que la duchesse de Saxe-Teschen, sa tante, lui avait fait, et épousa son cousin à Mittau le 10 juin 1799. Les nouveaux époux restèrent à Mittau jusqu'au commencement de 1801. Ils cherchèrent ensuite un asile à Varsovie. Le sort les ballottait : sacrifiés par la Prusse, ils retournèrent à Mittau en 1805, et dès l'année suivante l'empereur Alexandre les abandonna à son tour. L'Angleterre seule, jusqu'où le bras de Napoléon ne pouvait atteindre, leur promettait un refuge durable : Louis XVIII s'y rendit à la fin de 1806, et acheta, quelque temps après, le château d'Hartwell, où toute la famille se trouva bientôt réunie. Le duc et la duchesse d'Angoulême y vécurent dans une profonde retraite. Les revers des armées françaises et de leur illustre chef mirent fin à cette vie paisible et uniforme. Lorsque l'armée anglo-espagnole franchit les Pyrénées, le duc d'Angoulême, étant débarqué dans un port d'Espagne sur la Méditerranée, se joignit à elle, et adressa, le 11 février 1814, aux Français sa proclamation de Saint-Jean-de-Luz, où il disait : « J'arrive, je suis en France, dans cette France qui m'est si chère; je viens briser vos fers! » Ses paroles furent écoutées : une grande fermentation se manifesta dans tout le Midi; les royalistes coururent au-devant de lui; et le 12 mars le duc, appuyé par les baïonnettes ennemies, fit son entrée à Bordeaux, où Louis XVIII fut aussitôt reconnu et proclamé. Son langage fut conciliant, et il annonçait des intentions libérales. Après avoir parcouru les départements du Midi pour les rallier sous la bannière des lis et prévenir les malheurs que le fanatisme pouvait y produire, il alla rejoindre son père et le roi Louis XVIII à Paris le 27 mai 1814. Ce roi, rappelé de l'exil, avait fait son entrée dans la capitale quelques semaines auparavant; il s'était plu à montrer aux Français à ses côtés celle qu'il nommait sa fille, son Antigone, et qui avait pris pour devise : *Union et oubli.*

Le duc et la duchesse d'Angoulême étaient à Bordeaux, ville considérée alors comme éminemment royaliste et très-favorable en effet à la cause des Bourbons, lorsque, le 9 mars, la nouvelle du débarquement de Napoléon leur fut transmise de Paris. Nommé l'année précédente colonel général des cuirassiers et des dragons, et grand-amiral de France, le duc reçut alors les pouvoirs extraordinaires d'un lieutenant général du royaume. Il forma aussitôt un gouvernement pour les provinces du Midi, réunit des troupes, et remporta sur la route de Lyon plusieurs avantages sur le parti bonapartiste. De son côté, la duchesse montra beaucoup de résolution, passa les troupes en revue, les visita dans leurs casernes, et cherchait à rallumer le feu mourant de l'amour des Bourbons. C'est à propos de cette conduite sans doute que Napoléon a dit d'elle qu'elle était « le seul homme de sa famille. » Mais ses efforts furent aussi infructueux que ceux de son mari. Celui-ci n'avait à opposer que son inexpérience à des généraux habiles; d'ailleurs incertain sur les dispositions des habitants, et bientôt abandonné d'une grande partie de ses troupes, il ne put tenir la campagne, et se rendit prisonnier le 16 avril 1815. Un général le conduisit à Cette, où, par ordre de Napoléon, il recouvra la liberté en s'embarquant. Sa femme avait quitté la France quinze jours plus tôt. Le duc d'Angoulême alla à Madrid, où il reçut un accueil bienveillant : il s'occupait d'organiser un corps de troupes et de s'établir sur la frontière, lorsque la nouvelle de la seconde abdication de l'empereur rendit ces mesures inutiles. Il se hâta donc de retourner en France, et de profiter de l'enthousiasme que la cause royale excitait encore une fois dans le Midi, pour former des bataillons de volontaires et rétablir l'autorité du roi son oncle. A Paris il rejoignit la duchesse le 7 août, et le 15 il en partit avec elle pour retourner à Bordeaux, leur ville chérie, où il devait présider le collége électoral de la Gironde, convoqué pour le 23. Les élections répondirent à leurs vœux; et après avoir visité Toulouse, ils revinrent à Paris, où, après quelques années de calme, de nouvelles épreuves les attendaient. Leur frère, le duc de Berry, fut assassiné en 1819. La guerre d'Espagne, quoique généralement mal vue en France, environna le duc d'Angoulême, auquel en fut confié le commandement, d'une certaine popularité militaire dont il n'avait pas joui jusqu'alors. Les combats que le généralissime eut à livrer étaient insignifiants; mais on aimait à y voir le présage de triomphes nouveaux qui laveraient la honte des deux invasions ennemies. Secondé par des guerriers tels que le duc de Reggio, le maréchal Moncey, Molitor, le général Guilleminot, etc., le duc d'Angoulême remplit les intentions du roi, et rendit, le 1er octobre 1823, la liberté à Ferdinand VII, qu'il reçut à Puerto-Santa-Maria de Cadix. Il signala sa modération par l'ordonnance d'Andujar, que les violentes réactions du parti royaliste avaient rendue nécessaire; mais il n'eut pas assez de fermeté pour en garantir l'exécution. Partout on lui désobéit : la régence royale de Madrid protesta; les troupes de Navarre se déclarèrent contre dans une adresse, et nommèrent l'ordonnance un attentat, une usurpation. Ainsi furent payés par les Espagnols la conduite exemplaire et la discipline parfaite de l'armée placée sous les ordres du duc; conduite qui a fait dire au ministre Canning que « jamais armée n'a occa-

onné si peu de maux, et n'en a tant empêché. » e duc d'Angoulême, vivement contrarié, quitta ladrid le 4 novembre, et le 22, par un ordre u jour daté de Oyarzoun, prit congé de sa rave armée.

A l'avénement de Charles X, le 16 septembre 824, le duc d'Angoulême prit le titre antique de *Dauphin*. Quoiqu'il assistât souvent aux coneils des ministres et qu'il fût aussi question de ui confier même un portefeuille, il ne prit aux ffaires qu'une part bien secondaire : le public n attribuait, à tort ou à raison, une plus imortante à la Dauphine; aussi n'obtint-elle, dans s départements qu'elle parcourait de temps en emps, et surtout dans ceux de l'est, qu'un froid ccueil, tandis que Charles X et le Dauphin se maient beaucoup de la manière dont ils y taient reçus. Les ordonnances du 25 juillet 1830 ouvrirent la route qui devait, pour la troisième ois, conduire la famille royale à la terre d'exil. e Dauphin, après avoir durement reproché au naréchal duc de Raguse l'issue d'un combat auuel on ne lui permit pas de prendre part, prit, 29, le commandement des troupes repoussées e Paris et réunies au pont de Sèvres; mais il tait trop tard pour rétablir les affaires. La Dauhine, absente depuis quelques semaines, acourut de Dijon, déguisée, et non sans courir des érils, et ne retrouva son époux qu'à Rambouillet, ù la cour venait de se retirer. Là, le Dauphin igna, en date du 2 août, conjointement avec harles X, l'abdication au trône et à tous ses roits en faveur de son neveu le duc de Boreaux; mais cette mesure ne changea rien à la narche des événements, contraires à la branche înée des Bourbons. Toute la famille royale fut bligée de quitter le territoire de la France. Parie de Rambouillet le 5 août au soir, elle n'ariva que le 16 à Cherbourg, lieu indiqué pour on embarquement. Ces retards ne purent sauver ne cause désespérée : les princes durent la reonnaître telle par l'attitude des populations nornes, et parées des couleurs tricolores, dont s traversaient le territoire. Ils débarquèrent en Angleterre le 23, et furent reçus comme des pariculiers. L'opinion publique dans ce pays leur étant contraire, Charles X demanda et obtint de pouvoir se fixer de nouveau à Édimbourg, au château de Holyrood. Le duc et la duchesse d'Angoulême y vécurent dans la retraite, sous le nom de comte et de comtesse de Marne, jusqu'au 9 septembre, où cette dernière, dont la santé souffrait du climat de l'Écosse, partit pour le continent, accompagnée de la sœur du duc de Bordeaux. Elle arriva à Vienne le 6 octobre, et y resta jusqu'au 25, d'où elle partit pour aller rejoindre le comte de Ponthieu et celui de Marne à Prague. La famille royale se trouva ainsi quelque temps réunie au palais (Hradchin) de Prague; elle se transporta plus tard à Göritz, où s'éteignit Charles X en novembre 1836. Huit ans après, mourut le duc d'Angoulême, qui fut, sept ans après, suivi au tombeau par la duchesse, sa femme. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

ANGOULÊME (*Jacques* D'), sculpteur français, vivait à Rome vers le milieu du seizième siècle. Reims est sa ville natale; il fut nommé *d'Angoulême*, d'après la ville qu'il habita à son retour de Rome. Ses travaux étaient fort estimés, et on les a même comparés à ceux de Michel-Ange. On conserve encore, dans la bibliothèque du pape, trois grandes figures en cire exécutées par d'Angoulême; et l'on voyait, dans une grotte voisine de Meudon, une belle statue de l'Automne, également sortie du ciseau de ce sculpteur.

Fussli, *Allgemeines Künstler-Lexicon*. — M. Louis Paris, *Reimesiana*; Reims, 1847.

ANGOULEVENT cadet, pseudonyme d'un poëte satirique qui vivait vers le commencement du dix-septième siècle. On a sous ce nom un recueil intitulé *les Satyres bastardes, et autres œuvres folastres du cadet Angoulevent*; Paris, 1615. Selon M. Weiss, c'est un de ces trois poëtes cyniques (d'Auvray, de Motin et d'Éternod) qui se cache sous le pseudonyme d'Angoulevent. Le fou de Henri IV portait aussi le nom d'Angoulevent.

Biographie universelle, suppl. — Brunet, *Manuel du libraire*.

ANGOULEVENT, fou de Henri IV. *Voy.* JOUBERT (Nicolas).

ANGRAN D'ALLERAY (*Denis-François*), magistrat français, né à Paris en 1715, mort le 28 avril 1794. Il fut successivement conseiller au parlement en 1735, procureur général au grand conseil en 1746, lieutenant civil et conseiller d'État. On raconte un trait touchant de sa bienfaisance. « Dans le cours de l'hiver de 1787, les gardes du commerce, dit Desportes, conduisirent par-devant lui, en référé, un malheureux débiteur arrêté pour une somme assez considérable : c'était un honnête père de famille, qu'on venait d'arracher à sa femme, à ses cinq enfants, et dont le désespoir offrait le plus douloureux spectacle. D'Alleray, après avoir examiné la procédure des consuls, se vit obligé d'ordonner l'exécution de la contrainte par corps. Il était onze heures du soir lorsque les recors et leur capture quittèrent l'hôtel du magistrat. Le temps était très-rigoureux. D'Alleray prit aussitôt avec lui la somme nécessaire, sortit à pied par une porte secrète, et arriva à la prison presque en même temps que le détenu, qu'il eut la satisfaction de faire élargir sur-le-champ en sa présence. » Ce trait a fourni à Chastenet-Puységur le sujet d'une comédie en trois actes, intitulée *le Juge bienfaisant*, jouée à Paris et imprimée à Soissons en 1799, in-8°. D'Alleray fit partie de l'assemblée des notables en 1787.

Angran fut membre de l'assemblée de 1789 pour la formation des états généraux. Pendant la terreur, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire par Fouquier-Tainville son ancien subor-

donné au Châtelet. Interrogé s'il avait fait passer des secours aux ennemis de l'État, il répondit, sans hésiter, qu'il avait envoyé de l'argent à M. de la Luzerne, l'un de ses gendres. « Ignorais-tu la « loi qui le défend? lui dit un des jurés. — Non, « répliqua-t-il; mais la loi de la nature a parlé « plus haut à mon cœur que la loi de la répu- « blique. » Cette réponse digne et courageuse fut son arrêt de mort. Le vieillard périt sur l'échafaud.

Biographie des Contemporains. — Desportes, dans la *Biographie universelle.*

ANGRIANI ou **AYGUANI** ou **DE AYGONNIS** (*Michel*), moine italien, né à Bologne vers le milieu du quatorzième siècle, mort le 16 novembre 1400. Il étudia dans sa patrie, entra dans l'ordre des Carmes, et fut reçu docteur à l'université de Paris. De retour en Italie, il se fit remarquer du pape Urbain VI, qui le nomma vicaire général. Angriani fut pendant cinq ans général de son ordre, et se retira dans le monastère de Bologne, où il mourut. Le plus considérable de ses ouvrages est un commentaire sur les psaumes, dont on a longtemps ignoré l'auteur; il est intitulé *Incognitus in Psalmos;* Milan, 1510, in-fol.; publié par Léonard Veggio, et réimprimé plusieurs fois; la dernière édition de Lyon est de 1682, 2 vol. in-fol. On a encore de lui : *Quæstiones disputatæ in librum quartum Sententiarum;* Milan, 1510, in-fol.; revu par François-Léonard Priolo; Venise, 1623, in-fol.

Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ ætatis,* V, p. 222, édit. in 8°. — Nicéron, *Mem.* — Côme de Villiers de Saint-Étienne, *Bibliotheca carmelitana,* II.

ANGUIER (*François*), sculpteur français, né à Eu en Normandie en 1604, mort à Paris le 8 août 1669. Fils d'un menuisier, il montra, ainsi que son frère Michel, de si grandes dispositions pour les arts, qu'ils furent envoyés à Paris et placés chez Guillain, sculpteur médiocre. François Anguier y fit assez de progrès pour être appelé en Angleterre, où il se procura les moyens de faire le voyage d'Italie. A Rome, il se lia avec plusieurs peintres célèbres, tels que Poussin, Mignard, Dufresnoy et Stella. Après y avoir étudié pendant deux ans, il revint à Paris, où il obtint de Louis XIII un logement au Louvre et la garde du cabinet des antiques. On assure que, lors de la formation de l'Académie de peinture, il refusa d'y être admis. Les principaux ouvrages d'Anguier étaient dans les églises de Paris. On voyait dans l'Oratoire, rue Saint-Honoré, le tombeau en marbre du cardinal de Bérulle; aux Célestins, une pyramide ornée de trophées, avec des statues et des bas-reliefs en l'honneur de la maison de Longueville, et la statue du duc de Rohan-Chabot; à Saint-André-des-Arcs, la décoration du tombeau des de Thou, etc. François Anguier avait fait aussi, en 1658, le mausolée de Henri, duc de Montmorency, décapité à Toulouse en 1632. Cette grande composition, qu'il fit pour l'église des Religieuses de Sainte-Marie, à Moulins, et qui n'a pas été détruite, est l'ouvrage le plus remarquable de François Anguier.

Orlandi. — Watelet. — Durdent, dans la *Biographie universelle.*

ANGUIER (*Michel*), frère cadet du précédent, naquit à Eu en 1612, et mourut le 11 juillet 1686. Dès l'âge de quinze ans, il exécuta dans sa ville natale, où il ne trouvait ni maîtres ni modèles, quelques ouvrages pour l'autel de la Congrégation des jésuites. Après avoir travaillé quelque temps à Paris sous Guillain, il se rendit à Rome : là il travailla d'abord sous les yeux de l'Algarde, qui lui fit faire quelques bas-reliefs. Anguier fut employé ensuite pour l'église de Saint-Pierre et pour quelques palais particuliers. Revenu en France en 1651, il fit entre autres un modèle de la statue de Louis XIII, plus grand que nature, qui fut jeté en bronze et placé à Narbonne. Il décora ensuite l'appartement de la reine Anne d'Autriche, au vieux Louvre, d'un grand nombre de figures et de bas-reliefs accompagnant des peintures de Romanelli. La plus grande partie des ouvrages de sculpture qui étaient au Val-de-Grâce était de Michel Anguier; et le groupe en marbre de *la Nativité,* placé sur le maître-autel, était regardé comme son chef-d'œuvre. L'Académie le reçut en 1668. Anguier lui donna, en 1669, un groupe de terre cuite représentant *Hercule débarrassant Atlas du fardeau de porter le monde.* Vers 1671, il termina l'*Apparition de Notre-Seigneur à saint Denis et à ses compagnons,* grand morceau de sculpture où le bas-relief et la ronde-bosse étaient employés à la fois, et qu'Anne d'Autriche lui avait demandé pour le maître-autel de Saint-Denis de la Châtre. Ce fut en 1674 qu'il exécuta les sculptures de l'arc triomphal de la porte Saint-Denis. Lebrun, qui, en sa qualité de premier peintre du roi, voulait exercer sur tous les arts une suprématie à laquelle les sculpteurs du temps se soumirent, à l'exception du seul Puget, ôta le mérite de l'invention à Michel Anguier en le faisant travailler d'après ses dessins; mais le sculpteur n'en soutint pas moins sa réputation par la manière dont il exécuta ce grand ouvrage. L'âge et de longs travaux avaient altéré la santé d'Anguier, lorsqu'on lui demanda un crucifix de marbre pour la Sorbonne : « Je « ne pourrais, dit-il, en exécutant ce crucifix, « terminer ma carrière par un morceau plus « analogue à mes sentiments. » Il fit présent en mourant, à l'église de Saint-Roch, sa paroisse, d'un Christ en bois, qui fut ensuite placé dans la chapelle du Calvaire de cette église. Michel Anguier mourut à soixante-quatorze ans, et fut enterré à Saint-Roch, près de son frère aîné. On leur fit une épitaphe en huit vers français, trop médiocres pour être rapportés. Cet artiste est au nombre des bons sculpteurs du siècle de Louis XIV. Son goût de dessin est celui que Lebrun avait mis en vogue, c'est-à-dire qu'on y

trouve presque toujours de la correction; mais on y désirerait souvent plus d'élégance.

Watelet et Levesque, *Dictionnaire des arts de peinture*. — Orlandi, *Abecedario pittorico*. — Durdent, dans la *Biographie universelle*.

ANGUILLA (*Jacques* D'), peintre, natif de Lucques, vivait au quinzième siècle. Il appartenait à l'école de Giotto. Son coloris avait de la vivacité, ses draperies étaient jetées avec goût; enfin l'ensemble de son dessin était à la fois correct et proportionné.

Osservazione supra alcuni antichi monumenti nelle Stato Luchese, 1815, p. 53. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

ANGUILLARA (*Giovanni-Andrea* DELL'), l'un des plus célèbres poëtes italiens du seizième siècle, né vers l'an 1517 à Sutri en Toscane : on ignore la date précise de sa mort. Après avoir fait des études aussi bonnes que sa fortune le lui permettait, il se rendit à Rome, où il se fit correcteur d'épreuves chez un libraire. Une liaison secrète avec la femme de ce libraire, découverte par le mari, obligea Anguillara de quitter Rome. En route il fut pillé par des voleurs, et arriva à Venise dans l'équipage d'un mendiant; mais il trouva promptement de l'emploi chez le libraire Franceschi. C'est là qu'il fit, pour un prix très-modique, sa traduction des *Métamorphoses* d'Ovide en vers italiens, et qu'il composa plusieurs autres ouvrages. Il retourna ensuite à Rome, où sa réputation poétique était parvenue; mais son malheur l'y suivit; et après avoir vendu, pour vivre, ses habits, ses livres, tout ce qu'il possédait, il mourut de besoin, et d'une maladie fruit de son inconduite, dans une auberge auprès de Torre di Nona. On ne sait rien de positif sur l'époque de sa mort; on voit seulement, par une lettre d'Annibal Caro qui lui est adressée, qu'il vivait encore en avril 1564. Sa traduction des *Métamorphoses* en *ottava rima* a joui et jouit encore en Italie d'une grande réputation. Les critiques les plus célèbres, et entre autres Varchi, l'ont mise au-dessus même du poëme original. Ces éloges sont exagérés; mais l'auteur en mérite beaucoup pour la facilité, pour l'élégance et la poésie de son style : il est vrai que c'est plutôt une imitation libre qu'une traduction exacte. On en a fait un grand nombre d'éditions. La première, qui ne contenait que les trois premiers livres, fut faite à Paris, 1554, in-4°, et dédiée au roi Henri II : on en fit une complète à Venise en 1561, in-4°, que le libraire dédia au roi de France Charles IX; mais le nom de Henri II est constamment resté dans la seconde octave du poëme, que l'auteur eut toujours l'intention de lui dédier en entier. La meilleure et la plus belle édition est celle des Giunti, Venise, 1584, in-4°, avec les figures de Jacopo Franco, les remarques d'Orologi, les arguments et les petites notes en marge de Turchi. Elle a été réimprimée par les mêmes en 1592.

Anguillara avait aussi commencé une traduction semblable de l'*Énéide*, dont le premier livre fut imprimé à Padoue en 1564, in-4°. On a encore de lui : 1° *Edipo*, tragédie en vers libres; Padoue, 1556, in-4°, et Venise, 1565, in-8° : ce n'est pas une simple traduction de l'*Œdipe roi* de Sophocle; l'auteur y introduisit des épisodes, et y fit des additions qui divisent l'intérêt et altèrent la simplicité du sujet; elle fut cependant représentée avec beaucoup de succès à Vicence, et ce fut pour cette représentation que le célèbre architecte Palladio éleva, en 1565, un magnifique théâtre; — 2° quelques odes, ou *canzoni*, adressés aux ducs de Florence et de Ferrare; — 3° des arguments, en *ottava rima*, pour tous les chants du *Roland furieux* de l'Arioste. Le Tasse écrit, dans une de ses lettres, qu'Anguillara vendait cinq jules au libraire chacun de ces arguments; — 4° quatre *Capitoli*, ou satires dans le genre burlesque, imprimées dans plusieurs recueils de pièces de ce genre : elles sont estimées, la dernière surtout, qui est adressée au cardinal de Trente, et dans laquelle l'auteur parle fort longuement de lui-même, et trouve le moyen d'être piquant et gai, même en exposant sa misère.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*. — Crescimbeni, *Storia della volgar poesia*, I, 395; V, 86. — Ginguené, dans la *Biographie universelle*.

ANGUILLARA (*Louis* ou *Aloysio*), médecin et botaniste italien, naquit vers le commencement du seizième siècle à Anguillara (État ecclésiastique), d'où il a pris son nom, et mourut en octobre 1570. La réputation qu'il s'était acquise par ses voyages lui mérita de la part de la république de Venise le titre de *simplicista* ou d'herboriste en chef, et la place de directeur du jardin de botanique de Padoue. Il fut le troisième qui la remplit depuis la fondation de ce jardin, en 1540. Il succéda à Mundella, qui se nommait comme lui Aloysio, ce qui a occasionné quelques méprises; et il fut remplacé par Guilandin, lorsqu'en 1561 il quitta cette place, dégoûté par les tracasseries qu'on lui suscita, pour se retirer à Ferrare, où il mourut. On a peu de détails sur sa vie privée. Ses études furent surtout dirigées vers la connaissance des langues anciennes, ce qui l'aida à reconnaître les plantes mentionnées dans les auteurs grecs et latins; mais il sentit de bonne heure que, pour y parvenir, il fallait visiter les pays où ces auteurs avaient vécu.

Dans ce dessein il parcourut l'Italie, l'Illyrie, la Turquie, plusieurs îles de la Méditerranée, la Crète, Chypre, la Corse et la Sardaigne, enfin l'Helvétie transalpine, et les environs de Marseille. De grandes connaissances résultèrent de ces courses, et lui acquirent beaucoup de célébrité; en sorte qu'il se trouva en relation avec les savants les plus distingués, qui le consultèrent sur les difficultés que leur présentait l'histoire des plantes, et surtout sur la concordance des noms anciens avec les modernes. Anguillara répondit à cette confiance en exposant son opinion ou *parere* dans des lettres particulières,

Marinello, qui était un de ses correspondants, réunit quatorze de ces lettres, et les publia du consentement de l'auteur, sous ce titre : *Semplici dell' eccelente M. Anguillara, li quali in più pareri à diversi nobili uomini scritti appajono, et nuovamente da M. Giovanni Marinello mandati in luce;* Venise, Vinc. Valgrisi, 1561, in-4° : l'édition in-12, de la même année, est préférée, parce qu'il y a deux figures de plantes (le *chamæleon* et le *sedum arborescens*) qui ne sont pas dans la première. Quoique peu volumineux, ce livre a suffi pour établir la réputation d'Anguillara.

Quelquefois les plantes ne sont désignées que par les noms vulgaires qu'elles portent dans leur pays natal. Anguillara a reconnu que ces noms étaient souvent ceux des anciens, avec une légère altération. Ses descriptions sont si précises, que, malgré leur brièveté, elles suffisent pour reconnaître presque toutes les espèces dont il fait mention. Il s'en trouve au moins une vingtaine qu'il a fait le premier connaître. Il était très-versé dans les anciens botanistes, depuis Théophraste jusqu'à Cassianus Bassus : non content d'étudier ceux qui étaient imprimés, il avait recours aux manuscrits; c'est par leur moyen qu'il put connaître Cratévas; il en cite plusieurs passages en grec, et ce sont les seuls de cet auteur qui aient été imprimés. Malgré les ménagements dont il usait pour combattre les opinions de ses contemporains, ils lui furent inutiles vis-à-vis de Matthiole; c'est en vain qu'il lui prodigua les épithètes les plus flatteuses, et même celle d'*eccellentissimo*. Celui-ci ne put lui pardonner d'avoir relevé quelques-unes de ses méprises; il répliqua par des injures. Anguillara ne fut pas toujours de l'avis de Lucas Ghini, qui était alors regardé comme l'oracle de la botanique, et on a remarqué qu'il avait été le seul qui n'en eût pas parlé très-avantageusement.

Haller dit qu'Anguillara fut le disciple de Constantin Rhodiota, *speziale* ou apothicaire en Crète. Il fonde cette opinion sur un passage d'Anguillara; mais il paraît que le savant Haller, si exact ordinairement, s'est trompé dans l'interprétation du passage qu'il cite : il prend le mot *maestro* dans le sens de professeur, au lieu qu'il signifie *maître un tel*, terme employé fréquemment à cette époque. Tournefort fait mention, d'après la *Bibliothèque iatrique* de Schenck, d'une traduction latine de l'ouvrage d'Anguillara, avec des notes faites par Gaspard Bauhin; et Séguier l'indique sous ce titre : *Aloysii Anguillaræ de Simplicibus liber primus, cum notis Gaspari Bauhini;* Basileæ, apud Henricum Petrum, 1593, in-8°. Il paraît que cette traduction est si rare, que plusieurs savants ont douté de son existence.

Anguillara s'attira de puissants ennemis; Matthiole, dans la *Vie d'Aldrovande,* en parle avec le plus profond mépris, et Aldrovande lui-même en faisait peu de cas. Guilandin le nommait par dérision *olitor Patavinus*. Il se retira à Ferrare, où il se rendit célèbre par la composition de la thériaque : il alla jusque dans la Pouill chercher les plantes nécessaires, accompagn d'un religieux augustin nommé Evangelista Quadramio, qui fut, par la suite, botaniste du du de Ferrare.

Anguillara laissa de nombreux manuscrits, qu paraissent avoir été dispersés : ce serait une pert regrettable, car, d'après l'échantillon donné pa Marinello, on peut juger que ces manuscrit étaient très-importants. Anguillara a été plac au nombre de ceux qui ont le mieux réus à rattacher les connaissances botaniques mo dernes aux anciennes : c'est le témoignage qu lui rend un des juges les plus compétents su ce point, Sprengel, dans son *Historia rei her bariæ;* et le fréquent usage qu'il a fait de c auteur, pour déterminer les plantes de Diosco ride et de Pline, en fournit la preuve. Le célèbr Gærtner a voulu tirer le nom d'*Anguillara* d'u oubli qu'il ne méritait pas, en donnant ce nom un nouveau genre qu'il a établi; mais, dans l même temps, de Jussieu nommait ce même gen *Badula*, et Swartz, *Ardisia* : ce dernier no a prévalu.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Sprengel, *Histor rei herbariæ.* — Haller, *Bibliothèque botanique.* — D pelit-Thouars, dans la *Biographie universelle.*

ANGUISCIOLA. *Voy.* ANGUSSOLA.

* **ANGUS** ou **ÆNGUS**, en latin *Ængusius* c *Æneas*, écrivain irlandais du huitième siècl surnommé *Céile Dé*, en latin *Keledeus*, c'est-dire adorateur de Dieu. Il était fils d'Oblein, c la race royale des Dalriads. Il se fit, très-jeu encore, moine dans l'abbaye de Cluain-Enac ou Cluain-Eidnach, dans le territoire de Hy-Fa gia, à présent Clonenagh, où il eut pour maît Mal-Athgène, mort en 767. Il se retira plus tar comme ermite, dans un lieu désert qui por longtemps son nom. Il alla ensuite dans l'abba de Tamhlact, à présent Tallaght, près de Dubli puis il eut, dit-on, la vision d'un ange, qui le d termina, dit-on, à écrire la vie des saints.

Ses principaux ouvrages (encore inédits sont : *Felire*, ou description des fêtes célébré par l'Église, par stances de quatre lignes, do chacune contient six syllabes et finit par un m de deux syllabes : O'Reilly en cite plusieurs m nuscrits; *Psalter na Rann,* ou *Psautier rim* également en manuscrit.

O'Reilly, *Transactions of the Iberno-Celtic Socie for* 1820, vol. I, part 1. — Johannes Colganus, *Vi sancti Ængusii* dans *Acta Sanctorum*, par Bolland d'autres, Inn.. II. — Sir James Ware, *History of t Writers of Ireland*, translated, revised and improv by Harris. — Mervin Archdall, *Monasticum hibernicu*

ANGUS (*Williams*), graveur anglais, n vers le milieu du dix-huitième siècle, mort 12 octobre 1821. Il s'est distingué dans la gr vure du paysage. On a de lui une collection c *Vues des résidences de la grande et de la p tite noblesse.*

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

ANGUSSOLA ou **AGNOSCIOLA** (1) (*Sopho-nisbe*), femme peintre, née à Crémone en 1535, morte à Gênes vers 1620. Élève de Benardino, elle dépassa de bonne heure son maître, et porta l'art du portrait à sa plus haute perfection. Philippe II l'attira à sa cour, où l'honneur de poser devant elle fut disputé par les plus grands du royaume. Depuis elle épousa un Moncade, qui la fixa à Palerme. Devenue veuve, elle se remaria avec un Lomellini, qui l'emmena à Gênes, où elle devint aveugle. Elle passait pour la personne de son siècle qui raisonnait le mieux sur les arts. Sa maison devint une école de théorie, qui, suivant Lanzi, parvint à régénérer la peinture génoise, tombée en décadence. Sa vie dura près d'un siècle; et Van-Dyck, qui eut le bonheur de l'écouter, assurait qu'il avait plus appris de cette vieille femme aveugle que du peintre le *mieux voyant*. Ses portraits sont peu nombreux. Madrid en a conservé, dit-on, quelques-uns; Florence en possède deux; l'Allemagne et la France n'en ont pas; en Angleterre, il y en a un chez le comte d'Yarborough.

Lanzi-Vasari, *Vite de' pittori*. — Soprani, *Vite de' pittori Genovesi*; — Bermudez, *Diccionario historico*, etc. — Walpole, *Anecdotes of painting*. — M. Francis Wey, *les Anglais chez eux*, in-8°, 1851.

ANHALT, maison princière allemande, dont le territoire est enclavé dans les États de la Prusse. Elle descend de Bernard, fils puîné d'Albert, surnommé *l'Ours*, marquis de Brandebourg, en 1142. Ce Bernard eut pour apanage le comté d'Anhalt, auquel il joignit, en 1180, le duché de Saxe, et contribua à l'élection de l'empereur Frédéric Ier, après la proscription de Henri le Lion. Bernard à sa mort, en 1212, légua à l'aîné de ses fils, Henri, la possession d'Anhalt, et au plus jeune, celle de Saxe. C'est au prince Henri que commence l'histoire proprement dite de la maison d'Anhalt, qui comprend aujourd'hui trois lignes : *Anhalt-Dessau*, *Anhalt-Bernbourg*, et *Anhalt-Coethen*. La ligne d'*Anhalt-Zerbst* s'éteignit en 1793 par la mort de Frédéric-Auguste, et ses domaines furent, en 1797, partis entre les autres lignes collatérales. — Le duc actuel d'Anhalt-Dessau, *Léopold-Frédéric*, né le 1er octobre 1794, n'a qu'un seul fils, né en 1831; et ses trois frères, George-Bernard, né en 1796, Frédéric-Auguste, né en 1799, et Waldemar-Guillaume, né en 1807, n'ont pas d'enfants. A la révolution de 1848, le peuple demanda et obtint le renvoi de l'ancien ministère, et une constitution nouvelle fut proclamée le 29 octobre 1848. Mais depuis l'installation du ministre Ploetz, soutenu par la Prusse, on est revenu peu à peu à l'ancien état de choses. — Le seul membre encore vivant dans la ligne d'Anhalt-Bernbourg est la princesse Emma, depuis 1845 veuve du prince George de Waldeck. Le duché d'Anhalt-Bernbourg est administré par un conseil de régence, sous l'influence du cabinet de Berlin. Le mouvement de 1848 fut, depuis janvier 1849, comprimé par l'énergie du ministre Krosigk. — La ligne d'Anhalt-Coethen s'éteignit, le 23 novembre 1847, par la mort du duc Henri, et ses domaines sont, depuis ce moment, incorporés dans le duché d'Anhalt-Dessau, qui finira également à la mort du duc actuel. Ce prince s'est fait aimer de son peuple en favorisant l'agriculture, et contribuant à l'établissement du chemin de fer qui passe par ses États. — Voici les princes d'Anhalt qui ont marqué dans l'histoire :

Linder, *Histoire des pays d'Anhalt* (en allemand); Dessau, 1833; *Die Gegenwart*; Leipz. (Brockhaus), 1851. — Casp. Sagittarius, *Historia Princ. Anhaltinorum*; Jenæ, 1686, in-4°. — J.-Christoph. Beckmann, *Historie des Fürstenthums-Anhalt*; Zerbst, 1710. 3 vol. in-fol. — Ejusd., *Accessiones historiæ Anhaltinæ*; Zerbst, 1716, in-fol.

I. *Anhalt-Bernbourg.*

ANHALT-BERNBOURG (le prince *Christian Ier* ou *Christiern*), né le 9 mai 1568, mort le 20 avril 1630. Il succéda en 1606 à Joachim-Ernest, son père, et eut pour son lot, dans le partage des biens patrimoniaux, les seigneuries de Bernbourg et les bailliages de Ballenstädt et d'Hartzgerode, avec l'abbaye sécularisée de Gernrode. Il passa une grande partie de sa vie à voyager et à faire la guerre, et fut employé dans plusieurs négociations. En 1591, il conduisit en France une armée considérable, que Christian Ier, électeur de Saxe, et d'autres princes allemands, avaient fournie à Henri IV contre les Espagnols, joints aux ligueurs. Mais, arrivé en France, il céda le commandement de ces troupes au vicomte de Turenne; et, s'étant mis à la tête de celles de Strasbourg, il marcha contre les Lorrains, sur lesquels il remporta deux avantages, le 8 septembre et le 1er novembre 1592. Les villes confédérées d'Allemagne le députèrent vers l'empereur Rodolphe II en 1609, pour lui exposer leurs griefs. En 1619, il aida le prince Maurice d'Orange à s'emparer de Juliers. L'électeur palatin Frédéric V, élu roi de Bohême, l'ayant fait son général, il battit, cette même année, les comtes de Dampierre et de Bucquoi. L'année suivante (1620), il fut à son tour défait à la bataille de Prague, livrée le 8 novembre. En 1621, il fut mis au ban de l'Empire par l'empereur Ferdinand II, avec lequel il ne tarda pas à se réconcilier. — D'*Anne*, son épouse, fille d'Arnoul, comte de Bentheim et de Tecklenbourg, il eut Christian, son successeur; Ernest, né le 19 mai 1608, mort à Naumbourg le 3 décembre 1632, des blessures qu'il avait reçues à la bataille de Lützen; Frédéric, né le 16 novembre 1613, seigneur de Hartzgerode et de Gernrode, colonel d'un régiment de Hesse, et un des meilleurs chimistes de son époque, mort le 30 juin 1670.

(1) Cet article se trouve déjà dans le Ier volume à AGNOSCIOLA, dont le véritable nom est ANGUSSOLA, comme l'a constaté M. Francis Wey sur le portrait qui existe chez le comte d'Yaborough. Nous profitons de cette circonstance pour compléter ici cet article.

ANHALT-BERNBOURG (le prince *Christian II*), dit *le Jeune*, né le 9 août 1599, mort le 22 septembre 1656, fit sa première campagne sous Charles-Emmanuel de Savoie, contre les Espagnols. Étant passé ensuite au service de l'électeur palatin Frédéric, élu roi de Bohême, il combattit vaillamment pour lui en 1620 à la bataille de Prague, où il fut fait prisonnier. L'empereur Ferdinand, au pouvoir duquel il était tombé, le traita avec distinction, et lui rendit, peu de temps après, la liberté. Il succéda, l'an 1630, au prince Christian Ier, son père. Il voyageait alors en divers pays. Après avoir pris possession de cet héritage, il recommença de nouveaux voyages, au bout desquels il vint mourir chez lui. Il avait épousé, le 27 février 1625, *Éléonore-Sophie*, fille de Jean, duc de Holstein-Sonderbourg, mort le 5 janvier 1675, qui lui donna dix-sept enfants, dont l'aîné, *Victor-Amédée*, né le 6 octobre 1634, lui succéda. Celui-ci quitta la religion luthérienne, pour embrasser celle de Calvin. Il introduisit dans sa maison le droit de primogéniture, et le fit confirmer par l'empereur en 1678. Il fit construire à Bernbourg un beau pont presque entier de pierre, sur la Saale, pour joindre la ville au faubourg. La même année, il fonda une maison pour douze orphelins.

II. *Anhalt-Coethen.*

ANHALT-COETHEN (le prince *Louis* D'), né à Dessau le 17 juin 1579, mort le 7 janvier 1650. Il servit, dans la guerre de trente ans, le parti des protestants, fut nommé par Gustave-Adolphe gouverneur des pays de Magdebourg et d'Halberstadt, en 1631. Il laissa de Sophie, fille du comte de Lippe, qu'il avait épousée en secondes noces le 12 septembre 1626 : Guillaume-Louis, mort sans enfants le 13 avril 1665, et Anne-Sophie, mariée à Günther, comte de Schwarzbourg. — Le prince Louis fut un des plus zélés protecteurs des sciences et des lettres. Il était fondateur et président de la Société des fructifiants (*Fruchtbringende Palmorden*), établie en 1627 à Weimar, pour l'encouragement de la littérature nationale. Chaque membre se donnait un nom significatif allemand, tiré des propriétés des plantes. Le prince Louis était très-versé dans les langues anciennes et modernes, et avait visité plusieurs pays de l'Europe, particulièrement la France et l'Italie. On a de lui, entre autres ouvrages, une traduction du *Livre de Job* en vers allemands ; *les Triomphes de Pétrarque; Vie de Tamerlan,* et *le Couronnement de David.*

ANHALT-COETHEN (*Frédéric-Ferdinand,* duc D'), né à Pless le 25 juin 1769, mort le 2 août 1830, fils de Frédéric-Erdmann, duc d'Anhalt-Pless, et de Louise-Ferdinande de Stolberg-Wernigerode ; il entra en 1786 au service de la Prusse; il fit les campagnes de 1793 et 1794, fut blessé à la bataille de Hochheim et au combat de Kirweiler. En 1796, il devint, pa[r] la mort de son père, souverain de la principauté d'Anhalt-Pless, enclavée dans les États prussiens de la Silésie. En 1806 il prit part à la bataille de Iéna, et parvint, avec les débris de son régiment de hussards, à se sauver jusqu'à Stettin. En 1814 et 1815 il assista, comme général prussien, aux guerres des souverains coalisés contre la France. En 1819 il hérita, comme plus proche agnat, du duché d'Anhalt-Coethen. En 1824, pendant un voyage à Paris, il embrassa avec son épouse le catholicisme, et mourut six ans après.

III. *Anhalt-Dessau.*

ANHALT-DESSAU (prince *Léopold Ier d'An-halt*), né le 8 juillet 1676, mort le 9 avril 1747. Il fut feld-maréchal de Prusse, sous le surnom de *Alte-Dessauer* (vieux Dessau). Ses parent[s] le destinaient à la carrière civile ; mais, entraîn[é] par un goût irrésistible vers l'état militaire, [il] obtint à l'âge de douze ans un régiment d[e] l'empereur Léopold Ier, et à seize on lui donna l[e] régiment de son père, qui était feld-maréch[al] général et gouverneur de Berlin. Après deu[x] ans de voyages, il fit, en 1699, sa première cam[-]pagne sur le Rhin. Dans la guerre de la succe[s-]sion d'Espagne, le prince de Dessau déploy[a] comme général, autant de prudence que [de] bravoure ; et, à la bataille de Hochstædt, l[es] Prussiens qu'il commandait prirent une pa[rt] glorieuse à la victoire des alliés. L'année suivant[e] il cueillit de nouveaux lauriers en Italie. Char[gé] plus tard du commandement des Prussiens da[ns] les Pays-Bas, il fut nommé en 1712 feld-mar[é-]chal général et conseiller privé militaire.

Le roi Frédéric-Guillaume Ier lui était tellem[ent] attaché, qu'il ne pouvait se passer de lui : Lé[o-]pold était d'ailleurs par sa mère, sœur de [la] première reine de Prusse, proche parent de [la] famille régnante. Lorsque le roi se décida [à] marcher lui-même contre les Suédois, Léop[old] l'accompagna, et fut, à vrai dire, le chef de l'[ar-]mée ; il se couvrit de gloire dans ce comman[de-]ment. Après la mort de son royal ami, il jo[uit] de la même confiance auprès de son successe[ur] Frédéric II. Ce prince, en partant pour sa p[re-]mière expédition contre la Silésie, lui confia [la] défense du pays de Brandebourg, menacé, de [la] part du Hanovre, d'une invasion qui cepend[ant] n'eut pas lieu. En 1742, le roi l'investit du co[m-]mandement en chef des troupes en Silésie. L[ors] du nouvel envahissement de la Bohême par [les] Prussiens en 1744, Léopold était posté près [de] Magdebourg à la tête d'une armée qu'il c[on-]duisit ensuite en Silésie, où il commanda p[en-]dant l'absence du roi. L'année suivante, il fo[rça] à une prompte retraite les Autrichiens, et [se] porta de Magdebourg par Leipzig sur Dresde. [Le] 15 décembre, il livra aux Saxons, près de K[es-]selsdorf, une bataille sanglante qui fit tombe[r la] capitale de la Saxe au pouvoir des Prussiens [et] termina la guerre par la paix de Dresde. Léo[pold]

accompagna le roi à Berlin, et retourna ensuite dans sa résidence de Dessau, où il mourut. De son mariage, toujours heureux, avec Anna Fœhs ou Fœhsin, fille d'un apothicaire de Dessau, qui avait été élevée en 1701 au rang de princesse d'Empire, il eut neuf enfants légitimes ou légitimés. Les manières de Léopold étaient brusques et peu gracieuses; mais il était populaire, et fort aimé des soldats.

Varnhagen von Ense, *Biographische Denkmale*, t. II; et Busching, *Beitræge zu der Lebensgeschichte merkwürdiger Personen*, I. *Conversations-Lexicon.*

ANHALT-DESSAU (*Léopold-Maximilien* D'), fils du précédent, né le 25 septembre 1700, mort le 20 avril 1751. Il servit fort jeune en Hongrie dans les guerres contre les Turcs, et dans la guerre de Silésie. Il se distingua au siége de Glogau, s'empara de Breslau; et après d'autres actions d'éclat, il obtint du grand Frédéric le titre de feld-maréchal général. Ayant succédé à son père dans la première partie de Dessau, il perfectionna l'administration des finances, créa plusieurs institutions utiles, et fit reconstruire le palais de Dessau. Il était marié à Gisèle-Agnès d'Anhalt-Coethen, dont il eut sept enfants.

ANHALT-DESSAU (*Léopold-Frédéric-François*, prince D'), né à Dessau le 10 août 1740, mort le 9 août 1817. Il entra au service de la Prusse, et fit ses premières armes sous Frédéric II, pendant la guerre de sept ans. Il assista au siége de Prague et à la bataille de Collin, et prit, en 1758, les rênes du gouvernement de sa principauté. De 1763 à 1769, il visita l'Angleterre, la France et l'Italie, où il étudia les monuments d'architecture romaine, en compagnie avec le célèbre Winckelmann. De retour dans sa principauté, il y créa un grand nombre d'établissements d'utilité publique, perfectionna l'agriculture, l'enseignement, et réforma la procédure civile et criminelle. Pendant les guerres de 1806 et 1807, il sut gagner l'estime de Napoléon, qui exempta le pays de Dessau de toute contribution militaire. En 1814 il perdit son fils unique le prince héréditaire, et le 8 juin 1815 il signa son adhésion aux statuts de la confédération germanique qui donne aux pays d'Anhalt, d'Oldembourg et de Schwarzbourg, une voix à la diète.

IV. *Anhalt-Zerbst-Dessau.*

ANHALT-ZERBST-DESSAU (le prince *Rodolphe*), né vers 1460, mort le 7 septembre 1513, était fils de George Ier, mort presque centenaire, et frère de Sigismond, qui, après s'être signalé par divers exploits militaires, mourut dans un voyage en Palestine. Son père George avait réparé par une sage économie le désastre de 1467, où la ville et le château de Dessau, avec les archives, furent consumés par un incendie. Rodolphe fut un des plus grands guerriers de son temps, très-attaché à Maximilien Ier, roi des Romains, pour lequel il se mit en otage entre les mains des Brugeois révoltés. L'empereur Frédéric III reconnut cette générosité par la charge de grand écuyer qu'il lui confia. En 1507 Rodolphe fut nommé général dans la guerre de Gueldre contre Charles, comte d'Egmont; et, l'année suivante, il servit l'empereur dans la guerre contre les Vénitiens, où il défit quatre mille paysans sur la Brenta. Il prit la ville de Vicence; mais les habitants la livrèrent aux ennemis en 1510. Il défendit Vérone attaquée par les Vénitiens, et battit leur armée, en 1513, sur la rivière de Bachilion. Mais la même année il fut empoisonné, le 7 septembre, par les Véronais.

ANHALT-ZERBST-DESSAU (*Joachim-Ernest*, le prince), né le 20 octobre 1536, mort le 6 décembre 1586, succéda en 1561 à Charles, son frère, et, l'an 1566, à Wolfgang, son cousin, mort sans postérité. Devenu maître de toute la principauté d'Anhalt, il prétendit encore rentrer dans le comté d'Ascanie, et protesta contre la foi et hommage que Sigismond, évêque d'Halberstadt, s'était fait rendre par les habitants de ce pays. En 1582, il fonda le collége de Zerbst. L'année suivante, il fit construire un pont de pierre sur la Mulde, qui passe à Dessau, et va près de là se jeter dans l'Elbe. Marié à *Agnès*, fille de Wolfgang, comte de Barby, il eut pour enfants Jean-Georges, né le 9 mai 1577, qui lui succéda; Christian, chef de la nouvelle branche de Bernbourg; Anne-Marie, née le 13 juin 1561, mariée, le 19 mai 1577, à Joachim-Frédéric, duc de Lignitz, morte le 14 novembre 1605; Sibylle, née le 22 septembre 1564, mariée, le 22 mai 1581, à Frédéric, duc de Wurtemberg, morte le 16 novembre 1614. *Léonore*, fille de Christophe, duc de Wurtemberg, à laquelle Joachim-Ernest se remaria l'an 1571, lui donna seize enfants, dont les principaux sont: Bernard, né le 25 septembre 1572, et mort, l'an 1596, au service de l'empereur, à Tyrnau dans la Hongrie, où il commandait mille chevaux pour le cercle de Saxe (le zèle de la religion protestante l'avait amené, l'an 1590, en France, où il servit le roi Henri IV); Auguste, qui forma la branche de Plœtzkau, puis de Coëthen; Rodolphe, qui fit celle de Zerbst; Jean-Ernest, né le 1er mai 1578, employé d'abord au service des Provinces-Unies contre l'Espagne, puis en Hongrie, où il se distingua beaucoup, à la tête d'un régiment d'infanterie saxonne, à la prise de l'Albe-Royale en 1601, mort le 12 décembre de l'année suivante, en retournant à Vienne; Louis, né le 17 juin 1579, prince d'Anhalt-Coëthen, établi gouverneur des pays de Magdebourg et d'Halberstadt en 1631, par le célèbre Gustave-Adolphe, roi de Suède.

ANHALT (*Antoine-Günther*, prince D'), né le 11 novembre 1653, mort le 10 octobre 1714, fils de Jean et de Sophie-Auguste, fille de Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, fixa sa demeure à Mühlingen, et se mit au service de la Prusse. Il assista aux siéges de Grave, d'Oudenarde et de Philipsbourg. En 1683 il aida George III, électeur

de Saxe, à battre les Turcs devant Vienne. Il se trouva plus tard aux batailles de Steinkerque et de Nerwinde, et reçut en 1703, du roi de Prusse, le commandement d'un corps d'armée de 15,000 hommes au service de la Hollande et de l'Angleterre. Il avait parcouru presque tous les pays de l'Europe.

ANIANUS, poëte astronome, vivait dans le quinzième siècle, et composa, en vers hexamètres léonins, un poëme astronomique intitulé *Computus manualis*, divisé en quatre parties, traitant des cycles solaires et lunaires, ainsi que des fêtes mobiles; Strasbourg, 1488; Rouen, 1502; Lyon, 1504; Paris, 1519 et 1529. On y trouve joint un commentaire de Jacques Marsus, Dauphinois, avec un calendrier, et plusieurs tables dressées par Nicolas Bonaspes au bas de chacun des mois de ce calendrier. C'est Anianus qui a fait les vers mnémotechniques si connus, sur les signes du zodiaque :

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

Lalande, *Bibliographie astronomique*.

ANIANUS ou **ANIEN**, prêtre italien, natif de Campanie, et diacre de Célède, vivait du quatrième au cinquième siècle. Il assista au synode de Diospolis (en 415). Attaché à Pélage, il composa une défense de cet hérésiarque contre les Dialogues de saint Jérôme. Ce fut aussi dans ce dessein qu'il traduisit en latin les Homélies de saint Chrysostome sur saint Matthieu. On ne lui attribue ordinairement que la traduction des huit premières; « mais, dit Richard « Simon, en lisant un exemplaire manuscrit de « la bibliothèque du Roi, j'ai reconnu que celle « des suivantes est également de lui. » Dans son épître dédicatoire à Oronce, évêque pélagien, il affecte de confondre la doctrine de saint Augustin sur la grâce et la prédestination avec celle des manichéens. Anianus traduisit encore les sept homélies de saint Chrysostome à la louange de saint Paul, qu'il dédia à Évangélus, évêque de sa secte, et où il donne des marques d'animosité contre saint Augustin. Son but, dans toutes ses traductions, était d'opposer le saint archevêque de Constantinople au grand évêque d'Hippone sur les matières de la grâce, qui divisaient les pélagiens et les catholiques. Considéré comme simple interprète et non comme théologien, dit Richard Simon, Anien est plus exact que les anciens traducteurs latins de saint Chrysostome. Huet le place au rang des plus habiles traducteurs, tant pour la simplicité et la pureté de ses expressions que pour l'exactitude. Casaubon l'appelle un très-élégant interprète. Les bénédictins ont réimprimé sa traduction dans leur édition des œuvres de saint Chrysostome.

Dupin, *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, t. III, p. 57. — Cave, *Script. eccles.*, t. I, p. 303. — Pagi, *Critica ad an.* 417. — Simon, *Lettres choisies*, n° IX. — Tabaraud, dans la *Biographie universelle*.

***ANIANUS**, chronographe et moine égyptien, vivait dans la première moitié du cinquième siècle. Il composa, selon Syncellus, une *Chronographie*, fondée à la fois sur l'ère du monde. D'après ce système, la première année du monde coïncide avec la première année du cycle pascal, et sa chronologie s'étend jusqu'à l'année 5852 de la création du monde, terme de son onzième cycle. Son ère est la même que celle de Panodore, c'est-à-dire que tous deux supposent 5493 ans depuis la création du monde jusqu'à l'ère chrétienne; mais Anianus diffère de Panodore, en plaçant l'incarnation en 5501, et non en 5493. Ce cycle pascal de cinq cent trente-deux ans, qui est ordinairement attribué à Victorius, fut probablement inventé par Anianus; du moins il est certain qu'il précéda de cinquante ans Victorius dans l'emploi de ce cycle.

Ideler, *Handbuch der Chronologie*, II, 451-454.

ANIBERT (*Louis-Matthieu*), poëte antiquaire français, né à Trinquetaille-lez-Arles le 12 octobre 1742, mort le 15 mars 1782. Outre quelques pièces de vers et comédies, on a de lui *Mémoires historiques et critiques sur l'ancienne république d'Arles, pour servir à l'histoire générale de la Provence*; 1779, 3 vol in-12; — *Mémoire sur l'ancienneté d'Arles suivi d'observations sur la formation des marais voisins de cette ville, et sur un passage de l'Histoire d'Ammien-Marcellin* 1782, in-12.

Quérard, *la France littéraire*.

ANICET (saint), fut pape ou plutôt évêque de Rome en 157, suivant l'*Art de vérifier les dates*, et en 150, suivant Lenglet-Dufresnoy. Il discuta avec saint Polycarpe sur la fixation de la fête de Pâques; mais cette discussion n'altéra point l'amitié qui régnait entre ces deux saints personnages, qui, dans un synode à Rome lancèrent un décret contre les quartodécimans. Il s'opposa aux hérésies de Valentin et de Marcion. Saint Anicet paraît avoir souffert le martyre le 17 avril 161, sous le règne de Marc Aurèle. On lui attribue une lettre (apocryphe) adressée *universis ecclesiis per Galliæ provincias constitutis*. Son corps est vénéré actuellement à Rome dans la chapelle du palais Altemps où il a été transféré en 1604, du cimetière de Calixte, où il reposait.

Acta Sanctorum.

ANICET, affranchi de Néron, dont il fut précepteur. Commandant la flotte à Misène l'an 60 après J.-C., il fit périr Agrippine par ordre de Néron, qui plus tard l'exila en Sardaigne, où il mourut.

Tacite, *Annales*, XIV. — Dion Cassius, 61, 13. — Suétone

ANICET. *Voy.* BOURGEOIS.

ANICH (*Pierre*), paysan du Tyrol, astronome et géographe, né en 1723 à Oberporfess, près d'Inspruck, mort en 1766. Dans les vingt-huit premières années de sa vie, il se livra comme son père à la culture de ses terres; mais il manifes-

de bonne heure un goût très-prononcé pour les sciences. Les jésuites d'Inspruck ayant reconnu ses talents naturels, lui enseignèrent les principes de la mécanique et des mathématiques; bientôt il se crut assez habile pour entreprendre la confection d'un globe céleste, puis d'un globe terrestre et de divers instruments de mathématiques. Son professeur s'étant aperçu que ces travaux lui réussissaient, recommanda Anich à l'impératrice Marie-Thérèse, qui le chargea de mesurer le Tyrol septentrional, et d'en dresser la carte : c'était une entreprise extrêmement pénible, de lever tout seul et sans aucun secours le terrain d'un pays hérissé de montagnes. Ses compatriotes, loin de le seconder, le contrariaient. Ils l'accusaient d'être un espion de l'Autriche, et lui refusaient même un gîte. Anich grimpait sur les rochers, malgré le froid et la pluie, sans se décourager, et dessinait dans un châlet ou en plein air. Au bout de trois ans il eut levé la plus grande partie du Tyrol septentrional, et dressé une carte de quatre pieds et demi de haut et de sept de large. Tous les hameaux, toutes les montagnes, toutes les vallées y étaient exactement indiquées. A la demande de la cour de Vienne, il réduisit cette carte à une plus petite échelle encore. Elle parut sous le titre : *Tyrolis geographice delineata a Petro Anich et Blasio Huever, curante Ign. Weinhart*. En Tyrol on appelle simplement la carte d'Anich la carte du paysan. On dit qu'elle ne le cède guère en exactitude à la grande carte du Tyrol, levée et dressée récemment par l'état-major général autrichien, à l'aide de tous les secours de la science et des moyens matériels qui manquaient au paysan Anich. [*Enc. des g. du m.*]

Lalande, *Bibliographie astronomique*. — *Vie d'Anich* (en allemand), avec portrait; Munich, 1767.

ANICHINI (*Louis*), graveur italien, natif de Ferrare, vivait à Venise dans le milieu du seizième siècle. Il se distingua par la délicatesse de son burin et la précision qu'il mit dans les plus petits objets. Michel-Ange témoigna son admiration pour les pierres fines gravées par Anichini. On a de lui des médailles fort estimées, surtout celles de Henri II, roi de France, et du pape Paul III, ayant au revers Alexandre le Grand prosterné devant le grand-prêtre de Jérusalem.

Vasari, *Vite de' Pittori, etc.*, part. III. — Gandellini, *Notizie istoriche degl' Intagliatori*.

***ANICIT** ou **ANNAIRIZI** (*Aboul-Abbas Al-Fadhl-Ibn-Hatim*), célèbre astronome arabe, vivait au temps du khalife Al-Matadhed, qui mourut en 289 de l'hégire (902 de J.-C.). Il dédia à ce khalife un livre sur la météorologie (*Fi Ahdatou-l-jauw*). Son principal ouvrage sont des tables astronomiques, dans lesquelles il suit le système du Siddhanta. Elles sont si souvent citées par les astronomes du moyen âge, qu'on a lieu de supposer qu'il y eut une traduction latine de ces tables, quoiqu'on ne paraisse pas en trouver d'exemplaire dans les bibliothèques d'Europe.

Kifti, *Tarikh Al-Hokema*. — *Notices et extraits des manuscrits du Roi*, t. IV.

***ANICIUS** (*Lucius Gathes*), préteur romain, vivait en 169 avant J.-C. Il fit la guerre à Gentius, roi de l'Illyrie, vers l'époque où Paul-Émile fit la conquête de la Macédoine. Gentius s'enferma avec tous les siens dans Scodra, forteresse que les Romains emportèrent d'assaut. Le prince fit sa soumission, et l'Illyrie devint province romaine en 166 avant J.-C.

Tite-Live, XLIV, XVII, 30; XLV, XXVI. — Appien, *Illyrica*, 9. — Polybe, XXX, 13.

ANIELLO. *Voy.* MAZANIELLO.

ANIEN ou **ANIANUS**, jurisconsulte romain, vivait du temps d'Alaric II, roi des Visigoths en Espagne. C'est par ordre de ce prince qu'Anien abrégea les XVI livres du code Théodosien. Alaric les publia au moment où il se préparait à la guerre contre Clovis. Ce fut aussi à la prière d'Oronce, évêque espagnol, qu'Anien traduisit du grec en latin les huit premières homélies de saint Jean-Chrysostome sur saint Matthieu. Sigebert, en parlant d'Anien, s'exprime en ces termes : *Anianus, vir spectabilis, jubente Atharico rege, volumen unum de legibus Theodosii imperatoris edidit, et, monente Oruntio episcopo, librum Joannis Chrysostomi in Mattheum de græco in latinum transtulit.*

Sigebert, *De script. eccles.* — Possevin. — Gesner. — Vossius. — Le Mire.

ANIEN, abbé, natif de Cassel en Flandre, fut d'abord moine de Bergue-Saint-Vinox, de l'ordre de Saint-Benoît, puis abbé du monastère de Saint-Pierre et Saint-Paul d'Audembourg, dans le diocèse de Bruges. Il vécut vers l'an 1450, et composa une Chronique universelle depuis le commencement du monde jusques à son temps.

Valère André, *Bibl. belg.* — Jean Cognac, IV, c. 42. — *Hist. Tornac.* — Le Mire. — Vossius, etc.

ANILÉE (Ἀνιλαῖος) et **ASINÉE** (Ἀσιναῖος), deux Juifs qui, de simples particuliers, se rendirent très-puissants. Ils étaient frères, et demeuraient, vers l'an 20 de J.-C., à Neerda près de Babylone, où leur mère leur fit apprendre le métier de tisserand. Pour se soustraire aux mauvais traitements de leur maître, ils prirent les armes, enlevèrent un fort sur l'Euphrate, furent bientôt suivis d'un grand nombre de jeunes gens, et se rendirent redoutables dans le pays. Artaban, roi des Parthes, envoya des troupes pour les combattre. Anilée et Asinée les défirent. Le roi des Parthes, charmé de leur courage, les voulut voir, et les renvoya comblés de faveurs. Asinée fut empoisonné par sa femme, Parthe d'origine, et Anilée fut tué en embuscade par les Babyloniens, sous le règne de Caligula, vers l'an 40 de J.-C.

Josèphe, XVIII, *Ant. Jud.*, c. 12.

ANIMUCCIA (*Jean*), compositeur de musique, Italien, né à Florence vers 1500, mort à Rome en 1569 ou 1575. Il fut maître de chapelle

de la basilique de Saint-Pierre à Rome, et composa le premier les *laudi* ou hymnes à plusieurs parties dans les oratorios. On a de lui : *Madrigali e motteti a quattro et cinque voci;* Venise, 1548; — *Missæ a cinque voci;* Rome, 1567; — *Canticum beatæ Mariæ Virginis ad omnes modos factum;* Rome, 1568, in-fol.

Baini, *Vita di Palestrina.* — Gerber, *Lexicon der Tonkünstler.* — Adami, *Osservazioni.* — Fétis, *Biographie des Musiciens.*

*ANIMUCCIA (*Paul*), musicien italien, frère de Jean Animuccia, mort en 1563. On ne sait de lui que ce qu'en dit Poccianti en ces termes : *Paulus Animuccia, laudatissimi Joannis frater, musicus veneratissimus, Madrigales et Motettas mira suavitate refertas posteris transmisit.* Il fut maître de chapelle de Saint-Jean de Latran à Rome, de 1550 à 1552.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

ANISIO (*Jean*), ou **JANUS ANYSIUS**, poëte latin moderne, né à Naples vers l'an 1472, mort vers 1540. Il étudia cinq ans les lois, pour obéir à son père, et se livra plus tard à la poésie, pour obéir au penchant qu'il avait reçu de la nature. Il fit quelques voyages hors des États de Naples, et demeura plusieurs années à Rome, où il se lia avec les membres les plus distingués de l'Académie romaine : ce fut sans doute alors qu'il changea, selon la coutume de cette académie, son prénom moderne pour un ancien, et qu'au lieu de *Joannes* il s'appela *Janus.* On a de lui : 1° *Jani Anysii Poemata et Sententiæ, ad Pompeium Columnam cardinalem;* Naples, 1531, in-4°; *Sententiæ, versis iambicis descriptæ,* réimprimées dans le *Recueil de divers auteurs sur l'éducation des enfants;* Bâle, 1541 : ses églogues l'ont été dans la *Collection des auteurs bucoliques;* Bâle, 1546, in-8°; — 2° *Satyræ ad Pompeium Columnam cardinalem;* Naples, 1532, in-4°; — 3° *Protogenos, tragœdia;* Naples, 1536, in-4°; — 4° *Epistolæ de religione et Epigrammata;* Naples, 1538, in-4°. Cosme Anisio son frère, médecin de profession, fut aussi poëte latin. Ses œuvres, publiées à Naples, 1537, in-4°, en 1 vol., contiennent des poésies diverses, des facéties, des satires, des épigrammes traduites du grec, des sentences, et un commentaire sur les satires de son frère Janus.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Gyraldus, *De poetis suorum temporum dialogus,* II. — Ginguené, dans la *Biographie universelle.*

ANISSON-DUPERON, ancienne famille française, originaire du Dauphiné, a fourni plusieurs hommes célèbres dans la librairie et la magistrature. En voici les principaux :

Charles ANISSON, religieux, commandeur du Viennois, faisait partie de l'ambassade de Rome pour la réconciliation de Henri IV en 1595. (Voy. P. Bussières, *Historiæ Franciscæ,* lib. XXIII, ch. 6.)

Laurent ANISSON, sieur d'*Hauteroche,* son neveu, libraire, fut élu échevin de Lyon en 1670. Il fit paraître en 1677 la *Bibliotheca maxima veterum Patrum et antiquorum scriptorum,* 27 vol. in-fol.

Jean ANISSON, sieur d'*Hauteroche,* fils aîné du précédent, éditeur et collaborateur du *Glossaire grec* de Du Cange, intendant du commerce, conseiller honoraire au parlement, et chevalier de Saint-Michel, fut appelé en 1690 à la direction de l'Imprimerie royale établie aux galeries du Louvre, et « appointé comme officier de la maison du roi, sans préjudice de tous priviléges d'échevinage et bourgeoisie de la ville de Lyon, nonobstant son établissement à Paris. » (Voy. la préface du Glossaire, et la correspondance de Du Cange conservée à la Bibliothèque nationale.)

En 1707 il fut admis à se démettre de sa charge en faveur de Claude Rigaud, son beau-frère, à cause des travaux et soins qu'on exigeait de lui pour d'autres parties du service du roi. Il fut envoyé à Londres en 1713, comme commissaire pour régler, de concert avec les commissaires de la reine Anne, les contestations élevées par la chambre des communes au sujet des articles 8 et 9 du traité de commerce stipulé par le traité d'Utrecht de la même année. (Voy. *Correspondance des affaires étrangères,* de 1713 et 1714) (1).

Jacques ANISSON, frère de Jean, et deuxième fils de Laurent, était échevin de Lyon en 1710. Avec l'autorisation du roi il prit le nom de Duperon, d'un domaine qu'il avait acquis.

En 1723 *Louis-Laurent,* fils aîné de Jean Anisson, succéda à son cousin Claude Rigaud dans la direction de l'Imprimerie royale. *Jacques* ANISSON-DUPERON, frère du précédent, lui succéda en 1733.

Étienne-Alexandre-Jacques ANISSON-DUPERON, fils du précédent, né à Paris en 1748, survivancier de son père par lettres patentes de 1783, lui succéda en 1788 et épousa Mlle Chabenat de Bonneuil, fille du président au parlement. En décembre 1790, et en exécution d'un décret de l'assemblée, il fit dresser et déposer aux Archives l'inventaire de tous les objets composant l'Imprimerie royale. Après le 10 août, il quitta la direction de l'Imprimerie, par suite des persécutions qu'il éprouva. Il crut se soustraire à sa mauvaise fortune en se retirant à la campagne; mais il fut arrêté en germinal an II, et fit, pour recouvrer sa liberté, des sacrifices pécuniaires considérables en faveur de plusieurs membres des autorités municipales de Ris et de Corbeil, où étaient situées ses principales propriétés. Ce moyen accéléra sa perte. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il fut condamné à mort le 6 floréal an II, et le riche mobilier de l'Imprimerie royale, devenu pour la plus grande

(1) Ces négociations, entravées par les jalousies exclusives du commerce anglais à cette époque, sont fidèlement rapportées, dans une histoire dudit traité de commerce d'Utrecht, par M. de Ségur-Dupeyron, publiée en 1842. Ces négociations restèrent suspendues et sans solution à la mort de la reine Anne.

partie propriété de sa famille, fut, avec tous ses biens, confisqué au profit de l'État. On a d'Anisson-Duperon un *Mémoire sur l'impression en lettres, suivi de la description d'une nouvelle presse,* lu en mars 1783 à l'Académie des sciences, publié en 1785, in-4°, et qui fut imprimé dans le tome X du recueil de cette académie.

* *Alexandre-Jacques-Laurent* Anisson-Duperon, économiste, ancien pair de France, naquit en octobre 1776. Auditeur au conseil d'État, il fut chargé en 1806 de diverses missions en Allemagne et en Italie. Il exerçait les fonctions de préfet du département de l'Arno à Florence lorsqu'il fut appelé à Paris en 1809 pour la réorganisation de l'Imprimerie impériale, dont la direction fut placée sous son autorité. En 1814, capitaine dans la garde nationale, 1re légion, il concourut en cette qualité à la défense de Paris. Nommé maître des requêtes et directeur de l'Imprimerie royale, il en exerça les fonctions aux conditions selon lesquelles son père et ses devanciers en avaient été chargés jusqu'à la révolution. Les imprimeurs du commerce réclamèrent vivement alors contre le privilége dont cette imprimerie avait été investie pour le service exclusif des principales administrations publiques. Le gouvernement obtempéra à leur demande; le privilége fut aboli, et réduit à la publication du Bulletin des lois. Les dépenses du directeur lui furent remboursées sur tarifs officiels, à la condition de certaines charges déterminées. Dans les Cent-Jours, M. Anisson publia son vote motivé contre l'acte additionnel aux constitutions de l'empire, et se démit de ses emplois, qui lui furent rendus en 1815.

A cette époque, les beaux types orientaux de Rome et de Florence purent être sauvés et conservés à l'Imprimerie royale par les soins de M. Anisson.

En 1823, M. de Peyronnet, garde des sceaux, ayant estimé utile de reprendre l'Imprimerie royale en régie au compte de l'État, l'ancien système du privilége fut substitué à celui de la libre concurrence, sous la conduite d'un administrateur placé dans les attributions du garde des sceaux, ministre de la justice.

En 1827, lors du rétablissement de la censure, M. Anisson, dont les opinions politiques étaient contraires à l'opportunité de cette mesure, envoya sa démission de maître des requêtes à la commission du sceau.

Depuis cette époque, retiré de toutes fonctions salariées, il se livra à l'étude des questions d'économie politique. Élu à la chambre des députés en juin 1830, par l'arrondissement de Thiers-Ambert (Puy-de-Dôme), il était absent de Paris lors de la révolution de Juillet, qu'il n'avait ni appelée ni désirée, mais qu'il accepta comme moyen de salut contre de plus menaçantes entreprises. En juillet 1831, il se retira de la candidature de Thiers, par son refus signé et publié d'engager d'avance son vote contre l'hérédité de la pairie. De 1833 à 1842, il fut appelé à la députation de la Seine-Inférieure, restant néanmoins membre du conseil général du Puy-de-Dôme, dont la présidence lui fut déférée en 1840 et 1841. Enfin M. Anisson fut nommé pair en 1844.

Dans l'une et dans l'autre chambre, il fit partie des majorités parlementaires de Casimir Périer, du duc de Broglie et de M. Guizot; il ne s'est éloigné de leur politique que par ses principes toujours favorables à la liberté commerciale, non absolue et illimitée, mais soumise aux seules nécessités de l'impôt et du revenu public, considérant, sous cette réserve, la liberté comme le plus puissant moyen de développement industriel, d'union internationale et d'actif progrès dans la voie des lumières, du christianisme et de la civilisation. M. Anisson fut l'un des fondateurs de l'association pour la liberté des échanges. Outre plusieurs rapports importants, on lui doit: *Examen de l'enquête commerciale sur les sucres, précédé de l'examen de l'enquête sur les fers;* Paris, 1829; — *De l'affranchissement du commerce et de l'industrie;* ibid., 1829, in-8°; — *Essai sur les Traités de commerce de Methuen,* de 1703 et de 1786; ibid., 1847, in-8°.

M. Anisson-Duperon épousa en 1816 mademoiselle de Barante, qui lui donna plusieurs enfants, dont l'aîné, auditeur au conseil d'État, sous-préfet à Louviers jusqu'à la révolution de 1848, a publié un *Essai sur la centralisation administrative, et ses dangers dans un État démocratique;* Rouen, 1849, in-8°.

Collonia, *Histoire littéraire de la ville de Lyon.* — *Les Lyonnais dignes de mémoire*, t. II, p. 80 et suiv. — *Documents inédits des affaires étrangères.*

* **ANITCHKOK** (*Dimitri Sergievitch*), philosophe et mathématicien russe, né en 1740 ou avant, mort le 1er mai 1788. Il fut nommé professeur à l'université de Moscou en 1771. En 1765 il publia son *Kurs tchistoi Mathematiki* (Cours de mathématiques pures); ouvrage qui s'augmenta de quatre volumes (de 1780 en 1787), contenant l'arithmétique, la géométrie, la trigonométrie théorique et pratique, et l'algèbre. Il y ajouta un supplément sur l'artillerie et la fortification. En 1782 parurent ses *Annotationes in Logicam, Metaphysicam et Cosmologiam,* servant de commentaires aux travaux de Baumeister. Il publia divers autres écrits en langues russe et latine, parmi lesquels on remarque des *Discours sur la Providence manifestée dans l'univers,* et sur *l'Immortalité de l'âme prouvée par son immatérialité.* Son opuscule philosophique sur l'origine et le progrès de la religion (*Dissertatio philosophica de ortu et progressu religionis apud diversas maximeque rudes gentes*), fut condamné et brûlé publiquement à Moscou.

Snigriev, *Slovar ruskikh svætskikh pisatelei.* — Bantiesh-Kamensky, *Slovar dostopamyatnikh Liudei Russkoi Zemli.*

ANITUS. *Voy.* ANYTUS.

ANJOS (*F. Luiz dos*), hagiographe portugais, né à Porto au seizième siècle, mort à Coïmbre en 1625. Il appartenait à l'ordre des Ermites Augustins, et il avait acquis la réputation d'un archéologue distingué. Il a publié un livre reconnu comme classique quant au style : *Jardim de Portugal, em que se da noticia de algumas sanctas e outras mulheres illustres em virtude as quais nascerão, ou viverão ou estão sepultadas neste reino, e suas conquistas*, etc.; Coimbra, 1626, in-4°. L'auteur de ce livre si rempli d'intérêt étant mort dès le début de l'impression, l'entreprise fut continuée par un capucin nommé F. Antonio da Purificaçao, habile écrivain lui-même. F. DENIS.

ANJOU (*François*, duc D'). *Voy.* ALENÇON (duc D').

ANJOU (comtes et ducs D'), ancienne et noble maison de France, qui rivalisait jadis en pouvoir avec les rois de France, et dont la souveraineté fut détruite par Louis XI. Elle se divisait en trois branches. La première faisait remonter son origine à Ingelger, sénéchal du Gâtinais, qui reçut en 870, du roi Charles le Chauve, la partie de l'Anjou située entre le Maine et la Mayenne. Foulques, mort en 938, et Geoffroy, mort en 988, obtinrent des donations semblables dans la province de l'Anjou au milieu du dixième siècle. Les plus anciens seigneurs portaient le titre de *marquis* ou de *consuls* (*consules Andegavenses*), et plus tard celui de *comtes*.

Un des descendants de Geoffroy (mort en 988), Geoffroy V, surnommé *le Bel* ou *Plantagenet* (d'une branche de genêt qu'il portait à son bonnet), réunit en 1129 le comté d'Anjou et du Maine, et fonda la maison anglaise de Plantagenet, en épousant Mathilde, fille de Henri I[er], roi d'Angleterre, qui donna en douaire à sa fille le duché de Normandie. Le fils de ce Geoffroy (mort en 1151) devint, par sa mère, roi d'Angleterre et duc de Normandie, sous le nom de Henri II, et, par son père, il hérita des comtés de l'Anjou et du Maine; enfin, par son mariage avec Éléonore, il acquit le duché d'Aquitaine. Jean sans Terre, qui succéda en 1199 à son frère Richard Cœur de Lion, fils de Henri II, perdit ses domaines en France, et ne garda que la couronne d'Angleterre.

La seconde branche d'Anjou appartenait aux Capets. Saint Louis donna à son frère Charles, comte de Provence, mort en 1285 (devenu roi de Naples et de Sicile), les comtés d'Anjou et du Maine. Le fils de Charles, Charles II, roi de Naples, dit *le Boiteux*, donna l'investiture des domaines de France à son gendre Charles, comte de Valois, fils cadet du roi Philippe le Hardi. Les comtes de Valois, dès 1290, prirent les titres de *ducs d'Anjou* et *comtes du Maine*. A l'extinction de la lignée directe de René, duc d'Anjou, du Maine et de la Lorraine, mort en 1480, le Maine et l'Anjou devinrent domaines de la couronne de France. — Depuis 1484, le titre de duc d'Anjou (sans impliquer aucun droit de souveraineté) fut porté successivement par Charles VIII avant son avénement au trône, par chacun des quatre fils de Henri II, par le second fils de Henri IV (duc d'Orléans), par les deux fils de Louis XIV, morts jeunes, par le petit-fils de Louis XIV (Philippe V, roi d'Espagne), et par son arrière-petit-fils (Louis XV). *Voy.* CHARLES, LOUIS, RENÉ, etc. (d'Anjou). H.

Bernard de Giraud, seigneur du Haillan, *Histoire sommaire des comtes et ducs d'Anjou*, etc.; Paris, 1572, in-4°. — Dufourny, *Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France*, édit. 1726, 8 vol. in-fol.

ANKARCRONA (*Théodore*), amiral suédois, né à Carlscrone en 1687, mort en 1750. Il se livra d'abord au commerce chez son oncle, établi à Amsterdam. Il entra ensuite au service de la compagnie hollandaise des Indes occidentales, et fut pris par un corsaire français dans son premier voyage. Son goût pour la marine l'engagea à servir sous le chevalier de Forbin; il passa en Angleterre, où il parvint au grade de lieutenant de la marine royale. Son intrépidité et ses talents s'étaient montrés dans plusieurs occasions, et il en donna de nouvelles preuves après son retour dans sa patrie. C'est lui qui fit parvenir heureusement en Allemagne le roi Stanislas et sa famille, lorsqu'à la suite des revers de Charles XII, Auguste eut reconquis la Pologne. En 1715, il conduisit Charles XII lui-même, de Stralsund en Suède, à travers les glaces et au milieu d'une obscurité profonde.

Carleson, *Aminnelse-Tal öfver T. Ankarcrona*; Stockholm, 1750, in-8°. — Rosenhane, *Anteckningar hörande till vetenskaps Akademiens historia*, p. 202, 430. — Aurivillius, *Catalogus bibliothecæ Upsaliensis*, t. I, p. 33. — Cattau, dans la *Biographie universelle*.

ANKARSTRŒM (*Jean-Jacques*), gentilhomme suédois, fameux pour avoir assassiné son roi Gustave-Adolphe III, naquit en 1761, et fut exécuté le 29 avril 1792. Son père avait servi avec distinction dans les armées suédoises. Le jeune Ankarstrœm entra à la cour comme page, devint ensuite sous-officier dans la garde, et servit en dernier lieu comme enseigne dans les gardes du corps. C'était un homme morose et passionné, toujours mécontent de la marche des affaires publiques, et fortement attaché aux prérogatives de sa caste. Ayant pris son congé en 1783, il vécut quelque temps à la campagne avec la femme qu'il venait d'épouser, et dont un opéra français calomnia les mœurs au point de donner lieu de sa part à un démenti public. L'idée qui préoccupait Ankarstrœm le ramena dans la capitale en 1792 : il s'y aboucha avec d'autres mécontents, car la conduite arbitraire de Gustave III lui avait aliéné la noblesse. La mort du roi fut résolue entre lui et, disait-on, les comtes de Horn et Ribbing, le baron Bielke, le général Pechlin et le colonel Liliehorn. Ankarstrœm sollicita l'*honneur* de porter le coup fatal; mais comme d'autres conjurés y prétendaient aussi, il ne l'obtint que du sort.

C'est pendant la diète de Gêfle que l'attentat qu'ils tramaient devait être mis à exécution; mais ils ne trouvèrent pas les moyens de l'accomplir, et suivirent le roi à Stockholm. Il devait paraître le 15 mars 1795 à un bal masqué : ce jour et ce lieu furent choisis par Ankarstrœm, qu'une haine profonde poussait au crime. Le comte de Horn arrêta Gustave en lui disant : « Bonsoir, beau masque! » et au même instant Ankarstrœm lui tira un coup de pistolet qui le blessa mortellement. Le coupable s'était perdu dans la foule; mais les armes qu'il avait jetées le trahirent, et le monarque eut encore assez de présence d'esprit pour ordonner lui-même quelques mesures propres à le faire découvrir. Arrêté et mis en jugement, Ankarstrœm confessa son crime sans honte; mais il refusa avec constance de nommer ses complices. Il fut condamné à être battu de verges pendant trois jours, à être conduit à l'échafaud sur une charrette, et à être décapité après avoir eu le poing droit coupé, sentence qu'il subit avec fermeté et courage. Les comtes de Horn et Ribbing, qu'on ne put convaincre de complicité, furent seulement condamnés au bannissement. [*Encyc. des gens du monde.*]

Clarke, *Travels in various countries of Europe, Asia, etc.*, part. IV, Scandinavia, t. I, p. 159. — Rabbe, *Biographie des Contemporains.* — Beaumont-Vassy, *les Suédois depuis Charles XII.*

*ANKER ou ANCHER (*Peder Kofod*), jurisconsulte danois, né le 14 juin 1710 à Sester-Larskier, dans l'île de Bornholm, mort en 1788. Il fut d'abord professeur de droit à l'université de Copenhague, puis membre du conseil de l'amirauté et du consistoire de Danemark. Il publia de nombreux écrits sur le droit danois, norwégien et romain. Ses principaux ouvrages sont : *Dansk Lov Historie;* Copenhague, 1769-1776, 3 vol. in-4° : c'est un exposé critique des lois danoises depuis le roi Harald Blaatand jusqu'à Christian V; — *Een Jüdske Lovbog paa Gammel dansk* (Livre sur la loi jutlandaise, en vieux danois); Copenhague, 1783, in-4° : c'est la meilleure édition des anciennes lois du Jutland; le texte est accompagné de notes critiques et historiques, et d'une traduction latine; — *Farrago legum antiquarum Daniæ municipalium;* Copenhague, 1776, in-4°; — *Dansk Lehns-Ret* (les Lois féodales du Danemark); Copenhague, 1778, in-8°, traduit en allemand par J.-H. Bärens (Copenhague, 1788, in-8°), qui, dans la préface, donne une biographie détaillée de l'auteur.

Holberg, *Dannemarks riges historie*, III, 348, etc. — Adelung, Supplément au *Gelehrten-Lexicon* de Jöcher. — Ersch und Gruber, *Allgemeine Encyclopædie.*

ANKWICZ. *Voy.* ANCWITZ.

ANLY (*Jean* D'), chroniqueur français, natif de Montmédy, vivait vers le milieu du seizième siècle. L'abbaye d'Orval, dans le pays de Luxembourg, conservait de ce chroniqueur un manuscrit in-fol. intitulé *Recueil et Abrégé de plusieurs histoires, contenant les faits et gestes des princes d'Ardennes, etc.; ensemble une table généalogique de la postérité de Clodion le Chevelu.*

Biographie universelle.

*ANNA (*Baldassare* D'), peintre vénitien, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il était Flamand de naissance, et eut pour maître Léonard Corona. On a de lui quelques tableaux d'église estimés; il surpassa Corona dans la finesse du coloris, mais lui resta inférieur dans le dessin.

Zanetti, *Della pittura veneziana*, etc. — Lanzi, *Storia pittorica*, etc. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*AN-NADIM MOHAMMED-IBN-ISHAK, communément appelé *Abou'l-Farj-Ibn-Abi-S'akob,* est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Firist Alkotob;* c'est un catalogue de livres écrits en arabe ou traduits dans cette langue, avec des notices sur les auteurs de ces ouvrages. On ne sait rien de la vie d'An-Nadim. Il dit lui-même, en plusieurs endroits de son livre, qu'il écrivait en l'an 377 de l'hégire (987 de J.-C.); et il rapporte que l'on montrait peu de temps avant lui, dans une collection d'autographes, un exemplaire du Koran écrit par Ali, gendre du prophète, et que l'authenticité de cette écriture était certifiée par plusieurs contemporains d'Ali. L'ouvrage d'An-Nadim est divisé en trois livres ou volumes : le premier renferme des notices sur les grammairiens, historiens et poëtes; on en trouve un manuscrit très-ancien dans la Bibliothèque nationale, à Paris; le second volume contient les ouvrages de théologie, de dialectique et de jurisprudence; le troisième volume mentionne les ouvrages de philosophie, de médecine, de mathématiques et d'astronomie. On en a publié des fragments dans *Wiener Jahrbücher* (par Hammer-Purgstall), et dans *De originibus medicinæ arabicæ sub khalifatu;* Leyde, 1840.

Dans un appendice à son ouvrage, An-Nadim a donné, entre autres, un chapitre très-curieux sur les Sabéens, qui a été reproduit en partie par Hottinger dans son *Historia Orientalis*, et traduit par von Hammer-Purgstall dans le *Journal asiatique*. Des extraits considérables du *Fihrist* se trouvent dans Hottinger, *Promptuarium seu Bibl. Orientalis.* Le nombre des livres mentionnés dans le *Fihrist* est d'environ dix mille, et celui des auteurs de deux mille. C'est ce qui peut nous faire comprendre l'activité littéraire des Arabes, puisque tous ces dix mille livres avaient été écrits dans un espace de moins de deux cents ans.

Wejers, *Orientalia.* — Baron Slane, dans le *Journal asiatique.* — Jonsius, *De script. hist. phil.;* Francfort, 1659, p. 318.

ANNAT ou ANATS (*François*), nom latinisé de *Canard* (du latin *anas, anatis*), jésuite français, né à Rodez le 5 février 1590, mort à Paris le 14 juin 1670. Il entra dans la société de Jésus en 1607, et professa la philosophie et la théologie pendant treize ans à Toulouse. Il fut

ensuite censeur à Rome, recteur des collèges de Montpellier et de Toulouse, provincial de son ordre, et nommé en 1654 confesseur de Louis XIV, poste qu'il occupa pendant seize ans. Le P. Sotwel l'appelle *le marteau des hérésies*, et surtout de la *nouvelle hérésie du jansénisme*. Il est vrai qu'après avoir agi puissamment à Rome pour obtenir la bulle d'Innocent X contre les cinq propositions attribuées à l'évêque d'Ypres, il réussit, par le crédit du cardinal Mazarin et de M. de Marca, à faire déclarer, dans l'assemblée du clergé de France, qu'elles sont tirées du livre de cet évêque. Il fut l'âme du parti opposé à Port-Royal, et le promoteur de tous les actes d'autorité que fit le gouvernement pour ériger le *Formulaire* d'Alexandre VII en loi de l'État. Entraîné dans une discussion très-vive avec Port-Royal, il fit déférer et condamner en Sorbonne les deux propositions qui provoquèrent l'expulsion du célèbre Arnauld de la faculté de théologie; mais il échoua dans ses efforts pour entraver la conclusion de la paix de Clément IX, dont on avait eu la précaution de lui cacher les négociations. Le P. Annat composa un grand nombre d'écrits polémiques, les uns en latin, recueillis en 3 vol. in-4°, Paris, 1666; les autres en français. Le plus singulier est intitulé *le Rabat-joie des Jansénistes, ou Observations sur le miracle qu'on dit être arrivé à Port-Royal*. Ils furent, pour la plupart, réfutés par Arnauld, Nicole et Pascal. C'est à lui que ce dernier adressa les 17e et 18e *Provinciales*.

Catalogue imprimé de la bibliothèque du roi (Théologie), tom. III, table, p. 5. — Lelong, *Bibliothèque historique de la France*, t. V, p. 391. — *Bibliotheca Anti-Janseniana*, p. 12-78. — Sotvellus, *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*; in-4°, Rome, 1676. — Racine, *Abrégé de l'histoire de Port-Royal*. — Tabaraud, dans la *Biographie universelle*.

***ANNAT** (*Pierre*), écrivain ecclésiastique, neveu de François Annat, né en 1638 à Villecontat, dans le Rouergue, mort à Paris en 1715. Il fut pendant quelque temps professeur de philosophie à Toulouse, et entra dans la congrégation de la Doctrine chrétienne, dont il fut élu général en 1694. On le dépeint comme un homme d'une modestie excessive, d'une simplicité et d'une honnêteté parfaites. Il a laissé un ouvrage curieux, intitulé *Methodicus ad positivam theologiam apparatus, in gratiam candidatorum*; Paris, 1700, 2 vol. in-4°; réimprimé à Paris en 1705; Venise, 1701, in-8°, et Herbipolis (Würzburg). Cet ouvrage a été mis à l'index, 1726, in-4°, à Rome.

Gallia christiana, VII, p. 974. — B. Walchius, *Bibliotheca theologica selecta*, V, I, p. 16. — *Catalogue des livres imprimés de la Bibliothèque nationale à Paris*, 373.

ANNAYA (*Pedro* DE), amiral portugais, vivait à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième. Il fut chargé par le roi Emmanuel de former un établissement dans la ville de Sofala, sur la côte orientale d'Afrique, vis-à-vis l'île de Madagascar. Annaya quitta les ports de Portugal en 1508, avec six vaisseaux. Sa navigation fut heureuse; il surprit le roi de Sofala, qui fut obligé de donner à Annaya la permission de bâtir un fort dans ses États. Quelque temps après, le roi de Sofala, voulant se défaire d'hôtes aussi dangereux, saisit le moment où Annaya avait détaché trois vaisseaux de sa flotte, et où la garnison du nouveau fort était affaiblie par les maladies, pour venir l'attaquer. Le général portugais, qui n'avait que trente hommes en état de porter les armes, le repoussa avec perte. La nuit suivante, il vint fondre sur le palais, et fut blessé par le roi lui-même, qui s'était caché derrière une porte; mais ce malheureux prince fut tué sur-le-champ par les Portugais, ainsi que ceux qui entreprirent de le défendre. Annaya rétablit sur son trône un de ses fils, à qui il fit jurer une alliance inviolable avec la nation portugaise. Cette conquête a été effectuée à peu près dans le temps où François d'Almeida, premier vice-roi des Indes orientales, s'emparait des villes de Quiloa et Mombaza, sur la côte d'Afrique, à une petite distance au sud de Sofala.

Rossel, dans la *Biographie universelle*.

ANNE, **ANNA**, nom dérivé de l'hébreu *khana*, être gracieux. Ce nom est commun à plusieurs femmes célèbres, rangées ci-dessous par ordre chronologique.

ANNE. L'Ancien et le Nouveau Testament parlent de plusieurs femmes de ce nom; la plus célèbre de toutes est *sainte Anne*, qui épousa saint Joachim, et devint mère de la sainte Vierge. Cette sainte fut honorée dès les premiers siècles de l'Église. Les empereurs Justinien Ier et Justinien II fondèrent des églises en son honneur. On assure qu'en 710 son corps fut apporté de la Palestine à Constantinople. Plusieurs églises d'Occident se vantent de posséder quelques-unes de ses reliques; mais ces prétentions ne paraissent pas plus fondées que les récits consignés dans les légendes à l'égard de cette sainte, dont la vie est peu connue. Saint Épiphane est le premier Père de l'Église qui nous ait appris son nom. — La mère du prophète Samuel portait aussi le nom d'*Anne*, ainsi que la femme de Tobie. Saint Luc fait mention d'*Anne la prophétesse*, fille de Phanuel, de la tribu d'Aser, qui avait quatre-vingt-quatre ans lorsque la sainte Vierge offrit Jésus-Christ au temple, et qui se joignit au vieillard Siméon pour prédire les miracles que le Messie allait opérer.

Saint Épiphane. — Durdent, dans la *Biographie universelle*.

ANNE, sœur de Pygmalion, roi de Tyr, et de la célèbre Didon, épousa Sichée, et abandonna sa patrie après la mort de son époux, pour éviter la tyrannie de son frère, qui avait plusieurs fois tenté de la dépouiller de ses biens. Elle embarqua ses trésors, et, suivie de Didon et d'une grande partie de la jeunesse tyrienne, elle vint sur la côte d'Afrique fonder Carthage. Cette ville

devint dans la suite l'émule de Tyr par son commerce et sa puissance. La chronologie fixe cette émigration à l'an 888 avant l'ère chrétienne. La fête d'*Anna Perenna* fut instituée par Énée en Italie. Elle se célébrait aux ides de Mars; on y buvait avec excès; et la superstition, favorisant l'intempérance, faisait croire à chaque convive qu'il vivrait autant d'années qu'il boirait de coups, en l'honneur d'*Anna*. Selon Hartung, Anne serait une divinité italienne.

Diodore de Sicile. — Hartung, *die Religion der Römer*, II, 229. — Hoefer, *la Phénicie* (dans la collection de *l'Univers* de F. Didot).

ANNE DE RUSSIE, reine de France, femme de Henri Ier et mère de Philippe Ier, vivait vers le milieu et la fin du onzième siècle. D'après la croyance commune, elle était fille de Iaroslaf Vladimirovitch, grand prince de Russie; et Henri Ier, après la mort de sa première épouse, la choisit pour être bien sûr d'avoir une femme qui n'eût avec lui aucune espèce de parenté. Mais Nestor, le principal annaliste russe, n'a point eu connaissance de ce mariage, seul exemple pourtant d'une alliance contractée avec la Russie par un prince français. L'incertitude dans laquelle on est d'ailleurs sur le nom de cette princesse, appelée tantôt *Anne*, tantôt *Agnès*, et aussi *Gertrude*, ainsi que sur l'année du mariage contracté suivant les uns en 1044, suivant d'autres en 1051 ou en 1036, a fait naître des doutes sur la réalité de la personne. Les annales de la France, qui ne parlent de la Russie de Kief qu'en cette occasion, varient de plus sur le nom du père de la princesse, nommé tour à tour Iaroslaf ou Iarodislaf, George, Iourii, et même Gauthier; et tandis que tel historien assure que la veuve de Henri fut enterrée à l'abbaye de Villiers, tel autre la fait retourner en Russie, et terminer ses jours loin de la France. Ces incertitudes ont fait assigner à Anne ou Agnès, par quelques historiens, une tout autre patrie; suivant eux, cette princesse serait originaire de la Robastie du Danube, ou bien elle aurait été prise chez les Rousses ou Ruthéniens d'Aquitaine, dont il est question dans nos anciennes annales, et dont le nom se trouve même dans César, qui les place dans la *Rouergue*, aux environs de Rodez. Mais cette hypothèse n'est pas appuyée de preuves suffisantes. Quoi qu'il en soit, après huit ans de stérilité, Anne donna à Henri Ier, son époux, un héritier. Veuve en 1060, elle refusa la régence du royaume pour vivre dans la retraite à Senlis, où elle avait fait bâtir un couvent. Cependant elle ne tarda pas à former une nouvelle union, et épousa un parent de son premier mari, Raoul de Péronne, comte de Crépy en Valois. Une union de ce genre n'était pas alors regardée comme une mésalliance; mais le comte étant marié à une autre femme, et l'Église n'ayant pas consenti au divorce, les nouveaux époux furent excommuniés. Au bout de quelque temps, Raoul répudia sa femme, qui termina ses jours bientôt après, soit dans sa patrie, soit en France, près de l'abbaye de Villiers, où on la dit enterrée. [*Enc. des gens du monde.*]

Levesque, *Sur les anciennes relations de la France avec la Russie*, dans les *Mém. de l'Institut national* (*Sciences morales*), II, p. 73-78. — Karamzin, *Hist. de la Russie*, II.

ANNE COMNÈNE (Ἄννα Κομνηνά), fille d'Alexis I, empereur d'Orient, née le 1er décembre 1083, morte en 1148. C'est l'une de ces femmes qui brillent au milieu des longues dynasties byzantines, si pauvres en hommes et en génies virils. Elle reçut la plus forte éducation de son temps. L'éloquence, la poésie, les mathématiques, la philosophie, occupèrent sa jeunesse. Plus tard, elle joignit la passion du pouvoir à celle de l'étude. Savante et philosophe ambitieuse et intrigante, Anne Comnène est l'expression assez vive de son époque. Princesse du sang impérial, elle prend sa part des complots domestiques et des haines de famille qui bouleversent de temps à autre la cour de Constantinople. Écrivain, elle a la lourde érudition et la naïveté superstitieuse d'un moine grec, le pédantisme et le mauvais goût d'un rhéteur. Quoique épouse du savant Nicéphore Bryenne, qui n'aspirait qu'au repos et à l'obscurité de l'étude, et poussant jusqu'au délire son impatience de régner, elle embrassa les genoux de son père Alexis pour obtenir l'exhérédation de Jean, son frère; et lorsque celui-ci fut en possession du trône, elle conspira pour l'en arracher. L'insouciante lenteur de Nicéphore Bryenne fit échouer l'entreprise. Depuis, vaincue par la clémence de son frère, elle se contenta de régner sur les beaux esprits de l'époque, poëtes et philosophes, rhéteurs ou grammairiens, ainsi que Walter Scott nous l'a présentée dans le *Comte Robert de Paris*.

Anne a fait la biographie de son père, Alexis I, dans un livre intitulé Ἀλεξίας (*Alexiade*). C'est un livre passionné et diffus; le style est surchargé d'érudition. C'est cependant une des histoires les plus intéressantes de la collection Byzantine. Anne y raconte la première croisade, et manifeste à chaque page l'horreur du nom latin et des croisés. On dit pourtant qu'elle ne fut point insensible aux mérites du prince croisé Bohémond, duc de Tarente, qu'elle exalte et abaisse outre mesure, comme par boutades d'amour et de dépit.

L'*Alexiade*, en langue grecque et en quinze livres, fut publiée d'abord à Augsbourg en 1610 par David Hœschel, en 1 vol. in-4°; c'est seulement un abrégé; puis à Paris par le père Possin en 1651, avec les notes d'Hœschel. Du Cange a donné, dans son édition de Cinnamus, des observations importantes sur l'*Alexias*. La meilleure édition est celle de Schopen, avec une nouvelle traduction latine (celle du P. Possevin est très-médiocre), Bonn, 1839, 2 vol. in-8°. Schiller, dans ses *Mémoires historiques*, tom. I et II, en a donné une traduction allemande. L'*Alexiade* a été pu-

bliée en français par le président Cousin. [*Enc. des g. du m.* avec addit.]

Mart. Hank, *De Byzantinarum rerum Scriptoribus*, p. 507-516. — Fabricius, *Biblioth. græca*, VII, p. 726

ANNE, dauphine de Viennois, succéda en 1282 aux États de son frère Jean Ier, mort sans postérité, et devint dès lors souveraine du Dauphiné. Robert, duc de Bourgogne, prétendit que cette province était un fief masculin de l'empire, qui ne pouvait passer aux femmes; qu'il appartenait dès lors à l'empereur Rodolphe, et que celui-ci lui en ayant accordé l'investiture, ce fief devenait sa propriété. Anne défendit ses droits avec courage; la guerre fut déclarée, et se termina par la médiation de Philippe le Bel, qui indemnisa Robert. Anne resta en possession du domaine de ses pères. Elle mourut en 1296, et fut enterrée dans le monastère des chartreuses de Salette, qu'elle avait fondé.

Art de vérifier les dates. — Valbonnais, *Hist. du Dauphiné.*

ANNE *de Savoie*, fille du duc Amédée V et de Marie de Brabant, naquit en 1320 et mourut en 1359. Elle devint impératrice d'Orient par son mariage avec Andronic III, dit *le Jeune*. Son entrée à Constantinople, en 1337, fut splendide. Anne partagea la gloire de son époux : elle le rendit accessible aux pauvres, juste et bienfaisant. Après la mort de ce prince, elle eut la douleur de voir ses fils privés du trône par la perfidie de Jean de Cantacuzène, leur tuteur. Vers la fin de sa vie elle se mêla aux querelles théologiques, et embrassa les doctrines des palamistes ou quiétistes du mont Atlas.

Bertolotti, *Compendio della istoria della real Casa di Savoia.*

ANNE DE CHYPRE, fille de Janus, roi de Chypre et d'Arménie, mourut le 11 novembre 1462. Elle épousa en 1431 Louis, duc de Savoie. Son esprit conciliant et flatteur, l'aménité de son caractère, les grâces de sa figure, captivèrent l'affection de son époux, qui lui abandonna presque entièrement son autorité. Elle en profita pour créer des établissements utiles et des monastères. Les cordeliers de Genève, les observantins de Nice et de Turin lui devaient la fondation de leurs monastères. Elle se fit enterrer dans un habit de cordelier.

Bertolotti, *Compendio della historia della real Casa di Savoia.*

ANNE DE BEAUJEU, fille aînée de Louis XI, épouse du seigneur de Beaujeu, née vers 1462, morte en 1522. Le vieux roi, avant de mourir, la jugea digne de continuer son règne pendant l'extrême jeunesse de Charles VIII. Il la nomma régente à l'exclusion de tous les princes du sang, qu'il redoutait trop pour leur faire toucher son sceptre de si près. Anne de Beaujeu justifia son choix, en s'appuyant sur les états et en déployant la plus grande fermeté. Il se fit une parodie de la *Ligue du bien public* : les princes et les seigneurs se mirent en campagne; mais la régente y mit tant de vigueur, qu'elle étouffa la *guerre folle* à sa naissance. Le duc d'Orléans, qui en était l'âme, fut défait et pris. Soit raison politique, soit, comme on dit, jalousie et dépit d'amour rebuté, Anne le retint deux ans dans la tour de Bourges. Charles VIII le délivra. Devenu roi, le duc d'Orléans *ne vengea pas ses injures :* il combla de bienfaits celle qui l'avait traité si durement. [*Enc. des g. du m.*]

Sismondi, *Hist. des Français.*

ANNE DE BRETAGNE, reine de France, née à Nantes le 26 janvier 1476, morte au château de Blois le 9 janvier 1514. Elle était fille et héritière du duc François II et de Marguerite de Foix. Quoiqu'elle eût été promise à Maximilien d'Autriche, qui l'avait même épousée par procureur, elle fut mariée à Charles VIII, roi de France, le 6 décembre 1491. Elle était belle, quoiqu'un peu boiteuse, défaut à peine visible, tant elle prenait soin de le dissimuler. Les qualités de son esprit répondaient aux agréments de son corps. Pendant l'expédition de Charles en Italie, Anne gouverna le royaume avec une prudence et une sagesse peu communes. Après la mort de ce prince, elle fut deux jours sans manger, couchée par terre et pleurant sans cesse. Elle en prit le deuil en noir, quoique les reines l'eussent porté en blanc jusqu'alors. Louis XII, successeur de Charles VIII, parvint à la consoler. Il épousa, le 8 janvier 1499, Anne, qu'il avait aimée lorsqu'il n'était encore que duc d'Orléans. Cette princesse donna un grand éclat à sa cour, par le grand nombre de demoiselles de qualité, bretonnes et françaises, qu'elle y appela. Elle leur offrait le modèle des vertus, et leur donnait l'exemple du travail. C'est elle qui forma l'établissement des filles d'honneur de la reine, remplacées en 1673 par les dames du palais. Jouissant de la plus grande partie des revenus de la Bretagne, elle s'en servait pour secourir les malheureux, pour équiper les officiers pauvres, pour soulager leurs enfants et leurs veuves. Mais, parmi les objets de sa libéralité, elle choisissait de préférence les Bretons : « aussi le roi dans sa goguette, dit Brantôme, l'appeloit quelquefois sa Bretonne, parce qu'elle avoit réellement le cœur plus breton que françois. » Elle aimait les savants et leur faisait du bien. Une de ses manies était de vouloir paraître plus instruite qu'elle ne l'était. Dans les audiences qu'elle donnait aux ambassadeurs, elle mêlait toujours quelques mots de leur langue, qu'elle avait eu soin d'apprendre par cœur.

Anne était naturellement éloquente, judicieuse, sensée, agréable. Son cœur était généreux, sensible et franc; mais sa hauteur l'avait rendue vindicative (*voy.* ROHAN). Elle voulut gouverner son second époux, et y réussit. Lorsqu'on lui disait que sa femme prenait trop d'empire sur lui, il répondait : « Il faut souffrir quelque chose d'une femme, lorsqu'elle aime son mari et son honneur. » Louis XII lui résista pour-

tant dans quelques occasions; et on connaît la fable des *Biches qui avaient perdu leurs cornes pour s'être égalées aux cerfs*, que ce prince lui cita très à propos. C'est la première de nos reines qui ait joui de la prérogative d'avoir des gardes à elle, outre cent gentilshommes, et de donner audience aux ambassadeurs. La Bibliothèque nationale conserve de cette reine son livre d'Heures en manuscrit, in-4°, orné de jolies figures en miniature, représentant des opérations agricoles; toutes les marges sont décorées de la figure d'une plante, avec des insectes, d'après nature. Ces plantes sont au nombre de trois cents, dont plusieurs sont rendues avec une grande exactitude. Cette série de dessins, qui est de la fin du quinzième siècle, peut être regardée comme l'herbier le plus complet que l'on ait de cette époque.

Histoire de Bretagne. — Morice, *Mémoires pour servir de preuves à l'histoire de Bretagne.* — Mézeray, *Histoire de France.* — Anselme, *Histoire généalogique, etc., de la maison royale de France.* — Brantôme, *Vie des dames illustres.*

ANNE DE HONGRIE, fille de Ladislas VI, roi de Pologne, née vers la fin du quinzième siècle, morte le 27 janvier 1547. Elle porta la couronne de Hongrie et de Bohême à son époux Ferdinand d'Autriche, et le fit sacrer à Albe-Royale en 1527. Zapalski, vayvode de Transylvanie, soutenu par Soliman, empereur des Turcs, lui disputa sa puissance, et vint mettre le siége devant Vienne. Anne soutint alors le courage de Ferdinand, et donna des exemples de la plus grande fermeté. Hilarion de Coste la représente comme une des plus belles femmes de son temps. Cette reine mourut à Prague, et fut inhumée dans la cathédrale de cette ville. Marie de Médicis et Anne d'Autriche, ses petites-filles, régnèrent en France.

Dictionnaire historique. — *OEsterr. Biographisches Lexicon;* Vienne, 1851.

ANNE MARIE, princesse de Brunswick, née vers le commencement du seizième siècle, morte le 20 mars 1568. Elle était femme d'Albert, duc de Prusse; et en mourant elle laissa à son fils Albert-Frédéric un petit traité de conduite, intitulé *Miroir des Princes*, qui se conserve dans la bibliothèque de Kœnigsberg. Il a été publié par le professeur Nicolavius, de Rome.

Jöcher, avec le Supplém. d'Adelung.

ANNE D'AUTRICHE, reine de France, fille de Philippe III, roi d'Espagne, naquit en 1602, et mourut le 20 janvier 1666. Elle épousa Louis XIII le 25 décembre 1615, et fut mère de Louis XIV. Le parlement lui confia la régence pendant la minorité de son fils, par arrêt du 18 mai 1643, et cassa le testament de Louis XIII. Le cardinal Mazarin, qui avait toute la confiance de la reine, gouverna le royaume sans que son administration causât d'abord le moindre murmure. Les victoires du duc d'Enghien, si célèbre sous le nom de *grand Condé*, faisaient respecter la régence. Mais l'avidité de Mazarin, l'augmentation des impôts, et l'ambition des grands, préparaient une guerre civile (guerre de la Fronde). La reine, obligée de s'enfuir de Paris, implora le secours du grand Condé. Le peuple chantait des vaudevilles injurieux à la vertu d'Anne. On imprima à Cologne, en 1696, un petit ouvrage intitulé *les Amours d'Anne d'Autriche avec le cardinal de Richelieu.* Les troubles apaisés, Anne d'Autriche donna tout son temps à la piété. Elle fit bâtir la magnifique église du Val-de-Grâce, et mourut d'un cancer à l'âge de soixante-quatre ans. On connaît sa réponse à Mazarin, qui feignait de craindre que le roi n'épousât sa nièce Hortense Mancini : « Si le roi était capable de cette indignité, je me mettrais avec mon second fils à la tête de toute la nation, contre le roi et contre vous. » Cette réponse était un reflet de son caractère indulgent, mais plein de noblesse et de hauteur.

Anne avait joui de peu de bonheur avec Louis XIII. Richelieu, qui dominait ce prince et qui n'aimait pas la reine, lui avait persuadé qu'elle était entrée dans les complots de Chalais. L'idée de cette accusation se grava si profondément dans l'esprit soupçonneux et mélancolique de Louis XIII, qu'au lit de la mort, la reine lui ayant fait dire par Chavigny qu'elle n'avait eu aucune part aux desseins de Chalais, le roi répondit : « En l'état où je suis, je dois lui pardonner; mais je ne peux pas la croire.... » Madame de Motteville rapporte, au sujet de ces étranges imputations, une particularité qu'elle dit avoir entendue de la bouche de la reine. C'est que le roi la fit venir au conseil; qu'il lui reprocha en face d'avoir conspiré contre sa vie pour avoir un autre mari; et que la reine, outrée de cette accusation, lui répondit avec fermeté « qu'elle aurait trop peu gagné au change, de « vouloir commettre un si grand crime pour un « si petit intérêt. » Cependant Richelieu, intéressé à la desservir, fit épier toutes ses démarches. Elle entretenait un commerce secret de lettres avec la reine d'Angleterre, avec le duc de Lorraine, et surtout avec le roi d'Espagne, son frère. Il ne fut pas difficile, lorsque ce commerce fut découvert, de persuader à Louis XIII que la reine son épouse était plus attachée aux intérêts de l'Espagne qu'à ceux de la France. En 1637, les soupçons allèrent si loin, qu'elle fut obligée de répondre au chancelier sur les intelligences qu'elle pouvait avoir avec les puissances étrangères. Elle nia d'abord; ensuite elle avoua une partie de sa correspondance, plus imprudente que criminelle, et fut obligée de demander pardon à son époux, et de signer un écrit où elle promettait plus de prudence et de zèle.

Malgré sa juste aversion pour Richelieu, elle rendait justice à son mérite. Se trouvant un jour à Rueil, et regardant un portrait de ce cardinal, elle dit aux seigneurs qui l'entouraient : « Si cet homme eût vécu jusqu'à cette heure, il aurait été plus puissant que jamais. » Il ne faut donc

pas s'en rapporter entièrement à ce que le cardinal de Retz dit de cette princesse dans ses Mémoires. Ce prélat, qui n'avait pas à se louer d'elle, et qui avait feint cependant d'en être amoureux, lui suppose plus d'aigreur que de hauteur, plus de hauteur que de grandeur, plus de manières que de fonds, plus d'application à l'argent que de libéralité, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus d'intention de piété que de piété réelle, plus d'opiniâtreté que de fermeté; enfin, il ne lui accorde que cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire pour ne pas paraître sotte aux yeux de ceux qui ne la connaissaient pas. Mais on voit évidemment que le pinceau de cet historien a été égaré par la haine et la fureur de faire des antithèses. Une observation que les physiologistes n'oublieront point, c'est que cette princesse, qui aimait passionnément les fleurs, ne pouvait supporter la vue des roses, même en peinture. Elle était d'une délicatesse singulière sur tout ce qui touchait son corps. On avait de la peine à lui trouver de la batiste assez fine pour ses chemises et ses draps. Le cardinal Mazarin lui disait, en plaisantant sur cette extrême délicatesse : « Madame, si vous étiez damnée, votre enfer serait de coucher dans des draps de toile de Hollande. »

Madame de Motteville fait le portrait suivant d'Anne d'Autriche : « Elle me parut, dit cette dame, lorsque je vins la saluer en 1639, aussi belle qu'aucune de celles qui composaient son cercle. Elle se coiffait, selon la mode, d'une coiffure ronde, frisée, clair, et mettait beaucoup de poudre. Ses cheveux étaient devenus d'une couleur un peu brune, et elle en avait une grande quantité. Elle n'avait pas le teint délicat, ayant même le défaut d'avoir le nez gros, et de mettre, à la mode d'Espagne, trop de rouge; mais elle était blanche, et jamais il n'y a eu aussi belle peau que la sienne. Ses yeux étaient parfaitement beaux; la douceur et la majesté s'y rencontraient ensemble; la couleur, mêlée de vert, rendait leurs regards plus vifs, et remplis de tous les agréments que la nature leur avait pu donner. Sa bouche était petite, vermeille; les sourires en étaient admirables. Elle avait le tour du visage beau et le front bien fait. Ses mains et ses bras avaient une beauté surprenante, et toute l'Europe en a ouï publier les louanges; leur blancheur, sans exagération, avait celle de la neige. Elle avait la gorge belle, sans être parfaite. Elle était grande et avait la mine haute, sans être fière. Elle avait dans l'air du visage de grands charmes, et sa beauté imprimait, dans le cœur de ceux qui la voyaient, une tendresse toujours accompagnée de vénération et de respect. Avec tous ces agréments, elle ne se fit point aimer du roi son époux; elle fut toujours liée avec les mécontents, et rendit suspecte son affection pour le roi d'Espagne, son frère, en ne lui écrivant qu'en cachette, et par l'entremise de gens souvent ennemis secrets de l'État. » (*Voy.* Louis XIII, Mazarin, Buckingham, Condé, Retz.)

Sismondi, *Histoire des Français*, XXIV. — Saint-Aulaire, *Histoire de la Fronde*, I, p. 106 (1827). — Aubery, *Histoire du cardinal Mazarin*. — La Rochefoucauld, *Mémoires*, collect. Petitot. — Bernard Le Vassor, *Histoire de Louis XIII*. — Le Bas, *Dictionnaire encyclop. de la France*.

ANNE, reine d'Angleterre, née le 6 février 1664 à Twickenham, près de Londres, morte le 20 juillet 1714, le dernier rejeton de la maison de Stuart qui ait occupé le trône de la Grande-Bretagne. Nièce de Charles II, elle était la seconde fille issue du premier mariage de Jacques II, alors duc d'York, avec Anne Hyde, fille de Clarendon. Élevée dans la religion anglicane, elle fut mariée en 1683 au prince George, frère du roi de Danemark Christian V. — Fille chérie de son père, elle n'aurait pris aucune part à la révolution qui l'expulsa d'Angleterre, et même elle l'aurait suivi dans l'exil sans l'influence de lord Churchill (Marlborough), qui la gouvernait par l'intermédiaire de sa femme. Malgré l'extrême faiblesse de son caractère et la nullité de son esprit, elle signa lorsqu'elle fut montée sur le trône en 1702, les actes les plus glorieux; et son attachement filial ne l'empêcha pas de garder un sceptre qu'elle semblait pressée de déposer entre les mains de son père. Elle s'en emparait, disait-elle, seulement pour le garder à son frère le chevalier de Saint-George, qu'elle chérissait. Son vœu le plus cher était qu'il régnât après elle, et cependant deux fois elle mit sa tête à prix : elle le combattit à Malplaquet, elle stipula dans le traité d'Utrecht l'exclusion des Stuarts! Il est vrai qu'à l'instant même où son frère était proscrit par elle, il venait la visiter à la dérobée sur les côtes de l'Angleterre. Le jour de son avénement (le 4 m[ars] 1702), elle jura de rester fidèle aux plans de son prédécesseur, d'adhérer plus fortement que jamais à la triple alliance, de défendre les libertés de l'Europe contre l'ambition de Louis XIV, enfin, de ne pas souffrir dans la même maison l'union des deux couronnes de France et d'Espagne. Le même jour, l'Angleterre, la Hollande et l'empereur d'Allemagne déclarèrent la guerre à la France. Le prince Eugène commanda les troupes de Léopold; Marlborough fut généralissime des Anglais, avec leurs alliés, et l'on vit s'engager cette fameuse lutte connue sous le nom de *Guerre de la succession*, où il s'agissait, pour ainsi dire, du partage de toute l'Europe et de ses colonies. Dans les premières campagnes les succès furent balancés. Les Français perdirent plus de places, et triomphèrent plus souvent en bataille rangée; mais, dans les années suivantes, les victoires et les conquêtes prodigieuses, tantôt du comte devenu duc de Marlborough, tantôt du prince Eugène, et souvent de tous deux réunis, les journées de Hochstedt, de Ramillies, d'Oudenarde, de Malplaquet, rejetèrent les troupes françaises du Danube p

delà le Rhin, et répandirent la terreur jusque sur les bords de la Seine; mais les alliés ne furent pas heureux sur tous les points.

En Espagne, les succès éphémères du comte de Pétersborough et de l'archiduc Charles disparurent sous les désastres qui accablèrent lord Gallwai. Berwick, Vendôme, Noailles, le duc d'Orléans, maintinrent sur son nouveau trône le petit-fils de Louis XIV. La conquête de Lille ne valut pas plus de gloire au prince Eugène que sa défense au maréchal de Boufflers; et la terrible bataille de Malplaquet honora autant la valeur des vaincus que le talent des vainqueurs. Circonstance bizarre, et qui caractérise les temps de révolution : Jacques III, dans cette bataille, chargea douze fois, à la tête de la cavalerie française, l'armée de sa sœur Anne, conduite par Marlborough, créature de leur père commun, et qui, selon ses intérêts, son ambition, ses déplaisirs du moment, tour à tour bannissait, rappelait, repoussait les Stuarts. Mais enfin, le 24 juillet 1712, la bataille de Denain gagnée par le maréchal de Villars releva la fortune de la France. Louis XIV, dont les offres pacifiques avaient été rejetées avec insolence à Gertruidemberg, força le congrès d'Utrecht à signer les conditions honorables qu'il était déterminé à obtenir, et put encore humilier ses ennemis, qu'il avait su diviser. Ce grand duc de Marlborough, après s'être vu, pendant huit années, l'idole de la reine, du parlement, du peuple d'Angleterre, fut accusé de malversation et exilé de sa patrie. (*Voyez* MARLBOROUGH.)

La conquête vraiment importante que fit alors l'Angleterre est Gibraltar; et cependant, lorsqu'il fut proposé dans la chambre des communes de remercier sir George Rooke et le prince de Hesse, auxquels on devait cette belle conquête, le parti whig, qui dominait encore, fit décider que l'objet n'en valait pas la peine. Au dedans, le grand acte politique du gouvernement de la reine Anne fut l'union de l'Angleterre et de l'Écosse en un seul royaume, appelé désormais *la Grande-Bretagne*. Chaque pays conserva ses lois religieuses et civiles, son église, ses tribunaux : l'existence politique et les intérêts commerciaux furent confondus, et il n'y eut plus qu'un seul parlement britannique, où l'Écosse fut représentée par seize de ses lords et quarante-cinq députés de ses communes, tous librement élus par leurs pairs. Ce projet, ardemment désiré et vainement tenté par Jacques Ier, Charles II, Guillaume III, fut un grand et incontestable bienfait du parti whig. Ce fut aussi une victoire difficile remportée sur les préjugés nationaux de l'un et de l'autre peuple, et sur l'opposition exaltée du parti tory, dont l'esprit commençait à gagner la majorité des deux nations. Un des plus puissants motifs de cette opposition était l'intérêt jacobite, dont il est curieux de suivre la marche, à travers tous les événements de ce règne. Jacques III, plus condescendant que son père, avait déclaré à sa sœur que si elle voulait occuper le trône pendant sa vie, et l'y faire monter après elle plutôt que d'y établir une famille étrangère, il serait pleinement satisfait. La reine avait prêté l'oreille à cette proposition. Alors les jacobites, enhardis, allèrent plus loin. Ils demandèrent que la reine gardât pour elle la couronne d'Angleterre, et remît immédiatement celle d'Écosse à son frère, beaucoup plus jeune, sur la tête duquel les deux se réuniraient un jour. Anne reçut cette nouvelle ouverture sans témoigner ni répugnance ni approbation; mais son silence en disait assez. Les faits parlèrent plus clairement encore. A ne considérer que l'empressement extrême qu'elle mit à opérer cette réunion des deux royaumes, et l'ardeur qu'elle apporta ensuite à se composer un ministère tory, on peut assurer que la reine Anne nourrissait dès cette époque le désir de transmettre un jour ses trois couronnes à son frère, mais qu'elle ne voulait en céder aucune tant qu'elle vivrait. Les whigs, de leur côté, en secondant ses vœux pour réunir l'Angleterre et l'Écosse, n'oublièrent pas les leurs pour la succession hanovrienne. Le premier article du traité d'union stipula que si la reine mourait sans enfants, l'héritage de la couronne britannique serait dévolu à la ligne protestante de la descendance des Stuarts, c'est-à-dire à la princesse Sophie, électrice douairière de Hanovre, petite-fille de Jacques Ier par la princesse Élisabeth, mariée à l'électeur palatin, et qui, dans l'ordre de primogéniture, devait être l'un des derniers à cette grande succession. Jacques III, écarté par cet acte solennel, tenta, mais inutilement, une descente en Écosse; la *bonne reine Anne* signa une proclamation où elle mettait à prix la tête de son frère. Il est vrai que quand on fit le procès aux chefs de la conjuration, il ne se trouva de preuves que contre un seul; et cet unique condamné avait disparu le jour où l'on voulait exécuter le jugement.

Veuve à quarante-quatre ans, sans que, de dix-sept grossesses plus ou moins heureuses, elle eût conservé un seul enfant, Anne se vit supplier par les deux chambres du parlement de contracter un nouveau mariage. Soit qu'elle n'eût pas une grande confiance dans sa fécondité, soit qu'elle ne voulût pas risquer de créer un obstacle de plus à la restauration de son frère et de sa famille, elle se refusa au vœu du parlement, et ne songea plus qu'à mettre le gouvernement tout entier dans la main des torys, qu'appelait la disposition universelle des trois royaumes. Ce fut alors que la duchesse de Marlborough, qui, par sa tyrannie et son arrogance, avait mis dans le cœur de sa maîtresse l'aversion à la place de l'engouement, se vit supplantée par une de ses parentes qu'elle-même avait introduite à la cour, Abigaïl Masham, aussi habile à flatter les penchants de sa souveraine que la duchesse s'était montrée brusque et dédaigneuse.

Bientôt de tout ce gouvernement whig, naguère

si puissant, il ne restait plus qu'une chambre des communes désavouée par le peuple, une guerre dont les triomphes étaient oubliés, mais dont le poids était senti; et l'autorité du duc de Marlborough encore existante à la tête des armées, mais menacée d'une chute inévitable dans l'intérieur de son pays. Une proclamation royale cassa le parlement. Le peuple députa autant de torys à la nouvelle chambre des communes qu'il avait envoyé de whigs à la chambre dissoute. La reine créa douze pairs à la fois, pour assurer la prépondérance du même parti dans la chambre haute. Le premier acte du nouveau sénat fut une adresse à la reine pour la supplier d'annuler toutes les doctrines récemment hasardées contre sa couronne et sa dignité royale. La paix fut résolue. Il fallait écarter l'homme incompatible avec elle: ce fut le moment de l'accusation, de la destitution, de l'exil du duc de Marlborough. Prior, illustre comme poëte, distingué comme homme d'État, fit un premier voyage en France pour y poser les fondements d'un traité séparé, si les alliés des Anglais persistaient à vouloir la prolongation de la guerre. Il y retourna bientôt avec le vicomte de Bolingbroke, chargé d'y conclure définitivement un double traité de paix et de commerce. D'un autre côté, l'évêque de Bristol et le comte de Strafford allèrent notifier à la Haye les intentions de la reine. Enfin, malgré le duc de Marlborough et le prince Eugène, malgré les états généraux des Provinces-Unies et le conseil de l'empereur d'Allemagne, les peuples respirèrent. La fameuse paix d'Utrecht fut signée (11 avril 1713) par toutes les puissances, à l'exception de l'Empereur, qui devait bientôt se voir forcé d'y accéder lui-même.

Tels sont les mystères et les jeux de la politique, que, dans le traité, la reine Anne faisait stipuler l'expulsion de son frère Jacques III hors de France, et la transmission de sa couronne, après elle, à la maison de Hanovre, tandis qu'elle attendait précisément de ce traité le repos et les mesures nécessaires pour assurer son héritage à ce même frère, qui, de son côté, protestait formellement contre toutes ces stipulations. Les whigs, à l'affût de tout ce qui pouvait leur rendre le pouvoir, s'élevèrent avec force contre la paix qui venait d'être signée. A l'ouverture du parlement de 1714, ils mirent en question, dans la chambre haute, *si le droit de succession de la maison de Hanovre n'était pas en danger sous le gouvernement de la reine?* La majorité décida que *le danger n'existait pas*, précisément parce que beaucoup y croyaient et l'appelaient; mais, sur une nouvelle motion des whigs, cette même majorité n'osa se refuser à supplier la reine de mettre à prix, pour la seconde fois, la tête de son frère. Anne résista. Le parti opposé à la cour vota que *le successeur désigné de la reine fût invité à venir en Angleterre veiller sur son héritage :* Anne écrivit à la princesse Sophie et au prince électoral, et elle sut les détourner d'un voyage qu'elle leur présenta comme le signal d'une guerre civile. Il est probable que la princesse Sophie, petite-fille, par sa mère, de Jacques Ier, préférait en secret la restauration de son cousin Stuart à l'élévation de son fils Brunswick. Tout à coup vint se montrer publiquement à Londres un envoyé de la reine douairière, veuve de Jacques II, réclamant treize années d'un douaire de 50,000 livres sterling que le roi Guillaume s'était engagé à lui payer par un article secret du traité de Ryswick. Les whigs jetèrent les hauts cris. Anne, pour les apaiser ou les tromper, consentit à la proclamation qu'ils lui redemandèrent encore. Elle chercha seulement à en adoucir les expressions, en « promettant une récompense de 5,000 livres sterling à quiconque amènerait devant un juge de paix le ci-devant appelé prince de Galles, qui se disait aujourd'hui roi d'Angleterre, en cas qu'il débarquât dans la Grande-Bretagne ou dans l'Irlande. »

Suivant des mémoires secrets consultés par M. de Lally-Tolendal, Jacques III aurait débarqué clandestinement à Londres pour y voir sa sœur, dans le même temps où elle lui défendait d'aborder en Angleterre, sous peine de s'y voir hors la loi. Le frère et la sœur eussent peut-être triomphé de l'opposition des whigs; mais la discorde se mit parmi les torys, et jusque dans le sein du ministère. Oxford et Bolingbroke devinrent irréconciliables. Le premier accusa le second de vouloir remettre le prétendant sur le trône, et devint tout à coup ardent pour la ligue de Hanovre. La reine, désespérée de cette division entre des serviteurs sur l'union desquels reposaient toutes ses espérances, répéta plusieurs fois « qu'elle n'y survivrait pas. » Fatiguée des adresses du parlement, que les whigs du dehors trouvaient moyen de dominer, elle venait de le proroger pour un mois, le 20 juillet 1714, lorsqu'elle tomba dans un état de faiblesse qui la mit au tombeau le 12 août suivant, n'étant âgée que de quarante-neuf ans, et dans le treizième de son règne. Elle avait laissé échapper, dans son dernier jour, ce mot qui révélait le secret de toute sa vie : « Ah! mon cher frère, que je vous plains! » Aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, le conseil privé s'assembla; un envoyé de l'électeur de Hanovre (l'électrice douairière était morte depuis deux mois) y parut, annonçant l'arrivée de son maître (*voy.* George Ier). Les chefs de l'aristocratie whig, rassemblés en un faisceau, se trouvèrent investis de la régence; les espérances de Jacques III, errant et proscrit, les projets de ses partisans nombreux, mais épars, s'évanouirent; et la maison de Brunswick se vit établie sur ce trône, où la reine défunte l'avait si souvent appelée avec le vif désir de l'en éloigner : étrange destinée, qui, consacrant tous les actes officiels de cette princesse, et frustrant toutes ses inten-

tions secrètes, lui composa une vie aussi triste que son règne était beau.

Lord John Russel, *Memoirs of the affairs of Europe from the peace of Utrecht;* Londres, 2 vol. in-4°, 1829. — Macpherson, *Original papers containing the secret history of Great Britain from the Restauration to the accession of the house of Hanover;* Londres, 1775, 2 vol. in-4°. — Coxe, *Memoirs and correspondence of John, duke of Marlborough;* Londres, 1827, 6 vol. in-8°. — *Mémoires du duc de Saint-Simon.* — Ralph; Smollett; Tindal; Cuningham. — Lally-Tolendal, dans la *Biograph. universelle.*

ANNE (*Ivanovna*), impératrice de Russie, née en 1693, morte le 28 octobre 1740. Seconde fille d'Ivan V Alexéïevitch et de Prascovie Soltikof, elle fut mariée en 1710 par Pierre le Grand, son oncle, au duc de Courlande Frédéric-Guillaume, auquel elle ne donna pas d'enfants, et qui mourut une année après son mariage. Mais après la mort prématurée de Pierre II, fils du malheureux Alexis, aidés des grands boïars de Russie, le chancelier Ostermann et les frères Dolgorouki appelèrent la duchesse de Courlande au trône de Russie, en qualité de fille du frère aîné de Pierre le Grand. En même temps le conseil secret, les présidents du sénat et les hauts colléges se réunirent pour rédiger une capitulation en vertu de laquelle la nouvelle souveraine renoncerait à une partie des droits exercés par ses prédécesseurs. On exigeait d'elle l'engagement de ne jamais déclarer la guerre sans l'assentiment du conseil secret; de prendre l'avis de ce conseil sur les impôts qu'elle voudrait lever; de ne nommer son successeur, de ne conférer aucune charge importante, de n'aliéner les terres de la couronne que de concert avec lui, et de soumettre à sa sanction les sentences de mort, de bannissement, de confiscation de biens, toutes les fois qu'elles seraient rendues contre un noble, ou que le crime ne serait pas incontestablement prouvé. Informée de ces prétentions des boïars par les princes Vassili, Dolgorouki et Michel Galitzine, et par le général-major Léontief, la duchesse de Courlande y souscrivit sans opposition, et promit même de s'imposer un plus grand sacrifice en éloignant de sa personne son favori le fameux Jean de Buren, plus connu sous le nom de comte de Biren (*voy.* ce mot), qu'elle avait fait son écuyer, et qui devait lui succéder au trône de Courlande. Proclamée impératrice au commencement de 1730, Anne signala son avénement par un acte qui pouvait surprendre de la part d'une princesse livrée aux plaisirs et peu habile à gouverner. Le pouvoir que les Dolgorouki s'arrogèrent à la suite des nouveaux arrangements, ne tarda pas à exciter la jalousie de leurs rivaux et à produire du mécontentement : par le conseil des princes Alexis Tcherkassky et Ivan Troubetskoï, l'impératrice, convoquant dès le 25 février de la même année son conseil secret, se fit présenter le diplôme comme pour renouveler son serment; mais, le déchirant aussitôt, elle dit : *Je vous pardonne !* et rétablit le pouvoir absolu en promettant toutefois d'en user avec modération. Puis elle institua le *cabinet* auquel l'administration suprême resta depuis confiée, et où Ostermann joua le rôle principal. Mais l'impératrice lui donna bientôt un rival redoutable en rappelant près d'elle son favori le comte de Biren, qui exerça un si grand ascendant sur cette princesse, timide de sa nature, faible de caractère et entièrement livrée aux jouissances sensuelles, qu'il était bien plus souverain qu'elle-même, et qu'elle a été vue prosternée à ses genoux, implorant la grâce de ceux qu'elle voulait soustraire à la fureur de l'impérieux favori. Le chancelier Ostermann et le maréchal Munich, grâce à leur capacité éminente et utile, échappèrent aux coups du favori; mais celui-ci s'acharna à poursuivre les princes Dolgorouki, auxquels il s'en prenait d'avoir été un instant éloigné de la personne de l'impératrice. Il les fit d'abord exiler en Sibérie, et, rappelés par lui sur un nouveau soupçon, ils furent livrés à toutes sortes de supplices, les uns écartelés, d'autres décapités : le prince Ivan fut roué vif en 1739. Tout le reste de cette illustre famille, dépouillé de ses biens, fut banni à une grande distance de Moscou. On dit que dix mille personnes montèrent sur l'échafaud par l'ordre du sanguinaire Biren, et que vingt mille autres allèrent peupler les solitudes de la Sibérie.

Cependant le règne d'Anne ne fut pas sans gloire. Renonçant à tout nouvel agrandissement du côté de l'Orient, pour maintenir à la Russie la place distinguée qu'elle commençait à prendre dans le système européen, elle fit la paix avec la Chine, qui envoya alors en Russie sa première ambassade, et rendit au fameux Chah-Nadir les conquêtes faites par la Russie sur la Perse au delà du Kour, devenu la limite de l'empire. Elle prit une part active aux affaires de Pologne, dont elle voulut exclure la France. Dans un traité conclu en 1733 avec l'électeur Frédéric-Auguste, elle assura à ce dernier la couronne des Piasts, et obtint de lui la promesse que le duché de Courlande serait donné à Biren, à l'extinction de la famille de Kettler. Par son ordre, Munich assiégea Dantzig, dernier refuge de Stanislas Leczinski, que les Polonais avaient pour la seconde fois élu roi, et que Louis XV soutenait de tout son pouvoir. La prise de cette ville par le feld-maréchal décida alors le roi de France à tourner ses armes contre l'Autriche. Mais Anne envoya un secours de 10,000 hommes à Charles VI, son allié; ce fut la première armée russe que l'on vit paraître dans la partie centrale de l'Europe. Ce renfort hâta la conclusion de la paix de Vienne en 1735 : Auguste III resta roi de Pologne; et la Russie établit si bien son influence, qu'à la mort du dernier Kettler, en 1737, Biren fut en effet nommé duc de Courlande. La Porte voyait d'un mauvais œil cette influence croissante de la Russie : c'est sans doute à son instigation que le khan de Crimée recommença

les hostilités avec cet empire. Nonobstant la prise d'Asof et d'Otchakof, et malgré le secours de l'Autriche, la Russie ne put réduire la Porte à souscrire à ses conditions ; et même la victoire que Munich remporta à Stavoutchani, et à la suite de laquelle Khotim et toute la Moldavie tombèrent au pouvoir des Russes, ne put triompher de l'obstination, des Turcs, qui avaient pour alliés la peste et la famine. Tout ce que la Russie gagna à la paix de Belgrade, conclue en 1739 avec les Turcs, ce fut la possession d'Asof, mais démantelé, et la reconnaissance par la Porte du titre d'*empereur* donné au czar. En revanche, elle restitua à la Porte toutes ses conquêtes, et renonça même au commerce de la mer Noire, depuis longtemps l'objet de sa convoitise.

Le règne d'Anne, quoique occupé par de si longues guerres, ne fut pas tout à fait stérile pour les sciences. Cette princesse fit continuer les voyages de découvertes ordonnés par Pierre le Grand, envoya des expéditions dans la mer Glaciale pour examiner la côte septentrionale de la Sibérie ; et par son ordre les capitaines Béring, Tchirikof et Spangenberg visitèrent les îles Aléoutiennes et Kouriles, et cherchèrent une route dans l'Océan oriental. Anne nomma en mourant, pour successeur, Ivan Antonovitch, petit-fils de Catherine, la sœur aînée de l'impératrice. Biren fut nommé régent pendant la minorité du prince. [*Enc. des g. du m.*]

Lévesque, *Hist. de la Russie.* — Ustrialov, *Russkaya Istoriya*, t. III, p. 208-251.

ANNE PÉTROWNA, fille aînée du czar Pierre Ier et de Catherine Ire, naquit en 1706 et mourut en 1725. Distinguée par sa beauté et son esprit, elle épousa en 1725 Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, dont elle eut l'infortuné Pierre III (*voy.* ce nom). Appelée au conseil de régence après la mort de l'impératrice Catherine, elle n'y put assister qu'une fois. Menzicoff, qui la redoutait, l'obligea de quitter la Russie et de se retirer à Kiel, où elle mourut à vingt-deux ans.

Ustrialov, dans *Entsiklopedechesky-Lexikon*, II, 319, etc.

ANNE DE CLÈVES, reine d'Angleterre. *Voyez* HENRI VIII.

ANNE DE BOULEN. *Voy.* BOULEN.

ANNE DE FERRARE. *Voy.* FERRARE.

ANNE DE GONZAGUE. *Voy.* GONZAGUE.

ANNE, duchesse de Guise. *Voy.* GUISE (François, duc DE).

ANNE ou **ANNA PÉTROWNA.** *Voy.* TARRAKANOFF.

ANNEBAUT ou **ANNEBAUD** (*Claude*), baron de Retz, maréchal de France, né dans la seconde moitié du quinzième siècle, mort à la Fère le 2 novembre 1552. Descendant d'une ancienne famille de Normandie, il se signala de bonne heure par sa bravoure et sa loyauté. A la bataille de Pavie (24 février 1525), il fut, avec Montejean et la Roche du Maine, du nombre de ceux qui, au lieu de suivre le duc d'Alençon dans sa honteuse retraite, allèrent, les uns mourir en défendant leur roi, les autres, partager ses périls et sa prison. Pendant les campagnes d'Italie, de Flandre, de Champagne, François Ier l'employa presque toujours avec le plus grand succès. On vit d'Annebaut successivement colonel général de la cavalerie légère, gouverneur du Piémont, maréchal de France, amiral, plusieurs fois ambassadeur, car il joignait la sagesse dans le conseil à l'intrépidité dans l'action ; enfin le roi le choisit pour remplacer l'amiral Chabot, qui, avec le cardinal de Tournon, avait été mis à la tête des affaires lors de la disgrâce du connétable de Montmorency. En 1545, le roi d'Angleterre Henri VIII s'étant ligué avec l'Empereur, et la ville de Boulogne ayant été obligée de lui ouvrir ses portes, François Ier conçut le hardi projet de faire une descente en Angleterre, et chargea d'Annebaut de l'exécution. Dans un seul hiver, le roi et l'amiral parvinrent à rassembler cent cinquante gros navires, soixante vaisseaux de moindre grandeur, et vingt-cinq galères. Les Anglais n'avaient à mettre en mer que soixante gros vaisseaux et des ramberges. Ils n'en bravèrent pas moins les efforts de la France. L'expédition d'Annebaut se réduisit à une vaine promenade devant Portsmouth, à quelques débarquements, et à un vaisseau coulé bas par ses galères. L'année suivante, d'Annebaut négocia et conclut la paix avec le grand amiral d'Angleterre. Les deux monarques ne survécurent pas longtemps au traité ; ils moururent en 1547 : Henri VIII, le 29 janvier, et François Ier, le 31 mars.

Sur son lit de mort, le monarque français conseilla au Dauphin de continuer à se servir du cardinal de Tournon, mais surtout de l'amiral d'Annebaut : « Je vous le recommande spé« cialement, dit le roi mourant à son succes« seur, comme le seul homme de la cour qui « n'ait jamais eu en vue que le bien de l'État, « et qui se soit appauvri dans le maniement des « affaires publiques. Aussi, en considération de « sa probité et de ses services, je lui lègue une « somme de 100,000 livres. » Cette dernière recommandation de François Ier fut la première chose qu'oublia Henri II. Le parti du connétable de Montmorency prévalut. On ôta le ministère à d'Annebaut ; mais on ne put lui ôter ni l'estime générale, ni le crédit attaché à ses services et à ses vertus. — Son fils unique, *Jean* d'Annebaut, baron de Hunanderie, fut tué, en 1562, à la bataille de Dreux. Son frère, *Jacques*, évêque de Lisieux, cardinal sous le titre de Sainte-Suzanne, mourut à Rouen en 1547.

De Thou, *Histoire.* — Godefroy, *Offic. de la couronne.* — Lally-Tolendal, dans la *Biographie universelle.*

ANNEIX. *Voy.* SOUVENEL.

***ANNERT** (*Frédéric-Albert*), graveur allemand, né à Nuremberg en 1758, mort en 1800. Il attira l'attention par ses *Vues des environs de Nuremberg*, publiées de 1789 à 1794.

Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.

ANNÈSE (*Gennaro*), successeur de Masa-

niello dans le commandement des révoltés de Naples en 1647 et 1648. Après l'assassinat de Masaniello par le duc d'Arcos, gouverneur de Naples au nom du roi d'Espagne, on choisit pour chef don François de Toralto, prince de Massa. Bientôt on le soupçonna d'intelligence avec le duc d'Arcos; et le peuple le massacra, et mit à sa place Gennaro Annèse. Ce nouveau chef était armurier, plus capable d'un travail mécanique que de l'administration d'un État. Fourbe, avare, brutal et crapuleux, il se lia d'abord avec le duc de Guise, que le peuple avait appelé pour soutenir sa révolte : ne pouvant pas l'emporter sur lui en autorité, il donna sa démission moyennant une forte indemnité, et traita secrètement avec les Espagnols, qu'il introduisit dans Naples le 6 avril 1648; mais il fut bientôt la victime de sa perfidie : les Espagnols, croyant n'avoir plus rien à craindre de la fureur de la populace, profitèrent de quelques troubles pour massacrer ce malheureux objet de l'enthousiasme populaire.

Giannone, *Storia civile del regno di Napoli.* — Botta, *Storia d'Italia.*

ANNESLEY (*Arthur*), comte d'Anglesey, écrivain anglais, né le 10 juillet 1614 à Dublin, mort en 1680. A l'âge de seize ans, il entra au collége de la Magdeleine à Oxford, d'où il sortit pour étudier les lois à Lincoln's-Inn; il voyagea ensuite sur le continent pour se perfectionner dans ses études. Au commencement de la rébellion il se joignit aux royalistes; mais bientôt il se réconcilia avec les républicains, qui l'envoyèrent à Ulster en 1645. Il changea encore une fois de parti, et eut la plus grande influence à l'époque de la restauration. Il fut créé comte d'Anglesey par le roi Charles II, avec lequel il avait entretenu pendant son exil une correspondance intime. En 1647 il fut nommé trésorier de la marine, et en 1673 créé lord du sceau privé. En 1680, Dangerfield l'accusa publiquement, à la barre du parlement, comme complice d'une conspiration en faveur du pape; et cependant, en 1682, il présenta au roi une lettre sur l'état actuel de la nation, et relative aux soupçons qu'on avait sur le duc d'Yorck, généralement regardé comme papiste. Il fut bientôt après dépouillé de ses charges, et se retira à la campagne. Il avait écrit une *Histoire des troubles d'Irlande* de 1641 à 1650, entremêlée d'observations morales, politiques et historiques, qui malheureusement a été perdue. Ses *Mémoires* ont été publiés à Londres par P. Pett en 1693, in-8°.

Biographical Dictionary. — Wood, *Athenæ Oxonienses*, IV, p. 181. — Horace Walpole, *Royal and noble Authors.* — Banks, *Extinct Peerage*, III, p. 11.

ANNESLEY ou **ANNELEY** (*Samuel*), théologien anglais, né à Kenilworth en 1620, mort le 31 décembre 1696. Devenu chapelain du comte de Warwick, il fit avec lui un voyage en 1644. Prédicateur à Saint-Paul en 1657, il fut appelé par le parlement à faire partie de la commission pour l'approbation et l'admission des ministres de l'Évangile d'après le rit presbytérien, et il garda ces fonctions jusqu'en 1660. Outre de nombreux sermons qu'il a laissés, on a de lui une collection d'exercices de piété, sous ce titre : *Morning exercices at Cripplegate, or Several Cases of Conscience practically resolved by sundry Ministers*; 4 vol.; London, 1661, avec une préface à chaque volume.

Williams, *Funeral Sermon for Dr. Annesley.* — Wood, *Athenæ Oxonienses*, II, p. 966.

* **ANNETSBERGER** (*Franzisca*), femme peintre, née en Bavière. Elle excellait dans la miniature, ce qui lui valut, en 1814, le titre de peintre de la cour (*Hofmalerin*).

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

ANNET (*Pierre*), maître d'école à Londres, publia en 1762 un ouvrage intitulé *The Free Inquirer* (le Libre investigateur), qui contenait des propositions contraires à la doctrine chrétienne. Traduit devant la cour du banc du roi, il fut condamné comme blasphémateur à deux mois de prison, avec exposition au pilori. Mais ce châtiment, blâmé par le peuple, ne lui fit pas changer d'opinion. Il rouvrit son école, et continua à professer ses doctrines dans un café de Londres. On lui demanda un jour ce qu'il pensait de la vie à venir ; il répondit par cet apologue : « Un « de mes amis, voyageant en Italie, entra dans « une ville : il vit une auberge, et voulut savoir « si c'était celle qu'on lui avait indiquée; il de- « manda à un passant si ce n'était pas l'enseigne « de l'Ange. — Ne voyez-vous pas, lui répondit « le passant, que c'est un dragon, et non pas un « ange? — Mon ami, dit le voyageur, je n'ai ja- « mais vu ni d'ange ni de dragon; je puis donc « me tromper de porte. »

Biographia Britannica. — Suard, dans la *Biographie universelle.*

ANNIBAL ou **HANNIBAL**, nom phénicien ou sémitique, qui signifie *gracieux seigneur*. Ce nom est commun à plusieurs suffètes ou généraux carthaginois, dont les plus célèbres sont les trois suivants.

ANNIBAL (Ἀννίβας), suffète carthaginois, mort en 406 avant J.-C. Selon Justin, il était fils d'Asdrubal, tandis que, selon Diodore de Sicile, il était fils de Giscon. Il aida les Égestéens, peuple de la Sicile, à combattre les Sélinontins et les Syracusains. Il prit Sélinonte après un siége opiniâtre. Les soldats d'Annibal saccagèrent cette cité florissante, et en massacrèrent les habitants. Après la prise de Sélinonte, Annibal se dirigea avec toute son armée vers Himère, qu'il renversa de fond en comble, parce que son grand-père Amilcar avait péri sous les remparts de cette cité, par la ruse de Gélon; il fit égorger trois mille habitants sur la même hauteur où son aïeul Amilcar avait été égorgé par Gélon. Après ces terribles représailles il se rembarqua avec ses troupes pour Carthage, en ne laissant en Sicile que ce qui suffisait pour la défense de ses alliés.

Cependant les Carthaginois n'avaient pas re-

noncé au dessein de se rendre maître de la Sicile entière. Trois ans après, ils y envoyèrent de nouveau Annibal, avec une armée; et comme il s'excusait sur son grand âge, ils lui donnèrent pour lieutenant Imilcon, fils d'Hannon. Annibal commença la campagne par le siége d'Agrigente, où il mourut de la peste, qui avait été occasionnée par la violation des tombeaux.

Diodore de Sicile, p. 357-377. — Justin, l. XIX, c. II. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. IV, p. 491.

ANNIBAL (Ἀννίβας), *l'Ancien*, général carthaginois, vivait vers l'an 260 avant J.-C. Il dévasta pendant la première guerre punique les côtés de l'Italie, et fut complétement battu par le consul Duilius. Ce fut la première victoire navale remportée par les Romains. Les Carthaginois perdirent quatre-vingts navires, parmi lesquels était celui d'Annibal, qui se sauva dans une chaloupe. Il envoya, dit-on, un affidé à Carthage, pour prévenir l'effet de cette fâcheuse nouvelle. Le messager étant introduit au sénat : « Annibal, dit-il, m'envoie vous consulter s'il doit livrer bataille aux Romains. » On lui répondit d'une commune voix qu'il n'y avait pas à hésiter. « Annibal l'a fait, ajouta le messager; et il a été vaincu. » De cette manière, les juges ne purent le condamner sans être en contradiction avec eux-mêmes. Aussi Annibal reprit-il le commandement. Ayant été de nouveau battu par les Romains dans un des ports de la Sardaigne, il fut attaché à une croix, et lapidé par ses propres soldats.

Diodore de Sicile. — Polybe. — Orose. — Zonaras.

ANNIBAL ou **HANNIBAL**, fameux général carthaginois, fils d'Amilcar Barcas, naquit à Carthage l'an 247 avant J.-C., et mourut en 183 avant J.-C. C'est l'homme qui pendant plus de vingt ans fut l'épouvante des vainqueurs du monde. Il était âgé de neuf ans lorsque son père, qu'il avait voulu suivre en Espagne, lui fit solennellement jurer sur un autel une haine éternelle aux Romains. A la mort d'Amilcar, qui eut pour successeur dans le commandement Asdrubal son gendre, Annibal revint dans sa patrie, où il resta quatre ans; il en avait vingt-deux lorsqu'il alla rejoindre l'armée carthaginoise d'Espagne. Les soldats crurent revoir en lui leur ancien chef idolâtré. Le jeune Annibal donna, dans trois campagnes successives, des preuves si éclatantes de talent et d'intrépidité, qu'à la mort d'Asdrubal, en 219, le commandement en chef lui fut déféré par acclamation. Fidèle à son serment, le jeune capitaine ne songeait qu'à rompre l'alliance conclue avec les Romains. Dans ce but il attaqua Sagonte, leur alliée, et s'empara de cette ville au bout d'un siége de huit mois, et après des prodiges de valeur de part et d'autre. Dans l'un des assauts, Annibal eut la cuisse traversée d'une flèche. Sagonte fut rasée, et on parla longtemps de son siége, comme l'un des plus mémorables de l'histoire. Les Romains envoyèrent sur-le-champ des députés à Carthage pour demander qu'on leur livrât Annibal; la négociation traînant en longueur, la guerre fut déclarée.

Annibal rassembla une armée nombreuse, et conçut le projet hardi d'attaquer les Romains dans l'Italie même. Après avoir pourvu à la sûreté de l'Afrique, et laissé en Espagne son frère Asdrubal avec une forte armée, il se mit en marche l'an 218 avant J.-C. A la tête de cinquante mille hommes d'infanterie, de neuf mille cavaliers et de trente-sept éléphants, il franchit la chaîne des Pyrénées, pour se diriger vers le Rhône.

Comme cette marche est une des plus extraordinaires dont l'histoire fasse mention, et a été le sujet de nombreuses controverses, nous allons en donner le récit d'après Polybe.

« Dès son arrivée, dit Polybe, sur les rives du Rhône, Annibal se mit en devoir de le franchir, à la hauteur où le fleuve n'a encore qu'un seul lit. Il établit son camp à quatre journées environ de la mer. Il s'assura par tous les moyens l'amitié des peuplades riveraines, et attacha ensemble leurs barques d'une seule pièce, ainsi que leurs canots, qu'elles ont en assez grande quantité, parce qu'elles font pour la plupart le commerce maritime. Enfin, il acquit les matériaux nécessaires pour la construction de bateaux, et en deux jours on en fit un nombre considérable, chaque soldat, loin de compter sur son voisin, ne mettant qu'en soi-même l'espoir du passage. Cependant, sur le bord opposé, s'était rassemblée une nuée de barbares, afin d'empêcher Annibal de traverser le fleuve. A cette vue, Annibal comprit bien que, pour le moment, il était impossible de forcer le passage en présence de tant d'ennemis, et que, d'autre part, il avait à craindre, s'il demeurait en place, d'être bientôt enveloppé. Il fit donc partir la troisième nuit une partie de son armée, à qui il donna pour guides des indigènes, et pour chef Hannon, fils du suffète Bomilcar. Ces troupes remontèrent le fleuve durant deux cents stades, et firent halte en un lieu où il est coupé par une île. Grâce à des pièces de bois enlevées à une forêt voisine, et qu'ils unirent entre elles par des cordes ou par de solides attaches, elles eurent bientôt construit un nombre suffisant de barques, sur lesquelles elles franchirent le fleuve sans obstacle. Elles s'établirent dans une position assez forte, et y demeurèrent un jour, pour se reposer de leurs récentes fatigues, et se préparer à opérer la manœuvre que le général leur avait commandée. Annibal, de son côté, s'occupait de mettre ses soldats en état d'agir; mais ce qui lui causait le plus d'embarras, c'était le passage des éléphants : il en avait trente-sept avec lui.

« La cinquième nuit, les soldats qui avaient franchi le Rhône se mirent en mouvement vers l'aurore, et, en suivant le lit du fleuve, marchèrent sur les barbares opposés à Annibal. Aussitôt celui-ci, qui tenait ses troupes toutes prêtes, songea à effectuer le passage. Il réserva pour

les plus grands bateaux la cavalerie pesamment armée, pour les barques d'une seule pièce l'infanterie légère. Les gros bateaux occupaient le premier rang; en seconde ligne venaient les bâtiments légers, afin que, les forts canots supportant toute la violence du courant, le trajet fût sans danger pour les barques. De plus, on imagina de faire tirer du haut de la poupe les chevaux à la nage; et comme un seul homme suffisait, pour en conduire de chaque côté du bateau, à grandes guides, trois ou quatre, un nombre considérable de chevaux fut transporté dès le premier convoi. A la vue de cette manœuvre, les barbares se répandirent sans ordre et hors de leurs retranchements, convaincus qu'il leur serait facile de refouler les Carthaginois. Mais Annibal, averti de l'approche des troupes qu'il avait envoyées au delà du fleuve, par un nuage de fumée, suivant le signal convenu, ordonna à ses soldats de s'embarquer, et aux pilotes de résister avec énergie à la rapidité du courant. On eut bientôt exécuté ses ordres : les soldats sur les barques, s'animant par des cris, et luttant contre l'impétuosité du Rhône; les deux armées, debout sur la rive; les Carthaginois qui n'avaient pas encore passé, inquiets du sort de leurs compagnons, et excitant leur courage par de furieuses clameurs; les barbares en face, entonnant leur hymne de guerre, et appelant le combat; tout cela formait un terrible et intéressant spectacle. Les Gaulois avaient en masse quitté leurs tentes; soudain les Carthaginois détachés par Annibal se précipitent : quelques-uns mettent le feu au camp; le plus grand nombre se jette sur ceux qui gardaient le rivage. Si brusquement surpris, les barbares coururent en partie au secours de leurs tentes, tandis que les autres se mirent en devoir de tenir tête à l'ennemi. Alors Annibal, qui voyait tout s'accommoder à ses désirs, rassemblant les soldats qui avaient les premiers traversé le fleuve, livra bataille aux Gaulois; et ceux-ci, gênés par leur propre désordre, troublés par ce qu'il y avait d'inattendu dans cette attaque, furent bientôt réduits à fuir.

« Le général carthaginois, maître ainsi de la victoire et du passage, s'occupa tout d'abord de transporter au delà du Rhône le reste de ses troupes. Toutes furent bientôt sur l'autre rive, et Annibal demeura cette nuit auprès du fleuve; mais le lendemain, dès l'aurore, sur l'avis que la flotte romaine stationnait à l'embouchure du Rhône, il envoya trois cents cavaliers numides, avec ordre d'examiner quelles étaient les forces de l'ennemi. Il choisit ensuite des hommes spéciaux pour opérer le transport des éléphants; puis, convoquant une assemblée générale, il fit paraître devant les soldats le roi Magilus et sa suite, récemment arrivés des plaines qu'arrose le Pô. Un interprète rendit compte à la foule des intentions des Gaulois. De toutes les choses qu'ils dirent alors les plus propres à animer l'ardeur de la multitude, étaient la présence d'hommes qui venaient, pour ainsi parler, chercher les Carthaginois, et qui promettaient de s'associer à leur guerre contre Rome; l'engagement que prenait Magilus, et qui ne pouvait être suspect, de les conduire par des chemins où ils ne manqueraient de rien, et qui les mèneraient promptement et sans péril en Italie; la fécondité, l'étendue du pays qui les attendait; l'ardeur enfin de cette population guerrière, avec qui ils devaient combattre les troupes romaines (1).

« Lorsque les éléphants eurent franchi le fleuve, Annibal les plaça avec la cavalerie à l'arrière-garde, se dirigea de la mer vers l'orient, comme s'il eût voulu pénétrer dans l'intérieur de l'Europe, et s'avança le long du Rhône. Annibal, loin d'agir comme un insensé, montra dans toute sa conduite la plus grande prudence. Il s'était soigneusement informé de la fertilité du pays où il devait aller, des sentiments de haine qui animaient les populations à l'égard des Romains; et, dans les endroits difficiles, il prenait pour guides des gens du pays, qui devaient partager sa fortune. Si je parle ici avec ce ton d'assurance, c'est que je tiens les faits dont il est

(1) Voici comment Polybe raconte le transport des éléphants : « Les Carthaginois construisirent un assez grand nombre de radeaux, puis en joignirent solidement deux qui présentaient une surface de cinquante pieds, et qu'ils fichèrent en terre sur la partie qui conduisait au Rhône. A ces premiers radeaux ils en adaptèrent d'autres en avant, étendant ainsi du bord vers le milieu du fleuve une espèce de pont. Enfin ils assujettirent le côté exposé au courant par des cordages enlacés autour des arbres qui bordaient sa rive, afin que tout l'ouvrage restât immobile, et ne courût pas risque d'être emporté par les flots. Dès que le pont eut atteint une longueur d'environ deux cents pieds, on plaça à l'extrémité deux autres radeaux d'une grandeur particulière, très-solides, et qui, fortement unis entre eux, l'étaient au reste de manière à ce qu'on pût facilement en couper les liens. A ces radeaux étaient attachés plusieurs câbles, au moyen desquels les bateaux remorqueurs devaient les maintenir contre le courant, et, par cette résistance, les transporter, avec les éléphants qui les montaient, sur l'autre rive. On eut soin encore de jeter beaucoup de terre dans tous les radeaux, et on ne s'arrêta que lorsqu'on eut rendu ce pont semblable en tout, pour la couleur et pour l'égalité du terrain, à la route qui menait au bord du fleuve. Les éléphants obéissent volontiers à leurs Indiens tant qu'ils sont sur terre; mais ils n'osent mettre le pied dans l'eau. On les conduisit donc sur la chaussée artificielle disposée à ce sujet, deux femelles en tête de la troupe : les autres suivirent. Quand ils furent établis dans les derniers radeaux, on coupa les liens qui les enchaînaient aux autres; et, en tirant les câbles du haut des nacelles chargées de remorquer, on eut bientôt éloigné de la chaussée et les éléphants et les navires où ils étaient entassés. Ces animaux, d'abord troublés, se tournèrent de tous côtés, et firent mine de vouloir s'élancer dehors; mais, entourés d'eau, la crainte les contraignit à demeurer en place. C'est ainsi qu'en attachant aux dernières barques deux radeaux, Annibal réussit à transporter la plupart des éléphants. Au milieu du trajet, quelques-uns se jetèrent, par peur, dans les flots; les conducteurs périrent; les animaux furent sauvés. Grâce à leur force et à la longueur de leurs trompes, qu'ils élevaient au-dessus de l'eau, et qui leur permettait de respirer, ou de rejeter l'eau, ils parvinrent sains et saufs sur la rive, sans avoir presque perdu pied.

question de la bouche même de témoins oculaires; et que, pour ce qui regarde les localités, je les ai parcourues en personne, dans un voyage que je fis autrefois aux Alpes, afin d'en prendre par moi-même une exacte connaissance. Annibal, après une marche continue de quatre jours, était parvenu en un lieu fort peuplé et fertile, qu'on nomme Ile, et qui tire son nom de sa position même. Le Rhône l'arrose d'un côté, la Saône de l'autre, et, en se réunissant, s'aiguisent en pointe (1). Pour sa grandeur et sa conformation, l'Ile ressemble assez au Delta d'Égypte, si ce n'est toutefois que la mer sert de borne à l'un des côtés du Delta et aux fleuves qui l'arrosent, tandis que l'Ile est fermée par des montagnes d'un accès difficile, et dont les gorges étroites sont presque impénétrables. Annibal, à son arrivée, y trouva deux frères qui se disputaient l'autorité, et qui avaient chacun une armée à leur disposition. L'aîné fit un appel aux forces du nouveau venu, et le pria de l'aider à conquérir le trône : Annibal y consentit, frappé des avantages qu'il en pouvait immédiatement tirer; il combina ses efforts avec ceux du prince son allié, le débarrassa de son rival, et obtint du vainqueur de précieux secours. Non-seulement celui-ci fournit au camp du blé et des provisions nécessaires en abondance, mais il remplaça les armes vieilles et fatiguées par des armes toutes fraîches, et renouvela ainsi fort à propos le matériel des troupes carthaginoises. De plus, en leur donnant des habits et des chaussures, il facilita singulièrement le passage des Alpes. Enfin, et ce fut là le plus grand de ses services, il se mit avec ses forces à la suite de celles des Carthaginois, qui craignaient de traverser le pays des Gaulois Allobroges, et protégea leur marche jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus au pied des Alpes. Annibal, après avoir, en dix jours, parcouru le long du fleuve huit cents stades, s'occupa sans retard de franchir les Alpes. »

Dans cette marche périlleuse, l'intrépide Carthaginois eut beaucoup à souffrir des attaques des Allobroges, qui s'enfuyaient à la vue des éléphants.

« Le neuvième jour (2), continue Polybe, il atteignit le sommet des montagnes, et y demeura deux jours dans son camp, afin de donner quelque repos au reste de ses troupes, et d'attendre les traînards. Dans l'intervalle, un grand nombre de chevaux qui, emportés par la crainte, avaient fui, et de bêtes de somme qui avaient perdu leur fardeau, vinrent, contre toute attente, rejoindre les Carthaginois, guidés par les traces de l'armée. On était au coucher de la Pléiade, et la cime des Alpes était couverte de neige. A la vue de ses soldats, qu'abattaient à la fois et le souvenir de leurs anciennes souffrances et la pensée de leurs travaux futurs, Annibal les réunit, et, pour ranimer leur ardeur, profita de la seule ressource qui lui restait, de la vue de l'Italie, de cette Italie placée au pied de la chaîne des Alpes; de telle sorte que, pour le voyageur qui embrasse de l'œil l'une et l'autre, les Alpes semblent être l'Acropole de la terre italique. Il leur montra les plaines qu'arrose le Pô, leur rappela la bienveillance des peuples gaulois qui les habitaient, leur indiqua l'endroit où s'élevait Rome, et réchauffa par là quelque peu leur courage. Le lendemain il donna le signal du départ, et commença à descendre. Il ne rencontra d'ennemis que quelques brigands isolés; mais la difficulté des lieux et la neige lui firent perdre presque autant de monde pendant la descente que lors de l'ascension. Comme le sentier était étroit et fortement incliné, et que la neige ne permettait pas de voir où le pied devait poser, tout ce qui s'écartait de la route roulait dans le précipice. Les soldats supportèrent cette épreuve en hommes familiarisés avec les périls; mais quand ils arrivèrent à un défilé si étroit qu'il était impraticable pour les éléphants et les bêtes de charge, et dont la pente, d'un stade et demi environ, déjà escarpée auparavant, l'était encore davantage par suite d'une récente avalanche, ils se laissèrent aller de nouveau au désespoir et à la crainte. Annibal songea d'abord à tourner cet endroit difficile; mais la neige qui venait de tomber rendait la route qu'il avait tentée impossible; et il renonça à son projet.

« L'obstacle que rencontrait l'armée était d'une nature toute particulière et curieuse : sur la neige, qui datait de l'hiver précédent, était étendue une seconde couche qui, molle parce qu'elle était nouvelle et sans profondeur, cédait facilement sous le pied. Aussi, quand les soldats eurent foulé cette couche supérieure, et qu'ils marchèrent sur l'ancienne neige que, durcie par le temps, ils ne pouvaient entamer, les malheureux, flottant pour ainsi dire sur ce terrain humide, tombaient comme font sur nos routes ceux qui marchent dans la boue. Les suites de ces chutes étaient plus tristes que la chute elle-même. Comme il leur était impossible d'assurer leurs pas sur la neige inférieure, ils tombaient; et comme, pour se relever, ils voulaient s'appuyer sur les mains ou les genoux, ils se noyèrent en d'immenses flaques d'eau, après avoir glissé sur une pente rapide. Quant aux bêtes de somme, une fois abattues, elles rompaient, dans leurs efforts pour se redresser, la croûte formée par la neige; et alors elles y demeuraient comme attachées avec leurs bagages, retenues à la fois et par leur fardeau et par la dureté de la glace. Annibal, désespérant de réussir de ce côté, plaça son camp sur le dos même de la montagne,

(1) Polybe parle ici probablement du lieu où est aujourd'hui situé Lyon, bien que quelques philologues aient dû torturer le texte pour lire *Isère* au lieu de *Saône*, dans l'intérêt de leur opinion relative au passage des Alpes.

(2) Le texte présente ici quelque obscurité, due probablement à des lacunes.

ont par ses ordres on avait déblayé la neige ; uis, animant ses soldats, il ouvrit à grand' eine une route à travers le roc. En un jour fut ratiqué un passage suffisant pour les chevaux t les bêtes de somme, qu'il fit aussitôt défiler; t dès qu'il se fut établi en un lieu où il n'y avait as de neige, il les envoya au pâturage. Il charea ensuite les Numides de continuer, en se reıyant, le premier travail; et, après trois jours e cruelles fatigues, il put enfin dégager ses éléhants. Ils étaient réduits par la famine à un délorable état; car le sommet des Alpes et tout e qui en est voisin est complétement dépourvu 'arbres, à cause des neiges qui y règnent tout hiver; les régions intermédiaires, sur les deux ersants, nourrissent seules des arbres, des forêts, sont seules habitables.

« Annibal ayant réuni toutes ses forces, conıua à descendre; et trois jours plus tard il ait dans la plaine, non sans avoir perdu dans ette longue marche, soit sous les coups de nnemi, soit dans les eaux des fleuves, dans s précipices et les ravins des Alpes, un grand ombre de soldats, et plus encore de chevaux et bêtes de somme. Enfin, après avoir mis cinq ois à venir de Carthagène, quinze jours à franir les Alpes, il entra dans les plaines de la salpine, sur les terres des Insubriens (1). Il i restait des troupes africaines douze mille ntassins, avec huit mille Espagnols environ. ı cavalerie ne s'élevait pas à plus de six mille mmes, comme il le dit lui-même sur la colonne Licinium, où se trouve l'énumération de ses rces (2). »

Le premier peuple que les Carthaginois eurent combattre sur la terre italique, ce furent les subriens, habitant le territoire situé entre le) et le Tésin. Les Insubriens étaient alors en ıerre avec les Tauriniens; c'est pourquoi Anbal essaya d'abord, mais vainement, de s'allier avec les Tauriniens (1). Le premier combat avec l'armée romaine s'engagea sur les rives du Tésin (*Ticinus*); une charge de la cavalerie numide décida la victoire en faveur d'Annibal. Scipion évita un nouveau combat, et fit retraite jusqu'à la Trébie.

Cependant Sempronius était arrivé avec une seconde armée. Tenu d'abord par elle en échec, Annibal sut bientôt exciter son ardent adversaire à combattre, dressa une embuscade sur les bords de la Trébie, cerna l'armée romaine et l'anéantit (2). Les Romains perdirent vingt-six mille hommes et leur camp.

Annibal prit ses quartiers d'hiver dans la Gaule cisalpine, chez les Liguriens; c'est là qu'il fut atteint d'une maladie grave des yeux, et ne put depuis jamais se servir de l'œil gauche aussi bien que de l'œil droit. (Cornél. Nép., *Hannibal*, 4). A l'ouverture de la campagne suivante, il se dirigea sur l'Étrurie; il rencontra à l'issue des Apennins deux nouvelles armées romaines. Il résolut de les battre séparément, et de fondre sur le consul Flaminius avant l'arrivée de son collègue. Il le trompa par des marches simulées, s'approcha de lui en longeant les Apennins, et déboucha par les marais de Clusium. Quatre jours et quatre nuits de suite, les Carthaginois marchèrent au milieu des marécages. Annibal lui-même, ayant monté le dernier éléphant qui eût survécu au passage des Alpes, eut de la peine à sortir de ce péril. A peine l'armée eut-elle posé le pied sur un sol ferme, qu'il recourut à tous les moyens de contraindre Flaminius à une bataille : il portait partout le ravage, le massacre et l'incendie; puis il feignit de marcher sur Rome, et se détourna brusquement pour s'engager dans des défilés qu'entouraient des rochers presque inaccessibles. Le consul Flaminius le suivit inconsidérément, et se laissa surprendre. Ce fut alors que se livra sur les bords du lac de Trasimène cette bataille sanglante, dans laquelle la ruse et le talent triomphèrent de l'intrépidité romaine. Au milieu de la mêlée (3), Annibal, à peine

(1) Polybe, III, 42 et suiv. (t. I, p. 215 de la trad. de F. ıuchol).

(2) Suivant l'opinion de Letronne, du général Vaudonırt et de Fortia d'Urban, c'est par le mont Genèvre près avoir côtoyé la rive gauche de l'Isère, puis la ve gauche du Drac, jusqu'à Saint-Bonnet) qu'Annibal anchit les Alpes; et le rocher qui fut, selon Tite-Live, ndu praticable par du vinaigre, se trouverait au-dessus ı mont Dauphin. Mais n'est-il pas beaucoup plus sime d'admettre, conformément au récit de Polybe, plus oyable que Tite-Live, qu'Annibal, continuant à longer s rives du Rhône jusqu'à sa source (ce qui était tout fait dans les usages de la stratégie ancienne), passa la ırca, la vallée d'Ursern, où il établit son camp, franıit le Saint-Gothard, un des passages les plus faciles des lpes, et descendit, par la vallée du Tésin, dans les plaies de la Lombardie. Ce qui vient à l'appui de mon opion, c'est que les Romains, qui devaient attendre leur nemi à la sortie des Alpes, engagèrent le premier ombat précisément sur les rives du Tésin. Si l'on fait, au ontraire, passer Annibal par le mont Genèvre, par le ɜtil ou le grand Saint-Bernard, on est obligé de reourir à une série d'hypothèses inadmissibles pour exliquer comment Annibal avait d'abord à combattre les ısubriens, qui habitaient entre le Pô et le Tésin, et coment sa première rencontre avec les Romains n'eut lieu ue sur les rives du Tésin. F. H.

(1) Nous suivons toujours Polybe, autorité préférable à Tite-Live.

(2) Il existe de graves discordances au sujet de la bataille de la Trébie (aujourd'hui *Trevi*). Ce fut, selon Cornélius Népos, le troisième engagement qu'Annibal eut avec le consul P. Cornélius Scipion, qu'il avait déjà repoussé la première fois sur les bords du Rhône (*apud Rhodanum*, que des critiques ont proposé à tort de changer en *Eridanum*), sans doute dans le Valais, et la seconde fois près de Clastidium, petite ville de la Gaule cispadane, non loin de la jonction du Tésin avec le Pô. Tite-Live (XXI, 45 et suiv.) et Polybe (III, 66 et suiv.) s'accordent ici avec Népos, sauf quelques légères différences. D'après ces derniers historiens, Cornélius Scipion, encore malade de ses blessures, n'assista point à la bataille de la Trébie avec son collègue Tibérius Longus. Florus, Eutrope, Ampélius, et d'autres, ne parlent que de Sempronius, battu à la bataille de la Trébie.

(3) Pendant que les deux armées en étaient aux mains, il survint, dit Plutarque, un tremblement de terre si violent qu'il renversa des villes entières, fit changer de cours à des rivières, entr'ouvrit des montagnes, sans qu'aucun des combattants ne sentît une si terrible com-

remis de maladie, se faisait porter dans une litière.

Enrichi par le butin de l'ennemi vaincu, et après avoir culbuté le propréteur Centenius, qui avait occupé avec un corps d'élite les hauteurs de l'Apennin, Annibal pénétra dans l'Apulie. Rome, consternée, avait confié son salut à un dictateur, Quintus-Fabius-Maximus Verrucosus, qui cherchait à épuiser la force des Carthaginois en temporisant : il combattait Annibal avec la ruse, le suivait partout sans jamais chercher à l'atteindre, convaincu que les Carthaginois ne pouvaient tenir longtemps dans un pays ravagé. Cependant Annibal conduisit ses soldats dans les plaines de Capoue, tant pour détacher de l'alliance des Romains les villes effrayées, que pour faire descendre Fabius des hauteurs où il se maintenait. Tout à coup il tomba dans le même piége que celui où il avait attiré et fait périr Flaminius. Enfermé entre les rochers de Formies, les sables de Linterne et les mers voisines, il ne pouvait se sauver que par la ruse. Il fit alors réunir, dit-on, mille bœufs, attacha des fagots à leurs cornes, et poussa hors du camp ces animaux, qui, dans leur furie, se dirigeaient vers les défilés que gardaient les Romains. Épouvantés à cette vue étrange, ceux-ci quittèrent les hauteurs, et Annibal força le passage.

Les Romains, mécontents de Fabius et de son système de temporisation, partagèrent la dictature entre lui et Minutius Félix, son maître de cavalerie. Celui-ci n'aspirait qu'à combattre : il tomba dans une embuscade à Gérunium, et, sans l'assistance généreuse de Fabius, il était perdu sans ressource. Dès lors les généraux romains, ne voulant plus rien laisser au hasard, temporisèrent, à l'exemple de Fabius. Annibal voyait avec inquiétude son armée dépérir et diminuer, lorsque le nouveau consul Térentius Varron, homme présomptueux et inexpérimenté, vint prendre le commandement des légions (216 avant J.-C.). Annibal avait occupé la petite ville de Cannes dans la vallée de l'Aufidus (Pouille), et mis les Romains dans la nécessité de livrer bataille. Paul-Émile, collègue de Varron dans le consulat, voulait différer la bataille, en vertu de l'autorité qu'il partageait avec Térentius. Celui-ci, au contraire, choisit le jour où il commandait en chef, donna le signal de l'attaque, et éprouva à Cannes la défaite la plus complète que les armées romaines eussent éprouvée jusqu'à ce jour-là. « Dans cette bataille, Annibal employa, dit Plutarque, deux stratagèmes : d'abord il plaça son armée de manière qu'elle eut à dos un vent impétueux qui, faisant élever de cette plaine découverte et sablonneuse une poussière échauffée, la portait par-dessus les phalanges carthaginoises dans les bataillons des Romains, et la poussait dans leurs yeux avec tant de violence, qu'ils ne pouvaient s'empêcher de tourner la tête et de rompre leurs rangs. Le second stratagème fut dans son ordre de bataille : Il mit aux deux ailes les plus forts et les plus vaillants de ses soldats; et, se plaçant lui-même au centre avec les moins aguerris, il les disposa de façon que ce centre s'avançait en pointe et dépassait les ailes. Il avait ordonné à ces ailes, lorsque les Romains auraient enfoncé le front de bataille et pénétré jusqu'au centre, de tomber brusquement sur eux, de les prendre en flanc et par derrière, et de les envelopper de tous côtés. Ce fut là ce qui causa le carnage horrible qu'on fit des Romains : car aussitôt que le front eut plié, et que les Romains, en le poussant vivement, l'eurent entièrement enfoncé, en sorte que le corps d'armée qui d'abord formait une pointe, prit la figure d'un croissant, les officiers des troupes d'élite placées aux ailes les firent se rapprocher de droite et de gauche. Elles prirent les ennemis en queue, et firent main-basse sur tous ceux qui se trouvèrent enveloppés avant d'avoir pu prendre la fuite. On dit aussi que la cavalerie romaine tomba dans une méprise aussi extraordinaire que funeste. Paul-Émile ayant été renversé de cheval, les cavaliers qui étaient auprès de lui mirent tous pied à terre pour le secourir. Le reste de la cavalerie, qui vit ce mouvement, crut que c'était un ordre général : quittant ses chevaux, elle combattit à pied. A cette vue, Annibal s'écria : « Je les aime mieux, dit-il, comme cela, que si on me les livrait pieds et poings liés. » Plus de quarante mille Romains restèrent sur le champ de bataille. La terreur se répandit dans Rome, et l'on désespéra du salut de la cité. Longtemps après cet événement, les Romains, quand ils voulaient faire peur aux enfants, disaient comme en proverbe : *Annibal ante portas*. (*Voy.* VARRON.)

La plupart des historiens ont reproché à Annibal d'avoir négligé de profiter de son éclatant victoire en marchant sur Rome, qui n'aurait pu lui opposer aucune résistance; mais il est à croire que, trop affaibli lui-même, il n'osa pas entreprendre le siége du Capitole, que déjà il pouvait voir de loin; il craignait les effets du désespoir des Romains, et ne voulut point l'affronter avec des forces insuffisantes. Au lieu donc de prendre ce parti, Annibal poursuivit quelques corps dispersés : il battit Marcellus à Venusium, et Tib. Sempronius dans la Lucanie : l'un et l'autre périrent (1). *Quamdiu*

motion. Flaminius, après des prodiges de valeur, fut tué avec les plus braves de ses soldats; les autres prirent la fuite, et les ennemis en firent un horrible carnage. Le nombre des morts fut de quinze mille; il y eut autant de prisonniers. Annibal fit chercher le corps de Flaminius, pour lui rendre les honneurs dus à son courage; mais on ne le trouva point parmi les morts, et l'on n'a jamais pu savoir ce qu'il était devenu.

(1) Annibal ne fut pas lui-même présent au combat où périt T. Sempronius. « Lorsque Magon, un de ses lieutenants, lui eut envoyé le corps de Sempronius, les soldats, voyant le corps gisant à terre, crièrent qu'il fallait le mutiler, et en disperser les morceaux à coups de fronde. Mais Annibal leur dit qu'il était inconvenant de s'emporter sur un corps inanimé. Réfléchissant sur l'incons

ute Corn. Nepos, *in Italia fuit, nemo in acie titit, nemo adversus eum post Cannensem gnam in campo castra posuit.* Il fit demander secours à son frère, et marcha sur Capoue. séjour qu'il fit dans cette ville énerva le coue de ses soldats. « Une vie luxueuse, l'usage lits mous, de parfums et de mets splendident variés, avaient fait perdre cette vigueur et courage inébranlable qui caractérisaient les dats d'Annibal. Le corps et l'âme étaient deius efféminés, et avaient perdu leur ressort. » iodore, t. IV, p. 321, trad. de F. Hoefer.)

Cependant aucun général romain, depuis la balle de Cannes, n'osait plus tenir la campagne; is Annibal était hors d'état de profiter de ses ccès : son armée était affaiblie, et, malgré sa llante victoire, malgré l'importance que son ti avait à Carthage, ses ennemis y avaient enu une telle influence qu'il eut de la peine e faire donner un renfort de douze mille fansins et de deux mille cinq cents cavaliers : son re Asdrubal ne parvint à rassembler cette upe qu'après de grands efforts; encore fut-il igé, pour la lui amener, de faire un long sér dans la Gaule (*voy.* Asdrubal). Annibal se donc forcé à se tenir sur la défensive. Capoue, iégée par deux armées consulaires, était sur oint de se rendre, lorsque Annibal, espérant la iver par un coup hardi, se porta en avant, et npa en vue du Capitole l'an 211 avant J.-C. is les Romains ne se laissèrent plus épouiter : Capoue leur ouvrit ses portes, et dès moment presque tous les peuples d'Italie se larèrent en leur faveur. Repoussé dans son np par le consul Claudius Nero, Annibal fut is l'impossibilité de faire jonction avec son re. Déjà celui-ci avait franchi les Alpes probament par le même passage qu'avait suivi Anal, lorsqu'il fut surpris et tué, l'an 207 avant C., par le consul Claudius Nero, qui jeta sa tête iglante dans le camp d'Annibal. Celui-ci se re-1 dans le Bruttium, où, quoique entouré d'emrras de tout genre et avec des forces inégales, combattit l'armée victorieuse, et se maintint ec avantage.

Ce fut alors que Scipion, imitant la tactique son ennemi, porta les armes romaines en rique ; et Carthage tremblante appela Annibal son secours. A cet ordre de rappel, il s'écria frémissant de colère, et presque les larmes x yeux : « Voilà donc Annibal vaincu, non par le peuple romain dont j'ai tant de fois battu les armées, mais par la basse malignité du sénat de Carthage, trop jaloux de ma gloire ! » fallut cependant obéir. Il fit tuer les soldats als qui refusaient de le suivre, et en 203 il abandonna l'Italie, qu'il avait occupée seize ans. Il aborda au port de Leptis, rassembla autour de lui un grand nombre de Numides, et prit son camp auprès d'Adrumète, pendant que Scipion s'emparait d'un grand nombre de villes et réduisait les habitants en esclavage. Annibal, forcé par ses compatriotes de livrer une bataille décisive, marcha contre lui. Près de Zama, à cinq journées de Carthage, une conférence eut lieu entre les deux généraux : les propositions d'Annibal furent rejetées. La fortune des armes l'avait abandonné; vingt mille Carthaginois demeurèrent sur la place, vingt mille furent faits prisonniers. Annibal s'enfuit à Adrumète, rassembla les fugitifs, et au bout de quelques jours parvint à réunir une nouvelle armée : il se rendit alors à Carthage, et déclara au sénat que le seul moyen de salut était la paix. Ainsi se termina, au bout de dix-huit ans, cette lutte sanglante. (*Voy.* Scipion.)

Annibal obtint le commandement en chef d'une armée dans l'intérieur de l'Afrique, et fut revêtu de la dignité de *suffète*. Mais le parti de Hannon, son ennemi juré, ne cessa de le poursuivre, et l'accusa auprès des Romains d'entretenir des relations secrètes avec le roi de Syrie Antiochus, afin de renouveler la guerre. Des députés romains vinrent à Carthage demander qu'on leur livrât Annibal. Pour tirer sa patrie de l'embarras et lui épargner cette honte, Annibal s'enfuit à Tyr. Il y fut reçu avec de grands honneurs. A Éphèse, où Antiochus, roi de Syrie, tenait sa cour, Annibal décida ce prince à déclarer la guerre aux Romains, et lui démontra que l'Italie devait en être le théâtre. Antiochus goûta les plans d'Annibal; mais lorsqu'il fit solliciter l'alliance de Carthage, les ennemis du héros exilé l'emportèrent encore une fois dans le sénat, et firent avorter le projet. Cependant Annibal eut le commandement de la flotte syrienne, et attaqua les Rhodiens alliés de Rome; mais la perfidie d'un subalterne le contraignit à la retraite. Antiochus lui-même, par une série de fautes et de désastres, fut obligé de négocier une paix honteuse. Annibal, qui devait être livré aux Romains, n'y échappa que par une seconde fuite, et se rendit auprès de Prusias, roi de Bithynie, qui ne respirait que guerre et vengeance contre les Romains. Annibal fut l'âme d'une coalition puissante, entre Prusias et divers princes limitrophes, contre Eumènes, roi de Pergame, allié de Rome. Il remporta plusieurs avantages sur terre et sur mer; mais l'Asie tremblait au nom de Rome, et Prusias, à qui le sénat avait envoyé des députés pour exiger l'extradition d'Annibal, était prêt à obéir. Dans l'impossibilité d'y échapper, le vieillard, qui, fugitif, était encore l'effroi de ses impitoyables ennemis, avala le poison qu'il portait, dit-on, sur lui dans un anneau (1). Il avait

nce de la fortune, dont il avait un exemple sous les ux, et admirant la valeur de cet ennemi qui n'était us, il fit au mort de magnifiques funérailles. Il en recillit les os, les déposa généreusement dans une corne, les envoya dans le camp des Romains. » (Diodore, IV, p. 322, de la trad. de F. H.)

(1) Ce fut peut-être de l'opium, depuis longtemps cultivé en Égypte et sur la côte de l'Afrique.

passé toute sa vie dans les camps, sans avoir été trahi par aucun de ses soldats. Ce fut dans la même année de 183 avant J.-C. que moururent trois grands hommes : Annibal, Scipion, et Philopœmen.

Napoléon professait la plus haute admiration pour le génie d'Annibal, « cet homme, dit-il dans le *Mémorial,* le plus audacieux de tous, le plus étonnant peut-être ; si hardi, si sûr, si large en toutes choses ; qui à vingt-six ans conçoit ce qui est à peine concevable, exécute ce qu'on devait tenir pour impossible ; qui, renonçant à toute communication avec son pays, traverse des peuples ennemis ou inconnus qu'il faut attaquer et vaincre, escalade les Pyrénées et les Alpes, qu'on croyait insurmontables (1), et ne descend en Italie qu'en payant de la moitié de son armée la seule acquisition de son champ de bataille, le seul droit de combattre ; qui occupe, parcourt et gouverne cette même Italie durant seize ans, met plusieurs fois à deux doigts de sa perte la terrible et redoutable Rome, et ne lâche sa proie que quand on met à profit la leçon qu'il a donnée d'aller le combattre chez lui. » [*Enc. des g. du m.*, avec de nombreuses addit.]

Annibal a été le sujet d'une tragédie de M. Firmin Didot ; Paris, 1824.

Zander, *Expédition d'Annibal à travers les Alpes ;* Gœttingue, 1828, in-8°. — Fr.-Guill. de Vaudoncourt, 4 vol. in-4° ; Milan, 1812. — Fortia d'Urban, 1821, in-8°, *Sur le passage d'Annibal.* — Cornélius Népos, Plutarque, *dans la vie de Fabius et de Marcellus.* — Justin ; Orose ; Diodore ; Polybe ; Appien ; Eutrope. — Rollin, *Histoire ancienne*, 1, p. 199. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, V, p. 192, etc. — Letronne, *Journal des Savants.*

* **ANNIBALE**, surnommé *Patavinus* ou *Padovano*, musicien italien, vivait au milieu du seizième siècle. Il fut un des plus habiles joueurs de luth et de clavecin de son temps. Il remplit pendant trente ans les fonctions d'organiste de l'église de Saint-Marc à Venise. On a de lui : *Liber primus motettorum quinque et sex vocum ;* Venise, 1576 ; — *Cantiones quatuor vocum ;* Venise, 1592 ; — *Madrigali a cinque voci ;* ibid., 1583.

Fétis, *Biographie des Musiciens.*

* **ANNIBALIEN** ou **ANNIBALLIANUS** (*Flavius Claudius*), natif de Toulouse, neveu de l'empereur Constantin le Grand (2) et frère de César Dalmatius, vivait dans la première moitié du quatrième siècle. Il reçut de son oncle le titre de *roi*, comme l'attestent les médailles frappées avec la légende : *Flavio Anniballiano regi.* Dans la division de l'empire, le Pont, la Cappadoce, la petite Arménie, la Bithynie avec C[...]sarée, échurent en partage à Annibalien. Ap[...] la mort de Constantin, Annibalien et son fr[...] Dalmatius furent assassinés, en 337 de J.-C., [...] Constantinople par les gardes du palais, prob[...]blement à l'instigation de Constance II. H.

Eckhel, *Doctrina nummor. veterum*, VIII, 24. Zosime, II. — Ammien-Marcellin, XIV.

ANNICERIS (Ἀννίκερις), philosophe grec, [...] Cyrène, disciple d'Hégésias, et probablem[...] contemporain d'Épictète, vivait vers 330 av[...] J.-C. Il succéda à Aristippe, fondateur de l'[...]cole cyrénaïque. Il modifia, dit-on, les doct[...]nes de son maître, et créa lui-même une se[...] particulière (ἀννικερία αἵρεσις), dont les adh[...]rents reçurent le nom d'*annicériens* (ἀννι[...]ρειοι). Cette secte paraît s'être de bonne he[...] réunie à celle d'Épicure. Elle admettait, com[...] principal objet de la vie, la volupté (ἡδονὴ[...] qui n'excluait point les jouissances morales ; [...] l'amitié, la reconnaissance, l'amour paternel [...] filial, ainsi que l'amour de la patrie, étaient [...] au nombre des éléments de la volupté.

Un autre *Anniceris*, de Cyrène, plus anc[...] que le précédent, et qu'Élien nous dépeint com[...] un grand amateur de chevaux, se trouvai[...] Égine au moment où Platon devait être ven[...] comme esclave, par ordre de Denys le Jeune [...] acheta le célèbre philosophe pour la somme [...] vingt ou trente mines, et le remit en liberté. [...] fait seul, ajoute Olympiodore (dans la *Vie* [...] *Platon*) a sauvé Anniceris de l'oubli. H.

Diogène Laërce, II, 86 et 96 ; III, 20. — Strabon, X[...] — Cicéron, *de Officiis*, III, 33. — Élien, *Variæ* [...]*toriæ.*

ANNIUS DE VITERBE, nom latin de *Je*[...] *Nanni*, naquit à Viterbe l'an 1432, et mouru[...] 13 novembre 1502. Il entra fort jeune dans l'or[...] des Frères Prêcheurs. Également versé dans [...] langues et les lettres latines, grecques, héb[...]ques, arabes et chaldaïques, il porta très-loin [...] connaissance de la chronologie et de l'histoire [...]crées. Ces occupations ne l'empêchèrent pas [...] remplir divers emplois dans son ordre. Sa p[...]bité, ses prédications et quelques-uns de [...] écrits lui avaient fait une si grande réputati[...] qu'honoré successivement de la confiance pa[...]culière de deux papes, Sixte IV et Alexandre V[...] il était considéré à la cour de Rome comme l'[...] des plus habiles et des plus recommandab[...] personnages de son siècle.

Le premier ouvrage qu'il publia et qui lui [...] beaucoup d'honneur, dans un temps où la destru[...]tion de l'empire de Constantin frappait et agit[...] tous les esprits, fut son Traité de l'empire d[...] Turcs (*Tractatus de imperio Turcarum*[...] c'est un recueil de sermons qu'il prêcha à Gên[...] en 1471. Il se donna les airs d'un prophète da[...] son Traité des Triomphes que les chrétiens re[...]porteront sur les mahométans et les Sarasins (*D*[...] *futuris Christianorum triumphis in Turc*[...] *et Saracenos, ad Xystum IV et omnes princ*[...]*pes christianos ;* Gênes, 1480, in-4° ; et à N[...]

(1) Pompée, dans la lettre qu'il écrivit au sénat sur son expédition d'Espagne, lettre qui est ordinairement jointe aux fragments de Salluste, dit qu'il s'est frayé pour passer les Alpes une route inconnue à Annibal, c'était celle du mont Cenis ; ce qui détruit entièrement l'opinion de ceux qui ont voulu faire passer Annibal par cette montagne.

(2) Suivant Glareanus (notes à Eutrope, *Breviar.* X), Annibalien était fils de Constance Chlore et père de César Dalmatius.

berg, in-4°). Ce second ouvrage n'est que le ımé de ses explications ou de ses réflexions le livre de l'Apocalypse; il les avait prêchées l'année 1471. Ce livre a eu plusieurs édis : la bibliothèque de Colbert en conservait manuscrit, qui est maintenant à la Bibliothè- nationale. Un troisième ouvrage d'Annius our objet le prêt à intérêt; il est intitulé *R. D. P. (reverendum dominum Petrum) otium, episcopum Patavinum, quæstiones e super mutuo judaico et civili et divino.* ouvrage est daté de Viterbe le 8 mai 1492, °; le lieu et le nom de l'imprimeur n'y sont ıt marqués. L'auteur publia son dernier ouge à Rome, au Champ-de-Flore, sous la date 10 juillet 1498 (Eucharius Silber). Dans sa ace, qui a été imprimée avec une traduction çaise (*Mémoires pour servir à l'histoire ienne du globe*; Paris, 1818), il ne se qua- point de maître du sacré palais; et en effet il ɔtint cette charge qu'en 1499. Il avait dès un appartement au Vatican, et y demeurait ours. C'était à lui d'examiner, corriger, re- r ou approuver ce qui devait être imprimé à ıe. Tous les libraires et imprimeurs étaient s sa juridiction; il avait le droit de siéger dans ongrégation de l'*Index*, et siégeait, quand ape tenait chapelle, immédiatement après le en de la rote.

nnius eut toujours l'estime et l'affection de e la famille du pape Alexandre VI; mais sa érité lui coûta cher : il ne craignait pas de quelquefois à César Borgia des vérités qui laisaient à ce prince vicieux. On prétend que ıi-ci, pour se délivrer d'un si incommode cen- r, le fit empoisonner à l'âge de soixante-dix . La ville de Viterbe lui fit dresser une sta- dans l'hôtel-de-ville. Annius s'est fait une sse renommée par ses Antiquités (*Antiquita- n variarum volumina XVIII*, in-fol.; Rome, 18. Il a prétendu donner les ouvrages jus- alors inconnus d'un grand nombre d'auteurs iens, et a ajouté des commentaires sur la part de ces ouvrages. Ce fut à l'occasion de prétendues découvertes et de ce travail que plus savants hommes du seizième et du dix- ıtième siècle s'écrivirent des libelles pour ou ıtre Annius. Persuadés que les véritables ou- ıges de ces anciens écrivains ne subsistaient ıs, ils ne pouvaient regarder que comme des ces fausses ou supposées celles que l'on fai- t paraître sous le nom de Bérose, de Mané- ɔn, de Mégasthène, etc.; et les commentaires Annius sur des écrits de cette nature de- ient passer pour de pures fictions. [*Enc. des du m.*]

Apostolozeno, *Dissertazioni Vossiane*. — Tirabos- i, VII, part. II, p. 16 et 17. — Quétif et Échard, *riptores ordinis Prædicatorum*, vol. II. — Nicéron, *émoires*, vol. XI et XX. — Fabricius, *Biblioth. me- æ et infimæ ætatis*.

ANNON ou **HANNON** (saint), archevêque Cologne, né au commencement du onzième siècle, mort le 4 décembre 1075. Il appartenait à la famille des comtes de Sonneberg en Souabe, et suivit d'abord la carrière des armes. Son oncle, chanoine de Bamberg, l'en dégoûta, et lui inspira le goût de l'état ecclésiastique. L'empereur Henri III, dit *le Noir*, entendant vanter les vertus d'Annon, voulut le connaître, l'appela près de lui, et le nomma archevêque de Cologne en 1098. Le prélat s'occupa aussitôt de la réforme des monastères; il en fonda deux de chanoines réguliers à Cologne, et trois de l'ordre de Saint-Benoit. Après la mort de Henri III, l'impératrice Agnès fit confier à saint Annon la régence de l'empire, et il l'exerça glorieusement; il réprima les exactions, diminua les impôts, et apprit à gouverner au jeune Henri IV. Pendant un voyage qu'il fit en Italie pour l'élection du pape Alexandre II, il confia son gouvernement à l'archevêque Adalbert de Brême. A son retour, il trouva les habitants de Cologne indisposés contre lui, et fut obligé d'employer la force pour les soumettre. Grégoire VII, successeur d'Alexandre II, trouva en Annon un des plus zélés propagateurs de ses réformes ecclésiastiques, notamment dans la question du célibat.

Au nom d'Annon se rattache une des plus belles productions littéraires de l'Allemagne; c'est une espèce de panégyrique de ce saint (en 59 chapitres), intitulé *Lobgesang auf den Heiligen Anno*, et composé vers 1193. Opitz l'imprima le premier avec un commentaire en 1639, in-8°. La meilleure édition est de Goldmann; Leipzig, 1816, in-8°.

Bouterweck, *Geschichte der Poesie und Beredtsamkeit*, IX, p. 82. — Gervinius, *Geschichte der Poetischen National-Literatur der Deutschen*, I, p. 208.

ANNONE ou **ANNONI** (*Johan-Jacob*), antiquaire et naturaliste, né à Bâle en 1728, mort en 1804. Il était professeur de jurisprudence à l'université de Bâle, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer à son goût pour l'archéologie et l'histoire naturelle; ses collections de médailles et d'objets d'histoire naturelle, qu'on conserve à Bâle, sont riches et remarquables. Il a donné un grand nombre de mémoires, insérés dans les *Acta Helvetica*; des notes relatives aux monnaies antiques, pour l'édition de Bâle, 1762, du *Glossaire* de Du Cange, et des additions à l'ouvrage de Knorr, sur les pétrifications.

Lutz, *Nekrolog Denkwürdiger Schweizer*, p. 23.

ANOT (*Pierre-Nicolas*), littérateur français, né en 1762 à Saint-Germain-de-Mont (département de la Meuse), mort le 21 octobre 1823. A l'époque de la révolution il visita les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Italie, l'île de Malte, et vint, après douze années d'exil, s'établir à Reims, où il se livra aux fonctions du sacerdoce et à des travaux de cabinet. On a de lui : *Guide de l'histoire, ou Annales du monde depuis la dispersion des hommes jusqu'en* 1801; Reims, 1801, in-fol., réimprimé sous ce titre : *Annales du monde, ou Tableaux chronologiques*, etc.;

Reims, 1816; — *les Deux Voyageurs*, ou *Lettres sur la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Prusse, l'Italie*, etc.; Paris, 1803, 2 vol. in-12; — *Oraison funèbre de Louis XVI*; 1814, in-8°; — *Tableau de l'Histoire universelle, servant de texte aux Annales du monde*, 1817; — *Discours prononcés dans les assemblées de l'association de la Providence*; 1823, deux parties in-12.

Quérard, *la France littéraire*, I, p. 66. — Macquart, *Éloge d'Anot*, dans l'*Annuaire du département de la Marne*, année 1821.

ANNOWAÏRY. *Voy.* NOWAÏRY.

ANQUETIL (*Louis-Pierre*), historien français, né à Paris le 21 février 1723, mort le 6 septembre 1806. Il était le frère aîné d'Anquetil-Duperron, et entra de bonne heure dans l'ordre des Chanoines réguliers de Sainte-Geneviève. Nommé directeur du séminaire à Reims, il débuta dans la carrière des lettres par l'histoire de cette ville, ouvrage qui est devenu assez rare. En 1759, il fut prieur de l'abbaye de la Roe en Anjou, puis de l'abbaye de Château-Renard; enfin, au commencement de la révolution, il fut curé de la Villette près de Paris. On a de lui : *l'Esprit de la Ligue*; Paris, 3 vol. in-12, 1767; — *l'Intrigue du cabinet sous Henri IV et Louis XIII, terminée par la Fronde*; Paris, 1780, 4 vol. in-12; — *Louis XIV, sa cour, et le Régent*; Paris, 1789, 4 vol. in-12; — les *Mémoires du maréchal de Villars*; Paris, 1784, 4 vol. in-12; — *Histoire de France*; Paris, 1807, 14 vol. in-12; — *Histoire civile et pratique de la ville de Reims*; Reims, 1756, 3 vol. in-12; — un *Précis de l'histoire universelle*; 12 vol. in-12, 1801 et 1807. Ces deux derniers ouvrages ont été souvent contestés à Anquetil, surtout le premier, dont le véritable auteur paraît avoir été Félix de la Salle. Il y eut une vive polémique entre les deux auteurs, pour savoir qui mettrait son nom en tête de l'ouvrage : Anquetil l'emporta. C'est à cette occasion que parut un écrit intitulé *Mémoire servant de réponse pour le sieur Delaistre, libraire de Reims, contre le sieur Anquetil*; Reims, 1er janvier 1758, in-4° de 14 pages. Il travaillait au *Précis de l'histoire universelle*, lorsqu'il fut arrêté pendant le règne de la terreur, et dans sa prison il ne cessa de travailler à son ouvrage. Après le 9 thermidor, il termina son entreprise, et bientôt le ministre Charles La Croix l'introduisit dans les archives des relations extérieures. Anquetil y composa ses *Motifs de guerre et traités de paix*, ouvrage dans lequel il déploya des connaissances profondes en diplomatie, et une grande rectitude de jugement. Il dit dans sa préface de l'*Histoire de France* que c'est pour remplir le désir de l'empereur qu'il a fait cette dernière entreprise. Cet abrégé est, en effet, nécessaire pour tenir lieu des histoires volumineuses que l'on consulte plutôt qu'on ne les lit; mais celle d'Anquetil est le dernier effort de sa vieillesse. Elle est faible de style comn de pensée : elle ne porte plus le cachet de l'a teur de *l'Esprit de la Ligue*. Comme historie Anquetil s'est acquis des droits à la reconnai sance de sa patrie; ses qualités morales lui o mérité l'estime de tous ceux qui l'ont connu.

Dacier, dans le *Magasin encyclopédique*; Paris, 17 1812. — Quérard, *la France littéraire*. — Chaudon et D landine, *Dictionnaire*.

ANQUETIL-DUPERRON (*Abraham-Hyacinthe*), savant orientaliste, membre de l'a cienne Académie des inscriptions et belles-l tres, né à Paris le 7 décembre 1731, mort da sa ville natale le 17 janvier 1805. Frère du p cédent, il s'est rendu célèbre par ses voyag dans l'Inde, et par la découverte qu'il fit d'u partie des livres de Zoroastre. Après avoir é dié l'hébreu et ses dialectes, l'arabe et le pers plein d'ardeur pour la science, il s'enrôla 1754 comme simple soldat pour l'Inde; mai fut bientôt libéré du service militaire, et du Malesherbes et à l'abbé Barthélemy de s'emb quer à Lorient, avec un secours d'argent acco par le roi. Arrivé dans l'Inde, et après avoir p couru une grande partie de cette vaste pr qu'île, il se fixa à Sourate, où se trouve enc une colonie de Guèbres ou adorateurs du f que le fanatisme des musulmans avait obligés quitter la Perse. Aussitôt il s'occupa de gag la confiance des *destours* ou prêtres pars et se fit initier par eux à la connaissance livres de Zoroastre; il parvint même à se f céder une partie de ces livres écrits en ze en pehlvi et en sanscrit. Quand il se vit en p session de matériaux suffisants, il retourna Europe en 1762, et se mit en devoir de les co muniquer au monde savant. Il avait rapporté l'Inde une centaine de manuscrits.

L'ouvrage où sont consignés les princip résultats de ses recherches parut en 1771, s le titre de *Zend-Avesta*, 3 vol. in-4°; il c siste dans une traduction littérale du *Vendid* ainsi que d'autres livres sacrés des Guèbres, p cédée d'une relation particulière de ses voyag Cet ouvrage, à l'époque où il parut, fit grande sensation. Jusque-là on ne connais sur les doctrines de l'ancienne Perse que fragments transmis par les Grecs et les I mains, et les témoignages suspects des mus mans et des autres peuples asiatiques d' origine récente. C'est à ces fragments et à témoignages qu'avait dû se borner le labori Hyde dans son livre *De veteri religione P sarum*. Anquetil offrait enfin à la curiosité Européens les monuments originaux de ces d trines, ou du moins des monuments d'une a torité incontestable. Malheureusement Anqu manquait de la patience et de la sagacité qu'e geait une pareille tâche. Pendant son séjou Sourate il s'était hâté de faire, sous la dictée destours, une version littérale des livres qu'il proposait de publier. Mais il ne s'était pas ren

ompte de la valeur précise de chaque mot; il avait pas même acquis une connaissance vraiment approfondie des langues persane et indienne i'il entendait parler. De là, outre des erreurs e détail, on remarque dans ses traductions une ène et même une obscurité qui en rendent l'usage peu commode. A ces graves inconvénients est jointe une précipitation dans l'impression de ouvrage, qui a exigé une liste d'*errata* considéble. Aussi le travail d'Anquetil donna lieu, dès naissance, à une foule de commentaires et de ssertations qui sont loin pourtant d'avoir levé utes les difficultés. Le principal de ces comentaires est celui qui accompagne la traduction lemande du Zend-Avesta par Kleuker. Les rres originaux apportés par Anquetil de l'Inde, nsi que ses propres manuscrits, y compris les rouillons qu'il avait écrits à Sourate, se trount maintenant recueillis à la Bibliothèque natiole de Paris. Il est donc permis d'espérer qu'on rivera tôt ou tard à une solution plus ou moins mplète. Deux orientalistes célèbres, M. Burnuf à Paris et M. Olzhausen à Kiel, ont reproduit ie partie du *Zend-Avesta* dans le texte origil, avec une traduction et des notes. Le premier est surtout aidé des commentaires en sanscrit, le second des commentaires en pehlvi, deux igues qu'Anquetil connaissait faiblement. Deis la publication de ces travaux, les savants t sous les yeux un moyen de critique qui leur anquait. Parmi les autres ouvrages d'Anquetil, ous citerons sa *Législation orientale*, 1778; *Recherches historiques et géographiques r l'Inde*, 1786; — *l'Inde en rapport avec Europe*, 1790, 2 vol. in-8°; — *Oupnek'hat* ou *upanichad* (extrait de la partie théologique s Védas); 1804, 2 vol. in-4°. C'est une traiction latine de la version persane des *Oupnehat*, ou *Secrets qu'il ne faut pas révéler.*

Pendant la révolution Anquetil s'enferma dans n cabinet, et n'eut plus d'autres amis que ses rres, d'autre délassement que le souvenir de s chers brahmes et de ses *destours*, à qui il lressait ces paroles singulières, qu'on peut lire i tête de sa traduction des *Oupanichadas :* Anquetil-Duperron aux sages de l'Inde, salut. — Vous ne dédaignerez pas les écrits d'un homme qui est, pour ainsi dire, de votre caste, ô hommes sages! Écoutez, je vous prie, quel est mon genre de vie. Ma nourriture quotidienne se compose de pain, d'un peu de lait ou de fromage, et d'eau de puits; le tout coûtant quatre sous de France, ou le douzième d'une roupie indienne. Je passe l'hiver sans feu; l'usage des matelas, des draps, m'est inconnu; mon linge de corps n'est ni changé ni lavé. Sans revenu, sans traitement, sans place, je vis de mes travaux littéraires, assez bien portant pour mon âge et eu égard à mes fatigues passées. Je n'ai ni femme, ni enfants, ni domestique : privé de tous les biens de ce monde et affranchi de ses liens, seul, absolument libre, « j'aime cependant beaucoup tous les hommes, et « surtout les gens de bien. Dans cet état, fai« sant rude guerre à mes sens, je méprise les « séductions du monde et je les surmonte. Je « suis près du terme de mon existence; j'aspire « vivement et avec de constants efforts vers « l'Être suprême et parfait, et j'attends avec « calme la dissolution de mon corps. » Anquetil s'imposait volontairement ces privations : il ne tenait qu'à lui de vivre dans l'aisance. Soit fierté, soit bizarrerie, il refusa constamment les récompenses qui lui furent offertes, et que méritaient ses utiles travaux. Un de ses biographes raconte que Louis XVI ayant destiné des fonds pour en gratifier ceux des hommes de lettres et des savants auxquels la France avait le plus d'obligation, il avait fait comprendre Anquetil-Duperron pour une somme de 3,000 fr. Un ami les lui porta, et plaça le sac qui les contenait sur sa cheminée; mais il ne fut pas plutôt sorti, qu'Anquetil s'en saisit, et courut le lancer aux trousses de son ami, qui retrouva le sac arrivé avant lui au bas de l'escalier. On fut obligé d'avoir recours à la ruse pour lui faire accepter une partie de cette somme : il avait une vieille pendule de très-peu de valeur; on lui fit accroire qu'elle était d'un prix inestimable, et on la lui acheta pour 1,500 fr. La Société d'instruction publique lui ayant plus tard alloué une pension de 6,000 fr., Anquetil renvoya le brevet en disant qu'il n'en avait pas besoin. L'extérieur de ce savant était si misérable, que, dans les rues, le prenant pour un mendiant, on lui offrait l'aumône, qu'il refusait modestement. Quelques instants avant de rendre le dernier soupir, il dit à son médecin : « Je vais partir pour un voyage bien plus grand « que tous ceux que j'ai déjà faits; mais je ne « sais où j'arriverai. » Outre les ouvrages que nous avons indiqués, il avait encore lu à l'Académie plusieurs mémoires, dont l'objet est de prouver l'authenticité des ouvrages attribués par les Parses à Zoroastre, et d'éclaircir l'histoire et les langues anciennes de l'Orient. Il était occupé à revoir une traduction du *Voyage aux Indes orientales* du P. Paulin de Saint-Barthélemy, et à le publier avec des corrections et des additions, lorsque sa mort arrêta l'impression de cet ouvrage, qui a été continué par les soins de Silvestre de Sacy, et a paru en 1808, 3 vol. in-8°. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Bopp, *Gramat. Vergleich des sanskrit, zend*, etc., p. 9. — Von Bohlen, *Das alte Indien*, t. I, p. 134. — Langlois, *Notice sur Anquetil-Duperron.* — *Biographie des Contemporains.* — *Biograph. universelle.*

ANQUETIL DE BRIANCOURT, troisième frère du précédent, fut aussi envoyé dans l'Inde, avec diverses missions, sous les auspices de Malesherbes, en 1756, et il se trouvait encore à Surate en 1760. C'était un homme savant; il favorisa les recherches, et fut utile aux immenses travaux d'Anquetil-Duperron. [*Enc. des g. du m.*]

***ANRAAT** (*Pierre Van*), peintre hollandais, vivait à Amsterdam vers la fin du dix-huitième

siècle. On ignore la date et le lieu de sa naissance. Il épousa la fille du peintre Van der Veen, et peignit lui-même avec succès le portrait et les sujets intérieurs.

Houbraken, *Schouburg der nederlantsche Konstschilders.*

*__ANRIQUE__ (*maestro*), statuaire espagnol du quatorzième siècle. Il fit, en 1380, quelques ouvrages pour le monument élevé, dans la cathédrale de Tolède, à Henri II de Castille par ordre de son fils don Juan Ier. On trouve, dans Bermudez, l'ordonnance du prince pour le payement des sculptures exécutées par Anrique, se montant à 4000 maravédis (50 francs). Voici ce document : *E' á maestro Anrique, que face las imágines paral monimento del rey nuestro padre, que Dios perdone, que nos le mandamos dar* 4000 *maravedis.*

Bermudez, *Diccionario historico.*

__ANSALDI__ (le père *Casto-Innocente*), antiquaire italien, né en 1710 à Plaisance, mort à Turin en 1779. Entré jeune dans l'ordre de St-Dominique, il étudia la théologie à Milan, à Alexandrie, à Bologne et à Rome. Il occupa ensuite successivement la chaire de théologie à Naples, à Brescia, à Ferrare, à Milan et à Turin. On a de lui un grand nombre d'opuscules et de mémoires, dont voici les principaux, indiqués dans l'ordre chronologique : *Patriarchæ Josephi, Ægyptii olim proregis, religio a criminibus Basnagii vindicatus*; Naples, 1738, in-8°; Brescia, 1747, in-8°; — *Dissertatio de veteri Ægyptiorum idololatria*, dans la *Raccolta calogerana*, t. XXIII, p. 135-226; — *De causis inopiæ veterum monumentorum, pro copia martyrum dignoscenda*; — *De Martyribus sine sanguine Dissertatio, in qua et nonnulla Romani martyrologii loca a criminationibus Bælii vindicantur*; deux dissertations réunies, Milan, 1739, 1745, in-8°, et 1741-1744, in-4°; — *De principiorum legis naturalis Traditione libri tres*; Milan, 1742, in-4°; — *De forensi Judæorum Buccina Commentarius*; Brescia, 1745, in-4°; — *De romana tutelarium deorum in oppugnationibus urbium Evocatione liber*, etc.; Brescia, 1745, in-8°, quatrième édition; Oxford, 1765, in-8°; — *De Authenticis S. Scripturæ apud sanctos Patres lectionibus*; Vérone, 1747, in-4°; — *Epistola ad Alb. Mazzolenum, de Tarsensi Hercule in viridi jaspide insculpto*; Brescia, 1749, in-4°; — *De Baptismate in Spiritu Sancto et igni Commentarius philologicus; cui accedunt Orationes duæ in Athenæo Ferrariensi habitæ*; Milan, 1752, in-4°; — *De sacro et publico apud ethnicos pictarum tabularum cultu, adversus Græcos recentiores, Dissertatio*; Ferrare, 1752, in-8°; Venise, 1755, in-4°; Turin, 1768, in-4°; — *Della necessità e verità della religione naturale e rivelata*; Venise, 1755, in-8°; — *Herodiani infanticidii Vindiciæ*; etc.; Brescia, 1757, in-4°; — *De futuro sæculo ab Hebræis ante captivitatem cognito, adversus Jo. Clerici cogitata, Commentarius*; Milan, in-8°; — *Della speranza e della consolazione di rivedere i cari nostri nell' altra vita*; Turin, 1772, in-8°; — *Saggio intorno alle immaginazioni*, etc.; ibid., 1775, in-8°; — *Riflezzioni sopra i mezzi di perfezionare la filosofia morale*; ibid., 1778, in-8°; — *De Profectione Alexandri Magni Hierosolym.* dissertation posthume; ibid., 1780.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — *Annali litter. d'Italia*, 1756, p. 185.

__ANSALDI__ (*Innocent*), peintre et littérateur, né en 1734 à Pescia, petite ville de la Toscane, mort en 1816. Il étudia à Florence, à Rome, et décora des productions de son pinceau plusieurs églises et musées d'Italie. Lanzi, Cicognara, Bertoli lui doivent quelques renseignements utiles pour leurs ouvrages sur la peinture. Ansaldi a publié : *Descrizione delle pitture, sculture e architetture della città e sobborghi de Pescia*; Bologne, 1771, in-8°; — une traduction *in versi sciolto* du poëme de *la Peinture* de Dufresnoy; — *Il pittore istruito*, poëme didactique; Bologne, 1820.

Lanzi, *Histoire de la peinture en Italie*, t. I, p. 14[illegible] et une *Notice sur la vie d'Ansaldi* par Moreni, à la sui[te] du poëme *Il pittore istruito.*

*__ANSALDO__ (*Andrea*), peintre italien, né [à] Voltri en 1584, mort en 1638. Il était élève d'H[o]race Cambassio, de Gênes, qu'il surpassa bientô[t]. Comme il était grand admirateur de Paul Véronèse, il emprunta un jour un tableau de ce maîtr[e] et le copia si souvent, qu'il finit par s'en approprier le coloris. Revenu à Voltri, il s'y fit r[e]marquer d'abord par deux tableaux qu'il [fit] pour l'église *Santi-Niccolo-ed-Erasmo*; pui[s] par une *Décollation de saint Jean-Baptist[e]*. Il peignit ensuite l'*Absolution* de l'empere[ur] Théodose, par saint Ambroise, pour l'oratoi[re] de ce nom; la *Peste* de Milan, pour l'église Sa[n]-Niccolo-ed-Erasmo; et une Cène, pour l'oratoire de Saint-Antoine abbé, de Gênes. On compt[e] parmi les meilleurs ouvrages d'Ansaldo, le *Ma[r]tyre de Saint-Sébastien*, pour la cathédrale [de] Cadix; on cite encore sa *Vue des fortificatio[ns] de Gênes*, ses fresques dans le palais Spinol[a] représentant les exploits du marquis de ce nom en Flandre; et celles de la coupole de l'égli[se] *Annunziata* qui dépeignent l'Assomption. [Le] temps a altéré ces derniers ouvrages, au poi[nt] d'en rendre la restauration nécessaire. Elle f[ut] confiée en 1700 à Grégoire Terrani, qui s'en a[c]quitta de son mieux, mais sans atteindre le fi[ni] du maître. Ansaldo fit de nombreux et rema[r]quables élèves.

Soprani et Ratti, *Vite de' Pittori*, etc., *Genovesi.* Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

__ANSALONI__ (*Giordano*), appelé aussi *Giordano di S.-Stefano*, missionnaire sicilien, [de] l'ordre de Saint-Dominique, né au commenc[e]ment du dix-septième siècle, mort le 18 novemb[re] 1634. Ayant entendu parler des persécutio[ns]

que les chrétiens souffraient dans le Japon, il résolut d'obtenir à son tour la palme du martyre. A cet effet il se rendit en Espagne, où on lui accorda de faire partie d'une mission dirigée vers les îles Philippines. A son arrivée dans ces parages, il fut chargé de distribuer les soins spirituels dans un hôpital de Chinois et de Japonais à Manille. Il en profita pour apprendre leur langue, au point de pouvoir se faire passer pour un indigène. C'est ainsi que l'entrée du Japon lui fut permise en 1632. La religion chrétienne était alors en butte aux plus grandes violences : néanmoins, grâce à son déguisement, Ansaloni resta deux ans sans être découvert comme chrétien; il passait pour un prêtre japonais. Mais le 4 août 1634, il fut reconnu et arrêté à Nangasaki. Soumis d'abord à d'horribles tortures, il fut enfin pendu la tête en bas; mais il ne mourut pas sur-le-champ : son agonie dura sept jours. Un autre prêtre, le père Thomas de Saint-Hyacinthe, fut également mis à mort avec soixante-neuf chrétiens. Ansaloni était, au rapport de ses biographes, un homme éclairé : il possédait, dit-on, la connaissance de sept langues. Il a laissé une traduction, en latin, *Des vies des Saints de son ordre*, ouvrage écrit en espagnol par Hernando del Castillo; le manuscrit de cette traduction existait encore à Séville au temps de Mongitore, en 1708; — un livre resté inachevé, sur les idoles et les sectes chinoises, avec la réfutation de leurs erreurs. Aduarte, qui mentionne cet ouvrage, ne dit pas dans quelle langue il fut écrit.

Aduarte, *Historia del santo Rosario de Filipinas*, 1693, I, 687-697. — Mongitore, *Bibliotheca Sicula*, I, 368. — Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, II, 478.

*ANSALONI (*Vincent*), peintre bolonais, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il peignit d'après les principes de Louis Carrache. On a conservé de lui, à Bologne, deux tableaux de grand mérite, au jugement de Lanzi. Le premier est dans la chapelle de Fioravanti, à l'église de Saint-Étienne : il représente un saint Sébastien; l'autre est une *Vierge dans les nuages*, avec saint Sébastien et saint Roch placés au-dessous. Ce tableau se trouve dans l'église des Célestins.

Malvasia, *Felsina pittrice*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

*ANSARI (*Abn-l-Kasim*), poëte persan, mort en 1040. Il vivait sous le règne de Mahmoud le Ghizni, et passait alors pour le plus brillant génie de la Perse. Il fut chargé par le roi de la surveillance des œuvres littéraires. Il fit un poëme en l'honneur de Mahmud, et traduisit l'histoire de Rustam et Sohrab, de manière à s'attirer l'admiration de ses contemporains. Mais son plus beau titre littéraire, c'est d'avoir protégé et produit sur la scène du monde l'Homère de la Perse, Firdousi de Thous. La rencontre eut lieu dans un jardin : attirés par une mutuelle sympathie, les deux poëtes se lièrent bientôt d'une étroite amitié.

Daulatshah, *Des poëtes de la Perse*.

ANSART (*André-Joseph*), historien ecclésiastique, né dans l'Artois en 1723, mort en 1790. Il fut successivement bénédictin, chevalier de Malte, avocat au parlement de Paris, et prieur-curé de Villeconin. On a de lui : *Dialogues sur l'utilité des moines rentés*, 1769, in-12; — *Exposition sur le Cantique des Cantiques de Salomon*, 1771, in-12; — *Histoire de saint Maur, abbé de Glanfeuil*, 1772, in-12; — *Éloge de Charles V, empereur*, traduit du latin de J. Masénius, 1777, in-12; — *Esprit de saint Vincent de Paul, ou Modèle de conduite proposé à tous les ecclésiastiques*, 1780, in-12; — *Histoire de sainte Reine d'Alise, et de l'abbaye de Flavigny*, 1782, in-12; — *Histoire de saint Fiacre*, 1784, in-12. On suppose qu'Ansart a puisé ses ouvrages dans les archives de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Quérard, *la France littéraire*.

ANSART (*Louis-Joseph-Auguste*), écrivain ecclésiastique, né en 1748 à Aubigny, dans le diocèse d'Arras; mort vers 1790. Il fut prieur-curé à Grand-Pré (Ardennes), et a publié : *Bibliothèque littéraire du Maine, ou Traité historique et critique des auteurs de cette province;* Châlons-sur-Marne, 1784, in-8° : ce recueil, qui devait comprendre 8 volumes, est resté inachevé; *Vie de Grégoire Cortès, bénédictin, évêque d'Urbin et cardinal;* Paris, 1786, in-12.

Quérard, *la France littéraire*.

ANSBERT (saint), né dans la première moitié du septième siècle, à Chaussi, village du Vexin, mort en 698. Il fut évêque de Rouen après la mort de saint Ouen, en 683, et assista aux états du royaume, assemblés à Clichy par Thierri III. Pepin, maire du palais, trompé par les ennemis d'Ansbert, le relégua dans un monastère du Hainaut, pour y finir ses jours dans les exercices de la bienfaisance et de la piété. Son corps fut transporté dans l'abbaye de Fontenelle.

La vie de Saint-Ansbert, par Aigrade, dans Bolland, *Acta Sanct.*, et dans Surius. — *Histoire littéraire de la France*, t. III, p. 646.

ANSBERT, chroniqueur allemand du douzième siècle. Il accompagna en Palestine l'empereur Frédéric Barberousse, et fit la relation de cette croisade, document précieux qui resta ignoré jusqu'en 1824, époque où le savant Dobrowski en acheta le manuscrit d'un barbier de village qui le tenait d'un juif. L'ouvrage parut à Prague en 1827, chez Gaëtan de Mayregg. On en trouve un extrait dans le tome VI de la *Bibliothèque des Croisades* de Michaud.

Biographie universelle.

ANSCHAIRE (saint), en latin *Anscarius* ou *Ansgerius*, surnommé l'Apôtre du Nord, naquit en Picardie le 8 septembre 801, et mourut à Brême le 3 février 864. Il fut élevé dans le célèbre couvent de Corbie, d'où il passa à Corvey en Westphalie. Il fut chargé du soin d'enseigner les lettres dans la nouvelle abbaye, et d'instruire

le peuple. Le zèle et la capacité dont il fit preuve dans ces fonctions lui méritèrent l'estime publique. Harold ou Hériold, roi de Danemark, avant de quitter Mayence où il avait reçu le baptême, pour retourner dans ses États, demanda des missionnaires pour y introduire le christianisme. On lui donna Anschaire, qui partit avec Autbert, et obtint d'abord de grands succès; mais il fut obligé de s'enfuir à la suite d'Harold, dont la violente ardeur avait soulevé les Danois. Peu de temps après, Biarn, roi de Suède, envoya des ambassadeurs à Louis le Débonnaire; Anschaire les suivit à leur départ, et obtint du roi la permission de prêcher l'Évangile dans son royaume. Ses prédications furent accompagnées d'un succès éclatant; Anschaire baptisa un grand nombre de prosélytes, bâtit une église, et revint dans son monastère en 831. L'année suivante, le pape Grégoire IV le nomma légat du saint siége et premier archevêque de Hambourg. Après la ruine de cette ville par les Normands en 845, Anschaire se réfugia à Brême, d'où il dirigeait les restes de son troupeau, dispersé par les barbares. L'évêque de Brême étant mort en 849, le roi Louis unit les deux évêchés de Hambourg et de Brême, sous la direction d'Anschaire. Le pape Nicolas Ier le déclara son légat pour prêcher l'Évangile chez les Suédois, les Danois, les Slaves et les nations voisines. Anschaire retourna en Danemark, sous la protection du roi Éric, pour remédier aux désordres que son absence avait causés, et que n'avaient pu arrêter les missionnaires qui lui avaient succédé. Il parvint, à force de travaux, à faire refleurir la religion chrétienne. Il fit aussi un voyage en Suède, où il réussit également à extirper les abus qui s'étaient glissés dans l'Église. Couvert de gloire par tant de conversions, il retourna à Brême, où il mourut en 865, suivant Godescard. Il avait écrit plusieurs ouvrages; mais il ne nous reste qu'un petit nombre de lettres et la vie de saint Willehard, premier évêque de Brême, *Liber de Vita et miraculis de Willehardi, Bremensis episcopi,* publié pour la première fois par Philippe César dans son *Triapostolatus septentrionis ;* Cologne, 1642, in-8° ; avec la vie de saint Anschaire par saint Rembert, dans l'*Histoire des Bénédictins* de dom Mabillon et dans Langenbeck, *Scriptores rerum Danicarum medii ævi.* [*Encyc. des g. du m.*]

Dorfer, dans l'*Allgemeine Encyclopædie.* —Cave, *Historia literaria*, I, p. 523.

ANSEAUME (N...), littérateur français, né à Paris dans la première moitié du dix-huitième siècle, mort dans sa ville natale en juillet 1784. Il fut d'abord souffleur du Théâtre-Italien, puis sous-directeur de l'Opéra-Comique. En 1766, il publia son *Théâtre*, 3 vol. in-8°, qui contient entre autres : *le Peintre amoureux*, opéra-comique, joué le 25 juin 1757 ; — *le Monde renversé ;* — *Bertholde à la ville ;* — *le Peintre amoureux ;* — *le Médecin de l'Amour ;* — *Cendrillon*, 1759, d'après le conte de Perrault; — *l'Ivrogne corrigé*, d'après une fable de la Fontaine; — *le Milicien ;* — *les deux Chasseurs et la Laitière ;* — *l'École de la Jeunesse, ou le Barneveldt français,* etc., etc. On a du même auteur, publiées séparément, les pièces suivantes : *les Épreuves de l'Amour*, 1759; *le Dépit généreux*, avec M. Quétant, 1761, in-8°; *la Nouvelle Troupe*, 1760 ; *le Procès des Ariettes et des Vaudevilles,* avec Favart, 1761 ; *la Clochette*, 1766 ; *le Tableau parlant*, 1769, in-8°, pièce jouée souvent, et dont la musique de Grétry fait le principal mérite; *la Ressource comique, ou la Pièce à deux acteurs,* 1772; *la Coquette de village,* 1771 ; *Zémire et Mélinde*, 1773, in-8°; *le Rendez-vous bien employé*, 1774; *le Retour de tendresse*, 1777, in-8°. On retrouve une appréciation des ouvrages et du talent d'Anseaume dans la *Correspondance de Grimm*, août 1763 et février 1765.

Des Essarts, *les Siècles littéraires de la France.* — *Annales dramatiques.* — Origny, *Annales du théâtre italien*, III, p. 199. — Quérard, *la France littéraire.*

ANSÉGISE ou **ANSEGISUS**, archevêque de Sens, mort le 25 novembre 882. On ignore la date et le lieu de sa naissance. Il était frère de Wala, évêque d'Auxerre. Devenu abbé de Saint-Michel après avoir été prêtre de l'église de Reims, il fut appelé à l'archevêché de Sens en 871. Charles le Chauve l'avait chargé, l'année précédente, de plaider devant le pape Adrien II en faveur des prétentions de son maître à la possession de la Lorraine par suite de la mort de Lothaire, roi d'Austrasie. Le pape avait fait dire à Charles qu'il s'opposait à son investiture. On ignore si Anségise réussit dans sa mission; toujours est-il que le fils de Louis le Débonnaire garda la Lorraine. L'archevêque de Sens fut encore chargé d'obtenir pour ce prince, du pape Jean VIII, la couronne impériale : Charles fut, en effet, sacré empereur à Rome. Le pape donna à Anségise les titres de vicaire pontifical et de primat. Mais au concile de Pontion, tenu en 876, Hincmar et quelques autres prélats s'opposèrent à l'exercice de cette dernière dignité par l'archevêque de Sens. Hincmar motiva dans un écrit cette opposition. Mais Charles le Chauve prit parti pour Anségise, et le fit placer dans le concile au-dessus des évêques et des métropolitains. Il paraît, au surplus, que le concile ne fut pas de l'avis des prélats opposés à l'archevêque. L'empereur l'envoya, en cette même année, une dernière fois à Rome, où il fut d'abord bien accueilli par le pape, auquel il déplut ensuite, à l'occasion de quelques intrigues, vraies ou supposées, avec le duc de Spolète. Anségise assista, en 877, au couronnement de Louis le Bègue à Compiègne; puis, en 878, au concile de Troyes, où fut annoncée l'excommunication du duc de Spolète; enfin, en 879, il sacra à Ferrière Louis III et Carloman, fils de Louis le Bègue. Un ouvrage intitulé *Chronicon Odo*

nni, écrit par un moine de Saint-Pierre-le-Vif, conte que l'archevêque de Sens chassa en même mps de la ville, avec défense d'y revenir jamais, deux classes de personnes bien différentes, Juifs et les religieuses. Pourquoi? Le temps vivait Anségise explique l'expulsion des Juifs; is on ne se rend pas trop raison du bannissement des religieuses. V. ROSENWALD.

). Bouquet, *Rec. des Historiens des Gaules et de la ance*, VII-IX. — Mabillon, *Annales ordinis Sancti nedicti*, 2, III. — *Gallia christiana*.

ANSÉGISE ou **ANSEGISUS** (saint), abbé de ntenelle ou Saint-Vandrille, mort le 20 juillet 3. Étant entré au monastère de Fontenelle ou int-Vandrille, il fut recommandé par l'abbé rvolde ou Geroald, son parent, à Charlemage qu'il vit à Aix-la-Chapelle, et qui le chargea diriger les abbayes de Saint-Sixte à Reims, et Saint-Menge ou Memmie à Châlons-sur-Marne. 1 807, il reçut de l'empereur le bénéfice de l'abye de Saint-Flais ou Saint-Germer, du diocèse Beauvais. Pendant qu'il était placé à la tête cette abbaye, il remplissait aussi les fonctions *exactor operum regalium*, ou directeur des vaux exécutés par l'empereur à Aix-la-Chale, sous Eginhard ou Heinsgardus, comme rit le biographe d'Anségise. Louis le Débonre ne le combla pas moins que Charlemagne, lui conférant successivement le titre d'abbé Huvenil et de Saint-Wandrille ou Vandrille, nme avait déjà fait son père. Il lui confia si plusieurs missions importantes. C'est ainsi , vers l'an 830, il le chargea de se rendre is la Marche espagnole, pour s'enquérir de la iduite de Gautselin ou Gaucelin, gardien de te marche.

Anségise recommanda l'exécution de ses disitions testamentaires à saint Hildeman, évê de Beauvais. Le nombre des legs dont il le tifia témoigne de l'opulence de l'abbé. Celui-ci, illeurs, fit le meilleur usage des munificences it il avait été l'objet. Il rétablit la discipline is les abbayes qu'il dirigeait, restaura les édi:s, et enrichit de livres nouveaux les biothèques abbatiales.

Mais son titre le plus imposant, c'est la place il occupe dans l'histoire littéraire du pays. On doit le premier recueil des capitulaires des s. Ce fut en l'an 827 qu'il rassembla, ainsi qu'il it lui-même dans sa préface, les éléments épars ces monuments de notre législation primitive. uvrage est divisé en quatre livres. Le premier itient, en 162 articles, les capitulaires de Charagne en ce qui concerne les matières ecclésiastiques; le second, ceux de Louis le Débonre, relatifs aux mêmes matières; le troisième, 91 articles, les capitulaires de Charlemagne lementant les choses temporelles; enfin, le itrième, ceux de Louis, sur les mêmes sujets, classés en 77 articles. A ce dernier livre se uvent joints trois appendices consacrés à des itulaires d'origines diverses et mixtes, dont quelques-uns émanent encore de Charlemagne (1er et 2e appendices), et les autres de Louis son fils et de Lothaire, son successeur (3e appendice). Ce grand travail, qui s'arrête à la treizième année de Louis le Débonnaire, fut continué par Benoît, diacre de Mayence.

La collection d'Anségise eut tout d'abord la sanction de Louis le Débonnaire. Charles le Chauve lui donna force de loi; et l'empereur Lothaire publia les deux recueils en l'an 845, en y ajoutant quelques-uns de ses propres capitulaires.

Cette collection impériale fut la première imprimée : à Ingolstadt, en 1545; à Mayence, en 1602, à la suite des lettres d'Hincmar; enfin, à Francfort en 1613, dans la *Collectio Consuetudinum et Legum imperialium*, de Goldast. Il y eut bien aussi une édition d'Anségise et de Benoît, donnée en 1548 par du Tillet, évêque de Saint-Brieuc; mais elle n'alla pas jusqu'à la fin. En 1588, Pierre Pithou édita en un volume in-8° les mêmes recueils; mais cette édition était peu soignée. L'édition de 1603, émanée de François Pithou, vaut mieux. En 1620, nouvelle édition; et, en 1623, 1640, 1696, les notes du P. Sirmond. Enfin, les *Capitularia regum Francorum*, de Baluze, éd. de 1677, 2 vol. in-fol., reproduisent, et plus exactement que toutes les publications précédentes, les œuvres d'Anségise et de Benoît.

Trithème a confondu l'abbé de Saint-Vandrille avec l'archevêque de Sens du même nom, et lui attribue à tort d'autres écrits. V. ROSENWALD.

Gesta abbatum Fontanellensium, dans Mabillon, *Acta sanctorum ordinis Sancti Benedicti*, sæc. IV, 1. — D. Achery, *Spicilegium*, III, 1re éd. — Pertz, *Monumenta Germaniæ historica*, II. — Baluze, *Capitularia regum Francorum*. — *Hist. litt. de la France*, IV. — Bouquet, *Recueil des historiens de la Gaule et de la France*, V, VI. — Fabricius, *Biblioth. mediæ et inf. ætatis*.

ANSÉGISE ou **ANSUSUS**, **ANSERSUS**, **ANSEISUS**, enfin **ANCIGISUS**, évêque de Troyes, mort vers l'an 971. Il fut élevé à l'épiscopat en 912, et devint, au rapport de Mabillon, chancelier du roi de France Raoul ou Rodulf. Prélat et guerrier à la fois, selon l'esprit de l'époque, il fut blessé, en 925, dans un engagement avec les Normands, qui ravageaient alors la Bourgogne. En l'an 949, Hugues le Grand, duc de France, le députa vers Louis IV d'Outremer. Un autre fait remarquable dans la vie guerrière de cet évêque, c'est qu'à la suite d'un différend avec Robert, comte de Troyes, il quitta cette ville et se rendit à la cour d'Othon, qui lui donna un corps de troupes avec lequel il revint assiéger la ville épiscopale. Mais ces auxiliaires abandonnèrent Anségise, après la défaite de leurs compatriotes, devant la ville de Sens, qu'ils avaient tenté de piller. Les auteurs de la *Gallia christiana* placent cet événement en 959, et supposent que l'évêque fut rétabli dans son évêché l'année suivante. Mais la première date est plus exacte.

Frodoardus, *Chronicon*; Hugo Floriacensis, *Chroni-*

con. — Orderic Vital, *Historia ecclesiastica*, citée elle-même dans Bouquet, *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, VIII et IX. — Mabillon, *Annales ordinis Sancti Benedicti*, III. — *Gallia christiana.*

*ANSELIN (*Jean-Louis*), graveur français, né à Paris en 1754, mort en 1823. Il était élève d'Augustin de Saint-Aubin, et reproduisit avec bonheur les œuvres de plusieurs maîtres. Ses meilleures gravures sont : *Adam et Ève*, d'après Lebarbier l'aîné (1808); *le Siége de Calais*, d'après Barthélemy; *Madame de Pompadour*, d'après Boucher; des scènes de Bacchantes, d'après Carême; *Molière faisant la lecture de son* Tartuffe *devant Ninon de Lenclos et autres*, d'après Monsiau (1814); portrait de *Lally-Tolendal*, d'après Verhnlot; et *Sabinus découvert dans sa retraite*, d'après Taillasson (1819); enfin *Anacréon*, d'après Restout; et quelques vignettes pour les œuvres complètes de Rousseau.

Gabet, *Dictionnaire des Artistes.*

ANSELME ou **ANSELMO** (saint), né vers le commencement du onzième siècle, mort le 18 mars 1086. En 1061 il succéda, dans l'évêché de Lucques, à son oncle, devenu pape sous le nom d'Alexandre II. Il refusa d'abord de recevoir l'investiture de l'empereur Henri IV, s'y soumit enfin, puis en eut des scrupules, et se retira à Cluny, d'où il ne sortit, pour reprendre le gouvernement de son Église, que sur un ordre exprès du pape Grégoire VII. Ayant voulu réduire ses chanoines à la vie commune, il éprouva de leur part une telle résistance, qu'il fut obligé de quitter sa ville épiscopale. Il fut nommé légat en Lombardie par Léon IX, et mourut dans l'exercice de sa légation à Mantoue. —On a de lui une Apologie de Grégoire VII, et une Réfutation des prétentions de l'antipape Guibert. On trouve ces deux écrits dans les *Antiquæ Lectiones* de Canisius, et dans la *Bibliotheca Patrum.* Saint Anselme avait composé un troisième traité pour prouver que les princes temporels ne peuvent disposer des biens de l'Église.

Fabricius, *Biblioth. mediæ et infimæ ætatis.* — Rota, *Notizie istoriche di san Anselmo, vescovo di Lucca;* Vérone, 1733, in-8°. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tabaraud, dans la *Biographie universelle.*

ANSELME (saint), archevêque de Cantorbery, né à Aoste (Piémont) en 1033, mort le 21 avril 1109. Il mena d'abord une vie dissipée, et, comme Abailard, il parcourait la France en *scholasticus* errant. Attiré par la réputation de Lanfranc, il vint étudier au monastère du Bec en Normandie, où il entra en 1060 dans l'ordre de Saint-Benoît. Trois ans après, il devint lui-même d'abord prieur, puis, en 1078, abbé du Bec, la plus célèbre école du onzième siècle. Lanfranc, le maître d'Anselme, et qui avait gouverné l'église de Cantorbéry durant dix-neuf ans, était mort le 26 mai 1089. Cette église fut quatre ans sans archevêque; enfin, en 1093, on élut Anselme en quelque sorte malgré lui, et il fut sacré le 4 décembre de la même année.

En 1094, Guillaume II, dit *le Roux*, résolut de passer en Normandie pour enlever cette province au duc Robert (1) son frère, et chercha de l'argent de tous côtés pour son expédition. Il ne voulut pas se contenter des cinq cents livres d'argent (somme alors considérable) que lui offrait Anselme. Le refus que fit Anselme de lui donner une plus forte somme, commença à le mettre mal avec ce prince. A ce premier sujet de mécontentement s'en ajouta bientôt un autre. Presque tous les prélats d'Angleterre suivaient avec le roi le parti de l'antipape Guibert, qu'ils reconnaissaient sous le nom de Clément III. Anselme, qui avait de nouveau irrité le roi par son refus de contribuer aux frais de guerre, demanda à Guillaume la permission d'aller prendre le *pallium* des mains d'Urbain II, légitime pape. Cette permission ne lui fut pas accordée; et dans une assemblée de prélats et de seigneurs (en 1095) où Anselme, secondé du seul évêque de Rochester, soutint les intérêts d'Urbain II, on résolut de ne point reconnaître pour archevêque et primat un homme si attaché au parti du pape que l'on ne reconnaissait point en Angleterre. Anselme voulut alors quitter l'Angleterre : on l'en empêcha; et après son retour à Cantorbéry on l'arrêta, et on exila ses plus fidèles serviteurs. Après un raccommodement de courte durée, Anselme reçut, en octobre 1097, la permission de se rendre auprès d'Urbain II. Il partit, avec Edmère qui a écrit sa vie, et avec le moine Baudouin. A Douvres, ses malles furent fouillées par ordre du roi. Il s'arrêta quelque temps à Lyon, et arriva, après la fête de Pâques de l'année suivante, à Rome, où il trouva tou[te] la considération due à son mérite. Dans le co[n]cile que le pape tint à Bari le 1er d'octobre 109[8] il disputa contre les Grecs sur la processi[on] du Saint-Esprit. Plus tard, Anselme revint [en] France; il passa de nouveau par Lyon, où il co[m]posa divers écrits (le Traité de la Conception v[ir]ginale, du Péché originel, et de la Rédempti[on] des hommes), et apprit, à l'abbaye de la Chais[e-]Dieu, la mort de Guillaume *le Roux*, arrivée [le] 2 août 1099. Henri Ier le rappela en Angleterr[e] et se brouilla bientôt avec lui pour les investitur[es] des bénéfices. Après le concile tenu en 10[..] dans l'église de Westminster, où furent dépos[és] neuf évêques simoniaques, il partit de nouve[au] pour Rome le 27 avril 1103; il célébra à Chart[res] la Pentecôte, et demeura au Bec jusqu'à la m[i-]août, pour ne pas s'exposer aux chaleurs de l'I[]talie; enfin il arriva vers la fin de l'automne [à] Rome, où il fut logé au palais de Latran. A s[on] retour d'Italie, il resta longtemps en France, [où] il se réconcilia, à l'abbaye du Bec, avec le [roi] d'Angleterre, alors en Normandie : cette réco[n]ciliation avait été amenée par Adèle, comte[sse] de Blois, sœur du roi Henri. Le 15 août 10[..]

(1) Robert, duc de Normandie, partant en 1096 p[our] la croisade, céda son duché pour trois ans à son frè[re] moyennant une somme à laquelle Anselme contrib[ua] pour 200 marcs d'argent.

Anselme reprit son siége archiépiscopal, et mourut trois ans après à l'âge de soixante-seize ans, et dans la seizième année de son épiscopat. Son corps fut porté à Cantorbéry, et enterré auprès de celui de Lanfranc.

Saint Anselme laissa différents ouvrages, dont voici les principales éditions : la première est de Cologne en 1612, due aux soins de Jacques Picard de Beauvais, chanoine régulier de Saint-Augustin, de l'abbaye de Saint-Victor-lez-Paris. En 1630, le P. Théophile Raynault, jésuite, fit imprimer à Lyon les œuvres de saint Anselme, et y ajouta diverses pièces qui avaient été tirées de la bibliothèque du Vatican. Il les divise en quatre parties : *Didactica*, *Ascetica*, *Parænetica*, et *Notha*. Enfin le P. dom Gabriel Gerberon, religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, a donné en 1675 une nouvelle édition des œuvres de ce prélat, imprimée à Paris; il a eu soin, non-seulement de revoir les anciennes éditions, mais encore les manuscrits conservés dans les riches bibliothèques de France et d'Angleterre; il a vu dans celle de Coton diverses épîtres inédites de saint Anselme, et il en a formé un quatrième livre, qu'il a ajouté aux trois que le P. Picard avait déjà publiés. Il divise ses œuvres en quatre parties : la première contient les traités dogmatiques de philosophie et de théologie; la deuxième, les pièces d'exhortations, comme les sermons et les homélies; la troisième, les œuvres ascétiques ou spirituelles; enfin la quatrième, les épîtres. On y trouve aussi des notes et des éclaircissements. Le même dom Gerberon a ajouté à ces ouvrages ceux d'Edmer ou Éadmer, moine bénédictin, secrétaire d'Anselme, et auteur de la *Vie* de ce saint prélat.

Saint Anselme fut un second Augustin, supérieur à tous ses contemporains par la sagacité de son esprit et ses talents en dialectique, égal aux plus éminents en vertu et en piété. En lui se manifesta vivement le besoin d'une philosophie religieuse, et il s'efforça d'y satisfaire en ramenant à une même série de raisonnements les vérités religieuses, rédigées, pour la plupart, d'après la doctrine d'Augustin. Ce fut pour cet objet qu'il composa son *Monologium, sive exemplum meditandi de ratione fidei;* l'auteur y essaye de développer systématiquement la science de Dieu et des choses divines d'après des principes rationnels, tout en mettant la foi au-dessus de la théologie naturelle dans son *Proslogium* (Monologue adressé à l'esprit), autrement intitulé *Fides quærens intellectum*, où il se proposa de démontrer l'existence de Dieu par l'idée du Très-Grand (c'est-à-dire de l'être parfait). Un moine de Marmoutier, *Gaunilon*, combattit avec habileté cette preuve ontologique. Ses écrits, *Cur Deus homo*, et de *Concordia prædestinationis*, ont fait époque dans l'histoire de la philosophie chrétienne. Anselme peut être considéré comme l'inventeur de la métaphysique scolastique, par l'exemple qu'il donna le premier, bien que d'autres voies aient été préférées, et qu'une partie de ses idées soient restées sans développement.

Vie de saint Anselme, par Éadmer, son secrétaire, et par dom Gerberon, dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, II, p. 685. — Guill. de Malmesbury, *de Gestis pontificum Anglorum*. — *Histoire littéraire de la France*, IX, p. 398-465. — Lingard, *Histoire d'Angleterre*. — M. Ampère, *Histoire littéraire de la France*. — B. Horéau, *De la philosophie scolastique*, t. I, p. 177 et suiv. — M. Bouchitté, *le Rationalisme chrétien à la fin du onzième siècle;* Paris, 1842, in-8°; — Raineri, *Istorica panegirica* de saint Anselme; Modène, 1693-1706, 4 vol. in-4°. — Joanis Salisberiensis, *de Vita Anselmi*, dans Wharton, *Anglia sacra*, II, p. 149. — Frank, *Anselme de Cantorbéry;* Tubingue, 1842. — Hasse, *Vie d'Anselme de Cantorbéry;* Leipzig, 1843, in-8°.

ANSELME DE LIÉGE, doyen de la cathédrale de cette ville et historien, mort, à ce que l'on suppose, vers l'an 1056. L'évêque Vazon se l'attacha à cause de son mérite éminent, et le successeur de Vazon alla avec lui en pèlerinage à Rome en 1053. Anselme devint ensuite doyen de la cathédrale. On a de lui une *Histoire des évêques de Liége,* commencée déjà par le chanoine Alexandre, et continuée par Anselme vers l'an 1050, jusqu'en 1056. L'ouvrage se compose de deux parties : la première contient l'histoire des vingt-sept premiers évêques de Liége : c'est une reproduction de la même histoire, par l'abbé Hériger; l'autre partie est la suite des évêques jusqu'à Vazon inclusivement. L'auteur déclare qu'il a puisé aux sources et à ses propres souvenirs. Cette seconde partie se trouve dans Martène, d'après un manuscrit ancien de plus de six siècles, émané de l'abbaye de Saint-Hubert, et qui avait appartenu à M. de Crassier.

Martène, *Amplissima collectio*, t. II, 1729. — Fabricius, *Bibl. med. et inf. ætatis*, lib. I. — Sax, *Onomasticon literarium*, p. 11. — D. Rivet, *Histoire littéraire de la France*, t. VII, 472-476.

ANSELME DE RIBEMONT (le comte), chroniqueur français, mort en 1099. Il descendait des anciens comtes de Valenciennes : ses parents lui firent donner l'instruction que comportait l'époque; et, à juger d'après ce qui reste de ses écrits, il répondit à ce qu'on attendait de lui. De 1070 à 1095, Anselme ne s'occupa guère qu'à doter les abbayes ou les monastères, celui de Notre-Dame de Ribemont en particulier. Mais lorsque, en 1095, le concile de Clermont décida la croisade, le comte de Ribemont se rangea sous la bannière de Godefroi de Bouillon. Les historiens de l'expédition rendent témoignage à la valeur d'Anselme. Il se distingua devant Antioche et Nicée; mais le siége d'Archos ou Arcos, dans le voisinage de Tripoli, devint funeste au comte de Ribemont, qui y perdit la vie, d'un coup de pierre reçu à la tête. Un chroniqueur contemporain, Raymond d'Agiles, raconte que l'infortuné croisé eut, la nuit qui précéda sa mort, une vision qui lui annonçait sa fin, et qu'il s'y prépara dès lors sérieusement.

Il ne reste de lui que la seconde de ses deux *Relations des événements de la croisade;* elle a été recueillie, d'après un manuscrit de Baluze, par d'Achéry. Comme la première, cette relation, mentionnée par Guibert de Nogent, s'adresse à Manassé, archevêque de Reims : Anselme lui rappelle ce qu'il a déjà raconté touchant la prise de Nicée et le passage de la Romanie et de l'Arménie par les croisés; et il voit la cause de leurs succès dans les prières qu'il avait recommandé de faire pour eux.

Fabricius attribue, à tort, au comte de Ribemont une description de la terre sainte, qui se trouve dans les *Antiquæ lectiones* de Canisius, t. VI. C'est évidemment l'œuvre d'un Anselme postérieur de plusieurs siècles à celui dont nous venons d'écrire l'histoire. V. ROSENWALD.

D'Achéry, *Spicilegium*, t. VII. — Guibert de Nogent et Raym. d'Agiles, dans Bongars, *Cesta Dei per Francos*, 1611. — *Histoire littéraire*, t. VIII, 496-500. — Fabricius, *Biblioth. med. et infim. latin.*, t. I.

ANSELME, moine de l'abbaye de Saint-Remi, écrivain du onzième siècle. On ne sait rien de sa vie : seulement il écrivit en 1056, sur l'invitation de son abbé, la relation de la dédicace de l'église de Saint-Remi, en 1049, par le pape Léon IX. Son livre est intitulé *Histoire de l'église de Saint-Remi de Reims*, et contient diverses parties : 1° Description de la nouvelle église; — Relation du voyage du pape Léon IX à Reims : cette partie du livre a fait appeler cet ouvrage, par Sigebert, *l'Itinéraire du pape Léon IX*, et compte rendu du concile tenu en cette occasion les 2 et 3 octobre 1049; — Dédicace et translation du corps de saint Remi en octobre 1049; — *Récit de quelques miracles*, avec une lettre du pape aux Français pour les engager à célébrer la fête de la translation de saint Remi.

Sigebert, *De Scriptoribus ecclesiasticis*, ch. 152. — Mabillon, *Acta Sanctorum ordinis S. Benedicti*. — *Hist. litt. de la France*, VII, 477-479. — Fleury, *Hist. ecclés.*

ANSELME DE LAON, en latin *Anselmus Laudinensis*, célèbre théologien, surnommé *Doctor scholasticus*, mort le 15 juillet 1117. Il était fils d'un laboureur, et étudia probablement sous saint Anselme de Cantorbéry, à la célèbre abbaye du Bec en Normandie. Vers 1076 on le trouve à Paris tenant une école avec Manegold, surnommé *le Maître des docteurs*, et contribua, par son enseignement, à jeter les fondements de l'université de Paris. Le pape Eugène III (Marlot, *Metropolis Remensis Historia*, t. II, p. 285) le désigne comme le restaurateur des études théologiques en France. Un peu avant 1200, Anselme revint dans sa ville natale pour diriger l'école attenant à la cathédrale, dont il avait été élu archidiacre. L'école de Laon attira des jeunes gens de tous les pays de l'Europe. Ennemi des subtilités théologiques, Anselme s'attachait surtout à former le cœur de ses élèves. Aidé de son frère Raoul ou Rodolphe, qui montrait la dialectique, il s'était réservé l'enseignement de la théologie, qui consistait dans une simple exposition de l'Écriture sainte, appuyée sur l'autorité des Pères de l'Église. Abailard le dépeint comme un vieillard orthodoxe, instruit, disert, mais dont l'esprit manquait de fermeté et de décision : « Qui l'abordait incertain sur un point douteux, le quittait plus incertain encore. » Il charmait ses auditeurs par une étonnante facilité d'élocution; mais le fond des idées était peu de chose, et il ne savait ni résister ni satisfaire à une question. « De loin, dit Abailard, c'était un bel arbre chargé de feuilles; de près, il était sans fruits, ou ne portait que la figue aride de l'arbre que le Christ a maudit. Quand il allumait son feu, il faisait de la fumée, mais point de lumière. » Ce jugement n'est peut-être pas exempt de partialité; car Abailard, de disciple qu'il était, devint un des plus ardents adversaires d'Anselme de Laon. Ce fut en 1113 qu'Abailard suivit les leçons de ce maître. On cite encore, parmi les disciples d'Anselme, Vicelin, apôtre des Vandales et des Bohémiens; Guillaume de Champeaux, évêque de Châlons; Gilbert de la Porée, évêque de Poitiers; Geoffroi le Breton et Hugues d'Amiens, archevêques de Rouen; Matthieu, cardinal-évêque d'Albano; Gui d'Étampes, évêque du Mans; Guillaume de Corbeil, archevêque de Cantorbéry en 1123, et Robert de Béthune, évêque d'Hereford, tous personnages célèbres de leur temps. En un mot, l'école de Laon était alors aussi renommée que l'avait été celle d'Alexandrie sous Origène; son apogée dura depuis 1100 jusqu'en 1117.

Plein de modestie et tout entier à son enseignement, Anselme refusa pour lui-même plusieurs évêchés, et pour ses neveux les titres de noblesse que lui avait offerts le chancelier Étienne de Garlande : « Laissez mes neveux, lui dit-il, dans la condition où ils sont nés; je me reprocherais de leur avoir procuré des honneurs si contraires à l'humilité que nous recommande l'Écriture. » La mort de Coucy, évêque de Laon, en 1107, fut l'occasion de graves désordres. Le chapitre élut Gaudry évêque, à la sollicitation du roi d'Angleterre. Anselme seul s'opposa à cette élection, et alla en conférer avec le pape Pascal II, qui se trouvait alors à Dijon; mais sa démarche fut sans résultat. Quelque temps après, le peuple de Laon, mécontent de la conduite de Gaudry, massacra cet évêque, et mit le feu à l'évêché et à la trésorerie : l'incendie se communiqua à la cathédrale, qui fut réduite en cendres. « Anselme, que Dieu, dit le moine Hermann, avait sauvé comme un autre Jérémie, pour consoler son peuple, fit alors connaître les différents passages de l'Écriture appropriés aux événements, et capables de ramener la soumission aux ordres de la Providence. » (Guibertus Novig., *De vita sua*, p. 528.) Il parvint à rétablir l'ordre, et mourut à un âge très-avancé. Son corps fut enterré dans l'abbaye de Saint-Vincent, et l'épitaphe

qu'on plaça sur sa tombe a été longtemps prise pour celle d'Anselme de Cantorbéry.

Plusieurs ouvrages d'Anselme de Laon ont été attribués à son homonyme, archevêque de Cantorbéry. Les plus authentiques sont : 1° une glose interlinéaire de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont le texte est expliqué par de courtes notes, tirées principalement des Pères de l'Église. Cette glose fut prise pour modèle par la plupart des commentateurs postérieurs, et surtout par Gilbert de la Porée et Pierre Lombard. Anselme fit aussi des additions à la glose marginale (*Glossa ordinaria*) de Walafrid Strabon, et le tout fut publié sous le titre : *Glossa interlinaris in totum Vetus et Novum Testamentum, una cum glossa ordinaria edita;* Bâle, 1502, 1508, in-fol. On a encore publié sous le nom d'Anselme (probablement *Anselme d'Auxerre*), des commentaires sur saint Matthieu, sur les Psaumes, sur saint Jean, sur l'Apocalypse; Cologne, 1573 et 1612, et Anvers, 1651, in-8°. F. H.

Histoire littéraire de la France, t. VII, p. 89-92; t. IX, p. 35; t. V, p. 62. — Lelong, *Bibliotheca sacra*, p. 610.

ANSELME *de Havelberg*, évêque saxon, mort en 1159. L'empereur Lothaire II l'envoya à Constantinople, après 1137, probablement pour conférer avec Jean Comnène, qui y régnait alors, au sujet des matières qui avaient donné lieu précédemment à une ambassade de l'empereur d'Orient. Anselme entra aussi en controverse avec les membres de l'Église grecque, à l'occasion des dissentiments qui la séparaient de l'Église latine. En 1145, l'envoyé de Lothaire vint à Tusculum; il s'y rencontra avec le pape, qui l'invita à lui rendre compte de ce qui avait été dit de part et d'autre. C'est ce qui donna lieu à l'ouvrage d'Anselme, intitulé : Ἀντικείμενα (le Pour et le Contre). En 1155, il fut élu archevêque de Ravenne par le peuple et le clergé de cette cité, et exarque de la province par l'empereur Frédéric Barberousse, au retour d'une mission que lui avait confiée cet empereur, à l'effet d'entraîner Emmanuel Comnène dans une alliance contre le roi de Sicile.

L'Ἀντικείμενα d'Anselme se trouve dans le *Spicilége* de d'Achéry; il est divisé en trois parties. La première traite de la perpétuité et de l'unité de l'Église; la seconde partie rend compte de la conférence publique d'Anselme avec l'archevêque de Nicomédie, sur la procession du Saint-Esprit. L'archevêque concède ce point que *le Saint-Esprit* EST *du Fils, qu'il est envoyé par lui, et qu'il entend la parole du Fils.* Seulement cela ne veut pas dire que le Saint-Esprit *procède* du Fils, point de controverse qui ne se trouve pas formellement exprimé dans l'Évangile. La troisième partie est la relation d'une autre conférence avec le même archevêque au sujet de la prééminence de l'Église de Rome. L'adversaire d'Anselme accorde encore que cette Église est l'aînée des deux sœurs; il lui reconnaît le droit de présider les conciles; mais il lui refuse le droit de réglementer l'Église grecque sans son consentement, et sans y être autorisée par les termes mêmes de la sainte Écriture. Le reste du livre a trait aux usages de la communion grecque. Ces deux dernières parties de l'ouvrage sont écrites en forme de dialogue.

D'Achéry, *Spicilegium*, t. I, 2e édit. — Oudin, *Commentarius de Scriptoribus Ecclesiæ antiquæ*, t. II, col. 1428. — Fleury, *Hist. ecclés.*, l. LXIX, ch. 17 et 42, liv. LXX, 4 et 29. — Dupin, *Hist. des Controv.*, etc., dans le douzième siècle.

***ANSELME** (*Dædalus*), sculpteur milanais, vivait vers la fin du douzième siècle. On voit sur une des portes de Milan, avec une inscription latine portant le nom de ce sculpteur, un bas-relief assez grossièrement exécuté, et représentant l'expulsion des Juifs et des ariens. Les figures en sont courtes, et manquent de proportion. Hagen parle d'Anselme dans son ouvrage intitulé *Briefe in die Heimath.*

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

***ANSELME DE PARME** (*George*) a écrit sur la musique, et vécu au quinzième siècle. Gerber croit que c'est le même qu'Anselme Flamand, musicien du duc de Bavière, considéré par Zacconi comme le premier auteur de l'addition de la septième note aux six premières de l'hexacorde de Gui d'Arezzo. Mais cette opinion ne se soutient pas; car Anselme de Parme a vécu à une époque antérieure à celle dont parle Zacconi, qui est le seizième siècle. Gaforio parle d'Anselme dans ses ouvrages; et c'est d'après le premier de ces auteurs que Forkel le mentionne à son tour. Mais les doutes disparaissent devant la découverte d'un manuscrit d'Anselme, intitulé *De harmonia dialogi*, faite en 1724, dans des circonstances assez curieuses. Un ami de Pierre Mazzuchelli, directeur de la bibliothèque Ambrosienne, étant entré chez un épicier, remarqua que, pour envelopper l'objet vendu, le marchand déchirait une page d'un in-folio sans couverture. L'acheteur acquit le volume, le montra à Mazzuchelli, qui reconnut aussitôt combien il était précieux, et le déposa à la bibliothèque Ambrosienne. Il paraît, au surplus, que cette copie des dialogues d'Anselme avait appartenu à Gaforio. Voici, en effet, ce qu'on lit à la fin du manuscrit, et d'une autre écriture que celle du corps de l'ouvrage : *Liber Franchini Gafori Laudensis, musicæ professoris, Mediolani phonasci.*

Le P. Affo fait d'Anselme un professeur de mathématiques, et assure qu'il était mort avant 1443. Le titre de l'ouvrage cité vient à l'appui de cette conjecture; car il est ainsi conçu : *Præstantissimi ac clarissimi musici, artium medicinæque ac astrologiæ consumatissimi Anselmi Georgii Parmensis, de musica dicta balnearum.* On conclut de là qu'Anselme était à la fois musicien, médecin, et astronome ou

astrologue. L'ouvrage de *Harmonia dialogi* est dédié à un des interlocuteurs, Pierre de Rossi, appelé, dans le texte, *Pietro de Rubeis*. Ce personnage avait été le protecteur d'Anselme. La dédicace est ainsi conçue : *Magnifico militi domino et benefactori meo optimo domino Petro Rubeo, Georgius Anselmus salutem et recommandationem Disputationem nostram de Harmonica celesti quam Corsenæ septembri proximo in Balneis habuimus redactam tuo jussu his in scriptis ad te mitto. Quantum tamen recolere volui : Quatenus quod erratum aut neglectum fuerit pro arbitrio emendes. Vale integerrime heros.* Ex Parma, idus aprilis 1434. On voit par là que l'ouvrage fut terminé au commencement de cette même année.

Le livre *De Harmonia dialogi* se compose de quatre-vingt-sept feuillets in-fol. Il est divisé en trois dialogues, intitulés : 1° *De Harmonia celesti;* — 2° *De Harmonia instrumentali;* — 3° *De Harmonia cantabili*. Il est à regretter, pour l'histoire de l'art, que les exemples de musique manquent dans le manuscrit.

Affo, *Memorie degli Scrittori et Letterati Parmigiani.* — Forkel, *Littérature musicale.* — Gerber, *Neues Lexik. der Tonk.* — Zacconi, *Prattica di musica*, part. II, ch. IV. — Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*

ANSELME ou **ANSELMO** (*George*), poëte latin moderne, né à Parme vers le milieu du quinzième siècle, mort en 1525. Il était médecin, et en même temps littérateur distingué. Le volume qui contient ses poésies latines est fort rare; il est intitulé *Georgii Anselmi Nepotis Epigrammaton libri septem; Sosthyrides; Palladis Peplus; Eglogæ quatuor;* Venise, 1528, in-8°. L'auteur est surnommé *Nepos* (neveu), pour le distinguer d'un autre George Anselme, son aïeul, mathématicien et astronome.

George Anselme le jeune a donné, outre ses poésies : 1° des éclaircissements sur quelques comédies de Plaute, auxquels il lui a plu de donner le titre d'*Epiphyllides*. Ils se trouvent dans l'édition de Plaute donnée à Venise par Pierre Sessa en 1518, et avaient paru pour la première fois dans celle de Parme, 1509, in-fol., avec les commentaires de Burchard Pylades et de Thadée Ugoletus; — 2° la vie d'un romancier célèbre dans son temps, nommé Jacques Cavicco, compatriote d'Anselme, et mort en 1511.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Ginguené, dans la *Biographie universelle.*

ANSELME ou **ANSELMO** (*Antoine*), jurisconsulte hollandais, né vers la fin du seizième siècle, mort en 1668. Il fut échevin d'Anvers, et laissa plusieurs ouvrages de droit public, dont les principaux sont : 1° *Codex Belgicus;* Anvers, 1649, in-folio; — 2° *Scribonianus Belgicus;* Bruxelles, 1663, in-folio; — 3° un *Recueil d'édits* en flamand, 1648, 4 vol. in-fol; un autre de *Consultations*, publié à Anvers en 1671, in-folio.

Foppens, *Bibliotheca belgica.*

ANSELME DE SAINTE-MARIE (le P. *Pierre de Guibours*), généalogiste français, né à Paris en 1625, mort dans sa ville natale en 1694. Il était de l'ordre de Saint-Augustin, et a publié : l'*Histoire généalogique et chronologique de la maison de France et des grands officiers de la couronne*, 1674, 2 vol. in-4° : livre continué par Dufourni et par Ange de Sainte-Rosalie et Simplicien de l'ordre de Saint-Augustin; 9 vol. in-fol., 1726-1733. Il se compose de trois parties qui avaient été publiées séparément sous les titres : *le Palais de l'Honneur, contenant les généalogies historiques des illustres maisons de Lorraine et de Savoie, et de plusieurs nobles familles de France*, 1663-1668, in-4°; — *le Palais de la Gloire, contenant les généalogies historiques des illustres maisons de France et de plusieurs nobles familles de l'Europe*, 1664, in-4°; — *la Science héraldique*, 1675, in-4°; — *le Palais de l'Honneur, ou la Science héraldique du blason, contenant l'origine des armoiries*, etc.; Paris, 1686, avec fig.

Lelong, *Bibliothèque historique de France*, t. II, n° 24837. — David Clément, *Bibliothèque curieuse*, t. I, p. 355.

ANSELME (le P. *Antoine*), célèbre prédicateur, né le 13 janvier 1652 à l'Isle-Jourdain, dans le comté d'Armagnac, mort à Saint-Sever le 8 août 1737. Fils d'un chirurgien renommé, il étudia à Toulouse, et se livra au ministère de la prédication; il débuta à Gimont avec tant de succès, qu'il y reçut le surnom de *Petit Prophète*, qu'il conserva toujours. Il alla ensuite prêcher à Toulouse: le marquis de Montespan, qui l'entendit, fut enchanté de son éloquence, et lui confia l'éducation de son fils. Anselme vint avec son élève à Paris, où ses sermons obtinrent le même succès. Madame de Sévigné en fait un grand éloge (lettre du 8 avril 1689). En 1681, l'Académie française le choisit pour prononcer devant elle le panégyrique de saint Louis, et dès lors il prêcha à la cour et dans toutes les grandes paroisses de la capitale. En 1710, il devint membre de l'Académie des inscriptions, et mourut à quatre-vingt-cinq ans dans l'abbaye de Saint-Sever, que Louis XIV lui avait donnée en 1699. On a du père Anselme : des odes imprimées dans le *Recueil de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse;* — des panégyriques des saints et des oraisons funèbres à Paris en 1718, 3 vol. in-8°, avec son portrait; — *Sermons pour l'avent, le carême, et sur divers sujets;* Paris, 1731, 4 vol. in-8° et 6 vol. in-12; — diverses dissertations insérées dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, des années 1724 à 1729.

Lettres de madame de Sévigné. — Millin, dans la *Biographie universelle.*

ANSELME (*Jacques-Bernard-Modeste* D'), général français, né à Apt le 22 juillet 1740, mort en 1812. Colonel de grenadiers avant la révolution, il fut élevé au grade de maréchal de

camp en 1791, et chargé du commandement de l'armée du Var. Lors des troubles occasionnés à Perpignan en avril 1792 par les soldats du régiment de Vermandois, Anselme se rendit aux casernes avec les autorités de la ville, et parvint à apaiser les mutins. Dans le mois de septembre suivant, il passa le Var à la tête de son corps d'armée, s'empara de Nice et de la forteresse de Montalban; il fit ensuite capituler le château de Villefranche, défendu par cent pièces de canon, et remporta une victoire complète sur l'ennemi. Le 3 décembre 1792, un aide de camp du général Anselme, accompagné d'une nombreuse députation de Marseillais, présenta à la convention, au nom du général, quatre drapeaux pris à l'ennemi. Peu après le général Anselme éprouva des revers, et fut battu à Saspello. Les commissaires envoyés à l'armée du Var le suspendirent de ses fonctions, et l'accusèrent d'avoir favorisé le pillage dans le pays de Nice. Il publia un *Mémoire justificatif* en mars 1793 (brochure in-4° de 35 pages), où il attribue les désordres qui eurent lieu à la négligence du général Montesquiou. A la séance du 16 février, Anselme fut décrété d'arrestation, et envoyé à l'Abbaye. La révolution du 9 thermidor (27 juillet 1794) le rendit à la liberté, et il finit ses jours dans une obscure retraite.

Biographie des Contemporains.

ANSELME. *Voy.* Ascelin.

* **ANSELMI** (*Batista*), médecin, né en Liguni, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il exerça la médecine à Gênes. On a de lui : *Breve discorso della Peste;* Gênes, 1630; — *Opera nella quale si dichira l'essenza della Peste;* Gênes, 1638, in-4°; — *Consultatio pro ill. Pellina Spinula;* Bologna, 1643, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **ANSELMI** (*Michel-Ange*), peintre italien, natif de Lucques, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fait le plus d'honneur à l'école de Sienne, et eut pour premier maître Razzi, dit *le Sodoma;* il jouit à Parme des conseils du Corrège, qu'il aida ensuite dans la *décoration de la cathédrale.* Le muséum du Louvre a de ce maître un excellent tableau apporté de Parme.

Affo, *Il Parmigiano servitore di Piazza,* etc. — Lanzi, *Storia pittorica.*

* **ANSELMO** (*Giorgio*), mathématicien et astronome, natif de Parme, mort en 1440, était l'aïeul du poëte latin de ce nom. On trouve dans la bibliothèque du Vatican un manuscrit intitulé *Georgii de Anselmi Astronomia.* Il y a en outre, dans les poëmes du petit-fils, deux épigrammes intitulées : la première, *In Dialogos de Harmonia Georgii Anselmi avi;* l'autre, *In Libros Astrologicarum Institutionum Georgii Anselmi avi.* Le poëte consacra encore à la mémoire de son aïeul l'inscription suivante, placée dans l'église Saint-Thomas, à Parme : *Memoriæ Georgii Anselmi avi, viri illustr., qui mathem. duo de XX, Voluminibus in lucem revocavit, Georgius Anselmus pientiss. nepos posuit,* H. M. H. N. S.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **ANSELMUS** (*Aurelius* ou *Aurelio Anselmi*), médecin, natif de Mantoue, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il eut le titre de premier médecin du duc de Mantoue. On a de lui : *Gerocomica, sive de senum Regimine opus;* Venise, 1606, in-4°. L'auteur y fait l'éloge de la vieillesse, qu'il n'avait pas encore atteinte; il indique surtout le régime qui convient à cet âge de la vie.

Anselmi, *Gerocomica.*

* **ANSELMUS DE JANUA**, chirurgien du treizième siècle. On l'a cru originaire de Gênes; mais, d'après une ancienne liste des professeurs de Montpellier, il est natif de la Porte, village du Languedoc. Sprengel lui donna, on ne sait sur quelle autorité, le prénom de *Baptiste,* et le confond avec *Baptiste Anselmi* de Gênes. Il est mentionné dans la *Chirurgie* de Lanfranc, pour une application malheureuse du trépan; et Gui de Chauliac le cite, sous le nom d'*Ansericus de Janua,* comme l'inventeur d'un emplâtre composé de résine, de térébenthine, de vinaigre et de certaines herbes, emplâtre qu'il avait présenté au pape Boniface VIII. H.

Astruc, *Mémoires de la faculté de médecine de Montpellier,* p. 150. — Haller, *Biblioth. chirurgica.* — Sprengel, *Hist. de la medecine.*

ANSIANY (*Jean-Joseph-Éléonor-Antoine*), peintre d'histoire, né à Liége en 1764, d'une famille connue dans le barreau. Il commença par l'étude du droit, qu'il quitta pour se livrer à celle des beaux-arts. Il y fit de tels progrès, qu'à dix-sept ans il mérita de recevoir des mains du prince de Liége, qui venait de fonder une académie de peinture, la médaille d'or destinée au premier prix de dessin. Il se rendit ensuite à Anvers, pour y étudier l'école flamande; puis, entraîné par un jeune Français qui lui avait vanté l'école de Paris, il vint s'y perfectionner sous les David, les Regnault et les Vincent, et remporta des prix dans différents concours. Ne pouvant se rendre en Italie, il étudia les chefs-d'œuvre apportés en France à la suite de nos victoires. Des portraits en pied, entre autres celui du maréchal Kellermann, de Mlle Mézerai, commencèrent la réputation d'Ansiany. En 1801 il exposa une *Sapho* et une *Léda* qui attirèrent l'attention; en 1810, *Angélique et Médor inscrivant leurs noms sur un tronc d'arbre*, tableau fort admiré alors; et en 1812 et 1814, *l'Assomption* et *la Résurrection.* L'Institut le cite comme un des peintres qui méritaient le plus d'être employés par le gouvernement. Il peignit ensuite un *Richelieu présentant le Poussin à Louis XIII*, pour le musée de Bordeaux et pour l'hôtel de ville d'Hoye; un *Retour de l'enfant prodigue*, qui lui valut une médaille d'or. Ce tableau fut suivi d'un *Saint*

Jean reprochant à Hérode sa conduite licencieuse; d'un *Jésus bénissant les enfants;* enfin d'un *Moïse sauvé des eaux*, tous trois exposés au salon de 1821. Il fit encore plusieurs portraits d'hommes célèbres, remarquables par la ressemblance. Ansiany travaillait, vers la même époque, à une *Flagellation* de grande dimension pour la cathédrale de Metz, et à une *Annonciation de la Vierge* pour l'infirmerie de Marie-Thérèse. On a distingué, à l'exposition de 1824, son tableau représentant *Saint Paul à Athènes.* La cathédrale du Mans a de cet artiste un tableau représentant l'*Adoration des Mages*, et la cathédrale d'Arras, la *Résurrection.* Ansiany a traité aussi des sujets dans le genre gracieux, recueillis par quelques amateurs.

Gabet, *Dictionnaire des artistes de l'école française au dix-neuvième siècle.* — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — *Biographie universelle et portative des Contemporains.*

ANSIAUX (*Emmanuel-Antoine-Joseph*), jurisconsulte belge, né à Liége le 1er janvier 1761, mort à Munster le 27 février 1800. Forcé de s'expatrier à la révolution liégeoise, il se retira en Allemagne, où il devint historiographe de l'ordre noble de Saint-Hubert, et conseiller intime de la duchesse de Wirtemberg. On a de lui des *Mémoires pour servir à l'histoire de Liége,* ou *Collection des discours historiques qui ont concouru à la Société d'émulation;* Maestricht et Liége, 1785, in-8°, p. 95-107, et plusieurs articles insérés dans l'*Esprit des journaux.* Parmi ces articles on remarque une *Notice sur Lambert de Vlierden,* novembre 1784; et une *Notice sur Charles du Méan.*

Foppens, *Bibliotheca belgica.*

***ANS-IBN-MALIK,** surnommé *Abou-Hamzah*, l'un des compagnons de Mahomet, mort vers l'an 710. Il était de la tribu des Khazrej. A dix ans, il embrassa l'islamisme, suivit Mahomet à Médine, et combattit avec lui les Arabes en diverses rencontres. Sa mémoire extraordinaire lui permit de retenir tous les préceptes du prophète, qu'il transmit à son fils Málik, fondateur de la secte des málikites. Après la mort de Mahomet, Ans-Ibn-Málik se retira à Basorah, où il vécut jusqu'à l'âge de cent trois ans.

El-Nawawi, *Dict. biograph.*, part. II, p. 165. — D'Herbelot, *Bibliothèque orientale,* voc. Ans.

ANSIDEI (*Balthasar*), littérateur italien, né en 1556 à Pérouse, mort à Rome dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut conservateur de la bibliothèque du Vatican, puis garde des archives du château Saint-Ange. Il a laissé des poésies et des lettres, qui sont encore en manuscrit.

Giornale della letteratura italiana; la notice de Vermiglioli sur la vie et les ouvrages d'Ansidei.

***ANSIDEI** (*Joseph*), écrivain et poëte italien, né en 1642, mort en 1707. Son père l'envoya de bonne heure à Florence, pour être page de Ferdinand II. Quelques années plus tard, Ansidei retourna à Pérouse, pour s'y consacrer tout entier à la poésie. Il devint membre de l'Académie de Ravenne et de la Crusca. Il était surtout très-versé dans ce qui avait trait à la chevalerie: aussi fut-il souvent consulté lorsqu'il s'agissait de quelque débat relatif au point d'honneur. On a de lui: *Trattato cavalleresco contra l'abuso del mantenimento delle private inimicizie, diviso in tre libri,* in-8°; Perugia, 1691. Cet ouvrage fut beaucoup loué dans le *Giornale de' Letterati;* Modena, 1692; — *Risposte et Decisioni cavalleresche* et *J. Simboli morali e cavallereschi*, en manuscrit; *la Beltà di Fillide animaestra à non amarla, ode platonica;* poëme inédit. Ansidei édita les poëmes de Ricci, son ami, après la mort de celui-ci: *Poesie del sig. dott. Costanzo Ricci,* in-4°; Perugia, 1673. — Un des fils d'Ansidei, Marc-Antonio Ansidei, devint cardinal, et mourut en 1728.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ANSLAY** (*Brian*), appelé quelquefois BRIAN ANNESLAY, auteur ou traducteur d'un volume très-curieux, imprimé par Henry Pepwell en 1521, sur lequel Warton, dans son *History of English Poetry,* a publié des détails absolument inexacts. C'est ainsi qu'il se trompe en disant que ce volume de la traduction en vers anglais, d'un poëme français, faite à la demande du comte de Kent, est intitulée *The citie of Dames.* L'exemplaire que l'on a de ce livre au Musée britannique n'a pas de frontispice; il ouvre par une analyse du contenu, commençant par les mots suivants: *Here begynneth the boke of the Cyte of Ladyes.* Ritson, dans sa *Bibliographia poetica,* pense que ce poëme est probablement une traduction du *Trésor de la Cité des Dames*, par Christine de Pisan. Mais rien dans le poëme n'appuie cette conjecture.

Biographical Dictionary.

ANSLO (*Reinier Van*), poëte hollandais, né à Amsterdam en 1626, mort à Pérouse le 1[?] mai 1669. En 1649, âgé de vingt-trois ans, il fit un voyage à Rome. Appartenant à une famille anabaptiste, il embrassa la religion orthodoxe et passa le reste de ses jours dans la capitale de la chrétienté. La reine Christine de Suède l'avait gratifié d'une chaîne d'or, et le pape Innocent X d'une médaille du même métal. On a publié le *Recueil de ses poésies* à Rotterdam, 1713, in-8°. On y distingue sa *Couronne pour saint Étienne le martyr*, qui parut en 1646, le poëte n'ayant pas encore vingt ans. Sa tragédie de *Noces Parisiennes,* ou *de la Saint-Barthélemy* fut publiée en 1649.

Yprey, *Histoire de la langue hollandaise.* — De Vries, *Nederduitsche Dichtkunde.* — Van Kampen, *Beknop. Geschiedenis*, etc.

ANSON (*George*, baron *Soberton*), célèbre amiral anglais, né en 1697 dans le Staffordshire, mort le 6 juin 1762, troisième fils de William Anson, seigneur de Shuckborough. Il se dévou

lès son enfance au service maritime, et s'y nitia dès sa première course. Monté sur une frégate armée par la famille de sa mère, il affronta ans crainte les plus grands périls. La cour de ondres, informée de la valeur du jeune marin, e nomma en 1733 capitaine d'un vaisseau de oixante canons. Son courage, uni à la prudence, rilla dans toutes les occasions, et lui acquit ientôt un nom célèbre. L'ambitieux projet de égner sur les mers occupait l'Angleterre depuis ongtemps; elle crut pouvoir l'exécuter en partie n 1739. La guerre fut déclarée à l'Espagne, et 'Angleterre médita dès lors la conquête de l'Aérique et du Pérou. Le ministère britannique estina Anson à porter la guerre dans les possesions des Espagnols; on lui donna six navires, aontés d'environ quatorze cents hommes d'éuipage.

Anson appareilla le 18 septembre, relâcha aux es du cap Vert, toucha au Brésil, fut en vue u cap Blanc sur la côte des Patagons en février 741, et s'engagea le 7 mars dans le détroit de Leaire, qu'il conseilla d'éviter comme un passage angereux. Mais à peine en était-il sorti, qu'une empête affreuse assaillit son escadre. Cette temête dura trois mois, jeta les navires hors de leur oute dans les mers glaciales du sud, les dispersa, t causa la perte de deux d'entre eux. Deux autres eprirent la route du Brésil, dans la pensée que commandant en chef avait péri. Avec les deux avires qui lui restaient, il aborda dans l'île ferle et déserte de Juan-Fernandès; de là, il vint ttaquer la ville de Payta, la plus riche place es Espagnols dans le Pérou. Il la prit en noembre 1741, la réduisit en cendre, et emporta n butin considérable. La perte pour l'Espagne fut e plus d'un million de piastres; le gain pour les nglais, d'environ 180,000 piastres. Le vainqueur 'éloigna de Payta presque aussitôt qu'il en eut asuré la possession à l'Angleterre. Il fit voile vers s îles Laronnes avec *le Centurion*, le seul de es vaisseaux qui fût encore en état de tenir la er. Mais, avant d'y arriver, le scorbut lui vait enlevé les deux tiers de son équipage. La ontagion s'étendait sur ce qui lui restait de atelots et de soldats, lorsqu'il vit les rivages e l'île de Tinian.

Le voisinage des Espagnols ne lui permettant oint de s'arrêter dans ces parages, il prit la oute de Macao. Il y arriva en 1742, radouba on vaisseau, et se remit en mer. Quelques urs après, il rencontra un navire espagnol ichement chargé; il l'attaqua, quoique son quipage fût fort inférieur en nombre, le prit, t rentra dans le port qu'il venait de quitter. e navire espagnol portait 1,500,000 piastres en rgent, avec de la cochenille et d'autres marhandises. La célérité de cette expédition lui cquit tant de gloire, qu'il fut reçu avec distincion par le vice-roi de Macao, et dispensé des evoirs que l'empereur de la Chine exige de tous es étrangers qui entrent dans ses ports.

Anson retourna par les îles de la Sonde et par le cap de Bonne-Espérance, et arriva en Angleterre le 15 juin 1745, après un voyage de trois ans et neuf mois. Il fit porter triomphalement à Londres sur trente-deux chariots, au son des tambours et des trompettes, et aux acclamations de la multitude, toutes les richesses qu'il avait conquises. Ses différentes prises se montaient, en or et en argent, à dix millions, qui furent le prix de sa valeur, de celle de ses officiers, de ses matelots et de ses soldats, sans que le roi entrât en partage du fruit de leurs fatigues et de leur bravoure. Le titre de contre-amiral de l'escadre *Bleue* fut la première récompense d'Anson; il l'obtint en 1744, et l'année d'après il fut honoré de la place de contre-amiral de l'escadre *Blanche*. L'action qui contribua le plus à sa célébrité, après son voyage, fut son combat contre la Jonquière. Ce capitaine français ramenait en Europe une escadre composée de six vaisseaux revenant des Indes orientales. L'amiral anglais commandait une puissante flotte de quatorze vaisseaux de guerre, quand il rencontra cette escadre à la hauteur du cap Finistère. La disproportion des forces n'eût promis aucune gloire à Anson, s'il eût attaqué un guerrier moins redoutable que la Jonquière. Ce héros combattit comme il l'avait toujours fait, et il ne se rendit qu'à la dernière extrémité. « Vous avez vaincu *l'Invincible*, dit-il à Anson, et *la Gloire* vous suit. » C'étaient les noms des deux vaisseaux de l'escadre de la Jonquière. Cette victoire ne resta pas sans récompense. Le ministère britannique éleva le vainqueur à la dignité d'amiral, et, peu de temps après, il le nomma premier lord de l'amirauté.

L'Angleterre, en guerre avec la France depuis les hostilités commencées en 1755, méditait une descente sur les côtes. Anson, chargé de la seconder, couvrit la descente des Anglais à Saint-Malo en 1758. L'entreprise échoua; et les soldats échappés à la valeur française furent ramenés par Anson en Angleterre. Les fatigues de ce dernier voyage, jointes à quarante ans de courses maritimes, avaient entièrement accablé le héros anglais. Quelques jours après son retour à Londres, la mort l'enleva à sa patrie, qui déplora longtemps sa perte.

La réputation de l'amiral Anson ne fut pas seulement fondée sur le succès de ses armes; il fut homme de bien et généreux, même au milieu des horreurs de la guerre. Il n'eut d'autre défaut qu'une trop grande confiance, effet de son bon cœur. Il ne connaissait ni la société ni les hommes, dont il fut souvent la dupe. Aussi a-t-on dit de lui « qu'il avait fait le tour du monde, et qu'il n'y était jamais entré. » La relation de son voyage autour du monde parut à Londres, sous le titre : *Voyage round the World in the years* 1740 *to* 1745, *by Georges lord Anson; compiled from his papers,* by Richard Walter; in-4°, fig., 1746, réimprimée en 1776, grand in-8°; traduite en français, 1 vol. in-4°, Amsterdam, 1749,

et Paris, 1750, et réimprimée en 4 vol. in-12. Les officiers du *Wager,* vaisseau de son escadre échoué sur la côte de Patagonie, ont donné une relation particulière de leurs malheurs. On l'a publiée à Lyon, 2 vol. in-4° et in-12; c'est une espèce de supplément au *Voyage d'Anson.*

Biographical Dictionary. — Kippis, *the Life of lord Anson.* — *The Gazettes of the Day.* — *The Private character of admiral Anson.* — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

ANSON (*Pierre-Hubert*), économiste français, né à Paris le 18 juin 1744, mort le 20 novembre 1810. Membre du comité central des receveurs généraux, il fut en 1789 nommé député aux états généraux, et se fit remarquer par la libéralité de ses opinions : il demanda que les charges des privilégiés fussent employées au dégrèvement des contribuables; et appuya les plans de Necker, en votant néanmoins pour que la caisse d'escompte ne reçût pas de privilèges. En 1790, il proposa de donner cours de monnaie aux assignats; fit soumettre toute l'enceinte des murs de Paris aux droits d'entrée, et publia une lettre à l'abbé Maury sur les finances; demanda peu après la suppression de la caisse du clergé, et la liquidation de la dette publique en assignats. Le 3 février 1791, il signa en qualité de vice-président la pétition adressée au roi afin de le supplier d'opposer son *veto* au décret du 21 novembre 1790, relatif aux prêtres non assermentés. Lors des discussions relatives à la révision de la constitution de 1791, il vota la condition d'une imposition pour ceux qui seraient éligibles à l'électorat. Depuis la révolution, Anson, livré aux travaux de l'agriculture, s'était fait fermier; il était entièrement occupé de plans agronomiques, quand il fut nommé président du conseil général de préfecture du département de la Seine, et administrateur des postes. Il a publié deux *Mémoires historiques sur les villes de Milly et de Nemours,* dans les *Nouvelles recherches sur la France*, 1766, 2 vol. in-12; — *les Deux Seigneurs,* ou *l'Alchimiste*, comédie en deux actes et en vers, ouvrage fait en société avec L.-Th. Herissant; — *Odes d'Anacréon,* traduction nouvelle en vers; Paris, 1795, in-8°; — une traduction des *Lettres de milady Montague,* 1795, 2 vol. in-12, réimprimés en 1805.

Quérard, *la France littéraire.* — *Biographie des Contemporains.*

ANSPACH ou **ANSBACH**, anciennement **ONOLZBACH**, en latin *Onoldum* (margraves DE), apanage de la maison de Brandebourg (aujourd'hui province de la Bavière). *Albert*, surnommé *Achille,* hérita en 1486 de la principauté d'Anspach, à laquelle il réunit *Baireuth* en 1495, après la mort de son frère cadet. Il fut déposé par ses fils en 1515, et Anspach échut en partage à *George le Pieux* (mort en 1543), qui hérita de Baireuth en 1527, à la mort de son frère Casimir, et embrassa en 1528 le luthéranisme. Après la mort de George, les États furent de nouveau partagés : *George-Frédéric,* né en 1539, eut le margraviat d'Anspach, et succéda en 1557 à son frère aîné, Albert-Alcibiade, dans le margraviat de Baireuth. *George-Frédéric* étant mort en 1603 sans postérité, Anspach et Baireuth retournèrent à la maison de Brandebourg. L'électeur Joachim-Ernest les donna plus tard en apanage à ses deux frères, *Ernest* (mort en 1625), l'un des deux princes eut Anspach; son fils *Frédéric* fut tué à la bataille de Nordlingen le 27 août 1634. Albert, fils de Frédéric, mort en 1667, réunit les deux margraviats. Il eut pour successeur son fils *Jean-Frédéric*, mort en 1686, qui laissa ses États à son fils aîné *Christian-Albert;* celui-ci, mort à la fleur de l'âge (en 1692), eut pour successeur son frère *George-Frédéric,* qui, étant mort sans enfants en 1703, laissa ses États à son frère *Guillaume-Frédéric.* A la mort de celui-ci en 1723, le gouvernement resta entre les mains de sa veuve, Charlotte de Wurtemberg, jusqu'à la majorité de son fils *Charles-Guillaume-Frédéric,* né le 12 mai 1712. Celui-ci épousa Frédérique-Louise, sœur de Frédéric-le-Grand, et mourut le 3 août 1757. Il eut pour successeur son fils, qui fait l'objet de l'article ci-dessous. H.

Kuster, *Biblioth. historica brandenburgica,* p. 623, 634.

ANSPACH et **BAIREUTH** (le margrave *Christian-Frédéric-Charles-Alexandre* D'), duc de Prusse, comte de Sayn ou marquis de Brandebourg, né le 24 février 1736, mort en 1806, était fils de la duchesse de Baireuth et Bareith, sœur du grand Frédéric, et neveu de la reine d'Angleterre, femme de George II. En 1754 il épousa une princesse de Saxe-Cobourg, succéda, le 3 août 1757, à son père dans la principauté d'Anspach, et réunit, en 1769, à ses États la principauté de Baireuth. Il passa une grande partie de sa vie à voyager en Italie, en Hollande et en France, et se livra à son goût pour les arts et pour les femmes. A Paris, il s'éprit de la célèbre tragédienne Clairon, et la fit venir à Anspach où elle passa dix-sept années, au grand scandale de la cour. Il s'attacha ensuite plus sérieusement à lady Craven, distinguée par son esprit et sa beauté, qu'il avait rencontrée plusieurs fois dans ses voyages. Après s'être séparée de son premier mari, elle vint s'établir à Anspach, où elle passa des jours heureux auprès du margrave, qu'elle aimait. Lorsque la révolution vint à éclater, le margrave, déjà dégoûté du pouvoir souverain, vendit en 1790 sa principauté au roi de Prusse, pour une rente de 400,000 thalers (environ 1,500,000 fr.). Après la mort de sa femme, qui ne lui donna pas d'enfants, il se retira en Angleterre, où il épousa lady Craven, qui venait aussi de perdre son mari. Il acheta la maison de Hammersmith, à laquelle il donna le nom de Brandebourg-House, et y vécut jusqu'à sa mort.

Mémoires de la margrave d'Anspach. — Ersch et Gruber, *Allgem. Encyclop.*

ANSPACH (*Élisabeth-Berkeley,* margravine

d'), plus connue sous le nom de *lady Élisabeth Craven,* née à Spring-Garden en décembre 1750, morte à Naples le 13 janvier 1828. La plus jeune des filles du comte de Berkeley, elle épousa en 1767 Guillaume, comte de Craven, dont elle eut sept enfants. Mais, maltraitée par lui, après une union de quatorze ans elle s'en sépara en 1781. (*Voy.* l'article précédent). En 1787, elle parcourut la Crimée, la Turquie et la Russie. Reçue à Constantinople par le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France, elle descendit, encouragée par lui, dans la grotte d'Antiparos, qui n'avait encore été visitée par aucune femme. Ce spectacle fit peu d'impression sur elle : son esprit léger et délicat était plus fait pour saisir les nuances des mœurs de la société, que pour admirer les sauvages beautés de la nature. Lord Craven étant mort en 1791, elle épousa ce *frère* d'affection (c'est ainsi qu'elle appelait le margrave d'Anspach dans sa correspondance), qui devait lui rendre un bonheur dont sa première union l'avait privée. Ce fut dans la délicieuse retraite de Brandebourg-House que lady Craven se livra à son goût pour les lettres. Après la mort du margrave en 1806, elle continua d'habiter le même château, et y donna, en 1821, asile à la malheureuse épouse du prince-régent. (*Voy.* Caroline de Brunswick.) Toujours dominée par la manie des voyages, elle parcourut de nouveau l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, et mourut à Naples, âgée de soixante-dix-huit ans. Elle écrivait dans trois langues, l'allemand, l'anglais et le français, avec de la facilité et de l'élégance.

On a de la marquise d'Anspach plusieurs comédies agréables, mais qui manquent d'originalité : *la Somnambule* (imité de Pont-de-Veyle); *la Miniature; le Pot d'argent,* espèce de farce qui a eu du succès; *Narjad,* comédie en trois actes, écrite en français; *le Déguisement,* imitation française de *She would and she would not,* par Colley Gibber. (Dans cette dernière pièce, jouée à Anspach, lady Craven s'était chargée du rôle d'Hippolyte.) La meilleure de ses pièces de théâtre est une comédie intitulée *le Philosophe moderne,* en vers français, jouée à Triezdorf, chez le margrave. C'est un tableau ingénieux des exagérations qui se sont mêlées aux nobles et sérieuses pensées du dix-huitième siècle : « Du plus grand bien au « plus grand mal, dit Montaigne, il n'y a qu'un « tour de cheville. » Toutes ces pièces ont été réunies dans le nouveau théâtre d'Anspach et de Triezdorf, publié par Asimont; Anspach, 1789, 2 vol. in-8°. On trouve toute la saillie bizarre de l'*humour* anglais dans ses *Anecdotes modernes de l'ancienne famille de Kinkervankos-Darspraken-Gotchdern,* satire très-vive de l'étiquette et de la morgue nobiliaires des petites cours allemandes. *Le Soldat de Dierestein,* ou *Amour et Clémence, histoire autrichienne,* est une parodie d'Ossian; la dédicace à l'aigle autrichienne est originale et gaie. Elle a traduit, du français, la *Relation rapide d'un voyage à Bordeaux.* Son *Voyage à Constantinople par la Crimée* (*Tourney through the Crimee to Constantinople,* Londres, 1789) est connu. On a en français deux traductions de cet ouvrage, l'une par Guédon de la Berchère, l'autre par Durand le fils. Le voyage de milady Craven renferme des observations précieuses. Si l'on en croit le biographe anglais, la première édition fut faite au profit de Mercier, auteur du *Tableau de Paris.* Elle fut encore auteur d'une de nos plus jolies romances villageoises, *Non, non, je n'irai plus au bois.* Ses mémoires (*Memoirs of the margravine of Anspach, formely lady Craven written by herself,* 2 vol., Londres, 1825), publiés en anglais, ont été traduits en français par J.-B. Parisot; Paris, 1826, 2 vol. in-8°. Ce fut son dernier ouvrage.

Biographie des Hommes vivants. — Collins, *Peerage.* — *Gentleman's Magazine,* XCVIII, 466-468. — *Biographie des Contemporains.*

ANSPRAND ou **AGIPRAND**, Bavarois d'origine, roi des Lombards, né vers 657, mort le 10 ou le 11 juin 712. Il fut proclamé roi de Lombardie en 712, après la mort d'Aribert II, et ne jouit du trône que trois mois, car il mourut dans la même année à l'âge de cinquante-cinq ans. Il eut pour successeur son fils Liutprand.

Paul Diaconus, *De gestis Longobardorum,* lib. VI.

***ANSPRAND**, appelé aussi *Ageprand,* duc de Spolète, vivait vers la première moitié du huitième siècle : son oncle Liutprand, roi des Lombards, lui donna son duché, au détriment de Transmund qui avait encouru sa disgrâce. Mais, à la mort du roi, Ansprand fut dépossédé à son tour, et Lupo mis en sa place en 745.

Fatteschi, *Memorie storico-diplomatiche del ducato di Spoleto.*

ANSSE DE VILLOISON. *Voy.* Villoison.

***ANSTETT** (*Jean-Protasius*), diplomate russe, né à Strasbourg vers 1760, mort le 14 mai 1835 à Francfort-sur-le-Mein. En 1789 il se rendit en Russie, où il resta d'abord longtemps attaché au département des affaires étrangères. Envoyé en Prusse en 1794, il accompagna le roi dans sa campagne contre la Pologne, fut ensuite chargé de régler les frontières entre la Prusse et la Russie, et plus tard employé pour la liquidation des dettes polonaises. Il géra à trois reprises différentes l'ambassade de Vienne comme chargé d'affaires, et ne la quitta que pour régler encore une fois les frontières de la Russie, du côté de la Galicie autrichienne. De retour à Saint-Pétersbourg en 1811, il devint l'année suivante directeur de la chancellerie diplomatique du prince Koutousof, et, à la mort de ce dernier, il accompagna l'empereur Alexandre dans les campagnes de 1813 et de 1814. Il négocia au nom de la Russie la convention de Kalisch, et représenta cette puissance au congrès de Prague, puis aux conférences qui produisirent

le recez territorial de Francfort. Enfin il fut jusqu'à sa mort plénipotentiaire russe près la confédération germanique à Francfort. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon.

ANSTEY (*Christophe*), poëte anglais, né en 1724, mort en 1805. Les détails de sa vie n'ont rien de bien remarquable. Il cultiva avec quelque succès la poésie, le genre satirique notamment. Entre autres productions de cette nature, son *New Bathguide*, publié pour la première fois en 1766, à l'occasion d'un séjour qu'il avait fait aux eaux, eut une vogue plus qu'ordinaire. Cet ouvrage eut plusieurs éditions; le poëte s'y attaque avec verve aux travers de l'époque : ses traits atteignent surtout certaines sectes et corporations : les méthodistes, les médecins, etc. Les biographes lui trouvent de l'analogie avec Swift et Sheridan.

Biographical Dictionary. — Rose, *New Biographical Dictionary.*

ANSTIS (*John*), antiquaire anglais, né en 1669, mort en 1744. Il était fils de John Anstis, seigneur de Saint-Néot, en Cornouailles. Dans l'année 1702, il représenta au parlement le bourg de Saint-Germain; et en 1714 il fut nommé roi d'armes, place qu'il garda jusqu'à sa mort. Il publia : *A Letter concerning the honour of Earl-Marshal*, 1706, in-8°; — *the Form of the installation of the Garter*, 1720, in-8°; — *the Register of the most noble order of the Garter, with a specimen of the lives of the knights;* 1724, 2 vol. in-fol.; — *Observations introductory to an historical essay on the knighthood of the Bath;* 1725, in-4°. Il a laissé en manuscrit un grand nombre de dissertations sur la science héraldique, les antiquités, les histoires de familles, la topographie, etc., et un ouvrage presque fini sur les sceaux en Angleterre, qu'il avait intitulé : *Aspilogia.*

Biographical Dictionary. — Nichols, *Literary Anecdotes of the Eighteenth Century*, V, p. 269-272. — Beatson; *Chronological register of both houses of the British parliament*, t. I, p. 21, 40. — Durdent, dans la *Biographie universelle.*

ANSTRUTHER (sir *John*), homme d'État anglais, né le 27 mars 1753, mort le 26 octobre 1811. D'abord partisan de Fox, il suivit plus tard l'exemple de Burke, et donna son appui à toutes les mesures propres à arrêter le progrès de la révolution française. A l'occasion de l'emprisonnement de Francis Burdett, auquel il avait contribué, il manqua d'être massacré par le peuple.

Gentleman's Magazine.

*__ANTAGORAS__ (Ἀνταγόρας), poëte grec, natif de Rhodes, contemporain du roi Antigone Gonatas, qui régna de 283 à 239 avant J.-C. Il paraît avoir suivi ce prince dans ses campagnes, et aimé la bonne chère : Athénée rapporte de lui quelques propos de table. Antagoras avait composé un long poëme épique, intitulé *la Thébaïde* (Θηβαΐς), contenant l'histoire tragique de la maison royale de Thèbes. Ce poëme paraît avoir été si ennuyeux, que tous les Béotiens se mirent à bâiller lorsque l'auteur en fit la lecture devant eux. On raconte la même histoire pour la *Thébaïde* d'Antimaque. Il ne nous reste d'Antagoras qu'une épigramme, recueillie dans l'*Anthologie grecque* (IX, p. 147), et deux petits poëmes, conservés dans Diogène Laërce (IV, 21 et 26). F. H.

Pausanias, I, 2, 3. — Athénée, VIII, 340. — Plutarque, *Apophthegmata Antigon.*, 117; *Symposiac.*, IV, 4. — Valcker, *Der epische Cyclus*, p. 109. — Anonymi *Vita Arati*, p. 444, édit. Buhle. — Mich. Apostolius, *Proverb.*, V, 82.

ANTALCIDAS (Ἀνταλκίδας), Spartiate, fameux par la paix qu'il conclut, en 387 avant J.-C., au nom de toute la Grèce, avec Artaxercès-Mnémon. Par ce traité toutes les villes grecques du continent de l'Asie furent abandonnées au roi de Perse. Les actes d'Antalcidas nous le font juger comme un habile diplomate, de cette école politique de Lysandre dévouée à la Perse, et sacrifiant les intérêts de la Grèce à ceux de Sparte. Son père, nommé Léon, paraît être le même que l'éphore éponyme dont parle Xénophon. A l'une de ces époques où Sparte était en grand danger, quand par les succès de Pharnabaze et de Conon, et par le rétablissement des Longs Murs à Athènes, la puissance de sa rivale semblait rétablie, Antalcidas fut choisi, l'an 393 av. J.-C., comme ambassadeur pour négocier auprès du satrape Tiribaze la paix de Sparte avec le roi de Perse. Les Athéniens alarmés députèrent de leur côté auprès de ce satrape une ambassade à la tête de laquelle était Conon; Thèbes, Argos et Corinthe y joignirent aussi leurs députés. Tiribaze n'osa rien conclure sans l'autorisation d'Artaxercès; mais il seconda sous main Antalcidas en lui donnant de l'argent pour continuer la guerre, et sous un vain prétexte mit Conon en prison. Tiribaze se rendit auprès du roi de Perse, et fit traîner l'affaire en longueur. A Pharnabaze, qui protégeait les Athéniens, succéda provisoirement Ariobarzane, que les liens de l'hospitalité unissaient à Antalcidas. C'est dans ces circonstances qu'Antalcidas fut envoyé de nouveau en Asie comme commandant de la flotte et comme ambassadeur. A son arrivée, il dépêcha sa flotte au secours d'Abydos bloquée par Iphicrate, et se rendit auprès de Tiribaze, qu'il accompagna peut-être auprès du roi de Perse. Il sut rendre Artaxercès favorable à Sparte, en obtint des secours, et sut l'engager à forcer Athènes d'accepter la paix, qui serait dictée par Artaxercès, sous l'influence de Sparte. Apprenant que sa flotte était bloquée à Abydos par Iphicrate, il s'y rendit par terre; et pendant la nuit, forçant le blocus, il fit diverses excursions heureuses, et rentra à Abydos, où il attendait un secours de vingt vaisseaux italiens et siciliens. Informé qu'une flotte de huit vaisseaux était partie de Thrace pour se joindre à celle d'Athènes, il mit à la voile, et parvint à s'emparer de ces huit vaisseaux. Bientôt sa flotte, accrue des vaisseaux d'Italie et de Syracuse qu'il attendait, de la flotte de toutes les villes d'Ionie placées dans la satrapie de Tiribaze, et même de

plusieurs vaisseaux qu'Ariobarzane lui envoyait de la satrapie de Pharnabaze, resta maîtresse de la mer. Athènes se vit donc contrainte à accepter la paix. Sparte, Argos, et autres États de la Grèce, la désiraient également; des députés de tous ces États se rendirent auprès de Tiribaze, qui leur lut le décret royal portant :

« Le roi Artaxercès pense qu'il est juste que les villes de l'Asie soient désormais sous sa dépendance, ainsi que les îles de Chypre et de Clazomène; que quant aux autres villes grecques, petites ou grandes, elles resteront indépendantes, excepté toutefois les îles de Lemnos, Imbros et Scyros, qui continueront à appartenir à Athènes. Si ce traité était violé par quelque État, le roi s'engage à le combattre par terre et par mer, et à fournir les subsides nécessaires. » Ce célèbre traité fut accepté par tous immédiatement l'an 387 avant J.-C. Les deux États de Thèbes, d'Argos et de Corinthe différèrent, mais pour quelques jours, leur adhésion. Si la Grèce y perdit la liberté des villes de l'Asie, elle acquit du grand roi la reconnaissance de son indépendance.

Artaxercès, satisfait de ces conventions, fit l'accueil le plus favorable à Antalcidas; et un jour, au sortir d'un repas, il lui envoya la couronne de fleurs qu'il avait sur la tête, après l'avoir trempée dans des huiles de senteur. Antalcidas retourna à Sparte, où il devint éphore. Les Lacédémoniens le renvoyèrent depuis vers Artaxercès, pour en obtenir des secours en argent; mais ce prince, qui avait d'abord appelé Antalcidas son hôte et son ami tant que Sparte était à la tête de la Grèce, ne fit plus attention à lui dès qu'il vit la puissance de Sparte abattue. Antalcidas revint à Lacédémone : exposé aux railleries de ses ennemis et craignant d'être poursuivi par les éphores, il se laissa, dit-on, mourir de faim.

La Grèce aujourd'hui se trouve à peu près dans la position du traité d'Antalcidas, excepté que quelques îles appartiennent encore aux Turcs, telles que la Crète et Samos, ainsi que les îles Ioniennes, qui sont occupées par les Anglais.

Xénophon, *Hellenica*, IV, 8 ; V, 1, 31. —Polybe, VI, 49. — Strabon, VI. — Plutarque, *Agésilas*, 23. — Isocrate, *Panegyr.* — Diodore de Sicile. — Clavier, dans la *Biographie universelle*. — Thirlwall, *History of Greece*, vol. IV, p. 445. — Smith, *Dictionary of Greek and Roman Biography*.

ANTANDRE (Ἄντανδρος), frère d'Agathocle, tyran de Syracuse, commandait en 317 avant J.-C. les troupes que les Syracusains envoyèrent au secours des Brutiens. Pendant l'expédition de son frère en Afrique, le commandement de Syracuse lui fut remis en 110. Il paraît qu'il avait eu l'intention de rendre cette ville à Amilcar, ce qui ne s'effectua pas. Antandre sut regagner la confiance de son frère, qu'il égala en cruauté. Antandre est mentionné comme συγγραφεύς parmi ceux qui ont écrit l'histoire d'Agathocle; mais son ouvrage ne nous est pas parvenu.

Diodore de Sicile, XIX. — *Mémoires, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, II, p. 100.

ANTAR, ancien guerrier et poëte arabe, était jusqu'ici connu en Europe par un poëme qui avait mérité d'être suspendu, comme un ouvrage achevé, à la porte de la Caaba, et d'être compté à ce titre parmi les moallacas. On ne savait rien au reste sur la personne d'Antar, sinon qu'il avait vécu un peu avant Mahomet, au sixième siècle de notre ère, et que ses exploits firent longtemps le sujet des entretiens de ses compatriotes. Depuis quelques années il a plus vivement fixé l'attention des Européens, à l'occasion d'un roman dont il est le héros, et qui, écrit en arabe, a une étendue d'environ douze volumes in-8°. Antar y est représenté comme le fils d'un scheik arabe, appelé *Cheddad;* mais, né d'une simple esclave, il fut relégué à la garde des troupeaux. En vain rachetait-il la bassesse de sa naissance par l'élévation de ses idées et par ses exploits prodigieux : ses compatriotes l'accablaient d'humiliations. Ce qui excitait surtout la jalousie, c'est qu'il était devenu amoureux d'une de ses cousines appelée Ibla, et qu'Ibla était recherchée par un jeune homme riche et puissant. Pareil à Hercule, il ne parvint à désarmer l'envie qu'à force de travaux et de services. Enfin, jugé digne de prendre place parmi les chefs de sa nation, il épousa Ibla, et répandit la terreur de son nom, ainsi que le bruit de sa gloire poétique, en Perse, dans l'Asie Mineure et jusqu'en Europe. Le roman d'Antar présente le développement d'une grande idée morale. On y voit un homme, privé des avantages de la figure et de la naissance, mériter par sa force d'âme, par la puissance de l'esprit et par un indomptable courage, d'occuper le premier rang parmi les hommes. L'ouvrage est écrit d'un style noble et élevé. Le récit est partie en prose, et partie en vers. L'auteur fait entrer dans son cadre tous les tableaux et tous les détails qui pouvaient donner une idée des mœurs et des usages de l'Arabie avant Mahomet. Aucun livre ne présente sur les tribus arabes des renseignements plus abondants et plus dramatiques. Malgré l'immense quantité de personnages qui y figurent, et le grand nombre d'événements enchaînés les uns aux autres, il est facile à comprendre, et jamais les épisodes ne font oublier le sujet principal. Il resterait à savoir à quelle époque a été composé ce roman. On voit assez souvent revenir dans le récit les noms d'Asmaï et d'autres écrivains des septième et huitième siècles; mais ils paraissent être simplement les auteurs que le rédacteur définitif a mis à contribution. L'ensemble du récit décèle l'influence des idées chevaleresques que les guerres des croisades introduisirent chez les Orientaux, et se rapporte à l'époque où les guerriers de l'occident se trouvaient en présence de ceux de l'orient. En effet, il est fait mention dans le dictionnaire arabe des Médecins, par Ibn-Abou-Osaybya, d'une histoire d'Antar composée, vers le milieu du onzième siècle de l'ère chrétienne, par un

médecin de la cour de Zengui, prince de Moussoul et d'Alep, lequel se nommait Aboul-Moyyad-Ibn-Alsayegh, et fut plus tard surnommé *Al-Antary* ou l'Antarien. Le roman d'*Antar* partage avec les *Mille et une Nuits* l'admiration des Orientaux, et il n'est pas de conteur arabe qui n'en récite de mémoire divers épisodes : c'est ce qui est cause des différences que les copies présentent entre elles. L'ouvrage a été traduit en turc; quant aux versions en langues européennes, il n'existe jusqu'ici que la version anglaise de la première partie du roman, par M. Terrick-Hamilton, secrétaire de l'ambassade anglaise à Constantinople, sous le titre de *Antar a Bedoueen, romance;* Londres, 4 vol. in-8°. C'est sur cette traduction qu'a été fait l'extrait publié par M. de l'Écluse dans la *Revue française* du mois de mai 1830. D'autres extraits faits sur le texte arabe ont été ensuite publiés dans le *Journal asiatique* de Paris par MM. Caussin de Perceval, Gustave Dugat, etc. [M. Reinaud, dans l'*Enc. des g. du m.* avec addit.]

Journal asiatique, avril 1838 (art. de Hammer). — De Sacy, *Notice des anciens poëmes arabes connus sous le nom de moallacas*, p. 18. — Caussin de Perceval, *Histoire des anciens Arabes*.

ANTARCTIQUE. *Voy.* Arctique.

***ANTELAMI** (*Benoît degli*), sculpteur et architecte italien du douzième siècle. Il travailla à Parme de 1178 à 1196. Il y a de lui dans la cathédrale de cette ville un bas-relief représentant le crucifiement et la descente de croix. Quoique grossier, ce travail n'a peut-être été égalé par aucun des anciens sculpteurs italiens antérieurs à Giovanni Pisano. La composition est d'une grande simplicité, malgré le nombre assez grand des figures. Ce bas-relief porte le nom du sculpteur, avec la date de 1178. Antelami construisit aussi le baptistère de Parme.

Affo, *il Parmigiano servitor di Piazza.* — Lanzi, *Storia pittorica*, etc. — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

***ANTELLOTTO** (*Bracioforte*), joaillier italien, vivait au commencement du quatorzième siècle. Suivant une ancienne chronique de la ville de Monza par Buonincontro Morizia, Antellotto fut appelé dans cette ville pour y réparer une pièce d'orfévrerie du plus grand prix et plusieurs vases d'or et d'argent, avariés par le transport. Antellotto s'acquitta de cette besogne à l'entière satisfaction de l'archevêque de Milan, qui en parle ainsi : *Antellotum Brachium fortem de Placentia domicellem meum, plenum spiritu, sapientia, intelligentia, et scientia in omni opere ad excogitandum fabre quidquid fieri poterit, ex auro et argento, ære, marmore et gemmis.*

Muratori, *Rerum Italicarum Scriptores*, vol. XII. — Cicognara, *Storia della scultura*, etc.

ANTELMI (*Joseph*), historien ecclésiastique, né à Fréjus le 25 juillet 1648, mort le 21 juin 1697. Il fut chanoine de Fréjus, et publia d'abord un traité *De Periculis canonicorum*, c'est-à-dire sur les dangers de la vie des chanoines. En 1680 il publia une dissertation *De Initiis Ecclesiæ Forojuliensis.* Cette dissertation devait précéder une histoire complète de la ville et de l'église de Fréjus, qu'il se proposait de publier; mais elle est restée manuscrite. En 1684 il obtint, par la recommandation du P. la Chaise, sous lequel il avait fait sa théologie à Lyon, la place de grand vicaire et d'official auprès de l'évêque de Pamiers. Il publia en 1689, sur les ouvrages de saint Léon le Grand et de saint Prosper, quelques notices dirigées contre le P. Quesnel : celui-ci avait attribué à saint Léon plusieurs livres qu'Antelmi restitue à saint Prosper. Le P. Quesnel lui répondit par une lettre insérée dans le *Journal des Savants* du 8 et du 15 août 1689, ce qui engagea Antelmi à répliquer par l'ouvrage suivant: *Deux Lettres de l'auteur des Dissertations sur les ouvrages de saint Léon et de saint Prosper, à M. l'abbé..., pour servir de réponse aux deux parties de la lettre du P. Quesnel;* Paris, 1690, in-4°. La dissertation d'Antelmi *sur le Symbole d'Athanase* est aussi dirigée contre le P. Quesnel. Celui-ci avait conjecturé que ce symbole était de Vigile de Thapse, évêque d'Afrique, vers la fin du cinquième siècle. Antelmi renouvela la conjecture du P. Pithou, que ce symbole est d'un théologien français du cinquième siècle, qu'il croit être Vincent de Lérins.

On a encore du même auteur : *De Ætate sancti Martini, Turonensis episcopi, et quorundam ejus gestorum ordine, anno emortuali, nec non sancto Briccio successore, Epistola ad R. P. Anton. Pagium;* Parisiis, 1693, in-8° : on y trouve la liste de tous les écrivains qui ont traité de la vie de saint Martin; — *De sanctæ Maximæ virginis, Callidiani in Forojuliensi diœcesi cultu et patria Epistola ad virum cl. Danielem Papebrochium;* lettre imprimée dans la collection de Bollandus, du 16 mai, p. 580; — *De Translatione corporis sancti Auxilii, Epistola ad virum cl. Ludovicum Thomassinum de Mazauge;* — *Assertio pro unico sancto Eucherio Lugdunensi episcopo, opus posthumum; accessit Concilium Regiense sub Rostagno metropolitano Aquensi anni* 1285; *nunc primum prodit integrum, et notis illustratum, opera Caroli Antelmi, designati episcopi Grassensis, præpositi Forojuliensis;* Parisiis, 1726, in-4°. Cet ouvrage, où l'auteur prouve qu'il n'y a eu qu'un saint Eucher, évêque de Lyon, ne fut publié qu'après la mort de l'auteur, par les soins de son frère Charles Antelmi, évêque de Grasse.

Nicéron, *Mémoires*. — Dupin, *Nouvelle bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* (dix-septième siècle). — Moreri, *Dictionnaire critique.* — Millin, dans la *Biographie universelle.*

ANTELMI ou **ANTHELMI** (*Léonce*), grand vicaire de Fréjus et prévôt de la cathédrale de cette ville, vivait vers la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle. Le P. Lelong lui attribue une vie de François Pi

quet, consul de France et de Hollande à Alep; Paris (veuve Mergé), 1732, in-12. Mais Quérard prétend que c'est l'œuvre de Charles Antelmi, évêque de Grasse. La préface donne lieu à supposer que l'ouvrage, commencé par Charles, fut continué par son frère Léonce.

Lelong, *Bibliothèque de la France*.— Quérard, *la France littéraire*.

ANTELMI (*Nicolas*), théologien, né dans la deuxième moitié du seizième siècle, mort le 2 mars 1646. Il était chanoine et vicaire général de Fréjus. Il était très-lié avec le savant protecteur des lettres, Peiresc, et fournit aux frères Gaucher et Louis de Sainte-Marthe, pour leur *Gallia christiana*, les catalogues des évêques de Fréjus, qu'il a rédigés sur les plus anciens documents de l'évêché. Nicolas Antelmi a écrit des *Adversaria* qui sont cités à la page 170 du traité de Joseph Antelmi, *De Initiis Ecclesiæ Forojuliensis;* Aix, 1680, in-4°.

Millin, dans la *Biographie universelle*.

ANTELMI (*Pierre*), théologien, né à Fréjus vers le commencement du dix-septième siècle, mort le 27 novembre 1668. Neveu de Nicolas, il étudia à Paris la théologie et la jurisprudence. De retour dans ses foyers, il voulut suivre les traces de son oncle, qui, dans sa vieillesse, avait cherché à lutter contre le célèbre Peiresc, en établissant comme lui un riche cabinet d'antiquités. Il s'appliqua donc avec ardeur à la recherche des monuments de sa patrie, et en forma une très-belle collection. Plus tard, il se défit de son cabinet en faveur de Peiresc : il lui donna entre autres le beau trépied de bronze sur lequel Peiresc a fait une dissertation (*voy.* PEIRESC). Lorsqu'en 1637 Peiresc vint à mourir, Pierre Antelmi abandonna l'étude des antiquités, pour ne s'occuper que de théologie. Il a refondu sur des actes authentiques les leçons qu'on était dans l'usage de lire aux offices de saint Léonce, et en a rejeté toutes les traditions fabuleuses concernant ce patron de l'église de Fréjus.

Louis Dufour, *Sanctus Leontius episcopus et martyr, suis Forojuliensibus restitutus;* Avignon, 1638, in-8°. — Joseph Antelmi, préface de la dissertation de Joseph Antelmi, *De Initiis Ecclesiæ Forojuliensis;* Aix, 1630, in-4°. — Millin, dans la *Biographie universelle*.

ANTELMI (*Pierre-Thomas*), littérateur et mathématicien, né le 14 septembre 1730 à Trigance en Provence, mort le 7 janvier 1783. Il fut professeur de mathématiques à l'École militaire, et directeur de l'observatoire nouvellement construit. Outre divers mémoires publiés dans la collection de l'Académie des sciences, on a de lui : des traductions de l'ouvrage italien d'Agnesi (*voy.* AGNESI), des fables allemandes de Lessing, Paris, 1764, et de la *Messiade* de Klopstock, 1769, 2 vol. in-12. Cette dernière traduction, faite en collaboration avec Junker, ne donne que les dix premiers chants.

Desessarts, *les Siècles littéraires de la France*.

ANTÉNOR (Ἀντήνωρ), prince troyen, fils d'Æsyetès et de Cléomnestre, et parent de Priam, avait épousé Théano, fille de Cisséus, roi de Thrace, dont il eut dix-neuf fils. Selon Homère, il était l'un des chefs les plus sages parmi les Troyens, et il avait donné l'hospitalité à Ménélas et à Ulysse quand ils vinrent à Troie comme ambassadeurs (*Il.*, IV, 146 et 203). Il ouvrit l'avis de rendre Hélène à Ménélas (*Il.*, VII, 348), qui auraient été tués par les fils de Priam, si Anténor ne les eût protégés. Il trahit sa patrie pendant la guerre de Troie, et entretenait une correspondance secrète avec les Grecs, principalement avec Ménélas et avec Ulysse. Ce dernier s'était introduit déguisé dans Troie : Anténor le reconnut, mais ne le dénonça point. Quand Troie fut saccagée, une peau de panthère placée à la porte d'Anténor servit de signal convenu pour que sa maison fût épargnée des Grecs; et, dans le Lesché à Delphes, lui et sa famille étaient représentés portant une peau de panthère. Après la ruine de Troie, Anténor se réfugia en Italie, où il bâtit Padoue sur les côtes de la mer Adriatique. Cette ville porta d'abord le nom de son fondateur. Tite-Live le fait venir de Paphlagonie, et aborder en Italie avec une colonie de Hénètes.

Strabon, p. 48. — Pausanias. — Virgile, *Énéide*, l. I, v. 246. — Plutarque, t. I, p. 65.

Un sculpteur athénien, du nom d'ANTÉNOR, avait fait les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, qui furent enlevées d'Athènes par Xerxès, et qu'Alexandre le Grand, ou, suivant d'autres, Antioche, renvoya en Grèce. (Pline, *Hist. Nat.*, XXXIV, 8; Pausanias, I, 8.) — Tite-Live (XLIV, 28) fait mention d'un Macédonien *Anténor*, qui commanda avec Callippus la flotte du roi Persée; et Élien (*Anim.*, XVII, 35) parle d'un écrivain de ce nom, auteur d'une *Histoire de Crète*. [*Enc. des g. du m.*]

ANTÈRE ou **ANTEROS** (saint), Grec de naissance, succéda le 21 novembre 235 à Pontien, évêque de Rome. Il mourut le 3 janvier 236, et eut pour successeur saint Fabien. Les auteurs des fausses Décrétales lui ont attribué une lettre, datée trois mois après sa mort.

Baronius, *Annales*.

ANTÉSIGNAN (*Pierre*), grammairien, natif de Rabastein, au diocèse d'Albi, vivait dans le seizième siècle. Il a donné une édition de *Térence* avec des notes; Lyon, 1556 et 1560, in-4°. Il fit une *Grammaire universelle*; Paris, 1581, in-4°; compilation confuse et indigeste. Sa *Grammaire grecque*, dont la dernière édition in-8° parut à Lyon en 1613, a été imprimée plusieurs fois. On cite encore de ce grammairien : *Thematis verborum investigandi ratio, et Praxis præceptorum linguæ græcæ*.

Bayle, *Dictionnaire critique*.

ANTHELME, *Anthelmus, Nanthelmus, Anselmus, Anselinus* (saint), né vers 1105, mort le 26 juin 1178. Descendant d'une famille noble de Savoie, il occupa d'abord les premières dignités des chapitres de Genève et de Bellay.

Dégoûté du monde, il se fit chartreux, et devint prieur de la grande Chartreuse en 1141. Pendant le schisme de Victor IV, il fit déclarer tout l'ordre des Chartreux en faveur d'Alexandre III. Ce pape le récompensa de ce service par l'évêché de Bellay, où il mourut à plus de soixante-dix ans, après avoir levé l'excommunication qu'il avait portée contre le comte Humbert, fils d'Amédée. C'était un prélat d'un esprit actif et d'un zèle ardent.

Histoire littéraire de la France, t. XIV, p. 612-614.

ANTHÉMIUS (Ἀνθέμιος), fut consul en 405, sous le règne d'Arcadius; puis préfet d'Orient et patrice. Lorsqu'en 408 Arcadius laissa le sceptre à Théodose II, qui n'avait alors que sept ans, Anthémius sut, par sa sagesse, conserver au jeune empereur son héritage. Il apaisa les querelles théologiques, arrêta les Huns, fonda des établissements utiles, et en 413 entoura Constantinople d'une nouvelle enceinte. A l'avénement de Pulchérie en 414, il résigna le pouvoir, et mourut dans la retraite. Saint Jean Chrysostome lui adressa ce bel éloge : « Au lieu de vous féliciter d'avoir réuni le consulat et la préfecture, je félicite ces deux dignités d'être si bien placées. La vertu va se trouver, à l'abri de votre tribunal, dans un asile assuré, et le temps de votre magistrature sera pour tout l'Orient une fête perpétuelle. »

Codex Theodosien, VII, tit. 13. — Socrate, *Hist. ecclésiast.*, VII, 1.

ANTHÉMIUS (*Procope*), empereur d'Occident, mort en 472. Il était de la famille de ce Procope qui revêtit la pourpre sous Valens, et il devint lui-même successivement comte d'Illyrie, consul et général des troupes de l'Orient. L'empereur Marcien lui donna ensuite en mariage sa fille Ælia-Marciana-Euphémie. A la mort de Marcien, Anthémius obtint le commandement de l'armée dirigée contre les Huns et les Goths, avec le commandement de la flotte de l'Hellespont. Il triompha de l'ennemi, et fut désigné par Léon pour aller régner à Rome, où en effet le peuple et le sénat l'acclamèrent en l'an 467. Mais un homme dominait alors réellement en Italie; c'était Ricimer. Pour s'en faire un ami, Anthémius lui fit épouser sa fille. Mais l'empereur d'Occident ne soutint pas sa réputation guerrière lorsqu'il eut à combattre en 468, pour Léon, contre les Vandales. En 471, il appela lui-même contre les Visigoths, qui ravageaient alors l'Espagne, un corps de Bretons, auxiliaires plus dangereux peut-être que l'ennemi. Mais le plus acharné de ses adversaires était toujours son gendre Ricimer. Une réconciliation de peu de durée avait été ménagée entre ces deux personnages par Épiphane, évêque de Pavie. Mais Ricimer ayant appris que Léon envoyait contre lui Anicius Olybrius, prit les devants, et se présenta sous les murs de Rome avec une armée d'Italiens, de Bourguignons et de Suèves. Il offrit à Olybrius le trône d'Anthémius. Ce dernier se réfugia dans une église, quoique le peuple et le sénat lui fussent favorables. Vainement un corps de troupes, amené à son secours par le Goth Gilimer, livra-t-il à Ricimer un combat sur le pont Hadrien; le gendre d'Anthémius vainquit l'ennemi : Gilimer fut défait et tué, et l'empereur d'Occident, arraché de son asile, fut mis à mort par ordre de son gendre. Anthémius, auquel les contemporains accordent de la piété, laissa néanmoins célébrer à Rome les Lupercales; et ce fu[t] à grand'peine que le pape Hilaire l'empêcha d[e] laisser les hérétiques tenir des assemblées dan[s] Rome. Ce fut encore sous son règne que le gouverneur des provinces gauloises, Arvandus, fu[t] condamné pour malversations dans son gouvernement.

Sidoine Apollinaire, *Anthemii Panegyricus; Epistolæ*, I, 79 et pass. — Damasius, *Vit. Isidoriap.* — Phot[ius], *Biblioth.*, p. 49. — Baronius, *Annal.*, an 467, n° 3. — Ti[l]lemont, *Hist. des emper.*, VI, et les notes de Sirmond s[ur] Sidoine et Ennodius, dans ses *Œuvres*, vol. I, p. 1647.

ANTHÉMIUS, architecte, ingénieur et mathé[]maticien, né à Tralles, en Lydie, vers la fin d[u] cinquième siècle, mort à Constantinople en 53[4,] inventa, dit-on, divers moyens d'imiter les trem[]blements de terre, le tonnerre et les éclairs. [Il] construisit aussi un immense miroir ardent, form[é] de plusieurs miroirs plats. Mais ce qui le rend[it] surtout célèbre, c'est la construction de la s[u]perbe église de Sainte-Sophie à Constantinopl[e,] dont il ne fit cependant que jeter les fondation[s;] Justinien la fit élever; et lorsqu'il vit cet ouvra[ge] achevé, il s'écria : « O Salomon, je t'ai su[r]passé! » Ce monument est dans la situation [la] plus avantageuse; il occupe le sommet d'une p[e]tite colline qui domine la ville de Constantinop[le,] du côté du sérail. La place de Sainte-Sophie e[st] presque un carré parfait de deux cent cinquant[e-]deux pieds de long sur deux cent vingt-huit [de] large. Elle est dans la direction de l'orient [au] couchant. On voit s'élever de son milieu u[ne] coupole hémisphérique de cent trois pieds de di[a]mètre, dont la circonférence est percée de ving[t-]quatre fenêtres : on compte quatre-vingts pie[ds] depuis le centre de cette coupole jusqu'au pav[é.] Elle est accompagnée de deux autres plus peti[tes] qui sont également hémisphériques. Dans le fo[nd] de ce temple est une demi-coupole, sous laque[lle] est placé le seul autel qui s'y trouve. C'est aujo[ur]d'hui l'endroit où les Turcs conservent le Kora[n.] La voûte de cette église est en pierre, et l'intérie[ur] de la coupole est orné de mosaïques; les mu[rs] sont couverts de peintures. Le pavé est compo[sé] de compartiments de marbres les plus choisi[s,] parmi lesquels le marbre rouge antique domi[ne] le plus. Il y avait au dehors un *atrium* ou ve[s]tibule, c'est-à-dire une place carrée, environn[ée] de portiques qui n'existent plus. On passe de[là] dans un portique aussi long que l'église, qui [a] trente-six pieds de large. Il est soutenu par d[es] pilastres qui tiennent lieu de colonnes, et l'[on] voit au-dessus un autre portique. On entre da[ns] l'église de Sainte-Sophie par neuf magnifiqu[es]

portes de bronze; les jambages qui les reçoivent sont de marbre blanc. La porte du milieu est la plus considérable. L'albâtre, le serpentin, le porphyre, la nacre de perle, les cornalines, ne sont point épargnées, tant au dedans que dans le dehors de cette église. On voyait autrefois dans le milieu de l'*atrium* la statue équestre colossale de l'empereur Justinien. Pour élever ce temple magnifique, Justinien se saisit des revenus publics, imposa des taxes, et prit pour couvrir la coupole le plomb des conduits des fontaines.

A peine cette église fameuse fut-elle achevée, qu'un tremblement de terre renversa le dôme; mais l'empereur le fit rétablir aussitôt. On n'y employa, dit-on, que des pierres ponces, pour le rendre plus léger; et Anthémius composa à cette occasion un ciment formé de chaux, de tuiles pilées, d'écorce d'orme hachée, d'orge bouillie délayée avec de l'eau tiède, ciment qui acquérait la dureté du fer. Depuis que les Turcs ont changé cette église en mosquée, ils ont construit vis-à-vis des quatre angles quatre minarets, c'est-à-dire quatre espèces de clochers isolés qui s'élèvent très-haut. Ils sont si déliés vers leurs pointes, qu'on les prendrait pour les vergues d'un vaisseau appareillé. Sainte-Sophie a servi de modèle à toutes les mosquées qui ont été bâties dans la suite à Constantinople. A ces détails il faut ajouter que l'on a découvert tout récemment, sous une couche de stuc, de superbes mosaïques qui faisaient l'ornement de l'église Sainte-Sophie sous les empereurs grecs, successeurs de Justinien.

Anthémius eut, avant Salomon de Caus et Papin, connaissance de la force de la vapeur. Voici à cet égard le récit d'Agathias : « Un homme perdit un procès contre un de ses voisins, nommé Zénon; pour se venger de lui, il dispose un jour dans quelques endroits de sa maison plusieurs grandes chaudières pleines d'eau, qu'il bouche fort exactement par-dessus, et sur les trous par lesquels l'eau bouillante devait s'évaporer : il met de longs tuyaux de cuir bouilli, larges à l'endroit où ils étaient cousus et attachés aux couvercles, et allant petit à petit en étrécissant par le haut en forme de trompettes. Le plus étroit de ces tuyaux répondait aux poutres et aux soliveaux du plancher de la chambre où étaient les chaudières. Il y met le feu dessous; et comme l'eau des chaudières bouillait à gros bouillons, les vapeurs épaisses de la fumée montaient en haut par les tuyaux, et ne pouvaient avoir leur issue libre, parce que les tuyaux étant étroits par le bout faisaient branler les poutres et soliveaux non-seulement de la chambre, mais de toute la maison d'Anthémius et de celle de son voisin, qui pensait que c'était un tremblement de terre; de sorte qu'il l'abandonna, dans la crainte d'y périr. » N'est-ce pas là la chaudière d'eau bouillante, et le soulèvement du piston par la force d'expansion de la vapeur comprimée; enfin tout le principe des machines en usage aujourd'hui? Il n'y manque que la condensation par l'eau froide, pour produire le mouvement de va-et-vient. Cette découverte, qui n'a servi qu'à effrayer un voisin incommode et processif, est d'autant plus singulière qu'elle a été faite par un ingénieur, non d'une manière fortuite, mais par raisonnement; car il savait d'avance les résultats qu'elle produirait. Il est bien étrange qu'un homme de l'art comme Anthémius n'ait pas songé à utiliser cette force vive, assez puissante pour remuer des poutres et faire trembler une maison.

Dupuy a publié en 1777 un fragment inédit d'Anthémius, contenant *quatre problèmes de mécanique et de dioptrique*, in-4° de 41 pages. Il a enrichi le fragment de notes et d'observations. Louis Dutens l'avait le premier tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale, et l'avait publié dans une brochure intitulée *Du miroir ardent d'Archimède;* Paris, 1775, in-8° (brochure de 39 pages).

Eustathe, le commentateur d'Homère; Paul le Silentiaire. — Ouffle, *Histoire des imaginations extravagantes;* Paris, 1709. — Procope, *De Ædificiis Justiniani*, lib. I. — Agathias, *Hist.*, lib. V. — D'Agincourt, *Histoire de l'Art.* — Kugler, *Handbuch der Kunstgeschichte.*

***ANTHERMUS**, sculpteur grec, né dans l'île de Chios, vivait vers 580 avant J.-C. Il descendait d'une famille d'artistes, et ses fils se distinguèrent comme lui.

Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5. — Thiersch, *Epochen der bildenden Kunst unter den Griechen.* — Sillig, *Catalogus Artificum.*

ANTHEUNIS (*Jacques*). Voy. JACQUES DE MIDDELBOURG.

ANTHIMUS (Ἀνθίμος), évêque de Trébisonde, devint, par l'influence de l'impératrice Théodora, patriarche de Constantinople, et embrassa la doctrine d'Eutychès peu après son élection au patriarchat. L'évêque de Rome Eutychès vint à Constantinople, et obtint de l'empereur Justinien la déposition d'Anthimus, qui fut confirmée par le synode (an de J.-C. 536).

Quelques fragments du débat entre Anthimus et le pape Agapet en présence de Justinien ont été conservés dans les Actes des Conciles.

Mansi, *Nova Collect. Concil.* VIII, p. 381-369. — Labbe, *Act. Concil.*

***ANTHING** (*Frédéric*), peintre allemand, né à Gotha vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1805 à Pétersbourg. Il avait suivi dans sa disgrâce le feld-maréchal Souvarof, qui, lors de sa désastreuse expédition contre la Pologne, se l'était attaché en qualité d'aide de camp et d'historiographe. Anthing s'est surtout fait un nom comme peintre de portraits à la silhouette, genre par lui mis à la mode dans les cours de Constantinople, de Vienne et de Berlin, qu'il avait successivement visitées de 1785 à 1800. On ne cite guère de lui que deux tableaux qui se voient dans l'une des salles de la bibliothèque de l'Académie de Saint-Pétersbourg : ce sont des portraits en pied d'académiciens. L'*Album* d'An-

thing, que l'on conserve à Gotha, passe pour l'un des recueils les plus curieux de ce genre.

Charles ANTHING, frère du précédent, fut lieutenant général au service du roi des Pays-Bas, et ancien gouverneur général de ses possessions dans les Indes-Orientales. Il est mort à Gotha en 1823. [*Ency. des g. du m.*]

ANTHOINE (*Nicolas*), fanatique lorrain, né à Briey en Lorraine vers la fin du seizième siècle, mis à mort le 20 avril 1732. Il étudia successivement à Luxembourg, à Trèves et à Cologne, sous les jésuites, et embrassa plus tard le calvinisme. La lecture comparée de l'Ancien et du Nouveau Testament lui fit enfin adopter secrètement le judaïsme. Les haines religieuses le firent condamner comme mécréant à être étranglé et brûlé.

Harleian Miscellany, III, 205.

ANTHOINE (*François-Paul-Nicolas*), lieutenant général du bailliage de Boulay, né en 1720, mort au mois de mai 1793. Il fut en 1789 député du tiers état du bailliage de Sarreguemines aux états généraux, et s'y montra zélé partisan de la révolution. Il y fut membre du comité des rapports au commencement de 1790. Il parla en faveur de l'institution des jurés, sans laquelle il déclara qu'il ne pouvait y avoir de constitution libre. En 1791, il réclama pour le roi la répartition libre des fonctions ministérielles, vota le licenciement des officiers de l'armée, appuya vivement la suppression des ordres de chevalerie, et proposa, pour le roi et la famille royale, la distinction d'un ruban tricolore. Après la dissolution de l'assemblée constituante, il retourna à Metz, ville dont il était maire. Il fut suspendu de ses fonctions, mais l'assemblée législative le réinstalla. Ayant ensuite engagé la ville à adhérer au décret du 10 août 1792, il fut nommé, le mois suivant, député du département de la Moselle à la convention. En mourant, il légua tous ses biens à la nation. La convention décréta que sa mémoire était chère aux Français, et refusa son legs. On a de lui : *Observations sur quelques articles du projet pour l'organisation de l'ordre judiciaire*; Paris, Clousier, 1790, in-8°; — *Essai sur les assemblées de communautés, de bailliages, etc., de la Lorraine, destinées à procéder tant aux élections qu'à la rédaction des cahiers pour les états généraux*; Paris, 1789, in-8°; brochure anonyme.

Biographie des Contemporains.

ANTHOINE (*Antoine-Ignace*), baron *de Saint-Joseph*, économiste français, né à Embrun, département des Hautes-Alpes, le 21 septembre 1749, mort à Marseille le 22 juillet 1826. D'une famille de magistrats, il montra fort jeune un goût décidé pour les voyages et les combinaisons commerciales. Un négociant de Marseille le mit à la tête d'une maison de commerce à Constantinople. Durant les dix années qu'il y séjourna, préoccupé de plans et de combinaisons vastes, il s'arrêta à un projet d'alliance commerciale entre la Russie, la Pologne et la France, ouvrant un débouché par la mer Noire et par le Bosphore. Catherine II, amie de toutes les grandes entreprises, adopta avec chaleur une telle proposition; et la France, éclairée par l'abbé Raynal sur la hardiesse heureuse de ce plan, s'accorda avec la Russie pour en assurer l'exécution, dont Anthoine fut chargé. Tout réussit à souhait : des bois de construction, coupés dans le fond de la Russie, arrivèrent, après trois mois de route, par le Dniéper, la mer Noire et la Méditerranée, tandis qu'ils restaient trois ans en voyage par le vieux chemin de la Baltique et de l'Océan. La justesse et la nouveauté de ses spéculations acquirent à Anthoine une fortune considérable, dont il indique lui-même la source dans son *Essai historique sur le commerce et la navigation de la mer Noire* (Paris, an XIII (1805), in-8°). En 1786 il fut créé baron, et vint s'établir à Marseille, où il fut nommé maire. Sa femme, née *Clary*, était sœur de l'épouse du général Bernadotte, devenu roi de Suède, et de l'épouse de Joseph Bonaparte. [*Enc. des g. du m.*]

Mémoires du comte de Ségur.

ANTHONY (le docteur *Francis*), médecin alchimiste anglais, né à Londres en 1550, mor[t] en 1623. Fils d'un riche orfévre, il étudia à l'u[niversité] de Cambridge, et se mit à pratique[r] la médecine à Londres, et à faire surtout usag[e] d'un or potable (*aurum potabile*). En 1600 il fut cité devant les membres du collége d[e] médecine, et condamné à la prison et à un[e] amende, pour avoir exercé sans diplôme. E[n] 1610, il publia un traité intitulé *Medicin[æ] chymicæ, et veri potabilis auri assertio*; Cambridge, in-4°. Cet ouvrage est dédié au r[oi] Jacques, et accompagné de certificats signés d[e] plusieurs des membres du collége médical. Ma[t]thieu Gwyne essaya de le réfuter dans son trait[é] *In assertorem chymicæ, sed veræ medicin[æ] desertorem*, Londres, 1611, in-4° : livre sat[i]rique, auquel Anthony répliqua par *Apolo[gy] or a defence of a verity heretofore publishe[d] concerning a medicine called* AURUM POTABIL[E]; Londres, 1616, in-4°; réimprimé en latin av[ec] des additions, sous le titre : *Panacea aure[a] sive tractatus duo de auro potabili*; Ha[m]bourg, 1619, in-12. Anthony trouva deux no[u]veaux adversaires dans Cotta, *Contra Antoniu[m] or an Ant-Antony*, Londres, 1620, in-8°, et da[ns] Thomas Rawlin, *Admonitio Pseudo-Chymic[a]*; Londres, sans date. Toutes ces controver[ses] contribuèrent à augmenter la renommée de l'[al]chimiste, qui laissa une grande fortune. L'[un] de ses fils, *Charles Anthony*, mort en 16[5.], s'enrichit en vendant de l'or potable. Il pub[lia] *Lucas redivivus, or the Gospel Physicia[n]*; Londres, 1656, in-4°. H.

Biographia Britannica. — Goodal, *the royal Coll[ege] of physicians of London, established by Law*, etc.

ANTIBOUL (*Charles-Louis*), avocat, n[é]

Saint-Tropez vers 1752, mis à mort le 31 octobre 1793. Administrateur du département du Var et député à la convention nationale, il était très-attaché au parti des girondins. Au retour d'une mission en Corse, il fut arrêté à Marseille par les sections insurgées. Le général Cartaux, qui s'empara, le 25 août 1793, de la ville, et anéantit les factieux, fit rendre la liberté à Antiboul, qui partit aussitôt pour Paris. Rentré à la convention, il fut accusé d'être partisan de la faction renversée, traduit devant le tribunal révolutionnaire comme complice du parti de la Gironde, et condamné à mort avec vingt de ses collègues.

Biographie des Contemporains.

ANTIC. *Voy.* Bosc (D').

***ANTICHIO** (*Pierre*), peintre vénitien, mort en 1763. Il a fait plusieurs tableaux estimés, représentant des scènes de l'histoire sainte, et remarquables par la vivacité de leur coloris.

Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon.*

***ANTICLIDE** ('Αντικλείδης), historien grec, né à Athènes, vivait probablement après Alexandre le Grand. On n'a aucun détail sur lui. Ses ouvrages étaient fort estimés des anciens; il n'en reste que de faibles fragments. En voici les titres : Νόστος, le Retour; c'était, au rapport de Strabon et à en juger par les fragments, l'énumération critique des légendes auxquelles donna lieu le retour des Grecs après la prise de Troie; — Δηλιακά, l'histoire de l'île de Délos; —'Εξηγητικός; on ne sait pas trop ce que pouvait être ce livre : Athénée suppose qu'il avait trait à des sujets mythologiques; — une *Histoire d'Alexandre le Grand*, dans laquelle l'auteur donna une revue rétrospective concernant l'histoire primitive de l'Égypte.

Vossius, *De Historicis græcis*, p. 389, ed. Westermann. — C.-W. Müller, *De cyclo Græcorum epico*, p. 126. — C. Müller, *Fragmenta hist. græc.*, dans la collection des auteurs grecs d'A. Firmin Didot.

ANTICO (*Laurent*), en latin *Antiquus*, grammairien, natif de Lentino en Sicile, vivait au commencement du dix-septième siècle. Il enseigna la grammaire dans le séminaire de Padoue. On a de lui : *De Eloquentia compendiarii libri tres;* Venise, 1594, in-8°; l'édit. de Padoue est de 1618; — *De Institutione grammaticæ Commentarii tres;* Padoue, 1601, in-8°. Fabricius (*Bibliotheca latina,* vol. 2) avertit qu'Élie Putschius, dans ses *Grammaticæ latinæ auctores antiqui,* et Joseph Quesnel, dans son *Catalogus bibliothecæ Thuanæ,* ont confondu cet Antico ou Antiquus avec les anciens grammairiens.

Mongitore, *Bibliotheca Sicula.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Ginguené, dans la *Biogr. universelle.*

ANTIDOTE, peintre grec, élève d'Euphranor et maître de Nicias, vivait à Athènes dans la cent quatrième olympiade (364 avant J.-C.). On cite parmi ses ouvrages un *Lutteur* et un *Joueur de flûte.*

Athénée.

***ANTIGÈNES** ('Αντιγένης), nom de plusieurs médecins grecs, souvent confondus entre eux.

Antigènes le Cléophantin est mentionné par Cœlius Aurelianus, comme ayant traité de la catalepsie sous le nom d'ἀναυδία. Il avait eu pour maître Cléophante, et parmi ses disciples on cite Mnémon, qui vivait sous le règne de Ptolémée Évergète (247-222 avant J.-C.). Il avait composé un *Traité sur les fièvres et les tumeurs*, dont Cœlius Aurelianus cite quelques passages.

Antigènes, élève de Quintus et Marinus, vivait à Rome dans le second siècle de J.-C. Il railla Galien pour avoir prédit la guérison du philosophe Eudème. H.

Cœlius Aurelianus, *De morb. acut.*, lib. II, cap. 10. — Galien, *Comment. in Hippocrat.* — Fabricius, *Biblioth. græca*, XIII, p. 63. — Haller, *Biblioth. medic. pract.*, t. I.

***ANTIGÈNES** ('Αντιγένης), historien grec. Il avait écrit une vie d'Alexandre le Grand, où se trouvait racontée l'entrevue du conquérant avec la reine des Amazones.

Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 46. — Pline, *Hist. nat.* lib. V. — Hérodien, *De monosyllabis*, p. 41.

***ANTIGÈNES**, général d'Alexandre le Grand, l'un des chefs des Argyraspides. Il avait déjà servi sous Philippe; au siége de Périnthe, il perdit un œil. Après la mort d'Alexandre, il obtint le gouvernement de la Susiane limitrophe de la Babylonie; puis il prit successivement le parti de Perdiccas et d'Eumènes, qu'il n'abandonna jamais. Après la défaite d'Eumènes en 316 avant J.-C., Antigènes tomba entre les mains d'Antigone, qui le fit brûler tout vif.

Diodore de Sicile. — Quinte-Curce, l. V, c. 2. — Plutarque, t. I, p. 590. — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

ANTIGÉNIDAS ('Αντιγενίδας), nom commun à deux Thébains, célèbres joueurs de flûte. Le premier, fils de Dionysius, donna quelques leçons à Alcibiade. Le second, fils de Satyrus, fut beaucoup plus célèbre par les changements qu'il fit à la flûte, en y multipliant les tons par le nombre de trous de l'instrument. Il joua de la flûte aux noces d'Iphicrate, lorsque ce général athénien épousa la fille de Cotys, roi de Thrace. Il joua aussi devant Alexandre, et il accompagnait le poëte Philoxène lorsqu'il récitait ses vers. Il ne doit donc pas être confondu avec celui qui fut le maître d'Alcibiade. Ses deux filles, Méla et Satyra, suivirent la profession de leur père : elles sont citées dans une épigramme de l'Anthologie grecque.

Bode, *Geschichte der Lyrischen Dichtkunst der Hellenen*, t. II, p. 321-322, note 1. — Suidas, t. I, p. 300. — Cicéron, *Brut.* — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

ANTIGNAC (*Antoine*), poëte chansonnier, né à Paris le 5 décembre 1772, mort dans sa ville natale le 21 septembre 1823. Il était employé à l'administration des postes aux lettres, et consacrait tous ses moments de loisir à chanter les plaisirs de la table, de l'amour et du vin. Désaugiers, son convive aux banquets du *Caveau moderne*, a consacré à la mémoire d'Antignac

une chanson où l'on remarque la strophe suivante :

Si les bons cœurs ont droit au bonheur des élus,
Si l'esprit, la gaieté peuvent goûter ses charmes,
Sur Antignac cessons de répandre des larmes :
C'est un ami de moins, c'est un heureux de plus.

Outre un grand nombre de pièces fugitives insérées dans divers recueils, tels que le *Caveau moderne*, le *Journal des Gourmands*, ou l'*Épicurien français*, les *Annales maçonniques*, le *Dictionnaire des Girouettes*, Antignac a publié *Chansons et poésies diverses;* Paris, 1809, 1 vol. in-18; *Cadet Roussel aux préparatifs de la fête* (le mariage de Napoléon), 1810, in-8° de 4 pages. Antignac n'était qu'un poëte médiocre.

Mahul, *Annuaire nécrologique.*

ANTIGONE (Ἀντιγόνη), fille d'Œdipe et de Jocaste, mère d'Œdipe, a été diversement célébrée par les poëtes de l'antiquité. Après qu'Œdipe, maudissant le destin qui lui avait fait commettre un inceste et un parricide, se fut lui-même crevé les yeux, Antigone l'accompagna à Colone en Attique, et retourna à Thèbes après la mort de son père. Ses deux frères Étéocle et Polynice périrent dans un combat singulier sous les murs de Thèbes. Créon, qui s'était emparé du suprême pouvoir, ordonna que leurs corps fussent privés de la sépulture. Mais Antigone, n'écoutant que sa piété, donna les honneurs funèbres à Polynice; Créon la punit en la faisant enterrer vive. Antigone a été immortalisée par Sophocle. L'*Antigone* d'Eschyle est perdue.

Sophocle, *Antigone*, *OEdipe à Colone*. — Eschyle, *les sept Chefs devant Thèbes*. — Apollodore, III, 7, 1, 8, 9.

ANTIGONE (Ἀντιγόνη), reine d'Égypte, fille de Cassandre, frère d'Antipater. Elle fut la seconde femme de Lagus, le fondateur de la dynastie des Ptolémées, et mère de Bérénice, mariée à son frère Ptolémée Ier, roi d'Égypte.

Schol. ad Theocrit., XVII, 34, 61. — Plutarque, *Pyrrhus*, 4. — Droysen, *Geschichte der Nachfolger Alexanders*, p. 417, note 26.

ANTIGONE (Ἀντίγονος), surnommé *le Cyclope* (1), célèbre lieutenant d'Alexandre le Grand, né vers l'an 382 avant J.-C., mort en 299. Il était fils de Philippe, prince d'Elymiotis en Macédoine. Investi du gouvernement de la Lydie et de la Phrygie, il sut défendre ces provinces avec peu de troupes, et parvint même à soumettre la Lycaonie. Après la mort du grand conquérant, Antigone eut en partage la Phrygie, la Lydie et la Pamphylie. Perdiccas s'étant emparé de la tutelle d'Aridée, successeur d'Alexandre, aspirait à réunir sous sa domination toutes les provinces; et, craignant l'activité d'Antigone, il chercha un prétexte pour s'en défaire, et l'accusa d'avoir désobéi aux ordres du roi. Antigone devina les projets de son rival, s'embarqua furtivement avec Démétrius *le Poliorcète*, son fils et ses amis, se rendit en Macédoine (l'an 321) auprès de Cratère et d'Antipater, et, de concert avec Ptolémée, ils déclarèrent la guerre à Perdiccas. Celui-ci passa sur-le-champ en Asie pour attaquer d'abord Ptolémée, le plus puissant des lieutenants d'Alexandre. Mais comme Ptolémée était fort aimé en Égypte, et que Perdiccas ne l'était guère des Macédoniens, ce dernier succomba dans la lutte. (*Voy.* Perdiccas.) Antipater ayant été nommé régent, rétablit Antigone dans ses provinces, auxquelles il ajouta la Susiane.

Cependant Eumènes, l'un des généraux de Perdiccas, était encore très-puissant en Asie; Antipater chargea Antigone de continuer la guerre contre lui. Eumènes ayant été trahi par ses propres soldats, Antigone le fit mourir, et se rendit maître de presque toute l'Asie après la fuite de Séleucus, qui s'était retiré auprès de Ptolémée. Il s'empara aussi de la plus grande partie des trésors d'Alexandre, conservés à Ecbatane et à Suse. Ptolémée, Cassandre et Lysimaque lui en ayant demandé compte, il s'y refusa, et déclara même la guerre à Cassandre, pour venger, disait-il, la mort d'Olympias, et délivrer Alexandre, fils d'Alexandre, qui s'était renfermé, avec Roxane sa mère, dans Amphipolis. Séleucus et Lysimaque se coalisèrent contre cet ambitieux ; et tandis que Cassandre attaquait l'Asie Mineure, Ptolémée et Séleucus s'avancèrent dans la Syrie où ils défirent Démétrius, fils d'Antigone. Séleucus, de son côté, reprit Babylone.

A la nouvelle de ces revers, Antigone revint promptement, et fit abandonner la Syrie à Ptolémée, qui se retira en Égypte. Antigone n'osa pas l'y poursuivre; il envoya Démétrius contre Séleucus, à qui il reprit Babylone : alors Antigone, Ptolémée, Lysimaque et Cassandre conclurent un traité de paix (l'an 311 avant J.-C. par lequel ils devaient rester en possession des pays qu'ils occupaient, jusqu'à la majorité d'Alexandre, fils de Roxane; et les villes grecques devaient demeurer libres. Ptolémée conserverait l'Égypte, et Lysimaque la Thrace. Le gouvernement de l'Asie restait à Antigone. A peine ce traité fut-il conclu, que Cassandre mit à mort le jeune Alexandre et sa mère, et la guerre se ralluma entre les prétendants à l'empire. Envoyé par son père contre Cassandre, Démétrius réussit en Grèce et s'empara d'Athènes. Il poursuivait ses succès, lorsqu'il fut rappelé par son père pour s'opposer à Ptolémée, qui, après avoir eu quelques avantages, fut vaincu sur mer par Démétrius dans une grande bataille livrée près des côtes de Chypre en 306 avant J.-C. Antigone prit alors ouvertement le titre de *roi* (βασιλεύς) qu'il donna aussi à son fils. Ptolémée, Lysimaque et Cassandre en firent autant. Antigone entreprit ensuite de chasser Ptolémée de l'Égypte et rassembla pour cela des forces considérables

(1) Il avait reçu ce surnom depuis qu'il avait perdu un œil dans un combat. Les anciens le désignent aussi souvent sous le nom de *roi de l'Asie*, parce qu'il réunit un moment sous son autorité toutes les conquêtes d'Alexandre en Asie.

tant de terre que de mer; mais il perdit par les tempêtes la plus grande partie de ses navires ; et Ptolémée ayant disposé ses troupes de manière à faire échouer l'invasion, Antigone fut obligé de se retirer. Peu de temps après, Démétrius, son fils, chassa Cassandre de la Grèce. Ce dernier députa vers Ptolémée et Séleucus pour obtenir leur aide, et implora le secours de Lysimaque, qui passa en Asie avec une puissante armée, à laquelle se réunit ensuite Séleucus. Démétrius accourut au secours de son père : une bataille décisive fut livrée près d'Ipsus, dans la Phrygie, l'an 301 avant J.-C. Antigone y fut tué à l'âge de quatre-vingt-un ans. Son armée fut défaite, et Démétrius se vit hors d'état de résister.

Si Antigone avait beaucoup d'ambition, il avait aussi de grandes qualités; il vivait dans la plus grande union avec sa femme et ses deux fils, Démétrius et Philippe; il associa le premier au trône, et lui confia des forces très-considérables. Il aimait les arts et les lettres, et il s'attacha entre autres l'historien Hiéronyme de Cardys et le poëte Antagoras. Il avait de l'esprit, et Plutarque rapporte de lui plusieurs bons mots, dont voici quelques échantillons : Hermodore, dans un poëme, l'ayant appelé *fils du Soleil :* « Mon esclave, lui dit-il, sait bien le contraire. »—Thrasylle le cynique lui demandant une drachme, il lui dit : « Ce don n'est pas digne d'un roi. » L'autre alors demanda un talent : « C'est trop pour un cynique, » lui répondit-il. — Lorsque, sur le point de combattre près de l'île d'Andros, quelqu'un lui dit que la flotte ennemie était plus nombreuse que la sienne : « Et moi, répliqua-t-il, pour combien de vaisseaux me comptez-vous ? » — On lui attribue aussi ce mot fameux : « On veut bien de la trahison, mais pas des traîtres. »

Diodore de Sicile, XIX et XX; Plutarque, *in Vita Demetrii.* — Quinte-Curce ; Arrien, Justin, XIII, c. 4, 6; XIV, c. 2, 3, 4; XV, c. 1, 2, 4. — Cornélius Népos, *in Eumen.*, c. 5, 7. — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

ANTIGONE (Ἀντίγονος), surnommé *Gonatas* (Γονατᾶς) (1), souverain de la Grèce, fils de Démétrius Poliorcète, et petit-fils du roi Antigone le Cyclope, né vers 320, mort en 240 avant J.-C. Il suivit son père dans la Béotie, après la conquête de la Macédoine par Lysimaque et Pyrrhus. Quand Démétrius eut été fait prisonnier en Asie par Séleucus, Antigone ne négligea rien pour obtenir la liberté de son père, et s'offrit même pour prendre sa place. Démétrius mourut dans sa captivité; Lysimaque et Séleucus le suivirent de près, et Antigone crut l'occasion favorable pour reprendre la Macédoine; mais il fut prévenu par Ptolémée Céraunus, qui le défit et le força à se retirer. Ptolémée ayant été tué par les Gaulois, et Sosthènes, qui lui avait succédé, étant mort, Antigone rentra dans la Macédoine; et, après avoir défait les Gaulois commandés par Brennus, et pris Apollodore, tyran de Cassandrée, il se fit reconnaître roi l'an 277 avant J.-C. Peu de temps après il fit la paix avec Antiochus, qui lui donna en mariage Phila, l'une de ses sœurs. Vers l'an 272 avant J.-C., Antigone fut chassé de la Macédoine par Pyrrhus; mais, après la mort de ce dernier, il rentra dans ses États, et s'empara ensuite des principales villes du Péloponnèse. Tandis qu'il était occupé dans la Grèce, Alexandre, fils de Pyrrhus, envahit la Macédoine pour venger la mort de son père; Antigone vint à sa rencontre, et fut abandonné des siens, qui reconnurent Alexandre pour roi. Il retourna dans la Grèce, laissant dans la Macédoine Démétrius son fils, qui parvint à soumettre le pays. Pour mieux tenir la Grèce dans sa dépendance, il s'empara, par trahison, de l'Acrocorinthe, citadelle de Corinthe, et y mit une garnison commandée par Persée, disciple de Zénon le Stoïcien; mais bientôt cette place fut reprise par Aratus. Le reste de la vie d'Antigone Gonatas nous est inconnu; nous savons seulement qu'il mourut âgé d'environ quatre-vingts ans, l'an 246 avant J.-C. Il eut deux fils, Alcyonéus et Démétrius. Alcyonéus était déjà en âge de porter les armes, lorsque Pyrrhus fut tué au siége d'Argos vers l'an 271 ans avant J.-C. (*Voy.* PYRRHUS.) Il mourut avant Antigone, qui eut pour successeur son autre fils Démétrius II.

Justin, XXIV, 25. — Polybe, Plutarque, Pausanias, Eusèbe. — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

ANTIGONE, roi de Macédoine, né vers 280 avant J.-C., mort dans la 4e année de la 139e olympiade (221 avant J.-C). Petit-fils de Démétrius Poliorcète, il fut surnommé DOSON (Δώσων), parce qu'il promettait beaucoup et donnait peu. Démétrius, fils d'Antigone Gonatas, ayant laissé en mourant son fils encore enfant, les Macédoniens, alors en guerre avec leurs voisins, choisirent pour roi Antigone Doson, l'an 231 avant J.-C. Il épousa la veuve de son neveu, et soumit les Dardaniens, les Thessaliens et les Mœsiens, qui avaient secoué le joug des rois de Macédoine. Quelque temps après, ses propres sujets se révoltèrent, ce qui leur arrivait souvent, et l'assiégèrent dans son palais. Il parut sur-le-champ en leur présence; et, après leur avoir rappelé ce qu'il avait fait pour eux, il leur jeta sa robe de pourpre et son diadème, en leur disant de les donner à celui qui les mériterait mieux que lui. Cette résignation et cette fermeté calmèrent sur-le-champ les troubles. On l'invita à reprendre le diadème; mais il ne le fit qu'à condition qu'on livrât au supplice les principaux moteurs de la sédition. Il alla ensuite au se-

(1) Le surnom de *Gonatas* est généralement dérivé de *Gonni* ou *Gona*, petite ville de la Perrhébie en Thessalie, qui passe pour le lieu natal d'Antigone. Mais, selon Niebuhr, Gonatas (Γονατᾶς) est un mot macédonien qui signifie *genouillère*, ou plaque de fer, que les guerriers portaient autour du genou. Antigone était déjà en état de porter les armes, quand son père se mit en possession de la Thessalie; enfin, si ce nom venait de la ville de *Gona*, il faudrait l'accentuer Γονάτας, d'après les meilleures autorités. (H.)

cours des Achéens contre les Lacédémoniens, fut nommé leur chef, défit Cléomène, prit la ville de Sparte, et se conduisit avec beaucoup d'humanité à l'égard de tous les Grecs. Antigone Doson s'était dirigé particulièrement d'après les conseils d'Aratus, son intime ami. Il eut pour successeur Philippe, son petit-neveu.

Justin, XXVIII et XXIX. — Polybe, II. — Plutarque, dans la *Vie de Cléomènes et d'Aratus.* — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

ANTIGONE, roi des Juifs, né vers 80 avant J.-C., mis à mort l'an 35 avant J.-C. (1). Ce fut le dernier des Machabées. Il était fils d'Aristobule II, et fut fait prisonnier avec son père, par Pompée, l'an 61 avant J.-C. Amenés tous les deux à Rome, ils s'échappèrent quelques années après, et retournèrent dans la Judée, où ils recommencèrent la guerre; mais ils furent pris une seconde fois par Gabinius, qui les envoya encore à Rome. Jules César leur ayant permis de retourner dans la Judée, ils tombèrent entre les mains des partisans de Pompée, qui firent périr Aristobule et Alexandre (*Voy.* ALEXANDRE). Les Parthes ramenèrent Antigone à Jérusalem, l'an 38 avant J.-C. Antigone fit couper les oreilles à Hyrcan son oncle, pour le rendre incapable de devenir grand prêtre, dignité réunie à la royauté, et se mit à sa place. Assiégé bientôt après par les troupes de Marc-Antoine, gagné par Hérode qui voulait mettre ce prince sur le trône, il fut pris, battu de verges, et mis à mort par son tuteur en 35 avant J.-C. C'est la première fois que les Romains traitèrent aussi cruellement un roi.

Josèphe, *Antiq. Jud.*, XIV et XV. — Dion et Plutarque. — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

ANTIGONE *de Caryste*, ou *le Carystien* (Ἀντίγονος ὁ Καρύστιος), naturaliste et polygraphe grec, natif de Caryste en Eubée, vivait sous Ptolémée Philadelphe, qui régna de 285 à 247. On ne sait rien de sa vie. Il avait écrit des *vies* (βίοι) *d'écrivains célèbres*, ouvrage perdu, et souvent cité par Diogène Laërce, Athénée et Eusèbe. Mais il nous reste de lui un *Recueil de choses merveilleuses* (Ἱστοριῶν παραδόξων συναγωγή), contenant des fables ou récits merveilleux puisés en grande partie dans le livre attribué à Aristote : *De mirabilibus auscultationibus,* et dans Callimaque. Guillaume Xylander (nom grécisé de l'allemand *Holzmann*) en donna la première édition, avec une version latine, à la suite de son *Marc-Aurèle;* Bâle, 1568, in-8°. Meursius le publia séparément à Leyde, 1619, in-4°. Beckmann en donna en 1791, à Leipzig, in-4°, une bonne édition avec le texte grec, la version latine de Xylander, et des notes de Meursius, Bentley, Schneider, etc. L'édition la plus récente est celle de Westermann, dans *Scriptorum rerum mirabilium Græci;* Brunswick, 1841, in-8°. D'autres ouvrages du même auteur (*Histoire des Animaux; Traité du style; Antipater,* poëme épique; *Métamorphoses*) sont perdus.

Athénée, 3, 7 et 13. — Diogène Laërce, *In Chrys. et Pyrrh.*, VII et IX. — Denys d'Halicarnasse, *Hist. rom.*, I. — Plutarque, *Vita Romuli.* — Saint Jérôme, *In præf. de script. eccles.* — Fabricius, *Bibl. græca*, IV, 303.

ANTIGONUS SOCHŒUS, Juif, né à Socho, vivait du temps d'Éléazar, 8e grand prêtre, vers l'an 300 avant J.-C. Il paraît être le fondateur de la secte des saducéens. Il était disciple de Siméon le Juste. Mécontent des doctrines des pharisiens, il soutint que les hommes devaient servir Dieu, non comme des valets à gages, mais seulement par une piété pure et désintéressée. Les disciples d'Antigonus étendirent cette doctrine jusqu'aux récompenses de la vie future; et deux d'entre eux, Baithos et Sadoc, enseignèrent qu'on ne devait attendre aucune récompense future, et qu'en conséquence il n'y aurait point de résurrection des morts.

Winer, *Biblisches Realwörterbuch*, au mot *Sadducæer.* — Durdent, dans la *Biographie universelle.*

* **ANTIGONUS** ou **ANTIGONE**, chirurgien grec, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Galien, qui l'a cité le premier, recommande quelques-unes des prescriptions d'Antigone.

Fabricius, *Biblioth. græca,* XIII, p. 63 de l'ancienne édition. — Kühn, *De Medicinæ militaris apud Græcos et Romanos conditione*, fascic. V, p. 5 et 6; Leipzig, 1826, in-4°. — Id., *Additamenta ad Elenchum Medicorum veterum a Fabricio exhibitum*, fascic. II, p. 8. — Id., *Index Medicorum Oculariorum inter Græcos et Romanos*, fascic. I, p. 9; Leipzig, 1829, in-4°. — Galien *De Compos. medicam.*, lib. II, cap. 1; t. XII, p. 557, 580; ed. Kühn.

* **ANTIGONUS** (Ἀντίγονος), écrivain grec, natif de Cumes, dans l'Asie Mineure. On ignore l'époque de sa naissance. Il composa sur l'agriculture un ouvrage qui ne nous est point parvenu, mais que l'on trouve cité par d'anciens auteurs qui ont écrit sur la même matière. On ignore l'époque à laquelle il vivait.

Varro, *De Re Rustica*, lib. I. — Columella, *De Re rustica*, lib. I. — Pline, *Elenchus*, lib. 8, 14, 15 et 17.

ANTILLON, savant espagnol, né vers 1760 à Santa-Eulalia, village de l'Aragon, mort en 1820. Il étudia à Saragosse la jurisprudence et les sciences exactes, et fut nommé professeur d'astronomie, de géographie et d'histoire au séminaire royal des nobles à Madrid. Pour faciliter à ses élèves l'intelligence de ses cours, il écrivit plusieurs ouvrages qui eurent un grand succès. Lors de l'invasion des Français il retourna dans son pays natal, où il fit partie de la junte populaire de Teruel. Après la prise de Saragosse, il se rendit à Séville, et contribua à la rédaction de divers journaux patriotiques avec plusieurs littérateurs dévoués, comme lui, aux principes constitutionnels. A l'approche des Français, il se retira à Cadix avec la junte centrale; nommé, peu de temps après, juge à la cour royale de Majorque, il publia un journal libéral intitulé *l'Aurore patriotique majorquine.* Lorsqu'en

(1) D'après Dion Cassius (XLIX, 22), il régna de 40 à 37 avant J.-C.; et d'après Josèphe (*Antiq. Jud.*, XIV, 169), de 37 à 34. *Voy.* Ideler, *Handbuch der Chronologie*, t. II, p. 389, et Wernsdorf, *De fide librorum Machabæorum.* (H.)

1813 les Français évacuèrent l'Andalousie, Antillon fut élu représentant de la province d'Aragon aux cortès constitutionnelles : il y combattit avec énergie les principes antilibéraux. Ses opinions le firent arrêter par ordre de Ferdinand VII; mais, atteint d'une maladie grave, il mourut sur la route de Saragosse au moment où on le traînait devant une des commissions formées à cette époque pour le condamner bien plus que pour le juger. Parmi les écrits de ce savant professeur, on distingue surtout ses *Elementos de la Geografia astronomica, natural y scientifica de España y Portugal;* Madrid, 1815. Ce dernier ouvrage, qui est très-estimé des Espagnols, a été traduit en français sur la dernière édition, sous le titre de *Géographie physique et politique de l'Espagne et du Portugal*, suivie d'un itinéraire détaillé de ces deux royaumes; 1 vol. in-8°, Paris, 1823. La traduction française comprend la liste des ouvrages et des cartes qu'Antillon a consultés, et qu'il regardait comme les seuls dignes de confiance pour tout ce qui a rapport à la description de l'Espagne et du Portugal. Cet auteur a laissé aussi plusieurs cartes géographiques, et divers écrits sur la politique et les sciences. [*Enc. des g. du m.*]

Brunet, *Manuel du Libraire.*

ANTIMACHIDES. *Voyez* ANTISTATES.

ANTIMACO (*Marc-Antoine*), helléniste italien, né à Mantoue vers l'an 1473, mort à Ferrare en 1552. Le désir d'étudier à fond la langue grecque l'engagea, dans sa jeunesse, à se rendre en Grèce, où il passa cinq ans. Il revint ensuite à Mantoue, et y ouvrit un cours de langue et de littérature grecques. Appelé en 1532 à Ferrare, il y professa pendant vingt ans, jusqu'à sa mort. Il traduisit du grec en latin l'histoire de ce que firent les Grecs après la bataille de Mantinée, écrite par Gemistus Plétho, et quelques opuscules de Denys d'Halicarnasse, de Démétrius de Phalère. Ces traductions furent imprimées, avec un discours du même auteur à la louange des lettres grecques, sous le titre suivant : *Gemisti Plethonis de gestis Græcorum post pugnam ad Mantineam per capita Tractatio, duobus libris explicata, M. Antonio Antimacho interprete. Ad hæc Dionysii Halicarnassei præcepta*, etc.; Bâle, 1540, in-4°. Il fit aussi un grand nombre de vers latins, presque tous restés inédits. Quelques auteurs lui attribuent huit livres d'épigrammes grecques. On en trouve plusieurs de lui, tant grecques que latines, à la louange de Pierre Vettori, à la fin du recueil des lettres de quelques savants, adressées à ce célèbre rhéteur et publiées par le chanoine Bandini à Pavie, 1758.

Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Gyraldus, *Opera*, II, 531. — Ginguené, dans la *Biographie universelle.*

***ANTIMAQUE** *de Téos*, poëte épique, vivait à une époque fort reculée. On ne sait presque rien de ses ouvrages : un passage de Plutarque ferait croire qu'Antimaque avait écrit sur une éclipse que l'on aurait vue au temps de la fondation de Rome, et Clément d'Alexandrie cite de lui un faible fragment.

Clément d'Alexandrie, *Stromata*, lib. VI, p. 622. — Plutarque, *Romulus*, 12.

ANTIMAQUE (Ἀντίμαχος), poëte épique, natif de Claros, petite ville du territoire de Colophon, vivait à la fin de la guerre du Péloponnèse (404 avant J.-C.). Parmi ses ouvrages on cite souvent une élégie érotique, intitulée *Lydé*, que les anciens vantent comme un chef-d'œuvre, mais dont il ne nous reste que cinq ou six vers tout mutilés, et une *Thébaïde* dont nous avons, en fragments épars, une soixantaine de vers, reste précieux d'un poëme qu'on mettait en comparaison avec l'*Iliade*. L'empereur Adrien lui donnait même la préférence sur ce chef-d'œuvre des épopées; mais il est déjà bien assez honorable, le jugement de Quintilien (l. X, c. 1) qui assigne à Antimaque le premier rang après Homère. L'*Anthologie* de Céphalas nous a conservé de ce poëte (Brunck, t. I, p. 167; Jacobs, IX, 321) une épigramme charmante, d'un tour vif et gracieux, qu'il composa à l'occasion d'une statue de Vénus armée. On cite encore, comme ouvrages perdus d'Antimaque, des poëmes intitulés *Diane, Delta* et *Iachine*. Les fragments d'Antimaque ont été recueillis et publiés par Schellenberg, Halle, 1786, sous le titre de *Antimachi Colophonii reliquiæ*, etc., avec une lettre critique de F.-A. Wolf. Les fragments de la Thébaïde se trouvent aussi dans Düntzer, *Die Fragmente der Epischen Poesie*, p. 99. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Suidas, t. I, p. 303. — Pausanias. — Quintilien, l. X, c. 1. — Plutarque, t. I, p. 24, 443. — N. Bach, *Philetæ Hermesianactis Reliquiæ acced. epimetrum de Antimachi Lyda*, p. 240. — Welker, *Der Epische Cyclus*, p. 102-110. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. I, p. 246; t. II, p. 125 et 130.

***ANTIMAQUE**, poëte épique, natif d'Héliopolis en Égypte, vivait un peu avant Auguste. Selon Suidas, il fut l'auteur d'un poëme composé de 3,780 hexamètres, et intitulé Κοσμοποιϊκά (la Création du monde). Tzetzès cite trois vers d'un Antimaque à propos de la descente d'Achille sur les rives de Troie.

Clément d'Alexandrie, *Stromates.* — Tzetzès, *Chiliad.*

ANTIN (D'). *Voy.* GONDRIN.

ANTINE (D'). *Voy.* DANTINE.

ANTINORI (*Antonio-Lodovico*), antiquaire italien, né vers 1720 à Aquila dans l'Abruzze, mort dans sa ville natale en 1780. Il avait suivi la carrière ecclésiastique, et devint archevêque de Lanciano. Encore très-jeune, il avait recueilli beaucoup d'inscriptions inédites qu'il adressa à Muratori; celui-ci publia de lui des chroniques de l'Abruzze du treizième siècle, dans le t. VI de ses *Antiquitates italianæ medii ævi*. Antinori a joint à ces chroniques curieuses des notes intéressantes. Gennaro Antinori recueillit les matériaux que lui laissa son frère, et en annonça la

publication sous ce titre : *Raccolta di Memorie istoriche delle tre provincie degli Abruzzi*; 15 vol. in-4°. Les quatre premiers parurent à Naples, de 1781 à 1784.

Laur. Giustiniani, *Biblioth. storica del regno di Napoli*, p. 1. — P. Lombardi, *Storia della letteratura italiana nel secolo XVIII*, t. IV, 165. — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*.

* **ANTINOÜS** (Ἀντίνους), type de beauté, célèbre favori de l'empereur Adrien, était natif de Bithynum ou Claudiopolis en Bithynie. Pendant le séjour de son maître en Égypte il se noya, en 132 de J.-C., dans le Nil, soit par accident, soit, comme le dit Dion Cassius, en voulant avertir Adrien d'un danger qui le menaçait. L'empereur fit élever, à la place où mourut son favori, une ville qui reçut le nom d'*Antinopolis* ou *Antinoé*. La mort d'Antinoüs fut en quelque sorte le signal du réveil des beaux-arts vers le milieu du second siècle de notre ère. Il serait difficile d'énumérer toutes les statues et bustes d'Antinoüs qu'on vit alors paraître, et qui pour la plupart rappellent, par le fini de leur exécution, le siècle de Phidias. Antinoüs fut déifié; on frappa des médailles et on célébra, à Mantinée, des mystères en l'honneur du favori d'Adrien. Il est à remarquer que toutes les médailles d'Antinoüs ont été frappées dans la Grèce; aucune n'a été frappée à Rome, ni dans les colonies romaines.

Pausanias, VIII, 9, 4. — Eckhel, *Doctrina Nummorum*, VI, 423. — K. Levezow, *Ueber den Antinous*; Berlin, 1801, in-4°.

* **ANTIOCHIS** (Ἀντιοχίς), femme grecque qui cultivait la médecine probablement dans le troisième siècle avant J.-C., si toutefois c'est la même à laquelle Héraclide de Tarente dédia son livre *sur l'hémorragie nasale*. Asclépiade Pharmacion parle d'une préparation d'Antiochis dans son ouvrage pharmaceutique, intitulé *Marcellas*.

Galien, *De Composit. Medic.*, III, 3; t. XII, p. 691, édit. de Kühn.

I. *Antiochus*, rois de Syrie.

ANTIOCHUS, nom commun à treize rois de Syrie descendants de Séleucus Nicator, l'un des généraux d'Alexandre le Grand, qui fonda, en l'honneur de son père *Antiochus*, la ville d'Antioche, capitale du royaume de Syrie (1). Voici ces rois :

ANTIOCHUS Ier (Ἀντίοχος ὁ Σωτήρ), roi de Syrie, surnommé *Soter* (*Sauveur*), né vers 325, mort dans la 4e année de la 125e olympiade (261 avant J.-C.) Il était fils de Séleucus Nicator et d'Apamé, fille d'Artabaze. A la bataille d'Ipsus (en 301 avant J.-C.), il commanda la cavalerie de son père, et fut battu par Démétrius, fils d'Antigone. Il devint par la suite amoureux de Stratonice sa belle-mère : résistant à sa passion, il tomba malade. Son père ayant appris, par son médecin Érasistrate, la cause de la maladie de son fils, lui céda Stratonice sa femme, en même temps que la souveraineté de ses États, situés au delà de l'Euphrate. Ils soumirent, de concert, la plupart des pays qui se trouvaient entre la mer Caspienne et l'Indus, et rétablirent plusieurs des villes qu'Alexandre y avait fondées. Leurs expéditions dans cette portion de l'Asie répandirent beaucoup de lumières sur la géographie. A la mort de Séleucus, tué par Ptolémée Céraunus en 281 avant J.-C., Antiochus hérita de tous les États de son père. Ayant perdu, peu de temps après, Stratonice, il épousa une de ses sœurs, dont le nom ne nous est pas connu. Ce fut sous son règne que les Gaulois vinrent occuper la Galatie. Il remporta, en 275 avant J.-C., une victoire signalée sur les Gaulois qui ravageaient l'Asie; et comme il devait cette victoire à ses éléphants, il fit ériger comme trophée la statue d'un de ces animaux. Selon Appien, ce fut à cette occasion qu'il reçut le surnom de *Soter*. Après la mort de Philétère, il voulut s'emparer des États de ce prince, et fut vaincu à Sardes par Eumènes. Il déclara la guerre à Ptolémée Philadelphe, à l'instigation de Magas, roi de Cyrène, qui avait épousé Apamé, sa fille; mais ce prince lui donna tant d'affaires dans ses propres États, qu'il ne put aller attaquer l'Égypte. Sur la fin de ses jours, Ptolémée son fils aîné, qu'il avait associé au trône, se révolta contre lui de concert avec Timarque, le gouverneur de l'Asie Mineure. Antiochus le fit mourir, et fut tué lui-même, peu de temps après, dans un combat près d'Éphèse, par un Gaulois nommé Centarète, qui, ayant voulu monter sur le cheval de son ennemi, fut entraîné dans un précipice, où il périt.

Il est très-difficile de distinguer entre elles les médailles des trois premiers Antiochus; car toutes ont pour légende Ἀντιόχου βασιλέως, et au revers les emblèmes de Jupiter, d'Apollon, d'Hercule. Comme les Séleucides prétendaient descendre d'Apollon, on voit souvent ce dieu sur leurs médailles. On n'en connaît que deux avec le nom de Soter. Il eut pour successeur celui qui suit.

Vaillant, *Imperium Seleucidarum*. — Clavier, dans la *Biographie universelle*. — Justin, l. XVII; Polybe; Appien; Eusèbe.

ANTIOCHUS II (Ἀντίοχος ὁ Θεός), roi de Syrie, surnommé *Théos* (Dieu), né vers l'an 300 avant J.-C., mort dans la 3e année de la 133e olympiade (246 avant J.-C.). Fils du précédent et de Stratonice, il monta sur le trône l'an 262 avant J.-C. Il fit d'abord la guerre à Timarque, qui, après s'être révolté contre son père, s'était proclamé tyran de Milet; il le vainquit, le chassa du pays, et les Milésiens, par reconnaissance, lui donnèrent le surnom de *Dieu*. Il continua sans succès la guerre que son père avait commencée contre Ptolémée-Philadelphe, roi d'Égypte. Vers la même époque (250 avant J.-C.),

(1) Appien, Justin, Polybe, Tite-Live, Diodore. — Josèphe, *le livre des Machabées*. — Eusèbe. — Vaillant, *Seleucidarum imperium*. — Eckhel, *Doctrina Nummorum*. — Fröhlich, *Annales Syriæ*. — Clinton, *Fasti Hellenici*.

les Parthes, sous les ordres d'Arsace, venaient de jeter le fondement d'un nouvel empire qui devint fort redoutable aux Romains; et Théodote, gouverneur de la Bactriane, se rendit indépendant en se proclamant roi. Alarmé de la perte de ses provinces transtigriques, il fit la paix avec le roi d'Égypte, dont il épousa la fille Bérénice, après avoir répudié Laodice. A la mort de Ptolémée (en 248), Antiochus rappela Laodice et renvoya Bérénice. Quelques années après (248 avant J.-C.), Laodice empoisonna son mari à Éphèse, et fit mettre à mort sa rivale avec son enfant. Pour cacher la mort d'Antiochus, elle plaça dans son lit un homme du peuple, nommé Artémon, qui ressemblait parfaitement au roi, et qui en joua le rôle. Ce faux Antiochus recommanda ses fils et sa femme aux grands du royaume, et désigna Séleucus-Callinice, son fils aîné, pour son successeur.

Appien, *in Syria.* — Saint Jérôme, *Comment. sur Daniel*, XI, 6; Sulpice-Sévère, II. — Eusèbe, *Chronic.*

ANTIOCHUS (Ἀντίοχος Ἱέραξ), surnommé *Hiérax*, âgé de quatorze ans, fut opposé à son frère Séleucus-Callinice par Ptolémée-Évergète, qui le fit roi de la Cilicie. Il essaya ensuite d'enlever à son frère tous les autres États : cette avidité, si remarquable dans un jeune homme, lui fit donner le surnom d'*Hiérax* (épervier). Cependant, Ptolémée ayant fait une trêve avec Séleucus, la guerre continua entre les deux frères. On ne connaît point les détails de cette guerre. Eumènes en profita pour s'emparer d'une grande partie de l'Asie Mineure, qui, désolée par les incursions des Gaulois qu'Antiochus avait à sa solde, était toute disposée à changer de maître. Plus tard, Antiochus, entièrement défait par Séleucus, se réfugia d'abord chez Artamènes son beau-père, roi de Cappadoce; mais, s'étant aperçu qu'on lui tendait des embûches, il s'enfuit; et, ne sachant où se retirer, il alla se livrer à Ptolémée-Évergète, son ennemi, qui le fit enfermer. Il parvint cependant à s'échapper à l'aide d'une courtisane, et fut tué en chemin par des voleurs.

Justin, l. XXVII, c. VII. — Appien, *in Syria.* — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

ANTIOCHUS III (Ἀντίοχος ὁ Μέγας), roi de Syrie, surnommé *le Grand*, né vers 238, tué dans la 2e année de la 48e olympiade (187 avant J.-C.), fils de Séleucus-Callinice et de Laodice. Il était à Babylone lorsque son frère Séleucus-Céraunus, auquel il succéda, fut tué en 223. La Syrie était alors dans une situation critique, suite des divisions entre Séleucus II et Antiochus Hiérax. D'un côté Ptolémée-Philopator avait envahi la Cœlésyrie et la Phénicie; de l'autre Attale, roi de Pergame, venait de réunir à ses États une grande partie de l'Asie en deçà du Taurus. Antiochus, quoique fort jeune, ne perdit point courage. Il confia le commandement de l'Asie Mineure à Achæus, celui de la Médie à Molon, celui de la Perse à Alexandre, et attaqua la Cœlésyrie. Alexandre et Molon profitèrent de l'absence et de la jeunesse de leur maître pour se révolter et soulever les provinces qui étaient sous leurs ordres : Antiochus abandonna alors la Cœlésyrie, fondit sur les rebelles, les défit, et les réduisit à se donner la mort.

Antiochus entreprit ensuite une expédition contre Artabazane, roi de l'Atropatène; mais ce prince, qui était déjà très-âgé, ne voulut pas risquer le hasard de la guerre, et se soumit à toutes les conditions qu'Antiochus lui imposa. Tandis qu'il était dans ces pays éloignés, Achæus ceignit le diadème, et se fit reconnaître roi des pays dont il était satrape. Antiochus, de retour dans la Syrie, reprit la guerre contre Ptolémée. Après une bataille sanglante (en 217), livrée la même journée qu'Annibal battait les Romains au bord du lac de Trasimène, il s'empara de Séleucie sur l'Oronte (cette ville, voisine d'Antioche, appartenait aux rois d'Égypte depuis l'an 246 avant J.-C.), et de plusieurs autres villes de la Palestine et de la Phénicie. Mais vaincu par Ptolémée à Raphia, près de Gaza, il fut obligé d'abandonner toutes ses conquêtes, et conclut une trêve d'un an, dont il profita pour aller soumettre Achæus, qu'il prit et fit mourir. Il attaqua bientôt Arsace II, roi des Parthes, qu'il força à demander la paix, et à se réunir à lui contre Euthydème, roi de la Bactriane, à qui il accorda aussi la paix (206); puis, traversant le mont Paropamisus, il s'avança jusqu'à l'Inde. Après avoir parcouru et soumis l'Arachosie, la Drangiane, la Carmanie, la Perse, la Susiane, la Babylonie et la Mésopotamie, il revint après une absence de sept ans à Antioche, où ses sujets lui donnèrent le surnom de *Grand;* il l'avait mérité en rendant au royaume de Syrie son ancienne splendeur.

Le reste de sa vie ne répondit pas à ce brillant début. Ptolémée Philopator étant mort en 204 avant J.-C., Antiochus s'allia avec Philippe V, roi de Macédoine, pour dépouiller de ses États Ptolémée-Épiphanes, fils et successeur de Philopator. Mais le peuple romain, qui venait d'être nommé tuteur du jeune Épiphanes, alors âgé de cinq ans, s'opposa à cette invasion; et Antiochus n'osa rien entreprendre (201 avant J.-C.). Les ambassadeurs de Rome l'empêchèrent aussi de faire la guerre à Attale, roi de Pergame. Cependant il battit Scopas, général de Ptolémée, à Panéas, près des sources du Jourdain. Puis il prit par capitulation la ville de Sidon, où Scopas s'était réfugié. Toute la contrée se soumit à lui; le peuple même de Jérusalem l'aida à chasser la garnison égyptienne, et obtint, en récompense de ce service, plusieurs immunités et faveurs, parmi lesquelles on remarque un édit qui défendait aux étrangers d'entrer dans le temple de Salomon. (*Josèphe.*)

Antiochus poursuivait le cours de ses conquêtes, lorsqu'il apprit la défaite du roi Philippe, son allié, à Cynocéphales en automne 197 avant J.-C. Craignant d'avoir bientôt à lutter contre toute la puissance de Rome, il se hâta d'abord

de faire la paix avec le roi d'Égypte, auquel il promit en mariage sa fille Cléopâtre, avec la Cœlésyrie et la Palestine pour dot. Puis il se dirigea sur Éphèse où il passa l'hiver (196), franchit l'Hellespont, et se rendit maître de la Chersonèse de Thrace, où il rebâtit Lysimachia. De là il fit des incursions dans la Thrace, et allait s'emparer des villes grecques de l'Asie Mineure, lorsqu'il reçut des députés de Rome, à la tête desquels se trouvait C. Cornélius Scipion. Au discours hautain des Romains, qui le sommaient de rendre toutes ses conquêtes récentes, il répondit que, ne se mêlant pas de ce que les Romains faisaient chez eux en Italie, ils devaient le laisser tranquille en Asie. De là des négociations que les deux parties avaient pour le moment intérêt à traîner en longueur : Antiochus était occupé à la conquête de Chypre, et les Romains avaient à combattre les Insubriens et les Boïens.

Sur ces entrefaites, Annibal vint se réfugier auprès de lui (193), et l'excita à faire la guerre aux Romains en allant les attaquer dans l'Italie même. Antiochus, égaré par des intrigues habilement conduites, ne suivit pas ce conseil; mais, quelque temps après, il se rendit à l'invitation des Étoliens, qui avaient pris les armes contre les Romains, et passa dans la Grèce avec dix mille hommes (l'an 191 avant J.-C.). L'Eubée s'étant soumise sans résistance, il se rendit dans la Thessalie, où les Étoliens, les Athamanes et les Thébains se joignirent à lui; mais, effrayé par l'apparition de quelques troupes que les Romains avaient envoyées en avant, il retourna à Chalcis dans l'Eubée, y devint amoureux d'une jeune fille qu'il épousa, et y passa l'hiver dans les plaisirs; ce qui désorganisa son armée. Au printemps il retourna dans la Thessalie; et, ne se sentant pas assez fort pour se mesurer avec les Romains qui s'avançaient à grands pas, il fortifia le passage des Thermopyles, espérant arrêter l'armée romaine jusqu'à ce que les secours qu'il attendait de l'Asie fussent arrivés; mais un corps de Romains, commandé par Caton l'Ancien, ayant trouvé le moyen de franchir la montagne malgré les Étoliens, le prit à dos, tandis que le consul Acilius Glabrion l'attaquait par devant; il ne lui fut plus possible alors de retenir son armée, qui prit la fuite : il eut beaucoup de peine à s'échapper lui-même, avec cinq cents cavaliers; tout le reste fut tué ou fait prisonnier.

Antiochus alla s'embarquer à Chalcis, d'où il retourna à Éphèse. Prévoyant que les Romains viendraient l'attaquer en Asie, il rassembla des forces considérables dans le voisinage de la mer; mit de fortes garnisons à Sestos et Abydos, par où les Romains devaient passer pour se rendre en Asie; fortifia la Chersonèse de Thrace, et établit des magasins de vivres et de munitions de guerre à Lysimachie, ville qui devait lui servir de place d'armes. A la nouvelle que son escadre, commandée par Polyxénidas, avait été battue par les Romains auprès de Myonnésos, il perdit la tête, abandonna toutes les places qu'il avait fortifiées, et s'enfuit à Sardes. Scipion le Jeune, général de l'armée romaine, qui avait pour lieutenant Scipion l'Africain son frère, suivit les traces du fuyard. Antiochus fit alors faire des propositions d'accommodement; on lui répondit qu'il n'obtiendrait la paix qu'en abandonnant toute l'Asie en deçà du Taurus. Ces conditions étaient dures, et Antiochus se prépara au combat; il avait soixante-dix mille hommes, et les Romains n'en avaient pas plus de trente mille : ils remportèrent cependant une victoire éclatante. Antiochus fut obligé de demander la paix une seconde fois, et il l'obtint aux mêmes conditions, en s'obligeant de plus à livrer tous ses éléphants, à n'avoir qu'un certain nombre de vaisseaux, et à payer quinze mille talents; enfin à donner vingt otages, du nombre desquels fut son propre fils (Antiochus-Épiphanes). Les détails de ce traité, conclu en 190 avant J.-C., sont donnés par Polybe. Peu de temps après, Artaxias et Zadriades, satrapes de l'Arménie, se révoltèrent. Avant d'aller les soumettre, il fit reconnaître roi Séleucus-Philopator, son fils aîné; et comme il avait besoin d'argent, il entreprit de piller de nuit le temple de Jupiter ou de Bélus, dans le pays des Élyméens; mais les habitants se réunirent et le massacrèrent, ainsi que les troupes qui l'accompagnaient, en octobre 187 avant J.-C. On pense que c'est à lui que se rapporte la prophétie de Daniel (XI, 10-19). Aurélius-Victor rapporte différemment sa mort. Selon cet historien, Antiochus fut tué dans une fête par un de ses hôtes, qu'il avait insulté. Il était âgé de cinquante-deux ans, et en avait régné trente-six. Daniel parle de la défaite d'Antiochus, et *de sa mort dans une forteresse de ses États*, au livre XI, 18-19, de ses prophéties. Antiochus avait épousé Laodice, fille de Mithridate, roi du Pont, et laissa cinq fils et quatre filles.

C'est sur les médailles d'Antiochus le Grand qu'on voit pour la première fois employée l'ère des Séleucides, qui commence en octobre de l'an 312 avant J.-C. Elles sont faciles à confondre avec les médailles de ses prédécesseurs : on y voit également une branche de palmier, un sphinx et un navire. Quelques numismates attribuent à Antiochus le Grand les médailles portant une figure à nez droit, long, pointu.

Plutarque, t. I, p. 342. — Justin, l. XXIX, c. I; l. XXX, XXIV, c. I, 2, 4; l. XXXI, c. I, 6, 7, 8; l. XXXII, c. 11. — Cornélius-Népos, *in Annib.*, c. 2, 7, 8, 9. — Tite-Live, l. XXXI, c. I, 14; l. XXXIII, c. 13, 19, 20; l. XXXV, XXXVI, XXXVII, XXXVIII. — Strabon, XVI. — Florus, Appien, Eusèbe, saint Jérôme, *Comment. sur Dan.* — Sulpice-Sévère, II. — Clavier, dans la *Biographie universelle*.

ANTIOCHUS IV (Ἀντίοχος Ἐπιφανής), roi de Syrie, surnommé *Épiphanes* (Illustre), né vers 200, mort dans la 1re année de la 154e olympiade, 49e de l'ère des Séleucides (164 avant J.-C.). Fils du précédent, il fut élevé à Rome, où son père l'avait envoyé comme otage. Séleucus IV, son frère aîné, voulant le faire revenir auprès de lui,

envoya Démétrius, son propre fils, à Rome, pour le remplacer. Arrivé à Athènes, Antiochus apprit que Séleucus avait été tué par Héliodore; il prit aussitôt le titre de roi, vainquit Héliodore qui avait usurpé l'autorité, et se fit reconnaître par les Syriens. Le commencement de son règne ne fut remarquable que par ses extravagances; il s'échappait quelquefois de son palais à l'insu de ses ministres, et, suivi de deux ou trois personnes, parcourait les rues d'Antioche, s'arrêtait dans les boutiques des orfévres, avec qui il s'amusait à discuter sur leur art, qu'il prétendait connaître aussi bien qu'eux. Souvent il allait boire avec des étrangers ou des gens du peuple. D'autres fois il se dépouillait de la pourpre, et, pour imiter ce qu'il avait vu faire à Rome, il allait sur la place publique, et faisait la cour à ceux qu'il rencontrait, leur demandant leurs suffrages pour les places d'édile ou de tribun du peuple; puis il s'asseyait sur la chaise curule, et s'occupait sérieusement à juger les causes qui étaient du ressort de ces magistratures. Bizarre dans ses générosités, il donnait aux uns des dés à jouer, des dattes et d'autres choses de nulle valeur; il faisait à d'autres des présents magnifiques, sans les connaître. Tantôt il s'amusait, à jeter sur son chemin des poignées d'or, en criant : « Attrape qui peut! » tantôt il cachait des pierres sous sa robe de pourpre, et en accablait ceux qui le suivaient. Il s'amusa un jour à faire remplir de vin une fontaine d'Antioche. Il aimait à se baigner dans les bains publics, et s'y faisait apporter les huiles odorantes les plus précieuses. Quelqu'un ayant dit un jour que les rois étaient bien heureux de pouvoir faire usage de parfums pareils, le lendemain il lui en fit répandre un grand vase sur la tête. Antiochus avait pris, en montant sur le trône, le surnom d'*Épiphanes* (Illustre); ses extravagances firent qu'on le changea en celui d'*Épimanes* (Fou).

Cependant au milieu de toutes ses folies il ne négligea pas le soin de ses États; et Cléopâtre sa sœur, qui était mariée à Ptolémée-Épiphanes, étant morte l'an 173 avant J.-C., il ne voulut plus laisser à ce prince les revenus de la Cœlésyrie et de la Phénicie, qu'on lui avait donnés pour la dot de sa femme. Il alla porter la guerre en Égypte, et la conduisit avec tant d'activité, qu'il se serait emparé de ce royaume s'il n'avait été arrêté par les ordres des Romains, qui lui firent abandonner cette conquête. Les députés de Rome le rencontrèrent sous les murs d'Alexandrie. Dès qu'il aperçut de loin Popillius, chef de la députation, et qu'il avait jadis connu à Rome, il lui tendit la main comme à un ami. Mais le fier Romain lui donna d'abord à lire les tablettes sur lesquelles étaient écrits les ordres du sénat. Antiochus, après en avoir pris connaissance, dit qu'il se consulterait avec ses amis sur ce qu'il aurait à faire. Popillius traça alors un cercle auteur du lieu où se tenait le roi : « Vous n'en sortirez, lui dit-il, qu'après m'avoir donné la réponse que je dois rapporter au sénat. » Cela fait, Popillius prit l'attitude d'un ami, et donna sa main au roi. Cette entrevue décisive eut lieu en juillet ou août de l'an 168 avant J.-C. Antiochus congédia la flotte syrienne qui venait de battre les Égyptiens.

Très-zélé pour la religion, il entreprit de faire achever le temple de Jupiter Olympien à Athènes, envoya des offrandes magnifiques à Délos, à Olympie, et dans d'autres lieux. Par suite de ce zèle, il voulut forcer les Juifs à abandonner le culte de leur Dieu, pilla leur temple, et y fit placer la statue de Jupiter Olympien; mais, ne pouvant les plier à ses fantaisies, il se livra contre eux à toutes sortes de persécutions, ce qui fut la cause de la révolte des Machabées, qui défirent plusieurs fois ses armées, et finirent par se rendre maîtres du gouvernement de la Judée. Pressé d'argent, Antiochus rassembla une armée pour piller dans la Médie le temple de la déesse d'Élymaïs, célèbre par ses richesses; et il fut repoussé par les habitants du pays. Il tomba malade en revenant à Tabæ, dans la Perse, et mourut dans des accès de frénésie que les Persans attribuèrent à son entreprise contre le temple d'Élymaïs, et les Juifs à la profanation de celui de Jérusalem. Antiochus n'était pas dépourvu de qualités; il était généreux, aimait les arts, et montra beaucoup de valeur et d'habileté dans les guerres qu'il eut à soutenir; mais ses défauts et ses folies ternirent beaucoup sa gloire. Il laissa deux fils, Antiochus et Alexandre, et une fille, nommée Laodice. Il avait régné onze ans, et il eut pour successeur le suivant. Sur les médailles, Θεὸς, *le Dieu*, est ajouté à son nom d'Antiochus-Épiphane.

Justin, l. XXXIV, c. 3; I et II des Machabées. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, liv. XII. — Rollin, *Histoire ancienne*, t. IV, 573, 666. — *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. XVI, p. 303; t. XXI, p. 365. — Polybe; Appien. — Clavier, dans la *Biographie universelle*.

ANTIOCHUS V (Ἀντίοχος Εὐπάτωρ), surnommé *Eupator*, roi de Syrie, fils du précédent, monta sur le trône l'an 164 avant J.-C., âgé de neuf ans. Les Romains lui donnèrent Lysias pour tuteur, contre la volonté de son père, qui avait chargé de cet emploi Philippe, son ami. Accompagné du jeune roi Lysias, il continua la guerre contre les Juifs, et assiégea Jérusalem, dont il leva le siége pour marcher contre Philippe, qui fut pris et tué. Mais Démétrius Soter revint de Rome en Syrie, et réclama son trône. Lysias et le jeune roi tombèrent dans ses mains, et furent mis à mort. Antiochus V commençait alors la troisième année de son règne. Les médailles de ce roi sont très-rares. Il y en a une qui le représente tenant dans la main droite la figure demi-nue de Jupiter, et dans la gauche, une lance. (*Voy.* Démétrius-Soter et Lysias.)

I et II des *Machabées*. — Josèphe, *Antiq. Jud.*, XII, 14 et 15; et Justin, liv. XXXIV. — Diodore de Sicile, *Biblioth. hist.*

ANTIOCHUS VI (Ἀντίοχος Διόνυσος), roi de Syrie, surnommé *Dionysos* (Bacchus), était fils

d'Alexandre Balas. Après la mort de son père, tué en 146 avant J.-C., il se réfugia en Arabie, d'où il fut ramené par Tryphon ou Diodotos en 144, pour détrôner Démétrius Nicator, détesté de ses sujets. Cette prétention fut soutenue par les princes juifs Siméon et Jonathan. Mais bientôt Antiochus fut mis à mort par Tryphon, qui se proclama lui-même roi d'une partie de la Syrie, en laissant l'autre à Démétrius. L'usurpateur répandit le bruit qu'Antiochus était mort en février 142, des suites d'une opération chirurgicale. Sur les médailles qui nous restent de lui, Antiochus est surnommé Ἐπιφανής Διόνυσος; sa tête est entourée de rayons; on y voit aussi les Dioscures, et un éléphant portant une torche sur sa trompe.

Justin, XXXVI, 1. — Josèphe. — Appien.

ANTIOCHUS VII (Σιδήτης), roi de Syrie, surnommé SIDÈTES (1), mort dans la troisième année de la 162e olympiade (130 avant J.-C.). Il était fils de Démétrius-Soter, et demeurait à Rhodes lorsqu'il apprit que Démétrius-Nicator, son frère, avait été fait prisonnier par les Parthes; il se rendit sur-le-champ à Antioche, et épousa Cléopâtre, femme de Démétrius son frère; il fut reconnu roi l'an 138 avant J.-C. Il alla d'abord attaquer l'usurpateur Tryphon, qu'il vainquit et fit prisonnier. Il fit ensuite la guerre aux Juifs, qui avaient depuis longtemps secoué le joug des rois de Syrie, et assiégea Jérusalem avec tant de vigueur, que le grand prêtre Jean Hircan fut réduit à acheter la paix en payant un tribut, l'an 133 avant J.-C. Antiochus, ayant rétabli l'ordre dans ses États, rassembla une armée considérable pour aller attaquer les Parthes; après quelques succès, il fut tué dans une bataille, et son fils Séleucus fut fait prisonnier. Antiochus était un prince adonné aux plaisirs de la table. Il eut trois fils : Antiochus, Séleucus, et Antiochus le Cyzicénien.

Livre des Machabées, ch. 15. — Josèphe, XIII, 8. — Justin, XXXVIII. — Appien, *de Bello Syr.* — Diod., XXXIV; Athén., X et XII. — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

ANTIOCHUS VIII (Ἀντίοχος Γρύπος), surnommé *Épiphanes* et *Grypus*, nez crochu (2), mort dans la quatrième année de la 170e olympiade (96 avant J.-C.). Il était fils de Cléopâtre et de Démétrius Nicanor. Cléopâtre, ayant fait mourir Séleucus, son fils aîné, vers l'an 125 avant J.-C., plaça sur le trône Grypus, qu'elle espérait gouverner. Dans ce dessein, elle le fit venir d'Athènes, où il faisait ses études. Ce prince se dirigea effectivement quelque temps d'après les conseils de sa mère. Il épousa Tryphæné, fille de Ptolémée-Physcon, vainquit Alexandre Zabinas, qui s'était rendu maître de presque toute la Syrie, le fit mourir, et voulut ensuite régner par lui-même. Cléopâtre chercha alors à le faire empoisonner; et, comme il en fut averti, il la contraignit à avaler elle-même le poison qu'elle lui avait fait préparer l'an 120 av. J.-C. Son règne fut longtemps assez tranquille; il se livra au luxe et aux plaisirs; mais, au bout de huit ans, il prit ombrage d'Antiochus le Cyzicénien, son frère, et chercha à le faire empoisonner. Celui-ci s'en aperçut, se tint sur ses gardes; et ayant bientôt après épousé Cléopâtre, fille de Ptolémée-Physcon, il rassembla une armée et s'empara d'Antioche. Grypus vint l'attaquer, le défit, et reprit cette ville où se trouvait Cléopâtre, que Tryphæné, sa sœur, fit mourir de la manière la plus cruelle. Bientôt après Antiochus IX, étant revenu avec une armée, battit son frère, prit Tryphæné, et vengea sur elle la mort de sa femme. Les deux frères se réconcilièrent ensuite, et régnèrent, l'un sur la Syrie, l'autre sur la Cœlésyrie; mais ils recommencèrent bientôt à se faire la guerre. Il paraît que Ptolémée Lathyre, qui, bien que chassé de l'Égypte par sa mère, avait conservé quelque puissance, donna des secours à Antiochus de Cyzique; et sa mère, par haine pour lui, donna Séléné sa fille en mariage à Grypus; de sorte que la Syrie, ainsi que les pays voisins, devinrent le théâtre de guerres civiles, dont plusieurs villes profitèrent pour se rendre indépendantes. Au milieu de tous ces troubles, Grypus fut tué par un certain Héracléon, qu'il avait élevé lui-même aux plus grands honneurs l'an 96 av. J.-C. Il laissa cinq fils, qui tous prétendirent au trône, savoir : Séleucus VI, Antiochus XI, Philippe, Démétrius III, et Antiochus XII. Antiochus le Cyzicénien ne survécut pas longtemps à son frère.

Josèphe, *De Antiq. Judaic.*, p. 451. — Justin, XXXIX, c. 1. — Appien. — Clavier, dans la *Biograph. universelle.*

ANTIOCHUS IX, surnommé *le Cyzicénien* (Κυζικηνός), roi de Syrie, mort en 95 avant J.-C. Il était fils de Cléopâtre et d'Antiochus Sidètes, par conséquent frère utérin d'Antiochus VIII. Il avait été élevé à Cyzique, où sa mère l'avait envoyé, et fut associé à l'empire par son frère. Il épousa la fille de Ptolémée Physcon, qui lui donna une armée pour envahir la Syrie, et disputer le trône à Séleucus VI, fils d'Antiochus-Gryphus. Antiochus le Cyzicénien fut vaincu près d'Antioche par Séleucus VI, dans une bataille décisive, l'an 95, et se donna lui-même la

(1) Le surnom de *Sidètes* est généralement dérivé de *Sida*, ville de la Pamphylie, où Antiochus fut élevé. D'après une autre étymologie, il vient du syriaque *sida*, chasseur. Sur quelques médailles, ce roi porte aussi le titre d'*Évergètes* (Εὐεργέτης), bienfaiteur; et Josèphe l'appelle *Eusèbes* (Εὐσεβής) et *Soter* (Σωτήρ), sauveur. Sur ses médailles on remarque, entre autres emblèmes, une ancre, une tête de lion, le lotus, et la figure de Pallas. (H.)

(2) Le surnom de *Grypus* (Γρυπός) vient de γρύψ, *vautour*, probablement à cause de son nez fortement aquilin. On l'appelait aussi, par ironie, *Philometor* (qui aime sa mère), parce qu'il avait empoisonné sa mère; et *Aspendius*, à cause de sa fuite à Aspendus. Sur ses médailles, où il est représenté avec sa mère, il porta aussi le surnom d'*Épiphanes* (Ἐπιφανής). Sur le revers on voit représentée une figure demi-nue, tenant dans la main droite une étoile, et dans la main gauche une lance; la tête est surmontée d'un croissant, et le tout est entouré d'une couronne de laurier. (H.)

mort. Il ne laissa qu'un fils, Antiochus X, dit *Eusèbes*.

Les médailles d'Antiochus IX, très-rares, donnent à ce roi le surnom de *Philopator*.

Justin. — Josèphe. — Appien.

ANTIOCHUS X (Εὐσεβής), roi de Syrie, surnommé *Eusèbes* (pieux), et *Philopator* (aimant son père), mort vers 85 avant J.-C. Il était fils d'Antiochus le Cyzicénien, auquel il succéda. Il parvint à s'échapper d'Antioche, rassembla une armée, et, pour venger la mort de son père, continua la guerre contre Séleucus VI, qu'il défit à Mopsueste; peu de temps après, il épousa Séléné, veuve d'Antiochus Grypus, et il vint attaquer Antiochus XI et Philippe, ses deux frères, qu'il vainquit dans une bataille livrée près de l'Oronte, dans lequel son frère Antiochus XI se noya. Il fut défait l'année suivante (92 ans avant J.-C.) par Philippe et Démétrius VII, qui avait succédé à Antiochus XI; et il se retira chez les Parthes auprès de Tigrane, roi d'Arménie, qui dès lors gouverna la Syrie jusqu'à ce qu'il fut défait par Lucullus. Son histoire depuis cette époque est très-obscure. Il laissa deux fils, Antiochus XIII et Séleucus-Cybiosactes.

Josèphe, *Antiq.*, 21; *de Bello Jud.*, 1. — Justin. — Appien. — Clavier, dans la *Biographie universelle*. — Eusèbe.

ANTIOCHUS XI (Ἐπιφανής), surnommé *Epiphanes* et *Philadelphe*, mort en 193 avant J.-C., partagea la couronne avec Philippe son frère, après la mort de Séleucus VI, leur aîné, qu'ils vengèrent en passant au fil de l'épée les habitants de Mopsueste, ville où Séleucus avait été brûlé vif; mais, en revenant dans la Syrie, ils furent vaincus par Antiochus X; et Antiochus XI, en fuyant, tomba avec son cheval dans l'Oronte, où il se noya.

Josèphe et Eusèbe. — Justin. — Appien. — Ekhel, *Doctrin. Num.* — Clavier, dans la *Biographie universelle*.

ANTIOCHUS XII, roi de Syrie, surnommé *Dionysus*, *Épiphanes*, *Philopator-Callinicus* (aimant son père, victorieux), mort vers 98 avant J.-C. Il était le plus jeune des fils d'Antiochus VIII. Il prit la couronne lorsqu'il sut que Démétrius III, son frère, était prisonnier des Parthes, et s'empara de Damas et de quelques pays voisins. Il entreprit une expédition contre Arétas, roi des Arabes, qui depuis longtemps avait ravagé la côte de la Syrie; et, après avoir traversé la Judée malgré Alexandre Jannée, il rencontra des Arabes, qu'il vainquit dans un premier combat; mais il fut défait dans un second, et y perdit la vie.

Josèphe, *Hist.*, XIII, 23; *Bell. Jud.*, I, 1, 4. — Clavier, dans la *Biographie universelle*.

ANTIOCHUS XIII (Ἀσιατικός), surnommé *l'Asiatique*, dernier roi de Syrie, de la dynastie des Séleucides, mort vers 49 avant J.-C. Il était fils d'Antiochus X (Eusèbes) et de Séléné, princesse égyptienne. Il se rendit à Rome vers 73 ou 74 avant J.-C., pour réclamer le royaume d'Égypte comme un héritage de sa mère. Après dix ans de vaines réclamations, il retourna en Syrie. En passant par la Sicile, il fut d'abord reçu magnifiquement par le proconsul Verrès, qui le dépouilla ensuite de tous ses trésors, pour se dédommager, disait-il, des ravages que des pirates syriens avaient commis en Sicile (en 83 avant J.-C.). Après que l'armée de Tigrane eut évacué la Syrie, Antiochus prit le titre de roi. Lucullus le laissa tranquille possesseur du royaume de Syrie, que Pompée réduisit bientôt (en 65 avant J.-C.) en province romaine. — Sur les médailles, Antiochus l'Asiatique porte le surnom de Διόνυσος, Ἐπιφανής, Φιλοπάτωρ, Καλλίνικος. Quelques historiens l'ont, à tort, confondu avec Antiochus Ier, roi de Commagène.

Justin, XI, 2. — Appien, *De Bello Syr.* — Cicéron, *In Verrem*, VI.

II. *Antiochus, rois de Commagène.*

ANTIOCHUS Ier (Ἀντίοχος), roi de la Commagène, petite contrée (capitale Samosate) située entre l'Euphrate supérieur et le mont Taurus. La Commagène n'est mentionnée comme royaume indépendant que vers l'an 65 avant J.-C., époque où la Syrie fut réduite en province romaine par Pompée. C'est ce qui a conduit quelques historiens à regarder Antiochus Ier de Commagène identique avec Antiochus XIII de Syrie, qu'ils supposent avoir été laissé en possession d'une partie de ses États. Mais cette opinion est insoutenable; car Dion Cassius parle d'Antiochus, roi de Commagène, comme impliqué dans la guerre de Lucullus contre Tigrane vers l'an 69, c'est-à-dire quatre ans avant la réduction du royaume de Syrie en province romaine. Après la déposition d'Antiochus XIII, Pompée traversa le Taurus, et tourna ses armes contre Antiochus Ier de Commagène; puis il finit par faire la paix avec ce roi, auquel il donna même Séleucie et les conquêtes qu'il venait de faire en Mésopotamie. On n'entend plus ensuite parler du roi de Commagène que vers l'an 51 avant J.-C., c'est-à-dire au moment où il informa Cicéron, alors proconsul de la Cilicie, que les Parthes avaient passé l'Euphrate. Pendant la guerre civile, en 49 avant J.-C., Antiochus envoya à Pompée, son bienfaiteur, un secours de deux cents cavaliers.

Après la mort de Pompée et la défaite de Crassus, Antiochus s'allia avec Orodes, roi des Parthes. P. Ventidius, lieutenant de Marc-Antoine, défit, en 38 avant J.-C., les Parthes commandés par Pacorus. Attiré par l'espoir d'un riche butin, Marc-Antoine vint mettre le siége devant Samosate, capitale de la Commagène. Mais il abandonna bientôt ce siége, et accorda la paix à Antiochus. On ignore la date précise de la mort de ce roi. H.

Dion Cassius, XXXV, 2; XLIX, 20. — Appien, *De Bello Mithridat.*; *De Bello civili*, II, 49. — Cicéron, *Epist. ad familiares*, XV, 113, 4. — César, *De Bello civili*, III, 5. — Plutarque, *Antoine*, 34, 61. — Clinton, *Fasti Hellenici*, III, 343. — Fröhlich, *Annales Syriac.*, 69.

ANTIOCHUS II, roi de Commagène, mort en 29 avant J.-C. Il ne régna que peu de temps, et eut à défendre le trône contre les prétentions de son frère Mithridate.

Accusé d'avoir fait assassiner un ambassadeur que son frère avait envoyé à Rome, il fut cité devant le sénat, qui le condamna à mort et donna sa couronne au fils de Mithridate.

Dion Cassius, LII, 43.

ANTIOCHUS III, roi de Commagène, mort en l'an 17 après J.-C. On ne connaît pas la date de son avénement; on croit qu'il succéda à Mithridate II. Son royaume devint province romaine après sa mort.

Tacite, *Annales*, II, 42 et 56.

ANTIOCHUS IV, surnommé *Épiphanes*, roi de Commagène, vivait dans le premier siècle de l'ère chrétienne. Il mourut, selon quelques auteurs, vers l'an 41 de J.-C. Il était fils d'Antiochus III; Caligula lui rendit, en l'an 38 de J.-C., les possessions de ses aïeux qui étaient devenues provinces romaines, et y ajouta une partie de la Cilicie. Antiochus vécut à Rome dans l'intimité de l'empereur; mais celui-ci lui reprit bientôt (on ne sait pourquoi) son royaume. Claude le lui rendit en l'an 41. La vigueur qu'il déploya contre les pirates et les Parthes lui fit accorder l'Arménie par Néron en l'an 55. Antiochus fut un des premiers qui reconnurent Vespasien comme empereur; il commandait un corps d'auxiliaires au siége de Jérusalem. Mais en 72 il se compromit par une alliance avec les Parthes, et il perdit de nouveau son royaume. Il passa le reste de sa vie à Rome, où il fut traité avec beaucoup d'égards. Quelques auteurs attribuent à son fils les faits postérieurs à l'an 41 que nous venons de rapporter.

Dion Cassius, LIX, 8, 24; LX, 8. — Suétone, *Caligula*, 16. — Tacite, *Annales*, XII, 55; XIII, 7 et 37; XIV, 26. — *Historiæ*, II, 81; V, 1. — Josephus Flavius, *Antiquités Judaïques*, XIX, 951. — Clinton, *Fast. Hellen.*, III, 343. — Eckhel, *Doctrina Num. vet.*, III, 255.

ANTIOCHUS, fils de Phintas, roi des Messéniens, né vers l'an 800 avant J.-C., mort en 744. Il régna quelque temps d'accord avec Androclès, son frère; mais ils se divisèrent au sujet de Polycharès, qu'Androclès voulait livrer aux Spartiates. Le peuple s'étant divisé à l'exemple de ses chefs, il y eut une sédition dans laquelle Androclès fut tué, et Antiochus resta seul roi des Messéniens. Il mourut un peu avant la guerre de Messène, et eut pour successeur Euphaès, son fils.

Thirlwall, *Histoire de la Grèce*. — Clavier, *Biographie universelle*.

***ANTIOCHUS**, astronome grec. On ne sait rien de lui, si ce n'est qu'il existe dans plusieurs bibliothèques des manuscrits d'ouvrages sur l'astronomie attribués à un certain Antiochus. Un de ces ouvrages a pour titre : Ἀποτελεσματικά; un autre s'appelle Καλανδολόγιον (sur les cérémonies qui doivent être observées dans chaque mois). C'est au Vatican que se trouvent les manuscrits les plus complets.

Fabricius, *Bibl. græca*, IV, p. 151. — Gale, *Ad Iamblichum de mysteriis*, p. 664.

***ANTIOCHUS**, historien grec, fils de Xénophane, né à Syracuse, vivait vers le commencement de la guerre du Péloponnèse. Il fut le premier historien de la Sicile. Nous n'avons des deux ouvrages estimés qu'il écrivit que les morceaux recueillis dans les *Fragmenta Historicorum græcorum*, de C. Müller : le premier de ces ouvrages contenait l'histoire de la Sicile dès les temps les plus reculés; le second était une histoire de l'Italie, souvent citée par Strabon. Il y faisait remonter la fondation de Rome à une époque antérieure à la prise de Troie, et il en attribuait la fondation à un fils de Jupiter, du nom de Romus.

Vossius, *De Historicis græcis*, p. 45, ed. Westermann. — Niebuhr, *Römische Geschichte*. — Müller, *Frag. Hist. græc.*, p. 45.

***ANTIOCHUS**, lieutenant d'Alcibiade, qui vivait vers la fin du quatrième siècle avant J.-C. Il avait, dit Plutarque, gagné la faveur de son maître, parce qu'il lui avait rattrapé une caille qui, au milieu des agitations du forum, s'était envolée du manteau d'Alcibiade. Antiochus fut vaincu par Lysandre en 408, dans un combat naval livré sur la côte d'Éphèse.

Diodore de Sicile. — Pausanias. — Plutarque.

***ANTIOCHUS**, *d'Ascalon*, philosophe grec, vivait vers le milieu du premier siècle avant J.-C. Il était disciple de Philon, auquel il succéda comme chef de la nouvelle Académie. Il enseignait à Athènes, où il compta pour auditeurs, en 79 avant J.-C., Varron, Cicéron, et Brutus. Il enseignait aussi à Alexandrie et à Rome. Il accompagna son ami Licinius Lucullus en Asie, où il mourut. Antiochus s'était proposé, dans un ouvrage intitulé *Sosus*, de ramener les doctrines de la nouvelle Académie à celles de l'ancienne, de concilier les académiciens avec les stoïciens, et de réfuter le scepticisme de Philon et de Carnéade. Selon Cicéron, qui en parle souvent avec éloge, il définit le souverain bien : *Vivere ex hominis natura*. Sextus Empiricus lui attribue un traité de logique intitulé Κανονικά.

Ciceron, *Academ.* — Plutarque, *Cicéron et Lucullus*. — Strabon; XIV. — *Hist. græca.* — Sextus Empiricus, *Adversus mathemat.*, I, 235; VII, 201. — Diogène Laërce, IX, 106-116.

***ANTIOCHUS** (Ἀντίοχος), médecin, saint et martyr, vivait sous l'empereur Adrien. Il était chrétien et natif de la Mauritanie. Il se livra à la médecine, uniquement pour soulager et traiter les malades pauvres. Il passa quelque temps en Galatie et en Cappadoce, et se rendit, vers 120 de J.-C., à l'île de Sardaigne, où il subit le martyre. Sa mémoire est célébrée le 13 décembre.

L'Église célèbre (le 15 juillet) la mémoire d'un autre Antiochus, médecin, martyr et saint, natif de Sébaste, persécuté et mis à mort sous Dioclétien (303-311 de J.-C.). On raconte qu'il fut miraculeusement sauvé des griffes des bêtes

féroces auxquelles il avait été exposé, et que de ses blessures découlait du lait, au lieu de sang. H.

Martyrologium romanum. — Fabricius, *Bibl. græca*, XIII, p. 64. — Bzovius, *Nomenclator Sanctorum professione medicorum.*

***ANTIOCHUS**, médecin, qui a dû vivre à Rome au temps de Galien, vers le deuxième siècle de l'ère chrétienne. Il sut se préserver de toute maladie jusqu'à un âge très-avancé : à quatre-vingts ans, il visitait encore ses clients à pied. C'est peut-être à lui que l'on doit le petit poëme grec élégiaque sur un *Antidote* (contre-poison) *contre les serpents,* que nous a conservé Galien, et que M. Bussmaker donne dans la collection des poëtes didactiques. (*Bibl. græc.-lat.* de A. F. Didot.)

Galien, *De Sanit. tuenda,* VI, p. 332; ed. Kühn. — Fabricius, *Bibl. græca,* XIII, p. 64.

ANTIOCHUS, *d'Égée*, sophiste grec, surnommé *le Transfuge* (Αὐτόμολος), vivait vers 200 de J.-C. Il était élève de Denys de Milet. Il accompagna Septime-Sévère dans son expédition contre les Parthes; et, pour relever le courage de l'armée romaine, transie de froid, il se roula dans la neige. Cette conduite lui concilia la faveur de l'empereur et de son fils Caracalla. Plus tard, il déserta le camp romain et se réfugia auprès de Tiridate, roi des Parthes; de là le surnom de *Transfuge*.

Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, IV, p. 292. — Dion Cassius, LXXVII, p. 814. — Suidas. — Phrynichus, *Eclogiæ atticorum nominum et verborum.*

***ANTIOCHUS**, évêque de Ptolémaïs, mort en 408 de J.-C. Il se distingua comme prédicateur, et fut le rival de saint Jean Chrysostome. Il avait écrit un grand nombre de sermons, d'homélies, et un grand traité contre l'avarice. Il n'en reste plus que de faibles fragments.

Cave, *Script. eccles. hist. liter.*

ANTIOCHUS, de *Seba* ou *Saba*, près de Jérusalem, vivait au commencement du septième siècle, pendant la guerre de l'empereur Héraclius contre Chosroës, roi des Perses. Il fut témoin de la prise de Jérusalem par les Perses en 614 de J.-C., et parle des traitements barbares qu'éprouvaient alors les moines de la Palestine. Il nous reste de lui une espèce de *Traité de morale chrétienne*, sous le titre Πανδέκτης τῆς ἁγίας Γραφῆς, composé de cent trente chapitres. En tête de l'ouvrage se trouve une lettre dédicatoire à Eustathe, abbé d'Ancyre. Il fut d'abord publié en latin par G. Tilman, Paris, 1543, in-8°, et réimprimé dans la *Bibliotheca Patrum;* Paris, 1579, vol. II; Cologne, 1618, vol. VII; et Lyon, 1677, vol. XII. Le texte grec fut publié par Fronto Ducæus, avec la traduction latine de Tilman, dans le 1er vol. de l'*Auctuarium Bibl. Patrum;* Paris, 1624. H.

Cave, *Scriptor. eccles. hist. liter.*, I, 448.

ANTIPAS. *Voy.* ANTIPATER de l'Idumée.

ANTIPATER ou plutôt ANTIPATRE (Ἀντίπατρος), né vers 390, mort en 317 avant J.-C. C'était un officier qu'affectionnait Philippe de Macédoine : il fut chargé, après la bataille de Chéronée (338 avant J.-C.), de rapporter à Athènes les os des guerriers athéniens qui avaient succombé. D'accord avec Parménion, il conseilla vainement Alexandre de ne pas entreprendre son expédition en Asie avant d'avoir, par un mariage, assuré la succession du trône. Comme Alexandre le Grand dont il partagea l'amitié, il eut pour maître Aristote. Il fut ministre du roi Philippe, qui lui donna le plus bel éloge qu'un ministre pût recevoir de son souverain : « J'ai dormi profondé« ment, dit-il un jour qu'il s'était levé tard, parce « qu'Antipater veillait. » A son départ pour son expédition en Asie, Alexandre le nomma régent du royaume de Macédoine. Les Lacédémoniens crurent l'occasion favorable pour reprendre leur prépondérance dans la Grèce, et ils parvinrent à armer tous les peuples du Péloponnèse. Antipater pacifia d'abord la Thrace, se porta promptement dans le Péloponnèse, où il défit les Lacédémoniens et leurs alliés, et tua Agis, roi de Sparte. Ces ennemis extérieurs n'étaient pas les seuls qu'il eût à combattre. La mère d'Alexandre, et Cléopâtre, sœur de ce prince, étaient sans cesse en querelles; et Olympias portait à chaque instant des plaintes contre Antipater à Alexandre, qui, pour y mettre fin, le manda en Asie, en envoyant Cratère pour commander à sa place dans la Macédoine. Ce prince mourut avant que cet ordre fût exécuté; et on laissa à Antipater la Macédoine et la Grèce, dans le partage qui eut lieu à la suite de cette mort; on le nomma, de plus, tuteur de l'enfant dont Roxane était enceinte. Bientôt après il eut à soutenir les efforts de toutes les villes de la Grèce confédérées pour recouvrer leur liberté. Il fut vaincu d'abord par Leosthène et obligé de se renfermer dans Lamia; mais Léonnatus et Cratère vinrent à son secours : les Grecs se soumirent de nouveau, et Athènes, qui était à la tête de la ligue, fut obligée, pour acquérir la paix, d'admettre une garnison à Munychie et d'abolir la démocratie, dont Antipater fit périr l'illustre chef, le grand orateur Démosthène. Cette guerre fut suivie d'une autre contre Perdiccas, qui voulait répudier Micea, fille d'Antipater, pour épouser Cléopâtre. Antipater, après avoir marié sa fille Mila à Craterus, passa en Asie; mais Perdiccas ayant été tué en Égypte, Antipater chargea Antigone du reste de la guerre, et revint en Macédoine, laissant Antigonus pour suivre la guerre contre Eumène. Il mourut à un âge très-avancé. C'est durant sa maladie que l'orateur Démades lui fut envoyé d'Athènes pour l'engager à relever la garnison de Munychie, et que, convaincu de correspondre avec Perdiccas, Antipater le fit mettre à mort. On l'a accusé, sans vraisemblance, d'avoir fait empoisonner Alexandre. Avant de mourir, il confia la tutelle du jeune roi à Polysperchon, et non à Cassandre son fils.

Cornélius-Népos, *in Eumen.*, c. 2, 3; *in Phocion.*, c. 2.—

Diodore de Sicile.— Justin, IX, 4; XI, 7; XII, 1, 12, 14; XIII, 2, 5, 6. — Plutarque. — Quinte-Curce. — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

ANTIPATER, roi de Macédoine, petit-fils du précédent, né vers 296 avant J.-C. Il était le second fils de Cassandre et de Thessalonice, la sœur d'Alexandre le Grand, et frère d'Alexandre, qui lui disputa le trône de Macédoine après la mort de Philippe IV, leur frère aîné. Antipater, s'imaginant que sa mère favorisait les prétentions d'Alexandre, la fit mourir, ce qui indigna les Macédoniens contre lui; mais comme il avait épousé Eurydice, l'une des filles de Lysimaque, Alexandre se vit obligé d'avoir recours à Pyrrhus et à Démétrius Poliorcète, qui rétablirent la paix entre les deux frères. Bientôt après (294 de J.-C.), Alexandre fut tué par Démétrius, fils d'Antigone. Antipater, chassé de ses États, se réfugia auprès de Lysimaque son beau-père, qui fit quelques tentatives pour le rétablir sur le trône, et finit par l'abandonner. Antipater, accusant son beau-père de l'avoir trahi, fut mis à mort vers l'an 292 avant J.-C.

Justin. — Pausanias.— Plutarque.— Diodore, X. — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

ANTIPATER (*Antipas*), l'*Iduméen*, père d'Hérode le Grand, était, selon Josèphe, fils d'un noble de l'Idumée à qui le gouvernement de cette province avait été donné par Alexandre Jannée, et d'Alexandra, sa veuve, vers l'an 60 avant J.-C. Il mourut l'an 49 avant J.-C. Son attachement pour Hyrcan le fit tomber dans la disgrâce lorsque Aristobule eut usurpé l'autorité; et il décida Hyrcan à se mettre sous la protection d'Arétas, roi des Arabes, qui fit une tentative inutile pour le rétablir sur le trône. Il s'adressa alors à Pompée, et ce fut aux soins du général romain qu'Hyrcan dut son rétablissement. Lorsque César se vit assiégé par le peuple d'Alexandrie, Antipater conduisit lui-même des troupes au secours du dictateur; il défendit ensuite Hyrcan, contre les accusations d'Aristobule, devant César, qui le nomma procurateur de la Judée, sous les ordres d'Hyrcan. Il rétablit la tranquillité dans ce pays, et l'y maintint au milieu des troubles et des guerres civiles qui déchiraient l'empire romain. Il détourna son fils Hérode d'aller attaquer Hircan à Jérusalem. Il mourut empoisonné par Malchus, à qui il avait sauvé deux fois la vie, et qui, après avoir été du même parti que lui, devint jaloux du crédit dont il jouissait auprès d'Hyrcan. Antipater laissa quatre fils, dont Hérode est le plus célèbre.

Josèphe, *Antiq. Jud.*, XIV; *De Bello Jud.*, I.—Clavier, dans la *Biographie universelle.*

ANTIPATER, fils aîné d'Hérode le Grand par sa première femme Doris, fut un monstre de cruauté. Josèphe en résume la vie par ces deux mots : Κακίας μυστήριον. Hérode, ayant répudié Doris pour épouser Mariamne l'an 38 avant J.-C., bannit d'abord Antipater de la cour; puis il le rappela, pour que la présence d'un rival contînt l'inimitié d'Alexandre et d'Aristobule, fils de Mariamne, qui étaient exaspérés de la mort de leur mère. Antipater parvint à changer en sa faveur les dispositions d'Hérode, qui rappela Doris et envoya Antipater à Rome, en le recommandant à la bienveillance d'Auguste. Il cessa de conspirer contre ses deux frères; et bien qu'Hérode les eût deux fois réconciliés, il parvint, à l'aide de Salomé, de Phéroras, et surtout du Spartiate Euryclès, à obtenir leur mort. Débarrassé de ses rivaux et déclaré héritier du trône, il ourdit avec son oncle Phéroras un complot contre la vie de son père; et, pour éviter les soupçons, il sollicita d'être envoyé à Rome, où il se rendit porteur du testament d'Hérode, qu'il avait altéré. Mais la mort de Phéroras, empoisonné, dit-on, par sa femme, fit découvrir cet affreux mystère. Il fut rappelé de Rome sans qu'il pût soupçonner qu'on en fût informé. Arrivé en Syrie, il fut traduit par Nicolas de Damas devant le tribunal de Quintus Varus, le gouverneur romain de la Syrie; et la sentence portée contre lui ayant été confirmée par Auguste, il fut exécuté en prison cinq jours avant la mort d'Hérode, alors à l'agonie, et dans l'année du massacre des Innocents. C'est au sujet de ce fils dénaturé qu'Auguste disait : *Melius est Herodis porcum esse quam filium.*

Joseph., *Ant.*, XIV, XVI et XVII, 1; *Bel. Jud.*, I. — Eusèbe, *Hist. Eccl.*, I, 8, 12. — Macrobe, *Sat.*, II, 4.

ANTIPATER (*Lælius - Cælius*), historien romain, vivait du temps des Gracques, c'est-à-dire vers l'an 125 avant J.-C., et composa une histoire de la seconde guerre punique, dont Brutus fit un abrégé, selon le témoignage de Cicéron. C'est lui qui le premier introduisit l'élégance du style dans l'histoire, qui jusqu'alors n'avait été que des chroniques. Il est cité quelquefois par Tite-Live. L'empereur Adrien préférait Antipater à Salluste, probablement par la raison qui lui faisait préférer Ennius à Virgile, et parce qu'il avait un goût assez bizarre pour le vieux langage. Riccoboni a publié en 1568 des fragments d'Antipater, qui furent réimprimés, avec des fragments de plusieurs autres historiens, par Antoine Augustin, à Anvers, en 1595; et enfin par Ausonius Papona : cette dernière collection, qui est la plus complète, se trouve, à la suite du *Salluste*, dans plusieurs éditions, entre autres dans celles de Wasse, de Corte et d'Havercamp; Amsterdam, 1742, 2 vol. in-4°.

Cicéron, *De Oratore*, cap. 12 et 69. — Tite-Live, 31, 32, 36, 38 et 39.—Spartian., *in Adrian.*— Valère-Maxime, I, 7. — Rutilius, *in Vit. juriscon.*— Pomponius, *Tit. de origin.* — Krank, *Veteres Hist. latin.*— Durdent, dans la *Biogr. universelle.*

ANTIPATER, poëte. L'*Anthologie* a conservé un assez grand nombre d'épigrammes de trois Antipater. Les copistes n'ayant pas assez soigneusement distingué ces trois poëtes, il y a quelque confusion dans le classement et les titres des poésies qu'on leur attribue. Le plus ancien est Antipater de Macédoine, contemporain de Philippe V, père de Persée, dernier roi de Macédoine.

Le second, *Antipater de Sidon,* florissait cent ans avant J.-C., du temps de Méléagre, qui honora sa tombe d'une inscription funéraire. Pline rapporte que, tous les ans, la fièvre le prenait le jour anniversaire de sa naissance, et que, parvenu sans autre indisposition à un âge fort avancé, il fut enlevé par un des accès de cette fièvre, que ramenait son jour natal. Il nous reste une quarantaine de ses épigrammes et épitaphes (ἐπιτύμβια). Le troisième Antipater, connu sous le nom d'*Antipater de Thessalonique,* a vécu sous Auguste et sous Tibère. Comme Antipater de Sidon, c'était un de ces Grecs improvisateurs qui rédigeaient en vers tout ce qui frappait leur esprit, souvenirs, images, anecdotes, et dont la mission semble avoir été de détourner des affaires publiques et des goûts de la guerre la jeunesse romaine, éprise des ingénieuses frivolités de la Grèce et de l'emphase du genre asiatique (*asiaticum genus*). C'est, dit-on, au plus ancien des trois Antipater que revient de droit la palme du goût, de la grâce, du style, et de l'invention. [*Enc. des g. du m.*]

Cicéron, *De Oratore,* III, 50. — Pline, *Histoire naturelle,* VII, 51. — Jacobs, *ad Anthologiam græc.,* XIII, 346. — Brunck, *Analecta,* II, 109.

* **ANTIPATER** (Ἀντίπατρος), *de Tarsus,* philosophe stoïcien, vivait vers le milieu du deuxième siècle avant J.-C. Il fut disciple et successeur de Diogène, et maître de Panætius. Il eut, à ce qu'il paraît, une grande influence sur son école; il se fit surtout remarquer par ses luttes avec Carnéade et les autres académiciens. Cicéron loue sa subtilité; mais il écrivait mieux qu'il ne parlait : c'est ce qui lui valut le sobriquet de Καλαμοβόας, ou Braillard de plume. Outre ses œuvres de controverse, on cite de lui : 1° un ouvrage en deux livres sur les présages; il en appuie la réalité, non-seulement sur le raisonnement, mais encore sur des exemples ; — 2° un traité sur les songes, auxquels il ajoute une égale créance; — 3° quelques traités de morale, dans lesquels, au jugement de Cicéron, il établit des préceptes plus en harmonie avec la nature humaine que ne l'étaient ceux de l'école à laquelle il appartenait; — 4° un ouvrage sur la Divinité, où se rencontrent des idées supérieures aux notions reçues dans le peuple. Pour lui, Dieu plane, sans y être sujet, au-dessus des accidents de la vie humaine; il est incorruptible et pur, et plein de bonté pour l'homme.

Orelli, *Onomasticon Tullianum*, II, 44; on y trouve les passages de Cicéron qui concernent Antipater. — Plutarque, *De Stoïcorum Repugnantiis, de Garrulitate.* — Eusèbe, *Præparatio evangelica*, XIV, 8. — Stobée, *De Fato,* 16. — Athénée, VIII. — Diogène Laërce, VII. — Waillot, *De Antipatro, Tarsensi;* Liége, 1824, in-8°.

* **ANTIPATER** *de Tyr,* philosophe stoïcien, mourut à Athènes vers l'an 46 avant J.-C. Il est cité avec éloge par Cicéron, et paraît avoir composé un livre *sur les Devoirs,* qui a été critiqué par Panætius. Peut-être est-ce le même Antipater que Diogène Laërce cite comme l'auteur d'un Traité sur l'univers (Περὶ κόσμου).

Cicéron, *De Officiis,* II, 24.— Diogène Laërce, VII, 139. — Strabon, XVI. — Voss, *De Historicis Græcis*, édit. Westermann, p. 392.

* **ANTIPATER**, *d'Hiérapolis* en Phrygie, rhéteur grec, fils de Zeuxidème, vivait sous l'empereur Septime-Sévère (193-211 de J.-C.). Il jouissait de la bonne grâce de cet empereur, qui le fit son secrétaire intime, l'éleva à la dignité consulaire, et le nomma gouverneur de la Bithynie. Il avait écrit plusieurs discours, dont il ne nous reste aucun fragment.

Philostrate, *Vie des Sophistes,* II, 24, 25.

* **ANTIPHANE**, sculpteur grec, natif d'Argos, vivait 400 ans avant J.-C. Il était élève de Periclyte et maître de Cléon. On cite, parmi ses ouvrages, des statues de héros, et le cheval de bronze que les Argiens déposèrent à Delphes, en souvenir de la victoire qu'ils avaient remportée à Thyrée sur les Lacédémoniens. Ce cheval est appelé Θύρειος par Pausanias.

Pausanias, V, 17; X, 9. — Thucydide, VI, 95.

* **ANTIPHANE**, médecin grec, natif de l'île de Délos, vivait probablement dans la première moitié du second siècle avant J.-C. Il composa un livre intitulé Πανόπτης. Il est cité par Galien et par Cælius Aurelianus. Suivant Clément d'Alexandrie, il attribuait la principale cause des maladies chez l'homme à la trop grande variété d'aliments.

Cælius Aurelianus, *De Morb. Chronic.*, IV, 8. — Galien, *De Composit. medic.*, V, 51, t. XII, p. 877, édit. Kühn.— Clément d'Alexandrie, *Pædag.*, II, 1. — Haller, *Bibl. med. pract.*, t. I.

ANTIPHANES (Ἀντιφάνης), nom commun à plusieurs écrivains grecs. L'un d'eux est cité par Athénée et par Clément Alexandrin. Il avait écrit un ouvrage sur les prostituées d'Athènes.

Athénée, III.— Clément Alexandrin, *Strom.*, I. — Vossius, *De Hist. græc.*, lib. III.

Un autre *Antiphanes*, né à Berga (Thrace), avait écrit un livre d'Histoires merveilleuses (ἄπιστα). Il donna lieu au mot βεργαΐζειν, *bergaïser,* synonyme de *radoter*. On ignore le temps auquel il vivait. On l'a souvent confondu avec le précédent.

Étienne de Byzance, *in* Βέργα. — Athénée, III.

Antiphanes, de Caryste dans l'Eubée, poëte grec, contemporain de Thespis, vers l'an 523 avant J.-C. (*Voy.* Suidas.)

Un dernier *Antiphanes*, natif de Smyrne ou de Rhodes, poëte comique, fut contemporain d'Alexandre le Grand. Il était né, selon Suidas, dans la 93e olympiade, et mourut à soixante-quatorze ans, dans la 112e. Il composa plus de deux cent soixante pièces, qui eurent peu de succès, et dont Athénée nous a conservé quelques fragments. Il gagna trente fois le prix. Il est souvent confondu avec le poëte comique Alexis.

Athénée. — Suidas. — Meineke, *Historia critica comicorum græcorum.* — Kopplers, *Observat. philologiques sur quelques passages d'Antiphanes*, etc.; Leyde, 1771, in-8°.

* **ANTIPHILE**, architecte grec, vivait dans le

cinquième siècle avant J.-C. Il construisit à Olympie, avec Pothée et Mégaclès, ce que Pausanias appelle la *Trésorerie des Carthaginois*, bâtiment qui contenait une statue colossale de Jupiter et des cuirasses de lin que les Syracusains, sous les ordres de Gélon, avaient enlevées aux Carthaginois, probablement dans la bataille livrée en 480 avant J.-C., le jour même où Xerxès fut vaincu à Salamine.

Pausanias, VI, 19.

ANTIPHILE (Ἀντίφιλος), peintre grec, natif d'Égypte, vivait vers 330 avant J.-C. Il était contemporain d'Apelle, dont il était le rival. Pline parle avec éloge d'un tableau de lui, représentant un jeune garçon soufflant le feu dont la lueur éclairait durant la nuit un riche appartement, et faisait briller la beauté du jeune homme. On cite encore parmi ses ouvrages les plus estimés, un *Hésione*, un *Bacchus*, un *Hippolyte effrayé à la vue d'un taureau envoyé contre lui*, une figure comique nommée *Gryllos* (*le Pourceau*), qui fit donner le nom de *grylles* aux peintures que nous nommons *grotesques*. On peut considérer à juste titre Antiphile comme l'inventeur de ce genre.

Pline, *Histoire naturelle*, XXXV, 37. — Quintilien, *Inst. orator.*, XII, 10. — Lucien, Περὶ τοῦ μὴ ῥᾳδίως πιστεύειν διαβολῇ.

***ANTIPHILE** (Ἀντίφιλος), poëte grec, paraît avoir vécu peu de temps après le règne de Néron. Il nous reste de lui une quarantaine d'épigrammes, que Reiske attribue, sans raison plausible, à plusieurs Antiphile.

Reiske, *Ad Antholog. Constant. Cephalæ*, p. 191. — Jacobs, *Antholog. græca*, t. XIII, p. 851.

ANTIPHON (Ἀντιφῶν), nom commun à plusieurs écrivains, qui ont été souvent confondus entre eux. Le plus célèbre est *Antiphon* le Rhéteur, né à Rhamnus en Attique, au commencement de la soixante-quinzième olympiade, vers l'an 479 avant J.-C., mort en 419 avant J.-C. Il était fils de l'orateur Sophilus. Il suivit aussi les leçons de Gorgias. C'est lui, dit-on, qui inventa l'art de la rhétorique. L'école sicilienne avait enseigné et pratiqué l'art de parler; mais Antiphon fut le premier qui sut appliquer les principes à l'éloquence judiciaire, et aux affaires qui se traitaient devant l'assemblée du peuple; aussi Hermogène l'appelle-t-il l'inventeur du genre politique. Antiphon enseigna à Athènes, où il eut entre autres pour élève Thucydide, qui parle de lui avec respect. On croit que le style de l'histoire se ressentit de l'école d'un si grand maître. Selon Photius, il avait placé au-dessus de la porte de son école : « Ici l'on console les malheureux. » Antiphon composait à prix d'argent des discours pour des accusés ou des démagogues, que ceux-ci apprenaient ensuite à débiter : cet usage exerça la première verve satirique des poëtes de l'ancienne comédie.

Antiphon commanda plusieurs fois les Athéniens dans la guerre du Péloponnèse, et il équipa à ses frais soixante trirèmes. Il eut une grande part à la révolution qui établit à Athènes le gouvernement des quatre-cents, dont il fut membre. Pendant la courte durée de cette oligarchie, Antiphon fut envoyé à Sparte pour y négocier la paix : le mauvais succès de cette ambassade renversa son parti. Accusé de trahison, Antiphon, malgré son éloquente défense, fut condamné à mort; sa maison fut rasée, son corps laissé sans sépulture, et son nom déclaré infâme. Les anciens citent de lui un *Art rhétorique* (Τέχνη ῥητορική), des *discours politiques* (δημηγορικοί), des *discours judiciaires* (δικάνικοι), et des *morceaux de parade* (ἐπιδεικτικοί). Il nous reste encore de lui quinze harangues, toutes du genre de celles qu'Hermogène appelle λόγοι φονικοί, c'est-à-dire se rapportant à des procès criminels. Trois de ces discours ont été effectivement prononcés ou destinés à l'être dans des procès qui ont été jugés de son temps. Ils sont intitulés : 1° *Accusation d'empoisonnement contre une belle-mère* (Κατηγορία φαρμακείας κατὰ τῆς μητρυιᾶς); — 2° *Sur le meurtre d'Hérode* (Περὶ τοῦ Ἡρώδου φόνου); c'est un plaidoyer en faveur d'un prévenu : on le regarde comme son meilleur morceau; — 3° *Sur* [*le meurtre*] *d'un choriste* (Περὶ τοῦ χορευτοῦ) : ce dernier morceau est tronqué. Les deux autres discours d'Antiphon sont des espèces d'études, plutôt que des discours prononcés ou achevés. Les trois discours achevés intéressent au plus haut degré l'histoire de la jurisprudence, parce qu'ils font connaître la forme de la procédure criminelle chez les Athéniens. Ils ont été imprimés, pour la première fois, dans la collection aldine, Venise, 1513, in-fol.; dans le recueil des orateurs grecs de Henri Estienne, et dans ceux de Reiske, de Dobson et de Bekker. L'édition la plus récente d'Antiphon est de Baiter et H. Sauppe; Zurich, 1838, in-8°.

Quintilien, *Institut. Orator.*, III. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. II, p. 202.

L'*Antiphon* mentionné par Xénophon (*Memorabil.*, I, 6) trouva à redire aux habits de Socrate, et composa, dit-on, un livre sur la vérité, où il niait la Providence.

Un troisième *Antiphon*, poëte tragique, vivait dans le quatrième siècle avant J.-C. Aristote l'appelle *le poëte*, ce qui empêche de le confondre avec l'orateur qui portait son nom. Denys l'Ancien le fit mettre à mort, parce que, dit-on, il ne goûtait pas les œuvres du tyran; peut-être aussi parce qu'il fut l'objet des soupçons de Denys. Celui-ci lui ayant un jour demandé ce qui valait mieux du cuivre ou du bronze, le poëte lui aurait répondu qu'il préférait le métal qui avait servi à fondre les statues d'Harmodius et d'Aristogiton. On a recueilli les titres de quelques-unes des pièces d'Antiphon : l'*Andromaque*, le *Méléagre*, la *Médée*, le *Jason*, et d'autres.

Enfin il y avait un *Antiphon* philosophe, antérieur à Aristote, qui en fait mention, aussi bien que Plutarque. Il croyait que la lune luit de

sa propre lumière; il a écrit sur la *quadrature du cercle* et *sur la nature des choses,* livres cités par Plutarque, *De Placitis Philosophorum,* lib. II.

Fabricius, *Bibl. græca,* II, 750. — Van Spaan, *Dissertatio historica de Antiphone oratore.* — Müller, *Hist. de la littérature grecque.*

ANTIQUARIO (*Jacques*), prêtre italien, natif de Pérouse, ainsi appelé de son nom de famille, et non, comme quelques-uns l'ont cru, à cause du goût qu'il put avoir pour les antiquités, naquit vers le milieu du quinzième siècle, et mourut à Milan en 1512. Secrétaire du cardinal Savelli, légat à Bologne, puis du duc de Milan Jean-Galéas Sforce, il fût employé dans plusieurs affaires importantes. Il resta à Milan après que les Français en eurent fait la conquête, et il paraît qu'il se déclara entièrement pour eux. On le voit par un discours qu'il prononça au nom du peuple de Milan dans une occasion solennelle, et qui fut imprimé sous ce titre : *Oratio Jacobi Antiquarii pro populo Mediolanensi, in die triumphi Ludovici, Galliarum regis et Mediolani ducis de fractis Venetis;* Milan, juin 1509, in-4°. Il obtint de riches bénéfices du pape Alexandre VI, et se distingua par une grande régularité de mœurs, par son savoir, et par l'appui qu'il prêta en toute occasion aux gens de lettres. On a recueilli en un volume ses lettres latines, qui ont été imprimées à Pérouse, 1519, in-4°. On en trouve aussi plusieurs parmi celles d'Ange Politien, et dans d'autres recueils.

Vermiglioli, *Memorie di Jacopo Antiquari,* 1813. — Sassi, *Historia literario-typographica Mediolanensis,* 242. — Argellati, *Bibliotheca scriptorum Mediolanensium.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Ginguené, dans la *Biographie universelle.*

ANTIQUUS (*Jean*), peintre hollandais, né à Groningue le 11 octobre 1702, mort en 1750. Poursuivi par le désir de voyager, malgré les obstacles que lui opposait son indigence, il allait partir pour l'Angleterre avec son frère Lambert, peintre de paysages, lorsqu'ils trouvèrent un vaisseau qui faisait voile pour Gênes, et sur lequel ils s'embarquèrent. Jean Antiquus fit en route le portrait du capitaine, et il fut trouvé si ressemblant qu'on ne voulut rien recevoir des deux artistes pour leur passage. De Gênes, les deux frères se rendirent à Florence et à Livourne. Le grand-duc fit une pension à Jean Antiquus; et ce peintre ayant été admis à l'académie de Florence, exécuta pour son morceau de réception une vaste composition représentant *la Chute des Géants.* Il fit ensuite une copie du *Martyre de saint Étienne,* par le Cigoli, et la vendit 100 ducats. Pendant un séjour de six années à Florence, il fit quatre voyages à Rome. Après avoir séjourné dans les principales villes d'Italie, et travaillé à Venise pour le général [Schulembourg, Antiquus retourna dans sa patrie. Le long séjour qu'il avait fait en Italie avait donné à ses compatriotes une opinion avantageuse de ses talents; il la soutint par de beaux portraits et des tableaux d'histoire. Le prince d'Orange lui fit alors une pension, et le fixa à Breda. Aussi laborieux qu'habile, Antiquus fit plusieurs grands ouvrages, et entre autres deux plafonds. Ce peintre était bon dessinateur, peintre facile, bon coloriste, et avait puisé un goût sage dans l'école de Rome.

Van Gool, *Nieuwe Schouburg der Nederlandsche Kunstschilders,* etc. — Durdent, dans la *Bibliographie universelle.*

ANTISTATE et non *Autistate* (comme le dit la *Biographie universelle*), architecte grec, vivait dans le sixième siècle avant J.-C. Il jeta, sur l'ordre de Pisistrate, les fondements du fameux temple de Jupiter Olympien, à Athènes. La construction de ce beau et magnifique monument, commencée dans le style dorique, et interrompue par les troubles de la république, ne fut continuée que dans le second siècle avant J.-C., sous le règne d'Antiochus-Épiphane, roi de Syrie, par le Romain Cossutius, qui adopta le style corinthien. Enfin, cette construction ne fut achevée que sous le règne d'Adrien : on y voyait cent vingt-huit colonnes de soixante pieds de haut, en marbre pentélique; il n'en reste plus que seize. Le temple lui-même avait deux cent cinquante-neuf pieds de long sur quatre-vingt-seize pieds de large. H.

Vitruve, VII, *præfat.* -- Stuart, *Antiquities of Athens.*

ANTISTHÈNE (Ἀντισθένης), philosophe grec d'Athènes, fondateur de la secte des *cyniques,* vivait 400 ans avant J.-C. Dans sa jeunesse il combattit à Tanagra. Il suivit d'abord les leçons de Gorgias, et devint ensuite un des plus zélés disciples de Socrate, à la mort duquel il assista : jamais il ne l'avait quitté. Il fut le maître de Diogène le Cynique; on ignore la date de sa mort. Le nom de son école vient du *Cynosarge,* gymnase situé près de sa ville natale. Ses doctrines ayant été exagérées par ses disciples, on affecta de faire dériver le nom de *cynique* de κύων, *chien;* et un ancien commentateur d'Aristote dit à cette occasion : « Les cyniques sont ainsi nommés, à cause de la liberté de leurs paroles et de leur amour pour la vérité; car on trouve que le chien a, dans son instinct, quelque chose de philosophique et qui lui apprend à distinguer les personnes; en effet, il aboie à la vue des étrangers, et flatte les maîtres de la maison : de même les cyniques accueillent et chérissent la vertu et ceux qui la pratiquent, tandis qu'ils repoussent et blâment les passions et ceux qui s'y abandonnent, quand même ils seraient assis sur le trône. » Cicéron nous a transmis le dogme d'Antisthène sur l'existence des dieux : *Populares deos multos, naturalem unum esse.* Il enseignait que, pour être heureux, il faut être libre, indépendant, et avoir l'âme tranquille; que pour cela il faut obéir aux lois de la nature; que les passions sont incompatibles avec la liberté; qu'elles naissent des besoins; que par conséquent, pour n'être pas l'esclave de ses besoins, il faut savoir vivre avec le strict nécessaire (τὸ ζῆν κατὰ φύσιν).

La vie d'Antisthène était conforme à ce système. Cependant sa simplicité et sa sobriété ne

furent pas exemptes du reproche d'affectation. Il aimait à porter le pallium, et paraissait en public la besace au dos, un bâton à la main. C'est ce qui fit dire à Socrate : « Je vois ton orgueil à travers les trous de ton manteau. » Antisthène fut un citoyen vertueux, conformément à sa maxime : « Rien n'est beau que la vertu; rien n'est laid que le vice (Τἀ γαθὰ καλὰ, τὰ κακὰ αἰσχρά). Il osa le premier élever la voix contre les accusateurs de Socrate. Au lit de mort, comme il souffrait beaucoup : « Qui me délivrera de mes maux? » s'écria-t-il. « Ce fer, » lui répondit Diogène en lui présentant un poignard. « C'est de mes maux et non de ma vie que je voudrais me délivrer, » repartit Antisthène.

Il avait écrit des dialogues et des discours formant un recueil de dix livres : tout cela est perdu, à l'exception de quelques lettres et de deux discours ou déclamations qui lui sont attribués, et qui portent les titres d'*Ajax* et *Ulysse*. Le grammairien Phrynique le classe parmi les modèles du pur atticisme. Voici quelques-unes des sentences attribuées à Antisthène : — Les envieux sont consumés par leur propre caractère, comme le fer est rongé par la rouille qui s'y met. — Le moyen de s'immortaliser est de vivre pieusement et justement. — Quand on ne peut plus discerner les honnêtes gens d'avec les vicieux, c'est alors qu'un pays est perdu. — Une société de frères qui sont unis est la meilleure de toutes les forteresses. — Il faut principalement se munir de biens qu'on puisse, dans un naufrage, sauver avec soi. — Il est absurde, tandis qu'on prend tant de soin de séparer le froment de l'ivraie, et de purger une armée de gens inutiles, de ne pas prendre le même soin de purger la société des méchants qui la corrompent.

Les *lettres* attribuées à Antisthène se trouvent dans les *Collections épistolaires ;* les deux *discours*, dans le recueil d'*Alde* et dans le volume VIII des *Orateurs* de Reiske.

Cicéron, *De Nat. Deor.*, I, 13. — Ammonius, *Comment. in Categ. Aristot.* — Xénophon, *le Banquet.* — Laërce, Aristote (*Métaph.*, VIII, 3). — Richter, *Dissert. de Vita moribus et placitis Antisthenis cynici.* — L.-Ch. Crell, *Program. de Antisthene cynico ;* Lips., 1728, in-8°. — Diogène Laërce.

***ANTISTIUS**, médecin romain, vivait vers le milieu du premier siècle avant J.-C. Il examina le corps de Jules César, assassiné le 15 mars de l'an 44 avant J.-C., et constata les vingt-trois coups de poignards reçus par ce grand homme, et dont il n'y en avait eu qu'un de mortel, celui qui avait pénétré dans la poitrine. Comme quelques manuscrits de Suétone donnent *Antius* au lieu d'*Antistius,* Fabricius a supposé que ce médecin était le même qu'*Antæus* ou *Anthæus*.

Suétone, *Jules César*, cap. 4, 82. — Fabricius, *Biblioth. græca*, XIII, 65. — Plutarque, *César*, cap. 2.

ANTOINE, en latin *Antonius* (1), nom commun à un grand nombre d'hommes célèbres. Nous les avons rangés ici, autant que possible, par ordre chronologique.

(1) Presque tous les *Antonius* se trouvent ici au mot *Antoine.*

ANTOINE (*Marc*), *Marcus-Antonius*, surnommé *Orator,* orateur romain, était né 143 ans avant J.-C. Il s'illustra dans le barreau par son éloquence, et dans la république par l'intégrité qu'il fit paraître en tous ses emplois. Il fut questeur en Asie en 113, préteur en 104, proconsul en Cilicie avec mission de détruire les pirates, consul à Rome en 99, où il se signala par sa résistance au parti de Saturninus ; et enfin censeur en 97. Son éloquence rendit, suivant Cicéron, l'Italie rivale de la Grèce. Il commanda une partie de l'armée romaine dans la guerre contre les Marses : comme aristocrate, il adopta le parti de Sylla. Il excellait surtout dans le genre pathétique. Ainsi, dans la cause qu'il plaida pour Aquillius, il se mit à pleurer en découvrant la poitrine de son client couverte de cicatrices, et parvint ainsi à le faire acquitter. Proscrit par Marius, et massacré (en 87 avant J.-C.) pendant les guerres civiles entre Marius et Sylla, sa tête fut exposée sur la tribune qu'il avait illustrée. Il avait écrit un traité *De ratione dicendi,* dont parlent Cicéron et Quintilien, mais qui ne nous est pas parvenu.

Cicéron, *De Oratore.* — Plutarque, *Marius.* — Drummann, *Geschichte Roms.*

ANTOINE (*Marc*), *Marcus-Antonius*, surnommé *Creticus*, fils aîné du précédent, vivait vers l'an 50 avant J.-C. Il obtint du sénat, par le crédit des consuls Cotta et Céthégus, la direction des blés sur les côtes maritimes, et se déshonora en pillant la Sicile et d'autres provinces pour s'enrichir. Il fut surnommé *le Crétique* à cause de la guerre de Crète, dans laquelle il échoua. Il en mourut de chagrin, et laissa de Julia, sa seconde femme, Marc-Antoine, le célèbre triumvir.

De sa première femme il eut *Caïus Antoine*, qui fut consul avec Cicéron, qu'il haïssait. Caïus favorisa la conjuration de Catilina, parce qu'il était lui-même accablé de dettes. Cicéron parvint à le gagner en lui cédant le gouvernement de la Macédoine, qui lui était échu. Quelques années après, ayant reçu un échec des Dardaniens, il fut accusé par Marcus Lælius, et envoyé en exil.

Velleius Paterculus, liv. II. — Florus, liv. III.

ANTOINE (*Caïus*), second fils de l'*Orateur*, surnommé *Hybrida*, fut un des lieutenants de Sylla vers l'an 50 avant J.-C. Ayant détaché quelques escadrons de l'armée de son général, il s'en servit pour piller l'Achaïe. Les Grecs l'accusèrent devant le préteur Lucullus, qui laissa ce crime impuni; mais, six ans après, les censeurs Gellius et Lentulus le chassèrent du sénat pour ce fait et plusieurs autres aussi condamnables. Cicéron, dans ses *Verrines*, l'appelle « le brigand de l'armée de Sylla, gladiateur et constructeur de quadriges. »

Le nom d'Hybrida lui fut donné (dit Drumman, *Gesch. Roms*, I, p. 531) parce qu'il était un homme à demi féroce, *homo semiferus*.

Ernesti, *Clavis Ciceroniana*. — Baiter, *Onomasticon Tullianum*. — Appien, *Bell. civ.* — Cæsar, *Bellum Gallicum*, III, 4, 10, 67. — Florus, IV, 2, § 3.

ANTOINE (*Marc*), *Marcus-Antonius*, le *Triumvir*, né en 83 avant J.-C., mort en 30 avant J.-C., fils de Marc-Antoine Creticus et de Julia, fille de Lucius-Julius César, qui fut consul en 90 avant J.-C. Il reçut une éducation soignée, et eut pour maître Épidius le rhéteur. Il perdit son père en bas âge, et fut élevé dans la maison de Cornélius Lentulus, qui épousa sa mère Julie, et fut plus tard mis à mort par Cicéron dans la conspiration de Catilina. Après avoir été poursuivi par ses créanciers, il se retira en Grèce, où il se perfectionna dans l'art de la parole et de la guerre. Ses études furent interrompues par l'arrivée de Gabinius, proconsul de Syrie, qui allait combattre Aristobule, fils d'Alexandre Jannée. Il donna (en 57 avant J.-C.) le commandement de la cavalerie au jeune Antoine, qui signala son courage dans cette guerre. Celui-ci se distingua l'année suivante (56-55) en Égypte, où il aida Gabinius à rétablir sur le trône Ptolémée-Aulète. Revenu à Rome (en 54), il devint tribun et augure, et embrassa avec Curion, son ancien compagnon de débauche, le parti de César, qui faisait alors la guerre dans les Gaules. La chaleur avec laquelle il parla pour ce consul absent le rendit odieux au sénat. Il échappa aux poursuites dirigées contre lui, en allant, déguisé en esclave, rejoindre César dans les Gaules, où il servit sous ses ordres pendant les années 52-51. Ce fut par son conseil que le vainqueur des Gaules se détermina à porter la guerre en Italie; et dès qu'il s'en fut rendu maître, il en donna le gouvernement à Marc-Antoine, qui lui amena des renforts en Grèce. Il se distingua à Dyrrachium, et à la bataille de Pharsale (9 août 48) il commandait l'aile gauche de l'armée de César, et contribua à la défaite de Pompée. L'année d'après, quarante-neuf ans avant J.-C., César, élu dictateur, donna le commandement général de la cavalerie à Marc-Antoine. Pendant l'absence de César, Antoine gouverna l'Italie, et se livra à des débauches relevées par Cicéron dans sa seconde Philippique : il répudia Antonia pour épouser Fadia, et se montra en public avec sa maîtresse l'actrice Cythéris.

Antoine ayant acquis une grande partie des biens de Pompée qui avaient été confisqués, il espérait que César n'en exigerait pas le payement; il se trompa, et quelque froideur entre eux s'ensuivit. Il épousa ensuite Fulvia, veuve de Clodius. En l'an 44, César le fit son collègue dans le consulat. Antoine lui en marqua sa reconnaissance par les plus basses adulations. Un jour que César assistait à la fête des Lupercales, assis sur une chaise d'or, Antoine, ayant écarté la foule, s'avança vers son tribunal, et lui présenta un diadème entouré d'une couronne de laurier. Ce jeu, concerté, dit-on, entre eux, hâta la mort de Jules César. Après le meurtre de ce dictateur, il feignit de se réconcilier avec ses assassins, et leur donna ses fils comme otages. Cassius vint souper chez lui le même soir. Antoine lui demanda, d'un air railleur, s'il portait toujours un poignard sur lui? — « Oui, répondit Cassius, pour te percer le sein, si tu songes à t'emparer de la souveraine puissance. »

Antoine, qui vit sa fortune dérangée par la mort de César, en conçut la douleur la plus vive. Il voulait d'abord la comprimer, mais elle éclata tout à coup. Il soutint vivement la mémoire de César contre le sénat qui allait le déclarer tyran, et prononça son éloge funèbre, où, en excitant le peuple à punir les assassins de ce grand homme, il exalta ses vertus, ses conquêtes, ses actions immortelles, ses dignités, son titre de *Père de la patrie*, le décret qui avait ordonné que sa personne serait sacrée. Il montra ensuite au peuple la robe sanglante de César, ce grand homme si cher aux dieux et l'objet de l'adoration des mortels, et lut son testament en faveur du peuple romain. Le peuple, excité par l'éloquence d'Antoine, devint furieux; et les vieux soldats qui avaient servi sous César, voyant mettre le feu à son bûcher, y jetèrent leurs couronnes, leurs bracelets, et les autres ornements récompenses de leur valeur. La populace, voulant à leur exemple signaler son zèle, brisa les bancs des magistrats, et prit des tisons du bûcher pour incendier les maisons des assassins. C'est alors que le parti d'Antoine devint plus considérable de jour en jour : il aurait pu remplacer César, si Cicéron ne lui eût opposé Octave, appelé ensuite Auguste. Le nom de ce jeune homme, la douceur et la noblesse de sa physionomie, ses adroites insinuations, tout concourait à lui faire des partisans parmi le sénat et le peuple. La haine d'Antoine contre cet héritier de César le rendit odieux aux Romains, auxquels le nom de ce héros restait cher. Pour se laver du reproche d'ingratitude envers la mémoire du dictateur, auquel il devait son élévation et sa fortune, il lui érigea une statue dans la tribune aux harangues, avec cette inscription : *Au père et au bienfaiteur de la patrie*. Mais le sénat était déjà dans les intérêts d'Octave. Antoine, déclaré ennemi de la république, se retira dans les Gaules. On envoya Octave et les consuls Pansa et Hirtius pour le combattre. Après des succès balancés, se donna la bataille de Modène : quoique Antoine y combattît en héros, il fut vaincu, et réduit à se retirer auprès de Lépide. Pansa fut blessé mortellement dans cette journée; il conseilla, en mourant, à Octave de se réconcilier avec Antoine. Cet avis fut suivi quelque temps après, lorsque Antoine, qui avait levé six légions dans les Gaules, parut en Italie avec dix-sept légions et dix mille chevaux. Ce fut alors que se forma le triumvirat entre Lépide, Octave et Antoine (l'an 43 avant J.-C.). La Gaule échut à Antoine, l'Espagne à Lépide; Octave eut l'Afrique, la Sardaigne, et la Sicile. Un des pre-

miers fruits de cette alliance fut la mort de Cicéron; sa tête fut portée à Antoine, qui eut la lâcheté de l'insulter. Cependant il aurait été le moins cruel des trois triumvirs, s'il n'avait été excité par les fureurs de sa femme Fulvie. Souvent même il ignorait les vengeances exercées en son nom. Ses soldats lui ayant un jour apporté la tête d'un proscrit qui lui avait été fort recommandé, il leur dit : « Je ne le connais pas; c'est une affaire qui regarde ma femme. »

Les triumvirs ayant cimenté leur puissance par le sang des plus illustres citoyens, se déterminèrent à poursuivre Brutus et Cassius, meurtriers de César; Antoine les atteignit à Philippes, leur livra bataille, et les défit. Après la mort de ces soutiens du nom républicain, les tyrans de Rome se partagèrent entre eux l'empire. Antoine eut la Grèce, la Macédoine, la Syrie, et l'Asie. Il fut obligé de combattre les Parthes; mais il n'obtint contre eux aucun succès marqué. Il acquit néanmoins quelque gloire dans une retraite de cent lieues, où il eut à lutter sans cesse contre un ennemi supérieur en forces. Cléopâtre, reine d'Égypte, qui craignait les armes de ce guerrier, tenta de se l'assujettir par la force. Antoine avait plié sous les caprices de Fulvie; il fut l'esclave de ceux de Cléopâtre. Son sort fut de commander à l'univers et d'obéir à deux femmes. La reine d'Égypte l'enivra de plaisirs, et, dans les délices où elle le plongea, elle obtint de lui tout ce qu'elle voulut. Il la déclara reine d'Égypte, de Chypre, de Cœlésyrie, d'une portion de l'Arabie et de la Judée. Les deux fils qu'il avait eus d'elle, il les proclama rois, et les fit entourer de tout le faste du pouvoir suprême. Les Romains, irrités de ce qu'on démembrait l'empire pour une femme et des princes étrangers, résolurent de prendre les armes contre lui. A ce motif vint s'en ajouter un autre : Antoine, marié avec Octavie, sœur d'Octave, avait délaissé son épouse et ses enfants pour Cléopâtre. Il avait pris pour prétexte de sa retraite de Rome « qu'il perdait toujours à quelque jeu de hasard qu'il jouât contre Octave. » Celui-ci marcha contre Antoine. Leurs flottes se rencontrèrent près d'Actium, l'an 31 avant J.-C. Au plus fort de la mêlée, Cléopâtre s'enfuit avec soixante de ses navires. Antoine, perdant la tête, ne tarda pas à suivre la fugitive, qu'il atteignit au moment où il apprit la défection de son armée de terre. Cette dernière nouvelle l'accabla au point de le priver presque de toute sa raison : tantôt il recherchait la solitude, tantôt il s'abandonnait aux excès les plus extravagants. L'année suivante, Auguste entra en Égypte, et se rendit maître de Péluse. Antoine, revenu un moment à lui-même, attaqua son ennemi et le mit en déroute : ce premier succès lui en promettait de plus grands, si son armée et sa flotte ne se fussent rendues à Octave. Antoine, furieux et désespéré, envoya défier son ennemi à un combat singulier; Octave répondit froidement qu'Antoine avait, pour sortir de la vie, d'autres moyens que celui d'un duel.

Cléopâtre, craignant tout d'un amant qu'elle venait de trahir, s'était retirée dans une tour, et avait fait dire à Antoine qu'elle s'était donné la mort. Celui-ci, toujours abusé, le crut: honteux d'avoir été prévenu par une femme dans une action qui passait alors pour une généreuse ressource dans les grands malheurs, il s'adressa à l'un de ses affranchis, nommé Éros, pour le prier de terminer d'un même coup sa vie et ses tourments. Mais Éros se poignarda lui-même, et jeta, en tombant, l'arme aux pieds de son maître. « Est-il possible, s'écria Antoine, que j'apprenne mon devoir d'une femme et d'un affranchi? » — En prononçant ces mots, il se frappa lui-même. Un moment après, on vint lui dire que Cléopâtre était encore vivante. Aussitôt, malgré le sang qu'il perdait à flots, il se fit porter à la tour où était la reine. Cléopâtre ne voulut point faire ouvrir les portes, pour éviter toute surprise; mais elle parut à une fenêtre d'où elle jeta des cordes; et aidée de deux de ses femmes, elle hissa Antoine jusqu'à elle. Un instant avant de mourir, il dit à Cléopâtre, qui tenait son visage collé sur le sien : « Je meurs content, puisque je meurs entre tes bras; et je ne rougis point de ma défaite, puisque moi, Romain, je suis vaincu par des Romains. » Il expira peu après, âgé de cinquante-trois ans.

Antoine eut le courage de César et son amour pour les plaisirs; mais il poussa plus loin que lui cette dernière passion. Elle le déshonora dans l'esprit des Romains, causa ses défaites, lui enleva l'empire, et fit presque oublier à la postérité sa valeur, sa clémence, et son zèle pour ses amis. Il avait les talents d'un général et les goûts d'un soldat. Après avoir paru en conquérant sur la scène du monde, il allait se mêler à des troupes de libertins qui mettaient leur gloire à des débauches ou aventures nocturnes. Il était libéral jusqu'à la profusion. Il donna 50,000 drachmes d'argent à l'un de ses domestiques, qui ne lui avait cependant rendu aucun service important. Un souper bien apprêté valut une ville à un de ses cuisiniers. Les préparatifs d'un de ses repas auraient pu nourrir mille hommes. Ce fut en partie son goût pour la volupté et la bonne chère qui lui procura l'amitié de César. — « Je ne redoute point, » disait celui-ci en parlant d'Antoine, « ces gens uniquement occupés de leurs plaisirs; leurs mains cueillent des fleurs et n'aiguisent pas de poignards. » — La figure d'Antoine était pleine de noblesse et de dignité; on lui trouvait de la ressemblance avec les statues d'Hercule. C'était une ancienne tradition, fondée sans doute sur une mauvaise étymologie, que les *Antonius* descendaient d'*Antéon,* fils d'Hercule; et Antoine, pour confirmer cette fable, s'habillait quelquefois comme ce demi-dieu : une tunique ceinte fort bas, une

large épée au côté, et par-dessus une cape grossière.

Ce triumvir laissa deux fils de Fulvie, sa première femme. L'aîné portait le nom de son père, ou de MARC-ANTOINE : il fut consul avec Paulus-Fabius-Maximus (*voy.* l'article ci-dessous). — Le second fils du triumvir, appelé JULES-ANTOINE, encourut la disgrâce d'Auguste, qui le fit assassiner, selon Dion et Tacite; selon Velleius Paterculus, il se tua lui-même. Son crime était d'avoir été, comme bien d'autres, l'amant de la fameuse Julie, fille de l'empereur. C'est lui que Cicéron raille dans la 6e philippique, pour s'être fait adopter par les trente-cinq tribus (*voy.* ANTOINE (*Jules*). — Il nous reste de Marc-Antoine un grand nombre de médailles. Il y a, entre autres, une médaille en or qui représente, d'un côté, la tête d'Antoine, avec la légende : *Antonius imperator;* et, de l'autre, la tête d'Octavien, avec la légende : *Cæsar imperator.* Sur quelques médailles d'argent, on voit, d'un côté, la tête d'Antoine, et, de l'autre, celle de Cléopâtre, avec cette légende grecque : Θεὰ νεωτέρα. Sur toutes ces médailles, Marc-Antoine est caractérisé par son nez fortement aquilin, dont parle Plutarque.

Plutarque, *Vie de Marc-Antoine.* — Cicéron, *Epist. et Orat.* — Appien, *Bell. civil.* — Dion Cassius. — Ernesti, *Clavis Ciceroniana.* — Baiter, *Onomasticon Tullianum.* — *Dictionnaire historique et critique.*

ANTOINE (*Marcus*), fils aîné des deux enfants du triumvir et de Fulvie. Les Grecs le nommaient Antyllus (Ἀντύλλος), nom diminutif d'Antoine. En l'an 36 avant J.-C., il fut fiancé très-jeune à Julie, fille d'Octave. Après la bataille d'Actium, Antoine lui fit prendre la toge virile, afin qu'il pût le remplacer en cas de mort. Il l'envoya proposer la paix à César, qui la refusa, et peu de temps après le fit mettre à mort.

Dion Cassius, XLVIII. — Suét. — Plut., *Ant.*, 71, 81-87.

***ANTOINE** (*Jules*), second fils du triumvir et de Fulvie, fut conduit par sa belle-mère Octavie à Rome, et après la mort de son père obtint la faveur d'Auguste par l'influence d'Octavie. Auguste le maria à Marcella, fille d'Octavie et de son premier mari C. Marcellus, lui conféra la charge de préteur en l'an 13 avant J.-C., et le consulat trois ans après. Mais l'empereur le condamna à mort pour avoir participé au dérèglement de Julie, et à cause de ses prétentions à l'empire. Il paraît qu'il prévint volontairement cet arrêt en se tuant. Antoine était poëte, comme on le voit par la seconde ode du livre IV d'Horace, qui lui est adressée.

Vell., *Sat.*, II, 100. — Dio Cass., l. XV. — Senec., *De Brevit. vit.*, 5. — Tac., *Ann.*, IV, 44; III, 18.

ANTOINE (*Lucius*), surnommé le *Gladiateur asiatique*, vivait vers l'an 45 avant J.-C. Il était frère cadet du triumvir. Élu en 44 tribun du peuple, il fit porter une loi qui autorisait Jules César à nommer, même pendant son absence de Rome, les principaux fonctionnaires de la république. Après le meurtre du dictateur, il servit puissamment son frère Marc-Antoine dans la réalisation de ses desseins. Il proposa une loi agraire en faveur du peuple et des vétérans de l'armée. L'exécution de cette loi fut confiée à une commission de sept, *les Septemvirs*, dont Lucius était le chef, et qui excita toute l'indignation de Cicéron. Les tribuns du peuple, qu'il avait en partie privés du droit de vote, lui érigèrent une statue équestre sur le Forum; l'ordre équestre et les tribuns militaires les imitèrent.

Lucius Antoine assista, avec une légion, le triumvir Antoine au siége de Mutina (Modène), le 15 avril 43. Il y fut battu et refoulé jusqu'aux Alpes par Munatius Plancus. En 41, il fut consul avec P. Servilius l'Isaurien, et demanda les honneurs du triomphe pour une victoire insignifiante qu'il avait remportée sur les montagnards des Alpes. Après la guerre de Pérouse (depuis l'été de 41 jusqu'au printemps de 40 av. J.-C.), suscitée en partie par les intrigues de Fulvie, femme de son frère aîné, l'histoire ne fait plus mention de ce personnage.

Velleius Paterculus, II, 74. — Sénèque, *De Clementia.* — Ernesti, *Clavis Ciceroniana.* — Baiter, *Onomasticon Tullianum.*

***ANTOINE** (*Marcus-Gripho*), grammairien, Gaulois d'origine, vivait vers le milieu du premier siècle avant J.-C. Il compta parmi ses élèves des Romains illustres, tels que Jules César et Cicéron. Il ne nous reste aucun de ses ouvrages. Schütz (*Prolegomena ad Ciceronis Rhetorica*, p. LVIII) lui attribue les *Libri quatuor rhetoricorum ad C. Herennium*, qu'on trouve d'ordinaire imprimés en tête des ouvrages de rhétorique de Cicéron. Cette opinion a été réfutée par Orelli et d'autres critiques.

Suétone, *De illustribus grammaticis.* — Macrobe, *Saturnalia*, III, 12.

***ANTOINE** (*Primus-Marcus*), surnommé *Becco* (mot celtique), c'est-à-dire *à nez crochu*, Gaulois, chef d'armée romaine, né à Toulouse vers l'an 20 de J.-C., servit sous Galba et Othon, et remporta, pour Vespasien, une victoire signalée sur Vitellius, près de Crémone, en 69 de J.-C. La ville de Crémone fut rasée, et les habitants passés au fil de l'épée.

Suétone, *Vitellius*, 18. — Tacite, *Annales*, XIV, 40 — Dion Cassius, LXV, 9. — Martial, *Epigram.*, IX, 100.

***ANTOINE DIOGÈNE** (Ἀντώνιος Διογένης), écrivain grec, vivait probablement au second siècle de J.-C. Il fut l'auteur d'un voyage imaginaire, qu'il a intitulé *Des choses incroyables que l'on voit au delà de Thulé* (Τὰ ὑπὲρ Θούλην ἄπιστα), en vingt-quatre livres, dont on trouve un extrait dans la bibliothèque de Photius. C'est une espèce de roman, rempli de notions géographiques et astronomiques absurdes, autant qu'on peut en juger par l'extrait assez maigre que Photius nous a laissé. Ce dernier fait vivre Antoine Diogène peu de temps après Alexandre de Macédoine, et l'indique comme l'une des sources où a puisé Lucien. Mais cette opinion a été ré-

futée par Meiners, qui a montré que des passages entiers de la *Vie de Pythagore* par Jamblique sont empruntés presque textuellement au roman de Diogène, et que celui-ci a, de son côté, copié Nicomaque de Gérase pour ce qui concerne Pythagore.

Photius, *Codex*, CLXVI, édit. de Bekker. — Porphyre, *Vita Pythagoræ;* Amsterdam, 1707, in-4°. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, p. 307 et 260. — Meiners, *Gesch. der Künste und Wissenschaften in Griechenland und Rom*, vol. I, p. 276.

* **ANTOINE** ou **ANTONIUS** (*Pollio*), sophiste et rhéteur, natif de Laodicée, vivait dans la première moitié du second siècle de notre ère. Il fut comblé de faveurs par les empereurs Adrien et Antonin le Pieux.

Philostrate, *Vies des Sophistes*, I, 25; t. II, 25. — Suidas, Πολέων.

ANTOINE (saint), surnommé *Abbas* et *le Grand*, né l'an 251 à Côme, près d'Héraclée, dans la haute Égypte, mort en 356. Ses parents, distingués par leurs richesses et plus encore par leur piété, lui donnèrent une éducation très-religieuse et très-soignée, mais ne l'initièrent point à la connaissance des belles-lettres, et il ne sut jamais que la langue égyptienne. Il n'avait pas encore vingt ans, lorsqu'il entendit un jour dans une église ces paroles de l'Évangile : *Allez; vendez ce que vous avez, donnez-en la valeur aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel;* il se les appliqua, distribua une partie des biens qu'il avait hérités de ses parents, vendit tout le reste, en donna le prix aux indigents, et ne se réserva que ce qui était nécessaire à sa propre existence et à celle de sa sœur, dont le soin lui avait été confié. Très-peu de temps après, ayant entendu ces paroles de saint Matthieu, *Ne soyez point en peine du lendemain,* il se défit de ce qu'il s'était réservé, mit sa sœur dans un monastère de filles, et s'enfonça dans le désert (l'an 285 après J.-C.), où il pratiqua, sous la conduite d'un vieillard, toutes les austérités qui lui ont acquis une si grande réputation, et se livra à tous les exercices de piété qui ont servi de modèle à la vie ascétique.

Quelque éloigné qu'il fût du tumulte du monde, Antoine s'en croyait encore trop près. A l'âge de trente-cinq ans il passa le bras oriental du Nil, se retira dans un vieux château situe sur le sommet d'une montagne, et y vécut dans une retraite si rigoureuse pendant vingt ans, qu'il n'avait de communication qu'avec celui qui lui apportait du pain de temps en temps. En 305 il descendit de sa montagne, à la prière d'une multitude de solitaires qui désiraient vivre sous sa direction, et fonda le monastère de *Faïoum*, qui n'était guère d'abord qu'un amas de cellules éparses, près de Memphis et d'Arsinoé. On voit dans sa *Vie*, composée par saint Athanase, quelles étaient ses occupations journalières, et quelles maximes il s'efforçait de graver dans le cœur de ses disciples.

La persécution suscitée à l'Église par Maximin, en 311, obligea Antoine de sortir de son monastère, et de se rendre à Alexandrie pour encourager les chrétiens, et plus encore dans l'espérance d'obtenir la couronne du martyre. Au bout d'un an la persécution cessa, et Antoine reprit le chemin de la solitude. Cependant il ne tarda pas à en sortir pour aller fixer sa demeure sur le mont Colzin (Kholsoun, l'ancienne *Héroopolis*), qu'on a depuis appelé de son nom, à une journée de la mer Rouge et à trois journées de son premier monastère. Il se logea, en arrivant au pied de la montagne, dans une cellule très-étroite, se réservant les deux cellules qui étaient taillées dans le roc, au sommet de Colzin, pour se mettre à l'abri de l'importunité des visitants. Il ne put cependant les éviter : ses anciens disciples découvrirent son asile; ils s'empressèrent de lui apporter des aliments, et de recevoir de sa bouche ces ferventes instructions qui les avaient si longtemps portés à la vertu. Il les suivit même dans leur monastère, où il fit passer dans l'âme des nouveaux venus, par ses discours et par ses exemples, toute l'ardeur dont il était embrasé. Il alla voir aussi sa sœur, qui l'accueillit cordialement. De retour à Colzin, il devint l'oracle des solitaires désignés sous le nom de *Hierosolymitains*, et même des Égyptiens qu'attirait au désert l'éclat de sa renommée. Ce concours donna naissance au monastère de Pispir ou Pispiri, d'abord habité par des cénobites qui tous désiraient se former sur un si parfait modèle. Ceux qui ne pouvaient le voir et l'entendre le consultaient par des messagers; ceux qui le visitaient ne trouvaient pas seulement auprès de lui des conseils, ils en recevaient encore des rafraîchissements que lui fournissaient le travail de ses mains et la culture d'un petit jardin.

En 355 saint Antoine fit le voyage d'Alexandrie pour disputer avec les ariens, et les ramener à la croyance du concile de Nicée. Il y trouva saint Athanase, avec lequel il se lia étroitement, et le célèbre Didyme, qu'il tâcha de consoler de sa cécité par la considération de son étonnante pénétration et des vastes connaissances qu'il avait amassées. On rapporte que, dans ses entretiens avec les philosophes, il leur parlait souvent de la raison comme supérieure à la science, et comme nécessaire avant tout. On dit aussi que quelques-uns d'entre eux lui ayant demandé à quoi il pouvait s'occuper dans son désert, puisqu'il était privé du plaisir de la lecture, il répondit : *La nature est pour moi un livre qui me tient lieu de tous les autres.* Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il visita, pour la dernière fois, les monastères qu'il avait fondés, et où vivaient quinze mille cénobites. Il se retira ensuite sur le mont Colzin avec ses disciples bien-aimés, Macaire et Amathas. Il leur renouvela la défense qu'il leur avait faite si souvent d'embaumer son corps, suivant la coutume des Égyptiens.

Macaire et Amathas l'embrassèrent; puis il étendit ses pieds, et expira l'an 356, à l'âge de cent cinq ans, sans avoir éprouvé aucune des infirmités de la vieillesse. L'Église a placé sa fête au 17 janvier. On peut voir dans les *Tablettes romaines*, pages 87 et 177, la manière dont on la célèbre à Rome. On prétend que son corps fut découvert en 561 et transféré à Alexandrie, et qu'en 635 on le transporta à Constantinople, d'où il fut porté à Vienne vers l'an 980. La croyance de la possession de ce corps fit instituer, près de cette dernière ville, un ordre de *chanoines réguliers-hospitaliers*, qui depuis a été réuni à l'ordre de Malte par bulles du 17 décembre 1776 et du 7 mai 1777. Les reliques de saint Antoine furent transférées, sur la fin du quatorzième siècle, de Vienne à l'abbaye de Montmajeur-lez-Arles, et le 9 janvier 1491 à Saint-Julien d'Arles, où l'on croyait qu'elles étaient encore à l'époque de la révolution. Partout, dit-on, elles guérissaient toutes sortes de maladies, et principalement celle qui était connue sous le nom de *feu sacré* ou *feu Saint-Antoine*.

La règle qu'on attribue à saint Antoine n'est pas de ce patriarche des cénobites, et les religieux qui portent son nom suivent les pratiques recommandées par saint Basile.

Saint Athanase nous a conservé une lettre de saint Antoine, en réponse à celle que lui écrivit l'empereur Constantin, de concert avec ses fils Constance et Constant. Le patriarche d'Alexandrie Abraham Ecchellensis a publié vingt lettres sous le nom de saint Antoine; Paris, 1641, in-12; mais il n'y en a que sept qui paraissent être de lui. La principale est celle qui est adressée aux solitaires dits les *arsinoïtes*. Il les écrivit en langue égyptienne (copte). On les traduisit en grec, et Valère Sarrazius les a mises en latin. Les Bollandistes en ont publié une adressée à saint Théodore, abbé de Tabenne. On en trouve deux, en langue copte, dans les *Ægyptiorum Codicum Reliquiæ* du père Mingarelli, Venise, 1785; et on présume qu'il en existe plusieurs autres dans les monastères d'Égypte. Gérard Vossius a publié sous le nom de ce saint un petit discours sur la vanité du monde et la résurrection des morts, qu'on trouve dans le t. IV de la *Bibliotheca Patrum*, édit. de Cologne.

La légende ne borne pas ses récits aux faits authentiques de la vie de ce saint. Le porc qu'on lui a donné pour compagnon, la légion de diables qui venait le tenter au désert et qu'il faisait fuir en leur « jetant de l'eau bénite par le nez, » ont plaisamment exercé le crayon de Callot et le pinceau grotesque de plusieurs peintres flamands. Ils sont le sujet d'un joli *pot-pourri* de Sedaine, et de l'opéra de *la Tentation*. Il n'est pas de saint plus populaire que saint Antoine, et son singulier compagnon est devenu proverbial. [*Encyc. des g. du m.*, avec addit.]

Saint Athanase, *Vie de saint Antoine* (traduite en latin par Evagre). — Saint Jérôme, *de Scriptor. eccles.* — Saint Augustin, *Confess.*, VIII, 6. — Sozomène, lib. II. — Rufin, lib. I. — Saint Grégoire de Nazianze, *Orat.* 21; — Tritheim et Bellarmin, *de Script. eccles.* — Baronius, *Annal.* — Possevin, *Apparatus sacer.* — *Acta Sanctorum.*

***ANTOINE** (saint), *de Lérins*, appelé aussi *Antonius Cyrus*, natif de la Pannonie, mort en 521 de J.-C. L'invasion des barbares le força à se réfugier dans la Valteline. Il mena une vie d'ermite, dans le voisinage de la tombe du martyr saint Félix, sur une montagne près du lac de Côme (*lacus Larius*), et mourut dans le monastère de Lérins à l'âge de quarante-huit ans.

Ennodius, *Vita beati Antonii monachi.*

***ANTOINE DE PARME**, en latin *Antonius de Parma* ou *Parmensis*, vivait vers la fin du quatorzième siècle et au commencement du quinzième. On ne sait rien de sa vie. Il paraît avoir été général des camaldules et évêque de Ferrare vers 1419. On lui attribue un volume de sermons *super Evangelia Dominicalia quæ leguntur per circulum anni;* Cologne, 1482, in-fol.; Paris, 1515, in-8°.

Echard, *Scriptores ordinis Prædicatorum.*

ANTOINE ou **ANTONIO** (saint), dit *de Padoue* ou *de Portugal*, né à Lisbonne le 15 août 1195, mort le 13 juin 1231. Fils d'un officier, il étudia à Coïmbre et entra dans l'ordre de Saint-François, qui vivait encore. Poussé par le désir du martyre, il s'embarqua pour l'Afrique; mais un coup de vent l'ayant jeté en Italie, il s'adonna à la théologie et à la prédication. « Ce qui contri- « bua à ses succès, dit Baillet, fut l'opinion que « Dieu avait rendu son serviteur aussi puissant « en œuvres qu'en paroles, et que, pour lui « donner créance sur les esprits, il l'avait favo- « risé du don des miracles et de celui de pro- « phétie. » — Plusieurs pécheurs embrassèrent la pénitence. On dit que les confréries des flagellants, qui se contenaient alors dans de certaines bornes, durent en partie leur origine à ses sermons. Grégoire XI, qui l'entendit quelquefois, l'appelait « l'arche d'alliance, le secret dépositaire des Lettres saintes. » Antoine professa ensuite à Montpellier, à Toulouse, à Padoue, où il mourut âgé de trente-six ans. L'année suivante, il fut canonisé par Grégoire XI. Trente-deux ans après sa mort, on éleva à Padoue une superbe église où son corps fut déposé dans un tombeau qui est un chef-d'œuvre de sculpture. — Ses sermons (*Sermones Dominicales, Adventus, Quadragesimales*, etc.) sont écrits dans le goût de son siècle : le sens littéral de l'Écriture y est sacrifié à des subtilités mystiques. Ils ont été imprimés, avec ses *Concordantiæ morales sacræ Scripturæ*, à Venise en 1575, et à Paris en 1641, in-folio. Le père Wadding publia à Rome, en 1624, les *Sermons* de saint Antoine, avec l'*Exposition des livres divins.* — Azzoguidi les a fait imprimer avec des notes, à Bologne, en 1757, in-4°. — Parmi les miracles de saint Antoine on cite le discours qu'il adressa un jour aux poissons, qui l'écoutaient, dit-on, attentivement.

Possevin, *Apparatus sacer.* — Tritheim et Bellarmin, *de Script eccles.* — Wadding, *in Annal. et Bibl. minor.* — Nicol. Antonio, *Bibl. hisp. vetus*, VIII.

*ANTOINE (saint), martyr, mis à mort à Wilna en 1328 par Olgar, grand-duc de Lithuanie. Il avait, avec son frère Jean, abjuré le paganisme pour embrasser la religion chrétienne. Le grand-duc de Lithuanie, ayant fait de vains efforts pour leur faire abjurer la nouvelle foi, fit pendre les deux frères, après les avoir cruellement torturés. La fête de ces saints et martyrs se célèbre le 14 avril.

Bollandus, *Acta Sanctorum*, 14 *aprilis*.

*ANTOINE (Ἀντώνιος), surnommé *l'Abeille* (Μέλισσα), moine grec, vivait probablement vers la fin du huitième siècle. Il est l'auteur d'un recueil de sentences tirées des classiques grecs et des Pères de l'Église. Cet ouvrage, qui ressemble à celui de Stobée, est divisé en deux livres, et les matériaux sont rangés sous cent soixante-seize titres. Il a été pour la première fois imprimé par Conrad Gesner; Zürich, 1546, in-fol. On le trouve aussi à la fin des éditions de Stobée, Francf., 1581, et Genève, 1609, ainsi que dans la *Bibliotheca Patrum*, vol. V, edit. Paris. H.

Cave, *Scriptor. ecclesiast. Historia literaria*, I, 666. — Fabricius, *Biblioth. græca*, IX, 744, 757.

ANTOINE, dit *le Bâtard de Bourgogne*, fils naturel de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, et de Jeanne de Prasles, né en 1421, mort en 1504. Il donna tant de preuves de bravoure, qu'il fut surnommé *le Grand*. Il passa avec Baudouin, son frère, en Afrique, et délivra Ceuta, assiégée par les Maures. A son retour en France, il servit le duc de Bourgogne contre les Liégeois et contre les Suisses. Il commandait l'avant-garde en 1476 au combat de Granson, et fut fait prisonnier à la bataille de Nancy. Il se distingua depuis au service de France : Louis XI lui donna le duché de Château-Thierry en 1478; et Charles VIII lui accorda, en 1486, des lettres de légitimation. Antoine de Bourgogne eut un fils naturel, chef de la branche des seigneurs de Walken.

Barante, *Histoire des Ducs de Bourgogne.* — Philippe de Comines.

ANTOINE ou ANTONIO DE LEBRIXA, en latin *Antonius Nebrissensis*, historien espagnol, né en Andalousie en 1444, mort en 1532. Il étudia à Salamanque, et fut nommé par le cardinal Ximenès professeur d'éloquence latine à l'université nouvellement fondée à Alcala-de-Henarès. On a de lui : *Dictionarium latino-hispanum et hispano-latinum;* Alcala, 1532, in-fol.; — *Gramatica sobre la lengua castellana*, 1492, in-4°; Alcala, 1517, in-4°; — *Aulii Persii Satyræ, cum interpretatione hispana;* Logrono, 1529, in-8°; — *Aurelii Prudentii Clementis Libelli cum commento;* Logrono, 1512, in-8°; — *De profectione regum ad Compostellam;* Grenade, 1534 : c'est le récit du voyage de Ferdinand et d'Isabelle à Saint-Jacques de Compostelle; — *Artis Rhetoricæ compendiosa coaptatio ex Aristotele, Cicerone et Quintiliano;* Alcala, 1529, in-8°. Mais son principal ouvrage est une chronique intitulée *Rerum in Hispania gestarum Decades;* Grenade, 1545, in-fol. Vingt ans après, on découvrit que cet ouvrage n'était que la traduction latine de la Chronique espagnole de Pulgar, qui fut publiée à Saragosse en 1567.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. vetus*, II, 132. — Prescott, *Ferdinand and Isabella of Spain*, vol. I, p. 456.

*ANTOINE *de Carthagène*, en latin *Antonius Carthaginensis*, médecin espagnol, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il fut professeur à Alcala-de-Henarès, et médecin du Dauphin de France (Henri II), que François Ier laissa en otage à Madrid. On a de lui : *Libellus de Fascinatione; de Febre pestilentiali; de Signis Febrium*, etc.; Alcala-de-Henarès, 1530, in-fol.

ANTOINE *de Aguilera*, médecin à Guadalaxara, a laissé : *Præclaræ rudimentorum medicinæ Libri octo;* Alcala-de-Henarès, 1571, in-fol.; — *Exposition sobre las Preparaciones de Mesue;* Alcala-de-Henarès, 1569, in-8°.

ANTOINE *de Viana*, chirurgien espagnol attaché à l'hôpital de Séville, a publié : *Espejo de Chirurgia;* Lisbonne, 1631, in-4°.

N. Antonio, *Biblioth. hisp. nova*.

*ANTOINE (*Louis*), ou *Antonius Ludovicus*, médecin portugais, natif de Lisbonne, mort en 1547. Nommé professeur de médecine à Coïmbre, il fit en 1547 des lectures sur Galien, Aristote et autres. On a de lui : *de Occultis proprietatibus libri quinque;* Lisbonne, 1540, in-fol., — *de Re medica opera;* Lisbonne, 1540, in-fol. : ce dernier ouvrage contient neuf chapitres consacrés à un commentaire relatif à ce que Galien a écrit sur les crises, sur l'âme et sur le fœtus; on y trouve d'autres commentaires sur Hippocrate et Avicenne, le redressement des erreurs de Pietro di Abano dans son *Exposé des problèmes d'Aristote;* et enfin, quelques essais sur la respiration, le cœur, et l'asthme.

Antonio, *Bibliotheca hispana nova*.

ANTOINE DE BOURBON, roi de Navarre, né en 1518, mort le 17 novembre 1562. Fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, il épousa à Moulins, en 1548, Jeanne d'Albret, qui lui apporta en dot la principauté de Béarn et le titre de roi de Navarre. Ce prince était d'un caractère faible et irrésolu. Après la conspiration de 1560, sept ou huit cents gentilshommes lui offrirent leurs services, dans le cas où la cour, à laquelle il était suspect, voudrait l'inquiéter. Antoine les remercia, en ajoutant qu'il demanderait leur grâce si l'on voulait procéder contre eux. — « Notre grâce! » s'écria un des gentilshommes, « elle est au bout de nos épées! Vous serez bien heureux si vous obtenez la vôtre en la demandant avec humilité. » — Cependant, après la mort de François II, il voulut avoir la régence; mais Catherine de Médicis, aussi hardie

qu'il était faible, lui en fit signer la cession. Il se contenta d'être déclaré lieutenant général du royaume. Il se fit alors catholique, et forma, avec le duc de Guise et le connétable de Montmorency, l'union que les réformés appelèrent *le triumvirat*. L'an 1562, Antoine, qui commandait l'armée, se rendit maître de Blois, de Tours et de Rouen. C'est durant ce dernier siége qu'il reçut dans la tranchée un coup d'arquebuse à l'épaule gauche, au moment où il satisfaisait à un besoin naturel. Après avoir pris la ville, dans laquelle il entra porté dans son lit, il fut obligé de s'arrêter aux Andelys, où il mourut le trente-cinquième jour de sa blessure, sa plaie étant devenue mortelle par son incontinence. On lui fit cette épitaphe :

Amis François, le prince ici gissant
Vécut sans gloire, et mourut en pissant.

Antoine de Bourbon montra à sa mort le même esprit d'indécision qui avait dominé sa vie : il ne savait s'il devait mourir en calviniste ou en catholique. Cependant il ne manquait pas de courage. François II avait consenti, sur l'avis du duc de Guise, qu'on se défît du roi de Navarre : Antoine, informé du complot, ne laissa pas d'entrer dans la chambre où le meurtre devait se commettre. — « S'ils me tuent, » dit-il à un de ses gentilshommes, « portez ma chemise toute sanglante à mon fils et à ma femme : ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. » — Antoine fut père de Henri IV et de Catherine de Navarre, mariée à Louis de Lorraine. De Mlle du Rouet, l'une des sirènes de la cour de Catherine de Médicis, il eut encore Charles de Bourbon, archevêque de Rouen, mort en 1610. Mlle du Rouet fut mariée en 1572 à Robert de Combault, sieur d'Arcis-sur-Aube, maître d'hôtel du roi.

Strada, *Histoire de Flandre*. — D'Avila, *Guerres civiles*. — Mézeray. — *Dictionn. historique*.

ANTOINE ou ANTONIO (*don* ou *dom*), prieur de Crato et roi titulaire de Portugal, né en 1531, mort à Paris le 26 août 1595. Il eut pour père Louis, second fils du roi Emmanuel, et pour mère Yolande de Gomez. Il suivit fort jeune la carrière militaire, et fut pris à la bataille d'Alcaçar, où il signala sa valeur. Un esclave lui ayant donné moyen de recouvrer sa liberté, il vint faire valoir ses droits au trône de Portugal. Il prétendait que dom Louis, son père, avait épousé sa mère secrètement. Mais Philippe II, roi d'Espagne, qui le regardait comme bâtard, irrité de ce que les Portugais l'eussent proclamé leur souverain, leva une armée contre lui. Il la confia au vieux duc d'Albe, vint se faire couronner à Lisbonne en 1580, et promit 80,000 ducats à qui livrerait dom Antoine. Celui-ci, battu par le duc d'Albe et abandonné des siens, demanda le secours de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. Il s'efforça de soutenir ses droits par un petit écrit fort rare, intitulé *Explanatio veri ac legitimi juris, quo serenissimus Lusitaniæ rex Antonius nititur ad bellum Philippo, regi Castellæ, pro regni recuperatione inferendum una cum historica quadam enarratione rerum eo nomine gestarum usque ad annum* 1583, *ex mandato et ordine superiorum;* Lug. Bat., Plantin., 1585, in-4°, en latin, en français, en hollandais. Struve en a donné un extrait dans sa *Bibliotheca antiqua*, 1705, pag. 289, et déclare qu'on ne trouve nulle part les circonstances de la prétendue succession du roi Antoine aussi bien détaillées. Ce manifeste, remis aux trois puissances, fit donner à Antoine un secours de 6,000 hommes avec soixante petits vaisseaux; mais ils furent dispersés par une flotte espagnole. Dom Antoine échappa aux poursuites, passa sur un navire flamand, erra en Hollande, en France, en Angleterre, et revint à Paris, où il mourut âgé de soixante-quatre ans. Il céda, dit-on, tous ses droits réels ou prétendus à Henri IV, roi de France. On a imprimé sous son nom, en latin, une *Paraphrase des Psaumes de la pénitence*, traduite par l'abbé de Bellegarde, 1718, in-12, et un *Panégyrique d'Alfonse Ier, roi de Portugal;* Coïmbre, 1550, in-4°. — Antoine eut un fils naturel nommé *Emmanuel*, d'abord novice chez les capucins, attaché ensuite au prince Maurice d'Orange, dont il épousa la sœur. Il mourut à Bruxelles en 1638, à soixante-dix ans. Son petit-fils, *Emmanuel-Eugène*, mourut sans postérité en 1687.

De Souza, *Historia genealogica da casa real Portugueza*, t. III, p. 369. — Barbosa Machado, *Bibliotheca Lusitana*, t. I. — *Dict. historique et critique*.

***ANTOINE ou ANTONIUS** (*Godefroi*), jurisconsulte allemand, né vers le milieu du seizième siècle à Freudenberg en Westphalie, mort en 1618. Il fut chancelier et l'un des fondateurs de l'université de Giessen. Ses principaux ouvrages sont : *Disputationes feudales quindecim ;* Marbourg, 1604, in-4°; Halle, 1699, in-4°; — *De Cameræ imperialis Jurisdictione :* cette dissertation l'engagea dans une polémique avec Hermann Vullejus, qui montra plus de modération que son adversaire; — *Disputatio apologetica de potestate Imperatoris legibus soluta*, et *Quatuor Disputationes Antivullejanæ;* Giessen, 1609 et 1610, in-4°. — Son petit-fils J.-G. Antonius, médecin, mort à Giessen, a publié *de Ægro nephretico malo laborante.*

La Hesse savante de Strieder. — Witten, *Memoriæ ictorum*.

ANTOINE ou ANTON (*Clément-Théodore*), roi de Saxe, né le 27 décembre 1755, mort le 6 juin 1836. Il était quatrième fils de l'électeur Frédéric-Chrétien, mort en 1763, et de Marie-Antoinette de Bavière, fille de l'empereur Charles VII. On l'avait d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais l'électeur, son frère aîné, n'ayant pas d'enfants, on maria le jeune prince, pour prévenir l'extinction de la dynastie albertine. Antoine épousa donc, en 1781, la princesse Marie de Sardaigne, âgée alors de dix-sept ans, et qui mourut l'année suivante. Cinq

ans après, il s'unit en secondes noces à la fille aînée de l'empereur Léopold II, Marie-Thérèse, et en eut quatre enfants, qui tous moururent en bas âge. Pendant le règne de Frédéric-Auguste, Antoine ne prit aucune part aux affaires publiques. En 1809 il fut avec la famille royale forcé de s'expatrier, cherchant un asile tantôt à Francfort, tantôt à Prague et à Vienne. Bientôt le rétablissement de la paix le rendit à ses habitudes de vie privée. Quelques voyages en Allemagne et en Italie sont les seuls événements qui marquèrent dans sa vie paisible jusqu'à son avénement, après la mort de son frère Frédéric-Auguste Ier, le 5 mai 1827. Antoine termina, par la convention du 16 septembre 1828, la liquidation difficile à laquelle l'ancienne réunion du grand-duché de Varsovie à la Saxe avait donné lieu; il introduisit quelques améliorations dans l'administration judiciaire, rendit moins onéreuses au peuple les chasses royales, et créa des établissements agricoles. Mais il ne toucha pas aux anciennes institutions saxonnes. La diète de 1830 eut lieu sans qu'aucun changement fût apporté aux formes féodales suivies dans cette assemblée. Le roi resta stationnaire quand le siècle marchait, et il cherchait à arrêter l'essor des esprits après la révolution française de 1830. Un autre reproche qu'on lui adressa, c'est d'avoir opposé des entraves à l'ardeur avec laquelle les Saxons se préparaient à célébrer le troisième jubilé de la confession d'Augsbourg. Encouragées par l'assentiment de la bourgeoisie, exclue de tout contrôle du budget et des affaires municipales, et humiliée dans la diète par le mode de participation qui lui appartenait, les classes inférieures, excitées d'ailleurs par le retentissement que la révolution de juillet avait causé dans toute l'Europe, firent entendre des menaces. Une violente émeute éclata à Dresde le 9 septembre 1830 : le peuple s'empara de l'hôtel-de-ville et le dévasta, et l'indécision des troupes ne fit qu'augmenter le désordre. Mais l'organisation immédiate d'une garde urbaine, et la promesse que le prince Frédéric serait nommé corégent, ramenèrent le calme. Une nouvelle charte constitutionnelle fut rédigée et discutée par les anciens états. Le 4 septembre 1831, Antoine la promulgua, et prêta serment de fidélité. D'autres réformes suivirent; le roi adhéra aussi au *Zollverein*, réseau douanier qui a peu à peu préparé les esprits à l'union germanique. [*Enc. des g. du m.*]

Conversations-Lexicon.

ANTOINE (*Jacques-Denys*), architecte français, né à Paris le 6 août 1733, mort le 24 août 1801. Fils d'un menuisier, il fut lui-même d'abord maçon. Mais les talents réels forcent toutes les barrières, et se font jour, malgré les obstacles de la fortune ou de la malveillance. Antoine s'annonça tout à coup par les plans de l'*Hôtel des monnaies de Paris*. Cet hôtel fut commencé en 1768, et terminé en 1775. Antoine avait bien médité son plan; et s'il y a quelques ateliers qui paraissent trop resserrés, c'est la faute du ministre d'Angivilliers, qui retrancha une partie du terrain pour se faire bâtir un hôtel. Antoine a élevé beaucoup d'autres monuments à Madrid, à Berne, à Nancy et à Paris; tels que le *grand escalier du Palais de Justice*, la *restauration des voûtes* et la *construction des archives de ce palais*, etc.

Lussault, *Éloge d'Antoine*, br. in-8°, 1801; *Plans des divers étages et coupes de l'Hôtel des monnaies* à Paris, etc., par J.-D. Antoine; Paris, 1826, in-fol. — Quatremère, *Histoire des plus célèbres architectes.* — Thumeloup, *Leçons élémentaires d'architecture.* — Chaudon et Delandine, *Dict. historique.*

ANTOINE (*Paul-Gabriel*), jésuite, naquit à Lunéville en 1679, et mourut à Pont-à-Mousson en 1743, après avoir professé dans cette ville la philosophie et la théologie. Outre plusieurs ouvrages moins importants, publiés d'abord sous le voile de l'anonyme, on a de lui : *Theologia universa dogmatica;* Paris, 1742, 7 vol. in-12; — *Theologia moralis universa;* Paris 1744, en 4 vol. in-12, réimprimée plusieurs fois; la 10e édition est de Venise, 1782, en 6 vol. in-4°, fig., avec les commentaires de Mensi. — *La Morale du père Antoine*, dont Benoît XIV ordonna qu'on se servît dans le collége de la Propagande, est plus estimée que sa *Théologie dogmatique*. Il s'éloigne, dans la décision des cas de conscience, des opinions relâchées de quelques membres de la société de Jésus. On trouve pourtant quelques-unes de ses propositions dans les assertions des jésuites, condamnées en 1762 par le parlement de Paris.

Quérard, *la France littéraire.* — Chaudon et Delandine, *Dict. historique.*

***ANTOINE** (*Sébastien*), graveur français, né à Nancy dans la première moitié du dix-huitième siècle : il vivait encore en 1761. Il a exécuté quelques planches pour l'ouvrage intitulé *Versailles immortalisé*; Paris, 1720, 2 vol. in-4°. Il en a fait d'autres pour l'*Histoire de Lorraine* de dom Calmet.

Strutt, *Dictionnaire des Graveurs.*— Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon.*

ANTOINE (*Pierre-Joseph*), ingénieur français, né le 13 janvier 1730 à Brasey près de Saint-Jean-de-Losne, mort le 2 mars 1814. A son retour d'un voyage à Rome, il fut nommé d'abord sous-ingénieur des états de Bourgogne, puis, en 1790, ingénieur en chef du département de la Côte-d'Or. Il enseigna l'architecture à l'école des beaux-arts de Dijon. — Outre plusieurs opuscules relatifs à des objets d'une utilité locale, on a de lui : *Navigation de Bourgogne, ou mémoires et projets pour augmenter et établir la navigation sur les rivières du duché de Bourgogne;* Amsterdam (Dijon, Frantin), 1774, in-4°, avec un plan; — *Série de colonnes*, Dijon, 1782, in-8°, fig.

Antoine ANTOINE, frère du précédent, né en 1744 à Auxonne, mort à Chenove, près Dijon, au mois de mai 1818, fut également ingénieur des ponts et chaussées. Il publia, entre autres m

ıoires, une *Dissertation critique sur le pro-
t de détruire la digue d'Auxonne*, Amster-
ım (Vesoul), 1780, in-4°.

Quérard, *la France littéraire*. — M. Amanton, *No-
ɔe sur Antoine* (Pierre-Joseph), dans le *Journal de
Côte-d'Or*, 14 janvier 1829.

ANTOINE. *Voy*. ANTHOINE.

ANTOINE, prince d'*Anhalt*. *Voy*. ANHALT.

ANTOINE, duc de Brunswick. *Voy*. BRUNS-
ICK.

ANTOINE (*Jean*), dit de Sodoma. *Voy*. RAZZI.

ANTOINE (*Marc*). *Voy*. RAIMONDI.

ANTOINE, duc de Lorraine. *Voy*. LORRAINE.

ANTOINE, comte de Vaudemont. *Voy*. VAU-
MONT.

ANTOINE *de Palerme*. *Voy*. PANORMITA.

ANTOINETTE *d'Autriche* (*Marie-*). *Voy*.
ARIE.

ANTOINETTE *d'Orléans*, née vers le milieu
ı seizième siècle, morte en 1618. Elle était
e de Léonore d'Orléans, duc de Longueville,
de Marie de Bourbon. Également belle et ver-
ɔuse, elle se fit feuillantine en 1599, après la
ɔrt de Charles de Gondi son mari, tué au
ɔnt-Saint-Michel, qu'il voulait surprendre. Elle
ensuite religieuse coadjutrice de l'abbaye de
ntevrault. Elle quitta cet ordre pour fonder
congrégation *des Filles du Calvaire*, sous la
ection du fameux P. Joseph, capucin, qui en
ssa les constitutions suivant les règles de
nt Benoît. Le premier monastère fut bâti à
tiers en 1614. Un soldat qu'elle avait em-
yé à venger la mort de son époux ayant été
ıdu sans qu'elle pût obtenir sa grâce, elle se
oûta du monde, et ce fut le premier motif
son entrée dans le cloître.

ıaudon et Delandine, *Dictionnaire historique*.

ANTOLI, écrivain juif du treizième siècle.
a de lui : 1° un ouvrage intitulé *Ruach
ın* (l'Esprit de la grâce), imprimé à Bâle en
9, in-4°; — 2° *Peresch*, ou commentaire sur
More Hannevochin de Maimonides : on
ıve cet ouvrage dans les manuscrits du Va-
n; — 3° *Lettre* à Kambam (Maimonides),
c une réponse du célèbre rabbin au sujet
uelques points de controverse. Elle fait éga-
ent partie des manuscrits du Vatican.

olf, *Bibl. hebr.* — Bartolocci, *Biblioth. magna. rabb.*

ANTOLI, *Jacob Bar Samson*, rabbin espa-
l, né dans le royaume de Naples, sous le
ıe de l'empereur Frédéric, dans la première
tié du treizième siècle, et mort en 1232. Il
t le gendre de Samuel-Ibn-Tibbou, le célèbre
lucteur des ouvrages de Maimonides. Antoli
distingua de la foule des commentateurs
biniques en ce qu'il s'appuie sur l'étude de la
osophie; mais cette tendance, considérée
ıme une innovation dangereuse, trouva de
ents adversaires dans la plupart de ses con-
es. On a de lui : 1° un ouvrage, non impri-
, faisant partie des manuscrits du Vatican,
tulé *Malmad Mattalmidini*, qui contient
des aperçus philosophiques sur le Pentateuque;
— 2° *Matzreph Lakeseph*, traduction hébraï-
que des *Prædicamenta* d'Aristote; — 3° *Sepher
Melitna* : c'est une traduction de l'arabe d'Aver-
roës sur Aristote; — 4° une traduction hébraïque
de l'ouvrage arabe d'Alfragan, intitulé *Éléments
d'Astronomie*. Il a laissé beaucoup d'autres tra-
ductions, qu'il a faites de différents traités
d'Aristote et de Porphyre, toujours d'après les
traductions arabes d'Averroës.

Wolfius, *Biblioth. hebr.*, t. I, 618. — Bartoloccius,
Biblioth. mag. rabb., t. III, 867. — De Rossi, *Dizion.
storic. degli Autori Ebr.*, t. I, p. 53. — Urus, *Catal.
Mss. orient. B. Bodleian.*, t. I, p. 77.

***ANTOLINEZ**, nom de deux peintres espa-
gnols : 1° *Joseph*, paysagiste, né à Séville en 1639,
mort en 1676. Outre ses paysages, il a laissé des
tableaux de genre et d'histoire. Il fut élève de
Ricci; de très-bonne heure il se fit remarquer
par le charme de son coloris. Jaloux à l'excès,
il se répandait contre ses rivaux en sarcasmes
qui n'épargnaient même pas son maître. Il mou-
rut à trente-sept ans, à la suite d'un assaut
d'armes où il s'escrima si fort contre son adver-
saire, qu'il en contracta une fièvre violente qui
l'emporta en quelques jours. Il promettait, au
surplus, un maître distingué. — 2° *François* (de
Sarabia), neveu du précédent, né en 1644, mort
en 1700, peintre de paysage dans le genre his-
torique. Il resta quelque temps sous la direction
de Murillo, dont il sut imiter le coloris; puis il
alla rejoindre son oncle à Madrid. Mais un beau
jour il se prit d'amour pour les études littéraires,
et alla exercer à Séville la profession d'avocat.
Ramené à la peinture par le besoin de vivre, il
exécuta de petits tableaux pleins de grâce, dont
le sujet était emprunté à la Bible et à la vie de la
Vierge. Ayant ensuite perdu sa femme, il re-
tourna à Séville pour entrer dans les ordres;
mais il mourut avant d'avoir pu accomplir ce
dessein.

Bermudez, *Diccionario historico de los mas ilustres
Profesores de las Bellas Artes en España*. — Guilliet,
Dict. des Peintres espagnols.

***ANTOLINI** (*Giovanni*), architecte, né en
1755, mort vers la fin de 1841. Il n'a guère exé-
cuté ou dirigé de travaux considérables; mais
ses ouvrages théoriques et ses plans d'édifices
témoignent d'une grande connaissance de son
art. Napoléon jeta les yeux sur lui pour l'exécu-
tion du forum gigantesque qu'on devait élever
à Milan, mais qui resta en projet. On a publié
trente planches de l'œuvre d'Antolini sur ce pro-
jet. Il écrivit ensuite un *traité d'Architecture
civile* d'après le style français, qui le fit nom-
mer membre correspondant de l'Institut de
France. Enfin, il fit un ouvrage intitulé *le Ro-
vine di Velleja*; Milan, 1819, gr. in-fol.

Nagler, *Künstler-Lexicon*.

***ANTOMMARCHI** (*Francesco*), médecin corse,
né dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle,
mort le 3 avril 1838. Il doit sa célébrité aux
soins qu'il donna à l'empereur Napoléon. Lors-

que ce grand homme fut confiné sur le rocher de Sainte-Hélène, le docteur Antommarchi, alors professeur d'anatomie à l'université de Florence, sollicita l'honneur de se consacrer au soulagement d'une si grande infortune. Après avoir été agréé par la famille Bonaparte, il essuya mille tracasseries de la part de la police avant de pouvoir parvenir auprès de l'illustre captif, auquel on venait d'ôter O'Méara, médecin, qui avait mérité son estime et sa confiance. Napoléon, que les vexations dont il était l'objet avaient rendu défiant, reçut d'abord avec froideur le nouveau venu; mais bientôt cette réserve fit place à la plus confiante intimité. Les relations diverses publiées par les personnes qui partagèrent volontairement la captivité de l'empereur, attestent ce fait, qui est encore prouvé par le legs que Napoléon a laissé dans son testament au docteur Antommarchi. Ce médecin éclairé comprit parfaitement la manière dont il devait traiter un malade de cette trempe : au lieu de drogues, il lui prescrivait l'exercice du jardinage, auquel Napoléon se livrait sous la direction d'un de ses domestiques. Lorsqu'une cruelle maladie eut mis fin à la vie de l'illustre prisonnier, Antommarchi, auquel il avait recommandé de faire l'ouverture de son corps, refusa de signer le procès-verbal de l'opération, à laquelle il assista cependant, et qui d'ailleurs ne fut de sa part l'objet d'aucune protestation. Antommarchi, de retour en Europe, se rendit auprès de l'archiduchesse Marie-Louise, à laquelle Napoléon l'avait adressé avant de mourir : mais il ne resta point auprès de cette princesse, et revint en France, qu'il quitta en 1831 pour se rendre en Pologne, où il s'aliéna ses confrères en se déclarant, sans autorité ni modération, généralissime des médecins envoyés par les gouvernements étrangers.

« Peu de temps après la révolution de Juillet, dit le docteur Bourdon, Antommarchi se souvint qu'il avait moulé la tête du héros mourant. Ce fut seulement à cette époque, environ neuf années après son retour de Sainte-Hélène, qu'il se décida à publier le masque de l'empereur; ce qui fit alors beaucoup de bruit, et tira pour un instant Antommarchi de son obscurité, et vraisemblablement de sa quasi-détresse. Mais ce moule fameux fit moralement un tort immense au médecin qui l'avait publié. Comme il ne résultait point, de cette empreinte d'un crâne illustre, que Napoléon offrît les reliefs osseux qui, selon Gall, auraient dû témoigner de ses facultés les plus glorieuses et les moins contestées, les adversaires de la phrénologie s'en firent une arme contre Gall et Spurzheim; et là prirent source des disputes qui durent encore. Le fait est qu'on eut quelques raisons de douter que le masque publié par Antommarchi eût été moulé à Sainte-Hélène après la mort de l'empereur : on trouva qu'il ressemblait à Bonaparte premier consul plutôt qu'à l'illustre exilé, épuisé par six années de chagrins et d'insomnies, amaigri par un squirrhe ou pylore, et déjà ridé comme on l'est à cinquante-deux ans. Ce plâtre d'Antommarchi ne s'accordait nullement avec ce que le docteur O'Méara et le général Montholon ont raconté de la maigreur de Napoléon et de la profonde altération de ses traits dans les derniers temps de son existence.

« On laissa planer des soupçons sur la véracité d'Antommarchi : on affirma qu'il s'était illégitimement arrogé le titre de professeur, et que personne n'avait pu lire deux ouvrages qu'il disait avoir publiés, l'un traitant du choléra, et l'autre concernant la physiologie. On alla, dans l'ardeur italienne et haineuse du début phrénologique, jusqu'à mettre en suspicion l'identité du plâtre envisagé comme matière. « Votre « moule, lui dit-on, est du beau plâtre : c'est un « plâtre blanc et fin, comme on n'en voit qu'à « Lucques, où il sert à former de charmantes « figurines; vous n'auriez pu en trouver de parei[l] « à Sainte-Hélène. » Fatigué de tant de tourments Antommarchi, vers 1836, prit le parti désespér[é] d'aller faire de la médecine homœopathique à l[a] Nouvelle-Orléans, et ensuite à la Havane. »

Il mourut à San-Antonio de Cuba.

Antommarchi a publié la continuation de l'*A[-]natomie du corps humain*, de Mascagni, av[ec] planches noires et coloriées, et les *Dernie[rs] moments de Napoléon*, 2 vol. in-8°, 182[.] En lisant ce récit, plein de simplicité et d'a[-]bandon, on admire peut-être encore plus le pr[i-]sonnier de Sainte-Hélène que le grand conquéran[t] et l'on partage les sentiments affectueux qu['il] avait su inspirer à tous ceux qui l'ont entou[ré]. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Isid. Bourdon, dans la nouvelle édit. du *Dict. de Conversation*, 1852.

ANTON (*Charles-Gottlob*), historien et an[ti-]quaire allemand, né le 23 juillet 1751 à Laube[n,] mort à Goerlitz le 17 novembre 1818. Il partag[ea] son temps entre ses fonctions d'avocat et de sy[n-]dic de Goerlitz et les études historiques et arché[o-]logiques. Voici la liste de ses ouvrages principau[x] écrits en allemand ou en latin : *De Dato dip[lo-]matum regum et imperatorum Germani[æ]*; Leipzig, 1774, in-8°; — *Analogie des lang[ues]* (en allem.); ibid., 1774, in-8°; — *Documents* (B[ei-]træge) *diplomatiques pour l'histoire et la j[u-]risprudence d'Allemagne*; ibid., 1777, gr. in-[8°;] — *Essai d'une Histoire de l'ordre des Te[m-]pliers*; ibid., 1779; nouv. édit., 1781, in-8°; — *[Re-]cherches sur la doctrine secrète et sur les u[sa-]ges des Templiers*; Dessau, 1782, in-8°; — T[ra-]duction du traité *de Moribus Germanorum*, [de] Tacite, avec un commentaire; ib., 1781, in-[8°;] Goerlitz, 1799, in-8°; — *Premières lignes d'[un] essai sur l'origine des anciens Slaves*; Leip[zig,] 1783-1789, 2 parties in-8°; — *Sur les lang[ues] dans leur rapport avec l'histoire de l'hu[ma-]nité*; Goerlitz, 1799; — *Histoire de l'éco[no-]mie rurale en Allemagne, depuis les te[mps] les plus reculés jusqu'à la fin du quinziè[me]

siècle; Goerlitz, 1790-1802, 3 vol. On a aussi de lui un grand nombre d'articles dans le *Deutsches Museum* (1776 et ann. suiv.); dans *Historischen Untersuchungen* de Meusel (1779 et ann. suiv.); dans *Provinzial Blaetter* (Dessau, 1781 et ann. suiv.); — dans le *Magasin* d'Adelung, de l'*Allgemeiner liter. Anzeiger;* etc.

Jean-Nicolas Anton, théologien, parent du précédent, né à Schmiedeberg (Saxe) le 30 décembre 1737, mort en 1814. Il fut archidiacre (luthérien) de sa ville natale, et laissa, outre quelques sermons : *Commentatio de Pædagogis veterum Romanorum, ad illustrandum insignem Epistolæ Pauli ad Galatas locum;* Wittemberg, 1773, in-4°; — *Relation du premier jubilé célébré pour le Formulaire d'alliance* (Concordien Formel) *de l'Église luthérienne évangélique* (en allem.); ibid., 1775, in-4°; — *Histoire du Formulaire d'alliance de l'Église luthérienne évangélique* (en allem.); Leipzig, 1779, in-8°; — *D. Martin Luther's Zeitverkürzungen* (Passe-temps de Luther); ib., 1804, in-8°.

Wolf, *Encyclopædie der Deutschen Nationalliteratur*, t. 1, p. 58. — *Allgem. Encyclopædie*, t. IV, p. 3.

ANTON (*Conrad-Gottlob*), philologue allemand, né à Lauban dans la haute Lusace, le 29 novembre 1745, mort à Wittemberg le 3 juillet 1814. Il fut nommé, en 1780, professeur de langues orientales à l'université de Wittemberg. On ne connaît de sa vie que ses travaux, dont voici les principaux (dans l'ordre chronologique) : *Dissertatio de metro Hebræorum antiquo;* Leipzig, 1770, in-4°; — *Vindiciæ Dissertationis de metro Hebræorum antiq. a dubitationibus virorum doctorum;* ibid., 1771-1772, in-8°; — *Petronii Arbitri Satyricon ex recens. P. Burmanni passim refecta, cum supplem. Nodotianis et fragm. Petronianis; notas criticas aliasque et indicem uberrimum adjecit;* Leipzig, 1781, in-8°; — *Priapeia, sive diversorum poetarum in Priapum Lusus, aliaque incertorum auctorum poemata emendata et explicata; accesserunt Epistolæ de priapismo sive propudiosa Cleopatræ libidine; Jos. Scaligeri versiones græcæ duorum Priapeiorum, et index in omnia carmina;* ib., 1781, in-8°; — *Essai sur les principales différences entre les langues orientales et occidentales, avec quelques indications sur l'histoire des anciens peuples* (en all.); ib., 1792, in-8°; — *Dissertatio de verisimillima librum Jonæ interpretandi ratione;* ib., 1794, in-4°. — *Salomonis carmen melicum, quod Canticum canticorum dicitur, ad metrum priscum et modos musicos revocatum, recensuit in vernaculam transtulit, notis criticis aliisque illustravit,* etc.; Wittemberg et Leipzig, 1800, in-8°; — *Carmen alphabeticum integrum operationis in hymnis decantandis vel apud Hebræos usitatæ,* etc.; ibid., 1805, in-4°; — *De Lingua russica ex eadem cum samscredamica matre orientali prognata; adjectæ sunt observationes de ejusdem linguæ cum aliis cognatione et de primis Russorum sedibus*; ib., 1809, in-8°; — *Progr. de indolis reliquiis in lingua Melitensium, vel post magnam interpolationem conspicuis, ei antiquiorem quam Carthaginiensium dialectus prodit, originem vindicantibus*; ib., 1812, in-8°; — *Phædri, Aug. liberti, Fabularum Æsopic. Libri V, et Publii Syri aliorumque veterum Sententiæ, ex recensione Bentlei passim codd. mss. auctoritate, nec non metri et rhythmi musici ope refecti; præmissa est dissertatio de rhythmo musico a vet. Romanis, nominatim a Phædro et auctoribus Sententiarum a P. Syro collectarum et comparandis versibus observato;* Zittau, 1817, in-8°. Voyez la liste complète des opuscules, mémoires et articles de journaux de ce savant, dans la notice de son fils (*Programm zum Andenken an K.-G. Anton*); Giessen, broch. in-4°, 1816.

Ersch et Gruber, *Encyclopédie allemande.*

* **ANTON** (*Godefroy*), professeur de droit roman et féodal, né en 1571, mort en 1618. Il professa dans plusieurs universités de son pays; mais il se fit surtout remarquer à celle de Giessen, fondée en 1604 par le duc de Hesse-Darmstadt, et dont il devint chancelier. Outre de nombreuses dissertations sur toutes les matières du droit, on a de lui une série de quinze traités sur l'ensemble du droit féodal, dont la meilleure édition est celle de Styrkius; Halle, 1699, in-4°. Anton eut avec Vultegus et Martinius de vives discussions sur le pouvoir des empereurs d'Allemagne, question litigieuse sur laquelle il ne s'accordait guère avec ses adversaires; mais ceux-ci, pour avoir la paix, ne lui répondaient pas toujours.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung.

ANTON ou **ANTONIUS** (*Paul*), théologien luthérien, né en 1661 à Hirschfeld, dans la haute Lusace, et mort en 1730 à Halle. Surintendant des églises du cercle de la Saale et professeur de théologie à l'université de Halle, il fut l'ami et le coopérateur d'A.-H. Francke, chef des piétistes. Ses principaux ouvrages sont : *De sacris gentilium Processionibus;* Leipzig, 1684, in-4°; — *Concilii Tridentini adeoque et pontificiorum Doctrina publica;* Halle, 1797, in-8°, souvent réimprimé; — *Elementa homiletica,* Halle, 1700, in-8°; — *Collegium antitheticum;* ibid., 1732.

Heine, *Rochlitzer Chronik*, p. 137.— Walch, *Religions-Streitigkeiten*, t. IV, p. 141. — *Auserlesene Theolog. Bibliothek*, part. 52. — *Theologica selecta*, t. II, p. 754.

ANTONELLE (*Pierre-Antoine*, marquis d'), économiste politique, né à Arles en 1747, mort dans sa ville natale le 26 novembre 1817. La philosophie, la politique, les arts, l'occupaient tout entier, quand la révolution éclata. Il en devint un des plus chauds partisans, et consigna d'abord ses principes dans un écrit intitulé *Ca-*

téchisme du tiers état; Arles, 1789, in-8°. Cet écrit attira sur lui l'attention publique. Il fut nommé maire d'Arles, et le pouvoir exécutif lui confia en 1791 deux missions importantes : l'une à Avignon, dans le but de faciliter la réunion du Comtat à la France; l'autre à Marseille, pour y calmer l'exaspération des partis. Antonelle fit à l'assemblée législative plusieurs rapports sur les troubles du Midi, et parla contre les commissaires civils envoyés dans ces contrées.

Nommé par la commission exécutive, en 1793, l'un des commissaires à Saint-Domingue et aux îles Sous-le-Vent, Antonelle s'embarqua avec ses collègues ; mais les vents contraires le forcèrent de rentrer à Rochefort : là se termina sa mission. De retour à Paris, il refusa les fonctions de maire de Paris. Après ce refus, on a peine à concevoir qu'il ait accepté une fonction d'une responsabilité bien autrement grave, celle de juré au tribunal révolutionnaire. Il fut aussi directeur du jury dans le procès des girondins, et sembla se rapprocher davantage des principes d'humanité qu'il affectait de professer, quand, interpellé par Fouquier-Tainville de faire connaître son opinion sur la culpabilité des accusés, il déclara que sa conscience n'était pas suffisamment éclairée. Un décret de la convention, rendu à l'occasion même du procès des girondins, autorisa le ministère public à faire au jury, après trois jours d'instruction, une interpellation pareille. Antonelle ne sembla s'en prévaloir que pour constater l'indépendance de son opinion, conforme toutefois aux vœux des proscripteurs; vingt-quatre heures après, il déclara, tant en son nom qu'en celui de ses collègues, les prévenus coupables du crime dont ils étaient accusés, de conspiration contre la république : et c'étaient les Gensonné, les Guadet, les Duclos, les Vergniaud!... Il avait opiné en conscience, à en juger par un écrit qu'il publia sur le tribunal révolutionnaire, et où il réclamait la liberté d'opinion dont il avait usé pour le jury. Cette brochure fit oublier ses services. Arrêté par ordre du comité de salut public, il fut détenu au Luxembourg jusqu'après le 9 thermidor. Avant cette disgrâce, Antonelle avait été rayé comme noble de la liste des jacobins, quoiqu'il eût fait tout ce qu'il fallait pour y être conservé. Au 13 vendémiaire an IV (5 octobre 1795), il se rangea sous les drapeaux de la convention, attaquée par les sections. Le Directoire, installé peu de temps après, le chargea de la rédaction d'un journal officiel. Ce genre de travail ne s'accordant pas avec l'indépendance de son caractère, il y renonça bientôt. Mais il publia dans le *Journal des hommes libres* un certain nombre d'articles assez hardis pour inquiéter les gouvernants, qui, dit-on, s'en vengèrent en l'impliquant dans l'affaire de Babeuf.

Antonelle se déroba quelque temps aux recherches des agents de la police; mais bientôt, las de se cacher, il parut tout à coup au Palais-Royal, où il fut arrêté par l'agent Dassonville, et traduit devant la haute cour de Vendôme. Là, dédaignant de se justifier, tournant même en plaisanterie l'accusation dont il était l'objet, il employa toutes les ressources de son esprit à défendre ses coaccusés; bien plus, il défendit d'une manière très-originale l'accusateur public lui-même, qui dans son résumé se crut obligé de rendre justice à cet excès de générosité. Acquitté avec la majeure partie des prévenus, Antonelle revint à Paris, et reprit ses travaux politiques. Après le 18 fructidor an V (9 novembre 1797), Antonelle fut condamné par l'autorité exécutive, comme anarchiste incorrigible, à demeurer détenu dans le département de la Charente-Inférieure. Il était de sa destinée d'être compris dans toutes les proscriptions : aussi fut-il atteint par celle du 3 nivôse. Fouché, imputant aux terroristes à bonnet rouge un crime qui appartenait à des forcenés d'une autre couleur, le fit exiler à quarante-huit lieues de Paris. Antonelle alla plus loin : profitant de l'occasion, il parcourut l'Italie et dans cette patrie des arts il trouva, au milieu des ruines et des souvenirs de l'antiquité, l'oubli de ses erreurs passées et de ses malheurs présents. Au bout de quelques années il revint en France sans avoir réclamé contre son ban qui n'était pas levé, mais qu'un gouvernement, assez fort pour n'être pas inquiet, s'embarrassait peu de lui voir rompre. Retiré à Arles, il y consacra le reste de ses jours aux bonnes œuvres et aux études philosophiques.

Parmi ses écrits, on remarque : *Observations sur le compte-rendu au roi par M. Debourge, l'un des commissaires civils envoyés à Arles;* 1792, in-8°; — *Quelques-uns des mensonges du commissaire Debourge dans les Observations sur l'affaire d'Arles;* 1792, in-8°; — *le Contraste des sentiments*, ou *le citoyen Delacroix en présence d'un démocrate*, an III (1795), in-8°. Cette brochure a pour épigraphe : « Le peuple est souverain dans « la république, et vous le faites *sujet;* nous « avons la république démocratique, et votre « plan constitue l'aristocratie et conduit à la « monarchie. » — *Motion d'ordre à l'occasion de la brochure de Louvet,* an III (1795), in-8°, brochure dirigée contre les girondins, qu'il appelle des *quarterons révolutionnaires*, des *constitutionnels au bas titre ;* — *Sur la prétendue conspiration du 21 floréal ;* — *Mon Examen de conscience*, ou *le Détenu à Vendôme*, an V (1797), in-4°.

Biographie des Contemporains.

*ANTONELLI, nom commun à plusieurs architectes et ingénieurs espagnols, d'origine italienne.

Jean-Baptiste ANTONELLI, mort le 17 mars 1588, construisit par ordre de Philippe II plusieurs forteresses en Portugal, et soumit à ce roi, en 1581, un projet pour rendre le Tage, le Guadalquivir, l'Èbre et le Duéro, navigables dans tout leur parcours. — Son frère *Baptiste* ANTONELLI, mort à Madrid le 22 février 1616, fit cinq voyages

en Amérique, où il traça le plan de plusieurs forts dans les colonies espagnoles. Son neveu, *Jean-Baptiste*, fut ingénieur de l'Amérique espagnole, où il fit plusieurs travaux importants, et mourut à Carthagène en décembre 1649.

Llaguno, *Noticias de los arquitectos y arquitectura de España.*

* **ANTONELLI** (*Giovanno-Carlo*), évêque italien, né en 1690, mort en 1769. Il appartenait à une noble famille de Velletri. Étant entré dans les ordres, il s'acquit la faveur d'Alexandre Borgia, qui le fit protonotaire apostolique vers 1723; il devint ensuite auditeur général de la nonciature en Saxe. Revenu à Rome en 1730, il aspira à l'épiscopat. Mais les intrigues dont il fut témoin le déterminèrent à se retirer à Velletri. Il y trouva encore des cabales et des ennemis. Enfin il devint évêque de cette ville en 1752. Outre des pamphlets et des poésies, il a laissé une *Epistola ad Polyarchum*, à l'occasion d'une fête donnée à la suite de l'élection de Clément XII; on ignore la date et le lieu de la publication. Ses autres écrits sont restés inédits.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri del secolo XVIII.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

ANTONELLI (*Léonard*), cardinal, évêque de Velletri et d'Ostie, doyen du sacré collége, né à Sinigaglia le 6 novembre 1730, mort dans sa ville natale le 23 janvier 1811. Son attachement aux jésuites le mit en opposition avec le pape Clément XIV, qui avait aboli cet ordre; et ce ne fut que sous le pontificat de Pie VI qu'il reçut le chapeau de cardinal. On peut dire d'Antonelli qu'il vint au monde quelque cent ans trop tard; car ses idées ne furent jamais à la hauteur de son siècle. Agissant comme si l'Europe eût été encore soumise à la domination spirituelle et temporelle du pape, il ne cessa de proposer avec insistance des moyens inexécutables, et il remplit les fonctions de préfet de la Propagande avec toutes les préventions d'un prélat romain du treizième siècle. Pendant la révolution française, il fut un des chefs de la congrégation d'État, et proposa, de concert avec le fiscal Barbieri, les mesures les plus exagérées. Cependant il appuya le vote du 5 janvier 1791, pour la sanction de la constitution civile du clergé, décrétée par l'Assemblée nationale de France le 12 juillet 1790. Il concourut en 1800 à l'élection de Pie VII, et accompagna ce pontife dans son voyage à Paris en 1804. Chassé de Rome en 1808 par les Français, il fut conduit à Spolète, et vint mourir à Sinigaglia. Dans sa jeunesse, il avait rédigé le bref de l'interdiction du duc de Parme, qui donna à Voltaire l'idée d'une pièce piquante, *le Royaume mis en interdit.* Néanmoins la *lettre d'Antonelli aux évêques d'Irlande* (*Ami de la Religion*, n° 4575) tend à prouver que ce prélat était loin d'avoir les opinions intolérantes qu'on lui prête.

Ami de la Religion. — *Biographie des Contemporains.*

ANTONELLI (*da Messina*), ou *Antoine de Messine*, peintre italien, né vers 1414, mort en 1493 ou 1496. Il est tantôt appelé *Antonello d'Antonio* ou *degli Antoni*, tantôt *Antonello Mamertini*, enfin *Antonello da Messina.* Son père, Salvatore d'Antonio, lui donna les premières notions de l'art. La réputation du Maraccio l'attira ensuite à Rome. De là il vint à Palerme, où il exécuta des travaux qui lui donnèrent quelque réputation. Mais ayant vu à Naples, en 1442, une *Annonciation* peinte à l'huile par J. Van Eyck, il en fut si frappé qu'il alla trouver ce maître à Bruges, et se lia avec lui. Après la mort de J. Van Eyck, et initié au procédé de ce maître, Antonelli revint en Italie. De Venise il alla à Milan, où il se fit remarquer par l'éclat de son coloris et le fini de ses œuvres. Il revint en 1470 à Venise, où il vécut encore vingt ans : il y ouvrit une école, fit des portraits en assez grand nombre, et traita divers sujets religieux. Il peignit pour l'église de San-Cassiano un tableau, perdu en 1646. Un autre tableau, absolument conçu dans le style de Van Eyck, et représentant le Christ entre les deux larrons, est ainsi signé : *Antonellus Messaneus me ôo pinxit*, 1475. Les lettres *ôo* signifient sans doute *oleo*. Ce tableau appartient aujourd'hui à M. Ertborn, d'Utrecht. Boschini, dans son ouvrage intitulé *Pitture della città di Venezia*, 1733, mentionne son *Christ porté par les anges.* On voit dans le musée impérial de Vienne un tableau traitant le même sujet, et signé *Antonius Messanensis.* Le musée de Berlin possède également trois tableaux de ce maître. Au dire de Grano, on a souvent confondu ses œuvres avec celles des meilleurs peintres de son temps. Il ajoute qu'il n'y a plus à Messine que douze petits tableaux d'Antonellus entourant une ancienne mosaïque de la Madone, au monastère de San-Gregorio. Peut-être ne signait-il pas toutes ses œuvres; ou l'analogie du procédé faisait-elle attribuer à Van Eyck ce qui était d'Antonello. Vasari cite l'épitaphe de ce peintre :

D. O. M.

Antonius pictor, præcipuum Messanæ suæ et Siciliæ totius ornamentum, hac humo contegitur. Non solum suis picturis, in quibus singulare artificium et venustas fuit, sed et quod coloribus oleo miscendis splendorem et perpetuitatem italicæ picturæ contulit, summo semper artificum studio celebratus.

Boschini, *Pitture della città di Venezia.* — Lanzi, *Storia pittorica della Italia.* — Puccini, *Memorie istorico-critiche di Antonello degli Antoni, pittore Messinese;* Florence, 1809; traduit en français par le Bast, *Messager des Sciences*, Gand, 1824; en allemand par Boisserée en 1826. — Passavant, *Kunstreise durch England und Belgien;* Frankfurt, 1833. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*, 1840.

ANTONELLI (*Nicolas-Marie*), comte de la Pergola, canoniste italien, né en 1697, mort le 24 septembre 1767. Il s'éleva par degrés jusqu'à la dignité de cardinal, et se distingua par un profond savoir, par une modestie rare et des mœurs pures. Il a laissé, entre autres ouvrages, une dissertation latine *de Titulis quos sanctus Evaristus romanis presbyteris distribuit*;

Rome, 1725, in-8°; — *Ragioni della Sede apostolica sopra il ducato di Parma e Piacenza, esposte a' sovrani e principi cattolici dell' Europa;* 1742, 4 vol. in-4°, sans nom de lieu, d'imprimeur ni d'auteur, mais écrits par Antonelli et imprimés à Rome; — *Athanasii, archiepiscopi Alexandriæ, Interpretatio Psalmorum*, etc., Rome, 1746, in-fol.; tirée d'un manuscrit original de la bibliothèque Barberini. L'auteur y a joint une traduction latine imprimée en regard du texte grec, des corrections et des notes; — *Vetus Missale romanum, præfationibus et notis illustratum;* Rome, 1756, in-4°; — quelques stances dans le dixième volume des poésies *degli Arcadi di Roma*, 1747, in-8°. Plusieurs des ouvrages de N.-M. Antonelli, imprimés d'abord séparément, ont été rassemblés en 1 vol. in-fol.; Rome, 1756.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri.* — Ginguené, dans la *Biographie universelle.*

* **ANTONELLI** (*Sébastien-André*), historien italien, né vers la fin du seizième siècle, mort en 1644. Il fut protonotaire apostolique; en 1623 il publia la défense d'un de ses concitoyens que son grand savoir et ses aventures extraordinaires avaient fait accuser de magie. On a de lui : *Historiæ Asculanæ Libri IV;* Padoue, in-4°.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

* **ANTONELLI**, cardinal, premier ministre du pape Pie IX, naquit vers la fin du dix-huitième siècle. Il descend d'une famille divisée en plusieurs branches, et étudia au grand séminaire à Rome, où il se fit de bonne heure remarquer par sa capacité. Grégoire XVI l'éleva au rang de prélat, le nomma assesseur au tribunal criminel supérieur, et l'envoya comme délégué à Orvieto, à Viterbe et à Macerata; enfin, pour le récompenser de son zèle, il le décora de la pourpre. Après la mort de Grégoire XVI, Antonelli devint le conseiller intime du nouveau pape Pie IX, qui le nomma successivement ministre des finances. Après la mort du comte Rossi, il s'éloigna momentanément des affaires, et accompagna le pape à Gaëte. Depuis la rentrée de Pie IX à Rome, le cardinal Antonelli continue d'administrer presque souverainement les affaires de la cour de Rome.

Conversations-Lexicon.

ANTONELLO. *Voyez* ANTONELLI.

ANTONI (*Alessandro-Vittorio-Papacino* D'), tacticien, général d'artillerie piémontais, né le 17 mai 1714 à Villa-Franca, dans le comté de Nice, mort à Turin le 7 décembre 1786. Il entra fort jeune au service militaire, obtint le grade de capitaine d'artillerie, et en 1755 il fut nommé directeur de l'école royale d'artillerie à Turin. En 1784, il reçut le brevet de lieutenant général. Il fit des expériences sur la force de la poudre à canon, et a publié : *Esame del polvere;* Turin, 1765, in-8°; — *Instituzioni fisico-mecchaniche per le regie scuole d'artiglieria*, etc.; ibid., 1773-1774, in-8°; — *Architettura militare per le regie scuole*, etc.; ibid., 1778, 6 vol. in-8°; — *l'Uso dell' armi da fuoco;* ibid., 1780, in-8°; — *il Maneggiamento delle macchine d'artiglieria;* ibid., 1782, in-8°. La plupart de ces ouvrages ont été traduits en français.

Balbo, *Vie d'Antoni*, dans les *Mém. de l'Acad. des sciences de Turin*, 1805.

ANTONI (*Vincenzo-Berni degli*), jurisconsulte italien, né le 25 avril 1747 à Bologne, mort vers 1810. Partisan zélé du gouvernement pontifical, il refusa en 1798 de prêter serment à la république cisalpine, et fut destitué de sa chaire de droit civil à l'université de Bologne, et exilé. Lors de la seconde invasion des Français, il accepta l'emploi de commissaire général des finances, et en 1806 il fut nommé par Napoléon procureur général près le tribunal de cassation. On a de lui quelques poésies et plusieurs ouvrages de jurisprudence.

Carlo Pepoli, *Vie d'Antoni.*

ANTONIA, nom commun à plusieurs dames romaines, dont voici les plus célèbres :

ANTONIA, femme du triumvir Marc-Antoine, vivait vers le milieu du premier siècle avant l'ère chrétienne. Elle était l'aînée des deux filles de Caïus Antonius Hybrida, et Marc-Antoine était son cousin. Celui-ci, qui avait divorcé avec elle depuis trois ans, vint, en 44 avant J.-C., déclarer en plein sénat que le divorce avait eu pour cause les rapports coupables de sa femme avec le consul Publius Cornélius Dolabella.

Cicéron, *Philippiques*, II, 38. — Plutarque, *Antonius*, 9.

ANTONIA (*Major*), l'aînée des deux filles du triumvir Marc-Antoine et d'Octavie, sœur de César-Auguste, naquit en l'an 39 avant J.-C. Elle eut de Domitius Ahenobarbus trois enfants : Cnéius Domitius, Scévole Néron, Domitia Lépida. L'empereur Néron était fils de Cn. Domitius : Auguste lui avait laissé, ainsi qu'à sa sœur, une portion du patrimoine d'Antoine.

D. Cassius, XLVIII. — Plutarque, *Antonius Velleius*, II, 72. — Suetonius, *Nero* 15.

ANTONIA (*Minor*), la plus jeune des filles du triumvir Marc-Antoine et d'Octavie Ire, vivait dans la première moitié du premier siècle de notre ère. Elle épousa Drusus, fils de Livie et frère de Tibère; et après l'avoir perdu, quoique dans un âge peu avancé, elle ne voulut jamais se remarier. Drusus lui laissa trois enfants : deux fils, Germanicus, père de Caligula, et Claude, depuis empereur; une fille nommée Livie, fameuse par ses débauches. — Attachée uniquement à l'éducation de ses enfants, cette illustre Romaine fit de Germanicus un héros qui devint l'idole de l'empire. Mais elle eut la douleur de se voir enlever ce prince à la fleur de l'âge. Ce fut elle qui découvrit à Tibère les desseins de Séjan, son favori. Antonia reçut d'abord quelque satisfaction de Caligula son petit-fils, qui lui fit donner, par un décret du sénat, les mêmes honneurs qu'on avait accordés aupa-

ravant à l'impératrice Livie; mais il la traita ensuite avec beaucoup d'inhumanité : on prétend même qu'il la fit empoisonner l'an 38 de J.-C. Valère-Maxime fait un bel éloge de sa chasteté et de son amour pour son mari.

Dion Cassius, XLVIII, 54, liv. 19. — Plutarque, *Antonius*, 33, 37.

ANTONIA, fille de l'empereur Claude et de sa première femme Ælia Pétina, naquit vers l'an 35 avant J.-C. Elle épousa successivement le grand Pompée et Faustus Cornélius Sylla, qui tous deux périrent de mort violente. Après la mort de Poppéa Sabina, Néron voulut épouser Antonia : elle osa le refuser. Ce fut son arrêt de mort : elle fut, en effet, condamnée comme ayant trempé dans la conspiration de Pison.

Tacitus, *Annal.*, XIV, 57. — Suetonius, *Claudius*, 27; *Nero*, 35. — Dion-Cassius, IX, 4. — Seneca, *Apolocyntosis de morte Cl. Cæsaris.*

ANTONIANO FERRARESE ou **ANTONIO ALBERTO** *de Ferrare*, peintre italien. Il était de l'école d'Angiolo Gaddi. Au rapport de Vasari, il peignit, pour Saint-François d'Urbin et pour la città di Castello, plusieurs tableaux d'un grand mérite.

Vasari, *Vite de' più eccellenti Pittori.* — Baruffaldi, *le Vite de' più insigni Pittori e Scultori Ferraresi.*

ANTONIANO (*Silvio*), cardinal italien, né à Rome le 31 décembre 1540, mort le 15 août 1603. Fils d'un marchand de drap, il se livra d'abord à l'étude des beaux-arts, et obtint le surnom de *il Poetino*. Il gagna par ses talents les bonnes grâces d'Hercule II, duc de Ferrare, qui le nomma à seize ans professeur d'éloquence à Ferrare. Après la mort de son protecteur, il fut appelé à Rome en 1559 par Pie IV, qui le donna pour secrétaire au cardinal Charles Borromée. Il rédigea en cette qualité les actes du concile de Milan, et se fit de nombreux amis et protecteurs. Quelque temps après, il fut nommé professeur de belles-lettres au collége de la Sapience, à Rome. Ses leçons eurent beaucoup d'éclat, et on raconte que, le jour où il commença à expliquer le discours de Cicéron pour Marcellus, il avait vingt-cinq cardinaux pour auditeurs. Il fut un des membres les plus distingués de l'Académie du Vatican, instituée par le cardinal Borromée. Bientôt il quitta la culture des belles-lettres pour se livrer tout entier à l'étude de la philosophie et de la théologie. Ordonné prêtre en 1567, il fut nommé, peu de temps après, secrétaire du sacré collége; les papes Grégoire XIII et Sixte-Quint lui confièrent plusieurs missions, dont il s'acquitta avec succès. Enfin Clément VIII le fit chanoine de la basilique du Vatican, et ensuite cardinal le 3 mars 1598. Ses ouvrages imprimés sont : *dell' Educazione cristiana de' Figliuoli libri trè*; Vérone, 1584, in-4°, réimprimés à Crémone et ensuite à Naples; — *Orationes tredecim*, publiées pour la première fois après sa mort, Rome, 1610, in-4°, par Joseph Castiglione. La *Vie d'Antoniano* est jointe à ce dernier ouvrage.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, t. I, p. 856. — Tiraboschi, *Storia della letteratura d'Italia;* édition de 1779, t. VII, part. 3, p. 192. — Scrassi, *Vita del Tasso;* édit. de 1790, t. I, p. 219. — Strada, *Prolusiones academicæ*, édit. de 1631, p. 166. — Ginguené, dans la *Biographie universelle*, et *Histoire littéraire de l'Italie.*

ANTONIANUS (*Jean*), dominicain de Nimègue, né dans la première moitié du seizième siècle, mort en 1588. On a de lui plusieurs éditions estimées des Pères de l'Église, dont voici les principales : *Liber Gregorii, episc. Nysseni, de Creatione hominis; Supplementum Hexaemeri Basilii Magni, interprete Dionysio Romano exiguo, nunc primum typis excusum;* Cologne, 1537, in-fol.; — *Paulini Nolani quotquot exstant Opera omnia, H. Grævii studio restituta et illustrata;* Cologne, 1560, in-8°; — *Epistolarum D. Hieronymi Decas I, ab Henrico Grævio priore quondam suo recensita et illustrata;* Anvers, 1568, in-8°.

Hartzheim, *Biblioth. Colon.*, p. 159.

***ANTONIASSO**, peintre italien, vivait au commencement du seizième siècle. Il fit plusieurs tableaux estimés pour le cardinal Caraffa.

Vasari, *Vite de' Pittori.*

ANTONIDES (*Jean Van der Goes*), poëte hollandais, né à Goès en Zélande le 3 mai 1647, mort en 1684. Ses poésies se distinguent par leur verve et leur hardiesse; on y remarque *Trazet* ou *la Chine envahie*, et *Ystroom*, poëme où il chante la rivière d'*Y*, sur laquelle la ville d'Amsterdam est bâtie. Le recueil de ses ouvrages a été publié à Amsterdam en 1714, in-4°.

Ypey, *Histoire de la langue hollandaise.* — Geysbeek, *Biographisch-anthologisch Woordenboek.*

ANTONIDES NERDENUS (*Henri*), plus connu sous le nom de *Henricus Antonius van der Linden*, savant hollandais, né à Naerden, près d'Amsterdam, en 1546, mort en 1604. On a de lui : *Systema Theologiæ;* Franekeræ, 1613, in-4°; — *Initia Academiæ Franekerensis;* ib., 1613, in-4°. La préface du *Systema Theologiæ* contient des renseignements intéressants sur l'histoire de la réformation dans les Pays-Bas.

Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung.

ANTONIDES (*Jean*) *van der Linden. Voy.* Linden.

***ANTONIDES** (*Jean*), surnommé *Alckmarianus*, c'est-à-dire natif d'Alckmar, savant orientaliste, vivait au commencement du dix-septième siècle. On lui doit : *Epistola Pauli ad Titum, arabice, cum Jo. Anton. interlineari versione latina ad verbum;* Antverpiæ, 1612, in-4°.

Jöcher, *Lexicon*, avec le Supplém. d'Adelung.

ANTONIDES (*Théodore*), théologien hollandais, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. On lui doit des commentaires (en hollandais) sur les Épîtres de saint Jacques, saint Pierre et saint Jude, et sur le Livre de Job.

Walch, *Biblioth. theolog.*, t. IV, p. 743 et suiv.

ANTONILES (*Joseph*). *Voy.* Antolinez.

ANTONIN (*Antoninus*, Ἀντωνῖνος), nom donné sur les médailles à six Césars ou empe-

reurs romains : *Antonin le Pieux* (Voy. l'article ci-dessous), *Marc-Aurèle*, *L. Commode*, *Caracalla*, *Diadumenianus*, et *Élagabal*. Rasche, dans son *Lexicon Rei nummariæ*, a indiqué les règles propres à distinguer entre elles les médailles de ces empereurs. *Lucius Verus* et *Geta* sont aussi mentionnés (Capitolin, *Macrin*) comme ayant porté le nom d'*Antonin;* mais on ne le trouve pas sur leurs médailles.

ANTONIN LE PIEUX, empereur romain, né à Lanuvium (Cività-Lavinia) le 19 septembre de l'an de J.-C. 86, mort à Lorium (Castel-di-Guido) le 7 mars 161. Voici, dans la série des empereurs romains, un prince sous le règne duquel les arts et les lettres brillèrent d'un dernier éclat; qui fut aimé, qui méritait de l'être à ce point de donner son nom à son siècle; qui laissa une mémoire si vénérée, que ses successeurs ne crurent pouvoir mieux assurer leurs droits qu'en se faisant appeler *Antonins* comme lui; et, par une inconcevable fatalité, l'histoire est presque muette sur son compte. Tibère, Néron avaient trouvé un Tacite pour stigmatiser leurs vices; et le vertueux Antonin ne nous est connu que par quelques pages de Jules Capitolin, chroniqueur incomplet, sans talents et sans critique. Faudrait-il dire des souverains ce qu'on a dit des peuples : Heureux les princes qui n'ont pas d'histoire? Un véritable historien cependant, Dion Cassius, qui naquit peut-être vers la fin du règne d'Antonin, en avait enregistré les actes; et non-seulement son récit est perdu pour nous, mais il l'était déjà du temps de Xiphilin, son abréviateur; de telle sorte que parvenu là, dans son œuvre qui supplée pour nous les nombreuses et regrettables lacunes de Dion, il est obligé de garder le silence. C'est donc à l'aide des monuments, des médailles et surtout des inscriptions, cette mine si riche de documents relatifs à l'histoire de l'empire romain, qu'il nous faut rechercher les faits, et les distribuer selon l'ordre chronologique auquel ils appartiennent.

Titus Aurélius Fulvius Boionius Arrius Antonin, fils d'Aurélius Fulvius, personnage consulaire et d'Arria Fadilla, naquit, le 13 des calendes d'octobre de l'an de Rome 839 (19 septembre 86 de notre ère), dans une villa que possédait sa famille près du temple de Junon Sospita à Lanuvium, sous le deuxième consulat de Domitien, qui avait alors Dolabella pour collègue. Titus Aurélius Fulvius, son grand-père, originaire de Nîmes, et qui avait exercé deux fois le consulat, avait été préfet de Rome. Quant à sa mère Arria Fadilla, elle était fille de Boionia Procilla et d'Arrius Antoninus, homme aussi intègre que modeste, qui avait exercé les grandes charges de l'État, et qui, ami de Nerva, l'avait plaint sincèrement, lorsqu'il parvint au trône, d'avoir à supporter le faix de la souveraine puissance. C'est à lui que Pline a adressé des lettres parvenues jusqu'à nous, lettres par lesquelles il le félicite de s'être montré à la fois, dans le gouvernement d'Asie dont il était chargé, magistrat éminent et littérateur habile dans cette langue grecque qui le rapprochait plus intimement des populations auxquelles son action bienfaisante devait se faire sentir (1). Le jeune Antonin ayant perdu de bonne heure son père et son aïeul paternel, ce fut Arrius Antoninus, son aïeul maternel, qui protégea son enfance, et l'éleva dans ses propriétés de Lorium (2). A l'époque où Antonin atteignait l'âge de raison, le despotisme qui avait si cruellement pesé sur le monde romain, sous le règne des premiers successeurs d'Auguste, faisait place à une ère de justice, de modération, de tolérance; trêve que la Providence accordait à l'humanité, et qui devait préparer la grande émancipation du genre humain par le christianisme. Avec le vieux Nerva et son fils adoptif Trajan, montèrent sur le trône les vertus stoïques qui y brillèrent pendant près d'un siècle; et Antonin, que son rang appelait à Rome, y trouva les bons renseignements que son heureuse nature devait accueillir avec l'empressement le plus vif. Il avait en effet, selon Jules Capitolin, l'esprit brillant, des goûts modérés, de la noblesse dans les traits du visage, beaucoup d'aménité dans le caractère, une grande éloquence, une vaste instruction. Sans ambition, sans envie, indulgent pour les autres, sévère pour lui-même, il se montrait en toute occasion généreux avec mesure et sans ostentation. Ce fut surtout pendant la questure et la préture dont il fut successivement revêtu, qu'il se fit remarquer par la libéralité de son caractère et ses manières avenantes. En l'an de Rome 873, il parvint au consulat, dans lequel il eut pour collègue Catilius Severus; et lorsque l'expiration du temps dévolu à cette magistrature le rendit à la vie privée, il retourna avec bonheur à la campagne; car il aimait l'agriculture, dont il favorisait les progrès en profitant de ses grands biens pour prêter à un intérêt minime, aux cultivateurs, l'argent dont ils avaient besoin. Cependant Adrien l'enleva bientôt à cette vie modeste qu'il préférait à toute autre, et l'admit au nombre des quatre personnages consulaires auxquels il confia l'administration de l'Italie. Ce fut plus tard, comme proconsul en Asie, qu'il accrut encore sa réputation de justice et de générosité : il surpassa dans l'exercice de cette charge, nous dit Capitolin, la gloire de son aïeul, demeurée jusqu'à lui sans rivale. Deux monuments nous ont conservé le souvenir de ce proconsulat : l'un est le témoignage du Digeste, ou sont cités quelques édits promulgués par Antonin, proconsul d'Asie (3); l'autre est une peinture antique où Antonin est représenté revêtu de la toge, un rameau de chêne

(1) Pline le Jeune, Ép., IV, 3, 18.

(2) Station de la via Aurelia, dont on voit encore les ruines à douze milles de Rome, non loin du relai de poste appelé maintenant Castel-di-Guido, sur la route de Cività-Vecchia.

(3) Lib. XLVIII, tit. III.

à la main, debout sur un char tiré par quatre éléphants; circonstance qu'on a supposé faire allusion à la gloire qu'il avait acquise pendant son proconsulat d'Orient, puisque nous savons que comme empereur il ne jouit jamais des honneurs du triomphe (1). Ce furent donc des talents justifiés par une longue pratique, et une modestie compagne habituelle du vrai mérite, qui attirèrent le regard perçant d'Adrien, et fixèrent son choix sur l'homme qui seul peut-être, parmi les sénateurs, ne prétendait pas à l'empire. Aussi, lorsqu'après la mort d'Ælius César, Adrien eut proclamé son nouvel héritier devant le sénat, il ajouta, selon ce que nous apprend Dion : « La nature m'avait refusé un fils ; j'ai dû m'en choisir un qui fût à la fois noble, doux, clément, sage ; qui réunît, en un mot, les qualités de l'âme et de l'esprit. Vous n'aurez à craindre de lui ni l'emportement de la jeunesse, ni la lenteur d'une maturité trop grande. Dès son enfance on lui a inspiré le respect pour les lois, et les charges qu'il a exercées il a su les remplir d'une manière digne de la noble race dont il descend. A ces traits vous reconnaissez Aurèle Antonin. En lui imposant l'empire, je ne le consulte pas; je ne consulte que l'intérêt de l'État. Il acceptera par dévouement la mission que sa modestie aurait refusée (2). »

C'est en l'an de Rome 891 (de J.-C. 138), le 25 février, qu'Antonin fut adopté par Adrien, recevant à la fois le titre de César, la puissance proconsulaire et la puissance tribunitienne. Il prit dès ce moment les noms d'*Ælius Hadrianus Antoninus*, qu'il porte le plus souvent sur les monnaies et les inscriptions. Agé de cinquante-deux ans, il était marié depuis plusieurs années à Annia Galeria Faustina, dont il avait eu deux fils morts avant son adoption (3), et deux filles, dont l'une (Aurélia Fadilla) n'existait déjà plus lorsqu'il fut nommé proconsul en Asie, et dont l'autre (Annia Faustina, dite *Junior*) épousa plus tard Marc-Aurèle. L'adoption de ce dernier et de Lucius Verus, fils d'Ælius César, fut la condition du choix d'Adrien, auquel revient ainsi l'honneur d'avoir assuré pendant un demi-siècle le repos de l'humanité. L'avénement d'Antonin au rang de César fut célébré, selon l'usage, par de grandes largesses qu'il fit aux soldats et au peuple, largesses prises sur son propre patrimoine; et comme Faustine, sa femme, blâmait cette prodigalité : « Sachez, lui répondit-il, que depuis que nous sommes destinés à l'empire, nos biens ne sont plus à nous. » Or, non-seulement il se dépouilla ainsi

(1) *Voy.* MM. Borghesi et Braun, *Adriano ed Antonino Pio sopra tensa trionfale ; Ann. dell Istit. d'Archeol.*, 1839, p. 240.

(2) Dion Cassius, l. LXIX, § 20.

(3) *Voy.* le mémoire de M. de Boze, où il cherche à prouver que M. Galerius Antoninus, fils d'Antonin, vivait encore quand son père parvint à l'empire (*Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. XV, p. 468 et suiv.); et Eckhel, qui combat cette opinion, *D. N. V.*, t. VII, p. 42.

en faveur du peuple romain de ses immenses richesses, mais il refusa le présent appelé *aurum coronarium* que lui offrait l'Italie, et remit aux provinces la moitié de ce tribut volontaire. C'est à cette conduite généreuse que semble se rapporter une série de médailles romaines sur lesquelles on lit des noms de province; médailles qui portent presque toutes la date du deuxième consulat d'Antonin, et ne peuvent par conséquent avoir trait qu'à l'année qui suivit son adoption (de J.-C. 139), puisque dès l'année suivante 140 il prenait pour la troisième fois le titre de consul. En effet, leurs types, quoique différant quelque peu, ont cela de commun que les figures qui personnifient les provinces portent les unes des couronnes, les autres des vases ou corbeilles propres à contenir des présents. On en peut conclure avec grande probabilité que les provinces reconnaissantes avaient voulu exprimer ainsi leur gratitude, et perpétuer le souvenir du bienfait (1).

A la mort d'Adrien (10 juillet 138), Antonin, qui pendant les quatre mois écoulés depuis son adoption s'était montré fils soumis et dévoué, devint maître de l'empire, et reçut du sénat le surnom de *Pieux*, auquel les historiens donnent un des sens différents qu'a le mot *pius* en latin, selon l'origine qu'ils attribuent au nouveau titre acclamé par les sénateurs : « Les Romains lui donnèrent le surnom de *Pieux*, dit Pausanias, parce qu'il montra toujours la plus grande piété envers les dieux; mais il mériterait bien, à mon avis, celui de *Père du genre humain*, qu'on avait donné à Cyrus (2). » — « Il fut surnommé *Pius* par le sénat, dit à son tour Capitolin, soit parce qu'un jour, en présence de cette assemblée, il soutint les pas de son beau-père affaibli par l'âge, soit parce qu'Adrien ayant voulu se donner la mort, il sut à force de soins l'empêcher d'accomplir cette funeste résolution, soit parce qu'après la mort de ce prince il lui fit rendre les honneurs divins qu'on lui refusait unanimement; soit enfin (et c'est là ce qu'il y a de plus probable) à cause de son immense bonté, et du bonheur sans mélange dont on jouit sous son règne (3). » — Ce règne, en effet, commençait sous les plus heureux auspices. Une amnistie générale avait atteint les condamnés politiques; et si ceux qu'Adrien avait frappés dans sa colère souvent injuste étaient préservés du supplice, les dernières volontés du défunt empereur étaient fidèlement observées dans tout ce qu'elles avaient de grand et de généreux. Les travaux publics qu'il avait ordonnés étaient continués avec suite, et promptement achevés. Les hommes qu'il avait choisis pour lieutenants étaient maintenus dans leurs charges : « Antonin parvenu à l'em-

(1) Les provinces ainsi représentées sont l'Afrique, l'Égypte, la Cappadoce, la Dacie, l'Espagne, la Mauritanie, la Phénicie, la Sicile, la Syrie. *Voy.* Eckhel, *D. N. V.*, t. VII, p. 5 et suiv.

(2) *Arcadie*, ch. XLVII.

(3) *Vita d'Ant.*, § II.

pire, dit Jules Capitolin, ne donna de successeur à aucun de ceux qui avaient été promus par Adrien (1). » Non-seulement le nouveau souverain rendait ainsi justice à la perspicacité qui fut l'une des qualités les plus remarquables de son prédécesseur, mais il reconnaissait ce principe de tout bon gouvernement, que l'intérêt public trouve sa véritable garantie dans la stabilité (2). Une inscription nouvellement découverte en Algérie (3) confirme, par un exemple remarquable, l'assertion de Capitolin. Nous y voyons que Publius Pactuméius Clémens, légat en Cilicie à la fin du règne d'Adrien, revint à Rome vers le commencement du règne d'Antonin, pour y exercer le consulat qu'il avait mérité par ses services, et retourna ensuite dans la même province pour l'administrer de nouveau à l'expiration de sa charge, bien que l'usage et la hiérarchie voulussent qu'il fût envoyé dans une autre contrée, c'est-à-dire dans une province proconsulaire. L'empereur préféra, dans ce cas, élever la Cilicie au rang des régions qui devaient avoir à leur tête un ancien consul, plutôt que de ne pas faire profiter le pays de l'expérience déjà acquise par l'homme qui en avait étudié les ressources et les besoins. Il est digne d'observation que cette persévérance à conserver aux provinces les mêmes gouverneurs se fasse remarquer chez deux princes du caractère le plus opposé. Tibère ne changeait point les administrateurs qu'il avait placés à la tête d'un pays, et fermait les yeux sur les malversations qu'ils pouvaient commettre, jugeant que mieux valait abandonner une province aux exactions d'un homme déjà gorgé de richesses, plutôt que de la livrer à l'avidité d'un nouveau gouverneur qui eût sa fortune à faire (4). Ainsi le meilleur et le plus cruel des empereurs romains arrivaient au même but, l'un par estime pour les hommes qu'il avait su choisir, l'autre par mépris pour l'humanité. Une autre inscription, datée du second consulat d'Antonin (an de J.-C. 139), vient encore prouver avec quelle fidélité ce prince cherchait à répondre aux intentions qu'avait pu manifester son père adoptif : c'est un rescrit adressé à Sextilius Acutianus, qui réclamait l'exécution d'une sentence prononcée par Adrien : « Si cette sentence, répondit l'empereur, a été prononcée, ou si mon père a fait connaître, de quelque manière que ce soit, quelle était son intention à ce sujet, que cette intention soit ponctuellement exécutée (1) ! »

(1) *Vita d'Ant.*, § v.

(2) Gavius Maximus fut préfet du prétoire pendant vingt ans, sous le règne d'Antonin, qui, d'après Capitolin, ne donna jamais de successeur à un bon juge à moins que ce ne fût sur sa demande, comme il arriva pour Orphitus, préfet de Rome.

(3) J'en dois la connaissance à l'obligeance de M. Léon Renier.

(4) Il citait à ce propos l'apologue d'un vieux renard tombé dans un fossé, où il est assailli par des myriades d'insectes qui le dévorent. Un passant l'exhorte à les secouer : « Je m'en garderais bien, répond-il. Mes ennemis dorment rassasiés de mon sang ; d'autres viendraient qui me feraient de nouvelles blessures. »

Le culte qu'Antonin rendait à la mémoire de son père adoptif lui fit combattre l'opinion unanime du sénat, qui voulait flétrir cette mémoire en refusant à Adrien les honneurs de l'apothéose : « Si vous annulez ainsi, par une condamnation publique, les actes de mon prédécesseur, leur dit Antonin, mon adoption devient illégitime ; je ne puis plus vous commander. » Toute opposition cessa devant l'énergie de ces paroles, puis encore, ajoute Dion, devant la crainte qu'inspirait l'armée. Adrien fut admis parmi les dieux ; il eut un temple, un collége de prêtres. Antonin lui fit rendre les plus grands honneurs, lui consacra un bouclier magnifique, continua d'obéir à sa pensée, et conserva à la tête des diverses branches de l'administration les hommes qu'il y avait placés. Aussi les provinces, sous un gouvernement stable, sous un prince libéral qui continuait les grands travaux de son prédécesseur sans leur imposer les charges de ses continuels voyages, furent-elles plus florissantes que jamais. Il s'était fait rendre un compte exact de leurs impositions comme de leurs revenus. Il y entretint à ses frais des écoles d'éloquence et de philosophie, dépenses auxquelles il trouvait le moyen de suffire par le soin qu'il avait eu de retrancher à des favoris ou des poëtes de cour les pensions qui n'étaient pas méritées par des services réels. Sa vie d'ailleurs était aussi simple que possible : il voulait que sa maison fût tenue avec une aisance sans faste et une économie sans avarice. Ses propres esclaves, chasseurs, oiseleurs ou pêcheurs, pourvoyaient aux besoins de sa table. Il avait fait vendre ceux des biens de la couronne dont la conservation lui paraissait onéreuse, et selon la saison de l'année il habitait quelques-unes de ses terres : celles qu'il avait dans la Campanie formaient la limite de ses plus longs voyages. « Quelque économe que puisse être un souverain, disait-il, la suite nombreuse qu'il entraîne après lui devient une charge pesante pour les provinces qu'il visite (2). » C'était la Campanie qu'Antonin avait administrée lorsque Adrien, antérieurement à son adoption, l'avait nommé l'un des quatre consulaires chargés du gouvernement de l'Italie ; et nous voyons, par plusieurs passages de la correspondance récemment retrouvée de Fronton avec Marc-Aurèle alors César, que, depuis son avénement à l'empire, il avait conservé l'habitude de résider souvent dans cette belle province. Tantôt c'est le jeune Marc-Aurèle qui écrit à Fronton : « Le climat de Naples, toujours

(1) « Imp. Cæsar T. Ælius Hadrianus Antoninus Pius Sextilio Acutiano. Sententiam divi patris mei (vel) si quid pro sententia dixit describere tibi permitto. Rescripsi. Recogn. Undevicesimus. Act. VI Idus April. Romæ Cæs. Antonino II et Præsente II. Cos. » Spon, *Miscell.*, p. 352 ; et Bœckh, *Corp. Inscr. Græcar.*, pars XIV, Inscr. Lydiæ, sect. IV, Smyrna.

(2) J. Capitolin, *Vie d'Ant.*, § VII.

délicieux, est bien variable (1). » Tantôt Fronton lui annonce son désir d'aller le rejoindre : « Quand j'aurai quitté le consulat, lui dit-il, je monterai en voiture et je volerai vers vous; car toutes mes joies sont à Naples (2). » Une autre fois, Marc-Aurèle rend compte d'un détour qu'il a fait pour aller visiter Anagni, non loin de la voie Latine, qui conduisait de Rome en Campanie par Férentinum (3); puis, dans une autre occasion, il invite Fronton à venir l'attendre à Gaëte (4). Les inscriptions nous fournissent aussi la preuve que, dès le commencement de son règne, Antonin usait de la puissance souveraine pour doter l'Italie méridionale de monuments importants ou d'institutions utiles. C'est le môle de Pouzzoles, que les tempêtes avaient détruit en partie, et qu'il fait relever (5); puis des combats d'athlètes qu'il établit dans la même ville (6). C'est l'amphithéâtre de Capoue, qu'il orne de colonnes et de statues (7); un pont écroulé, qu'il reconstruit sur le Lyris (8); un aqueduc, qu'il établit à Scylaceum (9). Jules Capitolin nous parle, à son tour, du phare de Caïète, du port de Terracine.

C'est ainsi qu'Antonin employait ses biens immenses, dont il avait abandonné la possession à sa fille Faustine, ne s'en réservant que les revenus. Cette fille unique, il la maria à son fils adoptif Marc-Aurèle, pour l'éducation duquel il ne négligeait aucuns soins. Hérode-Atticus était son maître de littérature grecque; Fronton, son professeur d'éloquence latine. Pour l'initier à l'étude de la philosophie, Antonin avait fait venir de Chalcis Apollonius, et le manda au palais dès qu'il apprit son arrivée. Le vaniteux philosophe répondit à l'envoyé de l'empereur que ce n'était pas au maître d'aller trouver le disciple, mais au disciple à venir trouver le maître. En apprenant cette impertinence, Antonin se contenta de dire en riant : « Il a été plus facile à Apollonius de venir de Chalcis à Rome, que de sa maison au Palatin. » Le mariage de Marc-Aurèle avec Faustine fut l'occasion de fêtes magnifiques. Non-seulement dans les jeux que fit célébrer l'empereur on vit paraître des éléphants, des tigres, des crocodiles, des hippopotames, mais aussi des animaux qu'on n'avait pas encore vus figurer dans les arènes, et dont personne avant Pline n'avait parlé chez les Latins : le crocuta et le strepsiceros; ce dernier serait, d'après Pallas, l'antilope condôma de l'Afrique méridionale, remarquable par ses cornes à triple courbure. Dans le crocuta plusieurs naturalistes (et M. Cuvier est du nombre) ont cru reconnaître l'hyène grise tâchetée de noir, qu'au Cap on appelle loup-tigre.

(1) *Lettres inédites de Marc-Aurèle et de Fronton*, liv. II, lettre 2.
(2) *Ibid.*, liv. II, lettre 13.
(3) *Ibid.*, liv. IV, lettre 4.
(4) *Ibid.*, liv. V, lettre 5.
(5) Mommsen, *Inscriptiones regni Neapolitani latinæ*, 2490. L'inscription est de l'an de J.-C. 139.
(6) Mommsen, 104. L'inscription trouvée à Amalfi est de l'an de J.-C. 142.
(7) Mommsen, 3593.
(8) Mommsen, 6252. Inscription trouvée près de Ceprano; elle est de l'an de J.-C. 141.
(9) Donati, II, p. 349, 8; Mommsen, 68, de l'an de J.-C. 143.

Peu de temps après ce mariage, et dès la troisième année de son règne, Antonin avait perdu sa femme Faustine, qui mourût à l'âge de trente-six ans, ainsi que nous l'apprend une ancienne inscription (1). Sa conduite légère et la facilité de ses mœurs avaient causé souvent de vifs chagrins à l'empereur, chagrins qu'il cachait avec le plus grand soin sous l'apparence d'une tendre affection : nous pouvons en juger par ce passage d'une lettre d'Antonin à Fronton : « Dans cette partie de ton discours que tu as consacrée à la mémoire de Faustine, j'ai vu encore plus de vérité que d'éloquence. Oui, j'en jure par les dieux, j'aimerais mieux vivre avec elle en exil, que sans elle dans le palais des empereurs (2). » Ce fut dans la même intention qu'il fit placer Faustine dans cet Olympe élevé aux Augustes par l'adulation des Romains, et qu'il lui décerna des jeux dans le cirque, un temple, des prêtresses, des statues d'or ou d'argent. Ce qu'il accordait à la bienséance, Antonin voulut aussi le faire tourner au profit des classes souffrantes. Il institua en l'honneur de Faustine un fonds destiné à élever de jeunes filles, bienfait dont une médaille nous a conservé le souvenir. On y voit d'un côté la tête de Faustine; au revers, l'empereur assis sur une estrade, et accueillant de jeunes enfants qui s'avancent vers lui : on lit à l'exergue, PUELLÆ FAUSTINIANÆ (3). Antonin se plaisait d'ailleurs à donner cette direction à ses intentions charitables; et nous en avons des preuves dans tout le cours de son règne. Sarti (*De antiqua civitate Cupra Montana*) nous a conservé une inscription où de jeunes enfants des deux sexes rendent grâces à l'empereur Antonin des soins qu'il a pris d'eux (4) : elle est datée de la douzième puissance tribunitienne de l'empereur, c'est-à-dire de l'an de J.-C. 149. Dès l'année suivante, un autre monument du même genre constate la reconnaissance des enfants de la ville d'Urbino pour un bienfait semblable (5); enfin, des médailles frappées à la fin du règne, en 151, en 160, en 161, attestent le retour des mêmes libéralités (6). Nous insistons sur cette institution philanthropique, l'une des plus remarquables de l'empire. La législation romaine, conforme sous la république à la rudesse des mœurs, en admettant la puissance paternelle sans contrôle avait consacré le droit des parents

(1) Memoriæ divæ Faustinæ Aug. Piæq. clarissimæ relicta matre infelicissima. vix ann. XXXVI mens. III, dieb. XI. (Gruter. 261, 3; Orelli, 850.)
(2) Liv. I, lettre.
(3) Eckhel, *D. N. V.*, t. VII, p. 40.
(4) Pueri et Puellæ Alimentarii Cuprenses Montani Antonino Pio. trib. pot. XII. imp. II. cos. IIII. *Voy.* aussi Donat, p. 354, 2; et Henzen, *de Tabula alimentaria Bæbianorum*, p. 19.
(5) Murat., p. 238; 3.
(6) Eckhel, t. VII, p. 22; 40.

d'exposer leurs enfants nouveau-nés, si la misère ne leur permettait pas de les élever. Plusieurs passages de Plaute, de Térence, de Pline, ne nous en offrent que trop d'exemples. Auguste, voulant remédier à la dépopulation de l'Italie, avait déjà offert une prime d'encouragement aux pères de famille, en accordant des droits ou des secours à ceux qui avaient élevé une nombreuse descendance; mais ce furent Nerva et Trajan, ainsi que leurs successeurs Adrien et Antonin, qui, sous l'influence de cette philosophie stoïcienne dont le christianisme, par un travail secret, épurait déjà les maximes, inspirèrent aux plébéiens, en fondant l'institution permanente des *pueri alimentarii,* la résolution d'élever désormais tous leurs enfants, puisque cette institution leur donnait la certitude d'un secours durable, qui ne dépendait plus d'un caprice du prince.

Occupé à gouverner ses sujets avec un soin aussi vigilant, nous dit Jules Capitolin, que si eux et leurs biens lui eussent appartenu, Antonin n'avait nul projet de conquête. Cependant personne n'eut autant d'ascendant, ajoute le même chroniqueur, sur les nations étrangères, qui terminaient à sa voix les différends qu'elles avaient entre elles, et recevaient des rois de sa main. Pharasmane, roi des Ibères, vint le trouver à Rome comme il était venu y trouver Adrien, et lui fit encore plus de présents ou de caresses. L'Hircanie, la Bactriane, les Indes, lui envoyèrent des ambassadeurs. Pris pour juge des prétentions qui s'élevaient entre Rhimétalce, prince du Bosphore cimmérien et son tuteur, il fit remonter le premier sur le trône dont son rival l'avait forcé de descendre. Les Lades, peuple de la Colchide, reçurent également de sa main un roi nommé Pacorus. Une de ses lettres avait suffi pour arrêter les Parthes, prêts à envahir l'Arménie; et, d'après un simple vœu qu'il avait exprimé, le prince d'Édesse, nommé Abgare, avait quitté l'Orient. Enfin, deux médailles, l'une représentant l'empereur posant la tiare sur la tête du roi d'Arménie, avec l'exergue REX ARMENIIS DATVS, l'autre nous offrant la figure d'Antonin donnant au roi des Quades la main droite, avec l'exergue REX QVADIS DATVS, nous apprennent, à défaut du témoignage des historiens, qu'aux deux extrémités de l'empire, les Quades et les Arméniens avaient dû accepter de la volonté impériale le prince qui allait régner sur eux (1). Ce sont ces conquêtes pacifiques qui lui valurent sans doute le titre de *subjugator orbis terrarum,* que nous lisons dans une inscription faite en son honneur (2). Cependant il eut à réprimer quelques tentatives de révolte dans des provinces qui semblaient soumises, en Afrique, par exemple, en Bretagne, en Germanie, en Dacie, en Palestine : « Les Maures, dit brièvement Capitolin, furent réduits à demander la paix (1). » Pausanias est plus explicite : « Antonin, nous dit-il, n'engagea jamais de son propre mouvement les Romains dans aucune guerre; mais l'empire fut attaqué par les Maures, peuplade la plus considérable des Libyens indépendants. Antonin les ayant chassés de tout le pays soumis aux Romains, les repoussa aux extrémités de la Libye, vers la chaîne du mont Atlas et les peuples qui y habitent (2). » Ce passage, toutefois, ne saurait nous éclairer sur l'époque à laquelle eut lieu cette guerre d'Afrique : une inscription récemment découverte dans la province de Constantine, et encore inédite, semblerait pouvoir fournir sur ce point quelque lumière. Elle est relative à la construction d'une route taillée dans les montagnes de l'Aurès par les vexillaires de la sixième légion, sous la direction de Prastina Messalinus, légat d'Auguste, propréteur, lorsque Antonin était consul pour la quatrième fois et Marc-Aurèle pour la seconde. Cette date consulaire se rapporte à l'an de J.-C. 145 : or les inscriptions de l'Afrique romaine, dont nous possédons maintenant un grand nombre, grâce au zèle éclairé du savant chargé dernièrement de les recueillir (3), nous apprennent que la troisième légion avait été jusqu'alors préposée seule à la garde du pays (4). L'apparition d'une légion nouvelle, ordinairement cantonnée en Syrie, pourrait se justifier par la révolte des Maures; puis, cette révolte une fois apaisée, on aurait profité du concours de ces forces supplémentaires pour tracer dans la montagne une route militaire qui rendît désormais plus difficile toute tentative d'insurrection. Dès lors il faudrait supposer que l'expédition d'Afrique, dont nous parlent si brièvement les historiens, eut lieu vers l'an de J.-C. 144, pendant la septième année du règne d'Antonin, sous la conduite de son légat Prastina Messalinus. Cependant la numismatique nous offre un monument d'une assez haute valeur qui paraît reporter le triomphe des armes romaines en Afrique aux dernières années du règne d'Antonin : c'est un médaillon portant d'un côté la tête de ce prince, son nom, et la date de sa vingt-troisième puissance tribunitienne (de J.-C. 160). Au revers, l'empereur, revêtu du paludamentum ou habit de guerre, une lance à la main, regarde à ses pieds une figure symbolique de l'Afrique, qui, prosternée, lui tend la main droite : derrière, une Victoire élevant un trophée. Buonarotti et Eckhel ont rapporté ce médaillon à la défaite des Maures; et l'habitude où l'on était de frapper dans

(1) Eckhel, *D. N. V.*, t. VII, p. 15.
(2) Inscription trouvée à Mirabella. *Voy.* Lupuli, *Iter Venusinum*, p. 103.

(1) J. Capit., *Vita Anton.*, § v.
(2) Pausanias, *Arcadie*, ch. 43.
(3) M. Léon Renier, à l'obligeance duquel je dois la communication de l'inscription de Prastina Messalinus.
(4) « Jusqu'ici, disait en 1847 M. Letronne, on n'a pas trouvé en Algérie d'inscription où soit citée, comme y résidant, une autre légion que la troisième. Les auteurs et les monuments épigraphiques sont d'accord pour établir qu'il n'y a eu dans la Numidie qu'une seule légion. » *Journal des savants*, octobre 1847.

les circonstances importantes des médailles de grands modules qui devaient rappeler les faits glorieux pour l'empire, semble justifier leur opinion. Peut-être l'Afrique, explorée par nos savants, offrira-t-elle bientôt quelque inscription où la question se trouvera résolue par un témoignage moins vague que ceux que nous venons de citer.

Quant à l'expédition de Bretagne, elle est également relatée par Capitolin et Pausanias, qui nous laissent aussi tous deux dans l'incertitude sur l'époque où elle eut lieu : « Sous Antonin, dit Capitolin, Lollius Urbicus vainquit les Bretons, et fit élever un second mur revêtu de gazon, après avoir repoussé ces barbares. » D'après Pausanias, c'était la nation des *Brigantes*, peuple de la grande Césarienne, qui avait fait irruption dans le pays appelé par Pausanias Genunia, que Cambden identifie avec le mot *Gwinedh*, en latin Gwinethia, c'est-à-dire Galles du Nord. Une inscription trouvée sur les frontières de l'Angleterre et de l'Écosse, et conservée maintenant dans la bibliothèque de l'université à Édimbourg (1), nous donne l'époque de la guerre de Bretagne, en constatant qu'une partie de la grande muraille élevée, à la suite de cette expédition, au nord de celle qui avait été entreprise par Adrien, et reportée entre les grands estuaires de la Clyde et du Forth, fut construite par la cohorte première des Lugernes (peuple de la Gaule belgique) (2), lorsque Antonin était consul pour la troisième fois. Or ce troisième consulat lui fut décerné en l'an de J.-C. 140, et ce fut en 145 qu'il prit le quatrième : c'est donc dans cet espace de temps qu'il faut placer les événements de la guerre, et la construction du rempart qui, reliant les deux mers, fermait désormais l'Angleterre aux incursions des habitants de l'Écosse. D'autre part, tout porte à croire que ce fut ce succès des armes romaines, préparé, dit Fronton, par la sagesse du prince donnant ses instructions du fond de son palais, comme le pilote assis au gouvernail règle la course du navire (3), qui valut à Antonin le titre d'*Imperator* pour la seconde fois, titre qu'il a porté dès l'an 140, peut-être même dès l'an 139; en sorte que ce fut dans l'une de ces deux années qu'eut lieu l'expédition militaire, bien que la construction du rempart ait pu avoir lieu dans les années suivantes. Il est, en effet, conforme aux précédents de l'histoire impériale, de voir l'avénement d'un nouveau règne signalé par les efforts des peuples conquis pour recouvrer leur indépendance. Des détachements de trois légions différentes, la vingtième, la seconde et la sixième, furent employés à la construction de la muraille nouvelle, comme le prouvent les inscriptions trouvées dans

(1) Voy. *Britannia Romana*, par Horsley; *Scotland*, *Insc. XXV*.

(2) *Voy.* Pline, *Hist. nat.*, l. IV, c. 17; et Tacite, *Hist.*, l. V, c. 16-18.

(3) *Voy.* le panégyrique adressé par Eumène au César Constant.

les ruines du travail gigantesque entrepris par les ordres d'Antonin (1).

A part les deux guerres de Bretagne et d'Afrique, sur lesquelles, à défaut d'historiens, les monuments nous donnent quelques renseignements, nous ne savons rien de l'ordre chronologique des mouvements qui eurent lieu parmi les Daces, les Germains, les Alains, les Achéens, les Égyptiens, les Juifs : partout la rébellion fut réprimée par les lieutenants de l'empereur. Voilà tout ce que nous dit Capitolin (2). M. Letronne, dont la critique historique est ordinairement si juste, si éclairée, nous paraît attacher trop d'importance au témoignage de Malala lorsqu'il admet, d'après ce géographe, qu'Antonin se rendit, vers la fin de son règne, en Égypte, pour réprimer une sédition du peuple, qui avait massacré le préfet du pays; qu'après avoir vaincu les rebelles, il embellit Alexandrie de plusieurs édifices, et se rendit à Antioche, où il fit exécuter plusieurs grands travaux à ses frais (3). Cette assertion d'un chroniqueur du Bas-Empire ne paraît pas pouvoir balancer le témoignage formel de Capitolin, qui dit, ainsi que nous l'avons rappelé au commencement de cet article : *Nullas expeditiones obiit, nisi quod ad agros suos profectus est ad Campaniam.* Les voyages des empereurs étaient des événements trop importants dans les provinces pour qu'elles n'en consacrassent pas le souvenir par quelque monument, et dans la série des médailles d'Antonin on n'en voit pas figurer une seule qui, comme pour tant d'autres princes, constate le départ ou l'arrivée : ADVENTVS ou PROFECTIO. Il est vrai qu'Orelli paraît attribuer à Antonin le Pieux, dans son recueil, une inscription trouvée à Ostie, et consacrée à Isis en l'honneur de l'heureux retour d'Antonin et de Faustine; mais c'est de Marc-Aurèle qu'il s'agit sur ce monument épigraphique, puisqu'on y parle des enfants de l'empereur, et qu'Antonin n'avait qu'une fille portant le nom de sa mère, cette même Faustine mentionnée par l'inscription (4). Nous devons donc croire que l'Égypte, qui saisissait avec tant d'empressement l'occasion de témoigner son dévouement aux empereurs, aurait consigné sur quelques médailles le voyage d'Antonin, s'il eût fait ainsi en sa faveur une exception à la règle qu'il s'était imposée de ne pas quitter l'Italie. On peut juger de cet empressement par l'existence de plusieurs médailles frappées dans la huitième année du règne d'Antonin. Elles représentent, d'un côté, la tête de l'empereur, de l'autre, les sept planètes, caractérisées par une tête de divinité et une étoile, et accompagnées d'un des signes du zodiaque, celui avec

(1) *Britannia Romana*, par Jones Horsley; *Scotland*, *Insc. I, II, IV*, etc.

(2) Rebellantes contudit per præsides et legatos. J. Capit. c. 5, *Vita Anton.*

(3) *Recueil des inscriptions de l'Égypte*, t. I, p. 133.

(4) PRO SALVTE ET REDITV IMP. ANTONINI AVG. FAVSTINÆ AVG. LIBERORVMQUE EORVM. *Orell.*, 1888.

lequel, suivant la croyance des anciens, elles se levèrent successivement à l'horizon lors de la naissance du monde. M. l'abbé Barthélemy (1) pense qu'on avait voulu exprimer ainsi le bonheur qu'Antonin procurait à ses peuples et rappeler l'âge d'or, d'autant plus que son élévation à l'empire avait concouru, à quelques jours près, avec la naissance anniversaire du monde, que les Égyptiens plaçaient au 20 juillet, et avec le retour d'un nouveau cycle ou nouvelle révolution de quatorze cent soixante et une années égyptiennes. Quant à l'époque où ces médailles furent frappées, elle paraît concorder avec un fait dont Capitolin, dans sa *Vie de Macrin* (2), nous a conservé le souvenir. Le proconsul d'Afrique ayant consulté la déesse Uranie à Carthage, dans les premiers temps du règne d'Antonin, sur la durée de l'empire, elle prononça huit fois le nom d'Antonin Auguste; d'où on avait conclu que ce prince ne régnerait que huit ans. Il est donc possible que, pour écarter ce funeste présage, on eût consacré aux astres, dont on implorait ainsi la bénigne influence, cette suite de médailles (3). Nous pouvons encore emprunter un autre ordre de faits à la numismatique, faits omis par les historiens. Nul empereur n'eut plus qu'Antonin, ainsi que le prouvent les médailles, le désir de réveiller dans l'esprit du peuple les glorieuses origines du peuple romain : la fuite d'Énée, son arrivée en Italie, la fondation d'Albe; Mars s'approchant de Rhéa endormie; Romulus portant les premières dépouilles opimes; Horatius Coclès; l'arrivée d'Esculape dans l'île du Tibre, figurent sur les monnaies frappées sous son règne. Ce prince comprenait que le culte des souvenirs est essentiel à la vie des nations, et que l'avenir ne leur appartient qu'à la condition d'avoir la religion du passé.

Sous un règne où les guerres furent si rares, et n'engagèrent jamais qu'une bien faible partie des forces du pays, les institutions pacifiques, la législation, la jurisprudence devaient s'enrichir de cette foule d'édits, de rescrits, d'améliorations dans le droit civil que nous trouvons, en effet, cités dans les *Pandectes*, et qui placent Antonin au premier rang des législateurs. Aidé des lumières de Vinidius Vérus, de Salvius Valens, de Volusius Mœcianus, d'Ulpius Marcellus, de Iabolenus, il développa le droit romain dans le sens de l'équité naturelle, qui, sous l'influence du christianisme naissant, apprenait enfin aux hommes qu'ils sont frères. C'est ainsi que, voulant prévenir les persécutions incessantes que semblait, dans l'ancien droit, autoriser l'esclavage, il ordonna par un édit de vendre à de justes conditions l'esclave réfugié aux autels ou devant les statues de l'empereur, si la cruauté du maître paraissait excessive (4). Si l'esclave avait été mis à mort, le maître qui s'était fait ainsi justice à lui-même était soumis à la peine de l'homicide comme le meurtrier d'un esclave étranger (1). Enfin, quand la liberté de l'esclave était rattachée à quelque condition encore pendante, bien que son état ne fût pas changé en fait, l'empereur décida que dans les châtiments il serait traité en homme libre. C'est aux institutions d'Antonin que se rattache le *sénatus-consulte Tertullien* relatif au droit de succession des mères sur les biens de leurs enfants : faisant suite à la loi Julia et Poppæa, il déclarait la mère qui avait obtenu le *jus liberorum* apte à hériter de ses enfants par intestat, lors même qu'elle n'était pas consanguine avec eux (2). La *quarte Antonine* établie en faveur des adoptés sur les biens des adoptants, l'extension de la loi Falcidia aux héritiers *ab intestat* chargés d'acquitter des fidéicommis, et plusieurs dispositions importantes sur les legs et donations, sont également datées du règne de ce prince (3). Des lois somptuaires sur la dépense à faire dans les combats de gladiateurs, des règlements sur les inhumations interdites dans l'enceinte des villes, l'établissement de médecins publics à Rome et dans les grands centres de population, la grande modération apportée dans l'exercice du droit qu'avait l'État de faire transporter ses agents dans tout l'empire aux frais des municipes, l'abolition de la confiscation, la recherche sérieuse que l'on faisait des délateurs, l'indulgence qui exempta du supplice plusieurs conspirateurs (4), justifient les louanges accordées au prince dont tous ses successeurs voulaient porter le nom sans avoir le courage d'imiter ses vertus : « J'ai loué souvent Adrien dans le sénat, écrit Fronton à Marc-Aurèle : or, je t'avouerai, sans vouloir offenser ta piété filiale, que le désir de lui plaire et de le rendre favorable à nos vœux avait plus de part à mes éloges que l'affection. Je le respectais sans l'aimer. Antonin, au contraire, je l'aime comme l'astre du jour, comme le souffle qui anime la vie. Si je le loue, son éloge ne doit pas demeurer enfoui dans les actes du sénat : c'est aux grands jeux du cirque

(1) *Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XLI, p. 501 et suiv.

(2) Chap. 3.

(3) *Voy.* encore sur ce sujet Eckhel, *D. N. V.*, *numi Alexandrini*, t. IV, p. 70-71.

(4) *Voy.* le rescrit d'Antonin cité par Ulpien, L. 2, D., I, VI, De his qui sui... *Voy.* aussi l'*Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, par M. H. Wallon, t. III.

(1) Gaius, D. I, VI.

(2) *Voy.* le *Digeste*, titre XXXVIII, 17. Antonin voulut encore que le mari qui n'aurait pas été chaste ne pût accuser sa femme d'adultère. *Voy.* saint Augustin.

(3) *Voy.* Ch. Giraud, *Hist. du droit romain*, 263, et Wenck, *Dissert.* I, II; *Divus Pius, sive ad leges imp. Anton. Pii a comment.*; Lips., 1804, 1805, in-4°.

(4) Un seul citoyen, Attilius Tatien, coupable d'avoir aspiré à la tyrannie, vit mettre ses biens en vente; et ce fut le sénat qui lui infligea cette peine. L'empereur ne voulut pas qu'on recherchât ses complices, et il aida son fils dans toutes les occasions. Convaincu du même crime, Priscien périt, mais par une mort volontaire; et Antonin fit défense d'approfondir cette conjuration. (J. Cap., ch. VII.) Vulcatius Gallicanus nous apprend aussi qu'Avidius Cassius, descendant du meurtrier de César, avait essayé dans sa jeunesse de détrôner Antonin. (*Vita Av. Cassii*, § 1.) Si Antonin, dit aussi J. Capitolin, condamna quelques citoyens pour crime de concussions, il rendit leur patrimoine à leurs enfants, à la charge de restituer aux provinces ce qui leur avait été extorqué.

que je le prononcerai, c'est avec mon âme toute entière que je l'aurai écrit (1). »

L'empereur philosophe qui méritait ce panégyrique, qui ne voulait régner que pour le bonheur de ses sujets, qui répétait souvent le mot de Scipion, « Il vaut mieux sauver un citoyen que détruire mille ennemis, » ne pouvait persécuter cette religion divine qui venait éclairer les meilleurs esprits et saper en silence le polythéisme, avili par ses excès. Tertullien dit positivement que l'Église ne fut pas persécutée par l'ordre d'Antonin (2). Si les anciens édits contre les chrétiens furent exécutés par quelques gouverneurs, l'apologie de saint Justin, qui réclamait en termes si dignes la liberté de conscience en faveur du christianisme naissant (3), fut favorablement accueillie par le prince auquel elle s'adressait; de telle sorte que Sulpice Sévère a pu dire justement: *Antonino Pio imperante, pax ecclesiis fuit* (4). La paix régnait donc dans l'État: pas d'ennemis au dehors, pas de troubles à l'intérieur : de son palais du Palatin ou de ses villas du Latium et de la Campanie, Antonin dotait Rome et les provinces de riches monuments et d'institutions utiles. A Rome, c'était le temple d'Adrien sur le Forum, le Grœcostasis rebâti après un incendie qui avait consumé trois cent quarante maisons; le tombeau d'Adrien achevé; le Panthéon réparé, ainsi que le pont Sublicius (5). A Lavinium, où il était né, à Lorium, où il avait passé sa jeunesse, c'étaient des temples, des villas dont on voit encore de nombreux vestiges; à Antium, des aqueducs; à Pallentium en Arcadie, d'où Évandre était venu le premier avec une colonie sur le mont Palatin, des institutions en l'honneur des origines de la gloire romaine; en Lycie, dans la Carie, à Cos, à Rhodes, plusieurs villes qui avaient été renversées par des tremblements de terre étaient entièrement rétablies. Pausanias, qui nous a conservé le souvenir de ces généreuses entreprises (6), en cite encore d'autres exemples en Grèce, en Ionie, en Syrie, à Carthage. Jusque dans l'oasis de Thèbes, une inscription nous atteste la reconstruction du temple d'Aménébis, sous le règne d'Antonin (7). Jean Malala, de son côté, nous parle de nombreux édifices élevés par ses ordres à Alexandrie, d'un temple de Jupiter à Héliopolis, du forum de Laodicée, de thermes à Antioche qui fut en outre entièrement pavée aux frais de l'empereur, libéralité dont une inscription consacrait la mémoire (1). De nombreux témoignages épigraphiques, qu'il serait trop long de rapporter, viennent encore ajouter bien des noms à cette liste (2).

Ce fut au milieu de ces soins incessants pour la prospérité de son empire, qu'après vingt-trois ans de règne Antonin mourut le 7 mars 161, âgé de près de soixante-quinze ans, aussi regretté, dit Capitolin, que s'il eût été enlevé à la fleur de son âge. Un soir qu'il avait fait, en soupant dans sa villa de Lorium, quelque excès de laitage, il fut pris de la fièvre; et sentant, dès le troisième jour, que la maladie devait avoir une funeste issue (3), il fit porter chez Marc-Aurèle la statue d'or de la Fortune, qui ne quittait jamais le chevet des empereurs : puis il fit appeler ce fils adoptif qu'il avait élevé pour le bonheur des Romains, et lui donna, en présence des préfets de Rome et du prétoire, ses dernières instructions. Le tribun de service vint ensuite lui demander, comme c'était la coutume, le mot d'ordre pour la nuit : « Égalité d'âme, répondit-il, *Æquanimitas.* » Ce fut sa dernière parole; elle résumait la doctrine du stoïcisme; un chrétien aurait dit : Charité.

Noel des Vergers.

J. Capitolin, *Vita Antonini.* — Xiphilin, ap. Dion., l. LXX. — Aurelius-Victor, *Epitom. et de Cæsar.* — *Divus Pius, sive ad leges imp. Tit. Æl. Anton. Pii a. Comment.*, Car.-Chr.-Frid. Wenck; Lips., 1804-1805, in-4°. — *Vie d'Antonin*, par M. Gautier de Sibert, in-12.

ANTONIN ou **ANTONINUS** *Liberalis*, mythographe grec, vivait probablement vers le milieu du second siècle de notre ère, sous le règne des Antonins. On a de lui une *collec-*

(1) *Lettres de Marc-Aurèle et de Fronton*, liv. II, lettre IV.

(2) *Apolog. V.* Xiphilin dit également qu'Antonin ne fut nullement hostile aux chrétiens.

(3) *Voy.* la belle appréciation de cette apologie par M. Villemain dans ses *Mélanges*, t. III, p. 287.

(4) *Sacr. hist.*, II, 46.

(5) Nous ne comprenons pas, au nombre des monuments élevés à Rome sous le règne d'Antonin, la colonne de granit qui portait sa statue, parce que, contrairement à l'opinion de Vignole (*Joannis Vignoli de Columna imperatoris Antonini Pii dissertatio*), nous croyons qu'elle fut élevée après sa mort et probablement sur l'emplacement du *bustum*, c'est-à-dire du lieu où son corps avait été brûlé dans le champ de Mars.

(6) *Arcadie*, ch. XLIII.

(7) M. Letronne, *Recueil des inscriptions de l'Égypte*, t. I, p. 124 et suiv.

(1) J. Malalæ, *Chronographia ;* Venetiis, in-f°, p. 119.

(2) *Voy.*, sans parler ici de l'Italie, l'aqueduc d'Athènes, Orelli, 511; Bœckh, *Insc. Atticæ*, cl. VII, 338, 349. — Dans le Péloponnèse, Donati, 140, 1; Bœckh, *Insc. Pelopon.*, 1313, 1314 et 1315. — En Béotie, id., 1617. — En Asie Mineure, id., *passim;* Murat., MLXXVIII, 7. — En Cilicie, Gruter, CCLV, 4. — En Afrique, près de Tunis, Donati, 139, 17; près de Bougie, id., 140, 4; à Lambèse, insc. dédiée à Antonin par L. Novius Crispinus, son légat en Afrique (M. L. Renier, *Recherches sur la ville de Lambèse*, p. 81); puis plusieurs monuments de la ville de Lambèse élevés ou achevés sous le règne d'Antonin, ainsi qu'il résulte du rapprochement d'inscriptions citées par M. Renier (*Rapports adressés à M. le ministre de l'instruct. publ.*, p. 32 et 33); à Verecunda, les habitants rendant grâces à Antonin, qui leur avait fait amener l'eau par des aqueducs (*Rapports de M. Renier*, p. 13). — A Nîmes, dans les Gaules, Gruter, CXC, 11; au bourg Lucrétius, près d'Aix en Provence, thermes cédés aux habitants, Orelli, 202; à Narbonne, thermes reconstruits, Murat., MXXXII, 4. — En Espagne, les habitants d'Égara à Antonin, Finestres, cl. II, n° 15: Médina, Gruter, CCLIV, 6 : Carthagène, Orelli, 3663. — A Trèves, Lersch, *Central Museum Rheinländischer Inschriften*, III, 2 : à Augsbourg (Aug. Vindelic.), Antonin fait rétablir la route et les ponts, *ibid.*, etc.

(3) On pourrait supposer que la santé d'Antonin donnait depuis quelque temps des inquiétudes, puisqu'il existe à Lyon un autel commémoratif d'un sacrifice taurobolique offert pour la santé de ce prince à la date du 9 décembre 160, c'est-à-dire trois mois environ avant sa mort. *Voy.* les *Inscriptions antiques de Lyon*, par M. de Boissieu, p. 24.

tion de Métamorphoses (Μεταμορφώσεων συναγωγή), en quarante et un chapitres, ouvrage intéressant pour le philologue, parce qu'on y trouve des fragments d'anciens poëtes. On ne connaît qu'un seul manuscrit d'Antonius Liberalis, qui se conserve à la bibliothèque de Heidelberg. Berkel publia cet ouvrage séparément, Leyde, 1674, in-12. La meilleure édition jusqu'à présent est celle de Leipzig, 1832, in-8° : elle contient les commentaires de Henri Verheyk et d'autres.

Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. V, p. 44. — Bast, *Epistola critica ad Boissonnade super Antonino Liberali Parthenio et Aristæneto*; Leipzig, 1809, in-8°.

***ANTONIN**, sénateur romain, contemporain de Pausanias, vivait vers le milieu du second siècle. Il construisit plusieurs édifices à Épidaure : les bains d'Esculape, le temple du dieu, celui de la Santé (Ὑγιεία), enfin un réservoir (ἔλυτρον).

Pausanias, II, 27.

ANTONIN, philosophe, né en Égypte, mort en 391. Il ouvrit dans le voisinage de Canopée une école de philosophie qui eut de nombreux disciples. Le fond de son enseignement était le retour au paganisme. Toutefois, il ne se dissimulait pas que l'édifice des anciennes croyances menaçait ruine.

Eunapius, *Vita OEdesii*, p. 68, ed. d'Anvers, 1568.

ANTONIN-HONORAT, évêque de Constantine ou de Cirte, en Afrique, dans le cinquième siècle. Il est principalement connu par une lettre adressée à Arcade, évêque espagnol, exilé par Genséric, avec trois autres évêques de la même nation, pour n'avoir pas voulu embrasser l'arianisme. Cette lettre, destinée à les encourager au martyre plutôt que de renier leur foi, est remarquable par la vigueur du style, par l'élévation du langage. Elle produisit son effet; car ces quatre évêques souffrirent le martyre en 1437. Elle se trouve dans la *Bibliotheca Patrum* et dans l'histoire de la persécution des Vandales par dom Ruinart; Paris, 1694, in-8°.

Cave, *Scriptorum Ecclesiast. historia Litteraria*, t. I, p. 338. — Fabricius, *Bibliotheca latina mediæ et infimæ ætatis*, t. I, p. 315. — Tabaraud, dans la *Biographie universelle*.

ANTONIN. *Voy.* MARC-AURÈLE.

ANTONIN *de Forciglioni* (saint), archevêque de Florence, né en 1389, mort en 1459. Il entra très-jeune dans l'ordre de Saint-Dominique, et devint supérieur général d'une nombreuse congrégation qui avait embrassé une austère réforme. Il parut avec éclat au concile de Florence, où il fut chargé de la controverse avec les Grecs, sur la demande des Florentins, en 1446. Antonin fut nommé archevêque par le pape Eugène IV. Austère dans sa vie privée, simple dans son extérieur, ennemi des honneurs, attaché à tous les devoirs de sa place, son zèle et sa charité ne connurent point de bornes, surtout pendant la peste et la famine qui affligèrent Florence en 1448. Cosme de Médicis lui avait donné toute sa confiance. Eugène IV voulut mourir dans ses bras; Pie II assista à ses funérailles, et Adrien VI le mit, en 1523, au nombre des saints. On a de lui : *Specchio di conscientia*; Bologne, 1472, bien imprimé en caractères ronds. — *Medicina dell' anima*; Bologne, même année; — *Historiarum opus trium partium historialium, seu Chronica, libri XXIV*; Venise, 1480; Nuremberg, 1484; Bâle, 1491, in-fol., 3 vol. L'édition de Lyon, en 1517, contient une lettre curieuse du rabbin Samuel au rabbin Isaac, sur les prophéties de l'Ancien Testament qui ont rapport à la destruction de la loi judaïque; — *Summa Theologiæ moralis*; Venise, 4 vol. in-f°; Jenson, 1477 et 1479; Nuremberg, 1478, 4 vol. in-fol.; Meiningen, 1483; Strasbourg, 1496, in-4°, 4 vol.; Bâle, 1511, in-fol. L'édition de Venise, 1582, 4 vol. in-4°, a pour titre : *Juris Pontificii et Cæsarei Summa*, etc. Le P. Mamachi en a donné une nouvelle édition dans la même ville en 1741, 8 vol. in-4°, avec des notes très-prolixes. C'est le plus soigné des ouvrages de saint Antonin; — *Summula Confessionum*, imprimée à Mondovi (Monte-Reali) en 1472. Son ouvrage intitulé *Tractatus de institutione simplicium confessorum*, imprimé avec les mêmes caractères que le *Durandi rationale*, Mayence, 1459, et portant les écussons de Faust et Schoeffer, est regardé comme l'un des plus anciens monuments typographiques. Il a été imprimé aussi sous le titre de *Confessionale*; Venise, 1473, in-4°; en italien, Florence, 1474 et 1479, in-8°; — *Tractatus nobilis excommunicatione*; — des sermons, et quelques ouvrages inédits.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Negri, *Istoria degli Scrittori fiorentini*, 1722, p. 40. — *Acta Sanctorum*, 2 mai. — Tabaraud, dans la *Biographie universelle*.

ANTONIN (*Jean*), médecin polonais, né à Kaszow, en Gallicie, à la fin du quinzième siècle; mort vers 1550. Il étudia à Cracovie et à Padoue. En revenant d'Italie, il se lia à Bâle avec Érasme. Il exerça la médecine sans négliger la culture des lettres. Outre quelques vers sur la mort de l'amiral Tomicki et sur celle d'Érasme, on a de lui : *Concilium animalium Joannis Dubravii*; Cracovie, 1535, in-4°; — *De tuenda bona Valetudine*; ibid., 1535, in-4°.

Haller, *Bibl. med. pract.* — *Biograph. medic.*

ANTONINA, femme de Bélisaire, vivait dans la première et une partie de la deuxième moitié du sixième siècle. Fille d'un cocher du cirque et d'une comédienne, elle eut un caractère et des mœurs dépravés. En 527, elle parvint à se faire épouser de Bélisaire, et se lia, par l'intrigue et la débauche, avec l'infâme Théodora, épouse de Justinien. Ces deux femmes ternirent l'éclat du règne de Justinien et des talents de Bélisaire : elles se jouaient de l'honneur et du sang pour assouvir leurs passions haineuses et lubriques. Antonina fit punir sévèrement son propre fils Photius, qui avait dénoncé les débauches de sa mère avec Théodose, jeune officier thrace. Elle contribua à la déposition du pape Sylvestre pen-

dant le siége de Rome par Witigès, roi des Goths. Après la mort de Bélisaire en 565, elle se fit religieuse du couvent qu'elle avait fondé.

Procope, *Anecdota*, et *De Bello Gothico*. — Gibbon, *Decline and Fall*, t. VII, ch. 41, p. 263.

ANTONINI (*Annibal*), grammairien et lexicographe, né près de Salerne en 1702, mort en 1755. Il étudia d'abord à Naples, sous la direction de son frère Joseph; puis, après avoir achevé ses études à Rome, il voyagea en Angleterre, en Hollande et en France, où il s'établit. Il enseigna pendant près de vingt-cinq ans à Paris la langue italienne, retourna ensuite dans sa patrie, où il mourut. Pendant son séjour à Paris, il a publié : *Dizionario italiano, latino e francese; francese, latino ed italiano*, imprimé, pour la première fois, en 1735, 2 vol. in-4°, et réimprimé plusieurs fois; c'est le meilleur dictionnaire que l'on ait eu pour les deux langues (française et italienne) avant celui d'Alberti. — On lui doit aussi de bonnes éditions italiennes de *l'Italia liberata* du Trissin, des poésies de Jean de la Casa, de l'Arioste, et du Tasse.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ginguené, dans la *Biographie universelle*.

ANTONINI (*Joseph*), antiquaire et jurisconsulte italien, vivait dans la première moitié du dix-huitième siècle. Il étudia le droit à Naples, et fut employé dans plusieurs provinces du royaume en qualité d'auditeur et de juge fiscal, sous l'empereur Charles VI. Ce fut alors qu'il écrivit une *Histoire complète de la Lucanie*, imprimée à Naples, où furent aussi imprimées des lettres du même auteur, contenant des observations géographiques. C'est Joseph Antonini qui fit présent au grand-duc de Florence, Cosme III, du manuscrit très-précieux du traité de François Philelphe, *de Exilio*, qui s'était conservé dans l'ancienne bibliothèque de sa famille.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Ginguené, dans la *Biographie universelle*.

ANTONINI (*Philippe*), archéologue italien, né vers le milieu du seizième siècle à Sarsina, dans la Romagne, mort vers 1630. Il fut prêtre et chanoine, et étudia spécialement les monuments de sa ville natale. Il publia ses recherches sous le titre : *Discorsi dell' antichità di Sarsina e de' costumi romani*; Sarsina, 1607, in-4°; la 2e édition, Faënza, 1769, in-4°, contenait des dissertations de J.-Ant. Azalli et un mémoire de Jos. Fantini. La traduction latine de l'ouvrage d'Antonini, qui renferme un grand nombre d'inscriptions latines, a été insérée dans Burmann, *Thesaurus antiquitatum ital.*, t. VII. La chronique de Verruchio (bourg voisin de Rimini), dont Antonini a donné le supplément, est de l'historien Gianettasi (*Supplemento della chronica di Verruchio*; Bologne, 1621, in-4°).

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Grævius, *Thesaurus Italiæ*.

ANTONINUS. *Voyez* ANTONIN.

***ANTONIO**, nom commun à plusieurs artistes italiens, dont voici les principaux :

ANTONIO DI LOCATE, sculpteur italien, vivait au quinzième siècle. Il fut employé à la construction de la célèbre façade de la *Certosa di Pavia*, commencée en 1473; mais on ignore la partie spéciale qui lui était assignée dans cette construction.

ANTONIO DI FAENZA, orfévre de la fin du seizième siècle. Il exécuta la riche croix et les deux candélabres en argent offerts par Alexandre Farnèse à l'église Saint-Pierre du Vatican. On voit plusieurs de ses œuvres dans d'autres églises et palais de Rome. Il imagina aussi des moyens d'embellir les fontaines publiques.

ANTONIO DI FEDERIGO, vivait à Sienne vers le milieu du seizième siècle. Il fit trois statues pour la cathédrale de cette ville. Il contribua à l'embellissement extérieur du même édifice.

ANTONIO DEL MEZZANO, orfévre du seizième siècle. On ne connaît de lui qu'une croix d'argent doré, conservée dans la cathédrale de Piacenza jusqu'en 1798; elle fut réduite alors en lingots. Les registres de la cathédrale portent qu'Antonio reçut pour son œuvre cent trente onces d'argent; l'inscription que portait cette croix dit qu'elle fut achevée vingt-huit ans plus tard.

ANTONIO DI NICOLO, sculpteur vénitien du quinzième siècle. On voit dans la cathédrale de Vicence, datée de 1448, une statue qui est son œuvre. Cicognara lui en attribue deux autres qui se trouvent à San-Lorenzo-de-Vicence, avec cette inscription : *Hoc opus fecit magister Antonius de Venetis*.

ANTONIO DI NICOLO, sculpteur florentin du quinzième siècle. Il travailla à Ferrare, et sculpta pour la cathédrale de cette ville plusieurs statues en bois, placées dans la sacristie.

ANTONIO DI CRISTOFORO, sculpteur florentin du quinzième siècle. Il travailla en 1451 pour la cathédrale de Ferrare; et on voit encore de lui une gracieuse Vierge en terre cuite, avec l'enfant Jésus sur ses genoux.

ANTONIO DA VEGU ou DA VEGGIA, sculpteur. Il vivait dans la première moitié du seizième siècle, et fut employé à divers travaux pour la cathédrale de Milan : c'était un artiste de grand mérite.

Vasari, *Vite de' Pittori*, etc. — Cicognara, *Storia della Scultura*. — Nagler, *Neues Allg. Künstler-Lexicon*.

***ANTONIO MARGARITA**, **MALGARITA**, ou **MARGALITHA**, rabbin, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Son père administrait la synagogue de Ratisbonne. Antonio Margarita se convertit au christianisme en 1522; puis il devint successivement professeur d'hébreu à Augsbourg, à Leipzig, à Vienne, et enfin, d'après Schlegel, à Meissen; ses œuvres paraissent toutes postérieures à sa conversion. Suivant Wagenseil, Antonio parlait du Talmud sans l'avoir lu. On a de lui, entre autres ouvrages : *Exposition vraie de la religion juive, de ses institutions, de ses rites et cérémonies* (en langue allemande); Augsbourg, 1530 et 1531, in-4°; Franc-

fort, 1544-1561 et 1689 : Luther cite cet ouvrage avec éloge ; — *les Prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament, comparées ;* Vienne, 1534 ; — *Psautier en hébreu, avec la prosodie,* sans date ni lieu.

Wolfius, *Bibl. hebr.*, 202; III, 129; IV, 789. — Bartoloccius, *Biblioth. mag. rabb.*, I, 375. — Conr. Gesnerus, *Biblioth. a Simiero.* — Wagenseil, *Sota*, p. 1105.

ANTONIO MOROSINI, poëte italien. Il vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il passa du judaïsme au christianisme, résida à la cour de Ferdinand II, grand-duc de Toscane, et publia un volume de poésies diverses, entre autres l'épithalame de Cosme III et de Julia Spada ; Florence, 1692, in-4°.

Wolfius, *Biblioth. hebr.*, III, 129.

ANTONIO ou **ANTONIUS** (*Nicolas*), célèbre bibliographe espagnol, né à Séville le 28 juillet 1617, mort à Madrid le 13 avril 1684. Sa famille était originaire d'Anvers. Il étudia d'abord dans sa ville natale, puis à Salamanque, où il eut pour maître Francisco Ramos del Manzano, professeur renommé de jurisprudence. En 1649, il commença son grand ouvrage de bibliographie espagnole; il y travailla successivement à Séville, à Madrid et surtout à Rome, où Philippe IV l'avait nommé, en 1659, son agent général pour l'inquisition. Il ne publia, de son vivant, que cette partie de la *Bibliotheca Hispana*, qui fut plus tard intitulée *Bibliotheca Nova*, comprenant les noms des auteurs espagnols, avec la liste de leurs ouvrages, depuis l'an 1500 jusqu'en 1672 (date de la publication); Rome, 1672, 2 vol. in-fol. C'est le complément de la *Bibliotheca Vetus,* qui parut douze ans après la mort d'Antonio, et qui comprend les auteurs espagnols et même portugais depuis le premier siècle jusqu'à l'an 1500 de notre ère; Rome, 1696, 2 vol. in-folio, publiés par les soins d'Emmanuel Marti, doyen d'Alicante, et aux frais du cardinal Saenz de Aguirre, élève et ami d'Antonio. Au dernier siècle, ce grand ouvrage était devenu si rare, que l'on crut nécessaire d'en donner une nouvelle édition. On vit ainsi paraître en même temps à Madrid, 1788, la *Bibliotheca Hispana Nova,* 2 vol. in-fol. (Sanchez, Pellicer et Casalbon, éditeurs), et la *Bibliotheca Hispana Vetus*, 2 vol. in-fol. (Perez Bayer). Le titre du premier volume de la *Bibl. Nova* porte, par une erreur typographique, la date de 1783 au lieu de 1788 (1). L'une et l'autre *Bibliothèques* ont été faites sur des plans différents. Dans la *Bibliotheca Vetus*, les auteurs sont indiqués par ordre chronologique, et dans la *Bibliotheca Nova* (simple réimpression de l'ancienne édition de Rome avec ses fautes et ses lacunes) ils le sont par ordre alphabétique des prénoms, ce qui ne facilite guère les recherches. Malgré ses imperfections, c'est un ouvrage que les bibliographes et même les biographes (on y trouve de courtes notices biographiques) ne peuvent se dispenser de consulter.

Les autres écrits d'Antonio ont pour titres : *De exilio sive de exilii pœna exulumque conditione et juribus ;* Anvers, 1659, in-fol.; — *Censura de Historias fabulosas*, ouvrage posthume; Valence, 1742, in-fol. ; c'est un livre de critique, sur des chroniques espagnoles (Flavius Dexter, Marcus Maximus, Luitprand et Julien Perez) que le P. Jérôme Roman de la Higuera prétendait avoir découvertes vers la fin du seizième siècle. On y trouve aussi quelques lettres (*cartas*) intéressantes de M. Antonio, que Grég. Mayans avait déjà publiées à Lyon, en 1733, et qui furent réimprimées dans ses *Cartas de varios autores españoles* (1).

F. H.

Mayans, *Vie de M. Antonio,* dans la préface de *Censura de Hist. fabulosas.* — Arana de Varflora, *Hijos de Sevilla,* t. IV, 43. — Seelen, *Selecta letteraria.* — Meusel, *Bibliotheca historica.*

ANTONIO DE PAPHIA, médecin. Son origine et sa vie sont inconnues. On trouve dans les manuscrits de quelques bibliothèques un *Traité des fièvres,* traduit du latin d'Antonio de Paphia en hébreu, par Salomon ben Moses.

Wolfius, *Biblioth. hebr.*, III, 130.

ANTONIO (*Pascal-François-Jean-Népomucène-Aniello-Raymond-Silvestre de Bourbon*), infant d'Espagne, né le 21 décembre 1755, mort en avril 1817. Frère de Charles IV, il se maria avec sa nièce Marie-Amélie, infante d'Espagne, qui mourut le 27 juillet 1798. Il vécut longtemps étranger aux affaires politiques, et s'occupait, comme Louis XVI, de serrurerie. Ferdinand, à son départ pour Burgos en avril 1808, le nomma président de la junte suprême du gouvernement. La position d'Antonio devint très-difficile par les intrigues de Manuel Godoï, prince de la Paix, soutenu par le maréchal Murat. Une lettre que son frère Charles IV lui adressa, et dans laquelle ce prince protestait contre son abdication arrachée par les circonstances, vint augmenter ses embarras. Antonio quitta Madrid, à la nouvelle que Ferdinand, son neveu, était au pouvoir de Napoléon, et que Joseph Bonaparte était destiné à la couronne d'Espagne. En partant, il laissa à don Francisco Gil de Lemus le billet suivant : « Je fais savoir à la junte, pour sa règle, que je suis parti pour Bayonne par ordre du roi ; et je préviens ladite junte qu'elle ait à se maintenir sur le même pied que si j'étais au milieu d'elle. Dieu nous soit en aide! Adieu, messieurs, jusqu'à la vallée de Josaphat. » Don Antonio rejoignit sa famille à Bayonne, et partit avec elle pour Valençay, où il se livra de nouveau à son goût pour les arts mécaniques, au mois d'avril

(1) Nous insistons sur tous ces détails bibliographiques, parce qu'ils ont été jusqu'ici ou ignorés ou mal compris, ce qui a donné lieu à de nombreuses erreurs.

(1) Le mot espagnol *cartas*, qui signifie *lettres*, a donné lieu à une singulière méprise : il a fait dire à quelques biographes que l'ouvrage de M. Antonio (*Censura de Historias fabulosas, con cartas*, etc.) était orné de *cartes*, et même de *planches.*

1814; il rentra à Madrid avec Ferdinand, qui le nomma grand-amiral de Castille.

Biographie des Contemporains.

ANTONIO (*Pedro*), peintre espagnol, né en 1614, mort en 1675. Élève d'Antonio del Castillo, il fit pour la ville de Cordoue des tableaux remarquables par la fraîcheur du coloris. On cite, parmi les plus recherchés, une *Sainte Rose de Lima* et un *Saint Thomas d'Aquin*, pour le couvent de Saint-Paul.

Bermudez, *Diccionario historico.*

* **ANTONIO** *le Vénitien* (*Veneziano*), célèbre peintre de fresque, né à Venise en 1310, mort à Florence en 1384. Il étudia à Florence, et fit, pour plusieurs édifices de cette ville et de Pise, un grand nombre de fresques, aujourd'hui pour la plupart perdues. Vers la fin de sa vie, il étudia la médecine, où il se distingua comme dans la peinture.

Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

ANTONIOTTI (*Giorgio*), musicien italien, né dans le Milanais en 1692, et mort à Milan en 1776. Il résida quelque temps en Hollande, et y publia en 1736 *Douze Sonates* pour le violoncelle, ou *viola di gamba*. Il alla ensuite à Londres, et y séjourna plus de vingt ans. Johnson traduisit et publia en 1761 un ouvrage d'Antoniotti, intitulé *l'Arte armonica*. Ce livre eut peu de succès : l'auteur n'était pas, ce semble, assez versé dans les matières qu'il prétendait traiter. De retour à Milan vers 1770, il présenta au P. Giovani Sacchi, qui l'approuva, son problème sur la possibilité de faire entendre à la fois, et sans blesser l'oreille, toutes les notes de la gamme.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.* — Antoniotti, *l'Arte armonica*; Londres, 1760.

* **ANTONISZE** (*Cornélius*), peintre et dessinateur hollandais, natif d'Amsterdam, vivait dans la première moitié du seizième siècle. On a de lui, entre autres, une vue d'Amsterdam en une série de gravures sur bois, dédiée à l'empereur Charles-Quint. Son nom s'écrit quelquefois Teunissen.

Houbraken, *Groote Schouburgh der Nederlandsche konstschilders.*

* **ANTONIUS**, nom d'un ou de plusieurs médecins cités par Galien. Ils ont probablement tous vécu vers le second siècle de notre ère. L'un est qualifié d'*herboriste;* un autre, de *droguiste;* et un troisième a reçu la dédicace du traité sur le Pouls (dans le 19e vol. des œuvres de Galien, édit. de Kühn). A cette liste Fabricius ajoute un philosophe épicuréen, auteur d'un ouvrage perdu, Περὶ τῆς ἐπὶ τοῖς ἰδίοις πάθεσιν ἐφεδρείας.

Fabricius, *Biblioth. græca*, vol. XIII, p. 65.

ANTONIUS MUSA. *Voyez* Musa.

ANTONIUS. *Voy.* Antoine.

ANTONIUS PRIMUS. *Voy.* Primus.

ANTRACINO (*Jean*), médecin italien, né dans le quinzième siècle à Macerata, mort vers 1530. Il fut premier médecin ou archiâtre des papes Adrien VI et Clément VII. L'exercice de son art ne l'empêcha pas de cultiver les lettres et surtout la poésie. Ses vers latins ont été recueillis par Bl. Palladio dans *Coryciana;* Rome, 1524, in-4°.

Lancelotti, *Memorie di Ang. Colocci.* — Prosp. Mandosio, *Theatrum archiatrum.* — Marini, *Vite degli archiatri pontefici*, I, 323.

ANTRAIGUES (*Emmanuel-Louis-Henri de Launay*, comte d'), député aux états généraux de 1789, naquit à Ville-Neuve-de-Berg en Vivarais vers 1755, fut assassiné le 22 juillet 1812 au village de Baine près de Londres. Il était neveu du comte de Saint-Priest, ministre sous Louis XVI. Partisan enthousiaste des réformes, il débuta en 1788 par la publication d'un *Mémoire sur les états généraux, leurs droits, et la manière de les convoquer*. Cet écrit, qui produisit une grande sensation, était le développement de l'épigraphe suivante, empruntée à la formule qu'employait le justicier d'Aragon lorsqu'il prêtait serment au roi d'Espagne au nom des cortès : « Nous qui valons autant que vous et qui sommes plus puissants que vous, nous promettons de vous obéir si vous maintenez nos droits et nos privilèges; sinon, non. » L'auteur y justifiait l'insurrection, déclarait la guerre aux ministres de tous les rois, appelait la noblesse héréditaire *le présent le plus funeste que le ciel irrité ait fait au genre humain*, et montrait enfin une prédilection marquée pour le gouvernement républicain. Cependant il changea tout à coup d'opinion après avoir été élu, par la sénéchaussée de sa ville natale, député aux états généraux de 1789. Alors il défendit avec chaleur une doctrine tout opposée. Il quitta même la France au commencement de 1790, et se rendit successivement en Suisse et à Vienne. Des cours étrangères lui payèrent pendant quelque temps une pension de trente-six mille francs, à lui qui avait attaqué jadis tous les gouvernements de l'Europe. Il est vrai de dire qu'invariable dans ses nouveaux principes, il ne cessa depuis, dans les écrits qu'il publia à l'étranger, d'appeler sur sa patrie tous les fléaux d'une contre-révolution, et d'employer tous ses efforts pour la cause des Bourbons. Ses correspondances et ses mémoires vinrent sans relâche solliciter les révolutionnaires les plus marquants; et ils ne réussirent que trop bien auprès de Pichegru. En 1797 il était, à Venise, l'âme de toutes les machinations qui se tramaient contre la France. A la veille de la ruine de l'Autriche, il prit la fuite, tomba dans un avant-poste de l'armée de Bonaparte, et fut arrêté avec tous ses papiers, où l'on trouva les preuves de la conspiration de Pichegru. L'adresse de sa femme lui ayant fourni les moyens de s'évader, Antraigues retourna en Russie, y embrassa la religion grecque, et reçut une pension de l'empereur, avec lequel il entretenait une correspondance secrète. Nommé conseiller de la légation

russe à Dresde, il y publia un écrit violent contre Bonaparte, qui obligea le gouvernement saxon à le renvoyer. Cependant il trouva bientôt une nouvelle source de fortune. Ayant eu connaissance des articles secrets du traité de Tilsit, il se rendit à Londres et les communiqua au ministère anglais, en échange d'une forte pension.

Les relations qu'il entretenait à Paris avec de grands personnages contribuèrent à replacer la maison de Bourbon sur le trône; mais il ne devait pas voir accomplir l'œuvre qu'il avait préparée. Deux émissaires de la police de l'empereur envoyés à Londres obtinrent, par l'intermédiaire de Lorenzo son domestique, copie des dépêches et des notes destinées à lord Canning. Le 22 juillet 1812, d'Antraigues annonça son intention d'aller chez le ministre, pour avoir son avis sur un mémoire important. Lorenzo, qui n'avait pas encore retiré cette pièce des mains des agents français, comprit que son infidélité allait être découverte. Dans son désespoir, il tua le comte et la comtesse d'Antraigues, et se brûla la cervelle aussitôt après. Telles sont les explications données sur un événement qui n'eut pour témoin que le cocher du comte; on n'en fut informé que par les journaux anglais, et les circonstances n'en furent jamais recherchées avec assez de soin. Ce qui a pu faire croire qu'on l'avait assassiné pour s'assurer son silence, c'est que le gouvernement anglais s'empara de tous ses papiers. Le comte d'Antraigues, en épousant madame de Saint-Huberty, légitima un fils qu'il avait eu d'une autre femme, et qui devint héritier de son nom, qui s'écrit d'*Antraigues* et non d'*Entreigues*. Outre les écrits déjà cités, on a de lui : *Quelle est la situation de l'Assemblée nationale?* 1790, in-8°; — *Exposé de notre antique et seule règle de la constitution française, d'après nos lois fondamentales*, 1792, in-8°; — *Mémoire sur la constitution des états de la province de Languedoc; — Sur la régence de Louis-Stanislas-Xavier*, 1793, in-8°; — *Lettre à M. de L. C. sur l'état de la France*, 1796, in-8°; — *Dénonciation aux Français catholiques des moyens employés par l'Assemblée nationale pour détruire en France la religion catholique*, 1791, in-8°; publiée sous le pseudonyme de *Henri-Alexandre Audainel; — Discours d'un membre de l'Assemblée nationale à ses codéputés*, 1789, gr. in-8°; — *Observations sur la conduite des princes coalisés*, 1795, in-8°.

Biographie des Contemporains.

***ANTYLLUS**. *Voy.* Antoine, fils du triumvir.

***ANTYLLUS** ou **ANTILLUS** (Ἄντυλλος ou Ἄντιλλος), chirurgien, que l'on présume avoir vécu vers le deuxième ou le quatrième siècle. Il ne reste que des fragments de ses œuvres. Paul d'Égine nous en a conservé un, extrêmement précieux, qui décrit l'opération de la trachéotomie. On a lieu de supposer qu'Antyllus a beaucoup écrit; car il est souvent cité par Oribase et Rhazes. Le premier de ces écrivains parle surtout d'un traité d'Antyllus sur la chirurgie (χειρουργούμενα). Kurt Sprengel a publié les fragments d'Antyllus sous le titre : *Antylli, veteris chirurgi, τὰ λείψανα, etc.*; Halle, 1799, in-4° (dissertation inaugurale).

Angelo Maï, *Classici auctores e Vaticanis codicibus editi;* Rome, 1831, in-8°. — Cramer, *Anecdota græca Parisiensia*, 4e vol. — Freind, *Histoire de la Médecine.* — Haller, *Bibl. chirurg. et Biblioth. med. pract.* — Sprengel, *Histoire de la Médecine.*

ANUND ou **AMUND**, roi de Suède, surnommé *Braut*, vivait dans le septième siècle avant J.-C. Il joignit à sa couronne la Gothie et le Danemark, conquis par son père Inguar. Son règne est très-peu connu. Il fit, dit-on, ouvrir des routes, et brûler une partie des forêts qui couvraient la Suède. Il périt par un éboulement de terre, et eut pour successeur son fils Ingiald.

Dalin, *Svea rikes historia*, I, 394.

ANUND II (*Jacob*), roi de Suède, surnommé *le Charbonnier*, succéda en 1024 à son père Olaüs, premier roi chrétien. Il fit, dit-on, une loi portant que celui qui ferait tort à son prochain aurait sa maison condamnée aux flammes. Selon J. Gothus et Loccenius, il fit la guerre à Canut le Riche, roi de Danemark et d'Angleterre, et périt en 1035. Il eut pour successeur Emund le Vieux, son frère.

Snoro Sturleson, *Heimskringla saga of Olafi hinom Helga*, ch. CXLI, t. II, p. 216. — Joannes Magnus, *De omnibus Gothorum Sveonumque regibus*, p. 576. — Dalin, *Svearikes Historia*, t. I, p. 645.

ANVARI, poëte persan. *Voy.* Anwéry.

ANVERSA, surnom donné par Vasari et quelques autres écrivains italiens à plusieurs artistes flamands :

Anversa ou d'Anvers (*Hugues* d'), peintre du quatorzième siècle. On voyait au temps de Baldinucci, à Santa-Maria-Nuova, une peinture attribuée à Hugues d'Anvers. Peut-être est-ce le même personnage que Hugues van der Goes. C'est l'opinion de van Mander.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Morelli, *Notizia d'opere di disegno, scritta da un anonimo;* Bassano, 1800.

Anversa (*Lievin* d'), peintre au quinzième siècle, a laissé des miniatures que l'on trouve dans un gracieux manuscrit conservé dans la bibliothèque Saint-Marc, à Venise.

Morelli, *Notizia d'opere di disegno, scritta da un anonimo.* — Nagler, *Neues Allgem. Künstler-Lexicon.*

ANVILLE (*Jean-Baptiste* Bourguignon d'), un des plus célèbres géographes français, né à Paris en 1697, mort en 1782. Il consacra toute sa vie à la géographie, au milieu d'une collection de cartes extrêmement nombreuse qu'il avait recueillies, et qui fut acquise par Louis XVI en 1779. Tel fut son goût naturel pour l'art métrique du dessin, que la lecture d'auteurs anciens lui fit publier, dès l'âge de quinze ans, une carte de la Grèce sous le titre de *Græcia vetus*. Ses rares dispositions le firent accueillir de l'abbé de Longuerue, chez lequel il puisa des instructions qui furent la source des connaissances étendues

et profondes qu'il acquit dans la science géographique, et surtout dans l'étude de la géographie ancienne. Il s'occupa de lire les historiens et les philosophes, ainsi que les poëtes grecs et latins, en s'attachant surtout aux noms et aux positions des villes et des peuples. Mais ses idées s'étendant, malgré sa prédilection pour la géographie ancienne, il dut, pour l'expliquer, s'occuper de la géographie moderne et conséquemment de celle du moyen âge, qui devait éclaircir les difficultés de l'ancienne. Il fut, par cela même, porté, en comparant les temps et les lieux pour déterminer les positions, à recourir aux mesures itinéraires et aux observations astronomiques. C'est ainsi qu'il rectifia les erreurs des géographes Sanson et Delisle qui l'avaient précédé, comme celles de Cluver et d'autres auteurs. Il fit ainsi doublement avancer la géographie, non-seulement par le vaste champ de la science qu'il embrassa, et qu'il retraça en particulier dans le grand nombre de ses dessins et de ses cartes, dont le possesseur, M. de Manne, a donné la notice en 1806, mais dans les mémoires pleins d'érudition et de détails historiques et critiques, où il discute les divers points de géographie et les mesures des différents peuples anciens et modernes. Quoiqu'il soit parti des évaluations du pied chez les anciens pour en déduire de grandes mesures, et qu'il en soit résulté des erreurs particulières qui ont été relevées par le savant Gosselin et M. Letronne, il n'en est pas moins le plus grand géographe dont s'honore la France. D'après la connaissance que les anciens avaient acquise sur l'Afrique, et que Ptolémée avait transmise en partie, d'Anville sut donner des renseignements qui ont été des plus utiles à nos célèbres voyageurs, étonnés de la justesse des positions désignées par lui : aussi c'est toujours de ses données que l'on part. Il suffit de citer la carte tracée par l'historien des croisades, M. Michaud, et l'*Itinéraire d'Antonin*, mis au jour par M. de Fortia, et accompagné de cartes de M. Lapie. Les œuvres de d'Anville, annoncées par M. de Manne, conservateur à la Bibliothèque de Paris, devaient contenir six volumes, accompagnés de cartes publiées d'après les propres dessins du géographe. Une partie principale en a paru chez Levrault en 1834. L'édition in-4°, interrompue par la mort de M. de Manne en 1832, s'était arrêtée vers la fin du deuxième volume, auquel manquait l'Afrique, dont le texte a été ajouté avec des notes rédigées d'après les nouvelles observations faites sur cette contrée. Outre la notice de Dacier et une préface sur l'édition, que distinguent les notes philologiques et critiques de M. de Manne, l'on y trouve jointe une table analytique des matières, qui est en grande partie l'ouvrage de M. Gence. D'Anville a laissé deux cent onze cartes et plans, et soixante-dix-huit mémoires, la plupart insérés dans le *Recueil des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. Sa meilleure carte est celle de l'ancienne Égypte. On ne peut étudier avec fruit l'histoire ancienne sans le secours de son *Orbis veteribus notus* et de son *Orbis romanus*. On en peut dire autant de ses cartes des Gaules, de l'Italie et de la Grèce, et de celles des mêmes contrées dans le moyen âge. Ses cartes modernes renferment toutes les notions que l'on avait de son temps. D'Anville était simple et modeste, mais un peu trop sensible à la critique. La faiblesse naturelle de sa complexion ne l'empêchait pas de donner quinze heures par jour à l'étude. L'ouvrage intitulé *Géographie de d'Anville* n'est pas de ce géographe, mais de M. Barentin de Montchal. [M. Gence, dans l'*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Il est désirable que le gouvernement français, qui a publié à ses frais les œuvres de Laplace, de Fermat, de Lagrange, fasse le même honneur à d'Anville, cet homme étonnant qui, sans sortir de son cabinet, connaissait mieux le monde que ceux qui l'avaient parcouru. La science ayant fait des progrès par la suite de découvertes et d'études spéciales, ses travaux ont sans doute été dépassés ou complétés : c'est ce qui a empêché des imprimeurs pleins de respect pour sa mémoire de les pouvoir reproduire. Dans les fastes de la science il est des époques signalées par des hommes tellement éminents, qu'il convient aux gouvernements, gardiens de la gloire de leur pays, d'en conserver le souvenir en constatant ce qui appartient à chacun par la publication gratuite de leurs chefs-d'œuvre. A. F. D.

Dacier, *Éloge de M. d'Anville*, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, vol. XIV. — Condorcet, *Éloge de M. d'Anville*, dans l'*Histoire de l'Academie royale des sciences*, année 1782. — *Notice des ouvrages de M. d'Anville, précédée de son éloge*; Paris, 1802.

ANVILLE (*Nicolas de la Rochefoucauld*, duc d'), général de marine, né au commencement du dix-huitième siècle, mort vers 1750. En 1745, il fut envoyé avec quatorze vaisseaux de ligne pour ruiner la colonie anglaise d'Annapolis : mais sa flotte périt en partie dans une tempête; quelques vaisseaux tombèrent au pouvoir de l'ennemi; et d'Anville mourut, accablé de chagrins, sur la plage inhospitalière de Chibouctou, près d'Halifax (Nouvelle-Écosse).

Haliburton, *Account of Nova Scotia*, t. I, p. 126.

* **ANWANDER** (*Jean*), peintre allemand, natif de Landsberg, vivait au commencement du dix-huitième siècle. Il passa plusieurs années à Bamberg, où il fit plusieurs travaux. Ses fresques sont supérieures à ses tableaux à l'huile.

Jäck, *Leben und Werke der Künstler Bambergs*.

ANWÉRY, célèbre poëte persan, natif de Bednech dans le Khoraçan, mort à Balkh en 597 de l'hégire (1200-1201 de J.-C.). Il étudia à Thous, et y fit de rapides progrès dans les sciences et les lettres. Voici ce qu'on raconte sur ses débuts : « Un soir qu'il était tristement assis sur la porte du collége, les équipages du sultan Sandjar le Seldjoucide vinrent à passer; il fut frappé de la bonne mine d'un cavalier magnifiquement vêtu, et entouré

d'esclaves empressés à le servir. Il demanda qui était ce seigneur; et quand on le lui désigna comme un poëte au service du sultan : « Quoi ! s'écria-« t-il, les vers sont honorés à ce point? J'en jure « par le Très-Haut, je veux sous peu éclipser « tout ce qu'il y a de poëtes à la cour du sultan ! » L'imagination exaltée par un aussi beau projet, il compose, la nuit même, en vers, un éloge de Sandjar, et va, le lendemain, le présenter au monarque. Ce prince, ravi de la chaleur qui régnait dans cette composition, admet aussitôt Anwéry au nombre des beaux esprits qu'il avait réunis autour de sa personne. »

Anwéry joignit à la poésie l'étude de l'astronomie ou de l'astrologie. Quelque temps avant la grande conjonction qui, suivant les *Tables Alphonsines*, eut lieu l'an 582 de l'hégire (1186 de J.-C.), Anwéry avait prédit que le jour où cette conjonction s'effectuerait, il s'élèverait un ouragan si violent, que les arbres et les maisons même en seraient renversés. Les habitants de Merve furent consternés quand ils apprirent cette terrible prédiction : ils désertent la ville et fuient éperdus à travers la campagne, dans l'attente du fatal événement. Or, ce jour-là même l'air fut plus calme que jamais. Les ennemis d'Anwéry saisirent cette occasion pour le tourner en ridicule auprès de Thoghrul-ben-Arslan, prince alors régnant, qui lui témoigna beaucoup de mécontentement. Inconsolable d'avoir perdu la faveur de son souverain, et sans cesse harcelé par les poëtes ses envieux, il fut obligé de quitter Merve, et se retira à Balkh ; il aurait été forcé d'abandonner cette ville, s'il n'eût été l'ami du cadi Hamed-ed-Dyn, qui le prit sous sa protection.

On a d'Anwéry des éloges, des satires et des *ghazels*. L'éloge est le genre où il a le mieux réussi. Il l'emporte de beaucoup sur Khacany, Nizamy, Saadi et Djamy, dans le *cacydèh ;* mais il le cède à Hafiz dans la *ghazel*, ou poésie érotique. Ce poëte, rempli de verve et d'imagination, est encore peu connu en Europe. Il n'y a guère que deux seuls morceaux imprimés de ses poésies qui puissent donner une idée de ses talents. Le premier est une élégie sur la captivité du sultan Sandjar, souverain de la Perse, fait prisonnier par les Ghouzz ; c'est un des plus beaux poëmes de la langue persane. Le texte en a été publié, avec une traduction en vers anglais, par le capitaine Kirk-Patrick (*Asiatic Miscellany*, t. I, p. 286-310; in-4°, Calcutta, 1785-1786). Le second morceau est un éloge de Maudoud-ben-Zengury, traduit en allemand, en octaves, par madame Chézy, et inséré dans le 2ᵉ numéro des *Mines de l'Orient*, imprimé à Vienne.

Daulatshah, *Poëtes persans*. — Langlès, dans la *Biographie universelle*.

ANYSIS, roi d'Égypte, fut élu, quoique aveugle, après la mort d'Asychis, vers l'an 1012 de J.-C., selon Larcher. Peu de temps après qu'il eut été nommé roi, Sabacos, roi d'Éthiopie, s'empara de l'Égypte, et s'y maintint pendant cinquante ans. Anysis se retira dans les marais de la basse Égypte, où il demeura tout ce temps. Il y forma, dit-on, une île de la cendre qu'il y faisait apporter. Elle resta inconnue près de sept cents ans, et ce fut Amyrtée qui la découvrit lorsqu'il dut chercher aussi un refuge dans ces marais. Anysis reprit son pouvoir lorsque Sabacos fut obligé de quitter l'Égypte.

Hérodote, II, 137, 140. — Clavier, dans la *Biographie universelle*.

***ANYTE** (Ἀνύτη) *de Tégée*, femme poëte grecque, qui florissait vers la 120ᵉ olympiade (300 ans avant J.-C.). Elle exerçait l'état de χρησμοποιός, *faiseuse d'oracles*, c'est-à-dire qu'elle vérifiait les oracles d'Esculape à Épidaure. Nous n'avons qu'un petit nombre de fragments des poésies de cette femme, qui se distinguent par une grande simplicité. Elle est citée par Méléagre parmi les poëtes lyriques, et au même rang que Praxilla, Myro et Sapho. Antipater (*Anth.* Jacob, II, 101) l'appelle même l'Homère femelle, θῆλυν Ὅμηρον.

Pausanias, X, 38. — Julius Pollux. — Tatien, *Adversus Græcos*, p. 114, edit. Paris. — Jacobs, *Ad Anthologiam græcam*, t. XIII, 852.

ANYTUS (Ἄνυτος), fils d'Anthémion, un des accusateurs de Socrate. Il était corroyeur à Athènes, c'est-à-dire qu'il avait un atelier où il employait des esclaves à travailler les cuirs, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer aux affaires publiques. Il fut chargé, dans la 4ᵉ année de la 92ᵉ olympiade (409 avant J.-C.), de conduire trente vaisseaux au secours de Pylos, assiégée par les Lacédémoniens; mais n'ayant pu doubler le promontoire Malée, il revint à Athènes. Le peuple, croyant qu'il avait trahi sa confiance, lui fit faire son procès. Il parvint à s'en tirer en corrompant les juges ; et c'est, au dire de Plutarque et de Diodore, qui rapporte ce fait, le premier exemple de ce genre qu'on eût vu à Athènes. Il est probablement le même Anytus qui fut banni par les trente tyrans, comme l'un des chefs les plus fougueux de la démocratie. Lysias dit qu'il se mit à la tête de ceux qui s'étaient fortifiés à Phylé. Rentré à Athènes, il figura, l'an 399 avant J.-C., parmi les accusateurs de Socrate, que les exilés détestaient parce qu'Alcibiade, qui avait porté la première atteinte à la démocratie, Théramènes, qui dans son ambassade à Sparte avait agi directement contre l'intérêt du peuple, et Critias, le plus cruel des tyrans, avaient été les disciples du philosophe. Mais après la mort de Socrate, Anytus et ses adhérents ne tardèrent pas à devenir l'objet de la haine publique : personne ne voulut communiquer avec eux ; on faisait changer l'eau des bains dans lesquels ils s'étaient lavés, et on leur refusait du feu lorsqu'ils en demandaient. Le peuple, nous apprend Diogène Laërce, reconnaissant l'iniquité du jugement qui avait frappé Socrate, exila Anytus, qui se retira à Héraclée dans le Pont-Euxin, où il fut, dit-on, assommé à coups de pierres par les gens du pays. Voyez pour la critique de ces détails Fréret, et dans le t. XLVII

des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, et Stalbaum, *ad Plat. Apol.*

Plutarque, *Alcibiade*, 4; *Coriolan*, 14. — Diogène Laërce, II, 43. — Diodore, XIII, 64. — Platon, *Meno*. — Xénophon, *Histor. Græc.*, II. — Clavier, dans la *Biographie universelle*.

AOD, en hébreu ÉHUD, 2e juge des Israélites vers l'an 1456 avant J.-C. (1), à l'époque où les Juifs guerroyaient encore dans la terre promise contre les peuplades qui les environnaient. Entre leurs ennemis les plus intraitables se distinguaient les Moabites, à qui même ils payaient un tribut annuel depuis dix-huit ans. Aod, fils de Géra, de la tribu de Benjamin, choisi pour porter à Églon, roi des Moabites, la redevance accoutumée, feint d'avoir un grand secret à lui communiquer; et quand ils sont seuls, il lui enfonce un couteau dans le cœur et se retire tranquillement, en refermant la porte derrière lui. Quand il est sur le haut de la montagne d'Éphraïm, en vue d'Israël, il sonne à grand bruit la trompette, appelle aux armes tous les Hébreux, raconte la merveille que Dieu a permise, marche aux Moabites, leur ferme toutes les issues, et en immole dix mille. Une paix de quatre-vingt-dix ans fut le prix de cette victoire. [*Enc. des g. du m.*]

Judic., c. III.

AOUST (*Jean-Marie*, marquis D'), né à Douai vers 1740, mort à Quincy vers 1812. Député aux états généraux en 1789, il vota la réunion de la noblesse au tiers état, et se joignit au petit nombre de nobles qui préféraient les intérêts nationaux aux leurs propres. Député à la convention en septembre 1792, il suivit et quelquefois devança l'impulsion de cette époque. En novembre 1792 il dénonça la commune de Saint-Amand, qui s'était livrée sans résistance à une faible troupe autrichienne. Envoyé en mission, après le siége de Lille, dans les départements du Pas-de-Calais et du Nord, il revint siéger à la convention, et se vit exclu des Jacobins comme ex-marquis. Le Directoire le choisit pour commissaire près l'administration centrale du département du Nord; et enfin, après le 18 brumaire an VIII, le premier consul le nomma maire de la commune de Quincy, où se trouvaient ses propriétés.

Biographie des Contemporains.

AOUST (*Eustache* D'), général français, fils aîné du précédent, né à Douai en 1763, exécuté à Paris le 2 juillet 1794. Étant avant la révolution lieutenant d'infanterie, il fut nommé en 1790 aide de camp du maréchal de Rochambeau. Promu successivement aux grades de général de brigade et de général de division, il fut employé en cette dernière qualité à l'armée des Pyrénées orientales en 1793. Il concourut avec le général Gogué à l'enlèvement du camp retranché espagnol de Peyrestortes le 8 septembre, où l'on s'empara de quarante-six bouches à feu et de cinq cents prisonniers. Ce général, accusé de malveillance et d'incapacité à la suite de quelques revers qu'il essuya en avant de Perpignan, fut traduit devant le tribunal révolutionnaire de Paris, qui le condamna à mort.

Moniteur. — *Annales du temps.*

APACZAI, APAPZAI TSERE (*Jean*), savant croate, né à Apatza, village de Transylvanie, vers le commencement du dix-septième siècle, mort en 1659. Il étudia à Utrecht les langues orientales, la théologie, la philosophie, et devint en 1653 professeur au collége de Weissenbourg. Partisan de la philosophie de Descartes et du presbytérianisme, il se fit un grand nombre d'ennemis, et fut condamné à être précipité du haut d'une tour. Un protecteur puissant lui sauva la vie, et on se contenta de le bannir. Il se rendit alors à Clausenbourg, obtint une place au collége de cette ville, et gagna la faveur de Jean Bethlem. On a de lui : *Dissertatio continens introductionem ad philosophiam sacram*, avec des lettres à Leusden, Glandorps Gelder; Utrecht, 1650; — *Magyar Encyclopediat*, etc. (Encyclopédie hongroise); Utrecht, 1653; — *Magyar Logica* (Logique en hongrois); Weissenbourg, 1656; — *Oratio de studio sapientiæ*, etc.; Utrecht, 1655; — *Dissertatio de politia ecclesiastica;* Clausenbourg, 1658, et quelques discours non imprimés.

Horanyi, *Memoria Hungarorum.* — Benko, *Transsilvania*, t. II, p. 256. — Wallaszky, *Conspectus Reipublicæ litterariæ in Hungaria*, 38, 208, 211. — Cattau, dans la *Biographie universelle.*

APAFFI. *Voy.* ABAFFI.

APAMÉ, fille de Spitaménès, satrape de la Bactriane, épousa, en 325 avant J.-C., Séleucus Nicator, l'un des généraux d'Alexandre, lorsque ce héros commença à marier ses généraux avec des femmes asiatiques; et donna son nom à trois villes, dont la plus célèbre fut Apamée en Syrie. Elle fut la mère d'Antiochus Soter. C'est par erreur que Strabon croit Apamé fille d'Atabaze. — Une autre APAMÉ, fille d'Antiochus Soter et de Stratonice, fut mariée à Magas, roi de Cyrène. Le savant Visconti croit qu'elle est la même que l'Arsinoé dont parle Justin. (*Voy.* ARSINOÉ II et BÉRÉNICE.)

Tite-Live, l. XXXVIII. — Plut., I. — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

***APARICIO**, sculpteur espagnol, né en Castille dans la première moitié du onzième siècle. Il sculpta par ordre de D. Sanche l'Ancien, roi de Navarre et de Castille, le tombeau destiné aux reliques de saint Millon, mort en 564. Ce monument existait encore au temps de Jean Bermudez, qui en fait la description comme l'ayant vu au monastère de Yuzo, où il fût transféré en 1053.

Jean Bermudez, *Diccionario historico.* — Fiorillo, *Geschichte der Malerei.*

(1) Cette date est très-incertaine, comme toutes celles de l'histoire des Juges. Suivant quelques historiens, l'événement en question se rapporterait à l'année 1336 avant J.-C.; cela dépend de la date qu'on assigne à la mort de Josué. L'histoire d'Éhud est rapportée dans le livre des *Juges*, III, 12 et suivants.

***APARICIO** (*Joseph*), peintre espagnol, né en 1780. Il fut élève de David. Son tableau de la *Peste en Espagne*, peint en 1804, eut presque autant de succès que le *Déluge* de Girodet. On remarque partout dans l'œuvre du peintre espagnol sa manière poétique et la perfection du dessin. Aparicio fit aussi une *Athalie*, où se retrouvent les principes de l'école française. Il vivait encore dans son pays en 1822.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

***APARICIO** (*don Manuel Moreno*), peintre sur verre espagnol, vivait dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. C'est à Tolède et à Léon qu'il se fit remarquer par ses travaux.

Jean Bermudez, *Diccionario historico.*

***APATURIUS**, peintre en décor de théâtre, natif d'Alabanda dans l'Asie Mineure. On ne sait de cet artiste que ce qu'en raconte Vitruve. Au rapport de cet auteur, Apaturius peignit pour la ville de Tralle, en Lydie, un décor bizarre, où il introduisit des statues et des centaures, en guise de colonnes avec des lions surmontant les corniches de l'édifice; le tout couronné de dômes et de portiques. Le public applaudit d'abord cette étrange composition; mais le mathématicien Licinius étant venu démontrer aux spectateurs qu'ils admiraient une sottise, le peintre fut obligé de corriger son œuvre.

Vitruve, VII, 5. — Pauly, *Real-Encyclopædie.*

APCHON (*Claude-Marc-Antoine* D'), prélat français, né à Montbrison vers 1723, mort à Paris en 1783. Il suivit dans sa jeunesse la carrière des armes, qu'il quitta ensuite pour embrasser l'état ecclésiastique. Nommé évêque de Dijon, puis archevêque d'Auch, il consacra sa vie entière à la bienfaisance et à la pratique de toutes les autres vertus. On cite de lui un trait touchant, et qui donne la mesure de toute sa charité chrétienne. Dans un incendie qui éclata à Dijon, deux enfants étaient sur le point de périr dans les flammes. Le prélat survient, promet deux cents louis à celui qui les sauvera. Personne n'osant s'y exposer, l'évêque fait apporter une échelle, s'enveloppe d'un drap mouillé, passe lui-même par une fenêtre presque à travers les flammes, et reparaît avec les deux enfants sur ses épaules; et tout aussitôt la maison s'écroule. Quant à la somme promise, c'est aux deux petits êtres qu'il vient de sauver qu'il la remet. Dans une autre circonstance, une émeute populaire occasionnée par la famine qui sévissait à Dijon, la multitude menaçait de se porter à des excès contre lesquels la sévérité des lois et la force des armes devaient être impuissantes. La seule présence de l'évêque calma tous les esprits, et tout rentra bientôt dans l'ordre. On a de ce prélat si vénérable d'excellentes *Instructions pastorales*.

Richard et Giraud, *Bibliothèque sacrée*, t. XVIII, p. 111.

APEL (*Jean*), théologien et jurisconsulte allemand, né à Nuremberg en 1486, mort vers 1540, professeur de l'université de Wittemberg, devint un des plus zélés partisans de Luther, et coopéra de tout son pouvoir à la réformation. Prêchant à la fois de précepte et d'exemple, il ne craignit pas, quoique chanoine du chapitre de Wurzbourg, d'épouser une religieuse; mais son évêque, fort peu édifié d'une semblable innovation, lui enleva sa liberté, qui ne lui fut ensuite rendue qu'au prix de tous ses emplois. Cependant, lorsqu'il mourut à Nuremberg, il jouissait du titre de jurisconsulte de la république et de conseiller de l'électeur de Brandebourg. On a de lui : 1° *Defensio Io. Apelli pro suo conjugio; cum præf. Lutheri, ad Io. Crojum*; Vitteb., 1523, in-4°; — 2° *Methodica dialectices ratio ad jurisprudentiam accommodata;* Nuremberg, 1535, in-4°; — 3° *Brachylogus juris civilis, sive corpus legum*, ouvrage fort estimé, et qui a été longtemps attribué à l'empereur Justinien. [*Enc. des g. du m.*]

Will, *Dict. des savants de Nuremberg;* et Frehrmann, *Supplém. au Nouveau Dict. historico-biogr.* de Grohmann. — *Defensio Johannis Apelli ad episcopum Herbipolensem, pro suo conjugio apud Regiomontanos.*

APEL (*Jean-Auguste*), littérateur allemand, né à Leipzig en 1771, et mort en 1816 dans la même ville, où il était conseiller municipal, s'est fait un nom surtout par sa *Métrique* (Leipzig, 1814-1816). On a encore de lui des contes populaires fort remarquables, et des tragédies composées à l'imitation des trois grands tragiques grecs. Parmi les sujets modernes ou du moyen âge qu'Apel a traités, on cite *Kunz von Kaufungen* et *Faust*. Le philologue Hermann entra en contestation avec lui sur plusieurs points de sa *Métrique;* mais Apel ne répondit point. [*Enc. des g. du m.*]

Conversat.-Lexicon.

APEL (*Frédéric-Auguste-Ferdinand*), jurisconsulte allemand, frère du précédent, né à Leipzig le 8 juillet 1768, mort vers 1830. On a de lui : 1° *Dissertatio sistens histor. et jura suffragii electoralis saxonici et archimareschallatus S. Imp. rom.*; Leipzig, 1789, in-4°; — 2° *Diss. inaug. de juribus singularibus clericor. in Saxonia;* ibid., 1791, in-4°; — 3° *Uber künstliche Bienenfütterungen* (sur la Nourriture artificielle des abeilles); ibid., 1803, in-8°.

Conversat.-Lexicon.

***APELLAS** ou **APOLLAS** (Ἀπελλᾶς ou Ἀπολλᾶς), géographe grec, natif de Cyrène, que l'on présume avoir vécu dans la première moitié du troisième siècle. Il est probablement le même que celui qui, au rapport d'Athénée, aurait écrit un ouvrage sur les villes du Péloponnèse. Quintilien parle également d'un Apollas dont il complète le nom en y ajoutant celui de *Callimachus*, et c'est sans doute celui dont il est question ici; il est aussi mentionné par Marcien d'Héraclée. Mais il n'y a pas lieu de supposer qu'il soit le même qu'un Apellas dont parle Clément d'Alexandrie, et qui aurait écrit un ouvrage sur

Delphes, cité par Suidas, qui l'appelle Apellas du Pont.

Marcien, *Heracl.*, p. 63, éd. Hudson. — Athénée, II, 63; IX, 369. — Quintilien, XI, 2, § 14. — Clém. d'Alex., *Protrept.*, p. 42, éd. Potter.

APELLAS (Ἀπελλᾶς), sculpteur grec, vivait vers le quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Au rapport de Pline, il exécuta diverses statues de bronze représentant des femmes dans l'attitude de la prière et de l'adoration. Pausanias parle d'une statue de Cynisca, sœur d'Agésilas II, roi de Sparte, et qui aurait été faite par un artiste du nom d'Apellas.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19. — Pausanias, VI, 1. — Sillig, *Cat. artif.*

APELLE ou **APELLES**, célèbre peintre grec, fils de Pythias, naquit à Cos, ou, selon d'autres, à Colophon ou à Éphèse, vers 360 av. J.-C. Il eut dans cette dernière ville le droit de cité; aussi est-il souvent désigné par le nom d'*Éphésien*. Éphore d'Éphèse fut son premier maître. De là il se rendit à Sicyone, dont l'école était alors célèbre dans toute la Grèce; et quoique déjà il eût lui-même un nom comme artiste, il y reçut les leçons de Pamphile, qu'il ne tarda point à surpasser. C'est ainsi qu'il réunit la sévérité de l'école de Sicyone à l'élégance de celle d'Ionie. Plus tard, Apelle se rendit en Macédoine; il y reçut l'accueil le plus flatteur et de Philippe et d'Alexandre. C'est probablement dès cette époque que se formèrent entre le conquérant et le peintre ces relations amicales qui donnèrent matière à tant d'anecdotes remarquables; grand nombre d'entre elles cependant se rapportent à une seconde série de conférences qu'il eut à Éphèse avec Alexandre. C'est à lui seul qu'Alexandre permit de peindre sa figure. Pendant le court séjour qu'il avait fait à Rhodes, il était allé visiter l'atelier de Protogène, absent en cet instant. Invité par une vieille femme à dire son nom, il traça sur une petite table un contour au pinceau. A la délicatesse de ce contour, Protogène, en revenant, reconnut la main d'Apelle. Cependant il entreprit de le surpasser en traçant dans l'intérieur du premier contour un autre contour encore plus beau et plus léger. Apelle revient : on lui montre le dessin de Protogène; alors au milieu des deux contours il en fait passer un troisième encore plus délié; le peintre rhodien finit par s'avouer vaincu. Dans la suite cette table fut portée à Rome et orna le palais des Césars, jusqu'à ce qu'elle eût été consumée par un incendie.

L'ouvrage le plus célèbre d'Apelle était son *Alexandre tenant la foudre;* ce tableau était placé dans le temple d'Éphèse. Par l'effet d'un heureux raccourci et d'un magnifique clair-obscur, la main et l'éclair semblaient sortir hors du tableau. Le talent et la gloire d'Apelle furent à leur apogée vers la cent douzième olympiade (328-324 avant J.-C.). Cependant, après la mort d'Alexandre le Grand il fit plusieurs portraits du roi Antiochus (cent dix-huitième olympiade, 304-300 avant J.-C.). Il paraît que cet artiste fut surpris par la mort à Cos, où l'on montrait de lui une Vénus commencée, que personne n'osa terminer. Une tradition assez peu authentique fait mention d'un autre peintre nommé aussi Apelle, mais qui vivait à la cour de Ptolémée. Accusé par Antiphile d'avoir pris part à un parjure, et ne pouvant faire reconnaître son innocence, il se vengea de son rival et du roi en faisant le portrait de la Calomnie. Longtemps on avait attribué cette particularité au grand Apelle. Tœlken, dans sa dissertation sur *Apelle et Antiphile* (3e vol. de l'*Amalthée*), a prouvé que l'artiste dont il est question ici devait vivre entre les olympiades 139 et 134, et par conséquent cent ans plus tard que le contemporain d'Alexandre. Le mérite inimitable d'Apelle était la grâce. Pline dit expressément que ses tableaux n'étaient point peints sur mur, et il nous en a donné la liste. Leur prix était de vingt talents. Il ne passait pas un seul jour sans travailler à la peinture, d'où est venu le proverbe: *Nulla dies sine linea.* Il écoutait volontiers la critique, et même la recherchait. Caché derrière un rideau, il entendit un savetier trouver à redire à un soulier. Apelle trouva la critique juste, et corrigea le soulier. Mais le lendemain le savetier ayant voulu étendre ses critiques à la jambe, Apelle apparut tout à coup, et lui dit de borner ses critiques à la chaussure : *Ne sutor ultra crepidam*, qui est aussi devenu proverbe. Au rapport de Pline, il n'employait ordinairement que quatre couleurs, qu'il trouvait moyen d'harmoniser à l'aide d'un vernis dont lui-même était l'inventeur. Apelle ne mit son nom qu'à trois de ses tableaux : l'*Alexandre tonnant*, ci-dessus indiqué, la *Vénus endormie*, et la *Vénus Anadyomène :* c'était son chef-d'œuvre. Ce tableau, destiné pour le temple d'Esculape à Cos, avait coûté cent talents. Auguste le fit transporter dans le temple qu'il avait dédié à Jules César. La partie inférieure ayant été endommagée, personne ne fut capable de la réparer. La détérioration allant toujours croissant, Néron, nous disent Pline et Strabon, en fit faire une copie par Dorothée. En l'honneur d'Apelle, la peinture fut appelée *ars apellea.* [*Conversations-Lexicon* et *Enc. des gens du m.*]

Pline, *Histoire naturelle*, XXXV, 10-13. — Suidas, Ἀπελλῆς. — Quintilien, *Inst. or.*, XII, 10, 3. — Plutarque, *Aratus*, 12; *Alexander*, 4; *Fort. Alex. Mag.*, 2, 3. — Cicéron, *De Nat. Deor.*, I, 27. — Lucien, *Imag.*, 7. — Toelken, l'*Amalthée*, recueil périodique, t. III.

APELLES *d'Éphèse*, peintre grec, vivait dans le troisième siècle avant l'ère chrétienne. En grande faveur à la cour de Ptolémée Philométor, il fut néanmoins accusé par Antiphile d'avoir trempé dans la conspiration de Théodote de Tyr. Mais Ptolémée reconnut son innocence, lui fit présent de cent talents, et condamna le calomniateur à devenir l'esclave du calomnié. Celui-ci ne se contenta pas de cette satisfaction : revenu à Éphèse, il fit ce tableau de la *Calomnie*,

dont parle Lucien comme l'ayant vu, et que l'on attribue à tort au grand peintre Apelles.

Lucien, Περὶ τοῦ μὴ ῥαδίως πιστεύειν Διαβολῇ, et la note de l'édition d'Hemsterhuis, III, 27.

***APELLES** (Ἀπελλῆς), médecin grec vers ou avant le premier siècle de l'ère chrétienne. Il était de l'île de Thase : c'est tout ce qu'on sait de sa vie. Mais ses prescriptions médicales paraissent plus connues. Au jugement de Pline, elles étaient empreintes de barbarie et de superstition. On peut supposer encore que ce sont ses formules dont il est question dans Galien.

Galien, *De compos. medic. sec.*, Gen., V, 14, XIII, 853; *De Antid.*, II, 8; XIV, 148. — Pline, *Hist. nat.*, XXX, 16.

APELLES (Ἀπελλῆς), hérésiarque, fondateur de la secte des apellistes, vivait vers l'an 182, et mourut très-âgé. Il suivit d'abord la doctrine de Marcion; mais ensuite il adopta et propagea les opinions d'une prétendue prophétesse nommée Philuména, que Tertullien lui reproche d'avoir séduite (*Præscript. hæret.*, 30), ce qui le fit exclure de l'école de Marcion. Mais il est probable que Tertullien s'est laissé entraîner à l'exagération, et à sa passion ardente contre les hérétiques. Selon la doctrine d'Apelles sur la nature divine, il existe un principe parfaitement bon, d'un pouvoir ineffable et supérieur à tout. Ce Dieu avait donné l'être à un autre Dieu, son inférieur et son sujet; et cette seconde divinité, qui était de la nature du feu, avait créé le monde. A l'égard de Jésus-Christ, il enseignait qu'il était le fils du Dieu bon, et son saint Esprit, et qu'il avait eu un corps réel qu'il ne tenait point de la vierge Marie. Selon Apelles, il l'avait tiré des quatre éléments en descendant du ciel, et en y retournant avait rendu à chacun d'eux la portion qui lui appartenait. Il condamnait, comme Marcion, le mariage, niait la résurrection des morts, rejetait l'autorité divine de l'Ancien Testament, ainsi que celle de Moïse; et soutenait que les prophètes étaient pleins de contradictions. Il regardait les différences de croyance religieuse de peu d'importance, disant que « quiconque « met sa foi dans le Christ sera sauvé, s'il « prouve par ses œuvres sa bonne foi. » Apelles avait écrit des *Révélations* (Φανερώσεις), contenant le récit des visions de Philuména, et un ouvrage intitulé *Syllogismus*, dans lequel, selon Eusèbe, il prétendait prouver la fausseté des écrits de Moïse. Il paraît avoir aussi composé une vie de Jésus-Christ; car saint Jérôme, dans son commentaire sur saint Matthieu, cite l'*Évangile* d'Apelles comme ayant été la source de beaucoup d'hérésies. Aucun de ses ouvrages ne nous est parvenu.

Tertullien, *De Præscriptionibus Hæreticorum.*— *Adversus Marcionem.* — Eusèbe, *Hist. Eccles.*, l. V, p. 13. — Epiphane, *Hæres.*, 44. — Hiéronyme, *De Viris illustribus.* — Origène, *Contra Celsum*, IV, c. 57.— Lardner, *History of Heretics.* — Durdent, dans la *Biographie universelle.*

APELLICON (Ἀπελλικῶν), de Téos, philosophe péripatéticien et grand bibliomane, vivait environ un siècle avant J.-C. Sa grande fortune, et le titre de citoyen d'Athènes dont il jouissait, le mettaient à même de satisfaire sa passion pour les livres. mais il ne se contenta pas toujours de les acheter; il en déroba quelquefois, et il enleva, même des archives d'Athènes et d'autres lieux, les originaux des anciens décrets du peuple. Il fut obligé de fuir, pour éviter la punition de ce vol. C'est à lui que l'on doit en partie la conservation des livres d'Aristote. En mourant, le philosophe de Stagire confia ses ouvrages à Théophraste, qu'il avait désigné pour son successeur. Théophraste les légua, par son testament, à Nélée, qui les transporta à Scepsis, sa patrie, dans la Troade. Après la mort de Nélée, ses héritiers craignant les poursuites des rois de Pergame, qui faisaient enlever dans toutes les villes de leur domination les livres précieux pour enrichir leur bibliothèque, cachèrent les ouvrages d'Aristote dans une caverne, où ils restèrent plus de cent trente ans, et souffrirent beaucoup des vers et de l'humidité. Au bout de ce temps, Apellicon les acheta de quelques descendants d'Aristote ou de Théophraste. Il voulut ensuite les mettre en ordre, et réparer les lacunes causées par l'altération des manuscrits; mais, plus riche que savant, il s'acquitta mal de cette tâche difficile. Sylla, s'étant emparé d'Athènes la 4e année de la 173e olympiade, fit enlever et transporter à Rome les livres d'Apellicon; et ce fut Tyrannion, grammairien assez obscur, que l'on chargea de les classer, d'en corriger le texte, et qui en remit des copies à Andronicus de Rhodes, chef de l'école péripatétique à Rome, qui publia les œuvres d'Aristote et de Théophraste. Apellicon s'était lié avec Athénion ou Aristion, tyran d'Athènes, qui était de la même secte philosophique, et qui le chargea d'aller à Délos enlever les trésors du temple d'Apollon. Mais, surpris et défait par le général romain Orobius, Apellicon fut trop heureux d'échapper à la mort par une prompte retraite, après avoir perdu son armée.

Athénée, V, 214. — Strabon, XIII, 609. — Plutarque, *Sulla*, 26. — Delaulnay, dans la *Biographie universelle.*

APER (*Marcus*), orateur latin, Gaulois de naissance, vivait au premier siècle avant l'ère chrétienne. Il vint dans sa jeunesse à Rome, et s'y acquit un grand renom d'orateur. Il fut successivement sénateur, questeur, tribun et préteur. Dans le dialogue *de Oratoribus* il est l'un des interlocuteurs; et ce *Dialogue des orateurs*, ou *de la Corruption de l'Éloquence*, attribué autrefois à Tacite ou à Quintilien, et mis à la fin de leurs œuvres, est peut-être d'Aper lui-même. Giry en donna une traduction française, Paris, 1626, in-4°, précédée d'une préface de Godeau. M. Dureau de la Malle en donna une nouvelle traduction dans la 2e édition de la traduction de Tacite, Paris, 1805, 5 vol. in-8°.

Ruperti, dans son édit. de Tacite, t. I, p. LXXVII. — Chaudon et Delandine, *Dictionnaire historique.*

***APER**, grammairien grec, vivait vers la pre-

mière moitié du premier siècle de l'ère chrétienne. Il adopta les principes d'Aristarque, et s'attaqua plus d'une fois au grammairien Didyme; à son tour il eut pour disciple Héraclide de Pont, qui occupe une si grande place dans l'histoire de la philosophie.

Suidas, *sub voce* Ἡρακλείδης, II, 71. — Pauly, *Real-Encyclopædie.*

APER (*Arius*). *Voy.* DIOCLÉTIEN.

***APERBACH** (*Gottschalk*), mathématicien allemand du seizième siècle. Il publia *Eclipseos lunaris anno* 1573 *futuræ epilogismus et typus.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***APEZTEGUIA** (*don Juan-Felisse*), sculpteur espagnol, mort en 1785. Il commença par l'étude et la pratique du chant, et fut même attaché à la chapelle de Madrid. Mais instinctivement attiré vers les arts du dessin, il travailla sous la direction du sculpteur Salvador Carmona, puis sous celle de Francisco Gutierrez. Enfin il devint maître à son tour, et exécuta quelques œuvres remarquables, en particulier pour l'église San-Cajetano de Madrid. L'Académie de Saint-Ferdinand admit ce sculpteur dans son sein en 1777.

Jean Bermudez, *Diccionario historico.*

***APHARÉE** ou **APHAREUS** (Ἀφαρεύς), poëte et orateur grec, vivait dans le quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Adopté par Isocrate, il se fit également entendre dans les tribunaux et les assemblées publiques, et présenta même avec succès la défense de son père adoptif, lorsque celui-ci fut accusé par Mégaclides : toutefois, il fut moins grand orateur que poëte tragique d'une grande fécondité. On dit qu'il composa trente-sept tragédies, à partir de l'an 369 avant J.-C. Rien ne nous est parvenu de ces compositions, pas même les titres. Il remporta quatre prix destinés aux meilleures tragédies, deux aux fêtes Dionysiaques, et deux aux Lénéennes.

Plutarque, *Vita Decem Oratorum.* — Denis d'Halicar., *Isocrate*, 18. — Suidas. — Photius.

APHERDIANUS (*Petrus*), poëte et grammairien hollandais, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Il devint recteur à Amsterdam, et publia d'assez nombreux écrits, entre autres : *Carmina; Epigrammata moralia;* enfin *Methodum legendi et discendi formulas latinæ linguæ.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***APHRODAS** (Ἀφροδᾶς), médecin grec, vivait probablement vers le premier siècle avant l'ère chrétienne. Galien en fait mention. On trouve une de ses prescriptions médicales dans un manuscrit de la bibliothèque de Paris, dont Cramer donne le titre.

Cramer, *Anecdota Græca parisiensia*, vol. I, p. 395. — Galien, *De Compos. medic. sec. locos*, lib. III, *in fine;* t. XII, lib. VIII, cap. 12; t. XIII, *passim.*

***APHRODISIANUS** (Ἀφροδισιανός), écrivain persan, qui a fait en grec une description de l'Orient, citée par le géographe anonyme de Ravenne, et dans la Chronique d'Hippolyte de Thèbes. Du Cange en donne un fragment dans sa note sur Zonaras. La Bibliothèque impériale de Vienne renferme des *manuscrits*, extraits de l'œuvre d'Aphrodisianus, où se trouvent des détails sur la naissance, les habitudes et la figure de la vierge Marie.

Vossius, *De Historicis Græcis*, p. 394, ed. Westermann. — Fabricius, *Biblioth. græc.*, XL, 578.

***APHRODISIUS**, sculpteur, natif de Tralles en Lydie, vivait probablement dans le premier siècle de notre ère. Pline le cite au nombre des artistes qui ont fait des statues décorant le palais des Césars sur le mont Palatin.

Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5.

APHTHONIUS, rhéteur grec, natif d'Antioche, vivait dans le troisième ou quatrième siècle. Il composa des exercices de Rhétorique (*Progymnasmata*) extraits d'Hermogène; mais les douze exercices de celui-ci sont portés par Aphthonius à quatorze. A la suite de chaque définition se trouve un exemple qui l'appuie. Son ouvrage renferme les principes de la rhétorique, tels qu'ils étaient enseignés aux enfants pour les préparer à profiter des leçons du rhéteur. Sous ce rapport les *Progymnasmata* sont un ouvrage estimable; mais on leur fait trop d'honneur, surtout en Allemagne, où durant les seizième et dix-septième siècles on les prit pour base de l'instruction des écoles. Aphthonius a fait aussi un recueil de quarante *fables* à la manière d'Ésope. Les *Progymnasmata* ont été imprimés pour la première fois, en grec, dans le recueil intitulé *Rhetores græci;* Venetiis, Alde, 1508, in-fol. Quant à l'ouvrage d'Aphthonius, comme il a été longtemps en usage dans les écoles, il y en a un grand nombre d'éditions. Les meilleures sont : *Aphthonius, Hermogenes et Longinus, græce, cura Am. Porti*; Genevæ, Crispin, 1570, in-8°; *Aphthonii Progymnasmata, gr.-lat., Fr. Scobario interprete;* Commelin, 1597, in-8° (ses fables y sont jointes); *gr.-lat., cura D. Heinsii*, Lug. Bat., 1626, in-8°; *ejusdem et Theonis Progymnasmata gr.-lat., cum notis J.-S. Cheffer;* Upsaliæ, 1670, in-8°. Les fables d'Aphthonius se trouvent souvent à la suite de celles d'Ésope; Venise, Alde, 1505, in-fol. Elles ont été traduites en français par M. Pillot; Douai et Paris, 1815, in-8°.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. VI, p. 94. — Belin de Ballu, *Histoire de l'éloquence chez les Grecs.* — Westermann, *Geschichte der Beredtsamkeit in Griechenland und Rom;* 1833, p. I, 230. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, p. 325.

***APHTROD** (*David*), rabbin allemand. On ignore le temps où il vivait. Il fit un commentaire sur le *Sepher Chasidim* (Livre des Saints), imprimé avec l'œuvre commentée à Francfort-sur-le-Mein, en 1724.

Wolf, *Biblioth. hebr.*, IV, 803.

APIANUS (*Pierre*), astronome allemand, né en 1495 à Leysnick de Misnie, mort dans sa ville natale le 21 avril 1551. Son véritable nom

était Bienewitz *de Biene*, abeille, *apis*, d'où *Apianus*. Il fut longtemps professeur de mathématiques à Ingolstadt. Charles-Quint le nomma chevalier de l'empire germanique, et lui fit présent de 3,000 pièces d'or. Outre une cosmographie en latin, Landshut, 1524, et quelques ouvrages de géographie, on a de lui : *Astronomicum Cæsareum;* Ingolstadt, 1540, in-fol. « Cet ouvrage, dit Delambre, a pour objet de substituer les instruments aux tables astronomiques, pour trouver en tout temps la position des astres et toutes les circonstances des éclipses. L'idée n'est pas heureuse, mais l'exécution prouve de l'adresse et une industrie que Képler appelle malheureuse (*miserabilem*), et qu'on ne saurait assez déplorer. La seconde partie de cet ouvrage renferme la description d'un instrument pour résoudre, sans calcul, tous les triangles sphériques; on y trouve les observations de cinq comètes, et cette remarque curieuse, que les queues des comètes sont toujours à l'opposite du soleil, et dirigées suivant une ligne qui est le prolongement de la droite menée du centre du soleil à celui de la comète. Dans le privilége de ce livre, privilége dont la date est 1532, et la durée trente ans, on voit la liste des ouvrages qu'Apianus se proposait de publier, tels que des éphémérides de 1534 à 1570, des livres d'arithmétique et d'algèbre, des almanachs avec des prédictions, les œuvres de Ptolémée en grec et avec une traduction latine; ceux d'Azoph, ancien astrologue; des livres sur les éclipses, des cartes géographiques, et divers instruments. On n'y trouve ni l'ouvrage intitulé *Inscriptiones S. S. vetustatis, non illæ quidem Romanæ, sed totius fere orbis*, Ingolstadt, 1534; qu'on lui attribue, qu'on dit excellent pour le temps, et beaucoup plus complet que tous ceux qui avaient paru en Italie; ni celui qui porte pour titre : *Tabulæ directionum profectionumque;* Wittemberg, 1606, qui paraît être celui de Regiomontanus. Apianus fut un des premiers à proposer l'observation des mouvements de la lune pour découvrir les longitudes, et il exposa sa méthode dans la première partie de sa cosmographie. Il veut qu'on observe la distance de la lune à quelque étoile fixe, peu éloignée de l'écliptique; et c'est encore la méthode que l'on suit actuellement. »

Teissier, *Éloges des savants*. — Lalande, *Bibliographie astronomique*. — Lipenius, *Bibliotheca philosophica*. — Delambre, dans la *Biographie universelle*, et *Astronomie du moyen âge*.

Apian ou **Apianus** (*Philippe*), mathématicien allemand, fils du précédent, né à Ingolstadt le 14 septembre 1531, mort en 1589. En 1549 il visita Strasbourg, et les années suivantes il vint s'instruire dans les universités françaises. A la mort de son père en 1552, il lui succéda dans sa chaire de mathématiques. Mais il cultiva bientôt une autre branche dans le domaine des sciences : étant d'une très-faible santé, il se livra à l'étude de la médecine; pour s'y perfectionner, il se rendit par deux fois, en 1557 et en 1564, en Italie, où il se mit en rapport avec les maîtres de l'art. De retour en Allemagne, il y publia en 1567 une description de la Bavière, qui lui valut de la part du duc Albert une gratification de 2,500 ducats. Mais ayant osé, en 1568, se proclamer ouvertement luthérien, il dut quitter Ingolstadt et se rendre à Vienne, où Maximilien II lui fit le plus bienveillant accueil. Après trois mois de séjour dans la ville impériale, il fut nommé professeur de mathématiques à Tubingue, où il mourut. Il publia plusieurs écrits, dont quelques-uns seulement furent imprimés, entre autres : *Philippi Apiani Bavaria in libri formam redacta, in tabulis XXIV;* Ingolstadt, 1570; — *De cylindri utilitate;* Tubingue, 1588. — *De usu Trientis instrumenti astronomici novi;* Tubingue, 1586. — *De umbris.* On trouve dans les *Progymnasmes* de Tycho une lettre de Philippe Apianus au landgrave de Hesse-Cassel sur l'étoile nouvelle de Cassiopée, apparue en 1572.

V.-R. Jöcher, *Allgmeines Gelehrten-Lexicon*. — *OEsterreichisches biographisches Lexicon*. — Lalande, *Bibliog. astron.* — Lipenius, *Biblioth. Philosoph.* — Delambre, *Astronomie du moyen âge*.

Apicata. *Voy.* Séjan.

Apicius. C'est le nom que portèrent trois Romains, renommés en leur temps par leurs connaissances dans l'art gastronomique. Voici dans quel ordre ils se succédèrent :

Apicius, Ier du nom, vivait vers la dernière moitié du premier siècle avant l'ère chrétienne. Athénée l'appelle assez dédaigneusement un *certain Apicius*, et ajoute qu'il fut cause de l'exil de Lentilius Rufus en l'an 92 (av. J.-C.). Cet Apicius se fit remarquer par sa luxure et son intempérance.

Athénée, IV, c. 66, p. 166. — Posidonius, *Reliquiæ Doctrinæ;* éd. Bake, Leyde, 1810.

Apicius, IIe du nom, et le plus célèbre; c'est de lui que Sénèque, Pline, Juvénal et Martial ont tant parlé. Il vivait sous Tibère. Au rapport d'Athénée, cet Apicius dépensa, pour satisfaire sa gourmandise, des sommes immenses, et inventa plusieurs espèces de gâteaux qui portèrent son nom. Il mit l'univers à contribution pour le faire servir aux plaisirs de la table, recherchant dans chaque province ce qu'elle offrait de remarquable en produits culinaires. Selon Sénèque, dont il était contemporain, il tenait une espèce d'école de bonne chère, et avait dépensé de cette sorte 2 millions et demi. De plus en plus endetté, il fut obligé d'examiner enfin l'état de ses affaires; et, voyant qu'il ne lui restait plus que 250,000 livres, il s'empoisonna, dans la crainte qu'une pareille somme ne lui suffît pas pour vivre. Dion, d'accord avec Sénèque, atteste le même fait. Pline parle souvent des ragoûts qu'Apicius inventa, et l'appelle *nepotum omnium altissimus gurges*. Le nom d'Apicius fut donné à des gâteaux, à plusieurs espèces de sauces, et fit autorité parmi les

cuisiniers. — Il existe, sous le nom de Cœlius Apicius, un traité *de Re culinaria*, imprimé pour la première fois à Milan, 1498, in-4°. Les critiques regardent cet ouvrage comme fort ancien, mais ils ne croient pas qu'il ait été écrit par aucun des Apicius que nous mentionnons ici. C'est un recueil de recettes curieuses pour l'histoire naturelle et l'histoire de l'antiquité. Martin Lister en a donné une belle édition, sous le titre *de Obsoniis et Condimentis, sive de Arte coquinaria;* Londres, in-8°, 1705, tirée à cent vingt exemplaires, et Amsterdam, 1709, in-12. Bernhold en a donné une nouvelle édition; Lubeck, 1791, in-8°. L'art apicien a trouvé des panégyristes, qui en ont tracé la théorie. Plus spirituel qu'Apicius, un de nos plus aimables poëtes, Berchoux, a gaiement traité le même sujet dans son poëme de la *Gastronomie*. Dierbach a publié une *Flora Apiciana;* Heidelberg, 1831, in-8°.

Schola Apiciana, ex optimis quibusdam autoribus diligenter constructa auctore Polyonymo syngrapho; Antverp., 1545, in-8°.

Apicius, IIIe du nom, vivait vers la première moitié du deuxième siècle. Athénée rapporte de lui ce trait, qu'il envoya à Trajan, au temps où l'empereur faisait la guerre aux Parthes, des huîtres que lui Apicius avait eu l'art de tenir dans une entière fraîcheur. Le même auteur ajoute que l'un de ces Apicius alla en Afrique, pour s'y procurer une espèce de sauterelles d'eau plus grosses que celles qu'il mangeait à Minturnes.

Athénée, IV, 66, p. 166; I, 13, 7. — Suidas, sub voce Ὄστρεα. — Sénèque, *Consol. ad Helv.*, c. 10. — Martial, Epigr., III, 22. — Dion Cass., l. VII; c. 19. — Pauly, *Real-Encyclopædie*.

APIN ou **APINUS** (*Jean-Louis*), médecin allemand, né le 20 novembre 1668 dans le comté de Hohenlohe en Franconie, mort le 28 octobre 1703. Il étudia la médecine. Pour subvenir à ses frais, il donna des répétitions et se fit correcteur d'imprimerie. Reçu docteur en 1691, il fut nommé médecin inspecteur (*physicus*) de la ville d'Herspruck en Bavière, et en 1694 il fut agrégé au collége médical de Nuremberg. En 1702, il obtint la chaire de physiologie et de chirurgie dans l'université d'Altorf, et mourut un an après. Apinus se fit une grande renommée par l'emploi de l'extrait de cascarille dans le traitement des fièvres malignes épidémiques. On a de lui : *Febris epidemicæ, annis* 1694 et 1695, *in Noricæ ditionis oppido Herspruchensi grassari deprehensæ, historica relatio;* Norimbergæ, 1697, in-8°; — *Fasciculus dissertationum academicarum;* Altorfii, 1718, in-8°; — un grand nombre d'observations insérées dans les Éphémérides de l'Académie léopoldine, dont il était membre sous le nom de *Nonus*. Haller attribue le recueil des dissertations académiques à *Sigismond-Jacques Apinus*.

Eloy, *Dictionnaire de Medecine.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon.* — Manget, *Biblioth. script. med.*

APIN ou **APIUS** (*Sigismond-Jacques*), philologue allemand, fils du précédent, naquit à Herspruck, près de Nuremberg, en 1693, et mourut en 1732. Il fut recteur de l'école de Saint-Gilles, à Brunswick. Ses principaux ouvrages ont pour titre : *Dissertationes de Intellectu puro, de Regula Lesbia;* Altdorf, 1715, in-4°; — *de Variis discendi Methodis memoriæ causa inventis; Observationes de loricis linteis veterum;* ibid., 1719, in-4°; — *Vitæ Professorum philosophiæ Altorfinorum;* Nuremberg, 1728, in-4°; — *Meditationes epist., de Incremento physices per medicos facto;* 1720, in-fol. Il édita aussi les lettres de Grynæus; Nuremb., 1718, in-8°.

Dictionn. des Savants de Nuremberg. — Sax, *Onomasticon*, t. VI, p. 306. — Jöcher, *Allg. Gelehrt-Lexicon*, avec le Supplément d'Adelung.

APION, grammairien grec, surnommé, on ne sait pourquoi, *Plistonicus*, mais appelé en réalité *Alexandrin*, parce qu'il habita longtemps Alexandrie, était natif d'Oasis en Égypte, et vivait au commencement du premier siècle. Après avoir parcouru la Grèce, où il s'appliqua avec ardeur à l'étude d'Homère, il se rendit à Rome avec l'ambassade envoyée à Caligula par les habitants d'Alexandrie, qui se plaignaient des Juifs de leur ville; tandis que les Juifs envoyaient une contre-ambassade en tête de laquelle se trouvait Philon. On ignore le résultat de cette double démarche. Seulement il paraît que les Juifs eurent en Apion un adversaire déterminé, qui leur reprochait notamment de ne point jurer sur l'image de l'empereur; et cet empereur était Caligula. Josèphe nous a conservé le mémoire écrit en cette occasion par Apion; et il ne lui épargne ni la critique ni le sarcasme. Apion succéda à Rome au grammairien Théon, et il professait encore sous l'empereur Claude : son ardeur infatigable au travail lui valut le surnom de Μόχθος; on l'appelait encore Περιεργότατος γραμματικῶν. Tibère l'appelait *Cymbalum mundi*, autant pour sa loquacité que son outrecuidance. Il était au surplus plein de lui-même, se proclamant sérieusement l'égal de Socrate, de Zénon. Il écrivit un lexique et des notes sur Homère; un ouvrage sur l'idiome romain : Περὶ τῆς Ῥωμαικῆς διαλέκτου; — un autre intitulé Αἰγυπτιακά, en cinq livres; — le pamphlet contre les Juifs, κατὰ Ἰουδαίων Βίβλος, qui se trouve dans Josèphe; enfin un traité mentionné par Pline, intitulé *De Metallica disciplina*. C'est du livre sur l'Égypte qu'Aulu-Gelle a tiré l'histoire du lion d'Androclès, et du dauphin amoureux d'un jeune homme. Sauf ces fragments et quelques passages sur Homère, recueillis dans le lexique homérique d'Apollonius, imprimés dans l'*Etymologicum Gudianum*, publié par Sturz, il ne nous est rien resté d'Apion.

Pline, *Hist. natur.*, XXX, 2, et *Epist.* CXXXVIII, vers la fin. — Aulu-Gelle. — De Burigny, *sur Apion*, dans *les Mémoires de l'Académie des inscriptions*, XXXVIII, 171. — Vossius, *De historicis græcis*, p. 234. — Fabricius,

Bibliotheca græca. — Joseph. *Antiq. Jud.* — Pauly, *Real-Encyclopædie.* — Schoel, *Histoire de la littérature grecque,* t. V, p. 16.

APOCAUQUE ou **APOCHAUCUS** (Ἀπόκαυκος), protovestiaire de l'empire d'Orient, né vers la fin du treizième siècle, mort le 11 juin 1345. D'une naissance obscure, il s'éleva aux premières dignités de l'empire de Constantinople sous Andronic le Jeune et Andronic l'Ancien. Il commença par être commis subalterne dans les finances, et bientôt, à force d'habileté, il parvint à affermer lui-même quelques branches du revenu public; puis, s'insinuant de plus en plus dans les bonnes grâces d'Andronic, il devint successivement questeur, gouverneur de la cour et de l'empereur, enfin grand-duc : il semblait qu'il n'eût plus qu'à aspirer au trône. Toutefois, le prince qui l'éleva si haut ne le regardait guère que comme un être vil et méprisable. Apocauque abusa de son crédit : on fit remonter jusqu'à lui la misère publique. Pour se venger de ses ennemis, il fit bâtir de nouvelles prisons; ce fut sa perte. Étant allé visiter un jour un de ces lieux de détention, il trouva les prisonniers révoltés contre lui : « Il est temps, s'écria leur chef Raoul, que le ciel venge les crimes que tu as commis, et qu'il prévienne ceux que tu peux commettre; je vais périr avec toi, ou devenir le libérateur de l'empire. » Ce disant, il se précipita sur lui et le frappa à mort. Son fils, qui gouvernait Thessalonique, n'eut pas un sort plus heureux que son père : une sédition ayant éclaté à Thessalonique, il fut jeté du haut des remparts, et un matelot lui coupa la tête, qu'on promena par toutes les rues.

Cantacuzène. — Nicéphore Gregoras, VIII-XIV.

***APŒMANTES** (Ἀποιμάντης), médecin grec, vivait probablement au troisième siècle avant l'ère chrétienne. Il adopta les principes d'Érasistrate; mais on ne sait rien de sa vie. Galien parle de lui en même temps que de Straton, et rappelle les ridicules objections d'Apœmantes contre la saignée.

Galien, *De Venæ sect. adv. Erasistr.,* cap. II, t. XI, éd. Kühn.

***APOLLINAIRE** (*Aurelius*), poëte latin du troisième siècle, composa un poëme en vers ïambiques sur l'empereur Carus. Cet ouvrage n'est point venu jusqu'à nous.

Vopiscus, *Numerianus,* c. II. — *Hist. lit. de la Fr.,* I, 415.

APOLLINAIRE (*C. Sulpicius*), grammairien, natif de Carthage, vivait vers le milieu du second siècle de J.-C. Il eut pour élève Helvius Pertinax, qui de grammairien devint empereur. Cet Apollinaire passe pour l'auteur des Sommaires en vers placés en tête des comédies de Térence. On a de lui des vers sur l'ordre que Virgile avait donné de brûler l'*Énéide*. En voici les deux premiers :

> Infelix alio cecidit prope Pergamon igne,
> Et pæne est alio Troja cremata rogo, etc.

Aulu-Gelle, qui étudia sous Apollinaire, fit un bel éloge du savoir et de la modestie de son maître.

Aulu-Gelle, *Noctes Atticæ,* lib. XVIII, c. 4. — Bayle, *Dictionnaire critique.* — Tillemont, *Histoire,* t. II, p. 331. — Durdent, dans la *Biographie universelle.*

APOLLINAIRE, *Apollinarius* (Ἀπολλινάριος) (saint), évêque d'Hiérapolis en Phrygie, vivait vers le milieu du deuxième siècle. Il se rendit célèbre par de savants traités contre les hérétiques, où il s'attachait à montrer la source de leurs erreurs dans les anciennes sectes des philosophes; par cinq livres contre les païens, deux contre les juifs, deux *sur la vérité,* contre Julien, où il combattait, par la raison seule, les fausses idées du paganisme sur la Divinité; par des commentaires sur plusieurs livres de l'Ancien Testament, dont on trouve des extraits dans les recueils intitulés *Catenæ Patrum.* Apollinaire adressa vers l'an 170, à l'empereur Marc-Aurèle, une éloquente *apologie en faveur de la foi* (λόγος ὑπὲρ τῆς πίστεως ἀπολογίας), remarquable en ce qu'il y prenait Marc-Aurèle lui-même à témoin du miracle opéré sous ses yeux par les prières de la légion mélitine, toute composée de chrétiens, et auquel il avait dû le salut de son armée, dans la guerre contre les Quades. On ignore l'époque de la mort de saint Apollinaire, qui dut arriver sous le règne de Marc-Aurèle. Il ne nous reste aucun de ses écrits contre les hérésies des montanistes et des encratites et autres. Photius, qui les avait lus, en fait un grand éloge.

Photius, *Cod.* 14. — Eusèb., *Hist. eccles.,* IV, 27. — Fabricius, *Bibliotheca græca,* t. VII, p. 160. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique,* t. II, part. III, pp. 89-92, 139-141, 268-270. — Lardner, *the credibility of the Gospel history,* part. II, c. 28, § 11. — Tabaraud, dans la *Biographie universelle.*

APOLLINAIRE ou **APOLLINARIS** *l'Ancien,* rhéteur et grammairien, né à Alexandrie. Il étudia la grammaire à Béryte et à Laodicée (vers 335 après J.-C.). Il se maria, ce qui ne l'empêcha pas d'être ordonné prêtre chrétien à Laodicée. Quoique l'empereur Julien eût interdit aux chrétiens l'étude des belles-lettres, Apollinaire et son fils composèrent plusieurs ouvrages en prose et en vers, pour remplacer les auteurs profanes. Les principaux de ces ouvrages sont : 1° une grammaire ou une rhétorique, dont les exemples, imités des plus beaux endroits des orateurs et des poëtes païens, étaient présentés dans un sens conforme aux préceptes et aux faits de l'Évangile; — 2° les livres historiques de l'Ancien Testament jusqu'au règne de Saül, mis en vers héroïques, composés en grande partie de cartons d'Homère et de ceux des poëtes lyriques, tragiques et même comiques de l'antiquité. A l'exemple d'Homère, il divisa son œuvre en vingt-quatre livres, distingués par les vingt-quatre lettres de l'alphabet grec; — 3° les quatre Évangiles en forme de dialogues, dans le goût de ceux de Platon; — 4° une tragédie sur la passion de Jésus-Christ, qui se trouve dans les œuvres de saint Grégoire de Nazianze; — 5° un traité *sur les différents âges des hommes;* Liége, 1577 : il n'est pas certain que les ouvra-

ges précédents soient d'Apollinaire; — 6° trente livres contre Julien; — 7° une paraphrase des Psaumes, en vers hexamètres, dont il y a eu plusieurs éditions; elle est aussi dans la *Bibliothèque des Pères*. Il est difficile de distinguer les ouvrages appartenant au père de ce qui appartient au fils.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. VIII, p. 587. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. VII, part. III, p. 1067. — Vossius, *De Hist. græca*. — Lardner, *The credibility of the Gospel history*, part. II, c. 95. — Tabaraud, dans la *Biographie universelle*.

APOLLINAIRE ou **APOLLINARIS** *le Jeune*, fils du précédent, rhéteur et grammairien. Il fut évêque de Laodicée en 362 après J.-C. Il mourut entre 382 et 392, et fut un des plus zélés défenseurs de la consubstantialité du Verbe contre les ariens. « Il admettait, dit Tabaraud, que l'âme humaine à laquelle le Verbe s'était uni n'était qu'une âme sensitive, dénuée d'intelligence; que le Verbe divin présidait à toutes ses actions, et faisait toutes les fonctions de l'âme. Cette opinion avait son fondement dans les principes de la philosophie pythagoricienne, qui suppose dans l'homme une âme raisonnable, intelligente, capable d'éprouver l'agitation des passions, et une âme purement sensitive, incapable d'intelligence. » Apollinaire avait, dit-on, encore enseigné que « l'âme humaine n'avait point participé au bienfait de la rédemption; que le corps de Jésus-Christ, descendu du ciel, n'était point né de la vierge Marie; qu'il était impassible, et n'avait souffert qu'en apparence. » A ces propositions les disciples d'Apollinaire ajoutèrent les doctrines des manichéens sur la nature du péché; de Tertullien, sur l'origine de l'âme; de Sabellius, sur la confusion des personnes divines.

L'enseignement d'Apollinaire fut condamné, en 462, d'abord par saint Athanase, son ancien ami, dans le concile d'Alexandrie; puis dans le concile de Rome en 377; dans le concile d'Antioche l'année 376; enfin dans le second concile œcuménique, en 381. Apollinaire mourut sans se rétracter. Après lui, ses disciples, qui sous le nom d'*apollinaristes*, eurent une grande importance jusqu'au milieu du cinquième siècle, se divisèrent en plusieurs branches, et finirent par se fondre avec les eutychiens. Suivant Vincent de Lérins, Eusèbe et d'autres écrivains, Apollinaire, dans une foule d'ouvrages, avait réfuté victorieusement les calomnies de Porphyre contre les chrétiens. Il avait, dit-on, fait une version de la Bible sur l'hébreu, qui fut rejetée par les Juifs comme infidèle; et par les chrétiens, comme n'étant pas conforme au texte original.

Sozomen., *Histor. Eccles.*, lib. VI, c. 25. — Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*, t. VII, part. III, p. 1055. — Basnage, *Thesaurus Monumentorum ecclesiasticorum*, vol. I, p. 226. — Walchius, *Historia Hæres.*, t. III, p. 120. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. VIII, p. 584, édition Harlès. — Wernsdorf, *Dissert. de Apoll.* — Tabaraud, dans la *Biographie universelle*.

***APOLLINAIRE** ou **APOLLINARIS** (saint), en latin *Apollinarius*, évêque de Valence sur le Rhône. Il assista aux deux conciles tenus l'un à Espaonne dans le voisinage de Vienne, le 15 septembre 517, l'autre à Lyon, quelque temps après. Les fonctions épiscopales d'Apollinaire durèrent plus de trente-quatre ans. On dit que nombre de miracles s'opérèrent sur sa tombe. Un écrivain anonyme, dont l'œuvre se trouve dans Labbe, raconte la vie de l'évêque de Valence; elle n'offre d'intérêt que pour les détails qui ont trait au troisième concile de Lyon.

Hist. litt. de la France, III, 91, 143. — Labbe, *Nova Biblioth. Manuscriptor.*, I, 689-692. — Martène, *Veterum Scriptor. et Monumentor. Amplissima Collectio*, VI, 779-783.

APOLLINAIRE (*Sidoine*). *Voy.* SIDOINE.

APOLLODORE, nom commun à plusieurs Grecs célèbres. Ils sont rangés ci-dessous par ordre chronologique, à commencer par ceux dont la date est incertaine.

***APOLLODORE**, surnommé Λογοστικός ou Logistique, mathématicien grec. On ignore l'époque où il vivait. Seulement c'est de lui que l'on tient le théorème de Pythagore sur la propriété des côtés du triangle. C'est sans doute cet Apollodore qu'Athénée appelle l'arithméticien (ἀριθμητικός); et, comme Diogène Laërce, Athénée le cite également à propos de cette question de mathématique.

Diogène Laërce, I, 25; VIII, 12. — Athénée, X, 418. — Plutarque, *Non posse vivi secundum Epicur.*, 1094, édit. Francfort.

***APOLLODORE**, poëte tragique, natif de Tarse. On ne sait de lui qu'une chose : c'est qu'il écrivit six tragédies, dont Suidas donne les titres.

Il est question d'un autre Apollodore de Tarse qui commenta quelques-unes des pièces d'Euripide et d'Aristophane.

Scholiaste, *ad Eurip. Medeam; ad Aristoph. Ran.*, 328; *ad Plutarch.*

***APOLLODORE** *de Phalère*, philosophe grec, vivait au cinquième siècle avant l'ère chrétienne. Il fut ami de Socrate; et il est question de lui dans le *Symposium* de Platon et dans Xénophon. Il s'abandonna à un profond désespoir au moment de la mort de Socrate.

Xénophon, *Memorabilia*, III, 11, § 17; *Apolog. Socr.*, § 28. — Platon, *Phædr.*, p. 117, 173, et *Symposium*, édit. de Wolf, *Preface*.

***APOLLODORE** (Ἀπολλόδωρος), poëte comique grec, de Caryste en Eubée, vivait, selon toute probabilité, dans la dernière moitié du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Il écrivit à Alexandrie, où ses pièces furent singulièrement estimées; et il est à peu près constant aujourd'hui que l'*Hécyre* et le *Phormion* de Térence sont empruntées aux comédies d'Apollodore. Il en composa, dit-on, quarante-sept. Suidas parle d'un autre Apollodore d'Athènes, le même sans doute que celui dont il est question ici.

Meineke, *Historia critica Comicor. græc.*

***APOLLODORE** *de Géla*, poëte comique sicilien, qui vécut, selon toute apparence, vers 290 ou 340 avant J.-C., puisqu'on dit de lui qu'il fut contemporain de Ménandre. Suidas reproduit les

titres de sept pièces de cet Apollodore; mais ailleurs il attribue un de ces ouvrages à Apollodore de Caryste. On trouve, au surplus, souvent les deux Apollodore confondus. Meineke reproduit quelques fragments des comédies d'Apollodore.

Meineke, *Historia critic. Comic. græc.* — Pauly, *Real-Encyclop.*

***APOLLODORE** (Ἀπολλόδωρος), natif de Lemnos, écrivain antérieur à Aristote, vivait peut-être vers le quatrième siècle avant J.-C. Il a fait un ouvrage sur l'agriculture, aujourd'hui perdu, mais dont parlent les écrivains de l'antiquité.

Aristote, *Politic.*, I, 21; éd. Gœttling. — Varron, *De Re rustica*, II. — Pline, *Elenchus*, lib. VIII, X, XIV, XV, XVII, XVIII.

***APOLLODORE** *d'Artémite* (Ἀρτεμίτας ou Ἀρτεμιτηνός), dans le pays des Parthes, historien grec, vivait, à ce que l'on peut présumer, après le quatrième siècle avant J.-C. Il fit une histoire des Parthes, citée par Athénée et Strabon. C'est tout ce que l'on sait de lui.

Strabon, II, 118; XI, 509-519; XV, 685; XI, 516. — Athénée, XV, 682. — Voss., *De historic. græc.*, III, 326.

***APOLLODORE**, peintre grec, natif d'Athènes, et surnommé Σκιαγράφος, l'*Ombreur*, vivait dans la première moitié du IVe siècle avant J.-C. Il mérite une place distinguée dans l'histoire de la peinture. En effet, il sut un des premiers ménager la lumière et l'ombre, et imprimer les charmes du coloris à ses tableaux. Il fut au surplus le précurseur de Zeuxis, qu'il accusa, dans des vers de sa composition, de lui avoir dérobé les secrets de son art. Il paraît qu'Apollodore était doué de beaucoup d'amour-propre, puisque, s'il en faut croire Plutarque, il écrivait sur ses tableaux : Μωμήσεταί τις μᾶλλον ἢ μιμήσεται : *On saura critiquer, mais non imiter.* Il était recherché dans ses vêtements, et portait une tiare, à la manière des Perses. Pline cite parmi les tableaux d'Apollodore : un *Prêtre en prière devant un idole*, et un *Ajax frappé de la foudre.*

V. R. D.

Pline, *Histoire naturelle*, XXXV, c. II. — Plutarque, *De glor.*, t. I. — Hesych., Σκιαγραφία.

APOLLODORE, sculpteur grec, natif d'Athènes et surnommé *l'Insensé*, vivait dans la première moitié du quatrième siècle avant J.-C. Il lui arriva souvent, tant il se contentait difficilement de ses œuvres même les meilleures, de les mettre en morceaux; ce qui lui valut assez injustement, il semble, le surnom d'*Insensé*. (*Dict. hist.*) Un autre statuaire, appelé Silanion, reproduisit avec tant de naturel un de ces accès d'Apollodore, qu'il semblait, dit Pline, que ce fût la colère dans tout son paroxisme.

Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 8.

APOLLODORE (Ἀπολλόδωρος), riche négociant d'Athènes, vivait en l'an 395 avant J.-C. Son père avait fait des opérations de banque; et sa mère s'étant remariée avec un individu du nom de Phormion, il y eut, à la mort de cette femme, des procès de famille, dans lesquels intervint Démosthène, qui défendit Phormion, accusé par Apollodore de l'avoir spolié, lui et son frère, de leurs droits patrimoniaux. D'autres discours du grand orateur d'Athènes se rapportent encore à ces débats.

Démost. (ὑπὲρ Φορμίωνος). — Eschine, *De Falsa Legat.*, 50. — Plutarque, *Demost.*, 15. — Clinton, *Fasti Hellenici*, II, 440, 2e éd.

APOLLODORE, tyran de Cassandrée, anciennement Potidée, ville de la Macédoine, vivait dans le troisième siècle avant J.-C. Il se montra d'abord le plus zélé partisan de la liberté, et obtint ainsi la faveur du peuple. Lorsqu'il se crut en état de tout oser, il fit une tentative infructueuse pour s'emparer de l'autorité suprême; mais les juges se laissèrent attendrir par ses larmes et par celles de sa femme et de ses filles. Cette disgrâce ne le rebuta point. Pour s'assurer de la fidélité de ses conjurés, il les invita à un repas où il leur fit servir, à leur insu, les entrailles d'un jeune homme qu'il avait égorgé, et leur en fit boire le sang mêlé à du vin rouge; ensuite il leur montra le corps de la victime, et, les ayant ainsi associés à son crime, il les mit dans l'impossibilité de reculer par leur moyen, et avec le secours des esclaves à qui il avait promis la liberté. Il parvint à s'emparer de la tyrannie, et se livra dès lors à tous ses instincts de cruauté. Il se fit garder par des Gaulois qui étaient accoutumés aux meurtres et au pillage, et eut pour ministre un certain Calliphon, qui avait été l'un des agents d'Agathocle, tyran de Syracuse : il fit mourir tous ceux dont les biens pouvaient tenter sa cupidité. Il ne s'en tint pas là : voir couler le sang était pour lui un plaisir, surtout lorsqu'il était ivre. Il fut enfin détrôné par Antigone-Gonatas, et reçut un châtiment mérité : après l'avoir écorché vif, et avoir fait brûler ses deux filles sous ses yeux, on le fit mourir en le jetant dans une chaudière d'eau bouillante.

Diod. de Sicile, *Excerpt. de Virtut. et Vit.*, lib. XXII, p. 562. — Sénèque, *De Ira*, t. II, p. 5; *De Benef.*, t. VII, p. 19. — Elien, *Variæ historiæ*, XIV, 41; *Historia animal.*, V, 15. — Pausanias, IV, 5. — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

APOLLODORE *Ephillus*, philosophe stoïcien, antérieur à l'ère chrétienne. Suidas et Diogène Laërce font souvent mention de ce philosophe. Diogène Laërce cite même de lui une *Ethique* (Ἠθική) et une *Physique* (Φυσική), dont Stobée a conservé les fragments. Cet Apollodore ne doit pas être confondu avec celui dont parle Cicéron, et qui fut contemporain de Zénon l'épicurien.

Diog. Laert, I, 25; VIII, 12.— Athénée, X, 418.— Plut., *Non posse vivi sec. Epicur.*, 1094, éd. Francf. — Fabric., *Bibl. græc.*, III, 539. — Pauly, *Real-Encyclopädie.*

APOLLODORE *Damascène* ou *de Damas* (1), célèbre architecte, né vers 60 de notre ère et mort en 130; il fut l'architecte favori de Trajan,

(1) Winkelmann, *Hist. de l'art*, l. VI, ch. 7, le confond avec le grammairien Apollodore d'Athènes, né deux cents ans environ plus tôt, auteur d'un grand nombre d'ouvrages, et notamment de la *Bibliothèque*, ou *Traité de l'Origine des Dieux*, dont Clavier a donné une traduction française.

qui, suivant l'expression de Spartien, élevait des édifices par toute la terre (*orbem terrarum ædificans*).

Énonçons sommairement les principaux monuments attribués à Apollodore : 1° A Rome, un gymnase, un collége, un odéum, des thermes qu'on croit être ceux dont les restes subsistaient encore du temps de Palladio, qui en a donné le plan en les attribuant à Vespasien; et surtout le forum de Trajan, qui comprenait : deux bibliothèques, grecque et latine; la basilique *Ulpienne,* d'un des noms de l'empereur; des portiques, etc. Suivant Pausanias, ces bâtiments étaient couverts par une charpente en bronze. De beaux et nombreux tronçons de colonne qui en ont fait partie, longtemps enfouis sous terre, se voient maintenant établis à leur place primitive. Au centre, entre les emplacements des deux bibliothèques, s'élève encore, presque intacte, la colonne Trajane, premier exemple connu de cette sorte de monuments honorifiques, imités depuis à Rome, à Alexandrie, à Londres, à Paris, à Boulogne, à Saint-Pétersbourg, etc. L'inscription placée sur la face principale du piédestal fait connaître que cette colonne avait été votée, par le sénat et par le peuple, en mémoire des victoires de Trajan sur les Daces, ainsi que pour attester la hauteur de la montagne qui existait antérieurement en cet endroit (144 pieds suivant une partie des manuscrits d'Eutrope, 140 pieds suivant d'autres) : cette variante est malheureusement restée indécise, la statue de Trajan qui couronnait la colonne ayant été détruite ainsi que son soubassement, et remplacée par la statue de saint Pierre. Un arc de triomphe faisait également partie du forum, et l'on a longtemps pensé que c'était de cet arc que provenaient les bas-reliefs représentant les victoires de Trajan, qui, sur l'arc dit de Constantin, sont mêlés à d'autres beaucoup moins parfaits sous le rapport de l'art; mais, dans son grand ouvrage (*Architettura antica*), M. Canina émet l'opinion que ce dernier arc avait été également commencé sous Trajan, sans doute dès lors par Apollodore, et que, resté inachevé, il a été terminé par Constantin.

2° A Bénévent et à Ancône, les deux beaux arcs de triomphe qu'on y admire encore; peut-être même le pont à l'extrémité duquel est élevé l'arc d'Ancône, et le port dont Trajan dota également cette ville.

3° Enfin le pont colossal sur le Danube, ordonné par Trajan pour faciliter ses mouvements militaires. On croit qu'Apollodore en avait écrit la description. Dion Cassius et Procope en donnent des détails inexacts et exagérés, suivant la description des restes qui en subsistent par Marsigli, tome II de son *Danubius perlustratus*.

Un jour que Trajan entretenait Apollodore des grands travaux qu'il lui faisait exécuter, Adrien, présent à l'entretien, y prit part. « Vous n'y en-« tendez rien, » lui dit Apollodore; « allez-vous-en peindre vos citrouilles; » genre de peinture dont s'occupait alors le futur empereur : quelques-uns parlent même de sujets obscènes.

Cependant, après avoir succédé à Trajan, Adrien avait chargé Apollodore d'élever, en l'honneur de la Lune, un colosse destiné à servir de pendant à celui de Néron. Mais bientôt il l'exila, par ressentiment ou par jalousie contre lui, peut-être aussi contre la mémoire de Trajan. Il fit détruire, au grand regret des Romains, l'odéum construit par Apollodore. Il en fut de même du pont sur le Danube, ce qu'on peut attribuer du reste à la politique d'Adrien envers les Daces toute différente de celle de Trajan. Dans son exil, Apollodore écrivit un *Traité des machines de guerre* (Πολιορκητικά) : en tête est une préface par laquelle il l'adresse à Adrien, en même temps qu'à des ouvriers qu'il avait instruits, s'excusant des fautes qu'il a pu y commettre, regrettant les temps heureux où il avait sous les yeux tant d'hommes et de machines de guerre, et en référant aux lumières et à l'indulgence de l'empereur.

A son tour, Adrien ayant seulement alors composé le projet ou même achevé l'exécution du double temple de Vénus à Rome (qui existe encore en grande partie), il en envoya le dessin à Apollodore, soit pour lui faire voir qu'il pouvait se passer de lui, soit pour lui demander son avis. Apollodore critiqua les dimensions du temple, et ajouta : « Si les déesses voulaient se lever et sortir, elles ne le pourraient pas. »

Peut-être cette critique n'était-elle pas d'accord avec les idées des anciens; car on a fait à Phidias un mérite d'avoir donné à son Jupiter Olympien une stature telle, que, debout, elle aurait dépassé la hauteur intérieure du temple; et quand même le temple eût été exécuté, il semble qu'il aurait été facile de diminuer la grandeur des déesses. Quoi qu'il en soit, Adrien fut d'autant plus affligé du reproche, qu'il ne lui semblait pas possible d'en faire disparaître le motif; et bientôt il fit mourir Apollodore, sous le prétexte de crimes imaginaires. Ch. Gourlier.

Pausanias, l. V, c. 12. — Dion, Spartien et Eutrope, sur Trajan et Adrien. — *Veteres Mathematici* (Πολιορκητικά), in-fol. — Pour la représentation des œuvres d'Apollodore, voir principalement : Bartolo, Palladio, Serlio, Piranesi, Marsigli, Gauthey (*Traité des ponts*), Canina; et les restaurations de MM. Percier, Lesueur Morey et Ballu.

APOLLODORE, fils d'Asclépiade, poëte, grammairien et mythographe grec, né à Athènes, vivait vers l'an 140 avant J.-C. Disciple d'Aristarque, de Panétius et de Diogène le Babylonien, il écrivit des ouvrages nombreux et variés, en vers et en prose. Il composa entre autres une *Chronique* en vers ïambiques (Χρονικά) divisée en quatre livres, dédiée à Attale II Philadelphe, roi de Pergame, et une *Description de la terre* (Γῆς περίοδος ou περὶ γῆς), également en vers. Les ouvrages en prose, dont il nous reste quelques fragments, sont un traité *des Dieux* (Περὶ Θεῶν), ouvrage de grammaire et de mythologie

en vingt-quatre livres, qui renfermait une interprétation allégorique et étymologique des fables, ainsi que beaucoup de notions sur les antiquités sacrées, les fêtes religieuses et les sacrifices; — sur le Dénombrement des vaisseaux Περὶ τοῦ νεῶν καταλόγου) : il s'agit du dénombrement des navires des Grecs dans Homère (*Voy.* le 2e chant de l'Iliade); —*sur Sophron* (Τὰ περὶ Σώφρονος), commentaire sur les mines de Sophron; —*sur Épicharme* (Περὶ 'Επιχάρμου), commentaire en dix livres sur les comédies; —*de l'Étymologie* ou *des Locutions attiques* (Περὶ 'Ετυμολογιῶν (ἐτυμολογουμένων) Γλῶσσαι 'Αττικαί); ouvrages fréquemment cités par Athénée, les lexicographes et les scolastiques; — *des Courtisanes d'Athènes*, Περὶ τῶν 'Αθήνησιν ἑταιρίδων; —*des Bêtes*, Περὶ Θηρίων. Le seul ouvrage sauvé des ruines de l'antiquité est un recueil de fables mythologiques, intitulé *Bibliothèque mythologique* (Βιβλιοθήκη μυθολογική), en trois livres. Selon quelques critiques, ce que nous en possédons ne serait qu'un extrait de la *Bibliothèque* d'Apollodore. D'après Clavier, Apollodore n'aurait jamais écrit une bibliothèque mythologique; et l'ouvrage qui nous est parvenu sous ce titre serait un mauvais extrait d'un grand ouvrage de ce grammairien sur les dieux. La première édition est celle qu'Argine de Spolète en a donnée avec sa traduction latine et des notes; Rome, 1550, in-8°. Commelin réimprima ce volume, 1599, in-8°; et Tannegui le Fèvre celui du texte de Commelin, Saumur, 1661, in-8°. Les meilleures éditions sont celles de Heyne, la première en 4 vol. in-12, Goettingue, 1782-1783; la seconde dans la même ville, en 1803, in-8°, 2 vol. Le professeur Sommer, de Rudolstadt, a donné en 1819 une édition abrégée de celle de Heyne. M. Westerman a publié Apollodore dans ses *Mythographes grecs*. Clavier a traduit en français la *Bibliothèque* d'Apollodore, avec des notes; Paris, 1805, 2 vol. in-8°.

Stobée, *Ecl.*, I, c. 52, éd. Heeren, vol. I, p. 1004. — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. IV, 287-299. — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. V, p. 36. — Müller, *Fragmenta historicorum Græcorum*, p. 38, éd. F. Didot. On y trouve des fragments inédits.

APOLLODORE DE CYRÈNE, le même sans doute que le fils d'Asclépiade. (*Voy.* ce nom.)

APOLLODORE, philosophe épicurien, maître de Zénon le Sidonien, vivait 80 ans avant J.-C. Il avait reçu le surnom de *Képotyran* ou *tyran du jardin* (Κηποτύραννος), à cause de l'autorité absolue qu'il exerçait sur le Jardin, c'est-à-dire l'école d'Épicure. Diogène Laërce lui attribue plus de quatre cents écrits, dont une biographie d'Épicure (περὶ τοῦ 'Επικούρου βίου).

Diogène Laërce, X, 2, 13. 25.

***APOLLODORE DE PERGAME**, rhéteur grec, né au commencement du premier siècle avant l'ère chrétienne, mort vers l'an 22 avant J.-C. Strabon, son contemporain, en parle comme d'un homme tout à fait remarquable. Il professa la rhétorique à Rome, où il fonda une école connue sous son nom, et qui rivalisait avec celle de Théodore de Gadara. Plus tard, il compta parmi ses élèves Octave, depuis empereur. Lorsque celui-ci vint en l'an 44 à Apollonie, Apollodore, alors avancé en âge, eut plusieurs entretiens avec son ancien élève. Il suivit Octave à Rome, et y fut toujours l'objet de l'estime particulière du futur empereur. Apollodore mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il ne composa qu'un très-petit nombre d'ouvrages; et encore, même après Strabon et Quintilien, qui en font mention, ne sait-on pas trop ce qu'il lui faut attribuer.

Strabon, XIII, 625. — Suétone, *Auguste*. — Quintilien, *passim*. — Tacite, *De clar. Orator.*

***APOLLODORE** (Ἀπολλόδωρος), jurisconsulte, vivait dans la première moitié du cinquième siècle. Il fut un de ceux que Théodore le Jeune chargea de la rédaction du code qui porte son nom. En 429, Apollodore reçut le titre de *comes*; puis, celui de *magister memoriæ*; enfin, celui de *comes sacri consistorii*. On a supposé que ce fut à ce jurisconsulte que Symmaque, proconsul d'Afrique en 399, adressa quelques lettres.

Codex Theodosianus, I, lit. 1 et lit. 36. — *Corpus Juris Antejustinianei*, *préface*, éd. Bonn. — Symmaque, *Epist.*, VIII, 4; IX, 1418.

APOLLODORE, nom commun à plusieurs médecins grecs, dont l'un était, suivant Pline, natif de Citium en Chypre, et l'autre, de Tarente dans la Pouille. L'un de ces médecins, qui vivait 100 ou 200 ans avant J.-C., adressa au roi d'Égypte (Ptolémée) un traité sur les vins. Comme à cette époque on ne cultivait pas encore la vigne en Italie, Apollodore recommandait dans son livre, comme les meilleurs pour la santé, les vins de Naspercènes dans le Pont, d'Orée en Eubée, de Leucas en Acarnanie, d'Ambracie dans l'Épire, et surtout le vin de l'île Péparéthos.

Un autre Apollodore, cité par le scoliaste de Nicandre, avait écrit un ouvrage sur les plantes (Περὶ βοτανῶν). Athénée attribue aussi à un Apollodore un traité sur les onguents et les couronnes (Περὶ μύρων καὶ στεφάνων). Selon Pline, Apollodore a vanté le suc des choux et des raiforts, comme un remède contre les champignons vénéneux; il a aussi écrit sur l'ortie et l'éryngium, et probablement sur les animaux venimeux. On suppose que c'est de là que Galien a tiré la composition d'un antidote contre la vipère.

Fabricius, *Bibl. græca*, IV, 299. — Schweighæuser, notes à Athénée. — Hardouin, notes à Pline.

***APOLLODORE** (*Francesco*), surnommé *il Porcia*, peintre italien, natif du Frioul, vivait à Padoue dans la première moitié du dix-septième siècle. Il excella dans le portrait, et peignit en particulier les gens de lettres ses compatriotes et contemporains.

Rudolfi, *le Maraviglie del Arte*. — Lanzi, *Storia pittorica*.

APOLLONIA. *Voy.* Apollonis.

APOLLONIDES ('Απολλωνίδης), médecin grec, natif de l'île de Cos, vécut longtemps à la cour

d'Artaxerxès-Longuemain vers 425 avant J.-C. Devenu amoureux d'Amytis, sœur de ce prince, il lui fit croire qu'elle ne guérirait d'une indisposition dont elle se plaignait qu'en se donnant tout entière à l'amour; et il fut un de ses amants. Les excès de la princesse lui ayant causé une maladie grave, et le médecin craignant d'en être lui-même atteint, s'éloigna d'elle. Mais Amestris, mère d'Amytis, obtint qu'on lui livrât Apollonides : elle lui fit souffrir pendant deux mois d'horribles supplices, et finit par le faire enterrer vif le jour même de la mort de sa fille.

Ctésias, *De rebus Persicis*, p. 71, 74, édition de Bähr.

*APOLLONIDES DE CHIO, citoyen influent de cette île au temps de l'expédition d'Alexandre en Perse, vivait dans la première moitié du quatrième siècle avant J.-C. Lorsque, en l'an 332, les lieutenants d'Alexandre, Hégéloque et Amphotère, vinrent s'emparer de l'île, Apollonides fut puni de son opposition à la cause macédonienne : Hégéloque le conduisit vers Alexandre, qui se trouvait alors occupé à jeter les fondements d'Alexandrie : le conquérant fit mettre à mort quelques-uns des prisonniers, et commua la peine d'Apollonides en celle de la détention à Éléphantis, dans la haute Égypte. A partir de ce moment, on perd la trace de ce personnage.

Arrien, *Anabasis*, III, 2. — Quinte-Curce, IV, 5.

*APOLLONIDES, gouverneur d'Argos, vivait dans la première moitié du quatrième siècle avant l'ère chrétienne. Cassandre le fit gouverneur d'Argos vers l'an 315 avant J.-C. Il envahit alors l'Arcadie, surprit la nuit une ville du nom de Stymphale, et s'en empara. Les Argiens, ennemis de Cassandre, profitèrent de l'absence de son lieutenant pour inviter Alexandre, fils de Polysperchon, à s'emparer d'Argos. Informé du fait, Apollonides revient dans cette ville, et se rend au sénat, où il trouve cinq cents de ses adversaires réunis. Aussitôt il fait fermer toutes les issues, et ordonne de mettre le feu au lieu de réunion. Tous les assistants périrent. D'autres Argiens, également opposés à Cassandre, furent ou exilés, ou mis à mort. C'est tout ce qu'on sait d'Apollonides.

Diodore de Sicile, XIX, 63.

*APOLLONIDES ou APOLLONIDAS *de Sicyone* vivait dans la dernière moitié du deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Il assista en l'an 186 à l'assemblée des Achéens à Mégalopolis, au moment même où, pour avoir leur alliance, Eumènes, roi de Pergame, leur faisait offrir une somme considérable. Mais Apollonides fit si bien ressortir l'indignité d'une telle offre de la part d'un roi étranger, qu'elle fut unanimement refusée. Dans une autre occasion, il défendit à Rome la cause des Achéens, accusés devant le sénat par les Spartiates. Cette mission eut encore un plein succès. Lorsque plus tard, en 169 avant J.-C., la guerre éclata entre Persée et les Romains, les Achéens eurent à examiner la conduite qu'ils auraient à tenir dans cette conjoncture. Apollonides conseilla à ses concitoyens de ne se pas prononcer immédiatement à cet avis; ou se tint en observation et sur la défensive.

Polybe, XXIII et XXVIII.

APOLLONIDES DE NICÉE, grammairien grec, vivait dans la première partie du premier siècle avant l'ère chrétienne. Il écrivit sur les Silles de Timon un commentaire en plusieurs livres qu'il dédia à Tibère, et dont il ne reste que quelques fragments, ainsi que de ses autres œuvres en assez grand nombre, dont voici l'énumération : un *commentaire* du discours de Démosthène sur l'ambassade (Περὶ παραπρεσβείας), commentaire attribué à tort à un autre Apollonides : Ammonius, au mot ὄφλειν, mentionne cet ouvrage; — Περὶ παροιμιῶν : cet écrit sur les Proverbes est cité par Étienne de Byzance; — Περὶ κατεψευσμένων ou Περὶ κατεψευσμένης Ἱστορίας : ce traité des fictions en matière historique est encore cité par *Ammonius* et par l'écrivain anonyme d'une Vie d'Aratus; — une œuvre sans titre, où il est question d'un écrit d'Ion appelé Τριαγμοί.

Il y eut un autre Apollonides, géographe et historien, qui décrivit le Pont et l'Arménie, et que cite Strabon; Pline en parle également. Enfin il est question, dans le scoliaste d'Apollonius de Rhodes, d'un périple d'Europe par un Apollonides.

Diogène Laërce, IX, 109. — Harpocration, au mot Ἴων. — Strabon, VIII, 309 et *passim*. — Le scoliaste sur Apollonius de Rhodes, II et IV.

APOLLONII (*Guillelmus*). *Voy.* APOLLONIUS.

APOLLONIO ou APOLLONIUS, surnommé *le Grec*, et peintre, vivait au commencement du treizième siècle. Il a fait quelques mosaïques dans l'église de Saint-Jean de Florence. Andrea Tafi fut son élève, et Vasari parle de lui à propos du premier de ces artistes.

Vasari, *Vite de' Pittori*, etc. — Lanzi, *Storia pittorica della Italia*.

*APOLLONIO (*Jacopo*), peintre, né en 1584 ou 1586. Il fut un des meilleurs élèves des Bassan, mais il n'atteignit pas ses maîtres. Toutefois, il excella dans le paysage. Il a peint avec supériorité un *Saint Sébastien* pour l'église de ce nom à Bassano, puis un *Saint François* et une *Madeleine* pour la cathédrale de la même ville.

Vasari, *Vite de' Pittori*. — Lanzi, *Storia pittorica della Italia*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

APOLLONIS ou APOLLONIA, femme d'Attale Ier, roi de Pergame, naquit à Cyzique vers 220 av. J.-C. Elle eut quatre fils, Eumènes, Attale, Philétère et Athénée, qui vécurent dans une telle union, que, lorsque l'aîné fut monté sur le trône, les trois autres lui servirent de gardes. Ils conservèrent pour leur mère un attachement invariable; et lorsqu'ils allèrent la voir à Cyzique, où elle s'était retirée après la mort de son mari, ils la placèrent au milieu d'eux, et ayant entrelacé leurs bras autour d'elle, ils la conduisirent ainsi dans les temples, et la promenèrent dans la

ville, au milieu d'un nombreux cortége. Après sa mort ils lui érigèrent un temple à Cyzique, sur les colonnes duquel étaient placées dix-neuf tablettes, sculptées en bas-relief, qui retraçaient les traits les plus touchants de l'histoire et de la mythologie relatifs à l'amour filial. Au bas de ces tablettes étaient des inscriptions en vers, qui nous ont été conservées dans le manuscrit de l'*Anthologie* du Vatican. Elles ont été publiées par Frédéric Jacobs, dans le 2e volume de l'ouvrage intitulé *Exercitationes criticæ in Scriptores veteres;* Leipsiæ, 1797, in-8°; et par Chardon de la Rochette, *Magasin encyclopédique,* 5e année, t. VI, p. 139; etc.

Polybe. — Pausanias. — Strabon. — Clavier, dans la *Biographie universelle.*

APOLLONIUS (Ἀπολλώνιος), nom commun à un grand nombre de médecins grecs, dont les principaux sont :

I. Apollonius Stratonius (ὁ Στράτωνος) vivait vers le troisième siècle avant J.-C. Il était de l'école d'Érasistrate. Galien nous a transmis de lui, d'après un ouvrage qu'il écrivit sur cette matière, une triple définition du pouls. Toutefois, on suppose avec quelque raison qu'il est le même qu'un Apollonius surnommé *Memphites.*

Galien, *De Differ. Puls.*, lib. IV, cap. 17, 2; XIII, p. 843; éd. Kuhn.

II. Apollonius *l'Hérophilien* (ὁ Ἡροφίλειος) vivait vers le deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Disciple d'Hérophile, il vint à Alexandrie sous les Ptolémées, et s'y fit, comme médecin, une grande réputation. On n'a point d'autres détails sur sa vie. Athénée nous a conservé un extrait de son ouvrage Περὶ μύρων : l'auteur y fait connaître les pays qui excellaient dans la préparation de certains parfums ; il y est parlé aussi d'une Stratonice fille ou femme d'Eumènes II, roi de Pergame, de 197 à 159 avant J.-C. Mais le principal ouvrage d'Apollonius fut un traité intitulé Εὐπόριστα φάρμακα ou βοηθήματα : Galien le cite souvent; il ajoute même qu'on y trouve très-bien résumées les observations d'Archigènes sur le même sujet. C'est de ce traité qu'il est sans doute question dans Oribase. Il en existe dans la bibliothèque de Paris un fragment manuscrit mentionné par Cramer.

Cœlius Aurelianus, *De morb. Acut.* lib. II, cap. 28, p. 139. éd. Amman. — Athénée, lib. XV, cap. 38.— Cramer, *Anecd. græc.*, vol. I, p. 395, édit. Paris. — Oribase, *Eupor. ad Eunap.*, lib. I, *procem.*— Galien, *De compos. Medic. sec. loc.*, lib. II, cap. 1 et 2; lib. V, cap. 5; lib. VI, cap. 9.

III. Apollonius l'Empirique (ὁ Ἐμπειρικός), médecin, vivait, selon toute probabilité, vers le deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Au rapport de Celse, il succéda à Sérapion d'Alexandrie, et précéda Héraclides de Tarente. Il appartenait à la secte des *empiriques ;* et c'est de lui sans doute qu'il est question dans un passage altéré, reproduit dans l'ouvrage de Cramer : *Anecdota Græca Parisiensia.* Il écrivit d'ailleurs, pour combattre l'ouvrage de Zénon sur les Χαρακτῆρες dans Hippocrate, un livre qui lui valut une réplique du philosophe, et qu'il ne faut pas confondre avec une réfutation publiée par Apollonius Byblas.

Celse, *De Medic.* lib. I, *præf.* — Galien, *De Meth. med.* lib. II, cap. 7; *Comment. II in Hippocr. Epid.*, III, § 5, t. XVII, ed. Kühn.— Cramer, *Anecd. græc.*, vol. I, p. 395, 122, édit. Paris.

IV. Apollonius (*Glaucus*) vivait probablement vers le deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Il fut l'auteur d'un traité *de Interioribus* en plusieurs livres, dont Cœlius Aurelianus cite un passage.

V. Apollonius (Ὀργανικός) vivait vers le deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Galien cite quelques-unes de ses formules. Peut-être cet Apollonius est-il identique avec Apollonius Hérophilien.

Galien, *De compos. Medicam. sec. gen.* lib. V, cap. 15, t. XIII, p. 856, éd. Kühn.

VI. Apollonius de Pruse (ὁ Προυσιεύς) vivait vers le deuxième siècle avant l'ère chrétienne; Soranus en parle à propos de la meilleure manière d'extraire le *placenta* après l'accouchement.

Soranus, *De Arte obstetr.*, p. 95, éd. Dietz.

VII. Apollonius *l'Animal* (ὁ Θήρ) vivait vers le premier siècle avant l'ère chrétienne. Érotien cite un passage de l'ouvrage d'Apollonius sur certaines difficultés grammaticales du temps d'Hippocrate, et Oribase emprunte à son traité de chirurgie un procédé de traitement dans le cas de fracture de la mâchoire.

Érotien. *Gloss. Hippocr.*, p. 86, éd. Franzius. — Oribase, *Collect. Medic.* lib. XLVIII, cap. 40, in Mai, *Class. Auct. e Vatic. Codic.*, Rome, § 8, t. IV, p. 105.

VIII. Apollonius *le Serpent* (Ὄφις) vivait probablement dans le premier siècle avant J.-C. Il a résumé le traité de Bacchius sur les expressions surannées qui se trouvent dans Hippocrate, mais il n'existe rien de son livre.

Érotien, *Gloss. Hippocr.*, p. 8, éd. Franz.

IX. Apollonius de Tarse (ὁ Ταρσεύς), vivait vers le premier siècle avant l'ère chrétienne. Galien cite quelques-unes de ses prescriptions. On ne sait rien de la vie d'Apollonius.

Galien, *De compos. Medic. sec. Locos,* lib. V, cap. 13, t. XIII, p. 843; éd. Kühn.

X. Apollonius de Pergame (ὁ Περγαμηνός) vivait vers le premier siècle avant l'ère chrétienne. Il paraît avoir écrit sur la chirurgie ou la médecine un ouvrage dont on n'a même plus le titre; mais on en trouve un extrait dans Oribase. Apollonius y conseille l'emploi, dans certains cas, de la scarification des jambes, de préférence à la saignée. Un autre passage est relatif à l'hydrophobie : l'auteur cité prétend qu'il est impossible qu'on en guérisse lorsqu'elle résulte de la morsure d'un chien enragé. Apollonius est encore mentionné dans Varron, Columelle et Pline.

Varro, *De Re rustica,* lib. I, cap. 8. — Colum., *De Re rust.*, lib. I, cap. 1, § 9. — Pline, *Hist. nat.*, Index, lib. X. — Oribase, *Synops.*, lib. I, cap. 14, p. 10, lib. VIII, cap. 13. — *Veterum et clar. medic. græcor. var. opusc.*; Moscou, 1808.

XI. Apollonius Citiensis ou *de Citium*, dans l'île de Chypre, vers l'an 70 avant J.-C. Il était disciple de Zopyre, chirurgien d'Alexandrie, et se trouve plusieurs fois cité par Érotien et par Cœlius Aurélianus, qui lui attribue un livre *De epilepticis*. Il serait difficile de le reconnaître au milieu de nombreux médecins cités par Galien, et qui tous portent le nom d'*Apollonius*. Il ne nous reste d'Apollonius de Citium qu'un Commentaire sur le *Traité des articulations d'Hippocrate*, publié par Dietz dans les *Schol. in Hippocrat. et Galen.*, t. I, p. 1-50.

Kühn, *Addit. ad Elench. medic. veter.* — Fabricius, *Bibl. græc.*, t. XIII, p. 17 et suiv. — Ch.-F. Harless. *Anal. hist. de Archigene medico et de Apolloniis medicis*, etc.; Bamberg, 1816, in-4°. — Ersch et Gruber, *Encyclop. allemande.*

APOLLONIUS (Ἀπολλώνιος), nom commun à plusieurs sculpteurs grecs, dont le principal est *Apollonius d'Athènes*, fils de Nestor, auteur d'une magnifique statue d'*Hercule*, dont il ne reste plus qu'un fragment admirable, connu des artistes sous le nom de *Torse du Belvédère*. Jules II le fit placer au jardin du Vatican, avec l'*Apollon* et le *Laocoon*. Il y a servi longtemps aux études des plus grands maîtres, tels que Michel-Ange, Raphaël, Carache. Ce précieux reste a été découvert, vers la fin du quinzième siècle, près du théâtre de Pompée, aujourd'hui *Campo-di-Fiore*. A en juger par la forme de l'inscription gravée sur le marbre, Apollonius florissait au premier siècle de l'ère chrétienne.

Apollonius d'Athènes, fils d'Archias, est l'auteur d'une statue de bronze représentant un jeune héros. La tête de cette statue a été trouvée dans les ruines d'Herculanum.

Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5. — Sillig, *Catalog. Artificum.* — Winckelmann, *Histoire des arts.*

APOLLONIUS *de Rhodes*, architecte grec, a fait, de concert avec *Tauriscus de Tralles*, fils d'Artémidore, le fameux groupe d'*Amphion et Zéthus attachant Dircé aux cornes d'un taureau sauvage* qu'on appelle *le taureau de Farnèse*, nom du palais où ce groupe avait été conservé. Selon Pline, il avait été apporté de Rhodes à Rome par Asinius Pollio, et était sculpté en un seul bloc de marbre. Il n'y a d'antique que la moitié inférieure de la figure de Dircé, les deux troncs et une jambe de Zéthus et d'Amphion; le reste a été médiocrement restauré par B. Bianchi, de Milan. Les figures sont élégantes et parfaitement posées, mais elles sont trop isolées, en sorte que les masses de lumière et d'ombre ne sont pas assez liées par les demi-teintes. Il paraîtrait par là que les statuaires anciens ne s'attachaient pas assez à combiner les effets de lumière. Ce beau groupe, que l'on croit contemporain de celui de Laocoon, et dont les débris furent trouvés au seizième siècle dans les bains de Caracalla, se conserve aujourd'hui dans la cour du musée Bourbonien à Naples. Apollonius et son frère Tauriscus paraissent avoir vécu 200 ans avant J.-C. Winckelmann a signalé les parties anciennes et celles qui ont été retouchées postérieurement.

Pline, XXXVI, 4, 10. — Winckelmann. — Müller, *Archæol. der Kunst.*

APOLLONIUS *de Rhodes* (Ἀπολλώνιος ὁ Ῥόδιος), poëte grec, naquit à Alexandrie ou à Naucratès, sous le règne de Ptolémée-Philadelphe, environ 237 ans avant l'ère vulgaire, et mourut dans la 15e année du règne de Ptolémée-Épiphane (186 avant J.-C.). Il était fils de Sillée ou Illée, et disciple du poëte Callimaque. Apollonius avait pris pour modèle Homère, et conçut fort jeune le plan de son poëme épique sur l'Expédition des Argonautes (Ἀργοναυτικά). Cette production excita contre lui l'envie de ses rivaux. De ce nombre fut son maître Callimaque, qui ne borna pas sa jalousie à des traits satiriques : il persécuta Apollonius, qui se vit forcé à quitter sa patrie et à chercher un asile dans l'île de Rhodes, où il professa la littérature, retoucha son poëme, et reçut des habitants le titre de *Citoyen de Rhodes*, surnom qu'il a conservé. Il avait passé dans cette île une grande partie de sa vie, lorsque les habitants d'Alexandrie, sans doute après la mort de Callimaque, le rappelèrent dans sa ville natale. Après la mort d'Ératosthène, il le remplaça comme bibliothécaire du musée d'Alexandrie.

Le style des *Argonautiques* est élégant et harmonieux, mais il porte déjà le cachet de la décadence. Le caractère de Jason, qui est le héros du poëme, n'est point assez développé. L'épisode de l'amour de Médée se fait remarquer par son énergie croissante. En général, l'auteur affecte l'érudition dans le récit des aventures qui composent ce poëme, où se trouvent cependant quelques descriptions heureuses. Il fut l'objet de plusieurs commentaires de ses contemporains, et les scolies qui nous restent sont un abrégé de Lucillus de Tharra, de Sophocle, de Théon et d'autres. Il fut traduit en latin par P. Terentius Varro Atacinus. Le poëme des *Argonautiques* de Valérius Flaccus est une imitation de celui d'Apollonius. Les manuscrits qui nous sont parvenus de ce poëme épique en quatre chants étaient remplis de fautes qui ont été en partie corrigées dans l'édition *princeps*, publiée à Florence en 1496, in-4°, par J. Lascaris, avec les scolies. (Laurent-F. Alopa), ainsi que dans celle de Leyde en 1641, avec des commentaires, et dans celle de Fr.-Phil. Brunck; Strasbourg, 1780, in-8°. L'édition la plus récente, soigneusement collationnée sur les manuscrits, est de M. Wellauer; Leipzig, 1828, 2 vol. in-8°. Caussin, professeur au collége de France, a donné en 1802 une traduction française d'Apollonius de Rhodes, sous le titre de *l'Expédition des Argonautes, ou Conquête de la Toison d'or;* Paris, 1802; elle a été reproduite dans le *Panthéon littéraire*. Parmi les poëmes d'Apollonius qui ont

été perdus, on regrette particulièrement celui qui concernait l'origine des villes (κτίσεις).

M Weichert, *Uber das Leben und Gedicht des Apollonius* (sur la vie et le poëme d'Apollonius); Meissen, 1821. — Schoell, *Histoire de la litterature grecque*, t. III, p. 115. — E. Gerhard, *Lectiones Apollonianæ*.

APOLLONIUS *le Pergéen* (Ἀπολλώνιος Περγαῖος), ou *de Perga* en Pamphylie, mathématicien grec, disciple d'Archimède, vivait, sous le règne de Ptolémée-Philopator (222 à 205 de J.-C.), à Alexandrie, où, d'après Pappus, il avait été attiré par la réputation d'Aristarque de Samos : on ne sait rien de sa vie. Apollonius de Perga est l'auteur d'un ouvrage sur les *Sections coniques*, Κωνικὰ Στοιχεῖα, en huit livres, dont il ne nous reste que les quatre premiers dans le texte original, avec les commentaires d'Eutocius. Les livres cinq et sept ne se trouvent que dans une traduction arabe, et le huitième a été rétabli par Ed. Halley, d'après les arguments conservés dans les *Lemmes* de Pappus. Cet ouvrage d'Apollonius fait époque dans l'histoire des mathématiques, et les quatre premiers livres paraissent contenir plus de choses que n'en avaient encore exposées les géomètres qui l'avaient précédé. Ces livres traitent des définitions, des propriétés élémentaires des sections coniques, de leurs diamètres, tangentes, asymptotes, intersections réciproques. Tandis que les anciens géomètres supposaient le plan coupant perpendiculairement un côté du cône, et employaient par conséquent trois cônes distincts pour obtenir ce que depuis Apollonius on nomme ellipse, parabole et hyperbole, celui-ci tira toutes les sections du cône oblique à base circulaire, et leur assigna les noms qu'elles portent aujourd'hui.

Deux autres ouvrages de ce mathématicien, Περὶ Ἐπαφῶν, ou du *Contact des lignes droites et des cercles*, et Ἐπίπεδοι τόποι, *des Plans*, ne nous sont parvenus que mutilés, et nous n'avons presque rien de celui des *Inclinaisons*, περὶ Νεύσεων, et absolument rien des deux livres intitulés Περὶ Χωρίου Ἀποτομῆς. Enfin l'ouvrage Περὶ Λόγου ἀποτομῆς, *de Sectione rationis*, en deux livres, s'est conservé en arabe. Apollonius est un des quatre auteurs que nous devons regarder comme les pères des sciences mathématiques.

La seule édition grecque des *Sections coniques* est celle d'Oxford, 1710, in-fol., que Dav. Grégory avait commencée et qu'Edmond Halley a achevée. Elle renferme : 1° en grec, les quatre premiers livres, d'après deux manuscrits avec la traduction latine de Fred. Commandini, qui avait paru à Bologne, 1566, in-fol., mais que Halley a corrigée ; et avec les Lemmes de Pappus et les commentaires d'Eutocius ; — 2° les livres cinq à sept en latin, d'après deux traductions faites sur deux traductions arabes : la première traduction latine, rédigée par Abr. Echellensis, avait été publiée par J.-Alph. Borelli ; Florence, 1661, in-fol. ; la seconde, par Ch. Ravius, avait paru à Kiel, 1669, in-8° ; — 3° le livre huitième, rétabli par Halley ; — 4° l'ouvrage de Sérénus. La restitution de l'ouvrage *de Tactionibus* avait été tentée d'abord par Fr. Viéta, mathématicien français, dans son *Apollonius Gallus*, qui parut en 1600, et par Marin Ghetaldus, dans son *Apollonius redivivus* ; Venet., 1607, in-4°. J. Lawson publia à Londres, 1775, in-4°, *The two books of Apollonius concerning tangents, as they have been restaured by Fr. Vieta and Marin Ghetaldus*. Cette restitution fut faite avec plus de succès, et en grec, par G. Camerer, qui la publia à Gotha, 1795, in-8°. Edmond Halley, avant de faire paraître son édition des Sections coniques, publia une traduction latine de l'ouvrage *De sectione rationis*, faite sur l'arabe, avec la restitution, par pure conjecture, du traité *De sectione spatii*. Ce volume fut publié à Oxford, 1706, in-8°.

Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, t. III, p. 363-366. — Bayle, *Dictionnaire critique*. — Viviani, *Præf. op. de Max. et Min.* — Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. IV. — Montluca, *Hist. des Mathematiques*.

APOLLONIUS, surnommé *Molon*, orateur et rhéteur, vivait vers la dernière moitié du premier siècle avant l'ère chrétienne. Envoyé en ambassade à Rome par les Rhodiens, il fut le premier Grec qui sut s'exprimer devant le sénat sans interprète. Cicéron devint son disciple ; et lorsque le grand orateur vint séjourner à Rhodes, il alla redemander à Apollonius de nouvelles leçons. Jules César se l'attacha comme interprète. Les écrits d'Apollonius ne nous sont point parvenus. Phæbammon cite la définition qu'il a donnée d'une figure de rhétorique (Walz, *Rhetores Græci*, vers 494). L'historien Josèphe (*contre Apion.*, lib. II) reproche à Apollonius d'avoir parlé injustement de Moïse.

Cicéron, *De Oratore*, I, 7, 28, avec les notes de Müller, 1819 ; *Brutus*, 89, 90, 91. — Denys d'Halicarnasse, cap. 8. — Suétone, *Julius Cæsar*, cap. 4, annoté par Casaubon. — Val.-Max., II, cap. 3. — Quintilien, *Inst. Orat.*, III, cap. 1, avec les notes de Spalding, XII, cap. 6. — Westermann, *Geschichte der Beredtsamkeit in Griechenland*, 1833.

***APOLLONIUS**, surnommé *le Sophiste*, pour le distinguer des autres littérateurs de ce nom, était le plus ancien des lexicographes, et vivait à Alexandrie du temps d'Auguste. Il était fils du grammairien Archibius. Il est auteur d'un *Lexique des mots dont Homère s'est servi* (Λέξεις Ὁμηρικαί), ouvrage d'une grande utilité, quoiqu'il soit fortement interpolé. D'Ansse de Villoison en a donné la première édition ; Paris, 1773, en 2 vol. in-4° ; Hermann Tollius la fit réimprimer à Leyde, 1788, in-8°.

Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. I, p. 43 ; et t. V, p. 3.

APOLLONIUS *de Tyane* (Τυαναῖος), célèbre philosophe mystique, né à Tyane, bourg de la Cappadoce, environ quatre ans avant J.-C. ; mort à Éphèse vers l'an 97, sous le règne de Néron. Il faisait remonter son origine aux anciens fondateurs de Tyane. Nous ne discuterons pas sur sa prétendue incarnation avec Protée, que Tillemont attribue au pouvoir du démon. Placé à

l'âge de quatorze ans sous la direction d'Euthydème, professeur de rhétorique à Tarse, il fut tellement choqué du désordre des habitants de cette ville, qu'il obtint de son père de la quitter pour se rendre à Ægé, ville voisine. A l'exemple de Pythagore, dont il avait adopté les doctrines, il ne se nourrissait que de légumes, s'abstenait du vin et des femmes, donnait son bien aux pauvres, vivait dans les temples, apaisait les séditions, et instruisait les hommes. Par son genre de vie, par son langage sententieux et obscur, il fit impression sur le vulgaire, et se fit de nombreux disciples. Les artisans quittaient leurs métiers; les villes même lui envoyaient des députés; les Arabes chantaient ses louanges. Il conversa, dit-on, avec les brahmanes des Indes, avec les mages des Perses, les prêtres de l'Égypte, et s'en fit admirer. A Hiérapolis, ville de Syrie située, dit-on, sur l'emplacement de l'ancienne Ninive, à Éphèse, à Smyrne, à Athènes, à Corinthe et dans d'autres villes de la Grèce, Apollonius parut en précepteur du genre humain, visitant les temples, corrigeant les mœurs, et prêchant la réforme de tous les abus. Il ne put d'abord être admis aux mystères d'Éleusis, dont il fut exclu comme magicien; ce fut seulement à la fin de sa carrière que cet interdit fut levé. Le même motif le fit exclure de l'antre de Trophonius, où il entra de force. A Rome, où il était venu pour voir de près, disait-il, quel animal c'était qu'un tyran, il parla contre l'usage des bains publics et fit même des miracles. Ayant rencontré le convoi funèbre d'une jeune fille de famille consulaire, il s'approcha du lit sur lequel on la portait, la toucha, prononça quelques paroles mystiques, et la fille qu'on croyait morte s'éveilla, et retourna à la maison de son père. Ses parents lui offrirent une grande somme; mais l'opérateur du miracle la refusa, et la donna en dot à la jeune fille. Un jour la multitude était consternée à la vue d'une éclipse de soleil, accompagnée de tonnerre. Apollonius regarda le ciel, et dit d'un ton prophétique : « Quelque chose de grand arrivera, et n'arrivera pas. » Trois jours après, la foudre tomba sur la table de Néron, et renversa la coupe que ce tyran portait à sa bouche. Le peuple ne manqua pas de croire qu'Apollonius avait voulu dire qu'il s'en fallait peu que l'empereur ne pérît.

Vespasien, qui l'avait connu à Alexandrie, le regardait comme un homme divin, et lui demandait des conseils. Apollonius lui en donnait avec toute la liberté que pouvait permettre son immense renommée. Il avait déjà usé de cette liberté dans d'autres cours. Néron ayant un jour chanté en plein théâtre dans les jeux publics, Tigellin demanda à Apollonius ce qu'il pensait de Néron : « J'en pense beaucoup plus honorablement que vous, répondit-il; vous le croyez digne de chanter, et moi de se taire. » — Le roi de Babylone lui demandait un moyen de régner sûrement; Apollonius lui répondit : « Ayez beaucoup d'amis, et peu de confidents. » Un eunuque ayant été surpris avec une concubine du même roi, le prince voulut savoir d'Apollonius comment il devait punir le coupable : « En lui laissant la vie, » dit Apollonius. Et comme le roi paraissait surpris de cette réponse, il ajouta : « S'il vit, son amour fera son supplice. » — Apollonius fut accusé de magie sous Domitien. Ce prince ordonna qu'on lui coupât les cheveux et la barbe : « Je n'attendais pas, dit Apollonius en riant, que mes cheveux et les poils de ma barbe dussent courir quelques risques dans cette affaire. » L'empereur, irrité de cette raillerie, commanda qu'on lui mît les fers aux pieds et aux mains, et qu'on le menât en prison : « Si je suis magicien, ajouta Apollonius, comment viendrez-vous à bout de m'enchaîner? » Un espion du prince étant venu le trouver en prison, et feignant de plaindre son sort, lui demanda comment ses jambes pouvaient supporter les entraves qui les serraient? « Je n'en sais rien, répondit Apollonius; mon esprit est ailleurs. » Il mourut quelque temps après. On lui érigea des statues, et on lui rendit les honneurs divins; il fut respecté par Néron, honoré par Vespasien. Éphèse, Rhodes et la Crète prétendent avoir droit à sa tombe, comme étant le lieu où il mourut. Le bourg de Tyane, qui lui dédia un temple, obtint en son honneur le droit de cité sacrée, ce qui lui donnait le droit d'élire ses magistrats.

Lampridus atteste que l'empereur Alexandre Sévère avait dans son oratoire, parmi les portraits du Christ, d'Abraham et d'Orphée, placé celui d'Apollonius. Selon Vopiscus (*Vie d'Aurélien*), Aurélien ayant projeté la destruction de la ville de Tyane, en fut détourné par Apollonius, qui lui apparut et lui donna des conseils salutaires. Cet historien en parle avec la plus grande vénération : « Ancien philosophe, dit-il, vrai ami des dieux; sa doctrine, sa sagesse, lui ont acquis la plus grande célébrité; on devrait l'honorer comme un être supérieur à l'humanité...... Fut-il jamais un mortel plus vénérable, plus saint, plus sublime, plus divin? Il a rendu la vie à des mortels; il a fait et dit des choses qui passent les bornes des facultés humaines. Qui voudra les connaître, doit lire les écrivains grecs qui les ont consignées dans sa vie. Pour moi, si je prolonge ma carrière, je publierai, sous les auspices d'un homme aussi grand, les actions qui l'ont illustré : non que sa mémoire, pour être plus vénérée, ait besoin de ma plume; mais afin de contribuer à répandre parmi les hommes la connaissance de ce qui est digne de leur admiration. » Jusqu'au cinquième siècle, même chez les chrétiens, la réputation d'Apollonius fut soutenue. Léon, ministre du roi des Visigoths, invita Sidoine Apollinaire, évêque d'Auvergne, à lui traduire la vie du philosophe Apollonius, écrite par Philostrate. L'évêque choisit l'exemplaire le plus correct, sur lequel il fit sa traduction et l'envoya au ministre, par une lettre dans laquelle

de Bruges, et mourut aux îles Canaries, dans sa traversée au Pérou. On a de lui deux ouvrages fort curieux : *Libri quinque de Peruviæ regionis inter novi orbis provincias celeberrimæ inventione et rebus in eadem gestis;* Anvers, 1567, in-8°; — *de Navigatione Gallorum in terram Floridam, deque clade an.* 1565 *ab Hispanis accepta;* ib., 1568, in-8°.

Jöcher, *Lexicon*, avec le supplément d'Adelung.

APOLLONIUS ou **APOLLONII** (*Guillaume*), théologien réformé, né à Veere, dans la Zélande, au commencement du dix-septième siècle, mort en 1657. Il a publié *Disputationes de lege Dei;* Middelbourg, 1655, in-12. Mais il est surtout connu pour sa controverse avec Nic. Vedel sur les limites du pouvoir du souverain dans les affaires ecclésiastiques : *Jus majestatis circa sacra, seu de jure magistratus circa res ecclesiasticas, contra Nic. Vedelii tractatum de episcopatu Constantini Magni;* Middelbourg, 1642, in-8°; controverse dont Chr. Thomasius a rendu compte dans son *Historia contentionis inter Imperium et sacerdotium;* Halle, 1722, in-8°.

Chalmot, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden*, I, 302.

APOLLONIUS COLLATIUS. *Voy.* COLLATIUS.

**APOLLOPHANES* ('Απολλοφάνης), poéte comique, vivait vers l'an 400 avant J.-C. Suidas lui attribue cinq comédies : il existe quelques fragments de trois de ces pièces, mais rien des deux autres.

Meincke, *Historia Comicorum græcorum*, p. 266. — Bode, *Geschichte der Hellenischen Komik*, I, 390. — Harpocration, sub voce Ἀδελφίζειν. — Fabric., *Bibl. græc.* — Pauly, *Real-Encycl.*

APOLLOPHANES (Ἀπολλοφάνης), médecin d'Antiochus Soter, vivait vers le milieu du troisième siècle avant l'ère chrétienne. Outre qu'il se distingua dans son art, il fit encore, dans une circonstance importante, preuve d'un grand dévouement pour la chose publique. Le premier ministre d'Antiochus faisait peser sur les populations un joug de fer; les victimes de ses violences et de ses concussions, osant à peine faire entendre quelques plaintes, Apollophanes eut le courage de parler, et de faire connaître à Antiochus la vérité tout entière; il lui montra en même temps qu'il avait tout à craindre de son ambitieux ministre : l'avis fut écouté, et le ministre Hermias, attiré dans une promenade, fut mis à mort, sur un ordre du monarque. Les conseils de son médecin furent encore utilement suivis dans une autre occasion : ce fut pendant une expédition contre la Cœlésyrie qu'on s'empara, suivant son avis, de la ville de Séleucie. A la mort d'Antiochus, Apollophanes fonda à Smyrne une école où s'enseignaient les doctrines d'Érasistrate.

Strabon, *Geog.* — Polybe, *Hist.*, V, 56. — Cœlius Aurel., *De Morb. acut.*, II, 33. — Pauly, *Real-Encyclopædie.*

***APONTE** (*Sébastien* D'), sculpteur espagnol. Il serait difficile de préciser l'époque où il vivait. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il sculpta les stalles du chœur de l'église de Medina del Campo.

Ponz, *Viage in España.* — Bermudez, *Diccionario historico*, etc.

***APONTE** (*Vascus Ægidius*), historien et généalogiste espagnol, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il exerça les fonctions de *notarius* à Grenade. Il a laissé manuscrit un ouvrage intitulé *Lucero de nobleça*, ou *Lucifer hispanicæ nobilitatis*, augmenté ensuite par Villegay, évêque d'Avila.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — G. Ernesti de Franckenau, *Biblioth. hispanica.*

***APONTE** (*Pierre*), évêque de Majorque et théologien, vivait au commencement du seizième siècle. Il fut d'abord inquisiteur apostolique dans la province d'Aragon et aux îles Baléares, d'où il s'éleva aux honneurs épiscopaux. En 1519 il écrivit, sur l'invitation de Léon X, un *Breviarium ordinis Redemptorum SS. Trinitatis.* D'Aponte avait lui-même fait partie de cet ordre monastique.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

APONUS (*Petrus*). *Voy.* ABANO (*Pierre*).

***APOSTOLI** (*Giovanni-Francesco*), poëte italien, natif de Montferrat, vivait dans la dernière moitié du seizième siècle. Il professa les humanités à Casale, et devint membre de l'Académie *degl' Illustrati* de la même ville. Il se fit surtout connaître comme poëte latin. Tiraboschi lui accorde de la facilité, et Vallauri vante la délicatesse de pensées qui règne dans quelques-uns de ses vers. La satire est le genre qu'il cultiva de préférence.

On a de lui : *Succisivæ Horæ*, poëme latin, publié à Milan en 1580; à Pavie, en 1588; à Asti, en 1597. Ces éditions successives peuvent surprendre; car le poëme d'Apostoli avait occasionné les plaintes les plus vives de la part de certains contemporains, qui se prétendaient attaqués par l'auteur. Les choses en vinrent même à ce point, que l'évêque d'Alexandrie et l'inquisiteur de cette ville exigèrent la suppression de l'ouvrage. Mais il paraît que la décision fut purement comminatoire. Gruter cite quelques vers des *Succisivæ Horæ.* On en trouve d'autres dans un recueil intitulé *Carmina illustrium poetarum italorum;* Florence, 1719, vol. I, p. 307-326. Les autres ouvrages d'Apostoli sont : *Epigrammata varia in funere Margueritæ Valesiæ, ducissæ Sabaudiæ;* Pavie, 1589, in-8°; — *Ode dicolos distrophos ad Franciscum Becium, Montisferrati senatorem;* — *Epigramma*, insérée dans le premier volume de l'ouvrage intitulé *Consiliorum Becii;* — des vers latins, insérés dans le *Pædarchidion* de Surnia da Asti; Turin, 1581, 8 vol.

Gruter, *Deliciæ Italorum Poetarum*, 1608, I, 308. — Vallauri, *Storia della Poesia in Piemonte;* Torino, 1841, I, *passim.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***APOSTOLI** (*Pietro-Francesco degli*), théologien, natif de Novare, mort vers 1650. Il étudia le droit canon sous Marc-Antonio Ottelio de

Padoue. Il se fit ensuite remarquer comme prédicateur à Palerme, Gênes, Rome, Malte, et ailleurs; et devint successivement chapelain du cardinal Orsini, conseiller de l'inquisition, enfin abbé de Grazie di Novara, où il se composa une bibliothèque choisie. On a de lui : *Delle lodi di S. Carlo Borromeo panegirico;* Rome, 1617; — *Plura ad quinque libros decretalium;* — *Ad loca selecta sacræ Scripturæ;* — *De immunitate ecclesiastica*, dans Rosini, *Lycei Lateranensis illustrium scriptorum elogia*, et dans Cotta, *Museo Novarese*, 253-254.

Rosini, *Lycei Lateranensis illustrium scriptorum Elogia*, n° 162. — Cotta, *Museo Novarese*, 253-254. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

APOSTOLI (*Francesco*), littérateur italien, né à Venise vers 1746, mort au mois de février 1816. Employé fort jeune à la secrétairerie d'État, il quitta bientôt cette place pour se livrer à une vie vagabonde qui le réduisit enfin à la misère, et à la triste nécessité de servir comme agent de police. Outre quelques pièces de théâtre (*È Tutto Momento; la Merenda alla zecca*), on a de lui : *Lettres et Contes sentimentaux de George Wanderson;* Augsbourg, 1777, publiés en collaboration avec le Roy de Lozembrunn; — *Saggio per servire alla storia de' viaggi filosofici e de' principi viaggiatori;* Venise, 1782; — *Lettere sirmiensi* : ces lettres contiennent l'histoire de la déportation d'Apostoli aux bouches du Cattaro; — *Rappresentazione del secolo decimottavo;* Milan, 3 vol.; — *Storia delli Galli, Franchi e Francesi;* il ne parut que le premier volume de cet ouvrage, qui fut mal accueilli du public.

Le P. Moschini, *Biografia universale italiana.* — M. de Stendhal, *Rome, Naples et Florence*, t. I.

***APOSTOLI** (*Petrus ab* ou *Pedro de los Apostolos*), théologien italien, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : une *Vie d'André Corsini*, évêque de Fiesole; Florence, 1603; — *Kalendarium perpetuum ordinis Carmelitarum;* Venise, 1588, in-8°; — *Cæremoniale ordinis Carmelitarum*, sans nom d'auteur; Rome, 1616, in-4°.

Villiers, *Bibliotheca Carmelitana*, n° 548. — Antonio, *Bibliotheca hispana nova*, n° 172. — Arana de Varflora, *Hijos de Sevilla.*

APOSTOLIUS ou **APOSTOLE** (*Michel*), rhéteur et théologien grec, natif de Constantinople, mort vers l'an 1480. Lorsque les Turcs s'emparèrent en 1453 de la capitale de l'empire grec, Apostole se réfugia en Italie, où il fut accueilli par le cardinal Bessarion. Pour complaire à ce protecteur, il écrivit contre Théodore de Gaza; mais en défendant Platon il injuria Aristote. Le cardinal désapprouva alors hautement un ouvrage qui faisait tort à la cause qu'il soutenait; et Apostole, obligé de quitter Rome, se rendit en Crète, où il gagna sa vie à copier des livres et à instruire les enfants. Sa pénurie fut telle, qu'il se qualifia lui-même « le roi des pauvres. » On trouve dans la bibliothèque de Bologne un manuscrit des Icones de Philostrate, copié par Apostole, avec cette épigraphe : « Le roi des pauvres de ce monde a écrit ce livre pour gagner sa vie. » Il fit d'autres ouvrages, dont quelques-uns seulement ont été imprimés; en voici la liste : Παροιμίαι ou *Proverbes*, en grec; Bâle, 1538, in-8°; il ne contient que des extraits d'un ouvrage plus considérable qui fut d'abord publié par D. Heinsius en 1619, Leyde, in-4°. La meilleure édition est celle qu'en a donnée P. Pantinus Toletanus avec trad. lat. et comment., Amsterd. (Elzevir), 1653, in-4°. On trouve encore ce livre dans la *Clavis Homerica*, publiée à Rotterdam en 1655, in-4°. Dans la préface de sa *Galéomyomachie*, Aristobule Apostole distribue les Παροιμίαι en deux parties : la première contient de simples dictons; l'autre, intitulée Ἰωνία, *Parterre de violettes*, est consacrée aux proverbes; — *Oratio panegyrica ad Fridericum III, ex versione Barth. Keckermanni*, dans les *Inscript. Rer. German.;* Francf., 1624; — Georgii Gemisthii Plethonis et Mich. Apostolii *Orationes funebres duæ, in quibus de Immort. animæ exponitur;* ed. Fülleborn, Leipz., 1793; — un écrit contre l'Église latine et le concile de Florence, inséré dans le Moine, *Varia sacra.* Il y a des manuscrits de Michel Apostolius dans les principales bibliothèques de l'Europe.

Oudin, *Commentarius de scriptoribus ecclesiasticis*, t. III, 2514, 2519. — Bœrner, *De doctis hominibus græcis litterarum græcarum in Italia instauratoribus;* Lips., 1701, p. 152-163. — Chaufepié, *Nouveau Dictionnaire historique.* — Fabricius, *Bibliotheca græca*, t. XI, p. 189. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.* — Schoell, *Histoire de la littérature grecque*, t. VI, p. 298; et t. VII, p. 329.

APOSTOLIUS (*Aristobule*), fils de Michel, poëte grec, vivait, comme son père, au quinzième siècle. Il donna, avec une préface écrite en grec, une première édition de la *Galéomyomachie*, ou *bataille des chats et des rats*, titre et poëme imités, comme on voit, de la *Batrachomyomachie* d'Homère. L'ouvrage d'Aristobule Apostolius fut imprimé par Alde vers 1494. D'après Ébert, qui s'appuie sur Villoison, Aristobule et Arsenius sont une seule et même personne. Une épigramme grecque, imprimée par Alde en 1496, l'appelle Aristobule *Apostolides.*

Fabricius, *Bibliotheca græca.* — Ébert, *Répertoire bibliographique.*—Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

APOSTOOL (*Samuel*), théologien anabaptiste, né en 1638, mort vers le commencement du dix-huitième siècle. En mars 1662, il fut nommé ministre des flemings (et non des waterlandiens), branche de la congrégation des anabaptistes d'Amsterdam. Le 15 octobre de la même année, il prononça un sermon qui fut réfuté le même jour (au prône du soir) par Galenus, un de ses collègues. Ce dernier soutenait que la religion chrétienne était bien moins un corps de dogmes qui commande la foi, qu'un code moral qui impose l'obéissance. La dispute s'envenima, et il se forma deux sectes : les galénistes et les apostoliens. Ceux-ci, fanatiques

et intolérants, accusèrent, le 10 janvier 1664, Galenus, devant la cour des états généraux, d'être partisan des doctrines de Socinius. Galenus fut acquitté, et ce triomphe augmenta le nombre de ses sectateurs au point que les apostoliens, ennemis des galénistes, furent réduits à célébrer l'office divin dans une brasserie d'Amsterdam, à l'enseigne du *Soleil*, d'où le nom de *mennonites du Soleil*. Plus tard (1801), on amena la fusion des deux sectes, sous le nom commun de *mennonites*. H.

Commelin, *Beschryvinge van Amsterdam*, I, 500. — Schyn, *Historiæ mennonitarum plenior deductio*, p. 327-332.

*APP (*Pierre-Guillaume*), peintre d'histoire allemand, natif de Darmstadt. Il se fit connaître en 1820 à Munich et à Düsseldorf comme un des élèves distingués de Cornélius, et il travailla avec Roeckel aux fresques du château de Plessen, dans les environs de Dusseldorf. On a de lui un *Midas* assez remarquable, et d'autres toiles estimées.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

APPEL (*Jacques*), peintre hollandais, né à Amsterdam le 29 novembre 1680, mort le 7 mai 1751. Encore enfant, il témoigna de telles dispositions pour les arts, que ses parents, honnêtes bourgeois d'Amsterdam, le placèrent chez le paysagiste J. Degraef, dont il suivit les leçons pendant plusieurs années; il entra ensuite dans l'atelier de David van der Claes; enfin il imita les paysages de Meyring et de Tempête, sans négliger l'étude de la nature. A dix-huit ans, Appel passait déjà pour un habile paysagiste. Après avoir visité Harlem, la Haye, il revint à Amsterdam, s'y maria, et se fit ensuite, soit dans cette ville, soit à Saardam, une clientèle considérable, comme peintre d'ornements, de paysage, et même d'histoire. Il fit aussi d'excellents portraits. Tout en travaillant habilement lui-même, il ouvrit un atelier de peinture, où d'autres artistes s'exercèrent sous sa direction. Cet habile peintre, dont la vie fut heureuse et paisible, mourut âgé de près de soixante-dix ans. V. R.

Van Gool, *Nieuwe Schouburg der Nederlandsche Kunstschilders*.— Deschamps, *les Peintres flamands*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*. —*Biographical Dictionary*.

APPELIUS (*Jean-Henri*), ministre des finances du royaume des Pays-Bas, né à Middelbourg en Zéelande vers 1767, mort à la Haye en 1828. Parvenu rapidement des derniers emplois de l'administration au poste le plus éminent, il sut s'y maintenir sous les différents gouvernements qui se succédèrent dans sa patrie pendant l'espace de trente ans. Son projet d'augmentation du produit des impôts indirects, mesure fondée sur les besoins extraordinaires de l'État, excita du mécontentement parmi les propriétaires fonciers aussi bien que parmi les négociants. Avant son administration, la taxe des propriétés était moins élevée dans les Pays-Bas que partout ailleurs. Le directeur général Appelius ayant essayé, en 1815, de porter le droit sur les successions à un taux plus élevé qu'il ne l'avait été jusque-là en France, rencontra la plus violente opposition dans la portion aristocratique de la chambre des députés; et lorsqu'en 1819 il proposa d'augmenter les impositions sur le commerce, le peuple de Rotterdam se souleva contre lui.

Conversations-Lexicon.

*APPELMAN (*Bernard*, surnommé *Hector*), peintre paysagiste hollandais, né à la Haye en 1640, mort en 1686. Il étudia la peinture en Italie, et s'y fit remarquer par les paysages, empruntés aux sites romains, dont il décora les appartements du palais Soesdyk.

Houbraken, *Schouburg der Schilders*, etc. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

*APPENDINI (*François-Marie*), historien et critique italien, né à Pririno, dans le voisinage de Turin, le 4 novembre 1768, mort au mois de janvier 1837. Il fut élevé à Rome, y entra dans les ordres, et s'y voua d'abord à l'instruction de la jeunesse. Devenu ensuite professeur de rhétorique à Raguse, il rechercha soigneusement tout ce qui avait trait à l'histoire, aux antiquités et à la littérature de cette ville. Cet ouvrage lui valut les suffrages du sénat. Enfin il fut chargé de la direction du nouveau collége de Raguse, lorsque, sous la conduite de Marmont, les Français vinrent s'y établir. Outre son ouvrage intitulé *Notizie istorico-critiche sulla antichità, storia e letteratura de' Ragusei*, 2 vol. in-4°, publiée en 1802, on a encore de lui: *De præstantia et venustate linguæ Illyricæ*; 1810; — *Memorie sulla vita e sugli scritti de Gio.-Francesco Gondola*; Raguse, 1837; — *De vita et script. Bernardi Zamagna*; — *la Vita et l'Esame delle opere del Petrarca*; — *Esame critico sulla questione intorno alla patria di S. Girolamo*; Zara, 1835; — enfin, le *Code civil*, traduit de l'illyrien en langue slave.

Tipaldo, *Biografia degli Italiani illustri*. — *Œsterreichisches Biographisches-Lexicon*.

*APPERLEY (*Charles-James*), surnommé *Nemrod*, écrivain en matière de vénerie et d'équitation, né en 1777, mort en 1843. En 1798, il devint cornette dans un régiment de dragons. Marié en 1801, il se retira, de 1804 à 1821, à la campagne, où il se livra tout entier à ses goûts favoris pour la chasse. Il écrivit ensuite sur ces matières dans le *Sporting Magazine*. Ses articles furent remarqués. Mais un procès qu'il eut, à la mort du propriétaire de ce journal, avec ses héritiers le contraignit à se retirer, pour éviter une incarcération, à Saint-Pierre-lez-Calais en France. On a de lui : *Nimrod's Hunting Tours*; London, 1835, in-8°; — *The Life of the late John Myston, esq.*; Halston, 1837, in-8°; — *The Chase, the turf and the road*, 1837, in-8°; — *Nimrodi northen tour, descriptive of the principal Hunts in Scotland and*

the North of England; London, 1838; — *Sporting by Nimrod,* 1840, in-4°, en société avec d'autres écrivains; — *The horse and the hound;* Edimbourg, 1842, in-8°; — *Nimrod abroad;* London. — *The life of sportsman;* 1842, in-8°. La plupart de ces ouvrages sont tirés du *Sporting Magazine* et d'autres recueils.

Sporting Magazine, 1822-1828, et juillet 1843. — *Fraser's Magazine,* 1842.

*APPERT (*Benjamin-Nicolas-Marie*), philanthrope français, né à Paris en 1797. A peine âgé de seize ans, il fut nommé adjoint sous-professeur à l'école de dessin. C'est en 1815 que son désir de se rendre utile aux classes pauvres fit penser à M. Appert à propager l'enseignement mutuel dans le département du Nord. En 1816, il eut l'idée d'appliquer cette méthode aux écoles régimentaires. Le succès en fut si grand, que les armées ennemies, cantonnées alors dans ce pays, voulurent aussi profiter de ses leçons. Huit écoles régimentaires furent formées par ses soins en moins d'un an. Le maréchal Gouvion Saint-Cyr, qui venait d'arriver au ministère, ayant eu connaissance des travaux de M. Appert, le nomma professeur du cours normal institué pour les officiers et sous-officiers qui devaient à leur tour diriger les écoles régimentaires. M. Appert ouvrit son cours le 24 novembre 1818. Trois mois après, 163 écoles suivies par 20,000 hommes furent en pleine activité; et, pendant la durée des fonctions du jeune professeur, plus de 100,000 hommes apprirent à lire et à écrire, et fournirent à l'armée d'excellents sous-officiers. Le 24 juin 1819, M. Appert ouvrit une école d'enseignement mutuel pour les détenus militaires : son intention était d'étendre ce bienfait à toutes les maisons de détention et aux hôpitaux d'orphelins ; mais le ministère changea, et avec lui tous les projets de M. Appert furent renversés. Cependant il n'abandonna pas l'école de Montaigu, dont sa persévérance empêcha la fermeture. Cette circonstance le fit connaître du duc d'Angoulême, qui lui accorda une protection toute particulière. M. Appert venait de publier un *Manuel à l'usage des écoles régimentaires,* lorsqu'il fut accusé, en 1822, d'avoir favorisé l'évasion de deux prisonniers politiques. Emprisonné à la Force, il conçut le projet de ne plus s'occuper désormais que du soin d'améliorer l'état des prisons. Il publia bientôt un *Traité d'éducation élémentaire pour les prisonniers, les orphelins et les adultes ;* puis il conçut l'idée de fonder un journal des prisons, destiné à rendre un compte exact de ses fréquents voyages aux bagnes et aux prisons de France. C'est dans une de ses excursions à Rochefort que, pour mieux juger des souffrances des malheureux condamnés, il porta pendant vingt-quatre heures le boulet d'un galérien. Après la révolution de 1830, il occupa la place de secrétaire des commandements de la reine et celle de secrétaire général de la Société de la Morale chrétienne.

En 1846, il visita les établissements philanthropiques et les prisons de la Belgique, de la Prusse, de la Saxe, de la Bavière, de l'Autriche, et publia les résultats de ses voyages dans différents écrits (*Voyage en Belgique;* Bruxelles, 1846, 2 vol. in-8°; — *Voyage en Prusse;* Berlin, in-8°; — *Hambourg, ses prisons et hospices;* Hambourg, 1850; — *les Prisons, hôpitaux, écoles, en Autriche, en Bavière,* etc.; Leipzig, 1851). Outre les ouvrages cités, on a de lui : *Dix ans à la cour du roi Louis-Philippe;* Bruxelles, en 1846. [*Enc. des g. du m.*, avec addit.]

François APPERT, frère du précédent, a donné son nom à un procédé célèbre pour la conservation des matières alimentaires, particulièrement des viandes. La base de ce procédé consiste à mettre les matières alimentaires à l'abri de l'oxygène, qui tend à les corrompre. A cet effet, il faut les chauffer au bain-marie dans des boîtes de fer-blanc, que l'on ferme hermétiquement. Appert a publié les détails de son procédé dans l'*Art de conserver toutes les substances animales et végétales;* Paris, 1831, in-8°, 4e édit.

APPIAN. *Voy.* APIAN.

APPIANI (*Andrea*), peintre italien, né en 1754 dans le haut Milanais, mort en 1818. Il était d'une famille noble, mais pauvre. Il étudia la peinture sous le meilleur professeur de Milan, le chevalier Giudei; et, pour s'assurer des moyens d'existence, il se mit aux ordres des décorateurs de théâtre. Un voyage qu'il fit dans les principales villes d'Italie lui facilita l'étude des plus beaux modèles; et l'anatomie, dont il reçut à cette époque les premières leçons, acheva de perfectionner son talent. Il excellait dans les *fresques.* Ses plus beaux travaux sont ceux de la coupole du chœur de Sainte-Marie, près de Saint-Celse, à Milan; un tableau magnifique qu'il avait peint pour le palais Busca, et les plafonds du château de Monza. A son entrée en Italie, Napoléon lui continua la faveur dont l'avait honoré l'archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie. Il le nomma membre de l'Institut, peintre du roi, et le décora des ordres de la Légion d'honneur et de la Couronne de fer. Appiani fit les portraits de presque toute la famille Bonaparte; et ce qui lui valut surtout les bonnes grâces de l'empereur, ce sont les fresques du palais royal à Milan, qui sont autant de monuments à la gloire du conquérant. Mais, au mois d'avril 1813, une attaque d'apoplexie le força à suspendre ses travaux, qui restèrent inachevés, et qui cependant sont encore aujourd'hui l'ornement du palais du vice-roi autrichien. On voit aussi au palais du prince Eugène, la *villa Buonaparte,* un plafond où Appiani représenta, d'une manière admirable, Apollon et les Muses.

Parmi ses tableaux à l'huile on distingue : l'*Olympe,* la *Toilette de Junon* servie par les

Grâces, *Renaud dans les jardins d'Armide*, et surtout *Vénus et l'Amour*, qui est un des plus beaux ornements de la *villa Sommariva*, sur le lac de Como. La grâce et la pureté du dessin, l'éclat, le charme et l'harmonie de la couleur, telles sont les qualités qui distinguent la manière de ce peintre, qui mérita le surnom de *Peintre des Grâces*. A la chute de Napoléon, Appiani fut privé de ses pensions, et vécut encore quelques années dans un état voisin de l'indigence. Une dernière attaque d'apoplexie l'enleva en 1818. [*Enc. des g. du m.*]

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*APPIANI (*François*), peintre d'Ancône, né en 1702, mort en 1792. Il étudia longtemps à Rome, sous Domenico Simonetti ou Magatta, et se lia avec Bénéfial, Conca et Mancini, dont les conseils, ceux du dernier surtout, l'aidèrent à acquérir cette délicatesse de dessin et ce gracieux coloris qui le caractérisent. Son meilleur tableau est *la Mort de saint Dominique*, qu'il fit pour le pape Benoit XIII, et qui lui valut une médaille d'or de la part du souverain pontife. Appiani travailla beaucoup pour Pérouse. A quatre-vingt-dix ans, il peignait encore. Au rapport de Lanzi, il fit quelques tableaux pour l'Angleterre.

Ticozzi, *Dizzionario degli Archiletti*, etc. — Füssli, *Allgemeines Künstler-Lexicon.* — Lanzi, *Storia pittorica*, etc., 1822. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

*APPIANI (*Joseph*), peintre milanais, vivait dans la dernière moitié du dix-huitième siècle. Il obtint le titre de peintre de la cour de l'électeur de Mayence (*Mainzischer Hofmaler*). Il fit de nombreuses peintures à l'huile, assez médiocres.

Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

APPIANO, nom commun à plusieurs princes qui régnèrent sur Pise et sur Piombino, du quatorzième au dix-septième siècle. Leur histoire ne manque pas d'intérêt : nous allons la résumer dans l'ordre suivant :

*APPIANO (*Vanni* D'), chef de la race des souverains de ce nom qui régnèrent sur Pise, mort en 1355 (1). Né dans le village d'Appiano, et d'humble condition, il vint s'établir à Pise, et s'y attacha à la faction guelfe des Bergolini, devenue depuis celle des Gambacorti, du nom de leur chef, et qui avait pour adversaires les Raspanti, du parti gibelin. L'empereur Charles IV étant venu, en mai 1355, passer quelque temps à Pise, un incendie éclata dans son palais. Les Raspanti n'eurent rien de plus pressé que d'en accuser les Gambacorti : deux d'entre eux, livrés au podestat par ordre de l'empereur, furent décapités, et Vanni d'Appiano, leur partisan, éprouva le même sort.

APPIANO (*Jacopo I* D'), tyran de Pise vers la fin du quatorzième siècle. Il commença d'abord par trahir son ami Pierre Gambacorti, qui l'avait fait nommer chancelier perpétuel de la république. Il embrassa le parti gibelin, se lia avec Galéas Visconti, seigneur de Milan; et, le 21 octobre 1392, il excita des troubles à Pise, pendant lesquels il fit massacrer Gambacorti, empoisonner ses deux fils, et prit, au milieu de la terreur, le titre de seigneur de Pise. Il eut part à toutes les intrigues contre les Florentins, et attira sur son pays les malheurs de la guerre, par son alliance avec Visconti, qui essaya de s'emparer des forteresses de Pise. Appiano résista; et, éclairé sur la perfidie de son allié, il était sur le point d'embrasser le parti des Florentins, lorsqu'il mourut le 5 septembre 1398.

(1) La *Biographie* de Michaud place le supplice de Vanni en l'an 1348. — Il suffit de comparer les faits et les dates pour reconnaître qu'il y a erreur.

APPIANO (*Gérard* D'), fils et successeur du précédent, seigneur de Pise. Après avoir échoué dans son projet d'alliance avec les Florentins, il se jeta dans le parti du duc de Milan, auquel il vendit la seigneurie de Pise pour le prix de 200,000 florins; il se réserva seulement la souveraineté de Piombino et de l'île d'Elbe. Les malédictions de ses concitoyens le suivirent dans l'île d'Elbe, où il se retira au mois de février 1399. Ses descendants ont conservé pendant deux siècles la principauté de Piombino, qui fut ensuite réunie à la couronne de Naples.

Sismondi, *Républiques italiennes.*

APPIANO (*Jacopo II* D'), prince de Piombino, mort en 1440 sans laisser d'héritier direct, et avant d'avoir eu le temps d'exercer la souveraineté. Son père Gérard avait désigné son oncle Emmanuel pour lui succéder; mais la régente Paola refusa son assentiment à cette disposition. Elle eut recours au protectorat de Sienne, maria sa fille à un citoyen considérable de cette ville, du nom de Rinaldo Orsini, et parvint à assurer aux époux le gouvernement de Piombino.

* APPIANO (*Emmanuel*), souverain de Piombino, mort en 1457. Il fut appelé à cette souveraineté par le choix des anciens de la ville, et fut appuyé en cette occasion par Sienne et Florence. Les Orsini essayèrent en vain de retenir la forteresse : la force et la corruption combinées firent tomber cette position importante au pouvoir d'Emmanuel Appiano.

* APPIANO (*Jacopo III* D'), fils du précédent, seigneur de Piombino, mort en 1474. Ses procédés violents et sa conduite déréglée désaffectionnèrent tout d'abord ses sujets. On conspira contre lui, mais sans succès. Le duc de Milan, Galéas-Maria Sforza, ne fut pas plus heureux dans une attaque nocturne contre Piombino. A la suite de ce double événement, Jacopo se construisit une citadelle à Piombino, et s'y fixa. Plus tard, il se plaça sous la protection du roi de Naples, Ferdinand, après un différend au sujet de Castiglione occupée précédemment par les troupes d'Alfonse, père du roi. Appiano consentit à recevoir une garnison napolitaine à Piombino; et, de son côté, le roi de Naples permit à Jacopo

de joindre à son nom celui d'Aragon. A partir de cet arrangement (1465), il se fit appeler Jacopo III d'Appiano d'Aragona, comte et seigneur de Piombino et dépendances.

* Appiano d'Aragona (*Jacopo IV* d'), fils du précédent, souverain de Piombino, mort en 1511. Il rendit au peuple les priviléges que son père lui avait ravis, et qui furent imprimés en 1706 sous le titre de *Statuto de Piombino*. Il épousa ensuite Vittoria, fille du roi Ferdinand de Naples, et prit un commandement dans l'armée dirigée par ce prince et par Sixte IV contre Laurent de Médicis. Les Florentins le firent prisonnier, et ne lui rendirent la liberté que contre une rançon. En 1501, César Borgia s'empara de Piombino : en vain Jacopo s'adressa-t-il alors à Louis XII et même à l'empereur Maximilien, qui l'écouta favorablement; il ne rentra en possession qu'en 1503, et à la suite d'une insurrection du peuple contre les troupes de Borgia. Maximilien le confirma alors de nouveau dans sa souveraineté.

* Appiano d'Aragona (*Jacopo V* d'), fils du précédent, seigneur de Piombino, mort en 1545. Il obtint en 1520, de l'empereur Charles V, le renouvellement de l'investiture de sa principauté, avec le droit de placer l'aigle impériale dans ses armes. En 1539, lorsque les flottes française et anglaise, combinées, menaçaient l'Italie d'une invasion, le duc Cosme de Florence, chargé par l'empereur de la garde des côtes de Toscane, voulut mettre garnison dans Piombino. Jacopo, qui suspectait les intentions de Cosme, ne consentit à recevoir ses troupes qu'en 1543, et lorsque Barberousse se fut présenté en vue de l'Italie. Plus tard, Cosme demanda à Charles V la souveraineté de Piombino, en offrant d'indemniser Jacopo. Les négociations étaient entamées à ce sujet, lorsque ce prince mourut.

* Appiano d'Aragona (*Jacopo VI* d'), seigneur de Piombino, mort en 1585. Les prétentions de Cosme, duc de Florence, firent d'abord obstacle à la prise de possession de la souveraineté par Appiano. Mais le traité de 1557 ayant fait justice des réclamations de Cosme, Jacopo VI rentra dans ses États héréditaires en 1559; mais il dut laisser au duc de Toscane l'île d'Elbe, pour le couvrir des dépenses qu'il avait faites en s'opposant à l'invasion gallo-turque. Le peuple de Piombino, impatient de la domination étrangère, accueillit son souverain avec enthousiasme; et l'empereur Ferdinand Ier confirma à Jacopo l'investiture accordée à ses ancêtres. Toutefois, il y eut toujours garnison espagnole, en petit nombre, il est vrai, dans la citadelle de Piombino.

Appiano (*Alexandre* d'), souverain de Piombino et fils du précédent, mort le 28 septembre 1589. Son caractère tyrannique et ses mœurs désordonnées amenèrent un soulèvement du peuple, où il fut assassiné. Mais il paraît que les intrigues de sa femme Isabelle de Mendoça, d'accord avec le commandant espagnol qu'elle aimait, ne furent pas étrangères à cet événement tragique. Quoi qu'il en soit, les anciens de Piombino déclarèrent le peuple délié de son serment envers les d'Appiano, et, de leur consentement, le commandant espagnol prit possession de la principauté au nom du roi d'Espagne. De son côté, le grand-duc de Toscane, Ferdinand I[er], prit le jeune fils d'Alexandre sous sa protection; et, en 1591, la cour d'Espagne consentit à rétablir ce prince dans sa souveraineté, sous la tutelle de son oncle Alfonse d'Appiano.

Appiano (*Jacopo VII* d'), dernier souverain de Piombino de la famille d'Appiano. Il avait obtenu de l'empereur Rodolphe II une nouvelle investiture de ses États, mais il mourut sans postérité; en lui s'éteignit la race. Après un assez long séquestre sous la domination espagnole, la principauté fut réclamée par plusieurs prétendus parents des Appiano, et notamment par un Charles Sforze d'Appiano. Il y eut même un arrêt rendu en sa faveur, en 1624, par la chambre aulique de Vienne. Mais on exigeait de lui une somme de 800,000 florins, que ce prétendant ne put pas se procurer. En conséquence, il fut déclaré déchu de ses prétentions; et, en 1634, Piombino fut vendu à Nicolas Ludovisi, prince de Venosa, sujet espagnol, à la condition de verser à la chambre aulique un million de florins. Mais cette seigneurie s'arrêta encore à la troisième génération pour passer aux Buoncompagni, alliés aux Venosa par les femmes. Ils gardèrent cette principauté jusqu'en 1801, époque à laquelle le premier consul Bonaparte s'empara de Piombino en même temps que de l'île d'Elbe.

Tronci, *Memorie istoriche della città di Pisa*. — Rapelli, *Dizionario geografico storico della Toscana*. — Pignotti, *Storia della Toscana*. — Litta, *Famiglie celebri Italiane*. — Leo et Botta, *Hist. de l'Italie*, II, 247; III, 78.

APPIANO (*Nicolas*), peintre italien, vivait au quinzième siècle. Il fut élève de Léonard de Vinci, et on lui attribue la fresque qui surmonte l'église *della Pasce* à Milan.

Latuada, *Descrizione di Milano*. — Lanzi, *Storia pittorica*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon*.

***APPIANO** (*Paolo-Antonio*), prédicateur de la société de Jésus et historien, né à Ascoli en 1639, mort à Rome en 1709. Devenu membre de la Société Arcadienne, il se lia avec le savant Magliabecchi et le poëte Jean-Baptiste Saginoli. Il fut ensuite nommé assesseur de l'inquisition. Mais il se fit surtout remarquer comme prédicateur et comme historien. On a de lui, entre autres ouvrages, les suivants : *Vita di san Emidio, primo vescovo d'Ascoli, con una descrizione della Juddetta città;* Rome, 1702 et 1704 : le journal de Trévoux fait mention de cet ouvrage ; — *Vita di Cecco d'Ascoli*, poëte et philosophe du quatorzième siècle, brûlé comme hérétique; — *il Frumento che produce le palme*,

orazione in rendimento di grazie à Dio per le vittorie ottenute, l'anno 1687, *dall' armi cristiane nell' Ungheria, nella Grecia, e nella Dalmazia;* Venise, 1688; — enfin, sous le titre *Athenæum Picenum,* la biographie des auteurs natifs de Picenum, son pays. Mais cet ouvrage ne paraît pas avoir été publié.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — *Biographical Dictionary.*

APPIEN, *Appianus* (Ἀππιανός), historien grec d'Alexandrie, qui fleurit sous les Antonins (1). Après avoir exercé les premières charges municipales dans sa patrie, et à Rome les fonctions d'avocat près le tribunal des Césars, il dut à l'intervention de son ami, le célèbre rhéteur Cornélius Fronton, d'obtenir le titre, peut-être tout honorifique, de *procurateur*. Il était alors riche et sans héritiers. C'est à titre de « récompense pour son honnêteté, comme de consolation pour sa vieillesse, » que Fronton réclame avec instance auprès d'Antonin le Pieux la faveur qui lui fut en effet accordée. Le solliciteur ne parle pas des travaux littéraires de son protégé. Appien n'avait donc pas encore écrit, du moins il n'avait rien publié; et l'on peut croire qu'il ne rédigea que dans les dernières années de sa vie l'ouvrage qui lui assure une place distinguée parmi les historiens grecs.

Appien expose lui-même, dans sa préface, que, mécontent de la méthode suivie avant lui par les historiens de Rome, et trouvant incommode de ne pouvoir lire sans interruption les destinées d'un même peuple (les Samnites ou les Carthaginois, par exemple) à travers les annales de Rome, où tant de guerres et d'incidents divers se rencontrent quelquefois dans la même année, il a conçu le plan d'une composition nouvelle où chacun des peuples ou des groupes de peuple successivement conquis par les Romains aurait son histoire à part, et où les guerres civiles elles-mêmes, ramenées chacune à quelques événements principaux et caractérisées par le nom de quelque général célèbre, formeraient autant de livres distincts. C'est ainsi qu'après avoir exposé en un seul livre la période royale durant laquelle l'histoire de Rome offre assez d'unité pour n'être pas morcelée, il traitait successivement des guerres, 1° avec l'Italie centrale; 2° avec les Samnites; 3° avec les Gaulois; 4° avec la Sicile et les îles, en autant de livres, dont il ne nous est parvenu que des fragments. Nous possédons au contraire, sauf quelques lacunes, les Guerres avec l'Espagne, avec Annibal, avec Carthage, avec la Syrie et Mithridate, avec l'Illyrie, enfin la plus grande partie des Guerres civiles, dont la division originale nous est inconnue, mais qui forment aujourd'hui cinq livres. Arrivé au temps d'Auguste, l'auteur exposait l'état général des forces de Rome, de ses revenus, de ses armées, etc., sur toute la surface de son immense empire; morceau dont la perte est on ne peut plus regrettable. A ce plan Appien avait ajouté plus tard (car il n'en parle pas dans sa préface) l'*Hécatontaétie*, ou la Période des cent ans, c'est-à-dire l'histoire des premiers empereurs jusqu'à l'époque de Trajan sans doute, époque où, de nouveau séduit par les avantages de sa nouvelle méthode historique, il reprenait, probablement en deux livres distincts, l'histoire des guerres de Rome avec l'Arabie et avec les Parthes. Cette méthode est bien loin cependant d'avoir tous les mérites que lui attribue son auteur; elle n'évite une espèce de morcellement des annales romaines que pour en consacrer une autre, non moins pénible à l'esprit et à la mémoire. Tite-Live, dans le récit des événements d'une même année, passe tour à tour de l'Italie en Grèce, de la Grèce en Afrique ou en Espagne; Appien, dans le récit des guerres de Rome avec les Gaulois ou avec les Espagnols, passe fréquemment d'un siècle à un autre, et déroute souvent l'attention du lecteur par ces brusques transitions. Après avoir conduit Annibal devant Sagonte, et raconté la ruine tragique de cette ville, il est obligé de quitter le héros carthaginois au pied des Pyrénées, lorsque celui-ci s'engage dans sa belle et périlleuse expédition à travers les Gaules, pour venir attaquer Rome au cœur de l'Italie. Appien pourrait du moins donner à ces histoires locales un caractère particulier d'intérêt et d'utilité, en remontant aux origines de chaque peuple, à ses traditions les plus anciennes; en décrivant avec soin chacun de ces grands pays destinés à devenir des provinces de Rome; mais c'est là une étude qu'il a négligée. Quoi que l'on pense d'ailleurs du plan qu'il a suivi, on doit reconnaître en lui quelques-unes des qualités qui font le véritable historien. S'il cite rarement ses autorités, on s'aperçoit néanmoins qu'il avait lu beaucoup de documents et des meilleurs, et que souvent il avait poussé jusqu'au dernier scrupule l'exactitude de ses informations. C'est ainsi qu'on lui doit des extraits précieux des *Mémoires* d'Auguste, et la traduction d'un document sans pareil dans l'histoire, le préambule des tables de proscription par Antoine, Octave et Lépide; il va même jusqu'à recueillir et discuter le témoignage des inscriptions sur quelques faits de cette période des guerres civiles. A titre d'avocat et de jurisconsulte, il paraît avoir porté une attention particulière sur les institutions et les lois de Rome; ce qui ne l'empêche pas d'exprimer avec simplicité son ignorance sur les parties de

(1) Dans la préface (chap. 7) de son *Histoire Romaine*, Appien dit que « Rome a été gouvernée par des empereurs pendant deux cents ans, depuis Jules César *jusqu'à ce jour.* » Cette donnée nous reporte au règne d'Antonin le Pieux (138-161 de J.-C.). Ailleurs (*Guerre Civile*, II, 90), il parle d'un temple de Némésis, qui fut détruit par les Juifs d'Égypte à l'époque où Trajan leur « fit une guerre d'extermination » (116-117 de J.-C.). De ces passages nous pouvons conclure, avec exactitude, qu'Appien vivait dans la première moitié du second siècle de notre ère, c'est-à-dire sous les règnes de Trajan, d'Adrien et d'Antonin le Pieux. (H.)

ce sujet qu'il n'a pu complétement éclaircir : par exemple, à propos du changement survenu dans l'élection des tribuns du peuple, il avoue qu'il ne sait pas depuis quand cette élection a passé du peuple au sénat. En général, l'esprit de sa narration est impartial; le ton en est grave, le style clair et facile, rarement relevé par quelques traits oratoires, et d'une élégance suspecte aux bons juges. Contemporain des atticistes, et entre autres de Lucien, Appien n'a pas réussi comme eux dans cette imitation des modèles classiques; il paraît même ne l'avoir pas curieusement recherchée. Les harangues dont il orne son histoire sont, comme presque toutes celles qu'on trouve chez les anciens annalistes, des morceaux de sa façon, plus ou moins vraisemblables selon les documents que l'auteur a pu consulter, ou selon le soin qu'il a mis à s'en servir : du moins sont-elles d'une sobriété sensée. Appien n'a pas les habitudes déclamatoires de quelques-uns de ses confrères, dont Lucien s'est agréablement moqué dans son charmant petit livre *De la manière d'écrire l'histoire;* mais il n'a pas non plus ce vif sentiment de la beauté morale, cette chaleur d'admiration ou de colère; il n'a pas surtout les élans de patriotisme qui animent les récits d'un Thucydide, d'un Tite-Live ou d'un Tacite. L'histoire entière de Rome était pour lui une trop lourde tâche; il s'en acquitte avec zèle et avec décence, mais non avec la suprême aisance que peuvent seuls donner le talent et le génie.

Appien avait écrit des mémoires sur sa propre vie, qui sont perdus. Quant aux *Parthica* qui portent aujourd'hui son nom, Schweighaeuser a démontré que ce livre n'est qu'une compilation des Vies d'Antoine et de Crassus, par Plutarque. Schweighaeuser a donné une édition estimée d'Appien; Leipz., 1785, 3 vol. in-8°. L'édition la plus complète et la plus correcte est celle qui fait partie de la *Bibliothèque grecque* de A. Firmin Didot; elle contient les nouveaux fragments découverts par Angelo Mai.

E. EGGER.

Appien, *Iberica*, c. 38; *Emphylia*, II, 86, 90, etc. — *Correspondance de Fronton*, publiée par Ang. Mai. — *Bibliothèque* de Photius, cod. 57; et parmi les modernes: Fabricius, *Bibliothèque grecque*, t. V, p. 244. — Schweighaeuser, *Opuscules acad.* (1806), tome Ier. — La traduction des *Guerres Civiles*, par Combes-Dounous (1808). — Notre *Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste* (1844).

***APPION** (Ἀππίων), écrivain grec qui vivait vers la fin du deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Il fit des commentaires, aujourd'hui perdus, sur les six jours de la Création.

Eusèbe, *Hist. Eccl.*, V, 27. — Cave, *Hist. litterar.*, I, 95; Bâle, 1741.

APPION. *Voy.* APION PLISTONICUS.

APPIUS CLAUDIUS, nom d'une famille patricienne célèbre dans les fastes de l'ancienne Rome.

APPIUS (*Claudius Sabinus Regillensis*), chef et auteur de cette famille Claudia qui fit une si longue opposition aux plébéiens, vivait au commencement du sixième siècle avant J.-C. Sabin d'origine, il vint à Rome en l'an 250 de sa fondation, avec cinq mille familles placées sous son patronage; des terres leur furent distribuées sur le bord de l'Anio, et une tribu nouvelle, nommée Claudia, fut formée. Appius fut classé parmi les patriciens, admis au nombre des sénateurs, et élevé au consulat en l'an 259 de Rome (482 avant J.-C.). Dès ce moment, il se montra toujours et partout l'adversaire prononcé des plébéiens. Il fut surtout inflexible pour les débiteurs. Pendant que le collègue d'Appius, Servilius, était occupé à faire la guerre aux Volsques, le peuple se révolta contre Appius, à la vue d'un vieillard blessé dans vingt batailles, et qui, chargé de fers, montrait ses cicatrices et les marques des verges dont il venait d'être frappé. Appius ne se réfugia dans sa maison que pour se rendre aussitôt au sénat, et l'engager à ne point céder.

Il ne fut pas moins terrible à l'ennemi : trois cents Volsques, livrés en otage, eurent, par son ordre, la tête tranchée. Lors de la retraite du peuple sur le mont Sacré, Appius fut le seul qui conseilla à ses collègues de ne pas entrer en négociation avec des rebelles. Dans une autre occasion, lorsque Coriolan se trouvait poursuivi, il soutint de même que donner cours à cette affaire, c'était attenter à la majesté du sénat. Un dernier fait donne la mesure de la terreur qu'Appius inspirait: On faisait la guerre aux Véiens, et le peuple refusait de s'enrôler. La seule menace de déférer la dictature à Appius fit tomber toutes les résistances. Enfin, ses conseils firent adopter au sénat cette politique habile vis-à-vis des tribuns du peuple, de gagner toujours à la cause patricienne un de ces fougueux magistrats plébéiens. Pline dit qu'il fut le premier qui plaça l'image de ses ancêtres dans un temple public (celui de Bellone).

APPIUS (*Claudius Sabinus Regillensis*), fils du précédent, vivait vers la seconde moitié du cinquième siècle avant J.-C. Il fut élu consul en 471 avant J.-C., et continua l'opposition aux plébéiens, dont son père lui avait donné l'exemple. Le peuple lui rendait cette haine : obligées de marcher contre les Volsques, les troupes romaines se laissèrent battre, pour que l'homme qu'elles appelaient *le tyran de l'armée* n'eût pas les honneurs de la victoire. Dans sa colère, il cita l'armée tout entière à son tribunal. On le fit renoncer à cette étrange action. Mais il se vengea d'une défaite de son arrière-garde en décimant une partie des troupes, et en faisant battre de verges l'autre. Accusé devant le peuple, auquel il avait refusé le partage des terres, il déploya une telle énergie dans sa défense, que les tribuns firent ajourner le jugement. Dans l'intervalle, Appius mourut de sa mort naturelle, au rapport des uns; de ses propres mains, selon d'autres.

Son frère *Caius Claudius Appius* fut nommé consul en 460 avant J.-C., lorsque Appius Her-

donius s'empara du Capitole. Il s'opposa à l'augmentation du nombre des tribuns plébéiens. Quoique dévoué à l'aristocratie, il chercha vainement à modérer son frère. S'étant retiré à Régille, il revint à Rome pour défendre le décemvir Appius, et s'opposa aux consuls Horace et Valère.

Appius Claudius Crassinus (*Regillensis Sabinus*), le décemvir, fut nommé consul l'an 303 de Rome (451 avant J.-C.) (1). Fier et hautain comme ses ancêtres, on le vit, au grand étonnement du sénat, appuyer, pour se concilier la faveur du peuple, le projet de loi du tribun Terentillus ou Terentius. Ce projet avait pour but de changer la forme du gouvernement. A la place des magistrats ordinaires, on créa des *décemvirs*, qui devaient rédiger pour Rome un code de lois (c'est celui que plus tard on nomma *lois des XII Tables*), et être revêtus pour un an du pouvoir suprême. Il fut lui-même élu décemvir; et quand, au bout de l'année, on prorogea encore pour un an la nouvelle magistrature, il fut le seul de ses collègues qui, par son influence sur le peuple, sut se faire nommer de nouveau. Son dessein était de ne plus laisser échapper la puissance de ses mains : pour exécuter ce plan, il s'unit d'intérêts avec ses collègues, et garda le pouvoir après l'expiration de la deuxième année. Sur ces entrefaites, les Èques et les Sabins ayant ravagé une partie du territoire romain, les décemvirs levèrent des troupes et marchèrent au-devant de l'ennemi. Appius et Oppius seuls restèrent dans Rome avec deux légions pour y maintenir l'ordre et la soumission, lorsqu'un événement imprévu abattit la puissance décemvirale. Appius avait conçu la plus vive passion pour la fille de Virginius, plébéien considéré qui se trouvait à l'armée. Comme Appius, noble et patricien, ne pouvait légitimement posséder la jeune fille, d'ailleurs promise au ci-devant tribun du peuple Icilius; après avoir vainement tenté la voie de la séduction, il gagna un de ses clients, nommé Marcus Claudius, et l'engagea à enlever de vive force, à l'aide de plusieurs affidés, Virginie du milieu de l'école où elle allait alors. Claudius, exécutant sa commission, donnait pour prétexte de cette violence que Virginie était la fille d'une de ses esclaves.

Cependant le peuple l'obligea de rendre la jeune fille à la liberté. Alors M. Claudius la réclame devant le tribunal même d'Appius, et Appius décide que provisoirement la prétendue esclave suivra son maître. Les vues criminelles du décemvir commencent alors à devenir claires pour les plus indifférents. Un tumulte effrayant s'élève, et le suborneur est forcé de laisser la jeune fille entre les mains de ses parents. Cependant il déclare que le lendemain la sentence sera prononcée. Virginius, appelé par son frère et par Icilius, paraît ce jour-là sur le forum, en habits de deuil, ainsi que sa fille. Il donne les preuves les plus incontestables de la naissance libre de Virginie. Mais Appius, dans la confiance que lui inspirait le nombre de ses satellites, ordonne à Claudius de s'emparer de son esclave. Alors Virginius demande au décemvir la permission d'interroger la nourrice de Virginie en présence de celle-ci seule, « pour se tranquilliser, dit-il, en se convainquant de l'erreur qu'il avait regardée comme la vérité jusqu'à ce jour. » Appius y consent. L'infortuné père embrasse alors tendrement sa fille, saisit brusquement un couteau de boucher sur un étal voisin, et lui perce le sein en disant : « Va, Virginie, va pure et libre rejoindre ta mère et tes ancêtres. » Appius commande de le saisir; mais Virginius s'enfuit, et rejoint l'armée. Les sénateurs Valérius et Horatius, qui étaient opposés au décemvirat, appellent à la vengeance le peuple, qu'anime encore la vue du cadavre de Virginie. Appius ne peut arrêter l'insurrection qu'en convoquant le sénat. Cependant Virginius avait fait retentir le camp de ses cris, et revenait vers Rome en demandant vengeance. Les décemvirs sentirent que leur puissance ne pouvait tenir plus longtemps, et abdiquèrent. Le sénat décréta à l'unanimité le rétablissement du consulat et du tribunat (l'an 449 avant J.-C.). Appius mourut en prison. Selon Tite-Live, il se tua lui-même; suivant Denys d'Halicarnasse, les tribuns le firent étrangler. Oppius, que l'on accusait d'être son complice, se donna aussi la mort. Les autres collègues d'Appius échappèrent à l'accusation par un exil volontaire. Claudius fut relégué à Tibur, alors désert. La mort de Virginie a fourni le sujet de plusieurs tragédies, parmi lesquelles les plus célèbres sont celles de la Harpe, d'Alfieri, et tout récemment celle de M. Latour de Saint-Ybars. [*Conversations-Lexicon* et *Enc. des g. du m.*, avec addit.]

Appius (*Claudius Cæcus*), censeur, vivait au sixième siècle avant J.-C. Il fut élu censeur en l'an 442 de la fondation de Rome, et marqua sa magistrature par deux grandes constructions : celle d'un aqueduc, et la prolongation à cent quarante-deux milles du grand chemin appelé, de son nom, la *voie Appienne.* Il triompha des Samnites dans deux campagnes successives, quoiqu'il n'eût d'abord pas annoncé de grands talents militaires. En 298 il fut nommé *interrex*, fonctions auxquelles il fut appelé trois fois; il fut aussi nommé dictateur, mais on ignore dans quelle année. Dans sa vieillesse il perdit la vue, ce qui le fit surnommer *Cæcus.* Ayant conservé néanmoins toute son énergie morale, il se fit conduire au sénat lorsqu'on y délibérait des propositions de Cinéas au nom de Pyrrhus, et il réussit à les faire repousser. Cicéron range Appius Cæcus parmi les anciens orateurs; et, dans le traité *de Senectute*, il fait un grand éloge de ce célèbre Romain.

(1) Peut-être est-ce le même que le précédent; en effet, dans les *Fastes Capitolins* son consulat est ainsi indiqué : *Ap. Claudius, Ap. F. M. N. Crassin., Regill. Sabinius II. Voy.* à ce sujet Niebuhr, vol. II, note 754.

Tite-Live, l. IX, X et XIII. — Cicéron, *Tuscul.*, Disp. — Plut., *Pyrrh.* — Diod., XX. — Appian, *Samnit.* — Frontin, *De Aquæd.*, V.

*APPLETON, commodore de la marine anglaise, vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Il livra le 2 mars 1652, à une escadre hollandaise commandée par Van Galen, une bataille désespérée, dans laquelle le commandant ennemi fut blessé à mort. Un bâtiment contesté, dont Van Galen s'était emparé dans le voisinage de l'île d'Elbe, fut la cause de ce différend, le commodore ayant voulu reprendre ce qu'il prétendait appartenir à la marine anglaise. Il ne remporta pas la victoire. Le grand-duc de Toscane obtint du gouvernement anglais le rappel d'Appleton, dont il avait dénoncé le procédé. Mais il ne fut pas moins obligé d'indemniser la république britannique du dommage causé par la retraite forcée du commodore, vaincu par Van Galen, et comme ayant lui-même violé la neutralité avant la bataille, en exigeant la restitution du bâtiment en litige.

Colliber, *Columna rostrata, or A History of the English Sea Affairs*, 2e éd., p. 119-122. — Campbell, *Lives of the British admiral;* Ed. Berkenhoul, II, 27-30. — Wagenaer, *Valterlandsche Historie*, XII, 237.

*APPLETON (*Jesse*), théologien américain, né le 17 novembre 1772, mort en 1819. Devenu pasteur en 1797, il prit la direction du collége Bowdoin, dans le comté du Maine. Il prononça des sermons, et, dans son collége, des discours, imprimés en 1820 et 1822.

Allen, *American Biographical and Historical Dictionary*, sec. éd., p. 47. — *Historical sketch of Bowdoin college*, in *Edward's American Quarterly Register*, VIII, 110.

APPONCOURT. *Voy.* GRAFFIGNY.

*APPONY (le comte *Antoine-Rodolphe* D'), diplomate autrichien, né le 7 septembre 1782. La famille d'Appony ou Apponyi, très-ancienne dans la Hongrie, tire son nom d'un village du comitat de Neutra ou Nitra, qui lui fut conféré en 1392, et où elle possède un château. Le comte Rodolphe, encore très-jeune, voyagea en Italie, où il épousa la fille du comte Nogarota de Vésone, général au service de Bavière. M. d'Appony fut ensuite envoyé par l'Autriche comme plénipotentiaire près d'une petite cour d'Allemagne, puis il fut nommé ministre à Florence; et enfin, malgré son jeune âge, et grâce à son attachement au prince de Metternich, il obtint l'ambassade d'Autriche à Rome, où il succéda au baron de Lebzeltern. M. d'Appony remplit ces fonctions jusqu'en mai 1824, époque où il fut appelé à l'ambassade de Londres, qu'il échangea bientôt contre celle de Paris. Il occupa ce poste pendant plus de vingt ans, jusqu'en 1849.

Conversations-Lexicon.

APPULEIA ou APULEIA GENS. Nom d'une famille plébéienne, mentionnée dans certains manuscrits ou inscriptions; les Pansa, les Décius et les Saturninus forment les trois branches de cette *gens*. En l'an 300 avant J.-C., un Appuleius Pansa obtint les honneurs du consulat.

*APPULEIUS, membre de la *gens Apuleia*, fut proscrit, en l'an 43 avant J.-C., par les triumvirs; mais il parvint, ainsi que sa femme, à gagner la Sicile. On ignore son prénom et son surnom. Cicéron parle d'un Appuleius, et il adressa trois lettres à un Appuleius nommé proquesteur.

Cicero, *Ad Atticum*, XII, 14, 17; *ad Familiares*, XIII, 45-46.

*APPULEIUS (*Lucius*), tribun du peuple en l'an 371 avant J.-C. Il empêcha M. Furius Camillus de s'approprier une partie des dépouilles de Véies.

Titus Livius, 32. — Plutarque, *Camille*, 12.

*APPULEIUS (*Lucius*) vivait vers le deuxième siècle avant J.-C. Il fut envoyé en Asie en l'an 156, pour s'enquérir des causes de l'hostilité qui régnait entre les deux rois Attale et Prusias.

APPULEIUS (*Marcus*) vivait vers la seconde moitié du premier siècle avant l'ère chrétienne. En l'an 45, il devint membre du collége des augures : Cicéron écrivit alors à Atticus, pour s'excuser de n'avoir pu, à cause de sa mauvaise santé, assister aux fêtes données à cette occasion. Appuleius fut appelé à la questure en l'an 44 avant J.-C. Brutus trouva en lui un appui, lorsque, après le meurtre de César, il se rendit en Grèce et en Asie : il en obtint des troupes et de l'argent. Proscrit en l'an 43, sous le triumvirat d'Antoine, Lépide et Octave, il parvint à se réfugier en Asie, et fut chargé par Brutus de gouverner la Bithynie. Il y demeura jusqu'à la mort de ce Romain célèbre.

*APPULEIUS (*Pansa*). *Voy.* PANSA.

*APPULEIUS (*Saturninus*). *Voy.* SATURNINUS.

*APPULEIUS (*Sextus*), consul, vivait dans le premier siècle avant l'ère chrétienne. Il devint consul en l'an 29. Il alla ensuite en Espagne en qualité de proconsul, et y remporta des victoires, sur lesquelles on n'a point de détails, mais qui lui valurent le triomphe en l'an 26 avant J.-C.

*APPULEIUS (*Sextus*), consul, vivait dans le premier siècle de notre ère. Il fut élevé au consulat dans l'année de la mort d'Auguste; et il fut le premier, avec son collègue Sextus Pompée, à prêter serment à Tibère. Dion Cassius lui donne le titre de parent d'Auguste.

Polybe, XXXII, 26. — T.-Live, V, 32. — Cicéron ad Attic., XII, 13. — Appien, *De Bello Civili*. — Dion Cassius, liv. XXX, l. VI, 29. — Suétone, *Auguste*, 100. — Tacite, *Annales*, I, 7. — Velleius-Paterculus, II, 123.

APRAXINE, famille noble et ancienne de Russie. Son illustration date de FOEDOR MATVÉÏEVITCH, comte Apraxine, chef du collége de l'amirauté, et amiral général de Russie, l'un des sénateurs de l'empire de la première nomination; depuis 1700, l'un des principaux collaborateurs de Pierre le Grand dans l'accomplissement de ses vastes projets, surtout dans la création d'une marine. Né en 1671, il fut élevé en 1710 à la dignité de comte de l'empire russe et de conseiller privé, en récompense des grands ser-

vices qu'il avait rendus à son souverain dans la nouvelle organisation de la Russie, de la sagesse de ses mesures administratives, et de ses succès contre les Suédois en Ingrie et en Esthonie. Il mourut le 10 novembre 1728. Son frère, PIERRE MATVÉÏEVITCH Apraxine, servit aussi dans les armées russes sous Pierre le Grand, et parvint au grade de lieutenant général. Après avoir pris part à la guerre de Suède, il fut envoyé en 1703 contre les rebelles du Volga, et concentra si bien ses mesures qu'en très-peu de temps il reprit Astrakhan, et saisit les chefs de la révolte, qu'il envoya à Moscou, où ils furent exécutés. Pierre Apraxine mourut à Saint-Pétersbourg en 1720.

Le comte ÉTIENNE FOEDOROVITCH Apraxine, feld-maréchal, fut un petit-fils du grand amiral. Dans la guerre contre les Turcs, qu'il fit sous les ordres du feld-maréchal Munich, il avança successivement jusqu'au grade de général. Uni d'intentions et d'efforts au vice-chancelier Bestoujef-Riumine, il l'aida en 1748 à renverser le comte L'Estocq, auquel Élisabeth devait en grande partie son élévation au trône, et fit ensuite partager à cette impératrice irrésolue son inimitié et celle de Bestoujef contre Frédéric II. Élisabeth prit alors parti contre la Prusse dans la guerre de sept ans, et le comte Apraxine reçut le commandement d'une armée de quatre-vingt-dix-sept mille hommes, avec laquelle il traversa en 1757 le territoire de la Courlande, et entra en Prusse. Memel se rendit à lui, par capitulation, le 5 août de la même année. Dans l'espoir de tirer parti de l'extrême indiscipline des soldats russes, et trompé sur leur nombre par de faux rapports, le feld-maréchal prussien Lehwald l'attaqua avec des forces inférieures à Gross-Jægerndorf, le 30 août suivant. Secondé par son artillerie et par le général Roumantsof, Apraxine repoussa l'attaque, et remporta sur les Prussiens une victoire complète : après une perte de trois mille hommes, ces derniers se retirèrent à Wehlau. Les Russes, profitant de leur victoire, auraient dû les poursuivre, et à Saint-Pétersbourg on s'attendait d'un instant à l'autre à la nouvelle de leur entrée à Kœnigsberg; mais averti par Bestoujef qu'Élisabeth était malade, et connaissant l'admiration du successeur présomptif pour Frédéric II, Apraxine craignit de se mal recommander à ce dernier en poussant plus loin ses avantages. Il s'arrêta dans son camp, et évacua la Prusse en septembre, pour prendre des quartiers d'hiver en Courlande. Mais Élisabeth, dont on attendait la mort, se rétablit, et, irritée de la conduite d'Apraxine et de Bestoujef, elle leur fit faire leur procès. Le feld-maréchal fut rappelé, et tenu en prison à Narva : le conseil de guerre ne trouva pas de motif suffisant pour prononcer contre lui la peine capitale, mais il mourut avant que son sort fût décidé. La *Biographie universelle* prétend qu'on ignore l'époque de sa mort : elle arriva le 26 août 1760. [*Enc. des g. du m.*]

Entsiklopedechesky Lexikon, t. II, p. 438. — Halem, *Leben Peters des Grossen*, II, 13, 136, 257.

APRÈS DE MANNEVILLETTE (*Jean-Baptiste-Nicolas-Denis* D'), marin et hydrographe français, né au Havre le 11 février 1707, mort le 1er mars 1780. Il étudia à Paris les mathématiques, et fit en 1726 sa première campagne sur le vaisseau *le Maréchal d'Estrées*, qui échoua sur la côte nord de Saint-Domingue. Il fit l'un des premiers usage des instruments à réflexion inventés par Bradley, et rectifia, avec un octant, la latitude de plusieurs points dans sa traversée à la Chine. Cet heureux essai lui suggéra l'idée de réunir et de corriger toutes les cartes de l'Inde. Ce travail, qui dura trente ans, parut en 1743, sous le titre de *Neptune oriental;* 2e édit., Paris, 1775, atl. in-fol. Après sa mort on en publia un *supplément* avec les cartes et les mémoires qu'il avait laissés en partie inachevés. On y trouve des indications précieuses pour les navigateurs sur les côtes de Malabar et de Coromandel, sur le golfe du Bengale, les détroits de Malacca et de la Sonde. D'Alrymple, hydrographe anglais, a fourni un grand nombre de communications utiles à cet ouvrage. On doit encore à d'Après : *Description et usage d'un nouvel instrument pour observer la longitude, appelé le quartier anglais;* augmenté par Bory, 1751, in-12. D'Après employa le premier la méthode des distances du soleil à la lune pour déterminer la longitude. Capitaine du *Glorieux*, il conduisit au cap de Bonne-Espérance le célèbre astronome de la Caille, avec lequel il se lia d'amitié. Après une courte interruption il reprit ses travaux hydrographiques, et fut nommé en 1762 directeur du Dépôt des cartes et plans de la navigation des Indes, place qu'il conserva jusqu'à sa mort.

Relation d'un voyage aux îles de France et de Bourbon (dans les mémoires présentés à l'Académie des sciences, vol. IV). — *Journal historique fait au cap de Bonne-Espérance par feu M. l'abbé de la Caille;* Paris, 1763.

***APRIÈS**, roi d'Égypte, fils de Psammuthis. C'est le Pharaon Hophra de l'Écriture, et le Vaphrès de Manéthon. Il succéda à son père vers l'an 593 av. J.-C. Au rapport d'Hérodote, il livra une bataille navale aux Tyriens, rétablit la domination égyptienne sur la Syrie, et alla guerroyer, mais sans succès, contre Cyrène. Il fut détrôné par Amasis vers l'an 569 avant J.-C. Il avait encouru la haine des Égyptiens, et, sur leur demande, Amasis le fit périr.

Hérod., IV, 159. — Diodore, I, 68.

***APRILE** (*Joseph*), musicien, né à Naples vers 1746, mort en 1798. C'était un contraltiste habile. Dès 1763, il brilla sur les principaux théâtres d'Italie et d'Allemagne, à Stuttgard, Milan, Florence, et enfin à Naples, où il se fixa. Aprile était très-bon professeur de chant. On a de lui une *Méthode italienne de chant*, publiée ensuite à Londres chez Broderis, et à Paris, chez Carli; on y trouve d'excellents exercices de solfége.

Fétis, *Biographie universelle des Musiciens.*—Burney, *Present State of Music in Italy.*

APRONIA (*Gens*). Nom d'une *gens* romaine, plébéienne, qui commença à se faire connaître vers le cinquième siècle avant l'ère chrétienne, et dont voici les membres les plus célèbres :

APRONIA, femme de Plautius Silvanus et fille de Lucius Apronius, vivait sous Tibère au premier siècle de l'ère chrétienne. S'il en faut croire un passage de Tacite, son mari la fit périr en la précipitant par la fenêtre. Les causes de cet acte, dont Plautius se défendit en répondant à Tibère qu'Apronia s'était suicidée, sont restées inconnues. Voici, au surplus, cette partie du texte de Tacite : *Per idem tempus Plautius Silvanus, prætor, incertis caussis, Aproniam conjugem in præceps jecit : tractusque ad Cæsarem ab L. Apronio socero, turbata mente respondit, tanquam ipse somno gravis, atque eo ignarus, et uxor sponte mortem sumpsisset.* Il est aussi question de cette fin tragique d'Apronia dans Quintilien.

Tacite, *Ann.*, lib. IV, 22. — Quintilien, liv. VII, c. 3.

APRONIANUS (*Vipsanius*), consul, vivait vers la seconde moitié du premier siècle de l'ère chrétienne. Il devint consul en 59, sous Néron, dans l'année même où cet empereur fit tuer sa mère Agrippine.

D. Cassius, p. 788.

APRONIANUS (*Lucius Asturius Secundus*), préfet de Rome en l'an 339 de J.-C. Il fut appelé à cette dignité sous l'empereur Julien. Un des faits de son administration, c'est la rigueur qu'il déploya contre les enchanteurs.

***APRONIUS** (*Caius*), tribun du peuple vers le cinquième siècle avant J.-C. Il fut appelé au tribunat, après l'abolition du décemvirat.

APRONIUS (*Quintus*), Sicilien, vivait vers la seconde moitié du premier siècle. Au rapport de Cicéron, il fut le seul de tous les habitants de la Sicile qui se rendit complice des exactions de Verrès.

Cicéron, *in Verrem*, I. III, c. 22 et seq.

APRONIUS (*Lucius*), consul romain avec Aulus Vibius Habitus, l'an de Rome 761 (de J.-C. 8). Il servit sous Drusus contre les légions soulevées en Pannonie. Lieutenant de Germanicus en l'an 14 et 15, il obtint à cette occasion les honneurs du triomphe, et fut chargé en l'an 20 d'administrer l'Afrique : il introduisit alors parmi ses soldats une sévère discipline, et fit avec succès la guerre contre Tacfarinas. Mais il fut moins heureux contre les Frisons, qui le battirent lorsqu'il passa en Germanie en qualité de propréteur. On perd sa trace à partir de cette époque. — *Lucius* APRONIUS CÆSIANUS, son fils, fut élu consul avec Caligula l'an de Rome 792, de J.-C. 39; ses deux sœurs *Apronia* furent mariées, l'une à *Lentulus Gétulicus*, commandant des légions de la haute Germanie, et l'autre à Plautius Silvanus, préteur de Rome en 24 de J.-C. (*Voy.* APRONIA). Pour échapper à une juste condamnation, Apronius s'ouvrit les veines. On a des médailles de la famille Apronia en grand, moyen et petit bronze.

Mionnet, *De la rareté et du prix des médailles romaines.* — Tacite, *Ann.*, I, 29; I, 56; I, 72; III, 21; IV, 13; IV, 73; XI, 19.

APROSIO (*Luigi*, puis *Angelico*), connu aussi sous le nom de *père Vintimille*, moine augustin et polygraphe, né le 29 octobre 1607, mort le 23 février 1681. En 1639 il alla professer les belles-lettres au couvent de Saint-Étienne de Venise. Devenu ensuite vicaire général de la congrégation de Sainte-Marie de la Consolation, il rassembla une bibliothèque de plus de cinq mille volumes. On a de lui : *Bibliotheca Aprosiana;* c'est un catalogue très-recherché des livres qu'on lui avait donnés, mais qui ne va pas au delà des trois premières lettres de l'alphabet. Il laissa beaucoup d'ouvrages anonymes ou pseudonymes, tirés à un très-petit nombre d'exemplaires pour ses amis. Il y défendit, entre autres, Marini, dont l'*Adonis* avait été fortement critiqué par le poëte Stigliani. « Ce poëte, dit Ginguené, ayant fait paraître un poëme intitulé *le Nouveau Monde*, le P. Aprosio soutint que le premier chant de ce poëme contenait lui seul plus de fautes que l'*Adonis* tout entier. Il entreprit de le prouver dans un pamphlet intitulé *il Vaglio* (le Crible), selon l'usage qu'avaient introduit les académiciens de la Crusca de donner aux écrits de ce genre des noms tirés de la mouture. Stigliani fit une réponse à laquelle il donna le titre de *il Molino* (le Moulin). Aprosio répliqua par *il Buratto* (le Bluttoir); dans le premier de ces deux opuscules il cacha son nom sous celui de *Masotto Galistoni da Terama*, qui n'est autre chose que l'anagramme de *Tommaso Stigliani da Matera*, nom du poëte qu'il attaquait. Stigliani avait donné à sa critique de l'*Adonis* le titre de *l'Occhiale* (la Lunette) : Aprosio y répondit d'abord par *l'Occhiale stritolato* (la Lunette brisée), et, cette fois, il se nomma *Scipio Glareano;* ensuite par la *Sferza poetica* (Fouet poétique) de *Sapricio Saprici*, Venise, 1643, in-12; et enfin par *il Veratro* (Ellébore), du même prétendu auteur. » Outre les opuscules et pamphlets qui viennent d'être cités, on a d'Aprosio : *Sferza poetica di Sapricio Saprici; Annotazioni di Oldauro Scioppio all' Arte degli Amanti del sig. Pietro Michele;* Venise, 1642, in-12.

Le Glorie degli Incogniti, overo gli Uomini illustri del Academia de' Signori incogniti di Venetia, 38-41. — Giustiniani, *Scrittori Liguri.* — Soprani, *Scrittori della Liguria.* — Oldoini, *Athenæum ligusticum.* — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, t. VIII, p. 128. — Ginguené, *Biographie universelle*, et *Hist. litt. de l'Italie.*

***APSHOVEN** ou **ABSHOVEN** (*Théodore* Van), peintre hollandais du dix-septième siècle. Il imita la manière de Teniers, sans atteindre néanmoins sa fermeté de pinceau, et réussit dans les sujets d'intérieur. Le musée de Dresde possède un tableau d'Apshoven où sont représentés des œufs, des fruits et du vin. Houbraken ou Van Gool ne disent rien de ce peintre.

Galerie des tableaux de Dresde. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler-Lexicon.*

APSINES (Ἀψίνης), rhéteur, natif de Gadara en Phénicie, vivait vers la seconde moitié du troisième siècle. Il était en conséquence contemporain de l'empereur Maximin et de Philostrate, qui parle de lui avec éloge. Il vint professer à Athènes, et fut élevé plus tard aux honneurs du consulat. On a de lui : Τέχνη ῥητορικὴ (*Ars rhetorica*), et un autre écrit moins important, intitulé Περὶ τῶν ἐσχηματισμένων προβλημάτων (*figuratæ Quæstiones*), imprimés tous deux dans les Rhéteurs grecs d'Alde. Mais si l'on en croit Ruhnkenius, on aurait attribué à Apsines une partie de la Rhétorique, non retrouvée, de Longin. Walz distrait cette partie suspecte de sa nouvelle édition des *Rhetor. Græc.*

Suidas, *Eudocia*, p. 67. — Aldi, *Rhet. Græc.;* Venet., 1508. — Walz, *Rhet. Græc.*, vol. IX, p. 465 et suiv.; 534 et suiv. — Westermann, *Geschichte der Beredtsamkeit.* — Pauly, *Real Encyclopädie der classischen Alterthumswissenschaft.*

APSINES (Ἀψίνης), rhéteur, vivait, à ce que l'on présume, vers le quatrième siècle, sous Constantin. On a lieu de supposer qu'il est identique avec un Apsines qui professa à Lacédémone et écrivit sur Démosthène.

Suidas, *Eudocia*, p. 67. — Fabricius, *Bibl. græc.*, VI, 106.

APSYRTUS ou **ABSYRTUS** (Ἄψυρτος), hippiatre grec, natif de Pruse ou de Nicomédie en Bithynie, suivit, au rapport de Suidas, Constantin dans son expédition aux bords du Danube. Mais on n'est pas d'accord sur la question de savoir s'il s'agit ici de l'expédition de Constantin le Grand en 322 de J.-C., ou de celle de Constantin IV Pogonat, en 671 de J.-C. Sprengel adopte la dernière version, qui est inadmissible; car Apsyrtus est cité par Végèce, qui vivait au quatrième ou cinquième siècle de J.-C. Il avait écrit sur les maladies des chevaux (Ἱππιατρικὸν Βιβλίον) et un traité de zoologie (Φυσικὸν περὶ τῶν αὐτῶν Ἀλόγων), en quatre livres. Il n'en reste que quelques extraits, conservés dans la collection des vétérinaires grecs. Cette collection, entreprise par ordre de Constantin Porphyrogénète (945-959), parut d'abord en latin, à Paris, 1530, in-fol., puis à Bâle (Simon Grynæus), 1537, in-4°. Il en existe des traductions italienne (Venise, 1543, 1548 et 1559, in-8°), française (Paris, 1563, in-4°) et allemande (Eger, 1571, in-fol.). H.

Fabricius, *Bibliotheca græca*, vol. VI, p. 493. — Haller, *Bibl. Med. pract.*, t. I, p. 289. — Sprengel, *Histoire de la Médecine.* — Choulant, *Handbuch der Bücherkunde.* — Sprengel, *Programma de Apsyrto Bithyno;* Halle, 1832, in-4°.

***APTHORP** (*Eustache*), jésuite et théologien américain, né à Boston en 1733, mort en 1816. Il acheva le 17 avril ses études en Angleterre, et se fit admettre au collége des jésuites de Cambridge. Il y soutint une controverse célèbre avec le docteur Mayow de Boston, relativement à la mission des évêques dans l'Amérique septentrionale, et à la propagation de l'Évangile. Il fut vicaire de Croydon et prébendier de Finsbury. Envoyé comme missionnaire, dans le Massachusets, par la Société de la propagation de l'Évangile, il fonda une église dans cette province, et y séjourna trois ans. De retour en Angleterre, il fut appelé à de hautes fonctions ecclésiastiques. On a de lui, entre autres ouvrages : *Conspectus novæ editionis Historicorum veterum latinorum qui extant omnium, ita disponendæ, ut pro ordine temporum et rerum serie, integrum Corpus componat Historiæ sacræ et orientalis, fabulosæ et heroicæ, græcæ et romanæ, ab orbe condito ad excidium imperii occidentalis et initia regni Italici. Cum singulorum scriptorum Historia literaria, et annotationibus philologicis anglice conscriptis; adjectis nummis tabulisque chronologicis et geographicis;* London, 1770, in-4° : l'ouvrage resta inachevé; — quatre *lettres* dirigées en 1778-79 contre Gibbon, qui en fait lui-même l'éloge.

American Biographical Dictionary. — *Biographical Dictionary of the living Authors of Great Britain and Ireland.* — *Catalogue of printed Books in the British Museum*, 1841.

APULÉE, APULEIUS, APPULEIUS (*Lucius*), écrivain latin, naquit vers 128 de J.-C. à Madaure en Afrique (1), où son père était duumvir, et mourut probablement à la fin du règne de Marc-Aurèle. Il étudia d'abord à Carthage, puis à Athènes; il visita les principales contrées de l'empire romain, se fit initier à divers mystères, et vint enfin à Rome s'établir comme avocat et orateur. Cependant il quitta bientôt Rome pour retourner dans sa patrie. Dans un voyage qu'il fit à Alexandrie, il tomba malade en route, et fut soigné à Oea (Tripoli) dans la maison du jeune Pontianus, son ami, dont il épousa la mère, Pudentilla. Accusé devant Claudius Maximus, proconsul d'Afrique, d'avoir employé quelque sortilége pour gagner la main de cette riche veuve, il prononça une célèbre Apologie qui nous a été conservée. Mais, en butte aux persécutions des parents de Pudentilla, et ne se croyant plus en sûreté à Oea, il vint se fixer définitivement à Carthage, où ses concitoyens lui élevèrent des statues, pour honorer d'une manière éclatante le talent de l'orateur.

Apulée avait beaucoup d'éloquence naturelle; il était doué d'une imagination vive et enjouée. Ses ouvrages respirent un certain mysticisme qui rappelle les doctrines de l'école néoplatonicienne. Ils sont remplis d'archaïsmes, de locutions inusitées, et écrits dans un style qui n'est pas toujours pur, ni exempt d'enflure. Son ouvrage capital a pour titre : *Metamorphoseon, seu De Asino aureo;* l'épithète *aureus* n'a été ajoutée que plus tard, pour indiquer le mérite de cette espèce de roman. Telle est du moins l'opinion qui résulte de ce passage de Pline le Jeune

(1) Ville sur les confins de la Numidie et de la Gétulie. C'est pourquoi Apulée s'appelle lui-même quelquefois *Semi-Numida et Semi-Getulus.*

(II, 20) : *Assem para et accipe auream fabulam.* C'est dans ce livre que l'auteur nous apprend le nom de son père *Thésée* et celui de sa mère *Salvia*, parente de Plutarque, ainsi que plusieurs particularités peu probables de sa vie, entre autres qu'il ne savait pas encore le latin quand il vint à Rome, et qu'il était si pauvre qu'il mit en gage ses vêtements pour payer les frais d'initiation aux mystères d'Osiris. Le principal personnage de l'*Ane d'or* est un nommé *Lucius*, qui, plongé dans tous les vices, est changé, par punition, en un âne; puis il arrive à résipiscence, et redevient homme. C'est un tableau piquant des mœurs du second siècle de J.-C., et un exemple de ce qu'étaient les *fables milésiennes.* L'épisode d'Amour et de Psyché, qu'on trouve dans l'*Ane d'or*, a été imité par l'inimitable La Fontaine; Herder le regarde comme un chef-d'œuvre de romancier. On prétend, sans motifs valables, qu'Apulée a emprunté le canevas de son roman à un écrit de Lucien (Λούκιος ἢ Ὄνος), ou à un livre plus ancien de Lucien de Patras (Μεταμορφόσεων λόγοι).

Les autres ouvrages d'Apulée sont : 1° *Apologia, seu Oratio de Magia;* c'est la défense que l'auteur avait prononcée pour se laver du reproche de magicien; on y trouve des renseignements curieux sur la magie et la religion des anciens : cette apologie se distingue des autres écrits d'Apulée par la pureté de son style; saint Augustin (*De civitate Dei*, VIII, 20) l'appelle *copiosissima et dissertissima oratio;* — 2° *Florides*, ou recueil de morceaux choisis ou d'extraits des discours d'Apulée; — 3° *De deo Socratis*, dissertation remarquable sur les différentes classes de divinités et leur communication avec les hommes; l'auteur place les *démons* des Grecs dans la région la plus élevée de l'éther, séjour intermédiaire entre les habitants célestes et les habitants terrestes : « Ils sont chargés, dit-il, de transmettre des prières aux uns et des dons aux autres, en échange de ses prières; chaque homme est entouré d'un démon, génie ou gardien invisible de ses actes et de ses pensées. » Ce traité a été violemment attaqué par saint Augustin; — 4° *De dogmate* (*De habitudine doctrinarum*) *Platonis*, *libri tres*, espèce d'introduction à la philosophie de Platon. Le troisième livre, intitulé Περὶ Ἑρμηνείας, *Seu de Syllogismo categorico*, a passé, quoi qu'à tort, pour l'œuvre d'un grammairien du troisième ou quatrième siècle de J.-C.; — 5° *De mundo;* c'est une paraphrase du traité Περὶ κόσμου, attribué à Aristote; — 6° quelques épigrammes recueillies dans l'*Anthologie latine* (Burmann, III, 99, 174, 229, 230, 231).

Apulée était un écrivain très-fécond. La moitié peut-être de ses ouvrages ne nous est pas parvenue. Au nombre de ses écrits perdus, on cite : *De republica; De musica; De arithmetica; De proverbiis naturales quæstiones*, et une traduction du *Phédon* de Platon. Quant aux traités : *Sive De virtutibus herbarum* (1); *De arboribus; De betonica; De re rustica; Ludicra Medicinalia; Hermetis Trismegisti Asclepius, sive De natura Deorum dialogus; Ratio sphæræ Pythagoricæ* (publié dans Barthius, *Adversaria*, VII, 30); *Anechomenos*, petit poëme érotique, imité de Ménandre (dans Baudius, *Amores* avec les *Priapeia* de G. Scioppi; Francfort, 1606, in-12); *De notis aspirationis et diphthongis; De ponderibus, mensuris ac signis* (dans le supplément des œuvres de Mesue; Venise, 1558, in-fol.), ils appartiennent à des auteurs homonymes. *Voy.* APULÉE (*L. Cæcilius Minutianus* et *Platonicus*).

La première édition d'Apulée fut publiée à Rome par Sewynheym et Pannartz, 1469, in-fol.; la meilleure est celle d'Oudendorp, Leyde, 1785, vol. 1, continuée par J. Bosscha, ibid., 1823, vol. 2 et 3; et la plus récente est celle de G.-F. Hildebrand; Leipzig, 1842, in-8°. — L'*Ane d'or* a été traduit dans presque toutes les langues modernes; la dernière traduction française est celle de V. Bétolaud, Paris, 1835, in-8°, dans la collection de Panckoucke. H.

Bayle, *Dictionn.* — Fr. Hildebrand, *Comm. de vita et scriptis Apul.;* Halle, 1835, in-8°. — Bétolaud, *Notice sur la vie et les ouvrages d'Apulée;* Paris, 1835, in-8°. — Pauly, *Hist. de la litt. rom.* — Pauly, *Real-Encyclopädie der Classischen Alterthumswissenschaft.* — Madvig, *De Apuleii fragmentis;* Hafniæ, 1825.

APULEIUS (*Celsus*). *Voy.* CELSUS.

APULEIUS. *Voy.* LUCIUS BARBARUS.

APULÉE, APULEIUS (*L. Cæcilius Minutianus*), grammairien latin, confondu quelquefois avec Apulée de Madaure, est l'auteur d'un ouvrage *De orthographia,* publié pour la première fois par A. Mai; Rome, 1823, in-8°. On lui attribue aussi : *De nota aspirationis*, et *De diphthongis*, deux opuscules publiés par Osann, d'après un manuscrit de Wolfenbüttel; Darmstadt, 1826, in-8°. Selon Madvig, le Traité de l'orthographe est d'un auteur du quinzième siècle. H.

Madvig, *Opuscula academica.* — Osann, dans Jahn, *Jahrb. der Philologie,* 1830.

***APULÉE, APULEIUS**, naturaliste latin, surnommé *Platonicus*, appelé aussi *Lucius Apuleius Barbarus,* quelquefois confondu avec le précédent, paraît avoir vécu au quatrième siècle de l'ère chrétienne. Il est l'auteur d'un ouvrage sur les plantes, intitulé *Herbarium* ou *De medicaminibus herbarum.* Cet ouvrage, en partie extrait de Dioscoride et de Pline, est divisé en cent vingt-huit chapitres, dont chacun donne la description succincte d'une plante, avec l'indication des synonymes et de ses propriétés médicales. Il a été imprimé pour la première fois à Rome, petit in-4°, sans date, par

(1) Le traité *De Virt. Herbarum* a été publié, avec quelques autres écrits de botanique, par J.-Ch.-G. Ackerman; Nuremberg et Alfort, 1788, in-8°, ainsi que dans *Parabilium medicamentorum Scriptores antiqui;* Nuremberg, 1788, in-8°.

J.-P. de Lignamine. Cette édition, très-rare, composée de cent sept feuillets, avec des gravures sur bois, a été dédiée au cardinal Jules de la Rovère, plus tard pape sous le nom de Jules II; le titre commence ainsi : *Incipit herbarium Apulei Platonici ad Marcum Agrippam*. (*Voy.* Dibdin, supplément à la *Bibliotheca Spenceriana*). Gabriel Humelberg fit réimprimer cet ouvrage avec des commentaires; Isinæ, 1537, in-4°. On le trouve aussi dans plusieurs éditions d'Apulée de Madaure, dans la collection aldine des médecins latins; Venise, 1547, in-fol., et dans celle d'Albanus Torinus; Bâle, 1528, in-fol. La meilleure édition est celle d'Ackermann, dans son *Parabilium medicamentorum scriptores antiqui*; Nuremberg et Altdorf, 1788, in-8°. Il en existe une traduction anglo-saxonne dans les manuscrits de Fr. Junius, de la bibliothèque d'Oxford. H.

Needham, *Prolegomena*, à l'édit. des *Geoponica*. — Haller, *Biblioth. botan.* — Choulant, *Handbuch der Bücherkunde*, etc.

***AQUÆUS** (*Stephanus*), nom latinisé d'*Étienne de l'Aigue*, écrivain français, natif de Beauvais ou de Bourges, mort, suivant de la Monnoye, en 1533. Il servit d'abord dans les armées de François Ier, et se livra ensuite à l'étude des sciences. On a de lui : *In omnes C. Plinii Secundi naturalis historiæ argutissimi scriptoris libros Stephani Aquæi Bituricensis, viri equestris, commentaria*; Paris, 1530, in-fol. : c'est un commentaire médiocre, emprunté en grande partie à celui de Rhenanus; — *les Commentaires de Jules César translatez*; Paris, 1531, in-folio, et 1546, in-12, dédiés, ainsi que les commentaires sur Pline, à Chabot, amiral de France; — *Singulier traité de la propriété des tortues, escargots, grenouilles et artichaux*; Paris ou Lyon, 1530. H.

La Croix du Maine et Duverdier, édit. de Rigolet de Juvigny, I, 177; III, 491. — Bayle, *Dictionnaire*.

AQUAPENDENTE. *Voy.* FABRICE D'ACQUAPENDENTE.

* **AQUARIUS** (*Matthias*), dominicain et professeur de théologie, mort en 1591. Il professa la métaphysique à Turin, Venise, Milan, Naples et Rome. Il fit plusieurs ouvrages sur la philosophie d'Aristote et la scolastique. On a de lui entre autres : *Oratio de excellentia sacræ theologiæ*; Turin, 1559, in-4°, et Naples, 1572, in-4°; — *Lectionum in primam Philosophiam, ut dici solet, Principium*; Naples, 1571, et Rome, 1575, in-4°; — *Dilucidationes in XII libros primæ Philosophiæ Aristotelis*; Rome, 1584, in-4°; — *Formalitates juxta Doctrinam D. Thomæ*; Naples, 1605 et 1623, in-fol., ouvrage commencé par Alphonse de Marcho d'Aversa.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*, I, 897. — Quétif et Échard, *Scriptores ordinis Prædicatorum*, II, 303.

AQUAVIVA. *Voy.* ACQUAVIVA.

AQUILA, prosélyte juif grec, traducteur de l'Ancien Testament, vivait vers la fin du premier siècle de notre ère. Les seuls renseignements que nous ayons sur lui nous ont été transmis par saint Épiphane, écrivain assez judicieux, dans son ouvrage *De ponderibus et mensuris*, c. 14. Selon lui, Aquila était un païen, originaire de Sinope et parent de l'empereur Adrien, qui lui confia le soin de rebâtir Jérusalem. Il y connut des chrétiens, se sentit attiré vers leur religion, et se fit baptiser. Comme sa conversion ne put le faire renoncer à son occupation favorite, l'étude de l'astrologie, il fut exclu de la communion chrétienne. Pour se venger, il se fit circoncire, et devint un juif zélé. Il s'appliqua alors à l'étude de la langue hébraïque, et fit à l'usage de ses nouveaux coreligionnaires, et pour se faire regretter de ceux qui l'avaient repoussé, une nouvelle traduction de la Bible. Il serait assez difficile de faire autre chose que des conjectures sur ces détails trop peu authentiques. Tout ce qu'on sait, c'est que saint Irénée cite fréquemment la version d'Aquila dans ses livres contre les hérésies, écrits entre les années 126 et 178, ce qui fait supposer que cette version existait depuis quelque temps; et il a fallu sans doute une quarantaine d'années pour qu'elle fût répandue dans les provinces éloignées. Mais on ne saurait douter de l'assertion de saint Épiphane, que cette traduction a été entreprise pour plaire aux Juifs, qui commençaient à dédaigner celle des Septante, parce qu'elle n'était pas assez littérale, et qu'on l'avait surchargée de gloses. Celle d'Aquila est servilement littérale. Le traducteur rend l'original mot pour mot, sans s'inquiéter ni des barbarismes, ni des fautes de langue les plus grossières. Les Juifs firent un accueil enthousiaste à l'œuvre d'Aquila; et dès lors la traduction des Septante fut entièrement bannie de leurs synagogues. Cependant rien ne prouve qu'Aquila, comme les Pères de l'Église l'ont assuré, ait falsifié les passages que les chrétiens appliquaient au Messie. On voit au reste, par saint Jérôme, qu'Aquila publia une révision ou seconde édition de sa traduction, encore plus littérale que la première, κατ' ἀκρίβειαν : c'est ainsi qu'on la désigne. Telle qu'elle est, l'étude du texte de l'Ancien Testament ne peut qu'en profiter, parce qu'elle sert à rétablir le texte hébreu que portaient les manuscrits de son temps. Malheureusement il n'en reste que des fragments, qui ont été rassemblés par Flaminius Nobilis, Drusius et Montfaucon. On les trouve publiés dans Dathe, *Opuscula*, Lips., 1746.

Épiphane, *De pond. et mens.*, cap. 14, 15. — J. Morin, *Exercitat. biblica*, p. 34. — Hody, *De Bibliar. Text. Orig.*, p. 235. — Montfaucon, *Hexapla, prælim.*, V. — Wolf, *Biblioth. hebr.*, t. I, p. 958. — Pauly, *Real-Encyclopädie*.

AQUILA, rhéteur romain, vivait vers le quatrième siècle. On a de lui un écrit intitulé *De figuris sententiarum et elocutionis liber*; Lugd. Batav., 1768, in-8°; Leipz., 1831, in-8°.

Pauly, *Real-Encyclopädie der Classischen Alther-*

thumswissenschaft. — Westermann, *Geschichte der Beredtsamkeit.*

AQUILA (*Julius*), jurisconsulte romain, vivait vers le cinquième siècle. Il a fait un *Liber responsorum*, dont on trouve quelques fragments dans les Pandectes.

Bach, *Hist. Jurisp. Rom.*, III, 3, sect. IV et VI. — Pauly, *Real-Encyclopädie der Classischen Alterthumswissenschaft.*

***AQUILA** (*Caspar*), nom latin de l'allemand *Adler*, célèbre théologien, né le 7 août 1488 à Augsbourg, mort à Saalfeld le 12 novembre 1560. Il étudia d'abord au gymnase de sa ville natale, et passa ensuite plusieurs années en Italie pour se perfectionner dans ses études. A son retour, il s'arrêta quelque temps à Berne (en 1514). De là il se rendit à Leipzig, s'attacha, en 1515, comme chapelain à François de Sickingen, et devint, l'année suivante, curé de Jengen, village près d'Augsbourg. Ce fut là qu'il apprit les doctrines de Luther, et s'enflamma pour la cause du protestantisme naissant. Ses sermons attirèrent bientôt l'attention de ses supérieurs, et l'évêque d'Augsbourg, Christophe de Stadion, ordonna l'arrestation du hardi prédicateur. Aquila passa l'hiver de 1519 à 1520 dans la prison de Dillingen, et ne fut relâché que par l'intervention de la reine Isabelle de Danemark, sœur de l'empereur Charles-Quint. De Dillingen il se rendit à Wittemberg, où il se lia d'amitié avec Luther, et fit l'éducation des fils de François de Sickingen au château d'Ebernbourg. Là il faillit périr d'une manière fort singulière : la garnison du château voulait lui faire baptiser un canon; comme il s'y refusait, les soldats le mirent dans un gros mortier, et ils l'auraient lancé en guise de boulet, sans l'intercession d'un officier. D'autres racontent que la poudre ne prit pas feu, et qu'il fut sauvé comme par miracle.

Après un court séjour à Eisenach, Aquila fut nommé en 1524 professeur d'hébreu à Wittemberg, et aida Luther, également professeur de cette université, dans la traduction du Vieux Testament. En 1527, il devint pasteur, puis l'année suivante surintendant ecclésiastique (évêque protestant) à Saalfeldt. Par son opposition opiniâtre à l'*Interim* (édit de 1548) de l'empereur Charles-Quint, il fut déclaré hors la loi, et sa tête mise à prix. Il dut quitter Saalfeldt en fugitif, n'emportant avec lui qu'un psautier hébreu. La comtesse Catherine de Schwarzbourg lui donna un asile hospitalier à son château de Rudolstadt; et lorsque la querelle relative à l'*Interim* fut calmée, la généreuse comtesse lui procura en 1550 le doyenné de Schmalkalden, où il poursuivit le cours de ses prédications en faveur des doctrines de Luther. Après la conclusion du traité de Passau en 1552, il fut rétabli dans son poste de surintendant à Saalfeldt, où il passa le reste de sa vie. Quelques instants avant sa mort, il signa, avec quarante-cinq théologiens protestants, un manifeste qui parut sous le titre : *Supplicatio quorundam theologorum qui post Lutheri obitum voce aut scriptoris exortis noviter sectis et corruptelis contradixerunt, pro christiana libera et legitima, ad Johannem Fredericum II, ducem Saxoniæ, ejusque fratres ac alios principes et status Augsburgensem confessionem amplectentes;* Saalfeldt, 1560, in-4°.

Aquila a laissé un grand nombre de sermons et d'écrits de controverse, dont les principaux sont : *Christlich Bedenken auf das Interim*, 1548 et 1549, in-4°; — *Tractat über den schnöden Teufel, der sich itzt abermal in einen Engel des Lichtes verkleidet hat, das ist wider das neue Interim* (Traité sur le diable, etc., ou contre l'*Interim*); Augsbourg, 1548, in-4° : cet ouvrage, qui valut à l'auteur l'exil, parut sous le pseudonyme de *Carolus Azoria; — Kurze aber zu unserer Seligkeit höchst nöthige Erklärung der gantzen christlichen Lehre,* exposé succinct de la doctrine chrétienne; Augsbourg, 1547, in-8°; — *Christliche Erklärung des kleinen Catechismi, mit schönen Episteln und gewaltigen Sprüchen bestätigt;* Augsbourg, 1538, in-8° : c'est un recueil de onze sermons sous forme de commentaire sur le petit catéchisme de Luther. H.

W. Strieder, *Hessische Gelehrtengeschichte*, vol. I, p. 96. — J. Avenarius, *Kurze lebensbeschreibung Casparis Aquilæ;* Meiningen, 1718, in-8°. — Chr. Schlege, *Bericht vom Leben und Tode C. Aquilæ;* Leipzig, 1737, in-4°. — J.-Q. Hillinger, *Lebensbeschreibung von C. Aquila*; Iena, 1731, in-8°.

AQUILA (*Jean dell'*), médecin italien, né à Lamiano, dans le royaume de Naples, vers le commencement du quinzième siècle, mort en 1510. Il enseigna, pendant quarante-trois ans, d'abord à Pise, puis à Padoue. On a de lui : *De sanguinis missione in pleuritide;* Venitiis, 1520. Haller cite de lui un poëme *De phlebotoma,* en manuscrit à la Bibliothèque nationale.

Toppi, *Bibliothèque napolitaine.* — Haller, *Bibliotheca chirurgica*, I, 170.

AQUILANO (*Séraphin*), ou d'*Aquila,* poëte italien, né en 1466 à Aquila dans les Abruzzes, d'où le nom d'*Aquilano;* mort à Rome le 10 août 1500. Il fut placé, dès son enfance, à la cour du comte de Potenza; il y apprit la musique de Guillaume Flamand, et étudia pendant trois ans les œuvres de Pétrarque et de Dante. Il alla ensuite à Rome, où il se fit une grande réputation par ses poésies, qu'il improvisait souvent, et qu'il chantait sur des airs de sa composition. Il fut attaché pendant plusieurs années au cardinal Ascagne Sforce, ensuite à Ferdinand II, alors duc de Calabre, et, après la chute de cette famille, à François de Gonzague, marquis de Mantoue. Son dernier patron fut le fameux duc de Valentinois, César Borgia, qui le traitait avec générosité. Séraphin Aquilano, mort à l'âge de trente-cinq ans, fut enterré à Sainte-Marie du Peuple, à Rome. On grava sur son tombeau ces

trois vers, faits par Bernard Accolti d'Arezzo, surnommé l'*Unico Aretino* :

Qui giace Serafin : partirti hor puoi
Sol d'haver visto il sasso che lo serra
Assai sei debitor alli occhi tuoi.

Ses poésies furent imprimées pour la première fois à Venise en 1502, in-4°, puis à Rome en 1503, etc. Ce sont des sonnets, des églogues, des épîtres, des *capitoli*, etc.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana*, VI, 1243; Milan, 1822. — Bouterwek, *Geschichte der Poesie und Beredsamkeit*, t. I, p. 319. — Ginguené, *Biographie universelle* et *Hist. litt. de l'Italie.*

AQUILANO ou **AQUILANUS** (*Sébastien*), médecin italien, contemporain du précédent, et comme lui né à Aquila, dans les Abruzzes; mort en 1513. Il fut professeur de médecine à Ferrare en 1495, et un zélé partisan des doctrines de Galien. Il recommande l'un des premiers l'emploi du mercure dans la syphilis. On a de lui : *De morbo gallico*; Lyon, in-4°, 1506; Bologne, in-8°, 1517, imprimé avec les écrits de Marc Gatinaria, d'Astor, de Loudelph, etc. : ce traité, écrit probablement vers 1498, a été adressé, sous forme de lettre, à Ludovic Gonzague, évêque de Mantoue. C'est le plus ancien ouvrage sur la syphilis; — *Quæstio de febre sanguinea ad mentem Galeni*, imprimé avec le traité précédent dans la *Practica* de Gatinaria; Bâle, in-8°, 1537; Lyon, in-8°, 1538; Francfort, in-8°, 1604. Quelques manuscrits d'Aquilano sont conservés à la bibliothèque de Turin. Ce médecin a été confondu quelquefois avec *Jean Aquilano.*

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Astruc, *De morbis venereis.*

AQUILES (*Jean*), sculpteur espagnol, vivait dans la première moitié du seizième siècle. Il exécuta des travaux remarquables. On voit dans l'église de Valladolid, et dans quelques autres villes de la Castille, des sculptures dues à son ciseau.

Bermudez, *Diccionario historico.*

AQUILIA (*gens*). Cette famille romaine remonte à une haute antiquité. Deux *Aquilii* sont cités par Tite-Live parmi les nobles romains qui conspirent contre Tarquin (l. XI, 4). Un Aquilius fut consul dès 487 av. J.-C. Sur les médailles leur nom est écrit *Aquillius*, contrairement aux manuscrits, qui donnent *Aquilius.*

AQUILIA (*Severa Julia*). *Voy.* ÉLAGABALE.

***AQUILIUS** (*Manius*), consul romain, vivait dans la première moitié du deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Devenu consul avec Sempronius Tuditanus, il alla prendre part à la guerre de Perpenna contre Aristonicus, fils naturel d'Eumène, roi de Pergame : Aristonicus était déjà prisonnier. Aquilius n'eut donc plus rien à faire. Mais on l'accuse d'une cruauté inouïe, celle d'avoir empoisonné les cours d'eau dans certaines villes qu'il voulait contraindre à se rendre; ce qui ne l'empêcha pas d'obtenir les honneurs du triomphe à son retour. Accusé ensuite de concussion, il fut encore absous. Quant à Aristonicus, il fut étranglé dans sa prison.

Justin, XXXVI, c. 4. — Florus, II, c. 20.

AQUILIUS (*Manius*), consul romain vers l'an 101 de J.-C. Il eut Marius pour collègue dans le consulat. Envoyé ensuite en Sicile pour réprimer les enclaves, révoltés sous la conduite d'Athénion, il réussit dans cette expédition, et fut accusé, trois ans plus tard, de malversations commises par lui en Sicile. Il allait être infailliblement condamné, lorsqu'un beau mouvement oratoire de Marc-Antoine, son avocat, le sauva. Ayant fait brusquement lever son client, Antoine déchira la tunique, et laissa voir ainsi aux juges les nombreuses blessures qu'Aquilius avait reçues en combattant pour sa patrie. Les Romains se montraient souvent sensibles à ces sortes d'entraînements dramatiques : celui-ci ne fut pas moins heureux, et l'accusation tomba. Aquilius alla ensuite remplir les fonctions de proconsul dans l'Asie Mineure; mais cette fois la fortune lui fut contraire : Mithridate le vainquit et le fit prisonnier. Il devint alors de la part de ce monarque, altéré de vengeance, l'objet des plus cruels traitements : enchaîné et jeté sur un âne, il fut promené ignominieusement, et obligé de proclamer devant la foule qu'il était Aquilius. On le fit ensuite passer dans une cage de fer, d'où il sortait chaque jour pour être battu de verges. Conduit enfin à Pergame, il fut en butte à une dernière torture : pour figurer l'insatiable avidité qui caractérisait les Romains, Mithridate fit verser de l'or fondu dans la bouche d'Aquilius.

Florus, III, 19. — Tite-Live, *Epitome*, liv. LXIX; et *pass.* — Cicéron, *in Verr. De Orat. Brut.* 62; *De Officiis; Pro Flacco, Pro Leg. Manil., Pro Fontero.* — Diod. de Sic. — Appien, *De Bello Mithrid.*

AQUILIUS (*Gallus*), jurisconsulte romain, vivait dans la seconde moitié du dernier siècle avant l'ère chrétienne. Il fut ami de Cicéron, avec lequel il partagea la questure. Il avait déjà été tribun du peuple, sous le consulat de Pompée. On lui doit le règlement des droits des petits enfants posthumes (V. L. Gallus 29, Dig. de lib. et posthum.); et il introduisit dans le droit la célèbre formule *De dolo malo*, regardée par Cicéron comme l'unique et le plus sûr moyen de déjouer la fraude. L'idée de cette loi lui fut suggérée, dit-on, dans une circonstance assez curieuse : un individu malade s'était reconnu débiteur de sa maîtresse; mais le malade revint à la santé, et la prétendue créancière n'exigea pas moins la somme stipulée. Aquilius découvrit la mauvaise foi; et, pour empêcher des abus de cette nature de se renouveler, il établit la formule *De dolo malo.* Mais il n'est pas bien sûr qu'on lui doive la loi *Aquilia.*

Cicéron, *De Claris Orator.*

AQUILIUS (*Sabinus*), jurisconsulte romain, surnommé *le Caton de son siècle*, vivait au troisième siècle de l'ère chrétienne. Il fut deux fois consul : en l'an 214 et en l'an 216. La vertu

d'Aquilius dut attirer l'animadversion d'un prince tel qu'Élagabale. Il ordonna donc de le faire périr. Heureusement que l'officier chargé d'exécuter l'ordre entendit mal (il était presque sourd), et se contenta de faire sortir Aquilius de Rome, comme il avait entendu l'empereur lui commander d'agir à l'égard du sénat. Plusieurs écrivains ont pensé que cet Aquilius était parent de l'Aquilia Severa qu'Élagabale épousa de force. Les ouvrages d'Aquilius ne sont point venus jusqu'à nous.

Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclop.*

AQUILIUS (*Henri*), écrivain polygraphe, Belge, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui : *Epitome Historiæ Geldriæ ;* Cologne, 1567, in-8°; Leyde, 1609 et 1611, in-4°, annoté par P. Scriver; — *Moralium Libri Tres ;* — *Progymnasmatum de Passione Hominis Libri Tres ;* — *Paraphrasis in orationem Dominicam ;* — *Duces Geldriæ*, poëme élégiaque. Ces quatre ouvrages furent imprimés à Cologne, 1566.

Peter Scriver, *Batavia illustrata ;* Leyde, 1609-1611. — Sivertius, *Athenæ Belgicæ*, p. 322. — Andreæ, *Bibliotheca Belgica.*

AQUIN (*Louis-Claude* D'), organiste français, né à Paris au mois de juillet 1698, mort le 15 juin 1772. Il annonça de bonne heure des dispositions extraordinaires. A six ans il se fit entendre sur le clavecin devant Louis XIV, et à huit ans il put, après avoir reçu les leçons de Bernier, composer un *Beatus vir* à grand chœur et à symphonie, qu'il exécuta après avoir été hissé sur une table. « Messieurs, aurait dit son maître après l'avoir entendu, je n'ai plus rien à lui apprendre. » A douze ans, il devint organiste du petit Saint-Antoine. Il obtint ensuite, dans un concours où il l'emporta sur Rameau, l'orgue de Saint-Paul. Ici encore il eut l'occasion de se faire remarquer. Une des particularités de son talent, c'était d'avoir les deux mains également exercées; de pouvoir cadencer en même temps avec la main droite et la main gauche. Le célèbre Haendel vint en France pour l'entendre, et il admira son talent. Ses œuvres, parmi lesquelles est la cantate de *Circé* de J.-B. Rousseau, sont restées manuscrites, à l'exception d'un livre de pièces de clavecin, 1735; d'un livre de Noëls, et d'une cantate intitulée *la Rose.*

Fétis, *Biographie des Musiciens.*

AQUIN DE CHATEAU-LYON (*Pierre-Louis*), fils du précédent, littérateur, né vers le milieu du dix-huitième siècle, mort en 1797. Ses principaux ouvrages, tous fort médiocres, sont : *Lettres sur les hommes célèbres dans les sciences, la littérature et les arts, sous le règne de Louis XV*, 1752, 2 vol. in-12; réimprim. en 1753, sous le titre de *Siècle littéraire de Louis XV ;* — *Observations sur les Œuvres poétiques de M. de Caux de Cappeval*, 1754, in-12; — *la Pleyade française, ou l'Esprit des sept plus grands poëtes*, 1754, 2 vol. in-12; — *Semaine littéraire*, 1759, 4 vol. in-12 (en société avec de Caux); — *Almanach littéraire*, ou *Étrennes d'Apollon*, recueil périodique commencé en 1777, et continué pendant dix-sept ans; — *A ses vrais auteurs*, in-12, sans date. Ces *vrais auteurs* sont : Gresset, Crébillon, Trublet, Fontenelle, Montesquieu, et un sixième dont l'article est intitulé *Auteur à deviner.*

Quérard, *la France littéraire.* — Rabbe, *Biographie des Contemporains.*

AQUIN (*Thomas* D'). *Voy.* THOMAS.

AQUIN ou **AQUINO** (*Philippe* D'), savant rabbin, né à Carpentras vers la fin du seizième siècle, mort à Paris en 1650. Son véritable nom était MARDOKHAI ou MARDOCHÉE. Il se convertit au christianisme dans le royaume de Naples, à *Aquino*, dont il prit le nom. Il vint ensuite se fixer à Paris, où il soutenait sa famille en donnant des leçons d'hébreu. Louis XIII le nomma professeur au collége de France. Ses principaux ouvrages sont : *Dictionarium hebræo-chaldæo-talmudico-rabbinicum;* Paris, 1629, in-fol.; — *Radices breves linguæ sanctæ;* Paris, 1620, in-16, petit volume très-rare; — *Veterum rabbinorum in exponendo Pentateucho libri tredecim, cum octo eruditorum rabbin. in Psalm. CXIX commentariis;* Paris (Cramoisy), 1620, in-4°; — *Lacrymæ in obitum illustr. card. de Bérulle;* Paris, 1629, in-8° : son bienfaiteur le cardinal de Bérulle lui avait fait obtenir une pension sur la caisse du clergé; — *Discours du Tabernacle et du Camp des Israélites;* Paris, 1623, in-4°; — *Discours des Sacrifices de la Loi mosaïque;* Paris, 1624, in-4°; — *Interpretatio arboris cabbalistica cum ejusdem figura, ex antiquis scriptoribus;* Paris, 1625, in-4°; — *Voces primigeniæ, seu Radices græcæ;* Paris, 1620, in-16. — Son fils, *Louis* D'AQUIN, né à Avignon en 1600, traduisit en latin le commentaire de Levi Ben Gerson sur Job, Paris, 1622, in-4°, et le commentaire sur Esther, avec des notes. — Son petit-fils *Antoine* D'AQUIN, mort en 1696, fut premier médecin de Louis XIV.

Bartolocci, *Biblioth. mag. rabb.*, IV, 347. — Wolf, *Bibl. hebr.*, I, 977. — Bayle, *Dictionn. critique.*

AQUINO (*Carlo* D'), écrivain italien, né à Naples en 1654, mort à Rome le 11 mai 1737. Il était fils du prince de Caramanico, et entra, à quinze ans, dans l'ordre des Jésuites. Il fut longtemps professeur de rhétorique à Rome. Parmi ses nombreux ouvrages, on remarque : *Carmina*, 3 vol. in-8°; Rome, 1701-1703; — *Anacreon recantatus*, recueil d'odes édifiantes traduites en italien; Rome, 1726, in-12, sous le titre : *Palinodie anacreontiche*, par Alcon-Sirio; — *Orationes ;* Rome, 1704, 2 vol. in-8°; — *Lexicon militare;* Rome, 1724, 2 vol. in-fol., avec un vol. de supplément in-8°, 1727; — *Fragmenta historiæ de bello Hungariæ;* Rome, 1726, in-12, ouvrages restés inachevés; — une traduction en vers latins de la *Divine Comédie* de Dante; Naples, 1728, in-8°; — *Vocabula-*

rium architecturæ ædificatoriæ; Rome, 1730, in-4°; — *Nomenclator Agriculturæ*; Rome, 1736, in-4° : c'est un dictionnaire de tous les termes employés par les auteurs latins qui traitent de l'agriculture.

Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.* — Afflito, *Scrittori del reyno di Napoli*, I, 401. — Comolli, *Bibliografia dell' Architectura civile*, I, 112, p. 13.

ARABI (*Mohieddin-Mohammed-ben-Ali-ben-el-Arabi*), théologien arabe, né en Espagne, mort en 1240. Il écrivit entre autres ouvrages : *Fossus Alhekam*, en manuscrit à la bibliothèque de Paris; — *Kimia al-Sandat*, ou *l'Heureuse chimie*; — *Merat al maani*, ou le *Miroir secret*; — *Esra ela mecam al ussara*, ou *Voyage aux pays des captifs.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***ARABIUS** (*Scholasticus*), poëte grec, vivait vers la seconde moitié du sixième siècle. On n'a point de détails sur sa vie. Comme une de ses épigrammes a pour sujet le portrait de Longin, préfet de Constantinople sous Justinien, on en peut inférer qu'il vécut sous le règne de ce prince. Il y a de lui sept épigrammes, recueillies dans l'*Anthologie grecque.*

Jacobs, *ad Antholog. græc.*, XIII, 856. — Pauly, *Real-Encyclopædie der Classischen Alterthumswissenschaft.*

***ARABLAY** ou **ARRABLAY** (*Pierre* D'), chancelier de France et cardinal, mort en 1346. Il prit les sceaux sous le règne de Louis X le Hutin. En 1316, il fut appelé au cardinalat par le pape Jean XXII; et ce fut lui qui reçut, lors de l'avénement de Philippe le Long, le serment des seigneurs et communautés. Ils jurèrent, entre les mains d'Arablay, de ne reconnaître d'autre roi que Philippe et ses descendants mâles. On sait que ce monarque ne laissa que des filles.

Le P. Anselme, *Histoire des grands officiers de la Couronne.* — Du Bouchet, *Histoire de la maison de Courtenay.* — Auberi, *Histoire des cardinaux.*

ARABSCHAH (*Ahmud*). *Voy.* AHMED-IBN-ARABSCHAH.

***ARACHIELE** (*Cacciaturo*), théologien et philosophe arménien, natif d'Erzeroum, dans la basse Arménie, mort à Venise en 1740. Venu à Rome à l'âge de quinze ans, il fit ses études au séminaire de la *Propagation de la Foi*, revint ensuite à Constantinople et plus tard à Venise, et se fit connaître dans l'une et l'autre de ces deux villes par ses prédications. Il a laissé : *Summa universæ theologiæ*; — *Universæ theologiæ speculativæ*, *dogmaticæ*, *positivæ et moralis opus*; — un poëme arménien où Jésus-Christ figure avec Adam, et que l'on trouve à la bibliothèque de Paris; — une *Introduction à la vie chrétienne*, également écrite en arménien.

Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

***ARADILLAS** (*Alfr.-Gonzalez*), théologien espagnol, vivait vers la seconde moitié du dix-septième siècle. On ne le connaît guère que par les œuvres suivantes : *Exercicios del rosario de la Virgen*; Séville, 1622, in-8°; — *Castilla e spiritual y divina* : c'est un dialogue entre le Christ et l'âme humaine, dont la première partie seulement fut imprimée à Grenade en 1643.

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon.*

ARADON (*Jérôme*), de Quimperlé, général français, vivait dans la seconde moitié du seizième siècle. Il servit sous le duc de Mercœur dans la guerre de la Ligue, et ne se soumit à l'autorité de Henri IV qu'en 1597. On a de lui un journal très-partial des événements arrivés dans une partie de la Bretagne vers 1589.

Dictionnaire des Généraux français.

***ARAGAZZONI** (*Jacques*), médecin vénitien, vivait vers la seconde moitié du quinzième siècle. En 1471 il fut chargé par la faculté de médecine de sa ville natale de complimenter le nouveau doge Nicolas Trono, et prononça dans cette occurrence une harangue imprimée vers la même époque.

Adelung, Supplément à Jöcher. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia.*

***ARAGO**, nom de quatre frères (*François*, *Jean*, *Jacques*, *Étienne*) qui se sont distingués dans différentes carrières. Les voici dans leur ordre chronologique :

*ARAGO (*Dominique-François*), célèbre savant français, naquit le 26 février 1786 à Estagel, près de Perpignan. Son père, qui occupait depuis la révolution l'emploi de caissier de la monnaie à Perpignan, lui fit de bonne heure faire ses études au collége de cette ville (1). A l'âge de dix-sept ans le jeune François fut admis, après un brillant examen, à l'École polytechnique, pépinière d'illustrations qui venait de surgir du chaos révolutionnaire. Au sortir de cette école, il fut attaché à l'Observatoire comme secrétaire du Bureau des longitudes; et en 1806, l'empereur, sur la recommandation de Monge, le chargea, avec M. Biot et deux commissaires espagnols, MM. Chaix et Rodriguez, de continuer la grande opération géodésique de Delambre et Méchain, pour donner une mesure plus parfaite de l'arc du méridien terrestre, mesure qui a servi de base au nouveau système métrique. Les deux savants français se mirent aussitôt à l'œuvre en établissant un grand triangle destiné à relier l'île d'Yvice, l'une des Baléares, à la côte d'Espagne. Ils plantèrent leurs tentes sur le sommet de ce triangle, c'est-à-dire sur une des montagnes les plus élevées de la Catalogne, pour se mettre, par des signaux, en communication avec M. Rodriguez, placé sur la montagne de Campuey, dans l'île d'Yvice. Exposés à toutes les intempéries, ils passèrent plusieurs mois de l'hiver dans ces solitudes escarpées. « Souvent, dit M. Biot, la tempête emportait nos tentes et déplaçait nos stations. M. Arago, avec une constance infatigable, allait aussitôt les rétablir, ne se donnant pour cela de repos ni jour ni nuit. » En avril 1807, les opérations principales furent terminées (2). M. Biot, empressé d'ar-

(1) Plusieurs biographes ont dit, par erreur, qu'à quatorze ans François Arago ne savait pas lire.

(2 La fraction d'un arc terrestre ou méridien, prise

river par le calcul au résultat définitif, partit pour Paris; M. Arago allait seul achever les travaux commencés, lorsque la guerre éclata entre l'Espagne et la France. Là se présente un épisode romanesque que nous raconterons, en abrégé, d'après le spirituel auteur de la *Galerie des Contemporains*.

Pris pour un espion par les Majorquains soulevés, M. Arago n'eut que le temps de se déguiser en paysan, et d'emporter les papiers contenant ses observations. Grâce à son accent catalan, il traversa inconnu la foule ameutée, se réfugia, à Palma, sur le vaisseau espagnol qui l'avait conduit dans l'île, et parvint à sauver ses instruments. Il passa plusieurs semaines, absorbé dans ses calculs, dans la citadelle de Belver, où l'avait enfermé le capitaine du vaisseau, pour le soustraire à la fureur populaire. Enfin, il obtint sa liberté et la permission de se rendre à Alger. « Là, le consul de France l'embarque sur une frégate algérienne faisant voile pour Marseille. On était déjà en vue des côtes de France, lorsqu'un corsaire espagnol joint la frégate et s'en empare; M. Arago est fait prisonnier, conduit au fort de Rosas, jeté sur les pontons de Palamos et accablé de mauvais traitements. Cependant le dey, à la nouvelle de l'insulte faite à son pavillon, exige et finit par obtenir qu'on rende la liberté à tout l'équipage. On reprend le chemin de Marseille, on arrive. Le jeune savant se croyait au bout de ses infortunes; tout à coup une affreuse tempête du nord-ouest repousse le vaisseau, le chasse et le jette sur les côtes de la Sardaigne. Autre péril : les Sardes et les Algériens sont en guerre; aborder, c'est retomber dans une nouvelle captivité. Pour surcroît de malheur, une voie d'eau considérable se déclare on se décide alors à se réfugier vers la côte d'Afrique. Le vaisseau, à moitié désemparé, et prêt à couler bas, toucha enfin à Bougie, à trois journées d'Alger. » — Déguisé en Bédouin, et sous la conduite d'un marabout, M. Arago se rendit à Alger auprès du nouveau dey, qui ne l'accueillit pas aussi gracieusement que son prédécesseur, tué dans une émeute. Mais, grâce aux instances multipliées du consul, il parvint à recouvrer ses instruments et sa liberté, et se dirigea pour la troisième fois vers Marseille. Le bâtiment de guerre sur lequel il se trouvait n'échappa à une croisière anglaise qu'à force de voiles.

Le jeune et intrépide savant revit le sol natal en été 1809. Pour le récompenser de tant de labeurs, l'Académie, contrairement à ses règlements, le reçut dans son sein à vingt-trois ans, et l'empereur le nomma professeur à l'École polytechnique. Ce fut là que le collègue de Laplace et de Monge enseigna l'analyse et la géodésie pendant plus de vingt ans.

Dès 1830, M. Arago devint homme politique; il entra à la chambre comme député des Pyrénées-Orientales, et s'assit à l'extrême gauche, entre Laffitte et Dupont de l'Eure. Dans les journées de Juillet, il essaya d'arrêter l'effusion du sang, par son intervention auprès du maréchal Marmont, avec lequel il avait entretenu des relations d'amitié. Comme député, il prit souvent la parole dans des questions d'enseignement public, de marine, de canaux, de chemins de fer; il adhéra à la manifestation du compte-rendu de 1832. Chef de l'extrême gauche, il prononça le premier ces mots : *Réforme et droit au travail.* C'est lui qui dirigea les attaques les plus redoutables contre les forts détachés autour de Paris. Enfin à ses travaux législatifs il joignit les fonctions de membre du conseil général du département de la Seine, qu'il présida longtemps.

Vers le déclin d'une vie si agitée, M. Arago fut rejeté subitement, par la grande secousse de 1848, au milieu des orages d'une révolution. Membre du gouvernement provisoire, ministre de la guerre et de la marine, il se prononça, dès le premier jour, contre le parti qui voulait arborer le drapeau rouge. Il fut choisi par l'assemblée constituante pour faire partie de la commission exécutive; et, aux sanglantes journées de juin, il marcha aux barricades à la tête des troupes. Brisé physiquement et moralement, le vieux lutteur resta muet sur les bancs de l'assemblée législative, et, depuis la fin de 1848, les traits altérés de sa physionomie trahissent une grande lassitude des hommes et des choses.

Comme savant, M. Arago a rendu de grands services à la science, moins peut-être par ses découvertes que par l'admirable talent avec lequel il a su la populariser dans ses cours d'astronomie à l'Observatoire, dans ses comptes-rendus académiques, et dans ses notices de l'Annuaire du Bureau des longitudes. Plusieurs branches

pour unité de mesure *invariable*, est une des plus belles idées de la révolution. Pour arriver à déterminer la grandeur du quart du méridien, des académiciens mesurèrent, en 1740, l'arc qui traverse la France depuis Dunkerque jusqu'aux Pyrénées. Mais, pour donner plus d'autorité au nouveau système métrique, Delambre et Méchain furent chargés de mesurer l'arc du méridien terrestre compris entre Dunkerque et Barcelone. Les opérations de ces deux savants donnèrent au quart du méridien 5,130,740 toises. On en prit la dix-millionième (0,000,000,1) partie pour former le mètre. La décimale au-dessus eût été trop grande, la décimale au-dessous trop petite; et le mètre, dont la longueur est de 0,513074 toises ou 3 pieds 11,295937 lignes, se trouva à peu près de la même longueur que l'aune et la demi-toise. On ne tarda pas à signaler quelques erreurs qui s'étaient glissées dans les mesures des deux géomètres; Méchain s'était lui-même aperçu d'une inexactitude qu'il n'osa malheureusement pas avouer. Ce fut alors que MM. Arago et Biot furent chargés de continuer la mesure de l'arc terrestre depuis Barcelone (où Delambre et Méchain s'étaient arrêtés) jusqu'aux îles Baléares. Embrassant ainsi une plus grande étendue de l'arc méridien, ils ont trouvé, pour la dix-millionième partie du quart de la circonférence terrestre, 443,31 lignes, et des travaux plus récents l'ont portée à 443,39 lignes. Cette erreur est insignifiante, puisqu'elle se réduit au plus à un dixième de ligne; elle n'ôte rien d'ailleurs à la beauté du système. En attendant que la distance du pôle à l'équateur soit appréciée d'une manière incontestable, la valeur du mètre actuel se trouve invariablement établie par sa comparaison avec la longueur du pendule; celui qui oscille chaque seconde sous le 45° de latitude représente 0 m. 993977.

de la physique, particulièrement l'optique et l'électro-magnétisme, lui doivent de notables progrès. Il adopta avec ardeur la théorie de l'ondulation, d'après laquelle le phénomène de la vision est produit, non par une émanation directe des rayons lumineux (théorie de l'émission), mais par le mouvement d'un fluide insaisissable, l'éther, qui transmet à la vue les ondes lumineuses, comme l'air transmet les sons à l'oreille; il élargit la voie ouverte par Malus, qui, en observant les modifications subies par la lumière à son passage à travers un milieu transparent, cristallisé, découvrit le phénomène de la polarisation. La double réfraction de la tourmaline, c'est-à-dire la propriété de scinder en deux parties tous les rayons lumineux qui la traversent, conduisit M. Arago à l'invention d'un instrument ingénieux, le *polariscope*. Il s'aperçut que toutes les fois que la lumière passe par la tourmaline, espèce de verre minéral, elle était identique dans le double rayonnement produit par cette même tourmaline; tandis que la lumière, envoyée par un corps gazeux, se réfléchissait, en traversant ce minéral, sous deux couleurs différentes. En soumettant ainsi à l'action de cette substance minérale les rayons émanés des corps célestes, M. Arago fut conduit à des données fort intéressantes sur la constitution physique du soleil et des comètes. — On doit encore à M. Arago l'invention de plusieurs appareils ingénieux pour déterminer, avec toute la précision possible, les diamètres des planètes, en obviant aux causes d'erreur produites par l'irradiation, c'est-à-dire par l'écartement des rayons que lance le corps lumineux. Entrant dans la voie ouverte par Œrstedt et Ampère, il ajouta de nouveaux faits aux connaissances sur l'électro-magnétisme. Il découvrit ainsi qu'on peut aimanter une verge d'acier en la plaçant au centre d'un courant électrique convenablement dirigé; il observa aussi le premier l'action exercée par un barreau de cuivre mû circulairement sur l'aiguille aimantée, observation qui doit faire rejeter le cuivre dans la construction des boussoles. Pour cette découverte du magnétisme par rotation, M. Arago reçut en 1829, de la Société royale de Londres, la médaille de Copley; distinction d'autant plus flatteuse qu'elle n'avait jamais été accordée à aucun Français, et qu'il avait contesté aux Anglais plusieurs inventions dont ils se glorifient, entre autres celle de la machine à vapeur. Nous passons sous silence les travaux de M. Arago sur les réfractions comparatives de l'air sec et de l'air humide, sur la scintillation et la vitesse des rayons des étoiles, sur la météorologie, sur divers points de l'histoire des sciences, etc. La plupart de ces travaux ne furent connus que par suite de comunications verbales faites à l'Académie, ou à des savants qui les ont consignés dans leurs ouvrages.

M. Arago succéda, en 1830, à Fourier, comme secrétaire perpétuel (classe des sciences mathématiques) de l'Académie des sciences, et en cette qualité il a prononcé des Éloges qui peuvent être cités comme des modèles de style et de narration.

Il est à regretter que M. Arago n'ait pas réuni ses travaux en un corps d'ouvrage; il les a disséminés dans divers recueils, sous forme de notices, de rapports et de mémoires, dont voici les principaux : *Mémoires sur les affinités des corps par la lumière, et particulièrement sur les forces réfringentes des différents gaz*, faits en commun avec M. Biot; Paris, 1806, in-4°; — *Mémoire sur une modification remarquable qu'éprouvent les rayons lumineux dans leur passage à travers certains corps diaphanes, et sur quelques autres nouveaux phénomènes d'optique, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences*, t. XII (année 1811); — *Mémoire sur l'action que les rayons de lumière polarisés exercent les uns sur les autres* (mém. fait en commun avec M. Fresnel), dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, année 1819, p. 288; — *Recueil d'observations géodésiques, astronomiques, exécutées par ordre du Bureau des longitudes en Espagne, en France, en Angleterre et en Écosse, pour déterminer la variation de la pesanteur et des degrés terrestres sur le prolongement du méridien de Paris* (avec M. Biot); Paris, 1821, in-4°. — Parmi les nombreuses notices insérées dans l'*Annuaire du Bureau des longitudes*, on remarque : *Sur les chronomètres* (année 1824, p. 152); — *Sur les quantités de pluie qui tombent à diverses hauteurs au-dessus du sol* (ibid., p. 159); — *Table des températures extrêmes observées à Paris et dans d'autres lieux* (année 1825, p. 164); — *Sur la lune rousse* (année 1827, p. 162, année 1828, p. 177); — *De la Rosée* (ibid., p. 165 et année 1828, p. 153); — *Sur les explosions des machines à vapeur* (année 1830, p. 137); — *Sur les étoiles multiples* (année 1833, p. 241); — *Notice historique sur le pôle voltaïque* (ibid., p. 311); — *Sur les puits forés, connus sous le nom de puits artésiens* (année 1835, p. 181); — *Sur la dernière apparition de la comète de Halley* (année 1836, p. 189); — *Notice sur les machines à vapeur* (ibid., p. 310); — *Sur les hiéroglyphes égyptiens* (ibid., p. 235); — *Sur le tonnerre* (année 1838, p. 221); — *Notice sur Herschel*; — *Sur l'éclipse totale de soleil du 8 juillet 1842* (année 1845, p. 271. — Parmi ses *Éloges historiques*, on remarque ceux du docteur Young, de Fourier, de James Watt, de Gambey, de Carnot, d'Ampère, de Condorcet, etc.

M. Arago est membre de toutes les académies savantes de l'Europe, et l'ami particulier des Humboldt, des Faraday, des Brewster, des Melloni, etc., comme il vient de le rappeler lui-même dans sa lettre (mai 1852) au ministre de l'instruction publique, à l'occasion du serment qu'il devait prêter comme directeur de l'Obser-

vatoire, et dont il a été dispensé par une exception honorable et unique.

M. Biot, dans le *Mercure* de 1809. — M. de Loménie, *Galerie des Contemporains*, t. II, p. 1, 36. — *Dictionnaire de la Conversation*, 2e édition, 1852. — Quérard, *la France littéraire* (Supplément).

*ARAGO (*Emmanuel*), fils du précédent, avocat, né à Paris le 6 août 1812, débuta dans la carrière du barreau en 1836, où il se distingua. A peine âgé de trente-quatre ans, il fut élu par ses confrères membre du conseil de l'ordre, et ce titre honorable lui fut confirmé dans l'élection suivante. Dans le grand nombre de causes politiques et de procès de presse qu'il plaida, c'est à ses convictions de démocrate, et souvent à ses sympathies pour les accusés dont il avait accepté la défense, qu'il dut ses plus belles inspirations. Sans entreprendre la longue énumération des affaires dans lesquelles il justifia la confiance de son parti, il suffit de rappeler qu'il fut choisi, en 1839, pour défendre, devant la cour des pairs, Barbès et Martin-Bernard. En février 1848, il prit une part active au mouvement révolutionnaire. Le matin du 24, lorsqu'on annonçait publiquement l'abdication de Louis-Philippe, c'est lui qui, du haut du balcon de l'hôtel de la rue Lepelletier, occupé par les bureaux du *National,* et où s'étaient réunis les délégués républicains de tous les quartiers, protesta contre cette abdication, en proclamant la déchéance de la monarchie et la nécessité d'un gouvernement provisoire. Choisi par cette réunion pour s'opposer à la proclamation de la régence dans la chambre des députés, il courut au Palais-Bourbon avec MM. Sarrans jeune, Chaix et Duméril, chargés de la même mission. Après avoir traversé la place de la Concorde, toute couverte de troupes, les délégués arrivèrent à la grille de la chambre, et parvinrent à se la faire ouvrir au moment précis où survenaient de leur côté la duchesse d'Orléans, ses fils, et les ducs de Nemours et de Montpensier. Ils pénétrèrent jusque dans la salle des séances en même temps que la princesse désignée comme régente de France; et tandis que M. Dupin lisait à la tribune l'acte d'abdication, M. Emmanuel Arago, se tenant sur les marches mêmes de la tribune, protestait à haute voix, en revendiquant les droits de la nation. Des députés de l'extrême gauche, MM. Ledru-Rollin, Marie, Crémieux, puis M. de Lamartine, renouvelèrent, comme représentants, cette protestation venue du dehors. Puis le peuple arrivant en foule, les princes et la duchesse disparurent, non sans périls, et le gouvernement provisoire fut décrété séance tenante.

Quelques jours après, le 27, M. Emmanuel Arago reçut mission de se rendre à Lyon, en qualité de commissaire général de la république. On représentait cette grande ville, avec ses cinquante mille ouvriers, comme un foyer certain de désordres sanglants, et l'on dut laisser à l'initiative du commissaire général la plus complète latitude. Dans ces graves circonstances, ses actes, toujours empreints de l'esprit démocratique, ont servi de prétexte aux plus violentes attaques (1).

Élu représentant du peuple par le département des Pyrénées-Orientales, M. Emmanuel Arago siégea sur les bancs de la gauche, et ne prit part qu'aux premières discussions; car, le 25 mai, il se rendit à Berlin en qualité de ministre plénipotentiaire, envoyé extraordinaire près de la cour de Prusse. Resté en fonctions jusqu'au mois de décembre, il donna sa démission le jour même que lui parvint la nouvelle de l'élection de Louis-Napoléon à la présidence, et vint reprendre son siége à la constituante, où il ne cessa de combattre la politique du gouvernement nouveau, surtout dans les questions de politique extérieure.

Réélu par le département des Pyrénées-Orientales pour l'assemblée législative, il fit partie de la réunion dite *Réunion de la Montagne,* et se mêla très-activement, comme membre de l'opposition la plus vive, aux travaux de cette assemblée. J.-F. DESTIGNY (de Caen).

*ARAGO (*Jean*), général au service du Mexique, né en 1788 à Estagel en France, mort le 9 juillet 1836. Destitué en 1815, sur une fausse dénonciation, de sa place de caissier de la monnaie de Perpignan, il s'embarqua pour la Nouvelle-Orléans, se joignit à l'expédition de Mina le jeune, et rendit de grands services dans la guerre de l'indépendance du Mexique. Santa-Anna lui dut une grande partie de ses premiers succès. Il mourut à la suite de l'expédition du Texas.

*ARAGO (*Jacques-Étienne-Victor*), homme de lettres et voyageur, né à Estagel en mars 1790. Le troisième des frères Arago se livra de bonne heure au culte des arts. A peine avait-il achevé ses études et échappé aux premiers entraînements d'une jeunesse fougueuse, qu'il se mit à courir le monde, et à visiter successivement la Corse, la Sardaigne, l'Italie, la Sicile, une partie de l'Orient, et les rivages de l'Afrique. Il avait alors vingt ans, et, le sac sur le dos, le crayon à la main, il amassa, dans ces voyages, une ample moisson de connaissances curieuses. En 1817, il obtint du gouvernement la per-

(1) Il résulte d'explications et de preuves incontestables fournies à la tribune de l'assemblée nationale le 15 février 1849, et sanctionnées par un vote (voir le *Moniteur* du 16), que M. Emmanuel Arago, en donnant l'ordre au receveur général du département du Rhône de prendre momentanément et d'urgence, sur un fonds de 500,000 f. destiné au comptoir national de Lyon, la somme nécessaire au payement des bordereaux des ingénieurs et conducteurs des ateliers nationaux, payement qui allait être subitement arrêté par suite de l'épuisement des souscriptions volontaires et des allocations spéciales, avait sauvé la seconde ville de France d'une agitation désastreuse. Cet ordre donné, en présence et de l'aveu du maire de Lyon, du receveur général, du général commandant la place, du directeur du comptoir d'escompte, et d'un *inspecteur général des finances de passage à Lyon*, fut approuvé et ratifié par le gouvernement provisoire, en raison du motif impérieux qui l'avait dicté... Ces faits établis, peut-on reprocher encore à M. Emmanuel Arago *d'avoir détourné* 500,000 *francs?* J.-F. D.

tout la poésie. Elle écrivait et parlait avec une égale facilité le latin et l'italien. Mais elle ne se fit pas moins remarquer par sa beauté et ses grâces : aussi compta-t-elle bientôt au nombre de ses admirateurs les personnages les plus distingués de son temps, entre autres le cardinal Hippolyte de Médicis, Hercule Bentivoglio, Philippe Strozzi, Pierre Manelli, Benedetto Arrighi, et Girolamo Muzio. Presque tous, le dernier surtout, la chantèrent dans leurs poésies. Arrighi la compare au soleil, tandis qu'il égale à la lune seulement une contemporaine de Tullie :

Far Vittoria una luna, e Tullia un sole.

Jacopo Nardi, jouant sur le nom de Tullie, dit qu'elle est la digne héritière du nom et de l'éloquence de Tullius (Cicéron) : aussi bien conseille-t-il à *Gian-Francesco della Stufa* d'adresser à la jeune Napolitaine sa traduction du discours *pro Marcello*. Quant à Muzio, son langage, en ce qui concerne Tullie, a tous les caractères de la passion, et d'une passion partagée.

Maintenant faut-il croire, avec l'auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie*, que le poëte ne fut pas le seul préféré par Tullie? et doit-on induire, des hommages dont elle fut l'objet, que sa conduite mérite le blâme de la postérité? Il faut sans doute reconnaître que certains témoignages contemporains semblent donner raison au jugement le plus sévère. C'est ainsi que le poëte Girolamo Razzi, dans sa comédie intitulée *Balia*, emprunte au peuple, pour caractériser Tullie, la qualification la plus outrageante; et ailleurs un chapitre cité par Tiraboschi, et vu par le P. Affo, est consacré aux plaintes que suggère à Pasquin et aux courtisans de Rome le départ de la jeune Napolitaine : *Passione d'amor di maestro Pasquino per la partita della signora Tullia*. Une autre preuve de cette facilité de mœurs attribuée à Tullie, mais qui nous paraît peu concluante, serait le langage de Muzio dans son églogue intitulée *Tirrenia*, où il dit, en parlant de celle qu'il aime, que tout berger connaissant cette nymphe adorable, non-seulement l'entoure de son amour et de son adoration, mais encore désire qu'elle soit aimée et adorée de tous les mortels. Enfin, Roscoe dit, en parlant de Tullie, que, fruit de l'amour, elle a elle-même obéi à ses inspirations.

Peut-être un trop grand désir d'acquérir de la célébrité entraîna-t-il la fille de Tagliavia. Mais une dernière circonstance de sa vie témoigne que sa conduite ne fut pas absolument dépourvue de dignité. En effet, à la mort de l'homme qu'elle avait épousé à Rome, elle devint l'objet de la faveur spéciale de Léonore de Tolède, duchesse de Florence, à laquelle Tullie dédia un de ses poëmes.

Quant à son talent poétique, quoiqu'il ne manque pas d'un certain charme, il est peut-être au-dessous du bruit que son auteur fit dans le monde. Le sonnet suivant donnera une idée de sa manière, et servira à fixer le rang que l'on peut assigner à Tullie parmi les poëtes :

Voi che avete fortuna sì nemica,
Come animo valente e cortesia,
Qual benigno destino oggi v' invia
A riveder la vostra fiamma antica?
Muzio gentile un' alma così amica
E soave valore all' alma mia
Ben duolmi della dura alpestre via
Con tanta non di voi degna fatica.
Visse gran tempo l'onorato amore
Che al Pò già per me vi arse, e non cred' io
Che sia si chiara fiamma in tutto spenta :
E se nel volto altrui si legge il core
Spero che in riva d'Arno il nome mio
Alto sonar ancor per voi si senta.

Les ouvrages de Tullie ont pour titres : *Rime della signora Tullia di Aragona, et di diversi a lei*; Venise, 1547-1549, 1557, 1560, etc. : on y trouve, en outre, des vers émanés de ses admirateurs; — *Dialogo dell' infinità di Amore*, Venise, 1547, avec une préface de Muzio, où il dit qu'il a fait imprimer l'ouvrage sans avoir attendu le consentement de l'auteur; — *Il Meschino o il Guerino*, Venise, 1560, in-4° : c'est un roman de chevalerie, qui n'a pas moins de quatre mille stances; Tullie déclare elle-même que le sujet en est emprunté à un roman espagnol : c'est l'Odyssée d'un chevalier qui visite le monde connu et inconnu ; — des sonnets et de petits poëmes, que l'on trouve énumérés dans Mazzuchelli. V. R.

Zillioli, *Storia de' poeti Italiani*, manuscrit cité par Mazzuchelli. — Mazzuchelli, *Scrittori d'Italia*. — Tiraboschi, *Letterat. Ital.*, tom. VII. — Crescimbeni, *Storia della volgar Poesia*, I, 231, 341. — Roscoe, *Vie de Léon X*, in-4°, 1805, III, 224. — Speroni, *Opere*. — Mutio Justino Politiano, *Operette morali*. — Ginguené, *Hist. litt. d'Italie*, t. IX. — *Biog. degl. Uomini illustr. del regno di Napoli*, II.

*ARAGON (*Ferdinand-Ximenès*), théologien portugais, vivait dans la première moitié du dix-septième siècle. Il devint archevêque de Braga, et composa les ouvrages suivants : *Restauraçaon o renovaçaon do homem*; — *Dottrina catolica pera instrucçaon e confirmaçaon dos fieis, e extinçaon das sectas superstíciosas, e em particular do Judaismo.*

Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexicon*.

ARAGONA (*Simon Tagliavia* D'), cardinal et publiciste sicilien, né le 20 mai 1550, mort à Rome en 1604. Il était fils de Charles d'Aragon, duc de Terra-Nuova, et devint lui-même cardinal en 1583. Il laissa les ouvrages suivants : *Constitutiones pro cleri et populi reformatione*; — *Sermones sacri in synodis habiti*; — *Explanatio nonnullorum decretorum pontific.*

Mazzuchelli, *Scrit. ital.* — Adelung, Supplément à Jöcher, *Allgem. Gelehrten-Lexicon*.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.





